*JACQUES LACAN*

# ÉCRITS

*ÉDITIONS DU SEUIL*
*27, rue Jacob, Paris-VIe*

I

# Ouverture de ce recueil

« Le style est l'homme même », répète-t-on sans y voir de malice, ni s'inquiéter de ce que l'homme ne soit plus référence si certaine. Au reste l'image du linge parant Buffon en train d'écrire, est là pour soutenir l'inattention.

Une réédition du *Voyage à Montbar* (publié an IX chez Solvet, posthume) de la plume d'Hérault de Séchelles, titre qui reprend une *Visite à Monsieur de Buffon* de 1785, serait propice à plus de réflexion. Non pas seulement de ce qu'on y goûte un autre style qui préfigure le meilleur de nos reportages bouffonnants, mais de rendre le propos lui-même à un contexte d'impertinence où l'hôte ne le cède en rien à son visiteur.

Car l'homme agité en l'adage déjà classique à cette date d'être extrait d'un discours à l'Académie, s'avère en ce crayon être un fantasme du grand-homme, qui l'ordonne en scénario pour y prendre sa maison entière. Rien ici qui relève du naturel, Voltaire là-dessus, on s'en souvient, généralise méchamment.

Le style c'est l'homme, en rallierons-nous la formule, à seulement la rallonger : l'homme à qui l'on s'adresse?

Ce serait simplement satisfaire à ce principe par nous promu : que dans le langage notre message nous vient de l'Autre, et pour
inversée. (Et rappelons que ce principe s'est appliqué à sa propre énonciation, puisqu'à avoir été émis par nous, c'est d'un autre, interlocuteur éminent, qu'il a reçu sa meilleure frappe.)

Mais si l'homme se réduisait à n'être rien que le lieu de retour de notre discours, la question ne nous en reviendrait-elle pas d'à quoi bon le lui adresser?

C'est bien la question que nous pose ce lecteur nouveau dont on nous fait argument pour rassembler ces écrits.

Nous lui ménageons un palier dans notre style, en donnant à *la Lettre volée* le privilège d'ouvrir leur suite en dépit de la diachronie de celle-ci.

A ce lecteur de rendre à la lettre en question, au-delà de ceux qui firent un jour son adresse, cela même qu'il y trouvera pour mot de la fin : sa destination. A savoir le message de Poe déchiffré et revenant de lui, lecteur, à ce qu'à le lire, il se dise n'être pas plus feint que la vérité quand elle habite la fiction.

Ce « vol de la lettre », on le dira la parodie de notre discours : soit qu'on s'en tienne à l'étymologie qui indique un accompagnement et implique la préséance du trajet parodié; soit qu'à rendre le terme à son emploi commun, on en voie conjurée l'ombre du maître à penser, pour obtenir l'effet que nous lui préférons.

*The rape of the lock*, le vol de la boucle, le titre ici s'évoque du poème où Pope, par la grâce de la parodie, ravit, lui à l'épopée, le trait secret de son enjeu de dérision.

Notre tâche ramène cette boucle charmante au sens topologique qu'aurait le mot : nœud dont un trajet se ferme de son redoublement renversé, — soit tel que récemment nous l'avons promu à soutenir la structure du sujet.

C'est bien là que nos élèves seraient fondés à reconnaître le « déjà » pour lequel ils se contentent parfois d'homologies moins motivées.

Car nous déchiffrons ici en la fiction de Poe, si puissante, au sens mathématique du terme, cette division où le sujet se vérifie de ce qu'un objet le traverse sans qu'ils se pénètrent en rien, laquelle est au principe de ce qui se lève à la fin de ce recueil sous le nom d'objet *a* (à lire : petit *a*).

C'est l'objet qui répond à la question sur le style, que nous posons d'entrée de jeu. A cette place que marquait l'homme pour Buffon, nous appelons la chute de cet objet, révélante de ce qu'elle l'isole, à la fois comme la cause du désir où le sujet s'éclipse, et comme soutenant le sujet entre vérité et savoir. Nous voulons du parcours dont ces écrits sont les jalons et du style que leur adresse commande, amener le lecteur à une conséquence où il lui faille mettre du sien.

*Octobre 1966.*

# *Le séminaire sur « La Lettre volée »*

Und wenn es uns glückt,
Und wenn es sich schickt,
So sind es Gedanken.

Notre recherche nous a mené à ce point de reconnaître que l'automatisme de répétition *(Wiederholungszwang)* prend son principe dans ce que nous avons appelé l'*insistance* de la chaîne signifiante. Cette notion elle-même, nous l'avons dégagée comme corrélative de l'*ex-sistence* (soit : de la place excentrique) où il nous faut situer le sujet de l'inconscient, si nous devons prendre au sérieux la découverte de Freud. C'est, on le sait, dans l'expérience inaugurée par la psychanalyse qu'on peut saisir par quels biais de l'imaginaire vient à s'exercer, jusqu'au plus intime de l'organisme humain, cette prise du *symbolique*.

L'enseignement de ce séminaire est fait pour soutenir que ces incidences imaginaires, loin de représenter l'essentiel de notre expérience, n'en livrent rien que d'inconsistant, sauf à être rapportées à la chaîne symbolique qui les lie et les oriente.

Certes savons-nous l'importance des imprégnations imaginaires *(Prägung)* dans ces partialisations de l'alternative symbolique qui donnent à la chaîne signifiante son allure. Mais nous posons que c'est la loi propre à cette chaîne qui régit les effets psychanalytiques déterminants pour le sujet : tels que la forclusion *(Verwerfung)*, le refoulement *(Verdrängung)*, la dénégation *(Verneinung)* elle-même, — précisant de l'accent qui y convient que ces effets suivent si fidèlement le déplacement *(Entstellung)* du signifiant que les facteurs imaginaires, malgré leur inertie, n'y font figure que d'ombres et de reflets.

Encore cet accent serait-il prodigué en vain, s'il ne servait à votre regard, qu'à abstraire une forme générale de phénomènes dont la particularité dans notre expérience resterait pour vous l'essentiel, et dont ce ne serait pas sans artifice qu'on romprait le composite original.

C'est pourquoi nous avons pensé à illustrer pour vous aujourd'hui la vérité qui se dégage du moment de la pensée freudienne que nous étudions, à savoir que c'est l'ordre symbolique qui est, pour le sujet, constituant, en vous démontrant dans une histoire la détermination majeure que le sujet reçoit du parcours d'un signifiant.

C'est cette vérité, remarquons-le, qui rend possible l'existence même de la fiction. Dès lors une fable est aussi propre qu'une autre histoire à la mettre en lumière, — quitte à y faire l'épreuve de sa cohérence. A cette réserve près, elle a même l'avantage de manifester d'autant plus purement la nécessité symbolique, qu'on pourrait la croire régie par l'arbitraire.

C'est pourquoi sans chercher plus loin, nous avons pris notre exemple dans l'histoire même où est insérée la dialectique concernant le jeu de pair ou impair, dont nous avons le plus récemment tiré profit. Sans doute n'est-ce pas par hasard que cette histoire s'est avérée favorable à donner suite à un cours de recherche qui y avait déjà trouvé appui.

Il s'agit, vous le savez, du conte que Baudelaire a traduit sous le titre de : *La lettre volée*. Dès le premier abord, on y distinguera un drame, de la narration qui en est faite et des conditions de cette narration.

On voit vite au reste ce qui rend nécessaires ces composants, et qu'ils n'ont pu échapper aux intentions de qui les a composés.

La narration double en effet le drame d'un commentaire, sans lequel il n'y aurait pas de mise en scène possible. Disons que l'action en resterait, à proprement parler, invisible de la salle, — outre que le dialogue en serait expressément et par les besoins mêmes du drame, vide de tout sens qui pût s'y rapporter pour un auditeur : — autrement dit que rien du drame ne pourrait apparaître ni à la prise de vues, ni à la prise de sons, sans l'éclairage à jour frisant, si l'on peut dire, que la narration donne à chaque scène du point de vue qu'avait en le jouant l'un de ses acteurs.

Ces scènes sont deux, dont nous irons aussitôt à désigner la première sous le nom de scène primitive, et non pas par inattention, puisque la seconde peut être considérée comme sa répétition, au sens qui est ici même à l'ordre du jour.

La scène primitive donc se joue, nous dit-on, dans le boudoir

royal, de sorte que nous soupçonnons que la personne du plus haut rang, dite encore l'illustre personne, qui y est seule quand elle reçoit une lettre, est la Reine. Ce sentiment se confirme de l'embarras où la plonge l'entrée de l'autre illustre personnage, dont on nous a déjà dit avant ce récit que la notion qu'il pourrait avoir de ladite lettre, ne mettrait en jeu rien de moins pour la dame que son honneur et sa sécurité. Nous sommes en effet promptement tirés hors du doute qu'il s'agisse bien du Roi, à mesure de la scène qui s'engage avec l'entrée du ministre D... A ce moment en effet, la Reine n'a pu faire mieux que de jouer sur l'inattention du Roi en laissant la lettre sur la table « retournée, la suscription en dessus ». Celle-ci pourtant n'échappe pas à l'œil de lynx du ministre, non plus qu'il ne manque de remarquer le désarroi de la Reine, ni d'éventer ainsi son secret. Dès lors tout se déroule comme dans une horloge. Après avoir traité du train et de l'esprit dont il est coutumier les affaires courantes, le ministre tire de sa poche une lettre qui ressemble d'aspect à celle qui est en sa vue, et ayant feint de la lire, il la dépose à côté de celle-ci. Quelques mots encore dont il amuse le royal tapis, et il s'empare tout roidement de la lettre embarrassante, décampant sans que la Reine, qui n'a rien perdu de son manège, ait pu intervenir dans la crainte d'éveiller l'attention du royal conjoint qui à ce moment la coudoie.

Tout pourrait donc avoir passé inaperçu pour un spectateur idéal d'une opération où personne n'a bronché, et dont le *quotient* est que le ministre a dérobé à la Reine sa lettre et que, résultat plus important encore que le premier, la Reine sait que c'est lui qui la détient maintenant, et non pas innocemment.

Un *reste* qu'aucun analyste ne négligera, dressé qu'il est à retenir tout ce qui est du signifiant sans pour autant savoir toujours qu'en faire : la lettre, laissée pour compte par le ministre, et que la main de la Reine peut maintenant rouler en boule.

Deuxième scène : dans le bureau du ministre. C'est à son hôtel, et nous savons, selon le récit que le préfet de police en a fait au Dupin dont Poe introduit ici pour la seconde fois le génie propre à résoudre les énigmes, que la police depuis dix-huit mois, y revenant aussi souvent que le lui ont permis les absences nocturnes, ordinaires au ministre, a fouillé l'hôtel et ses abords de fond en comble.

En vain, — encore que chacun puisse déduire de la situation que le ministre garde cette lettre à sa portée.

Dupin s'est fait annoncer au ministre. Celui-ci le reçoit avec une nonchalance affichée, des propos affectant un romantique ennui. Cependant Dupin, que cette feinte ne trompe pas, de ses yeux protégés de vertes lunettes, inspecte les aîtres. Quand son regard se porte sur un billet fort éraillé qui semble à l'abandon dans la case d'un méchant porte-cartes en carton qui pend, retenant l'œil de quelque clinquant, au beau milieu du manteau de la cheminée, il sait déjà qu'il a affaire à ce qu'il cherche. Sa conviction se renforce des détails mêmes qui paraissent faits pour contrarier le signalement qu'il a de la lettre volée, au format près qui est conforme.

Dès lors il n'a plus qu'à se retirer après avoir « oublié » sa tabatière sur la table, pour revenir le lendemain la rechercher, armé d'une contre-façon qui simule le présent aspect de la lettre. Un incident de la rue, préparé pour le bon moment, ayant attiré le ministre à la fenêtre, Dupin en profite pour s'emparer à son tour de la lettre en lui substituant son semblant, et n'a plus qu'à sauver auprès du ministre les apparences d'un congé normal.

Là aussi tout s'est passé, sinon sans bruit, du moins sans fracas. Le quotient de l'opération est que le ministre n'a plus la lettre, mais lui n'en sait rien, loin de soupçonner que c'est Dupin qui la lui ravit. En outre ce qui lui reste en main est ici bien loin d'être insignifiant pour la suite. Nous reviendrons sur ce qui a conduit Dupin à donner un libellé à sa lettre factice. Quoi qu'il en soit, le ministre, quand il voudra en faire usage, pourra y lire ces mots tracés pour qu'il y reconnaisse la main de Dupin :

*... Un dessein si funeste*
*S'il n'est digne d'Atrée, est digne de Thyeste.*

que Dupin nous indique provenir de l'*Atrée* de Crébillon.

Est-il besoin que nous soulignions que ces deux actions sont semblables ? Oui, car la similitude que nous visons n'est pas faite de la simple réunion de traits choisis à la seule fin d'appareiller leur différence. Et il ne suffirait pas de retenir ces traits de ressemblance aux dépens des autres pour qu'il en résulte une vérité quelconque. C'est l'intersubjectivité où les deux actions se motivent que

nous voulons relever, et les trois termes dont elle les structure.

Le privilège de ceux-ci se juge à ce qu'ils répondent à la fois aux trois temps logiques par quoi la décision se précipite, et aux trois places qu'elle assigne aux sujets qu'elle départage.

Cette décision se conclut dans le moment d'un regard [1]. Car les manœuvres qui s'ensuivent, s'il s'y prolonge en tapinois, n'y ajoutent rien, pas plus que leur ajournement d'opportunité dans la seconde scène ne rompt l'unité de ce moment.

Ce regard en suppose deux autres qu'il rassemble en une vue de l'ouverture laissée dans leur fallacieuse complémentarité, pour y anticiper sur la rapine offerte en ce découvert. Donc trois temps, ordonnant trois regards, supportés par trois sujets, à chaque fois incarnés par des personnes différentes.

Le premier est d'un regard qui ne voit rien : c'est le Roi, et c'est la police.

Le second d'un regard qui voit que le premier ne voit rien et se leurre d'en voir couvert ce qu'il cache : c'est la Reine, puis c'est le ministre.

Le troisième qui de ces deux regards voit qu'ils laissent ce qui est à cacher à découvert pour qui voudra s'en emparer : c'est le ministre, et c'est Dupin enfin.

Pour faire saisir dans son unité le complexe intersubjectif ainsi décrit, nous lui chercherions volontiers patronage dans la technique légendairement attribuée à l'autruche pour se mettre à l'abri des dangers; car celle-ci mériterait enfin d'être qualifiée de politique, à se répartir ici entre trois partenaires, dont le second se croirait revêtu d'invisibilité, du fait que le premier aurait sa tête enfoncée dans le sable, cependant qu'il laisserait un troisième lui plumer tranquillement le derrière; il suffirait qu'enrichissant d'une lettre sa dénomination proverbiale, nous en fassions la *politique de l'autruiche*, pour qu'en elle-même enfin elle trouve un nouveau sens pour toujours.

Le module intersubjectif étant ainsi donné de l'action qui se répète, il reste à y reconnaître un *automatisme de répétition*, au sens qui nous intéresse dans le texte de Freud.

1. On cherchera ici la référence nécessaire en notre essai sur *Le temps logique et l'assertion de certitude anticipée*, voir p. 197.

La pluralité des sujets bien entendu ne peut être une objection pour tous ceux qui sont rompus depuis longtemps aux perspectives que résume notre formule : *l'inconscient, c'est le discours de l'Autre*. Et nous ne rappellerons pas maintenant ce qu'y ajoute la notion de l'*immixtion des sujets*, naguère introduite par nous en reprenant l'analyse du rêve de l'injection d'Irma.

Ce qui nous intéresse aujourd'hui, c'est la façon dont les sujets se relaient dans leur déplacement au cours de la répétition intersubjective.

Nous verrons que leur déplacement est déterminé par la place que vient à occuper le pur signifiant qu'est la lettre volée, dans leur trio. Et c'est là ce qui pour nous le confirmera comme automatisme de répétition.

Il ne paraît pas de trop cependant, avant de nous engager dans cette voie, de questionner si la visée du conte et l'intérêt que nous y prenons, pour autant qu'ils coïncident, ne gisent pas ailleurs.

Pouvons-nous tenir pour une simple rationalisation, selon notre rude langage, le fait que l'histoire nous soit contée comme une énigme policière ?

A la vérité nous serions en droit d'estimer ce fait pour peu assuré, à remarquer que tout ce dont une telle énigme se motive à partir d'un crime ou d'un délit, — à savoir sa nature et ses mobiles, ses instruments et son exécution, le procédé pour en découvrir l'auteur, et la voie pour l'en convaincre, — est ici soigneusement éliminé dès le départ de chaque péripétie.

Le dol est en effet dès l'abord aussi clairement connu que les menées du coupable et leurs effets sur sa victime. Le problème, quand on nous l'expose, se limite à la recherche aux fins de restitution, de l'objet à quoi tient ce dol, et il semble bien intentionnel que sa solution soit obtenue déjà, quand on nous l'explique. Est-ce par là qu'on nous tient en haleine ? Quelque crédit en effet que l'on puisse faire à la convention d'un genre pour susciter un intérêt spécifique chez le lecteur, n'oublions pas que « le Dupin » ici deuxième à paraître, est un prototype, et que pour ne recevoir son genre que du premier, c'est un peu tôt pour que l'auteur joue sur une convention.

Ce serait pourtant un autre excès que de réduire le tout à une fable dont la moralité serait que pour maintenir à l'abri des regards une de ces correspondances dont le secret est parfois nécessaire à la paix conjugale, il suffise d'en laisser traîner les libellés sur notre table, même à les retourner sur leur face signifiante. C'est là un leurre dont pour nous, nous ne recommanderions l'essai à personne, crainte qu'il soit déçu à s'y fier.

N'y aurait-il donc ici d'autre énigme que, du côté du Préfet de police, une incapacité au principe d'un insuccès, — si ce n'est peut-être du côté de Dupin une certaine discordance, que nous n'avouons pas de bon gré, entre les remarques assurément fort pénétrantes, quoique pas toujours absolument pertinentes en leur généralité, dont il nous introduit à sa méthode, et la façon dont en fait il intervient.

A pousser un peu ce sentiment de poudre aux yeux, nous en serions bientôt à nous demander si, de la scène inaugurale que seule la qualité de ses protagonistes sauve du vaudeville, à la chute dans le ridicule qui semble dans la conclusion être promise au ministre, ce n'est pas que tout le monde soit joué qui fait ici notre plaisir.

Et nous serions d'autant plus enclin à l'admettre que nous y retrouverions avec ceux qui ici nous lisent, la définition que nous avons donnée, quelque part en passant, du héros moderne, « qu'illustrent des exploits dérisoires dans une situation d'égarement [1] ».

Mais ne sommes-nous pas pris nous-mêmes à la prestance du détective amateur, prototype d'un nouveau matamore, encore préservé de l'insipidité du *superman* contemporain?

Boutade, — qui suffit à nous faire relever bien au contraire en ce récit une vraisemblance si parfaite, qu'on peut dire que la vérité y révèle son ordonnance de fiction.

Car telle est bien la voie où nous mènent les raisons de cette vraisemblance. A entrer d'abord dans son procédé, nous apercevons en effet un nouveau drame que nous dirons complémentaire du premier, pour ce que celui-ci était ce qu'on appelle un drame

1. Cf. *Fonction et champ de la parole et du langage*, p. 244.

sans paroles, mais que c'est sur les propriétés du discours que joue l'intérêt du second [1].

S'il est patent en effet que chacune des deux scènes du drame réel nous est narrée au cours d'un dialogue différent, il n'est que d'être muni des notions que nous faisons dans notre enseignement valoir, pour reconnaître qu'il n'en est pas ainsi pour le seul agrément de l'exposition, mais que ces dialogues eux-mêmes prennent, dans l'usage opposé qui y est fait des vertus de la parole, la tension qui en fait un autre drame, celui que notre vocabulaire distinguera du premier comme se soutenant dans l'ordre symbolique.

Le premier dialogue — entre le Préfet de police et Dupin — se joue comme celui d'un sourd avec un qui entend. C'est-à-dire qu'il représente la complexité véritable de ce qu'on simplifie d'ordinaire, pour les résultats les plus confus, dans la notion de communication.

On saisit en effet dans cet exemple comment la communication peut donner l'impression où la théorie trop souvent s'arrête, de ne comporter dans sa transmission qu'un seul sens, comme si le commentaire plein de signification auquel l'accorde celui qui entend, pouvait, d'être inaperçu de celui qui n'entend pas, être tenu pour neutralisé.

Il reste qu'à ne retenir que le sens de compte rendu du dialogue, il apparaît que sa vraisemblance joue sur la garantie de l'exactitude. Mais le voici alors plus fertile qu'il ne semble, à ce que nous en démontrions le procédé : comme on va le voir à nous limiter au récit de notre première scène.

Car le double et même le triple filtre subjectif sous lequel elle nous parvient : narration par l'ami et familier de Dupin (que nous appellerons désormais le narrateur général de l'histoire) — du récit par quoi le Préfet fait connaître à Dupin — le rapport que lui en a fait la Reine, n'est pas là seulement la conséquence d'un arrangement fortuit.

Si en effet l'extrémité où est portée la narratrice originale exclut qu'elle ait altéré les événements, on aurait tort de croire que le

1. La complète intelligence de ce qui suit exige bien entendu qu'on relise ce texte extrêmement répandu (en français comme en anglais), et d'ailleurs court, qu'est *la Lettre volée.*

Préfet ne soit ici habilité à lui prêter sa voix que pour le manque d'imagination dont il a déjà, si l'on peut dire, la patente.

Le fait que le message soit ainsi retransmis nous assure de ce qui ne va pas absolument de soi : à savoir qu'il appartient bien à la dimension du langage.

Ceux qui sont ici connaissent nos remarques là-dessus, et particulièrement celles que nous avons illustrées du repoussoir du prétendu langage des abeilles : où un linguiste[1] ne peut voir qu'une simple signalisation de la position de l'objet, autrement dit qu'une fonction imaginaire plus différenciée que les autres.

Nous soulignons ici qu'une telle forme de communication n'est pas absente chez l'homme, si évanouissant que soit pour lui l'objet quant à son donné naturel en raison de la désintégration qu'il subit de par l'usage du symbole.

On peut en effet en saisir l'équivalent dans la communion qui s'établit entre deux personnes dans la haine envers un même objet : à ceci près que la rencontre n'est jamais possible que sur un objet seulement, défini par les traits de l'être auquel l'une et l'autre se refusent.

Mais une telle communication n'est pas transmissible sous la forme symbolique. Elle ne se soutient que dans la relation à cet objet. C'est ainsi qu'elle peut réunir un nombre indéfini de sujets dans un même « idéal » : la communication d'un sujet à l'autre à l'intérieur de la foule ainsi constituée, n'en restera pas moins irréductiblement médiatisée par une relation ineffable.

Cette excursion n'est pas seulement ici un rappel de principes à l'adresse lointaine de ceux qui nous imputent d'ignorer la communication non verbale : en déterminant la portée de ce que répète le discours, elle prépare la question de ce que répète le symptôme.

Ainsi la relation indirecte décante la dimension du langage, et le narrateur général, à la redoubler, n'y ajoute rien « par hypothèse ». Mais il en est tout autrement de son office dans le second dialogue.

Car celui-ci va s'opposer au premier comme les pôles que nous

1. Cf. Émile Benveniste, « Communication animale et langage humain », *Diogène*, n° 1, et notre rapport de Rome, p. 297.

avons distingués ailleurs dans le langage et qui s'opposent comme le mot à la parole.

C'est dire qu'on y passe du champ de l'exactitude au registre de la vérité. Or ce registre, nous osons penser que nous n'avons pas à y revenir, se situe tout à fait ailleurs, soit proprement à la fondation de l'intersubjectivité. Il se situe là où le sujet ne peut rien saisir sinon la subjectivité même qui constitue un Autre en absolu. Nous nous contenterons, pour indiquer ici sa place, d'évoquer le dialogue qui nous paraît mériter son attribution d'histoire juive du dépouillement où apparaît la relation du signifiant à la parole, dans l'adjuration où il vient à culminer. « Pourquoi me mens-tu, s'y exclame-t-on à bout de souffle, oui, pourquoi me mens-tu en me disant que tu vas à Cracovie pour que je croie que tu vas à Lemberg, alors qu'en réalité c'est à Cracovie que tu vas ? »

C'est une question semblable qu'imposerait à notre esprit le déferlement d'apories, d'énigmes éristiques, de paradoxes, voire de boutades, qui nous est présenté en guise d'introduction à la méthode de Dupin, — si de nous être livré comme une confidence par quelqu'un qui se pose en disciple, il ne s'y ajoutait quelque vertu de cette délégation. Tel est le prestige immanquable du testament : la fidélité du témoin est le capuchon dont on endort en l'aveuglant la critique du témoignage.

Quoi de plus convaincant d'autre part que le geste de retourner les cartes sur la table ? Il l'est au point qu'il nous persuade un moment que le prestidigitateur a effectivement démontré, comme il l'a annoncé, le procédé de son tour, alors qu'il l'a seulement renouvelé sous une forme plus pure : et ce moment nous fait mesurer la suprématie du signifiant dans le sujet.

Tel opère Dupin, quand il part de l'histoire du petit prodige qui blousait tous ses camarades au jeu de pair ou impair, avec son truc de l'identification à l'adversaire, dont nous avons pourtant montré qu'il ne peut atteindre le premier plan de son élaboration mentale, à savoir la notion de l'alternance intersubjective sans y achopper aussitôt sur la butée de son retour [1].

Ne nous en sont pas moins jetés, histoire de nous en mettre plein la vue, les noms de La Rochefoucauld, de La Bruyère,

1. Cf. notre introduction, p. 58.

de Machiavel et de Campanella, dont la renommée n'apparaîtrait plus que futile auprès de la prouesse enfantine.

Et d'enchaîner sur Chamfort dont la formule qu' « il y a à parier que toute idée publique, toute convention reçue est une sottise, car elle a convenu au plus grand nombre », contentera à coup sûr tous ceux qui pensent échapper à sa loi, c'est-à-dire précisément le plus grand nombre. Que Dupin taxe de tricherie l'application par les Français du mot : analyse à l'algèbre, voilà qui n'a guère de chance d'atteindre notre fierté, quand de surcroît la libération du terme à d'autres fins n'a rien pour qu'un psychanalyste ne se sente en posture d'y faire valoir ses droits. Et le voici à des remarques philologiques à combler d'aise les amoureux du latin : qu'il leur rappelle sans daigner plus en dire qu' « *ambitus* ne signifie pas ambition, *religio*, religion, *homines honesti*, les honnêtes gens », qui parmi vous ne se plairait à se souvenir... de ce que veulent dire ces mots pour qui pratique Cicéron et Lucrèce. Sans doute Poe s'amuse-t-il...

Mais un soupçon nous vient : cette parade d'érudition n'est-elle pas destinée à nous faire entendre les maîtres-mots de notre drame ?[1] Le prestidigitateur ne répète-t-il pas devant nous son tour, sans nous leurrer cette fois de nous en livrer le secret, mais en poussant ici sa gageure à nous l'éclairer réellement sans que nous y voyions goutte. Ce serait bien là le comble où pût atteindre l'illusionniste que de nous faire par un être de sa fiction *véritablement tromper.*

Et n'est-ce pas de tels effets qui nous justifient de parler, sans y chercher malice, de maints héros imaginaires comme de personnages réels ?

Aussi bien quand nous nous ouvrons à entendre la façon dont Martin Heidegger nous découvre dans le mot ἀληθής le jeu de la vérité, ne faisons-nous que retrouver un secret où celle-ci a toujours initié ses amants, et d'où ils tiennent que c'est à ce qu'elle se cache, qu'elle s'offre à eux *le plus vraiment.*

Ainsi les propos de Dupin ne nous défieraient-ils pas si mani-

1. J'avais d'abord mis une touche, pour ces trois mots, du sens dont chacun commenterait cette histoire, si la structure n'y suffisait, à quoi elle se voue.

J'en supprime l'indication, trop imparfaite, pour ce qu'à me relire pour cette réimpression, une personne me confirme qu'après le temps de ceux qui me vendent (encore ce 9-12-68), un autre vient où l'on me lit, pour plus d'explique.

Qui aurait place hors de cette page.

festement de nous y fier, qu'encore nous faudrait-il en faire la tentative contre la tentation contraire.

Dépistons donc sa foulée là où elle nous dépiste [1]. Et d'abord dans la critique dont il motive l'insuccès du Préfet. Déjà nous la voyions pointer dans ces brocards en sous-main dont le Préfet n'avait cure au premier entretien, n'y trouvant d'autre matière qu'à s'esclaffer. Que ce soit en effet, comme Dupin l'insinue, parce qu'un problème est trop simple, voire trop évident, qu'il peut paraître obscur, n'aura jamais pour lui plus de portée qu'une friction un peu vigoureuse du gril costal.

Tout est fait pour nous induire à la notion de l'imbécillité du personnage. Et on l'articule puissamment du fait que lui et ses acolytes n'iront jamais à concevoir, pour cacher un objet, rien qui dépasse ce que peut imaginer un fripon ordinaire, c'est-à-dire précisément la série trop connue des cachettes extraordinaires : dont on nous donne la revue, des tiroirs dissimulés du secrétaire au plateau démonté de la table, des garnitures décousues des sièges à leurs pieds évidés, du revers du tain des glaces à l'épaisseur de la reliure des livres.

Et là-dessus de dauber sur l'erreur que le Préfet commet à déduire de ce que le ministre est poète, qu'il n'est pas loin d'être fou, erreur, arguë-t-on, qui ne tiendrait, mais ce n'est pas peu dire, qu'en une fausse distribution du moyen terme, car elle est loin de résulter de ce que tous les fous soient poètes.

Oui-dà, mais on nous laisse nous-même dans l'errance sur ce qui constitue en matière de cachette, la supériorité du poète, s'avérât-il doublé d'un mathématicien, puisqu'ici on brise soudain notre lancer en nous entraînant dans un fourré de mauvaises querelles faites au raisonnement des mathématiciens, qui n'ont jamais montré, que je sache, tant d'attachement à leur formules que de les identifier à la raison raisonnante. Au moins témoignerons-

1. Il nous plairait de reposer devant M. Benveniste la question du sens antinomique de certains mots, primitifs ou non, après la rectification magistrale qu'il a apportée à la fausse voie dans laquelle Freud l'a engagée sur le terrain philologique (cf. *La Psychanalyse*, vol. 1, p. 5-16). Car il nous semble que cette question reste entière, à dégager dans sa rigueur l'instance du signifiant. Bloch et Von Wartburg datent de 1875 l'apparition de la signification du verbe *dépister* dans le second emploi que nous en faisons dans notre phrase.

nous qu'à l'inverse de ce dont Poe semble avoir l'expérience, il nous arrive parfois devant notre ami Riguet qui vous est ici le garant par sa présence que nos incursions dans la combinatoire ne nous égarent pas, de nous laisser aller à des incartades aussi graves (ce qu'à Dieu ne dût plaire selon Poe) que de mettre en doute que « $x^2 + px$ ne soit peut-être pas absolument égal à $q$ », sans jamais, nous en donnons à Poe le démenti, avoir eu à nous garder de quelque sévice inopiné.

Ne dépense-t-on donc tant d'esprit qu'afin de détourner le nôtre de ce qu'il nous fut indiqué de tenir pour acquis auparavant, à savoir que la police a cherché *partout* : ce qu'il nous fallait entendre, concernant le champ dans lequel la police présumait, non sans raison, que dût se trouver la lettre, au sens d'une exhaustion de l'espace, sans doute théorique, mais dont c'est le sel de l'histoire que de le prendre au pied de la lettre, le « quadrillage » réglant l'opération nous étant donné pour si exact qu'il ne permettait pas, disait-on « qu'un cinquantième de ligne échappât » à l'exploration des fouilleurs. Ne sommes-nous pas dès lors en droit de demander comment il se fait que la lettre n'ait été trouvée *nulle part*, ou plutôt de remarquer que tout ce qu'on nous dit d'une conception d'une plus haute volée du recel ne nous explique pas à la rigueur que la lettre ait échappé aux recherches, puisque le champ qu'elles ont épuisé, la contenait en fait comme enfin l'a prouvé la trouvaille de Dupin.

Faut-il que la lettre, entre tous les objets, ait été douée de la propriété de *nullibiété* : pour nous servir de ce terme que le vocabulaire bien connu sous le titre du *Roget* reprend de l'utopie sémiologique de l'évêque Wilkins [1] ?

Il est évident (*a little* too [2] *self evident*) que la lettre a en effet avec le lieu, des rapports pour lesquels aucun mot français n'a toute la portée du qualificatif anglais : *odd*. Bizarre, dont Baudelaire le traduit régulièrement, n'est qu'approximatif. Disons que ces rapports sont singuliers, car ce sont ceux-là même qu'avec le lieu entretient le signifiant.

Vous savez que notre dessein n'est pas d'en faire des rapports

1. Celle-là même à qui M. Jorge Luis Borges, dans son œuvre si harmonique au phylum de notre propos, fait un sort que d'autres ramènent à ses justes proportions. Cf. *Les Temps modernes*, juin-juillet 1955, p. 2135-36, et oct. 1955, p. 574-75.

2. Souligné par l'auteur.

« subtils », que notre propos n'est pas de confondre la lettre avec l'esprit, même quand nous la recevons par pneumatique, et que nous admettons fort bien que l'une tue si l'autre vivifie, pour autant que le signifiant, vous commencez peut-être à l'entendre, matérialise l'instance de la mort. Mais si c'est d'abord sur la matérialité du signifiant que nous avons insisté, cette matérialité est *singulière* en bien des points dont le premier est de ne point supporter la partition. Mettez une lettre en petits morceaux, elle reste la lettre qu'elle est, et ceci en un tout autre sens que la *Gestalttheorie* ne peut en rendre compte avec le vitalisme larvé de sa notion du tout [1].

Le langage rend sa sentence à qui sait l'entendre : par l'usage de l'article employé comme particule partitive. C'est même bien là que l'esprit, si l'esprit est la vivante signification, apparaît non moins singulièrement plus offert à la quantification que la lettre. A commencer par la signification elle-même qui souffre qu'on dise : ce discours plein *de* signification, de même qu'on reconnaît *de l'*intention dans un acte, qu'on déplore qu'il n'y ait plus *d'*amour, qu'on accumule *de la* haine et qu'on dépense *du* dévouement, et que tant *d'*infatuation se raccommode de ce qu'il y aura toujours *de la* cuisse à revendre et *du* rififi chez les hommes.

Mais pour la lettre, qu'on la prenne au sens de l'élément typographique, de l'épître ou de ce qui fait le lettré, on dira que ce qu'on dit est à entendre *à la lettre*, qu'il vous attend chez le vaguemestre *une lettre*, voire que vous avez *des lettres*, — jamais qu'il n'y ait nulle part *de la lettre*, à quelque titre qu'elle vous concerne, fût-ce à désigner du courrier en retard.

C'est que le signifiant est unité d'être unique, n'étant de par sa nature symbole que d'une absence. Et c'est ainsi qu'on ne peut dire de la lettre volée qu'il faille qu'à l'instar des autres objets, elle soit *ou* ne soit pas quelque part, mais bien qu'à leur différence, elle sera *et* ne sera pas là où elle est, où qu'elle aille.

Regardons en effet de plus près ce qui arrive aux policiers. On ne nous fait grâce de rien quant aux procédés dont ils fouillent

1. Et c'est si vrai que la philosophie dans les exemples, décolorés d'être ressassés, dont elle argumente à partir de l'un et du plusieurs, n'emploiera pas aux mêmes usages la simple feuille blanche par le mitan déchirée et le cercle interrompu, voire le vase brisé, sans parler du ver coupé.

l'espace voué à leur investigation, de la répartition de cet espace en volumes qui n'en laissent pas se dérober une épaisseur, à l'aiguille sondant le mou, et, à défaut de la répercussion sondant le dur, au microscope dénonçant les excréments de la tarière à l'orée de son forage, voire le bâillement infime d'abîmes mesquins. A mesure même que leur réseau se resserre pour qu'ils en viennent, non contents de secouer les pages des livres à les compter, ne voyons-nous pas l'espace s'effeuiller à la semblance de la lettre ?

Mais les chercheurs ont une notion du réel tellement immuable qu'ils ne remarquent pas que leur recherche va à le transformer en son objet. Trait où peut-être ils pourraient distinguer cet objet de tous les autres.

Ce serait trop leur demander sans doute, non en raison de leur manque de vues, mais bien plutôt du nôtre. Car leur imbécillité n'est pas d'espèce individuelle, ni corporative, elle est de source subjective. C'est l'imbécillité réaliste qui ne s'arrête pas à se dire que rien, si loin qu'une main vienne à l'enfoncer dans les entrailles du monde, n'y sera jamais caché, puisqu'une autre main peut l'y rejoindre, et que ce qui est caché n'est jamais que *ce qui manque à sa place*, comme s'exprime la fiche de recherche d'un volume quand il est égaré dans la bibliothèque. Et celui-ci serait-il en effet sur le rayon ou sur la case d'à côté qu'il y serait caché, si visible qu'il y paraisse. C'est qu'on ne peut dire *à la lettre* que ceci manque à sa place, que de ce qui peut en changer, c'est-à-dire du symbolique. Car pour le réel, quelque bouleversement qu'on puisse y apporter, il y est toujours et en tout cas, à sa place, il l'emporte collée à sa semelle, sans rien connaître qui puisse l'en exiler.

Et comment en effet, pour revenir à nos policiers, auraient-ils pu saisir la lettre, ceux qui l'ont prise à la place où elle était cachée ? Dans ce qu'ils tournaient entre leurs doigts, que tenaient-ils d'autre que ce qui *ne répondait pas* au signalement qu'ils en avaient ? *A letter, a litter*, une lettre, une ordure. On a équivoqué dans le cénacle de Joyce [1] sur l'homophonie de ces deux mots en anglais. La sorte de déchet que les policiers à ce moment manipulent, ne leur livre pas plus son autre nature de n'être qu'à demi déchiré.

1. Cf. *Our examination round his factification for incamination of work in progress*, Shakespeare and Company, 12, rue de l'Odéon, Paris, 1929.

Un sceau différent sur un cachet d'une autre couleur, un autre cachet du graphisme de la suscription sont là les plus infrangibles des cachettes. Et s'ils s'arrêtent au revers de la lettre où, comme on sait, c'est là qu'à l'époque l'adresse du destinataire s'inscrivait, c'est que la lettre n'a pas pour eux d'autre face que ce revers.

Que pourraient-ils en effet détecter de son avers? — Son message, comme on s'exprime pour la joie de nos dimanches cybernétiques?... Mais ne nous vient-il pas à l'idée que ce message est déjà parvenu à sa destinataire et qu'il lui est même resté pour compte avec le bout de papier insignifiant, qui ne le représente maintenant pas moins bien que le billet original.

Si l'on pouvait dire qu'une lettre a comblé son destin après avoir rempli sa fonction, la cérémonie de rendre les lettres serait moins admise à servir de clôture à l'extinction des feux des fêtes de l'amour.
mobilisation du joli monde dont nous suivons ici les ébats, n'aurait pas de sens, si la lettre, elle, se contentait d'en avoir un. Car ce ne serait pas une façon très adéquate de le garder secret que d'en faire part à une escouade de poulets.

On pourrait même admettre que la lettre ait un tout autre sens, sinon plus brûlant, pour la Reine que celui qu'elle offre à l'intelligence du ministre. La marche des choses n'en serait pas sensiblement affectée, et non pas même si elle était strictement incompréhensible à tout lecteur non averti.

Car elle ne l'est certainement pas à tout le monde, puisque, comme nous l'assure emphatiquement le Préfet pour la gausserie de tous, « ce document, révélé à un troisième personnage dont il taira le nom » (ce nom qui saute à l'œil comme la queue du cochon entre les dents du père Ubu) « mettrait en question, nous dit-il, l'honneur d'une personne du plus haut rang », voire que « la sécurité de l'auguste personne serait ainsi mise en péril ».

Dès lors ce n'est pas seulement le sens, mais le texte du message qu'il serait périlleux de mettre en circulation, et ce d'autant plus qu'il paraîtrait plus anodin, puisque les risques en seraient accrus de l'indiscrétion qu'un de ses dépositaires pourrait commettre à son insu.

Rien donc ne peut sauver la position de la police, et l'on n'y changerait rien à améliorer « sa culture ». *Scripta manent*, c'est

en vain qu'elle apprendrait d'un humanisme d'édition de luxe la leçon proverbiale que *verba volant* termine. Plût au ciel que les écrits restassent, comme c'est plutôt le cas des paroles : car de celles-ci la dette ineffaçable du moins féconde nos actes par ses transferts.

Les écrits emportent au vent les traites en blanc d'une cavalerie folle. Et, s'ils n'étaient feuilles volantes, il n'y aurait pas de lettres volées.

Mais qu'en est-il à ce propos? Pour qu'il y ait lettre volée, nous dirons-nous, à qui une lettre appartient-elle? Nous accentuions tout à l'heure ce qu'il y a de singulier dans le retour de la lettre à qui naguère en laissait ardemment s'envoler le gage. Et l'on juge généralement indigne le procédé de ces publications prématurées, de la sorte dont le Chevalier d'Eon mit quelques-uns de ses correspondants en posture plutôt piteuse.

La lettre sur laquelle celui qui l'a envoyée garde encore des droits, n'appartiendrait donc pas tout à fait à celui à qui elle s'adresse? ou serait-ce que ce dernier n'en fut jamais le vrai destinataire?

Voyons ici : ce qui va nous éclairer est ce qui peut d'abord obscurcir encore le cas, à savoir que l'histoire nous laisse ignorer à peu près tout de l'expéditeur, non moins que du contenu de la lettre. Il nous est seulement dit que le ministre a reconnu d'emblée l'écriture de son adresse à la Reine, et c'est incidemment à propos de son camouflage par le ministre qu'il se trouve mentionné que son sceau original est celui du Duc de S... Pour sa portée, nous savons seulement les périls qu'elle emporte, à ce qu'elle vienne entre les mains d'un certain tiers, et que sa possession a permis au ministre « d'user jusqu'à un point fort dangereux dans un but politique » de l'empire qu'elle lui assure sur l'intéressée. Mais ceci ne nous dit rien du message qu'elle véhicule.

Lettre d'amour ou lettre de conspiration, lettre délatrice ou lettre d'instruction, lettre sommatoire ou lettre de détresse, nous n'en pouvons retenir qu'une chose, c'est que la Reine ne saurait la porter à la connaissance de son seigneur et maître.

Or ces termes, loin de tolérer l'accent décrié qu'ils ont dans la comédie bourgeoise, prennent un sens éminent de désigner

son souverain, à qui la lie la foi jurée, et de façon redoublée puisque sa position de conjointe ne la relève pas de son devoir de sujette, mais bien l'élève à la garde de ce que la royauté selon la loi incarne du pouvoir : et qui s'appelle la légitimité.

Dès lors, quelles que soient les suites que la Reine ait choisi de donner à la lettre, il reste que cette lettre est le symbole d'un pacte, et que, même si sa destinataire n'assume pas ce pacte, l'existence de la lettre la situe dans une chaîne symbolique étrangère à celle qui constitue sa foi. Qu'elle y soit incompatible, la preuve en est donnée par le fait que la possession de la lettre est impossible à faire valoir publiquement comme légitime, et que pour la faire respecter, la Reine ne saurait invoquer que le droit de son privé, dont le privilège se fonde sur l'honneur auquel cette possession déroge.

Car celle qui incarne la figure de grâce de la souveraineté, ne saurait accueillir d'intelligence même privée sans qu'elle intéresse le pouvoir, et elle ne peut à l'endroit du souverain se prévaloir du secret sans entrer dans la clandestinité.

Dès lors la responsabilité de l'auteur de la lettre passe au second rang auprès de celle de qui la détient : car l'offense à la majesté vient à s'y doubler de la plus *haute trahison*.

Nous disons : qui la détient, et non pas : qui la possède. Car il devient clair dès lors que la propriété de la lettre n'est pas moins contestable à sa destinataire qu'à n'importe qui elle puisse venir entre les mains, puisque rien, quant à l'existence de la lettre, ne peut rentrer dans l'ordre, sans que celui aux prérogatives de qui elle attente, n'ait eu à en juger.

Tout ceci n'implique pas pourtant que pour ce que le secret de la lettre est indéfendable, la dénonciation de ce secret soit d'aucune façon honorable. Les *honesti homines*, les gens bien, ne sauraient s'en tirer à si bon compte. Il y a plus d'une *religio*, et ce n'est pas pour demain que les liens sacrés cesseront de nous tirer à hue et à dia. Pour *l'ambitus*, le détour, on le voit, ce n'est pas toujours l'ambition qui l'inspire. Car s'il en est un par quoi nous passons ici, nous ne l'avons pas volé, c'est le cas de le dire, puisque, pour tout vous avouer, nous n'avons adopté le titre de Baudelaire que dans l'esprit de bien marquer non pas, comme on l'énonce improprement, le caractère conventionnel

du signifiant, mais plutôt sa préséance par rapport au signifié. Il n'en reste pas moins que Baudelaire, malgré sa dévotion, a trahi Poe en traduisant par « la lettre volée » son titre qui est : *the purloined letter*, c'est-à-dire qui use d'un mot assez rare pour qu'il nous soit plus facile d'en définir l'étymologie que l'emploi.

*To purloin*, nous dit le dictionnaire d'Oxford, est un mot anglo-français, c'est-à-dire composé du préfixe *pur-* qu'on retrouve dans *purpose*, propos, *purchase*, provision, *purport*, portée, et du mot de l'ancien français : loing, loigner, longé. Nous reconnaîtrons dans le premier élément le latin *pro* en tant qu'il se distingue d'*ante* par ce qu'il suppose d'un arrière en avant de quoi il se porte, éventuellement pour le garantir, voire pour s'en porter garant (alors qu'*ante* s'en va au-devant de ce qui vient à sa rencontre). Pour le second, vieux mot français; *loigner*, verbe de l'attribut de lieu *au loing* (ou encore *longé*), il ne veut pas dire au loin, mais au long de ; il s'agit donc de *mettre de côté*, ou, pour recourir à une locution familière qui joue sur les deux sens, de : *mettre à gauche*.

C'est ainsi que nous nous trouvons confirmé dans notre détour par l'objet même qui nous y entraîne : car c'est bel et bien la *lettre détournée* qui nous occupe, celle dont le trajet a été *prolongé* (c'est littéralement le mot anglais), ou pour recourir au vocabulaire postal, la *lettre en souffrance*.

Voici donc *simple and odd*, comme on nous l'annonce dès la première page, réduite à sa plus simple expression la singularité de la lettre, qui comme le titre l'indique, est le *sujet véritable* du conte : puisqu'elle peut subir un détour, c'est qu'elle a un trajet *qui lui est propre*. Trait où s'affirme ici son incidence de signifiant. Car nous avons appris à concevoir que le signifiant ne se maintient que dans un déplacement comparable à celui de nos bandes d'annonces lumineuses ou des mémoires rotatives de nos machines-à-penser-comme-les-hommes [1], ceci en raison de son fonctionnement alternant en son principe, lequel exige qu'il quitte sa place, quitte à y faire retour circulairement.

C'est bien ce qui se passe dans l'automatisme de répétition.

1. Cf. notre introduction, p. 59.

Ce que Freud nous enseigne dans le texte que nous commentons, c'est que le sujet suit la filière du symbolique, mais ce dont vous avez ici l'illustration est plus saisissant encore : ce n'est pas seulement le sujet, mais les sujets, pris dans leur intersubjectivité, qui prennent la file, autrement dit nos autruches, auxquelles nous voilà revenus, et qui, plus dociles que des moutons, modèlent leur être même sur le moment qui les parcourt de la chaîne signifiante.

Si ce que Freud a découvert et redécouvre dans un abrupt toujours accru, a un sens, c'est que le déplacement du signifiant détermine les sujets dans leurs actes, dans leur destin, dans leurs refus, dans leurs aveuglements, dans leur succès et dans leur sort, nonobstant leurs dons innés et leur acquis social, sans égard pour le caractère ou le sexe, et que bon gré mal gré suivra le train du signifiant comme armes et bagages, tout ce qui est du donné psychologique.

Nous voici en effet derechef au carrefour où nous avions laissé notre drame et sa ronde avec la question de la façon dont les sujets s'y relaient. Notre apologue est fait pour montrer que c'est la lettre et son détour qui régit leurs entrées et leurs rôles. Qu'elle soit en souffrance, c'est eux qui vont en pâtir. A passer sous son ombre, ils deviennent son reflet. A tomber en possession de la lettre, — admirable ambiguïté du langage, — c'est son sens qui les possède.

C'est ce que nous montre le héros du drame qui ici nous est conté, quand se répète la situation même qu'a nouée son audace une première fois pour son triomphe. Si maintenant il y succombe, c'est d'être passé au rang second de la triade dont il fut d'abord le troisième en même temps que le larron, — ceci par la vertu de l'objet de son rapt.

Car s'il s'agit, maintenant comme avant, de protéger la lettre des regards, il ne peut faire qu'il n'y emploie le même procédé qu'il a lui-même déjoué : la laisser à découvert? Et l'on est en droit de douter qu'il sache ainsi ce qu'il fait, à le voir captivé aussitôt par une relation duelle où nous retrouvons tous les caractères du leurre mimétique ou de l'animal qui fait le mort,

et, pris au piège de la situation typiquement imaginaire : de voir qu'on ne le voit pas, méconnaître la situation réelle où il est vu ne pas voir. Et qu'est-ce qu'il ne voit pas ? Justement la situation symbolique qu'il a su lui-même si bien voir, et où maintenant le voilà vu se voyant n'être pas vu.

Le ministre agit en homme qui sait que la recherche de la police est sa défense, puisqu'on nous dit que c'est exprès qu'il lui laisse le champ libre par ses absences : il n'en méconnaît pas moins que hors cette recherche, il n'est plus défendu.

C'est l'autruicherie même dont il fut l'artisan, si l'on nous permet de faire provigner notre monstre, mais ce ne peut être par quelque imbécillité qu'il vient à en être la dupe.

C'est qu'à jouer la partie de celui qui cache, c'est le rôle de la Reine dont il lui faut se revêtir, et jusqu'aux attributs de la femme et de l'ombre, si propices à l'acte de cacher.

Ce n'est pas que nous réduisions à l'opposition primaire de l'obscur et du clair, le couple vétéran du *yin* et du *yang*. Car son maniement exact comporte ce qu'a d'aveuglant l'éclat de la lumière, non moins que les miroitements dont l'ombre se sert pour ne pas lâcher sa proie.

Ici le signe et l'être merveilleusement disjoints, nous montrent lequel l'emporte quand ils s'opposent. L'homme assez homme pour braver jusqu'au mépris l'ire redoutée de la femme, subit jusqu'à la métamorphose la malédiction du signe dont il l'a dépossédée.

Car ce signe est bien celui de la femme, pour ce qu'elle y fait valoir son être, en le fondant hors de la loi, qui la contient toujours, de par l'effet des origines, en position de signifiant, voire de fétiche. Pour être à la hauteur du pouvoir de ce signe, elle n'a qu'à se tenir immobile à son ombre, y trouvant de surcroît, telle la Reine, cette simulation de la maîtrise du non-agir que seul « l'œil de lynx » du ministre a pu percer.

Ce signe ravi, voici donc l'homme en sa possession : néfaste de ce qu'elle ne peut se soutenir que de l'honneur qu'elle défie, maudite d'appeler celui qui la soutient à la punition ou au crime, qui l'une et l'autre brisent sa vassalité à la Loi.

Il faut qu'il y ait dans ce signe un *noli me tangere* bien singulier pour que, semblable à la torpille socratique, sa possession engour-

disse son homme au point de le faire tomber dans ce qui chez lui se trahit sans équivoque comme inaction.

Car à remarquer comme le fait le narrateur dès le premier entretien, qu'avec l'usage de la lettre se dissipe son pouvoir, nous apercevons que cette remarque ne vise justement que son usage à des fins de pouvoir, — et du même coup que cet usage devient forcé pour le ministre.

Pour ne pouvoir s'en délivrer, il faut que le ministre ne sache que faire d'autre de la lettre. Car cet usage le met dans une dépendance si totale de la lettre comme telle, qu'à la longue il ne la concerne même plus.

Nous voulons dire que pour quc cet usage concernât vraiment la lettre, le ministre qui après tout y serait autorisé par le service du Roi son maître, pourrait présenter à la Reine des remontrances respectueuses, dût-il s'assurer de leur effet de retour par des garanties appropriées, — ou bien introduire quelque action contre l'auteur de la lettre dont le fait qu'il reste ici hors du jeu, montre à quel point il s'agit peu ici de la culpabilité et de la faute, mais du signe de contradiction et de scandale que constitue la lettre, au sens où l'Évangile dit qu'il faut qu'il arrive sans égard au malheur de qui s'en fait le porteur, — voire soumettre la lettre devenue pièce d'un dossier au « troisième personnage », qualifié pour savoir s'il en fera sortir une Chambre Ardente pour la Reine ou la disgrâce pour le ministre.

Nous ne saurons pas pourquoi le ministre n'en fait pas l'un de ces usages, et il convient que nous n'en sachions rien puisque seul nous intéresse l'effet de ce non-usage; il nous suffit de savoir que le mode d'acquisition de la lettre ne serait un obstacle à aucun d'entre eux.

Car il est clair que si l'usage non significatif de la lettre est un usage forcé pour le ministre, son usage à des fins de pouvoir ne peut être que potentiel, puisqu'il ne peut passer à l'acte sans s'évanouir aussitôt, — dès lors, que la lettre n'existe comme moyen de pouvoir que par les assignations ultimes du pur signifiant, soit : prolonger son détour pour la faire parvenir à qui de droit par un transit de surcroît, c'est-à-dire par une autre trahison dont la gravité de la lettre rend difficile de prévenir les retours, — ou bien détruire la lettre, ce qui serait la seule façon, sûre et comme telle

proférée d'emblée par Dupin, d'en finir avec ce qui est destiné par nature à signifier l'annulation de ce qu'il signifie.

L'ascendant que le ministre tire de la situation ne tient donc pas à la lettre, mais, qu'il le sache ou non, au personnage qu'elle lui constitue. Et aussi bien les propos du Préfet nous le présentent-ils comme quelqu'un à tout oser, *who dares all things*, et l'on commente significativement : *those unbecoming as well as those becoming a man*, ce qui veut dire : ce qui est indigne aussi bien que ce qui est digne d'un homme, et ce dont Baudelaire laisse échapper la pointe en le traduisant : ce qui est indigne d'un homme aussi bien que ce qui est digne de lui. Car dans sa forme originale, l'appréciation est beaucoup plus appropriée à ce qui intéresse une femme.

Ceci laisse apparaître la portée imaginaire de ce personnage, c'est-à-dire la relation narcissique où se trouve engagé le ministre, cette fois certainement à son insu. Elle est indiquée aussi dans le texte anglais, dès la deuxième page, par une remarque du narrateur dont la forme est savoureuse : « L'ascendant, nous dit-il, qu'a pris le ministre, dépendrait de la connaissance qu'a le ravisseur de la connaissance qu'a la victime de son ravisseur », textuellement : *the robber's knowledge of the loser's knowledge of the robber.* Termes dont l'auteur souligne l'importance en les faisant reprendre littéralement par Dupin tout de suite après le récit sur lequel on a enchaîné de la scène du rapt de la lettre. Ici encore on peut dire que Baudelaire flotte en son langage en faisant l'un interroger, l'autre confirmer par ces mots : « Le voleur sait-il?... », puis « le voleur sait... », Quoi? « que la personne volée connaît son voleur ».

Car ce qui importe au voleur, ce n'est pas seulement que ladite personne sache qui l'a volé, mais bien à qui elle a affaire en fait de voleur; c'est qu'elle le croie capable de tout, ce qu'il faut entendre : qu'elle lui confère la position qu'il n'est à la mesure de personne d'assumer réellement parce qu'elle est imaginaire, celle du maître absolu.

En vérité c'est une position de faiblesse absolue, mais pas pour qui on donne à le croire. La preuve n'en est pas seulement que la Reine y prenne l'audace d'en appeler à la police. Car elle ne fait que se conformer à son déplacement d'un cran dans la rangée de la triade de départ, en s'en remettant à l'aveuglement même qui est requis pour occuper cette place : *No more sagacious agent could, I*

*suppose*, ironise Dupin, *be desired or even imagined.* Non, si elle a franchi ce pas, c'est moins d'être poussée au désespoir, *driven to despair*, comme on nous le dit, qu'en prenant la charge d'une impatience qui est plutôt à imputer à un mirage spéculaire.

Car le ministre a fort à faire pour se contenir dans l'inaction qui est son lot à ce moment. Le ministre en effet n'est pas *absolument* fou. C'est une remarque du Préfet qui toujours parle d'or : il est vrai que l'or de ses paroles ne coule que pour Dupin, et ne s'arrête de couler qu'à concurrence des cinquante mille francs qu'il lui en coûtera à l'étalon de ce métal à l'époque, encore que ce ne doive pas être sans lui laisser un solde bénéficiaire. Le ministre donc n'est pas *absolument* fou dans cette stagnation de folie, et c'est pourquoi il doit se comporter selon le mode de la névrose. Tel l'homme qui s'est retiré dans une île pour oublier, quoi ? il a oublié, — tel le ministre à ne pas faire usage de la lettre, en vient à l'oublier. C'est ce qu'exprime la persistance de sa conduite. Mais la lettre, pas plus que l'inconscient du névrosé, ne l'oublie. Elle l'oublie si peu qu'elle le transforme de plus en plus à l'image de celle qui l'a offerte à sa surprise, et qu'il va maintenant la céder à son exemple à une surprise semblable.

Les traits de cette transformation sont notés, et sous une forme assez caractéristique dans leur gratuité apparente pour les rapprocher valablement du retour du refoulé.

Ainsi apprenons-nous d'abord qu'à son tour le ministre a *retourné* la lettre, non certes dans le geste hâtif de la Reine, mais d'une façon plus appliquée, à la façon dont on retourne un vêtement. C'est en effet ainsi qu'il lui faut opérer, d'après le mode dont à l'époque on plie une lettre et la cachette, pour dégager la place vierge où inscrire une nouvelle adresse [1].

1. Nous nous sommes cru obligé d'en faire ici la démonstration à l'auditoire sur une lettre de l'époque intéressant M. de Chateaubriand et sa recherche d'un secrétaire. Il nous a paru amusant que M. de Chateaubriand ait mis le point final au premier état, récemment restitué, de ses mémoires en ce mois même de novembre 1841 où paraissait dans le *Chamber's journal* la lettre volée. Le dévouement de M. de Chateaubriand au pouvoir qu'il décrie et l'honneur que ce dévouement fait à sa personne (on n'en avait pas encore inventé *le don*), le feraient-ils ranger au regard du jugement auquel nous verrons plus loin soumis le ministre, parmi les hommes de génie avec ou sans principes ?

Cette adresse devient la sienne propre. Qu'elle soit de sa main ou d'une autre, elle apparaîtra comme d'une écriture féminine très fine et le cachet passant du rouge de la passion au noir de ses miroirs, il y imprime son propre sceau. Cette singularité d'une lettre marquée du sceau de son destinataire est d'autant plus frappante à noter dans son invention, qu'articulée avec force dans le texte, elle n'est ensuite même pas relevée par Dupin dans la discussion à laquelle il soumet l'identification de la lettre.

Que cette omission soit intentionnelle ou involontaire, elle surprendra dans l'agencement d'une création dont on voit la minutieuse rigueur. Mais dans les deux cas, il est significatif que la lettre qu'en somme le ministre s'adresse à lui-même, soit la lettre d'une femme : comme si c'était là une phase où il dût en passer par une convenance naturelle du signifiant.

Aussi bien l'aura de nonchaloir allant jusqu'à affecter les apparences de la mollesse, l'étalage d'un ennui proche du dégoût en ses propos, l'ambiance que l'auteur de la philosophie de l'ameublement [1] sait faire surgir de notations presque impalpables comme celle de l'instrument de musique sur la table, tout semble concerté pour que le personnage que tous ses propos ont cerné des traits de la virilité, dégage quand il apparaît l'*odor di femina* la plus singulière.

Que ce soit là un artifice, Dupin ne manque pas de le souligner en effet en nous disant derrière ce faux aloi la vigilance de la bête de proie prête à bondir. Mais que ce soit l'effet même de l'inconscient au sens précis où nous enseignons que l'inconscient, c'est que l'homme soit habité par le signifiant, comment en trouver une image plus belle que celle que Poe forge lui-même pour nous faire comprendre l'exploit de Dupin. Car il recourt, pour ce faire, à ces noms toponymiques qu'une carte de géographie, pour n'être pas muette, surimpose à son dessin, et dont on peut faire l'objet d'un jeu de devinette à qui saura trouver celui qu'aura choisi un partenaire, — remarquant dès lors que le plus propice à égarer un débutant sera celui qui, en grosses lettres largement espacées dans le champ de la carte, y donne, sans souvent même que le regard s'y arrête, la dénomination d'un pays tout entier...

1. Poe est en effet l'auteur d'un essai portant ce titre.

Telle la lettre volée, comme un immense corps de femme, s'étale dans l'espace du cabinet du ministre, quand y entre Dupin. Mais telle déjà il s'attend à l'y trouver, et il n'a plus, de ses yeux voilés de vertes lunettes, qu'à déshabiller ce grand corps.

Et c'est pourquoi sans avoir eu besoin, non plus et pour cause que l'occasion, d'écouter aux portes du Pr Freud, il ira droit là où gît et gîte ce que ce corps est fait pour cacher, en quelque beau mitan où le regard se glisse, voire à cet endroit dénommé par les séducteurs le château Saint-Ange dans l'innocente illusion où ils s'assurent de tenir de là la Ville. Tenez! entre les jambages de la cheminée, voici l'objet à portée de la main que le ravisseur n'a plus qu'à tendre... La question de savoir s'il le saisit sur le manteau comme Baudelaire le traduit, ou sous le manteau de la cheminée comme le porte le texte original, peut être abandonnée sans dommage aux inférences de la cuisine [1].

Si l'efficacité symbolique s'arrêtait là, c'est que la dette symbolique s'y serait éteinte aussi? Si nous pouvions le croire, nous serions avertis du contraire par deux épisodes qu'on doit d'autant moins tenir pour accessoires qu'ils semblent au premier abord détonner dans l'œuvre.

C'est d'abord l'histoire de la rétribution de Dupin, qui loin d'être un jeu de la fin, s'est annoncée dès le principe par la question fort désinvolte qu'il pose au préfet sur le montant de la récompense qui lui a été promise, et dont, pour être réticent sur son chiffre, celui-ci ne songe pas à lui dissimuler l'énormité, revenant même sur son augmentation dans la suite.

Le fait que Dupin nous ait été auparavant présenté comme un besogneux réfugié dans l'éther, est plutôt de nature à nous faire réfléchir sur le marché qu'il fait de la livraison de la lettre, et dont le check-book qu'il produit assure rondement l'exécution. Nous ne croyons pas négligeable que le *hint* sans ambages par où il l'a introduit soit une « histoire attribuée au personnage aussi célèbre qu'excentrique », nous dit Baudelaire, d'un médecin anglais nommé Abernethy, où il s'agit d'un riche avare qui, pensant lui soutirer

1. Et même de la cuisinière.

une consultation gratuite, s'entend rétorquer non pas de prendre médecine, mais de prendre conseil.

N'est-ce pas à bon droit en effet que nous nous croirons concernés quand il s'agit peut-être pour Dupin de se retirer lui-même du circuit symbolique de la lettre, — nous qui nous faisons les émissaires de toutes les lettres volées qui pour un temps au moins seront chez nous en souffrance dans le transfert. Et n'est-ce pas la responsabilité que leur transfert comporte, que nous neutralisons en la faisant équivaloir au signifiant le plus annihilant qui soit de toute signification, à savoir l'argent.

Mais ce n'est pas là tout. Ce bénéfice si allégrement tiré par Dupin de son exploit, s'il a pour but de tirer son épingle du jeu, n'en rend que plus paradoxale, voire choquante, la prise à partie, et disons le coup en dessous, qu'il se permet soudain à l'endroit du ministre dont il semble pourtant que le tour qu'il vient de lui jouer ait assez dégonflé l'insolent prestige.

Nous avons dit les vers atroces qu'il assure n'avoir pu s'empêcher de dédier, dans la lettre par lui contrefaite, au moment où le ministre mis hors de ses gonds par les immanquables défis de la Reine, pensera l'abattre et se précipitera dans l'abîme : *facilis descensus Averni*[1], sentencie-t-il, ajoutant que le ministre ne pourra manquer de reconnaître son écriture, ce qui, pour laisser sans péril un opprobre sans merci, paraît, visant une figure qui n'est pas sans mérite, un triomphe sans gloire, et la rancune qu'il invoque encore d'un mauvais procédé éprouvé à Vienne (est-ce au Congrès ?) ne fait qu'y ajouter une noirceur de surcroît.

Considérons pourtant de plus près cette explosion passionnelle, et spécialement quant au moment où elle survient d'une action dont le succès relève d'une tête si froide.

Elle vient juste après le moment où l'acte décisif de l'identification de la lettre étant accompli, on peut dire que Dupin déjà tient la lettre autant que de s'en être emparé, sans pourtant être encore en état de s'en défaire.

Il est donc bien partie prenante dans la triade intersubjective, et comme tel dans la position médiane qu'ont occupée précédemment la Reine et le Ministre. Va-t-il en s'y montrant supérieur,

1. Le vers de Virgile porte : *facilis descensus Averno*.

nous révéler en même temps les intentions de l'auteur?

S'il a réussi à remettre la lettre dans son droit chemin, il reste à la faire parvenir à son adresse. Et cette adresse est à la place précédemment occupée par le Roi, puisque c'est là qu'elle devait rentrer dans l'ordre de la Loi.

Nous l'avons vu, ni le Roi, ni la Police qui l'a relayé à cette place, n'étaient capables de la lire parce que cette *place comportait l'aveuglement.*

*Rex et augur*, l'archaïsme légendaire de ces mots, ne semble résonner que pour nous faire sentir le dérisoire d'y appeler un homme. Et les figures de l'histoire n'y encouragent guère depuis déjà quelque temps. Il n'est pas naturel à l'homme de supporter à lui seul le poids du plus haut des signifiants. Et la place qu'il vient occuper à le revêtir, peut être aussi propre à devenir le symbole de la plus énorme imbécillité [1].

Disons que le Roi ici est investi par l'amphibologie naturelle au sacré, de l'imbécillité qui tient justement au Sujet.

C'est ce qui va donner leur sens aux personnages qui vont se succéder à sa place. Non pas que la police puisse être tenue pour constitutionnellement analphabète, et nous savons le rôle des piques plantées sur le *campus* dans la naissance de l'État. Mais celle qui exerce ici ses fonctions est toute marquée des formes libérales, c'est-à-dire de celles que lui imposent des maîtres peu soucieux d'essuyer ses penchants indiscrets. C'est pourquoi on ne nous mâche pas à l'occasion les mots sur les attributions qu'on lui réserve : « *Sutor ne ultra crepidam*, occupez-vous de vos filous. Nous irons même jusqu'à vous donner, pour ce faire, des moyens scientifiques. Cela vous aidera à ne pas penser aux vérités qu'il vaut mieux laisser dans l'ombre [2]. »

On sait que le soulagement qui résulte de principes si avisés, n'aura duré dans l'histoire que l'espace d'un matin, et que déjà la marche du destin ramène de toutes parts, suite d'une juste aspira-

1. On se souvient du spirituel distique attribué avant sa chute au plus récent en date à avoir rallié le rendez-vous de Candide à Venise :

*Il n'est plus aujourd'hui que cinq rois sur la terre,*
*Les quatre rois des cartes et le roi d'Angleterre.*

2. Ce propos a été avoué en termes clairs par un noble Lord parlant à la Chambre Haute où sa dignité lui donnait sa place.

tion au règne de la liberté, un intérêt pour ceux qui la troublent de leurs crimes, qui va jusqu'à en forger à l'occasion les preuves. On peut même voir que cette pratique qui fut toujours bien reçue de ne jamais s'exercer qu'en faveur du plus grand nombre, vient à être authentifiée par la confession publique de ses forgeries par ceux-là mêmes qui pourraient y trouver à redire : dernière manifestation en date de la prééminence du signifiant sur le sujet.

Il n'en demeure pas moins qu'un dossier de police a toujours été l'objet d'une réserve, dont on s'explique mal qu'elle déborde largement le cercle des historiens.

C'est à ce crédit évanescent que la livraison que Dupin a l'intention de faire de la lettre au Préfet de police, va en réduire la portée. Que reste-t-il maintenant du signifiant quand, délesté déjà de son message pour la Reine, le voici invalidé dans son texte dès sa sortie des mains du Ministre ?

Il ne lui reste justement plus qu'à répondre à cette question même, de ce qu'il reste d'un signifiant quand il n'a plus de signification. Or c'est la même question dont l'a interrogé celui que Dupin maintenant retrouve au lieu marqué de l'aveuglement.

C'est bien là en effet la question qui y a conduit le Ministre, s'il est le joueur qu'on nous a dit et que son acte dénonce suffisamment. Car la passion du joueur n'est autre que cette question posée au signifiant, que figure l'αὐτόματον du hasard.

« Qu'es-tu, figure du dé que je retourne dans ta rencontre (τύχη) [1] avec ma fortune ? Rien, sinon cette présence de la mort qui fait de la vie humaine ce sursis obtenu de matin en matin au nom des significations dont ton signe est la houlette. Telle fit Schéhérazade durant mille et une nuits, et tel je fais depuis dix-huit mois à éprouver l'ascendant de ce signe au prix d'une série vertigineuse de coups pipés au jeu de pair ou impair. »

C'est ainsi que Dupin, *de la place où il est*, ne peut se défendre contre celui qui interroge ainsi, d'éprouver une rage de nature

1. On sait l'opposition fondamentale que fait Aristote des deux termes ici rappelés dans l'analyse conceptuelle qu'il donne du hasard dans sa *Physique*. Bien des discussions s'éclaireraient à ne pas l'ignorer.

manifestement féminine. L'image de haute volée où l'invention du poète et la rigueur du mathématicien se conjointaient avec l'impassibilité du dandy et l'élégance du tricheur, devient soudain pour celui-là même qui nous l'a fait goûter le vrai *monstrum horrendum*, ce sont ses mots, « un homme de génie sans principes ».

Ici se signe l'origine de cette horreur, et celui qui l'éprouve n'a nul besoin de se déclarer de la façon la plus inattendue « partisan de la dame » pour nous la révéler : on sait que les dames détestent qu'on mette en cause les principes, car leurs attraits doivent beaucoup au mystère du signifiant.

C'est pourquoi Dupin va enfin tourner vers nous la face médusante de ce signifiant dont personne en dehors de la Reine n'a pu lire que l'envers. Le lieu commun de la citation convient à l'oracle que cette face porte en sa grimace, et aussi qu'il soit emprunté à la tragédie :

*... Un destin si funeste,*
*S'il n'est digne d'Atrée, est digne de Thyeste.*

Telle est la réponse du signifiant au-delà de toutes les significations :

« Tu crois agir quand je t'agite au gré des liens dont je noue tes désirs. Ainsi ceux-ci croissent-ils en forces et se multiplient-ils en objets qui te ramènent au morcellement de ton enfance déchirée. Eh bien, c'est là ce qui sera ton festin jusqu'au retour de l'invité de pierre, que je serai pour toi puisque tu m'évoques. »

Pour retrouver un ton plus tempéré, disons selon le canular, dont, avec certains d'entre vous qui nous avaient suivi au Congrès de Zurich l'année dernière, nous avions fait l'hommage au mot de passe de l'endroit, que la réponse du signifiant à celui qui l'interroge est : « Mange ton Dasein. »

Est-ce donc là ce qui attend le ministre à un rendez-vous fatidique. Dupin nous l'assure, mais nous avons aussi appris à nous défendre d'être à ses diversions trop crédules.

Sans doute voici l'audacieux réduit à l'état d'aveuglement imbécile, où l'homme est vis-à-vis des lettres de muraille qui dictent son destin. Mais quel effet pour l'appeler à leur rencontre, peut-on attendre des seules provocations de la Reine pour un homme tel que lui ? L'amour ou la haine. L'un est aveugle et lui fera rendre

les armes. L'autre est lucide, mais éveillera ses soupçons. Mais s'il est vraiment le joueur qu'on nous dit, il interrogera, avant de les abattre, une dernière fois ses cartes, et y lisant son jeu, il se lèvera de la table à temps pour éviter la honte.

Est-ce là tout et devons-nous croire que nous avons déchiffré la véritable stratégie de Dupin au-delà des trucs imaginaires dont il lui fallait nous leurrer? Oui sans doute, car si « tout point qui demande de la réflexion », comme le profère d'abord Dupin, « s'offre le plus favorablement à l'examen dans l'obscurité », nous pouvons facilement en lire maintenant la solution au grand jour. Elle était déjà contenue et facile à dégager du titre de notre conte, et selon la formule même, que nous avons dès longtemps soumise à votre discrétion, de la communication intersubjective : où l'émetteur, vous disons-nous, reçoit du récepteur son propre message sous une forme inversée. C'est ainsi que ce que veut dire « la lettre volée », voire « en souffrance », c'est qu'une lettre arrive toujours à destination.

(Guitrancourt, San Casciano, mi-mai, mi- août 1956,)

## PRÉSENTATION DE LA SUITE

Ce texte, à qui voulait y prendre un air de nos leçons, nous ne l'indiquâmes guères sans le conseil que ce fût par lui qu'on se fît introduire à l'introduction qui le précédait et qui ici va suivre.

Laquelle était faite pour d'autres qui de cet air, sortaient d'en prendre.

Ce conseil, d'ordinaire, n'était pas suivi : le goût de l'écueil étant l'ornement du persévérer dans l'être.

Nous ne prenons ici en main l'économie du lecteur qu'à revenir sur l'adresse de notre discours et à marquer ce qui ne se démentira plus : nos écrits prennent place à l'intérieur d'une aventure qui est celle du psychanalyste, aussi loin que la psychanalyse est sa mise en question.

Les détours de cette aventure, voire ses accidents, nous y ont porté à une position d'enseignement.

D'où une référence intime qu'à d'abord parcourir cette introduction, on saisira dans le rappel d'exercices pratiqués en chœur.

Ce n'est après tout que sur la grâce de l'un d'entre eux que l'écrit précédent raffine.

On use donc mal de l'introduction qui va suivre, à la prendre pour difficile : c'est reporter sur l'objet qu'elle présente ce qui ne tient qu'à sa visée en tant qu'elle est de formation.

Aussi bien les quatre pages qui pour certains font casse-tête, ne cherchaient-elles pas l'embarras. Nous y mettons quelques retouches pour ôter tout prétexte à se détourner de ce qu'elles disent.

C'est à savoir que la mémoration dont il s'agit dans l'inconscient — freudien s'entend — n'est pas du registre qu'on suppose à la mémoire, en tant qu'elle serait la propriété du vivant.

Pour mettre au point ce que comporte cette référence négative, nous disons que ce qui s'est imaginé pour rendre compte de cet effet de la matière vivante, n'est pas rendu pour nous plus recevable par la résignation qu'il suggère.

Alors qu'il saute aux yeux qu'à se passer de cet assujettissement, nous pouvons, dans les chaînes ordonnées d'un langage formel, trouver toute l'apparence d'une mémoration : très spécialement de celle qu'exige la découverte de Freud.

Nous irions donc jusqu'à dire que s'il y a quelque part preuve à faire, c'est de ce qu'il ne suffit pas de cet ordre constituant du symbolique pour y faire face à tout.

Pour l'instant, les liaisons de cet ordre sont au regard de ce que Freud produit de l'indestructibilité de ce que son inconscient conserve, les seules à pouvoir être *soupçonnées d'y suffire*.

(Qu'on se réfère au texte de Freud sur le *Wunderblock* qui là-dessus, comme bien d'autres, dépasse le sens trivial que lui laissent les distraits.)

Le programme qui se trace pour nous est dès lors de savoir comment un langage formel détermine le sujet.

Mais l'intérêt d'un tel programme n'est pas simple : puisqu'il suppose qu'un sujet ne le remplira qu'à y mettre du sien.

Un psychanalyste ne peut faire que d'y marquer son intérêt à mesure même de l'obstacle qu'il y trouve.

Ceux qui y participent en conviennent, et même les autres l'avoueraient, interpellés convenablement : il y a là une face de conversion subjective qui n'a pas été pour notre compagnonnage sans drame, et l'imputation qui s'exprime chez les autres du terme d'intellectualisation dont ils entendent nous faire pièce, à cette lumière montre bien ce qu'elle protège.

Aucun sans doute à se donner peine plus méritoire à ces pages, que l'un près de nous, qui enfin n'y vit qu'à dénoncer l'hypostase qui inquiétait son kantisme.

Mais la brosse kantienne elle-même a besoin de son alcali.

C'est la faveur ici d'introduire notre objecteur, voire d'autres moins pertinents, à ce qu'ils font chaque fois qu'à s'expliquer leur sujet de tous les jours, leur patient comme on dit, voire à s'expliquer avec lui, ils emploient la pensée magique.

Qu'ils y entrent eux-mêmes par là, c'est en effet du même pas dont le premier s'engage pour écarter de nous le calice de l'hypostase, alors qu'il vient d'en remplir la coupe de sa main.

Car nous ne prétendons pas, par nos α, β, γ, δ extraire du réel plus que nous n'avons supposé dans sa donnée, c'est-à-dire ici rien, mais seulement démontrer qu'ils y apportent une syntaxe à seulement déjà, ce réel, le faire hasard.

Sur quoi nous avançons que ce n'est pas d'ailleurs que proviennent les effets de répétition que Freud appelle automatisme.

Mais nos α, β, γ, δ *ne sont pas* sans qu'un sujet s'en souvienne, nous objecte-t-on. — C'est bien ce qui est en question sous notre plume : plutôt que de rien du réel, qu'on se croit en devoir d'y supposer, c'est justement de *ce qui n'était pas* que ce qui se répète procède.

Remarquons qu'il en devient moins étonnant que ce qui se répète, insiste tant pour se faire valoir.

C'est bien ce dont le moindre de nos « patients » en analyse témoigne, et dans des propos qui confirment d'autant mieux notre doctrine que ce sont eux qui nous y ont conduit : comme ceux que nous formons le savent, pour les maintes fois où ils ont entendu nos termes même anticipés, dans le texte encore frais pour eux d'une séance analytique.

Or que le malade soit entendu comme il faut au moment où il parle, c'est ce que nous voulons obtenir. Car il serait étrange qu'on ne tende l'oreille qu'à l'idée de ce qui le dévoie, au moment qu'il est simplement en proie à la vérité.

Ceci vaut bien de démonter un peu l'assurance du psychologue, c'est-à-dire de la cuistrerie qui a inventé le niveau d'aspiration par exemple, tout exprès sans doute pour y marquer le sien comme un plafond indépassable.

Il ne faut pas croire que le philosophe de bonne marque universitaire soit la planche à supporter ce déduit.

C'est là que de faire écho à de vieilles disputes d'École, notre propos trouve le passif de l'intellectuel, mais c'est aussi qu'il s'agit de l'infatuation qu'il s'agit de lever.

Pris sur le fait de nous imputer une transgression de la critique kantienne indûment, le sujet bienveillant à faire un sort à notre texte, n'est pas le père Ubu et ne s'obstine pas.

Mais il lui reste peu de goût pour l'aventure. Il veut s'asseoir. C'est une antinomie corporelle à la profession d'analyste. Comment rester assis, quand on s'est mis dans le cas de n'avoir plus à répondre à la question d'un sujet, qu'à le coucher d'abord ? Il est évident qu'être debout n'est pas moins incommode.

C'est pourquoi c'est ici que s'amorce la question de la transmission de l'expérience psychanalytique, quand la visée didactique s'y implique, négociant un savoir.

Les incidences d'une structure de marché ne sont pas vaines au champ de la vérité, mais elles y sont scabreuses.

## INTRODUCTION

La leçon de notre Séminaire que nous donnons ici rédigée fut prononcée le 26 avril 1955. Elle est un moment du commentaire que nous avons consacré, toute cette année scolaire, à l'*Au-delà du principe de plaisir*.

On sait que c'est l'œuvre de Freud que beaucoup de ceux qui s'autorisent du titre de psychanalyste, n'hésitent pas à rejeter comme une spéculation superflue, voire hasardée, et l'on peut mesurer à l'antinomie par excellence qu'est la notion d'*instinct de mort* où elle se résout, à quel point elle peut être impensable, qu'on nous passe le mot, pour la plupart.

Il est pourtant difficile de tenir pour une excursion, moins encore pour un faux-pas, de la doctrine freudienne, l'œuvre qui y prélude précisément à la nouvelle topique, celle que représentent les termes de *moi*, de *ça* et de *surmoi*, devenus aussi prévalents dans l'usage théoricien que dans sa diffusion populaire.

Cette simple appréhension se confirme à pénétrer les motivations qui articulent ladite spéculation à la révision théorique dont elle s'avère être constituante.

Un tel procès ne laisse pas de doute sur l'abâtardissement, voire le contresens, qui frappe l'usage présent desdits termes, déjà manifeste en ce qu'il est parfaitement équivalent du théoricien au vulgaire. C'est là sans doute ce qui justifie le propos avoué par tels épigones de trouver en ces termes le truchement par où faire rentrer l'expérience de la psychanalyse dans ce qu'ils appellent la psychologie générale.

Posons seulement ici quelques jalons.

L'automatisme de répétition *(Wiederholungszwang)*, — bien que la notion s'en présente dans l'œuvre ici en cause, comme destinée à répondre à certains paradoxes de la clinique, tels que les rêves de la névrose traumatique ou la réaction thérapeutique négative —, ne saurait être conçu comme un rajout, fût-il même couronnant, à l'édifice doctrinal.

C'est sa découverte inaugurale que Freud y réaffirme : à savoir la conception de la mémoire qu'implique son « inconscient ». Les faits nouveaux sont ici l'occasion pour lui de la restructurer de façon plus rigoureuse en lui donnant une forme généralisée, mais aussi de rouvrir sa problématique contre la dégradation, qui se faisait sentir dès alors, d'en prendre les effets pour un simple donné.

Ce qui ici se rénove, déjà s'articulait dans le « projet »[1] où sa divination traçait les avenues par où devait le faire passer sa recherche : le système Ψ, prédécesseur de l'inconscient, y manifeste son originalité, de ne pouvoir se satisfaire que de *retrouver l'objet foncièrement perdu*.

1. Il s'agit de l'*Entwurf einer Psychologie* de 1895 qui contrairement aux fameuses lettres à Fliess auxquelles il est joint, comme il lui était adressé, n'a pas été censuré par ses éditeurs. Certaines fautes dans la lecture du manuscrit que porte l'édition allemande, témoignent même du peu d'attention porté à son sens. Il est clair que nous ne faisons dans ce passage que ponctuer une position, dégagée dans notre séminaire.

C'est ainsi que Freud se situe dès le principe dans l'opposition, dont Kierkegaard nous a instruits, concernant la notion de l'existence selon qu'elle se fonde sur la réminiscence ou sur la répétition. Si Kierkegaard y discerne admirablement la différence de la conception antique et moderne de l'homme, il apparaît que Freud fait faire à cette dernière son pas décisif en ravissant à l'agent humain identifié à la conscience, la nécessité incluse dans cette répétition. Cette répétition étant répétition symbolique, il s'y avère que l'ordre du symbole ne peut plus être conçu comme constitué par l'homme, mais comme le constituant.

C'est ainsi que nous nous sommes senti mis en demeure d'exercer véritablement nos auditeurs à la notion de la remémoration qu'implique l'œuvre de Freud : ceci dans la considération trop éprouvée qu'à la laisser implicite, les données mêmes de l'analyse flottent dans l'air.

C'est parce que Freud ne cède pas sur l'original de son expérience que nous le voyons contraint d'y évoquer un élément qui la gouverne d'au-delà de la vie — et qu'il appelle l'instinct de mort.

L'indication que Freud donne ici à ses suivants se disant tels, ne peut scandaliser que ceux chez qui le sommeil de la raison s'entretient, selon la formule lapidaire de Goya, des monstres qu'il engendre.

Car pour ne pas déchoir à son accoutumée, Freud ne nous livre sa notion qu'accompagnée d'un exemple qui ici va mettre à nu de façon éblouissante la formalisation fondamentale qu'elle désigne.

Ce jeu par où l'enfant s'exerce à faire disparaître de sa vue, pour l'y ramener, puis l'oblitérer à nouveau, un objet, au reste indifférent de sa nature, cependant qu'il module cette alternance de syllabes distinctives, — ce jeu, dirons-nous, manifeste en ses traits radicaux la détermination que l'animal humain reçoit de l'ordre symbolique.

L'homme littéralement dévoue son temps à déployer l'alternative structurale où la présence et l'absence prennent l'une de l'autre leur appel. C'est au moment de leur conjonction essentielle, et pour ainsi dire, au point zéro du désir, que l'objet humain tombe sous le coup de la saisie, qui, annulant sa propriété naturelle, l'asservit désormais aux conditions du symbole.

A vrai dire, il n'y a là qu'un aperçu illuminant de l'entrée de

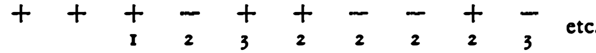
l'individu dans un ordre dont la masse le supporte et l'accueille sous la forme du langage, et surimpose dans la diachronie comme dans la synchronie la détermination du signifiant à celle du signifié.

On peut saisir à son émergence même cette surdétermination qui est la seule dont il s'agisse dans l'aperception freudienne de la fonction symbolique.

La simple connotation par (+) et (—) d'une série jouant sur la seule alternative fondamentale de la présence et de l'absence, permet de démontrer comment les plus strictes déterminations symboliques s'accommodent d'une succession de coups dont la réalité se répartit strictement « au hasard ».

Il suffit en effet de symboliser dans la diachronie d'une telle série les groupes de trois qui se concluent à chaque coup [1] en les définissant synchroniquement par exemple par la symétrie de la constance (+ + +, — — —) notée par (1) ou de l'alternance (+ — +, — + —) notée par (3), réservant la notation (2) à la dissymétrie révélée par l'impair [2] sous la forme du groupe de deux signes semblables indifféremment précédés ou suivis du signe contraire (+ — —, — + +, + + —, — — +), pour qu'apparaissent, dans la nouvelle série constituée par ces notations, des possibilités et des impossibilités de succession que le réseau suivant résume en même temps qu'il manifeste la symétrie concentrique dont est grosse la triade, — c'est-à-dire, remarquons-le, la structure même à quoi doit se référer la question toujours rouverte [3] par les anthropologues, du caractère foncier ou apparent du dualisme des organisations symboliques.

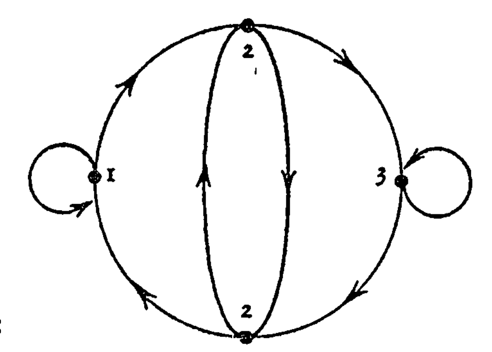
1. Illustrons pour plus de clarté cette notation d'une série de hasard :




2. Laquelle est proprement celle qui réunit les emplois du mot anglais sans équivalent que nous connaissions dans une autre langue : *odd*. L'usage français du mot *impair* pour désigner une aberration de la conduite, en montre l'amorce; mais le mot : disparate, lui-même s'y avère insuffisant.

3. Cf. sa reprise renouvelante par Claude Lévi-Strauss dans son article « Les organisations dualistes existent-elles ? ». *Bijdragen tot de taal-, land-envolkenkunde, Deel* 112, 2e *aflevering*, Gravenhage, 1956, p. 99-128. Cet article se trouve en français dans le recueil de travaux de Claude Lévi-Strauss publié sous le titre : *Anthropologie structurale* (Plon, 1958.)

Voici ce réseau :




RÉSEAU 1-3 :

Dans la série des symboles (1), (2), (3) par exemple, on peut constater qu'aussi longtemps que dure une succession uniforme de (2) qui a commencé après un (1), la série *se souviendra* du rang pair ou impair de chacun de ces (2), puisque de ce rang dépend que cette séquence ne puisse se rompre que par un (1) après un nombre pair de (2), ou par un (3) après un nombre impair.

Ainsi dès la première composition avec soi-même du symbole primordial — et nous indiquerons que ce n'est pas arbitrairement que nous l'avons proposée telle —, une structure, toute transparente qu'elle reste encore à ses données, fait apparaître la liaison essentielle de la mémoire à la loi.

Mais nous allons voir à la fois comment s'opacifie la détermination symbolique en même temps que se révèle la nature du signifiant, à seulement recombiner les éléments de notre syntaxe, en sautant un terme pour appliquer à ce binaire une relation quadratique.

Posons alors que ce binaire : (1) et (3) dans le groupe [(1) (2) (3)] par exemple, s'il conjoint de leurs symboles une symétrie à une symétrie [(1) — (1)], (3) — (3), [(1) — (3)] ou encore [(3) — (1)], sera noté $\alpha$, une dissymétrie à une dissymétrie (seulement [(2) — (2)]), sera noté $\gamma$, mais qu'à l'encontre de notre première symbolisation, c'est de deux signes, $\beta$ et $\delta$, que disposeront les conjonctions croisées, $\beta$ notant celle de la symétrie à la dissymétrie [(1) — (2)], [(3) — (2)], et $\delta$ celle de la dissymétrie à la symétrie [(2) — (1)], [(2) — (3)].

On va constater que, bien que cette convention restaure une stricte égalité de chances combinatoires entre quatre symboles, $\alpha$, $\beta$, $\gamma$, $\delta$ (contrairement à l'ambiguïté classificatoire qui faisait équivaloir aux chances des deux autres celles du symbole (2) de la convention précédente), la syntaxe nouvelle à régir la succession des $\alpha$, $\beta$, $\gamma$, $\delta$, détermine des possibilités de répartition absolument dissymétriques entre $\alpha$ et $\gamma$ d'une part, $\beta$ et $\delta$ de l'autre.

Étant reconnu en effet qu'un quelconque de ces termes peut succéder immédiatement à n'importe lequel des autres, et peut également être atteint au 4e temps compté à partir de l'un d'eux il s'avère à l'encontre que le temps troisième, autrement dit le temps constituant du binaire, est soumis à une loi d'exclusion qui veut qu'à partir d'un $\alpha$ ou d'un $\delta$ on ne puisse obtenir qu'un $\alpha$ ou un $\beta$, et qu'à partir d'un $\beta$ ou d'un $\gamma$, on ne puisse obtenir qu'un $\gamma$ ou un $\delta$. Ce qui peut s'écrire sous la forme suivante :

$$\text{RÉPARTITOIRE A}\Delta : \quad \frac{\alpha,\ \delta}{\gamma,\ \beta} \longrightarrow \alpha, \beta, \gamma, \delta \longrightarrow \frac{\alpha,\ \beta}{\gamma,\ \delta}$$

1er TEMPS 2e TEMPS 3e TEMPS

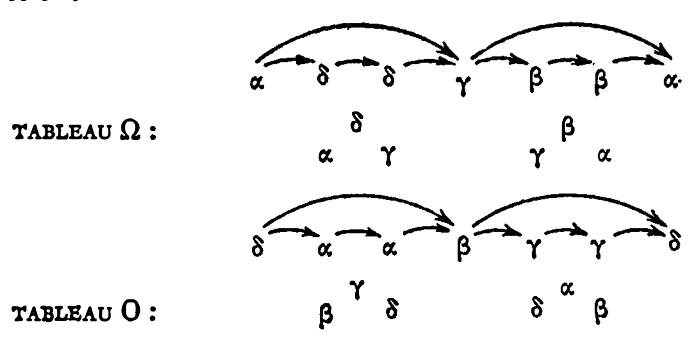
où les symboles compatibles du 1er au 3e temps se répondent selon l'étagement horizontal qui les divise dans le répartitoire, tandis que leur choix est indifférent au 2e temps.

Que la liaison ici apparue ne soit rien de moins que la formalisation la plus simple de l'échange, c'est ce qui nous confirme son intérêt anthropologique. Nous ne ferons qu'indiquer à ce niveau sa valeur constituante pour une subjectivité primordiale, dont nous situerons plus loin la notion.

La liaison, compte tenu de son orientation, est en effet réciproque; autrement dit, elle n'est pas réversible, mais elle est rétroactive. C'est ainsi qu'à fixer le terme du 4e temps, celui du 2e ne sera pas indifférent.

On peut démontrer qu'à fixer le 1er et le 4e terme d'une série, il y aura toujours une lettre dont la possibilité sera exclue des deux termes intermédiaires et qu'il y a deux autres lettres dont l'une sera toujours exclue du premier, l'autre du second, de ces termes

intermédiaires. Ces lettres sont distribuées dans les deux tableaux Ω et O [1].




dont la première ligne permet de repérer entre les deux tableaux la combinaison cherchée du $1^{er}$ au $4^{e}$ temps, la lettre de la deuxième ligne étant celle que cette combinaison exclut des deux temps de leur intervalle, les deux lettres de la troisième étant, de gauche à droite, celles qui respectivement sont exclues du $2^{e}$ et du $3^{e}$ temps.

Ceci pourrait figurer un rudiment du parcours subjectif, en montrant qu'il se fonde dans l'actualité qui a dans son présent le futur antérieur. Que dans l'intervalle de ce passé qu'il est déjà à ce qu'il projette, un trou s'ouvre que constitue un certain *caput mortuum* du signifiant (qui ici se taxe des trois-quarts des combinaisons possibles où il a à se placer [2]), voilà qui suffit à le suspendre à de l'absence, à l'obliger à répéter son contour.

La subjectivité à l'origine n'est d'aucun rapport au réel, mais d'une syntaxe qu'y engendre la marque signifiante.

La propriété (ou l'insuffisance) de la construction du réseau des α, β, γ, δ, est de suggérer comment se composent en trois étages le réel, l'imaginaire et le symbolique, quoique ne puisse y jouer intrinsèquement que le symbolique comme représentant les deux assises premières.

C'est à méditer en quelque sorte naïvement sur la proximité dont s'atteint le triomphe de la syntaxe, qu'il vaut de s'attarder à

1. Ces deux lettres répondent respectivement à la dextrogyrie et à la lévogyrie d'une figuration en quadrant des termes exclus.

2. Si l'on ne tient pas compte de l'ordre des lettres, ce *caput mortuum* n'est que des 7/16.

l'exploration de la chaîne ici ordonnée dans la même ligne qui retint Poincaré et Markov.

C'est ainsi qu'on remarque que si, dans notre chaîne, on peut rencontrer deux β qui se succèdent sans interposition d'un δ, c'est toujours soit directement (ββ) ou après interposition d'un nombre d'ailleurs indéfini de couples αγ : (βαγα... γβ), mais qu'après le second β, nul nouveau β ne peut apparaître dans la chaîne avant que δ ne s'y soit produit. Cependant, la succession sus-définie de deux β ne peut se reproduire, sans qu'un second δ ne s'ajoute au premier dans une liaison équivalente (au renversement près du couple αγ en γα) à celle qui s'impose aux deux β, soit sans interposition d'un β.

D'où résulte immédiatement la dissymétrie que nous annoncions plus haut dans la probabilité d'apparition des différents symboles de la chaîne.

Tandis que les α et les γ en effet peuvent par une série heureuse du hasard se répéter chacun séparément jusqu'à couvrir la chaîne tout entière, il est exclu, même par les chances les plus favorables, que β et δ puissent augmenter leur proportion sinon de façon strictement équivalente à un terme près, ce qui limite à 50 % le maximum de leur fréquence possible.

La probabilité de la combinaison que représentent les β et les δ étant équivalente à celle que supposent les α et les γ — et le tirage réel des coups étant d'autre part laissé strictement au hasard —, on voit donc se détacher du réel une détermination symbolique qui, pour ferme qu'elle soit à enregistrer toute partialité du réel, n'en produit que mieux les disparités qu'elle apporte avec elle.

Disparité encore manifestable à simplement considérer le contraste structural des deux tableaux Ω et O, c'est-à-dire la façon directe ou croisée dont le groupement (et l'ordre) des exclusions se subordonne en le reproduisant à l'ordre des extrêmes, selon le tableau auquel appartient ce dernier.

C'est ainsi que dans la suite des quatre lettres, les deux couples intermédiaire et extrême peuvent être identiques si le dernier s'inscrit dans l'ordre du tableau O (tels αααα, ααββ, ββγγ, ββδδ, γγγγ, γγδδ, δδαα, δδββ qui sont possibles), ils ne le peuvent si le dernier s'inscrit dans le sens Ω (ββββ, ββαα, γγββ, γγαα, δδδδ, δδγγ, ααδδ, ααγγ impossibles).

Remarques, dont le caractère récréatif ne doit pas nous égarer.

Car il n'y a pas d'autre lien que celui de cette détermination symbolique où puisse se situer cette surdétermination signifiante dont Freud nous apporte la notion, et qui n'a jamais pu être conçue comme une surdétermination *réelle* dans un esprit comme le sien, — dont tout contredit qu'il s'abandonne à cette aberration conceptuelle où philosophes et médecins trouvent trop facilement à calmer leurs échauffements religieux.

Cette position de l'autonomie du symbolique est la seule qui permette de dégager de ses équivoques la théorie et la pratique de l'association libre en psychanalyse. Car c'est tout autre chose d'en rapporter le ressort à la détermination symbolique et à ses lois, qu'aux présupposés scolastiques d'une inertie imaginaire qui la supportent dans l'associationnisme, philosophique ou pseudotel, avant de se prétendre expérimental. D'en avoir abandonné l'examen, les psychanalystes trouvent ici un point d'appel de plus pour la confusion psychologisante où ils retombent sans cesse, certains de propos délibéré.

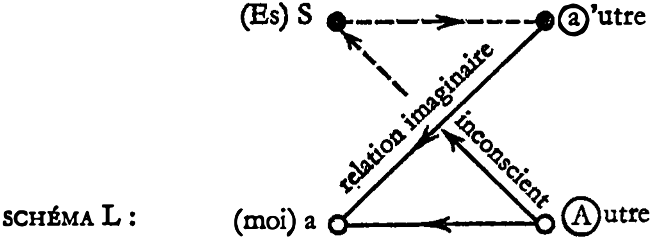
En fait seuls les exemples de conservation, indéfinie dans leur suspension, des exigences de la chaîne symbolique, tels que ceux que nous venons de donner, permettent de concevoir où se situe le désir inconscient dans sa persistance indestructible, laquelle, pour paradoxale qu'elle paraisse dans la doctrine freudienne, n'en est pas moins un des traits qui y sont le plus affirmés.

Ce caractère est en tout cas incommensurable avec aucun des effets connus en psychologie authentiquement expérimentale, et qui, quels que soient les délais ou retards à quoi ils soient sujets, viennent comme toute réaction vitale à s'amortir et à s'éteindre.

C'est précisément la question à laquelle Freud revient une fois de plus dans l'*Au-delà du principe de plaisir*, et pour marquer que l'*insistance* où nous avons trouvé le caractère essentiel des phénomènes de l'*automatisme de répétition*, ne lui paraît pouvoir trouver de motivation que prévitale et transbiologique. Cette conclusion peut surprendre, mais elle est de Freud, parlant de ce dont il est le premier à avoir parlé. Et il faut être sourd pour ne pas l'entendre. On ne pensera pas que sous sa plume il s'agisse d'un recours spiritualiste : c'est de la structure de la détermination qu'il est ici question. La matière qu'elle déplace en ses effets, dépasse de beaucoup

en étendue celle de l'organisation cérébrale, aux vicissitudes de laquelle certains d'entre eux sont confiés, mais les autres ne restent pas moins actifs et structurés comme symboliques, de se matérialiser autrement.

C'est ainsi que si l'homme vient à penser l'ordre symbolique, c'est qu'il y est d'abord pris dans son être. L'illusion qu'il l'ait formé par sa conscience, provient de ce que c'est par la voie d'une béance spécifique de sa relation imaginaire à son semblable, qu'il a pu entrer dans cet ordre comme sujet. Mais il n'a pu faire cette entrée que par le défilé radical de la parole, soit le même dont nous avons reconnu dans le jeu de l'enfant un moment génétique, mais qui, dans sa forme complète, se reproduit chaque fois que le sujet s'adresse à l'Autre comme absolu, c'est-à-dire comme l'Autre qui peut l'annuler lui-même, de la même façon qu'il peut en agir avec lui, c'est-à-dire en se faisant objet pour le tromper. Cette dialectique de l'intersubjectivité, dont nous avons démontré l'usage nécessaire à travers les trois ans passés de notre séminaire à Sainte-Anne, depuis la théorie du transfert jusqu'à la structure de la paranoïa, s'appuie volontiers du schéma suivant :




désormais familier à nos élèves et où les deux termes moyens représentent le couple de réciproque objectivation imaginaire que nous avons dégagé dans le *stade du miroir*.

La relation spéculaire à l'autre par où nous avons voulu d'abord en effet redonner sa position dominante dans la fonction du moi à la théorie, cruciale dans Freud, du narcissisme, ne peut réduire à sa subordination effective toute la fantasmatisation mise au jour par l'expérience analytique, qu'à s'interposer, comme l'exprime le schéma, entre cet en-deçà du Sujet et cet au-delà de l'Autre, où

l'insère en effet la parole, en tant que les existences qui se fondent en celle-ci sont tout entières à la merci de sa foi.

C'est d'avoir confondu ces deux couples que les légataires d'une praxis et d'un enseignement qui a aussi décisivement tranché qu'on peut le lire dans Freud, de la nature foncièrement narcissique de toute énamoration (*Verliebtheit*), ont pu diviniser la chimère de l'amour dit génital au point de lui attribuer la vertu d'oblativité, d'où sont issus tant de fourvoiements thérapeutiques.

Mais de supprimer simplement toute référence aux pôles symboliques de l'intersubjectivité pour réduire la cure à une utopique rectification du couple imaginaire, nous en sommes maintenant à une pratique où, sous le pavillon de la « relation d'objet », se consomme ce qui chez tout homme de bonne foi ne peut que susciter le sentiment de l'abjection.

C'est là ce qui justifie la véritable gymnastique du registre intersubjectif que constituent tels des exercices auxquels notre séminaire a pu paraître s'attarder.

La parenté de la relation entre les termes du schéma L et de celle qui unit les 4 temps plus haut distingués dans la série orientée où nous voyons la première forme achevée d'une chaîne symbolique, ne peut manquer de frapper, dès qu'on en fait le rapprochement.

## PARENTHÈSE DES PARENTHÈSES (1966)

Nous placerons ici notre perplexité qu'aucune des personnes qui s'attachèrent à déchiffrer l'ordination à quoi notre chaîne prêtait, n'ait songé à écrire sous forme de parenthèse la structure que nous en avions pourtant clairement énoncée.

Une parenthèse enfermant une ou plusieurs autres parenthèses, soit (( )) ou (( ) ( ) ... ( )), tel est ce qui équivaut à la répartition plus haut analysée des β et des δ, où il est facile de voir que la parenthèse redoublée est fondamentale.

Nous l'appellerons guillemets.

C'est elle que nous destinons à recouvrir la structure du sujet (S de notre schéma L ), en tant qu'elle implique un

redoublement ou plutôt cette sorte de division qui comporte une fonction de doublure.

Nous avons déjà placé dans cette doublure l'alternance directe ou inverse des αγαγ..., sous la condition que le nombre de signes en soit pair ou nul.

Entre les parenthèses intérieures, une alternance γαγα... γ en nombre de signes nul ou impair.

Par contre à l'intérieur des parenthèses, autant de γ que l'on voudra, à partir d'aucun.

Hors guillemets, nous trouvons au contraire une suite quelconque d'α, laquelle inclut aucune, une ou plusieurs parenthèses bourrées de αγαγ... α en nombre de signes, nul ou impair.

A remplacer les α et les γ par des 1 et des 0, nous pourrons écrire la chaîne dite L sous une forme qui nous semble plus « parlante ».

Chaîne L : (10 ... (00... 0) 0101 ... 0 (00 ... 0) ... 01) 11111 ... (1010 ... 1) 111 ... etc.

« Parlante » au sens qu'une lecture en sera facilitée au prix d'une convention supplémentaire, qui l'accorde au schéma L.

Cette convention est de donner aux 0 entre parenthèses la valeur de temps silencieux, une valeur de scansion étant laissée aux 0 des alternances, convention justifiée de ce qu'on verra plus bas qu'ils ne sont pas homogènes.

L'entre-guillemets peut alors représenter la structure du S (Es) de notre schéma L, symbolisant le sujet supposé complété du Es freudien, le sujet de la séance psychanalytique par exemple. Le Es y apparaît alors sous la forme que lui donne Freud, en tant qu'il le distingue de l'inconscient, à savoir : logistiquement disjoint et subjectivement silencieux (silence des pulsions).

C'est l'alternance des 0 1 qui représente alors le gril ima ginaire (aa') du schéma L.

Il reste à définir le privilège de cette alternance propre à l'entre-deux des guillemets (01 pairs), soit évidemment du statut de a et a' en eux-mêmes [1].

Le hors-guillemets représentera le champ de l'Autre (A du schéma L). La répétition y domine, sous l'espèce du 1, trait

1. C'est ce pour quoi nous avons introduit depuis une topologie plus appropriée.

unaire, représentant (complément de la convention précédente) les temps marqués du symbolique comme tel.

C'est de là aussi que le sujet S reçoit son message sous une forme inversée (interprétation).

Isolée de cette chaîne, la parenthèse incluant les (10 ... 01) représente le moi du *cogito*, psychologique, soit du faux *cogito*, lequel peut aussi bien supporter la perversion pure et simple [1].

Le seul reste qui s'impose de cette tentative est le formalisme d'une certaine mémoration liée à la chaîne symbolique, dont on pourrait aisément sur la chaîne L formuler la loi.

(Essentiellement définie par le relais que constitue dans l'alternance des 0,1, le franchissement d'un ou plusieurs signes de parenthèse et de quels signes.)

Ce qui est ici à retenir, c'est la rapidité avec laquelle est obtenue une formalisation suggestive à la fois d'une mémoration primordiale au sujet et d'une structuration dont il est remarquable que s'y distinguent des disparités stables (la même structure dissymétrique en effet persiste, à renverser par exemple tous les guillemets [2]).

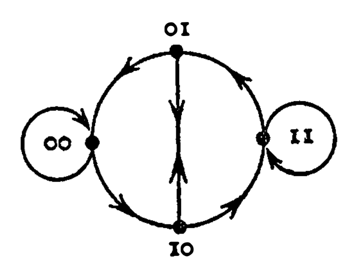
Ceci n'est qu'un exercice, mais qui remplit notre dessein d'y inscrire la sorte de contour où ce que nous avons appelé le *caput mortuum* du signifiant prend son aspect causal.

Effet aussi manifeste à se saisir ici que dans la fiction de la lettre volée.

1. Cf. l'abbé de Choisy dont les mémoires célèbres peuvent se traduire : *je pense, quand je suis* celui qui s'habille en femme.

2. Joignons ici le réseau des α, β, γ, δ, dans sa constitution par transformation du réseau 1-3. Tous les mathématiciens savent qu'il est obtenu en transformant les segments du premier réseau en coupures du second et en marquant les chemins orientés joignant ces coupures. C'est le suivant (que nous plaçons pour plus de clarté à côté du premier) :

RÉSEAU 1-3 :

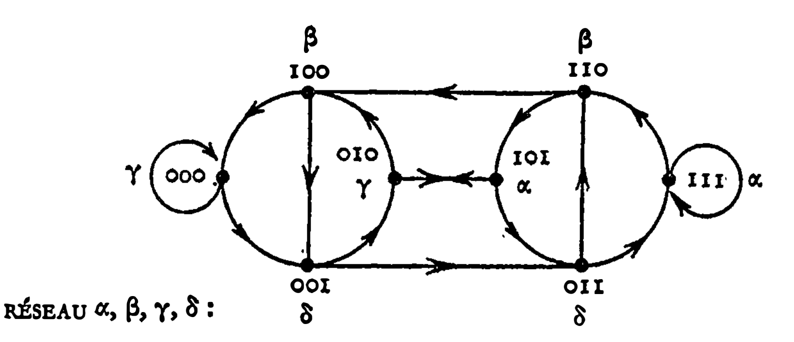


> Dont l'essence est que la lettre ait pu porter ses effets au dedans : sur les acteurs du conte, y compris le narrateur, tout autant qu'au dehors : sur nous, lecteurs, et aussi bien sur son auteur, sans que jamais personne ait eu à se soucier de ce qu'elle voulait dire. Ce qui de tout ce qui s'écrit est le sort ordinaire.

Mais nous n'en sommes en ce moment qu'à la lancée d'une arche dont les années seulement maçonneront le pont [1].

C'est ainsi que pour démontrer à nos auditeurs ce qui distingue de la relation duelle impliquée dans la notion de projection, une intersubjectivité véritable, nous nous étions déjà servi du raisonnement rapporté par Poe lui-même avec faveur dans l'histoire qui sera le sujet du présent séminaire, comme celui qui guidait un prétendu enfant prodige pour le faire gagner plus qu'à son tour au jeu de pair ou impair.

---




RÉSEAU α, β, γ, δ :

où l'on pose la convention dont les lettres ont été fondées :

$$1.1 = \alpha$$
$$0.0 = \gamma$$
$$1.0 = \beta$$
$$0.1 = \delta$$

(on y voit la raison de ce que nous avons dit qu'il y a deux espèces de o, dans notre chaîne L, les o de $\gamma$ = 000 et les o de $\gamma$ = 010).

1. Le texte de 1955 reprend ici. L'introduction par de tels exercices du champ d'approche structural dans la théorie psychanalytique, a été suivie en effet d'importants développements dans notre enseignement. Le progrès des concepts sur la subjectivation y est allé de pair avec une référence à l'*analysis situs* où nous prétendons matérialiser le procès subjectif.

Il faut à suivre ce raisonnement, — enfantin, c'est le cas de le dire, mais qui en d'autres lieux séduit plus d'un —, saisir le point où s'en dénonce le leurre.

Ici le sujet est l'interrogé : il répond à la question de deviner si les objets que son adversaire cache en sa main sont en nombre pair ou impair.

Après un coup gagné ou perdu pour moi, nous dit en substance le garçon, je sais que si mon adversaire est un simple, sa ruse n'ira pas plus loin qu'à changer de tableau pour sa mise, mais que s'il est d'un degré plus fin, il lui viendra à l'esprit que c'est ce dont je vais m'aviser et que dès lors il convient qu'il joue sur le même.

C'est donc à l'objectivation du degré plus ou moins poussé de la frisure cérébrale de son adversaire que l'enfant s'en remettait pour obtenir ses succès. Point de vue dont le lien avec l'identification imaginaire est aussitôt manifesté par le fait que c'est par une imitation interne de ses attitudes et de sa mimique qu'il prétend obtenir la juste appréciation de son objet.

Mais qu'en peut-il être au degré suivant quand l'adversaire, ayant reconnu que je suis assez intelligent pour le suivre dans ce mouvement, manifestera sa propre intelligence à s'apercevoir que c'est à faire l'idiot qu'il a sa chance de me tromper? De ce moment il n'y a pas d'autre temps valable du raisonnement, précisément parce qu'il ne peut dès lors que se répéter en une oscillation indéfinie.

Et hors le cas d'imbécillité pure, où le raisonnement paraissait se fonder objectivement, l'enfant ne peut faire que de penser que son adversaire arrive à la butée de ce troisième temps, puisqu'il lui a permis le deuxième, par où il est lui-même considéré par son adversaire comme un sujet qui l'objective, car *il est vrai qu'il soit ce sujet*, et dès lors le voilà pris avec lui dans l'impasse que comporte toute intersubjectivité purement duelle, celle d'être sans recours contre un Autre absolu.

Remarquons en passant le rôle évanouissant que joue l'intelligence dans la constitution du temps deuxième où la dialectique se détache des contingences du donné, et qu'il suffit que je l'impute à mon adversaire pour que sa fonction soit inutile puisque à partir de là elle rentre dans ces contingences.

Nous ne dirons pas cependant que la voie de l'identification imaginaire à l'adversaire à l'instant de chacun des coups, soit une voie d'avance condamnée; nous dirons qu'elle exclut le procès proprement symbolique qui apparaît dès que cette identification se fait non pas à l'adversaire, mais à son raisonnement qu'elle articule (différence au reste qui s'énonce dans le texte). Le fait prouve d'ailleurs qu'une telle identification purement imaginaire échoue dans l'ensemble.

Dès lors le recours de chaque joueur, s'il raisonne, ne peut se trouver qu'au-delà de la relation duelle, c'est-à-dire dans quelque loi qui préside à la succession des coups qui me sont proposés.

Et c'est si vrai que si c'est moi qui donne le coup à deviner, c'est-à-dire qui suis le sujet actif, mon effort à chaque instant sera de suggérer à l'adversaire l'existence d'une loi qui préside à une certaine régularité de mes coups, pour lui en dérober le plus de fois possible par sa rupture la saisie.

Plus cette démarche arrivera à se rendre libre de ce qui s'ébauche *malgré moi* de régularité réelle, plus elle aura effectivement de succès, et c'est pourquoi un de ceux qui ont participé à une des épreuves de ce jeu que nous n'avons pas hésité à faire passer au rang de travaux pratiques, a avoué qu'à un moment où il avait le sentiment, fondé ou non, d'être trop souvent percé à jour, il s'en était délivré en se réglant sur la succession conventionnellement transposée des lettres d'un vers de Mallarmé pour la suite des coups qu'il allait proposer dès lors à son adversaire.

Mais si le jeu eût duré le temps de tout un poème et si par miracle l'adversaire eût pu reconnaître celui-ci, il aurait alors gagné à tout coup.

C'est ce qui nous a permis de dire que si l'inconscient existe au sens de Freud, nous voulons dire : si nous entendons les implications de la leçon qu'il tire des expériences de la psychopathologie de la vie quotidienne par exemple, il n'est pas impensable qu'une moderne machine à calculer, en dégageant la phrase qui module à son insu et à long terme les choix d'un sujet, n'arrive à gagner au-delà de toute proportion accoutumée au jeu de pair et impair.

Pur paradoxe sans doute, mais où s'exprime que ce n'est pas pour le défaut d'une vertu qui serait celle de la conscience humaine, que nous refusons de qualifier de machine-à-penser celle à qui

nous accorderions de si mirifiques performances, mais simplement parce qu'elle ne penserait pas plus que ne fait l'homme en son statut commun sans en être pour autant moins en proie aux appels du signifiant.

Aussi bien la possibilité ainsi suggérée a-t-elle eu l'intérêt de nous faire entendre l'effet de désarroi, voire d'angoisse, que certains en éprouvèrent et dont ils voulurent bien nous faire part.

Réaction sur laquelle on peut ironiser, venant d'analystes dont toute la technique repose sur la détermination inconsciente que l'on y accorde à l'association dite libre, — et qui peuvent lire en toutes lettres, dans l'ouvrage de Freud que nous venons de citer, qu'un chiffre n'est jamais choisi au hasard.

Mais réaction fondée si l'on songe que rien ne leur a appris à se détacher de l'opinion commune en distinguant ce qu'elle ignore : à savoir la nature de la surdétermination freudienne, c'est-à-dire de la détermination symbolique telle que nous la promouvons ici.

Si cette surdétermination devait être prise pour réelle, comme le leur suggérait mon exemple pour ce qu'ils confondent comme tout un chacun les calculs de la machine avec son mécanisme [1], alors en effet leur angoisse se justifierait, car en un geste plus sinistre que de toucher à la hache, nous serions celui qui la porte sur « les lois du hasard », et en bons déterministes que sont en effet ceux que ce geste a tant émus, ils sentent, et avec raison, que si l'on touche à ces lois, il n'y en a plus aucune de concevable.

Mais ces lois sont précisément celles de la détermination symbolique. Car il est clair qu'elles sont antérieures à toute constatation réelle du hasard, comme il se voit que c'est d'après son obéissance à ces lois, qu'on juge si un objet est propre ou non à être utilisé pour obtenir une série, dans ce cas toujours symbolique, de coups de hasard : à qualifier par exemple pour cette fonction une pièce de monnaie ou cet objet admirablement dénommé dé.

1. C'est pour essayer de dissiper cette illusion que nous avons clos le cycle de cette année-là par une conférence sur *Psychanalyse et cybernétique*, qui a déçu beaucoup de monde, du fait que nous n'y ayons guère parlé que de la numération binaire, du triangle arithmétique, voire de la simple porte, définie par ce qu'il faut qu'elle soit ouverte ou fermée, bref, que nous n'ayons pas paru nous être élevé beaucoup au-dessus de l'étape pascalienne de la question.

Passé ce stage, il nous fallait illustrer d'une façon concrète la dominance que nous affirmons du signifiant sur le sujet. Si c'est là une vérité, elle gît partout, et nous devions pouvoir de n'importe quel point à la portée de notre perce, la faire jaillir comme le vin dans la taverne d'Auerbach.

C'est ainsi que nous prîmes le conte même dont nous avions extrait, sans y voir d'abord plus loin, le raisonnement litigieux sur le jeu de pair ou impair : nous y trouvâmes une faveur que notre notion de détermination symbolique nous interdirait déjà de tenir pour un simple hasard, si même il ne se fût pas avéré au cours de notre examen que Poe, en bon précurseur qu'il est des recherches de stratégie combinatoire qui sont en train de renouveler l'ordre des sciences, avait été guidé en sa fiction par un dessein pareil au nôtre. Du moins pouvons-nous dire que ce que nous en fîmes sentir dans son exposé, toucha assez nos auditeurs pour que ce soit à leur requête que nous en publions ici une version.

En le remaniant conformément aux exigences de l'écrit, différentes de celles de la parole, nous n'avons pu nous garder d'anticiper quelque peu sur l'élaboration que nous avons donnée depuis des notions qu'il introduisait alors.

C'est ainsi que l'accent dont nous avons toujours promu plus avant la notion de signifiant dans le symbole, s'est ici rétroactivement exercé. En estomper les traits par une sorte de feinte historique, eût paru, nous le croyons, artificiel à ceux qui nous suivent. Souhaitons que de nous en être dispensé, ne déçoive pas leur souvenir.

# II

# *De nos antécédents*

A produire maintenant, d'un retour en arrière, les travaux de notre entrée dans la psychanalyse, nous rappellerons d'où cette entrée se fit.

Médecin et psychiatre, nous avions introduit, sous le chef de la « connaissance paranoïaque », quelques résultantes d'une méthode d'exhaustion clinique dont notre thèse de médecine est l'essai [1].

Plutôt que d'évoquer le groupe *(Evolution psychiatrique)* qui voulut bien à leur exposé faire accueil, voire leur écho dans le milieu surréaliste où s'en renoua un lien ancien d'un relai neuf: Dali, Crevel, la paranoïa critique et le Clavecin de Diderot — les rejetons s'en trouvent aux premiers numéros du *Minotaure* —, nous pointerons l'origine de cet intérêt.

Elle tient dans la trace de Clérambault, notre seul maître en psychiatrie.

Son *automatisme mental*, avec son idéologie mécanistique de métaphore, bien critiquable assurément, nous paraît, dans ses prises du texte subjectif, plus proche de ce qui peut se construire d'une analyse structurale, qu'aucun effort clinique dans la psychiatrie française.

Nous y fûmes sensible à la touche d'une promesse, perçue du contraste qu'elle fait avec ce qui se marque de déclinant dans une sémiologie toujours plus engagée dans les présupposés raisonnants.

1. *La psychose paranoïaque dans ses rapports avec la personnalité*, Le François, 1932. Elle repose sur trente observations, bien que sa méthode y impose une monographie le cas Aimée. Ce fait motive l'appréciation galante qu'on en trouvera, d'une lumière, p. 536.

2. *Le problème du style* et les *Motifs du crime paranoïaque*, ce dernier article voué aux sœurs Papin et oublié lors d'une reprise récente de ce sujet par un témoin de cette époque.

Clérambault réalise, de son être du regard, de ses partialités de pensée, comme une récurrence de ce qu'on nous a décrit récemment dans la figure datée de la *Naissance de la clinique* [1].

Clérambault connaissait bien la tradition française, mais c'est Kraepelin qui l'avait formé, où le génie de la clinique était porté plus haut.

Singulièrement, mais nécessairement croyons-nous, nous en fûmes amené à Freud.

Car la fidélité à l'enveloppe formelle du symptôme, qui est la vraie trace clinique dont nous prenions le goût, nous mena à cette limite où elle se rebrousse en effets de création. Dans le cas de notre thèse (le cas Aimée), effets littéraires, — et d'assez de mérite pour avoir été recueillis, sous la rubrique (de révérence) de poésie involontaire, par Eluard.

Ici la fonction de l'idéal se présentait à nous dans une série de réduplications qui nous induisaient à la notion d'une structure, plus instructive que le solde où les cliniciens de Toulouse eussent réduit l'affaire d'un rabais au registre de la passion.

En outre, l'effet comme de soufflage qui dans notre sujet avait couché ce paravent qu'on appelle un délire, dès que sa main avait touché, d'une agression non sans blessure, une des images de son théâtre, doublement fictive pour elle d'être d'une vedette en réalité, redoublait la conjugaison de son espace poétique avec une scansion de gouffre.

Ainsi approchions-nous de la machinerie du passage à l'acte, et ne fût-ce qu'à nous contenter du portemanteau de l'autopunition que nous tendait la criminologie berlinoise par la bouche d'Alexander et de Staub, nous débouchions sur Freud.

Le mode sous lequel une connaissance se spécifie de ses stéréotypies, et aussi bien de ses décharges, pour témoigner d'une autre fonction, pouvait prêter à des enrichissements à quoi aucun académisme, fût-il celui de l'avant-garde, n'eût refusé sa bienveillance.

Peut-être saisira-t-on qu'à franchir les portes de la psychanalyse, nous ayons aussitôt reconnu dans sa pratique, des préjugés de savoir beaucoup plus intéressants, d'être ceux qui sont à réduire dans son écoute fondamentale.

1. Cf. Michel Foucault, *Naissance de la clinique*, P.U.F., 1964.

Nous n'avions pas attendu ce moment pour méditer sur les fantasmes dont s'appréhende l'idée du *moi*, et si le « stade du miroir » fut produit en 1936 [1], par nous encore aux portes de la titularisation d'usage, au premier Congrès international où nous ayons eu l'expérience d'une association qui devait nous en donner bien d'autres, nous n'y étions pas sans mérite. Car son invention nous portait au cœur d'une résistance théorique et technique qui, pour constituer un problème par la suite toujours plus patent, était, il faut le dire, bien loin d'être aperçu du milieu d'où nous partions.

Nous avons trouvé bon d'offrir au lecteur d'abord un petit article, contemporain de cette production.

Il arrive que nos élèves se leurrent dans nos écrits de trouver « déjà là » ce à quoi notre enseignement nous a porté depuis. N'est-ce pas assez que ce qui est là n'en ait pas barré le chemin? Qu'on voie dans ce qui ici se dessine d'une référence au langage, le fruit de la seule imprudence qui ne nous ait jamais trompé : celle de ne nous fier à rien qu'à cette expérience du sujet qui est la matière unique du travail analytique.

Le titre « Au-delà etc. » ne recule pas à paraphraser l'autre « Au-delà » que Freud assigne en 1920 à son principe de plaisir. Par quoi l'on s'interroge : Freud y rompt-il le joug grâce à quoi il soutient ce principe, de le jumeler au principe de réalité ?

Freud dans son « Au-delà » fait place au fait que le principe du plaisir à quoi il a donné en somme un sens nouveau d'en installer dans le circuit de la réalité, comme processus primaire, l'articulation signifiante de la répétition, vient à en prendre un plus nouveau encore de prêter au forçage de sa barrière traditionnelle du côté d'une jouissance, — dont l'être alors s'épingle du masochisme, voire s'ouvre sur la pulsion de mort.

Que devient dans ces conditions cet entrecroisement par quoi l'identité des pensées qui proviennent de l'inconscient offre sa trame au processus secondaire, en permettant à la

1. C'est au Congrès de Marienbad (31 juillet 1936) que prit place ce premier pivot de notre intervention dans la théorie psychanalytique. On y trouvera une référence ironique p. 184-5 de ce recueil, avec l'indication du tome de *l'Encyclopédie française* qui fait foi pour la date de ses thèses (1938). Nous avions en effet négligé d'en livrer le texte pour le compte rendu du Congrès.

réalité de s'établir *à la satisfaction* du principe du plaisir?

Voici la question où pourrait s'annoncer cette reprise par l'envers du projet freudien où nous avons caractérisé récemment le nôtre.

S'il y en a ici l'amorce, elle ne saurait aller loin. Disons seulement qu'elle n'exagère pas la portée de l'acte psychanalytique à supposer qu'il transcende le processus secondaire pour atteindre une réalité qui ne s'y produit pas, ne fût-ce qu'à rompre le leurre qui réduisait l'identité des pensées à la pensée de leur identité.

Si tout le monde admet en effet, même assez sot pour ne pas le reconnaître, que le processus primaire ne rencontre rien de réel que l'impossible, ce qui dans la perspective freudienne reste la meilleure définition qu'on en puisse donner, il s'agirait d'en savoir plus sur ce qu'il rencontre d'Autre pour que nous puissions nous en occuper.

Ainsi n'est-ce pas céder à un effet perspectif que de voir ici cette première délinéation de l'imaginaire, dont les lettres, associées à celles du symbolique et du réel, viendront orner beaucoup plus tard, juste avant le discours de Rome, les pots, vides à jamais, d'être tous aussi symboliques, dont nous ferons notre thériaque pour résoudre les embarras de la cogitation analytique.

Rien là qui ne se justifie de s'essayer à prévenir les malentendus qui se prennent de l'idée qu'il y aurait dans le sujet quoi que ce soit qui réponde à un appareil — voire, comme on dit ailleurs, à une fonction propre — du réel. Or c'est à ce mirage que se voue à cette époque une théorie du *moi* qui pour prendre appui dans la rentrée que Freud assure à cette instance dans *Analyse du moi et psychologie des masses* fait erreur, puisqu'il n'y a dans cet article rien d'autre que la théorie de l'identification.

Manquant trop à se reporter d'autre part à l'antécédent nécessaire, sans doute produit en une année où l'attention de communauté analytique est un peu relâchée d'être 1914, de l'article *Introduction au narcissisme* qui donne à celui-là sa base.

Rien en tout cas qui permette de tenir pour univoque la réalité qu'on invoquerait d'y conjuguer les deux termes : *Wirklichkeit* et *Realität* que Freud y distingue, le second étant spécialement réservé à la réalité psychique.

Dès lors prend sa valeur, elle *wirklich*, opérante, le coin que nous introduisons en remettant à sa place l'évidence trompeuse que l'identité à soi-même qui se suppose dans le sentiment commun du *moi* aurait quoi que ce soit à faire avec une prétendue instance du réel.

Si Freud rappelle le rapport du *moi* au système perception-conscience, c'est seulement à indiquer que notre tradition, réflexive, dont on aurait tort de croire qu'elle n'ait pas eu des incidences sociales de ce qu'elle ait donné appui à des formes politiques du statut personnel, a éprouvé dans ce système ses étalons de vérité.

Mais c'est pour les mettre en question que Freud lie le *moi* d'une double référence, l'une au corps propre, c'est le narcissisme, l'autre à la complexité des trois ordres d'identification.

Le stade du miroir donne la règle de partage entre l'imaginaire et le symbolique à ce moment de capture par une inertie historique dont tout ce qui s'autorise d'être psychologie porte la charge, fût-ce par des voies à prétendre s'en dégager.

C'est pour quoi nous n'avons pas donné à notre article sur le « Principe de Réalité » la suite qu'il annonçait, de devoir s'en prendre au *Gestaltisme* et à la phénoménologie.

Bien plutôt revenant sans cesse à rappeler dans la pratique un moment qui n'est pas d'histoire mais d'*insight* configurant, par quoi nous le désignons comme stade, émergeât-il en une phase.

Celle-ci est-elle à réduire à une crise biologique? La dynamique que nous en exposons, prend appui d'effets de diachronie : retard de la coordination nerveuse lié à la prématuration de la naissance, anticipation formelle de sa résolution.

Mais c'est encore donner le change que supposer une harmonie que contredisent bien des faits de l'éthologie animale.

Et masquer le vif d'une fonction de manque avec la question de la place qu'elle peut prendre dans une chaîne causale. Or loin que nous songions à l'en éliminer, une telle fonction nous semble maintenant l'origine même de la noèse causaliste, et jusqu'à la confondre avec son passage au réel.

Mais lui donner son efficace de la discordance imaginaire, c'est encore laisser trop de place à la présomption de la naissance.

Cette fonction est d'un manque plus critique, à ce que sa couverture soit le secret de la jubilation du sujet.

En quoi se laisse voir que tout attardement sur la genèse du *moi* participe encore de la vanité de ce qu'il juge. Ce qui semble aller de soi, à y réfléchir : nul pas dans l'imaginaire peut-il franchir ses limites, s'il ne procède d'un autre ordre?

C'est bien pourtant ce que promet la psychanalyse, et qui y resterait mythique si elle reculait au plain-pied de cet ordre.

Pour le repérer dans le stade du miroir, sachons d'abord y lire le paradigme de la définition proprement imaginaire qui se donne de la métonymie : la partie pour le tout. Car n'omettons pas ce que notre concept enveloppe de l'expérience analytique du fantasme, ces images dites partielles, seules à mériter la référence d'un archaïsme premier, que nous réunissons sous le titre des images du corps morcelé, et qui se confirment de l'assertion, dans la phénoménologie de l'expérience Kleinienne, des fantasmes de la phase dite paranoïde.

Ce qui se manipule dans le triomphe de l'assomption de l'image du corps au miroir, c'est cet objet le plus évanouissant à n'y apparaître qu'en marge : l'échange des regards, manifeste à ce que l'enfant se retourne vers celui qui de quelque façon l'assiste, fût-ce seulement de ce qu'il assiste à son jeu.

Ajoutons-y ce qu'un jour un film, pris tout à fait hors de notre propos, montra aux nôtres, d'une petite fille se confrontant nue au miroir : sa main en éclair croisant, d'un travers gauche, le manque phallique.

Quoi que couvre l'image pourtant, elle ne centre qu'un pouvoir trompeur de dériver l'aliénation qui déjà situe le désir au champ de l'Autre, vers la rivalité qui prévaut, totalitaire, de ce que le semblable lui impose d'une fascination duelle : ce l'un ou l'autre, c'est le retour dépressif de la phase seconde dans Mélanie Klein; c'est la figure du meurtre hégélien.

Ajoutons-y l'usage aux fins d'apologue pour résumer la méconnaissance s'enracinant ici originelle, de l'inversion produite dans la symétrie par rapport à un plan. Elle ne prendrait valeur que d'une référence plus développée à l'orientation dans l'espace, où l'on s'étonne que la philosophie ne se soit pas plus intéressée depuis que Kant tenant son gant à bout de main y suspendit une esthétique, pourtant aussi simple à retourner que ce gant l'est lui-même.

C'est déjà situer pourtant l'expérience à un point qui ne

permet pas de se leurrer sur sa liaison avec la qualité de voyant. Même l'aveugle y est sujet, de se savoir objet du regard. Mais le problème est ailleurs, et son articulation aussi théorique que celle du problème de Molyneux [1] : il faudrait savoir ce que serait le *moi* dans un monde où personne se saurait rien de la symétrie par rapport à un plan.

Les repères de la connaissance spéculaire enfin sont rappelés par nous d'une sémiologie qui va de la plus subtile dépersonnalisation à l'hallucination du double. On sait qu'ils n'ont en eux-mêmes aucune valeur diagnostique quant à la structure du sujet (la psychotique entre autres). Étant cependant plus important de noter qu'ils ne constituent pas un repère plus consistant du fantasme dans le traitement psychanalytique.

Nous nous trouvons donc replacer ces textes dans un futur antérieur : ils auront devancé notre insertion de l'inconscient dans le langage. N'est-ce pas, à les voir s'égailler sur des années peu remplies, nous exposer au reproche d'avoir cédé à un attardement?

Outre qu'il nous fallait bien faire en notre pratique nos écoles, nous plaiderons de n'avoir pu mieux faire durant ce temps que de préparer notre audience.

Les générations présentes de la psychiatrie auront peine à s'imaginer que nous ayons été, de notre âge de salle de garde, quelque trois à nous engager dans la psychanalyse, et sans être ingrat pour ce groupe de l'*Evolution psychiatrique*, nous dirons qu'à ce que ce fût parmi ses talents que la psychanalyse se soit fait jour, ce n'est pas pour autant qu'elle en reçut une mise en question radicale. L'adjonction à cette fin d'une ingérence mondaine n'y augmenta ni leur solidarité ni leur information.

A vrai dire nul enseignement autre qu'accéléré de routine, ne vint au jour avant qu'en 1951 nous ayons ouvert le nôtre à titre privé.

Si cependant la quantité des recrues dont un effet de qualité s'engendre, changea après la guerre du tout au tout, peut-être la salle surchargée à nous entendre sur *La psychanalyse*,

1. Cf. dans les *Cahiers pour l'analyse*, 2, mai 1966, Cercle d'épistémologie de l'E.N.S., l'article de A. Grosrichard, sur *Une expérience psychologique au XVIII*e *s.*, où l'on pourra approfondir, de la fiction de l'aveugle philosophe à celle du philosophe aveugle, la question du sujet.

*didactique* (une virgule entre), sera-t-elle souvenir à rappeler que nous n'y fûmes pas pour rien.

Jusque-là pourtant le lieu majeur à nous offrir quelques conférences publiques fut ce *Collège philosophique*, où se croisaient, Jean Wahl invitant, les fièvres d'alors [1].

Ajoutons que cette note ne doit rien de biographique qu'à notre désir d'éclairer le lecteur.

1. Nous y produisîmes entre autres un *mythe individuel du névrosé*, initium d'une référence structuraliste en forme (le premier texte de Claude Lévi-Strauss sur le mythe). Son texte ronéotypé, paru non corrigé par nous, fera foi pour une reprise ultérieure.

# *Au-delà du « Principe de réalité »*

AUTOUR DE CE PRINCIPE FONDAMENTAL DE LA DOCTRINE DE FREUD, LA DEUXIÈME GÉNÉRATION DE SON ÉCOLE PEUT DÉFINIR SA DETTE ET SON DEVOIR.

Pour le psychiatre ou le psychologue qui s'initie en nos années 30 à la méthode psychanalytique, il ne s'agit plus d'une de ces conversions qui rompent un progrès mental et qui, comme telles, témoignent moins d'un choix mûri dans la recherche que de l'explosion d'une secrète discordance affective. Séduction éthique du dévouement à une cause discutée, jointe à celle économique d'une spéculation contre les valeurs établies, nous ne regrettons pas pour l'analyse ces attraits trop offerts aux détours de la *compensation*. La psychologie nouvelle ne reconnaît pas seulement à la psychanalyse le droit de cité; en la recoupant sans cesse dans le progrès de disciplines parties d'ailleurs, elle en démontre la valeur de voie de pionnier. Ainsi c'est, peut-on dire, sous une incidence normale que la psychanalyse est abordée par ce que nous appellerons, passant sur l'arbitraire d'une telle formule, la deuxième génération analytique. C'est cette incidence que nous voulons ici définir pour indiquer la route où elle se réfléchit.

## I. LA PSYCHOLOGIE SE CONSTITUE COMME SCIENCE QUAND LA RELATIVITÉ DE SON OBJET PAR FREUD EST POSÉE, ENCORE QUE RESTREINTE AUX FAITS DU DÉSIR

### *Critique de l'associationnisme.*

La révolution freudienne, comme toute révolution, prend son sens de ses conjonctures, c'est-à-dire de la psychologie régnant alors; or tout jugement sur celle-ci suppose une exégèse des

documents où elle s'est affirmée. Nous fixons le cadre de cet article en demandant qu'on nous fasse crédit, au moins provisoirement, sur ce travail fondamental, pour y développer le moment de la critique qui nous semble l'essentiel. En effet si nous tenons pour légitime de faire prévaloir la méthode historique dans l'étude elle-même des faits de la connaissance, nous n'en prenons pas prétexte pour éluder la critique intrinsèque qui pose la question de leur valeur : une telle critique, fondée sur l'ordre second que confère à ces faits dans l'histoire la part de réflexion qu'ils comportent, reste immanente aux données reconnues par la méthode, soit, dans notre cas, aux formes exprimées de la doctrine et de la technique, si elle requiert simplement chacune des formes en question d'être ce qu'elle se donne pour être. C'est ainsi que nous allons voir qu'à la psychologie qui à la fin du XIXe siècle se donnait pour scientifique et qui, tant par son appareil d'objectivité que par sa profession de matérialisme, en imposait même à ses adversaires, il manquait simplement d'être positive, ce qui exclut à la base objectivité et matérialisme.

On peut tenir en effet que cette psychologie se fonde sur une conception dite associationniste du psychisme, non point tellement parce qu'elle la formule en doctrine, mais bien en ce qu'elle en reçoit, et comme données du sens commun, une série de postulats qui déterminent les problèmes dans leur position même. Sans doute apparaît-il dès l'abord que les cadres où elle classe les phénomènes en sensations, perceptions, images, croyances, opérations logiques, jugements, etc., sont empruntés tels quels à la psychologie scolastique qui les tient elle-même de l'élaboration de siècles de philosophie. Il faut alors reconnaître que ces cadres, loin d'avoir été forgés pour une conception objective de la réalité psychique ne sont que les produits d'une sorte d'érosion conceptuelle où se retracent les vicissitudes d'un effort spécifique qui pousse l'homme à rechercher pour sa propre connaissance une *garantie de vérité :* garantie qui, on le voit, est transcendante par sa position, et le reste donc dans sa forme, même quand le philosophe vient à nier son existence. Quel même relief de transcendance gardent les concepts, reliquats d'une telle recherche? Ce serait là définir ce que l'associationnisme introduit de non-positif dans la constitution même de l'objet de la psychologie. Qu'il soit difficile de

le démêler à ce niveau, c'est ce qu'on comprendra en se rappelant que la psychologie actuelle conserve maints de ces concepts, et que la purification des principes est en chaque science ce qui s'achève le plus tard.

Mais les pétitions de principes s'épanouissent dans cette économie générale des problèmes qui caractérise à chaque moment le point d'arrêt d'une théorie. Ainsi considéré d'ensemble, ce que facilite le recul du temps, l'associationnisme va nous révéler ses implications métaphysiques sous un jour éclatant : pour l'opposer simplement à une conception qui se définit plus ou moins judicieusement dans les fondements théoriques de diverses écoles contemporaines sous le nom de *fonction du réel*, disons que la théorie associationniste est dominée par la *fonction du vrai*.

Cette théorie est fondée sur deux concepts : l'un mécaniste, celui de l'*engramme*, l'autre tenu fallacieusement pour donné par l'expérience, celui de la *liaison associative* du phénomène mental. Le premier est une formule de recherche, assez souple au reste, pour désigner l'élément psycho-physique, et qui n'introduit qu'une hypothèse, mais fondamentale, celle de la production passive de cet élément. Il est remarquable que l'école ait ajouté le postulat du caractère atomistique de cet élément. C'est en effet ce postulat qui a limité le regard de ses tenants au point de les faire « passer à côté » des faits expérimentaux où se manifeste l'activité du sujet dans l'organisation de la *forme*, faits par ailleurs si compatibles avec une interprétation matérialiste que leurs inventeurs ultérieurement ne les ont pas autrement conçus.

Le second des concepts, celui de la *liaison associative*, est fondé sur l'expérience des réactions du vivant, mais est étendu aux phénomènes mentaux, sans que soient critiquées d'aucune façon les pétitions de principes, qu'il emprunte précisément au donné psychique, particulièrement celle qui suppose donnée la forme mentale de la *similitude*, pourtant si délicate à analyser en elle-même. Ainsi est introduit dans le concept explicatif le donné même du phénomène qu'on prétend expliquer. Il s'agit là de véritables tours de passe-passe conceptuels, dont l'innocence n'excuse pas la grossièreté, et qui, comme l'a souligné un Janet, véritable vice mental

propre à une école, devient vraiment la cheville usitée à tous les tournants de la théorie. Inutile de dire qu'ainsi peut être méconnue totalement la nécessité d'une sorte d'analyse, qui exige sans doute de la subtilité, mais dont l'absence rend caduque toute explication en psychologie, et qui s'appelle l'*analyse phénoménologique*.

Dès lors il faut se demander ce que signifient ces carences dans le développement d'une discipline qui se pose pour objective. Est-ce le fait du matérialisme, comme on l'a laissé dire à une certaine critique? Pis encore, l'objectivité même est-elle impossible à atteindre en psychologie?

On dénoncera le vice théorique de l'associationnisme, si l'on reconnaît dans sa structure la position du problème de la connaissance sous le point de vue philosophique. C'est bien en effet la position traditionnelle de ce problème qui, pour avoir été héritée sous le premier camouflage des formule dites empiristes de Locke, se retrouve dans les deux concepts fondamentaux de la doctrine. A savoir l'ambiguïté d'une critique qui, sous la thèse « *nihil erit in intellectu quod non prius fuerit in sensu* », réduit l'action du réel au point de contact de la mythique *sensation pure*, c'est-à-dire à n'être que le point aveugle de la connaissance, puisque rien n'y est reconnu, — et qui impose d'autant plus fortement, explicitée ou non dans le « *nisi intellectus ipse* », comme l'antinomie dialectique d'une thèse incomplète, la primauté de l'esprit pur, en tant que par le décret essentiel de l'identification, reconnaissant l'objet en même temps qu'il l'affirme, il constitue le *moment vrai* de la connaissance.

C'est la source de cette conception atomistique de l'engramme d'où procèdent les aveuglements de la doctrine à l'égard de l'expérience, cependant que la *liaison associative*, par ses implications non critiquées, y véhicule une théorie foncièrement idéaliste des phénomènes de la connaissance.

Ce dernier point, évidemment paradoxal dans une doctrine dont les prétentions sont celles d'un matérialisme naïf, apparaît clairement dès qu'on tente d'en formuler un exposé un peu systématique, c'est-à-dire soumis à la cohérence propre de ses concepts. Celui de Taine qui est d'un vulgarisateur, mais conséquent, est précieux à cet égard. On y suit une construction sur les phénomènes de la connaissance qui a pour dessein d'y réduire les activités supérieures à des complexes de réactions élémentaires, et qui en est réduite

à chercher dans le contrôle des activités supérieures les critères différentiels des réactions élémentaires. Qu'on se réfère, pour saisir pleinement ce paradoxe, à la frappante définition qui y est donnée de la perception comme d'une « hallucination vraie ».

Tel est donc le dynamisme de concepts empruntés à une dialectique transcendantale que, pour s'y fonder, la psychologie associationniste échoue, et d'autant plus fatalement qu'elle les reçoit vidés de la réflexion qu'ils comportent, à constituer son objet en termes positifs : dès lors en effet que les phénomènes s'y définissent en fonction de leur *vérité*, ils sont soumis dans leur conception même à un classement de valeur. Une telle hiérarchie non seulement vicie, nous l'avons vu, l'étude objective des phénomènes quant à leur portée dans la connaissance même, mais encore, en subordonnant à sa perspective tout le donné psychique, elle en fausse l'analyse et en appauvrit le sens.

C'est ainsi qu'en assimilant le phénomène de l'hallucination à l'ordre sensoriel, la psychologie associationniste ne fait que reproduire la portée absolument mythique que la tradition philosophique conférait à ce phénomène dans la question d'école sur l'erreur des sens; sans doute la fascination propre à ce rôle de scandale théorique explique-t-elle ces véritables méconnaissances dans l'analyse du phénomène, qui permettent la perpétuation, tenace encore chez plus d'un clinicien, d'une position aussi erronée de son problème.

Considérons maintenant les problèmes de l'*image*. Ce phénomène, sans doute le plus important de la psychologie par la richesse de ses données concrètes, l'est encore par la complexité de sa fonction, complexité qu'on ne peut tenter d'embrasser sous un seul terme, si ce n'est sous celui de *fonction d'information*. Les acceptions diverses de ce terme qui, de la vulgaire à l'archaïque, visent la notion sur un événement, le sceau d'une impression ou l'organisation par une idée, expriment en effet assez bien les rôles de l'image comme forme intuitive de l'objet, forme plastique de l'engramme et forme génératrice du développement. Ce phénomène extraordinaire dont les problèmes vont de la phénoménologie mentale à la biologie et dont l'action retentit depuis les conditions de l'esprit jusqu'à des déterminismes organiques d'une profondeur peut-être insoupçonnée, nous apparaît, dans l'associationnisme, réduit à sa fonc-

tion d'*illusion*. L'image, selon l'esprit du système, étant considérée comme une sensation *affaiblie* dans la mesure où elle témoigne moins *sûrement* de la réalité, est tenue pour l'écho et l'ombre de la sensation, de là, identifiée à sa trace, à l'engramme. La conception, essentielle à l'associationnisme, de l'esprit comme d'un « polypier d'images », a été critiquée surtout comme affirmant un mécanisme purement métaphysique; on a moins remarqué que son absurdité essentielle réside dans l'appauvrissement intellectualiste qu'elle impose à l'image.

En fait un très grand nombre de phénomènes psychiques sont tenus dans les conceptions de cette école pour ne signifiant rien. Ceci les exclurait des cadres d'une psychologie authentique, qui sait qu'une certaine intentionalité est phénoménologiquement inhérente à son objet. Pour l'associationnisme, ceci équivaut à les tenir pour insignifiants, c'est-à-dire à les rejeter soit au néant de la méconnaissance, soit à la vanité de « l'épiphénomène ».

Une telle conception distingue donc deux ordres dans les phénomènes psychiques, d'une part ceux qui s'insèrent à quelque niveau des opérations de la connaissance rationnelle, d'autre part tous les autres, sentiments, croyances, délires, assentiments, intuitions, rêves. Les premiers ont nécessité l'analyse *associationniste* du psychisme; les seconds doivent s'expliquer par quelque déterminisme, étranger à leur « apparence », et dit « *organique* » en ce qu'il les réduit soit au support d'un objet physique, soit au rapport d'une fin biologique.

Ainsi aux phénomènes psychiques n'est reconnue aucune réalité propre : ceux qui n'appartiennent pas à la réalité *vraie* n'ont de réalité qu'illusoire. Cette réalité vraie est constituée par le système des références qui vaut pour la science déjà établie : c'est-à-dire des mécanismes tangibles pour les sciences physiques, à quoi s'ajoutent des motivations utilitaires pour les sciences naturelles. Le rôle de la psychologie n'est que de réduire à ce système les phénomènes psychiques et de le *vérifier* en déterminant par lui les phénomènes eux-mêmes qui en constituent la connaissance. C'est en tant qu'elle est fonction de cette vérité que cette psychologie n'est pas une science.

*Vérité de la psychologie et psychologie de la vérité.*

Qu'on entende bien ici notre pensée. Nous ne jouons pas au paradoxe de dénier que la science n'ait pas à connaître de la vérité. Mais nous n'oublions pas que la vérité est une valeur qui répond à l'incertitude dont l'expérience vécue de l'homme est phénoménologiquement marquée et que la recherche de la vérité anime historiquement, sous la rubrique du spirituel, les élans du mystique et les règles du moraliste, les cheminements de l'ascète comme les trouvailles du mystagogue.

Cette recherche, en imposant à toute une culture la prééminence de la vérité dans le témoignage, a créé une attitude morale qui a été et reste pour la science une condition d'existence. Mais la vérité dans sa valeur spécifique reste étrangère à l'ordre de la science : la science peut s'honorer de ses alliances avec la vérité; elle peut se proposer comme objet son phénomène et sa valeur; elle ne peut d'aucune façon l'identifier pour sa fin propre.

S'il paraît là quelque artifice, qu'on s'arrête un instant aux critères vécus de la vérité et qu'on se demande ce qui, dans les relativismes vertigineux où sont venues la physique et les mathématiques contemporaines, subsiste des plus concrets de ces critères : où sont la *certitude*, épreuve de la connaissance mystique, l'*évidence*, fondement de la spéculation philosophique, la *non-contradiction* même, plus modeste exigence de la construction empirico-rationaliste? Plus à portée de notre jugement, peut-on dire que le savant se demande si l'arc-en-ciel, par exemple, est *vrai*? Seulement lui importe que ce phénomène soit communicable en quelque langage (condition de l'*ordre mental*), enregistrable sous quelque forme (condition de l'*ordre expérimental*) et qu'il parvienne à l'insérer dans la chaîne des identifications symboliques où sa science unifie le divers de son objet propre (condition de l'*ordre rationnel*).

Il faut convenir que la théorie physico-mathématique à la fin du XIXe siècle recourait encore à des fondements assez intuitifs, éliminés depuis, pour qu'on pût hypostasier en eux sa prodigieuse fécondité et qu'ainsi leur fût reconnue la toute-puissance impliquée

dans l'idée de la vérité. D'autre part, les succès pratiques de cette science lui conféraient pour la foule ce prestique aveuglant qui n'est pas sans rapport avec le phénomène de l'évidence. Ainsi la science était-elle en bonne posture pour servir d'ultime objet à la passion de la vérité, réveillant chez le vulgaire cette prosternation devant la nouvelle idole qui s'appela le *scientisme* et chez le « clerc » ce pédantisme éternel qui, pour ignorer combien sa vérité est relative aux murailles de sa tour, mutile ce que du réel il lui est donné de saisir. En ne s'intéressant qu'à l'acte du savoir, qu'à sa propre activité de savant, c'est cette mutilation que commet le psychologue associationniste, et, pour être spéculative, elle n'en a pas pour le vivant et pour l'humain des conséquences moins cruelles.

C'est un point de vue semblable en effet qui impose au médecin cet étonnant mépris de la réalité psychique, dont le scandale, perpétué de nos jours par le maintien de toute une formation d'école, s'exprime aussi bien dans la partialité de l'observation que dans la bâtardise de conceptions comme celle du *pithiatisme*. Mais parce que c'est chez le médecin, c'est-à-dire chez le praticien par excellence de la vie intime, que ce point de vue apparaît de la façon la plus flagrante comme une négation systématique, c'est aussi d'un médecin que devait venir la négation du point de vue lui-même. Non point la négation purement critique qui vers la même époque fleurit en spéculation sur les « données immédiates de la conscience », mais une négation efficace en ce qu'elle s'affirmait en une positivité nouvelle. Freud fit ce pas fécond : sans doute parce qu'ainsi qu'il en témoigne dans son auto-biographie, il y fut déterminé par son souci de guérir, c'est-à-dire par une activité, où, contre ceux qui se plaisent à la reléguer au rang secondaire d'un « art », il faut reconnaître l'intelligence même de la réalité humaine, en tant qu'elle s'applique à la transformer.

*Révolution de la méthode freudienne.*

Le premier signe de cette attitude de soumission au réel chez Freud fut de reconnaître qu'étant donné que le plus grand nombre des phénomènes psychiques chez l'homme se rapporte apparemment à une fonction de relation sociale, il n'y a pas lieu d'exclure la voie qui de ce fait y ouvre l'accès le plus commun : à savoir le témoignage du sujet même de ces phénomènes.

On se demande au reste sur quoi le médecin d'alors fonde l'ostracisme de principe dont le témoignage du malade est pour lui frappé, si ce n'est sur l'agacement d'y reconnaître pour vulgaires ses propres préjugés. C'est en effet l'attitude commune à toute une culture qui a guidé l'abstraction plus haut analysée comme celle des doctes : pour le malade comme pour le médecin, la psychologie est le domaine de l' « imaginaire » au sens de l'illusoire; ce qui donc a une signification *réelle*, le symptôme par conséquent, ne peut être psychologique que « d'apparence », et se distinguera du registre ordinaire de la vie psychique par quelque trait discordant où se montre bien son caractère « grave ».

Freud comprend que c'est ce choix même qui rend sans valeur le témoignage du malade. Si l'on veut reconnaître une réalité propre aux réactions psychiques, il ne faut pas commencer par choisir entre elles, il faut commencer par ne plus choisir. Pour mesurer leur efficience, il faut respecter leur succession. Certes il n'est pas question d'en restituer par le récit la chaîne, mais le moment même du témoignage peut en constituer un fragment significatif, à condition qu'on exige l'intégralité de son texte et qu'on le libère des chaînes du récit.

Ainsi se constitue ce qu'on peut appeler l'*expérience analytique :* sa première condition se formule en une *loi de non-omission*, qui promeut au niveau de l'intérêt, réservé au remarquable, tout ce qui « se comprend de soi », le quotidien et l'ordinaire; mais elle est incomplète sans la seconde, ou *loi de non-systématisation*, qui, posant l'incohérence comme condition de l'expérience, accorde une présomption de signification à tout un rebut de la vie mentale,

à savoir non seulement aux représentations dont la psychologie de l'école ne voit que le non-sens : scénario du rêve, pressentiments, fantasmes de la rêverie, délires confus ou lucides, mais encore à ces phénomènes qui, pour être tout négatifs, n'y ont pour ainsi dire pas d'état civil : lapsus du langage et ratés de l'action. Remarquons que ces deux lois, ou mieux règles de l'expérience, dont la première a été isolée par Pichon, apparaissent chez Freud en une seule qu'il a formulée, selon le concept alors régnant, comme *loi de l'association libre.*

*Description phénoménologique de l'expérience psychanalytique.*

C'est cette expérience même qui constitue l'élément de la technique thérapeutique, mais le médecin peut se proposer, s'il a quelque peu le sens théorique, de définir ce qu'elle apporte à l'observation. Il aura alors plus d'une occasion de s'émerveiller, si c'est là la forme d'étonnement qui répond dans la recherche à l'apparition d'un rapport si simple qu'il semble qu'il se dérobe à la pensée.

Le donné de cette expérience est d'abord du langage, un langage, c'est-à-dire un signe. De ce qu'il signifie, combien complexe est le problème, quand le psychologue le rapporte au sujet de la connaissance, c'est-à-dire à la pensée du sujet. Quel rapport entre celle-ci et le langage? N'est-elle qu'un langage, mais secret, ou n'est-il que l'expression d'une pensée pure, informulée? Où trouver la mesure commune aux deux termes de ce problème, c'est-à-dire l'unité dont le langage est le signe? Est-elle contenue dans le mot : le nom, le verbe ou bien l'adverbe? Dans l'épaisseur de son histoire? Pourquoi pas dans les mécanismes qui le forment phonétiquement? Comment choisir dans ce dédale où nous entraînent philosophes et linguistes, psycho-physiciens et physiologistes? Comment choisir une référence, qui, à mesure qu'on la pose plus élémentaire, nous apparaît plus mythique.

Mais le psychanalyste, pour ne pas détacher l'expérience du langage de la situation qu'elle implique, celle de l'interlocuteur, touche au fait simple que le langage avant de signifier quelque chose, signifie pour quelqu'un. Par le seul fait qu'il est présent

et qu'il écoute, cet homme qui parle s'adresse à lui, et puisqu'il impose à son discours de ne rien vouloir dire, il y reste ce que cet homme *veut lui dire*. Ce qu'il dit en effet peut « n'avoir aucun sens », ce qu'il *lui* dit en recèle un. C'est dans le mouvement de répondre que l'auditeur le ressent; c'est en suspendant ce mouvement qu'il comprend le sens du discours. Il y reconnaît alors une intention, parmi celles qui représentent une certaine tension du rapport social : intention revendicative, intention punitive, intention propitiatoire, intention démonstrative, intention purement agressive. Cette intention étant ainsi comprise, qu'on observe comment la transmet le langage. Selon deux modes dont l'analyse est riche d'enseignement : elle est exprimée, mais incomprise du sujet, dans ce que le discours rapporte du vécu, et ceci aussi loin que le sujet assume l'anonymat moral de l'expression : c'est la forme du symbolisme; elle est conçue, mais niée par le sujet, dans ce que le discours affirme du vécu, et ceci aussi loin que le sujet systématise sa conception : c'est la forme de la dénégation. Ainsi l'intention s'avère-t-elle, dans l'expérience, inconsciente en tant qu'exprimée, consciente en tant que réprimée. Cependant que le langage, d'être abordé par sa fonction d'expression sociale, révèle à la fois son unité significative dans l'intention, et son ambiguïté constitutive comme expression subjective, avouant contre la pensée, menteur avec elle. Remarquons en passant que ces rapports, que l'expérience offre ici à l'approfondissement phénoménologique, sont riches de directive pour toute théorie de la « conscience », spécialement morbide, leur incomplète reconnaissance rendant caduques la plupart de ces théories.

Mais poursuivons la décomposition de l'expérience. L'auditeur y entre donc en situation d'*interlocuteur*. Ce rôle, le sujet le sollicite de le tenir, implicitement d'abord, explicitement bientôt. Silencieux pourtant, et dérobant jusqu'aux réactions de son visage, peu repéré au reste en sa personne, le psychanalyste s'y refuse patiemment. N'y a-t-il pas un seuil où cette attitude doit faire stopper le monologue? Si le sujet le poursuit, c'est en vertu de la loi de l'expérience; mais s'adresse-t-il toujours à l'auditeur vraiment présent ou maintenant plutôt à quelque autre, imaginaire

mais plus réel : au fantôme du souvenir, au témoin de la solitude, à la statue du devoir, au messager du destin?

Mais dans sa réaction même au refus de l'auditeur, le sujet va trahir l'*image* qu'il lui substitue. Par son imploration, par ses imprécations, par ses insinuations, par ses provocations et par ses ruses, par les fluctuations de l'intention dont il le vise et que l'analyste enregistre, immobile mais non impassible, il lui communique le dessin de cette image. Cependant, à mesure que ces intentions deviennent plus expresses dans le discours, elles s'entremêlent de témoignages dont le sujet les appuie, les corse, leur fait reprendre haleine : il y formule ce dont il souffre et ce qu'il veut ici surmonter, il y confie le secret de ses échecs et le succès de ses desseins, il y juge son caractère et ses rapports avec autrui. Il informe ainsi de l'ensemble de sa conduite l'analyste qui, témoin lui-même d'un moment de celle-ci, y trouve une base pour sa critique. Or, ce qu'après une telle critique cette conduite montre à l'analyste, c'est qu'y agit en permanence l'*image* même que dans l'actuel il en voit surgir. Mais l'analyste n'est pas au bout de sa découverte, car à mesure que la requête prend forme de plaidoirie, le témoignage s'élargit de ses appels au témoin; ce sont des récits purs et qui paraissent « hors du sujet » que le sujet jette maintenant au flot de son discours, les événements sans intention et les fragments des souvenirs qui constituent son histoire, et, parmi les plus disjoints, ceux qui affleurent de son enfance. Mais voici que parmi ceux-là l'analyste retrouve cette *image* même que par son jeu il a suscitée du sujet, dont il a reconnu la trace imprimée en sa personne, cette image, qu'il savait certes d'essence humaine puisqu'elle provoque la passion, puisqu'elle exerce l'oppression, mais qui, comme il le fait lui-même pour le sujet, dérobait ses traits à son regard. Ces traits, il les découvre dans un portait de famille : image du père ou de la mère, de l'adulte tout-puissant, tendre ou terrible, bienfaisant ou punisseur, image du frère, enfant rival, reflet de soi ou compagnon.

Mais cette image même que le sujet rend présente par sa conduite et qui sans cesse s'y reproduit, *il l'ignore*, aux deux sens du mot, à savoir : que ce qu'il répète, qu'il le tienne ou non pour sien, dans sa conduite, il ne sait pas que cette image l'explique, — et

qu'il méconnaît cette importance de l'image quand il évoque le souvenir qu'elle représente.

Or, cependant que l'analyste achève de reconnaître cette image, le sujet par le débat qu'il poursuit, achève de lui en imposer le rôle. C'est de cette position que l'analyste tire la puissance dont il va disposer pour son action sur le sujet.

Dès lors, en effet, l'analyste agit en sorte que le sujet prenne conscience de l'unité de l'*image* qui se réfracte en lui en des effets disparates, selon qu'il la joue, l'incarne ou la connaît. Nous ne décrirons pas ici comment procède l'analyste dans son intervention. Il opère sur les deux registres de l'élucidation intellectuelle par l'*interprétation*, de la manœuvre affective par *le transfert*; mais en fixer les temps est affaire de la *technique* qui les définit en fonction des réactions du sujet; en régler la vitesse est affaire du *tact*, par quoi l'analyste est averti du rythme de ces réactions.

Disons seulement qu'à mesure que le sujet poursuit l'expérience et le procès vécu où se reconstitue l'image, la conduite cesse d'en mimer la suggestion, les souvenirs reprennent leur densité réelle, et l'analyste voit la fin de sa puissance, rendue désormais inutile par la fin des symptômes et l'achèvement de la personnalité.

### *Discussion de la valeur objective de l'expérience.*

Telle est la description phénoménologique qu'on peut donner de ce qui se passe dans la série d'expériences qui forment une psychanalyse. Travail d'illusionniste, nous dirait-on, s'il n'avait justement pour fruit de résoudre une illusion. Son action thérapeutique, au contraire, doit être définie essentiellement comme un double mouvement par où l'*image*, d'abord diffuse et brisée, est régressivement assimilée au réel, pour être progressivement désassimilée du réel, c'est-à-dire restaurée dans sa réalité propre. Action qui témoigne de l'efficience de cette réalité.

Mais, sinon travail illusoire, simple technique, nous dira-t-on, et, comme expérience, la moins favorable à l'observation scientifique, car fondée sur les conditions les plus contraires à l'objec-

tivité. Car cette expérience, ne venons-nous pas de la décrire comme une constante *interaction* entre l'observateur et l'objet : c'est en effet dans le mouvement même que le sujet lui communique par son intention que l'observateur est informé de celle-ci, nous avons même insisté sur la primordialité de cette voie; inversement, par l'assimilation qu'il favorise entre lui-même et l'image, il subvertit dès l'origine la fonction de celle-ci dans le sujet; or, il n'identifie l'image que dans le progrès même de cette subversion, nous n'avons pas non plus voilé le caractère constitutif de ce procès.

Cette absence de référence fixe dans le système observé, cet usage, pour l'observation, du mouvement subjectif même, qui partout ailleurs est éliminé comme la source de l'erreur, autant de défis, semble-t-il, à la saine méthode.

Bien plus, qu'on nous laisse dire le défi qu'on peut voir là au bon usage. Dans l'observation même qu'il nous rapporte, l'observateur peut-il cacher ce qu'il engage de sa personne : les intuitions de ses trouvailles ont ailleurs le nom de délire et nous souffrons d'entrevoir de quelles expériences procède l'insistance de sa perspicacité. Sans doute les voies par où la vérité se découvre sont insondables, et il s'est trouvé des mathématiciens même pour avouer l'avoir vue en rêve ou s'être heurtés à elle en quelque collision triviale. Mais il est décent d'exposer sa découverte comme ayant procédé d'une démarche plus conforme à la pureté de l'idée. La science, comme la femme de César, ne doit pas être soupçonnée.

Au reste, il y a longtemps que le bon renom du savant ne court plus de risque; la nature ne saurait plus se dévoiler sous aucune figure humaine et chaque progrès de la science a effacé d'elle un trait anthropomorphique.

Si nous croyons pouvoir traiter avec quelque ironie ce que ces objections trahissent de résistance affective, nous ne nous croyons pas dispensé de répondre à leur portée idéologique. Sans nous égarer sur le terrain épistémologique, nous poserons d'abord que la science physique, si purifiée qu'elle apparaisse dans ses modernes progrès de toute catégorie intuitive, n'est pas sans trahir, et de façon d'autant plus frappante, la structure de l'intelligence qui l'a construite. Si un Meyerson a pu la démontrer sou-

mise en tous ses procès à la forme de l'*identification* mentale, forme si constitutive de la connaissance humaine qu'il la retrouve par réflexion dans les cheminements communs de la pensée, — si le phénomène de la lumière, pour y fournir l'étalon de référence et l'atome d'action, y révèle un rapport plus obscur au sensorium humain, — ces points, idéaux certes, par où la physique se rattache à l'homme, mais qui sont les pôles autour desquels elle tourne, ne montrent-ils pas la plus inquiétante homologie avec les pivots qu'assigne à la connaissance humaine, nous l'avons plus haut évoqué, une tradition réflexive sans recours à l'expérience?

Quoi qu'il en soit, l'anthropomorphisme qu'a réduit la physique, dans la notion de *force* par exemple, est un anthropomorphisme non pas noétique, mais psychologique, à savoir essentiellement la projection de l'*intention* humaine. Transporter la même exigence de réduction dans une *anthropologie* en train de naître, l'imposer même dans ses buts les plus lointains, c'est méconnaître son objet et manifester authentiquement un anthropocentrisme d'un autre ordre, celui de la connaissance.

L'homme en effet entretient avec la nature des rapports que spécifient d'une part les propriétés d'une pensée *identificatrice*, d'autre part l'usage d'instruments ou outils artificiels. Ses rapports avec son semblable procèdent par des voies bien plus directes : nous ne désignons pas ici le langage, ni les institutions sociales élémentaires qui, quelle qu'en soit la genèse, sont dans leur structure marquées d'artificialisme; nous pensons à cette communication affective, essentielle au groupement social et qui se manifeste assez immédiatement en ces faits que c'est son semblable que l'homme exploite, que c'est en lui qu'il se reconnaît, que c'est à lui qu'il est attaché par le lien psychique indélébile qui perpétue la misère vitale, vraiment spécifique, de ses premières années.

Ces rapports peuvent être opposés à ceux qui constituent, au sens étroit, la connaissance, comme des *rapports de connaturalité* : nous voulons évoquer par ce terme leur homologie avec ces formes plus immédiates, plus globales et plus adaptées qui caractérisent dans leur ensemble les relations psychiques de l'animal avec son milieu naturel et par où elles se distinguent des mêmes relations chez l'homme. Nous reviendrons sur la valeur de cet enseignement

de la psychologie animale. Quoi qu'il en soit, l'idée chez l'homme d'un monde uni à lui par un rapport harmonieux laisse deviner sa base dans l'anthropomorphisme du mythe de la *nature*; à mesure que s'accomplit l'effort qu'anime cette idée, la réalité de cette base se révèle dans cette toujours plus vaste subversion de la nature qu'est l'*hominisation* de la planète : la « nature » de l'homme est sa relation à l'homme.

*L'objet de la psychologie se définit en termes essentiellement relativistes.*

C'est dans cette réalité spécifique des *relations inter-humaines* qu'une psychologie peut définir son objet propre et sa méthode d'investigation. Les concepts qu'impliquent cet objet et cette méthode ne sont pas subjectifs, mais *relativistes*. Pour être anthropomorphiques dans leur fondement, ces concepts, si leur extension, indiquée plus haut, à la psychologie animale, se démontre comme valable, peuvent se développer en formes générales de la psychologie.

Au reste, la valeur objective d'une recherche se démontre comme la réalité du mouvement : par l'efficacité de son progrès. Ce qui confirme le mieux l'excellence de la voie que Freud définit pour l'abord du phénomène, avec une pureté qui le distingue de tous les autres psychologues, c'est l'avance prodigieuse qui l'a porté « en pointe » de tous les autres dans la réalité psychologique.

Nous démontrerons ce point dans une deuxième partie de cet article. Nous manifesterons du même coup l'usage génial qu'il a su faire de la notion de l'*image*. Que si, sous le nom d'*imago*, il ne l'a pas pleinement dégagée de l'état confus de l'intuition commune, c'est pour user magistralement de sa portée concrète, conservant tout de sa fonction *informatrice* dans l'intuition, dans la mémoire et dans le développement.

Cette fonction, il l'a démontrée en découvrant dans l'expérience le procès de l'*identification* : bien différent de celui de l'*imitation* que distingue sa forme d'approximation partielle et tâtonnante, l'*identification* s'y oppose non seulement comme l'assimilation *globale* d'une structure, mais comme l'assimilation *virtuelle*

*du développement* qu'implique cette structure à l'état encore indifférencié.

Ainsi sait-on que l'enfant perçoit certaines situations affectives, l'union particulière par exemple de deux individus dans un groupe, avec une perspicacité bien plus immédiate que celle de l'adulte; celui-ci, en effet, malgré sa plus grande différenciation psychique, est inhibé tant dans la connaissance humaine que dans la conduite de ses relations, par les catégories conventionnelles qui les censurent. Mais l'absence de ces catégories sert moins l'enfant en lui permettant de mieux percevoir les signes, que ne le fait la structure primaire de son psychisme en le pénétrant d'emblée du sens essentiel de la situation. Mais ce n'est pas là tout son avantage : il emporte en outre, avec l'impression significative, le germe qu'il développera dans toute sa richesse, de l'*interaction* sociale qui s'y est exprimée.

C'est pourquoi le caractère d'un homme peut développer une *identification* parentale qui a cessé de s'exercer depuis l'âge limite de son souvenir. Ce qui se transmet par cette voie psychique, ce sont ces traits qui dans l'individu donnent la forme particulière de ses relations humaines, autrement dit sa *personnalité*. Mais ce que la conduite de l'homme reflète alors, ce ne sont pas seulement ces traits, qui pourtant sont souvent parmi les plus cachés, c'est la situation actuelle où se trouvait le parent, objet de l'identification, quand elle s'est produite, situation de conflit ou d'infériorité dans le groupe conjugal par exemple.

Il résulte de ce processus que le comportement individuel de l'homme porte la marque d'un certain nombre de relations psychiques typiques où s'exprime une certaine structure sociale, à tout le moins la *constellation* qui dans cette structure domine plus spécialement les premières années de l'enfance.

Ces relations psychiques fondamentales se sont révélées à l'expérience et ont été définies par la doctrine sous le terme de *complexes* : il faut y voir le concept le plus concret et le plus fécond qui ait été apporté dans l'étude du comportement humain, en opposition avec le concept de l'instinct, qui s'était révélé jusqu'alors en ce domaine aussi inadéquat que stérile. Si la doctrine en effet a référé le complexe à l'instinct, il semble que la théorie s'éclaire plus du premier qu'elle ne s'appuie sur le second.

C'est par la voie du *complexe* que s'instaurent dans le psychisme les images qui informent les unités les plus vastes du comportement : images auxquelles le sujet s'identifie tout à tour pour jouer, unique acteur, le drame de leurs conflits. Cette comédie, située par le génie de l'espèce sous le signe du rire et des larmes, est une *commedia del arte* en ce que chaque individu l'improvise et la rend médiocre ou hautement expressive, selon ses dons certes, mais aussi selon une loi paradoxale qui semble montrer la fécondité psychique de toute insuffisance vitale. *Commedia del arte* encore, en ce qu'elle se joue selon un canevas typique et des rôles traditionnels. On peut y reconnaître les personnages mêmes qu'ont typifiés le folklore, les contes, le théâtre pour l'enfant ou pour l'adulte : l'ogresse, le fouettard, l'harpagon, le père noble, que les complexes expriment sous des noms plus savants. On reconnaîtra dans une image où nous mènera l'autre versant de ce travail, la figure de l'arlequin.

Après avoir en effet mis en valeur l'acquis phénoménologique du freudisme, nous en venons maintenant à la critique de sa métapsychologie. Elle commence très précisément à l'introduction de la notion de *libido*. La psychologie freudienne poussant en effet son induction avec une audace proche de la témérité, prétend remonter de la relation inter-humaine, telle qu'elle l'isole comme déterminée dans notre culture, à la fonction biologique qui en serait le substrat : et elle désigne cette fonction dans le *désir sexuel*.

Il faut distinguer pourtant deux usages du concept de *libido*, sans cesse au reste confondus dans la doctrine : comme *concept énergétique*, réglant l'équivalence des phénomènes, comme *hypothèse substantialiste*, les référant à la matière.

Nous désignons l'*hypothèse* comme *substantialiste*, et non pas comme matérialiste, car le recours à l'idée de la matière n'est qu'une forme naïve et dépassée d'un matérialisme authentique. Quoi qu'il en soit, c'est dans le métabolisme de la fonction sexuelle chez l'homme que Freud désigne la base des « sublimations » infiniment variées que manifeste son comportement.

Nous ne discuterons pas ici cette hypothèse, parce qu'elle nous

paraît extérieure au domaine propre de la psychologie. Nous soulignerons néanmoins qu'elle est fondée sur une découverte clinique d'une valeur essentielle : celle d'une corrélation qui se manifeste constamment entre l'exercice, le type et les anomalies de la fonction sexuelle, et un grand nombre de formes et de « symptômes » psychiques. Ajoutons-y que les mécanismes où se développe l'hypothèse, bien différents de ceux de l'associationnisme, mènent à des faits qui s'offrent au contrôle de l'observation.

Si la théorie de la libido en effet pose, par exemple, que la sexualité infantile passe par un stade d'organisation anale et donne une valeur érotique à la fonction excrétoire comme à l'objet excrémentiel, cet intérêt peut s'observer chez l'enfant à la place même qu'on nous désigne pour telle.

Comme *concept énergétique*, au contraire, la libido n'est que la notation symbolique de l'équivalence entre les dynamismes que les images investissent dans le comportement. C'est la condition même de l'*identification symbolique* et l'entité essentielle de l'ordre rationnel, sans lesquelles aucune science ne saurait se constituer. Par cette notation, l'efficience des images, sans pouvoir encore être rapportée à une unité de mesure, mais déjà pourvue d'un signe positif ou négatif, peut s'exprimer par l'équilibre qu'elles se font, et en quelque sorte par une méthode de *double pesée*.

La notion de *libido* dans cet usage n'est plus métapsychologique : elle est l'instrument d'un progrès de la psychologie vers un savoir positif. La combinaison, par exemple, de cette notion d'investissement libidinal avec une structure aussi concrètement définie que celle du *surmoi*, représente, tant sur la définition idéale de la *conscience morale* que sur l'abstraction fonctionnelle des réactions dites d'*opposition* ou d'*imitation*, un progrès qui ne se peut comparer qu'à celui qu'a apporté dans la science physique l'usage du rapport : *poids sur volume*, quand on l'a substitué aux catégories quantitatives du lourd et du léger.

Les éléments d'une détermination *positive* ont été ainsi introduits entre les réalités psychiques qu'une définition *relativiste* a permis d'objectiver. Cette détermination est dynamique ou relative aux *faits du désir*.

C'est ainsi qu'une échelle a pu être établie de la constitution chez l'homme des objets de son intérêt, et spécialement de ceux, d'une

prodigieuse diversité, qui restent une énigme, si la psychologie pose en principe la réalité telle que la constitue la connaissance : anomalies de l'émotion et de la pulsion, idiosyncrasies de l'attrait et de la répulsion, phobies et paniques, nostalgies et volontés irrationnelles; curiosités personnelles, collectionnismes électifs inventions de la connaissance ou vocations de l'activité.

D'autre part, une répartition a été définie de ce qu'on peut appeler les *postes imaginaires* qui constituent la *personnalité*, postes que se distribuent et où se composent selon leurs types les images plus haut évoquées comme informatrices du développement : ce sont le *ça*, le *moi*, les instances archaïque et secondaire du *surmoi*.

Ici deux questions se posent : à travers les images, objets de l'intérêt, comment se constitue cette *réalité*, où s'accorde universellement la connaissance de l'homme? à travers les identifications typiques du sujet, comment se constitue le *je*, où il se reconnaît?

A ces deux questions, Freud répond en passant à nouveau sur le terrain métapsychologique. Il pose un « *principe de réalité* » dont la critique dans sa doctrine constitue la fin de notre travail. Mais nous devons auparavant examiner ce qu'apportent, sur la *réalité de l'image* et sur les *formes de la connaissance*, les recherches qui, avec la discipline freudienne, concourent à la nouvelle science psychologique. Ce seront là les deux parties de notre deuxième article.

(Marienbad, Noirmoutier. Août-octobre 1936.)

# *Le stade du miroir comme formateur de la fonction du Je telle qu'elle nous est révélée dans l'expérience psychanalytique*

COMMUNICATION FAITE AU XVI[e] CONGRÈS INTERNATIONAL DE PSYCHANALYSE, A ZÜRICH, LE 17 JUILLET 1949.

La conception du stade du miroir que j'ai introduite à notre dernier congrès, il y a treize ans, pour être depuis plus ou moins passée dans l'usage du groupe français, ne m'a pas paru indigne d'être rappelée à votre attention : aujourd'hui spécialement quant aux lumières qu'elle apporte sur la fonction du *je* dans l'expérience que nous en donne la psychanalyse. Expérience dont il faut dire qu'elle nous oppose à toute philosophie issue directement du *Cogito*.

Peut-être y en a-t-il parmi vous qui se souviennent de l'aspect de comportement dont nous partons, éclairé d'un fait de psychologie comparée : le petit d'homme à un âge où il est pour un temps court, mais encore pour un temps, dépassé en intelligence instrumentale par le chimpanzé, reconnaît pourtant déjà son image dans le miroir comme telle. Reconnaissance signalée par la mimique illuminative du *Aha-Erlebnis*, où pour Köhler s'exprime l'aperception situationnelle, temps essentiel de l'acte d'intelligence.

Cet acte, en effet, loin de s'épuiser comme chez le singe dans le contrôle une fois acquis de l'inanité de l'image, rebondit aussitôt chez l'enfant en une série de gestes où il éprouve ludiquement la relation des mouvements assumés de l'image à son environnement reflété, et de ce complexe virtuel à la réalité qu'il redouble, soit à son propre corps et aux personnes, voire aux objets, qui se tiennent à ses côtés.

Cet événement peut se produire, on le sait depuis Baldwin, depuis l'âge de six mois, et sa répétition a souvent arrêté notre méditation devant le spectacle saisissant d'un nourrisson devant le

miroir, qui n'a pas encore la maîtrise de la marche, voire de la station debout, mais qui, tout embrassé qu'il est par quelque soutien humain ou artificiel (ce que nous appelons en France un trotte-bébé), surmonte en un affairement jubilatoire les entraves de cet appui, pour suspendre son attitude en une position plus ou moins penchée, et ramener, pour le fixer, un aspect instantané de l'image.

Cette activité conserve pour nous jusqu'à l'âge de dix-huit mois le sens que nous lui donnons, — et qui n'est pas moins révélateur d'un dynamisme libidinal, resté problématique jusqu'alors, que d'une structure ontologique du monde humain qui s'insère dans nos réflexions sur la connaissance paranoïaque.

Il y suffit de comprendre le stade du miroir *comme une identification* au sens plein que l'analyse donne à ce terme : à savoir la transformation produite chez le sujet, quand il assume une image, — dont la prédestination à cet effet de phase est suffisamment indiquée par l'usage, dans la théorie, du terme antique d'*imago*.

L'assomption jubilatoire de son image spéculaire par l'être encore plongé dans l'impuissance motrice et la dépendance du nourrissage qu'est le petit homme à ce stade *infans*, nous paraîtra dès lors manifester en une situation exemplaire la matrice symbolique où le *je* se précipite en une forme primordiale, avant qu'il ne s'objective dans la dialectique de l'identification à l'autre et que le langage ne lui restitue dans l'universel sa fonction de sujet.

Cette forme serait plutôt au reste à désigner comme *je-idéal*[1], si nous voulions la faire rentrer dans un registre connu, en ce sens qu'elle sera aussi la souche des identifications secondaires, dont nous reconnaissons sous ce terme les fonctions de normalisation libidinale. Mais le point important est que cette forme situe l'instance du *moi*, dès avant sa détermination sociale, dans une ligne de fiction, à jamais irréductible pour le seul individu, — ou plutôt, qui ne rejoindra qu'asymptotiquement le devenir du sujet, quel que soit le succès des synthèses dialectiques par quoi il doit résoudre en tant que *je* sa discordance d'avec sa propre réalité.

C'est que la forme totale du corps par quoi le sujet devance dans

1. Nous laissons sa singularité à la traduction que nous avons adoptée, dans cet article, de l'*Ideal Ich* de Freud, sans plus en donner les motifs, ajoutant que nous ne l'avons pas maintenue depuis lors.

un mirage la maturation de sa puissance, ne lui est donnée que comme *Gestalt*, c'est-à-dire dans une extériorité où certes cette forme est-elle plus constituante que constituée, mais où surtout elle lui apparaît dans un relief de stature qui la fige et sous une symétrie qui l'inverse, en opposition à la turbulence de mouvements dont il s'éprouve l'animer. Ainsi cette *Gestalt* dont la prégnance doit être considérée comme liée à l'espèce, bien que son style moteur soit encore méconnaissable, — par ces deux aspects de son apparition symbolise la permanence mentale du *je* en même temps qu'elle préfigure sa destination aliénante; elle est grosse encore des correspondances qui unissent le *je* à la statue où l'homme se projette comme aux fantômes qui le dominent, à l'automate enfin où dans un rapport ambigu tend à s'achever le monde de sa fabrication.

Pour les *imagos*, en effet, dont c'est notre privilège que de voir se profiler, dans notre expérience quotidienne et la pénombre de l'efficacité symbolique [1], les visages voilés, — l'image spéculaire semble être le seuil du monde visible, si nous nous fions à la disposition en miroir que présente dans l'hallucination et dans le rêve l'*imago du corps propre*, qu'il s'agisse de ses traits individuels, voire de ses infirmités ou de ses projections objectales, ou si nous remarquons le rôle de l'appareil du miroir dans les apparitions du *double* où se manifestent des réalités psychiques, d'ailleurs hétérogènes.

Qu'une *Gestalt* soit capable d'effets formatifs sur l'organisme est attesté par une expérimentation biologique, elle-même si étrangère à l'idée de causalité psychique qu'elle ne peut se résoudre à la formuler comme telle. Elle n'en reconnaît pas moins que la maturation de la gonade chez la pigeonne a pour condition nécessaire la vue d'un congénère, peu important son sexe, — et si suffisante, que l'effet en est obtenu par la seule mise à portée de l'individu du champ de réflexion d'un miroir. De même le passage, dans la lignée, du criquet pèlerin de la forme solitaire à la forme grégaire est obtenu en exposant l'individu, à un certain stade, à l'action exclusivement visuelle d'une image similaire, pourvu qu'elle soit

1. Cf. Cl. Lévi-Strauss, « L'efficacité symbolique », *Revue d'histoire des religions*, janvier-mars 1949.

animée de mouvements d'un style suffisamment proche de ceux propres à son espèce. Faits qui s'inscrivent dans un ordre d'identification homéomorphique qu'envelopperait la question du sens de la beauté comme formative et comme érogène.

Mais les faits de mimétisme, conçus comme d'identification hétéromorphique, ne nous intéressent pas moins ici, pour autant qu'ils posent le problème de la signification de l'espace pour l'organisme vivant, — les concepts psychologiques ne semblant pas plus impropres à y apporter quelque lumière, que les efforts ridicules tentés en vue de les réduire à la loi prétendue maîtresse de l'adaptation. Rappelons seulement les éclairs qu'y fit luire la pensée (jeune alors et en fraîche rupture du ban sociologique où elle s'était formée) d'un Roger Caillois, quand sous le terme de *psychasthénie légendaire*, il subsumait le mimétisme morphologique à une obsession de l'espace dans son effet déréalisant.

Nous avons nous-même montré dans la dialectique sociale qui structure comme paranoïaque la connaissance humaine[1], la raison qui la rend plus autonome que celle de l'animal du champ de forces du désir, mais aussi qui la détermine dans ce « peu de réalité » qu'y dénonce l'insatisfaction surréaliste. Et ces réflexions nous incitent à reconnaître dans la captation spatiale que manifeste le stade du miroir l'effet chez l'homme, prémanent même à cette dialectique, d'une insuffisance organique de sa réalité naturelle, si tant est que nous donnions un sens au terme de nature.

La fonction du stade du miroir s'avère pour nous dès lors comme un cas particulier de la fonction de l'*imago*, qui est d'établir une relation de l'organisme à sa réalité — ou, comme on dit, de l'*Innenwelt* à l'*Umwelt*.

Mais cette relation à la nature est altérée chez l'homme par une certaine déhiscence de l'organisme en son sein, par une Discorde primordiale que trahissent les signes de malaise et l'incoordination motrice des mois néonataux. La notion objective de l'inachèvement anatomique du système pyramidal comme de telles rémanences humorales de l'organisme maternel, confirme cette vue que nous formulons comme la donnée d'une véritable *prématuration spécifique de la naissance* chez l'homme.

1. Cf. là-dessus les textes suivants. p. 111 et p. 180.

Remarquons en passant que cette donnée est reconnue comme telle par les embryologistes, sous le terme de *fœtalisation*, pour déterminer la prévalence des appareils dits supérieurs du névraxe et spécialement de ce cortex que les interventions psychochirurgicales nous mèneront à concevoir comme le miroir intraorganique.

Ce développement est vécu comme une dialectique temporelle qui décisivement projette en histoire la formation de l'individu : le *stade du miroir* est un drame dont la poussée interne se précipite de l'insuffisance à l'anticipation — et qui pour le sujet, pris au leurre de l'identification spatiale, machine les fantasmes qui se succèdent d'une image morcelée du corps à une forme que nous appellerons orthopédique de sa totalité, —et à l'armure enfin assumée d'une identité aliénante, qui va marquer de sa structure rigide tout son développement mental. Ainsi la rupture du cercle de l'*Innenwelt* à l'*Umwelt* engendre-t-elle la quadrature inépuisable des récolements du *moi*.

Ce corps morcelé, dont j'ai fait aussi recevoir le terme dans notre système de références théoriques, se montre régulièrement dans les rêves, quand la motion de l'analyse touche à un certain niveau de désintégration agressive de l'individu. Il apparaît alors sous la forme de membres disjoints et de ces organes figurés en exoscopie, qui s'ailent et s'arment pour les persécutions intestines, qu'à jamais a fixées par la peinture le visionnaire Jérôme Bosch, dans leur montée au siècle quinzième au zénith imaginaire de l'homme moderne. Mais cette forme se révèle tangible sur le plan organique lui-même, dans les lignes de fragilisation qui définissent l'anatomie fantasmatique, manifeste dans les symptômes de schize ou de spasme, de l'hystérie.

Corrélativement la formation du *je* se symbolise oniriquement par un camp retranché, voire un stade, — distribuant de l'arène intérieure à son enceinte, à son pourtour de gravats et de marécages, deux champs de lutte opposés où le sujet s'empêtre dans la quête de l'altier et lointain château intérieur, dont la forme (parfois juxtaposée dans le même scénario) symbolise le *ça* de façon saisissante. Et de même, ici sur le plan mental, trouvons-nous réalisées ces structures d'ouvrage fortifié dont la métaphore surgit spontanément, et comme issue des symptômes eux-mêmes du sujet, pour désigner les mécanismes d'inversion, d'isolation, de réduplication,

d'annulation, de déplacement, de la névrose obsessionnelle.

Mais à bâtir sur ces seules données subjectives, et pour si peu que nous les émancipions de la condition d'expérience qui nous les fait tenir d'une technique de langage, nos tentatives théoriques resteraient exposées au reproche de se projeter dans l'impensable d'un sujet absolu : c'est pourquoi nous avons cherché dans l'hypothèse ici fondée sur un concours de données objectives, la grille directrice d'une *méthode de réduction symbolique*.

Elle instaure dans les *défenses du moi* un ordre génétique qui répond au vœu formulé par Mlle Anna Freud dans la première partie de son grand ouvrage, - et situe (contre un préjugé souvent exprimé) le refoulement hystérique et ses retours, à un stade plus archaïque que l'inversion obsessionnelle et ses procès isolants, et ceux-ci mêmes comme préalables à l'aliénation paranoïaque qui date du virage du *je* spéculaire en *je* social.

Ce moment où s'achève le stade du miroir inaugure, par l'identification à l'*imago* du semblable et le drame de la jalousie primordiale (si bien mis en valeur par l'école de Charlotte Bühler dans les faits de *transitivisme* enfantin), la dialectique qui dès lors lie le *je* à des situations socialement élaborées.

C'est ce moment qui décisivement fait basculer tout le savoir humain dans la médiatisation par le désir de l'autre, constitue ses objets dans une équivalence abstraite par la concurrence d'autrui, et fait du *je* cet appareil pour lequel toute poussée des instincts sera un danger, répondît-elle à une maturation naturelle, — la normalisation même de cette maturation dépendant dès lors chez l'homme d'un truchement culturel : comme il se voit pour l'objet sexuel dans le complexe d'Œdipe.

Le terme de narcissisme primaire par quoi la doctrine désigne l'investissement libidinal propre à ce moment, révèle chez ses inventeurs, au jour de notre conception, le plus profond sentiment des latences de la sémantique. Mais elle éclaire aussi l'opposition dynamique qu'ils ont cherché à définir, de cette libido à la libido sexuelle, quand ils ont invoqué des instincts de destruction, voire de mort, pour expliquer la relation évidente de la libido narcissique à la fonction aliénante du *je*, à l'agressivité qui s'en dégage dans toute relation à l'autre, fût-ce celle de l'aide la plus samaritaine.

C'est qu'ils ont touché à cette négativité existentielle, dont la

réalité est si vivement promue par la philosophie contemporaine de l'être et du néant.

Mais cette philosophie ne la saisit malheureusement que dans les limites d'une self-suffisance de la conscience, qui, pour être inscrite dans ses prémisses, enchaîne aux méconnaissances constitutives du *moi* l'illusion d'autonomie où elle se confie. Jeu de l'esprit qui, pour se nourrir singulièrement d'emprunts à l'expérience analytique, culmine dans la prétention à assurer une psychanalyse existentielle.

Au bout de l'entreprise historique d'une société pour ne plus se reconnaître d'autre fonction qu'utilitaire, et dans l'angoisse de l'individu devant la forme concentrationnaire du lien social dont le surgissement semble récompenser cet effort, — l'existentialisme se juge aux justifications qu'il donne des impasses subjectives qui en résultent en effet : une liberté qui ne s'affirme jamais si authentique que dans les murs d'une prison, une exigence d'engagement où s'exprime l'impuissance de la pure conscience à surmonter aucune situation, une idéalisation voyeuriste-sadique du rapport sexuel, une personnalité qui ne se réalise que dans le suicide, une conscience de l'autre qui ne se satisfait que par le meurtre hégélien.

A ces propos toute notre expérience s'oppose pour autant qu'elle nous détourne de concevoir le *moi* comme centré sur le *système perception-conscience*, comme organisé par le « principe de réalité » où se formule le préjugé scientiste le plus contraire à la dialectique de la connaissance, — pour nous indiquer de partir de la *fonction de méconnaissance* qui le caractérise dans toutes les structures si fortement articulées par Mlle Anna Freud : car si la *Verneinung* en représente la forme patente, latents pour la plus grande part en resteront les effets tant qu'ils ne seront pas éclairés par quelque lumière réfléchie sur le plan de fatalité, où se manifeste le *ça*.

Ainsi se comprend cette inertie propre aux formations du *je* où l'on peut voir la définition la plus extensive de la névrose : comme la captation du sujet par la situation donne la formule la plus générale de la folie, de celle qui gît entre les murs des asiles, comme de celle qui assourdit la terre de son bruit et de sa fureur.

Les souffrances de la névrose et de la psychose sont pour nous l'école des passions de l'âme, comme le fléau de la balance psychanalytique, quand nous calculons l'inclinaison de sa menace sur des

communautés entières, nous donne l'indice d'amortissement des passions de la cité.

A ce point de jonction de la nature à la culture que l'anthropologie de nos jours scrute obstinément, la psychanalyse seule reconnaît ce nœud de servitude imaginaire que l'amour doit toujours redéfaire ou trancher.

Pour une telle œuvre, le sentiment altruiste est sans promesse pour nous, qui perçons à jour l'agressivité qui sous-tend l'action du philanthrope, de l'idéaliste, du pédagogue, voire du réformateur.

Dans le recours que nous préservons du sujet au sujet, la psychanalyse peut accompagner le patient jusqu'à la limite extatique du « *Tu es cela* », où se révèle à lui le chiffre de sa destinée mortelle, mais il n'est pas en notre seul pouvoir de praticien de l'amener à ce moment où commence le véritable voyage.

# *L'agressivité en psychanalyse*

RAPPORT THÉORIQUE PRÉSENTÉ AU XIe CONGRÈS
DES PSYCHANALYSTES DE LANGUE FRANÇAISE,
RÉUNI A BRUXELLES A LA MI-MAI 1948

Le précédent rapport vous a présenté l'emploi que nous faisons de la notion d'agressivité[1], en clinique et en thérapeutique. Il me reste la charge d'éprouver devant vous si l'on peut en former un concept tel qu'il puisse prétendre à un usage scientifique, c'est-à-dire propre à objectiver des faits d'un ordre comparable dans la réalité, plus catégoriquement à établir une dimension de l'expérience dont les faits objectivés puissent être considérés comme des variables.

Nous avons tous en commun dans cette assemblée une expérience fondée sur une technique, un système de concepts auquel nous sommes fidèles, autant parce qu'il a été élaboré par celui-là même qui nous a ouvert toutes les voies de cette expérience, que parce qu'il porte la marque vivante des étapes de cette élaboration. C'est-à-dire qu'à l'opposé du dogmatisme qu'on nous impute, nous savons que ce système reste ouvert non seulement dans son achèvement, mais dans plusieurs de ses jointures.

Ces hiatus paraissent se conjoindre dans la signification énigmatique que Freud a promue comme *instinct de mort :* témoignage, semblable à la figure du Sphynx, de l'aporie où s'est heurtée cette grande pensée dans la tentative la plus profonde qui ait paru de formuler une expérience de l'homme dans le registre de la biologie.

Cette aporie est au cœur de la notion de l'agressivité, dont nous mesurons mieux chaque jour la part qu'il convient de lui attribuer dans l'économie psychique.

C'est pourquoi la question de la nature métapsychologique des tendances mortifères est sans cesse remise sur le canevas par nos collègues théoriciens, non sans contradiction, et souvent, il faut le dire, avec quelque formalisme.

1. Mise à part cette première ligne, ce texte est livré intact.

Je veux seulement vous proposer quelques remarques ou thèses, que m'ont inspirées mes réflexions de longtemps autour de cette aporie véritable de la doctrine, et aussi le sentiment qu'à la lecture de nombreux travaux j'ai de notre responsabilité dans l'évolution actuelle de la psychologie de laboratoire et de cure. Je pense d'une part aux recherches dites *behaviouristes* dont il me semble qu'elles doivent le meilleur de leurs résultats (qui parfois nous semblent un peu minces pour l'appareil dont ils s'entourent) à l'usage souvent implicite qu'elles font des catégories que l'analyse a apportées à la psychologie; de l'autre, à ce genre de cure — qu'elle s'adresse aux adultes ou aux enfants — qu'on peut grouper sous le terme de cure *psychodramatique*, qui cherche son efficacité dans l'abréaction qu'elle tente d'épuiser sur le plan du jeu, et où ici encore l'analyse classique donne les notions efficacement directrices.

THÈSE I : *L'agressivité se manifeste dans une expérience qui est subjective par sa constitution même.*

Il n'est pas vain, en effet, de revenir sur le phénomène de l'expérience psychanalytique. Pour viser des données premières, cette réflexion est souvent omise.

On peut dire que l'action psychanalytique se développe dans et par la communication verbale, c'est-à-dire dans une saisie dialectique du sens. Elle suppose donc un sujet qui se manifeste comme tel à l'intention d'un autre.

Cette subjectivité ne peut nous être objectée comme devant être caduque, selon l'idéal auquel satisfait la physique, en l'éliminant par l'appareil enregistreur, sans pouvoir éviter pourtant la caution de l'erreur personnelle dans la lecture du résultat.

Seul un sujet peut comprendre un sens, inversement tout phénomène de sens implique un sujet. Dans l'analyse un sujet se donne comme pouvant être compris et l'est en effet : introspection et intuition prétendue projective ne constituent pas ici les viciations de principe qu'une psychologie, à ses premiers pas dans la voie de la science, a considérées comme irréductibles. Ce serait là faire une impasse de moments abstraitement isolés du dialogue, quand il faut se fier à son mouvement : c'est le mérite de Freud

d'en avoir assumé les risques, avant de les dominer par une technique rigoureuse.

Ses résultats peuvent-ils fonder une science positive? Oui, si l'expérience est contrôlable par tous. Or, constituée entre deux sujets dont l'un joue dans le dialogue un rôle d'idéale impersonnalité (point qui requerra plus loin notre attention), l'expérience, une fois achevée et sous les seules conditions de capacité exigible pour toute recherche spéciale, peut être reprise par l'autre sujet avec un troisième. Cette voie apparemment initiatique n'est qu'une transmission par récurrence, dont il n'y a pas lieu de s'étonner puisqu'elle tient à la structure même, bipolaire, de toute subjectivité. Seule la vitesse de diffusion de l'expérience en est affectée et si sa restriction à l'aire d'une culture peut être discutée, outre qu'aucune saine anthropologie n'en peut tirer objection, tout indique que ses résultats peuvent être relativés assez pour une généralisation qui satisfasse au postulat humanitaire, inséparable de l'esprit de la science.

Thèse II : *L'agressivité, dans l'expérience, nous est donnée comme intention d'agression et comme image de dislocation corporelle, et c'est sous de tels modes qu'elle se démontre efficiente.*

L'expérience analytique nous permet d'éprouver la pression intentionnellle. Nous la lisons dans le sens symbolique des symptômes, dès que le sujet dépouille les défenses par où il les déconnecte de leurs relations avec sa vie quotidienne et avec son histoire, — dans la finalité implicite de ses conduites et de ses refus, — dans les ratés de son action, — dans l'aveu de ses fantasmes privilégiés, — dans les rébus de la vie onirique.

Nous pouvons quasiment la mesurer dans la modulation revendicatrice qui soutient parfois tout le discours, dans ses suspensions, ses hésitations, ses inflexions et ses lapsus, dans les inexactitudes du récit, les irrégularités dans l'application de la règle, les retards aux séances, les absences calculées, souvent dans les récriminations, les reproches, les craintes fantasmiques, les réactions émotionnelles de colère, les démonstrations à fin intimidante; les violences proprement dites étant aussi rares que l'impliquent la conjoncture de

recours qui a mené au médecin le malade, et sa transformation, acceptée par ce dernier, en une convention de dialogue.

L'efficacité propre à cette intention agressive est manifeste : nous la constatons couramment dans l'action formatrice d'un individu sur les personnes de sa dépendance : l'agressivité intentionnelle ronge, mine, désagrège; elle châtre; elle conduit à la mort : « Et moi qui croyais que tu étais impuissant! », gémissait dans un cri de tigresse une mère à son fils qui venait de lui avouer, non sans peine, ses tendances homosexuelles. Et l'on pouvait voir que sa permanente agressivité de femme virile n'avait pas été sans effets; il nous a toujours été impossible, en de semblables cas, d'en détourner les coups de l'entreprise analytique elle-même.

Cette agressivité s'exerce certes dans des contraintes réelles. Mais nous savons d'expérience qu'elle n'est pas moins efficace par la voie de l'expressivité : un parent sévère intimide par sa seule présence et l'image du Punisseur a à peine besoin d'être brandie pour que l'enfant la forme. Elle retentit plus loin qu'aucun sévice.

Ces phénomènes mentaux qu'on appelle les images, d'un terme dont toutes les acceptions sémantiques confirment leur valeur expressive, après les échecs perpétuels dans la tâche d'en rendre compte qu'a enregistrés la psychologie de tradition classique, la psychanalyse la première s'est révélée à niveau de la réalité concrète qu'ils représentent. C'est qu'elle est partie de leur fonction formative dans le sujet et a révélé que si les images courantes déterminent telles inflexions individuelles des tendances, c'est comme variations des matrices que constituent pour les « instincts » eux-mêmes, ces autres spécifiques, que nous faisons répondre à l'antique appellation d'*imago*.

Entre ces dernières il en est qui représentent les vecteurs électifs des intentions agressives, qu'elles pourvoient d'une efficacité qu'on peut dire magique. Ce sont les images de castration, d'éviration, de mutilation, de démembrement, de dislocation, d'éventrement, de dévoration, d'éclatement du corps, bref, les *imagos* que personnellement j'ai groupées sous la rubrique qui paraît bien être structurale, d'*imagos du corps morcelé*.

Il y a là un rapport spécifique de l'homme à son propre corps qui se manifeste aussi bien dans la généralité d'une série de pra-

tiques sociales, — depuis les rites du tatouage, de l'incision, de la circoncision dans les sociétés primitives, jusque dans ce qu'on pourrait appeller l'arbitraire procustéen de la mode, en tant qu'il dément dans les sociétés avancées ce respect des formes naturelles du corps humain, dont l'idée est tardive dans la culture.

Il n'est besoin que d'écouter la fabulation et les jeux des enfants, isolés ou entre eux, entre deux et cinq ans pour savoir qu'arracher la tête et crever le ventre sont des thèmes spontanés de leur imagination, que l'expérience de la poupée démantibulée ne fait que combler.

Il faut feuilleter un album reproduisant l'ensemble et les détails de l'œuvre de Jérôme Bosch pour y reconnaître l'atlas de toutes ces images agressives qui tourmentent les hommes. La prévalence parmi elles, découverte par l'analyse, des images d'une autoscopie primitive des organes oraux et dérivés du cloaque, a ici engendré les formes des démons. Il n'est pas jusqu'à l'ogive des *angustiae* de la naissance qu'on ne retrouve dans la porte des gouffres où ils poussent les damnés, ni jusqu'à la structure narcissique qu'on ne puisse évoquer dans ces sphères de verre où sont captifs les partenaires épuisés du jardin des délices.

Nous retrouvons sans cesse ces fantasmagories dans les rêves, particulièrement au moment où l'analyse paraît venir se réfléchir sur le fond des fixations les plus archaïques. Et j'évoquerai le rêve d'un de mes patients, chez qui les pulsions agressives se manifestaient par des fantasmes obsédants; dans le rêve, il se voyait, lui étant en voiture avec la femme de ses amours difficiles, poursuivi par un poisson volant, dont le corps de baudruche laissait transparaître un niveau de liquide horizontal, image de persécution vésicale d'une grande clarté anatomique.

Ce sont là toutes données premières d'une *gestalt* propre à l'agression chez l'homme et liée au caractère symbolique, non moins qu'au raffinement cruel des armes qu'il fabrique, au moins au stade artisanal de son industrie. Cette fonction imaginaire va s'éclairer dans notre propos.

Notons ici qu'à tenter une réduction behaviouriste du procès analytique — ce à quoi un souci de rigueur, injustifié à mon sens, pousserait certains d'entre nous —, on la mutile de ses données subjectives les plus importantes, dont les fantasmes privilégiés

sont les témoins dans la conscience et qui nous ont permis de concevoir l'*imago*, formatrice de l'identification.

THÈSE III : *Les ressorts d'agressivité décident des raisons qui motivent la technique de l'analyse.*

Le dialogue paraît en lui-même constituer une renonciation à l'agressivité; la philosophie depuis Socrate y a toujours mis son espoir de faire triompher la voie rationnelle. Et pourtant depuis le temps que Thrasymaque a fait sa sortie démente au début du grand dialogue de *la République*, l'échec de la dialectique verbale ne s'est que trop souvent démontré.

J'ai souligné que l'analyste guérissait par le dialogue, et des folies aussi grandes; quelle vertu Freud lui a-t-il donc ajouté?

La règle proposée au patient dans l'analyse le laisse s'avancer dans une intentionalité aveugle à toute autre fin que sa libération d'un mal ou d'une ignorance dont il ne connaît même pas les limites.

Sa voix se fera seule entendre pendant un temps dont la durée reste à la discrétion de l'analyste. Particulièrement lui sera vite manifeste, et d'ailleurs confirmée, l'abstention de l'analyste à lui répondre sur aucun plan de conseil ou de projet. Il y a là une contrainte qui semble aller à l'encontre de la fin désirée et que doit justifier quelque profond motif.

Quel souci conditionne donc, en face de lui, l'attitude de l'analyste? Celui d'offrir au dialogue un personnage aussi dénué que possible de caractéristiques individuelles; nous nous effaçons, nous sortons du champ où pourraient être perçus cet intérêt, cette sympathie, cette réaction que cherche celui qui parle sur le visage de l'interlocuteur, nous évitons toute manifestation de nos goûts personnels, nous cachons ce qui peut les trahir, nous nous dépersonnalisons, et tendons à ce but de représenter pour l'autre un idéal d'impassibilité.

Nous n'exprimons pas seulement là cette apathie que nous avons dû réaliser en nous-mêmes pour être à même de comprendre notre sujet, ni ne préparons le relief d'oracle que, sur ce fond d'inertie, doit prendre notre intervention interprétante.

Nous voulons éviter une embûche, que recèle déjà cet appel, marqué du pathétique éternel de la foi, que le malade nous adresse. Il comporte un secret. « Prends sur toi, nous dit-on, ce mal qui pèse sur mes épaules; mais, tel que je te vois repu, rassis et confortable, tu ne peux pas être digne de le porter. »

Ce qui apparaît ici comme revendication orgueilleuse de la souffrance montrera son visage — et parfois à un moment assez décisif pour entrer dans cette « réaction thérapeutique négative » qui a retenu l'attention de Freud — sous la forme de cette résistance de l'amour-propre, pour prendre ce terme dans toute la profondeur que lui a donnée La Rochefoucauld, et qui souvent s'avoue ainsi : « Je ne puis accepter la pensée d'être libéré par un autre que par moi-même. »

Certes, en une plus insondable exigence du cœur, c'est la participation à son mal que le malade attend de nous. Mais c'est la réaction hostile qui guide notre prudence et qui déjà inspirait à Freud sa mise en garde contre toute tentation de jouer au prophète. Seuls les saints sont assez détachés de la plus profonde des passions communes pour éviter les contrecoups agressifs de la charité.

Quant à faire état de l'exemple de nos vertus et de nos mérites, je n'ai jamais vu y recourir que tel grand patron, tout imbu d'une idée, aussi austère qu'innocente, de sa valeur apostolique; je pense encore à la fureur qu'il déchaîna.

Au reste, comment nous étonner de ces réactions, nous qui dénonçons les ressorts agressifs cachés sous toutes les activités dites philanthropiques.

Nous devons pourtant mettre en jeu l'agressivité du sujet à notre endroit, puisque ces intentions, on le sait, forment le transfert négatif qui est le nœud inaugural du drame analytique.

Ce phénomène représente chez le patient le transfert imaginaire sur notre personne d'une des *imagos* plus ou moins archaïques qui, par un effet de subduction symbolique, dégrade, dérive ou inhibe le cycle de telle conduite, qui, par un accident de refoulement, a exclu du contrôle du moi telle fonction et tel segment corporel, qui par une action d'identification a donné sa forme à telle instance de la personnalité.

On peut voir que le plus hasardeux prétexte suffit à provo-

quer l'intention agressive, qui réactualise l'*imago*, demeurée permanente dans le plan de surdétermination symbolique que nous appelons l'inconscient du sujet, avec sa corrélation intentionnelle.

Un tel mécanisme s'avère souvent extrêmement simple dans l'hystérie : dans le cas d'une jeune fille atteinte d'astasie-abasie, qui résistait depuis des mois aux tentatives de suggestion thérapeutique des styles les plus divers, mon personnage se trouva identifié d'emblée à la constellation des traits les plus désagréables que réalisait pour elle l'objet d'une passion, assez marquée au reste d'un accent délirant. L'*imago* sous-jacente était celle de son père, dont il suffît que je lui fisse remarquer que l'appui lui avait manqué (carence que je savais avoir effectivement dominé sa biographie et dans un style très romanesque), pour qu'elle se trouvât guérie de son symptôme, sans, pourrait-on dire, qu'elle y eût vu plus que du feu, la passion morbide d'ailleurs ne se trouvant pas pour autant affectée.

Ces nœuds sont plus difficiles à rompre, on le sait, dans la névrose obsessionnelle, justement en raison de ce fait bien connu de nous que sa structure est particulièrement destinée à camoufler, à déplacer, à nier, à diviser et à amortir l'intention agressive, et cela selon une décomposition défensive, si comparable en ses principes à celle qu'illustrent le redan et la chicane, que nous avons entendu plusieurs de nos patients user à leur propre sujet d'une référence métaphorique à des « fortifications à la Vauban ».

Quant au rôle de l'intention agressive dans la phobie, il est pour ainsi dire manifeste.

Ce n'est donc pas qu'il soit défavorable de réactiver une telle intention dans la psychanalyse.

Ce que nous cherchons à éviter pour notre technique, c'est que l'intention agressive chez le patient trouve l'appui d'une idée actuelle de notre personne suffisamment élaborée pour qu'elle puisse s'organiser en ces réactions d'opposition, de dénégation, d'ostentation et de mensonge, que notre expérience nous démontre pour être les modes caractéristiques de l'instance du *moi* dans le dialogue.

Je caractérise ici cette instance non pas par la construction théorique que Freud en donne dans sa métapsychologie comme du système *perception-conscience*, mais par l'essence phénoméno-

logique qu'il a reconnue pour être le plus constamment la sienne dans l'expérience, sous l'aspect de la *Verneinung*, et dont il nous recommande d'apprécier les données dans l'indice le plus général d'une inversion préjudicielle.

Bref, nous désignons dans le *moi* ce noyau donné à la conscience, mais opaque à la réflexion, marqué de toutes les ambiguïtés qui, de la complaisance à la mauvaise foi, structurent dans le sujet humain le vécu passionnel; ce « je » qui, pour avouer sa facticité à la critique existentielle, oppose son irréductible inertie de prétentions et de méconnaissance à la problématique concrète de la réalisation du sujet.

Loin de l'attaquer de front, la maïeutique analytique adopte un détour qui revient en somme à induire dans le sujet une paranoïa dirigée. C'est bien en effet l'un des aspects de l'action analytique que d'opérer la projection de ce que Mélanie Klein appelle les *mauvais objets internes*, mécanisme paranoïaque certes, mais ici bien systématisé, filtré en quelque sorte et étanché à mesure.

C'est l'aspect de notre *praxis* qui répond à la catégorie de l'espace, pour peu qu'on y comprenne cet espace imaginaire où se développe cette dimension des symptômes, qui les structure comme îlots exclus, scotomes inertes, ou autonomismes parasitaires dans les fonctions de la personne.

A l'autre dimension, temporelle, répond l'angoisse et son incidence, soit patente dans le phénomène de la fuite ou de l'inhibition, soit latente quand elle n'apparaît qu'avec l'*imago* motivante.

Encore, répétons-le, cette *imago* ne se révèle-t-elle que pour autant que notre attitude offre au sujet le miroir pur d'une surface sans accidents.

Mais qu'on imagine, pour nous comprendre, ce qui se passerait chez un patient qui verrait dans son analyste une réplique exacte de lui-même. Chacun sent que l'excès de tension agressive ferait un tel obstacle à la manifestation du transfert que son effet utile ne pourrait se produire qu'avec la plus grande lenteur, et c'est ce qui arrive dans certaines analyses à fin didactique. L'imaginerons-nous, à la limite, vécue sous le mode d'étrangeté propre aux appréhensions du *double*, cette situation déclencherait une angoisse immaîtrisable.

THÈSE IV : *L'agressivité est la tendance corrélative d'un mode d'identification que nous appelons narcissique et qui détermine la structure formelle du moi de l'homme et du registre d'entités caractéristique de son monde.*

L'expérience subjective de l'analyse inscrit aussitôt ses résultats dans la psychologie concrète. Indiquons seulement ce qu'elle apporte à la psychologie des émotions en montrant la signification commune d'états aussi divers que la crainte fantasmatique, la colère, la tristesse active ou la fatigue psychasthénique.

Passer maintenant de la subjectivité de l'intention à la notion d'une tendance à l'agression, c'est faire le saut de la phénoménologie de notre expérience à la métapsychologie.

Mais ce saut ne manifeste rien d'autre qu'une exigence de la pensée qui, pour objectiver maintenant le registre des réactions agressives, et faute de pouvoir le sérier en une variation quantitative, doit le comprendre dans une formule d'équivalence. C'est ainsi que nous en usons avec la notion de *libido*.

La tendance agressive se révèle fondamentale dans une certaine série d'états significatifs de la personnalité, qui sont les psychoses paranoïdes et paranoïaques.

J'ai souligné dans mes travaux qu'on pouvait coordonner par leur sériation strictement parallèle la qualité de la réaction agressive qu'on peut attendre de telle forme de paranoïa avec l'étape de la genèse mentale représentée par le délire symptomatique de cette même forme. Relation qui apparaît encore plus profonde quand — je l'ai montré pour une forme curable : la paranoïa d'auto-punition — l'acte agressif résout la construction délirante.

Ainsi se série de façon continue la réaction agressive, depuis l'explosion brutale autant qu'immotivée de l'acte à travers toute la gamme des formes des belligérances jusqu'à la guerre froide des démonstrations interprétatives, parallèlement aux imputations de nocivité qui, sans parler du *kakon* obscur à quoi le paranoïde réfère sa discordance de tout contact vital, s'étagent depuis la motivation, empruntée au registre d'un organicisme très primitif, du poison, à celle, magique, du maléfice, télépathique, de l'influence,

lésionnelle, de l'intrusion physique, abusive, du détournement de l'intention, dépossessive, du vol du secret, profanatoire, du viol de l'intimité, juridique, du préjudice, persécutive, de l'espionnage et de l'intimidation, prestigieuse, de la diffamation et de l'atteinte à l'honneur, revendicatrice, du dommage et de l'exploitation.

Cette série où nous retrouvons toutes les enveloppes successives du statut biologique et social de la personne, j'ai montré qu'elle tenait dans chaque cas à une organisation originale des formes du *moi* et de l'objet qui en sont également affectés dans leur structure, et jusque dans les catégories spatiale et temporelle où ils se constituent, vécus comme événements dans une perspective de mirages, comme affections avec un accent de stéréotypie qui en suspend la dialectique.

Janet qui a montré si admirablement la signification des sentiments de persécution comme moments phénoménologiques des conduites sociales, n'a pas approfondi leur caractère commun, qui est précisément qu'ils se constituent par une stagnation d'un de ces moments, semblable en étrangeté à la figure des acteurs quand s'arrête de tourner le film.

Or cette stagnation formelle est parente de la structure la plus générale de la connaissance humaine : celle qui constitue le moi et les objets sous des atributs de permanence, d'identité et de substantialité, bref sous forme d'entités ou de « choses » très différentes de ces *gestalt* que l'expérience nous permet d'isoler dans la mouvance du champ tendu selon les lignes du désir animal.

Effectivement, cette fixation formelle qui introduit une certaine rupture de plan, une certaine discordance entre l'organisme de l'homme et son *Umwelt*, est la condition même qui étend indéfiniment son monde et sa puissance, en donnant à ses objets leur polyvalence instrumentale et leur polyphonie symbolique, leur potentiel aussi d'armement.

Ce que j'ai appelé la connaissance paranoïaque se démontre alors répondre dans ses formes plus ou moins archaïques à certains moments critiques, scandant l'histoire de la genèse mentale de l'homme, et qui représentent chacun un stade de l'identification objectivante.

On peut en entrevoir par la simple observation les étapes chez l'enfant, où une Charlotte Bühler, une Elsa Köhler, et l'école de

Chicago à leur suite, nous montrent plusieurs plans de manifestations significatives, mais auxquels seule l'expérience analytique peut donner leur valeur exacte en permettant d'y réintégrer la relation subjective.

Le premier plan nous montre que l'expérience de soi-même chez l'enfant du premier âge, en tant qu'elle se réfère à son semblable, se développe à partir d'une situation vécue comme indifférenciée. Ainsi autour de l'âge de huit mois dans ces confrontations entre enfants, qui, notons-le, pour être fécondes, ne permettent guère que deux mois et demi d'écart d'âge, voyons-nous ces gestes d'actions fictives par où un sujet reconduit l'effort imparfait du geste de l'autre en confondant leur distincte application, ces synchronies de la captation spectaculaire, d'autant plus remarquables qu'elles devancent la coordination complète des appareils moteurs qu'elles mettent en jeu.

Ainsi l'agressivité qui se manifeste dans les retaliations de tapes et de coups ne peut seulement être tenue pour une manifestation ludique d'exercice des forces et de leur mise en jeu pour le repérage du corps. Elle doit être comprise dans un ordre de coordination plus ample : celui qui subordonnera les fonctions de postures toniques et de tension végétative à une relativité sociale dont un Wallon a remarquablement souligné la prévalence dans la constitution expressive des émotions humaines.

Bien plus, j'ai cru moi-même pouvoir mettre en valeur que l'enfant dans ces occasions anticipe sur le plan mental la conquête de l'unité fonctionnelle de son propre corps, encore inachevé à ce moment sur le plan de la motricité volontaire.

Il y a là une première captation par l'image où se dessine le premier moment de la dialectique des identifications. Il est lié à un phénomène de *Gestalt*, la perception très précoce chez l'enfant de la forme humaine, forme qui, on le sait, fixe son intérêt dès les premiers mois, et même pour le visage humain dès le dixième jour. Mais ce qui démontre le phénomène de reconnaissance, impliquant la subjectivité, ce sont les signes de jubilation triomphante et le ludisme de repérage qui caractérisent dès le sixième mois la rencontre par l'enfant de son image au miroir. Cette conduite contraste vivement avec l'indifférence manifestée par les animaux mêmes qui perçoivent cette image, le chimpanzé par exemple, quand ils ont fait

l'épreuve de sa vanité objectale, et elle prend encore plus de relief de se produire à un âge où l'enfant présente encore, pour le niveau de son intelligence instrumentale, un retard sur le chimpanzé, qu'il ne rejoint qu'à onze mois.

Ce que j'ai appelé *le stade du miroir* a l'intérêt de manifester le dynamisme affectif par où le sujet s'identifie primordialement à la *Gestalt* visuelle de son propre corps : elle est, par rapport à l'incoordination encore très profonde de sa propre motricité, unité idéale, *imago* salutaire; elle est valorisée de toute la détresse originelle, liée à la discordance intra-organique et relationnelle du petit d'homme, durant les six premiers mois, où il porte les signes, neurologiques et humoraux, d'une prématuration natale physiologique.

C'est cette captation par l'*imago* de la forme humaine, plus qu'une *Einfühlung* dont tout démontre l'absence dans la prime enfance, qui entre six mois et deux ans et demi domine toute la dialectique du comportement de l'enfant en présence de son semblable. Durant toute cette période on enregistrera les réactions émotionnelles et les témoignages articulés d'un transitivisme normal. L'enfant qui bat dit avoir été battu, celui qui voit tomber pleure. De même c'est dans une identification à l'autre qu'il vit toute la gamme des réactions de prestance et de parade, dont ses conduites révèlent avec évidence l'ambivalence structurale, esclave identifié au despote, acteur au spectateur, séduit au séducteur.

Il y a là une sorte de carrefour structural, où nous devons accommoder notre pensée pour comprendre la nature de l'agressivité chez l'homme et sa relation avec le formalisme de son moi et de ses objets. Ce rapport érotique où l'individu humain se fixe à une image qui l'aliène à lui-même, c'est là l'énergie et c'est là la forme d'où prend origine cette organisation passionnelle qu'il appellera son *moi*.

Cette forme se cristallisera en effet dans la tension conflictuelle interne au sujet, qui détermine l'éveil de son désir pour l'objet du désir de l'autre : ici le concours primordial se précipite en concurrence agressive, et c'est d'elle que naît la triade de l'autrui, du moi et de l'objet, qui, en étoilant l'espace de la communion spectaculaire, s'y inscrit selon un formalisme qui lui est propre, et qui domine tellement l'*Einfühlung* affective que l'enfant à cet âge

peut méconnaître l'identité des personnes à lui les plus familières, si elles lui apparaissent dans un entourage entièrement renouvelé.

Mais si déjà le *moi* apparaît dès l'origine marqué de cette relativité agressive, où les esprits en mal d'objectivité pourront reconnaître les érections émotionnelles provoquées chez l'animal qu'un désir vient solliciter latéralement dans l'exercice de son conditionnement expérimental, comment ne pas concevoir que chaque grande métamorphose instinctuelle, scandant la vie de l'individu, remettra en cause sa délimitation, faite de la conjonction de l'histoire du sujet avec l'impensable innéité de son désir ?

C'est pourquoi jamais, sinon à une limite que les génies les plus grands n'ont jamais pu approcher, le *moi* de l'homme n'est réductible à son identité vécue; et dans les disruptions dépressives des revers vécus de l'infériorité, engendre-t-il essentiellement les négations mortelles qui le figent dans son formalisme. « Je ne suis rien de ce qui m'arrive. Tu n'es rien de ce qui vaut. »

Aussi bien les deux moments se confondent-ils où le sujet se nie lui-même et où il charge l'autre, et l'on y découvre cette structure paranoïaque du *moi* qui trouve son analogue dans les négations fondamentales, mises en valeur par Freud dans les trois délires de jalousie, d'érotomanie et d'interprétation. C'est le délire même de la belle âme misanthrope, rejetant sur le monde le désordre qui fait son être.

L'expérience subjective doit être habilitée de plein droit à reconnaître le nœud central de l'agressivité ambivalente, que notre moment culturel nous donne sous l'espèce dominante du *ressentiment*, jusque dans ses plus archaïques aspects chez l'enfant. Ainsi pour avoir vécu à un moment semblable et n'avoir pas eu à souffrir de cette résistance *behaviouriste* au sens qui nous est propre, saint Augustin devance-t-il la psychanalyse en nous donnant une image exemplaire d'un tel comportement en ces termes : « Vidi ego et expertus sum zelantem parvulum : nondum loquebatur et intuebatur pallidus amaro aspectu conlactaneum suum », « J'ai vu de mes yeux et j'ai bien connu un tout petit en proie à la jalousie. Il ne parlait pas encore, et déjà il contemplait, tout pâle et d'un regard empoisonné, son frère de lait. » Ainsi noue-t-il impérissablement, avec l'étape *infans* (d'avant la parole) du premier âge, la situation d'absorption spectaculaire : il contemplait,

la réaction émotionnelle : tout pâle, et cette réactivation des images de la frustration primordiale : et d'un regard empoisonné, qui sont les coordonnées psychiques et somatiques de l'agressivité originelle.

C'est seulement Mme Mélanie Klein qui, travaillant sur l'enfant à la limite même de l'apparition du langage, a osé projeter l'expérience subjective dans cette période antérieure où l'observation nous permet pourtant d'affirmer sa dimension, dans le simple fait par exemple qu'un enfant qui ne parle pas réagit différemment à une punition et à une brutalité.

Par elle nous savons la fonction de la primordiale enceinte imaginaire formée par l'*imago* du corps maternel; par elle nous avons la cartographie, dessinée de la main même des enfants, de son empire intérieur, et l'atlas historique des divisions intestines où les *imagos* du père et des frères réels ou virtuels, où l'agression vorace du sujet lui-même débattent leur emprise délétère sur ses régions sacrées. Nous savons aussi la persistance dans le sujet de cette ombre des *mauvais objets internes*, liés à quelque accidentelle *association* (pour user d'un terme dont il serait bon que nous mettions en valeur le sens organique que lui donne notre expérience, en opposition au sens abstrait qu'il garde de l'idéologie humienne). Par là nous pouvons comprendre par quels ressorts structuraux la réévocation de certaines *personae* imaginaires, la reproduction de certaines infériorités de situation peuvent *déconcerter* de la façon la plus rigoureusement prévisible les fonctions volontaires chez l'adulte : à savoir leur incidence morcelante sur l'*imago* de l'identification originelle.

En nous montrant la primordialité de la « position dépressive », l'extrême archaïsme de la subjectivation d'un *kakon*, Mélanie Klein repousse les limites où nous pouvons voir jouer la fonction subjective de l'identification, et particulièrement nous permet de situer comme tout à fait originelle la première formation de *surmoi*.

Mais précisément il y a intérêt à délimiter l'orbite où s'ordonnent pour notre réflexion théorique les rapports, loin d'être tous élucidés, de la tension de culpabilité, de la nocivité orale, de la fixation hypocondriaque, voire de ce masochisme primordial que nous excluons de notre propos, pour en isoler la notion d'une agressivité liée à la relation narcissique et aux structures de

méconnaissance et d'objectivation systématiques qui caractérisent la formation du *moi*.

A l'*Urbild* de cette formation, quoique aliénante par sa fonction extranéisante, répond une satisfaction propre, qui tient à l'intégration d'un désarroi organique originel, satisfaction qu'il faut concevoir dans la dimension d'une déhiscence vitale constitutive de l'homme et qui rend impensable l'idée d'un milieu qui lui soit préformé, *libido* « négative » qui fait luire à nouveau la notion héraclitéenne de la Discorde, tenue par l'Ephésien pour antérieure à l'harmonie.

Nul besoin dès lors de chercher plus loin la source de cette énergie dont Freud, à propos du problème de la répression, se demande d'où l'emprunte le *moi*, pour la mettre au service du « principe de réalité ».

Nul doute qu'elle ne provienne de la « passion narcissique », pour peu qu'on conçoive le *moi* selon la notion subjective que nous promouvons ici pour conforme au registre de notre expérience; les difficultés théoriques rencontrées par Freud nous semblent en effet tenir à ce mirage d'objectivation, hérité de la psychologie classique, que constitue l'idée du système *perception-conscience*, et où semble soudain méconnu le fait de tout ce que le *moi* néglige, scotomise, méconnaît dans les sensations qui le font réagir à la réalité, comme de tout ce qu'il ignore, tarit et noue dans les significations qu'il reçoit du langage : méconnaissance bien surprenante à entraîner l'homme lui-même qui a su forcer les limites de l'inconscient par la puissance de sa dialectique.

Tout comme l'oppression insensée du *surmoi* reste à la racine des impératifs motivés de la conscience morale, la furieuse passion, qui spécifie l'homme, d'imprimer dans la réalité son image est le fondement obscur des médiations rationnelles de la volonté.

La notion d'une agressivité comme tension corrélative de la structure narcissique dans le devenir du sujet permet de comprendre dans une fonction très simplement formulée toutes sortes d'accidents et d'atypies de ce devenir.

Nous indiquerons ici comment nous en concevons la liaison dialectique avec la fonction du complexe d'Œdipe. Celle-ci dans

sa normalité est de sublimation, qui désigne très exactement un remaniement identificatoire du sujet, et, comme l'a écrit Freud dès qu'il eut ressenti la nécessité d'une coordination « topique » des dynamismes psychiques, une *identification secondaire* par introjection de l'*imago* du parent de même sexe.

L'énergie de cette identification est donnée par le premier surgissement biologique de la *libido* génitale. Mais il est clair que l'effet structural d'identification au rival ne va pas de soi, sinon sur le plan de la fable, et ne se conçoit que s'il est préparé par une identification primaire qui structure le sujet comme rivalisant avec soi-même. En fait, la note d'impuissance biologique se retrouve ici, ainsi que l'effet d'anticipation caractéristique de la genèse du psychisme humain, dans la fixation d'un « idéal » imaginaire que l'analyse a montré décider de la conformation de l' « instinct » au sexe physiologique de l'individu. Point, soit dit en passant, dont nous ne saurions trop souligner la portée anthropologique. Mais ce qui nous intéresse ici, c'est la fonction que nous appellerons pacifiante de l'*idéal du moi*, la connexion de sa normativité libidinale avec une normativité culturelle, liée depuis l'orée de l'histoire à l'*imago* du père. Ici gît évidemment la portée que garde l'œuvre de Freud : *Totem et tabou*, malgré le cercle mythique qui la vicie, en tant qu'elle fait dériver de l'événement mythologique, à savoir du meurtre du père, la dimension subjective qui lui donne son sens, la culpabilité.

Freud en effet nous montre que le besoin d'une participation, qui neutralise le conflit inscrit après le meurtre dans la situation de rivalité entre les frères, est le fondement de l'identification au Totem paternel. Ainsi l'identification œdipienne est celle par où le sujet transcende l'agressivité constitutive de la première individuation subjective. Nous avons insisté ailleurs sur le pas qu'elle constitue dans l'instauration de cette distance, par quoi, avec les sentiments de l'ordre du respect, est réalisée toute une assomption affective du prochain.

Seule la mentalité antidialectique d'une culture qui, pour être dominée par des fins objectivantes, tend à réduire à l'être du *moi* toute l'activité subjective, peut justifier l'étonnement produit chez un Van den Steinen par le Bororo qui profère : « Je suis un ara ». Et tous les sociologues de la « mentalité primitive » de s'affairer

autour de cette profession d'identité, qui pourtant n'a rien de plus surprenant pour la réflexion que d'affirmer : « Je suis médecin » ou « Je suis citoyen de la République française », et présente sûrement moins de difficultés logiques que de promulguer : « Je suis un homme », ce qui dans sa pleine valeur ne peut vouloir dire que ceci : « Je suis semblable à celui qu'en le reconnaissant comme homme, je fonde à me reconnaître pour tel ». Ces diverses formules ne se comprenant en fin de compte qu'en référence à la vérité du « Je est un autre », moins fulgurante à l'intuition du poète qu'évidente au regard du psychanalyste.

Qui, sinon nous, remettra en question le statut objectif de ce « je », qu'une évolution historique propre à notre culture tend à confondre avec le sujet ? Cette anomalie mériterait d'être manifestée dans ses incidences particulières sur tous les plans du langage, et tout d'abord dans ce sujet grammatical de la première personne dans nos langues, dans ce « J'aime », hypostasiant la tendance dans un sujet qui la nie. Mirage impossible dans des formes linguistiques où se rangent les plus antiques, et où le sujet apparaît fondamentalement en position de déterminatif ou d'instrumental de l'action.

Laissons ici la critique de tous les abus du *cogito ergo sum*, pour rappeler que le *moi*, dans notre expérience, représente le centre de toutes les *résistances* à la cure des symptômes.

Il devait arriver que l'analyse, après avoir mis l'accent sur la réintégration des tendances exclues par le *moi*, en tant que sous-jacentes aux symptômes auxquels elle s'attaqua d'abord, pour la plupart liés aux *ratés* de l'identification œdipienne, vînt à découvrir la dimension « morale » du problème.

Et c'est parallèlement que sont venues au premier plan, d'une part le rôle joué par les tendances agressives dans la structure des symptômes et de la personnalité, d'autre part toutes sortes de conceptions « valorisantes » de la *libido* libérée, dont une des premières est due aux psychanalystes français sous le registre de l'*oblativité*.

Il est clair en effet que la *libido* génitale s'exerce dans le sens d'un dépassement, d'ailleurs aveugle, de l'individu au profit de l'espèce, et que ses effets sublimants dans la crise de l'Œdipe sont à la source de tout le procès de la subordination culturelle de

l'homme. Néanmoins on ne saurait trop mettre l'accent sur le caractère irréductible de la structure narcissique, et sur l'ambiguïté d'une notion qui tendrait à méconnaître la constance de la tension agressive dans toute vie morale comportant la sujétion à cette structure : or aucune oblativité ne saurait en libérer l'altruisme. Et c'est pourquoi La Rochefoucauld a pu formuler sa maxime, où sa rigueur s'accorde au thème fondamental de sa pensée, sur l'incompatibilité du mariage et des délices.

Nous laisserions se dégrader le tranchant de notre expérience à nous leurrer, sinon nos patients, sur une harmonie préétablie quelconque, qui libérerait de toute induction agressive dans le sujet les conformismes sociaux que la réduction des symptômes rend possibles.

Et les théoriciens du Moyen-Âge montraient une autre pénétration, qui débattaient le problème de l'amour entre les deux pôles d'une théorie « physique » et d'une théorie « extatique », l'une et l'autre impliquant la résorption du *moi* de l'homme, soit par sa réintégration dans un bien universel, soit par l'effusion du sujet vers un objet sans altérité.

C'est à toutes les phases génétiques de l'individu, à tous les degrés d'accomplissement humain dans la personne, que nous retrouvons ce moment narcissique dans le sujet, en un avant où il doit assumer une frustration libidinale et un après où il se transcende dans une sublimation normative.

Cette conception nous fait comprendre l'agressivité impliquée dans les effets de toutes les régressions, de tous les avortements, de tous les refus du développement typique dans le sujet, et spécialement sur le plan de la réalisation sexuelle, plus exactement à l'intérieur de chacune des grandes phases que déterminent dans la vie humaine les métamorphoses libidinales dont l'analyse a démontré la fonction majeure : sevrage, Œdipe, puberté, maturité, ou maternité, voire climax involutif. Et nous avons souvent dit que l'accent mis d'abord dans la doctrine sur les rétorsions agressives du conflit œdipien dans le sujet répondait au fait que les effets du complexe furent aperçus d'abord dans les *ratés* de sa solution.

Il n'est pas besoin de souligner qu'une théorie cohérente de la phase narcissique clarifie le fait de l'ambivalence propre aux « pulsions partielles » de la scoptophilie, du sadomasochisme et

de l'homosexualité, non moins que le formalisme stéréotypique et cérémoniel de l'agressivité qui s'y manifeste : nous visons ici l'aspect fréquemment très peu « réalisé » de l'appréhension de l'autrui dans l'exercice de telles de ces perversions, leur valeur subjective dans le fait bien différente des reconstructions existentielles, d'ailleurs très saisissantes, qu'un Jean-Paul Sartre en a pu donner.

Je veux encore indiquer en passant que la fonction décisive que nous donnons à l'*imago* du corps propre dans la détermination de la phase narcissique permet de comprendre la relation clinique entre les anomalies congénitales de la latéralisation fonctionnelle (gaucherie) et toutes les formes d'inversion de la normalisation sexuelle et culturelle. Cela nous rappelle le rôle attribué à la gymnastique dans l'idéal « bel et bon » de l'éducation antique et nous amène à la thèse sociale par laquelle nous concluons.

THÈSE V : *Une telle notion de l'agressivité comme d'une des coordonnées intentionnelles du moi humain, et spécialement relative à la catégorie de l'espace, fait concevoir son rôle dans la névrose moderne et le malaise de la civilisation.*

Nous ne voulons ici qu'ouvrir une perspective sur les verdicts que dans l'ordre social actuel nous permet notre expérience. La prééminence de l'agressivité dans notre civilisation serait déjà suffisamment démontrée par le fait qu'elle est habituellement confondue dans la morale moyenne avec la vertu de la force. Très justement comprise comme significative d'un développement du moi, elle est tenue pour d'un usage social indispensable et si communément reçue dans les mœurs qu'il faut, pour en mesurer la particularité culturelle, se pénétrer du sens et des vertus efficaces d'une pratique comme celle du *jang* dans la morale publique et privée des Chinois.

Ne serait-ce pas superflu, le prestige de l'idée de la lutte pour la vie serait suffisamment attesté par le succès d'une théorie qui a pu faire accepter à notre pensée une sélection fondée sur la seule conquête de l'espace par l'animal comme une explication valable des développements de la vie. Aussi bien le succès de Darwin

semble-t-il tenir à ce qu'il projette les prédations de la société victorienne et l'euphorie économique qui sanctionnait pour elle la dévastation sociale qu'elle inaugurait à l'échelle de la planète, à ce qu'il les justifie par l'image d'un laissez-faire des dévorants les plus forts dans leur concurrence pour leur proie naturelle.

Avant lui pourtant, un Hegel avait donné la théorie pour toujours de la fonction propre de l'agressivité dans l'ontologie humaine, semblant prophétiser la loi de fer de notre temps. C'est du conflit du Maître et de l'Esclave qu'il déduit tout le progrès subjectif et objectif de notre histoire, faisant surgir de ces crises les synthèses que représentent les formes les plus élevées du statut de la personne en Occident, du stoïcien au chrétien et jusqu'au citoyen futur de l'État Universel.

Ici l'individu naturel est tenu pour néant, puisque le sujet humain l'est en effet devant le Maître absolu qui lui est donné dans la mort. La satisfaction du désir humain n'est possible que médiatisée par le désir et le travail de l'autre. Si dans le conflit du Maître et de l'Esclave, c'est la reconnaissance de l'homme par l'homme qui est en jeu, c'est aussi sur une négation radicale des valeurs naturelles qu'elle est promue, soit qu'elle s'exprime dans la tyrannie stérile du maître ou dans celle féconde du travail.

On sait l'armature qu'a donnée cette doctrine profonde au spartacisme constructif de l'esclave recréé par la barbarie du siècle darwinien.

La relativation de notre sociologie par le recueil scientifique des formes culturelles que nous détruisons dans le monde, et aussi bien les analyses, marquées de traits véritablement psychanalytiques, où la sagesse d'un Platon nous montre la dialectique commune aux passions de l'âme et de la cité, peuvent nous éclairer sur la raison de cette barbarie. C'est à savoir, pour le dire dans le jargon qui répond à nos approches des besoins subjectifs de l'homme, l'absence croissante de toutes ces saturations du *surmoi* et de l'*idéal du moi*, qui sont réalisées dans toutes sortes de formes organiques des sociétés traditionnelles, formes qui vont des rites de l'intimité quotidienne aux fêtes périodiques où se manifeste la communauté. Nous ne les connaissons plus que sous les aspects les plus nettement dégradés. Bien plus, pour abolir la polarité cosmique des principes mâle et femelle, notre société connaît

toutes les incidences psychologiques propres au phénomène moderne dit de la *lutte des sexes*. Communauté immense, à la limite entre l'anarchie « démocratique » des passions et leur nivellement désespéré par le « grand frelon ailé » de la tyrannie narcissique, — il est clair que la promotion du *moi* dans notre existence aboutit, conformément à la conception utilitariste de l'homme qui la seconde, à réaliser toujours plus avant l'homme comme individu, c'est-à-dire dans un isolement de l'âme toujours plus parent de sa déréliction originelle.

Corrélativement, semble-t-il, nous voulons dire pour des raisons dont la contingence historique repose sur une nécessité que certaines de nos considérations permettent d'apercevoir, nous sommes engagés dans une entreprise technique à l'échelle de l'espèce : le problème est de savoir si le conflit du Maître et de l'Esclave trouvera sa solution dans le service de la machine, qu'une psychotechnique, qui déjà s'avère grosse d'applications toujours plus précises, s'emploiera à fournir de conducteurs de bolides et de surveillants de centrales régulatrices.

La notion du rôle de la symétrie spatiale dans la structure narcissique de l'homme est essentielle à jeter les bases d'une analyse psychologique de l'espace, dont nous ne pouvons ici qu'indiquer la place. Disons que la psychologie animale nous a révélé que le rapport de l'individu à un certain champ spatial est dans certaines espèces socialement repéré, d'une façon qui l'élève à la catégorie de l'appartenance subjective. Nous dirons que c'est la possibilité subjective de la projection en miroir d'un tel champ dans le champ de l'autre qui donne à l'espace humain sa structure originellement « géométrique », structure que nous appellerions volontiers *kaléidoscopique*.

Tel est du moins l'espace où se développe l'imagerie du *moi*, et qui rejoint l'espace objectif de la réalité. Nous offre-t-il pourtant une assiette de tout repos ? Déjà dans l' « espace vital » où la compétition humaine se développe toujours plus serrée, un observateur stellaire de notre espèce conclurait à des besoins d'évasion aux effets singuliers. Mais l'étendue conceptuelle où nous avons pu croire avoir réduit le réel, ne semble-t-elle pas refuser plus loin son appui à la pensée physicienne ? Ainsi pour avoir porté notre prise aux confins de la matière, cet espace « réalisé » qui nous fait paraître

illusoires les grands espaces imaginaires où se mouvaient les libres jeux des anciens sages, ne va-t-il pas s'évanouir à son tour dans un rugissement du fond universel ?

Nous savons, quoi qu'il en soit, par où procède notre adaptation à ces exigences, et que la guerre s'avère de plus en plus l'accoucheuse obligée et nécessaire de tous les progrès de notre organisation. Assurément l'adaptation des adversaires dans leur opposition sociale semble progresser vers un concours de formes, mais on peut se demander s'il est motivé par un accord à la nécessité, ou par cette identification dont Dante en son Enfer nous montre l'image dans un baiser mortel.

Au reste il ne semble pas que l'individu humain, comme matériel d'une telle lutte, soit absolument sans défaut. Et la détection des « mauvais objets internes », responsables des réactions (qui peuvent être fort coûteuses en appareils) de l'inhibition et de la fuite en avant, détection à laquelle nous avons appris récemment à procéder pour les éléments de choc, de la chasse, du parachute et du commando, prouve que la guerre, après nous avoir appris beaucoup sur la genèse des névroses, se montre peut-être trop exigeante en fait de sujets toujours plus neutres dans une agressivité dont le pathétique est indésirable.

Néanmoins nous avons là encore quelques vérités psychologiques à apporter : à savoir combien le prétendu « instinct de conservation » du *moi* fléchit volontiers dans le vertige de la domination de l'espace, et surtout combien la crainte de la mort, du « Maître absolu », supposé dans la conscience par toute une tradition philosophique depuis Hegel, est psychologiquement subordonnée à la crainte narcissique de la lésion du corps propre.

Nous ne croyons pas vain d'avoir souligné le rapport que soutient avec la dimension de l'espace une tension subjective, qui dans le malaise de la civilisation vient recouper celle de l'angoisse, si humainement abordée par Freud et qui se développe dans la dimension temporelle. Celle-ci aussi nous l'éclairerions volontiers des significations contemporaines de deux philosophies qui répondraient à celles que nous venons d'évoquer : celle de Bergson pour son insuffisance naturaliste et celle de Kierkegaard pour sa signification dialectique.

A la croisée seulement de ces deux tensions, devrait être envi-

sagée cette assomption par l'homme de son déchirement originel, par quoi l'on peut dire qu'à chaque instant il constitue son monde par son suicide, et dont Freud eut l'audace de formuler l'expérience psychologique si paradoxale qu'en soit l'expression en termes biologiques, soit comme « instinct de mort ».

Chez l'homme « affranchi » de la société moderne, voici que ce déchirement révèle jusqu'au fond de l'être sa formidable lézarde. C'est la névrose d'auto-punition, avec les symptômes hystérico-hypocondriaques de ses inhibitions fonctionnelles, avec les formes psychasthéniques de ses déréalisations de l'autrui et du monde, avec ses séquences sociales d'échec et de crime. C'est cette victime émouvante, évadée d'ailleurs irresponsable en rupture du ban qui voue l'homme moderne à la plus formidable galère sociale, que nous recueillons quand elle vient à nous, c'est à cet être de néant que notre tâche quotidienne est d'ouvrir à nouveau la voie de son sens dans une fraternité discrète à la mesure de laquelle nous sommes toujours trop inégaux.

# *Introduction théorique aux fonctions de la psychanalyse en criminologie*

COMMUNICATION POUR LA XIII[e] CONFÉRENCE DES PSYCHANALYSTES DE LANGUE FRANÇAISE (29 MAI 1950) EN COLLABORATION AVEC MICHEL CÉNAC

## I. *Du mouvement de la vérité dans les sciences de l'homme.*

Si la théorie dans les sciences physiques n'a jamais réellement échappé à cette exigence de cohérence interne qui est le mouvement même de la connaissance, les sciences de l'homme parce qu'elles s'incarnent en comportements dans la réalité même de leur objet, ne peuvent éluder la question de leur sens, ni faire que la réponse ne s'impose en termes de vérité.

Que la réalité de l'homme implique ce procès de révélation, c'est là un fait qui fonde certains à penser l'histoire comme une dialectique inscrite dans la matière; c'est même une vérité qu'aucun rituel de protection « behaviouriste » du sujet à l'endroit de son objet ne châtrera da sa pointe créatrice et mortelle, et qui fait du savant même, voué à la « pure » connaissance, un responsable au premier chef.

Nul ne le sait mieux que le psychanalyste qui, dans l'intelligence de ce que lui confie son sujet comme dans la manœuvre des comportements conditionnés par la technique, agit par une révélation dont la vérité conditionne l'efficace.

La recherche de la vérité n'est-elle pas d'autre part ce qui fait l'objet de la criminologie dans l'ordre des choses judiciaires, et aussi ce qui unifie ses deux faces : vérité du crime dans sa face policière, vérité du criminel dans sa face anthropologique ?

De quel apport à cette recherche peuvent être la technique qui guide notre dialogue avec le sujet et les notions que notre expérience a définies en psychologie, c'est le problème qui fera aujourd'hui notre propos : moins pour dire notre contribution à l'étude de

la délinquance — exposée dans les autres rapports — que pour en poser les limites légitimes, et certes pas pour propager la lettre de notre doctrine sans souci de méthode, mais pour la repenser, comme il nous est recommandé de le faire sans cesse, en fonction d'un nouvel objet.

## II. *De la réalité sociologique du crime et de la loi et du rapport de la psychanalyse à leur fondement dialectique.*

Le crime ni le criminel ne sont pas des objets qui se puissent concevoir hors de leur référence sociologique.

La sentence : c'est la loi qui fait le péché, reste vraie hors de la perspective eschatologique de la Grâce où saint Paul l'a formulée.

Elle est vérifiée scientifiquement par la constatation qu'il n'est pas de société qui ne comporte une loi positive, que celle-ci soit traditionnelle ou écrite, de coutume ou de droit. Il n'en est pas non plus où n'apparaissent dans le groupe tous les degrés de transgression qui définissent le crime.

La prétendue obéissance « insconciente », « forcée », « intuitive » du primitif à la règle du groupe est une conception ethnologique, rejeton d'une insistance imaginaire qui a jeté son reflet sur bien d'autres conceptions des « origines », mais aussi mythique qu'elles.

Toute société enfin manifeste la relation du crime à la loi par des châtiments dont la réalisation, quels qu'en soient les modes, exige un assentiment subjectif. Que le criminel en effet se fasse lui-même l'exécuteur de la punition dont la loi fait le prix du crime, comme dans le cas de cet inceste commis aux îles Trobriand entre cousins matrilinéaires et dont Malinowski nous rapporte l'issue dans son livre, capital en la matière, sur *Le crime et la coutume dans les sociétés sauvages* (et n'importent les ressorts psychologiques où se décompose la raison de l'acte, ni même les oscillations de vindicte que les malédictions du suicidé peuvent engendrer dans le groupe), — ou que la sanction prévue par un Code pénal comporte une procédure exigeant des appareils sociaux très différenciés, cet assentiment subjectif est nécessaire à la signification même de la punition.

Les croyances par où cette punition se motive dans l'individu, comme les institutions par quoi elle passe à l'acte dans le groupe,

nous permettent de définir dans une société donnée ce que nous désignons dans la nôtre sous le terme de responsabilité.

Mais il s'en faut que l'entité responsable soit toujours équivalente. Disons que si primitivement, c'est la société dans son ensemble (toujours clos en principe, ainsi que les ethnologues l'ont souligné) qui est considérée comme affectée du fait d'un de ses membres d'un déséquilibre qui doit être rétabli, celui-ci est si peu responsable comme individu que souvent la loi exige satisfaction aux dépens soit d'un des tenants, soit de la collectivité d'un « in-group » qui le couvre.

Il arrive même que la société se tienne pour assez altérée dans sa structure pour recourir à ces procédés d'exclusion du mal sous la forme d'un bouc émissaire, voire de régénération par un recours extérieur. Responsabilité collective ou mystique, dont nos mœurs portent des traces, si tant est qu'elle ne tente à revenir au jour par des ressorts inversés.

Mais aussi bien dans les cas où la punition se limite à frapper l'individu fauteur du crime, ce n'est pas dans la même fonction ni, si l'on veut, dans la même image de lui-même, qu'il est tenu pour responsable : comme il est évident à réfléchir sur la différence de la personne qui a à répondre de ses actes, selon que son juge représente le Saint-Office ou siège au Tribunal du Peuple.

C'est ici que la psychanalyse, par les instances qu'elle distingue dans l'individu moderne, peut éclairer les vacillations de la notion de responsabilité pour notre temps et l'avènement corrélatif d'une objectivation du crime à quoi elle peut collaborer.

Que si en effet en raison de la limitation à l'individu de l'expérience qu'elle constitue, elle ne peut prétendre à saisir la totalité d'aucun objet sociologique, ni même l'ensemble des ressorts qui travaillent actuellement notre société, il reste qu'elle y a découvert des tensions relationnelles qui semblent jouer dans toute société une fonction basale, comme si le malaise de la civilisation allait à dénuder le joint même de la culture à la nature. On peut en étendre les équations, sous réserve d'en opérer la transformation correcte, à telles sciences de l'homme qui peuvent les utiliser, et spécialement, nous allons le voir, à la criminologie.

Ajoutons que si le recours à l'aveu du sujet, qui est une des clefs de la vérité criminologique, et la réintégration à la communauté

sociale, qui est l'une des fins de son application, paraissent trouver une forme privilégiée dans le dialogue analytique, c'est avant tout parce que pouvant être poussé jusqu'aux significations les plus radicales, ce dialogue rejoint l'universel qui est inclus dans le langage et qui, loin qu'on puisse l'éliminer de l'anthropologie, en constitue le fondement et la fin, car la psychanalyse n'est qu'une extension technique explorant dans l'invividu la portée de cette dialectique qui scande les enfantements de notre société et où la sentence paulinienne retrouve sa vérité absolue.

A qui nous demandera où va ici notre propos, nous répondrons au risque assumé de bon gré d'en écarter la suffisance clinicienne et le pharisaïsme préventionniste, en le renvoyant à l'un de ces dialogues qui nous rapportent les actes du héros de la dialectique, et notamment à ce *Gorgias* dont le sous-titre, invoquant la rhétorique et bien fait pour en distraire l'inculture contemporaine, recèle un véritable traité du mouvement du Juste et de l'Injuste.

Ici Socrate réfute l'infatuation du Maître incarnée dans un homme libre de cette Cité antique dont la réalité de l'Esclave fait la limite. Forme qui fait passage à l'homme libre de la Sagesse, en avouant l'absolu de Justice, en elle dressé par la seule vertu du langage sous la maïeutique de l'Interlocuteur. Ainsi Socrate, non sans lui faire apercevoir la dialectique, sans fond comme le tonneau des Danaïdes, des passions de la puissance, ni lui épargner de reconnaître la loi de son propre être politique dans l'injustice de la Cité, vient-il à l'incliner devant les mythes éternels où s'exprime le sens du châtiment, d'amendement pour l'individu et d'exemple pour le groupe, cependant que lui-même, au nom du même universel, accepte son destin propre et se soumet d'avance au verdict insensé de la Cité qui le fait homme.

Il n'est point inutile en effet de rappeler ce moment historique où naît une tradition qui a conditionné l'apparition de toutes nos sciences et dans laquelle s'affirme la pensée de l'initiateur de la psychanalyse, quand il profère avec une confiance pathétique : « La voix de l'intellect est basse, mais elle ne s'arrête point qu'on ne l'ait entendue », — où nous croyons entendre en un écho assourdi la voix même de Socrate s'adressant à Calliclès : « La philosophie dit toujours la même chose. »

III. *Du crime exprimant le symbolisme du surmoi comme instance psychopathologique : si la psychanalyse irréalise le crime, elle ne déshumanise pas le criminel.*

Si l'on ne peut même pas saisir la réalité concrète du crime sans le référer à un symbolisme dont les formes positives se coordonnent dans la société, mais qui s'inscrit dans les structures radicales que transmet inconsciemment le langage, ce symbolisme est aussi le premier dont l'expérience psychanalytique ait démontré par des effets pathogènes jusqu'à quelles limites jusqu'alors inconnues il retentit dans l'individu, dans sa physiologie comme dans sa conduite.

Ainsi c'est en partant d'une des significations de relation que la psychologie des « synthèses mentales » refoulait le plus haut possible dans sa reconstruction des fonctions individuelles, que Freud a inauguré la psychologie qu'on a bizarrement reconnue comme étant celle des profondeurs, sans doute en raison de la portée toute superficielle de ce dont elle prenait la place.

Ces effets dont elle découvrait le sens, elle les désigna hardiment par le sentiment qui leur répond dans le vécu : la culpabilité.

Rien ne saurait mieux manifester l'importance de la révolution freudienne que l'usage technique ou vulgaire, implicite ou rigoureux, avoué ou subreptice, qui est fait en psychologie de cette véritable catégorie omniprésente depuis lors, de méconnue qu'elle était — rien sinon les étranges efforts de certains pour la réduire à des formes « génétiques » ou « objectives », portant la garantie d'un expérimentalisme « behaviouriste », dont il y a belle lurette qu'il serait tari, s'il se privait de lire dans les faits humains les significations qui les spécifient comme tels.

Bien plus, la première *situation* dont encore nous sommes redevables à l'initiative freudienne d'avoir amené la notion en psychologie pour qu'elle y trouve à mesure des temps la plus prodigieuse fortune — première situation, disons-nous, non comme confrontation abstraite dessinant une relation, mais comme crise dramatique se résolvant en structure —, c'est justement celle du crime dans ses deux formes les plus abhorrées, l'Inceste et le Parri-

cide, dont l'ombre engendre toute la pathogénie de l'Œdipe.

On conçoit qu'ayant reçu en psychologie un tel apport du social, le médecin Freud ait été tenté de lui en faire quelques retours, et qu'avec *Totem et Tabou* en 1912, il ait voulu démontrer dans le crime primordial l'origine de la Loi universelle. A quelque critique de méthode que soit sujet ce travail, l'important était qu'il reconnût qu'avec la Loi et le Crime commençait l'homme, après que le clinicien eut montré que leurs significations soutenaient jusqu'à la forme de l'individu non seulement dans sa valeur pour l'autre, mais dans son érection pour lui-même.

Ainsi la conception du *surmoi* vint-elle au jour, fondée d'abord sur des effets de censure inconsciente expliquant des structures psychopathologiques déjà repérées, éclairant bientôt les anomalies de la vie quotidienne, corrélative enfin de la découverte d'une morbidité immense en même temps que de ses ressorts psychogénétiques : la névrose de caractère, les mécanismes d'échec, les impuissances sexuelles, « der gehemmte Mensch ».

Une figure moderne de l'homme se révélait ainsi, qui contrastait étrangement avec les prophéties des penseurs de la fin du siècle, figure aussi dérisoire pour les illusions nourries par les libertaires que pour les inquiétudes inspirées aux moralistes par l'affranchissement des croyances religieuses et l'affaiblissement des liens traditionnels. A la concupiscence luisant aux yeux du vieux Karamazov, quand il interrogeait son fils : « Dieu est mort, alors tout est permis », cet homme, celui-là même qui rêve au suicide nihiliste du héros de Dostoïevski ou qui se force à souffler dans la baudruche nietzschéenne, répond par tous ses maux comme par tous ses gestes : « Dieu est mort, plus rien n'est permis. »

Ces maux et ces gestes, la signification de l'auto-punition les couvre tous. Va-t-il donc falloir l'étendre à tous les criminels, dans la mesure où, selon la formule où s'exprime l'humour glacé du législateur, nul n'étant censé ignorer la loi, chacun peut en prévoir l'incidence et devrait donc être tenu pour en rechercher les coups ?

Cette ironique remarque doit, en nous obligeant à définir ce que la psychanalyse reconnaît comme crimes ou délits émanant du *surmoi*, nous permettre de formuler une critique de la portée de cette notion en anthropologie.

Qu'on se reporte aux remarquables observations *princeps* par lesquelles Alexander et Staub ont introduit la psychanalyse dans la criminologie. Leur teneur est convaincante, qu'il s'agisse de la « tentative d'homicide d'un névrosé », ou des vols singuliers de cet étudiant en médecine qui n'eut de cesse qu'il ne se fît emprisonner par la police berlinoise et qui plutôt que d'acquérir le diplôme auquel ses connaissances et ses dons réels lui donnaient droit, préférait les exercer en infraction à la loi, — ou encore du « possédé des voyages en auto ». Qu'on relise encore l'analyse qu'a faite Mme Marie Bonaparte du cas de Mme Lefebvre : la structure morbide du crime ou des délits est évidente, leur caractère forcé dans l'exécution, leur stéréotypie quand ils se répètent, le style provocant de la défense ou de l'aveu, l'incompréhensibilité des motifs, tout confirme la « contrainte par une force à laquelle le sujet n'a pu résister », et les juges dans tous ces cas ont conclu dans ce sens.

Ces conduites deviennent pourtant tout à fait claires à la lumière de l'interprétation œdipienne. Mais ce qui les distingue comme morbides, c'est leur caractère symbolique. Leur structure psychopathologique n'est point dans la situation criminelle qu'elles expriment, mais dans le mode *irréel* de cette expression.

Pour nous faire comprendre jusqu'au bout, opposons-leur un fait qui, pour être constant dans les fastes des armées, prend toute sa portée du mode, à la fois très large et sélectionné des éléments asociaux, sous lequel s'opère depuis un grand siècle dans nos populations le recrutement des défenseurs de la patrie, voire de l'ordre social, c'est à savoir le goût qui se manifeste dans la collectivité ainsi formée, au jour de gloire qui la met en contact avec ses adversaires civils, pour la situation qui consiste à violer une ou plusieurs femmes en la présence d'un mâle de préférence âgé et préalablement réduit à l'impuissance, sans que rien fasse présumer que les individus qui la réalisent, se distinguent avant comme après comme fils ou comme époux, comme pères ou citoyens, de la moralité normale. Simple fait que l'on peut bien qualifier de divers pour la diversité de la créance qu'on lui accorde selon sa source, et même à proprement parler de divertissant pour la matière que cette diversité offre aux propagandes.

Nous disons que c'est là un crime réel, encore qu'il soit réalisé

précisément dans une forme œdipienne, et le fauteur en serait justement châtié si les conditions héroïques où on le tient pour accompli, n'en faisait le plus souvent assumer la responsabilité au groupe qui couvre l'individu.

Retrouvons donc les formules limpides que la mort de Mauss ramène au jour de notre attention; les structures de la société sont symboliques; l'individu en tant qu'il est normal s'en sert pour des conduites réelles; en tant qu'il est psychopathe, il les exprime par des conduites symboliques.

Mais il est évident que le symbolisme ainsi exprimé ne peut être que parcellaire, tout au plus peut-on affirmer qu'il signale le point de rupture qu'occupe l'individu dans le réseau des agrégations sociales. La manifestation psychopathique peut révéler la structure de la faille, mais cette structure ne peut être tenue que pour un élément dans l'exploration de l'ensemble.

C'est pourquoi les tentatives toujours renouvelées et toujours fallacieuses pour fonder sur la théorie analytique des notions telles que la personnalité modale, le caractère national ou le *surmoi collectif* doivent par nous en être distinguées avec la dernière rigueur. On conçoit certes l'attrait qu'exerce une théorie qui laisse transparaître de façon si sensible la réalité humaine, sur les pionniers de champs d'objectivation plus incertaine; n'avons-nous pas entendu un ecclésiastique plein de bonne volonté se prévaloir auprès de nous de son dessein d'appliquer les données de la psychanalyse à la symbolique chrétienne? Pour couper court à ces extrapolations indues, il n'est que de toujours référer à nouveau la théorie à l'expérience.

C'est en quoi le symbolisme, d'ores et déjà reconnu dans le premier ordre de délinquance que la psychanalyse ait isolé comme psychopathologique, doit nous permettre de préciser, en extension comme en compréhension, la signification sociale de l'œdipisme, comme de critiquer la portée de la notion du *surmoi* pour l'ensemble des sciences de l'homme.

Or les effets psychopathologiques en leur majeure partie, sinon en leur totalité, où sont révélées les tensions issues de l'œdipisme, non moins que les coordonnées historiques qui ont imposé ces effets au génie investigateur de Freud, nous laissent à penser qu'ils expriment une déhiscence du groupe familial au sein de la société.

Cette conception qui se justifie par la réduction de plus en plus étroite de ce groupe à sa forme conjugale, et par la conséquence qui s'ensuit du rôle formateur de plus en plus exclusif qui lui est réservé dans les premières identifications de l'enfant comme dans l'apprentissage des premières disciplines, explique l'accroissement de la puissance captatrice de ce groupe sur l'individu à mesure même du déclin de sa puissance sociale.

Évoquons seulement, pour fixer les idées, le fait que dans une société matrilinéaire comme celle des *Zuni* ou des *Hopi*, le soin de l'enfant à partir du moment de sa naissance revient de droit à la sœur de son père, ce qui l'inscrit dès sa venue au jour dans un double système de relations parentales qui s'enrichiront à chaque étape de sa vie d'une complexité croissante de relations hiérarchisées.

Le problème est donc dépassé de comparer les avantages que peut présenter pour la formation d'un *surmoi* supportable à l'individu, telle organisation prétendue matriarcale de la famille, sur le triangle classique de la structure œdipienne. L'expérience a rendu patent désormais que ce triangle n'est que la réduction au groupe naturel, opérée par une évolution historique, d'une formation où l'autorité conservée au père, seul trait subsistant de sa structure originelle, se montre en fait de plus en plus instable, voire caduque, et les incidences psychopathologiques de cette situation doivent être rapportées tant à la minceur des relations de groupe qu'elle assure à l'individu, qu'à l'ambivalence toujours plus grande de sa structure.

Cette conception se confirme de la notion de la délinquance latente où Aichhorn a été conduit en appliquant l'expérience analytique à la jeunesse dont il avait le soin au titre d'une juridiction spéciale. On sait que Kate Friedlander en a élaboré une conception génétique sous la rubrique du « caractère névrotique », et qu'aussi bien les critiques les plus avisés, d'Aichhorn lui-même à Glover, ont paru s'étonner de l'impuissance de la théorie à distinguer la structure de ce caractère en tant que criminogène, de celle de la névrose où les tensions restent latentes dans les symptômes.

Le propos ici poursuivi permet d'entrevoir que le « caractère névrotique » est le reflet, dans la conduite individuelle, de l'isole-

ment du groupe familial dont ces cas démontrent toujours la position asociale, tandis que la névrose exprime plutôt ses anomalies de structure. Aussi bien ce qui nécessite une explication est-il moins le passage à l'acte délictueux chez un sujet enfermé dans ce que Daniel Lagache a fort justement qualifié de conduite imaginaire, que les procédés par où le névrosé s'adapte partiellement au réel : ce sont, on le sait, ces mutilations autoplastiques qu'on peut reconnaître à l'origine des symptômes.

Cette référence sociologique du « caractère névrotique » concorde du reste avec la genèse qu'en donne Kate Friedlander, s'il est juste de la résumer comme la répétition, à travers la biographie du sujet, des frustrations pulsionnelles qui se seraient comme arrêtées en court-circuit sur la situation œdipienne, sans jamais plus s'engager dans une élaboration de structure.

La psychanalyse dans son appréhension des crimes déterminés par le *surmoi* a donc pour effet de les *irréaliser*. En quoi elle s'accorde avec une reconnaissance obscure qui s'en imposait dès longtemps aux meilleurs parmi ceux auxquels il est dévolu d'assurer l'application de la loi.

Aussi bien les vacillations qu'on enregistre tout au long du XIX^e^ siècle dans la conscience sociale sur le point du droit de punir sont-elles caractéristiques. Sûre d'elle-même et même implacable dès qu'apparaît une motivation utilitaire — au point que l'usage anglais tient à cette époque le délit mineur, fût-il de chapardage, qui est l'occasion d'un homicide pour équivalent à la préméditation qui définit l'assassinat (cf. Alimena, *La premeditazione*) —, la pensée des pénologistes hésite devant le crime où apparaissent des instincts dont la nature échappe au registre utilitariste où se déploie la pensée d'un Bentham.

Une première réponse est donnée par la conception lombrosienne aux premiers temps de la criminologie, qui tient ces instincts pour ataviques, et fait du criminel un survivant d'une forme archaïque de l'espèce, biologiquement isolable. Réponse dont on peut dire qu'elle trahit surtout une beaucoup plus réelle régression philosophique chez ses auteurs, et que son succès ne peut s'expliquer que par les satisfactions que pouvait exiger l'euphorie de la classe dominante, tant pour son confort intellectuel que pour sa mauvaise conscience.

Les calamités de la première guerre mondiale ayant marqué la fin de ces prétentions, la théorie lombrosienne a été rendue aux vieilles lunes, et le plus simple respect des conditions propres à toute science de l'homme, lesquelles nous avons cru devoir rappeler dans notre exorde, s'est imposé même à l'étude du criminel.

*The Individual Offender* de Healy marque une date dans le retour aux principes en posant d'abord celui-ci que cette étude doit être monographique. Les résultats concrets apportés par la psychanalyse marquent une autre date, aussi décisive par la confirmation doctrinale qu'ils apportent à ce principe que par l'ampleur des faits mis en valeur.

Du même coup la psychanalyse résout un dilemme de la théorie criminologique : en irréalisant le crime, elle ne déshumanise pas le criminel.

Bien plus, par le ressort du transfert elle donne cette entrée dans le monde imaginaire du criminel, qui peut être pour lui la porte ouverte sur le réel.

Observons ici la manifestation spontanée de ce ressort dans la conduite du criminel, et le transfert qui tend à se produire sur la personne de son juge, comme les preuves en seraient faciles à recueillir. Citons seulement pour la beauté du fait les confidences du nommé Frank au psychiatre Gilbert chargé de la bonne présentation des accusés au procès de Nuremberg : ce Machiavel dérisoire, et névrosique à point pour que l'ordre insensé du fascisme lui confiât ses hautes œuvres, sentait le remords agiter son âme au seul aspect de dignité incarné dans la figure de ses juges, particulièrement celle du juge anglais, « si élégant », disait-il.

Les résultats obtenus avec des criminels « majeurs » par Melitta Schmiedeberg, encore que leur publication se heurte à l'obstacle que rencontrent toutes nos cures, mériteraient d'être suivis dans leur catamnèse.

Quoi qu'il en soit, les cas qui relèvent clairement de l'œdipisme devraient être confiés à l'analyste sans aucune des limitations qui peuvent entraver son action.

Comment ne pas en faire l'épreuve entière quand la pénologie s'y justifie si mal que la conscience populaire répugne à l'appliquer même dans les crimes *réels*, comme il se voit dans le cas célèbre en Amérique que rapporte Grotjahn dans son article aux *Searchlights*

*on delinquency*, et où l'on voit le jury acquitter, à l'enthousiasme du public, des accusés, alors que toutes les charges avaient semblé les accabler dans la probation de l'assassinat, camouflé en accident de mer, des parents de l'un d'eux.

Achevons ces considérations en complétant les conséquences théoriques qui s'ensuivent dans l'utilisation de la notion du *surmoi*. Le *surmoi*, dirons-nous, doit être tenu pour une manifestation individuelle, liée aux conditions sociales de l'œdipisme. C'est ainsi que les tensions criminelles incluses dans la situation familiale ne deviennent pathogènes que dans les sociétés où cette situation même se désintègre.

En ce sens le *surmoi* révèle la tension, comme la maladie parfois éclaire une fonction en physiologie.

Mais notre expérience des effets du *surmoi*, autant que l'observation directe de l'enfant à la lumière de cette expérience, nous révèle son apparition à un stade si précoce qu'il paraît contemporain, voire antérieur à l'apparition du *moi*.

Mélanie Klein affirme les catégories du Bon et du Mauvais au stade *infans* du comportement, posant le problème de l'implication rétroactive des significations à une étape antérieure à l'apparition du langage. On sait comment sa méthode, en jouant au mépris de toute objection des tensions de l'œdipisme dans une interprétation ultra-précoce des intentions du petit enfant, a tranché ce nœud par l'action, non sans provoquer autour de ses théories des discussions passionnées.

Il reste que la persistance imaginaire des bons et des mauvais objets primordiaux dans des comportements de fuite qui peuvent mettre l'adulte en conflit avec ses responsabilités, va à faire concevoir le *surmoi* comme une instance psychologique qui chez l'homme a une signification générique. Cette notion n'a pour autant rien d'idéaliste; elle s'inscrit dans la réalité de la misère physiologique propre aux premiers mois de la vie de l'homme, sur laquelle a insisté l'un de nous, et elle exprime la dépendance, générique en effet, de l'homme par rapport au milieu humain.

Que cette dépendance puisse apparaître comme signifiante chez l'individu à un stade incroyablement précoce de son développement, ce n'est pas là un fait devant lequel doit reculer le psychanalyste.

Si notre expérience des psychopathes nous a portés au joint de la nature et de la culture, nous y avons découvert cette instance obscure, aveugle et tyrannique qui semble l'antinomie, au pôle biologique de l'individu, de l'idéal du Devoir pur que la pensée kantienne met en pendant à l'ordre incorruptible du ciel étoilé.

Toujours prête à émerger du désarroi des catégories sociales pour recréer, selon la belle expression d'Hesnard, l'Univers morbide de la faute, cette instance n'est saisissable pourtant que dans l'état psychopathique, c'est-à-dire dans l'individu.

Aucune forme donc du *surmoi* n'est inférable de l'individu à une société donnée. Et le seul *surmoi collectif* que l'on puisse concevoir exigerait une désagrégation moléculaire intégrale de la société. Il est vrai que l'enthousiasme dans lequel nous avons vu toute une jeunesse se sacrifier pour des idéaux de néant, nous fait entrevoir sa réalisation possible à l'horizon de phénomènes sociaux de masse qui supposeraient alors l'échelle universelle.

## IV. *Du crime dans ses rapports avec la réalité du criminel : si la psychanalyse en donne la mesure, elle indique son ressort social fondamental.*

La responsabilité, c'est-à-dire le châtiment, est une caractéristique essentielle de l'idée de l'homme qui prévaut dans une société donnée.

Une civilisation dont les idéaux seront toujours plus utilitaires, engagée qu'elle est dans le mouvement accéléré de la production, ne peut plus rien connaître de la signification expiatoire du châtiment. Si elle retient sa portée exemplaire, c'est en tendant à l'absorber dans sa fin correctionnelle. Au reste celle-ci change insensiblement d'objet. Les idéaux de l'humanisme se résolvent dans l'utilitarisme du groupe. Et comme le groupe qui fait la loi, n'est point, pour des raisons sociales, tout à fait rassuré sur la justice des fondements de sa puissance, il s'en remet à un humanitarisme où s'expriment également la révolte des exploités et la mauvaise conscience des exploiteurs, auxquels la notion du châtiment est devenue également insupportable. L'antinomie idéologique reflète ici comme ailleurs le malaise social. Elle cherche maintenant sa solution dans une position scientifique du problème : à savoir dans une analyse

psychiatrique du criminel à quoi doit se rapporter, en fin du compte de toutes les mesures de prévention contre le crime et de protection contre sa récidive, ce qu'on peut désigner comme une conception sanitaire de la pénologie.

Cette conception suppose résolus les rapports du droit à la violence et le pouvoir d'une police universelle. Nous l'avons vu en effet portant haut à Nuremberg et quoique l'effet sanitaire de ce procès reste douteux eu égard à la suppression des maux sociaux qu'il prétendait à réprimer, le psychiatre n'y aurait su manquer pour des raisons d' « humanité», dont on peut voir qu'elles tiennent plus du respect de l'objet humain que de la notion du prochain.

A l'évolution du sens du châtiment répond en effet une évolution parallèle de la probation du crime.

Commençant dans les sociétés religieuses par l'ordalie ou par l'épreuve du serment où le coupable se désigne par les ressorts de la croyance ou offre son destin au jugement de Dieu, la probation, à mesure que se précise la personnalité juridique de l'individu, exige toujours plus de son engagement dans l'aveu. C'est pourquoi toute l'évolution humaniste du Droit en Europe, qui commence à la redécouverte du Droit romain dans l'École de Bologne jusqu'à la captation entière de la justice par les légistes royaux et l'universalisation de la notion du Droit des gens, est strictement corrélative, dans le temps et dans l'espace, de la diffusion de la torture inaugurée également à Bologne comme moyen de probation du crime. Fait dont on ne semble pas avoir mesuré jusqu'ici la portée.

C'est que le mépris de la conscience qui se manifeste dans la réapparition générale de cette pratique comme procédé d'oppression, nous cache quelle foi en l'homme il suppose comme procédé d'application de la justice.

Si c'est au moment précis où notre société a promulgué les Droits de l'homme, idéologiquement fondés dans l'abstraction de son être naturel, que la torture a été abandonnée dans son usage juridique, — ce n'est pas en raison d'un adoucissement des mœurs, difficile à soutenir dans la perspective historique que nous avons de la réalité sociale au XIXe siècle, c'est que ce nouvel homme, abstrait de sa consistance sociale, *n'est plus croyable* dans l'un ni dans l'autre sens de ce terme; c'est-à-dire que, n'étant plus peccable, on ne peut ajouter foi à son existence comme criminel, ni du même coup à

son aveu. Dès lors il faut avoir ses motifs, avec les mobiles du crime, et ces motifs et ces mobiles doivent être compréhensibles, et compréhensibles pour tous, ce qui implique, comme l'a formulé un des meilleurs esprits parmi ceux qui ont tenté de repenser la « philosophie pénale » dans sa crise, et ceci avec une rectitude sociologique digne de faire reviser un injuste oubli, nous avons nommé Tarde, ce qui implique, dit-il, deux conditions pour la pleine responsabilité du sujet : la similitude sociale et l'identité personnelle.

Dès lors la porte du prétoire est ouverte au psychologue, et le fait qu'il n'y apparaît que rarement en personne prouve seulement la carence sociale de sa fonction.

A partir de ce moment, la « situation d'accusé », pour employer l'expression de Roger Grenier, ne peut plus être décrite que comme le rendez-vous de vérités inconciliables : comme il apparaît à l'audition du moindre procès de Cour d'Assises où l'expert est appelé à témoigner. Le manque de commune mesure est flagrant entre les références sentimentales où s'affrontent ministère public et avocat parce que ce sont celles du jury, et les notions objectives que l'expert apporte, mais que, peu dialecticien, il n'arrive point à faire saisir, faute de pouvoir les asséner en une conclusion d'irresponsabilité.

Et l'on peut voir cette discordance dans l'esprit de l'expert lui-même se retourner contre sa fonction en un ressentiment manifesté au mépris de son devoir; puisque le cas s'est rencontré d'un expert auprès du Tribunal se refusant à tout autre examen que physique d'un inculpé au reste manifestement valide mentalement, en se retranchant derrière le Code de ce qu'il n'avait pas à conclure sur le fait de l'acte imputé au sujet par l'enquête de police, alors qu'une expertise psychiatrique l'avertissait expressément qu'un simple examen de ce point de vue démontrait avec certitude que l'acte en question était de pure apparence et que, geste de répétition obsessionnelle, il ne pouvait constituer, dans le lieu clos quoique surveillé où il s'était produit, un délit d'exhibition.

A l'expert pourtant est remis un pouvoir presque discrétionnaire dans le dosage de la peine, pour peu qu'il se serve de la rallonge ajoutée par la loi à son usage à l'article 64 du Code.

Mais avec le seul instrument de cet article, si même il ne peut

répondre du caractère contraignant de la force qui a entraîné l'acte du sujet, du moins peut-il chercher *qui* a subi cette contrainte.

Mais à une telle question seul peut répondre le psychanalyste, dans la mesure où lui seul a une expérience dialectique du sujet.

Remarquons qu'un des premiers éléments dont cette expérience lui ait appris à saisir l'autonomie psychique, à savoir ce que la théorie a progressivement approfondi comme représentant l'instance du moi, est aussi ce qui dans le dialogue analytique est avoué par le sujet comme de lui-même, ou plus exactement ce qui, tant de ses actes que de ses intentions, a son aveu. Or d'un tel aveu Freud a reconnu la forme qui est la plus caractéristique de la fonction qu'il représente : c'est la *Verneinung*, la dénégation.

On pourrait décrire ici toute une sémiologie des formes culturelles par où se communique la subjectivité, commençant par la restriction mentale caractéristique de l'humanisme chrétien et dont on a tant reproché aux admirables moralistes qu'étaient les Jésuites d'avoir codifié l'usage, continuant par le Kêtman, sorte d'exercice de protection contre la vérité, que Gobineau nous indique comme général dans ses relations si pénétrantes sur la vie sociale du Moyen-Orient, passant au Jang, cérémonial des refus que la politesse chinoise pose comme échelons à la reconnaissance d'autrui, pour reconnaître la forme la plus caractéristique d'expression du sujet dans la société occidentale, dans la protestation d'innocence, et poser que la sincérité est le premier obstacle rencontré par la dialectique dans la recherche des intentions véritables, l'usage primaire de la parole semblant avoir pour fin de les déguiser.

Mais ce n'est là que l'affleurement d'une structure qui se retrouve à travers toutes les étapes de la genèse du *moi*, et montre que la dialectique donne la loi inconsciente des formations, même les plus archaïques, de l'appareil d'adaptation, confirmant ainsi la gnoséologie de Hegel qui formule la loi génératrice de la réalité dans le procès : thèse, antithèse, et synthèse. Et il est certes piquant de voir des marxistes s'escrimer à découvrir dans le progrès des notions essentiellement idéalistes qui constituent les mathématiques les traces imperceptibles de ce procès, et en méconnaître la forme là où elle doit le plus vraisemblablement apparaître, à savoir dans la seule psychologie qui manifestement touche au

concret, pour si peu que sa théorie s'avoue guidée par cette forme.

Il est d'autant plus significatif de la reconnaître dans la succession des crises, sevrage, intrusion, Œdipe, puberté, adolescence, qui refont chacune une nouvelle synthèse des appareils du *moi* dans une forme toujours plus aliénante pour les pulsions qui y sont frustrées, toujours moins idéale pour celles qui y trouvent leur normalisation. Cette forme est produite par le phénomène psychique, peut-être le plus fondamental qu'ait découvert la psychanalyse : l'identification, dont la puissance formative s'avère même en biologie. Et chacune des périodes dites de latence pulsionnelle (dont la série correspondante se complète de celle qu'a découverte Franz Wittels pour l'*ego* adolescent), est caractérisée par la domination d'une structure typique des objets du désir.

L'un de nous a décrit dans l'identification du sujet *infans* à l'image spéculaire le modèle qu'il tient pour le plus significatif, en même temps que le moment le plus originel, du rapport fondamentalement aliénant où l'être de l'homme se constitue dialectiquement.

Il a démontré aussi que chacune de ces identifications développe une agressivité que la frustration pulsionnelle ne suffit pas à expliquer, sinon dans la compréhension du *common sense*, cher à M. Alexander, — mais qui exprime la discordance qui se produit dans la réalisation aliénante : phénomène dont on peut exemplifier la notion par la forme grimaçante qu'en donne l'expérience sur l'animal dans l'ambiguïté croissante (telle d'une ellipse à un cercle) de signaux conditionnés à l'opposé.

Cette tension manifeste la négativité dialectique inscrite aux formes mêmes où s'engagent chez l'homme les forces de la vie, et l'on peut dire que le génie de Freud a donné sa mesure en la reconnaissant comme « pulsion du moi » sous le nom d'instinct de mort.

Toute forme du moi incarne en effet cette négativité, et l'on peut dire que si Clothô, Lachésis, Atropos se partagent le soin de notre destin, c'est de concert qu'elles tordent le fil de notre identité.

Ainsi la tension agressive intégrant la pulsion frustrée chaque fois que le défaut d'adéquation de l' « autre » fait avorter l'identification résolutive, elle détermine par là un type d'objet qui

devient criminogène dans la suspension de la dialectique du moi.

C'est la structure de cet objet dont l'un de nous a tenté de montrer le rôle fonctionnel et la corrélation au délire dans deux formes extrêmes d'homicide paranoïaque, le cas « Aimée » et celui des sœurs Papin. Ce dernier cas faisant la preuve que seul l'analyste peut démontrer contre le sentiment commun l'aliénation de la réalité du criminel, dans un cas où le crime donne l'illusion de répondre à son contexte social.

Ce sont aussi ces structures de l'objet qu'Anna Freud, Kate Friedlander, Bowlby déterminent en tant qu'analystes, dans les faits de vol chez les jeunes délinquants, selon que s'y manifeste le symbolisme de don de l'excrément ou la revendication œdipienne, la frustration de la présence nourricière ou celle de la masturbation phallique, — et la notion que cette structure répond à un type de réalité qui détermine les actes du sujet, guide cette part qu'ils appellent éducative de leur conduite à son égard.

Éducation qui est plutôt une dialectique vivante, selon laquelle l'éducateur par son non-agir renvoie les agressions propres au moi à se lier pour le sujet en s'aliénant dans ses relations à l'autre, pour qu'il puisse alors les délier par les manœuvres de l'analyse classique.

Et certes l'ingéniosité et la patience qu'on admire dans les initiatives d'un pionnier comme Aichhorn, ne font pas oublier que leur forme doit toujours être renouvelée pour surmonter les *résistances* que le « groupe agressif » ne peut manquer de déployer contre toute technique reconnue.

Une telle conception de l'action de « redressement » est à l'opposé de tout ce que peut inspirer une psychologie qui s'étiquette génétique, qui dans l'enfant ne fait que mesurer ses aptitudes dégressives à répondre aux questions qui lui sont posées dans le registre purement abstrait des catégories mentales de l'adulte, et que suffit à renverser la simple appréhension de ce fait primordial que l'enfant, dès ses premières manifestations de langage, se sert de la syntaxe et des particules selon les nuances que les postulats de la « genèse » mentale ne devraient lui permettre d'atteindre qu'au sommet d'une carrière de métaphysicien.

Et puisque cette psychologie prétend atteindre sous ces aspects

crétinisés la réalité de l'enfant, disons que c'est le pédant qu'on peut bien avertir qu'il devra revenir de son erreur, quand les mots de « Vive la mort », proférés par des lèvres qui ne savent pas ce qu'elles disent, lui feront entendre que la dialectique circule brûlante dans la chair avec le sang.

Cette conception spécifie encore la sorte d'expertise que l'analyste peut donner de la réalité du crime en se fondant sur l'étude de ce qu'on peut appeler les techniques négativistes du moi, qu'elles soient subies par le criminel d'occasion ou dirigées par le criminel d'habitude : à savoir l'inanisation basale des perspectives spatiales et temporelles nécessitées par la prévision intimidante où se fie naïvement la théorie dite « hédoniste » de la pénologie, la subduction progressive des intérêts dans le champ de la tentation objectale, le rétrécissement du champ de la conscience à la mesure d'une appréhension somnambulique de l'immédiat dans l'exécution de l'acte, et sa coordination structurale avec des fantasmes qui en absentent l'auteur, annulation idéale ou créations imaginaires, sur quoi s'insèrent selon une spontanéité inconsciente les dénégations, les alibis, les simulations où se soutient la réalité aliénée qui caractérise le sujet.

Nous voulons dire ici que toute cette chaîne n'a point ordinairement l'organisation *arbitraire* d'une conduite délibérée et que les anomalies de structure que l'analyste peut y relever seront pour lui autant de repères sur la voie de la vérité. Ainsi interprétera-t-il plus profondément le sens des traces souvent paradoxales par où se désigne l'auteur du crime, et qui signifient moins les erreurs d'une exécution imparfaite que les ratés d'une trop réelle « psychopathologie quotidienne ».

Les identifications anales, que l'analyse a découvertes aux origines du *moi*, donnent son sens à ce que la médecine légale désigne en argot policier sous le nom de « carte de visite ». La « signature » souvent flagrante laissée par le criminel peut indiquer à quel moment de l'identification du *moi* s'est produite la répression par quoi l'on peut dire que le sujet ne peut répondre de son crime, par quoi aussi il y reste attaché dans sa dénégation.

Il n'est pas jusqu'au phénomène du miroir où un cas récemment publié par Mlle Boutonier ne nous montre le ressort d'un réveil du criminel à la conscience de ce qui le condamne.

Ces répressions, recourrons-nous pour les surmonter à un de ces procédés de narcose si singulièrement promus à l'actualité par les alarmes qu'ils provoquent chez les vertueux défenseurs de l'inviolabilité de la conscience?

Nul, moins que le psychanalyste, ne s'égarera dans cette voie, et d'abord parce que, contre la mythologie confuse au nom de quoi les ignorants en attendent la « levée des censures », le psychanalyste sait le sens précis des répressions qui définissent les limites de la synthèse du *moi*.

Dès lors, s'il sait déjà que pour l'inconscient refoulé quand l'analyse le restaure dans la conscience, c'est moins le contenu de sa révélation que le ressort de sa reconquête qui fait l'efficace du traitement, — à fortiori pour les déterminations inconscientes qui supportent l'affirmation même du *moi*, il sait que la réalité, qu'il s'agisse de la motivation du sujet ou parfois de son action elle-même, ne peut apparaître que par le progrès d'un dialogue que le crépuscule narcotique ne saurait rendre qu'inconsistant. Ici pas plus qu'ailleurs la vérité n'est un donné qu'on puisse saisir dans son inertie, mais une dialectique en marche.

Ne cherchons donc point la réalité du crime pas plus que celle du criminel par le moyen de la narcose. Les vaticinations qu'elle provoque, déroutantes pour l'enquêteur, sont dangereuses pour le sujet, qui, pour si peu qu'il participe d'une structure psychotique, peut y trouver le « moment fécond » d'un délire.

La narcose comme la torture a ses limites : elle ne peut faire avouer au sujet ce qu'il ne sait pas.

Ainsi dans les *Questions médico-légales* dont le livre de Zacchias nous témoigne qu'elles étaient posées dès le XVII^e siècle autour de la notion de l'unité de la personnalité et des ruptures possibles qu'y peut apporter la maladie, la psychanalyse apporte l'appareil d'examen qui couvre encore un champ de liaison entre la nature et la culture : ici, celui de la synthèse personnelle, dans son double rapport d'identification formelle qui s'ouvre sur les béances des dissociations neurologiques (des raptus épileptiques aux amnésies organiques) d'une part, — d'autre part d'assimilation aliénante qui s'ouvre sur les tensions des relations de groupe.

Ici le psychanalyste peut indiquer au sociologue les fonctions criminogènes propres à une société qui, exigeant une intégration

verticale extrêmement complexe et élevée de la collaboration sociale, nécessaire à sa production, propose aux sujets qu'elle y emploie des idéaux individuels qui tendent à se réduire à un plan d'assimilation de plus en plus horizontal.

Cette formule désigne un procès dont on peut exprimer sommairement l'aspect dialectique en remarquant que, dans une civilisation où l'idéal individualiste a été élevé à un degré d'affirmation jusqu'alors inconnu, les individus se trouvent tendre vers cet état où ils penseront, sentiront, feront et aimeront exactement les choses aux mêmes heures dans des portions de l'espace strictement équivalentes.

Or la notion fondamentale de l'agressivité corrélative à toute identification aliénante permet d'apercevoir qu'il doit y avoir dans les phénomènes d'assimilation sociale à partir d'une certaine échelle quantitative une limite, où les tensions agressives uniformisées doivent se précipiter en des points où la masse se rompt et se polarise.

On sait au reste que ces phénomènes ont déjà, sous le seul point de vue du rendement, attiré l'attention des exploiteurs du travail qui ne se payent pas de mots, et a justifié les frais à la *Hawthorne Western Electric* d'une étude suivie des relations de groupe dans leurs effets sur les dispositions psychiques les plus désirables chez les employés.

Une séparation complète par exemple entre le groupe vital constitué par le sujet et les siens, et le groupe fonctionnel où doivent être trouvés les moyens de subsistance du premier, fait qu'on illustre assez en disant qu'il rend M. Verdoux vraisemblable, — une anarchie d'autant plus grande des images du désir qu'elles semblent graviter de plus en plus autour de satisfactions scoptophiliques, homogénéisées dans la masse sociale, — une implication croissante des passions fondamentales de la puissance, de la possession et du prestige dans les idéaux sociaux, sont autant d'objets d'études pour lesquelles la théorie analytique peut offrir au statisticien des coordonnées correctes pour y introduire ses mesures.

Ainsi le politique même et le philosophe y trouveront-ils leur bien. Connotant dans telle société démocratique dont les mœurs étendent leur domination sur le monde, l'apparition d'une crimi-

nalité truffant le corps social, au point d'y prendre des formes légalisées, l'insertion du type psychologique du criminel entre ceux du recordman, du philanthrope ou de la vedette, voire sa réduction au type général de la servitude du travail, et la signification sociale du crime réduite à son usage publicitaire.

Ces structures, où une assimilation sociale de l'individu poussée à l'extrême montre sa corrélation à une tension agressive dont l'impunité relative dans l'État est très sensible à un sujet d'une culture différente (comme l'était par exemple le jeune Sun Yat Sen), apparaissent renversées quand, selon un procès formel déjà décrit par Platon, la tyrannie succède à la démocratie et opère sur les individus, réduits à leur numéro ordinal, l'acte cardinal de l'addition, bientôt suivi des trois autres opérations fondamentales de l'arithmétique.

C'est ainsi que dans la société totalitaire, si la « culpabilité objective » des dirigeants les fait traiter comme criminels et responsables, l'effacement relatif de ces notions, qu'indique la conception sanitaire de la pénologie, porte ses fruits pour tous les autres. Le camp de concentration s'ouvre, pour l'alimentation duquel les qualifications intentionnelles de la rébellion sont moins décisives qu'un certain rapport quantitatif entre la masse sociale et la masse bannie.

Il pourra sans doute être calculé dans les termes de la mécanique développée par la psychologie dite de groupe, et permettre de déterminer la constante irrationnelle qui doit répondre à l'agressivité caractéristique de l'aliénation fondamentale de l'individu.

Ainsi dans l'injustice même de la cité — et toujours incompréhensible à l' « intellectuel » soumis à la « loi du cœur » —, se révèle le progrès où l'homme se crée à sa propre image.

V. *De l'inexistence des « instincts criminels » : la psychanalyse s'arrête à l'objectivation du Ça et revendique l'autonomie d'une expérience irréductiblement subjective.*

Si la psychanalyse apporte des lumières que nous avons dites à l'objectivation psychologique du crime et du criminel, n'a-t-elle pas aussi son mot à prononcer sur leurs facteurs innés?

Observons d'abord la critique à laquelle il faut soumettre l'idée confuse à laquelle se confient beaucoup d'honnêtes gens : celle qui voit dans le crime une éruption des « instincts » renversant la « barrière » des forces morales d'intimidation. Image difficile à extirper pour la satisfaction qu'elle donne même à des têtes graves, en leur montrant le criminel sous garde forte, et le gendarme tutélaire, qui pour être caractéristique de notre société, passe ici à une rassurante omniprésence.

Que si l'instinct signifie en effet l'animalité incontestable de l'homme, on ne voit point pourquoi elle serait moins docile d'être incarnée en un être raisonnable. La forme de l'adage : *homo homini lupus* trompe sur son sens, et Balthazar Gracian en un chapitre de son *Criticon* forge une fable où il montre ce que veut dire la tradition moraliste en exprimant que la férocité de l'homme à l'endroit de son semblable dépasse tout ce que peuvent les animaux, et qu'à la menace qu'elle jette à la nature entière, les carnassiers eux-même reculent horrifiés.

Mais cette cruauté même implique l'humanité. C'est un semblable qu'elle vise, même dans un être d'une autre espèce. Nulle expérience plus loin que celle de l'analyse n'a sondé, dans le vécu, cette équivalence dont nous avertit le pathétique appel de l'Amour : c'est toi-même que tu frappes, et la déduction glacée de l'Esprit : c'est dans la lutte à mort de pur prestige que l'homme se fait reconnaître par l'homme.

Si en un autre sens on désigne par instincts des conduites ataviques dont la violence eût été nécessitée par la loi de la jungle primitive et que quelque fléchissement physiopathologique libérerait, à la façon des impulsions morbides, du niveau inférieur où elles seraient contenues, — on peut se demander pourquoi, depuis que l'homme est homme, il ne se révèle pas aussi des impulsions à bêcher, à planter, à faire la cuisine, voire à enterrer les morts.

La psychanalyse certes comporte une théorie des instincts, fort élaborée, et à vrai dire la première théorie vérifiable qu'on en ait donné chez l'homme. Mais elle nous les montre engagés dans un métamorphisme où la formule de leur organe, de leur direction et de leur objet, est un couteau de Jeannot aux pièces indéfiniment échangeables. Les *Triebe* ou pulsions, qui s'y isolent,

constituent seulement un système d'équivalences énergétiques où nous référons les échanges psychiques, non en tant qu'ils se subordonnent à quelque conduite toute montée, naturelle ou acquise, mais en tant qu'ils symbolisent, voire intègrent dialectiquement, les fonctions des organes où apparaissent les échanges naturels, à savoir les orifices, buccal, anal et génito-urinaire.

Dès lors ces pulsions ne nous apparaissent que dans des liaisons très complexes, où leur gauchissement même ne peut faire préjuger de leur intensité d'origine. Parler d'un excès de *libido* est une formule vide de sens.

S'il est en fait une notion qui se dégage d'un grand nombre d'individus capables, tant par leurs antécédents que par l'impression « constitutionnelle » qu'on retire de leur contact et de leur aspect, de donner l'idée de « tendances criminelles », — c'est bien plutôt celle d'un défaut que d'un excès vital. Leur hypogénitalité est souvent manifeste et leur climat rayonne la froideur libidinale.

Si de nombreux sujets dans leurs délits, exhibitions, vols, grivèleries, diffamations anonymes, voire dans les crimes de la passion meurtrière, trouvent et recherchent une stimulation sexuelle, celle-ci, quoi qu'il en soit des mécanismes qui la causent, angoisse, sadisme ou association situationnelle, ne saurait être tenue pour un effet de débordement des instincts.

Assurément la corrélation est évidente de nombreuses perversions chez les sujets qui viennent à l'examen criminologique, mais elle ne peut être évaluée psychanalytiquement qu'en fonction de la fixation objectale, de la stagnation de développement, de l'implication dans la structure du *moi*, des refoulements névrotiques qui constituent le cas individuel.

Plus concrète est la notion dont notre expérience complète la topique psychique de l'individu : celle du *Ça*, mais aussi combien plus que les autres difficile à saisir.

En faire la somme des dispositions innées est une définition purement abstraite et sans valeur d'usage.

Un terme de constante situationnelle, fondamentale dans ce que la théorie désigne comme automatismes de répétition, paraît s'y rapporter, la déduction étant faite des effets du refoulé et des identifications du moi, et peut intéresser les faits de récidive.

Le *Ça* sans doute implique aussi ces élections fatales, manifestes

dans le mariage, la profession ou l'amitié, et qui souvent apparaissent dans le crime comme une révélation des figures du destin.

Les « tendances » du sujet d'autre part ne sont point sans montrer des glissements liés au niveau de leur satisfaction. On voudrait poser la question des effets qu'y peut avoir un certain indice de satisfaction criminelle.

Mais nous sommes là peut-être aux limites de notre action dialectique, et la vérité qu'il nous est donné d'y reconnaître avec le sujet, ne saurait être réduite à l'objectivation scientifique.

A l'aveu que nous recevons du névrosé ou du pervers de la jouissance ineffable qu'ils trouvent à se perdre dans l'image fascinante, nous pouvons mesurer la puissance d'un hédonisme, qui nous introduira aux rapports ambigus de la réalité et du plaisir. Si à nous référer à ces deux grands principes, nous décrivons le sens d'un développement normatif, comment ne pas être saisi de l'importance des fonctions fantasmatiques dans les motifs de ce progrès, et combien captive reste la vie humaine de l'illusion narcissique dont nous savons qu'elle tisse ses plus « réelles » coordonnées. Et d'autre part tout n'est-il pas déjà pesé près du berceau aux balances incommensurables de la Discorde et de l'Amour ?

Au-delà de ces antinomies qui nous amènent au seuil de la sagesse, il n'y a pas de crime absolu, et il existe encore malgré l'action de police étendue par notre civilisation au monde entier, des associations religieuses, liées par une pratique du crime, où leurs adeptes savent retrouver les présences surhumaines qui dans l'équilibre de l'Univers veillent à la destruction.

Pour nous dans les limites que nous nous sommes efforcés de définir comme celles où nos idéaux sociaux réduisent la compréhension du crime et qui conditionnent son objectivation criminologique, si nous pouvons apporter une vérité d'une rigueur plus juste, n'oublions pas que nous le devons à la fonction privilégiée : celle du recours du sujet au sujet, qui inscrit nos devoirs dans l'ordre de la fraternité éternelle : sa règle est aussi la règle de toute action à nous permise.

# *Propos sur la causalité psychique*

Ces lignes ont été prononcées le 28 septembre 1946 au titre d'un rapport, aux journées psychiatriques à Bonneval. Henry Ey avait mis à l'ordre du jour de ces entretiens le thème de « la Psychogenèse ». L'ensemble des rapports et de la discussion a été publié en un volume intitulé : *Le Problème de la phychogenèse des névroses et des psychoses*, paru chez Desclée de Brouwer. Le rapport présent a ouvert la réunion.

## 1. *Critique d'une théorie organiciste de la folie, l'organo-dynamisme d'Henri Ey.*

Invité par notre hôte, il y a déjà trois ans, à m'expliquer devant vous sur la causalité psychique, je suis mis dans une position double. Je suis appelé à formuler une position radicale du problème : celle qu'on suppose être la mienne et qui l'est en effet. Et je dois le faire dans un débat parvenu à un degré d'élaboration où je n'ai point concouru. Je pense répondre à votre attente en visant sur ces deux faces à être direct, sans que personne puisse exiger que je sois complet.

Je me suis éloigné pendant plusieurs années de tout propos de m'exprimer. L'humiliation de notre temps, sous les ennemis du genre humain, m'en détournait, et je me suis abandonné après Fontenelle à ce fantasme d'avoir la main pleine de vérités pour mieux la refermer sur elles. J'en confesse le ridicule, parce qu'il marque les limites d'un être au moment où il va porter témoignage. Faut-il dénoncer là quelque défaillance à ce qu'exige de nous le mouvement du monde, si de nouveau me fut proposée la parole, au moment même où s'avéra pour les moins clairvoyants

qu'une fois encore l'infatuation de la puissance n'avait fait que servir la ruse de la Raison? Je vous laisse de juger ce qu'en peut pâtir ma recherche.

Du moins ne pensé-je point manquer aux exigences de la vérité, en me réjouissant qu'ici elle puisse être défendue dans les formes courtoises d'un tournoi de la parole.

C'est pourquoi je m'inclinerai d'abord devant un effort de pensée et d'enseignement qui est l'honneur d'une vie et le fondement d'une œuvre, et si je rappelle à notre ami Henri Ey que par nos soutenances théoriques premières, nous sommes entrés ensemble du même côté de la lice, ce n'est pas seulement pour m'étonner de nous retrouver si opposés aujourd'hui.

A vrai dire, dès la publication, dans l'*Encéphale* de 1936, de son beau travail en collaboration avec Julien Rouart, l'*Essai d'application des principes de Jackson à une conception dynamique de la neuro-psychiatrie*, je constatais — mon exemplaire en porte la trace — tout ce qui le rapprochait et devait le rendre toujours plus proche d'une doctrine du trouble mental que je crois incomplète et fausse et qui se désigne elle-même en psychiatrie sous le nom d'organicisme.

En toute rigueur l'organo-dynamisme de Henri Ey s'inclut valablement dans cette doctrine par le seul fait qu'il ne peut rapporter la genèse du trouble mental en tant que tel, qu'il soit fonctionnel ou lésionnel dans sa nature, global ou partiel dans sa manifestation, et aussi dynamique qu'on le suppose dans son ressort, à rien d'autre qu'au jeu des appareils constitués dans l'étendue intérieure au tégument du corps. Le point crucial, à mon point de vue, est que ce jeu, aussi énergétique et intégrant qu'on le conçoive, repose toujours en dernière analyse sur une interaction moléculaire dans le mode de l'étendue « partes extra partes » où se construit la physique classique, je veux dire dans ce mode, qui permet d'exprimer cette interaction sous la forme d'un rapport de fonction à variable, lequel constitue son déterminisme.

L'organicisme va s'enrichissant des conceptions mécanistes aux dynamistes et même aux gestaltistes, et la conception empruntée par Henri Ey à Jackson prête, certes à cet enrichissement, à quoi sa discussion même a contribué : il ne sort pas des limites que je viens de définir; et c'est ce qui, de mon point de vue, rend sa différence négligeable avec la position de mon maître Clérambault

ou de M. Guiraud, — étant précisé que la position de ces deux auteurs a révélé une valeur psychiatrique qui me paraît la moins négligeable, on verra en quel sens.

De toute façon, Henri Ey ne peut répudier ce cadre où je l'enferme. Fondé sur une référence cartésienne qu'il a certainement reconnue et dont je le prie de bien ressaisir le sens, ce cadre ne désigne rien d'autre que ce recours à l'évidence de la réalité physique, qui vaut pour lui comme pour nous tous depuis que Descartes l'a fondée sur la notion de l'étendue. Les « fonctions énergétiques », aux termes de Henri Ey, n'y rentrent pas moins que « les fonctions instrumentales » [1], puisqu'il écrit « qu'il y a non seulement possibilité mais nécessité de rechercher les conditions chimiques, anatomiques, etc. » du processus « cérébral générateur, spécifique de la maladie » mentale, ou encore « les lésions qui affaiblissent les processus énergétiques nécessaires au déploiement des fonctions psychiques ».

Ceci va de soi au reste, et je ne fais ici que poser en manière liminaire la frontière que j'entends mettre entre nous.

Ceci posé, je m'attacherai d'abord à une critique de l'organodynamisme de Henri Ey, non pour dire que sa conception ne puisse se soutenir, comme notre présence à tous ici le prouve suffisamment, mais pour démontrer dans l'explicitation authentique qu'elle doit tant à la rigueur intellectuelle de son auteur qu'à la qualité dialectique de vos débats, qu'elle n'a pas les caractères de l'idée vraie.

On s'étonnera peut-être que je passe outre à ce tabou philosophique qui frappe la notion du vrai dans l'épistémologie scientifique, depuis que s'y sont diffusées les thèses spéculatives dites pragmatistes. C'est que vous verrez que la question de la vérité

1. On peut lire le dernier exposé actuellement paru des points de vue d'Henri Ey dans la brochure qui donne le rapport présenté par J. de Ajuriaguerra et H. Hécaen aux Journées de Bonneval de 1943 (soit de la session immédiatement antécédente). A ce rapport qui est une critique de sa doctrine, H. Ey apporte en effet une introduction et une longue réponse. Certaines des citations qui suivront leur sont empruntées. (*Rapports de la Neurologie et de la Psychiatrie*. H. Ey, J. de Ajuriaguerra et H. Hécaen, Hermann édit., 1947. N° 1018 de la collection bien connue : « Actualités scientifiques et industrielles ».) D'autres citations ne se trouvent pourtant que dans des textes dactylographiés où s'est poursuivie une très féconde discussion qui a préparé les Journées de 1945.

conditionne dans son essence le phénomène de la folie, et qu'à vouloir l'éviter, on châtre ce phénomène de la signification par où je pense vous montrer qu'il tient à l'être même de l'homme.

Pour l'usage critique que j'en ferai à l'instant je resterai près de Descartes en posant la notion du vrai sous la forme célèbre que lui a donnée Spinoza : *Idea vera debet cum suo ideato convenire.* Une idée vraie doit (l'accent est sur ce mot qui a le sens de : c'est sa nécessité propre), doit être en accord avec ce qui est idéé par elle.

La doctrine de Henri Ey fait la preuve du contraire, en ceci qu'à mesure de son développement elle présente une contradiction croissante avec son problème originel et permanent.

Ce problème dont c'est le mérite éclatant d'Henri Ey que d'en avoir senti et assumé la portée, c'est celui qui s'inscrit encore aux titres que portent ses productions les plus récentes : le problème des limites de la neurologie et de la psychiatrie, — qui certes n'aurait pas plus d'importance que concernant toute autre spécialité médicale, s'il n'engageait l'originalité propre à l'objet de notre expérience. J'ai nommé la folie : comme je loue Ey d'en maintenir obstinément le terme, avec tout ce qu'il peut présenter de suspect par son antique relent de sacré à ceux qui voudraient le réduire de quelque façon à l'*omnitudo realitatis.*

Pour parler en termes concrets, y a-t-il rien qui distingue l'aliéné des autres malades, si ce n'est qu'on l'enferme dans un asile, alors qu'on les hospitalise ? Ou encore l'originalité de notre objet est-elle de pratique - sociale — ou de raison - scientifique ?

Il était clair qu'Henri Ey ne pourrait que s'éloigner d'une telle raison, dès lors qu'il l'allait chercher dans les conceptions de Jackson. Car celles-ci, si remarquables qu'elles soient pour leur temps par leurs exigences totalitaires quant aux fonctions de relation de l'organisme, ont pour principe et pour fin de ramener à une échelle commune de dissolutions, troubles neurologiques et troubles psychiatriques. C'est ce qui s'est passé en effet, et quelque subtile orthopédie qu'ait apportée Ey à cette conception, ses élèves Hécaen, Follin et Bonnafé lui démontrent aisément qu'elle ne permet pas de distinguer essentiellement l'aphasie de la démence, l'algie fonctionnelle de l'hypochondrie, l'hallucinose des hallucinations, ni même certaine agnosie de tel délire.

Et je lui pose moi-même la question à propos, par exemple, du

malade célèbre de Gelb et Goldstein, dont l'étude a été reprise séparément sous d'autres angles par Bénary et par Hochheimer : ce malade atteint d'une lésion occipitale détruisant les deux calcarines, présentait autour d'une cécité psychique, des troubles électifs de tout le symbolisme catégorial, tels qu'une abolition du comportement du montrer en contraste avec la conservation du saisir, — des troubles agnosiques très élevés qu'on doit concevoir comme une asymbolie de tout le champ perceptif, — un déficit de l'appréhension significative en tant que telle, manifesté par l'impossibilité de comprendre l'analogie dans un mouvement direct de l'intelligence, alors qu'il pouvait la retrouver dans une symétrie verbale, par une singulière « cécité à l'intuition du nombre » (selon le terme d'Hochheimer), qui ne l'empêchait pas pour autant d'opérer mécaniquement sur eux, par une absorption dans l'actuel, qui le rendait incapable de toute assomption du fictif, donc de tout raisonnement abstrait, à plus forte raison lui barrait tout accès au spéculatif.

Dissolution vraiment uniforme, et du niveau le plus élevé, qui, notons-le incidemment, retentit jusque dans son fond sur le comportement sexuel, où l'immédiateté du projet se reflète dans la brièveté de l'acte, voire dans sa possibilité d'interruption indifférente.

Ne trouvons-nous pas là le trouble négatif de dissolution globale et apicale à la fois, cependant que l'écart organo-clinique me paraît suffisamment représenté par le contraste entre la lésion localisée à la zone de projection visuelle et l'extension du symptôme à toute la sphère du symbolisme ?

Me dira-t-il que le défaut de réaction de la personnalité restante au trouble négatif, est ce qui distingue d'une psychose ce malade évidemment neurologique ? Je lui répondrai qu'il n'en est rien. Car ce malade, au-delà de l'activité professionnelle routinière qu'il a conservée, exprime, par exemple, sa nostalgie des spéculations religieuses et politiques qui lui sont interdites. Dans les épreuves médicales, il arrive à atteindre par la bande certains des objectifs qu'il ne comprend plus, en les mettant « en prise » en quelque sorte mécaniquement, quoique délibérément, sur les comportements demeurés possibles : et plus frappante que la manière dont il parvient à fixer sa somatognosie, pour retrouver certains actes du mon-

trer, est la façon dont il s'y prend par tâtonnements avec le stock du langage pour surmonter certains de ses déficits agnosiques. Plus pathétique encore, sa collaboration avec le médecin à l'analyse de ses troubles, quand il fait certaines trouvailles de mots (*Anhaltspunkte*, prises, par exemple) pour nommer certains de ses artifices.

Je le demande donc à Henri Ey : en quoi distingue-t-il ce malade d'un fou ? A charge pour moi, s'il ne m'en donne pas la raison dans son système, que je puisse la lui donnner dans le mien.

Que s'il me répond par les *troubles noétiques* des *dissolutions fonctionnelles*, je lui demanderai en quoi ceux-ci sont différents de ce qu'il appelle *dissolutions globales*.

En fait, c'est bien la réaction de la personnalité qui dans la théorie d'Henri Ey apparaît comme spécifique de la psychose, quoi qu'il en ait. Et c'est ici que cette théorie montre sa contradiction et en même temps sa faiblesse, car à mesure qu'il méconnaît plus systématiquement toute idée de psychogenèse, au point qu'il avoue quelque part ne même plus pouvoir comprendre ce que cette idée signifie [1], on le voit alourdir ses exposés d'une description « structurale » toujours plus surchargée de l'activité psychique, où reparaît plus paralysante encore la même interne discordance. Comme je vais le montrer en le citant.

Pour critiquer la psychogenèse, nous le voyons la réduire à ces formes d'une idée qu'on réfute d'autant plus facilement qu'on va les chercher chez ceux qui en sont les adversaires. J'énumère avec lui : le choc émotionnel — conçu par ses effets physiologiques; les facteurs réactionnels — vus dans la perspective constitutionnaliste; les effets traumatiques inconscients — en tant qu'ils sont abandonnés selon lui par leurs tenants mêmes; la suggestion pathogène enfin, en tant (je cite) « que les plus farouches organicistes et neurologues — passons les noms — se réservent cette soupape et admettent à titre d'exceptionnelle évidence une psychogenèse qu'ils expulsent intégralement de tout le reste de la pathologie ».

Je n'ai omis qu'un terme dans la série, la théorie de la régression dans l'inconscient, retenue parmi les plus sérieuses, sans doute parce qu'elle prête au moins apparemment à se réduire, je cite encore, « à cette atteinte du moi qui se confond encore en dernière

1. Cf. *loc. cit.*, p. 14.

analyse avec la notion de dissolution fonctionnelle ». Je retiens cette phrase, répétée sous cent formes dans l'œuvre d'Henri Ey, parce que j'y montrerai la défaillance radicale de sa conception de la psychopathologie.

Ce que je viens d'énumérer résume, nous dit-il, les « faits invoqués » (termes textuels) pour démontrer la psychogenèse. Il est aussi facile pour Ey de remarquer qu'ils sont « plutôt démonstratifs de tout autre chose » qu'à nous de constater qu'une position si aisée ne lui donnera pas d'embarras.

Pourquoi faut-il qu'aussitôt, s'enquérant des tendances doctrinales auxquelles à défaut des faits il faudrait rapporter « une psychogenèse — je le cite — si peu compatible avec les faits psychopathologiques », il croie devoir les faire procéder de Descartes en attribuant à celui-ci un dualisme absolu introduit entre l'organique et le psychique. Pour moi j'ai toujours cru, et Ey dans nos entretiens de jeunesse semblait le savoir aussi, qu'il s'agissait plutôt du dualisme de l'étendue et de la pensée. On s'étonne au contraire qu'Henri Ey ne cherche point appui dans un auteur pour qui la pensée ne saurait errer que pour autant qu'y sont admises les idées confuses que déterminent les passions du corps.

Peut-être en effet vaut-il mieux qu'Henry Ey ne fonde rien sur un tel allié, à qui j'ai l'air d'assez bien me fier. Mais de grâce, qu'après nous avoir produit des psychogénétistes cartésiens de la qualité de MM. Babinski, André-Thomas et Lhermitte, il n'identifie pas « l'intuition cartésienne fondamentale », à un parallélisme psycho-physiologique plus digne de Monsieur Taine que de Spinoza. Un tel éloignement des sources nous donnerait à croire l'influence de Jackson encore plus pernicieuse qu'il n'y paraît d'abord.

Le dualisme imputé à Descartes étant honni, nous entrons de plain-pied, avec une « théorie de la vie psychique incompatible avec l'idée d'une psychogenèse des troubles mentaux », dans le dualisme d'Henri Ey qui s'exprime tout dans cette phrase terminale, dont l'accent rend un son si singulièrement passionnel : « les maladies mentales sont des insultes et des entraves à la liberté, elles ne sont pas causées par l'activité libre, c'est-à-dire purement psycho-génétiques. »

Ce dualisme d'Henri Ey me paraît plus grave en ce qu'il suppose une équivoque insoutenable dans sa pensée. Je me demande en

effet si toute son analyse de l'activité psychique ne repose pas sur un jeu de mots entre son libre jeu et sa liberté. Ajoutons-y la clé du mot : déploiement.

Il pose avec Goldstein que « l'intégration, c'est l'être ». Dès lors dans cette intégration il lui faut comprendre non seulement le psychique, mais tout le mouvement de l'esprit et, de synthèses en structures, et de formes en phénomènes, il y implique en effet jusqu'aux problèmes existentiels. J'ai même cru, Dieu me pardonne, relever sous sa plume le terme de « hiérarchisme dialectique », dont l'accouplement conceptuel eût, je crois, laissé rêveur le regretté Pichon lui-même, dont ce n'est pas faire tort à sa mémoire que de dire que l'alphabet même de Hegel lui était resté lettre morte.

Le mouvement d'Henri Ey est entraînant certes, mais on ne le peut suivre longtemps pour la raison qu'on s'aperçoit que la réalité de la vie psychique s'y écrase dans ce nœud, toujours semblable et effectivement toujours le même, qui se resserre toujours plus sûrement autour de la pensée de notre ami, à mesure même de son effort pour s'en délivrer, lui dérobant ensemble par une nécessité révélatrice la vérité du psychisme avec celle de la folie.

Quand Henri Ey commence en effet à définir cette tant merveilleuse activité psychique comme « notre adaptation personnelle à la réalité », je me sens sur le monde des vues si sûres que toutes mes démarches s'y manisfestent comme celles d'un prince clairvoyant. Vraiment de quoi ne suis-je capable à ces hauteurs où je règne ? Rien n'est impossible à l'homme, dit le paysan vaudois avec son accent inimitable, ce qu'il ne peut pas faire, il le laisse. Qu'Henri Ey m'emporte par son art de « trajectoire psychique » en « champ psychique » et m'invite à m'arrêter un instant avec lui pour considérer « la trajectoire dans le champ », je persiste dans mon bonheur, pour la satisfaction d'y reconnaître des formules parentes de celles qui furent les miennes, quand en exorde à ma thèse sur les psychoses paranoïaques, je tentais de définir le phénomène de la personnalité, — sans plus m'apercevoir que nous ne tirons pas aux mêmes fins.

Certes, je « tique » un peu à lire que « pour le dualisme » (toujours cartésien je suppose) « l'esprit est un esprit sans existence », me souvenant que le premier jugement de certitude que Descartes fonde sur la conscience qu'a d'elle-même la pensée, est un pur jugement d'existence : *cogito ergo sum*, — et je m'émeus à cette

autre assertion que « pour le matérialisme l'esprit est un épiphénomène », me reportant à cette forme du matérialisme pour laquelle l'esprit immanent à la matière se réalise par son mouvement.

Mais quand, passant à la conférence d'Henri Ey sur la notion des troubles nerveux [1], j'arrive à « ce niveau que caractérise la création d'une causalité proprement psychique », et que j'apprends que « s'y concentre la réalité du Moi » et que par là « est consommée la dualité structurale de la vie psychique, vie de relation entre le monde et le Moi, qu'anime tout le mouvement dialectique de l'esprit toujours s'évertuant dans l'ordre de l'action comme dans l'ordre théorique à réduire sans jamais y parvenir cette antinomie, ou tout au moins à tenter de concilier et d'accorder les exigences des objets, d'Autrui, du corps, de l'Inconscient et du Sujet conscient », — alors je me réveille et je proteste : le libre jeu de mon activité psychique ne comporte aucunement que je m'évertue si péniblement. Car il n'y a aucune antinomie entre les objets que je perçois et mon corps, dont la perception est justement constituée par un accord avec eux des plus naturels. Mon inconscient me mène le plus tranquillement du monde à des désagréments que je ne songe à aucun degré à lui attribuer, du moins jusqu'à ce que je m'occupe de lui par les moyens raffinés de la psychanalyse. Et tout ceci ne m'empêche pas de me conduire envers autrui avec un égoïsme irréductible, toujours dans la plus sublime inconscience de mon Sujet conscient. Car si je ne tente pas d'atteindre à la sphère enivrante de l'oblativité, chère aux psychanalystes français, ma naïve expérience ne me donnera rien à retordre de ce fil qui, sous le nom d'amour-propre, fut par le génie pervers de La Rochefoucauld détecté dans la trame de tous les sentiments humains, fût-ce dans celui de l'amour.

Vraiment toute cette « activité psychique » m'apparaît alors comme un rêve, et ce peut-il être le rêve d'un médecin qui mille et dix mille fois a pu entendre se dérouler à son oreille cette chaîne bâtarde de destin et d'inertie, de coups de dés et de stupeur, de faux succès et de rencontres méconnues, qui fait le texte courant d'une vie humaine?

Non, c'est plutôt le rêve du fabricant d'automates, dont Ey

1. *Loc. cit.*, p. 122. Cf. le texte publié dans le présent numéro de cette Revue voir p. 71.

savait si bien se gausser avec moi autrefois, me disant joliment que dans toute conception organiciste du psychisme, on retrouve toujours dissimulé « le petit homme qui est dans l'homme », et vigilant à faire répondre la machine.

Ces chutes du niveau de la conscience, ces états hyponoïdes, ces dissolutions physiologiques, qu'est-ce donc d'autre, cher Ey, sinon que le petit homme qui est dans l'homme a mal à la tête, c'est-à-dire mal à l'autre petit homme, sans doute, qu'il a lui-même dans sa tête, et ainsi à l'infini ? Car l'antique argument de Polyxène garde sa valeur sous quelque mode qu'on tienne pour donné l'être de l'homme, soit dans son essence comme Idée, soit dans son existence comme organisme.

Ainsi je ne rêve plus, et quand je lis maintenant que « projeté dans une réalité plus spirituelle encore, se constitue le monde des valeurs idéales non plus intégrées, mais infiniment intégrantes : les croyances, l'idéal, le programme vital, les valeurs du jugement logique et de la conscience morale », — je vois fort bien qu'il y a en effet des croyances et un idéal qui s'articulent dans le même psychisme avec un programme vital tout aussi répugnant au regard du jugement logique que de la conscience morale, pour produire un fasciste, voire plus simplement un imbécile ou un filou. Et je conclus que la forme intégrée de ces idéaux n'implique pour eux nulle culmination psychique et que leur action intégrante est sans nul rapport avec leur valeur, — donc que là encore il doit y avoir erreur.

Certes il n'est pas, Messieurs, dans mon propos de rabaisser la portée de vos débats, non plus que les résultats auxquels vous êtes parvenus. Pour la difficulté en cause, j'aurais bientôt à rougir de la sous-estimer. En mobilisant Gestaltisme, behaviourisme, termes de structure et phénoménologie pour mettre à l'épreuve l'organo-dynamisme, vous avez montré des ressources de science que je parais négliger pour un recours à des principes, peut-être un peu trop sûrs, et à une ironie, sans doute un peu risquée. C'est qu'l m'a semblé qu'à alléger les termes en balance, je vous aiderais mieux à desserrer le nœud que je dénonçais tout à l'heure. Mais pour y réussir pleinement dans les esprits qu'il étreint, ne faudrait-il pas que ce fût Socrate lui-même qui vînt ici prendre la parole, ou bien plutôt que je vous écoute en silence.

Car l'authentique dialectique où vous engagez vos termes et qui donne son style à votre jeune Académie, suffit à garantir la rigueur de votre progrès. J'y prends appui moi-même et m'y sens combien plus à l'aise que dans cette révérence idolâtrique des mots qu'on voit régner ailleurs, et spécialement dans le sérail psychanalytique. Prenez garde pourtant à l'écho que les vôtres peuvent évoquer hors de l'enceinte où votre intention les anima.

L'usage de la parole requiert bien plus de vigilance dans la science de l'homme partout ailleurs, car il engage là l'être même de son objet.

Toute attitude incertaine à l'endroit de la vérité saura toujours détourner nos termes de leur sens et ces sortes d'abus ne sont jamais innocents.

Vous publiez, — je m'excuse d'évoquer une expérience personnelle — un article sur l' « Au-delà du principe de réalité », où vous ne vous attaquez à rien de moins qu'au statut de l'objet psychologique, en vous essayant d'abord à poser une phénoménologie de la relation psychanalytique telle qu'elle est vécue entre médecin et malade. Et de l'horizon de votre cercle vous reviennent des considérations sur la « relativité de la réalité », qui vous font prendre en aversion votre propre rubrique.

C'est dans un tel sentiment, je le sais, que le grand esprit de Politzer renonça à l'expression théorique où il aura laissé sa marque ineffaçable, pour se vouer à une action qui devait nous le ravir irréparablement. Car ne perdons pas de vue, en exigeant après lui qu'une psychologie concrète se constitue en science, que nous n'en sommes encore là qu'aux postulations formelles. Je veux dire que nous n'avons encore pu poser la moindre loi où se règle notre efficience.

C'est au point qu'à entrevoir le sens opératoire des traces qu'a laissées aux parois de ses cavernes l'homme de la préhistoire, il peut nous venir à l'esprit que nous en savons réellement moins que lui sur ce que j'appellerai très intentionnellement la matière psychique. Faute donc de pouvoir comme Deucalion avec des pierres faire des hommes, gardons-nous avec soin de transformer les mots en pierres.

Il serait déjà beau que par une pure menée de l'esprit nous puissions voir se dessiner le concept de l'objet où se fonderait une

psychologie scientifique. C'est la définition d'un tel concept que j'ai toujours déclarée nécessaire, que j'ai annoncée comme prochaine, et qu'à la faveur du problème que vous me proposez, je vais tenter de poursuivre aujourd'hui en m'exposant à mon tour à vos critiques.

2. *La causalité essentielle de la folie.*

Quoi de plus indiqué à cette fin que de partir de la situation où nous voilà : réunis pour argumenter de la causalité de la folie? Pourquoi ce privilège? Y aurait-il dans un fou un intérêt plus grand que dans le cas de Gelb et Goldstein que j'évoquais tout à l'heure à grands traits et qui révèle non seulement pour le neurologiste mais pour le philosophe, et sans doute au philosophe plus qu'au neurologiste, une structure constitutive de la connaissance humaine, à savoir ce support que le symbolisme de la pensée trouve dans la perception visuelle, et que j'appellerai avec Husserl un rapport de *Fundierung*, de fondation.

Quelle autre valeur humaine gît-elle dans la folie?

Quand je passais ma thèse sur *la Psychose paranoïaque dans ses rapports avec la personnalité*, un de mes maîtres me pria de formuler ce qu'en somme je m'y étais proposé : « En somme, Monsieur, commençai-je , nous ne pouvons oublier que la folie soit un phénomène de la pensée... » Je ne dis pas que j'eusse ainsi suffisamment indiqué mon propos : le geste qui m'interrompit avait la fermeté d'un rappel à la pudeur : « Ouais! et après? signifiait-il. Passons aux choses sérieuses. Allez-vous donc nous faire des pieds-de-nez? Ne déshonorons pas cette heure solennelle. *Num dignus eris intrare in nostro docto corpore cum isto voce : pensare !* » Je fus nonobstant reçu docteur avec les encouragements qu'il convient d'accorder aux esprits primesautiers.

Je reprends donc mon explication à votre usage après quatorze ans, et vous voyez qu'à ce train-là — si vous ne me prenez pas le flambeau des mains, mais prenez-le donc! — la définition de l'objet de la psychologie n'ira pas loin, d'ici que je fausse compagnie aux lumières qui éclairent ce monde. Du moins espéré-je qu'à ce moment le mouvement du monde leur en aura assez fait

voir, à ces lumières elles-mêmes, pour que nulle parmi elles ne puisse plus trouver dans l'œuvre de Bergson la dilatante synthèse qui a satisfait aux « besoins spirituels » d'une génération, ni rien d'autre qu'un assez curieux recueil d'exercices de ventriloquie métaphysique.

Avant de faire parler les faits, il convient en effet de reconnaître les conditions de sens qui nous les donnent pour tels. C'est pourquoi je pense que le mot d'ordre d'un retour à Descartes ne serait pas superflu.

Pour le phénomène de la folie, s'il ne l'a pas approfondi dans ses *Méditations*, du moins, tenons-nous pour révélateur le fait qu'il le rencontre, dès les premiers pas de son départ, d'une inoubliable allégresse, à la conquête de la vérité.

« Et comment est-ce que je pourrais nier que ces mains et ce corps soient à moi, si ce n'est peut-être que je me compare à certains insensés de qui le cerveau est tellement troublé et offusqué par les noires vapeurs de la bile, qu'ils assurent constamment qu'ils sont des rois lorsqu'ils sont très pauvres; qu'ils sont vêtus d'or et de pourpre lorsqu'ils sont tout nus ou qui s'imaginent être des cruches, ou avoir un corps de verre? Mais, quoi! ce sont des fous, et je ne serais pas moins extravagant si je me réglais sur leurs exemples. »

Et il passe, alors que nous verrons qu'il aurait pu, non sans fruit pour sa recherche, s'arrêter sur ce phénomène de la folie.

Reconsidérons-le donc ensemble selon sa méthode. Et non pas à la façon du maître vénéré qui ne coupait pas seulement les effusions explicatives de ses élèves, — lui pour qui celles des hallucinés étaient un tel scandale qu'il les interrompait ainsi : « Qu'est-ce que vous me racontez-là, mon ami : ça n'est pas vrai, tout ça. Voyons, hein? » On peut tirer de cette sorte d'intervention une étincelle de sens : le vrai est « dans le coup », mais en quel point? Assurément pour l'usage du mot, on ne peut ici se fier plus à l'esprit du médecin qu'à celui du malade.

Suivons plutôt Henri Ey qui, dans ses premiers travaux comme Descartes dans sa simple phrase, et non pas sans doute à cette époque par une rencontre de hasard, met en valeur le ressort essentiel de la croyance.

Ce phénomène avec son ambiguïté dans l'être humain, avec son

trop et son trop peu pour la connaissance — puisque c'est moins que savoir, mais c'est peut-être plus : affirmer, c'est s'engager, mais ce n'est pas être sûr —, Ey a admirablement vu qu'il ne pouvait être éliminé du phénomène de l'hallucination et du délire.

Mais l'analyse phénoménologique requiert qu'on ne saute aucun temps et toute précipitation y est fatale. Je dirai que la figure n'y apparaît qu'à une juste accommodation de la pensée. Ici Ey, pour ne pas tomber dans la faute, qu'il reproche aux mécanistes, de délirer avec le malade, va commettre la faute contraire d'inclure trop vite dans le phénomène ce jugement de valeur dont l'exemple comique qui précède, et qu'il goûtait à son prix, eût dû l'avertir que c'était en exclure du même coup toute compréhension. Par une sorte de vertige mental, il résout la notion de croyance, qu'il tenait sous son regard, dans celle de l'erreur qui va l'absorber comme la goutte d'eau une autre goutte qu'on la fait toucher. Dès lors toute l'opération est manquée. Figé, le phénomène devient objet de jugement, et bientôt objet tout court.

« Où serait l'erreur, s'écrit-il, page 170 de son livre *Hallucinations et Délire* [1], où serait l'erreur, et le délire d'ailleurs, si les malades ne se trompaient pas ! Alors que tout dans leurs assertions, dans leur jugement, nous révèle chez eux l'erreur (interprétations, illusions, etc.) ». Et encore page 176, posant les deux « attitudes possibles » à l'endroit de l'hallucination, il définit ainsi la sienne : « On la considère comme une erreur qu'il faut admettre et expliquer comme telle sans se laisser entraîner par son mirage. Or son mirage entraîne nécessairement si on n'y prend garde, à la fonder sur des phénomènes effectifs et par là à construire des hypothèses neurologiques tout au moins inutiles, car elles n'atteignent pas ce qui fonde le symptôme lui-même : l'erreur et le délire. »

Comment dès lors ne pas s'étonner que, si bien prévenu contre l'entraînement de fonder sur une hypothèse neurologique le « mirage de l'hallucination conçue comme une sensation anormale », il s'empresse de fonder sur une hypothèse semblable ce qu'il appelle « l'erreur fondamentale » du délire, et que répugnant à juste titre page 168 à faire de l'hallucination comme sensation anormale « un objet placé dans les plis du cerveau », il n'hésite pas

1. Chez Alcan, 1934, dans la petite collection verte.

à y placer lui-même le phénomène de la croyance délirante, considéré comme phénomène de déficit?

Si haute ainsi que soit la tradition où il se retrouve, c'est là pourtant qu'il a pris la fausse route. Il y eût échappé en s'arrêtant avant ce saut que commande en lui la notion même de la vérité. Or s'il n'y a pas de progrès possible dans la connaissance si cette notion ne le meut, il est dans notre condition, nous le verrons, de risquer toujours de nous perdre par notre mouvement le meilleur.

On peut dire que l'erreur est un déficit au sens qu'a ce mot dans un bilan, mais non pas la croyance elle-même, même si elle nous trompe. Car la croyance peut se fourvoyer au plus haut d'une pensée sans déchéance, comme Ey lui-même en donne à ce moment la preuve.

Quel est donc le phénomène de la croyance délirante? Il est, disons-nous, méconnaissance, avec ce que ce terme contient d'antinomie essentielle. Car méconnaître suppose une reconnaissance, comme le manifeste la méconnaissance systématique, où il faut bien admettre que ce qui est nié soit en quelque façon reconnu.

Pour l'appartenance du phénomène au sujet, Ey y insiste, et on ne saurait trop insister sur ce qui va de soi, l'hallucination est une erreur — « pétrie de la pâte de la personnalité du sujet et faite de sa propre activité ». A part les réserves que m'inspire l'usage des mots pâte et activité, il me paraît clair en effet que dans les sentiments d'influence et d'automatisme, le sujet ne reconnaît pas ses propres productions comme étant siennes. C'est en quoi nous sommes tous d'accord qu'un fou est un fou. Mais le remarquable n'est-il pas plutôt qu'il ait à en connaître? et la question, de savoir ce qu'il connaît là de lui sans s'y reconnaître?

Car un caractère beaucoup plus décisif, pour la réalité que le sujet confère à ces phénomènes, que la sensorialité qu'il y éprouve ou la croyance qu'il y attache, c'est que tous, quels qu'ils soient, hallucinations, interprétations, intuitions, et avec quelque extranéité et étrangeté qu'ils soient par lui vécus, ces phénomènes le visent personnellement : ils le dédoublent, lui répondent, lui font écho, lisent en lui, comme il les identifie, les interroge, les provoque et les déchiffre. Et quand tout moyen de les exprimer vient à lui manquer, sa perplexité nous manifeste encore en lui une béance

interrogative : c'est-à-dire que la folie est vécue toute dans le registre du sens.

L'intérêt pathétique qu'ainsi elle comporte, donne une première réponse à la question par nous proposée de la valeur humaine de son phénomène. Et sa portée métaphysique se révèle en ceci que le phénomène de la folie n'est pas séparable du problème de la signification pour l'être en général, c'est-à-dire du langage pour l'homme.

Aucun linguiste ni aucun philosophe ne saurait plus soutenir en effet une théorie du langage comme d'un système de signes qui doublerait celui des réalités, définies par le commun accord des esprits sains dans des corps sains; je ne vois guère que M. Blondel pour sembler le croire dans cet ouvrage sur la *Conscience morbide* qui est bien l'élucubration la plus bornée qu'on ait produite tant sur la folie que sur le langage, — et pour buter sur le problème de l'ineffable, comme si le langage ne le posait pas sans la folie.

Le langage de l'homme, cet instrument de son mensonge, est traversé de part en part par le problème de sa vérité :

— soit qu'il la trahisse en tant qu'il est expression — de son hérédité organique dans la phonologie du *flatus vocis*, — des « passions du corps » au sens cartésien, c'est-à-dire de son âme, dans la modulation passionnelle, — de la culture et de l'histoire qui font son humanité, dans le système sémantique qui l'a formé enfant,

— soit qu'il manifeste cette vérité comme intention, en l'ouvrant éternellement sur la question de savoir comment ce qui exprime le mensonge de sa particularité peut arriver à formuler l'universel de sa vérité.

Question où s'inscrit toute l'histoire de la philosophie, des apories platoniciennes de l'essence aux abîmes pascaliens de l'existence — jusqu'à l'ambiguïté radicale qu'y indique Heidegger pour autant que vérité signifie révélation.

Le mot n'est pas signe, mais nœud de signification. Et que je dise le mot « rideau » par exemple, ce n'est pas seulement par convention désigner l'usage d'un objet que peuvent diversifier de mille manières les intentions sous lesquelles il est perçu par l'ouvrier, par le marchand, par le peintre ou par le psychologue gestaltiste, comme travail, valeur d'échange, physionomie colorée ou structure spatiale. C'est par métaphore un rideau d'arbres; par calembour

les rides et les ris de l'eau, et mon ami Leiris dominant mieux que moi ces jeux glossolaliques. C'est par décret la limite de mon domaine ou par occasion l'écran de ma méditation dans la chambre que je partage. C'est par miracle l'espace ouvert sur l'infini, l'inconnu sur le seuil ou le départ dans le matin du solitaire. C'est par hantise le mouvement où se trahit la présence d'Agrippine au Conseil de l'Empire ou le regard de Mme de Chasteller sur le passage de Lucien Leuwen. C'est par méprise Polonius que je frappe : « Un rat! un rat! un gros rat! ». C'est par interjection, à l'entracte du drame, le cri de mon impatience ou le mot de ma lassitude. Rideau! C'est une image enfin du sens en tant que sens, qui pour se découvrir doit être dévoilé.

Ainsi dans le langage se justifient et se dénoncent les attitudes de l'être, parmi lesquelles le « bon sens » manifeste bien « la chose du monde la plus répandue », mais non pas au point de se reconnaître chez ceux pour qui là-dessus Descartes est trop facile.

C'est pourquoi dans une anthropologie où le registre du culturel dans l'homme inclut, comme il se doit, celui du naturel, on pourrait définir concrètement la psychologie comme le domaine de l'insensé, autrement dit, de tout ce qui fait nœud dans le discours — comme l'indiquent assez les « mots » de la passion.

Engageons-nous dans cette voie pour étudier les significations de la folie, comme nous y invitent assez les modes originaux qu'y montre le langage : ces allusions verbales, ces relations cabalistiques, ces jeux d'homonymie, ces calembours, qui ont captivé l'examen d'un Guiraud[1], — et je dirai : cet accent de singularité dont il nous faut savoir entendre la résonance dans un mot pour détecter le délire, cette transfiguration du terme dans l'intention ineffable, ce figement de l'idée dans le sémantème (qui précisément ici tend à se dégrader en signe), ces hybrides du vocabulaire, ce cancer verbal du néologisme, cet engluement de la syntaxe, cette duplicité de l'énonciation, mais aussi cette cohérence qui équivaut à une logique, cette caractéristique qui, de l'unité d'un style aux stéréotypies, marque chaque forme de délire, c'est tout cela par

1. « Les formes verbales de l'interprétation délirante », *Ann. médico-psychol.*, 1921, 1er semestre, p. 395, 412.

quoi l'aliéné, par la parole ou par la plume se communique à nous.

C'est là où doivent se révéler à nous ces structures de sa connaissance, dont il est singulier, mais non pas sans doute de pur accident, que ce soient justement des mécanistes, un Clérambault, un Guiraud, qui les aient le mieux dessinées. Toute fausse que soit la théorie où il les ont comprises, elle s'est trouvée accorder remarquablement leur esprit à un phénomène essentiel de ces structures : c'est la sorte d' « anatomie » qui s'y manifeste. La référence même constante de l'analyse d'un Clérambault à ce qu'il appelle, d'un terme quelque peu diafoiresque, « l'idéogénique », n'est pas autre chose que cette recherche des limites de la signification. Ainsi paradoxalement vient-il à déployer sous un mode dont la portée unique est de compréhension, ce magnifique éventail de structures qui va des dits « *postulats* » des délires passionnels aux phénomènes dits *basaux* de l'*automatisme mental*.

C'est pourquoi je crois qu'il a fait plus que quiconque pour la thèse psychogénétique, vous verrez en tout cas comment je l'entends.

De Clérambault fut mon seul maître dans l'observation des malades, après le très subtil et délicieux Trénel que j'eus le tort d'abandonner trop tôt, pour postuler dans les sphères consacrées de l'ignorance enseignante.

Je prétends avoir suivi sa méthode dans l'analyse du cas de psychose paranoïaque qui fait l'objet de ma thèse, cas dont j'ai démontré la structure psychogénétique et désigné l'entité clinique, sous le terme plus ou moins valable de *paranoïa d'auto-punition*.

Cette malade m'avait retenu par la signification brûlante de ses productions écrites, dont la valeur littéraire a frappé beaucoup d'écrivains, de Fargue et du cher Crevel qui les ont lues avant tous, à Joe Bousquet [1] qui les a aussitôt et admirablement commentées, à Eluard [2] qui en a recueilli plus récemment la poésie « involontaire ». On sait que le nom d'Aimée dont j'ai masqué sa personne est celui de la figure centrale de sa création romanesque.

Si je rassemble les résultats de l'analyse que j'en ai faite, je crois qu'il en ressort déjà une phénoménologie de la folie, complète en ses termes.

1. Dans le numéro 1 de la Revue : *14, rue du Dragon* (Éditions Cahiers d'Art).

2. Paul Eluard, *Poésie involontaire et poésie intentionnelle*, plaquette éditée par Seghers Poésie 42).

Les points de structure qui s'y révèlent comme essentiels se formulent en effet comme suit :

*a*) La lignée des persécutrices qui se succèdent dans son histoire, répète presque sans variation la personnification d'un idéal de malfaisance, contre lequel son besoin d'agression va croissant.

Or non seulement elle a recherché constamment la faveur, et du même coup les sévices, de personnes incarnant ce type, parmi celles qui lui étaient accessibles dans la réalité, — mais elle tend dans sa conduite à réaliser, sans le reconnaître, le mal même qu'elle y dénonce : vanité, froideur et abandon de ses devoirs naturels.

*b*) Sa représentation d'elle-même par contre s'exprime en un idéal tout opposé de pureté et de dévouement, qui l'expose en victime aux entreprises de l'être détesté.

*c*) On remarque en outre une neutralisation de la catégorie sexuelle où elle s'identifie. Cette neutralisation, avouée jusqu'à l'ambiguïté en ses écrits, et peut-être poussée jusqu'à l'inversion imaginative, est cohérente avec le platonisme de l'érotomanie classique qu'elle développe à l'endroit de plusieurs personnifications masculines, et avec la prévalence de ses amitiés féminines dans son histoire réelle.

*d*) Cette histoire est constituée par une lutte indécise pour réaliser une existence commune, tout en n'abandonnant pas des idéaux que nous qualifierons de bovaryques, sans mettre dans ce terme la moindre dépréciation.

Puis une intervention progressive de sa sœur aînée dans sa vie l'énuclée peu à peu complètement de sa place d'épouse et de mère.

*e*) Cette intervention l'a déchargée de fait de ses devoirs familiaux.

Mais à mesure qu'elle la « libérait », se déclenchaient et se constituaient les phénomènes de son délire, qui ont atteint leur apogée au moment où, leur incidence même y concourant, elle s'est trouvée tout à fait indépendante.

*f*) Ces phénomènes sont apparus en une série de poussées que nous avons désignées du terme, que certains ont bien voulu retenir, de *moments féconds* du délire.

Certaines résistances que nous avons pu rencontrer à comprendre dans une thèse psychogénétique la présentation « *élémentaire* », de ces moments, nous paraissent se résoudre actuellement dans l'approfondissement que cette thèse a pris chez nous ultérieurement. Comme nous le montrerons tout à l'heure dans la mesure où nous le permettra l'équilibre de cet exposé.

*g*) Il est à noter que bien que la malade paraisse souffrir de ce que son enfant lui soit soustrait par cette sœur, dont la seule entrevue même pour nous dégageait le mauvais augure, elle se refuse à la considérer comme à elle-même hostile ou seulement néfaste, ni sous ce chef, ni sous aucun autre.

Par contre elle va frapper dans une intention meurtrière la dernière en date des personnes en qui elle a identifié ses persécutrices, et cet acte, après le délai nécessaire à la prise de conscience du dur prix qu'elle le paie dans l'abjection de la prison, a pour effet la chute en elle des croyances et des fantasmes de son délire.

Nous avons cherché ainsi à cerner la psychose dans ses rapports avec la totalité des antécédents biographiques, des intentions avouées ou non de la malade, des motifs enfin, perçus ou non, qui se dégagent de la situation contemporaine de son délire, — soit, comme l'indique le titre de notre thèse, dans ses rapports avec la personnalité.

Il nous semble en ressortir dès l'abord la structure générale de la méconnaissance. Encore faut-il bien l'entendre.

Assurément on peut dire que le fou se croit autre qu'il n'est, comme le retient la phrase sur « ceux qui se croient vêtus d'or et de pourpre » où Descartes se conforme aux plus anecdotiques des histoires de fous, et comme s'en contente l'auteur plein d'autorité à qui le *bovarysme*, accommodé à la mesure de sa sympathie pour les malades, donnait la clé de la paranoïa.

Mais, outre que la théorie de M. Jules de Gaultier concerne un rapport des plus normaux de la personnalité humaine : ses idéaux, il convient de remarquer que si un homme qui se croit un roi est fou, un roi qui se croit un roi ne l'est pas moins.

Comme le prouvent l'exemple de Louis II de Bavière et de quelques autres personnes royales, et le « bon sens » de tout un chacun, au nom de quoi l'on exige à bon droit des personnes

placées dans cette situation « qu'elles jouent bien leur rôle », mais l'on ressent avec gêne l'idée qu'elles « y croient » tout de bon, fût-ce à travers une considération supérieure de leur devoir d'incarner une fonction dans l'ordre du monde, par quoi elles prennent assez bien figure de victimes élues.

Le moment de virage est ici donné par la médiation ou l'immédiateté de l'identification, et pour dire le mot, par l'infatuation du sujet.

Pour me faire entendre, j'évoquerai la sympathique figure du godelureau, né dans l'aisance, qui, comme on dit, « ne se doute de rien », et spécialement pas de ce qu'il doit à cette heureuse fortune. Le bon sens a la coutume de le qualifier selon le cas de « bienheureux innocent » ou de « petit c..tin ». Il « se croit » comme on dit en français : en quoi le génie de la langue met l'accent où il le faut, c'est-à-dire non pas sur l'inadéquation d'un attribut, mais sur un mode du verbe, car le sujet se croit en somme ce qu'il est : un heureux coquin, mais le bon sens lui souhaite *in petto* l'anicroche qui lui révélera qu'il ne l'est pas tant qu'il le croit. Qu'on n'aille pas me dire que je fais de l'esprit, et de la qualité qui se montre dans ce mot que Napoléon était un type qui se croyait Napoléon. Car Napoléon ne se croyait pas du tout Napoléon, pour fort bien savoir par quels moyens Bonaparte avait produit Napoléon, et comment Napoléon, comme le dieu de Malebranche, en soutenait à chaque instant l'existence. S'il se crut Napoléon, ce fut au moment où Jupiter eut décidé de le perdre, et sa chute accomplie, il occupa ses loisirs à mentir à Las Cases à pages que que veux-tu, pour que la postérité crût qu'il s'était cru Napoléon, condition requise pour la convaincre elle-même qu'il avait été vraiment Napoléon.

Ne croyez pas que je m'égare, dans un propos qui ne doit nous porter à rien de moins qu'au cœur de la dialectique de l'être, — car c'est bien en un tel point que se situe la méconnaissance essentielle de la folie, que notre malade manifeste parfaitement.

Cette méconnaissance se révèle dans la révolte, par où le fou veut imposer la loi de son cœur à ce qui lui apparaît comme le désordre du monde, entreprise « insensée », — mais non pas en ce qu'elle est un défaut d'adaptation à la vie, formule qu'on entend couramment dans nos milieux, encore que la moindre réflexion sur

notre expérience doive nous en démontrer la déshonorante inanité, — entreprise insensée, dis-je donc, en ceci plutôt que le sujet ne reconnaît pas dans ce désordre du monde la manifestation même de son être actuel, et que ce qu'il ressent comme loi de son cœur, n'est que l'image inversée, autant que virtuelle, de ce même être. Il le méconnaît donc doublement, et précisément pour en dédoubler l'actualité et la virtualité. Or il ne peut échapper à cette actualité que par cette virtualité. Son être est donc enfermé dans un cercle, sauf à ce qu'il le rompe par quelque violence où, portant son coup contre ce qui lui apparaît comme le désordre, il se frappe lui-même par voie de contre-coup social.

Telle est la formule générale de la folie qu'on trouve dans Hegel [1], car ne croyez pas que j'innove, encore que j'aie cru devoir prendre soin de vous la présenter sous une forme illustrée. Je dis : formule générale de la folie, en ce sens qu'on peut la voir s'appliquer particulièrement à une quelconque de ces phases, par quoi s'accomplit plus ou moins dans chaque destinée le développement dialectique de l'être humain, et qu'elle s'y réalise toujours, comme une stase de l'être dans une identification idéale qui caractérise ce point d'une destinée particulière.

Or, cette identification dont j'ai voulu bien faire sentir tout à l'heure le caractère sans médiation et « infatué », voici qu'elle se démontre comme le rapport de l'être à ce qu'il a de meilleur, puisque cet idéal représente en lui sa liberté.

Pour dire ces choses-là en termes plus galants, je pourrais vous les démontrer par l'exemple auquel Hegel lui-même se reportait en esprit, quand il développait cette analyse dans la *Phénoménologie* [2] c'est-à dire, si mon souvenir est bon, en 1806, tout en attendant (ceci soit noté au passage pour être versé à un dossier que je viens d'ouvrir), tout en attendant, dis-je, l'approche de la *Weltseele*, l'Ame du monde, qu'il reconnaissait en Napoléon, aux fins précises

1. Cf. *La Philosophie de l'esprit*, trad. Véra, parue chez Germer Baillière en 1867 — et la *Phénoménologie de l'esprit*, ouvrage sur lequel nous revenons plus loin, dont Jean Hyppolite a donné en 1939 une excellente traduction en 2 volumes chez Aubier.

2. Les lecteurs français ne pourront plus ignorer cette œuvre après que Jean Hyppolite l'a mise à leur portée, et de façon à satisfaire les plus difficiles, dans sa thèse qui vient de paraître chez Aubier, et quand auront paru à la N.R.F. les notes au cours que M. Alexandre Kojève lui a consacré pendant cinq ans aux Hautes Études.

de révéler à celui-ci ce qu'il avait l'honneur d'incarner ainsi, bien qu'il parût l'ignorer profondément. L'exemple dont je parle est le personnage de Karl Moor, le héros des *Brigands* de Schiller, familier à la mémoire de tout Allemand.

Plus accessible à la nôtre et, aussi bien, plus plaisant à mon goût, j'évoquerai l'Alceste de Molière. Non sans faire d'abord la remarque que le fait qu'il n'ait cessé d'être un problème pour nos beaux esprits nourris d' « humanités » depuis son apparition démontre assez ce que ces choses-là que j'agite, ne sont point aussi vaines que les dits beaux-esprits voudraient le faire accroire, quand ils les qualifient de pédantesques, moins sans doute pour s'épargner l'effort de les comprendre que les douloureuses conséquences qu'il leur faudrait en tirer pour eux-mêmes de leur société, après qu'ils les auraient comprises.

Tout part de ceci que la « belle âme » d'Alceste exerce sur le bel esprit une fascination à laquelle il ne saurait résister en tant que « nourri d'humanités ». Molière donne-t-il donc raison à la complaisance mondaine de Philinte? Est-ce là Dieu possible! s'écrient les uns, tandis que les autres doivent reconnaître, avec les accents désabusés de la sagesse, qu'il faut bien qu'il en soit ainsi au train d'où va le monde.

Je crois que la question n'est pas de la sagesse de Philinte, et la solution peut-être choquerait ces messieurs : c'est qu'Alceste est fou et que Molière le montre comme tel, — très justement en ceci que dans sa belle âme il ne reconnaît pas qu'il concourt lui-même au désordre contre lequel il s'insurge.

Je précise qu'il est fou, non pas pour aimer une femme qui soit coquette ou le trahisse, ce que nos doctes de tout-à-l'heure rapporteraient sans doute à son inadaptation vitale, — mais pour être pris, sous le pavillon de l'Amour, par le sentiment même qui mène le bal de cet art des mirages où triomphe la belle Célimène : à savoir ce narcissisme des oisifs qui donne la structure psychologique du « monde » à toutes les époques, doublé ici de cet autre narcissisme, qui se manifeste plus spécialement dans certaines par l'idéalisation collective du sentiment amoureux.

Célimène au foyer du miroir et ses adorateurs en un rayonnant pourtour se complaisent au jeu de ces feux. Mais Alceste non moins que tous, car s'il n'en tolère pas les mensonges, c'est seulement que

son narcissisme est plus exigeant. Certes il se l'exprime à lui-même sous la forme de la loi du cœur :

*Je veux qu'on soit sincère et qu'en homme d'honneur*
*On ne lâche aucun mot qui ne parte du cœur.*

— Oui, mais quand son cœur parle, il a d'étranges cris. Ainsi quand Philinte l'interroge :

*Vous croyez donc être aimé d'elle ?*
— *Oui parbleu !* répond-il.
*Je ne l'aimerais pas, si je ne croyais l'être.*

Réplique dont je me demande si de Clérambault ne l'aurait pas reconnue comme tenant plus du délire passionnel que de l'amour.

Et quelque répandu que soit, dit-on, dans la passion le fantasme de l'épreuve d'une déchéance de l'objet aimé, je lui trouve chez Alceste un accent singulier :

*Ah ! rien n'est comparable à mon amour extrême,*
*Et, dans l'ardeur qu'il a de se montrer à tous,*
*Il va jusqu'à former des souhaits contre vous.*
*Oui, je voudrais qu'aucun ne vous trouvât aimable,*
*Que vous fussiez réduite en un sort misérable,*
*Que le ciel, en naissant, ne vous eût donné rien...*

Avec ce beau vœu et le goût qu'il a pour la chanson : « J'aime mieux ma mie », que ne courtise-t-il la bouquetière ? Mais il ne pourrait pas « montrer à tous » son amour pour la bouquetière, et ceci donne la clef véritable du sentiment qui s'exprime ici : c'est cette passion de démontrer à tous son unicité, fût-ce dans l'isolement de la victime où il trouve au dernier acte sa satisfaction amèrement jubilatoire.

Quant au ressort de la péripétie, il est donné par le mécanisme que, bien plutôt qu'à l'*auto-punition*, je rapporterais à l'*agression suicidaire du narcissisme*.

Car ce qui met Alceste hors de lui à l'audition du sonnet d'Oronte, c'est qu'il y reconnaît sa situation, qui n'y est dépeinte que

trop exactement pour son ridicule, et cet imbécile qu'est son rival lui apparaît comme sa propre image en miroir; les propos de furieux qu'il tient alors trahissent manifestement qu'il cherche à se frapper lui-même. Aussi bien chaque fois qu'un de leurs contrecoups lui montrera qu'il y est parvenu, il en subira l'effet avec délices.

C'est ici que je relève comme un défaut singulier de la conception d'Henry Ey qu'elle l'éloigne de la signification de l'acte délirant, qu'elle le réduit à tenir pour l'effet contingent d'un manque de contrôle, alors que le problème de la signification de cet acte nous est rappelé sans cesse par les exigences médico-légales qui sont essentielles à la phénoménologie de notre expérience.

Combien là encore va plus loin un Guiraud, mécaniste, quand, dans son article sur les *Meurtres immotivés* [1], il s'attache à reconnaître que ce n'est rien d'autre que le *kakon* de son propre être, que l'aliéné cherche à atteindre dans l'objet qu'il frappe.

Quittons d'un dernier regard Alceste qui n'a pas fait d'autre victime que lui-même et souhaitons-lui de trouver ce qu'il cherche, à savoir :

*sur la terre, un endroit écarté,*
*Où d'être homme d'honneur, on ait la liberté,*

pour retenir ce dernier mot. Car ce n'est pas seulement par dérision que l'impeccable rigueur de la comédie classique le fait surgir ici.

La portée du drame qu'elle exprime en effet, ne se mesure pas à l'étroitesse de l'action où elle se noue, et tout comme l'altière démarche de Descartes dans la *Note secrète* où il s'annonce sur le point de monter sur la scène du monde, elle « s'avance masquée ».

J'eusse pu, au lieu d'Alceste, rechercher le jeu de la loi du cœur dans le destin qui conduit le vieux révolutionnaire de 1917 au banc des accusés des procès de Moscou. Mais ce qui se démontre dans l'espace imaginaire du poète, vaut métaphysiquement ce qui se passe de plus sanglant dans le monde, car c'est cela qui dans le monde fait couler le sang.

Ce n'est donc pas que je me détourne du drame social qui domine notre temps. C'est que le jeu de ma marionnette manifestera

1. In *Évolution psychiatrique*, mars 1931. Cf. également Guiraud et Cailleux, « Le meurtre immotivé réaction libératrice de la maladie », *Ann. Médico-psych.*, nov. 1928.

mieux à chacun le risque qui le tente, chaque fois qu'il s'agit de la liberté.

Car le risque de la folie se mesure à l'attrait même des identifications où l'homme engage à la fois sa vérité et son être.

Loin donc que la folie soit le fait contingent des fragilités de son organisme, elle est la virtualité permanente d'une faille ouverte dans son essence.

Loin qu'elle soit pour la liberté « une insulte »[1], elle est sa plus fidèle compagne, elle suit son mouvement comme une ombre.

Et l'être de l'homme, non seulement ne peut être compris sans la folie, mais il ne serait pas l'être de l'homme s'il ne portait en lui la folie comme la limite de sa liberté.

Et pour rompre ce propos sévère par l'humour de notre jeunesse, il est bien vrai que, comme nous l'avions écrit en une formule lapidaire au mur de notre salle de garde : « Ne devient pas fou qui veut. »

Mais c'est aussi que n'atteint pas qui veut, les risques qui enveloppent la folie.

Un organisme débile, une imagination déréglée, des conflits dépassant les forces n'y suffisent pas. Il se peut qu'un corps de fer, des identifications puissantes, les complaisances du destin, inscrites dans les astres, mènent plus sûrement à cette séduction de l'être.

Au moins cette conception a-t-elle immédiatement le bénéfice de faire évanouir l'accent problématique que le XIXe siècle a mis sur la folie des individualités supérieures — et de tarir l'arsenal de coups bas qu'échangent Homais et Bournisien sur la folie des saints ou des héros de la liberté.

Car si l'œuvre de Pinel nous a, Dieu merci ! rendus plus humains avec les fous du commun, il faut reconnaître qu'elle n'a pas accru notre respect pour la folie des risques suprêmes.

Au reste Homais et Bournisien représentent une même manifestation de l'être. Mais n'êtes-vous pas frappé qu'on ne rie jamais que du premier ? Je vous défie d'en rendre compte autrement que par la distinction significative que j'ai exprimée plus haut. Car Homais « y croit », tandis que Bournisien, aussi bête mais pas fou,

1. *Vide supra*, p. 157.

défend sa croyance, et, d'être appuyé sur sa hiérarchie, maintient entre lui et sa vérité cette distance où il passera accord avec Homais, si celui-ci « devient raisonnable » en reconnaissant la réalité des « besoins spirituels ».

L'ayant donc désarmé en même temps que son adversaire par notre compréhension de la folie, nous recouvrons le droit d'évoquer les voix hallucinatoires de Jeanne d'Arc ou ce qui s'est passé au chemin de Damas, sans qu'on nous mette en demeure de changer pour autant le ton de notre voix réelle, ni de passer nous-même à un état second dans l'exercice de notre jugement.

Parvenu à ce point de mon discours sur la causalité de la folie, ne me faut-il pas prendre souci que le ciel me garde de m'égarer, et m'apercevoir qu'après avoir posé qu'Henry Ey méconnaît la causalité de la folie, et qu'il n'est pas Napoléon, je choie dans ce travers d'en avancer pour preuve dernière que cette causalité, c'est moi qui la connais, autrement dit que c'est moi qui suis Napoléon ?

Je ne crois pas pourtant que tel soit mon propos, car il me semble qu'à veiller à maintenir justes les distances humaines qui constituent notre expérience de la folie, je me suis conformé à la loi qui, à la lettre, en fait exister les apparentes données : faute de quoi le médecin, tel celui qui oppose au fou que ce qu'il dit n'est pas vrai, ne divague pas moins que le fou lui-même.

Relisant d'autre part à cette occasion l'observation sur laquelle je me suis appuyé, il me semble pouvoir me rendre ce témoignage que, de quelque façon qu'on en puisse juger les fruits, j'ai conservé pour mon objet le respect qu'il méritait comme personne humaine, comme malade et comme cas.

Enfin je crois qu'à rejeter la causalité de la folie dans cette insondable décision de l'être où il comprend ou méconnaît sa libération, en ce piège du destin qui le trompe sur une liberté qu'il n'a point conquise, je ne formule rien d'autre que la loi de notre devenir, telle que l'exprime la formule antique : Γένοι', οἷος ἐσσὶ.

Et pour y définir la causalité psychique, je tenterai maintenant d'appréhender le mode de forme et d'action qui fixe les déterminations de ce drame, autant qu'il me paraît identifiable scientifiquement au concept de l'*imago*.

### 3. *Les effets psychiques du mode imaginaire.*

L'histoire du sujet se développe en une série plus ou moins typique d'*identifications idéales* qui représentent les plus purs des phénomènes psychiques en ceci qu'ils révèlent essentiellement la fonction de l'*imago*. Et nous ne concevons pas le Moi autrement que comme un système central de ces formations, système qu'il faut comprendre comme elles dans sa structure imaginaire et dans sa valeur libidinale.

Sans donc nous attarder à ceux qui, même dans la science, confondent tranquillement le Moi avec l'être du sujet, on peut voir où nous nous séparons de la conception la plus commune, qui identifie le Moi à la synthèse des fonctions de relation de l'organisme, conception qu'il faut bien dire bâtarde en ceci qu'une synthèse subjective s'y définit en termes objectifs.

On y reconnaît la position d'Henry Ey telle qu'elle s'exprime dans le passage que nous avons relevé plus haut, par cette formule que « l'atteinte du Moi se confond en dernière analyse avec la notion de dissolution fonctionnelle ».

Peut-on la lui reprocher quand le préjugé paralléliste est si fort que Freud lui-même, à l'encontre de tout le mouvement de sa recherche, en est resté le prisonnier et qu'au reste y attenter à son époque eût peut-être équivalu à s'exclure de la communicabilité scientifique?

On sait en effet que Freud identifie le Moi au « système perception-conscience », que constitue la somme des appareils par quoi l'organisme est adapté au « principe de réalité » [1].

Si l'on réfléchit au rôle que joue la notion de l'erreur dans la conception de Ey, on voit le lien qui unit l'illusion organiciste à une métapsychologie réaliste. Ce qui ne nous rapproche pas pour autant d'une psychologie concrète.

Aussi bien, encore que les meilleurs esprits dans la psychanalyse requièrent avidement, si nous les en croyons, une théorie du Moi,

1. Cf. Freud : *Das Ich und das Es*, traduit par Jankélévitch sous le titre : *Le Moi et le Soi*, in *Essais de psychanalyse*, paru chez Payot en 1927.

il y a peu de chance que la place s'en remarque par autre chose que par un trou béant, tant qu'ils ne se résoudront pas à considérer comme caduc ce qui l'est en effet dans l'œuvre d'un maître sans égal.

L'œuvre de M. Merleau-Ponty [1] démontre pourtant de façon décisive que toute saine phénoménologie, de la perception par exemple, commande qu'on considère l'expérience vécue avant toute objectivation et même avant toute analyse réflexive qui entremêle l'objectivation à l'expérience. Je m'explique : la moindre illusion visuelle manifeste qu'elle s'impose à l'expérience avant que l'observation de la figure partie par partie la corrige; ce par quoi l'on objective la forme dite réelle. Quand la réflexion nous aura fait reconnaître dans cette forme la catégorie *a priori* de l'étendue dont la propriété justement est de se présenter « partes extra partes », il n'en restera pas moins que c'est l'illusion en elle-même qui nous donne l'action de *Gestalt* qui, ici, est l'objet propre de la psychologie.

C'est pourquoi toutes les considérations sur la synthèse du Moi ne nous dispenseront pas de considérer son phénomène dans le sujet : à savoir tout ce que le sujet comprend sous ce terme et qui n'est pas précisément synthétique, ni seulement exempt de contradiction, comme on le sait depuis Montaigne, mais bien plus encore, depuis que l'expérience freudienne y désigne le lieu même de la *Verneinung*, c'est-à-dire du phénomène par quoi le sujet révèle un de ses mouvements par la dénégation même qu'il en apporte et au moment même où il l'apporte. Je souligne qu'il ne s'agit pas d'un désaveu d'appartenance, mais d'une négation formelle : autrement dit d'un phénomène typique de méconnaissance et sous la forme inversée sur laquelle nous avons insisté : forme dont son expression la plus habituelle : — N'allez pas croire que... —, nous livre déjà ce rapport profond avec l'autre en tant que tel, que nous allons mettre en valeur dans le Moi.

Aussi bien l'expérience ne nous démontre-t-elle pas au plus simple regard que rien ne sépare le Moi de ses formes idéales (*Ich Ideal*, où Freud retrouve ses droits) et que tout le limite du côté de l'être qu'il représente, puisque lui échappe presque toute la vie de

1. *Phénoménologie de la perception*, Gallimard, 1945.

l'organisme, non seulement pour autant qu'elle en est méconnue le plus normalement, mais qu'il n'a pas à en connaître pour la plus grande part.

Pour la psychologie génétique du Moi, les résultats qu'elle a obtenus nous paraissent d'autant plus valables qu'on les dépouille de tout postulat d'intégration fonctionnelle.

J'en ai moi-même donné la preuve par mon étude des phénomènes caractéristiques de ce que j'ai appelé les *moments féconds* du délire. Poursuivie selon la méthode phénoménologique que je prône ici, cette étude m'a mené à des analyses d'où s'est dégagée ma conception du Moi en un progrès qu'ont pu suivre les auditeurs des conférences et leçons que j'ai faites au cours des années tant à l'Évolution psychiatrique qu'à la Clinique de la Faculté et à l'Institut de psychanalyse, et qui, pour être restées de mon fait inédites, n'en ont pas moins promu le terme, destiné à frapper, de *connaissance paranoïaque*.

En comprenant sous ce terme une structure fondamentale de ces phénomènes, j'ai voulu désigner, sinon son équivalence, du moins sa parenté avec une forme de relation au monde d'une portée toute particulière. Il s'agit de la réaction qui, reconnue par les psychiatres, a été généralisée à la psychologie sous le nom de *transitivisme*. Cette réaction, en effet, pour ne s'éliminer jamais complètement du monde de l'homme, dans ses formes les plus idéalisées (dans les relations de rivalité par exemple), se manifeste d'abord comme la matrice de l'*Urbild* du Moi.

On la constate en effet comme dominant de façon significative la phase primordiale où l'enfant prend cette conscience de son individu, que son langage traduit, vous le savez, en troisième personne avant de le faire en première. Charlotte Bühler [1], en effet, pour ne citer qu'elle, observant le comportement de l'enfant avec son compagnon de jeu, a reconnu ce *transitivisme* sous la forme saisissante d'une véritable captation par l'image de l'autre.

Ainsi il peut participer dans une entière transe à la chute de son compagnon ou lui imputer aussi bien, sans qu'il s'agisse de mensonge, d'en recevoir le coup qu'il lui porte. Je passe sur la série

1. Charlotte Bühler, *Soziologische n. psychologiste Studien über das erste Lebensjarh*, Iena, Fischer, 1927. Voir aussi Elsa Köhler, *Die Persönlichkeit des dreijahrigen Kindes*, Leipzig, 1926.

de ces phénomènes qui vont de l'identification spectaculaire à la suggestion mimétique et à la séduction de prestance. Tous sont compris par cet auteur dans la dialectique qui va de la jalousie (cette jalousie dont saint Augustin entrevoyait déjà de façon fulgurante la valeur initiatrice) aux premières formes de la sympathie. Ils s'inscrivent dans une ambivalence primordiale qui nous apparaît, je l'indique déjà, *en miroir*, en ce sens que le sujet s'identifie dans son sentiment de Soi à l'image de l'autre et que l'image de l'autre vient à captiver en lui ce sentiment.

Or, cette réaction ne se produit que sous une condition, c'est que la différence d'âge entre les partenaires reste au-dessous d'une certaine limite qui, au début de la phase étudiée, ne saurait dépasser un an d'écart.

Là se manifeste déjà un trait essentiel de l'*imago* : les effets observables d'une forme au sens le plus large qui ne peut être définie qu'en termes de ressemblance générique, donc qui implique comme primitive une certaine reconnaissance.

On sait que ses effets se manifestent à l'égard du visage humain dès le dixième jour après la naissance, c'est-à-dire à peine apparues les premières réactions visuelles et préalablement à toute autre expérience que celle d'une aveugle succion.

Ainsi, point essentiel, le premier effet qui apparaisse de l'*imago* chez l'être humain est un effet d'*aliénation* du sujet. C'est dans l'autre que le sujet s'identifie et même s'éprouve tout d'abord. Phénomène qui paraîtra moins surprenant à se souvenir des conditions fondamentales sociales de l'*Umwelt* humain — et si l'on évoque l'intuition qui domine toute la spéculation de Hegel.

Le désir même de l'homme se constitue, nous dit-il, sous le signe de la médiation, il est désir de faire reconnaître son désir. Il a pour objet un désir, celui d'autrui, en ce sens que l'homme n'a pas d'objet qui se constitue pour son désir sans quelque médiation, ce qui apparaît dans ses besoins les plus primitifs, en ceci par exemple, que sa nourriture même doit être préparée, — et ce qu'on retrouve dans tout le développement de sa satisfaction à partir du conflit du maître et de l'esclave par toute la dialectique du travail.

Cette dialectique qui est celle de l'être même de l'homme doit réaliser dans une série de crises la synthèse de sa particularité et de

son universalité, allant à universaliser cette particularité même.

Ce qui veut dire que dans ce mouvement qui mène l'homme à une conscience de plus en plus adéquate de lui-même, sa liberté se confond avec le développement de sa servitude.

L'*imago* a-t-elle donc cette fonction d'instaurer dans l'être un rapport fondamental de sa réalité à son organisme ? La vie psychique de l'homme nous montre-t-elle sous d'autres formes un semblable phénomène ?

Nulle expérience plus que la psychanalyse n'aura contribué à le manisfester et cette nécessité de répétition qu'elle montre comme l'effet du complexe, — bien que la doctrine l'exprime dans la notion, inerte et impensable de l'inconscient —, parle assez clairement.

L'habitude et l'oubli sont les signes de l'intégration dans l'organisme d'une relation psychique : toute une situation, pour être devenue au sujet à la fois inconnue et aussi essentielle que son corps, se manifeste normalement en effets homogènes au sentiment qu'il a de son corps.

Le complexe d'Œdipe s'avère dans l'expérience non seulement capable de provoquer par ses incidences atypiques tous les effets somatiques de l'hystérie, — mais de constituer normalement le sentiment de la réalité.

Une fonction de puissance et de tempérament à la fois, — un impératif non plus aveugle, mais « catégorique », — une personne qui domine et arbitre le déchirement avide et l'ambivalence jalouse qui fondaient les relations premières de l'enfant avec sa mère et avec le rival fraternel, voici ce que le père représente et semble-t-il d'autant plus qu'il est plus « en retrait » des premières appréhensions affectives. Les effets de cette apparition sont exprimés diversement par la doctrine, mais très évidemment ils y apparaissent gauchis par les incidences traumatisantes où l'expérience les a faits d'abord apercevoir. Ils me paraissent pouvoir s'exprimer sous leur forme la plus générale ainsi : la nouvelle image fait « floculer » dans le sujet un monde de personnes qui, en tant qu'elles représentent des noyaux d'autonomie, changent complètement pour lui la structure de la réalité.

Je n'hésite pas à dire qu'on pourra démontrer que cette crise a des résonances physiologiques, — et que, toute purement

psychologique qu'elle soit dans son ressort, une certaine « dose d'Œdipe » peut être considérée comme ayant l'efficacité humorale de l'absorption d'un médicament désensibilisateur.

Au reste le rôle décisif d'une expérience affective de ce registre pour la constitution du monde de la réalité dans les catégories du temps et de l'espace, est si évident qu'un Bertrand Russell dans son Essai, d'inspiration radicalement mécaniste, d'*Analyse de l'Esprit*[1] ne peut éviter d'admettre dans sa théorie génétique de la perception la fonction de « sentiments de distance », qu'avec le sens du concret propre aux Anglo-Saxons il réfère au « sentiment du respect ».

J'avais relevé ce trait significatif dans ma thèse, quand je m'efforçais de rendre compte de la structure des « phénomènes élémentaires » de la psychose paranoïaque.

Qu'il me suffise de dire que la considération de ceux-ci m'amenait à compléter le catalogue des structures : symbolisme, condensation, et autres que Freud a explicitées comme celles, dirai-je, du *mode imaginaire;* car j'espère qu'on renoncera bientôt à user du mot inconscient pour désigner ce qui se manifeste dans la conscience.

Je m'apercevais (et pourquoi ne vous demanderais-je pas de vous reporter à mon chapitre[2] : dans le tâtonnement authentique de sa recherche il a une valeur de témoignage), je m'apercevais, dis-je, dans l'observation même de ma malade qu'il est impossible de situer exactement par l'anamnèse la date et le lieu géographique de certaines intuitions, d'illusions de la mémoire, de ressentiments convictionnels, d'objectivations imaginaires qui ne pouvaient être rapportées qu'au *moment fécond* du délire pris dans son ensemble. J'évoquerai pour me faire comprendre cette chronique et cette photo dont la malade s'était souvenue durant une de ces périodes comme l'ayant frappée quelques mois auparavant dans tel journal et que toute la collection du journal collationnée pendant des mois ne lui avait pas permis de retrouver. Et j'admettais que ces phénomènes sont donnés primitivement comme réminiscences, itérations, séries, jeux de miroir, sans que leur donnée même puisse être située

1. Traduit par M. Lefebvre, chez Payot, 1926.

2. *De la psychose paranoïaque*, 2e partie, chap. II, p. 202-215 et aussi in chap. IV, § III, b., p. 300-306.

pour le sujet dans l'espace et le temps objectifs d'aucune façon plus précise qu'il n'y peut situer ses rêves.

Ainsi approchons-nous d'une analyse structurale d'un espace et d'un temps imaginaires et de leurs connexions.

Et revenant à ma connaissance paranoïaque, j'essayais de concevoir la structure en réseau, les relations de participation, les perspectives en enfilade, le palais des mirages, qui règnent dans les limbes de ce monde que l'Œdipe fait sombrer dans l'oubli.

J'ai souvent pris position contre la façon hasardeuse dont Freud interprétait sociologiquement la découverte capitale pour l'esprit humain que nous lui devons là. Je pense que le complexe d'Œdipe n'est pas apparu avec l'origine de l'homme (si tant est qu'il ne soit pas insensé d'essayer d'en écrire l'histoire), mais à l'orée de l'histoire, de l'histoire « historique », à la limite des cultures « ethnographiques ». Il ne peut évidemment apparaître que dans la forme patriarcale de l'institution familiale, — mais il n'en a pas moins une valeur liminaire incontestable; je suis convaincu que dans les cultures qui l'excluaient, la fonction devait en être remplie par des expériences initiatiques, comme d'ailleurs l'ethnologie nous le laisse voir encore aujourd'hui, et sa valeur de clôture d'un cycle psychique tient à ce qu'il représente la situation familiale, en tant que par son institution celle-ci marque dans le culturel le recoupement du biologique et du social.

Pourtant la structure propre au monde humain, en tant que comportant l'existence d'objets indépendants du champ actuel des tendances, avec la double possibilité d'usage symbolique et d'usage instrumental, apparaît chez l'homme dès les premières phases du développement. Comment en concevoir la genèse psychologique?

C'est à la position d'un tel problème que répond ma construction dite « du *stade du miroir* » — ou comme il vaudrait mieux dire de la *phase du miroir*.

J'en ai fait une communication en forme au congrès de Marienbad en 1936, du moins jusqu'en ce point coïncidant exactement au quatrième top de la dixième minute, où m'interrompit Jones qui présidait le congrès en tant que président de la Société psychanalytique de Londres, position pour laquelle le qualifiait sans doute le fait que je n'ai jamais pu rencontrer un de ses collègues anglais qu'il

n'ait eu à me faire part de quelque trait désagréable de son caractère. Néanmoins les membres du groupe viennois réunis là comme des oiseaux avant la migration imminente, firent à mon exposé un assez chaleureux accueil. Je ne donnai pas mon papier au compte rendu du congrès et vous pourrez en trouver l'essentiel en quelques lignes dans mon article sur la famille paru en 1938 dans l'*Encyclopédie française*, — tome de *la vie mentale* [1].

Mon but est d'y manifester la connexion d'un certain nombre de relations imaginaires fondamentales dans un comportement exemplaire d'une certaine phase du développement.

Ce comportement n'est autre que celui qu'a l'enfant devant son image au miroir dès l'âge de six mois, — si éclatant par sa différence d'avec celui du chimpanzé dont il est loin d'avoir atteint le développement dans l'application instrumentale de l'intelligence.

Ce que j'ai appelé l'assomption triomphante de l'image avec la mimique jubilatoire qui l'accompagne, la complaisance ludique dans le contrôle de l'identification spéculaire, après le repérage expérimental le plus bref de l'inexistence de l'image derrière le miroir, contrastant avec les phénomènes opposés chez le singe, m'ont paru manifester un de ces faits de captation identificatrice par l'*imago* que je cherchais à isoler.

Il se rapportait de la façon la plus directe à cette image de l'être humain que j'avais déjà rencontrée dans l'organisation la plus archaïque de la connaissance humaine.

L'idée a fait son chemin. Elle a rencontré celle d'autres chercheurs, parmi lesquels je citerai Lhermitte dont le livre paru en 1939 rassemblait les trouvailles d'une attention dès longtemps retenue par la singularité et l'autonomie de l'*image du corps propre* dans le psychisme.

Il y a en effet autour de cette image une immense série de phénomènes subjectifs, depuis l'illusion des amputés en passant par les hallucinations du double, son apparition onirique et les objectivations délirantes qui s'y rattachent. Mais, le plus important est encore son autonomie comme lieu imaginaire de référence des

1. *Encyclopédie française*, fondée par A. de Monzie, tome VIII, dirigé par Henri Wallon. Deuxième partie, Section A. *La famille*, spécialement les pages 8'40-6 à 8'40-11.

sensations propioceptives, qu'on peut manifester dans toutes sortes de phénomènes, dont l'illusion d'Aristote n'est qu'un échantillon.

La *Gestaltteorie* et la phénoménologie ont aussi leur part au dossier de cette image. Et toutes sortes de mirages imaginaires de la psychologie concrète, familiers aux psychanalystes et qui vont des jeux sexuels aux ambiguïtés morales, font qu'on se souvient de mon stade du miroir par la vertu de l'image et l'opération du saint esprit du langage. « Tiens, se dit-on, cela fait penser à cette fameuse histoire de Lacan, le stade du miroir. Qu'est-ce qu'il disait donc exactement ? »

A la vérité j'ai poussé un peu plus loin ma conception du sens existentiel du phénomène, en le comprenant dans son rapport avec ce que j'ai appelé la *prématuration de la naissance* chez l'homme, autrement dit l'incomplétude et le « retard » du développement du névraxe pendant les six premiers mois. Phénomènes bien connus des anatomistes et d'ailleurs manifestes, depuis que l'homme existe, dans l'incoordination motrice et équilibratoire du nourrisson,et qui n'est probablement pas sans rapport avec le processus de *fœtalisation* où Bolk voit le ressort du développement supérieur des vésicules encéphaliques chez l'homme.

C'est en fonction de ce retard de développement que la maturation précoce de la perception visuelle prend sa valeur d'antitipation fonctionnelle. Il en résulte, d'une part, la prévalence marquée de la structure visuelle dans la reconnaissance, si précoce, nous l'avons vu, de la forme humaine. D'autre part, les chances d'identification à cette forme, si je puis dire, en reçoivent un appoint décisif qui va constituer dans l'homme ce nœud imaginaire absolument essentiel, qu'obscurément et à travers des contradictions doctrinales inextricables la psychanalyse a pourtant admirablement désigné sous le nom de *narcissisme*.

C'est dans ce nœud que gît en effet le rapport de l'image à la tendance suicide que le mythe de Narcisse exprime essentiellement. Cette tendance suicide qui représente à notre avis ce que Freud a cherché à situer dans sa métapsychologie sous le nom d'*instinct de mort* ou encore de *masochisme primordial*, dépend pour nous du fait que la mort de l'homme, bien avant qu'elle se reflète, de façon d'ailleurs toujours si ambiguë, dans sa pensée, est par lui éprouvée

dans la phase de misère originelle qu'il vit, du *traumatisme de la naissance* jusqu'à la fin des six premiers mois de *prématuration physiologique*, et qui va retentir ensuite dans le *traumatisme du sevrage.*

C'est un des traits les plus fulgurants de l'intuition de Freud dans l'ordre du monde psychique qu'il ait saisi la valeur révélatoire de ces jeux d'occultation qui sont les premiers jeux de l'enfant [1]. Tout le monde peut les voir et personne n'avait compris avant lui dans leur caractère itératif la répétition libératoire qu'y assume l'enfant de toute séparation ou sevrage en tant que tels.

Grâce à lui nous pouvons les concevoir comme exprimant la première vibration de cette onde stationnaire de renoncements qui va scander l'histoire du développement psychique.

Au départ de ce développement, voici donc liés le Moi primordial comme essentiellement aliéné et le sacrifice primitif comme essentiellement suicidaire :

C'est-à-dire la structure fondamentale de la folie.

Ainsi cette discordance primordiale entre le Moi et l'être serait la note fondamentale qui irait retentir en toute une gamme harmonique à travers les phases de l'histoire psychique dont la fonction serait de la résoudre en la développant.

Toute résolution de cette discordance par une coïncidence illusoire de la réalité avec l'idéal résonnerait jusqu'aux profondeurs du nœud imaginaire de l'agression suicidaire narcissique.

Encore ce mirage des apparences où les conditions organiques de l'intoxication, par exemple, peuvent jouer leur rôle, exige-t-il l'insaisissable consentement de la liberté, comme il apparaît en ceci que la folie ne se manifeste que chez l'homme et après « l'âge de raison » et que se vérifie ici l'intuition pascalienne qu' « un enfant n'est pas un homme ».

Les premiers choix identificatoires de l'enfant, choix « innocents », ne déterminent rien d'autre, en effet, à part les pathétiques « fixations » de la névrose, que cette folie par quoi l'homme se croit un homme.

Formule paradoxale qui prend pourtant sa valeur à considérer

1. Dans l'article « Jenseits des Lustprinzips », in *Essais de psychanalyse*, traduction déjà citée, p. 18-23.

que l'homme est bien plus que son corps, tout en ne pouvant rien savoir de plus de son être.

Il y apparaît cette illusion fondamentale dont l'homme est serf, bien plus que de toutes les « passions du corps » au sens cartésien, cette passion d'être un homme, dirai-je, qui est la passion de l'âme par excellence, le *narcissisme*, lequel impose sa structure à tous ses désirs fût-ce aux plus élevés.

A la rencontre du corps et de l'esprit, l'âme apparaît ce qu'elle est pour la tradition, c'est-à-dire comme la limite de la monade.

Quand l'homme cherchant le vide de la pensée s'avance dans la lueur sans ombre de l'espace imaginaire en s'abstenant même d'attendre ce qui va en surgir, un miroir sans éclat lui montre une surface où ne se reflète rien.

Nous croyons donc pouvoir désigner dans l'*imago* l'objet propre de la psychologie, exactement dans la même mesure où la notion galiléenne du point matériel inerte a fondé la physique.

Nous ne pouvons encore pourtant en pleinement saisir la notion et tout cet exposé n'a pas eu d'autre but que de vous guider vers son évidence obscure.

Elle me paraît corrélative d'un espace inétendu, c'est-à-dire indivisible, dont le progrès de la notion de *Gestalt* doit éclairer l'intuition, — d'un temps fermé entre l'attente et la détente, d'un temps de phase et de répétition.

Une forme de causalité la fonde qui est la causalité psychique même : l'*identification*, laquelle est un phénomène irréductible, et l'*imago* est cette forme définissable dans le complexe spatio-temporel imaginaire qui a pour fonction de réaliser l'identification résolutive d'une phase psychique, autrement dit une métamorphose des relations de l'individu à son semblable.

Ceux qui ne veulent point m'entendre pourraient m'opposer qu'il y a là une pétition de principe et que je pose gratuitement l'irréductibilité du phénomène au seul service d'une conception de l'homme qui serait toute métaphysique.

Je vais donc parler aux sourds en leur apportant des faits qui, je le pense, intéresseront leur sens du visible, sans qu'à leurs yeux du moins ils apparaissent contaminés par l'esprit, ni par l'être :

je veux dire que j'irai les chercher dans le monde animal.

Il est clair que les phénomènes psychiques doivent s'y manifester s'ils ont une existence indépendante et que notre *imago* doit s'y rencontrer au moins chez les animaux dont l'*Umwelt* comporte sinon la société, au moins l'agrégation de leurs semblables, qui présentent dans leurs caractères spécifiques ce trait qu'on désigne sous le nom de *grégarisme*. Au reste, il y a dix ans, quand j'ai désigné l'*imago* comme l' « objet psychique » et formulé que l'apparition du complexe freudien marquait une date dans l'esprit humain, en tant qu'elle contenait la promesse d'une psychologie véritable, — j'ai écrit en même temps, à plusieurs reprises, que la psychologie apportait là un concept capable de montrer en biologie une fécondité au moins égale à celle de beaucoup d'autres qui, pour y être en usage, sont sensiblement plus incertains.

Cette indication s'est trouvée réalisée depuis 1939 et je n'en veux donner pour preuve que deux « faits » parmi d'autres qui se sont révélés dès maintenant nombreux.

Premièrement, 1939, travail de Harrisson, publié dans les *Proceedings of the Royal Society* [1].

On sait depuis longtemps que la femelle du pigeon, isolée de ses congénères, n'ovule pas.

Les expériences de Harrisson démontrent que l'ovulation est déterminée par la vue de la forme spécifique du congénère, à l'exclusion de toute autre forme sensorielle de la perception, et sans qu'il soit nécessaire qu'il s'agisse de la vue d'un mâle.

Placées dans la même pièce que des individus des deux sexes, mais dans des cages fabriquées de telle façon que les sujets ne puissent se voir tout en percevant sans obstacle leurs cris et leur odeur, les femelles n'ovulent pas. Inversement, il suffit que deux sujets puissent se contempler, fût-ce à travers une plaque de verre qui suffit à empêcher tout déclenchement du jeu de la pariade, et le couple ainsi séparé étant tout aussi bien composé de deux femelles, pour que le phénomène d'ovulation se déclenche dans des délais qui varient : de douze jours pour le mâle et la femelle avec le verre interposé, à deux mois pour deux femelles.

1. *Proc. Roy. Soc.*, Series B (Biological Sciences), n° 845, 3 Feb. 1939, Vol. 126, Londres.

Mais point plus remarquable encore : la seule vue par l'animal de son image propre dans le miroir suffit à déclencher l'ovulation en deux mois et demi.

Un autre chercheur a noté que la sécrétion du lait dans les jabots du mâle qui se produit normalement lors de l'éclosion des œufs, ne se produit pas, s'il ne peut voir la femelle en train de les couver.

Second groupe de faits, dans un travail de Chauvin, 1941, dans les *Annales de la Société entomologique de France* [1].

Il s'agit cette fois d'une de ces espèces d'insectes dont les individus présentent deux variétés très différentes selon qu'ils appartiennent à un type dit *solitaire* ou à un type dit *grégaire*. Très exactement, il s'agit du Criquet Pèlerin, c'est-à-dire d'une des espèces appelées vulgairement sauterelle et où le phénomène de la nuée est lié à l'apparition du type grégaire. Chauvin a étudié ces deux variétés chez ce criquet, autrement dit *Schistocerca*, où comme d'ailleurs chez *Locusta* et autres espèces voisines, ces types présentent de profondes différences tant quant aux instincts : cycle sexuel, voracité, agitation motrice — que dans leur morphologie : comme il apparaît dans les indices biométriques, et la pigmentation qui forme la parure caractéristique des deux variétés.

Pour ne nous arrêter qu'à ce dernier caractère, j'indiquerai que chez *Schistocerca* le type solitaire est vert uniforme dans tout son développement qui comporte cinq stades larvaires, mais que le type grégaire passe par toute sorte de couleurs selon ces stades, avec certaines striations noires sur différentes parties de son corps, telle une des plus constantes sur le fémur postérieur. Mais je n'exagère pas en disant qu'indépendamment de ces caractéristiques très voyantes, les insectes diffèrent biologiquement du tout au tout.

On constate chez cet insecte que l'apparition du type grégaire est déterminée par la perception durant les premières périodes larvaires de la forme caractéristique de l'espèce. Donc deux individus solitaires mis en compagnie évolueront vers le type grégaire. Par une série d'expériences : élevage dans l'obscurité, sections isolées des palpes, des antennes, etc., on a pu très précisément localiser cette perception à la vue et au toucher à l'exclusion de l'odorat, de l'ouïe et de la participation agitatoire. Il n'est pas forcé que les

1. 1941, 3e trimestre, p. 133, 272.

individus mis en présence soient du même stade larvaire et ils réagissent de la même façon à la présence d'un adulte. La présence d'un adulte d'une espèce voisine, comme *Locusta* détermine de même le grégarisme — mais non pas celle d'un *Gryllus*, d'une espèce plus éloignée.

M. Chauvin, après une discussion approfondie, est amené à faire intervenir la notion d'une forme et d'un mouvement spécifiques, caractérisés par un certain « style », formule d'autant moins suspecte chez lui qu'il ne paraît pas songer à la rattacher aux notions de la *Gestalt*. Je le laisse conclure en termes qui montreront son peu de propension métaphysique : « Il faut bien, dit-il, qu'il y ait là une sorte de reconnaissance, si rudimentaire qu'on la suppose. Or comment parler de reconnaissance, ajoute-t-il, sans sous-entendre un mécanisme *psycho-physiologique* [1] ? » Telles sont les pudeurs du physiologiste.

Mais ce n'est pas tout : des grégaires naissent de l'accouplement de deux solitaires dans une proportion qui dépend du temps pendant lequel on laisse frayer ceux-ci. Bien plus encore ces excitations s'additionnent de telle sorte qu'à mesure de la répétition des accouplements après des temps d'intervalle, la proportion des grégaires qui naissent augmente.

Inversement la suppression de l'action morphogène de l'image entraîne la réduction progressive du nombre des grégaires dans la lignée.

Quoique les caractéristiques sexuelles de l'adulte grégaire tombent sous les conditions qui manifestent encore mieux l'originalité du rôle de l'*imago* spécifique dans le phénomène que nous venons de décrire, je m'en voudrais de poursuivre plus longtemps sur ce terrain dans un rapport qui a pour objet la causalité psychique dans les folies.

Je veux seulement souligner à cette occasion ce fait non moins significatif que, contrairement à ce qu'Henri Ey se laisse entraîner à avancer quelque part, il n'y a aucun parallélisme entre la différenciation anatomique du système nerveux et la richesse des manifestations psychiques, fussent-elles d'intelligence, comme le démontre un nombre immense de faits du comportement chez

1. *Loc. cit.*, p. 251. — Les italiques sont de nous.

les animaux inférieurs. Tel par exemple le crabe dont je me suis plu à plusieurs reprises dans mes conférences, à vanter l'habileté à user des incidences mécaniques, quand il a à s'en servir à l'endroit d'une moule.

Au moment de terminer, j'aimerais que ce petit discours sur l'*imago* vous parût non point ironique gageure, mais bien ce qu'il exprime, une menace pour l'homme. Car si d'avoir reconnu cette distance inquantifiable de l'*imago* et ce tranchant infime de la liberté comme décisifs de la folie, ne suffit pas encore à nous permettre de la guérir, le temps n'est peut-être pas loin où ce nous permettra de la provoquer. Car si rien ne peut nous garantir de ne pas nous perdre dans un mouvement libre vers le vrai, il suffit d'un coup de pouce pour nous assurer de changer le vrai en folie. Alors nous serons passés du domaine de la causalité métaphysique dont on peut se moquer, à celui de la technique scientifique qui ne prête pas à rire.

De semblable entreprise, ont paru déjà par-ci par-là quelques balbutiements. L'art de l'image bientôt saura jouer sur les valeurs de l'*imago* et l'on connaîtra un jour des commandes en série d' « idéaux » à l'épreuve de la critique : c'est bien là que prendra tout son sens l'étiquette : « garanti véritable ».

L'intention ni l'entreprise ne seront nouvelles, mais nouvelle leur forme systématique.

En attendant, je vous propose la mise en équations des structures délirantes et des méthodes thérapeutiques appliquées aux psychoses, en fonction des principes ici développés,

— à partir de l'attachement ridicule à l'objet de revendication, en passant par la tension cruelle de la fixation hypocondriaque, jusqu'au fonds suicidaire du délire des négations,

— à partir de la valeur sédative de l'explication médicale, en passant par l'action de rupture de l'épilepsie provoquée, jusqu'à la *catharsis* narcissique de l'analyse.

Il a suffi de considérer avec réflexion quelques « illusions optiques » pour fonder une théorie de la *Gestalt* qui donne des résultats qui peuvent passer pour de petites merveilles. Par exemple de prévoir le phénomène suivant : sur un dispositif composé de secteurs

colorés en bleu, tournant devant un écran mi-partie noir et jaune, selon que vous voyez ou non le dispositif, donc par la seule vertu d'une accommodation de la pensée, les couleurs restent isolées ou se mêlent, et vous voyez les deux couleurs de l'écran à travers un tournoiement bleu, ou bien se composer un bleu-noir et un gris.

Jugez donc de ce que pourrait offrir aux facultés combinatoires une théorie qui se réfère au rapport même de l'être au monde, si elle prenait quelque exactitude. Dites-vous bien qu'il est certain que la perception visuelle d'un homme formé dans un complexe culturel tout à fait différent du nôtre, est une perception tout à fait différente de la nôtre.

Plus inaccessible à nos yeux faits pour les signes du changeur que ce dont le chasseur du désert sait voir la trace imperceptible : le pas de la gazelle sur le rocher, un jour se révéleront les aspects de l'*imago*.

Vous m'avez entendu, pour en situer la place dans la recherche, me référer avec dilection à Descartes et à Hegel. Il est assez à la mode de nos jours de « dépasser » les philosophes classiques. J'aurais aussi bien pu partir de l'admirable dialogue avec Parménide. Car ni Socrate, ni Descartes, ni Marx, ni Freud, ne peuvent être « dépassés » en tant qu'ils ont mené leur recherche avec cette passion de dévoiler qui a un objet : la vérité.

Comme l'a écrit un de ceux-là, princes du verbe, et sous les doigts de qui semblent glisser d'eux-mêmes les fils du masque de l'Ego, j'ai nommé Max Jacob, poète, saint et romancier, oui, comme il l'a écrit dans son *Cornet à dés*, si je ne m'abuse : le vrai est toujours neuf.

# III

# *Le temps logique et l'assertion de certitude anticipée*

## *Un nouveau sophisme*

Il nous fut demandé en mars 1945 par Christian Zervos de contribuer avec un certain nombre d'écrivains au numéro de reprise de sa revue, *les Cahiers d'Art*, conçu au dessein de combler du palmarès de son sommaire, une parenthèse de chiffres sur sa couverture : 1940-1944, signifiante pour beaucoup de gens.

Nous y allâmes de cet article, bien au fait de ce que c'était le rendre introuvable aussitôt.

Puisse-t-il retentir d'une note juste entre l'avant et l'après où nous le plaçons ici, même s'il démontre que l'après faisait antichambre, pour que l'avant pût prendre rang.

### *Un problème de logique.*

Le directeur de la prison fait comparaître trois détenus de choix et leur communique l'avis suivant :

« Pour des raisons que je n'ai pas à vous rapporter maintenant, messieurs, je dois libérer un d'entre vous. Pour décider lequel, j'en remets le sort à une épreuve que vous allez courir, s'il vous agrée.

« Vous êtes trois ici présents. Voici cinq disques qui ne diffèrent que par leur couleur : trois sont blancs, et deux sont noirs. Sans lui faire connaître duquel j'aurai fait choix, je vais fixer à chacun de vous un de ces disques entre les deux épaules, c'est-à-dire hors de la portée directe de son regard, toute possibilité indirecte d'y atteindre par la vue étant également exclue par l'absence ici d'aucun moyen de se mirer.

« Dès lors, tout loisir vous sera laissé de considérer vos compagnons et les disques dont chacun d'eux se montrera porteur, sans qu'il vous soit permis, bien entendu, de vous communiquer l'un à

l'autre le résultat de votre inspection. Ce qu'au reste votre intérêt seul vous interdirait. Car c'est le premier à pouvoir en conclure sa propre couleur qui doit bénéficier de la mesure libératoire dont nous disposons.

« Encore faudra-t-il que sa conclusion soit fondée sur des motifs de logique, et non seulement de probabilité. A cet effet, il est convenu que, dès que l'un d'entre vous sera prêt à en formuler une telle, il franchira cette porte afin que, pris à part, il soit jugé sur sa réponse. »

Ce propos accepté, on pare nos trois sujets chacun d'un disque blanc, sans utiliser les noirs, dont on ne disposait, rappelons-le, qu'au nombre de deux.

Comment les sujets peuvent-ils résoudre le problème ?

*La solution parfaite.*

Après s'être considérés entre eux *un certain temps*, les trois sujets font ensemble *quelques pas* qui les mènent de front à franchir la porte. Séparément, chacun fournit alors une réponse semblable qui s'exprime ainsi :

« Je suis un blanc, et voici comment je le sais. Étant donné que mes compagnons étaient des blancs, j'ai pensé que, si j'étais un noir, chacun d'eux eût pu en inférer ceci : « Si j'étais un noir moi « aussi, l'autre, y devant reconnaître immédiatement qu'il est un « blanc, serait sorti aussitôt, donc je ne suis pas un noir. » Et tous deux seraient sortis ensemble, convaincus d'être des blancs. S'ils n'en faisaient rien, c'est que j'étais un blanc comme eux. Sur quoi, j'ai pris la porte, pour faire connaître ma conclusion. »

C'est ainsi que tous trois sont sortis simultanément forts des mêmes raisons de conclure.

*Valeur sophistique de cette solution.*

Cette solution, qui se présente comme la plus parfaite que puisse comporter le problème, peut-elle être atteinte à l'expérience ? Nous laissons à l'initiative de chacun le soin d'en décider.

Non certes que nous allions à conseiller d'en faire l'épreuve au naturel, encore que le progrès antinomique de notre époque semble depuis quelque temps en mettre les conditions à la portée d'un toujours plus grand nombre : nous craignons, en effet, bien qu'il ne soit ici prévu que des gagnants, que le fait ne s'écarte trop de la théorie, et par ailleurs nous ne sommes pas de ces récents philosophes pour qui la contrainte de quatre murs n'est qu'une faveur de plus pour le fin du fin de la liberté humaine.

Mais, pratiquée dans les conditions innocentes de la fiction, l'expérience ne décevra pas, nous nous en portons garant, ceux qui gardent quelque goût de s'étonner. Peut-être s'avérera-t-elle pour le psychologue de quelque valeur scientifique, du moins si nous faisons foi à ce qui nous a paru s'en dégager, pour l'avoir essayée sur divers groupes convenablement choisis d'intellectuels qualifiés, d'une toute spéciale méconnaissance, chez ces sujets, de la réalité d'autrui.

Pour nous, nous ne voulons nous attacher ici qu'à la valeur logique de la solution présentée. Elle nous apparaît en effet comme un remarquable sophisme, au sens classique du mot, c'est-à-dire comme un exemple significatif pour résoudre les formes d'une fonction logique au moment historique où leur problème se présente à l'examen philosophique. Les images sinistres du récit s'y montreront certes contingentes. Mais, pour peu que notre sophisme n'apparaisse pas sans répondre à quelque actualité de notre temps, il n'est pas superflu qu'il en porte le signe en de telles images, et c'est pourquoi nous lui en conservons le support, tel que l'hôte ingénieux d'un soir l'apporta à notre réflexion.

Nous nous mettons maintenant sous les auspices de celui qui parfois se présente sous l'habit du philosophe, qu'il faut plus souvent chercher ambigu dans les propos de l'humoriste, mais qu'on rencontre toujours au secret de l'action du politique : le bon logicien, odieux au monde.

*Discussion du sophisme.*

Tout sophisme se présente d'abord comme une erreur logique, et l'objection à celui-ci trouve facilement son premier argument. On appelle A le sujet réel qui vient conclure pour lui-même, B et

C ceux réfléchis sur la conduite desquels il établit sa déduction. Si la conviction de B, nous dira-t-on, se fonde sur l'expectative de C, l'assurance de celle-là doit logiquement se dissiper avec la levée de celle-ci; réciproquement pour C par rapport à B; et tous deux de rester dans l'indécision. Rien ne nécessite donc leur départ dans le cas où A serait un noir. D'où il résulte que A ne peut en déduire qu'il soit un blanc.

A quoi il faut répliquer d'abord que toute cette cogitation de B et de C leur est imputée *à faux*, puisque la situation qui seule pourrait la motiver chez eux de voir un noir n'est pas la vraie, et qu'il s'agit de savoir si, cette situation étant supposée, son développement logique leur est imputé *à tort*. Or il n'en est rien. Car, dans cette hypothèse, c'est le fait qu'aucun des deux n'est *parti le premier* qui donne à chacun à se penser comme blanc, et il est clair qu'il suffirait qu'ils hésitassent un instant pour que chacun d'eux soit rassuré, sans doute possible, dans sa conviction d'être un blanc. Car l'hésitation est exclue logiquement pour quiconque verrait deux noirs. Mais elle est aussi exclue réellement, dans cette première étape de la déduction, car, personne ne se trouvant en présence d'un noir et d'un blanc, il n'est question que personne sorte pour la raison qui s'en déduit.

Mais l'objection se représente plus forte à la seconde étape de la déduction de A. Car, si c'est à bon droit qu'il est venu à sa conclusion qu'il est un blanc, en posant que, s'il était noir, les autres ne tarderaient pas à se savoir blancs et devraient sortir, voici qu'il lui faut en revenir, aussitôt l'a-t-il formée, puisque au moment d'être mû par elle, il voit les autres s'ébranler avec lui.

Avant d'y répondre, reposons bien les termes logiques du problème. A désigne chacun des sujets en tant qu'il est lui-même sur la sellette et se décide ou non à sur soi conclure. B et C ce sont les deux autres en tant qu'objets du raisonnement de A. Mais, si celui-ci peut lui imputer correctement, nous venons de le montrer, une cogitation en fait fausse, il ne saurait tenir compte que de leur comportement réel.

Si A, de voir B et C s'ébranler avec lui, revient à douter d'être par eux vu noir, il suffit qu'il repose la question, en s'arrêtant, pour la résoudre. Il les voit en effet s'arrêter aussi : car chacun étant réellement dans la même situation que lui, ou, pour mieux dire, chacun

des sujets étant A en tant que réel, c'est-à-dire en tant qu'il se décide ou non à sur soi conclure, rencontre le même doute au même moment que lui. Mais alors, quelque pensée que A impute à B et à C, c'est à bon droit qu'il conclura à nouveau d'être soi-même un blanc. Car il pose derechef — que, s'il était un noir, B et C eussent dû *poursuivre*, — ou bien, s'il admet qu'ils hésitent, selon l'argument précédent qui trouve ici l'appui du fait et les ferait douter s'ils ne sont pas eux-mêmes des noirs, qu'à tout le moins devraient-ils *repartir avant lui* (puisqu'en étant noir il donne à leur hésitation même sa portée certaine pour qu'ils concluent d'être des blancs). Et c'est parce que, de le voir en fait blanc, ils n'en font rien, qu'il prend lui-même l'initiative de le faire, c'est-à-dire qu'ils repartent tous ensemble, pour déclarer qu'ils sont des blancs.

Mais l'on peut nous opposer encore qu'à lever ainsi l'obstacle nous n'avons pas pour autant réfuté l'objection logique, et qu'elle va se représenter la même avec la réitération du mouvement et reproduire chez chacun des sujets le même doute et le même arrêt.

Assurément, mais il faut bien qu'il y ait eu un progrès logique d'accompli. Pour la raison que cette fois A ne peut tirer de l'arrêt commun qu'une conclusion sans équivoque. C'est que, s'il était un noir, B et C n'eussent pas *dû s'arrêter, absolument*. Car au point présent il est exclu qu'ils puissent hésiter une seconde fois à conclure qu'ils sont des blancs : une seule hésitation, en effet, est suffisante à ce que l'un à l'autre ils se démontrent que certainement ni l'un ni l'autre ne sont des noirs. Si donc B et C se sont arrêtés, A ne peut être qu'un blanc. C'est-à-dire que les trois sujets sont cette fois confirmés dans une certitude, qui ne permet ni à l'objection ni au doute de renaître.

Le sophisme garde donc, à l'épreuve de la discussion, toute la rigueur contraignante d'un procès logique, à la condition qu'on lui intègre la valeur des deux *scansions suspensives*, que cette épreuve montre le vérifier dans l'acte même où chacun des sujets manifeste qu'il l'a mené à sa conclusion.

*Valeur des motions suspendues dans le procès.*

Est-il justifié d'intégrer à la valeur du sophisme les deux *motions suspendues* ainsi apparues ? Pour en décider, il faut examiner quel est leur rôle dans la solution du procès logique.

Elles ne jouent ce rôle, en effet, qu'après la conclusion du procès logique, puisque l'acte qu'elles suspendent manifeste cette conclusion même. On ne peut donc objecter de là qu'elles apportent dans la solution un élément externe au procès logique lui-même.

Leur rôle, pour être crucial dans la pratique du procès logique, n'est pas celui de l'expérience dans la vérification d'une hypothèse, mais bien d'un fait intrinsèque à l'ambiguïté logique.

Du premier aspect en effet, les données du problème se décomposeraient ainsi :

1° trois combinaisons sont logiquement possibles des attributs caractéristiques des sujets : deux noirs, un blanc, — un noir, deux blancs, — trois blancs. La première étant exclue par l'observation de tous, une inconnue reste ouverte entre les deux autres, que vient résoudre :

2° la donnée d'expérience des motions suspendues, qui équivaudrait à un signal par où les sujets se communiqueraient l'un à l'autre, sous une forme déterminée par les conditions de l'épreuve, ce qu'il leur est interdit d'échanger sous une forme intentionnelle : savoir ce qu'ils voient l'un de l'attribut de l'autre.

Il n'en est rien, car ce serait là donner du procès logique une conception spatialisée, celle-là même qui transparaît chaque fois qu'il prend l'aspect de l'erreur et qui seule objecte à la solubilité du problème.

C'est justement parce que notre sophisme ne la tolère pas, qu'il se présente comme une aporie pour les formes de la logique classique, dont le prestige « éternel » reflète cette infirmité non moins reconnue pour être la leur [1] : à savoir qu'elles n'apportent jamais rien qui ne puisse déjà *être vu d'un seul coup*.

1. Et non moins celle des esprits formés par cette tradition, comme en témoigne le billet suivant que nous reçûmes d'un esprit pourtant aventureux en d'autres domaines, après une soirée où la discussion de notre fécond sophisme avait

Tout au contraire, l'entrée en jeu comme signifiants des phénomènes ici en litige fait-elle prévaloir la structure temporelle et non pas spatiale du procès logique. Ce que les *motions suspendues* dénoncent, ce n'est pas ce que les sujets voient, c'est ce qu'ils ont trouvé positivement de *ce qu'ils ne voient pas* : à savoir l'aspect des disques noirs. Ce par quoi elles sont signifiantes, est constitué non pas par leur direction, mais par leur *temps d'arrêt*. Leur valeur cruciale n'est pas celle d'un choix binaire entre deux combinaisons juxtaposées dans l'inerte [1], et dépareillées par l'exclusion visuelle de la troisième, mais du mouvement de vérification institué d'un procès logique où le sujet a transformé les trois combinaisons possibles en trois *temps de possibilité*.

C'est pourquoi aussi, tandis qu'*un seul* signal devrait suffire pour le seul choix qu'impose la première interprétation erronée, *deux* scansions sont nécessaires pour la vérification des deux laps qu'implique la seconde et seule valable.

Loin d'être une donnée d'expérience externe dans le procès logique, les *motions suspendues* y sont si nécessaires que seule l'expérience peut y faire manquer le synchronisme qu'elles impliquent de se produire d'un sujet de pure logique et faire échouer leur fonction dans le procès de la vérification.

Elles n'y représentent rien en effet que les paliers de dégradation

---

provoqué dans les esprits choisis d'un collège intime une véritable panique confusionnelle. Encore, malgré ses premiers mots, ce billet porte-t-il les traces d'une laborieuse mise au point.

« Mon cher Lacan, ce mot en hâte pour diriger votre réflexion sur une nouvelle difficulté : à vrai dire, le raisonnement admis hier n'est pas concluant, car aucun des trois états possibles : ○○○ — ○○● — ○●●, n'est réductible à l'autre (malgré les apparences) : il n'y a que le dernier qui soit décisif.

« Conséquence : quand A se suppose noir, ni B ni C ne peuvent sortir, car ils ne peuvent déduire de leur comportement s'ils sont noirs ou blancs : car, si l'un est noir, l'autre sort, et, s'il est blanc, l'autre sort aussi, puisque le premier ne sort pas (et réciproquement). Si A se suppose blanc, ils ne peuvent non plus sortir. De sorte que, là encore, A ne peut déduire du comportement des autres la couleur de son disque. »

Ainsi, notre contradicteur, pour trop bien *voir* le cas, restait-il aveugle à ceci que ce n'est pas le départ des autres, mais leur attente, qui détermine le jugement du sujet. Et pour nous réfuter en effet avec quelque hâte, laissait-il lui échapper ce que nous tentons de démontrer ici : la fonction de la hâte en logique.

1. « Irréductibles », comme s'exprime le contradicteur cité dans la note ci-dessus.

dont la nécessité fait apparaître l'ordre croissant des instances du temps qui s'enregistrent dans le procès logique pour s'intégrer dans sa conclusion.

Comme on le voit dans la détermination logique des *temps d'arrêt* qu'elles constituent, laquelle, objection du logicien ou doute du sujet, se révèle à chaque fois comme le déroulement subjectif d'une instance du temps, ou pour mieux dire, comme la fuite du sujet dans une exigence formelle.

Ces instances du temps, constituantes du procès du sophisme, permettent d'y reconnaître un véritable mouvement logique. Ce procès exige l'examen de la qualité de ses temps.

*La modulation du temps dans le mouvement du sophisme : l'instant du regard, le temps pour comprendre et le moment de conclure.*

Il s'isole dans le sophisme trois *moments de l'évidence*, dont les valeurs logiques se révéleront différentes et d'ordre croissant. En exposer la succession chronologique, c'est encore les spatialiser selon un formalisme qui tend à réduire le discours à un alignement de signes. Montrer que l'instance du temps se présente sous un *mode* différent en chacun de ces moments, c'est préserver leur hiérarchie en y révélant une discontinuité tonale, essentielle à leur valeur. Mais saisir dans la *modulation* du temps la fonction même par où chacun de ces moments, dans le passage au suivant, s'y résorbe, seul subsistant le dernier qui les absorbe; c'est restituer leur succession réelle et comprendre vraiment leur genèse dans le mouvement logique. C'est ce que nous allons tenter à partir d'une formulation, aussi rigoureuse que possible, de ces moments de l'évidence.

1° *A être en face de deux noirs, on sait qu'on est un blanc.*

C'est là une *exclusion logique* qui donne sa base au mouvement. Qu'elle lui soit antérieure, qu'on la puisse tenir pour acquise par les sujets *avec* les données du problème, lesquelles interdisent la combinaison de trois noirs, est indépendant de la contingence dramatique qui isole leur énoncé en prologue. A l'exprimer sous la forme *deux noirs* :: *un blanc*, on voit la valeur *instantanée* de son évidence, et son temps de fulguration, si l'on peut dire, serait égal à zéro.

Mais sa formulation au départ déjà se module : — par la subjectivation qui s'y dessine, encore qu'impersonnelle sous la forme de l' « on sait que... », — et par la conjonction des propositions qui, plutôt qu'elle n'est une hypothèse formelle, en représente une matrice encore indéterminée, disons cette forme de conséquence que les linguistes désignent sous les termes de la *prothase* et de l'*apodose* : « A être..., *alors seulement* on sait qu'on est... »

Une instance du temps creuse l'intervalle pour que le donné de la *prothase*, « en face de deux noirs », se mue en la donnée de l'*apodose*, « on est un blanc » : il y faut l'*instant du regard*. Dans l'équivalence logique des deux termes : « Deux noirs : un blanc », cette modulation du temps introduit la forme qui, dans le second moment, se cristallise en hypothèse authentique, car elle va viser la réelle inconnue du problème, à savoir l'attribut ignoré du sujet lui-même. Dans ce passage, le sujet rencontre la suivante combinaison logique et, seul à pouvoir y assumer l'attribut du noir, vient, dans la première phase du mouvement logique, à formuler ainsi l'évidence suivante :

2° *Si j'étais un noir, les deux blancs que je vois ne tarderaient pas à se reconnaître pour être des blancs.*

C'est là une *intuition* par où le sujet *objective* quelque chose de plus que les données de fait dont l'aspect lui est offert dans les deux blancs ; c'est un certain temps qui se définit (aux deux sens de prendre son sens et de trouver sa limite) par sa fin, à la fois but et terme, à savoir pour chacun des deux blancs *le temps pour comprendre*, dans la situation de voir un blanc et un noir, qu'il tient dans l'inertie de son semblable la clef de son propre problème. L'évidence de ce moment suppose la durée d'un *temps de méditation* que chacun des deux blancs doit constater chez l'autre et que le sujet manifeste dans les termes qu'il attache aux lèvres de l'un et de l'autre, comme s'ils étaient inscrits sur une banderolle : « Si j'étais un noir, il serait sorti sans attendre un instant. S'il reste à méditer, c'est que je suis un blanc. »

Mais, ce temps ainsi objectivé dans son sens, comment mesurer sa limite? Le temps pour comprendre peut se réduire à l'instant du regard, mais ce regard dans son instant peut inclure tout le temps qu'il faut pour comprendre. Ainsi, l'objectivité de ce temps vacille avec sa limite. Seul subsiste son sens avec la forme qu'il

engendre de sujets *indéfinis sauf par leur réciprocité*, et dont l'action est suspendue par une causalité mutuelle à un temps qui se dérobe sous le retour même de l'intuition qu'il a objectivée. C'est par cette modulation du temps que s'ouvre, avec la seconde phase du mouvement logique, la voie qui mène à l'évidence suivante :

3° *Je me hâte de m'affirmer pour être un blanc, pour que ces blancs, par moi ainsi considérés, ne me devancent pas à se reconnaître pour ce qu'ils sont.*

C'est là l'*assertion sur soi*, par où le sujet conclut le mouvement logique dans la décision d'un *jugement*. Le retour même du mouvement de comprendre, sous lequel a vacillé l'instance du temps qui le soutient objectivement, se poursuit chez le sujet en une réflexion, où cette instance ressurgit pour lui sous le mode subjectif d'un *temps de retard* sur les autres dans ce mouvement même, et se présente logiquement comme l'urgence du *moment de conclure*. Plus exactement, son évidence se révèle dans la pénombre subjective, comme l'illumination croissante d'une frange à la limite de l'éclipse que subit sous la réflexion l'objectivité du *temps pour comprendre*.

Ce temps, en effet, pour que les deux blancs comprennent la situation qui les met en présence d'un blanc et d'un noir, il apparaît au sujet qu'il ne diffère pas logiquement du temps qu'il lui a fallu pour la comprendre lui-même, puisque cette situation n'est autre que sa propre hypothèse. Mais, si cette hypothèse est vraie, les deux blancs voient réellement un noir, ils n'ont donc pas eu à en supposer la donnée. Il en résulte donc que, si le cas est tel, les deux blancs le devancent du temps de battement qu'implique à son détriment d'avoir eu à former cette hypothèse même. C'est donc *le moment de conclure* qu'il est blanc; s'il se laisse en effet devancer dans cette conclusion par ses semblables, il *ne pourra plus reconnaître* s'il n'est pas un noir. Passé *le temps pour comprendre le moment de conclure*, c'est *le moment de conclure le temps pour comprendre*. Car autrement ce temps perdrait son sens. Ce n'est donc pas en raison de quelque contingence dramatique, gravité de l'enjeu, ou émulation du jeu, que le temps presse; c'est sous l'urgence du mouvement logique que le sujet *précipite* à la fois son jugement et son départ, le sens étymologique du verbe, la tête en avant, donnant la modulation où la tension du temps se renverse en la tendance à l'acte qui manifeste aux autres que le sujet a conclu. Mais arrêtons-nous en

ce point où le sujet dans son assertion atteint une vérité qui va être soumise à l'épreuve du doute, mais qu'il ne saurait vérifier s'il ne l'atteignait pas d'abord dans la certitude. La *tension temporelle* y culmine, puisque, nous le savons déjà, c'est le déroulement de sa détente qui va scander l'épreuve de sa nécessité logique. Quelle est la valeur logique de cette assertion conclusive? C'est ce que nous allons tenter maintenant de mettre en valeur dans le mouvement logique où elle se vérifie.

*La tension du temps dans l'assertion subjective et sa valeur manifestée dans la démonstration du sophisme.*

La valeur logique du troisième moment de l'évidence, qui se formule dans l'assertion par où le sujet conclut son mouvement logique, nous paraît digne d'être approfondie. Elle révèle en effet une forme propre à une *logique assertive*, dont il faut démontrer à quelles *relations* originales elle s'applique.

Progressant sur les relations propositionnelles des deux premiers moments, *apodose* et *hypothèse*, la conjonction ici manifestée se noue en une *motivation* de la conclusion, « *pour qu'il n'y ait pas* » (de retard qui engendre l'erreur), où semble affleurer la forme ontologique de l'angoisse, curieusement reflétée dans l'expression grammaticale équivalente, « *de peur que* » (le retard n'engendre l'erreur)...

Sans doute cette forme est-elle en relation avec l'originalité logique du sujet de l'assertion : en raison de quoi nous la caractérisons comme *assertion subjective*, à savoir que le sujet logique n'y est autre que la forme *personnelle* du sujet de la connaissance, celui qui ne peut être exprimé que par « *je* ». Autrement dit, le jugement qui conclut le sophisme ne peut être porté que par le sujet qui en a formé l'assertion sur soi, et ne peut sans réserve lui être imputé par quelque autre, — au contraire des relations du sujet *impersonnel* et du sujet *indéfini réciproque* des deux premiers moments qui sont essentiellement transitives, puisque le sujet personnel du mouvement logique les assume à chacun de ces moments.

La référence à ces deux sujets manifeste bien la valeur logique du sujet de l'assertion. Le premier, qui s'exprime dans l' « *on* » de l' « *on sait que...* », ne donne que la forme générale du sujet noétique :

il peut être aussi bien dieu, table ou cuvette. Le second, qui s'exprime dans « *les deux blancs* » qui doivent « *l'un l'autre se* » reconnaître, introduit la forme de *l'autre en tant que tel*, c'est-à-dire comme pure réciprocité, puisque l'un ne se reconnaît que dans l'autre et ne découvre l'attribut qui est le sien que dans l'équivalence de leur temps propre. Le « *je* », sujet de l'assertion conclusive, s'isole par un *battement de temps* logique d'avec l'autre, c'est-à-dire d'avec la relation de réciprocité. Ce mouvement de genèse logique du « *je* » par une décantation de son temps logique propre est assez parallèle à sa naissance psychologique. De même que, pour le rappeler en effet, le « *je* » psychologique se dégage d'un transitivisme spéculaire indéterminé, par l'appoint d'une tendance éveillée comme jalousie, le « *je* » dont il s'agit ici se définit par la subjectivation d'une *concurrence* avec l'autre dans la fonction du temps logique. Il nous paraît comme tel donner la forme logique essentielle (bien plutôt que la forme dite existentielle) du « *je* » psychologique [1].

Ce qui manifeste bien la valeur essentiellement subjective (« *assertive* » dans notre terminologie) de la conclusion du sophisme, c'est l'indétermination où sera tenu un observateur (le directeur de la prison qui surveille le jeu, par exemple), devant le départ simultané des trois sujets, pour affirmer d'aucun s'il a conclu juste quant à l'attribut dont il est porteur. Le sujet, en effet, a saisi le moment de conclure qu'il est un blanc sous l'évidence *subjective* d'un temps de retard qui le presse vers la sortie, mais, s'il n'a pas saisi ce moment, il n'en agit pas autrement sous l'évidence *objective* du départ des autres, et du même pas qu'eux sort-il, seulement assuré d'être un noir. Tout ce que l'observateur peut prévoir, c'est que, s'il y a un sujet qui doit déclarer à l'enquête être un noir pour s'être hâté à la suite des deux autres, il sera seul à se déclarer tel en ces termes.

Enfin, le jugement assertif se manifeste ici par un *acte*. La pensée moderne a montré que tout jugement est essentiellement un acte, et les contingences dramatiques ne font ici qu'isoler cet acte dans le

1. Ainsi le « je », tierce forme du sujet de l'énonciation dans la logique, y est encore la « première personne », mais aussi la seule et la dernière. Car la deuxième personne grammaticale relève d'une autre fonction du langage. Pour la troisième personne grammaticale, elle n'est que prétendue : c'est un démonstratif, également applicable au champ de l'énoncé et à tout ce qui s'y particularise.

geste du départ des sujets. On pourrait imaginer d'autres modes d'expression à l'acte de conclure. Ce qui fait la singularité de l'acte de conclure dans l'assertion subjective démontrée par le sophisme, c'est qu'il anticipe sur sa certitude, en raison de la tension temporelle dont il est chargé subjectivement, et qu'à condition de cette anticipation même, sa certitude se vérifie dans une précipitation logique que détermine la décharge de cette tension, pour qu'enfin la conclusion ne se fonde plus que sur des instances temporelles toutes objectivées, et que l'assertion se désubjective au plus bas degré. Comme le démontre ce qui suit.

D'abord reparaît le *temps objectif* de l'intuition initiale du mouvement qui, comme aspiré entre l'instant de son début et la hâte de sa fin, avait paru éclater comme une bulle. Sous le coup du doute qui exfolie la certitude subjective du *moment de conclure*, voici qu'il se condense comme un noyau dans l'intervalle de la première *motion suspendue* et qu'il manifeste au sujet sa limite dans le *temps pour comprendre* qu'est passé pour les deux autres l'*instant du regard* et qu'est revenu le *moment de conclure*.

Assurément, si le doute, depuis Descartes, est intégré à la valeur du jugement, il faut remarquer que, pour la forme d'assertion ici étudiée, cette valeur tient moins au doute qui la suspend qu'à la *certitude anticipée* qui l'a introduite.

Mais, pour comprendre la fonction de ce doute quant au sujet de l'assertion, voyons ce que vaut objectivement la première suspension pour l'observateur que nous avons déjà intéressé à la motion d'ensemble des sujets. Rien de plus que ceci : c'est que chacun, s'il était impossible jusque-là de juger dans quel sens il avait conclu, manifeste une incertitude de sa conclusion, mais qu'il l'aura certainement confortée si elle était correcte, rectifiée peut-être si elle était erronée.

Si, en effet, subjectivement, l'un quelconque a su prendre les devants et s'il s'arrête, c'est qu'il s'est pris à douter s'il a bien saisi le *moment de conclure* qu'il était un blanc, mais il va le ressaisir aussitôt, puisque déjà il en a fait l'expérience subjective. Si, au contraire, il a laissé les autres le devancer et ainsi fonder en lui la conclusion qu'il est un noir, il ne peut douter d'avoir bien saisi le moment de conclure, précisément parce qu'il ne l'a pas *saisi subjectivement* (et en effet il pourrait même trouver dans la nouvelle initiative

des autres la confirmation logique de ce qu'il se croit d'eux dissemblable). Mais, s'il s'arrête, c'est qu'il subordonne sa propre conclusion si étroitement à ce qui manifeste la conclusion des autres, qu'il la suspend aussitôt quand ils paraissent suspendre la leur, donc qu'il met en doute qu'il soit un noir, jusqu'à ce qu'ils lui montrent à nouveau la voie ou que lui-même la découvre, selon quoi il conclura cette fois d'être un noir, soit d'être un blanc : peut-être faux, peut-être juste, point qui reste impénétrable à tout autre qu'à lui-même.

Mais la descente logique se poursuit vers le second temps de suspension. Chacun des sujets, s'il a ressaisi la certitude subjective du *moment de conclure*, peut à nouveau la mettre en doute. Mais elle est maintenant soutenue par l'objectivation une fois faite du *temps pour comprendre*, et sa mise en doute ne durera que l'*instant du regard*, car le seul fait que l'hésitation apparue chez les autres soit la seconde, suffit à lever la sienne, aussitôt qu'aperçue, puisqu'elle lui indique immédiatement qu'il n'est certainement pas un noir.

Ici le temps subjectif du *moment de conclure* s'objective enfin. Comme le prouve ceci que, même si l'un quelconque des sujets ne l'avait pas saisi encore, il s'impose à lui pourtant maintenant; le sujet, en effet, qui aurait conclu la première scansion en prenant la suite des deux autres, convaincu par là d'être un noir, serait en effet, de par la présente et seconde scansion, contraint de renverser son jugement.

Ainsi l'assertion de certitude du sophisme vient, dirons-nous, au terme du rassemblement logique des deux motions suspendues dans l'acte où elles s'achèvent, à *se désubjectiver au plus bas*. Comme le manifeste ceci que notre observateur, s'il les a constatées synchrones chez les trois sujets, ne peut douter d'aucun d'entre eux qu'il ne doive à l'enquête se déclarer pour être un blanc.

Enfin, l'on peut remarquer qu'à ce même moment, si tout sujet peut, à l'enquête, exprimer la certitude qu'il a enfin vérifiée, par l'*assertion subjective* qui la lui a donnée en conclusion du sophisme, à savoir en ces termes : « *Je me suis hâté de conclure que j'étais un blanc, parce qu'autrement ils devaient me devancer à se reconnaître réciproquement pour des blancs (et que, si je leur en avais laissé le temps, ils m'auraient, par cela même qui eût été mon fait, plongé dans*

*l'erreur)* », ce même sujet peut aussi exprimer cette même certitude par sa *vérification désubjectivée* au plus bas dans le mouvement logique, à savoir en ces termes : « *On doit savoir qu'on est un blanc, quand les autres ont hésité deux fois à sortir.* » Conclusion qui, sous sa première forme, peut être avancée comme véritable par le sujet, dès qu'il a constitué le mouvement logique du sophisme, mais ne peut comme telle être assumée par ce sujet que personnellement, — mais qui, sous sa seconde forme, exige que tous les sujets aient consommé la descente logique qui vérifie le sophisme, mais est applicable par quiconque à chacun d'entre eux. N'étant pas même exclu que l'un des sujets, mais un seul, y parvienne, sans avoir constitué le mouvement logique du sophisme et pour avoir seulement suivi sa vérification manifestée chez les deux autres sujets.

*La vérité du sophisme comme référence temporalisée de soi à l'autre : l'assertion subjective anticipante comme forme fondamentale d'une logique collective.*

Ainsi, la vérité du sophisme ne vient à être vérifiée que de sa *présomption*, si l'on peut dire, dans l'assertion qu'il constitue. Elle se révèle ainsi dépendre d'une tendance qui la vise, notion qui serait un paradoxe logique, si elle ne se réduisait à la tension temporelle qui détermine le moment de conclure.

La vérité se manifeste dans cette forme comme devançant l'erreur et s'avançant seule dans l'acte qui engendre sa certitude; inversement l'erreur, comme se confirmant de son inertie, et se redressant mal à suivre l'initiative conquérante de la vérité.

Mais à quelle sorte de relation répond une telle forme logique? A une forme d'objectivation qu'elle engendre dans son mouvement, c'est à savoir à la référence d'un « *je* » à la commune mesure du sujet réciproque, ou encore : des autres en tant que tels, soit : en tant qu'ils sont autres les uns pour les autres. Cette commune mesure est donnée par un certain *temps pour comprendre*, qui se révèle comme une fonction essentielle de la relation logique de réciprocité. Cette référence du « *je* » aux autres en tant que tels doit, dans chaque moment critique, être temporalisée, pour dia-

lectiquement réduire le *moment de conclure le temps pour comprendre* à durer aussi peu que l'*instant du regard*.

Il n'est que de faire apparaître au terme logique des *autres* la moindre disparate pour qu'il s'en manifeste combien la vérité pour tous dépend de la rigueur de chacun, et même que la vérité, à être atteinte seulement par les uns, peut engendrer, sinon confirmer, l'erreur chez les autres. Et encore ceci que, si dans cette course à la vérité, on n'est que seul, si l'on n'est tous, à toucher au vrai, aucun n'y touche pourtant sinon par les autres.

Assurément ces formes trouvent facilement leur application dans la pratique à une table de bridge ou à une conférence diplomatique, voire dans la manœuvre du « complexe » en pratique psychanalytique.

Mais nous voudrions indiquer leur apport à la notion logique de collectivité.

*Tres faciunt collegium*, dit l'adage, et la *collectivité* est déjà intégralement représentée dans la forme du sophisme, puisqu'elle se définit comme un groupe formé par les relations réciproques d'un nombre défini d'individus, au contraire de la *généralité*, qui se définit comme une classe comprenant abstraitement un nombre indéfini d'individus.

Mais il suffit de développer par récurrence la démonstration du sophisme pour voir qu'il peut s'appliquer logiquement à un nombre illimité de sujets [1], étant posé que l'attribut « négatif » ne peut intervenir qu'en un nombre égal au nombre des sujets

1. En voici l'exemple pour quatre sujets, quatre disques blancs, trois disques noirs.

A pense que, s'il était un noir, l'un quelconque de B, C, D pourrait penser des deux autres que, si lui-même était noir, ceux-ci ne tarderaient pas à savoir qu'ils sont des blancs. L'un quelconque de B, C, D devrait donc en conclure rapidement qu'il est lui-même blanc, ce qui n'apparaît pas. Lors A se rendant compte que, s'ils le voient lui noir, B, C, D ont sur lui l'avantage de n'avoir pas à en faire la supposition, se hâte de conclure qu'il est un blanc.

Mais ne sortent-ils pas tous en même temps que lui? A, dans le doute, s'arrête, et tous aussi. Mais, si tous aussi s'arrêtent, qu'est-ce à dire? Ou bien c'est qu'ils s'arrêtent en proie au même doute que A, et A peut reprendre sa course sans souci. Ou bien c'est que A est noir, et que l'un quelconque de B, C, D est venu à douter si le départ des deux autres ne signifierait pas qu'il est un noir, aussi bien à penser que, s'ils s'arrêtent, ce n'est pas pour autant qu'il soit lui-même blanc, puisque l'un

moins un [1]. Mais l'objectivation temporelle est plus difficile à concevoir à mesure que la collectivité s'accroît, semblant faire obstacle à une *logique collective* dont on puisse compléter la logique classique.

Nous montrerons pourtant quelle réponse une telle logique devrait apporter à l'inadéquation qu'on ressent d'une affirmation telle que « Je suis un homme », à quelque forme que ce soit de la logique classique, qu'on la rapporte en conclusion de telles prémisses que l'on voudra. (« L'homme est un animal raisonnable »..., etc.)

Assurément plus près de sa valeur véritable apparaît-elle présentée en conclusion de la forme ici démontrée de l'assertion subjective anticipante, à savoir comme suit :

1° Un homme sait ce qui n'est pas un homme;

2° Les hommes se reconnaissent entre eux pour être des hommes;

3° Je m'affirme être un homme, de peur d'être convaincu par les hommes de n'être pas un homme.

Mouvement qui donne la forme logique de toute assimilation « humaine », en tant précisément qu'elle se pose comme assimilatrice d'une barbarie, et qui pourtant réserve la détermination essentielle du « *je* »... [2].

---

ou l'autre peut encore douter un instant s'il n'est pas un noir; encore peut-il poser qu'il devraient tous les deux repartir avant lui s'il est lui-même un noir, et repartir lui-même de cette attente vaine, assuré d'être ce qu'il est, c'est-à-dire blanc. Que B, C, D, donc ne le font-ils ? Car alors je le fais, dit A. Tous repartent alors.

Second arrêt. En admettant que je sois noir, se dit A, l'un quelconque de B, C, D doit maintenant être fixé sur ceci qu'il ne saurait imputer aux deux autres une nouvelle hésitation, s'il était noir; qu'il est donc blanc. B, C, D doivent donc repartir avant lui. Faute de quoi A repart, et tous avec lui.

Troisième arrêt. Mais tous doivent savoir dès lors qu'ils sont des blancs, si j'étais vraiment noir, se dit A. Si donc, ils s'arrêtent...

Et la certitude est vérifiée en trois *scansions suspensives*.

1. Cf. la condition de ce moins un dans l'attribut avec la fonction psychanalytique de l'Un-en-plus dans le sujet de la psychanalyse, p. 480 de ce recueil.

2. Que le lecteur qui poursuivra dans ce recueil, revienne à cette référence au collectif qui est la fin de cet article, pour en situer ce que Freud a produit sous le registre de la psychologie collective (*Massen : Psychologie und Ichanalyse*, 1920) : le collectif n'est rien, que le sujet de l'individuel.

# *Intervention sur le transfert*

PRONONCÉE AU CONGRÈS DIT DES PSYCHANALYSTES DE LANGUE ROMANE, DE 1951

Nous en sommes ici encore à apprivoiser les oreilles au terme de sujet. Celui qui nous en donne l'occasion restera anonyme, ce qui nous évite d'avoir à renvoyer à tous les passages où nous le distinguons par la suite.

La question de la part de Freud dans le cas Dora, si l'on voulait la considérer comme étant ici close, serait le bénéfice net de notre effort pour rouvrir l'étude du transfert au sortir du rapport présenté sous ce titre par Daniel Lagache, où l'idée neuve était d'en rendre compte par l'effet Zeigarnik[1]. C'était une idée bien faite pour plaire en un temps où la psychanalyse semblait à court d'alibis.

Le collègue non nommé s'étant donné les gants de retourner à l'auteur du rapport qu'aussi bien le transfert pourrait être invoqué en cet effet, nous y crûmes trouver faveur à parler de psychanalyse.

Nous avons dû en rabattre, puisque aussi bien nous anticipions ici de beaucoup sur ce que nous avons, quant au transfert, pu énoncer depuis (1966).

Notre collègue B... par sa remarque que l'effet Zeigarnik semblerait dépendre du transfert plus qu'il ne le détermine, a introduit ce qu'on pourrait appeler les faits de résistance dans l'expérience psychotechnique. Leur portée est de mettre en valeur la primauté du rapport de sujet à sujet dans toutes les réactions de l'individu en tant qu'elles sont humaines, et la dominance de ce rapport dans toute épreuve des dispositions individuelles, que cette épreuve

1. En bref, il s'agit de l'effet psychologique qui se produit d'une tâche inachevée quand elle laisse une Gestalt en suspens : du besoin par exemple généralement ressenti de donner à une phrase musicale son accord résolutif.

soit définie par les conditions d'une tâche ou d'une situation.

Pour l'expérience psychanalytique on doit comprendre qu'elle se déroule tout entière dans ce rapport de sujet à sujet, en signifiant par là qu'elle garde une dimension irréductible à toute psychologie considérée comme une objectivation de certaines propriétés de l'individu.

Dans une psychanalyse en effet, le sujet, à proprement parler, se constitue par un discours où la seule présence du psychanalyste apporte, avant toute intervention, la dimension du dialogue.

Quelque irresponsabilité, voire quelque incohérence que les conventions de la règle viennent à poser au principe de ce discours, il est clair que ce ne sont là qu'artifices d'hydraulicien (voir observation de *Dora*, p. 15[1]) aux fins d'assurer le franchissement de certains barrages, et que le cours doit s'en poursuivre selon les lois d'une gravitation qui lui est propre et qui s'appelle la vérité. C'est là en effet le nom de ce mouvement idéal que le discours introduit dans la réalité. En bref, *la psychanalyse est une expérience dialectique*, et cette notion doit prévaloir quand on pose la question de la nature du transfert.

Poursuivant mon propos, dans ce sens je n'aurai pas d'autre dessein que de montrer par un exemple à quelle sorte de propositions on pourrait parvenir. Mais je me permettrai d'abord quelques remarques qui me paraissent être urgentes pour la direction présente de nos efforts d'élaboration théorique, et pour autant qu'ils intéressent les responsabilités que nous confère le moment de l'histoire que nous vivons, non moins que la tradition dont nous avons la garde.

Qu'envisager avec nous la psychanalyse comme dialectique doive se présenter comme une orientation particulière à notre réflexion, ne pouvons-nous voir là quelque méconnaissance d'une donnée immédiate, voire du fait de sens commun qu'on n'y use que de paroles, — et reconnaître, dans l'attention privilégiée accordée à la fonction des traits muets du comportement dans la manœuvre psychologique, une préférence de l'analyste pour un point de vue où le sujet n'est plus qu'objet ? Si méconnaissance il

1. P.U.F., p. 8 (v. note 1, page 218).

y a en effet, nous devons l'interroger selon les méthodes que nous appliquerions en tout semblable cas.

On sait que je vais à penser qu'au moment où la psychologie et avec elle toutes les sciences de l'homme ont subi, fût-ce sans leur gré, voire à leur insu, un profond remaniement de leurs points de vue par les notions issues de la psychanalyse, un mouvement inverse paraît se produire chez les psychanalystes que j'exprimerais en ces termes.

Si Freud a pris la responsabilité — contre Hésiode pour qui les maladies envoyées par Zeus s'avancent sur les hommes en silence — de nous montrer qu'il y a des maladies qui parlent et de nous faire entendre la vérité de ce qu'elles disent, — il semble que cette vérité, à mesure que sa relation à un moment de l'histoire et à une crise des institutions nous apparaît plus clairement, inspire une crainte grandissante aux praticiens qui en perpétuent la technique.

Nous les voyons donc, sous toutes sortes de formes qui vont du piétisme aux idéaux de l'efficience la plus vulgaire en passant par la gamme de propédeutiques naturalistes, se réfugier sous l'aile d'un psychologisme qui, chosifiant l'être humain, irait à des méfaits auprès desquels ceux du scientisme physicien ne seraient plus que bagatelles.

Car en raison même de la puissance des ressorts manifestés par l'analyse, ce n'est rien de moins qu'un nouveau type d'aliénation de l'homme qui passera dans la réalité, tant par l'effort d'une croyance collective que par l'action de sélection de techniques qui auraient toute la portée formative propre aux rites : bref un *homo psychologicus* dont je dénonce le danger.

Je pose à son propos la question de savoir si nous nous laisserons fasciner par sa fabrication ou si, en repensant l'œuvre de Freud, nous ne pouvons retrouver le sens authentique de son initiative et le moyen de maintenir sa valeur de salut.

Je précise ici, si tant est qu'il en soit besoin, que ces questions ne visent en rien un travail comme celui de notre ami Lagache : prudence dans la méthode, scrupule dans le procès, ouverture dans les conclusions, tout ici nous est exemple de la distance maintenue entre notre *praxis* et la psychologie. Je fonderai ma démonstration sur le cas de Dora, pour ce qu'il représente dans l'expérience

encore neuve du transfert, le premier où Freud reconnaît que l'analyste[1] y a sa part.

Il est frappant que personne n'ait jusqu'à présent souligné que le cas de Dora est exposé par Freud sous la forme d'une série de renversements dialectiques. Il ne s'agit pas là d'un artifice d'ordonnance pour un matériel dont Freud formule ici de façon décisive que l'apparition est abandonnée au gré du patient. Il s'agit d'une scansion des structures où se transmute pour le sujet la vérité, et qui ne touchent pas seulement sa compréhension des choses, mais sa position même en tant que sujet dont sont fonction ses « objets ». C'est dire que le concept de l'exposé est *identique* au progrès du sujet, c'est à-dire à la réalité de la cure.

Or c'est la première fois que Freud donne le concept de l'obstacle sur lequel est venue se briser l'analyse, sous le terme de *transfert*. Ceci, à soi seul, donne à tout le moins sa valeur de retour aux sources à l'examen que nous entreprenons des relations dialectiques qui ont constitué le moment de l'échec. Par où nous allons tenter de *définir en termes de pure dialectique le transfert* qu'on dit négatif dans le sujet, comme l'opération de l'analyste qui l'interprète.

Il nous faudra pourtant passer par toutes les phases qui ont amené ce moment, aussi bien que le profiler sur les anticipations problématiques, qui, dans les données du cas, nous indiquent où il eût pu trouver son issue achevée. Nous trouvons ainsi :

*Un premier développement*, exemplaire en ceci que nous sommes portés d'emblée sur le plan de l'affirmation de la vérité. En effet, après une mise à l'épreuve de Freud : va-t-il se montrer aussi hypocrite que le personnage paternel? Dora s'engage dans son réquisitoire, ouvrant un dossier de souvenirs dont la rigueur contraste avec l'imprécision biographique propre à la névrose. Mme K... et son père sont amants depuis tant et tant d'années et le dissimulent sous des fictions parfois ridicules. Mais le comble est qu'elle est ainsi offerte sans défense aux assiduités de M. K... sur lesquelles son père ferme les yeux, la faisant ainsi l'objet d'un odieux échange.

Freud est trop averti de la constance du mensonge social pour en

1. Pour qu'on puisse contrôler le caractère textuel de notre commentaire, nous renvoyons, à chaque évoqué du compte rendu de Freud : à la traduction parue chez Denoël dans notre texte, à la réédition parue aux P.U.F. en 1954 en bas de page (1966).

avoir été dupe, même de la bouche d'un homme qu'il considère lui devoir une confiance totale. Il n'a donc eu aucune peine à écarter de l'esprit de sa patiente toute imputation de complaisance à l'endroit de ce mensonge. Mais au bout de ce développement il se trouve mis en face de la question, d'un type d'ailleurs classique dans les débuts du traitement : « Ces faits sont là, ils tiennent à la réalité et non à moi-même. Que voulez-vous y changer ? » A quoi Freud répond par :

*Un premier renversement dialectique* qui n'a rien à envier à l'analyse hégélienne de la revendication de la « belle âme », celle qui s'insurge contre le monde au nom de la loi du cœur : « Regarde, lui dit-il, quelle est ta propre part au désordre dont tu te plains » (p. 32[1]). Et il apparaît alors :

*Un second développement de la vérité :* à savoir que c'est non seulement sur le silence, mais par la complicité de Dora elle-même, bien plus sous sa protection vigilante, que la fiction a pu durer qui a permis à la relation des deux amants de se poursuivre.

Ici l'on voit non seulement la participation de Dora à la cour dont elle est l'objet de la part de M. K..., mais ses relations aux autres partenaires du quadrille reçoivent un jour nouveau de s'inclure dans une subtile circulation de cadeaux précieux, rachat de la carence des prestations sexuelles, laquelle, partant de son père à l'adresse de Mme K..., revient à la patiente par les disponibilités qu'elle libère chez M. K..., sans préjudice des munificences qui lui viennent directement de la source première, sous la forme des dons parallèles où le bourgeois trouve classiquement l'espèce d'amende honorable la plus propre à allier la réparation due à la femme légitime avec le souci du patrimoine (remarquons que la présence du personnage de l'épouse se réduit ici à cet accrochage latéral à la chaîne des échanges).

En même temps, la relation œdipienne se révèle constituée chez Dora par une identification au père, qu'a favorisée l'impuissance sexuelle de celui-ci, éprouvée au reste par Dora comme identique à la prévalence de sa position de fortune : ceci trahi par l'allusion insconsciente que lui permet la sémantique du mot fortune en alle-

1. P.U.F., p. 24.

mand : *Vermögen.* Cette identification transparaît en effet dans tous les symptômes de conversion présentés par Dora, et sa découverte amorce la levée d'un grand nombre d'entre eux.

La question devient donc : que signifie sur cette base la jalousie soudainement manifestée par Dora à l'endroit de la relation amoureuse de son père ? Celle-ci, pour se présenter sous une forme tellement *prévalente*, requiert une explication qui dépasse ses motifs (p. 50[1]). Ici se place :

*Le deuxième renversement dialectique*, que Freud opère par cette remarque que ce n'est point ici l'objet prétendu de la jalousie qui en donne le vrai motif, mais qu'il masque un intérêt pour la personne du sujet-rival, intérêt dont la nature beaucoup moins assimilable au discours commun ne peut s'y exprimer que sous cette forme inversée. D'où surgit :

*Un troisième développement de la vérité* : l'attachement fasciné de Dora pour Mme K... (« la blancheur ravissante de son corps »), les confidences qu'elle reçoit jusqu'à un point qui restera insondé sur l'état de ses relations avec son mari, le fait patent de leurs échanges de bons procédés comme ambassadrices mutuelles de leurs désirs auprès du père de Dora.

Freud a aperçu la question à laquelle menait ce nouveau développement.

Si c'est donc de cette femme que vous éprouvez si amèrement la dépossession, comment ne lui en voulez-vous pas de ce surcroît de trahison, que ce soit d'elle que soient parties ces imputations d'intrigue et de perversité où tous se rangent maintenant pour vous accuser de mensonge ? Quel est le motif de cette loyauté qui vous fait lui garder le secret dernier de vos relations ? (à savoir l'initiation sexuelle, décelable déjà dans les accusations mêmes de Mme K...). Avec ce secret nous serons menés en effet :

*Au troisième renversement dialectique*, celui qui nous livrerait la valeur réelle de l'objet qu'est Mme K... pour Dora. C'est-à-dire non pas un individu, mais un mystère, le mystère de sa propre féminité, nous voulons dire de sa féminité corporelle, — comme cela apparaît sans voiles dans le second des deux rêves dont l'étude fait la seconde partie de l'exposé du cas Dora, rêves auxquels nous prions qu'on se

1. P.U.F., p. 39.

reporte pour voir combien leur interprétation se simplifie avec notre commentaire.

Déjà à notre portée nous apparaît la borne autour de laquelle notre char doit tourner pour renverser une dernière fois sa carrière. C'est cette image la plus lointaine qu'atteigne Dora de sa petite enfance (dans une observation de Freud, même comme ici interrompue, toutes les clefs ne lui sont-elles pas toujours tombées dans les mains ?) : c'est Dora, probablement encore *infans*, en train de suçoter son pouce gauche, cependant que de la main droite elle tiraille l'oreille de son frère, plus âgé qu'elle d'un an et demi (p. 47 [1] et p. 20 [2]).

Il semble qu'on ait là la matrice imaginaire où sont venues se couler toutes les situations que Dora a développées dans sa vie, — véritable illustration pour la théorie, encore à venir chez Freud, des automatismes de répétition. Nous pouvons y prendre la mesure de ce que signifient maintenant pour elle la femme et l'homme.

La femme, c'est l'objet impossible à détacher d'un primitif désir oral et où il faut pourtant qu'elle apprenne à reconnaître sa propre nature génitale. (On s'étonne ici que Freud ne voie pas que la détermination de l'aphonie lors des absences de M. K... (p. 36 [3]) exprime le violent appel de la pulsion érotique orale dans le « seule à seule » avec Mme K..., sans qu'il soit besoin d'invoquer la perception de la *fellatio* subie par le père (p. 44 [4]), alors que chacun sait que le *cunnilinguus* est l'artifice le plus communément adopté par les « messieurs fortunés » que leurs forces commencent d'abandonner.) Pour accéder à cette reconnaissance de sa féminité, il lui faudrait réaliser cette assomption de son propre corps, faute de quoi elle reste ouverte au morcellement fonctionnel (pour nous référer à l'apport théorique du *stade du miroir*), qui constitue les symptômes de conversion.

Or pour réaliser la condition de cet accès, elle n'a eu que le seul truchement que l'*imago* originelle nous montre lui offrir une ouverture vers l'objet, à savoir le partenaire masculin auquel son écart d'âge lui permet de s'identifier en cette aliénation primordiale où le sujet se reconnaît comme *je*...

Aussi Dora s'est-elle identifiée à M. K... comme elle est en train

1. P.U.F., p. 37. — 2. P.U.F., p. 12. — 3. P.U.F., p. 27. — 4. P.U.F., p. 33.

de s'identifier à Freud lui-même (le fait que ce fut au réveil du rêve « de transfert » qu'elle ait perçu l'odeur de fumée qui appartient aux deux hommes n'indique pas, comme l'a dit Freud, p. 67 [1], qu'il se fût agi là de quelque identification plus refoulée, mais bien plutôt que cette hallucination correspondît au stade crépusculaire du retour au *moi*). Et tous ses rapports avec les deux hommes manifestent cette agressivité où nous voyons la dimension propre de l'aliénation narcissique.

Il reste donc vrai, comme le pense Freud, que le retour à la revendication passionnelle envers le père, représente une régression par rapport aux relations ébauchées avec M. K...

Mais cet hommage dont Freud entrevoit la puissance salutaire pour Dora, ne pourrait être reçu par elle comme manifestation du désir que si elle s'acceptait elle-même comme objet du désir, c'est-à-dire après qu'elle ait épuisé le sens de ce qu'elle cherche en Mme K...

Aussi bien que pour toute femme et pour des raisons qui sont au fondement même des échanges sociaux les plus élémentaires (ceux-là mêmes que Dora formule dans les griefs de sa révolte), le problème de sa condition est au fond de s'accepter comme objet du désir de l'homme, et c'est là pour Dora le mystère qui motive son idolâtrie pour Mme K..., tout comme dans sa longue méditation devant la Madone et dans son recours à l'adorateur lointain, il la pousse vers la solution que le christianisme a donnée à cette impasse subjective, en faisant de la femme l'objet d'un désir divin ou un objet transcendant du désir, ce qui s'équivaut.

Si Freud en un troisième renversement dialectique eût donc orienté Dora vers la reconnaissance de ce qu'était pour elle Mme K..., en obtenant l'aveu des derniers secrets de sa relation avec elle, de quel prestige n'eût-il pas bénéficié lui-même (nous amorçons ici seulement la question du sens du transfert positif) ouvrant ainsi la voie à la reconnaissance de l'objet viril ? Ceci n'est pas mon opinion, mais celle de Freud (p. 107 [2]).

Mais que sa défaillance ait été fatale au traitement, il l'attribue à l'action du transfert (p. 103-107 [3]), à l'erreur qui lui en fait ajourner l'interprétation (p. 106 [4]) alors que, comme il a pu le constater après

1. P.U.F., p. 54. — 2. P.U.F., p. 90. — 3. P.U.F., p. 86-90. — 4. P.U.F., p. 89.

coup, il n'avait plus que deux heures devant lui pour éviter ses effets (p. 106 [1]).

Mais chaque fois qu'il revient à invoquer cette explication qui prendra le développement que l'on sait dans la doctrine, une note au bas de la page vient la doubler d'un recours à son insuffisante appréciation du lien homosexuel qui unissait Dora à Mme K...

Qu'est-ce à dire sinon que la seconde raison ne lui apparaît la première en droit qu'en 1923, alors que la première en ordre a porté ses fruits dans sa pensée à partir de 1905, date de la publication du cas Dora ?

Pour nous quel parti prendre ? L'en croire assurément sur les deux raisons et tâcher de saisir ce qui peut se déduire de leur synthèse.

On trouve alors ceci. Freud avoue que pendant longtemps il n'a pu rencontrer cette tendance homosexuelle (qu'il nous dit pourtant être si constante chez les hystériques qu'on ne saurait chez eux en trop majorer le rôle subjectif) sans tomber dans un désarroi (n., p. 107 [2]) qui le rendait incapable d'en agir sur ce point de façon satisfaisante.

Ceci ressortit, dirons-nous, à un préjugé, celui-là même qui fausse au départ la conception du complexe d'Œdipe en lui faisant considérer comme naturelle et non comme normative la prévalence du personnage paternel : c'est le même qui s'exprime simplement dans le refrain bien connu : « Comme le fil est pour l'aiguille, la fille est pour le garçon ».

Freud a pour M. K.... une sympathie qui remonte loin puisque c'est lui qui lui a amené le père de Dora (p. 18 [3]) et qui s'exprime dans de nombreuses appréciations (note, p. 27 [4]). Après l'échec du traitement il persiste à rêver d'une « victoire de l'amour » (p. 99 [5]).

A l'endroit de Dora sa participation personnelle dans l'intérêt qu'elle lui inspire, est avouée en maints endroits de l'observation. A vrai dire elle la fait vibrer d'un frémissement qui, franchissant les digressions théoriques, hausse ce texte, entre les monographies psychopathologiques qui constituent un genre de notre littérature, au ton d'une Princesse de Clèves en proie à un bâillon infernal.

1. P.U.F., p. 89. — 2. P.U.F., p. 90. — 3. P.U.F., p. 10. — 4. P.U.F., p. 18. — 5. P.U.F., p. 82.

C'est pour s'être mis un peu trop à la place de M. K... que Freud cette fois n'a pas réussi à émouvoir l'Achéron.

Freud en raison de son contre-transfert revient trop constamment sur l'amour que M. K... inspirerait à Dora et il est singulier de voir comment il interprète toujours dans le sens de l'aveu les réponses pourtant très variées que lui oppose Dora. La séance où il croit l'avoir réduite à « ne plus le contredire » (p. 93 [1]) et à la fin de laquelle il croit pouvoir lui exprimer sa satisfaction, est conclue par Dora d'un ton bien différent. « Ce n'est pas grand-chose qui est sorti », dit-elle, et c'est au début de la suivante qu'elle prendra congé de lui.

Que s'est-il donc passé dans la scène de la déclaration au bord du lac, qui a été la catastrophe par où Dora est entrée dans la maladie, en entraînant tout le monde à la reconnaître pour malade, — ce qui répond ironiquement à son refus de poursuivre sa fonction de soutien pour leur commune infirmité (tous les « bénéfices » de la névrose ne sont pas au seul profit du névrosé) ?

Il suffit comme dans toute interprétation valable de s'en tenir au texte pour le comprendre. M. K... n'a eu le temps que de placer quelques mots, il est vrai qu'ils furent décisifs : « Ma femme n'est rien pour moi. » Et déjà son exploit avait sa récompense : une gifle majeure, celle-là même dont Dora ressentira bien après le traitement le contre-coup brûlant en une névralgie transistoire, vient signifier au maladroit : « Si elle n'est rien pour vous, qu'êtes vous donc pour moi ? »

Et dès lors que serait-il pour elle, ce fantoche, qui pourtant vient de rompre l'ensorcellement où elle vit depuis des années ?

Le fantasme latent de grossesse qui suivra cette scène, n'objecte pas à notre interprétation : il est notoire qu'il se produit chez les hystériques en fonction même de leur identification virile.

C'est par la même trappe où il s'enfonce en un glissement plus insidieux que Freud va disparaître. Dora s'éloigne avec le sourire de la *Joconde* et même quand elle reparaîtra, Freud n'aura pas la naïveté de croire à une intention de retour.

A ce moment elle a fait reconnaître par tous la vérité dont elle sait pourtant qu'elle n'est pas, toute véridique qu'elle soit, la vérité

1. P.U.F., p. 77.

dernière et elle aura réussi à précipiter par le seul *mana* de sa présence l'infortuné M. K... sous les roues d'une voiture. La sédation de ses symptômes, obtenue dans la deuxième phase de sa cure, s'est maintenue pourtant. Ainsi l'arrêt du procès dialectique se solde-t-il par un apparent recul, mais les positions reprises ne peuvent être soutenues que par une affirmation du *moi*, qui peut être tenue pour un progrès.

Qu'est-ce donc enfin que ce transfert dont Freud dit quelque part que son travail se poursuit *invisible* derrière le progrès du traitement et dont au reste les effets « échappent à la démonstration » (p. 67 [1]) ? Ne peut-on ici le considérer comme une entité toute relative au contre-transfert défini comme la somme des préjugés, des passions, des embarras, voire de l'insuffisante information de l'analyste à tel moment du procès dialectique ? Freud lui-même ne nous dit-il pas (p. 105 [2]) que Dora eût pu transférer sur lui le personnage paternel, s'il eût été assez sot pour croire à la version des choses à lui présentée par le père ?

Autrement dit le transfert n'est rien de réel dans le sujet, sinon l'apparition, dans un moment de stagnation de la dialectique analytique, des modes permanents selon lesquels il constitue ses objets.

Qu'est-ce alors qu'interpréter le transfert ? Rien d'autre que de remplir par un leurre le vide de ce point mort. Mais ce leurre est utile, car même trompeur il relance le procès.

La dénégation dont Dora eût accueilli la remarque venant de Freud qu'elle lui imputait les mêmes intentions qu'avait manifestées M. K..., n'eût rien changé à la portée de ses effets. L'opposition même qu'elle eût engendrée aurait probablement engagé Dora, malgré Freud, dans la direction favorable : celle qui l'eût conduite à l'objet de son intérêt réel.

Et le fait qu'il se fût mis en jeu en personne comme substitut de M. K...., eût préservé Freud de trop insister sur la valeur des propositions de mariage de celui-ci.

Ainsi le transfert ne ressortit à aucune propriété mystérieuse de l'affectivité, et même quand il se trahit sous un aspect d'émoi, celui-ci ne prend son sens qu'en fonction du moment dialectique où il se produit.

1. P.U.F., p. 54. — 2. P.U.F., p. 88.

Mais ce moment est peu significatif puisqu'il traduit communément une erreur de l'analyste, fût-ce celle de trop vouloir le bien du patient, dont Freud lui-même bien des fois a dénoncé le danger.

Ainsi la neutralité analytique prend son sens authentique de la position du pur dialecticien qui, sachant que tout ce qui est réel est rationnel (et inversement), sait que tout ce qui existe, et jusqu'au mal contre lequel il lutte, est et restera toujours équivalent au niveau de sa particularité, et qu'il n'y a de progrès pour le sujet que par l'intégration où il parvient de sa position dans l'universel : techniquement par la projection de son passé dans un discours en devenir.

Le cas de Dora paraît privilégié pour notre démonstration en ce que, s'agissant d'une hystérique, l'écran du *moi* y est assez transparent pour que nulle part, comme l'a dit Freud, ne soit plus bas le seuil entre l'inconscient et le conscient, ou pour mieux dire, entre le discours analytique et le *mot* du symptôme.

Nous croyons pourtant que le transfert a toujours le même sens d'indiquer les moments d'errance et aussi d'orientation de l'analyste, la même valeur pour nous rappeler à l'ordre de notre rôle : un non-agir positif en vue de l'orthodramatisation de la subjectivité du patient.

# IV

# *Du sujet enfin en question*

Un rien d'enthousiasme est dans un écrit la trace à laisser la plus sûre pour qu'il date, au sens regrettable. Regrettons-le pour le discours de Rome, aussi sec, les circonstances qu'il mentionne n'y apportant rien d'atténuant.

Le publiant, nous supposons un intérêt à sa lecture, malentendu compris.

Même à vouloir la précaution, ce n'est pas d'une « adresse au lecteur » que nous redoublerions son adresse originale (au Congrès), quand la constante, dont nous avons d'abord averti, de notre adresse au psychanalyste, culmine ici de s'approprier à un groupe appelant notre aide.

Redoubler l'intérêt serait plutôt notre parade, si ce n'est pas le diviser que de dévoiler ce qui, quoi qu'il en soit pour la conscience du sujet, commande cet intérêt.

Nous voulons parler du sujet mis en question par ce discours, quand le remettre en place ici du point où nous ne lui avons pas fait défaut pour notre part, est seulement faire justice au point où il nous donnait rendez-vous.

Pour le lecteur, nous ne ferons plus désormais, au pointage près un peu plus loin du dessein de notre séminaire, que nous fier à son tête-à-tête avec des textes certes pas plus faciles, mais repérables intrinsèquement.

*Meta*, la borne qui assigne le tournant à serrer d'une course, est la métaphore dont nous lui ferons viatique pour lui rappeler le discours inédit que nous poursuivons depuis lors chaque mercredi de l'année d'enseignement, et dont il se peut qu'il l'assiste (s'il n'y assiste pas) de circuler d'ailleurs.

Sur le sujet mis en question, la psychanalyse didactique sera notre départ. On sait qu'ainsi s'appelle une psychanalyse qu'on se propose d'entreprendre à un dessein de formation,

— spécialement comme un élément de l'habilitation à pratiquer la psychanalyse.

La psychanalyse, lorsqu'elle est spécifiée par cette demande, en est tenue pour modifiée dans les données qu'on y suppose ordinaires, et le psychanalyste considère avoir à y parer.

Qu'il accepte de la conduire dans ces conditions, comporte une responsabilité. Il est curieux de constater comment on la déplace, aux garanties qu'on y prend.

Car le baptême inattendu que reçoit ce qui s'y propose, de « psychanalyse personnelle [1] » (comme s'il y en avait d'autres), si les choses en sont bien remises au point revêche qu'on désire, ne nous semble en rien concerner ce que la proposition emporte dans le sujet qu'on accueille ainsi, de la négliger en somme.

Peut-être y verra-t-on plus clair à purifier le dit sujet des préoccupations que résume le terme de propagande : l'effectif à étendre, la foi à propager, le standard à protéger.

Extrayons-en le sujet qu'implique la demande où il se présente. Qui nous lit, fait un premier pas à remarquer que l'inconscient lui donne assiette peu propice à le réduire à ce que le rapport aux instruments de précision désigne comme erreur subjective, — prêt à ajouter que la psychanalyse n'a pas le privilège d'un sujet plus consistant, mais doit plutôt permettre de l'éclairer aussi bien dans les avenues d'autres disciplines.

Cette démarche d'envergure nous distrairait indûment de faire droit à ce dont on arguë de fait : soit du sujet qu'on qualifie (significativement) de patient, lequel n'est pas le sujet strictement impliqué par sa demande, mais plutôt le produit qu'on en voudrait déterminé.

C'est-à-dire qu'on noie le poisson sous l'opération de sa pêche. Au nom de ce patient, l'écoute, elle aussi, sera patiente. C'est pour son bien que la technique s'élabore de savoir mesurer son aide. De cette patience et mesure, il s'agit de rendre le psychanalyste capable. Mais après tout, l'incertitude qui subsiste sur la fin même de l'analyse a pour effet de ne laisser entre le patient et le sujet qu'on lui annexe, que la différence, promise au second, de la répétition de l'expérience, étant même légitimé que leur équi-

1. Moyen par quoi l'on s'évite d'avoir à trancher d'abord si une psychanalyse sera ou non didactique.

valence de principe se maintienne de plein effet dans le contre-transfert. En quoi dès lors la didactique serait-elle un problème?

Il n'y a dans ce bilan nulle intention négative. Nous pointons un état de choses où se font jour bien des remarques opportunes, une remise en question permanente de la technique, des luisances parfois singulières dans la verve de l'aveu, bref une richesse qui peut fort bien se concevoir comme fruit du relativisme propre à la discipline, et lui rendant sa garantie.

Même l'objection à tirer du black-out qui subsiste sur la fin de la didactique, peut rester lettre morte, au regard de l'intouchable de la routine usagère.

Seul l'intouché du seuil maintenu à habiliter le psychanalyste à faire des didactiques (où le recours à l'ancienneté est dérisoire), nous rappelle que c'est le sujet en question dans la psychanalyse didactique qui fait problème et y reste sujet intact.

Ne faudrait-il pas plutôt concevoir la psychanalyse didactique comme la forme parfaite dont s'éclairerait la nature de la psychanalyse tout court : d'y apporter une restriction?

Tel est le renversement qui avant nous n'est venu à l'idée de personne. Il semble s'imposer pourtant. Car si la psychanalyse a un champ spécifique, le souci thérapeutique y justifie des courts-circuits, voire des tempéraments; mais s'il est un cas à interdire toute semblable réduction, ce doit être la psychanalyse didactique.

Mal inspiré qui en émettrait le soupçon que nous avancions que la formation des analystes soit ce que la psychanalyse a à présenter de plus défendable. Car cette insolence, si elle était, ne toucherait pas les psychanalystes. Plutôt quelque faille à combler dans la civilisation, mais qui n'est pas encore assez cernée pour que personne puisse se targuer d'en prendre la charge.

N'y prépare qu'une théorie congrue à maintenir la psychanalyse dans le statut qui préserve sa relation à la science.

Que la psychanalyse soit née de la science, est manifeste. Qu'elle ait pu apparaître d'un autre champ, est inconcevable.

Que la prétention à n'avoir pas d'autre soutien soit encore ce qui est tenu pour allant de soi, là où elle se distingue d'être freudienne, et qui ne laisse en effet nulle transition avec l'ésoté-

risme dont se structurent des pratiques voisines d'apparence, ce n'est pas là hasard, mais conséquence.

Comment dès lors rendre compte des méprises évidentes qui s'étalent dans les conceptualisations en cours dans les cercles institués? Qu'on en bâcle la façon comme on peut, — de la prétendue effusion unitive, où, au culmen du traitement, se retrouverait la béatitude qu'il faudrait croire inaugurante du développement libidinal — jusqu'aux miracles vantés de l'obtention de la maturité génitale, avec son aisance sublime à se mouvoir dans toutes les régressions, — partout se reconnaîtra ce mirage qui n'est même pas discuté : la complétude du sujet, qu'on avoue même en forme tenir pour un but en droit possible à atteindre, si dans le fait des boîteries attribuables à la technique ou aux séquelles de l'histoire la gardent au rang d'un idéal trop reculé.

Tel est le principe de l'extravagance théorique, au sens propre de ce terme, où se démontrent pouvoir tomber le plus authentique interrogateur de sa responsabilité de thérapeute comme aussi bien le scrutateur le plus rigoureux des concepts : qu'on le confirme du parangon que nous évoquons le premier, Ferenczi, dans ses propos de délire biologique sur l'*amphimixis*, ou pour le second, où nous pensons à Jones, qu'on le mesure à ce faux pas phénoménologique, l'*aphanisis* du désir, où le fait glisser son besoin d'assurer l'égalité-de-droit entre les sexes au regard de cette pierre de scandale, que l'on n'admet qu'à renoncer à la complétude du sujet : la castration, pour l'appeler par son nom.

Auprès de ces illustres exemples, le foisonnement étonne moins de ces recentrements de l'économie à quoi chacun se livre, extrapolant de la cure au développement, voire à l'histoire humaine, — tels le report du fantasme de la castration sur la phase anale, le fondement pris d'une névrose orale universelle... sans limite assignable à son etc. Au mieux faut-il le prendre pour témoignant de ce que nous appellerons la naïveté de la perversion personnelle, la chose étant entendue pour laisser place à quelque illumination.

Nulle référence dans ces mots à l'inanité du terme de psychanalyse personnelle dont on peut dire que trop souvent ce qu'il désigne s'y égale, à ne se sanctionner que de réaménagements fort pratiques. D'où rebondit la question du bénéfice de cette curieuse fabulation.

Sans doute le praticien non endurci n'est-il pas insensible à une réalité rendue plus nostalgique de se soulever à sa rencontre, et répond-il en ce cas au rapport essentiel du voile à son expérience par des ébauches de mythe.

Un fait contredit à cette qualification, c'est qu'on y reconnaisse non pas des mythes authentiques (entendons simplement de ceux qui ont été relevés sur le terrain), lesquels ne manquent jamais de laisser lisible la décomplétion du sujet, mais des fragments folkloriques de ces mythes, et précisément ceux qu'en ont retenu les religions de propagande dans leurs thèmes de salut. Le discuteront ceux pour qui ces thèmes abritent leur vérité, trop heureux d'y trouver à la conforter de ce qu'ils appellent herméneutique.

(Exploitation à quoi une saine réforme de l'orthographe permettrait de donner la portée d'une pratique familionnaire : celle du faufilosophe par exemple, ou de la flousophie, sans mettre plus de points ni d'i.)

Le vice radical se désigne dans la transmission du savoir. Au mieux se défendrait-elle d'une référence à ces métiers où, pendant des siècles, elle ne s'est faite que sous un voile, maintenu par l'institution du compagnonnage. Une maîtrise-ès-art et des grades y protègent le secret d'un savoir substantiel. (C'est tout de même aux arts libéraux qui ne pratiquent pas l'arcane, que nous nous référons plus loin pour en évoquer la jeunesse de la psychanalyse.)

Si atténuée qu'elle puisse être, la comparaison ne se supporte pas. Au point qu'on pourrait dire que la réalité est faite de l'intolérance à cette comparaison, puisque ce qu'elle exige est une toute autre position du sujet.

La théorie ou plutôt le ressassement qui porte ce nom et qui est si variable en ses énoncés qu'il semble parfois que seule son insipidité y maintienne un facteur commun, n'est que le remplissage du lieu où une carence se démontre, sans qu'on sache même la formuler.

Nous tentons une algèbre qui répondrait, à la place ainsi définie, à ce qu'effectue pour sa part la sorte de logique qu'on appelle symbolique : quand de la pratique mathématique elle fixe les droits.

Ce n'est pas sans le sentiment de ce qui y convient de prudence et de soins.

Qu'il s'agisse d'y conserver la disponibilité de l'expérience acquise par le sujet, dans la structure propre de déplacement et

de refente où elle a dû se constituer, c'est ici tout ce que nous pouvons dire, — renvoyant à nos développements effectifs.

Ce que nous avons à souligner ici, c'est que nous prétendons frayer la position scientifique, d'analyser sous quel mode elle est déjà impliquée au plus intime de la découverte psychanalytique.

Cette réforme du sujet, qui est ici inaugurante, doit être rapportée à celle qui se produit au principe de la science, cette dernière comportant un certain sursis pris au regard des questions ambiguës qu'on peut appeler les questions de la vérité.

Il est difficile de ne pas voir, dès avant la psychanalyse, introduite une dimension qu'on pourrait dire du symptôme, qui s'articule de ce qu'elle représente le retour de la vérité comme tel dans la faille d'un savoir.

Il ne s'agit pas du problème classique de l'erreur, mais d'une manifestation concrète à apprécier « cliniquement », où se révèle non un défaut de représentation, mais une vérité d'une autre référence que ce, représentation ou pas, dont elle vient troubler le bel ordre...

En ce sens on peut dire que cette dimension, même à n'y être pas explicitée, est hautement différenciée dans la critique de Marx. Et qu'une part du renversement qu'il opère à partir de Hegel est constituée par le retour (matérialiste, précisément de lui donner figure et corps) de la question de la vérité. Celle-ci dans le fait s'impose, irions-nous à dire, non à prendre le fil de la ruse de la raison, forme subtile dont Hegel la met en vacances, mais à déranger ces ruses (qu'on lise les écrits politiques) qui ne sont de raison qu'affublées...

Nous savons de quelle précision il conviendrait d'accompagner cette thématique de la vérité et de son biais dans le savoir, — pourtant principe, nous semble-t-il, de la philosophie en tant que telle.

Nous n'en faisons état que pour y dénoter le saut de l'opération freudienne.

Elle se distingue d'articuler en clair le statut du symptôme avec le sien, car elle est l'opération propre du symptôme, dans ses deux sens.

A la différence du signe, de la fumée qui n'est pas sans feu, feu qu'elle indique avec appel éventuellement à l'éteindre, le symptôme ne s'interprète que dans l'ordre du signifiant. Le signifiant n'a de sens que de sa relation à un autre signifiant.

C'est dans cette articulation que réside la vérité du symptôme. Le symptôme gardait un flou de représenter quelque irruption de vérité. En fait il *est* vérité, d'être fait du même bois dont elle est faite, si nous posons matérialistement que la vérité, c'est ce qui s'instaure de la chaîne signifiante.

Nous voudrions ici nous démarquer du niveau de plaisanterie où se tiennent d'ordinaire certains débats de principe.

En demandant d'où notre regard doit prendre ce que lui propose la fumée, puisque tel est le paradigme classique, quand elle s'offre à lui de monter des fours crématoires.

Nous ne doutons pas qu'on accorde que ce ne puisse être que de sa valeur signifiante; et que même s'y refuserait-on d'être stupide au critère, cette fumée resterait pour la réduction matérialiste élément moins métaphorique que toutes celles qui pourraient s'élever à débattre si ce qu'elle représente, est à reprendre par le biais du biologique ou du social.

A se repérer à ce joint qu'est le sujet, des conséquences du langage au désir du savoir, peut-être les voies deviendront-elles plus praticables, de ce qu'on sait depuis toujours de la distance qui le sépare d'avec son existence d'être sexué, voire d'être vivant.

Et en effet la construction que nous donnons du sujet dans le fil de l'expérience freudienne, n'ôte rien de leur poignance personnelle aux plusieurs déplacements et refentes qu'il peut avoir à traverser dans la psychanalyse didactique.

Si celle-ci enregistre les résistances franchies, c'est à ce qu'elles remplissent l'espace de défense où s'organise le sujet, et ce n'est qu'à certains repères de structure que l'on peut tenir le parcours qui s'en fait, pour en esquisser l'exhaution.

De même un certain ordre de bâti est-il exigible de ce qui est à atteindre comme écran fondamental du réel dans le fantasme inconscient.

Toutes ces valeurs de contrôle n'empêcheront que la castration, qui est la clef de ce biais radical du sujet par où se fait l'avènement du symptôme, ne reste même dans la didactique l'énigme que le sujet ne résout qu'à l'éviter.

Du moins si quelque ordre, à s'installer dans ce qu'il a vécu, lui donnait ensuite de ses propos la responsabilité, n'essaierait-il pas de réduire à la phase anale ce que de la castration il saisira dans le fantasme.

Autrement dit l'expérience serait prémunie de sanctionner

des aiguillages théoriques propres à entretenir dans sa transmission le déraillement.

Il y faut la restauration du statut identique de la psychanalyse didactique et de l'enseignement de la psychanalyse, dans leur ouverture scientifique.

Celle-ci comporte, comme tout autre, ces conditions minimales : une relation définie à l'instrument comme instrument, une certaine idée de la question posée par la matière. Que les deux convergent ici en une question qui ne s'en simplifie pas pour autant, peut-être fermera cette autre dont la psychanalyse redouble la première, comme question posée à la science, d'en constituer une par elle-même et au second degré.

Si ici le lecteur peut s'étonner que cette question lui parvienne si tard, et du même tempérament qui fait qu'il a fallu deux répercussions des plus improbables de notre enseignement pour recevoir de deux étudiants de l'Université aux U.S.A. la traduction soigneuse (et réussie) que méritaient deux de nos articles (dont le présent), — qu'il sache que nous avons mis au tableau de notre ordre préférentiel : d'abord qu'il y ait des psychanalystes.

Au moins maintenant pouvons-nous nous contenter de ce que tant qu'une trace durera de ce que nous avons instauré, il y aura *du* psychanalyste à répondre à certaines urgences subjectives, si *les* qualifier de l'article défini était trop dire, ou bien encore trop désirer.

(1966)

# *Fonction et champ de la parole et du langage en psychanalyse*

RAPPORT DU CONGRÈS DE ROME TENU A L'ISTITUTO DI PSICOLOGIA DELLA UNIVERSITÁ DI ROMA LES 26 ET 27 SEPTEMBRE 1953

## PRÉFACE

> En particulier, il ne faudra pas oublier que la séparation en embryologie, anatomie, physiologie, psychologie, sociologie, clinique n'existe pas dans la nature et qu'il n'y a qu'une discipline : la *neurobiologie* à laquelle l'observation nous oblige d'ajouter l'épithète d'*humaine* en ce qui nous concerne. (Citation choisie pour exergue d'un Institut de Psychanalyse, en 1952.)

Le discours qu'on trouvera ici mérite d'être introduit par ses circonstances. Car il en porte la marque.

Le thème en fut proposé à l'auteur pour constituer le rapport théorique d'usage, en la réunion annuelle dont la société qui représentait alors la psychanalyse en France, poursuivait depuis dix-huit ans la tradition devenue vénérable sous le titre du « Congrès des Psychanalystes de langue française », étendu depuis deux ans aux psychanalystes de langue romane (la Hollande y étant comprise par une tolérance de langage). Ce Congrès devait avoir lieu à Rome au mois de septembre 1953.

Dans l'intervalle, des dissentiments graves amenèrent dans le groupe français une sécession. Ils s'étaient révélés à l'occasion de la fondation d'un « institut de psychanalyse ». On put alors entendre l'équipe qui avait réussi à y imposer ses statuts et son programme, proclamer qu'elle empêcherait de parler à Rome celui qui avec d'autres avait tenté d'y introduire une conception différente, et elle employa à cette fin tous les moyens en son pouvoir.

Il ne sembla pas pourtant à ceux qui dès lors avaient fondé

la nouvelle Société française de Psychanalyse qu'ils dussent priver de la manifestation annoncée la majorité d'étudiants qui se ralliaient à leur enseignement, ni même qu'ils dussent se démettre du lieu éminent où elle avait été prévue.

Les sympathies généreuses qui leur vinrent en aide du groupe talien, ne les mettaient pas en posture d'hôtes importuns dans la Ville universelle.

Pour l'auteur de ce discours, il pensait être secouru, quelque inégal qu'il dût se monter à la tâche de parler de la parole, de quelque connivence inscrite dans ce lieu même.

Il se souvenait en effet, que bien avant que s'y révélât la gloire de la plus haute chaire du monde, Aulu-Gelle, dans ses *Nuits attiques*, donnait au lieu dit du *Mons Vaticanus* l'étymologie de *vagire*, qui désigne les premiers balbutiements de la parole.

Que si donc son discours ne devait être rien de plus qu'un vagissement, au moins prendrait-il là l'auspice de rénover en sa discipline les fondements qu'elle prend dans le langage.

Aussi bien cette rénovation prenait-elle de l'histoire trop de sens, pour qu'il ne rompît pas quant à lui avec le style traditionnel qui situe le « rapport » entre la compilation et la synthèse, pour lui donner le style ironique d'une mise en question des fondements de cette discipline.

Puisque ses auditeurs étaient ces étudiants qui attendent de nous la parole, c'est avant tout à leur adresse qu'il a fomenté son discours, et pour renoncer à leur endroit aux règles qui s'observent entre augures de mimer la rigueur par la minutie et de confondre règle et certitude.

Dans le conflit en effet qui les avait menés à la présente issue, on avait fait preuve quant à leur autonomie de sujets, d'une méconnaissance si exorbitante, que l'exigence première en ressortait d'une réaction contre le ton permanent qui avait permis cet excès.

C'est qu'au-delà des circonstances locales qui avaient motivé ce conflit, un vice était venu au jour qui les dépassait de beaucoup. Qu'on ait pu seulement prétendre à régler de façon si autoritaire la formation du psychanalyste, posait la question de savoir si les modes établis de cette formation n'aboutissaient pas à la fin paradoxale d'une minorisation perpétuée.

Certes les formes initiatiques et puissamment organisées où

Freud a vu la garantie de la transmission de sa doctrine, se justifient dans la position d'une discipline qui ne peut se survivre qu'à se tenir au niveau d'une expérience intégrale.

Mais n'ont-elles pas mené à un formalisme décevant qui décourage l'initiative en pénalisant le risque, et qui fait du règne de l'opinion des doctes le principe d'une prudence docile où l'authenticité de la recherche s'émousse avant de se tarir ?

L'extrême complexité des notions mises en jeu en notre domaine fait que nulle part ailleurs un esprit, à exposer son jugement, ne court plus totalement le risque de découvrir sa mesure.

Mais ceci devrait comporter la conséquence de faire notre propos premier, sinon unique, de l'affranchissement des thèses par l'élucidation des principes.

La sélection sévère qui s'impose, en effet, ne saurait être remise aux ajournements indéfinis d'une cooptation vétilleuse, mais à la fécondité de la production concrète et à l'épreuve dialectique de soutenances contradictoires.

Ceci n'implique de notre fait aucune valorisation de la divergence. Bien au contraire, ce n'est pas sans surprise que nous avons pu entendre au Congrès international de Londres où, pour avoir manqué aux formes, nous venions en demandeurs, une personnalité bien intentionnée à notre égard déplorer que nous ne puissions pas justifier notre sécession de quelque désaccord doctrinal. Est-ce à dire qu'une association qui se veut internationale, ait une autre fin que de maintenir le principe de la communauté de notre expérience ?

Sans doute est-ce le secret de polichinelle, qu'il y a belle lurette qu'il n'en est plus ainsi, et c'est sans aucun scandale qu'à l'impénétrable M. Zilboorg qui, mettant à part notre cas, insistait pour que nulle sécession ne fût admise qu'au titre d'un débat scientifique, le pénétrant M. Wälder pût rétorquer qu'à confronter les principes où chacun de nous croit fonder son expérience, nos murs se dissoudraient bien vite dans la confusion de Babel.

Nous pensons, quant à nous, que, si nous innovons, ce n'est point de notre goût de nous en faire un mérite.

Dans une discipline qui ne doit sa valeur scientifique qu'aux concepts théoriques que Freud a forgés dans le progrès de son expérience, mais qui, d'être encore mal critiqués et de conserver

pour autant l'ambiguïté de la langue vulgaire, profitent de ces résonances non sans encourir les malentendus, il nous semblerait prématuré de rompre la tradition de leur terminologie.

Mais il nous semble que ces termes ne peuvent que s'éclaircir à ce qu'on établisse leur équivalence au langage actuel de l'anthropologie, voire aux derniers problèmes de la philosophie, où souvent la psychanalyse n'a qu'à reprendre son bien.

Urgente en tout cas nous paraît la tâche de dégager dans des notions qui s'amortissent dans un usage de routine, le sens qu'elles retrouvent tant d'un retour sur leur histoire que d'une réflexion sur leurs fondements subjectifs.

C'est là sans doute la fonction de l'enseigneur, d'où toutes les autres dépendent, et c'est elle où s'inscrit le mieux le prix de l'expérience.

Qu'on la néglige, et le sens s'oblitère d'une action qui ne tient ses effets que du sens, et les règles techniques, à se réduire à des recettes, ôtent à l'expérience toute portée de connaissance et même tout critère de réalité.

Car personne n'est moins exigeant qu'un psychanalyste sur ce qui peut donner son statut à une action qu'il n'est pas loin de considérer lui-même comme magique, faute de savoir où la situer dans une conception de son champ qu'il ne songe guère à accorder à sa pratique.

L'exergue dont nous avons transporté l'ornement à cette préface en est un assez joli exemple.

Aussi bien s'accorde-t-elle à une conception de la formation analytique qui serait celle d'une auto-école qui, non contente de prétendre au privilège singulier de délivrer le permis de conduire, s'imaginerait être en posture de contrôler la construction automobile?

Cette comparaison vaut ce qu'elle vaut, mais elle vaut bien celles qui ont cours dans nos convents les plus graves et qui pour avoir pris naissance dans notre discours aux idiots, n'ont même pas la saveur du canular d'initiés, mais n'en semblent pas moins recevoir valeur d'usage de leur caractère de pompeuse ineptie.

Cela commence à la comparaison que l'on connaît, du candidat qui se laisse entraîner prématurément à la pratique, au chirurgien qui opérerait sans asepsie, et cela va à celle qui incite à pleurer sur

ces malheureux étudiants que le conflit de leurs maîtres déchire comme des enfants dans le divorce de leurs parents.

Sans doute cette dernière née nous paraît s'inspirer du respect qui est dû à ceux qui ont subi en effet ce que nous appellerons, en modérant notre pensée, une pression à l'enseignement qui les a mis à rude épreuve, mais on peut aussi se demander à en entendre le trémolo dans la bouche des maîtres, si les limites de l'enfantillage n'auraient pas été sans préavis reculées jusqu'à la niaiserie.

Les vérités que ces clichés recouvrent, mériteraient pourtant qu'on les soumette à un plus sérieux examen.

Méthode de vérité et de démystification des camouflages subjectifs, la psychanalyse manifesterait-elle une ambition démesurée à appliquer ses principes à sa propre corporation : soit à la conception que les psychanalystes se font de leur rôle auprès du malade, de leur place dans la société des esprits, de leurs relations à leurs pairs et de leur mission d'enseignement ?

Peut-être pour rouvrir quelques fenêtres au grand jour de la pensée de Freud, cet exposé soulagera-t-il chez certains l'angoisse qu'engendre une action symbolique quand elle se perd en sa propre opacité.

Quoi qu'il en soit, en évoquant les circonstances de ce discours, nous ne pensons point à excuser ses insuffisances trop évidentes de la hâte qu'il en a reçue, puisque c'est de la même hâte qu'il prend son sens avec sa forme.

Aussi bien avons-nous démontré, en un sophisme exemplaire du temps intersubjectif [1], la fonction de la hâte dans la précipitation logique où la vérité trouve sa condition indépassable.

Rien de créé qui n'apparaisse dans l'urgence, rien dans l'urgence qui n'engendre son dépassement dans la parole.

Mais rien aussi qui n'y devienne contingent quand le moment y vient pour l'homme, où il peut identifier en une seule raison le parti qu'il choisit et le désordre qu'il dénonce, pour en comprendre la cohérence dans le réel et anticiper par sa certitude sur l'action qui les met en balance.

1. Cf. « Le temps logique et l'assertion de certitude anticipée », p. 197.

> Nous allons déterminer cela pendant que nous sommes encore dans l'aphélie de notre matière car, lorsque nous arriverons au périhélie, la chaleur sera capable de nous la faire oublier. (LICHTENBERG.)
>
> « Flesh composed of suns. How can such be? » exclaim the simple ones. (R. BROWNING, *Parleying with certain people*.)

Tel est l'effroi qui s'empare de l'homme à découvrir la figure de son pouvoir qu'il s'en détourne dans l'action même qui est la sienne quand cette action la montre nue. C'est le cas de la psychanalyse. La découverte — prométhéenne — de Freud a été une telle action; son œuvre nous l'atteste; mais elle n'est pas moins présente dans chaque expérience humblement conduite par l'un des ouvriers formés à son école.

On peut suivre à mesure des ans passés cette aversion de l'intérêt quant aux fonctions de la parole et quant au champ du langage. Elle motive les « changements de but et de technique » qui sont avoués dans le mouvement et dont la relation à l'amortissement de l'efficacité thérapeutique est pourtant ambiguë. La promotion en effet de la résistance de l'objet dans la théorie et dans la technique, doit être elle-même soumise à la dialectique de l'analyse qui ne peut qu'y reconnaître un alibi du sujet.

Essayons de dessiner la topique de ce mouvement. A considérer cette littérature que nous appelons notre activité scientifique, les problèmes actuels de la psychanalyse se dégagent nettement sous trois chefs :

A) Fonction de l'imaginaire, dirons-nous, ou plus directement des fantasmes dans la technique de l'expérience et dans la constitution de l'objet aux différents stades du développement psychique. L'impulsion est venue ici de la psychanalyse des enfants, et du terrain favorable qu'offrait aux tentatives comme aux tentations des chercheurs l'approche des structurations préverbales. C'est là aussi que sa culmination provoque maintenant un retour en posant le problème de la sanction symbolique à donner aux fantasmes dans leur interprétation.

B) Notion des relations libidinales d'objet qui, renouvelant l'idée du progrès de la cure, remanie sourdement sa conduite. La nouvelle perspective a pris ici son départ de l'extension de la méthode aux psychoses et de l'ouverture momentanée de la technique à des données de principe différent. La psychanalyse y débouche sur une phénoménologie existentielle, voire sur un activisme animé de charité. Là aussi une réaction nette s'exerce en faveur d'un retour au pivot technique de la symbolisation.

C) Importance du contre-transfert et, corrélativement, de la formation du psychanalyste. Ici l'accent est venu des embarras de la terminaison de la cure, qui rejoignent ceux du moment où la psychanalyse didactique s'achève dans l'introduction du candidat à la pratique. Et la même oscillation s'y remarque : d'une part, et non sans courage, on indique l'être de l'analyste comme élément non négligeable dans les effets de l'analyse et même à exposer dans sa conduite en fin de jeu; on n'en promulgue pas moins énergiquement, d'autre part, qu'aucune solution ne peut venir que d'un approfondissement toujours plus poussé du ressort inconscient.

Ces trois problèmes ont un trait commun en dehors de l'activité de pionniers qu'ils manifestent sur trois frontières différentes avec la vitalité de l'expérience qui les supporte. C'est la tentation qui se présente à l'analyste d'abandonner le fondement de la parole, et ceci justement en des domaines où son usage, pour confiner à l'ineffable, requerrait plus que jamais son examen : à savoir la pédagogie maternelle, l'aide samaritaine et la maîtrise dialectique. Le danger devient grand, s'il y abandonne en outre son langage au bénéfice de langages déjà institués et dont il connaît mal les compensations qu'ils offrent à l'ignorance.

A la vérité on aimerait en savoir plus sur les effets de la symbolisation chez l'enfant, et les mères officiantes dans la psychanalyse, voire celles qui donnent à nos plus hauts conseils un air de matriarcat, ne sont pas à l'abri de cette confusion des langues où Ferenczi désigne la loi de la relation enfant-adulte [1].

Les idées que nos sages se forment de la relation d'objet achevée

1. Ferenczi, « Confusion of tongues between the adult and the child », *Int. Jour. of Psycho.*, 1949, XXX, IV, p. 225-230.

sont d'une conception plutôt incertaine et, à être exposées, laissent apparaitre une médiocrité qui n'honore pas la profession.

Nul doute que ces effets, — où le psychanalyste rejoint le type du héros moderne qu'illustrent des exploits dérisoires dans une situation d'égarement —, ne pourraient être corrigés par un juste retour à l'étude où le psychanalyste devrait être passé maître, des fonctions de la parole.

Mais il semble que, depuis Freud, ce champ central de notre domaine soit tombé en friche. Observons combien lui-même se gardait de trop grandes excursions dans sa périphérie : ayant découvert les stades libidinaux de l'enfant dans l'analyse des adultes et n'intervenant chez le petit Hans que par le moyen de ses parents, — déchiffrant un pan entier du langage de l'inconscient dans le délire paranoïde, mais n'utilisant pour cela que le texte-clef laissé par Schreber dans la lave de sa catastrophe spirituelle. Assumant par contre pour la dialectique de l'œuvre, comme pour la tradition de son sens, et dans toute sa hauteur, la position de la maitrise.

Est-ce à dire que si la place du maitre reste vide, c'est moins du fait de sa disparition que d'une oblitération croissante du sens de son œuvre? Ne suffit-il pas pour s'en convaincre de constater ce qui se passe à cette place?

Une technique s'y transmet, d'un style maussade, voire réticente en son opacité, et que toute aération critique semble affoler. A la vérité, prenant le tour d'un formalisme poussé jusqu'au cérémonial, et tant qu'on peut se demander si elle ne tombe pas sous le coup du même rapprochement avec la névrose obsessionnelle, à travers lequel Freud a visé de façon si convaincante l'usage, sinon la genèse, des rites religieux.

L'analogie s'accentue à considérer la littérature que cette activité produit pour s'en nourrir : on y a souvent l'impression d'un curieux circuit fermé, où la méconnaissance de l'origine des termes engendre le problème de les accorder, et où l'effort de résoudre ce problème renforce cette méconnaissance.

Pour remonter aux causes de cette détérioration du discours analytique, il est légitime d'appliquer la méthode psychanalytique à la collectivité qui le supporte.

Parler en effet de la perte du sens de l'action analytique, est

aussi vrai et aussi vain que d'expliquer le symptôme par son sens, tant que ce sens n'est pas reconnu. Mais l'on sait qu'en l'absence de cette reconnaissance, l'action ne peut être ressentie que comme agressive au niveau où elle se place, et qu'en l'absence des « résistances » sociales où le groupe analytique trouvait à se rassurer, les limites de sa tolérance à sa propre activité, maintenant « reçue » sinon admise, ne dépendent plus que du taux numérique où se mesure sa présence à l'échelle sociale.

Ces principes suffisent à répartir les conditions symboliques, imaginaires et réelles qui détermineront les défenses, — isolation, annulation, dénégation et généralement méconnaissance —, que nous pouvons reconnaître dans la doctrine.

Dès lors si l'on mesure à sa masse l'importance que le groupe américain a pour le mouvement analytique, on appréciera à leur poids les conditions qui s'y rencontrent.

Dans l'ordre symbolique d'abord, on ne peut négliger l'importance de ce facteur *c* dont nous faisions état au Congrès de Psychiatrie de 1950, comme d'une constante caractéristique d'un milieu culturel donné : condition ici de l'anhistorisme où chacun s'accorde à reconnaître le trait majeur de la « communication » aux U.S.A., et qui à notre sens, est aux antipodes de l'expérience analytique. À quoi s'ajoute une forme mentale très autochtone qui sous le nom de behaviourisme, domine tellement la notion psychologique en Amérique, qu'il est clair qu'elle a désormais tout à fait coiffé dans la psychanalyse l'inspiration freudienne.

Pour les deux autres ordres, nous laissons aux intéressés le soin d'apprécier ce que les mécanismes manifestés dans la vie des sociétés psychanalytiques doivent respectivement aux relations de prestance à l'intérieur du groupe, et aux effets ressentis de leur libre entreprise sur l'ensemble du corps social, ainsi que le crédit qu'il faut faire à la notion soulignée par un de leurs représentants les plus lucides, de la convergence qui s'exerce entre l'extranéité d'un groupe où domine l'immigrant, et la distanciation où l'attire la fonction qu'appellent les conditions sus-indiquées de la culture.

Il apparaît en tout cas de façon incontestable que la conception de la psychanalyse s'y est infléchie vers l'adaptation de l'individu à l'entourage social, la recherche des pattern de la conduite et toute l'objectivation impliquée dans la notion des *human relations*, et

c'est bien une position d'exclusion privilégiée par rapport à l'objet humain qui s'indique dans le terme, né sur place, de *human engineering*.

C'est donc à la distance nécessaire à soutenir une pareille position qu'on peut attribuer l'éclipse dans la psychanalyse, des termes les plus vivants de son expérience, l'inconscient, la sexualité, dont il semble que bientôt la mention même doive s'effacer.

Nous n'avons pas à prendre parti sur le formalisme et l'esprit de boutique, dont les documents officiels du groupe lui-même font état pour les dénoncer. Le pharisien et le boutiquier ne nous intéressent que pour leur essence commune, source des difficultés qu'ils ont l'un et l'autre avec la parole, et spécialement quand il s'agit du *talking shop*, de parler métier.

C'est que l'incommunicabilité des motifs, si elle peut soutenir un magistère, ne va pas de pair avec la maîtrise, celle du moins qu'exige un enseignement. On s'en est aperçu de reste, quand il fallut naguère, pour soutenir sa primauté, faire, pour la forme, au moins une leçon.

C'est pourquoi l'attachement indéfectiblement réaffirmé du même bord pour la technique traditionnelle après bilan des épreuves faites aux champs-frontières plus haut énumérés, ne va pas sans équivoque; elle se mesure à la substitution du terme de *classique* à celui d'*orthodoxe* pour qualifier cette technique. On se rattache à la bienséance, faute de savoir sur la doctrine rien dire.

Nous affirmons pour nous que la technique ne peut être comprise, ni donc correctement appliquée, si l'on méconnaît les concepts qui la fondent. Notre tâche sera de démontrer que ces concepts ne prennent leur sens plein qu'à s'orienter dans un champ de langage, qu'à s'ordonner à la fonction de la parole.

Point où nous notons que pour manier aucun concept freudien, la lecture de Freud ne saurait être tenue pour superflue, fût-ce pour ceux qui sont homonymes à des notions courantes. Comme le démontre la mésaventure que la saison ramène à notre souvenir d'une théorie des instincts, revue de Freud par un auteur peu éveillé à la part, dite par Freud expressément mythique, qu'elle contient. Manifestement il ne saurait l'être puisqu'il l'aborde par l'ouvrage de Marie Bonaparte, qu'il cite sans cesse comme un équivalent du texte freudien et ce sans que rien n'en aver-

tisse le lecteur, se fiant peut-être, non sans raison, au bon goût de celui-ci pour ne pas les confondre, mais n'en prouvant pas moins qu'il ne voit goutte au vrai niveau de la seconde main. Moyennant quoi de réductions en déductions, et d'inductions en hypothèses, l'auteur conclut par la stricte tautologie de ses prémisses fausses : à savoir que les instincts dont il s'agit sont réductibles à l'arc réflexe. Telle la pile d'assiettes dont l'écroulement se distille dans l'exhibition classique, pour ne laisser entre les mains de l'artiste que deux morceaux dépareillés par le fracas, la contruction complexe qui va de la découverte des migrations de la libido dans les zones érogènes au passage métapsychologique d'un principe de plaisir généralisé à l'instinct de mort, devient le binôme d'un instinct érotique passif modelé sur l'activité des chercheuses de poux, chères au poète, et d'un instinct destructeur, simplement identifié à la motricité. Résultat qui mérite une mention très honorable pour l'art, volontaire ou non, de pousser à la rigueur les conséquences d'un malentendu.

## I. PAROLE VIDE ET PAROLE PLEINE DANS LA RÉALISATION PSYCHANALYTIQUE DU SUJET

> Donne en ma bouche parole vraie et estable et fay de moy langue caulte (*L'Internele consolacion*, XLVe Chapitre : qu'on ne doit pas chascun croire et du legier trebuchement de paroles).
>
> Cause toujours. (Devise de la pensée « causaliste ».)

Qu'elle se veuille agent de guérison, de formation ou de sondage, la psychanalyse n'a qu'un médium : la parole du patient. L'évidence du fait n'excuse pas qu'on le néglige. Or toute parole appelle réponse.

Nous montrerons qu'il n'est pas de parole sans réponse, même si elle ne rencontre que le silence, pourvu qu'elle ait un auditeur, et que c'est là le cœur de sa fonction dans l'analyse.

Mais si le psychanalyste ignore qu'il en va ainsi de la fonction

de la parole, il n'en subira que plus fortement l'appel, et si c'estle vide qui d'abord s'y fait entendre, c'est en lui-même qu'il l'éprouvera et c'est au-delà de la parole qu'il cherchera une réalité qui comble ce vide.

Ainsi en vient-il à analyser le comportement du sujet pour y trouver ce qu'il ne dit pas. Mais pour en obtenir l'aveu, il faut bien qu'il en parle. Il retrouve alors la parole, mais rendue suspecte de n'avoir répondu qu'à la défaite de son silence, devant l'écho perçu de son propre néant.

Mais qu'était donc cet appel du sujet au-delà du vide de son dire? Appel à la vérité dans son principe, à travers quoi vacilleront les appels de besoins plus humbles. Mais d'abord et d'emblée appel propre du vide, dans la béance ambiguë d'une séduction tentée sur l'autre par les moyens où le sujet met sa complaisance et où il va engager le monument de son narcissisme.

« La voilà bien, l'introspection! » s'exclame le prud'homme qui en sait long sur ses dangers. Il n'est certes pas, avoue-t-il, le dernier à en avoir goûté les charmes, s'il en a épuisé le profit. Dommage qu'il n'ait plus de temps à perdre. Car vous en entendriez de belles et de profondes, s'il venait sur votre divan.

Il est étrange qu'un analyste, pour qui ce personnage est une des premières rencontres de son expérience, fasse encore état de l'introspection dans la psychanalyse. Car dès que la gageure est tenue, toutes ces belles choses se dérobent qu'on croyait avoir en réserve. Leur compte, à s'y obliger, paraîtra court, mais d'autres se présentent assez inattendues de notre homme pour lui paraître d'abord sottes et le rendre coi un bon moment. Sort commun [1].

Il saisit alors la différence entre le mirage de monologue dont les fantaisies accommodantes animaient sa jactance, et le travail forcé de ce discours sans échappatoire que le psychologue, non sans humour, et le thérapeute, non sans ruse, ont décoré du nom de « libre association ».

Car c'est bien là un travail, et tant un travail qu'on a pu dire qu'il exige un apprentissage, et aller jusqu'à voir dans cet apprentissage la valeur formatrice de ce travail. Mais à le prendre ainsi, que formerait-il d'autre qu'un ouvrier qualifié?

1. Paragraphe récrit (1966).

Dès lors, qu'en est-il de ce travail? Examinons ses conditions, son fruit, dans l'espoir d'y voir mieux son but et son profit.

On a reconnu au passage la pertinence du terme *durcharbeiten* auquel équivaut l'anglais *working through*, et qui chez nous a désespéré les traducteurs, encore que s'offrît à eux l'exercice d'épuisement à jamais marqué en notre langue de la frappe d'un maître du style : « Cent fois sur le métier, remettez... », mais comment l'ouvrage progresse-t-il ici?

La théorie nous rappelle la triade : frustration, agressivité, régression. C'est une explication d'aspect si compréhensible qu'elle pourrait bien nous dispenser de comprendre. L'intuition est preste, mais une évidence doit nous être d'autant plus suspecte qu'elle est devenue idée reçue. Que l'analyse vienne à surprendre sa faiblesse, il conviendra de ne pas se payer du recours à l'affectivité. Mot-tabou de l'incapacité dialectique qui, avec le verbe *intellectualiser*, dont l'acception péjorative fait de cette incapacité mérite, resteront dans l'histoire de la langue les stigmates de notre obtusion à l'endroit du sujet [1].

Demandons-nous plutôt d'où vient cette frustration? Est-ce du silence de l'analyste? Une réponse, même et surtout approbatrice, à la parole vide montre souvent par ses effets qu'elle est bien plus frustrante que le silence. Ne s'agit-il pas plutôt d'une frustration qui serait inhérente au discours même du sujet? Le sujet ne s'y engage-t-il pas dans une dépossession toujours plus grande de cet être de lui-même, dont, à force de peintures sincères qui n'en laissent pas moins incohérente l'idée, de rectifications qui n'atteignent pas à dégager son essence, d'étais et de défenses qui n'empêchent pas de vaciller sa statue, d'étreintes narcissiques qui se font souffle à l'animer, il finit par reconnaître que cet être n'a jamais été que son œuvre dans l'imaginaire et que cette œuvre déçoit en lui toute certitude. Car dans ce travail qu'il fait de la reconstruire *pour un autre*, il retrouve l'aliénation fondamentale qui la lui a fait construire *comme une autre*, et qui l'a toujours destinée à lui être dérobée *par un autre* [2].

Cet *ego*, dont nos théoriciens définissent maintenant la force

1. Nous avions écrit d'abord · en matière de psychologie (1966).
2. Paragraphe récrit (1966).

par la capacité de soutenir une frustration, est frustration dans son essence [1]. Il est frustration non d'un désir du sujet, mais d'un objet où son désir est aliéné et qui, tant plus il s'élabore, tant plus s'approfondit pour le sujet l'aliénation de sa jouissance. Frustration au second degré donc, et telle que le sujet en ramènerait-il la forme en son discours jusqu'à l'image passivante par où le sujet se fait objet dans la parade du miroir, il ne saurait s'en satisfaire puisque à atteindre même en cette image sa plus parfaite ressemblance, ce serait encore la jouissance de l'autre qu'il y ferait reconnaître. C'est pourquoi il n'y a pas de réponse adéquate à ce discours, car le sujet tiendra comme de mépris toute parole qui s'engagera dans sa méprise.

L'agressivité que le sujet éprouvera ici n'a rien à faire avec l'agressivité animale du désir frustré. Cette référence dont on se contente, en masque une autre moins agréable pour tous et pour chacun : l'agressivité de l'esclave qui répond à la frustration de son travail par un désir de mort.

On conçoit dès lors comment cette agressivité peut répondre à toute intervention qui, dénonçant les intentions imaginaires du discours, démonte l'objet que le sujet a construit pour les satisfaire. C'est ce qu'on appelle en effet l'analyse des résistances, dont apparaît aussitôt le dangereux versant. Il est déjà signalé par l'existence du naïf qui n'a jamais vu se manifester que la signification agressive des fantasmes de ses sujets [2].

1. C'est là la croix d'une déviation autant pratique que théorique. Car identifier l'*ego* à la discipline du sujet, c'est confondre l'isolation imaginaire avec la maîtrise des instincts. C'est par là s'offrir à des erreurs de jugement dans la conduite du traitement : ainsi à viser un renforcement de l'*ego* dans maintes névroses motivées par sa structure trop forte, ce qui est une voie sans issue. N'avons-nous pas lu, sous la plume de notre ami Michaël Balint, qu'un renforcement de l'*ego* doit être favorable au sujet souffrant d'*ejaculatio praecox*, parce qu'il lui permettrait une suspension plus prolongée de son désir? Comment le penser pourtant, si c'est précisément au fait que son désir est suspendu à la fonction imaginaire de l'*ego* que le sujet doit le court-circuit de l'acte, dont la clinique psychanalytique montre clairement qu'il est lié à l'identification narcissique au partenaire.

2. Ceci dans le travail même auquel nous donnons la palme à la fin de notre introduction (1966). Il est marqué dans ce qui vient, que l'agressivité n'est qu'un effet latéral de la frustration analytique, s'il peut être renforcé par un certain type d'intervention : que comme tel, il n'est pas la raison du couple frustration-régression.

C'est le même qui, n'hésitant pas à plaider pour une analyse « causaliste » qui viserait à transformer le sujet dans son présent par des explications savantes de son passé, trahit assez jusque dans son ton, l'angoisse qu'il veut s'épargner d'avoir à penser que la liberté de son patient soit suspendue à celle de son intervention. Que l'expédient où il se jette puisse être à quelque moment bénéfique pour le sujet, ceci n'a pas d'autre portée qu'une plaisanterie stimulante et ne nous retiendra pas plus longtemps.

Visons plutôt ce *hic et nunc* où certains croient devoir enclore la manœuvre de l'analyse. Il peut être utile en effet, pourvu que l'intention imaginaire que l'analyste y découvre, ne soit pas détachée par lui de la relation symbolique où elle s'exprime. Rien ne doit y être lu concernant le *moi* du sujet, qui ne puisse être réassumé par lui sous la forme du « *je* », soit en première personne.

« Je n'ai été ceci que pour devenir ce que je puis être » : si telle n'était pas la pointe permanente de l'assomption que le sujet fait de ses mirages, où pourrait-on saisir ici un progrès ?

L'analyste dès lors ne saurait traquer sans danger le sujet dans l'intimité de son geste, voire de sa statique, sauf à les réintégrer comme parties muettes dans son discours narcissique, et ceci a été noté de façon fort sensible, même par de jeunes praticiens.

Le danger n'y est pas de la réaction négative du sujet, mais bien plutôt de sa capture dans une objectivation, non moins imaginaire que devant, de sa statique, voire de sa statue, dans un statut renouvelé de son aliénation.

Tout au contraire l'art de l'analyste doit être de suspendre les certitudes du sujet, jusqu'à ce que s'en consument les derniers mirages. Et c'est dans le discours que doit se scander leur résolution.

Quelque vide en effet qu'apparaisse ce discours, il n'en est ainsi qu'à le prendre à sa valeur faciale : celle qui justifie la phrase de Mallarmé quand il compare l'usage commun du langage à l'échange d'une monnaie dont l'avers comme l'envers ne montrent plus que des figures effacées et que l'on se passe de main en main « en silence ». Cette métaphore suffit à nous rappeler que la parole, même à l'extrême de son usure, garde sa valeur de tessère.

Même s'il ne communique rien, le discours représente l'existence de la communication; même s'il nie l'évidence, il affirme

que la parole constitue la vérité ; même s'il est destiné à tromper, il spécule sur la foi dans le témoignage.

Aussi bien le psychanalyste sait-il mieux que personne que la question y est d'entendre à quelle « partie » de ce discours est confié le terme significatif, et c'est bien ainsi qu'il opère dans le meilleur cas : prenant le récit d'une histoire quotidienne pour un apologue qui à bon entendeur adresse son salut, une longue prosopopée pour une interjection directe, ou au contraire un simple lapsus pour une déclaration fort complexe, voire le soupir d'un silence pour tout le développement lyrique auquel il supplée.

Ainsi c'est une ponctuation heureuse qui donne son sens au discours du sujet. C'est pourquoi la suspension de la séance dont la technique actuelle fait une halte purement chronométrique et comme telle indifférente à la trame du discours, y joue le rôle d'une scansion qui a toute la valeur d'une intervention pour précipiter les moments concluants. Et ceci indique de libérer ce terme de son cadre routinier pour le soumettre à toutes fins utiles de la technique.

C'est ainsi que la régression peut s'opérer, qui n'est que l'actualisation dans le discours des relations fantasmatiques restituées par un *ego* à chaque étape de la décomposition de sa structure. Car enfin cette régression n'est pas réelle; elle ne se manifeste même dans le langage que par des inflexions, des tournures, des « trébuchements si légiers » qu'ils ne sauraient à l'extrême dépasser l'artifice du parler « babyish » chez l'adulte. Lui imputer la réalité d'une relation actuelle à l'objet revient à projeter le sujet dans une illusion aliénante qui ne fait que répercuter un alibi du psychanalyste.

C'est pourquoi rien ne saurait plus égarer le psychanalyste que de chercher à se guider sur un prétendu contact éprouvé de la réalité du sujet. Cette tarte à la crème de la psychologie intuitionniste, voire phénoménologique, a pris dans l'usage contemporain une extension bien symptomatique de la raréfaction des effets de la parole dans le contexte social présent. Mais sa valeur obsessionnelle devient flagrante à être promue dans une relation qui, par ses règles mêmes, exclut tout contact réel.

Les jeunes analystes qui s'en laisseraient pourtant imposer par ce que ce recours implique de dons impénétrables, ne trou-

veront pas mieux pour en rabattre qu'à se référer au succès des contrôles mêmes qu'ils subissent. Du point de vue du contact avec le réel, la possibilité même de ces contrôles deviendrait un problème. Bien au contraire, le contrôleur y manifeste une seconde vue, c'est le cas de le dire, qui rend pour lui l'expérience au moins aussi instructive que pour le contrôlé. Et ceci presque d'autant plus que ce dernier y montre moins de ces dons, que certains tiennent pour d'autant plus incommunicables qu'ils font eux-mêmes plus d'embarras de leurs secrets techniques.

La raison de cette énigme est que le contrôlé y joue le rôle de filtre, voire de réfracteur du discours du sujet, et qu'ainsi est présentée toute faite au contrôleur une stéréographie dégageant déjà les trois ou quatre registres où il peut lire la partition constituée par ce discours.

Si le contrôlé pouvait être mis par le contrôleur dans une position subjective différente de celle qu'implique le terme sinistre de contrôle (avantageusement remplacé, mais seulement en langue anglaise, par celui de *supervision*), le meilleur fruit qu'il tirerait de cet exercice serait d'apprendre à se tenir lui-même dans la position de subjectivité seconde où la situation met d'emblée le contrôleur.

Il y trouverait la voie authentique pour atteindre ce que la classique formule de l'attention diffuse, voire distraite, de l'analyste n'exprime que très approximativement. Car l'essentiel est de savoir ce que cette attention vise : assurément pas, tout notre travail est fait pour le démontrer, un objet au-delà de la parole du sujet, comme certains s'astreignent à ne le jamais perdre de vue. Si telle devait être la voie de l'analyse, c'est sans aucun doute à d'autres moyens qu'elle aurait recours, ou bien ce serait le seul exemple d'une méthode qui s'interdirait les moyens de sa fin.

Le seul objet qui soit à la portée de l'analyste, c'est la relation imaginaire qui le lie au sujet en tant que *moi* et, faute de pouvoir l'éliminer, il peut s'en servir pour régler le débit de ses oreilles, selon l'usage que la physiologie, en accord avec l'Évangile, montre qu'il est normal d'en faire : des oreilles *pour ne point entendre*, autrement dit pour faire la détection de ce qui doit être entendu. Car il n'en a pas d'autres, ni troisième oreille, ni quatrième, pour une transaudition qu'on voudrait directe de l'inconscient par l'incons-

cient. Nous dirons ce qu'il faut penser de cette prétendue communication.

Nous avons abordé la fonction de la parole dans l'analyse par son biais le plus ingrat, celui de la parole vide, où le sujet semble parler en vain de quelqu'un qui, lui ressemblerait-il à s'y méprendre, jamais ne se joindra à l'assomption de son désir. Nous y avons montré la source de la dépréciation croissante dont la parole a été l'objet dans la théorie et la technique, et il nous a fallu soulever par degrés, telle une pesante roue de moulin renversée sur elle, ce qui ne peut servir que de volant au mouvement de l'analyse : à savoir les facteurs psychophysiologiques individuels qui, en réalité, restent exclus de sa dialectique. Donner pour but à l'analyse d'en modifier l'inertie propre, c'est se condamner à la fiction du mouvement, où une certaine tendance de la technique semble en effet se satisfaire.

Si nous portons maintenant notre regard à l'autre extrême de l'expérience psychanalytique, — dans son histoire, dans sa casuistique, dans le procès de la cure, — nous trouverons à opposer à l'analyse du *hic et nunc* la valeur de l'anamnèse comme indice et comme ressort du progrès thérapeutique, à l'intrasubjectivité obsessionnelle l'intersubjectivité hystérique, à l'analyse de la résistance l'interprétation symbolique. Ici commence la réalisation de la parole pleine.

Examinons la relation qu'elle constitue.

Souvenons-nous que la méthode instaurée par Breuer et par Freud fut, peu après sa naissance, baptisée par l'une des patientes de Breuer, Anna O., du nom de « talking cure ». Rappelons que c'est l'expérience inaugurée avec cette hystérique qui les mena à la découverte de l'événement pathogène dit traumatique.

Si cet événement fut reconnu pour être la cause du symptôme, c'est que la mise en paroles de l'un (dans les « stories » de la malade) déterminait la levée de l'autre. Ici le terme de prise de conscience emprunté à la théorie psychologique qu'on a aussitôt donnée du fait, garde un prestige qui mérite la méfiance que nous tenons pour de bonne règle à l'endroit des explications qui font office d'évidences. Les préjugés psychologiques de l'époque s'opposaient à ce qu'on reconnût dans la verbalisation comme telle une

autre réalité que son *flatus vocis*. Il reste que dans l'état hypnotique elle est dissociée de la prise de conscience et que ceci suffirait à faire réviser cette conception de ses effets.

Mais comment les vaillants de l'*Aufhebung* behaviouriste ne donnent-ils pas ici l'exemple, pour dire qu'ils n'ont pas à connaître si le sujet s'est ressouvenu de quoi que ce soit? Il a seulement raconté l'événement. Nous dirons, quant à nous, qu'il l'a verbalisé, ou pour développer ce terme dont les résonances en français évoquent une autre figure de Pandore que celle de la boîte où il faudrait peut-être le renfermer, il l'a fait passer dans le verbe ou, plus précisément, dans l'*épos* où il rapporte à l'heure présente les origines de sa personne. Ceci dans un langage qui permet à son discours d'être entendu par ses contemporains, et plus encore qui suppose le discours présent de ceux-ci. C'est ainsi que la récitation de l'*épos* peut inclure un discours d'autrefois dans sa langue archaïque, voire étrangère, voire se poursuivre au temps présent avec toute l'animation de l'acteur, mais c'est à la façon d'un discours indirect, isolé entre des guillemets dans le fil du récit et, s'il se joue, c'est sur une scène impliquant la présence non seulement du chœur, mais des spectateurs.

La remémoration hypnotique est sans doute reproduction du passé, mais surtout représentation parlée et comme telle impliquant toutes sortes de présences. Elle est à la remémoration vigile de ce qu'on appelle curieusement dans l'analyse « le matériel », ce que le drame produisant devant l'assemblée des citoyens les mythes originels de la Cité est à l'histoire qui sans doute est faite de matériaux, mais où une nation de nos jours apprend à lire les symboles d'une destinée en marche. On peut dire dans le langage heideggérien que l'une et l'autre constituent le sujet comme *gewesend*, c'est-à-dire comme étant celui qui a ainsi été. Mais dans l'unité interne de cette temporalisation, l'étant marque la convergence des ayant été. C'est-à-dire que d'autres rencontres étant supposées depuis l'un quelconque de ces moments ayant été, il en serait issu un autre étant qui le ferait avoir été tout autrement.

L'ambiguïté de la révélation hystérique du passé ne tient pas tant à la vacillation de son contenu entre l'imaginaire et le réel, car il se situe dans l'un et dans l'autre. Ce n'est pas non plus qu'elle soit mensongère. C'est qu'elle nous présente la naissance de la

vérité dans la parole, et que par là nous nous heurtons à la réalité de ce qui n'est ni vrai, ni faux. Du moins est-ce là le plus troublant de son problème.

Car la vérité de cette révélation, c'est la parole présente qui en témoigne dans la réalité actuelle et qui la fonde au nom de cette réalité. Or dans cette réalité, seule la parole témoigne de cette part des puissances du passé qui a été écartée à chaque carrefour où l'événement a choisi.

C'est pourquoi la condition de continuité dans l'anamnèse, où Freud mesure l'intégrité de la guérison, n'a rien à faire avec le mythe bergsonien d'une restauration de la durée où l'authenticité de chaque instant serait détruite de ne pas résumer la modulation de tous les instants antécédents. C'est qu'il ne s'agit pour Freud ni de mémoire biologique, ni de sa mystification intuitionniste, ni de la paramnésie du symptôme, mais de remémoration, c'est-à-dire d'histoire, faisant reposer sur le seul couteau des certitudes de date la balance où les conjectures sur le passé font osciller les promesses du futur. Soyons catégorique, il ne s'agit pas dans l'anamnèse psychanalytique de réalité, mais de vérité, parce que c'est l'effet d'une parole pleine de réordonner les contingences passées en leur donnant le sens des nécessités à venir, telles que les constitue le peu de liberté par où le sujet les fait présentes.

Les méandres de la recherche que Freud poursuit dans l'exposé du cas de « l'homme aux loups » confirment ces propos pour y prendre leur plein sens.

Freud exige une objectivation totale de la preuve tant qu'il s'agit de dater la scène primitive, mais il suppose sans plus toutes les resubjectivations de l'événement qui lui paraissent nécessaires à expliquer ses effets à chaque tournant où le sujet se restructure, c'est-à-dire autant de restructurations de l'événement qui s'opèrent, comme il s'exprime : *nachträglich*, après coup [1]. Bien plus avec une hardiesse qui touche à la désinvolture, il déclare tenir pour légitime d'élider dans l'analyse des processus les intervalles de temps où l'événement reste latent dans le sujet [2]. C'est-à-dire

1. *G. W.*, XII, p. 71, *Cinq psychanalyses*, P.U.F., p. 356, traduction faible du terme.
2. *G. W.*, XII, p. 72, n. 1, dernières lignes. On retrouve soulignée dans la note la notion de *Nachträglichkeit*. *Cinq psychanalyses*, p. 356, n. 1.

qu'il annule les *temps pour comprendre* au profit des *moments de conclure* qui précipitent la méditation du sujet vers le sens à décider de l'événement originel.

Notons que *temps pour comprendre* et *moment de conclure* sont des fonctions que nous avons définies dans un théorème purement logique [1], et qui sont familières à nos élèves pour s'être démontrées très propices à l'analyse dialectique par où nous les guidons dans le procès d'une psychanalyse.

C'est bien cette assomption par le sujet de son histoire, en tant qu'elle est constituée par la parole adressée à l'autre, qui fait le fond de la nouvelle méthode à quoi Freud donne le nom de psychanalyse, non pas en 1904, comme l'enseignait naguère une autorité qui, pour avoir rejeté le manteau d'un silence prudent, apparut ce jour-là ne connaître de Freud que le titre de ses ouvrages, mais bien en 1895 [2].

Pas plus que Freud, nous ne nions, dans cette analyse du sens de sa méthode, la discontinuité psycho-physiologique que manifestent les états où se produit le symptôme hystérique, ni que celui-ci ne puisse être traité par des méthodes, — hypnose, voire narcose —, qui reproduisent la discontinuité de ces états. Simplement, et aussi expressément qu'il s'est interdit à partir d'un certain moment d'y recourir, nous désavouons tout appui pris dans ces états, tant pour expliquer le symptôme que pour le guérir.

Car si l'originalité de la méthode est faite des moyens dont elle se prive, c'est que les moyens qu'elle se réserve suffisent à constituer un domaine dont les limites définissent la relativité de ses opérations.

Ses moyens sont ceux de la parole en tant qu'elle confère aux fonctions de l'individu un sens; son domaine est celui du discours concret en tant que champ de la réalité transindividuelle du sujet; ses opérations sont celles de l'histoire en tant qu'elle constitue l'émergence de la vérité dans le réel.

Premièrement en effet, quand le sujet s'engage dans l'analyse,

1 Cf. p. 204 à 210 de ce recueil.

2. Dans un article à la portée du lecteur français le moins exigeant, puisqu'il est paru dans la *Revue neurologique* dont la collection se trouve habituellement dans les bibliothèques de salles de garde. La bévue ici dénoncée illustre entre autres comment ladite autorité que nous saluons p. 246, se mesura à son *leadership*.

il accepte une position plus constituante en elle-même que toutes les consignes dont il se laisse plus ou moins leurrer : celle de l'interlocution, et nous ne voyons pas d'inconvénient à ce que cette remarque laisse l'auditeur interloqué. Car ce nous sera l'occasion d'appuyer sur ce que l'allocution du sujet y comporte un allocutaire [1], autrement dit que le locuteur [2] s'y constitue comme intersubjectivité.

Secondement, c'est sur le fondement de cette interlocution, en tant qu'elle inclut la réponse de l'interlocuteur, que le sens se délivre pour nous de ce que Freud exige comme restitution de la continuité dans les motivations du sujet. L'examen opérationnel de cet objectif nous montre en effet qu'il ne se satisfait que dans la continuité intersubjective du discours où se constitue l'histoire du sujet.

C'est ainsi que le sujet peut vaticiner sur son histoire sous l'effet d'une quelconque de ces drogues qui endorment la conscience et qui ont reçu de notre temps le nom de « sérums de vérité », où la sûreté dans le contresens trahit l'ironie propre du langage. Mais la retransmission même de son discours enregistré, fût-elle faite par la bouche de son médecin, ne peut, de lui parvenir sous cette forme aliénée, avoir les mêmes effets que l'interlocution psychanalytique.

Aussi c'est dans la position d'un troisième terme que la découverte freudienne de l'inconscient s'éclaire dans son fondement véritable et peut être formulée de façon simple en ces termes :

L'inconscient est cette partie du discours concret en tant que transindividuel, qui fait défaut à la disposition du sujet pour rétablir la continuité de son discours conscient.

Ainsi disparaît le paradoxe que présente la notion de l'inconscient, si on la rapporte à une réalité individuelle. Car la réduire à la tendance inconsciente n'est résoudre le paradoxe, qu'en

1. Même s'il parle « à la cantonade ». Il s'adresse à ce (grand) Autre dont nous avons affermi la théorie depuis et qui commande quelque *épochè* dans la reprise du terme auquel nous nous astreignons encore à cette date : d'intersubjectivité (1966).

2. Nous empruntons ces termes au regretté Édouard Pichon qui, tant dans les indications qu'il donna pour la venue au jour de notre discipline que pour celles qui le guidèrent dans les ténèbres des personnes, montra une divination que nous ne pouvons rapporter qu'à son exercice de la sémantique.

éludant l'expérience qui montre clairement que l'inconscient participe des fonctions de l'idée, voire de la pensée. Comme Freud y insiste en clair, quand, ne pouvant éviter de la pensée inconsciente la conjonction de termes contrariés, il lui donne le viatique de cette invocation : *sit venia verbo.* Aussi bien lui obéissons-nous en rejetant en effet la faute sur le verbe, mais sur ce verbe réalisé dans le discours qui court comme le furet de bouche en bouche pour donner à l'acte du sujet qui en reçoit le message, le sens qui fait de cet acte un acte de son histoire et qui lui donne sa vérité.

Dès lors l'objection de contradiction *in terminis* qu'élève contre la pensée inconsciente une psychologie mal fondée dans sa logique, tombe avec la distinction même du domaine psychanalytique en tant qu'il manifeste la réalité du discours dans son autonomie, et l'*eppur si muove !* du psychanalyste rejoint celui de Galilée dans son incidence, qui n'est pas celle de l'expérience du fait, mais celle de l'*experimentum mentis.*

L'inconscient est ce chapitre de mon histoire qui est marqué par un blanc ou occupé par un mensonge : c'est le chapitre censuré. Mais la vérité peut être retrouvée; le plus souvent déjà elle est écrite ailleurs. A savoir :

— dans les monuments : et ceci est mon corps, c'est-à-dire le noyau hystérique de la névrose où le symptôme hystérique montre la structure d'un langage et se déchiffre comme une inscription qui, une fois recueillie, peut sans perte grave être détruite;
— dans les documents d'archives aussi : et ce sont les souvenirs de mon enfance, impénétrables aussi bien qu'eux, quand je n'en connais pas la provenance;
— dans l'évolution sémantique : et ceci répond au stock et aux acceptions du vocabulaire qui m'est particulier, comme au style de ma vie et à mon caractère;
— dans les traditions aussi, voire dans les légendes qui sous une forme héroïsée véhiculent mon histoire;
— dans les traces, enfin, qu'en conservent inévitablement les distorsions, nécessitées par le raccord du chapitre adultéré dans les chapitres qui l'encadrent, et dont mon exégèse rétablira le sens.

L'étudiant qui aura l'idée, — assez rare, il est vrai, pour que notre enseignement s'emploie à la répandre, — que pour comprendre Freud, la lecture de Freud est préférable à celle de M. Fenichel, pourra se rendre compte à l'entreprendre, que ce que nous venons d'exprimer est si peu original, même dans sa verve, qu'il n'y apparaît pas une seule métaphore que l'œuvre de Freud ne répète avec la fréquence d'un motif où transparaît sa trame même.

Il pourra dès lors plus facilement toucher, à chaque instant de sa pratique, qu'à l'instar de la négation que son redoublement annule, ces métaphores perdent leur dimension métaphorique, et il reconnaîtra qu'il en est ainsi parce qu'il opère dans le domaine propre de la métaphore qui n'est que le synonyme du déplacement symbolique, mis en jeu dans le symptôme.

Il jugera mieux après cela du déplacement imaginaire qui motive l'œuvre de M. Fenichel, en mesurant la différence de consistance et d'efficacité technique, entre la référence aux stades prétendus organiques du développement individuel et la recherche des événements particuliers de l'histoire d'un sujet. Elle est exactement celle qui sépare la recherche historique authentique des prétendues lois de l'histoire dont on peut dire que chaque époque trouve son philosophe pour les répandre au gré des valeurs qui y prévalent.

Ce n'est pas dire qu'il n'y ait rien à retenir des différents sens découverts dans la marche générale de l'histoire au long de cette voie qui va de Bossuet (Jacques-Bénigne) à Toynbee (Arnold) et que ponctuent les édifices d'Auguste Comte et de Karl Marx. Chacun sait certes qu'elles valent aussi peu pour orienter la recherche sur un passé récent que pour présumer avec quelque raison des événements du lendemain. Au reste sont-elles assez modestes pour repousser à l'après-demain leurs certitudes, et pas trop prudes non plus pour admettre les retouches qui permettent de prévoir ce qui est arrivé hier.

Si leur rôle donc est assez mince pour le progrès scientifique, leur intérêt pourtant se situe ailleurs : il est dans leur rôle d'idéaux qui est considérable. Car il nous porte à distinguer ce qu'on peut appeler les fonctions primaire et secondaire de l'historisation.

Car affirmer de la psychanalyse comme de l'histoire qu'en tant que sciences elles sont des sciences du particulier, ne veut pas dire

que les faits auxquels elles ont à faire soient purement accidentels, sinon factices, et que leur valeur ultime se réduise à l'aspect brut du trauma.

Les événements s'engendrent dans une historisation primaire, autrement dit l'histoire se fait déjà sur la scène où on la jouera une fois écrite, au for interne comme au for extérieur.

A telle époque, telle émeute dans le faubourg Saint-Antoine est vécue par ses acteurs comme victoire ou défaite du Parlement ou de la Cour; à telle autre, comme victoire ou défaite du prolétariat ou de la bourgeoisie. Et bien que ce soit « les peuples » pour parler comme Retz, qui toujours en soldent les frais, ce n'est pas du tout le même événement historique, — nous voulons dire qu'elles ne laissent pas la même sorte de souvenir dans la mémoire des hommes.

A savoir qu'avec la disparition de la réalité du Parlement et de la Cour, le premier événement retournera à sa valeur traumatique susceptible d'un progressif et authentique effacement, si l'on ne ranime expressément son sens. Tandis que le souvenir du second restera fort vif même sous la censure, — de même que l'amnésie du refoulement est une des formes les plus vivantes de la mémoire —, tant qu'il y aura des hommes pour soumettre leur révolte à l'ordre de la lutte pour l'avènement politique du prolétariat, c'est-à-dire des hommes pour qui les mots-clefs du matérialisme dialectique auront un sens.

Dès lors ce serait trop dire que nous allions reporter ces remarques sur le champ de la psychanalyse puisqu'elles y sont déjà, et que la désintrication qu'elles y produisent entre la technique de déchiffrage de l'inconscient et la théorie des instincts, voire des pulsions, va de soi.

Ce que nous apprenons au sujet à reconnaître comme son inconscient, c'est son histoire, — c'est-à-dire que nous l'aidons à parfaire l'historisation actuelle des faits qui ont déterminé déjà dans son existence un certain nombre de « tournants » historiques. Mais s'ils ont eu ce rôle, c'est déjà en tant que faits d'histoire, c'est-à-dire en tant que reconnus dans un certain sens ou censurés dans un certain ordre.

Ainsi toute fixation à un prétendu stade instinctuel est avant tout stigmate historique : page de honte qu'on oublie ou qu'on

annule, ou page de gloire qui oblige. Mais l'oublié se rappelle dans les actes, et l'annulation s'oppose à ce qui se dit ailleurs, comme l'obligation perpétue dans le symbole le mirage même où le sujet s'est trouvé pris.

Pour dire bref, les stades instinctuels sont déjà quand ils sont vécus, organisés en subjectivité. Et pour dire clair, la subjectivité de l'enfant qui enregistre en victoires et en défaites la geste de l'éducation de ses sphincters, y jouissant de la sexualisation imaginaire de ses orifices cloacaux, faisant agression de ses expulsions excrémentielles, séduction de ses rétentions, et symboles de ses relâchements, cette subjectivité *n'est pas fondamentalement différente* de la subjectivité du psychanalyste qui s'essaie à restituer pour les comprendre les formes de l'amour qu'il appelle prégénital.

Autrement dit, le stade anal n'est pas moins purement historique quand il est vécu que quand il est repensé, ni moins purement fondé dans l'intersubjectivité. Par contre, son homologation comme étape d'une prétendue maturation instinctuelle mène tout droit les meilleurs esprits à s'égarer jusqu'à y voir la reproduction dans l'ontogénèse d'un stade du phylum animal qu'il faut aller chercher aux ascaris, voire aux méduses, spéculation qui, pour être ingénieuse sous la plume d'un Balint, mène ailleurs aux rêveries les plus inconsistantes, voire à la folie qui va chercher dans le protiste le schème imaginaire de l'effraction corporelle dont la crainte commanderait la sexualité féminine. Pourquoi dès lors ne pas chercher l'image du *moi* dans la crevette sous le prétexte que l'un et l'autre retrouvent après chaque mue leur carapace?

Un nommé Jaworski, dans les années 1910-1920, avait édifié un fort beau système où « le plan biologique » se retrouvait jusqu'aux confins de la culture et qui précisément donnait à l'ordre des crustacés son conjoint historique, si mon souvenir est bon, dans quelque tardif Moyen Age, sous le chef d'une commune floraison de l'armure, — ne laissant veuve au reste de son répondant humain nulle forme animale, et sans en excepter mollusques et punaises.

L'analogie n'est pas la métaphore, et le recours qu'y ont trouvé les philosophes de la nature, exige le génie d'un Gœthe dont l'exemple même n'est pas encourageant. Aucun ne répugne plus

à l'esprit de notre discipline, et c'est en s'en éloignant expressément que Freud a ouvert la voie propre à l'interprétation des rêves, et avec elle à la notion du symbolisme analytique. Cette notion, nous le disons, va strictement à l'encontre de la pensée analogique dont une tradition douteuse fait que certains, même parmi nous, la tiennent encore pour solidaire.

C'est pourquoi les excès dans le ridicule doivent être utilisés pour leur valeur dessillante, car, pour ouvrir les yeux sur l'absurdité d'une théorie, ils les ramèneront sur des dangers qui n'ont rien de théorique.

Cette mythologie de la maturation instinctuelle, bâtie avec des morceaux choisis de l'œuvre de Freud, engendre en effet des problèmes spirituels dont la vapeur condensée en idéaux de nuées irrigue en retour de ses ondées le mythe originel. Les meilleures plumes distillent leur encre à poser des équations qui satisfassent aux exigences du mystérieux *genital love* (il y a des notions dont l'étrangeté s'accommode mieux de la parenthèse d'un terme emprunté, et elles paraphent leur tentative par un aveu de *non liquet*). Personne pourtant ne paraît ébranlé par le malaise qui en résulte, et l'on y voit plutôt matière à encourager tous les Münchhausen de la normalisation psychanalytique à se tirer par les cheveux dans l'espoir d'atteindre au ciel de la pleine réalisation de l'objet génital, voire de l'objet tout court.

Si nous, psychanalystes, sommes bien placés pour connaître le pouvoir des mots, ce n'est pas une raison pour le faire valoir dans le sens de l'insoluble, ni pour « lier des fardeaux pesants et insupportables pour en accabler les épaules des hommes », comme s'exprime la malédiction du Christ aux pharisiens dans le texte de saint Matthieu.

Ainsi la pauvreté des termes où nous tentons d'inclure un problème subjectif, peut-elle laisser à désirer à des esprits exigeants, pour peu qu'ils les comparent à ceux qui structuraient jusque dans leur confusion les querelles anciennes autour de la Nature et de la Grâce [1]. Ainsi peut-elle leur laisser à craindre

1. Cette référence à l'aporie du christianisme en annonçait une plus précise dans son culmen janséniste : soit à Pascal dont l'encore vierge pari nous a forcé à tout en reprendre pour en venir à ce qu'il cache d'inestimable pour l'analyste, — à cette date (juin 1966) encore en réserve.

quant à la qualité des effets psychologiques et sociologiques qu'on peut attendre de leur usage. Et l'on souhaitera qu'une meilleure appréciation des fonctions du *logos* dissipe les mystères de nos charismes fantastiques.

Pour nous en tenir à une tradition plus claire, peut-être entendrons-nous la maxime célèbre où La Rochefoucauld nous dit qu' « il y a des gens qui n'auraient jamais été amoureux, s'ils n'avaient jamais entendu parler de l'amour », non pas dans le sens romantique d'une « réalisation » tout imaginaire de l'amour qui s'en ferait une objection amère, mais comme une reconnaissance authentique de ce que l'amour doit au symbole et de ce que la parole emporte d'amour.

Il n'est en tout cas que de se reporter à l'œuvre de Freud pou mesurer en quel rang secondaire et hypothétique il place la théorie des instincts. Elle ne saurait à ses yeux tenir un seul instant contre le moindre fait particulier d'une histoire, insiste-t-il, et le *narcissisme génital* qu'il invoque au moment de résumer le cas de l'homme aux loups, nous montre assez le mépris où il tient l'ordre constitué des stades libidinaux. Bien plus, il n'y évoque le conflit instinctuel que pour s'en écarter aussitôt, et pour reconnaître dans l'isolation symbolique du « je ne suis pas châtré », où s'affirme le sujet, la forme compulsionnelle où reste rivé son choix hétérosexuel, contre l'effet de capture homosexualisante qu'a subi le *moi* ramené à la matrice imaginaire de la scène primitive. Tel est en vérité le conflit subjectif, où il ne s'agit que des péripéties de la subjectivité, tant et si bien que le « je » gagne et perd contre le « moi » au gré de la catéchisation religieuse ou de l'*Aufklärung* endoctrinante, conflit dont Freud a fait réaliser les effets au sujet par ses offices avant de nous les expliquer dans la dialectique du complexe d'Œdipe.

C'est à l'analyse d'un tel cas qu'on voit bien que la réalisation de l'amour parfait n'est pas un fruit de la nature mais de la grâce, c'est-à-dire d'un accord intersubjectif imposant son harmonie à la nature déchirée qui le supporte.

Mais qu'est-ce donc que ce sujet dont vous nous rebattez l'entendement? s'exclame enfin un auditeur impatienté. N'avons-nous pas déjà reçu de M. de La Palice la leçon que tout ce qui est éprouvé par l'individu est subjectif?

— Bouche naïve dont l'éloge occupera mes derniers jours, ouvrez-vous encore pour m'entendre. Nul besoin de fermer les yeux. Le sujet va bien au-delà de ce que l'individu éprouve « subjectivement », aussi loin exactement que la vérité qu'il peut atteindre, et qui peut-être sortira de cette bouche que vous venez de refermer déjà. Oui, cette vérité de son histoire n'est pas toute dans son rollet, et pourtant la place s'y marque, aux heurts douloureux qu'il éprouve de ne connaître que ses répliques, voire en des pages dont le désordre ne lui donne guère de soulagement.

Que l'inconscient du sujet soit le discours de l'autre, c'est ce qui apparaît plus clairement encore que partout dans les études que Freud a consacrées à ce qu'il appelle la télépathie, en tant qu'elle se manifeste dans le contexte d'une expérience analytique. Coïncidence des propos du sujet avec des faits dont il ne peut être informé, mais qui se meuvent toujours dans les liaisons d'une autre expérience où le psychanalyste est interlocuteur, — coïncidence aussi bien le plus souvent constituée par une couvergence toute verbale, voire homonymiqne, ou qui, si elle inclut un acte, c'est d'un *acting out* d'un patient de l'analyste ou d'un enfant en analyse de l'analysé qu'il s'agit. Cas de résonance dans des réseaux communicants de discours, dont une étude exhaustive éclairerait les faits analogues que présente la vie courante.

L'omniprésence du discours humain pourra peut-être un jour être embrassée au ciel ouvert d'une omnicommunication de son texte. Ce n'est pas dire qu'il en sera plus accordé. Mais c'est là le champ que notre expérience polarise dans une relation qui n'est à deux qu'en apparence, car toute position de sa structure en termes seulement duels, lui est aussi inadéquate en théorie que ruineuse pour sa technique.

## II. SYMBOLE ET LANGAGE COMME STRUCTURE ET LIMITE DU CHAMP PSYCHANALYTIQUE

Τὴν ἀρχὴν ὅ τι καὶ λαλῶ ὑμῖν. (Évangile selon saint Jean, VIII, 25.)

Faites des mots croisés. (Conseils à un jeune psychanalyste.)

Pour reprendre le fil de notre propos, répétons que c'est par réduction de l'histoire du sujet particulier que l'analyse touche à des *Gestalten* relationnelles qu'elle extrapole en un développement régulier; mais que ni la psychologie génétique, ni la psychologie différentielle qui peuvent en être éclairées, ne sont de son ressort, pour ce qu'elles exigent des conditions d'observation et d'expérience qui n'ont avec les siennes que des rapports d'homonymie.

Allons plus loin encore : ce qui se détache comme psychologie à l'état brut de l'expérience commune (qui ne se confond avec l'expérience sensible que pour le professionnel des idées), — à savoir dans quelque suspension du quotidien souci, l'étonnement surgi de ce qui apparie les êtres dans un disparate passant celui des grotesques d'un Léonard ou d'un Goya, — ou la surprise qu'oppose l'épaisseur propre d'une peau à la caresse d'une paume qu'anime la découverte sans que l'émousse encore le désir —, ceci, peut-on dire, est aboli dans une expérience, revêche à ces caprices, rétive à ces mystères.

Une psychanalyse va normalement à son terme sans nous livrer que peu de chose de ce que notre patient tient en propre de sa sensibilité aux coups et aux couleurs, de la promptitude de ses prises ou des points faibles de sa chair, de son pouvoir de retenir ou d'inventer, voire de la vivacité de ses goûts.

Ce paradoxe n'est qu'apparent et ne tient à nulle carence personnelle, et si l'on peut le motiver par les conditions négatives de notre expérience, il nous presse seulement un peu plus d'interroger celle-ci sur ce qu'elle a de positif.

Car il ne se résout pas dans les efforts de certains qui, — semblables à ces philosophes que Platon raille de ce que leur appétit du réel les menât à embrasser les arbres —, vont à prendre tout épisode où pointe cette réalité qui se dérobe, pour la réaction vécue dont ils se montrent si friands. Car ce sont ceux-là mêmes qui, se donnant pour objectif ce qui est au-delà du langage, réagissent à la « défense de toucher » inscrite en notre règle par une sorte d'obsession. Nul doute que, dans cette voie, se flairer réciproquement ne devienne le fin du fin de la réaction de transfert. Nous n'exagérons rien : un jeune psychanalyste en son travail de candidature peut de nos jours saluer dans une telle subodoration de son sujet, obtenue après deux ou trois ans de psychanalyse vaine, l'avènement attendu de la relation d'objet, et en recueillir le *dignus est intrare* de nos suffrages, garants de ses capacités.

Si la psychanalyse peut devenir une science, — car elle ne l'est pas encore —, et si elle ne doit pas dégénérer dans sa technique, — et peut-être est-ce déjà fait —, nous devons retrouver le sens de son expérience.

Nous ne saurions mieux faire à cette fin que de revenir à l'œuvre de Freud. Il ne suffit pas de se dire technicien pour s'autoriser, de ce qu'on ne comprend pas un Freud III, à le récuser au nom d'un Freud II que l'on croit comprendre, et l'ignorance même où l'on est de Freud I, n'excuse pas qu'on tienne les cinq grandes psychanalyses pour une série de cas aussi mal choisis que mal exposés, dût-on s'émerveiller que le grain de vérité qu'elles recélaient, en ait réchappé[1].

Qu'on reprenne donc l'œuvre de Freud à la *Traumdeutung* pour s'y rappeler que le rêve a la structure d'une phrase, ou plutôt, à nous en tenir à sa lettre, d'un rébus, c'est-à-dire d'une écriture, dont le rêve de l'enfant représenterait l'idéographie primordiale, et qui chez l'adulte reproduit l'emploi phonétique et symbolique à la fois des éléments signifiants, que l'on retrouve aussi bien dans les hiéroglyphes de l'ancienne Égypte que dans les caractères dont la Chine conserve l'usage.

Encore n'est-ce là que déchiffrage de l'instrument. C'est à

1. Propos recueilli de la bouche d'un des psychanalystes les plus intéressés en ce débat (1966).

la version du texte que l'important commence, l'important dont Freud nous dit qu'il est donné dans l'élaboration du rêve, c'est-à-dire dans sa rhétorique. Ellipse et pléonasme, hyperbate ou syllepse, régression, répétition, apposition, tels sont les déplacements syntaxiques, métaphore, catachrèse, antonomase, allégorie, métonymie et synecdoque, les condensations sémantiques, où Freud nous apprend à lire les intentions ostentatoires ou démonstratives, dissimulatrices ou persuasives, rétorsives ou séductrices, dont le sujet module son discours onirique.

Sans doute a-t-il posé en règle qu'il y faut rechercher toujours l'expression d'un désir. Mais entendons-le bien. Si Freud admet comme motif d'un rêve qui paraît aller à l'encontre de sa thèse, le désir même de le contredire chez le sujet qu'il a tenté d'en convaincre [1], comment n'en viendrait-il pas à admettre le même motif pour lui-même dès lors que, pour y être parvenu, c'est d'autrui que lui reviendrait sa loi?

Pour tout dire, nulle part n'apparaît plus clairement que le désir de l'homme trouve son sens dans le désir de l'autre, non pas tant parce que l'autre détient les clefs de l'objet désiré, que parce que son premier objet est d'être reconnu par l'autre.

Qui parmi nous au reste ne sait par expérience que dès que l'analyse est engagée dans la voie du transfert, — et c'est pour nous l'indice qu'elle l'est en effet, — chaque rêve du patient s'interprète comme provocation, aveu larvé ou diversion, par sa relation au discours analytique, et qu'à mesure du progrès de l'analyse, ils se réduisent toujours plus à la fonction d'éléments du dialogue qui s'y réalise?

Pour la psychopathologie de la vie quotidienne, autre champ consacré par une autre œuvre de Freud, il est clair que tout acte manqué est un discours réussi, voire assez joliment tourné, et que dans le lapsus c'est le bâillon qui tourne sur la parole, et juste du quadrant qu'il faut pour qu'un bon entendeur y trouve son salut.

Mais allons droit où le livre débouche sur le hasard et les croyances qu'il engendre, et spécialement aux faits où il s'attache à démontrer l'efficacité subjective des associations sur des nombres laissés

1 Cf. Gegenwunschträume, in *Traumdeutung*, *G. W.*, II, p. 156-157 et p. 163-164. Trad. anglaise, Standard edition, IV, p. 151 et p. 157-158. Trad. franç., éd. Alcan, p. 140 et p. 146.

au sort d'un choix immotivé, voire d'un tirage de hasard. Nulle part ne se révèlent mieux qu'en un tel succès les structures dominantes du champ psychanalytique. Et l'appel fait au passage à des mécanismes intellectuels ignorés n'est plus ici que l'excuse de détresse de la confiance totale faite aux symboles et qui vacille d'être comblée au-delà de toute limite.

Car si pour admettre un symptôme dans la psychopathologie psychanalytique, qu'il soit névrotique ou non, Freud exige le minimum de surdétermination que constitue un double sens, symbole d'un conflit défunt par delà sa fonction dans un conflit présent *non moins symbolique*, s'il nous a appris à suivre dans le texte des associations libres la ramification ascendante de cette lignée symbolique, pour y repérer aux points où les formes verbales s'en recroisent les nœuds de sa structure —, il est déjà tout à fait clair que le symptôme se résout tout entier dans une analyse de langage, parce qu'il est lui-même structuré comme un langage, qu'il est langage dont la parole doit être délivrée.

C'est à celui qui n'a pas approfondi la nature du langage, que l'expérience d'association sur les nombres pourra montrer d'emblée ce qu'il est essentiel ici de saisir, à savoir la puissance combinatoire qui en agence les équivoques, et pour y reconnaître le ressort propre de l'inconscient.

En effet si des nombres obtenus par coupure dans la suite des chiffres du nombre choisi, de leur mariage par toutes les opérations de l'arithmétique, voire de la division répétée du nombre originel par l'un des nombres scissipares, les nombres résultants [1] s'avèrent symbolisants entre tous dans l'histoire propre du sujet, c'est qu'ils étaient déjà latents au choix où ils ont pris leur départ, — et dès lors si l'on réfute comme superstitieuse l'idée que ce sont là les chiffres mêmes qui ont déterminé la destinée du sujet, force est d'admettre que c'est dans l'ordre d'existence de leurs combinaisons, c'est-à-dire dans le langage concret qu'ils représentent que réside tout ce que l'analyse révèle au sujet comme son inconscient.

1. Il faut, pour apprécier le fruit de ces procédés, se pénétrer des notes promues par nous dès cette époque, qu'on trouve d'Émile Borel dans son livre sur *le hasard* sur la trivialité de ce qu'on obtient ainsi de « remarquable » à partir d'un nombre quelconque (1966).

Nous verrons que les philologues et les ethnographes nous en révèlent assez sur la sûreté combinatoire qui s'avère dans les systèmes complètement inconscients auxquels ils ont affaire, pour que la proposition ici avancée n'ait pour eux rien de surprenant.

Mais si quelqu'un restait réticent à notre propos, nous en appellerions, une fois de plus, au témoignage de celui qui, ayant découvert l'inconscient, n'est pas sans titre à être cru pour désigner sa place : il ne nous fera pas défaut.

Car si délaissée qu'elle soit de notre intérêt, — et pour cause, — *le Mot d'esprit et l'Inconscient* reste l'œuvre la plus incontestable parce que la plus transparente, où l'effet de l'inconscient nous soit démontré jusqu'aux confins de sa finesse; et le visage qu'il nous révèle est celui même de l'esprit dans l'ambiguïté que lui confère le langage, où l'autre face de son pouvoir régalien est la « pointe » par quoi son ordre entier s'anéantit en un instant, — pointe en effet où son activité créatrice dévoile sa gratuité absolue, où sa domination sur le réel s'exprime dans le défi du non-sens, où l'humour, dans la grâce méchante de l'esprit libre, symbolise une vérité qui ne dit pas son dernier mot.

Il faut suivre aux détours admirablement pressants des lignes de ce livre la promenade où Freud nous emmène dans ce jardin choisi du plus amer amour.

Ici tout est substance, tout est perle. L'esprit qui vit en exilé dans la création dont il est l'invisible soutien, sait qu'il est maître à tout instant de l'anéantir. Formes altières ou perfides, dandystes ou débonnaires de cette royauté cachée, il n'est pas jusqu'aux plus méprisées dont Freud ne sache faire briller l'éclat secret. Histoires du marieur courant les ghettos de Moravie, figure décriée d'Éros et comme lui fils de la pénurie et de la peine, guidant de son service discret l'avidité du goujat, et soudain le bafouant d'une réplique illuminante en son non-sens : « Celui qui laisse ainsi échapper la vérité, commente Freud, est en réalité heureux de jeter le masque. »

C'est la vérité en effet, qui dans sa bouche jette là le masque, mais c'est pour que l'esprit en prenne un plus trompeur, la sophistique qui n'est que stratagème, la logique qui n'est qu'un leurre, le comique même qui ne va là qu'à éblouir. L'esprit est toujours ailleurs. « L'esprit comporte en effet une telle conditionnalité

subjective... : n'est esprit que ce que j'accepte comme tel », poursuit Freud qui sait de quoi il parle.

Nulle part l'intention de l'individu n'est en effet plus manifestement dépassée par la trouvaille du sujet, — nulle part la distinction que nous faisons de l'un à l'autre ne se fait mieux sentir — puisque non seulement il faut que quelque chose m'ait été étranger dans ma trouvaille pour que j'y aie mon plaisir, mais qu'il faut qu'il en reste ainsi pour qu'elle porte. Ceci prenant sa place de la nécessité, si bien marquée par Freud, du tiers auditeur toujours supposé, et du fait que le mot d'esprit ne perd pas son pouvoir dans sa transmission au style indirect. Bref pointant au lieu de l'Autre l'ambocepteur qu'éclaire l'artifice du mot fusant dans sa suprême alacrité.

Une seule raison de chute pour l'esprit : la platitude de la vérité qui s'explique.

Or ceci concerne directement notre problème. Le mépris actuel pour les recherches sur la langue des symboles qui se lit au seul vu des sommaires de nos publications d'avant et d'après les années 1920, ne répond à rien de moins pour notre discipline qu'à un changement d'objet, dont la tendance à s'aligner au plus plat niveau de la communication, pour s'accorder aux objectifs nouveaux proposés à la technique, a peut-être à répondre du bilan assez morose que les plus lucides dressent de ses résultats [1].

Comment la parole, en effet, épuiserait-elle le sens de la parole ou, pour mieux dire avec le logicisme positiviste d'Oxford, le sens du sens, — sinon dans l'acte qui l'engendre? Ainsi le renversement gœthéen de sa présence aux origines : « Au commencement était l'action », se renverse à son tour : c'était bien le verbe qui était au commencement, et nous vivons dans sa création, mais c'est l'action de notre esprit qui continue cette création en la renouvelant toujours. Et nous ne pouvons nous retourner sur cette action qu'en nous laissant pousser toujours plus avant par elle.

Nous ne le tenterons nous-même qu'en sachant que c'est là sa voie...

1. Cf. C. I. Oberndorf, « Unsatisfactory results of psychoanalytic therapy », *Psychoanalytic Quarterly*, 19, 393-407.

Nul n'est censé ignorer la loi, cette formule transcrite de l'humour d'un Code de Justice exprime pourtant la vérité où notre expérience se fonde et qu'elle confirme. Nul homme ne l'ignore en effet, puisque la loi de l'homme est la loi du langage depuis que les premiers mots de reconnaissance ont présidé aux premiers dons, y ayant fallu les Danaëns détestables qui viennent et fuient par la mer pour que les hommes apprennent à craindre les mots trompeurs avec les dons sans foi. Jusque-là, pour les Argonautes pacifiques unissant par les nœuds d'un commerce symbolique les îlots de la communauté, ces dons, leur acte et leurs objets, leur érection en signes et leur fabrication même, sont si mêlés à la parole qu'on les désigne par son nom [1].

Est-ce à ces dons ou bien aux mots de passe qui y accordent leur non-sens salutaire, que commence le langage avec la loi? Car ces dons sont déjà symboles, en ceci que symbole veut dire pacte, et qu'ils sont d'abord signifiants du pacte qu'ils constituent comme signifié : comme il se voit bien à ceci que les objets de l'échange symbolique, vases faits pour être vides, boucliers trop lourds pour être portés, gerbes qui se dessécheront, piques qu'on enfonce au sol, sont sans usage par destination, sinon superflus par leur abondance.

Cette neutralisation du signifiant est-elle le tout de la nature du langage? Pris à ce taux, on en trouverait l'amorce chez les hirondelles de mer, par exemple, pendant la parade, et matérialisée dans le poisson qu'elles se passent de bec en bec et où les éthologues, s'il faut bien y voir avec eux l'instrument d'une mise en branle du groupe qui serait un équivalent de la fête, seraient tout à fait justifiés à reconnaître un symbole.

On voit que nous ne reculons pas à chercher hors du domaine humain les origines du comportement symbolique. Mais ce n'est certainement pas par la voie d'une élaboration du signe, celle où s'engage après tant d'autres M. Jules H. Massermann [2], à laquelle nous nous arrêterons un instant, non seulement pour le

1. Cf. entre autres : *Do Kamo*, de Maurice Leenhardt, chap. IX et X.

2. Jules H. Massermann, « Language, behavior and dynamic psychiatry », *Inter. Journal of Psychan.*, 1944, 1 et 2, p. 1-8.

ton déluré dont il y trace sa démarche, mais par l'accueil qu'elle a trouvé auprès des rédacteurs de notre journal officiel, qui conformément à une tradition empruntée aux bureaux de placements, ne négligent jamais rien de ce qui peut fournir à notre discipline de « bonnes références ».

Pensez-donc, un homme qui a reproduit la névrose ex-pé-ri-men-ta-le-ment chez un chien ficelé sur une table et par quels moyens ingénieux : une sonnerie, le plat de viande qu'elle annonce, et le plat de pommes qui arrive à contretemps, je vous en passe. Ce n'est pas lui, du moins lui-même nous en assure, qui se laissera prendre aux « amples ruminations », car c'est ainsi qu'il s'exprime, que les philosophes ont consacrées au problème du langage. Lui va vous le prendre à la gorge.

Figurez-vous que par un conditionnement judicieux de ses réflexes, on obtient d'un raton-laveur qu'il se dirige vers son garde-manger quand on lui présente la carte où peut se lire son menu. On ne nous dit pas si elle porte mention des prix, mais on ajoute ce trait convaincant que, pour peu que le service l'ait déçu, il reviendra déchirer la carte trop prometteuse, comme le ferait des lettres d'un infidèle une amante irritée *(sic)*.

Telle est l'une des arches où l'auteur fait passer la route qui conduit du signal au symbole. On y circule à double voie, et le sens du retour n'y montre pas de moindres ouvrages d'art.

Car si chez l'homme vous associez à la projection d'une vive lumière devant ses yeux le bruit d'une sonnette, puis le maniement de celle-ci à l'émission de l'ordre : contractez (en anglais : *contract*), vous arriverez à ce que le sujet, à moduler cet ordre lui-même, à le murmurer, bientôt seulement à le produire en sa pensée, obtienne la contraction de sa pupille, soit une réaction du système que l'on dit autonome, parce qu'ordinairement inaccessible aux effets intentionnels. Ainsi M. Hudgins, s'il faut en croire notre auteur, « a-t-il créé chez un groupe de sujets, une configuration hautement individualisée de réactions affines et viscérales du symbole idéique *(idea-symbol)* « contract », une réponse qui pourrait être ramenée à travers leurs expériences particulières à une source en apparence lointaine, mais en réalité basiquement physiologique : dans cet exemple, simplement la protection de la rétine contre une lumière excessive ». Et l'auteur conclut : « La signi-

fication de telles expériences pour la recherche psychosomatique et linguistique n'a même pas besoin de plus d'élaboration. »

Nous aurions pourtant, quant à nous, été curieux d'apprendre si les sujets ainsi éduqués réagissent aussi à l'énonciation du même vocable articulée dans les locutions : *marriage contract*, *bridge-contract*, *breach of contract*, voire progressivement réduite à l'émission de sa première syllabe : contract, contrac, contra, contr... La contre-épreuve, exigible en stricte méthode, s'offrant ici d'elle-même du murmure entre les dents de cette syllabe par le lecteur français qui n'aurait subi d'autre conditionnement que la vive lumière projetée sur le problème par M. Jules H. Massermann. Nous demanderions alors à celui-ci si les effets ainsi observés chez les sujets conditionnés lui paraîtraient toujours pouvoir se passer aussi aisément d'être élaborés. Car ou bien ils ne se produiraient plus, manifestant ainsi qu'ils ne dépendent pas même conditionnellement du sémantème, ou bien ils continueraient à se produire, posant la question des limites de celui-ci.

Autrement dit, ils feraient apparaître dans l'instrument même du mot, la distinction du signifiant et du signifié, si allégrement confondue par l'auteur dans le terme *idea-symbol*. Et sans avoir besoin d'interroger les réactions des sujets conditionnés à l'ordre *don't contract*, voire à la conjugaison entière du verbe *to contract*, nous pourrions faire observer à l'auteur que ce qui définit comme appartenant au langage un élément quelconque d'une langue, c'est qu'il se distingue comme tel pour tous les usagers de cette langue dans l'ensemble supposé constitué des éléments homologues.

Il en résulte que les effets particuliers de cet élément du langage sont liés à l'existence de cet ensemble, antérieurement à sa liaison possible à toute expérience particulière du sujet. Et que considérer cette dernière liaison hors de toute référence à la première, consiste simplement à nier dans cet élément la fonction propre du langage.

Rappel de principes qui éviterait peut-être à notre auteur de découvrir avec une naïveté sans égale la correspondance textuelle des catégories de la grammaire de son enfance dans les relations de la réalité.

Ce monument de naïveté, au reste d'une espèce assez commune en ces matières, ne mériterait pas tant de soins s'il n'était le fait

d'un psychanalyste, ou plutôt de quelqu'un qui y raccorde comme par hasard tout ce qui se produit dans une certaine tendance de la psychanalyse, au titre de théorie de l'*ego* ou de technique d'analyse des défenses, de plus opposé à l'expérience freudienne, manifestant ainsi *a contrario* la cohérence d'une saine conception du langage avec le maintien de celle-ci. Car la découverte de Freud est celle du champ des incidences, en la nature de l'homme, de ses relations à l'ordre symbolique, et la remontée de leur sens jusqu'aux instances les plus radicales de la symbolisation dans l'être. Le méconnaître est condamner la découverte à l'oubli, l'expérience à la ruine.

Et nous posons comme une affirmation qui ne saurait être retranchée du sérieux de notre propos actuel que la présence du raton-laveur, plus haut évoqué, dans le fauteuil où la timidité de Freud, à en croire notre auteur, aurait confiné l'analyste en le plaçant derrière le divan, nous paraîtrait préférable à celle du savant qui tient sur le langage et la parole un pareil discours.

Car le raton-laveur au moins, par la grâce de Jacques Prévert (« une pierre, deux maisons, trois ruines, quatre fossoyeurs, un jardin, des fleurs, un raton-laveur »), est entré à jamais dans le bestiaire poétique et participe comme tel en son essence à la fonction éminente du symbole, mais l'être à notre ressemblance qui professe ainsi la méconnaissance systématique de cette fonction, se bannit à jamais de tout ce qui peut par elle être appelé à l'existence. Dès lors, la question de la place qui revient au dit semblable dans la classification naturelle nous paraîtrait ne relever que d'un humanisme hors de propos, si son discours, en se croisant avec une technique de la parole dont nous avons la garde, ne devait être trop fécond, même à y engendrer des monstres stériles. Qu'on sache donc, puisque aussi bien il se fait mérite de braver le reproche d'anthropomorphisme, que c'est le dernier terme dont nous userions pour dire qu'il fait de son être la mesure de toutes choses.

Revenons à notre objet symbolique qui est lui-même fort consistant dans sa matière, s'il a perdu le poids de son usage, mais dont le sens impondérable entraînera des déplacements de quelque poids. Est-ce donc là la loi et le langage? Peut-être pas encore.

Car même apparût-il chez l'hirondelle quelque caïd de la colonie

qui, en gobant le poisson symbolique au bec béant des autres hirondelles, inaugurât cette exploitation de l'hirondelle par l'hirondelle dont nous nous plûmes un jour à filer la fantaisie, ceci ne suffirait point à reproduire parmi elles cette fabuleuse histoire, image de la nôtre, dont l'épopée ailée nous tint captifs en l'île des pingouins, et il s'en faudrait de quelque chose pour faire un univers « hirundinisé ».

Ce « quelque chose » achève le symbole pour en faire le langage. Pour que l'objet symbolique libéré de son usage devienne le mot libéré de l'*hic et nunc*, la différence n'est pas de la qualité, sonore, de sa matière, mais de son être évanouissant où le symbole trouve la permanence du concept.

Par le mot qui est déjà une présence faite d'absence, l'absence même vient à se nommer en un moment original dont le génie de Freud a saisi dans le jeu de l'enfant la recréation perpétuelle. Et de ce couple modulé de la présence et de l'absence, qu'aussi bien suffit à constituer la trace sur le sable du trait simple et du trait rompu des *koua* mantiques de la Chine, naît l'univers de sens d'une langue où l'univers des choses viendra à se ranger.

Par ce qui ne prend corps que d'être la trace d'un néant et dont le support dès lors ne peut s'altérer, le concept, sauvant la durée de ce qui passe, engendre la chose.

Car ce n'est pas encore assez dire que de dire que le concept est la chose même, ce qu'un enfant peut démontrer contre l'école. C'est le monde des mots qui crée le monde des choses, d'abord confondues dans l'*hic et nunc* du tout en devenir, en donnant son être concret à leur essence, et sa place partout à ce qui est de toujours : κτῆμα ἐς ἀεί.

L'homme parle donc, mais c'est parce que le symbole l'a fait homme. Si en effet des dons surabondants accueillent l'étranger qui s'est fait connaître, la vie des groupes naturels qui constituent la communauté est soumise aux règles de l'alliance, ordonnant le sens dans lequel s'opère l'échange des femmes, et aux prestations réciproques que l'alliance détermine : comme le dit le proverbe Sironga, un parent par alliance est une cuisse d'éléphant. A l'alliance préside un ordre préférentiel dont la loi impliquant les noms de parenté est pour le groupe, comme le langage, impérative en ses formes, mais inconsciente en sa structure. Or dans

cette structure dont l'harmonie ou les impasses règlent l'échange restreint ou généralisé qu'y discerne l'ethnologue, le théoricien étonné retrouve toute la logique des combinaisons : ainsi les lois du nombre, c'est-à-dire du symbole le plus épuré, s'avèrent être immanentes au symbolisme originel. Du moins est-ce la richesse des formes où se développent les structures qu'on dit élémentaires de la parenté, qui les y rend lisibles. Et ceci donne à penser que c'est peut-être seulement notre inconscience de leur permanence, qui nous laisse croire à la liberté des choix dans les structures dites complexes de l'alliance sous la loi desquelles nous vivons. Si la statistique déjà laisse entrevoir que cette liberté ne s'exerce pas au hasard, c'est qu'une logique subjective l'orienterait en ses effets.

C'est bien en quoi le complexe d'Œdipe en tant que nous le reconnaissons toujours pour couvrir de sa signification le champ entier de notre expérience, sera dit, dans notre propos, marquer les limites que notre discipline assigne à la subjectivité : à savoir, ce que le sujet peut connaître de sa participation inconsciente au mouvement des structures complexes de l'alliance, en vérifiant les effets symboliques en son existence particulière du mouvement tangentiel vers l'inceste qui se manifeste depuis l'avènement d'une communauté universelle.

La Loi primordiale est donc celle qui en réglant l'alliance superpose le règne de la culture au règne de la nature livré à la loi de l'accouplement. L'interdit de l'inceste n'en est que le pivot subjectif, dénudé par la tendance moderne à réduire à la mère et à la sœur les objets interdits aux choix du sujet, toute licence au reste n'étant pas encore ouverte au-delà.

Cette loi se fait donc suffisamment connaître comme identique à un ordre de langage. Car nul pouvoir sans les nominations de la parenté n'est à portée d'instituer l'ordre des préférences et des tabous qui nouent et tressent à travers les générations le fil des lignées. Et c'est bien la confusion des générations qui, dans la Bible comme dans toutes les lois traditionnelles, est maudite comme l'abomination du verbe et la désolation du pécheur.

Nous savons en effet quel ravage déjà allant jusqu'à la dissociation de la personnalité du sujet peut exercer une filiation falsifiée, quand la contrainte de l'entourage s'emploie à en soutenir le mensonge. Ils peuvent n'être pas moindres quand un homme

épousant la mère de la femme dont il a eu un fils, celui-ci aura pour frère un enfant frère de sa mère. Mais s'il est ensuite, — et le cas n'est pas inventé —, adopté par le ménage compatissant d'une fille d'un mariage antérieur du père, il se trouvera encore une fois demi-frère de sa nouvelle mère, et l'on peut imaginer les sentiments complexes dans lesquels il attendra la naissance d'un enfant qui sera à la fois son frère et son neveu, dans cette situation répétée.

Aussi bien le simple décalage dans les générations qui se produit par un enfant tardif né d'un second mariage et dont la mère jeune se trouve contemporaine d'un frère aîné, peut produire des effets qui s'en rapprochent, et l'on sait que c'était là le cas de Freud.

Cette même fonction de l'identification symbolique par où le primitif se croit réincarner l'ancêtre homonyme et qui détermine même chez l'homme moderne une récurrence alternée des caractères, introduit donc chez les sujets soumis à ces discordances de la relation paternelle une dissociation de l'Œdipe où il faut voir le ressort constant de ses effets pathogènes. Même en effet représentée par une seule personne, la fonction paternelle concentre en elle des relations imaginaires et réelles, toujours plus ou moins inadéquates à la relation symbolique qui la constitue essentiellement.

C'est dans le *nom du père* qu'il nous faut reconnaître le support de la fonction symbolique qui, depuis l'orée des temps historiques, identifie sa personne à la figure de la loi. Cette conception nous permet de distinguer clairement dans l'analyse d'un cas les effets inconscients de cette fonction d'avec les relations narcissiques, voire d'avec les relations réelles que le sujet soutient avec l'image et l'action de la personne qui l'incarne, et il en résulte un mode de compréhension qui va à retentir dans la conduite même des interventions. La pratique nous en a confirmé la fécondité, à nous, comme aux élèves que nous avons induits à cette méthode. Et nous avons eu souvent l'occasion dans des contrôles ou dans des cas communiqués de souligner les confusions nuisibles qu'engendre sa méconnaissance.

Ainsi c'est la vertu du verbe qui perpétue le mouvement de la Grande Dette dont Rabelais, en une métaphore célèbre, élargit jusqu'aux astres l'économie. Et nous ne serons pas surpris que le chapitre où il nous présente avec l'inversion macaronique des

noms de parenté une anticipation des découvertes ethnographiques, nous montre en lui la substantifique divination du mystère humain que nous tentons d'élucider ici.

Identifiée au *hau* sacré ou au *mana* omniprésent, la Dette inviolable est la garantie que le voyage où sont poussés femmes et biens ramène en un cycle sans manquement à leur point de départ d'autres femmes et d'autres biens, porteurs d'une entité identique : symbole zéro, dit Lévi-Strauss, réduisant à la forme d'un signe algébrique le pouvoir de la Parole.

Les symboles enveloppent en effet la vie de l'homme d'un réseau si total qu'ils conjoignent avant qu'il vienne au monde ceux qui vont l'engendrer « par l'os et par la chair », qu'ils apportent à sa naissance avec les dons des astres, sinon avec les dons des fées, le dessin de sa destinée, qu'ils donnent les mots qui le feront fidèle ou renégat, la loi des actes qui le suivront jusque-là même où il n'est pas encore et au-delà de sa mort même, et que par eux sa fin trouve son sens dans le jugement dernier où le verbe absout son être ou le condamne, — sauf à atteindre à la réalisation subjective de l'être-pour-la-mort.

Servitude et grandeur où s'anéantirait le vivant, si le désir ne préservait sa part dans les interférences et les battements que font converger sur lui les cycles du langage, quand la confusion des langues s'en mêle et que les ordres se contrarient dans les déchirements de l'œuvre universelle.

Mais ce désir lui-même, pour être satisfait dans l'homme, exige d'être reconnu, par l'accord de la parole ou par la lutte de prestige, dans le symbole ou dans l'imaginaire.

L'enjeu d'une psychanalyse est l'avènement dans le sujet du peu de réalité que ce désir y soutient au regard des conflits symboliques et des fixations imaginaires comme moyen de leur accord, et notre voie est l'expérience intersubjective où ce désir se fait reconnaître.

Dès lors on voit que le problème est celui des rapports dans le sujet de la parole et du langage.

Trois paradoxes dans ces rapports se présentent dans notre domaine.

Dans la folie, quelle qu'en soit la nature, il nous faut reconnaître, d'une part, la liberté négative d'une parole qui a renoncé à se faire reconnaître, soit ce que nous appelons obstacle au transfert, et,

d'autre part, la formation singulière d'un délire qui, — fabulatoire, fantastique ou cosmologique —, interprétatif, revendicateur ou idéaliste —, objective le sujet dans un langage sans dialectique [1].

L'absence de la parole s'y manifeste par les stéréotypies d'un discours où le sujet, peut-on dire, est parlé plutôt qu'il ne parle : nous y reconnaissons les symboles de l'inconscient sous des formes pétrifiées qui, à côté des formes embaumées où se présentent les mythes en nos recueils, trouvent leur place dans une histoire naturelle de ces symboles. Mais c'est une erreur de dire que le sujet les assume : la résistance à leur reconnaissance n'étant pas moindre que dans les névroses, quand le sujet y est induit par une tentative de cure.

Notons au passage qu'il vaudrait de repérer dans l'espace social les places que la culture a assignées à ces sujets, spécialement quant à leur affectation à des services sociaux afférents au langage, car il n'est pas invraisemblable que s'y démontre un des facteurs qui désignent ces sujets aux effets de rupture produite par les discordances symboliques, caractéristiques des structures complexes de la civilisation.

Le second cas est représenté par le champ privilégié de la découverte psychanalytique : à savoir les symptômes, l'inhibition et l'angoisse, dans l'économie constituante des différentes névroses.

La parole est ici chassée du discours concret qui ordonne la conscience, mais elle trouve son support ou bien dans les fonctions naturelles du sujet, pour peu qu'une épine organique y amorce cette béance de son être individuel à son essence, qui fait de la maladie l'introduction du vivant à l'existence du sujet [2], — ou bien dans les images qui organisent à la limite de l'*Umwelt* et de l'*Innenwelt* leur structuration relationnelle.

Le symptôme est ici le signifiant d'un signifié refoulé de la conscience du sujet. Symbole écrit sur le sable de la chair et sur

1. Aphorisme de Lichtenberg : « Un fou qui s'imagine être un prince ne diffère du prince qui l'est en fait, que parce que celui-là est un prince négatif, tandis que celui-ci est un fou négatif. Considérés sans leur signe, ils sont semblables. »

2. Pour obtenir immédiatement la confirmation subjective de cette remarque de Hegel, il suffit d'avoir vu, dans l'épidémie récente, un lapin aveugle au milieu d'une route, érigeant vers le soleil couchant le vide de sa vision changée en regard : il est humain jusqu'au tragique.

le voile de Maïa, il participe du langage par l'ambiguïté sémantique que nous avons déjà soulignée dans sa constitution.

Mais c'est une parole de plein exercice, car elle inclut le discours de l'autre dans le secret de son chiffre.

C'est en déchiffrant cette parole que Freud a retouvé la langue première des symboles [1], vivante encore dans la souffrance de l'homme de la civilisation (*Das Unbehagen in der Kultur*).

Hiéroglyphes de l'hystérie, blasons de la phobie, labyrinthes de la *Zwangsneurose*, — charmes de l'impuissance, énigmes de l'inhibition, oracles de l'angoisse, — armes parlantes du caractère [2], sceaux de l'auto-punition, déguisements de la perversion, — tels sont les hermétismes que notre exégèse résout, les équivoques que notre invocation dissout, les artifices que notre dialectique absout, dans une délivrance du sens emprisonné, qui va de la révélation du palimpseste au mot donné du mystère et au pardon de la parole.

Le troisième paradoxe de la relation du langage à la parole est celui du sujet qui perd son sens dans les objectivations du discours. Si métaphysique qu'en paraisse la définition, nous n'en pouvons méconnaître la présence au premier plan de notre expérience. Car c'est là l'aliénation la plus profonde du sujet de la civilisation scientifique et c'est elle que nous rencontrons d'abord quand le sujet commence à nous parler de lui : aussi bien, pour la résoudre entièrement, l'analyse devrait-elle être menée jusqu'au terme de la sagesse.

Pour en donner une formulation exemplaire, nous ne saurions trouver terrain plus pertinent que l'usage du discours courant en faisant remarquer que le « ce suis-je » du temps de Villon s'est renversé dans le « c'est moi » de l'homme moderne.

Le moi de l'homme moderne a pris sa forme, nous l'avons indiqué ailleurs, dans l'impasse dialectique de la belle âme qui ne reconnaît pas la raison même de son être dans le désordre qu'elle dénonce dans le monde.

Mais une issue s'offre au sujet pour la résolution de cette impasse

1. Les lignes *supra* et *infra* montrent l'acception que nous donnons à ce terme.

2. L'erreur de Reich, sur laquelle nous reviendrons, lui a fait prendre des armoiries pour une armure.

où délire son discours. La communication peut s'établir pour lui valablement dans l'œuvre commune de la science et dans les emplois qu'elle commande dans la civilisation universelle; cette communication sera effective à l'intérieur de l'énorme objectivation constituée par cette science et elle lui permettra d'oublier sa subjectivité. Il collaborera efficacement à l'œuvre commune dans son travail quotidien et meublera ses loisirs de tous les agréments d'une culture profuse qui, du roman policier aux mémoires historiques, des conférences éducatives à l'orthopédie des relations de groupe, lui donnera matière à oublier son existence et sa mort, en même temps qu'à méconnaître dans une fausse communication le sens particulier de sa vie.

Si le sujet ne retrouvait dans une régression, souvent poussée jusqu'au stade du miroir, l'enceinte d'un stade où son *moi* contient ses exploits imaginaires, il n'y aurait guère de limites assignables à la crédulité à laquelle il doit succomber dans cette situation. Et c'est ce qui fait notre responsabilité redoutable quand nous lui apportons, avec les manipulations mythiques de notre doctrine, une occasion supplémentaire de s'aliéner, dans la trinité décomposée de l'*ego*, du *superego* et de l'*id*, par exemple.

Ici c'est un mur de langage qui s'oppose à la parole, et les précautions contre le verbalisme qui sont un thème du discours de l'homme « normal » de notre culture, ne font qu'en renforcer l'épaisseur.

Il ne serait pas vain de mesurer celle-ci à la somme statistiquement déterminée des kilogrammes de papier imprimé, des kilomètres de sillons discographiques, et des heures d'émission radiophonique, que ladite culture produit par tête d'habitant dans les zones A, B et C de son aire. Ce serait un bel objet de recherches pour nos organismes culturels, et l'on y verrait que la question du langage ne tient pas toute dans l'aire des circonvolutions où son usage se réfléchit dans l'individu.

*We are the hollow men*
*We are the stuffed men*
*Leaning together*
*Headpiece filled with straw. Alas !*

et la suite.

La ressemblance de cette situation avec l'aliénation de la folie pour autant que la forme donnée plus haut est authentique, à savoir que le sujet y est parlé plutôt qu'il ne parle, ressortit évidemment à l'exigence, supposée par la psychanalyse, d'une parole vraie. Si cette conséquence, qui porte à leur limite les paradoxes constituants de notre actuel propos, devait être retournée contre le bon sens même de la perspective psychanalytique, nous accorderions à cette objection toute sa pertinence, mais pour nous en trouver confirmé : et ce par un retour dialectique où nous ne manquerions pas de parrains autorisés, à commencer par la dénonciation hégélienne de la « philosophie du crâne » et à seulement nous arrêter à l'avertissement de Pascal résonnant, de l'orée de l'ère historique du « moi », en ces termes : « les hommes sont si nécessairement fous, que ce serait être fou par un autre tour de folie, de n'être pas fou. »

Ce n'est pas dire pourtant que notre culture se poursuive dans des ténèbres extérieures à la subjectivité créatrice. Celle-ci, au contraire, n'a pas cessé d'y militer pour renouveler la puissance jamais tarie des symboles dans l'échange humain qui les met au jour.

Faire état du petit nombre de sujets qui supportent cette création serait céder à une perspective romantique en confrontant ce qui n'est pas équivalent. Le fait est que cette subjectivité, dans quelque domaine qu'elle apparaisse, mathématique, politique, religieuse, voire publicitaire, continue d'animer dans son ensemble le mouvement humain. Et une prise de vue non moins illusoire sans doute nous ferait accentuer ce trait opposé : que son caractère symbolique n'a jamais été plus manifeste. C'est l'ironie des révolutions qu'elles engendrent un pouvoir d'autant plus absolu en son exercice, non pas, comme on le dit, de ce qu'il soit plus anonyme, mais de ce qu'il est plus réduit aux mots qui le signifient. Et plus que jamais, d'autre part, la force des églises réside dans le langage qu'elles ont su maintenir : instance, il faut le dire, que Freud a laissée dans l'ombre dans l'article où il nous dessine ce que nous appellerons les subjectivités collectives de l'Église et de l'Armée.

La psychanalyse a joué un rôle dans la direction de la subjectivité moderne et elle ne saurait le soutenir sans l'ordonner au mouvement qui dans la science l'élucide.

C'est là le problème des fondements qui doivent assurer à notre discipline sa place dans les sciences : problème de formalisation, à la vérité fort mal engagé.

Car il semble que, ressaisis par un travers même de l'esprit médical à l'encontre duquel la psychanalyse a dû se constituer, ce soit à son exemple avec un retard d'un demi-siècle sur le mouvement des sciences que nous cherchions à nous y rattacher.

Objectivation abstraite de notre expérience sur des principes fictifs, voire simulés de la méthode expérimentale : nous trouvons là l'effet de préjugés dont il faudrait nettoyer d'abord notre champ si nous voulons le cultiver selon son authentique structure.

Praticiens de la fonction symbolique, il est étonnant que nous nous détournions de l'approfondir, au point de méconnaître que c'est elle qui nous situe au cœur du mouvement qui instaure un nouvel ordre des sciences, avec une remise en question de l'anthropologie.

Ce nouvel ordre ne signifie rien d'autre qu'un retour à une notion de la science véritable qui a déjà ses titres inscrits dans une tradition qui part du *Théétète*. Cette notion s'est dégradée, on le sait, dans le renversement positiviste qui, en plaçant les sciences de l'homme au couronnement de l'édifice des sciences expérimentales, les y subordonne en réalité. Cette notion provient d'une vue erronée de l'histoire de la science, fondée sur le prestige d'un développement spécialisé de l'expérience.

Mais aujourd'hui les sciences conjecturales retrouvant la notion de la science de toujours, nous obligent à réviser la classification des sciences que nous tenons du XIXe siècle, dans un sens que les esprits les plus lucides dénotent clairement.

Il n'est que de suivre l'évolution concrète des disciplines pour s'en apercevoir.

La linguistique peut ici nous servir de guide, puisque c'est là le rôle qu'elle tient en flèche de l'anthropologie contemporaine, et nous ne saurions y rester indifférent.

La forme de mathématisation où s'inscrit la découverte du *phonème* comme fonction des couples d'opposition formés par les plus petits éléments discriminatifs saisissables de la sémantique, nous mène aux fondements mêmes où la dernière doctrine de Freud désigne, dans une connotation vocalique de la présence et

de l'absence, les sources subjectives de la fonction symbolique.

Et la réduction de toute langue au groupe d'un tout petit nombre de ces oppositions phonémiques amorçant une aussi rigoureuse formalisation de ses morphèmes les plus élevés, met à notre portée un abord strict de notre champ.

A nous de nous en appareiller pour y trouver nos incidences, comme fait déjà, d'être en une ligne parallèle, l'ethnographie en déchiffrant les mythes selon la synchronie des mythèmes.

N'est-il pas sensible qu'un Lévi-Strauss en suggérant l'implication des structures du langage et de cette part des lois sociales qui règle l'alliance et la parenté conquiert déjà le terrain même où Freud assoit l'inconscient [1] ?

Dès lors, il est impossible de ne pas axer sur une théorie générale du symbole une nouvelle classification de sciences où les sciences de l'homme reprennent leur place centrale en tant que sciences de la subjectivité. Indiquons-en le principe, qui ne laisse pas d'appeler l'élaboration.

La fonction symbolique se présente comme un double mouvement dans le sujet : l'homme fait un objet de son action, mais pour rendre à celle-ci en temps voulu sa place fondatrice. Dans cette équivoque, opérante à tout instant, gît tout le progrès d'une fonction où alternent action et connaissance [2].

Exemples empruntés l'un aux bancs de l'école, l'autre au plus vif de notre époque .

— le premier mathématique : premier temps, l'homme objective en deux nombres cardinaux deux collections qu'il a comptées, — deuxième temps, il réalise avec ces nombres l'acte de les additionner (cf. l'exemple cité par Kant dans l'introduction à l'esthétique transcendantale, § IV dans la 2e édition de la *Critique de la raison pure*);

— le second historique : premier temps, l'homme qui travaille à la production dans notre société, se compte au rang des prolétaires, — deuxième temps, au nom de cette appartenance, il fait la grève générale.

1. Cf. Claude Lévi-Strauss, « Language and the analysis of social laws », *American anthropologist*, vol. 53, n° 2, april-june 1951, p. 155-163.

2. Ces quatre derniers paragraphes ont été récrits (1966).

Si ces deux exemples se lèvent, pour nous, des champs les plus contrastés dans le concret : jeu toujours plus loisible de la loi mathématique, front d'airain de l'exploitation capitaliste, c'est que, pour nous paraître partir de loin, leurs effets viennent à constituer notre subsistance, et justement de s'y croiser en un double renversement : la science la plus subjective ayant forgé une réalité nouvelle, la ténèbre du partage social s'armant d'un symbole agissant.

Ici n'apparaît plus recevable l'opposition qu'on tracerait des sciences exactes à celles pour lesquelles il n'y a pas lieu de décliner l'appellation de conjecturales : faute de fondement pour cette opposition[1].

Car l'exactitude se distingue de la vérité, et la conjecture n'exclut pas la rigueur. Et si la science expérimentale tient des mathématiques son exactitude, son rapport à la nature n'en reste pas moins problématique.

Si notre lien à la nature, en effet, nous incite à nous demander poétiquement si ce n'est pas son propre mouvement que nous retrouvons dans notre science, en

*... cette voix*
*Qui se connaît quand elle sonne*
*N'être plus la voix de personne*
*Tant que des ondes et des bois,*

il est clair que notre physique n'est qu'une fabrication mentale, dont le symbole mathématique est l'instrument.

Car la science expérimentale n'est pas tant définie par la quantité à quoi elle s'applique en effet, que par la mesure qu'elle introduit dans le réel.

Comme il se voit pour la mesure du temps sans laquelle elle serait impossible. L'horloge de Huyghens qui seule lui donne sa précision, n'est que l'organe réalisant l'hypothèse de Galilée sur l'équigravité des corps, soit sur l'accélération uniforme qui donne sa loi, d'être la même, à toute chute.

Or il est plaisant de relever que l'appareil a été achevé avant que

1. Ces deux derniers paragraphe ont été récrits (1966).

l'hypothèse ait pu être vérifiée par l'observation, et que de ce fait il la rendait inutile du même temps qu'il lui offrait l'instrument de sa rigueur [1].

Mais la mathématique peut symboliser un autre temps, notamment le temps intersubjectif qui structure l'action humaine, dont la théorie des jeux, dite encore stratégie, qu'il vaudrait mieux appeler *stochastique*, commence à nous livrer les formules.

L'auteur de ces lignes a tenté de démontrer en la logique d'un sophisme les ressorts de temps par où l'action humaine, en tant qu'elle s'ordonne à l'action de l'autre, trouve dans la scansion de ses hésitations l'avènement de sa certitude, et dans la décision qui la conclut donne à l'action de l'autre qu'elle inclut désormais, avec sa sanction quant au passé, son sens à venir.

On y démontre que c'est la certitude anticipée par le sujet dans le *temps pour comprendre* qui, par la hâte précipitant le *moment de conclure*, détermine chez l'autre la décision qui fait du propre mouvement du sujet erreur ou vérité.

On voit par cet exemple comment la formalisation mathématique qui a inspiré la logique de Boole, voire la théorie des ensembles, peut apporter à la science de l'action humaine cette structure du temps intersubjectif, dont la conjecture psychanalytique a besoin pour s'assurer dans sa rigueur.

Si, d'autre part, l'histoire de la technique historienne montre que son progrès se définit dans l'idéal d'une identification de la subjectivité de l'historien à la subjectivité constituante de l'historisation primaire où s'humanise l'événement, il est clair que la psychanalyse y trouve sa portée exacte : soit dans la connaissance, comme réalisant cet idéal, et dans l'efficacité, comme y trouvant sa raison. L'exemple de l'histoire dissipe aussi comme un mirage ce recours à la réaction vécue qui obsède notre technique comme notre théorie, car l'historicité fondamentale de l'événement que nous retenons suffit pour concevoir la possibilité d'une reproduction subjective du passé dans le présent.

Plus encore, cet exemple nous fait saisir comment la régression

1. Cf. sur l'hypothèse galiléenne et sur l'horloge de Huyghens : « An experiment in measurement » par Alexandre Koyré, *Proceedings of American philosophical Society*, vol. 97, avril 1953.

Nos deux derniers paragraphes ont été récrits (1966).

psychanalytique implique cette dimension progressive de l'histoire du sujet dont Freud nous souligne qu'il fait défaut au concept jungien de la régression névrotique, et nous comprenons comment l'expérience elle-même renouvelle cette progression en assurant sa relève.

La référence enfin à la linguistique nous introduira à la méthode qui, en distinguant les structurations synchroniques des structurations diachroniques dans le langage, peut nous permettre de mieux comprendre la valeur différente que prend notre langage dans l'interprétation des résistances et du transfert, ou encore de différencier les effets propres du refoulement et la structure du mythe individuel dans la névrose obsessionnelle.

On sait la liste des disciplines que Freud désignait comme devant constituer les sciences annexes d'une idéale Faculté de psychanalyse. On y trouve, auprès de la psychiatrie et de la sexologie, « l'histoire de la civilisation, la mythologie, la psychologie des religions, l'histoire et la critique littéraires ».

L'ensemble de ces matières déterminant le *cursus* d'un enseignement technique, s'inscrit normalement dans le triangle épistémologique que nous avons décrit et qui donnerait sa méthode à un haut enseignement de sa théorie et de sa technique.

Nous y ajouterons volontiers, quant à nous : la rhétorique, la dialectique au sens technique que prend ce terme dans les *Topiques* d'Aristote, la grammaire, et, pointe suprême de l'esthétique du langage : la poétique, qui inclurait la technique, laissée dans l'ombre, du mot d'esprit.

Et si ces rubriques évoquaient pour certains des résonances un peu désuètes, nous ne répugnerions pas à les endosser comme d'un retour à nos sources.

Car la psychanalyse dans son premier développement, lié à la découverte et à l'étude des symboles, allait à participer de la structure de ce qu'au Moyen Age on appelait « arts libéraux ». Privée comme eux d'une formalisation véritable, elle s'organisait comme eux en un corps de problèmes privilégiés, chacun promu de quelque heureuse relation de l'homme à sa propre mesure, et prenant de cette particularité un charme et une humanité qui peuvent compenser à nos yeux l'aspect un peu récréatif de leur présentation. Ne dédaignons pas cet aspect dans les premiers

développements de la psychanalyse; il n'exprime rien de moins, en effet, que la recréation du sens humain aux temps arides du scientisme.

Dédaignons-les d'autant moins que la psychanalyse n'a pas haussé le niveau en s'engageant dans les fausses voies d'une théorisation contraire à sa structure dialectique.

Elle ne donnera des fondements scientifiques à sa théorie comme à sa technique qu'en formalisant de façon adéquate ces dimensions essentielles de son expérience qui sont, avec la théorie historique du symbole : la logique intersubjective et la temporalité du sujet.

## III. LES RÉSONANCES DE L'INTERPRÉTATION ET LE TEMPS DU SUJET DANS LA TECHNIQUE PSYCHANALYTIQUE

Entre l'homme et l'amour,
Il y a la femme.
Entre l'homme et la femme,
Il y a un monde.
Entre l'homme et le monde,
Il y a un mur.
(Antoine TUDAL, in *Paris en l'an* 2000.)

Nam Sibyllam quidem Cumis ego ipse oculis meis vidi in ampulla pendere, et cum illi pueri dicerent : Σιβύλλα τι θέλεις respondebat illa : ἀποθανεῖν θέλω. (*Satyricon*, XLVIII.)

Ramener l'expérience psychanalytique à la parole et au langage comme à ses fondements, intéresse sa technique. Si elle ne s'insère pas dans l'ineffable, on découvre le glissement qui s'y est opéré, toujours à sens unique pour éloigner l'interprétation de son principe. On est dès lors fondé à soupçonner que cette déviation de la pratique motive les nouveaux buts à quoi s'ouvre la théorie.

A y regarder de plus près, les problèmes de l'interprétation symbolique ont commencé par intimider notre petit monde avant d'y devenir embarrassants. Les succès obtenus par Freud

y étonnent maintenant par le sans-gêne de l'endoctrination dont ils paraissent procéder, et l'étalage qui s'en remarque dans les cas de Dora, de l'homme aux rats et de l'homme aux loups, ne va pas pour nous sans scandale. Il est vrai que nos habiles ne reculent pas à mettre en doute que ce fût là une bonne technique.

Cette désaffection relève en vérité, dans le mouvement psychanalytique, d'une confusion des langues dont, dans un propos familier d'une époque récente, la personnalité la plus représentative de son actuelle hiérarchie ne faisait pas mystère avec nous.

Il est assez remarquable que cette confusion s'accroisse avec la prétention où chacun se croit délégué de découvrir dans notre expérience les conditions d'une objectivation achevée, et avec la ferveur qui semble accueillir ces essais théoriques à mesure même qu'ils s'avèrent plus déréels.

Il est certain que les principes, tout bien fondés qu'ils soient, de l'analyse des résistances, ont été dans la pratique l'occasion d'une méconnaissance toujours plus grande du sujet, faute d'être compris dans leur relation à l'intersubjectivité de la parole.

A suivre, en effet, le procès des sept premières séances qui nous sont intégralement rapportées du cas de l'homme aux rats, il paraît peu probable que Freud n'ait pas reconnu les résistances en leur lieu, soit là-même où nos modernes techniciens nous font leçon qu'il en ait laissé passer l'occurrence, puisque c'est son texte même qui leur permet de les pointer, — manifestant une fois de plus cette exhaustion du sujet qui, dans les textes freudiens, nous émerveille sans qu'aucune interprétation en ait encore épuisé les ressources.

Nous voulons dire qu'il ne s'est pas seulement laissé prendre à encourager son sujet à passer outre à ses premières réticences, mais qu'il a parfaitement compris la portée séductrice de ce jeu dans l'imaginaire. Il suffit pour s'en convaincre de se reporter à la description qu'il nous donne de l'expression de son patient pendant le pénible récit du supplice représenté qui donne thème à son obsession, celui du rat forcé dans l'anus du supplicié : « Son visage, nous dit-il, reflétait l'horreur d'une jouissance ignorée. » L'effet actuel de la répétition de ce récit ne lui échappe pas ni dès lors l'identification du psychanalyste au « capitaine cruel » qui a fait entrer de force ce récit dans la mémoire du sujet,

et non plus donc la portée des éclaircissements théoriques dont le sujet requiert le gage pour poursuivre son discours.

Loin pourtant d'interpréter ici la résistance, Freud nous étonne en accédant à sa requête, et si loin qu'il paraît entrer dans le jeu du sujet.

Mais le caractère extrêmement approximatif, au point de nous paraître vulgaire, des explications dont il le gratifie, nous instruit suffisamment : il ne s'agit point tant ici de doctrine, ni même d'endoctrination, que d'un don symbolique de la parole, gros d'un pacte secret, dans le contexte de la participation imaginaire qui l'inclut, et dont la portée se révélera plus tard à l'équivalence symbolique que le sujet institue dans sa pensée, des rats et des florins dont il rétribue l'analyste.

Nous voyons donc que Freud, loin de méconnaître la résistance, en use comme d'une disposition propice à la mise en branle des résonances de la parole, et il se conforme, autant qu'il se peut, à la définition première qu'il a donnée de la résistance, en s'en servant pour impliquer le sujet dans son message. Aussi bien rompra-t-il brusquement les chiens, dès qu'il verra qu'à être ménagée, la résistance tourne à maintenir le dialogue au niveau d'une conversation où le sujet dès lors perpétuerait sa séduction avec sa dérobade.

Mais nous apprenons que l'analyse consiste à jouer sur les multiples portées de la partition que la parole constitue dans les registres du langage : dont relève la surdétermination qui n'a de sens que dans cet ordre.

Et nous tenons du même coup le ressort du succès de Freud. Pour que le message de l'analyste réponde à l'interrogation profonde du sujet, il faut en effet que le sujet l'entende comme la réponse qui lui est particulière, et le privilège qu'avaient les patients de Freud d'en recevoir la bonne parole de la bouche même de celui qui en était l'annonciateur, satisfaisait en eux cette exigence.

Notons au passage qu'ici le sujet en avait eu un avant-goût à entrouvrir la *Psychopathologie de la vie quotidienne*, ouvrage alors dans la fraîcheur de sa parution.

Ce n'est pas dire que ce livre soit beaucoup plus connu maintenant même des analystes, mais la vulgarisation des notions freudiennes dans la conscience commune, leur rentrée dans ce que nous appelons le mur du langage, amortirait l'effet de notre parole,

si nous lui donnions le style des propos tenus par Freud à l'homme aux rats.

Mais il n'est pas question ici de l'imiter. Pour retrouver l'effet de la parole de Freud, ce n'est pas à ses termes que nous recourrons, mais aux principes qui la gouvernent.

Ces principes ne sont rien d'autre que la dialectique de la conscience de soi, telle qu'elle se réalise de Socrate à Hegel, à partir de la supposition ironique que tout ce qui est rationnel est réel pour se précipiter dans le jugement scientifique que tout ce qui est réel est rationnel. Mais la découverte freudienne a été de démontrer que ce procès vérifiant n'atteint authentiquement le sujet qu'à le décentrer de la conscience de soi, dans l'axe de laquelle la maintenait la reconstruction hégélienne de la phénoménologie de l'esprit : c'est dire qu'elle rend encore plus caduque toute recherche de « prise de conscience » qui au-delà de son phénomène psychologique, ne s'inscrirait pas dans la conjoncture du moment particulier qui seul donne corps à l'universel et faute de quoi il se dissipe en généralité.

Ces remarques définissent les limites dans lesquelles il est impossible à notre technique de méconnaître les moments structurants de la phénoménologie hégélienne : au premier chef la dialectique du Maître et de l'Esclave, ou celle de la belle âme et de la loi du cœur, et généralement tout ce qui nous permet de comprendre comment la constitution de l'objet se subordonne à la réalisation du sujet.

Mais s'il restait quelque chose de prophétique dans l'exigence, où se mesure le génie de Hegel, de l'identité foncière du particulier à l'universel, c'est bien la psychanalyse qui lui apporte son paradigme en livrant la structure où cette identité se réalise comme disjoignante du sujet, et sans en appeler à demain.

Disons seulement que c'est là ce qui objecte pour nous à toute référence à la totalité dans l'individu, puisque le sujet y introduit la division, aussi bien que dans le collectif qui en est l'équivalent. La psychanalyse est proprement ce qui renvoie l'un et l'autre à leur position de mirage.

Ceci semblerait ne plus pouvoir être oublié, si précisément ce n'était l'enseignement de la psychanalyse que ce soit oubliable, — dont il se trouve, par un retour plus légitime qu'on ne croit,

que la confirmation nous vient des psychanalystes eux-mêmes, de ce que leurs « nouvelles tendances » représentent cet oubli.

Que si Hegel vient d'autre part fort à point pour donner un sens qui ne soit pas de stupeur à notre dite neutralité, ce n'est pas que nous n'ayons rien à prendre de l'élasticité de la maïeutique de Socrate, voire du procédé fascinant de la technique où Platon nous la présente, — ne serait-ce qu'à éprouver en Socrate et son désir, l'énigme intacte du psychanalyste, et à situer par rapport à la scopie platonicienne notre rapport à la vérité : dans ce cas d'une façon qui respecte la distance qu'il y a de la réminiscence que Platon est amené à supposer à tout avènement de l'idée, à l'exhaustion de l'être qui se consomme dans la répétition de Kierkegaard [1].

Mais il est aussi une différence historique qu'il n'est pas vain de mesurer de l'interlocuteur de Socrate au nôtre. Quand Socrate prend appui sur une raison artisane qu'il peut extraire aussi bien du discours de l'esclave, c'est pour faire accéder d'authentiques maîtres à la nécessité d'un ordre qui fasse justice de leur puissance et vérité des maîtres-mots de la cité. Mais nous avons affaire à des esclaves qui se croient être des maîtres et qui trouvent dans un langage de mission universelle le soutien de leur servitude avec les liens de son ambiguïté. Si bien qu'on pourrait dire avec humour que notre but est de restituer en eux la liberté souveraine dont fait preuve Humpty Dumpty quand il rappelle à Alice qu'après tout il est le maître du signifiant, s'il ne l'est pas du signifié où son être a pris sa forme.

Nous retrouvons donc toujours notre double référence à la parole et au langage. Pour libérer la parole du sujet, nous l'introduisons au langage de son désir, c'est-à-dire au *langage premier* dans lequel, au-delà de ce qu'il nous dit de lui, déjà il nous parle à son insu, et dans les symboles du symptôme tout d'abord.

C'est bien d'un langage qu'il s'agit, en effet, dans le symbolisme mis au jour dans l'analyse. Ce langage, répondant au vœu ludique qu'on peut trouver dans un aphorisme de Lichtenberg, a le caractère universel d'une langue qui se ferait entendre dans toutes les autres langues, mais en même temps, pour être le langage qui

1. Indications par nous remplies aux temps venus (1966). Quatre paragraphes récrits.

saisit le désir au point même où il s'humanise en se faisant reconnaître, il est absolument particulier au sujet.

*Langage premier*, disons-nous aussi, en quoi nous ne voulons pas dire langue primitive, puisque Freud, qu'on peut comparer à Champollion pour le mérite d'en avoir fait la totale découverte, l'a déchiffré tout entier dans les rêves de nos contemporains. Aussi bien le champ essentiel en est-il défini avec quelque autorité par l'un des préparateurs associés le plus tôt à ce travail, et l'un des rares qui y ait apporté du neuf, j'ai nommé Ernest Jones, le dernier survivant de ceux à qui furent donnés les sept anneaux du maître et qui atteste par sa présence aux postes d'honneur d'une association internationale qu'ils ne sont pas seulement réservés aux porteurs de reliques.

Dans un article fondamental sur le symbolisme[1], le Dr Jones, vers la page 15, fait cette remarque que, bien qu'il y ait des milliers de symboles au sens où l'entend l'analyse, tous se rapportent au corps propre, aux relations de parenté, à la naissance, à la vie et à la mort.

Cette vérité, ici reconnue de fait, nous permet de comprendre que, bien que le symbole psychanalytiquement parlant soit refoulé dans l'inconscient, il ne porte en lui-même nul indice de régression, voire d'immaturation. Il suffit donc, pour qu'il porte ses effets dans le sujet, qu'il se fasse entendre, car ces effets s'opèrent à son insu, comme nous l'admettons dans notre expérience quotidienne, en expliquant maintes réactions des sujets normaux autant que névrosés, par leur réponse au sens symbolique d'un acte, d'une relation ou d'un objet.

Nul doute donc que l'analyste ne puisse jouer du pouvoir du symbole en l'évoquant d'une façon calculée dans les résonances sémantiques de ses propos.

Ce serait la voie d'un retour à l'usage des effets symboliques, dans une technique renouvelée de l'interprétation.

Nous y pourrions prendre référence de ce que la tradition hindoue enseigne du *dhvani* [2], en ce qu'elle y distingue cette pro-

1. « Sur la théorie du symbolisme », *British Journal of Psychology*, IX. 2. Repris in *Papers on psycho-analysis*. Cf. ici même p. 695 s.

2. Il s'agit de l'enseignement d'Abhinavagupta, au xe siècle. Cf. l'ouvrage du Dr Kanti Chandra Pandey : « Indian esthetics », *Chowkamba Sanskrit series*, Studies, vol. II, Bénarès, 1950.

priété de la parole de faire entendre ce qu'elle ne dit pas. C'est ainsi qu'elle l'illustre d'une historiette dont la naïveté, qui paraît de règle en ces exemples, montre assez d'humour pour nous induire à pénétrer la vérité qu'elle recèle.

Une jeune fille, dit-on, attend son amant sur le bord d'une rivière, quand elle voit un brahme y engager ses pas. Elle va à lui et s'écrie du ton du plus aimable accueil : « Quel bonheur aujourd'hui ! Le chien qui sur cette rive vous effrayait de ses aboiements n'y sera plus, car il vient d'être dévoré par un lion qui fréquente les alentours... »

L'absence du lion peut donc avoir autant d'effets que le bond qu'à être présent, il ne fait qu'une fois, au dire du proverbe apprécié de Freud.

Le caractère *premier* des symboles les rapproche, en effet, de ces nombres dont tous les autres sont composés, et s'ils sont donc sous-jacents à tous les sémantèmes de la langue, nous pourrons par une recherche discrète de leurs interférences, au fil d'une métaphore dont le déplacement symbolique neutralisera les sens seconds des termes qu'elle associe, restituer à la parole sa pleine valeur d'évocation.

Cette technique exigerait pour s'enseigner comme pour s'apprendre une assimilation profonde des ressources d'une langue, et spécialement de celles qui sont réalisées concrètement dans ses textes poétiques. On sait que c'était le cas de Freud quant aux lettres allemandes, y étant inclus le théâtre de Shakespeare par la vertu d'une traduction sans égale. Toute son œuvre en témoigne, en même temps que du recours qu'il y trouve sans cesse, et non moins dans sa technique que dans sa découverte. Sans préjudice de l'appui d'une connaissance classique des Anciens, d'une initiation moderne au folklore, et d'une participation intéressée aux conquêtes de l'humanisme contemporain dans le domaine ethnographique.

On pourrait demander au technicien de l'analyse de ne pas tenir pour vain tout essai de le suivre dans cette voie.

Mais il y a un courant à remonter. On peut le mesurer à l'attention condescendante qu'on porte, comme à une nouveauté, au *wording* : la morphologie anglaise donne ici un support assez subtil à une notion encore difficile à définir, pour qu'on en fasse cas.

Ce qu'elle recouvre n'est pourtant guère encourageant quand un auteur[1] s'émerveille d'avoir obtenu un succès bien différent dans l'interprétation d'une seule et même résistance par l'emploi « sans préméditation consciente », nous souligne-t-il, du terme de *need for love* au lieu et place de celui de *demand for love* qu'il avait d'abord, sans y voir plus loin (c'est lui qui le précise), avancé. Si l'anecdote doit confirmer cette référence de l'interprétation à l'*ego psychology* qui est au titre de l'article, c'est semble-t-il plutôt à l'*ego psychology* de l'analyste, en tant qu'elle s'accommode d'un si modique usage de l'anglais qu'il peut pousser sa pratique aux limites du bafouillage[2].

Car *need* et *demand* pour le sujet ont un sens diamétralement opposé, et tenir que leur emploi puisse même un instant être confondu revient à méconnaître radicalement l'*intimation* de la parole.

Car dans sa fonction symbolisante, elle ne va à rien de moins qu'à transformer le sujet à qui elle s'adresse par le lien qu'elle établit avec celui qui l'émet, soit : d'introduire un effet de signifiant.

C'est pourquoi il nous faut revenir, une fois encore, sur la structure de la communication dans le langage et dissiper définitivement le malentendu du langage-signe, source en ce domaine des confusions du discours comme des malfaçons de la parole.

Si la communication du langage est en effet conçue comme un signal par quoi l'émetteur informe le récepteur de quelque chose par le moyen d'un certain code, il n'y a aucune raison pour que nous n'accordions pas autant de créance et plus encore à tout autre signe quand le « quelque chose » dont il s'agit est de l'individu : il y a même toute raison pour que nous donnions la préférence à tout mode d'expression qui se rapproche du signe naturel.

C'est ainsi que le discrédit est venu chez nous sur la technique de la parole et qu'on nous voit en quête d'un geste, d'une grimace,

1. Ernst Kris, « Ego psychology and interpretation », *Psychoanalytic Quarterly*, XX, nº 1, January 1951, p. 15-29, cf. le passage cité p. 27-28.

2. Paragraphe récrit (1966).

d'une attitude, d'une mimique, d'un mouvement, d'un frémissement, que dis-je, d'un arrêt du mouvement habituel, car nous sommes fins et rien n'arrêtera plus dans ses foulées notre lancer de limiers.

Nous allons montrer l'insuffisance de la notion du langage-signe par la manifestation même qui l'illustre le mieux dans le règne animal, et dont il semble que, si elle n'y avait récemment fait l'objet d'une découverte authentique, il aurait fallu l'inventer à cette fin.

Chacun admet maintenant que l'abeille revenue de son butinage à la ruche, transmet à ses compagnes par deux sortes de danses l'indication de l'existence d'un butin proche ou bien lointain. La seconde est la plus remarquable, car le plan où elle décrit la courbe en 8 qui lui a fait donner le nom de *wagging dance* et la fréquence des trajets que l'abeille y accomplit dans un temps donné, désigne exactement la direction déterminée en fonction de l'inclinaison solaire (où les abeilles peuvent se repérer par tous temps, grâce à leur sensibilité à la lumière polarisée) d'une part, et d'autre part la distance jusqu'à plusieurs kilomètres où se trouve le butin. Et les autres abeilles répondent à ce message en se dirigeant immédiatement vers le lieu ainsi désigné.

Une dizaine d'années d'observation patiente a suffi à Karl von Frisch pour décoder ce mode de message, car il s'agit bien d'un code, ou d'un système de signalisation que seul son caractère générique nous interdit de qualifier de conventionnel.

Est-ce pour autant un langage? Nous pouvons dire qu'il s'en distingue précisément par la corrélation fixe de ses signes à la réalité qu'ils signifient. Car dans un langage les signes prennent leur valeur de leur relation les uns aux autres, dans le partage lexical des sémantèmes autant que dans l'usage positionnel, voire flexionnel des morphèmes, contrastant avec la fixité du codage ici mis en jeu. Et la diversité des langues humaines prend, sous cet éclairage, sa pleine valeur.

En outre, si le message du mode ici décrit détermine l'action du *socius*, il n'est jamais retransmis par lui. Et ceci veut dire qu'il reste fixé à sa fonction de relais de l'action, dont aucun sujet

ne le détache en tant que symbole de la communication elle-même [1].

La forme sous laquelle le langage s'exprime, définit par elle-même la subjectivité. Il dit : « Tu iras par ici, et quand tu verras ceci, tu prendras par là. » Autrement dit, il se réfère au discours de l'autre. Il est enveloppé comme tel dans la plus haute fonction de la parole, pour autant qu'elle engage son auteur en investissant son destinataire d'une réalité nouvelle, par exemple quand d'un : « Tu es ma femme », un sujet se scelle d'être l'homme du conjungo.

Telle est en effet la forme essentielle dont toute parole humaine dérive plutôt qu'elle n'y arrive.

D'où le paradoxe dont un de nos auditeurs les plus aigus a cru pouvoir nous opposer la remarque, lorsque nous avons commencé à faire connaître nos vues sur l'analyse en tant que dialectique, et qu'il a formulé ainsi : le langage humain constituerait donc une communication où l'émetteur reçoit du récepteur son propre message sous une forme inversée, formule que nous n'avons eu qu'à reprendre de la bouche de l'objecteur pour y reconnaître la frappe de notre propre pensée, à savoir que la parole inclut toujours subjectivement sa réponse, que le « Tu ne me chercherais pas si tu ne m'avais trouvé » ne fait qu'homologuer cette vérité, et que c'est la raison pourquoi dans le refus paranoïaque de la reconnaissance, c'est sous la forme d'une verbalisation négative que l'inavouable sentiment vient à surgir dans l' « interprétation » persécutive.

Aussi bien quand vous vous applaudissez d'avoir rencontré quelqu'un qui parle le même langage que vous, ne voulez-vous pas dire que vous vous rencontrez avec lui dans le discours de tous, mais que vous lui êtes uni par une parole particulière.

On voit donc l'antinomie immanente aux relations de la parole et du langage. A mesure que le langage devient plus fonction-

1. Ceci à l'usage de qui peut l'entendre encore, après avoir été chercher dans le Littré la justification d'une théorie qui fait de la parole une « action à côté », par la traduction qu'il donne en effet du grec *parabolê* (mais pourquoi pas « action vers » ?) sans y avoir du même coup remarqué que si ce mot toutefois désigne ce qu'il veut dire, c'est en raison de l'usage sermonnaire qui réserve le mot verbe, depuis le x[e] siècle, au Logos incarné.

nel, il est rendu impropre à la parole, et à nous devenir trop particulier il perd sa fonction de langage.

On sait l'usage qui est fait dans les traditions primitives, des noms secrets où le sujet identifie sa personne ou ses dieux jusqu'à ce point que les révéler, c'est se perdre ou les trahir, et les confidences de nos sujets, sinon nos propres souvenirs, nous apprennent qu'il n'est pas rare que l'enfant retrouve spontanément la vertu de cet usage.

Finalement c'est à l'intersubjectivité du « nous » qu'il assume, que se mesure en un langage sa valeur de parole.

Par une antinomie inverse, on observe que plus l'office du langage se neutralise en se rapprochant de l'information, plus on lui impute de *redondances*. Cette notion de redondances a pris son départ de recherches d'autant plus précises qu'elles étaient plus intéressées, ayant reçu leur impulsion d'un problème d'économie portant sur les communications à longue distance et, notamment, sur la possibilité de faire voyager plusieurs conversations sur un seul fil téléphonique; on peut y constater qu'une part importante du médium phonétique est superflue pour que soit réalisée la communication effectivement cherchée.

Ceci est pour nous hautement instructif[1], car ce qui est redondance pour l'information, c'est précisément ce qui, dans la parole, fait office de résonance.

Car la fonction du langage n'y est pas d'informer, mais d'évoquer.

Ce que je cherche dans la parole, c'est la réponse de l'autre. Ce qui me constitue comme sujet, c'est ma question. Pour me faire reconnaître de l'autre, je ne profère ce qui fut qu'en vue de ce qui sera. Pour le trouver, je l'appelle d'un nom qu'il doit assumer ou refuser pour me répondre.

Je m'identifie dans le langage, mais seulement à m'y perdre

1. A chaque langage, sa forme de transmission, et la légitimité de telles recherches étant fondée sur leur réussite, il n'est pas interdit d'en faire un usage moralisant. Considérons, par exemple, la sentence que nous avons épinglée en épigraphe à notre préface. Son style, d'être embarrassé de redondances vous paraîtra peut-être plat. Mais que vous l'en allégiez, et sa hardiesse s'offrira à l'enthousiasme qu'elle mérite. Oyez : « Parfaupe ouclaspa nannanbryle anaphi ologi psysoscline ixispad anlana — égnia kunc n'rbiol' ô blijouter têtumaine ennouconç... » Voici dégagée enfin la pureté de son message. Le sens y relève la tête, l'aveu de l'être s'y dessine et notre esprit vainqueur lègue au futur son empreinte immortelle.

comme un objet. Ce qui se réalise dans mon histoire, n'est pas le passé défini de ce qui fut puisqu'il n'est plus, ni même le parfait de ce qui a été dans ce que je suis, mais le futur antérieur de ce que j'aurai été pour ce que je suis en train de devenir.

Si maintenant je me place en face de l'autre pour l'interroger, nul appareil cybernétique, si riche que vous puissiez l'imaginer, ne peut faire une réaction de ce qui est la réponse. Sa définition comme second terme du circuit stimulus-réponse, n'est qu'une métaphore qui se soutient de la subjectivité imputée à l'animal pour l'élider ensuite dans le schéma physique où elle la réduit. C'est ce que nous avons appelé mettre le lapin dans le chapeau pour ensuite l'en faire sortir. Mais une réaction n'est pas une réponse.

Si je presse sur un bouton électrique et que la lumière se fasse, il n'y a de réponse que pour *mon* désir. Si pour obtenir le même résultat je dois essayer tout un système de relais dont je ne connais pas la position, il n'y a de question que pour mon attente, et il n'y en aura plus quand j'aurai obtenu du système une connaissance suffisante pour le manœuvrer à coup sûr.

Mais si j'appelle celui à qui je parle, par le nom quel qu'il soit que je lui donne, je lui intime la fonction subjective qu'il reprendra pour me répondre, même si c'est pour la répudier.

Dès lors, apparaît la fonction décisive de ma propre réponse et qui n'est pas seulement comme on le dit d'être reçue par le sujet comme approbation ou rejet de son discours, mais vraiment de le reconnaître ou de l'abolir comme sujet. Telle est la *responsabilité* de l'analyste chaque fois qu'il intervient par la parole.

Aussi bien le problème des effets thérapeutiques de l'interprétation inexacte qu'a posé M. Edward Glover [1] dans un article remarquable, l'a-t-il mené à des conclusions où la question de l'exactitude passe au second plan. C'est à savoir que non seulement toute intervention parlée est reçue par le sujet en fonction de sa structure, mais qu'elle y prend une fonction structurante en raison de sa forme, et que c'est précisément la portée des psychothérapies non analytiques, voire des plus communes « ordonnances » médicales, d'être des interventions qu'on peut qualifier

1. Edward Glover, « The therapeutic effect of inexact interpretation; a contribution to the theory of suggestion », *Int. J. Psa.*, XII, p. 4.

de systèmes obsessionnels de suggestion, de suggestions hystériques d'ordre phobique, voire de soutiens persécutifs, chacune prenant son caractère de la sanction qu'elle donne à la méconnaissance par le sujet de sa propre réalité.

La parole en effet est un don de langage, et le langage n'est pas immatériel. Il est corps subtil, mais il est corps. Les mots sont pris dans toutes les images corporelles qui captivent le sujet; ils peuvent engrosser l'hystérique, s'identifier à l'objet du *penis-neid*, représenter le flot d'urine de l'ambition uréthrale, ou l'excrément retenu de la jouissance avaricieuse.

Bien plus les mots peuvent eux-mêmes subir les lésions symboliques, accomplir les actes imaginaires dont le patient est le sujet. On se souvient de la *Wespe* (guêpe) castrée de son W initial pour devenir le S. P. des initiales de l'homme aux loups, au moment où il réalise la punition symbolique dont il a été l'objet de la part de Grouscha, la guêpe.

On se souvient aussi de l'S qui constitue le résidu de la formule hermétique où se sont condensées les invocations conjuratoires de l'homme aux rats après que Freud eut extrait de son chiffre l'anagramme du nom de sa bien-aimée, et qui, conjoint à l'amen terminal de sa jaculation, inonde éternellement le nom de la dame de l'éjet symbolique de son désir impuissant.

De même, un article de Robert Fliess [1], inspiré des remarques inaugurales d'Abraham, nous démontre que le discours dans son ensemble peut devenir l'objet d'une érotisation suivant les déplacements de l'érogénéité dans l'image corporelle, momentanément déterminés par la relation analytique.

Le discours prend alors une fonction phallique-uréthrale, érotique-anale, voire sadique-orale. Il est d'ailleurs remarquable que l'auteur en saisisse surtout l'effet dans les silences qui marquent l'inhibition de la satisfaction qu'en éprouve le sujet.

Ainsi la parole peut devenir objet imaginaire, voire réel, dans le sujet et, comme tel, ravaler sous plus d'un aspect la fonction du langage. Nous la mettrons alors dans la parenthèse de la résistance qu'elle manifeste.

1. Robert Fliess, « Silence and verbalization. A supplement to the theory of the 'analytic rule' », *Int. J. Psa.*, XXX, p. 1.

Mais ce ne sera pas pour la mettre à l'index de la relation analytique, car celle-ci y perdrait jusqu'à sa raison d'être.

L'analyse ne peut avoir pour but que l'avènement d'une parole vraie et la réalisation par le sujet de son histoire dans sa relation à un futur.

Le maintien de cette dialectique s'oppose à toute orientation objectivante de l'analyse, et la mise en relief de cette nécessité est capitale pour pénétrer l'aberration des nouvelles tendances manifestées dans l'analyse.

C'est par un retour à Freud que nous illustrerons encore ici notre propos, et aussi bien par l'observation de l'homme aux rats puisque nous avons commencé de nous en servir.

Freud va jusqu'à en prendre à son aise avec l'exactitude des faits, quand il s'agit d'atteindre à la vérité du sujet. A un moment, il aperçoit le rôle déterminant qu'a joué la proposition de mariage apportée au sujet par sa mère à l'origine de la phase actuelle de sa névrose. Il en a eu d'ailleurs l'éclair, nous l'avons montré dans notre séminaire, en raison de son expérience personnelle. Néanmoins, il n'hésite pas à en interpréter au sujet l'effet, comme d'une interdiction portée par son père défunt contre sa liaison avec la dame de ses pensées.

Ceci n'est pas seulement matériellement inexact. Ce l'est aussi psychologiquement, car l'action castratrice du père, que Freud affirme ici avec une insistance qu'on pourrait croire systématique, n'a dans ce cas joué qu'un rôle de second plan. Mais l'aperception du rapport dialectique est si juste que l'interprétation de Freud portée à ce moment déclenche la levée décisive des symboles mortifères qui lient narcissiquement le sujet à la fois à son père mort et à la dame idéalisée, leurs deux images se soutenant, dans une équivalence caractéristique de l'obsessionnel, l'une de l'agressivité fantasmatique qui la perpétue, l'autre du culte mortifiant qui la transforme en idole.

De même, est-ce en reconnaissant la subjectivation forcée de la dette [1] obsessionnelle dont son patient joue la pression jusqu'au délire, dans le scénario, trop parfait à en exprimer les termes

1. Équivalent pour nous ici du terme *Zwangsbefürchtung* qu'il faut décomposer sans rien perdre des ressources sémantiques de la langue allemande.

imaginaires pour que le sujet tente même de le réaliser, de la restitution vaine, que Freud arrive à son but : soit à lui faire retrouver dans l'histoire de l'indélicatesse de son père, de son mariage avec sa mère, de la fille « pauvre, mais jolie », de ses amours blessées, de la mémoire ingrate à l'ami salutaire, — avec la constellation fatidique, qui présida à sa naissance même, la béance impossible à combler de la dette symbolique dont sa névrose est le protêt.

Nulle trace ici d'un recours au spectre ignoble de je ne sais quelle « peur » originelle, ni même à un masochisme pourtant facile à agiter, moins encore à ce contre-forçage obsessionnel que certains propagent sous le nom d'analyse des défenses. Les résistances elles-mêmes, je l'ai montré ailleurs, sont utilisées aussi longtemps qu'on le peut dans le sens du progrès du discours. Et quand il faut y mettre un terme, c'est à leur céder qu'on y vient.

Car c'est ainsi que l'homme aux rats arrive à introduire dans sa subjectivité sa médiation véritable sous la forme transférentielle de la fille imaginaire qu'il donne à Freud pour en recevoir de lui l'alliance, et qui dans un rêve-clef lui dévoile son vrai visage : celui de la mort qui le regarde de ses yeux de bitume.

Aussi bien si c'est avec ce pacte symbolique que sont tombées chez le sujet les ruses de sa servitude, la réalité ne lui aura pas fait défaut pour combler ces épousailles, et la note en guise d'épitaphe qu'en 1923 Freud dédie à ce jeune homme qui, dans le risque de la guerre, a trouvé « la fin de tant de jeunes gens de valeur sur lesquels on pouvait fonder tant d'espoirs », concluant le cas avec la rigueur du destin, l'élève à la beauté de la tragédie.

Pour savoir comment répondre au sujet dans l'analyse, la méthode est de reconnaître d'abord la place où est son *ego*, cet *ego* que Freud lui-même a défini comme *ego* formé d'un nucleus verbal, autrement dit de savoir par qui et pour qui le sujet pose *sa question*. Tant qu'on ne le saura pas, on risquera le contresens sur le désir qui y est à reconnaître et sur l'objet à qui s'adresse ce désir.

L'hystérique captive cet objet dans une intrigue raffinée et son *ego* est dans le tiers par le médium de qui le sujet jouit de cet objet où sa question s'incarne. L'obsessionnel entraîne dans

la cage de son narcissisme les objets où sa question se répercute dans l'alibi multiplié de figures mortelles et, domptant leur haute voltige, en adresse l'hommage ambigu vers la loge où lui-même a sa place, celle du maître qui ne peut se voir.

*Trahit sua quemque voluptas*; l'un s'identifie au spectacle, et l'autre donne à voir.

Pour le premier sujet, vous avez à lui faire reconnaître où se situe son action, pour qui le terme d'*acting out* prend son sens littéral puisqu'il agit hors de lui-même. Pour l'autre, vous avez à vous faire reconnaître dans le spectateur, invisible de la scène, à qui l'unit la médiation de la mort.

C'est donc toujours dans le rapport du *moi* du sujet au *je* de son discours, qu'il vous faut comprendre le sens du discours pour désaliéner le sujet.

Mais vous ne sauriez y parvenir si vous vous en tenez à l'idée que le *moi* du sujet est identique à la présence qui vous parle.

Cette erreur est favorisée par la terminologie de la topique qui ne tente que trop la pensée objectivante, en lui permettant de glisser du *moi* défini comme le système perception-conscience, c'est-à-dire comme le système des objectivations du sujet, au *moi* conçu comme corrélatif d'une réalité absolue, et ainsi d'y retrouver, en un singulier retour du refoulé de la pensée psychologiste, la « fonction du réel » à quoi un Pierre Janet ordonne ses conceptions.

Un tel glissement ne s'est opéré que faute de reconnaître que dans l'œuvre de Freud la topique de l'*ego*, de l'*id* et du *superego* est subordonnée à la métapsychologie dont il promeut les termes à la même époque et sans laquelle elle perd son sens. Ainsi s'est-on engagé dans une orthopédie psychologique qui n'a pas fini de porter ses fruits.

Michaël Balint a analysé d'une façon tout à fait pénétrante les effets intriqués de la théorie et de la technique dans la genèse d'une nouvelle conception de l'analyse, et il ne trouve pas mieux pour en indiquer l'issue que le mot d'ordre qu'il emprunte à Rickman, de l'avènement d'une *Two-body psychology*.

On ne saurait mieux dire en effet. L'analyse devient la relation de deux corps entre lesquels s'établit une communication fantasmatique où l'analyste apprend au sujet à se saisir comme objet; la subjectivité n'y est admise que dans la parenthèse de l'illusion

et la parole y est mise à l'index d'une recherche du vécu qui en devient le but suprême, mais le résultat dialectiquement nécessaire en apparaît dans le fait que la subjectivité du psychanalyste étant délivrée de tout frein, laisse le sujet livré à toutes les intimations de sa parole.

La topique intra-subjective une fois entifiée se réalise en effet dans la division du travail entre les sujets en présence. Et cet usage détourné de la formule de Freud que tout ce qui est de l'*id* doit devenir de l'*ego*, apparaît sous une forme démystifiée; le sujet transformé en un *cela* a à se conformer à un *ego* où l'analyste n'aura pas de peine à reconnaître son allié, puisque c'est de son propre *ego* qu'en vérité il s'agit.

C'est bien ce processus qui s'exprime dans mainte formulation théorique du *splitting* de l'*ego* dans l'analyse. La moitié de *l'ego* du sujet passe de l'autre côté du mur qui sépare l'analysé de l'analyste, puis la moitié de la moitié, et ainsi de suite, en une procession asymptotique qui ne parviendra pourtant pas à annuler, si loin qu'elle soit poussée dans l'opinion où le sujet sera venu de lui-même, toute marge d'où il puisse revenir sur l'aberration de l'analyse.

Mais comment le sujet d'une analyse axée sur le principe que toutes ses formulations sont des systèmes de défense, pourrait-il être défendu contre la désorientation totale où ce principe laisse la dialectique de l'analyste?

L'interprétation de Freud, dont le procédé dialectique apparaît si bien dans l'observation de Dora, ne présente pas ces dangers, car, lorsque les préjugés de l'analyste (c'est-à-dire son contre-transfert, terme dont l'emploi correct à notre gré ne saurait être étendu au-delà des raisons dialectiques de l'erreur), l'ont fourvoyé dans son intervention, il le paie aussitôt de son prix par un transfert négatif. Car celui-ci se manifeste avec une force d'autant plus grande qu'une telle analyse a déjà engagé plus loin le sujet dans une reconnaissance authentique, et il s'ensuit habituellement la rupture.

C'est bien ce qui est arrivé dans le cas de Dora, en raison de l'acharnement de Freud à vouloir lui faire reconnaître l'objet caché de son désir en cette personne de M. K. où les préjugés constituants de son contre-transfert l'entraînaient à voir la promesse de son bonheur.

Sans doute Dora était-elle elle-même feintée en cette relation,

mais elle n'en a pas moins vivement ressenti que Freud le fût avec elle. Mais quand elle revient le voir, après le délai de quinze mois où s'inscrit le chiffre fatidique de son « temps pour comprendre », on la sent entrer dans la voie d'une feinte d'avoir feint, et la convergence de cette feinte au second degré, avec l'intention agressive que Freud lui impute non sans exactitude certes, mais sans en reconnaître le véritable ressort, nous présente l'ébauche de la complicité intersubjective qu'une « analyse des résistances » forte de ses droits, eût pu entre eux perpétuer. Nul doute qu'avec les moyens qui nous sont maintenant offerts par notre progrès technique, l'erreur humaine eût pu se proroger au-delà des limites où elle devient diabolique.

Tout ceci n'est pas de notre cru, car Freud lui-même a reconnu après coup la source préjudicielle de son échec dans la méconnaissance où il était alors lui-même de la position homosexuelle de l'objet visé par le désir de l'hystérique.

Sans doute tout le procès qui a abouti à cette tendance actuelle de la psychanalyse remonte-t-il, et d'abord, à la mauvaise conscience que l'analyste a prise du miracle opéré par sa parole. Il interprète le symbole, et voici que le symptôme, qui l'inscrit en lettres de souffrance dans la chair du sujet, s'efface. Cette thaumaturgie est malséante à nos coutumes. Car enfin nous sommes des savants et la magie n'est pas une pratique défendable. On s'en décharge en imputant au patient une pensée magique. Bientôt nous allons prêcher à nos malades l'Évangile selon Lévy-Bruhl. En attendant, nous voici redevenus des penseurs, et voici aussi rétablies ces justes distances qu'il faut savoir garder avec les malades et dont on avait sans doute un peu vite abandonné la tradition si noblement exprimée dans ces lignes de Pierre Janet sur les petites capacités de l'hystérique comparées à nos hauteurs. « Elle ne comprend rien à la science, nous confie-t-il parlant de la pauvrette, et ne s'imagine pas qu'on puisse s'y intéresser... Si l'on songe à l'absence de contrôle qui caractérise leur pensée, au lieu de se scandaliser de leurs mensonges, qui sont d'ailleurs très naïfs, on s'étonnera plutôt qu'il y en ait encore tant d'honnêtes, etc. »

Ces lignes, pour représenter le sentiment auquel sont revenus maints de ces analystes de nos jours qui condescendent à parler au malade « son langage », peuvent nous servir à comprendre ce

qui s'est passé entre-temps. Car si Freud avait été capable de les signer, comment aurait-il pu entendre comme il l'a fait la vérité incluse aux historiettes de ses premiers malades, voire déchiffrer un sombre délire comme celui de Schreber jusqu'à l'élargir à la mesure de l'homme éternellement enchaîné à ses symboles?

Notre raison est-elle si faible que de ne pas se reconnaître égale dans la méditation du discours savant et dans l'échange premier de l'objet symbolique, et de n'y pas retrouver la mesure identique de sa ruse originelle?

Va-t-il falloir rappeler ce que vaut l'aune de la « pensée », aux praticiens d'une expérience qui en rapproche l'occupation plutôt d'un érotisme intestin que d'un équivalent de l'action?

Faut-il que celui qui vous parle vous témoigne qu'il n'a pas, quant à lui, besoin de recourir à la pensée, pour comprendre que s'il vous parle en ce moment de la parole, c'est en tant que nous avons en commun une technique de la parole qui vous rend aptes à l'entendre quand il vous en parle, et qui le dispose à s'adresser à travers vous à ceux qui n'y entendent rien?

Sans doute avons-nous à tendre l'oreille au non-dit qui gîte dans les trous du discours, mais ceci n'est pas à entendre comme de coups qu'on frapperait derrière le mur.

Car pour ne plus nous occuper dès lors, comme l'on s'en targue, que de ces bruits, il faut convenir que nous ne nous sommes pas mis dans les conditions les plus propices à en déchiffrer le sens : comment, sans mettre bille-en-tête de le comprendre, traduire ce qui n'est pas de soi langage? Ainsi menés à en faire appel au sujet, puisque après tout c'est à son actif que nous avons à faire virer ce comprendre, nous le mettrons avec nous dans le pari, lequel est bien que nous le comprenons, et attendons qu'un retour nous fasse gagnants tous les deux. Moyennant quoi, à poursuivre ce train de navette, il apprendra fort simplement à battre lui-même la mesure, forme de suggestion qui en vaut bien une autre, c'est-à-dire que comme en toute autre on ne sait qui donne la marque. Le procédé est reconnu pour assez sûr quand il s'agit d'aller au trou [1].

A mi-chemin de cet extrême, la question est posée : la psycha-

1. Deux paragraphes récrits (1966).

nalyse reste-t-elle une relation dialectique où le non-agir de l'analyste guide le discours du sujet vers la réalisation de sa vérité, ou se réduira-t-elle à une relation fantasmatique où « deux abîmes se frôlent » sans se toucher jusqu'à épuisement de la gamme des régressions imaginaires, — à une sorte de *bundling* [1], poussé à ses limites suprêmes en fait d'épreuve psychologique ?

En fait, cette illusion qui nous pousse à chercher la réalité du sujet au-delà du mur du langage est la même par laquelle le sujet croit que sa vérité est en nous déjà donnée, que nous la connaissons à l'avance, et c'est aussi bien par là qu'il est béant à notre intervention objectivante.

Sans doute n'a-t-il pas, quant à lui, à répondre de cette erreur subjective qui, avouée ou non dans son discours, est immanente au fait qu'il est entré dans l'analyse, et qu'il en a conclu le pacte principiel. Et l'on saurait d'autant moins négliger la subjectivité de ce moment que nous y trouvons la raison de ce qu'on peut appeler les effets constituants du transfert en tant qu'ils se distinguent par un indice de réalité des effets constitués qui leur succèdent [2].

Freud, rappelons-le, touchant les sentiments qu'on rapporte au transfert, insistait sur la nécessité d'y distinguer un facteur de réalité, et ce serait, concluait-il, abuser de la docilité du sujet que de vouloir le persuader en tous les cas que ces sentiments sont une simple répétition transférentielle de la névrose. Dès lors, comme ces sentiments réels se manifestent comme primaires et que le charme propre de nos personnes reste un facteur aléatoire, il peut sembler qu'il y ait là quelque mystère.

Mais ce mystère s'éclaircit à l'envisager dans la phénoménolo-

1. On désigne, sous ce terme, la coutume d'origine celtique et encore en usage dans certaines sectes bibliques en Amérique, qui permet aux fiancés, et même à l'hôte de passage conjoint à la jeune fille de la maison, de coucher ensemble dans le même lit, à la condition qu'ils gardent leurs vêtements. Le mot tire son sens de ce que la jeune fille est ordinairement empaquetée dans des draps. (Quincey en parle. Cf. aussi le livre d'Aurand le Jeune sur cette pratique dans la secte des Amish.) Ainsi le mythe de Tristan et Yseut, voire le complexe qu'il représente, parrainerait désormais le psychanalyste dans sa quête de l'âme promise à des épousailles mystifiantes par la voie de l'exténuation de ses fantasmes instinctuels.

2. On trouve donc là défini ce que nous avons désigné dans la suite comme le support du transfert : nommément le sujet-supposé-savoir (1966).

gie du sujet, en tant que le sujet se constitue dans la recherche de la vérité. Il n'est que de recourir aux données traditionnelles que les bouddhistes nous fourniront, s'ils ne sont pas les seuls, pour reconnaître dans cette forme du transfert l'erreur propre de l'existence, et sous trois chefs dont ils font le compte ainsi : l'amour, la haine et l'ignorance. C'est donc comme contre-effet du mouvement analytique que nous comprendrons leur équivalence dans ce qu'on appelle un transfert positif à l'origine, — chacun trouvant à s'éclairer des deux autres sous cet aspect existentiel, si l'on n'excepte pas le troisième généralement omis pour sa proximité du sujet.

Nous évoquons ici l'invective par où nous prenait à témoin du manque de retenue dont faisait preuve un certain travail (déjà trop cité par nous) dans son objectivation insensée du jeu des instincts dans l'analyse, quelqu'un, dont on reconnaîtra la dette à notre endroit par l'usage conforme qu'il y faisait du terme de *réel*. C'est en ces mots en effet qu'il « libérait », comme on dit, « son cœur » : « Il est grand temps que finisse cette escroquerie qui tend à faire croire qu'il se passe dans le traitement quoi que ce soit de réel. » Laissons de côté ce qu'il en est advenu, car hélas! si l'analyse n'a pas guéri le vice oral du chien dont parle l'Écriture, son état est pire qu'avant : c'est le vomissement des autres qu'il ravale.

Car cette boutade n'était pas mal orientée, cherchant en effet la distinction, jamais produite encore dans l'analyse, de ces registres élémentaires dont nous avons depuis posé le fondement dans les termes : du symbolique, de l'imaginaire et du réel.

La réalité en effet dans l'expérience analytique reste souvent voilée sous des formes négatives, mais il n'est pas trop malaisé de la situer.

Elle se rencontre, par exemple, dans ce que nous réprouvons habituellement comme interventions actives; mais ce serait une erreur que d'en définir par là la limite.

Car il est clair, d'autre part, que l'abstention de l'analyste, son refus de répondre, est un élément de la réalité dans l'analyse. Plus exactement, c'est dans cette négativité en tant qu'elle est pure, c'est-à-dire détachée de tout motif particulier, que réside la jointure entre le symbolique et le réel. Ce qui se comprend en

ceci que ce non-agir est fondé sur notre savoir affirmé du principe que tout ce qui est réel est rationnel, et sur le motif qui s'ensuit que c'est au sujet qu'il appartient de retrouver sa mesure.

Il reste que cette abstention n'est pas soutenue indéfiniment; quand la question du sujet a pris forme de vraie parole, nous la sanctionnons de notre réponse, mais aussi avons-nous montré qu'une vraie parole contient déjà sa réponse et que seulement nous doublons de notre lai son antienne. Qu'est-ce à dire? Sinon que nous ne faisons rien que donner à la parole du sujet sa ponctuation dialectique.

On voit dès lors l'autre moment où le symbolique et le réel se conjoignent, et nous l'avions déjà marqué théoriquement : dans la fonction du. temps, et ceci vaut que nous nous arrêtions un moment sur les effets techniques du temps.

Le temps joue son rôle dans la technique sous plusieurs incidences.

Il se présente dans la durée totale de l'analyse d'abord, et implique le sens à donner au terme de l'analyse, qui est la question préalable à celle des signes de sa fin. Nous toucherons au problème de la fixation de son terme. Mais d'ores et déjà, il est clair que cette durée ne peut être anticipée pour le sujet que comme indéfinie.

Ceci pour deux raisons, qu'on ne peut distinguer que dans la perspective dialectique :

— l'une qui tient aux limites de notre champ et qui confirme notre propos sur la définition de ses confins : nous ne pouvons prévoir du sujet quel sera son *temps pour comprendre*, en tant qu'il inclut un facteur psychologique qui nous échappe comme tel;

— l'autre qui est proprement du sujet et par où la fixation d'un terme équivaut à une projection spatialisante, où il se trouve d'ores et déjà aliéné à lui-même : du moment que l'échéance de sa vérité peut être prévue, quoi qu'il puisse en advenir dans l'intersubjectivité intervallaire, c'est que la vérité est déjà là, c'est-à-dire que nous rétablissons dans le sujet son mirage originel en tant qu'il place en nous sa vérité et qu'en le sanctionnant de notre autorité, nous installons son analyse en une aberration, qui sera impossible à corriger dans ses résultats.

C'est bien ce qui s'est passé dans le cas célèbre de l'homme aux loups, dont l'importance exemplaire a été si bien comprise par Freud qu'il y reprend appui dans son article sur l'analyse finie ou indéfinie [1].

La fixation anticipée d'un terme, première forme d'intervention active, inaugurée *(proh pudor!)* par Freud lui-même, quelle que soit la sûreté divinatoire (au sens propre du terme) [2], dont puisse faire preuve l'analyste à suivre son exemple, laissera toujours le sujet dans l'aliénation de sa vérité.

Aussi bien en trouvons-nous la confirmation en deux faits du cas de Freud :

Premièrement, l'homme aux loups, — malgré tout le faisceau de preuves démontrant l'historicité de la scène primitive, malgré la conviction qu'il manifeste à son endroit, imperturbable aux mises en doute méthodiques dont Freud lui impose l'épreuve —, jamais n'arrive pourtant à en intégrer sa remémoration dans son histoire.

Deuxièmement, l'homme aux loups démontre ultérieurement son aliénation de la façon la plus catégorique, sous une forme paranoïde.

Il est vrai qu'ici se mêle un autre facteur, par où la réalité intervient dans l'analyse, à savoir le don d'argent dont nous nous réservons de traiter ailleurs la valeur symbolique, mais dont la portée déjà s'indique dans ce que nous avons évoqué du lien de la parole au don constituant de l'échange primitif. Or ici le don d'argent est renversé par une initiative de Freud où nous pouvons reconnaître, autant qu'à son insistance à revenir sur ce cas, la subjectivation non résolue en lui des problèmes que ce cas laisse en suspens. Et personne ne doute que ç'ait été là un facteur déclen-

1. Car c'est là la traduction correcte des deux termes qu'on a traduits, avec cette infaillibilité dans le contresens que nous avons déjà signalée, par « analyse terminée et analyse interminable ».

2. Cf. Aulu-Gelle, *Nuits attiques*, II, 4 : « Dans un procès, quand il s'agit de qui sera chargé de l'accusation, et que deux ou plusieurs personnes demandent à se faire inscrire pour ce ministère, le jugement par lequel le tribunal nomme l'accusateur s'appelle divination... Ce mot vient de ce que l'accusateur et l'accusé étant deux choses corrélatives, et qui ne peuvent subsister l'un sans l'autre, et l'espèce de jugement dont il s'agit ici présentant un accusé sans accusateur, il faut recourir à la divination pour trouver ce que la cause ne donne pas, ce qu'elle laisse encore inconnu, c'est-à-dire l'accusateur. »

chant de la psychose, au reste sans savoir dire trop bien pourquoi.

Ne comprend-on pas pourtant qu'admettre un sujet à être nourri aux frais du prytanée de la psychanalyse (car c'est d'une collecte du groupe qu'il tenait sa pension) au titre du service à la science rendu par lui en tant que cas, c'est aussi l'instituer décisivement dans l'aliénation de sa vérité ?

Les matériaux du supplément d'analyse où le malade est confié à Ruth Mac Brunswick illustrent la responsabilité du traitement antérieur, en démontrant nos propos sur les places respectives de la parole et du langage dans la médiation psychanalytique.

Bien plus c'est dans leur perspective qu'on peut saisir comment Ruth Mac Brunswick ne s'est en somme pas du tout mal repérée dans sa position délicate à l'endroit du transfert. (On se souviendra du mur même de notre métaphore en tant qu'il figure dans l'un des rêves, les loups du rêve-clef s'y montrant avides de le tourner...) Notre séminaire sait tout cela et les autres pourront s'y exercer [1].

Nous voulons en effet toucher un autre aspect particulièrement brûlant dans l'actualité, de la fonction du temps dans la technique. Nous voulons parler de la durée de la séance.

Ici il s'agit encore d'un élément qui appartient manifestement à la réalité, puisqu'il représente notre temps de travail, et sous cet angle, il tombe sous le chef d'une réglementation professionnelle qui peut être tenue pour prévalente.

Mais ses incidences subjectives ne sont pas moins importantes. Et d'abord pour l'analyste. Le caractère tabou sous lequel on l'a produit dans de récents débats prouve assez que la subjectivité du groupe est fort peu libérée à son égard, et le caractère scrupuleux, pour ne pas dire obsessionnel, que prend pour certains sinon pour la plupart, l'observation d'un standard dont les variations historiques et géographiques ne semblent au reste inquiéter personne, est bien le signe de l'existence d'un problème qu'on est d'autant moins disposé à aborder qu'on sent qu'il entraînerait fort loin dans la mise en question de la fonction de l'analyste.

Pour le sujet en analyse, d'autre part, on n'en saurait méconnaître l'importance. L'inconscient, profère-t-on sur un ton d'autant plus entendu qu'on est moins capable de justifier ce qu'on veut dire,

1. Deux paragraphes récrits (1966).

l'inconscient demande du temps pour se révéler. Nous en sommes bien d'accord. Mais nous demandons quelle est sa mesure? Est-ce celle de l'univers de la précision, pour employer l'expression de M. Alexandre Koyré? Sans doute nous vivons dans cet univers, mais son avènement pour l'homme est de date récente, puisqu'il remonte exactement à l'horloge de Huyghens, soit à l'an 1659, et le malaise de l'homme moderne n'indique pas précisément que cette précision soit pour lui un facteur de libération. Ce temps de la chute des graves est-il sacré comme répondant au temps des astres en tant que posé dans l'éternel par Dieu qui, comme Lichtenberg nous l'a dit, remonte nos cadrans solaires? Peut-être en prendrons-nous quelque meilleure idée en comparant le temps de la création d'un objet symbolique et le moment d'inattention où nous le laissons choir?

Quoi qu'il en soit, si le travail de nôtre fonction durant ce temps reste problématique, nous croyons avoir assez mis en évidence la fonction du travail dans ce qu'y réalise le patient.

Mais la réalité, quelle qu'elle soit, de ce temps en prend dès lors une valeur locale, celle d'une réception du produit de ce travail.

Nous jouons un rôle d'enregistrement, en assumant la fonction fondamentale en tout échange symbolique, de recueillir ce que *do kamo*, l'homme dans son authenticité, appelle la parole qui dure.

Témoin pris à partie de la sincérité du sujet, dépositaire du procès-verbal de son discours, référence de son exactitude, garant de sa droiture, gardien de son testament, tabellion de ses codicilles, l'analyste participe du scribe.

Mais il reste le maître de la vérité dont ce discours est le progrès. C'est lui, avant tout, qui en ponctue, avons-nous dit, la dialectique. Et ici, il est appréhendé comme juge du prix de ce discours. Ceci comporte deux conséquences.

La suspension de la séance ne peut pas ne pas être éprouvée par le sujet comme une ponctuation dans son progrès. Nous savons comment il en calcule l'échéance pour l'articuler à ses propres délais, voire à ses échappatoires, comment il l'anticipe en le soupesant à la façon d'une arme, en la guettant comme un abri.

C'est un fait qu'on constate bien dans la pratique des textes des écritures symboliques, qu'il s'agisse de la Bible ou des canoniques chinois : l'absence de ponctuation y est une source d'ambiguïté, la

ponctuation posée fixe le sens, son changement le renouvelle ou le bouleverse, et, fautive, elle équivaut à l'altérer.

L'indifférence avec laquelle la coupure du *timing* interrompt les moments de hâte dans le sujet, peut être fatale à la conclusion vers quoi se précipitait son disours, voire y fixer un malentendu, sinon donner prétexte à une ruse rétorsive.

Les débutants semblent plus frappés des effets de cette incidence, ce qui des autres fait penser qu'ils en subissent la routine.

Certes la neutralité que nous manifestons à appliquer strictement cette règle maintient la voie de notre non-agir.

Mais ce non-agir a sa limite, ou bien il n'y aurait pas d'intervention : et pourquoi la rendre impossible en ce point, ainsi privilégié?

Le danger que ce point prenne valeur obsessionnelle chez l'analyste, est simplement qu'il prête à la connivence du sujet : non pas seulement ouverte à l'obsessionnel, mais chez lui prenant vigueur spéciale, justement de son sentiment du travail. On sait la note de travail forcé qui chez ce sujet enveloppe jusqu'à ses loisirs.

Ce sens est soutenu par sa relation subjective au maître en tant que c'est sa mort qu'il attend.

L'obsessionnel manifeste en effet une des attitudes que Hegel n'a pas développées dans sa dialectique du maître et de l'esclave. L'esclave s'est dérobé devant le risque de la mort, où l'occasion de la maîtrise lui était offerte dans une lutte de pur prestige. Mais puisqu'il sait qu'il est mortel, il sait aussi que le maître peut mourir. Dès lors, il peut accepter de travailler pour le maître et de renoncer à la jouissance entre-temps : et, dans l'incertitude du moment où arrivera la mort du maître, il attend.

Telle est la raison intersubjective tant du doute que de la procrastination qui sont des traits de caractère chez l'obsessionnel.

Cependant tout son travail s'opère sous le chef de cette intention, et devient de ce chef doublement aliénant. Car non seulement l'œuvre du sujet lui est dérobée par un autre, ce qui est la relation constituante de tout travail, mais la reconnaissance par le sujet de sa propre essence dans son œuvre où ce travail trouve sa raison, ne lui échappe pas moins, car lui-même « n'y est pas », il est dans le moment anticipé de la mort du maître, à partir de quoi il vivra, mais en attendant quoi il s'identifie à lui comme mort, et ce moyennant quoi il est lui-même déjà mort.

Néanmoins il s'efforce à tromper le maître par la démonstration des bonnes intentions manifestées dans son travail. C'est ce que les bons enfants du catéchisme analytique expriment dans leur rude langage en disant que l'*ego* du sujet cherche à séduire son *super-ego*.

Cette formulation intra-subjective se démystifie immédiatement à la comprendre dans la relation analytique, où le *working through* du sujet est en effet utilisé pour la séduction de l'analyste.

Ce n'est pas par hasard non plus que, dès que le progrès dialectique approche de la mise en cause des intentions de l'*ego* chez nos sujets, le fantasme de la mort de l'analyste, souvent ressenti sous la forme d'une crainte, voire d'une angoisse, ne manque jamais de se produire.

Et le sujet de repartir dans une élaboration encore plus démonstrative de sa « bonne volonté ».

Comment douter, dès lors, de l'effet de quelque dédain marqué par le maître pour le produit d'un tel travail? La résistance du sujet peut s'en trouver absolument déconcertée.

De ce moment, son alibi jusqu'alors inconscient commence à se découvrir pour lui, et on le voit rechercher passionnément la raison de tant d'efforts.

Nous n'en dirions pas tant si nous n'étions pas convaincu qu'à expérimenter en un moment, venu à sa conclusion, de notre expérience, ce qu'on a appelé nos séances courtes, nous avons pu faire venir au jour chez tel sujet mâle, des fantasmes de grossesse anale avec le rêve de sa résolution par césarienne, dans un délai où autrement nous en aurions encore été à écouter ses spéculations sur l'art de Dostoïewski.

Au reste nous ne sommes pas là pour défendre ce procédé, mais pour montrer qu'il a un sens dialectique précis dans son application technique [1].

Et nous ne sommes pas seul à avoir fait la remarque qu'il rejoint à la limite la technique qu'on désigne sous le nom de *zen*, et qui est appliquée comme moyen de révélation du sujet dans l'ascèse traditionnelle de certaines écoles extrême-orientales.

1. Pierre de rebut ou pierre d'angle, notre fort est de n'avoir pas cédé sur ce point (1966).

Sans aller jusqu'aux extrêmes où se porte cette technique, puisqu'ils seraient contraires à certaines des limitations que la nôtre s'impose, une application discrète de son principe dans l'analyse nous paraît beaucoup plus admissible que certains modes dits d'analyse des résistances, pour autant qu'elle ne comporte en elle-même aucun danger d'aliénation du sujet.

Car elle ne brise le discours que pour accoucher la parole.

Nous voici donc au pied du mur, au pied du mur du langage. Nous y sommes à notre place, c'est-à-dire du même côté que le patient, et c'est sur ce mur, qui est le même pour lui et pour nous, que nous allons tenter de répondre à l'écho de sa parole.

Au-delà de ce mur, il n'y a rien qui ne soit pour nous ténèbres extérieures. Est-ce à dire que nous soyons entièrement maîtres de la situation? Certainement pas, et Freud là-dessus nous a légué son testament sur la réaction thérapeutique négative.

La clef de ce mystère, dit-on, est dans l'instance d'un masochisme primordial, soit dans une manifestation à l'état pur de cet instinct de mort dont Freud nous a proposé l'énigme à l'apogée de son expérience.

Nous ne pouvons en faire fi, pas plus que nous ne pourrons ici ajourner son examen.

Car nous remarquerons que se conjoignent dans un même refus de cet achèvement de la doctrine, ceux qui mènent l'analyse autour d'une conception de l'*ego* dont nous avons dénoncé l'erreur, et ceux qui, comme Reich, vont si loin dans le principe d'aller chercher au-delà de la parole l'ineffable expression organique, que pour, comme lui, la délivrer de son armure, ils pourraient comme lui symboliser dans la superposition des deux formes vermiculaires dont on peut voir dans son livre de *l'analyse du caractère* le stupéfiant schéma, l'induction orgasmique qu'ils attendent comme lui de l'analyse.

Conjonction qui nous laissera sans doute augurer favorablement de la rigueur des formations de l'esprit, quand nous aurons montré le rapport profond qui unit la notion de l'instinct de mort aux problèmes de la parole.

La notion de l'instinct de mort, pour si peu qu'on la considère, se propose comme ironique, son sens devant être cherché dans la conjonction de deux termes contraires : l'instinct en effet dans

son acception la plus compréhensive est la loi qui règle dans sa succession un cycle de comportement pour l'accomplissement d'une fonction vitale, et la mort apparaît d'abord comme la destruction de la vie.

Pourtant la définition que Bichat, à l'orée de la biologie, a donnée de la vie comme de l'ensemble des forces qui résistent à la mort, non moins que la conception la plus moderne que nous en trouvons chez un Cannon dans la notion de l'homéostase, comme fonction d'un système entretenant son propre équilibre, — sont là pour nous rappeler que vie et mort se composent en une relation polaire au sein même de phénomènes qu'on rapporte à la vie.

Dès lors la congruence des termes contrastés de l'instinct de mort aux phénomènes de répétition auxquels l'explication de Freud les rapporte en effet sous la qualification de l'automatisme, ne devrait pas faire de difficultés, s'il s'agissait là d'une notion biologique.

Chacun sent bien qu'il n'en est rien, et c'est là ce qui fait buter maints d'entre nous sur son problème. Le fait que beaucoup s'arrêtent à l'incompatibilité apparente de ces termes peut même retenir notre attention en ce qu'il manifeste une innocence dialectique que déconcerterait sans doute le problème classiquement posé à la sémantique dans l'énoncé déterminatif : un hameau sur le Gange, par quoi l'esthétique hindoue illustre la deuxième forme des résonances du langage [1].

Il faut aborder en effet cette notion par ses résonances dans ce que nous appellerons la poétique de l'œuvre freudienne, première voie d'accès pour en pénétrer le sens, et dimension essentielle à en comprendre la répercussion dialectique des origines de l'œuvre à l'apogée qu'elle y marque. Il faut se souvenir, par exemple, que Freud nous témoigne avoir trouvé sa vocation médicale dans l'appel entendu d'une lecture publique du fameux *Hymne à la nature* de Gœthe, soit dans ce texte retrouvé par un ami où le poète au déclin de sa vie a accepté de reconnaître un enfant putatif des plus jeunes effusions de sa plume.

A l'autre extrême de la vie de Freud, nous trouvons dans l'article sur l'analyse en tant que finie et indéfinie, la référence expresse

1. C'est la forme appelée Laksanalaksana.

de sa nouvelle conception au conflit des deux principes auxquels Empédocle d'Agrigente, au v[e] siècle avant Jésus-Christ, soit dans l'indistinction présocratique de la nature et de l'esprit, soumettait les alternances de la vie universelle.

Ces deux faits nous sont une suffisante indication qu'il s'agit là d'un mythe de la dyade dont la promotion dans Platon est au reste évoquée dans l'*Au-delà du principe du plaisir*, mythe qui ne peut se comprendre dans la subjectivité de l'homme moderne qu'en l'élevant à la négativité du jugement où il s'inscrit.

C'est-à-dire que de même que l'automatisme de répétition qu'on méconnaît tout autant à vouloir en diviser les termes, ne vise rien d'autre que la temporalité historisante de l'expérience du transfert, de même l'instinct de mort exprime essentiellement la limite de la fonction historique du sujet. Cette limite est la mort, non pas comme échéance éventuelle de la vie de l'individu, ni comme certitude empirique du sujet, mais selon la formule qu'en donne Heidegger, comme « possibilité absolument propre, inconditionnelle, indépassable, certaine et comme telle indéterminée du sujet », entendons-le du sujet défini par son historicité.

En effet cette limite est à chaque instant présente en ce que cette histoire a d'achevé. Elle représente le passé sous sa forme réelle, c'est-à-dire non pas le passé physique dont l'existence est abolie, ni le passé épique tel qu'il s'est parfait dans l'œuvre de mémoire, ni le passé historique où l'homme trouve le garant de son avenir, mais le passé qui se manifeste renversé dans la répétition[1].

Tel est le mort dont la subjectivité fait son partenaire dans la triade que sa médiation institue dans le conflit universel de *Philia*, l'amour, et de *Neikos*, la discorde.

Il n'est plus besoin dès lors de recourir à la notion périmée du masochisme primordial pour comprendre la raison des jeux répétitifs où la subjectivité fomente tout ensemble la maîtrise de sa déréliction et la naissance du symbole.

Ce sont ces jeux d'occultation que Freud, en une intuition géniale, a produits à notre regard pour que nous y reconnaissions

1. Ces quatre mots où s'inscrit notre dernière formulation de la répétition (1966) sont substitués à un recours impropre à l' « éternel retour », qui était tout ce que nous pouvions faire entendre alors.

que le moment où le désir s'humanise est aussi celui où l'enfant naît au langage.

Nous pouvons maintenant y saisir que le sujet n'y maîtrise pas seulement sa privation en l'assumant, mais qu'il y élève son désir à une puissance seconde. Car son action détruit l'objet qu'elle fait apparaître et disparaître dans la *provocation* anticipante de son absence et de sa présence. Elle négative ainsi le champ de forces du désir pour devenir à elle-même son propre objet. Et cet objet prenant aussitôt corps dans le couple symbolique de deux jaculations élémentaires, annonce dans le sujet l'intégration diachronique de la dichotomie des phonèmes, dont le langage existant offre la structure synchronique à son assimilation; aussi bien l'enfant commence-t-il à s'engager dans le système du discours concret de l'ambiance, en reproduisant plus ou moins approximativement dans son *Fort !* et dans son *Da !* les vocables qu'il en reçoit.

*Fort ! Da !* C'est bien déjà dans sa solitude que le désir du petit d'homme est devenu le désir d'un autre, d'un *alter ego* qui le domine et dont l'objet de désir est désormais sa propre peine.

Que l'enfant s'adresse maintenant à un partenaire imaginaire ou réel, il le verra obéir également à la négativité de son discours, et son appel ayant pour effet de le faire se dérober, il cherchera dans une intimation bannissante la provocation du retour qui le ramène à son désir.

Ainsi le symbole se manifeste d'abord comme meurtre de la chose, et cette mort constitue dans le sujet l'éternisation de son désir.

Le premier symbole où nous reconnaissions l'humanité dans ses vestiges, est la sépulture, et le truchement de la mort se reconnaît en toute relation où l'homme vient à la vie de son histoire.

Seule vie qui perdure et qui soit véritable, puisqu'elle se transmet sans se perdre dans la tradition perpétuée de sujet à sujet. Comment ne pas voir de quelle hauteur elle transcende cette vie héritée par l'animal et où l'individu s'évanouit dans l'espèce, puisque aucun mémorial ne distingue son éphémère apparition de celle qui la reproduira dans l'invariabilité du type. Mises à part en effet ces mutations hypothétiques du *phylum* que doit intégrer une subjectivité que l'homme n'approche encore que du dehors, — rien, sinon les expériences où l'homme l'associe, ne distingue un rat du rat, un cheval du cheval, rien sinon ce passage inconsistant de l

vie à la mort ,— tandis qu'Empédocle se précipitant dans l'Etna, laisse à jamais présent dans la mémoire des hommes cet acte symbolique de son être-pour-la-mort.

La liberté de l'homme s'inscrit toute dans le triangle constituant de la renonciation qu'il impose au désir de l'autre par la menace de la mort pour la jouissance des fruits de son servage, — du sacrifice consenti de sa vie pour les raisons qui donnent à la vie humaine sa mesure, — et du renoncement suicide du vaincu frustrant de sa victoire le maître qu'il abandonne à son inhumaine solitude.

De ces figures de la mort, la troisième est le suprême détour par où la particularité immédiate du désir, reconquérant sa forme ineffable, retrouve dans la dénégation un triomphe dernier. Et il nous faut en reconnaître le sens, car nous avons affaire à elle. Elle n'est pas en effet une perversion de l'instinct, mais cette affirmation désespérée de la vie qui est la forme la plus pure où nous reconnaissions l'instinct de mort.

Le sujet dit : « Non! » à ce jeu de furet de l'intersubjectivité où le désir ne se fait reconnaître un moment que pour se perdre dans un vouloir qui est vouloir de l'autre. Patiemment, il soustrait sa vie précaire aux moutonnantes agrégations de l'Éros du symbole pour l'affirmer enfin dans une malédiction sans parole.

Aussi quand nous voulons atteindre dans le sujet ce qui était avant les jeux sériels de la parole, et ce qui est primordial à la naissance des symboles, nous le trouvons dans la mort, d'où son existence prend tout ce qu'elle a de sens. C'est comme désir de mort en effet qu'il s'affirme pour les autres; s'il s'identifie à l'autre, c'est en le figeant en la métamorphose de son image essentielle, et tout être par lui n'est jamais évoqué que parmi les ombres de la mort.

Dire que ce sens mortel révèle dans la parole un centre extérieur au langage, est plus qu'une métaphore et manifeste une structure. Cette structure est différente de la spatialisation de la circonférence ou de la sphère où l'on se plaît à schématiser les limites du vivant et de son milieu : elle répond plutôt à ce groupe relationnel que la logique symbolique désigne topologiquement comme un anneau.

A vouloir en donner une représentation intuitive, il semble que plutôt qu'à la superficialité d'une zone, c'est à la forme tridimen-

sionnelle d'un tore qu'il faudrait recourir, pour autant que son extériorité périphérique et son extériorité centrale ne constituent qu'une seule région [1].

Ce schéma satisfait à la circularité sans fin du processus dialectique qui se produit quand le sujet réalise sa solitude, soit dans l'ambiguïté vitale du désir immédiat, soit dans la pleine assomption de son être-pour-la-mort.

Mais l'on y peut saisir du même coup que la dialectique n'est pas individuelle, et que la question de la terminaison de l'analyse est celle du moment où la satisfaction du sujet trouve à se réaliser dans la satisfaction de chacun, c'est-à-dire de tous ceux qu'elle s'associe dans une œuvre humaine. De toutes celles qui se proposent dans le siècle, l'œuvre du psychanalyste est peut-être la plus haute parce qu'elle y opère comme médiatrice entre l'homme du souci et le sujet du savoir absolu. C'est aussi pourquoi elle exige une longue ascèse subjective, et qui ne sera jamais interrompue, la fin de l'analyse didactique elle-même n'étant pas séparable de l'engagement du sujet dans sa pratique.

Qu'y renonce donc plutôt celui qui ne peut rejoindre à son horizon la subjectivité de son époque. Car comment pourrait-il faire de son être l'axe de tant de vies, celui qui ne saurait rien de la dialectique qui l'engage avec ces vies dans un mouvement symbolique. Qu'il connaisse bien la spire où son époque l'entraîne dans l'œuvre continuée de Babel, et qu'il sache sa fonction d'interprète dans la discorde des langages. Pour les ténèbres du *mundus* autour de quoi s'enroule la tour immense, qu'il laisse à la vision mystique le soin d'y voir s'élever sur un bois éternel le serpent pourrissant de la vie.

Qu'on nous laisse rire si l'on impute à ces propos de détourner le sens de l'œuvre de Freud des assises biologiques qu'il lui eût souhaitées vers les références culturelles dont elle est parcourue. Nous ne voulons ici vous prêcher la doctrine ni du facteur *b*, par quoi l'on désignerait les unes, ni du facteur *c*, où l'on reconnaîtrait les autres. Nous avons voulu seulement vous rappeler l'*a*, *b*, *c*, méconnu de la structure du langage, et vous faire épeler à nouveau le *b-a*, *ba*, oublié, de la parole.

1. Prémisses de la topologie que nous mettons en exercice depuis cinq ans (1966).

Car, quelle recette vous guiderait-elle dans une technique qui se compose de l'une et tire ses effets de l'autre, si vous ne reconnaissiez de l'un et l'autre le champ et la fonction.

L'expérience psychanalytique a retrouvé dans l'homme l'impératif du verbe comme la loi qui l'a formé à son image. Elle manie la fonction poétique du langage pour donner à son désir sa médiation symbolique. Qu'elle vous fasse comprendre enfin que c'est dans le don de la parole [1] que réside toute la réalité de ses effets; car c'est par la voie de ce don que toute réalité est venue à l'homme et par son acte continué qu'il la maintient.

Si le domaine que définit ce don de la parole doit suffire à votre action comme à votre savoir, il suffira aussi à votre dévouement. Car il lui offre un champ privilégié.

Quand les Dévas, les hommes et les Asuras, lisons-nous au premier Brâhmana de la cinquième leçon du Bhrad-âranyaka Upanishad, terminaient leur noviciat avec Prajapâti, ils lui firent cette prière : « Parle-nous. »

« *Da*, dit Prajapâti, le dieu du tonnerre. M'avez-vous entendu ? » Et les Devas répondirent : « Tu nous as dit : *Damyata*, domptez-vous », — le texte sacré voulant dire que les puissances d'en haut se soumettent à la loi de la parole.

« *Da*, dit Prajapâti, le dieu du tonnerre. M'avez-vous entendu ? » Et les hommes répondirent : « Tu nous as dit : *Datta*, donnez », — le texte sacré voulant dire que les hommes se reconnaissent par le don de la parole.

« *Da*, dit Prajapâti, le dieu du tonnerre. M'avez-vous entendu ? » Et les Asuras répondirent : « Tu nous as dit : *Dayadhvam*, faites grâce », — le texte sacré voulant dire que les puissances d'en bas résonnent à l'invocation de la parole [2].

C'est là, reprend le texte, ce que la voix divine fait entendre dans le tonnerre : Soumission, don, grâce. *Da da da*.

Car Prajapâti à tous répond : « Vous m'avez entendu. »

1. On entend bien qu'il ne s'agit pas ici de ces « dons » qui sont toujours censés faire défaut aux novices, mais d'un ton qui leur manque en effet plus souvent qu'à leur tour.

2. Ponge écrit cela : *réson* (1966).

# *Variantes de la cure-type*

Ce titre, en pendant à un autre promouvant la rubrique encore inédite de cure-type, nous fut imparti en 1953, d'un plan dont était responsable un comité de psychanalystes. Choisis de diverses tendances, notre ami Henri Ey leur avait délégué dans l'*Encyclopédie médico-chirurgicale* pour leur ressort, la charge générale qu'il y avait reçue lui-même des méthodes thérapeutiques en psychiatrie.

Nous acceptions cet e part pour la tâche d'interroger ladite cure sur son fondement scientifique, le seul dont pût prendre effet ce que nous offrait un tel titre de référence implicite à une déviation.

Déviation trop sensible en effet : au moins croyons-nous en avoir ouvert la question, si sans doute à l'envers de l'intention de ses promoteurs.

Faut-il penser que cette question ait été résolue par le retrait de cet article, vite passé au compte, par les soins dudit comité, du renouvellement ordinaire au maintien de l'actualité en cette sorte d'ouvrage ?

Beaucoup y virent le signe de quelque précipitation, explicable en ce cas par la façon même dont une certaine majorité se trouvait définie par notre critique. (L'article parut en 1955.)

*Une question chauve-souris : l'examiner au jour.*

« Variantes de la cure-type », ce titre fait pléonasme, mais non pas simple [1] : se pointant d'une contradiction, il n'en est pas moins boiteux. Est-ce là torsion de son adresse à l'information

1. En 1966, disons que nous le tenions pour abject. Ceci qui nous sort de la gorge, nous permet de récrire plus légèrement notre premier chapitre.

médicale ? Ou bien s'agit-il d'un gauchissement intrinsèque à la question ?

Pas d'arrêt qui fait pas d'entrée à son problème, de rappeler ce qu'on pressent dans le public : à savoir que la psychanalyse n'est pas une thérapeutique comme les autres. Car la rubrique des *variantes* ne veut dire ni l'adaptation de la cure, sur des critères empiriques, ni disons-le, cliniques [1], à la *variété* des cas, ni la référence aux *variables* dont se différencie le champ de la psychanalyse, mais un souci, voire ombrageux, de pureté dans les moyens et les fins, qui laisse présager d'un statut de meilleur aloi que l'étiquette ici présentée.

Il s'agit bien d'une rigueur en quelque sorte éthique, hors de laquelle toute cure, même fourrée de connaissances psychanalytiques, ne saurait être que psychothérapie.

Cette rigueur exigerait une formalisation, nous l'entendons théorique, qui n'a guère trouvé à se satisfaire à ce jour que d'être confondue avec un formalisme pratique : soit de ce qui se fait ou bien ne se fait pas.

C'est pourquoi il n'est pas mauvais de partir de la *théorie des critères thérapeutiques* pour éclairer cette situation.

Certes l'insouciance du psychanalyste quant aux rudiments exigés pour l'emploi de la statistique, n'a d'égale que celle qui est encore d'usage en médecine. Elle est pourtant chez lui plus innocente. Car il fait moins de cas d'appréciations aussi sommaires que : « amélioré », « très amélioré », voire « guéri », étant prémuni par une discipline qui sait détacher la hâte à conclure comme un élément en lui-même questionnable.

Bien averti par Freud de regarder de près aux effets dans son expérience de ce dont le terme de *furor sanandi* annonce assez le danger, il ne tient pas tellement au bout du compte à en donner les apparences.

S'il admet donc la guérison comme bénéfice de surcroît de la cure psychanalytique, il se garde de tout abus du désir de guérir, et ceci si habituellement qu'au seul fait qu'une innovation s'y

1. Sauf à reprendre dans la structure ce qui spécifie notre « clinique » au sens qu'elle soutient encore d'un moment de naissance, moment originellement refoulé chez le médecin qui la proroge, lui-même devenant de ce moment l'enfant perdu, toujours plus. Cf. Michel Foucault, *Naissance de la Clinique*, P.U.F., 1964.

motive, il s'inquiète en son for intérieur, voire réagit au for du groupe par la question automatique à s'ériger d'un : si l'on est encore là dans la psychanalyse.

Ce trait peut paraître, en la question présente, périphérique. Mais c'est justement sa portée que de la cerner d'une ligne qui, à peine visible du dehors, fait le tenant intérieur d'un cercle, sans que celui-ci cesse pour autant de se présenter comme si rien là ne le séparait.

Dans ce silence qui est le privilège des vérités indiscutées, les psychanalystes trouvent le refuge qui les rend imperméables à tous critères autres que ceux d'une dynamique, d'une topique, d'une économie, qu'ils sont incapables de faire valoir au dehors.

Dès lors toute reconnaissance de la psychanalyse, autant comme profession que comme science, ne se propose qu'à recéler un principe d'extraterritorialité auquel il est aussi impossible au psychanalyste de renoncer que de ne pas le dénier : ce qui l'oblige à mettre toute validation de ses problèmes sous le signe de la double appartenance, et à s'armer des postures d'insaisissable qu'a la Chauve-souris de la fable.

Toute discussion sur la question présente s'engage donc par un malentendu, lequel encore se relève de se produire au contre-jour d'un paradoxe du dedans.

Ce paradoxe s'introduit bien de ce qui vient de toutes plumes, et les plus autorisées ne le démontrant pas moins, à propos des critères thérapeutiques de la psychanalyse. Que ces critères s'évanouissent à mesure même qu'on y appelle une référence théorique, est grave, quand la théorie est alléguée pour donner à la cure son statut. Plus grave, quand à cette occasion éclate que les termes les plus reçus n'y montrent soudain plus d'usage que d'indices de la carence ou d'écrans de la nullité.

Pour en prendre une idée, il suffit de se référer aux communications faites au dernier Congrès de l'Association psychanalytique internationale, réuni à Londres; elles mériteraient d'être portées au dossier dans leur totalité, et chacune intégralement [1]. On extraira de l'une d'entre elles une appréciation mesurée (la traduc-

1. Voir *International Journal of Psycho-Analysis*, 1954, n° 2 : tout le numéro.

tion est de nous) : « Il y a vingt ans [1], écrit Edward Glover, je fis circuler un questionnaire aux fins de rendre compte de ce qu'étaient les pratiques techniques réelles et les normes de travail des psychanalystes en ce pays (la Grande-Bretagne). J'obtins des réponses complètes de vingt-quatre sur vingt-neuf de nos membres praticiens. De l'examen desquelles, il transpira (*sic*) qu'il n'y avait d'accord complet que sur six des soixante-trois points soulevés. Un seul de ces six points pouvait être regardé comme fondamental, à savoir : la nécessité d'analyser le transfert; les autres se rapportaient à des matières aussi mineures que l'inopportunité d'accepter des cadeaux, le rejet de l'usage des termes techniques dans l'analyse, l'évitement des contacts sociaux, l'abstention de répondre aux questions, l'objection de principe aux conditions préalables, et, de façon assez intéressante, le paiement de toutes les séances où l'on fait défaut au rendez-vous. » Cette référence à une enquête déjà ancienne prend sa valeur de la qualité des praticiens, encore réduits à une élite, auxquels elle s'adressait. Elle n'est évoquée que pour l'urgence, devenue publique, de ce qui n'était que besoin personnel, à savoir (c'est le titre de l'article) : définir les « critères thérapeutiques de l'analyse ». L'obstacle majeur y est désigné dans des divergences théoriques fondamentales : « Nous n'avons pas besoin de regarder loin, continue-t-on, pour trouver des sociétés psychanalytiques fendues en deux (*sic*) par de telles différences, avec des groupes extrêmes professant des vues mutuellement incompatibles, les sections étant maintenues dans une union malaisée par des groupes moyens, dont les membres, comme c'est le fait de tous les éclectiques de par le monde, tirent parti de leur absence d'originalité en faisant vertu de leur éclectisme, et en prétendant, de façon implicite ou explicite, que, peu importent les divergences de principe, la vérité scientifique ne gît que dans le compromis. En dépit de cet effort des éclectiques pour sauver l'apparence d'un front uni devant le public scientifique et psychologique, il est évident que, sous certains aspects fondamentaux, les techniques mises en pratique par les groupes

1. *I.J.P.* cité, p. 95. On trouvera cet article traduit intégralement aux dernières pages du recueil de cet auteur publié sous le titre *Technique de la psychanalyse*, P. U. F., 1958.

opposés sont aussi différentes que la craie du fromage [1]. »

Aussi bien, l'auteur cité ne se fait pas d'illusion sur la chance qu'offre le Congrès plénier, auquel il s'adresse, de réduire les discordances, et ceci faute de toute critique portant sur la « supposition affectée et entretenue avec soin que ceux qui sont en fonction de participer à un tel propos partageraient, fût-ce grossièrement, les mêmes vues, parleraient le même langage technique, suivraient des systèmes identiques de diagnostic, de pronostic et de sélection des cas, pratiqueraient, fût-ce de façon approximative, les mêmes procédés techniques. *Aucune de ces prétentions ne saurait supporter un contrôle un peu serré* [2] ».

Comme il faudrait dix pages de cette Encyclopédie pour la seule bibliographie des articles et ouvrages où les autorités les moins contestées confirment un tel aveu, tout recours au sens commun des philosophes semble exclu pour y trouver quelque mesure en la question des variantes du traitement analytique. Le maintien des normes tombe de plus en plus dans l'orbe des intérêts du groupe, comme il s'avère aux U. S. A. où ce groupe représente une puissance.

Il s'agit moins alors d'un standard que de standing. Ce que nous avons appelé plus haut formalisme est ce que Glover désigne comme « perfectionnisme ». Il suffit pour s'en rendre compte de relever comment il en parle : l'analyse « y perd la mesure de ses limites », cet idéal la conduit à des critères de son opération « immotivés et dès lors hors de portée de tout contrôle », voire à une « *mystique* (le mot est en français) qui défie l'examen et se dérobe à toute discussion sensée [3]. »

Cette mystification — c'est en effet le terme technique pour désigner tout processus qui rend occulte pour le sujet l'origine des effets de sa propre action — est d'autant plus frappante que l'analyse garde une faveur qui se chevronne de sa durée, seulement d'être tenue dans une opinion assez large pour remplir sa place putative. Il y suffit que, dans les cercles des sciences humaines, on se trouve à l'attendre d'elle, lui en donner la garantie.

1. *I.J.P.*, cité, p. 95.
2. Les italiques sont de l'auteur, *I.J.P.*, p. 96.
3. *I.J.P.*, 1954, nº 2, p. 96.

Il en résulte des problèmes qui deviennent d'intérêt public dans un pays comme l'Amérique où la quantité des analystes donne à la qualité du groupe la portée d'un facteur sociologique embrayé sur le collectif.

Que le milieu tienne pour nécessaire la cohérence entre technique et théorie, n'en est pas plus rassurant pour autant.

Seule une appréhension d'ensemble des divergences, qui sache aller à leur synchronie, peut atteindre à la cause de leur discord.

Si l'on s'y essaie, on prend l'idée d'un phénomène massif de passivité, voire d'inertie subjective, dont les effets semblent s'accroître avec l'extension du mouvement.

Du moins est-ce là ce que suggère la dispersion que l'on constate, tant dans la coordination des concepts que dans leur compréhension.

De bons travaux s'efforcent de les remettre en vigueur, et paraissent prendre la voie forte d'arguer de leurs antinomies, mais c'est pour retomber dans des syncrétismes de pure fiction, qui n'excluent pas l'indifférence au faux semblant.

On en arrive à se réjouir que la faiblesse de l'invention n'ait pas permis plus de dégâts dans les concepts fondamentaux, lesquels restent ceux qu'on doit à Freud. Leur résistance à tant d'efforts pour les adultérer devient la preuve *a contrario* de leur consistance.

Ainsi du transfert qui s'avère à toute épreuve de la théorie vulgarisante, voire de l'idée vulgaire. Ce qu'il doit à la robustesse hégelienne de sa constitution : quel autre concept y a-t-il en effet à faire mieux saillir son identité à la chose, à la chose analytique en l'occasion, quand il y colle de toutes les ambiguïtés qui constituent son temps logique.

Ce fondement de temps, c'est celui dont Freud l'inaugure et que nous modulons : retour ou mémorial? D'autres s'attardent à la chose sur ce point résolu : est-elle réelle ou déréelle ? Lagache [1] questionne sur le concept : besoin de répétition ou répétition du besoin [2] ?

On saisit là que les dilemmes dont s'empêtre le praticien, pro-

1. « Le problème du transfert », *Rev. franç. Psychanal.*, 1952, 16, nº 1-2.

2. En 1966, personne qui suive notre enseignement sans y voir que le transfert, c'est l'immixtion du temps de savoir.

Ce texte, quoique récrit, suit scrupuleusement nos énoncés d'alors.

cèdent des rabais par où sa pensée fait défaut à son fait. Contradictions qui nous captivent, quand drainées en sa théorie, elles semblent forcer sa plume de quelque ἀνάγκη sémantique où se lit *ab inferiori* la dialectique de son action.

Ainsi une cohérence extérieure persiste-t-elle dans ces déviations de l'expérience analytique qui encadrent son axe, de la même rigueur dont les éclats d'un projectile, à se disperser, conservent sa trajectoire idéale au centre de gravité de la gerbe qu'ils tracent.

La condition du malentendu dont nous avons noté qu'elle entrave la psychanalyse dans la voie de sa reconnaissance, s'avère donc redoublée d'une méconnaissance interne à son propre mouvement.

C'est là que la question des variantes peut, à devoir lui faire retour de la condition d'être présentée au public médical, trouver une faveur imprévue.

Cette plateforme est étroite : elle tient tout en ce qu'une pratique qui se fonde sur l'intersubjectivité ne peut fuir ses lois, quand à vouloir se faire reconnaître elle en invoque les effets.

Peut-être l'éclair y surgirait-il suffisant de faire apparaître que l'extraterritorialité couverte dont la psychanalyse procède pour s'étendre, suggère de la traiter à la façon d'une tumeur par l'extériorisation.

Mais on ne rend justice à toute prétention qui s'enracine dans une méconnaissance qu'à l'accepter en termes crus.

La question des variantes de la cure, de se pousser ici du trait galant d'être cure-type, nous incite à n'y conserver qu'un critère, pour ce qu'il est le seul dont dispose le médecin qui y oriente son patient. Ce critère rarement énoncé d'être pris pour tautologique, nous l'écrivons : une psychanalyse, type ou non, est la cure qu'on attend d'un psychanalyste.

### *De la voie du psychanalyste à son maintien : considéré dans sa déviation.*

La remarque qui sert d'issue au chapitre précédent n'a d'évidence qu'ironique. C'est qu'à se profiler sur l'impasse apparente de la question dans son abord dogmatique, elle la réitère, à bien y

regarder et sans omettre le grain de sel, par un jugement synthétique *a priori*, à partir d'où une raison pratique pourra sans doute s'y retrouver.

Car, si la voie de la psychanalyse se met en cause en la question de ses variantes au point de ne plus se recommander que d'un type, une existence aussi précaire pose qu'un homme la maintienne et que ce soit un homme réel.

Aussi, c'est aux sollicitations exercées sur l'homme réel par l'ambiguïté de cette voie qu'on tentera de mesurer, avec l'effet qu'il en éprouve, la notion qu'il en prend. S'il poursuit sa tâche en effet dans cette ambiguïté, c'est qu'elle ne l'arrête pas plus qu'il n'est commun au plus grand nombre des pratiques humaines; mais si la question reste permanente en cette pratique particulière, de la limite à assigner à ses variantes, c'est qu'on n'y voit pas le terme où s'arrête l'ambiguïté.

Dès lors, il importe peu que l'homme réel se décharge du soin de définir ce terme sur les autorités qui n'y subviennent qu'à y donner le change, ou qu'il s'accommode de le méconnaître en sa rigueur, à éviter d'en éprouver la limite; dans les deux cas, il sera, par son action, plutôt joué qu'il ne la joue, mais il ne s'y trouvera que plus à l'aise pour y loger les dons qui l'y adaptent : sans s'apercevoir qu'à s'abandonner ici à la mauvaise foi de la pratique instituée, il la fait tomber au niveau des routines dont les habiles dispensent les secrets, dès lors incritiquables, puisque toujours subordonnés aux mêmes dons, n'en fût-il plus au monde, qu'ils se réservent de discerner.

Celui qui se laisse, à ce prix, alléger du souci de sa mission, s'y croira même confirmé par l'avertissement qui résonne encore de la voix même qui formula les règles fondamentales de sa pratique : de ne pas se faire une idée trop élevée de cette mission, ni moins encore le prophète d'aucune vérité établie. Ainsi ce précepte, à se présenter sous le mode négatif, par quoi le maître pensa offrir ces règles à la compréhension, n'ouvre-t-il que son contre-sens à la fausse humilité.

Dans le chemin de la vraie, on n'aura pas à chercher loin l'ambiguïté insoutenable qui se propose à la psychanalyse; elle est à la portée de tous. C'est elle qui se révèle dans la question de ce que parler veut dire, et chacun la rencontre à seulement accueil-

lir un discours. Car la locution même où la langue recueille son intention la plus naïve : celle d'entendte ce qu'il « veut dire », dit assez qu'il ne le dit pas. Mais ce que veut dire ce « veut dire » est encore à double entente, et il tient à l'auditeur que ce soit l'une ou l'autre : soit ce que le parleur veut lui dire par le discours qu'il lui adresse, ou ce que ce dicours lui apprend de la condition du parleur. Ainsi, non seulement le sens de ce discours réside dans celui qui l'écoute, mais c'est de son accueil que dépend *qui* le dit : c'est à savoir le sujet à qui il donne accord et foi, ou cet autre que son discours lui livre comme constitué.

Or l'analyste s'empare de ce pouvoir discrétionnaire de l'auditeur pour le porter à une puissance seconde. Car, outre qu'il se pose expressément pour soi-même, voire pour le sujet parlant, en interprète du discours, il impose au sujet, dans le propos de son discours, l'ouverture propre à la règle qu'il lui assigne comme fondamentale : à savoir que ce discours se poursuive *primo* sans relâche, *secundo* sans retenue, ce non seulement quant au souci de sa cohérence ou de sa rationalité interne, mais encore quant à la vergogne de son appel *ad hominem* ou de sa recevabilité mondaine. Il distend donc ainsi l'écart qui met à sa merci la surdétermination du sujet dans l'ambiguïté de la parole constituante et du discours constitué, comme s'il espérait que les extrêmes s'en rejoignent par une révélation qui les confond. Mais cette conjonction ne peut s'opérer, en raison de la limite peu remarquée où reste contenue la prétendue libre association, par quoi la parole du sujet est maintenue dans les formes syntaxiques qui l'articulent en discours dans la langue employée comme entendue par l'analyste.

Dès lors, l'analyste garde entière la responsabilité au sens lourd qu'on vient de définir à partir de sa position d'auditeur. Une ambiguïté sans ambages, d'être à sa discrétion comme interprète, se répercute en une secrète sommation, qu'il ne saurait écarter même à se taire.

Aussi bien les auteurs en avouent-ils le poids. Si obscur qu'il reste pour eux, par tous les traits où se distingue un malaise. Ceci s'étend de l'embarras, voire de l'informe des théories de l'interprétation, à sa rareté toujours accrue dans la pratique par l'atermoiement jamais proprement motivé de son emploi. Le

terme vague d'analyser vient à suppléer trop souvent au flottement qui retient devant celui d'interpréter, par défaut de sa mise à iour. C'est bien d'un effet de fuite qu'il s'agit dans la pensée du praticien. La fausse consistance de la notion de contre-transfert, sa vogue et les fanfaronnades qu'elle abrite, s'expliquent de servir ici d'alibi : l'analyste s'y dérobe à considérer l'action qui lui revient dans la production de la vérité [1].

La question des variantes s'éclairerait à suivre cet effet, cette fois diachroniquement, dans une *histoire des variations* du mouvement psychanalytique, en ramenant à sa racine universelle, à savoir son insertion dans l'expérience de la parole, l'espèce de catholicité parodique où cette question prend corps.

Au reste, il n'est pas besoin d'être grand clerc pour savoir que les mots-clefs dont l'homme réel, ici évoqué, fait l'usage le plus jaloux pour en illustrer sa technique, ne sont pas toujours ceux qu'il conçoit le plus clairement. Les augures rougiraient de trop se presser entre eux là-dessus, et ne trouvent pas mauvais que la vergogne de leurs cadets, pour s'étendre aux plus novices par un paradoxe qu'expliquent les modes actuellement en faveur de leur formation, leur en épargne l'épreuve.

Analyse du matériel, analyse des résistances, c'est en ces termes que chacun rapportera le principe élémentaire comme le fin mot de sa technique, la première apparaissant comme périmée depuis la promotion de la seconde. Mais, la pertinence de l'interprétation d'une résistance se sanctionnant à l'issue d'un « nouveau matériel », c'est quant au sort à réserver à celui-ci que commenceront les nuances, voire les divergences. Et que s'il faut l'interpréter comme devant, on sera fondé à se demander si, dans ces deux temps, le terme d'interprétation garde le même sens.

Pour y répondre, on peut se reporter aux abords de l'année 1920 où s'instaure le tournant (c'est là le terme consacré dans l'histoire de la technique) tenu dès lors pour décisif dans les voies de l'analyse. Il se motive, à cette date, d'un amortissement dans ses résultats, dont on ne peut jusqu'ici éclaircir la constatation que de l'avis, apocryphe ou non, où l'humour du maître prend après

1. Trois paragraphes récrits.

coup valeur de prévision, d'avoir à se presser de faire l'inventaire de l'inconscient avant qu'il ne se referme.

Ce dont pourtant le terme même de « matériel » marque dès lors le discrédit dans la technique, c'est l'ensemble des phénomènes où l'on avait appris jusque-là à trouver le secret du symptôme, domaine immense annexé par le génie de Freud à la connaissance de l'homme et qui mériterait le titre propre de « sémantique psychanalytique » : rêves, actes manqués, lapsus du discours, désordres de la remémoration, caprices de l'association mentale, etc.

Avant le « tournant », c'est par le déchiffrage de ce matériel que le sujet recouvre, avec la disposition du conflit qui détermine ses symptômes, la remémoration de son histoire. C'est aussi bien à la restauration de l'ordre et des lacunes de celle-ci qu'on mesure alors la valeur technique à accorder à la réduction des symptômes. Cette réduction constatée démontre une dynamique où l'inconscient se définit comme un sujet bel et bien constituant, puisqu'il soutenait les symptômes dans leur sens avant qu'il ne fût révélé, et on l'éprouve directement à le reconnaître dans la ruse du désordre où le refoulé compose avec la censure, ce en quoi, notons-le au passage, la névrose s'apparente à la condition la plus commune de la vérité dans la parole et dans l'écrit.

Si dès lors l'analyste donnant au sujet le mot de son symptôme, celui-ci n'en persiste pas moins, c'est que le sujet résiste à en reconnaître le sens : et l'on conclut que c'est cette résistance qu'il faut, avant tout, analyser. Entendons que cette règle fait encore foi à l'interprétation, mais c'est du versant du sujet où l'on va chercher cette résistance que va dépendre la déviation qui s'annonce; et il est clair que la notion penche à tenir le sujet pour constitué dans son discours. Qu'elle aille chercher sa résistance hors de ce discours même, et la déviation sera sans remède. On ne reviendra plus à questionner sur son échec la fonction constituante de l'interprétation.

Ce mouvement de démission dans l'usage de la parole justifie à dire que la psychanalyse n'est pas sortie, depuis, de sa maladie infantile, ce terme dépassant ici le lieu commun, de toute la propriété qu'il rencontre du ressort de ce mouvement : où tout se soutient en effet du faux pas de méthode que couvre le plus grand nom dans la psychanalyse d'enfants.

La notion de la résistance n'était pourtant pas nouvelle. Freud en avait reconnu l'effet dès 1895 pour se manifester dans la verbalisation des chaînes de discours où le sujet constitue son histoire, processus dont il n'hésite pas à imager la conception en représentant ces chaînes comme englobant de leur faisceau le noyau pathogène autour duquel elles s'infléchissent, pour préciser que l'effet de résistance s'exerce dans le sens transversal au parallélisme de ces chaînes. Il va même jusqu'à poser mathématiquement la formule de proportionnalité inverse de cet effet à la distance du noyau à la chaîne en cours de mémorisation, y trouvant, par là même, la mesure de l'approche réalisée.

Il est clair ici que, si l'interprétation de la résistance en action dans telle chaîne de discours se distingue de l'interprétation de sens par où le sujet passe d'une chaîne à une autre plus « profonde », c'est sur le texte même du discours que la première s'exerce pourtant, y étant compris ses élusions, ses distorsions, ses élisions, voire ses trous et ses syncopes.

L'interprétation de la résistance ouvre donc la même ambiguïté qu'on a analysée plus haut dans la position de l'auditeur et que reprend ici la question : *Qui* résiste? — Le Moi, répondait la première doctrine, y comprenant sans doute le sujet personnel, mais du seul angle tout-venant de sa dynamique.

C'est en ce point que la nouvelle orientation de la technique se précipite dans un leurre : elle y répond de même, en négligeant le fait qu'elle s'en prend au Moi dont Freud, son oracle, vient de changer le sens, à l'installer en sa nouvelle topique, précisément aux fins d'y bien marquer que la résistance n'est pas le privilège du Moi, mais aussi bien du Ça ou du Surmoi.

Dès lors plus rien de ce dernier effort de sa pensée ne sera vraiment compris, comme il se voit à ce que les auteurs de la vague du tournant en soient encore à retourner sous toutes ses faces l'instinct de mort, voire à s'empêtrer sur ce à quoi proprement le sujet a à s'identifier du Moi ou du Surmoi de l'analyste, sans y faire un pas qui vaille, mais toujours plus multipliant un contresens irrésistible.

Par un renversement du juste choix qui détermine quel sujet est accueilli dans la parole, le sujet constituant du symptôme est traité comme constitué soit, comme on dit, en matériel, cependant

que le Moi, tout constitué qu'il soit dans la résistance, devient le sujet auquel l'analyste va désormais en appeler comme à l'instance constituante.

Qu'il s'agisse de la personne en sa « totalité » est en effet faux du nouveau concept, même et surtout à ce qu'il assure le branchement d'organes dit système perception-conscience. (Freud d'autre part ne fait-il pas du Surmoi le premier garant d'une expérience de la réalité ?)

Il s'agit en fait du retour, du type le plus réactionnaire et dès lors combien instructif, d'une idéologie qui partout ailleurs se renie d'avoir simplement fait faillite [1].

Il n'est que de lire les phrases qui ouvrent le livre : *Le Moi et les mécanismes de défense*, de M[lle] Anna Freud [2] : « En certaines périodes du développement de la science psychanalytique, l'intérêt théorique porté au Moi de l'individu était ouvertement désapprouvé... Toute remontée de l'intérêt des couches les plus profondes vers les plus superficielles de la vie psychique, et aussi bien tout virage de la recherche du Ça vers le Moi étaient tenus, en général, pour un commencement de prise en aversion de l'analyse », pour entendre, au son anxieux dont elles préludent à l'avènement d'une ère nouvelle, la musique sinistre où Euripide inscrit, en ses *Phéniciennes*, le lien mythique du personnage d'Antigone au temps de retour de la Sphynge sur l'action du héros.

Depuis lors, c'est un lieu commun de rappeler que nous ne savons rien du sujet que ce que son Moi veut bien nous en faire connaître, Otto Fenichel allant jusqu'à proférer tout uniment, comme une vérité qui n'a pas besoin d'être discutée, que « c'est au Moi qu'incombe la tâche de comprendre le sens des mots [3] ».

Le pas suivant mène à la confusion de la résistance et de la défense du Moi.

1. Si de ces lignes, comme de nos leçons, nous avons assez allégé l'empire d'ennui contre lequel elles se collètent, pour qu'à les reparcourir ici, s'en corrige comme de soi-même le style d'émission, ajoutons-y cette note : qu'en 1966 nous dirions que le Moi est la théologie de la libre entreprise, lui désignant pour patrons la triade : Fénelon, Guizot, Victor Cousin.

2. Traduites ici par nous.

3. *Problèmes de technique psychanalytique*, P.U.F., p. 63.

La notion de défense, promue par Freud, dès 1894, dans une première référence de la névrose à une conception généralement reçue de la fonction de la maladie, est reprise par lui, dans son travail majeur sur *l'inhibition, le symptôme et l'angoisse*, pour indiquer que le Moi se forme des mêmes moments qu'un symptôme.

Mais le seul emploi sémantique que, dans son livre à l'instant cité, Mlle Anna Freud fait du terme de Moi comme sujet du verbe montre assez la transgression qu'elle y consacre, et que, dans la déviation désormais acquise, le Moi est bien le sujet objectivé, dont les mécanismes de défense constituent la résistance.

Le traitement sera conçu dès lors comme une attaque, qui pose en principe l'existence d'une succession de systèmes de défense chez le sujet, ce que confirme assez la « tarte à la crème », raillée au passage par Edward Glover, et par où l'on se donne à bon marché de l'impórtance à poser à tout bout de champ la question de savoir si l'on a « assez bien analysé l'agressivité [1] »; moyennant quoi le benêt affirme n'avoir jamais rencontré du transfert d'autres effets qu'agressifs.

C'est ainsi que Fenichel tente de redresser les choses par un retournement qui les embrouille un peu plus. Car si l'on ne suit pas sans intérêt l'ordre qu'il trace de l'opération à mener contre les défenses du sujet qu'il considère comme une place forte, — d'où résulte que les défenses dans leur ensemble ne tendent qu'à détourner l'attaque de celle qui, pour couvrir de trop près ce qu'elle cache, déjà le livre, mais aussi que cette défense est dès lors l'enjeu essentiel, tant et si bien que la pulsion qu'elle recèle, à s'offrir nue, soit à tenir pour l'artifice suprême à le préserver —, l'impression de réalité qui nous retient à cette stratégie, prélude au réveil qui veut que là où disparaît tout soupçon de vérité, la dialectique reprenne ses droits d'apparaître ne pas devoir être inutile dans la pratique, à seulement lui rendre un sens.

Car on ne voit plus de terme ni même de raison à la recherche des prétendues profondeurs, si ce qu'elle découvre n'est pas plus vrai que ce qui le recouvre, et, à l'oublier, l'analyse se dégrade

1 *I.J.P.*, 1954, n° 2, p. 97.

en un immense trifouillage psychologique, dont les échos qu'on peut avoir de sa pratique chez certains ne donnent que trop le sentiment.

Si feindre de feindre, en effet, est un moment possible de la dialectique, il n'en reste pas moins que la vérité que le sujet avoue pour qu'on la prenne pour un mensonge se distingue de ce qui serait son erreur. Mais le maintien de cette distinction n'est possible que dans une dialectique de l'intersubjectivité, où la parole constituante est supposée dans le discours constitué.

A fuir en effet l'en-deçà de la raison de ce discours, on le déplace dans l'au-delà. Si le discours du sujet pouvait, à la rigueur et à l'occasion, être mis entre parenthèses dans la perspective initiale de l'analyse pour la fonction de leurre, voire d'obstruction, qu'il peut remplir dans la révélation de la vérité, c'est au titre de sa fonction de signe et de façon permanente qu'il est maintenant dévalué. Car ce n'est plus seulement qu'on le dépouille de son contenu pour s'arrêter à son débit, à son ton, à ses interruptions, voire à sa mélodie. Toute autre manifestation de la présence du sujet semble bientôt lui devoir être préférée : sa présentation dans son abord et sa démarche, l'affectation de ses manières, et le salut de son congé; une réaction d'attitude dans la séance retiendra plus qu'une faute de syntaxe et sera plus appréciée par son indice de tonus que pour sa portée gestuelle. Une bouffée émotionnelle, un borborygme viscéral seront témoignages quêtés de la mobilisation de la résistance, et la niaiserie où va le fanatisme du vécu ira à en trouver dans l'intersubodoration le fin du fin.

Mais, à mesure qu'on détache plus du discours où elle s'inscrit l'authenticité de la relation analytique, ce qu'on continue d'appeler son « interprétation » relève toujours plus exclusivement du savoir de l'analyste. Sans doute, ce savoir s'est-il beaucoup accru en cette voie, mais qu'on ne prétende pas s'être ainsi éloigné d'une analyse intellectualiste, à moins qu'on ne reconnaisse que la communication de ce savoir au sujet n'agit que comme une suggestion à laquelle le critère de la vérité reste étranger. Aussi bien un Wilhelm Reich, qui a parfaitement défini les conditions de l'intervention dans son mode d'*analyse du caractère*, tenu à juste titre

pour une étape essentielle de la nouvelle technique, reconnaît-il n'attendre son effet que de son insistance [1].

Que le fait même de cette suggestion soit analysé comme tel, n'en fera pas pour autant une interprétation véritable. Une telle analyse dessinerait seulement la relation d'un Moi avec un Moi. C'est ce qu'on voit dans la formule usitée, que l'analyste doit se faire un allié de la partie saine du Moi du sujet, si on la complète de la théorie du dédoublement du Moi dans la psychanalyse [2]. Si l'on procède ainsi à une série de bipartitions du Moi du sujet en la poussant *ad infinitum*, il est clair qu'il se réduit, à la limite, au Moi de l'analyste.

Dans cette voie, peu importe que l'on procède selon une formule où se reflète bien le retour au dédain traditionnel du savant pour la « pensée morbide », en parlant au patient « son langage » on ne lui rendra pas pour autant sa parole.

Le fonds de la chose n'est pas changé, mais confirmé à se formuler dans une toute autre perspective, celle de la relation d'objet dont on verra le rôle récent dans la technique. Seulement, à se référer à une introjection par le sujet, et sous forme de bon objet, du Moi de l'analyste, laisse-t-elle à rêver sur ce qu'un Huron observateur déduirait de ce repas mystique quant à la mentalité de civilisé moderne, pour peu qu'il cède à la même étrange erreur que nous commettons à prendre au pied de la lettre les identifications symboliques de la pensée que nous appelons « primitive ».

Il reste qu'un théoricien opinant en la délicate question de la terminaison de l'analyse pose crûment qu'elle implique l'identification du sujet avec le Moi de l'analyste en tant que ce Moi l'analyse [3].

Cette formule, démystifiée, ne signifie rien d'autre sinon qu'à exclure son rapport au sujet de toute fondation dans la parole, l'analyste ne peut rien lui communiquer qu'il ne tienne d'un savoir

1. W. Reich, « L'analyse de caractère », *Internat. Zschr. ärztl. Psychoanal.*, 1928, 14, n° 2, p. 180-196. Trad. angl. in *The psychoanalytic Reader*, Hogarth Press, Londres, 1950.

2. R. Streba, « Le sort du Moi dans la thérapeutique analytique », *Internat. J. Psycho-Anal.*, 1934, n° 2-3, p. 118-126.

3. W. Hoffer, « Trois critères psychologiques pour terminer le traitement », *Internat. J. Psycho-Anal.*, 1950, n° 3, 194-195.

préconçu ou d'une intuition immédiate, c'est-à-dire qui ne soit soumis à l'organisation de son propre Moi.

On acceptera pour le moment cette aporie où l'analyse est réduite pour maintenir dans sa déviation son principe, et l'on posera la question : pour assumer d'être la mesure de la vérité de tous et de chacun des sujets qui se confient à son assistance, que doit donc être le Moi de l'analyste ?

*Du Moi dans l'analyse et de sa fin chez l'analyste.*

Ce terme d'aporie dont nous résumons au débucher de ce second chapitre le gain acquis sur l'impasse du premier, annonce que nous entendons bien affronter ce gain au sens commun du psychanalyste : et certes pas nous complaire à ce qu'il puisse s'en offenser.

Ici encore nous procéderons à remarquer que les mêmes choses exigent un discours différent à être prises dans un autre contexte, et préparerons nos propos en rappelant que, si ont prévalu sur la fameuse « communication des inconscients » (tenue non sans raison dans une phase antérieure pour le principe de la vraie interprétation) cette connivence *(Einfühlung)*, cette cotation *(Abschätzung)* dont S. Ferenczi[1] (1928, p. 209) ne veut pas qu'elles viennent d'ailleurs que du préconscient, c'est aussi bien d'un effet de retour qu'il s'agit dans la présente promotion des effets mis sous la rubrique du contre-transfert[2].

Aussi bien l'ergotage ne peut que se poursuivre dans l'irrelation où se situe l'instance du Moi à ses voisines pour ceux-là qui la tiennent pour représenter la sûreté du sujet.

Il faut faire appel au sentiment premier que donne l'analyste, qui n'est tout de même pas que le Moi soit son fort, au moins quand il s'agit du sien et du fonds qu'il peut y prendre.

N'est-ce pas là l'os qui nécessite que le psychanalyste doive être un psychanalysé, principe que S. Ferenczi porte au rang de seconde règle fondamentale ? Et l'analyste ne fléchit-il pas sous le jugement

1. S. Ferenczi, « Élasticité de la technique psychanalytique », *Internat. Zschr. ärztl. Psychoanal.*, 1928, 14, n° 2, 207-209.

2. C'est-à-dire du transfert chez l'analyste (note de 1966).

qu'on peut bien dire dernier, de Freud, puisqu'il a été porté par lui deux ans avant sa mort, à savoir qu' « il n'atteint pas généralement, dans sa propre personnalité, le degré de normalité auquel il voudrait faire parvenir ses patients [1] ». Ce verdict étonnant, et sur lequel il n'y a pas lieu de revenir, soustrait le psychanalyste au bénéfice de l'excuse qu'on peut faire valoir justement en faveur de toute élite, c'est qu'elle se recrute dans le commun des hommes.

Dès lors qu'elle est en dessous de la moyenne, l'hypothèse la plus favorable est d'y voir le contrecoup d'un désarroi dont ce qui précède montre qu'il s'origine de l'acte même analytique.

S. Ferenczi, l'auteur de la première génération le plus pertinent à questionner ce qui est requis de la personne du psychanalyste, et notamment pour la fin du traitement, évoque ailleurs le fond du problème.

Dans son lumineux article sur l'élasticité psychanalytique [2], il s'exprime en ces termes : « Un problème, jusqu'ici non effleuré, sur lequel j'attire l'attention, est celui d'une métapsychologie qui reste à faire des processus psychiques de l'analyste durant l'analyse. Sa balance libidinale montre un mouvement pendulaire qui la fait aller et venir entre une identification (amour de l'objet dans l'analyse) et un contrôle exercé sur soi, en tant qu'il est une action intellectuelle. Durant le travail prolongé de chaque jour, il ne peut du tout s'abandonner au plaisir d'épuiser librement son narcissisme et son égoïsme dans la réalité en général, mais seulement en imagination et pour de courts moments. Je ne doute pas qu'une charge aussi excessive, qui trouverait difficilement sa pareille dans la vie, n'exige tôt ou tard la mise au point d'une hygiène spéciale à l'analyste. »

Tel est l'abrupt préalable qui prend sa valeur d'apparaître pour ce que doit vaincre d'abord en lui le psychanalyste. Car quelle autre raison pour en faire l'exorde de cette voie tempérée qu'ici l'auteur veut nous tracer de l'intervention de l'analyste avec la ligne élastique qu'il va tâcher d'y définir ?

L'ordre de subjectivité qu'il doit en lui réaliser, voilà seulement ce qui s'indique d'une flèche à chaque carrefour, monotone à

1. Freud, *L'Analyse finie et l'analyse sans fin*, *G.W.*, t. 16, p. 93.
2. *Internat. Zschr. ärztl. Psychoanal.*, 1928, n° 2, p. 207.

se répéter sous des avis par trop variés pour qu'on ne cherche pas d'où ils se rassemblent. *Menschenkenntniss*, *Menschenforschung*, deux termes dont leur ascendance romantique qui les pousse vers l'art de mener les hommes et l'histoire naturelle de l'homme, nous permet d'apprécier ce que s'en promet l'auteur, d'une méthode sûre et d'un marché ouvert, — réduction de l'équation personnelle, — place seconde du savoir, — empire qui sache n'insister pas, — bonté sans complaisance [1], — défiance des autels du bienfait, — seule résistance à attaquer : celle de l'indifférence *(Unglauben)* ou du très peu pour moi *(Ablehnung)*, — encouragement aux propos malveillants, — modestie vraie sur son savoir, — en toutes ces consignes, n'est-ce pas le Moi qui s'efface pour laisser place au point-sujet de l'interprétation. Aussi bien ne prennent-elles vigueur que de l'analyse personnelle du psychanalyste, et spécialement de sa fin.

Où est la fin de l'analyse concernant le Moi? Comment le savoir, à méconnaître sa fonction dans l'action même de la psychanalyse? Aidons-nous de cette voie de critique qui met une œuvre à l'épreuve des principes mêmes qu'elle soutient.

Et soumettons-y l'analyse dite du caractère. Celle-ci s'expose comme fondée sur la découverte que la personnalité du sujet est structurée comme le symptôme qu'elle ressent comme étranger, c'est-à-dire qu'à son instar elle recèle un sens, celui d'un conflit refoulé. Et la sortie du matériel qui révèle ce conflit est obtenue en temps second d'une phase préliminaire du traitement, dont W. Reich, en sa conception restée classique dans l'analyse [2], marque expressément que sa fin est de faire considérer au sujet cette personnalité comme un symptôme.

Il est certain que ce point de vue a montré ses fruits dans une objectivation de structures telles que les caractères dits « phallique-narcissique », « masochique », jusque-là méconnus parce qu'apparemment asymptomatiques, sans parler des caractères, déjà signalés par leurs symptômes, de l'hystérique et du compulsionnel, dont le groupement de traits, quelque valeur qu'il faille accorder

1. Ferenczi n'imaginait pas qu'elle pût un jour passer à l'usage de panneau publicitaire (1966).

2. W. Reich, « L'analyse de caractère », *Internat. Zschr. ärztl. Psychoanal.*, 1928, 14, n° 2. Trad. angl. in *The psychoanalytic Reader*, Hogarth Press, Londres, 1950.

à leur théorie, constitue un apport précieux à la connaissance psychologique.

Il n'en est que plus important de s'arrêter aux résultats de l'analyse dont Reich fut le grand artisan, dans le bilan qu'il en trace. Il se solde en ceci que la marge du changement qui sanctionne cette analyse chez le sujet ne va jamais jusqu'à faire seulement se chevaucher les distances par où se distinguent les structures originelles [1]. Dès lors, le bienfait ressenti par le sujet, de l'analyse de ces structures, après qu'elles aient été « symptomatifiées » dans l'objectivation de leurs traits, oblige à préciser de plus près leur rapport aux tensions que l'analyse a résolues. Toute la théorie que Reich en donne, est fondée sur l'idée que ces structures sont une défense de l'individu contre l'effusion orgasmique, dont la primauté dans le vécu peut seule assurer son harmonie. On sait à quels extrêmes cette idée l'a mené, jusqu'à le faire rejeter par la communauté analytique. Mais, ce faisant non sans raison, personne n'a jamais su bien formuler en quoi Reich avait tort.

C'est qu'il faut voir d'abord que ces structures, puisqu'elles subsistent à la résolution des tensions qui paraissent les motiver, n'y jouent qu'un rôle de support ou de matériel, qui s'ordonne sans doute comme le matériel symbolique de la névrose, ainsi que le prouve l'analyse, mais qui prend ici son efficace de la fonction imaginaire, telle qu'elle se démontre dans les modes de déclenchement des comportements instinctuels, manifestés par l'étude de leur éthologie chez l'animal, non sans que cette étude n'ait été fortement induite par les concepts de déplacement, voire d'identification, venus de l'analyse.

Ainsi Reich n'a fait qu'une erreur dans son analyse du caractère : ce qu'il a dénommé « armure » *(character armor)* et traité comme telle n'est qu'armoirie. Le sujet, après le traitement, garde le poids des armes qu'il tient de la nature, il y a seulement effacé la marque d'un blason.

Si cette confusion s'est avérée possible pourtant, c'est que la fonction imaginaire, guide de vie chez l'animal dans la fixation sexuelle au congénère et dans la parade où se déclenche l'acte reproducteur, voire dans la signalisation du territoire, semble, chez

1. Article cité, p. 196.

l'homme, être entièrement détournée vers la relation narcissique où le Moi se fonde, et crée une agressivité dont la coordonnée dénote la signification qu'on va tenter de démontrer pour être l'alpha et l'oméga de cette relation : mais l'erreur de Reich s'explique par son refus déclaré de cette signification, qui se situe dans la perspective de l'instinct de mort, introduite par Freud au sommet de sa pensée, et dont on sait qu'elle est la pierre de touche de la médiocrité des analystes, qu'ils la rejettent ou qu'ils la défigurent.

Ainsi l'analyse du caractère ne peut-elle fonder une conception proprement mystifiante du sujet que par ce qui se dénonce en elle comme une défense, à lui appliquer ses propres principes.

Pour restaurer sa valeur dans une perspective véridique, il convient de rappeler que la psychanalyse n'est allée si loin dans la révélation des désirs de l'homme qu'à suivre, aux veines de la névrose et de la subjectivité marginale de l'individu, la structure propre à un désir qui s'avère ainsi le modeler à une profondeur inattendue, à savoir le désir de faire reconnaître son désir. Ce désir, où se vérifie littéralement que le désir de l'homme s'aliène dans le désir de l'autre, structure en effet les pulsions découvertes dans l'analyse, selon toutes les vicissitudes des substitutions logiques, dans leur source, leur direction et leur objet [1]; mais loin que ces pulsions, si haut qu'on remonte en leur histoire, se montrent dériver du besoin d'une satisfaction naturelle, elles ne font que se moduler en des phases qui reproduisent toutes les formes de la perversion sexuelle, c'est au moins la plus évidente comme la plus connue des données de l'expérience analytique.

Mais l'on néglige plus aisément la dominance qui s'y marque de la relation narcissique, c'est-à-dire d'une seconde aliénation par où s'inscrit dans le sujet, avec l'ambivalence parfaite de la position où il s'identifie dans le couple pervers, le dédoublement interne de son existence et de sa facticité. C'est pourtant par le sens proprement subjectif ainsi mis en valeur dans la perversion, bien plus que par son accession à une objectivation reconnue, que réside — comme l'évolution de la seule littérature scientifique

1. S. Freud, *Les pulsions et leur destin*, *G.W.*, x, p. 210-232.

le démontre — le pas que la psychanalyse a fait franchir dans son annexion à la connaissance de l'homme.

Or la théorie du Moi dans l'analyse reste marquée d'une méconnaissance foncière, à négliger la période de son élaboration qui, dans l'œuvre de Freud, va de 1910 à 1920, et où elle apparaît comme s'inscrivant entièrement dans la structure de la relation narcissique.

Car, loin que l'étude du Moi ait jamais constitué, dans la première époque de la psychanalyse, le point d'aversion que Mlle Anna Freud veut bien dire dans le passage plus haut cité, c'est bien plutôt depuis qu'on s'est imaginé de l'y promouvoir, qu'elle en favorise en vérité la subversion.

La conception du phénomène de l'amour-passion comme déterminé par l'image du Moi idéal autant que la question posée de l'imminence en lui de la haine, seront les points à méditer de la période susdite de la pensée freudienne, si l'on veut comprendre comme il convient la relation du moi à l'image de l'autre, telle qu'elle apparaît suffisamment évidente dans le seul titre, conjoignant *Psychologie collective et analyse du Moi* (1921) [1], d'un des articles par où Freud inaugure la dernière période de sa pensée, celle où il achèvera de définir le Moi dans la topique.

Mais cet achèvement ne peut être compris qu'à saisir les coordonnées de son progrès dans la notion du masochisme primordial et celle de l'instinct de mort, inscrites dans l'*Au-delà du principe du plaisir* (1920) [2], ainsi que dans la conception de la racine dénégatrice de l'objectivation, telle qu'elle s'expose dans le petit article de 1925 sur la *Verneinung* (la dénégation) [3].

Seule, cette étude donnera son sens à la montée progressive de l'intérêt porté à l'agressivité dans le transfert et dans la résistance, non moins que dans le *Malaise de la civilisation* (1929) [4], en montrant qu'il ne s'agit pas là de l'agression qu'on imagine à la racine de la lutte vitale. La notion de l'agressivité répond au contraire au déchirement du sujet contre lui-même, déchirement dont il a connu le moment primordial à voir l'image de l'autre,

1. S. Freud, *Psychologie collective et analyse du Moi*, *G.W.*, XIII, p. 71-161.
2. S. Freud, *Au-delà du principe du plaisir*, *G.W.*, XIII, p. 1-69.
3. S. Freud, *La dénégation*, *G.W.*, XIV, p. 11-15.
4. S. Freud, *Malaise de la civilisation*, *G.W.*, XIV.

appréhendée en la totalité de sa Gestalt, anticiper sur le sentiment de sa discordance motrice, qu'elle structure rétroactivement en images de morcellement. Cette expérience motive aussi bien la réaction dépressive, reconstruite par Mme Mélanie Klein aux origines du Moi, que l'assomption jubilatoire de l'image apparue au miroir, dont le phénomène, caractéristique de la période de six ou huit mois, est tenu par l'auteur de ces lignes comme manifestant de façon exemplaire, avec la constitution de l'*Urbild* idéale du Moi, la nature proprement imaginaire de la fonction du Moi dans le sujet [1].

C'est donc au sein des expériences de prestance et d'intimidation des premières années de sa vie que l'individu est introduit à ce mirage de la maîtrise de ses fonctions, où sa subjectivité restera scindée, et dont la formation imaginaire, naïvement objectivée par les psychologues comme fonction synthétique du moi, montre bien plutôt la condition qui l'ouvre à la dialectique aliénante du Maître et de l'Esclave.

Mais si ces expériences, qui se lisent aussi chez l'animal en maints moments des cycles instinctuels, et spécialement dans la parade préliminaire du cycle de la reproduction, avec tous les leurres et les aberrations qu'elles comportent, s'ouvrent, en effet, à cette signification pour structurer durablement le sujet humain, c'est qu'elles la reçoivent de la tension éprouvée de l'impuissance propre à cette prématuration de la naissance dont les naturalistes reconnaissent la spécificité dans le développement anatomique de l'homme, — fait où l'on appréhende cette déhiscence de l'harmonie naturelle, exigée par Hegel pour être la maladie féconde, la faute heureuse de la vie, où l'homme, à se distinguer de son essence, découvre son existence.

Il n'y a pas, en effet, d'autre réalité que cette touche de la mort dont il reçoit la marque à sa naissance, derrière le prestige nouveau que prend chez l'homme la fonction imaginaire. Car c'est bien le même « instinct de mort » qui chez l'animal se manifeste dans cette fonction, si l'on s'arrête à considérer qu'à servir à la fixation spécifique au congénère dans le cycle sexuel, la subjecti-

1. J. Lacan, « L'agressivité en psychanalyse » (1948) et « Le stade du miroir » (1949), voir ici p. 101 et 93.

vité ne s'y distingue pas de l'image qui la captive, et que l'individu n'y apparaît que comme représentant passager de cette image, que comme passage de cette image représentée dans la vie. A l'homme seulement, cette image révèle sa signification mortelle, et de mort du même temps : qu'il existe. Mais cette image ne lui est donnée que comme image de l'autre, c'est-à-dire lui est ravie.

Ainsi le Moi n'est toujours que la moitié du sujet; encore est-ce celle qu'il perd en la trouvant. On comprend donc qu'il y tienne et qu'il cherche à la retenir en tout ce qui paraît la doubler en lui-même ou dans l'autre, et lui en offre, avec l'effigie, la ressemblance.

Démystifiant le sens de ce que la théorie appelle « identifications primaires », disons que le sujet impose toujours à l'autre, dans la diversité radicale de modes de relation, qui vont de l'invocation de la parole à la sympathie la plus immédiate, une forme imaginaire, qui y porte le sceau, voire les sceaux surimposés, des expériences d'impuissance où cette forme s'est modelée dans le sujet : et cette forme n'est autre que le Moi.

Ainsi, pour en revenir à l'action de l'analyse, c'est toujours au point focal de l'imaginaire où cette forme se produit que le sujet tend naïvement à concentrer son discours, dès lors qu'il est libéré, par la condition de la règle, de toute menace d'une fin de non-recevoir à son adresse. C'est même dans la prégnance visuelle que cette forme imaginaire garde de ses origines, qu'est la raison d'une condition qui, pour si cruciale qu'on la sente dans les variantes de la technique, est rarement tirée au clair : celle qui veut que l'analyste occupe, dans la séance, une place qui le rende invisible au sujet : l'image narcissique, en effet, ne s'en produira que plus pure et le champ en sera plus libre au protéisme régressif de ses séductions.

Or sans doute l'analyste sait-il, à l'encontre, qu'il ne faut pas qu'il réponde aux appels, si insinuants soient-ils, que le sujet lui fait entendre à cette place, sous peine de voir y prendre corps l'amour de transfert que rien, sauf sa production artificielle, ne distingue de l'amour-passion, les conditions qui l'ont produit venant dès lors à échouer par leur effet, et le discours analytique à se réduire au silence de la présence évoquée. Et l'analyste

sait encore qu'à la mesure de la carence de sa réponse, il provoquera chez le sujet l'agressivité, voire la haine, du transfert négatif.

Mais il sait moins bien que ce qu'il répond est moins important en la matière que la place d'où il répond. Car il ne peut se contenter de la précaution d'éviter d'entrer dans le jeu du sujet, dès lors que le principe de l'analyse de la résistance lui commande de l'objectiver.

A seulement accommoder, en effet, sa visée sur l'objet dont le Moi du sujet est l'image, disons sur les traits de son caractère, il se placera, non moins naïvement que ne le fait le sujet lui-même, sous le coup des prestiges de son propre Moi. Et l'effet ici n'en est pas tant à mesurer dans les mirages qu'ils produisent que dans la distance, qu'ils déterminent, de sa relation à l'objet. Car il suffit qu'elle soit fixe pour que le sujet sache l'y trouver.

Dès lors, il entrera dans le jeu d'une connivence plus radicale où le modelage du sujet par le Moi de l'analyste ne sera que l'alibi de son narcissisme.

Si la vérité de cette aberration ne s'avouait pas ouvertement dans la théorie qu'on en donne et dont nous avons plus haut relevé les formes, la preuve en serait faite dans les phénomènes qu'un des analystes les mieux formés à l'école d'authenticité de Ferenczi analyse de façon si sensible pour caractéristiques des cas qu'il considère comme terminés : qu'il nous décrive cette ardeur narcissique dont le sujet est consumé et qu'on le presse d'aller éteindre au bain froid de la réalité, ou cette irradiation, dans son adieu, d'une émotion indescriptible, et dont il va jusqu'à noter que l'analyste y participe[1]. On en trouve la contre-épreuve dans la résignation déçue du même auteur à admettre que certains êtres ne puissent espérer mieux que de se séparer de l'analyste dans la haine [2].

Ces résultats sanctionnent un usage du transfert correspondant à une théorie de l'amour dit « primaire » qui se sert comme modèle

1. M. Balint « Sur la terminaison de l'analyse », *Internat. J. Psycho-Anal.*, 1950, p. 197.

2. M. Balint, « Amour et haine », in *Primary love and psychoanalytic technique*, Hogarth Press, Londres, p. 155.

de la voracité réciproque du couple mère-enfant [1] : dans toutes les formes envisagées, se trahit la conception purement duelle qui est venue gouverner la relation analytique [2].

Si la relation intersubjective dans l'analyse est en effet conçue comme celle d'une dualité d'individus, elle ne peut se fonder que dans l'unité d'une dépendance vitale perpétuée dont l'idée est venue altérer la conception freudienne de la névrose (névrose d'abandon), comme elle ne peut s'effectuer que dans la polarité passivation-activation du sujet, dont les termes sont reconnus expressément par Michaël Balint pour formuler l'impasse qui rend sa théorie nécessaire [3]. De telles erreurs se qualifient humainement à la mesure même de la subtilité qu'on trouve à leur connotation sous une telle plume.

Elles ne sauraient être rectifiées sans que l'on recoure à la médiation que constitue, entre les sujets, la parole; mais cette médiation n'est concevable qu'à supposer, dans la relation imaginaire même, la présence d'un troisième terme : la réalité mortelle, l'instinct de mort, que l'on a démontré comme conditionnant les prestiges du narcissisme, et dont les effets se retrouvent sous une forme éclatante dans les résultats reconnus par notre auteur pour être ceux de l'analyse menée jusqu'à son terme dans la relation d'un Moi à un Moi.

Pour que la relation de transfert pût dès lors échapper à ces effets, il faudrait que l'analyste eût dépouillé l'image narcissique de son Moi de toutes les formes du désir où elle s'est constituée, pour la réduire à la seule figure qui, sous leurs masques, la soutient : celle du maître absolu, la mort.

C'est donc bien là que l'analyse du Moi trouve son terme idéal, celui où le sujet, ayant retrouvé les origines de son Moi en une régression imaginaire, touche, par la progression remémorante, à sa fin dans l'analyse : soit la subjectivation de sa mort.

Et ce serait la fin exigible pour le Moi de l'analyste, dont on

1. M. Balint, « Amour pour la mère et amour maternel », *Internat. J. Psycho-Anal.*, 1949, p. 251.

2. M. Balint, « Changements des buts et des techniques thérapeutiques de la psychanalyse », *Internat. J. Psycho-Anal.*, 1950. Les remarques sur la *two body's psychology*, p. 123-124.

3. Voir l'appendice de l'article « Amour pour la mère » cité plus haut.

peut dire qu'il ne doit connaître que le prestige d'un seul maître : la mort, pour que la vie, qu'il doit guider à travers tant de destins, lui soit amie. Fin qui ne semble pas hors de l'atteinte humaine, — car elle n'implique pas que pour lui non plus que pour quiconque, la mort soit plus que prestige —, et qui ne vient que satisfaire aux exigences de sa tâche, telle que plus haut un Ferenczi la définit.

Cette condition imaginaire ne peut pourtant être réalisée que dans une ascèse s'affirmant dans l'être par une voie où tout savoir objectif sera de plus en plus mis en état de suspension. Car, pour le sujet, la réalité de sa propre mort n'est aucun objet imaginable, et l'analyste, pas plus qu'un autre, n'en peut rien savoir, sinon qu'il est un être promis à la mort. Dès lors, à supposer qu'il ait réduit tous les prestiges de son Moi pour accéder à l' « être-pour-la-mort », aucun autre savoir, qu'il soit immédiat ou construit, ne peut avoir sa préférence pour qu'il en fasse un pouvoir, s'il n'est pas pour autant aboli.

Il peut donc maintenant répondre au sujet de la place où il veut, mais il ne veut plus rien qui détermine cette place.

C'est là que se trouve, à y réfléchir, le motif du profond mouvement d'oscillation qui ramène l'analyse à une pratique « expectante » après chaque tentative, toujours leurrée, de la rendre plus « active ».

L'attitude de l'analyste ne saurait pourtant être laissée à l'indétermination d'une liberté d'indifférence. Mais la consigne en usage d'une neutralité bienveillante n'y apporte pas une indication suffisante. Car, si elle subordonne le bon vouloir de l'analyste au bien du sujet, elle ne lui rend pas pour autant la disposition de son savoir.

On en vient donc à la question qui suit : que doit savoir, dans l'analyse, l'analyste?

*Ce que le psychanalyste doit savoir : ignorer ce qu'il sait.*

La condition imaginaire où le chapitre précédent aboutit n'est à comprendre que comme condition idéale. Mais, s'il est entendu que d'appartenir à l'imaginaire ne veut pas dire qu'elle

soit illusoire, disons que d'être prise pour idéale ne la rend pas plus déréelle pour autant. Car un point idéal, voire une solution, dite, en mathématique, « imaginaire », à donner le pivot de transformation, le nœud de convergence de figures ou de fonctions tout à fait déterminées dans le réel, en sont bel et bien partie constituante. Il en est ainsi de la condition concernant le Moi de l'analyste dans la forme obtenue du problème dont nous avons relevé la gageure.

La question portée maintenant sur le savoir de l'analyste, prend sa force de ne pas comporter la réponse que l'analyste sait ce qu'il fait, puisque c'est le fait patent qu'il le méconnaît, dans la théorie et dans la technique, qui nous a mené à la déplacer là.

Car, étant tenu pour acquis que l'analyse ne change rien au réel, et qu'elle « change tout » pour le sujet, aussi longtemps que l'analyste ne peut dire en quoi consiste son opération, le terme de « pensée magique » pour désigner la foi naïve que le sujet dont il s'occupe accordé à son pouvoir n'apparaîtra que l'alibi de sa propre méconnaissance.

S'il est en effet mainte occasion de démontrer la sottise constituée par l'emploi de ce terme dans l'analyse et au dehors, on trouvera sans doute ici la plus favorable pour demander à l'analyste ce qui l'autorise à tenir son savoir pour privilégié.

Car le recours imbécile au terme de « vécue » pour qualifier la connaissance qu'il tient de sa propre analyse, comme si toute connaissance issue d'une expérience ne l'était pas, ne suffit pas à distinguer sa pensée de celle qui lui attribue d'être un homme « pas comme les autres ». On ne peut non plus imputer la vanité de ce dire à *l'on* qui le rapporte. Car si *l'on* n'est pas fondé, en effet, à dire qu'il n'est pas un homme comme les autres, puisque *l'on* reconnaît dans son semblable un homme à ce que *l'on* peut lui parler, *l'on* n'a pas tort de vouloir dire par là qu'il n'est pas un homme comme tout le monde en ce que *l'on* reconnaît dans un homme son égal à la portée de ses paroles.

Or l'analyste se distingue en ce qu'il fait d'une fonction qui est commune à tous les hommes, un usage qui n'est pas à la portée de tout le monde, quand il *porte* la parole.

Car c'est bien là ce qu'il fait pour la parole du sujet, même

à seulement l'accueillir, comme on l'a montré plus haut, dans le silence de l'auditeur. Car ce silence comporte la parole, comme on le voit à l'expression de garder le silence, qui, pour parler du silence de l'analyste, ne veut pas dire seulement qu'il ne fait pas de bruit, mais qu'il se tait *au lieu de* répondre.

On n'ira pas plus loin par là, avant d'interroger : qu'est-ce que la parole? Et l'on essaiera qu'ici tous les mots portent.

Nul concept pourtant ne donne le sens de la parole, pas même le concept du concept, car elle n'est pas le sens du sens. Mais elle donne au sens son support dans le symbole qu'elle incarne par son acte.

C'est donc un acte, et comme tel, supposant un sujet. Mais ce n'est pas assez dire que, dans cet acte, le sujet suppose un autre sujet, car bien plutôt il s'y fonde comme étant l'autre, mais dans cette unité paradoxale de l'un et de l'autre, dont on a montré plus haut que, par son moyen, l'un s'en remet à l'autre pour devenir identique à lui-même.

On peut donc dire que la parole se manifeste comme une communication où non seulement le sujet, pour attendre de l'autre qu'il rende vrai son message, va le proférer sous une forme inversée, mais où ce message le transforme en annonçant qu'il est le même. Comme il apparaît en toute foi donnée, où les déclarations de « tu es ma femme », ou « tu es mon maître » signifient « je suis ton époux », « je suis ton disciple ».

La parole apparaît donc d'autant plus vraiment une parole que sa vérité est moins fondée dans ce qu'on appelle l'adéquation à la chose : la vraie parole s'oppose ainsi paradoxalement au discours vrai, leur vérité se distinguant par ceci que la première constitue la reconnaissance par les sujets de leurs êtres en ce qu'ils y sont intér-essés, tandis que la seconde est constituée par la connaissance du réel, en tant qu'il est visé par le sujet dans les objets. Mais chacune des vérités ici distinguées s'altère à croiser l'autre dans sa voie.

C'est ainsi que le discours vrai, à dégager dans la parole donnée les données de la promesse, la fait paraître menteuse, puisqu'elle engage l'avenir, qui, comme on dit, n'est à personne, et encore ambiguë, en ce qu'elle outrepasse sans cesse l'être qu'elle concerne, en l'aliénation où se constitue son devenir.

Mais la vraie parole, à interroger le discours vrai sur ce qu'il signifie, y trouvera que la signification renvoie toujours à la signification, aucune chose ne pouvant être montrée autrement que par un signe, et dès lors le fera apparaître comme voué à l'erreur.

Comment, entre le Charybde et le Scylla de cette inter-accusation de la parole, le discours intermédiaire, celui où le sujet, dans son dessein de se faire reconnaître, adresse la parole à l'autre en tenant compte de ce qu'il sait de son être comme donné, ne serait-il pas contraint aux cheminements de la ruse?

C'est ainsi en effet que procède le discours pour con-vaincre, mot qui implique la stratégie dans le procès de l'accord. Et, si peu qu'on ait participé à l'entreprise, voire seulement au soutien d'une institution humaine, on sait que la lutte se poursuit sur les termes, même les choses étant accordées; en quoi se manifeste encore la prévalence du moyen terme qu'est la parole.

Ce procès s'accomplit dans la mauvaise foi du sujet, gouvernant son discours entre la tromperie, l'ambiguïté et l'erreur. Mais cette lutte pour assurer une paix si précaire ne s'offrirait pas comme le champ le plus commun de l'intersubjectivité, si l'homme n'était déjà tout entier per-suadé par la parole, ce qui veut dire qu'il s'y complaît de part en part.

C'est qu'aussi bien l'homme, dans la subordination de son être à la loi de la reconnaissance, est traversé par les avenues de la parole et c'est par là qu'il est ouvert à toute suggestion. Mais il s'attarde et il se perd au discours de la conviction, en raison des mirages narcissiques qui dominent la relation à l'autre de son Moi.

Ainsi la mauvaise foi du sujet, pour être si constituante de ce discours intermédiaire qu'elle ne fait même pas défaut à l'aveu de l'amitié, se redouble-t-elle de la méconnaissance où ces mirages l'installent. C'est là ce que Freud a désigné comme la fonction inconsciente du Moi de sa topique, avant d'en démontrer la forme essentielle dans le discours de la dénégation (*Verneinung*, 1925).

Si donc la condition idéale s'impose, pour l'analyste, que les mirages du narcissisme lui soient devenus transparents, c'est pour qu'il soit perméable à la parole authentique de l'autre, dont il s'agit maintenant de comprendre comment il peut la reconnaître à travers son discours.

Certes ce discours intermédiaire, même en tant que discours de la tromperie et de l'erreur, n'est pas sans témoigner de l'existence de la parole où se fonde la vérité, en ceci qu'il ne se soutient qu'à se proposer pour tel, et que, même à se donner ouvertement pour le discours du mensonge, il n'en affirme qu'avec plus de force l'existence de cette parole. Et si l'on retrouve, par cet abord phénoménologique de la vérité, la clef dont la perte mène le logicisme positiviste à rechercher le « sens du sens », ne fait-il pas aussi reconnaître en elle le concept du concept, en tant qu'il se révèle dans la parole en acte?

Cette parole, qui constitue le sujet en sa vérité, lui est pourtant à jamais interdite, hors des rares moments de son existence où il s'essaie, combien confusément, à la saisir en la foi jurée, et interdite en ceci que le discours intermédiaire le voue à la méconnaître. Elle parle cependant partout où elle peut se lire en son être, soit à tous les niveaux où elle l'a formé. Cette antinomie est celle même du sens que Freud a donné à la notion d'inconscient.

Mais si cette parole est accessible pourtant, c'est qu'aucune vraie parole n'est seulement parole du sujet, puisque c'est toujours à la fonder dans la médiation à un autre sujet qu'elle opère, et que par là elle est ouverte à la chaîne sans fin — mais non sans doute indéfinie, car elle se referme — des paroles où se réalise concrètement dans la communauté humaine, la dialectique de la reconnaissance.

C'est dans la mesure où l'analyste fait se taire en lui le discours intermédiaire pour s'ouvrir à la chaîne des vraies paroles, qu'il peut y placer son interprétation révélante.

Comme il se voit chaque fois que l'on considère dans sa forme concrète une authentique interprétation : pour prendre un exemple, dans l'analyse classiquement connue sous le nom de « l'homme aux rats », le tournant majeur s'en trouve dans le moment où Freud comprend le ressentiment provoqué chez le sujet par le calcul que sa mère lui suggère au principe du choix d'une épouse. Que l'interdiction qu'un tel conseil comporte pour le sujet, de s'engager en des fiançailles avec la femme qu'il pense aimer, soit reportée par Freud à la parole de son père à l'encontre des faits patents, et notamment de celui-ci qui les prime tous, que son père est mort, laisse plutôt surpris, mais se justifie au niveau

d'une vérité plus profonde, qu'il semble avoir devinée à son insu et qui se révèle par la suite des associations que le sujet apporte alors. Elle ne se situe en rien d'autre qu'en ce qu'on appelle ici la « chaîne des paroles », qui, pour se faire entendre dans la névrose comme dans le destin du sujet, s'étend beaucoup plus loin que son individu : c'est à savoir qu'un manque de foi pareil a présidé au mariage de son père, et que cette ambiguïté recouvre elle-même un abus de confiance en matière d'argent qui, en faisant exclure son père de l'armée, l'a déterminé au mariage.

Or cette chaîne, qui n'est pas constituée de purs événements, au reste tous révolus avant la naissance du sujet, mais d'un manquement, peut-être le plus grave parce que le plus subtil, à la vérité de la parole, non moins que d'un forfait plus grossier à son honneur -- la dette engendrée par le premier semblant avoir porté son ombre sur toute une vie de mariage et celle du second n'avoir jamais été soldée —, donne le sens où se comprend le simulacre de rachat que le sujet fomente jusqu'au délire dans le procès de la grande transe obsessionnelle qui l'a amené à appeler Freud à son aide.

Entendons certes que cette chaîne n'est pas toute la structure de la névrose obsessionnelle, mais qu'elle s'y croise, dans le texte du mythe individuel du névrosé, avec la trame des fantasmes où se conjoignent, en un couple d'images narcissiques, l'ombre de son père mort et l'idéal de la dame de ses pensées.

Mais si l'interprétation de Freud, à défaire dans toute sa portée latente cette chaîne, va aboutir à faire tomber la trame imaginaire de la névrose, c'est que pour la dette symbolique qui se promulgue au tribunal du sujet, cette chaîne l'y fait comparaître moins encore comme son légataire que comme son témoignage vivant.

Car il convient de méditer que ce n'est pas seulement par une assomption symbolique que la parole constitue l'être du sujet, mais que, par la loi de l'alliance, où l'ordre humain se distingue de la nature, la parole détermine, dès avant sa naissance, non seulement le statut du sujet, mais la venue au monde de son être biologique.

Or il semble que l'accès de Freud au point crucial du sens où le sujet peut à la lettre déchiffrer son destin lui fut ouvert par le fait d'avoir été lui-même l'objet d'une suggestion semblable de

la prudence familiale — ce que nous savons par un fragment de son analyse démasqué en son œuvre par Bernfeld, — et peut-être eût-il suffi qu'il n'y eût pas en son temps répondu à l'opposé pour qu'il eût manqué dans le traitement l'occasion de la reconnaître.

Sans doute la fulgurante compréhension dont Freud fait la preuve en pareil cas, n'est-elle pas sans se voiler maintes fois des effets de son narcissisme. Encore, pour ne rien devoir à une analyse poursuivie dans les formes, laisse-t-elle voir, dans la hauteur de ses dernières constructions doctrinales, que les chemins de l'être étaient pour lui déblayés.

Cet exemple, s'il fait sentir l'importance d'un commentaire de l'œuvre de Freud pour la compréhension de l'analyse, ne prend place ici que de tremplin pour précipiter le saut dernier en la question présente, à savoir : *le contraste entre les objets proposés à l'analyste par son expérience et la discipline nécessaire à sa formation.*

Faute d'avoir jamais été conçu jusqu'en son fonds, ni même approximativement formulé, ce contraste s'exprime pourtant, comme on peut s'y attendre de toute vérité méconnue, dans la rébellion des faits.

Au niveau de l'expérience d'abord, où nul mieux qu'un Théodore Reik ne lui donne voix, et l'on peut se contenter du cri d'alarme de son livre : *Listening with the third ear*[1], soit en français : « entendre avec cette troisième oreille » par quoi il ne désigne rien d'autre sans doute que les deux dont tout homme dispose, à condition qu'elles soient rendues à la fonction que leur conteste la parole de l'Évangile.

On y verra les raisons de son opposition à l'exigence d'une succession régulière des plans de la régression imaginaire, dont l'analyse des résistances a posé le principe, non moins qu'aux formes plus systématiques de *planning* où celle-ci s'est avancée, — cependant qu'il rappelle, par cent exemples vivants, la voie propre à l'interprétation véritable. On ne pourra, à le lire, manquer d'y reconnaître un recours malheureusement mal défini à la divination, si l'emploi de ce terme retrouve sa vertu à évoquer l'ordalie juridique qu'il désigne à l'origine (Aulu-Gelle : *Nuits attiques*,

1. Garden City Book, New York, 1951.

l. II, chap. IV) en rappelant que le destin humain dépend du choix de celui qui va y porter l'accusation de la parole.

On ne s'intéressera pas moins au malaise qui règne sur tout ce qui concerne la formation de l'analyste, et pour n'en prendre que le dernier écho, on s'arrêtera aux déclarations faites en décembre 1952 par le docteur Knight dans son adresse présidentielle à l'Association psychanalytique américaine [1]. Parmi les facteurs qui tendent à « altérer le rôle de la formation analytique », il signale, à côté de l'accroissement en nombre des candidats en formation, la « forme plus structurée de l'enseignement » dans les instituts qui le dispensent, en l'opposant au type précédent de la formation par un maître (« the earlier preceptorship type of training »).

Sur le recrutement des candidats, il s'exprime ainsi : « Autrefois ils étaient, au premier chef, des individualités introspectives, marquées par leur penchant à l'étude et à la méditation, et qui tendaient à réaliser une haute individualité, voire à limiter leur vie sociale aux discussions cliniques et théoriques avec leurs collègues. Ils lisaient prodigieusement et possédaient parfaitement la littérature analytique »... « Tout au contraire, on peut dire que la majorité des étudiants de la dernière décade... ne sont pas introspectifs, qu'ils penchent à ne rien lire que la littérature qu'on leur indique dans le programme des instituts, et ne désirent qu'à en finir le plus rapidement possible avec ce qu'on exige pour leur formation. Leur intérêt va d'abord à la clinique plutôt qu'à la recherche et à la théorie. Leur motif pour être analysé est plutôt d'en passer par où leur formation l'exige... La capitulation partielle de certains instituts... dans leur hâte ambitieuse et leur tendance à se satisfaire de l'appréhension la plus superficielle de la théorie, est à l'origine des problèmes auxquels nous avons à faire face maintenant dans la formation des analystes. »

On voit assez, dans ce discours fort public, combien le mal apparaît grave et aussi combien il n'est que peu, voire pas du tout saisi. Ce qui est à souhaiter n'est pas que les analysés soient plus « introspectifs », mais qu'ils comprennent ce qu'ils font; et le remède n'est pas que les instituts soient moins structurés, mais

1. R. P. Knight, « Conditions actuelles de l'organisation de la psychanalyse aux États-Unis », *J. Am. Psychoanal. Ass.*, av. 1953, 1, n° 2, p. 197-221.

qu'on n'y enseigne pas un savoir prédigéré, même s'il résume les données de l'expérience analytique.

Mais ce qu'il faut avant tout comprendre, c'est que, quelle que soit la dose de savoir ainsi transmise, elle n'a pour l'analyste aucune valeur formatrice.

Car le savoir accumulé dans son expérience concerne l'imaginaire, où elle vient buter sans cesse, au point d'en être venue à régler son allure sur son exploration systématique chez le sujet. Elle a réussi ainsi à constituer l'histoire naturelle de formes de capture du désir, voire d'identifications du sujet qui n'avaient jamais été cataloguées dans leur richesse, voire approchées dans leur biais d'action, ni dans la science, ni même dans la sagesse, à ce degré de rigueur, si la luxuriance et la séduction s'en étaient dès longtemps déployées dans la fantaisie des artistes.

Mais outre que les effets de capture de l'imaginaire sont extrêmement difficiles à objectiver dans un discours vrai, auxquels ils opposent dans le quotidien son obstacle majeur, ce qui menace constamment l'analyse de constituer une mauvaise science dans l'incertitude où elle reste de leurs limites dans le réel, cette science, même à la supposer correcte, n'est que d'un secours trompeur dans l'action de l'analyste, car elle n'en regarde que le dépôt, mais non pas le ressort.

L'expérience en ceci ne donne de privilège ni à la tendance dite « biologique » de la théorie, qui n'a bien entendu de biologique que la terminologie, ni à la tendance sociologique qu'on appelle parfois « culturaliste ». L'idéal d'harmonie « pulsionnelle », se réclamant d'une éthique individualiste, de la première tendance, ne saurait, on le conçoit, montrer des effets plus humanisants que l'idéal de conformité au groupe, par où la seconde s'ouvre aux convoitises des « ingénieurs de l'âme », et la différence qu'on peut lire en leurs résultats ne tient qu'à la distance qui sépare la greffe autoplastique d'un membre de l'appareil orthopédique qui le remplace, ce qui reste d'éclopé, dans le premier cas, au regard du fonctionnement instinctuel (ce que Freud appelle la « cicatrice » de la névrose), ne laissant qu'un bénéfice incertain sur l'artifice compensatoire que visent les sublimations dans le second.

A vrai dire, si l'analyse confine d'assez près aux domaines ainsi évoqués de la science pour que certains de ses concepts y aient été

utilisés, ceux-ci ne trouvent pas leur fondement dans l'expérience de ces domaines, et les essais qu'elle produit pour y faire naturaliser la sienne, restent en un suspens qui ne la fait considérer dans la science qu'à s'y poser comme un problème.

C'est qu'aussi bien la psychanalyse est une pratique subordonnée par destination au plus particulier du sujet, et quand Freud y met l'accent jusqu'à dire que la science analytique doit être remise en question dans l'analyse de chaque cas (V. « *L'homme aux loups* », passim, toute la discussion du cas se déroulant sur ce principe), il montre assez à l'analysé la voie de sa formation.

L'analyste, en effet, ne saurait y entrer qu'à reconnaître en son savoir le symptôme de son ignorance, et ceci au sens proprement analytique que le symptôme est le retour du refoulé dans le compromis, et que le refoulement ici comme ailleurs est censure de la vérité. L'ignorance en effet ne doit pas être entendue ici comme une absence de savoir, mais, à l'égal de l'amour et de la haine, comme une passion de l'être; car elle peut être, à leur instar, une voie où l'être se forme.

C'est bien là qu'est la passion qui doit donner son sens à toute la formation analytique, comme il est évident à seulement s'ouvrir au fait qu'elle structure sa situation.

On a tenté d'apercevoir l'obstacle interne à l'analyse didactique dans l'attitude psychologique de postulance où le candidat se met par rapport à l'analyste, mais ce n'est pas le dénoncer dans son fondement essentiel, qui est le désir de savoir ou de pouvoir qui anime le candidat au principe de sa décision. Non plus qu'on n'a reconnu que ce désir doit être traité à l'instar du désir d'aimer chez le névrosé, dont la sagesse de tout temps sait qu'il est l'antinomie de l'amour, — si ce n'est là ce que visent les meilleurs auteurs en déclarant que toute analyse didactique se doit d'analyser les motifs qui ont fait choisir au candidat la carrière d'analyste [1]?

Le fruit positif de la révélation de l'ignorance est le non-savoir, qui n'est pas une négation du savoir, mais sa forme la plus élaborée. La formation du candidat ne saurait s'achever sans l'action

1. M. Gitelson, « Problèmes thérapeutiques dans l'analyse du candidat normal », *Internat. J. Psycho-Anal.*, 1954, 35, n° 2, p. 174-183.

du maître ou des maîtres qui le forment à ce non-savoir; faute de quoi il ne sera jamais qu'un robot d'analyste.

Et c'est bien là que l'on comprend cette fermeture de l'inconscient dont nous avons indiqué l'énigme au moment du tournant majeur de la technique analytique et dont Freud a prévu, ailleurs qu'en un propos rapide, qu'elle pût un jour résulter de la diffusion même, à l'échelle sociale, des effets de l'analyse [1]. L'inconscient se ferme en effet pour autant que l'analyste ne « porte plus la parole », parce qu'il sait déjà ou croit savoir ce qu'elle a à dire. Ainsi, s'il parle au sujet, qui au reste en sait tout autant, celui-ci ne peut reconnaître en ce qu'il dit la vérité naissante de sa parole particulière. Et c'est ce qui explique aussi les effets souvent étonnants pour nous des interprétations que donnait Freud lui-même. C'est que la réponse qu'il donnait au sujet était la vraie parole où il se fondait lui-même, et que, pour unir deux sujets en sa vérité, la parole exige d'être une vraie parole pour l'un comme pour l'autre.

C'est pourquoi l'analyste doit aspirer à telle maîtrise de sa parole qu'elle soit identique à son être. Car il n'aura pas besoin d'en prononcer beaucoup dans le traitement, voire si peu que c'est à croire qu'il n'en est besoin d'aucune, pour entendre, chaque fois qu'avec l'aide de Dieu, c'est-à-dire du sujet lui-même, il aura mené un traitement à son terme, le sujet lui sortir les paroles mêmes dans lesquelles il reconnaît la loi de son être.

Et comment s'en étonnerait-il, lui dont l'action, dans la solitude où il a à répondre de son patient, ne relève pas seulement, comme on le dit d'un chirurgien, de sa conscience, puisque sa technique lui apprend que la parole même qu'elle révèle est affaire d'un sujet inconscient. Aussi l'analyste, mieux qu'un autre, doit-il savoir qu'il ne peut être que lui-même en ses paroles.

N'est-ce pas là la réponse à la question qui fut le tourment de Ferenczi, à savoir : si, pour que l'aveu du patient vienne à son terme, celui de l'analyste ne doit pas être aussi prononcé? L'être de l'analyste en effet est en action même dans son silence, et c'est à l'étiage de la vérité qui le soutient, que le sujet proférera sa parole. Mais si, conformément à la loi de la parole, c'est en lui en tant

1. S. Freud, *Les chances d'avenir du traitement psychanalytique* (1911), *G.W.*, t. VIII, p. 122-113.

qu'autre que le sujet trouve son identité, c'est pour y maintenir son être propre.

Résultat bien éloigné de l'identification narcissique, si finement décrite par M. Balint (v. plus haut), car celle-ci laisse le sujet, dans une béatitude sans mesure, plus offert que jamais à cette figure obscène et féroce que l'analyse appelle le Surmoi, et qu'il faut comprendre comme la béance ouverte dans l'imaginaire par tout rejet (*Verwerfung*) des commandements de la parole [1].

Et nul doute qu'une analyse didactique n'ait cet effet, si le sujet n'y trouve rien de plus propre à témoigner de l'authenticité de son expérience, par exemple de s'être enamouré de la personne qui lui ouvrait la porte chez son analyste en la prenant pour l'épouse de celui-ci. Fantaisie piquante sans doute par sa spécieuse conformité, mais dont il n'a guère à se targuer d'y avoir pris la connaissance vécue de l'Œdipe, bien plutôt destinée qu'elle est à la lui dérober, car, à s'en tenir là, il n'aura vécu rien de plus que le mythe d'Amphitryon, et à la façon de Sosie, c'est-à-dire sans y rien comprendre. Comment s'attendre dès lors à ce que, si subtil qu'il ait pu apparaître en ses promesses, un tel sujet, quand il aura à opiner en la question des variantes, se montre autrement que comme un suiveur habité de racontars ?

Pour éviter ces résultats, il faudrait que l'analyse didactique, dont tous les auteurs notent que les conditions ne sont jamais discutées que sous une forme censurée, n'enfonçat pas ses fins comme sa pratique dans des ténèbres toujours plus profondes, à mesure que croît le formalisme des garanties qu'on prétend y apporter : comme Michaël Balint le déclare et le démontre avec la plus grande clarté [2].

Pour l'analyse, en effet, la seule quantité des chercheurs ne saurait emporter les effets de qualité sur la recherche, qu'elle peut avoir pour une science constituée dans l'objectivité. Cent psychanalystes médiocres ne feront pas faire un pas à sa connaissance, tandis qu'un médecin, d'être l'auteur d'une œuvre géniale dans la grammaire (et qu'on n'aille pas imaginer ici quelque sympathique production de l'humanisme médical), a maintenu, sa vie durant,

1. S. Freud, *Le cas de l'homme aux loups*, *G.W.*, t. XII, p. 111.

2. M. Balint, « Formation analytique et analyse didactique », *Internat. J. Psycho-Anal.*, 1954, 35, nº 2, p. 157-162.

le style de la communication à l'intérieur d'un groupe d'analystes contre les vents de sa discordance et la marée de ses servitudes.

C'est que l'analyse, de progresser essentiellement dans le non-savoir, se rattache, dans l'histoire de la science, à son état d'avant sa définition aristotélicienne et qui s'appelle la dialectique. Aussi bien l'œuvre de Freud, par ses références platoniciennes, voire présocratiques, en porte-t-elle le témoignage.

Mais du même coup, loin d'être isolée, ni même isolable, elle trouve sa place au centre du vaste mouvement conceptuel qui à notre époque restructurant tant de sciences improprement dites « sociales », changeant ou retrouvant le sens de certaines sections de la science exacte par excellence, la mathématique, pour en restaurer les assises d'une science de l'action humaine en tant qu'elle se fonde sur la conjecture, reclasse, sous le nom de sciences humaines, le corps des sciences de l'intersubjectivité.

L'analyste trouvera beaucoup à prendre de la recherche linguistique dans ses développements modernes les plus concrets, pour éclaircir les difficiles problèmes qui lui sont posés par la verbalisation dans ses abords technique et doctrinal. Cependant qu'on peut reconnaître, de la façon la plus inattendue, dans l'élaboration des phénomènes les plus originaux de l'inconscient, rêves et symptômes, les figures mêmes de la désuète rhétorique, qui se montrent à l'usage en donner les spécifications les plus fines.

La notion moderne de l'histoire ne sera pas moins nécessaire à l'analyste pour comprendre sa fonction dans la vie individuelle du sujet.

Mais c'est proprement la théorie du symbole, reprise de l'aspect de curiosité où elle s'offrit à la période qu'on peut dire paléontologique de l'analyse et sous le registre d'une prétendue « psychologie des profondeurs », que l'analyse doit faire rentrer dans sa fonction universelle. Nulle étude n'y sera plus propre que celle des nombres entiers, dont l'origine non empirique ne saurait être par lui trop méditée. Et, sans aller aux exercices féconds de la moderne théorie des jeux, voire aux formalisations si suggestives de la théorie des ensembles, il trouvera matière suffisante à fonder sa pratique à seulement apprendre, comme s'emploie à l'enseigner le signataire de ces lignes, à compter correctement jusqu'à quatre

(soit à intégrer la fonction de la mort dans la relation ternaire de l'Œdipe).

Il ne s'agit pas là de définir les matières d'un programme, mais d'indiquer que pour situer l'analyse à la place éminente que les responsables de l'éducation publique se doivent de lui reconnaître, il faut l'ouvrir à la critique de ses fondements, faute de quoi elle se dégrade en effets de subornement collectif.

C'est à sa discipline intérieure qu'il appartient pourtant d'éviter ces effets dans la formation de l'analyste et par là d'apporter la clarté en la question de ses variantes.

Alors pourra être entendue l'extrême réserve avec laquelle Freud introduit les formes mêmes, depuis lors devenues standards, de la « cure-type » en ces termes :

« Mais je dois dire expressément que cette technique n'a été obtenue que comme étant la seule appropriée pour ma personnalité; je ne me hasarderais pas à contester qu'une personnalité médicale constituée tout autrement pût être amenée à préférer des dispositions autres à l'endroit des malades et du problème à résoudre [1]. »

Car cette réserve alors cessera d'être reléguée au rang de signe de sa profonde modestie, mais sera reconnue pour affirmer cette vérité que l'analyse ne peut trouver sa mesure que dans les voies d'une docte ignorance.

1. S. Freud, « Conseils au médecin pour le traitement psychanalytique », *G.W.* t. VIII, p. 376. Passage traduit par l'auteur.

# D'un dessein

Les deux échantillons, qui suivent, de notre séminaire nous incitent à communiquer au lecteur quelque idée du dessein de notre enseignement.

Ces textes gardent encore la violence de la nouveauté qu'ils apportaient. On en mesurera le risque à constater que leurs problèmes sont toujours à l'ordre du jour, quand nous y avons apporté une élaboration qui n'a pas cessé de s'assurer dans sa critique et dans sa construction.

A les relire, il nous plaît d'y trouver telle suspension sur le refoulement qu'intéresse le mot *signor*, à laquelle vient faire à cette heure écho une question qui nous est posée sur le lieu où se tient le terme oublié, à préciser dans les termes de notre topologie : est-ce « le mort » qu'évoque plus loin notre direction de la cure ou le discours de l'Autre tel que le rapport de Rome l'a fondé?

A cette tâche en progrès, ajoutons les difficultés personnelles qui peuvent faire obstacle à l'accession d'un sujet à une notion comme la *Verwerfung* à mesure même du fait qu'il y est plus intéressé. Drame quotidien où se rappelle que cet enseignement qui ouvre à tous sa théorie, a pour enjeu pratique la formation du psychanalyste.

La question se poserait là de la dimension de son influence, à la prendre d'abord au fait que ces deux morceaux soient extraits du premier numéro épuisé de la revue *La Psychanalyse*, dont la part qu'y ont nos textes ne mesure qu'imparfaitement, de son trop même, le soin que nous en avions pris.

Comment évaluer ce qui s'est imposé, du composite toujours d'une telle entreprise, sur le terrain d'une exigence dont nous allons dire le statut?

Ce n'est pas tout dire que de constater que tel déblai invectif à soulever ici sa poussière serait toujours d'actualité.

On avancerait aussi bien que l'air de cette revue ait retenu

le champ français sur la pente du glissement dont témoignent les Congrès internationaux de la psychanalyse. Et il arrive que de l'étranger nous revienne l'étonnement de son naufrage.

Il est inutile de pointer le désaveu interne qui lui fit conduite dès son liminaire.

Rien ne dépasse ici, ni ne contrevient à l'ordre d'importance que nous avons épinglé récemment d'un Witz de notre cru : la poubellication.

Les deux textes présents méritent une autre considération, d'être de la façon de notre séminaire, y ayant encadré la contribution que Jean Hyppolite, alors notre auditeur, voulut bien y apporter sur notre demande sous l'espèce d'un commentaire sur la *Verneinung* de Freud.

On trouvera ce texte, par la permission que nous en donne gracieusement son auteur, reproduit en appendice. S'il tient à ce qu'en soit précisé le caractère de mémorial, on verra que le scrupule qu'on a pris de préserver son caractère de notes écarte tout malentendu, mais aussi bien par là le prix qu'il a pour nous.

Car se laisser ainsi conduire par la lettre de Freud jusqu'à l'éclair qu'elle nécessite, sans lui donner d'avance rendez-vous, ne pas reculer devant le résidu, retrouvé à la fin, de son départ d'énigme, et même ne pas se tenir quitte au terme de la démarche de l'étonnement par quoi l'on y a fait entrée, voilà en quoi un logicien éprouvé nous apportait la garantie de ce qui faisait notre requête, quand depuis trois ans passés déjà, nous entendions nous autoriser d'un *commentaire littéral* de Freud.

Cette *exigence de lecture* n'a pas le vague de la culture qu'on y pourrait croire en question.

Le privilège donné à la lettre de Freud n'a rien chez nous de superstitieux. C'est là où l'on en prend à son aise avec elle qu'on y apporte une sorte de sacralisation fort compatible avec son ravalement à un usage de routine.

Que tout texte, qu'il se propose comme sacré ou profane, voie sa littéralité croître en prévalence de ce qu'il implique proprement d'affrontement à la vérité, c'est ce dont la découverte freudienne montre la raison de structure.

Précisément en ce que la vérité qu'elle apporte, celle de l'inconscient, doit à la lettre du langage, à ce que nous appelons le signifiant.

Ceci, s'il nous rend compte incidemment de la qualité d'écrivain de Freud, est surtout décisif à intéresser le psychanalyste aussi loin qu'il le peut au langage, comme à ce qu'il détermine dans le sujet.

Là aussi est le motif des collaborations que nous avions obtenues à notre premier numéro, soit Martin Heidegger pour son article *Logos*, dussions-nous y aller de nos audaces de traducteur, Émile Benveniste pour sa critique d'une référence de Freud, une fois de plus éminente à s'avérer, au plus profond de l'affectif, se régler du langage.

Là, ce motif, et dans nulle vaine semblance de dialogue, même et surtout philosophique : nous n'avons pas dans la psychanalyse à élargir les esprits.

Des illustres voisinages que nous réunîmes un instant pour des conférences stimulant notre dessein, aucun qui ne fût destiné par ce que sa tâche propre comportait de structuraliste, à l'accentuer pour nous. Disons-le : la stupidité qualifiée qui y mit fin, d'en prendre ombrage, annulait déjà l'entreprise de n'y voir que propagande.

Quel ressort fait donc le psychanalyste s'ancrer ailleurs? Si l'approche du refoulé s'accompagne de résistances qui donnent la mesure du refoulement, comme Freud nous le dit, ceci implique pour le moins un étroit rapport entre les deux termes. Ce rapport s'avère ici de fonctionner en retour.

L'effet de vérité qui se livre dans l'inconscient et le symptôme, exige du savoir une discipline inflexible à suivre son contour, car ce contour va au contraire d'intuitions trop commodes à sa sécurité.

Cet effet de vérité culmine dans un voilé irréductible où se marque la primauté du signifiant, et l'on sait par la doctrine freudienne qu'aucun réel n'y prend sa part plus que le sexe. Mais le sujet n'y a sa prise que surdéterminée : le désir est désir de savoir, suscité d'une cause connexe à la formation d'un sujet, moyennant quoi cette connexion ne tient au sexe que d'un biais gauche. Expression où l'on reconnaît la topologie dont nous tentons de la cerner.

Il en résulte la présentification nécessaire d'un trou qui n'est plus à situer dans le transcendantal de la connaissance, lieu en somme fort bien venu à le transposer d'un recul, mais à une place plus proche à nous presser de l'oublier.

A savoir, là où l'être, si enclin à fuir sa jouissance qu'il

se montre à l'épreuve, n'en suppose pas moins, ni de façon moins permanente, qu'il y ait accès de droit. Prétention qui n'échappe au comique, que de l'angoisse que provoque l'expérience qui la rabat.

Curieusement c'est de cette impasse que le succès de Freud s'explique : on capitule à le comprendre pour ne pas la rencontrer, et « son langage », comme on dit pour réduire un discours au verbal, vient à fleurir dans les propos de l'*on* le plus lucifuge.

Qui s'étonnera, hors de cet *on*, que le psychanalyste donne à Freud le même succès, quand, succion plutôt de sa pensée par cette fente qui s'ouvre en elle combien plus prochede prendre en sa pratique l'insistance d'une indécente intimité, elle redouble son horreur de le forcer ordinairement à la morose opération de l'obstruer?

D'où rien ne vient plus à être manié de chaque joint délicat que Freud emprunte au plus subtil de la langue, sans que d'avance y soient coulées les images confuses où se précipitent ses plus basses traductions.

Bref on lit Freud comme on écrit dans la psychanalyse; et c'est assez dire.

On voit donc que le mot d'ordre dont nous nous sommes armé du retour à Freud, n'a rien à faire avec le retour aux sources qui pourrait aussi bien ici comme ailleurs ne signifier qu'une régression.

Même s'agissant d'en corriger une déviation trop manifeste pour ne pas s'avouer comme telle à tous les tournants, ce ne serait que donner place à une nécessité externe, encore qu'elle soit de salubrité.

Notre retour à Freud a un sens tout différent de tenir à la topologie du sujet, laquelle ne s'élucide que d'un second tour sur elle-même. Tout doit en être redit sur une autre face pour que se ferme ce qu'elle enserre,.qui n'est certes pas le savoir absolu, mais cette position d'où le savoir peut renverser des effets de vérité. Sans doute est-ce d'une suture un moment en ce joint pratiquée, que s'est assuré ce que de science absolument nous avons réussi. N'est-ce pas là aussi de quoi nous tenter d'une nouvelle opération là où ce joint reste béant, dans notre vie?

Ce double tour dont nous donnons la théorie, prête en en effet à une autre couture à y offrir un nouveau bord : celle d'où ressort une structure bien plus propre que l'antique

sphère à répondre de ce qui se propose au sujet comme du dedans et du dehors [1].

Quand Freud dans un texte célèbre produit ensemble Anankê et Logos, va-t-on croire que ce soit par goût de l'effet ou pour rendre au pied-plat son pied ferme en lui tendant la marche du pied-sur-la-terre?

La puissance redoutable que Freud invoque à nous réveiller du sommeil où nous la tenons assoupie, la grande Nécessité n'est nulle autre que celle qui s'exerce *dans* le Logos et qu'il éclaire le premier du frisant de sa découverte.

C'est la répétition elle-même, dont autant que Kierkegaard, il renouvelle pour nous la figure : dans la division du sujet, destin de l'homme scientifique. Que s'en écarte une autre confusion : rien à faire avec le retour éternel.

La répétition est unique à être nécessaire, et celle qui vient à notre charge, n'en viendrions-nous pas à bout, qu'il resterait de notre index le commandement de sa boucle.

1. Comme nous avons commencé de l'établir l'année même (61-62) où nos élèves s'occupaient du même rapport (dedans-dehors) dans un contexte plus mondain. Par où d'autres auront eu le profit que nous y revenions cette année (65-66).

# *Introduction au commentaire de Jean Hyppolite sur la « Verneinung » de Freud*

SÉMINAIRE DE TECHNIQUE FREUDIENNE DU 10 FÉVRIER 1954 [1]

Vous avez pu mesurer combien féconde se révèle notre méthode de recourir aux textes de Freud pour soumettre à un examen critique l'usage présent des concepts fondamentaux de la technique psychanalytique et spécialement de la notion de résistance.

L'adultération qu'a subie en effet cette dernière notion prend sa gravité de la consigne que Freud a consacrée de son autorité, de donner le pas dans la technique à l'analyse des résistances. Car si Freud entendait bien là marquer un tournant de la pratique, nous croyons qu'il n'y a que confusion et contresens dans la façon dont on s'autorise d'un ordre d'urgence pour y appuyer une technique qui ne méconnaît rien de moins que ce à quoi il s'applique.

La question est du sens qu'il faut restituer aux préceptes de cette technique qui, pour s'être bientôt réduits à des formules toutes faites, ont perdu la vertu indicative qu'ils ne sauraient conserver que dans une compréhension authentique de la vérité de l'expérience qu'ils sont destinés à conduire. Freud, bien entendu, ne saurait y manquer non plus que ceux qui pratiquent son œuvre. Mais, vous avez pu en faire l'épreuve, ce n'est pas le fort de ceux qui dans notre discipline se rempardent à plus grand bruit derrière

1. On donne ici le texte recueilli d'un des colloques du séminaire tenu à la clinique de la Faculté à l'hôpital Sainte-Anne et consacré pendant l'année 53-54 aux Écrits techniques de Freud et à l'actualité qu'ils intéressent. Il a été seulement amplifié de quelques rappels, qui ont semblé utiles, à des leçons antérieures, sans qu'on ait pu lever pour autant la difficulté d'accès inhérente à tout morceau choisi d'un enseignement.

la primauté de la technique, — sans doute pour se couvrir de la concomitance certaine qui y accorde en effet les progrès de la théorie, dans l'usage abêti des concepts analytiques qui peut seul justifier la technique qui est la leur.

Que l'on tente de serrer d'un peu plus près ce que représente dans l'usage dominant l'analyse des résistances, on sera bien déçu. Car ce qui frappe d'abord à lire ses doctrinaires, c'est que le maniement dialectique d'une idée quelconque leur est si impensable, qu'ils ne sauraient même le reconnaître quand ils y sont précipités à la façon dont M. Jourdain faisait de la prose sans le savoir, par une pratique à laquelle la dialectique est en effet immanente. Dès lors ils ne sauraient y arrêter leur réflexion, sans se raccrocher sous un mode panique aux objectivations les plus simplistes, fût-ce aux plus grossièrement imageantes.

C'est ainsi que la résistance en vient à être par eux imaginée plutôt que conçue, selon ce qu'elle connote dans son emploi sémantique moyen [1], soit, à bien examiner cet emploi, dans une acception transitive indéfinie. Grâce à quoi « le sujet résiste » est entendu « il résiste à... » — A quoi? — Sans doute à ses tendances dans la conduite qu'il s'impose en tant que sujet névrotique, à leur aveu dans les justifications qu'il propose de sa conduite à l'analyste. Mais comme les tendances reviennent à la charge, et comme la technique est là pour un coup, cette résistance est supposée sérieusement mise à l'épreuve : dès lors pour la maintenir il faut qu'il y mette du sien et, avant même que nous ayons le temps de nous retourner, nous voici glisser dans l'ornière de l'idée obtuse que le malade « se défend ». Car le contresens ne se scelle définitivement que de sa jonction avec un autre abus de langage : celui qui fait bénéficier le terme de défense du blanc-seing que lui confère son usage en médecine, sans qu'on s'aperçoive, car on n'est pas meil-

1. Celui-ci, disons-le en passant, comporte certainement des oscillations non négligeables quant à l'accentuation de sa transitivité, selon l'espèce d'altérité à laquelle il s'applique. On dit : *to resist the evidence* comme *to resist the authority of the Court*, — mais par contre *nicht der Versuchung widerstehen*. Notons la gamme des nuances qui peuvent se répartir beaucoup plus aisément dans la diversité du sémantème en allemand : *widerstehen*, — *widerstreben*, — *sich sträuben gegen*, *andauern*, *fortbestehen*, moyennant quoi *widerstehen* peut être intentionnellement plus adéquat au sens que nous allons dégager comme étant le sens proprement analytique de la résistance.

leur médecin pour être mauvais psychanalyste, qu'il y a là aussi maldonne quant à la notion, si c'est à son sens correct en physio-pathologie qu'on entend faire écho, — et qu'on ne trahit pas moins, car on n'est pas plus instruit en psychanalyse pour être ignorant en médecine, l'application parfaitement avertie que Freud en a faite dans ses premiers écrits sur la pathogénie des névroses.

Mais, nous dira-t-on, à centrer votre visée d'une idée confuse sur son point le plus bas de désagrégation, ne tombez-vous pas dans le travers de ce qu'on appelle proprement un procès de tendance. C'est qu'aussi bien, répondrons-nous, rien ne retient sur cette pente les usagers d'une technique ainsi appareillée, car les préceptes dont ils parent sa confusion originelle ne remédient en rien à ses suites. C'est ainsi qu'on profère que le sujet ne peut rien nous communiquer que de son moi et par son moi, — ici le regard de défi du bon sens qui reprend pied à la maison; qu'il faut pour arriver à quelque chose viser à renforcer le moi, ou tout au moins, corrige-t-on, sa partie saine, — et les bonnets de hocher à cette ânerie; que dans l'usage du matériel analytique nous procéderons par plans, — ces plans dont nous avons bien entendu en poche le relevé garanti; que nous irons ainsi de la surface à la profondeur, — pas de charrue avant les bœufs; que pour ce faire le secret des maîtres est d'analyser l'agressivité, — pas de charrue qui tue les bœufs; enfin voici la dynamique de l'angoisse, et les arcanes de son économie, — que nul ne touche, s'il n'est expert hydraulicien, aux potentiels de ce mana sublime. Tous ces préceptes, disons-le, et leur parure théorique seront délaissés de notre attention parce qu'ils sont simplement macaroniques.

La résistance en effet ne peut être que méconnue dans son essence, si on ne la comprend pas à partir des dimensions du discours où elle se manifeste dans l'analyse. Et nous les avons rencontrées d'emblée dans la métaphore dont Freud a illustré sa première définition. Je veux dire celle que nous avons commentée en son temps [1] et qui évoque les portées où le sujet déroule « longitudinalement », pour employer le terme de Freud, les chaînes

1. Cf. *G. W.*, I, p. 290-307, dans le chapitre Zur Psychotherapie der Hysterie, p. 254-312, dû à Freud dans les *Studien über hysterie*, publiées en 1895, avec Breuer. Il y a une édition anglaise des *Studies on hysteria*.

de son discours, selon une partition dont le « noyau pathogène » est le leit-motiv. Dans la lecture de cette partition, la résistance se manifeste « radialement », terme opposé au précédent, et avec une croissance proportionnelle à la proximité où vient la ligne en cours de déchiffrage de celle qui livre en l'achevant la mélodie centrale. Et ceci au point que cette croissance, souligne Freud, peut être tenue pour la mesure de cette proximité.

C'est dans cette métaphore que certains ont même voulu trouver l'indice de la tendance mécanistique dont la pensée de Freud serait grevée. Pour saisir l'incompréhension dont cette réserve fait la preuve, il n'est que de se référer à la recherche que nous avons menée pas à pas dans les éclaircissements successifs que Freud a apportés à la notion de résistance, et spécialement à l'écrit sur lequel nous sommes et où il en donne la plus claire formule.

Que nous y dit Freud en effet ? Il nous découvre un phénomène structurant de toute révélation de la vérité dans le dialogue. Il y a la difficulté fondamentale que le sujet rencontre dans ce qu'il a à dire; la plus commune est celle que Freud a démontrée dans le refoulement, à savoir cette sorte de discordance entre le signifié et le signifiant, que détermine toute censure d'origine sociale. La vérité peut toujours dans ce cas être communiquée entre les lignes. C'est-à-dire que celui qui veut la faire entendre, peut toujours recourir à la technique qu'indique l'identité de la vérité aux symboles qui la révèlent, à savoir arriver à ses fins en introduisant délibérément dans un texte des discordances qui répondent cryptographiquement à celles qu'impose la censure.

Le sujet vrai, c'est-à-dire le sujet de l'inconscient, ne procède pas autrement dans le langage de ses symptômes qui n'est pas tant déchiffré par l'analyste qu'il ne vient à s'adresser à lui de façon de plus en plus consistante, pour la satisfaction toujours renouvelée de notre expérience. C'est en effet ce qu'elle a reconnu dans le phénomène du transfert.

Ce que dit le sujet qui parle, si vide que puisse être d'abord son discours, prend son effet de l'approximation qui s'y réalise de la parole où il convertirait pleinement la vérité qu'expriment ses symptômes. Précisons même tout de suite que cette formule est d'une portée plus générale, nous le verrons aujourd'hui, que le phénomène du refoulement par quoi nous venons de l'introduire.

Quoi qu'il en soit, c'est en tant que le sujet arrive à la limite de ce que le moment permet à son discours d'effectuer de la parole, que se produit le phénomène où Freud nous montre le point d'articulation de la résistance à la dialectique analytique. Car ce moment et cette limite s'équilibrent dans l'émergence, hors du discours du sujet, du trait qui peut le plus particulièrement s'adresser à vous dans ce qu'il est en train de dire. Et cette conjoncture est promue à la fonction de ponctuation de sa parole. Pour faire saisir un tel effet nous avons usé de cette image que la parole du sujet bascule vers la présence de l'auditeur [1].

Cette présence qui est le rapport le plus pur dont le sujet soit capable à l'endroit d'un être, et qui est d'autant plus vivement sentie comme telle que cet être est pour lui moins qualifié, cette présence pour un instant délivrée à l'extrême des voiles qui la recouvrent et l'éludent dans le discours commun en tant qu'il se constitue comme discours de l'*on* précisément à cette fin, cette présence se marque dans le discours par une scansion suspensive souvent connotée par un moment d'angoisse, comme je vous l'ai montré dans un exemple de mon expérience.

D'où la portée de l'indication que Freud nous a donnée d'après la sienne : à savoir que, quand le sujet s'interrompt dans son discours, vous pouvez être sûr qu'une pensée l'occupe qui se rapporte à l'analyste.

Cette indication, vous la verrez le plus souvent confirmée à poser au sujet la question : « Que pensez-vous à l'instant, qui se rapporte à ce qui vous entoure ici et plus précisément à moi qui vous écoute? » Encore la satisfaction intime que vous pourrez tirer d'entendre des remarques plus ou moins désobligeantes sur votre aspect général et votre humeur du jour, sur le goût que dénote le choix de vos meubles ou la façon dont vous êtes nippé, ne suffit-elle pas à justifier votre initiative, si vous ne savez pas ce que vous attendez de ces remarques, et l'idée, reçue pour beaucoup, qu'elles donnent occasion de se décharger à l'agressivité du sujet, est proprement imbécile.

1. On reconnaîtra là la formule par où nous introduisions dans les débuts de notre enseignement ce dont il s'agit ici. Le sujet, disions-nous, commence l'analyse en parlant de lui sans vous parler à vous, ou en parlant à vous sans parler de lui. Quand il pourra vous parler de lui, l'analyse sera terminée.

La résistance, disait Freud avant l'élaboration de la nouvelle topique, est essentiellement un phénomène du *moi*. Comprenons ici ce que cela veut dire. Cela nous permettra plus tard de comprendre ce qu'on entend de la résistance, quand on la rapporte aux autres instances du sujet.

Le phénomène ici en question montre une des formes les plus pures où le *moi* puisse manifester sa fonction dans la dynamique de l'analyse. C'est en quoi il fait bien saisir que le *moi* tel qu'il opère dans l'expérience analytique, n'a rien à faire avec l'unité supposée de la réalité du sujet que la psychologie dite générale abstrait comme instituée dans ses « fonctions synthétiques ». Le moi dont nous parlons est absolument impossible à distinguer des captations imaginaires qui le constituent de pied en cap, dans sa genèse comme dans son statut, dans sa fonction comme dans son actualité, par un autre et pour un autre. Autrement dit, la dialectique qui soutient notre expérience, se situant au niveau le plus enveloppant de l'efficacité du sujet, nous oblige à comprendre le moi de bout en bout dans le mouvement d'aliénation progressive, où se constitue la conscience de soi dans la phénoménologie de Hegel.

Ce qui veut dire que si vous avez affaire, dans le moment que nous étudions, à l'*ego* du sujet, c'est que vous êtes à ce moment le support de son *alter ego*.

Je vous ai rappelé que l'un de nos confrères, guéri depuis de ce prurit de la pensée qui le tourmentait encore en un temps où il cogitait sur les indications de l'analyse, avait été saisi d'un soupçon de cette vérité; aussi bien, le miracle de l'intelligence illuminant sa face, fit-il culminer son discours sur lesdites indications, par l'annonce de cette nouvelle que l'analyse devait être subordonnée à cette condition première que le sujet eût le sentiment de l'autre comme existant.

C'est précisément ici que commence la question : quelle est la sorte d'altérité par quoi le sujet s'intéresse à cette existence? Car c'est de cette altérité même que le moi du sujet participe, au point que, s'il est une connaissance qui soit proprement classificatoire pour l'analyste, et de nature à satisfaire cette exigence d'orientation préalable que la nouvelle technique proclame d'un ton d'autant plus fendant qu'elle en méconnaît jusqu'au principe, c'est celle

qui dans chaque structure névrotique définit le secteur ouvert aux alibis de l'*ego*.

En bref, ce que nous attendons de la réponse du sujet à lui poser la question stéréotypée, qui le plus souvent le libérera du silence qui vous signale ce moment privilégié de la résistance, c'est qu'il vous montre *qui* parle et à *qui* : ce qui ne constitue qu'une seule et même question.

Mais il reste à votre discrétion de le lui faire entendre en l'interpellant à la place imaginaire où il se situe : cela sera selon que vous pouvez ou non en raccorder le quolibet au point de son discours où sera venu buter sa parole.

Vous homologuerez ainsi ce point comme une ponctuation correcte. Et c'est ici que se conjugue harmonieusement l'opposition, qu'il serait ruineux de soutenir formellement, de l'analyse de la résistance et de l'analyse du matériel. Technique à quoi vous vous formez pratiquement au séminaire dit de contrôle.

Pour ceux pourtant qui en ont appris une autre, dont je connais trop la systématique, et qui lui garderaient encore quelque crédit, je ferai remarquer que bien sûr vous ne manquerez pas d'obtenir une réponse actuelle à faire état de l'agressivité du sujet à votre égard, et même à montrer quelque finesse à y reconnaître sous un mode contrasté le « besoin d'amour ». Après quoi, votre art verra s'ouvrir pour lui le champ des manèges de la défense. La belle affaire! Ne savons-nous pas qu'aux confins où la parole se démet, commence le domaine de la violence, et qu'elle y règne déjà, même sans qu'on l'y provoque.

Si donc vous y portez la guerre, sachez au moins ses principes et qu'on méconnaît ses limites à ne pas la comprendre avec un Clausewitz comme un cas particulier du commerce humain.

On sait que c'est à en reconnaître, sous le nom de guerre totale, la dialectique interne, que celui-ci est venu à formuler qu'elle commande d'être considérée comme le prolongement des moyens de la politique.

Ce qui a permis à des praticiens plus avancés dans l'expérience moderne de la guerre sociale, à laquelle il préludait, de dégager le corollaire que la première règle à observer serait de ne pas laisser échapper le moment où l'adversaire devient autre qu'il n'était, — ce qui indiquerait de procéder rapidement à cette parti-

tion des enjeux qui fonde les bases d'une paix équitable. Vous êtes d'une génération qui a pu éprouver que cet art est inconnu des démagogues qui ne peuvent pas plus se détacher des abstractions qu'un psychanalyste vulgaire. C'est pourquoi les guerres mêmes qu'ils gagnent, ne font qu'engendrer les contradictions où l'on n'a guère occasion de reconnaître les effets qu'ils en promettaient.

Dès lors ils se lancent à corps perdu dans l'entreprise d'humaniser l'adversaire tombé à leur charge dans sa défaite, — appelant même le psychanalyste à la rescousse pour collaborer à la restauration d'*human relations*, dans quoi celui-ci, du train dont il mène maintenant les choses, n'hésite pas à se fourvoyer.

Tout ceci ne paraît pas déplacé à retrouver au tournant la note de Freud sur laquelle je me suis arrêté déjà dans le même écrit, et peut-être ceci éclaire-t-il d'une nouvelle lumière ce qu'il veut nous dire par la remarque qu'il ne faudrait pas inférer, de la bataille qui s'acharne parfois pour des mois autour d'une ferme isolée, que celle-ci représente le sanctuaire national d'un des combattants, voire qu'elle abrite une de ses industries de guerre. Autrement dit le sens d'une action défensive ou offensive n'est pas à chercher dans l'objet qu'elle dispute apparemment à l'adversaire, mais plutôt dans le dessein dont elle participe et qui définit l'adversaire par sa stratégie.

L'humeur obsidionale qui se trahit dans la morosité de l'analyse des défenses, porterait donc sans doute des fruits plus encourageants pour ceux qui s'y fient, s'ils la mettaient seulement à l'école de la moindre lutte réelle, qui leur apprendrait que la réponse la plus efficace à une défense, n'est pas d'y porter l'épreuve de force.

En fait il ne s'agit chez eux, faute de s'astreindre aux voies dialectiques où s'est élaborée l'analyse, et faute de talent pour retourner à l'usage pur et simple de la suggestion, que de recourir à une forme pédantesque de celle-ci à la faveur d'un psychologisme ambiant dans la culture. Ce en quoi ils ne laissent pas d'offrir à leurs contemporains le spectacle de gens qui n'étaient appelés à leur profession par rien d'autre que d'être en posture d'y avoir toujours le dernier mot, et qui, pour y rencontrer un peu plus de difficulté que dans d'autres activités dites libérales, montrent la

figure ridicule de Purgons obsédés par la « défense » de quiconque ne comprend pas ce pourquoi sa fille est muette.

Mais ils ne font en cela que rentrer dans cette dialectique du moi et de l'autre qui fait l'impasse du névrosé et qui rend sa situation solidaire du préjugé de sa mauvaise volonté. C'est pourquoi il m'arrive de dire qu'il n'y a dans l'analyse d'autre résistance que celle de l'analyste. Car ce préjugé ne peut céder qu'à une véritable conversion dialectique, encore faut-il qu'elle s'entretienne chez le sujet d'un exercice continuel. C'est à quoi se ramènent véritablement toutes les conditions de la formation du psychanalyste.

Hors d'une telle formation, le préjugé restera toujours dominant qui a trouvé sa plus stable formule dans la conception du pithiatisme. Mais d'autres l'avaient précédée, et je ne veux induire ce que Freud pouvait en penser qu'à rappeler ses sentiments devant la dernière venue au temps de sa jeunesse. J'en extrais le témoignage du chapitre IV de son grand écrit sur *Psychologie des masses et analyse du moi*. Il parle des étonnants tours de force de la suggestion dont il fut le témoin chez Bernheim en 1899.

« Je peux, dit-il, me souvenir de la sourde révolte que, même à cette époque, j'éprouvais contre la tyrannie de la suggestion, quand un malade qui ne montrait pas assez de souplesse, s'entendait crier après : « Qu'est-ce que vous faites donc? Vous vous contre-suggestionnez! » (En français dans le texte.) Je me disais à part moi que c'était la plus criante des injustices et des violences, que le malade avait bien le droit d'user de contre-suggestion, quand on tentait de le subjuguer par des artifices de suggestion. Ma résistance prit par la suite la direction plus précise de m'insurger contre le fait que la suggestion qui expliquait tout, dut elle-même se dérober à l'explication. J'allais répétant à son endroit la vieille plaisanterie :

*Christophe portait le Christ*
*Le Christ portait le monde entier,*
*Dis donc, où Christophe*
*Pouvait-il poser ses pieds?* ».

Et si Freud poursuit en déplorant que le concept de suggestion ait dérivé vers une conception de plus en plus relâchée, qui ne

lui laisse pas prévoir de sitôt l'éclaircissement du phénomène, que n'aurait-il pas dit de l'usage présent de la notion de la résistance, et comment n'eût-il pas à tout le moins encouragé notre effort d'en resserrer techniquement l'emploi ? Pour le reste, notre façon de la réintégrer dans l'ensemble du mouvement dialectique de l'analyse est peut-être ce qui nous permettra de donner un jour de la suggestion une formule à l'épreuve des critères de l'expérience.

Tel est le dessein qui nous guide quand nous éclairons la résistance au moment de transparence où elle se présente, selon l'heureuse expression de M. Mannoni, par le bout transférentiel.

Et c'est pourquoi nous l'éclairons par des exemples où l'on peut voir jouer la même syncope dialectique.

C'est ainsi que nous fîmes cas [1] de celui dont Freud illustre de façon presque acrobatique ce qu'il entend par le désir du rêve. Car s'il le donne pour couper court à l'objection de l'altération que le rêve subirait par sa remémoration dans le récit, il apparaît clairement que seule l'intéresse l'élaboration du rêve en tant qu'elle se poursuit dans le récit lui-même, c'est-à-dire que le rêve ne vaut pour lui que comme vecteur de la parole. Si bien que tous les phénomènes qu'il donne d'oubli, voire de doute, qui viennent entraver le récit, sont à interpréter comme signifiants dans cette parole, et que, ne restât-il d'un rêve qu'un débris aussi évanescent que le souvenir flottant dans l'air du chat qui se subtilise de façon si inquiétante aux yeux d'Alice, ceci n'est fait que pour rendre plus certain qu'il s'agit là du bout brisé de ce qui dans le rêve constitue sa pointe transférentielle, autrement dit ce qui dans ledit rêve s'adresse directement à l'analyste. Ici par l'intermédiaire du mot « canal », seul vestige subsistant du rêve, soit un sourire encore, mais celui-là impertinent de femme, dont celle à qui Freud a pris la peine de faire goûter sa théorie du *Witz* accueille son hommage, et qui se traduit par la phrase concluant l'histoire drôle que sur l'invitation de Freud elle associe au mot : canal : « Du sublime au ridicule, il n'y a qu'un pas. »

De même, dans l'exemple d'oubli d'un nom, que nous avons

1. *G. W.* II-III, p. 522, n. 1. *S. E.*, V. p. 517, n. 2, *Science des rêves*, p. 427.

naguère pris littéralement comme le premier venu [1], dans la *Psychopathologie de la vie quotidienne*, avons-nous pu saisir que l'impossibilité où se trouve Freud d'évoquer le nom de Signorelli dans le dialogue qu'il poursuit avec le confrère qui est alors son compagnon de voyage, répond au fait qu'en censurant dans sa conversation antérieure avec le même tout ce que les propos de celui-ci lui suggéraient tant par leur contenu que par les souvenirs qui leur faisaient en lui cortège, de la relation de l'homme et du médecin à la mort, soit au maître absolu, *Herr*, *signor*, Freud avait littéralement abandonné en son partenaire, retranché donc de soi, la moitié brisée (entendons-le au sens le plus matériel du terme) de l'épée de la parole, et pour un temps, précisément celui où il continuait à s'adresser au dit partenaire, il ne pouvait plus disposer de ce terme comme matériel signifiant, pour attaché qu'il restait à la signification refoulée, — et ce d'autant plus que le thème de l'œuvre dont il s'agissait de retrouver en Signorelli l'auteur, nommément la fresque de l'Antéchrist, à Orvieto, ne faisait qu'historier sous une forme des plus manifestes, encore qu'apocalyptique, cette maîtrise de la mort.

Mais peut-on se contenter de parler ici de refoulement? Sans doute pouvons-nous assurer qu'il y est par les seules surdéterminations que Freud nous livre du phénomène, et nous pouvons y confirmer aussi par l'actualité de ses circonstances la portée de ce que je veux vous faire entendre dans la formule : l'inconscient, c'est le discours de l'Autre.

Car l'homme qui, dans l'acte de la parole, brise avec son semblable le pain de la vérité, partage le mensonge.

Mais est-ce ici tout dire? Et la parole ici retranchée, pouvait-elle ne pas s'éteindre devant l'être-pour-la-mort, quand elle s'en serait approchée à un niveau où seul le mot d'esprit est encore viable, les apparences du sérieux pour répondre à sa gravité n'y faisant plus figure que d'hypocrisie.

Ainsi la mort nous apporte la question de ce qui nie le discours, mais aussi de savoir si c'est elle qui y introduit la négation. Car la négativité du discours, en tant qu'elle y fait être ce qui n'est pas,

1. Cet exemple en effet inaugure le livre, *G. W.*, IV, p. 5-12, *Psychopathologie de la vie quotidienne*, p. 1-8.

nous renvoie à la question de savoir ce que le non-être, qui se manifeste dans l'ordre symbolique, doit à la réalité de la mort.

C'est ainsi que l'axe des pôles où s'orientait un premier champ de la parole, dont l'image primordiale est le matériel du tessère (où l'on retrouve l'étymologie du symbole), est ici croisé par une dimension seconde non pas refoulée, mais leurrante par nécessité. Or, c'est celle d'où surgit avec le non-être la définition de la réalité.

Ainsi voyons-nous déjà sauter le ciment dont la soi-disant nouvelle technique bouche ordinairement ses fissures, à savoir un recours, dépourvu de toute critique, à la relation au réel.

Nous n'avons pas cru pouvoir mieux faire, pour que vous sachiez que cette critique est absolument consubstantielle à la pensée de Freud, que d'en confier la démonstration à M. Jean Hyppolite, qui n'illustre pas seulement ce séminaire par l'intérêt qu'il veut bien lui porter, mais qui, par sa présence, vous est en quelque sorte garant que je ne m'égare pas dans ma dialectique.

Je lui ai demandé de commenter de Freud un texte très court, mais qui, pour se situer en 1925, c'est-à-dire bien plus avant dans le développement de la pensée de Freud, puisqu'il est postérieur aux grands écrits sur la nouvelle topique [1], nous porte au cœur de la nouvelle question soulevée par notre examen de la résistance. J'ai nommé le texte sur la dénégation.

M. Jean Hyppolite, à se charger de ce texte, me décharge d'un exercice où ma compétence est loin d'atteindre la sienne. Je le remercie d'avoir accédé à ma demande et je lui passe la parole sur la *Verneinung* [2].

1. Nous devions consacrer l'année qui a suivi au commentaire de l'écrit intitulé : *Au-delà du principe du plaisir*.

2. On lira le discours de M. Hyppolite en appendice au présent volume, p. 881.

# *Réponse au commentaire de Jean Hyppolite sur la « Verneinung » de Freud*

J'espère que la reconnaissance que nous éprouvons tous pour la grâce que M. Jean Hyppolite nous a faite de son lumineux exposé pourra justifier à vos yeux, non moins je l'espère qu'aux siens, l'insistance que j'ai mise à l'en prier.

Ne voilà-t-il pas, une fois de plus, démontré qu'à proposer à l'esprit le moins prévenu, s'il n'est pas certes le moins exercé, le texte de Freud que je dirai de l'intérêt le plus local en apparence, nous y trouvons cette richesse jamais épuisée de significations qui l'offre par destination à la discipline du commentaire. Non pas un de ces textes à deux dimensions, infiniment plat, comme disent les mathématiciens, qui n'ont de valeur que fiduciaire dans un discours constitué, mais un texte véhicule d'une parole, en tant qu'elle constitue une émergence nouvelle de la vérité.

S'il convient d'appliquer à cette sorte de texte toutes les ressources de notre exégèse, ce n'est pas seulement, vous en avez ici l'exemple, pour l'interroger sur ses rapports à celui qui en est l'auteur, mode de critique historique ou littéraire dont la valeur de « résistance » doit sauter aux yeux d'un psychanalyste formé, mais bien pour le faire répondre aux questions qu'il nous pose à nous, le traiter comme une parole véritable, nous devrions dire, si nous connaissions nos propres termes, dans sa valeur de transfert.

Bien entendu, ceci suppose qu'on l'interprète. Y a-t-il, en effet, meilleure méthode critique que celle qui applique à la compréhension d'un message les principes mêmes de compréhension dont il se fait le véhicule ? C'est le mode le plus rationnel d'éprouver son authenticité.

La parole pleine, en effet, se définit par son identité à ce dont elle parle. Et ce texte de Freud nous en fournit un lumineux

exemple en confirmant notre thèse du caractère transpsychologique du champ psychanalytique, comme M. Jean Hyppolite vient de vous le dire en propres termes.

C'est pourquoi les textes de Freud se trouvent en fin de compte avoir une véritable valeur formatrice pour le psychanalyste, en le rompant, comme il doit l'être, nous l'enseignons expressément, à l'exercice d'un registre hors duquel son expérience n'est plus rien.

Car il ne s'agit de rien de moins que de son adéquation au niveau de l'homme où il s'en saisit, quoi qu'il en pense — auquel il est appelé à lui répondre, quoi qu'il veuille — et dont il assume, quoi qu'il en ait, la responsabilité. C'est dire qu'il n'est pas libre de s'y dérober par un recours hypocrite à sa qualification médicale et une référence indéterminée aux assises de la clinique.

Car le *new deal* psychanalytique montre plus d'un visage, à vrai dire il en change selon les interlocuteurs, de sorte que, depuis quelque temps, il en a tant qu'il lui arrive d'être pris à ses propres alibis, d'y croire lui-même, voire de s'y rencontrer par erreur.

Pour ce que nous venons d'entendre, je veux seulement vous indiquer aujourd'hui les avenues qu'il ouvre à nos recherches les plus concrètes.

M. Hyppolite, par son analyse, nous a fait franchir la sorte de haut col, marqué par la différence de niveau dans le sujet, de la création symbolique de la négation par rapport à la *Bejahung*. Cette création du symbole, a-t-il souligné, est à concevoir comme un moment mythique, plutôt que comme un moment génétique. Car on ne peut même la rapporter à la constitution de l'objet, puisqu'elle concerne une relation du sujet à l'être, et non pas du sujet au monde.

Ainsi donc Freud, dans ce court texte, comme dans l'ensemble de son œuvre, se montre très en avance sur son époque et bien loin d'être en reste avec les aspects les plus récents de la réflexion philosophique. Ce n'est pas qu'il anticipe en rien sur le moderne développement de la pensée de l'existence. Mais ladite pensée n'est que la parade qui décèle chez les uns, recouvre pour les autres les contrecoups plus ou moins bien compris d'une méditation de l'être, qui va à contester toute la tradition de notre pensée comme issue d'une confusion primordiale de l'être dans l'étant.

Or on ne peut manquer d'être frappé par ce qui transparaît constamment dans l'œuvre de Freud d'une proximité de ces problèmes, qui laisse à penser que des références répétées aux doctrines présocratiques ne portent pas le simple témoignage d'un usage discret de notes de lecture (qui serait au reste contraire à la réserve presque mystifiante que Freud observe dans la manifestation de son immense culture), mais bien d'une appréhension proprement métaphysique de problèmes pour lui actualisés.

Ce que Freud désigne ici par l'affectif, n'a donc, est-il besoin d'y revenir, rien à faire avec l'usage que font de ce terme les tenants de la nouvelle psychanalyse, en s'en servant comme d'une *qualitas occulta* psychologique pour désigner ce vécu, dont l'or subtil, à les entendre, ne serait donné qu'à la décantation d'une haute alchimie, mais dont la quête, à les voir haleter devant ses formes les plus niaises, n'évoque guère qu'un flairage d'aloi peu relevé.

L'affectif dans ce texte de Freud est conçu comme ce qui d'une symbolisation primordiale conserve ses effets jusque dans la structuration discursive. Cette structuration, dite encore intellectuelle, étant faite pour traduire sous forme de méconnaissance ce que cette première symbolisation doit à la mort.

Nous sommes ainsi portés à une sorte d'intersection du symbolique et du réel qu'on peut dire immédiate, pour autant qu'elle s'opère sans intermédiaire imaginaire, mais qui se médiatise, encore que ce soit précisément sous une forme qui se renie, par ce qui a été exclu au temps premier de la symbolisation.

Ces formules vous sont accessibles, malgré leur aridité, par tout ce qu'elles condensent de l'usage, où vous voulez bien me suivre, des catégories du symbolique, de l'imaginaire et du réel.

Je veux vous donner une idée des lieux fertiles dont ce que j'appelais tout à l'heure le haut col qu'elles définissent est la clef.

Pour ce faire, j'extrairai de deux champs différents deux exemples en prémisses; le premier, de ce que ces formules peuvent éclairer des structures psychopathologiques et faire comprendre du même coup à la nosographie; le second, de ce qu'elles font comprendre de la clinique psychothérapique et du même coup éclairent pour la théorie de la technique.

Le premier intéresse la fonction de l'hallucination. Assurément on ne saurait surestimer l'ampleur du déplacement qui s'est produit dans la position de ce problème par l'envisagement dit phénoménologique de ses données.

Mais quelque progrès qui se soit ici accompli, le problème de l'hallucination n'en reste pas moins centré sur les attributs de la conscience qu'auparavant. Pierre d'achoppement pour une théorie de la pensée qui cherchait dans la conscience la garantie de sa certitude, et comme telle à l'origine de l'hypothèse de cette contrefaçon de la conscience qu'on comprend comme on peut sous le nom d'épiphénomène, c'est à nouveau et plus que jamais au titre de phénomène de conscience que l'hallucination va être soumise à la réduction phénoménologique : où l'on croira voir son sens se livrer à la trituration des formes composantes de son intentionnalité.

Nul exemple plus saisissant d'une telle méthode que les pages consacrées par Maurice Merleau-Ponty à l'hallucination dans la *Phénoménologie de la perception*. Mais les limites à l'autonomie de la conscience qu'il y appréhende si admirablement dans le phénomène lui-même sont trop subtiles à manier pour barrer la route à la grossière simplification de la noèse hallucinatoire où les psychanalystes tombent couramment : utilisant à contresens les notions freudiennes pour motiver d'une éruption du principe de plaisir la conscience hallucinée [1].

Il ne serait pourtant que trop facile d'y objecter que le noème de l'hallucination, ce qu'on appellerait vulgairement son contenu, ne montre en fait que le rapport le plus contingent avec une satisfaction quelconque du sujet. Dès lors la préparation phénoménologique du problème laisse entrevoir qu'elle n'a plus ici de valeur qu'à poser les termes d'une véritable conversion de la question : à savoir, si la noèse du phénomène a quelque rapport de nécessité avec son noème.

C'est ici que l'article de Freud mis à l'ordre du jour, prend sa place de signaler à notre attention combien plus structuraliste

1. Comme exemple de ce simplisme, on peut donner le rapport de R. de Saussure, au Congrès de Psychiatrie de 1950 et l'usage qu'il y fait à toutes fins de cette notion franchement nouvelle : l'émotion hallucinée!

est la pensée de Freud qu'il n'est admis dans les idées reçues. Car on fausse le sens du principe de plaisir à méconnaître que dans la théorie il n'est jamais posé tout seul.

Car la mise en forme structurale, dans cet article, telle que M. Hyppolite vient de l'expliciter devant vous, nous porte d'emblée, si nous savons l'entendre, au-delà de la conversion que nous évoquons comme nécessaire. Et c'est à cette conversion que je vais tenter de vous accoutumer à analyser un exemple où je veux que vous sentiez la promesse d'une reconstitution véritablement scientifique des données du problème, dont peut-être nous serons ensemble les artisans pour autant que nous y trouverons les prises qui se sont jusqu'ici dérobées à l'alternative cruciale de l'expérience.

Je n'ai pas besoin d'aller plus loin pour trouver cet exemple que de reprendre celui qui s'est offert à nous la dernière fois, à interroger un moment significatif de l'analyse de « l'homme aux loups [1] ».

Je pense qu'est encore présente à votre mémoire l'hallucination dont le sujet retrouve la trace avec le souvenir. Elle est apparue erratiquement dans sa cinquième année, mais aussi avec l'illusion, dont la fausseté sera démontrée, de l'avoir déjà racontée à Freud. L'examen de ce phénomène va nous être allégé de ce que nous connaissons de son contexte. Car ce n'est pas de faits accumulés qu'une lumière peut surgir, mais d'un fait bien rapporté avec toutes ses corrélations, c'est-à-dire avec celles que, faute de comprendre le fait, justement on oublie, — sauf intervention du génie qui, non moins justement, formule déjà l'énigme comme s'il en connaissait la ou les solutions.

Ce contexte, vous l'avez donc déjà dans les obstacles que ce cas a présentés à l'analyse, et où Freud semble progresser de surprise en surprise. Car bien entendu il n'avait pas l'omniscience qui permet à nos néo-praticiens de mettre la planification du cas au principe de l'analyse. Et même c'est dans cette observation qu'il affirme avec la plus grande force le principe contraire, à savoir qu'il préférerait renoncer à l'équilibre entier de sa théorie que de méconnaître les plus petites particularités d'un cas qui

1. *G. W.*, XII, p. 103-121.

la mettrait en question. C'est-à-dire que si la somme de l'expérience analytique permet d'en dégager quelques formes générales, une analyse ne progresse que du particulier au particulier.

Les obstacles du cas présent, comme les surprises de Freud, pour peu que vous vous souveniez non seulement de ce qui en est venu au jour la dernière fois, mais du commentaire que j'en ai fait dans la première année de mon séminaire[1], se situent en plein dans notre affaire d'aujourd'hui. A savoir « l'intellectualisation » du procès analytique d'une part, le maintien du refoulement, malgré la prise de conscience du refoulé, d'autre part.

C'est ainsi que Freud, dans son inflexible inflexion à l'expérience, constate que bien que le sujet ait manifesté dans son comportement un accès, et non sans audace, à la réalité génitale, celle-ci est restée lettre morte pour son inconscient où règne toujours la « théorie sexuelle » de la phase anale.

De ce phénomène, Freud discerne la raison dans le fait que la position féminine assumée par le sujet dans la captation imaginaire du traumatisme primordial (à savoir celui dont l'historicité donne à la communication du cas son motif majeur), lui rend impossible d'accepter la réalité génitale sans la menace pour lui dès lors inévitable de la castration.

Mais ce qu'il dit de la nature du phénomène est beaucoup plus remarquable. Il ne s'agit pas, nous dit-il, d'un refoulement *(Verdrängung)*, car le refoulement ne peut être distingué du retour du refoulé par où ce dont le sujet ne peut parler, il le crie par tous les pores de son être.

Ce sujet, nous dit Freud, de la castration *ne voulait rien savoir au sens de refoulement, er von ihr nichts wissen wolte im Sinne der Verdrängung*[2]. Et pour désigner ce processus, il emploie le terme de *Verwerfung*, pour lequel nous proposerons à tout prendre le terme de « retranchement »[3].

Son effet est une abolition symbolique. Car quand Freud a dit : « *Er verwarf sie*, il retranche la castration » (y ajoutant : *und blieb auf dem Standpunkt des Verkehrs im After*, et reste dans le

1. Soit en 1951-1952.
2. *G. W.*, XII, p. 117, *Cinq psychanalyses*, p. 389.
3. On sait qu'à mieux peser ce terme, le traduire par « forclusion » a prévalu par notre office.

*statu quo* du coït anal [1]), il continue : « Par là on ne peut dire que fut proprement porté aucun jugement sur son existence, mais il en fut aussi bien que si elle n'avait jamais existé [2]. »

Quelques pages plus haut, c'est-à-dire juste après avoir déterminé la situation historique de ce procès dans la biographie de son sujet, Freud a conclu en le distinguant expressément du refoulement en ces termes : *Eine Verdrängung ist etwas anderes als eine Verwerfung* [3]. Ce qui, dans la traduction française, nous est présenté en ces termes : « Un refoulement est autre chose qu'un jugement qui rejette et choisit. » Je vous laisse à juger quelle sorte de maléfice il faut admettre dans le sort fait aux textes de Freud en français, si l'on se refuse à croire que les traducteurs se soient donné le mot pour les rendre incompréhensibles, et je ne parle pas de ce qu'ajoute à cet effet l'extinction complète de la vivacité de son style.

Le procès dont il s'agit ici sous le nom de *Verwerfung* et dont je ne sache pas qu'il ait jamais fait l'objet d'une remarque un peu consistante dans la littérature analytique, se situe très précisément dans l'un des temps que M. Hyppolite vient de dégager à votre adresse dans la dialectique de la *Verneinung :* c'est exactement ce qui s'oppose à la *Bejahung* primaire et constitue comme tel ce qui est expulsé. Comme vous allez en voir la preuve à un signe dont l'évidence vous surprendra. Car c'est ici que nous nous retrouvons au point où je vous ai laissé la dernière fois, et qu'il va nous être beaucoup plus facile de franchir après ce que nous venons d'apprendre par le discours de M. Hyppolite.

J'irai donc plus avant, sans que les plus férus de l'idée de développement, s'il en est encore ici, puissent m'objecter la date tardive du phénomène, puisque M. Hyppolite vous a admirablement montré que c'est mythiquement que Freud le décrit comme primordial.

La *Verwerfung* donc a coupé court à toute manifestation de l'ordre symbolique, c'est-à-dire à la *Bejahung* que Freud pose comme le procès primaire où le jugement attributif prend sa

1. *G. W.*, XII, p. 117, *Cinq psychanalyses*, p. 389.
2. *Ibid.*
3. *G. W.*, XII, p. 111, *Cinq psychanalyses*, p. 385.

racine, et qui n'est rien d'autre que la condition primordiale pour que du réel quelque chose vienne à s'offrir à la révélation de l'être, ou, pour employer le langage de Heidegger, soit laissé-être. Car c'est bien à ce point reculé que Freud nous porte, puisque ce n'est que par après, que quoi que ce soit pourra y être retrouvé comme étant.

Telle est l'affirmation inaugurale, qui ne peut plus être renouvelée sinon à travers les formes voilées de la parole inconsciente, car c'est seulement par la négation de la négation que le discours humain permet d'y revenir.

Mais de ce qui n'est pas laissé être dans cette *Bejahung* qu'advient-il donc? Freud nous l'a dit d'abord, ce que le sujet a ainsi retranché *(verworfen)*, disions-nous, de l'ouverture à l'être, ne se retrouvera pas dans son histoire, si l'on désigne par ce nom le lieu où le refoulé vient à réapparaître. Car, je vous prie de remarquer combien la formule est frappante d'être sans la moindre ambiguïté, le sujet *n'en voudra* « *rien savoir au sens du refoulement* ». Car pour qu'il eût en effet à en connaître en ce sens, il faudrait que cela fût venu de quelque façon au jour de la symbolisation primordiale. Mais encore une fois qu'en advient-il? Ce qu'il en advient, vous pouvez le voir : *ce qui n'est pas venu au jour du symbolique, apparaît dans le réel.*

Car c'est ainsi qu'il faut comprendre l'*Einbeziehung ins Ich*, l'introduction dans le sujet, et l'*Ausstossung aus dem Ich*, l'expulsion hors du sujet. C'est cette dernière qui constitue le réel en tant qu'il est le domaine de ce qui subsiste hors de la symbolisation. Et c'est pourquoi la castration ici retranchée par le sujet des limites mêmes du possible, mais aussi bien par là soustraite aux possibilités de la parole, va apparaître dans le réel, erratiquement, c'est-à-dire dans des relations de résistance sans transfert, — nous dirions, pour reprendre la métaphore dont nous usions tout à l'heure, comme une ponctuation sans texte.

Car le réel n'attend pas, et nommément pas le sujet, puisqu'il n'attend rien de la parole. Mais il est là, identique à son existence, bruit où l'on peut tout entendre, et prêt à submerger de ses éclats ce que le « principe de réalité » y construit sous le nom de monde extérieur. Car si le jugement d'existence fonctionne bien comme nous l'avons entendu dans le mythe freudien, c'est bien aux dépens

d'un monde sur lequel la ruse de la raison a deux fois prélevé sa part.

Pas d'autre valeur à donner en effet à la réitération du partage du dehors et du dedans qu'articule la phrase de Freud : *Es ist, wie man sieht, wieder eine Frage des Aussen und Innen.* « Il s'agit, comme on le voit, à nouveau d'une question du dehors et du dedans. » A quel moment, en effet, cette phrase vient-elle? — Il y a eu d'abord l'expulsion primaire, c'est-à-dire le réel comme extérieur au sujet. Puis à l'intérieur de la représentation *(Vorstellung)*, constituée par la reproduction (imaginaire) de la perception première, la discrimination de la réalité comme de ce qui de l'objet de cette perception première n'est pas seulement posé comme existant par le sujet, mais peut être retrouvé *(wiedergefunden)* à la place où il peut s'en saisir. C'est en cela seulement que l'opération, toute déclenchée qu'elle soit par le principe du plaisir, échappe à sa maîtrise. Mais dans cette réalité que le sujet doit composer selon la gamme bien tempérée de ses objets, le réel, en tant que retranché de la symbolisation primordiale, *y est déjà*. Nous pourrions même dire qu'il cause tout seul. Et le sujet peut l'en voir émerger sous la forme d'une chose qui est loin d'être un objet qui le satisfasse, et qui n'intéresse que de la façon la plus incongrue son intentionnalité présente : c'est ici l'hallucination en tant qu'elle se différencie radicalement du phénomène interprétatif. Comme en voici de la plume de Freud le témoignage transcrit sous la dictée du sujet.

Le sujet lui raconte en effet que « quand il avait cinq ans, il jouait dans le jardin à côté de sa bonne, et faisait des entailles dans l'écorce d'un de ces noyers (dont on sait le rôle dans son rêve). Soudain, il remarqua, avec une terreur impossible à exprimer, qu'il s'était sectionné le petit doigt de la main (droite ou gauche? Il ne le sait pas) et que ce doigt ne tenait plus que par la peau. Il n'éprouvait aucune douleur, mais une grande anxiété. Il n'avait pas le cœur de dire quoi que ce soit à sa bonne qui n'était qu'à quelques pas de lui; il se laissa tomber sur un banc et demeura ainsi, incapable de jeter un regard de plus sur son doigt. A la fin, il se calma, regarda bien son doigt, et — voyez-vous ça! — il était tout à fait indemne ».

Laissons à Freud le soin de nous confirmer avec son scrupule

habituel par toutes les résonances thématiques et les corrélations biographiques qu'il extrait du sujet par la voie de l'association, toute la richesse symbolique du scénario halluciné. Mais ne nous laissons pas nous-mêmes fasciner par elle.

Les corrélations du phénomène nous en apprendront plus pour ce qui nous retient que le récit qui le soumet aux conditions de transmissibilité du discours. Que son contenu s'y plie si aisément, qu'il aille jusqu'à se confondre avec les thèmes du mythe ou de la poésie, pose certes une question, qui se formule tout de suite, mais qui peut-être exige d'être reposée dans un temps second, ne serait-ce que pour ce qu'au départ nous savons que la solution simple n'est pas ici suffisante.

Un fait en effet se dégage du récit de l'épisode, qui n'est nullement nécessaire à sa compréhension, bien au contraire, c'est l'impossibilité où le sujet a été d'en parler sur le moment. Il y a là, remarquons-le, une interversion de la difficulté par rapport au cas d'oubli du nom que nous avons analysé tout à l'heure. Là, le sujet a perdu la disposition du signifiant, ici il s'arrête devant l'étrangeté du signifié. Et ceci au point de ne pouvoir communiquer le sentiment qu'il en éprouve, fût-ce sous la forme d'un appel, alors qu'il a à sa portée la personne la plus appropriée à l'entendre : sa bien-aimée Nania.

Bien loin de là, si vous me permettez la familiarité du terme argotique pour sa valeur expressive, il ne moufte pas; ce qu'il décrit pour son attitude suggère l'idée que ce n'est pas seulement dans une assiette d'immobilité qu'il s'enfonce, mais dans une sorte d'entonnoir temporel d'où il revient sans avoir pu compter les tours de sa descente et de sa remontée, et sans que son retour à la surface du temps commun ait répondu en rien à son effort.

Le trait de mutisme atterré se retrouve remarquablement dans un autre cas, presque calqué sur celui-ci, et rapporté par Freud d'un correspondant occasionnel [1].

Le trait de l'abîme temporel ne va pas laisser de montrer des corrélations significatives.

1. Cf. Uber fausse reconnaissance (« déjà raconté ») während der psychoanalytischen Arbeit, *G. W.*, X. p. 116-123, passage cité, p. 122. Trad. anglaise, *Coll. Papers*, II, 334, 341, p. 340.

Nous allons les trouver en effet dans les formes actuelles où la remémoration se produit. Vous savez que le sujet, au moment d'entreprendre son récit, a d'abord cru qu'il l'avait déjà raconté, et que cet aspect du phénomène a paru à Freud mériter d'être considéré à part pour faire l'objet d'un des écrits qui constituent cette année notre programme [1].

La façon même dont Freud vient à expliquer cette illusion du souvenir, à savoir par le fait que le sujet avait raconté à plusieurs reprises l'épisode de l'achat fait par un oncle à sa requête d'un couteau de poche, cependant que sa sœur obtenait un livre, ne nous retiendra que pour ce qu'elle implique de la fonction du souvenir-écran.

Un autre aspect du mouvement de la remémoration nous paraît converger vers l'idée que nous allons émettre. C'est la correction que le sujet y apporte secondairement, à savoir que le noyer dont il s'agit dans le récit et qui ne nous est pas moins familier qu'à lui quand il évoque sa présence dans le rêve d'angoisse, qui est en quelque sorte la pièce maîtresse du matériel de ce cas, y est sans doute apporté d'ailleurs, à savoir d'un autre souvenir d'hallucination où c'est de l'arbre lui-même qu'il fait sourdre du sang.

Cet ensemble ne nous indique-t-il pas dans un caractère en quelque sorte extra-temporel de la remémoration, quelque chose comme le cachet d'origine de ce qui est remémoré?

Et ne trouvons-nous pas dans ce caractère quelque chose non d'identique, mais que nous pourrions dire complémentaire de ce qui se produit dans le fameux sentiment du déjà vu qui, depuis qu'il constitue la croix des psychologues, n'est pas pour autant éclairé malgré le nombre des explications qu'il a reçues, et dont ce n'est ni par hasard ni par goût d'érudition que Freud les rappelle dans l'article dont nous parlons pour l'instant.

On pourrait dire que le sentiment du déjà vu vient à la rencontre de l'hallucination erratique, que c'est l'écho imaginaire qui surgit en réponse à un point de la réalité qui appartient à la limite où il a été retranché du symbolique.

Ceci veut dire que le sentiment d'irréalité est exactement le

1. C'est l'article cité à l'instant.

même phénomène que le sentiment de réalité, si l'on désigne sous ce terme le « déclic » qui signale la résurgence, rare à obtenir, d'un souvenir oublié. Ce qui fait que le second est ressenti comme tel, c'est qu'il se produit à l'intérieur du texte symbolique qui constitue le registre de la remémoration, alors que le premier répond aux formes immémoriales qui apparaissent sur le palimpseste de l'imaginaire, quand le texte s'interrompant laisse à nu le support de la réminiscence.

Il n'est besoin pour le comprendre dans la théorie freudienne que d'entendre celle-ci jusqu'au bout, car si toute représentation n'y vaut que pour ce qu'elle reproduit de la perception première, cette récurrence ne peut s'arrêter à celle-ci sinon à titre mythique. Cette remarque renvoyait déjà Platon à l'idée éternelle; elle préside de nos jours à la renaissance de l'archétype. Pour nous, nous nous contenterons de remarquer que ce n'est que par les articulations symboliques qui l'enchevêtrent à tout un monde que la perception prend son caractère de réalité.

Mais le sujet n'éprouvera pas un sentiment moins convaincant à se heurter au symbole qu'il a à l'origine retranché de sa *Bejahung*. Car ce symbole ne rentre pas pour autant dans l'imaginaire. Il constitue, nous dit Freud, ce qui proprement n'existe pas; et c'est comme tel qu'il ek-siste, car rien n'existe que sur un fond supposé d'absence. Rien n'existe qu'en tant qu'il n'existe pas.

Aussi bien est-ce ce qui apparaît dans notre exemple. Le contenu de l'hallucination, si massivement symbolique, y doit son apparition dans le réel à ce qu'il n'existe pas pour le sujet. Tout indique en effet que celui-ci reste fixé dans son inconscient à une position féminine imaginaire qui ôte tout sens à sa mutilation hallucinatoire.

Dans l'ordre symbolique, les vides sont aussi signifiants que les pleins; il semble bien, à entendre Freud aujourd'hui, que ce soit la béance d'un vide qui constitue le premier pas de tout son mouvement dialectique.

C'est bien ce qui explique, semble-t-il, l'insistance que met le schizophrène à réitérer ce pas. En vain, puisque pour lui tout le symbolique est réel.

Bien différent en cela du paranoïaque dont nous avons montré

dans notre thèse les structures imaginaires prévalentes, c'est-à-dire la rétro-action dans un temps cyclique qui rend si difficile l'anamnèse de ses troubles, de phénomènes élémentaires qui sont seulement pré-signifiants et qui n'atteignent qu'après une organisation discursive longue et pénible à établir, à constituer, cet univers toujours partiel qu'on appelle un délire [1].

Je m'arrête dans ces indications, que nous aurons à reprendre dans un travail clinique, pour donner un second exemple où mettre à l'épreuve notre propos d'aujourd'hui.

Cet exemple concerne un autre mode d'interférence entre le symbolique et le réel, non pas cette fois que le sujet subisse, mais qu'il agisse. C'est en effet ce mode de réaction que l'on désigne dans la technique sous le nom d'*acting out* sans toujours bien délimiter son sens; et nous allons voir que nos considérations d'aujourd'hui sont de nature à en renouveler la notion.

L'*acting out* que nous allons examiner, pour être d'aussi peu de conséquence apparemment pour le sujet que l'hallucination qui vient de nous retenir, peut n'en être pas moins démonstratif. S'il ne doit pas nous permettre d'aller aussi loin, c'est que l'auteur à qui nous l'empruntons n'y montre pas la puissance d'investigation et la pénétration divinatoire de Freud, et que pour en tirer plus d'instruction la matière nous manquera bien vite.

Il est en effet rapporté par Ernst Kris, auteur qui prend pourtant toute son importance de faire partie du triumvirat qui a pris en charge de donner au *new deal* de la psychologie de l'*ego* son statut en quelque sorte officiel, et même de passer pour en être la tête pensante.

Ce n'est pas pour autant qu'il nous en donne une formule plus assurée, et les préceptes techniques que cet exemple passe pour illustrer dans l'article *Ego psychology and interpretation in psychoanalytic therapy* [2], aboutissent, dans leur balancement où se distinguent les nostalgies de l'analyste de vieille souche, à des notions nègre-blanc dont nous remettons l'examen à plus tard, espérant

1. *De la psychose paranoïaque dans ses rapports avec la personnalité*, Paris, Le François, 1932.
2. Paru dans *The psychoanalytic quarterly*, vol. XX, n° 1, January.

toujours au reste la venue du benêt qui, calibrant enfin dans sa naïveté cette infatuation de l'analyse normalisante, lui assénerait, sans que quiconque ait à s'en mêler, le coup définitif.

Considérons en attendant le cas qu'il nous présente pour la mise en lumière de l'élégance avec laquelle il l'a, peut-on dire, dégagé, et ce en raison des principes dont son intervention décisive montre l'application magistrale : entendons par là, l'appel au *moi* du sujet, l'abord « par la surface », la référence à la réalité, et *tutti quanti*.

Voici donc un sujet qu'il a pris en position de second analyste. Ce sujet est gravement entravé dans sa profession, profession intellectuelle dont il semble qu'elle n'est pas très loin de la nôtre. C'est ce qu'on traduit en nous disant que bien qu'occupant une position académique respectée, il ne saurait avancer à un plus haut rang, faute de pouvoir publier ses recherches. L'entrave est la compulsion par laquelle il se sent poussé à prendre les idées des autres. Obsession donc du plagiat, voire du plagiarisme. Au point où il en est, après avoir recueilli une amélioration pragmatique de sa première analyse, sa vie gravite autour d'un brillant *scholar* dans le tourment sans cesse alimenté d'éviter de lui prendre ses idées. Quoi qu'il en soit, un travail est prêt à paraître.

Et un beau jour, le voici qui arrive à la séance avec un air de triomphe. La preuve est faite : il vient de mettre la main sur un livre à la bibliothèque, qui contient toutes les idées du sien. On peut dire qu'il ne connaissait pas le livre, puisqu'il y a jeté un œil il n'y a pas longtemps. Néanmoins le voilà plagiaire malgré lui. L'analyste (femme) qui lui a fait sa première tranche (comme on dit dans notre *slang*), avait bien raison quand elle lui disait à peu près « qui a volé, volera », puisque aussi bien à sa puberté il chapardait volontiers livres et sucreries.

C'est ici qu'Ernst Kris, de sa science et de son audace, intervient, non sans conscience de nous les faire mesurer, sentiment où nous le laisserons peut-être à mi-chemin. Il demande à voir ce livre. Il le lit. Il découvre que rien n'y justifie ce que le sujet croit y lire. C'est lui seul qui prête à l'auteur d'avoir dit tout ce qu'il veut dire.

Dès lors, nous dit Kris, la question change de face. Bientôt transpire que l'éminent collègue s'est emparé de façon réitérée des idées du sujet, les a arrangées à son goût et tout simplement démar-

quées sans en faire mention. Et c'est cela que le sujet tremblait de lui prendre, sans y reconnaître son bien.

Une ère de compréhension nouvelle s'annonce. Si je disais que le grand cœur de Kris en a ouvert les portes, sans doute ne recueillerais-je pas son assentiment. Il me dirait, avec le sérieux proverbialement attribué au pape, qu'il a suivi le grand principe d'aborder les problèmes par la surface. Et pourquoi ne dirait-on pas aussi qu'il les prend par le dehors, et même qu'une pointe de don quichottisme pourrait bien se lire à son insu dans la façon dont il vient à trancher en matière aussi délicate que le fait de plagiat?

Le renversement d'intention dont nous avons été aujourd'hui réapprendre la leçon chez Freud, mène sans doute à quelque chose, mais il n'est pas dit que ce soit à l'objectivité. A la vérité, si l'on peut être certain que ce ne sera point sans profit qu'on ramènera la belle âme de sa révolte contre le désordre du monde, à la mettre en garde quant à la part qu'elle y prend, l'inverse n'est point vrai, et il ne doit point nous suffire que quelqu'un s'accuse de quelque mauvaise intention pour que nous l'assurions qu'il n'en est point coupable.

L'occasion était belle pourtant qu'on pût s'apercevoir que, s'il y a un préjugé au moins dont le psychanalyste devrait être détaché par la psychanalyse, c'est celui de la propriété intellectuelle. Sans doute cela eût-il rendu plus aisé à celui que nous suivons ici, de se retrouver dans la façon dont son patient l'entendait lui-même.

Et puisqu'on saute la barrière d'une interdiction, d'ailleurs plus imaginaire que réelle, pour permettre à l'analyste un jugement sur pièces, pourquoi ne pas s'apercevoir que c'est rester dans l'abstrait que de ne pas regarder le contenu propre des idées ici en litige, car il ne saurait être indifférent.

L'incidence vocationnelle, pour tout dire, de l'inhibition n'est peut-être pas à négliger tout à fait, si toutefois ses effets professionnels paraissent évidemment plus importants dans la perspective culturellement spécifiée du *success*.

Car, si j'ai pu remarquer quelque retenue dans l'exposé des principes d'interprétation que comporte une psychanalyse revenue désormais à l'*ego psychology*, on ne nous fait par contre, dans le commentaire du cas, grâce de rien.

Se réconfortant au passage d'une rencontre qui lui paraît des plus heureuses avec les formules de l'honorable M. Bibring, M. Kris nous expose sa méthode : « Il s'agit de déterminer dans une période préparatoire *(sic)* les *patterns* de comportement, présents et passés, du sujet (cf. p. 24 de l'article). On notera d'abord ici ses attitudes de critique et d'admiration à l'endroit des idées des autres ; puis le rapport de celles-ci aux idées propres du patient. » Qu'on m'excuse de suivre pas à pas le texte. Car il faut ici qu'il ne nous laisse aucun doute sur la pensée de son auteur. « Une fois à ce point, la comparaison entre la productivité du patient lui-même et celle des autres doit être poursuivie dans le plus grand détail. A la fin, la déformation d'imputer aux autres ses propres idées va pouvoir enfin être analysée et le mécanisme « doit et avoir » être rendu conscient. »

Un des maîtres regrettés de notre jeunesse, dont pourtant nous ne pouvons dire que nous l'ayons suivi dans les derniers tournants de sa pensée, avait déjà désigné ce que l'on nous décrit ici du nom de « bilanisme ». Bien entendu, il n'est pas à dédaigner de rendre conscient un symptôme obsessionnel, mais c'est autre chose encore que de le fabriquer de toutes pièces.

Abstraitement posée, cette analyse, descriptive, nous précise-t-on, ne me paraît pas pourtant différenciée beaucoup de ce qu'on rapporte du mode d'abord qu'aurait suivi la première analyste. Car on ne nous fait pas mystère qu'il s'agit de Mme Melitta Schmideberg, en citant une phrase extraite d'un commentaire qu'elle aurait fait paraître de ce cas : « Un patient qui durant sa puberté a volé de temps en temps... a gardé plus tard un certain penchant au plagiat... Dès lors, puisque pour lui l'activité était liée au vol, l'effort scientifique au plagiarisme, etc. »

Nous n'avons pu vérifier si cette phrase épuise la part prise à l'analyse par l'auteur mis en cause, une partie de la littérature analytique étant devenue malheureusement très difficile d'accès [1].

Mais nous comprenons mieux l'emphase de l'auteur dont nous tenons le texte, quand il embouche sa conclusion : « Il est maintenant possible de comparer les deux types d'approche analytique. »

1. Cf. s'il se peut : Melitta Schmideberg, « Intellektuelle Hemmung und Es-Störung » *Ztschr. f. psa. Päd*, VIII, 1934.

Car, à mesure qu'il a précisé concrètement en quoi consiste le sien, nous voyons bien ce que veut dire cette analyse des *patterns* de la conduite du sujet, c'est proprement d'inscrire cette conduite dans les patterns de l'analyste.

Ce n'est pas qu'on n'y remue rien d'autre. Et nous voyons se dessiner avec le père et le grand-père une situation à trois fort attrayante d'aspect, et ceci d'autant plus que le premier semble avoir failli, comme il arrive, à se tenir au niveau du second, savant distingué dans sa partie. Ici quelques astuces sur le grand-père et le père qui n'était pas grand, auxquelles nous aurions peut-être préféré quelques indications sur le rôle de la mort dans tout ce jeu. Que les grands et les petits poissons des parties de pêche avec le père ne symbolisent la classique « comparaison » qui dans notre monde mental a pris la place tenue en d'autres siècles par d'autres plus galantes, nous n'en doutons pas! Mais tout cela, si j'ose dire, ne me paraît pas pris par le bon bout.

Je n'en donnerai pas d'autre preuve que le corps du délit promis dans mon exemple, c'est-à-dire justement ce que M. Kris nous produit comme le trophée de sa victoire. Il se croit arrivé au but; il en fait part à son patient. « Il n'y a que les idées des autres qui sont intéressantes, ce sont les seules qui soient bonnes à prendre; s'en emparer est une question de savoir s'y prendre » — je traduis ainsi : *engineering*, parce que je pense qu'il fait écho au célèbre *how to* américain, mettons, si ce n'est pas ça : question de planification.

« A ce point, nous dit Kris, de mon interprétation, j'attendais la réaction de mon patient. Le patient se taisait, et la longueur même de ce silence, affirme-t-il, car il mesure ses effets, a une signification spéciale. Alors comme saisi d'une illumination subite, il profère ces mots : « Tous les midis, quand je me lève de la séance, avant le déjeuner, et avant que je ne retourne à mon bureau, je vais faire un tour dans telle rue (une rue, nous explique l'auteur, bien connue pour ses restaurants petits, mais où l'on est bien soigné) et je reluque les menus derrière les vitres de leur entrée. C'est dans un de ces restaurants que je trouve d'habitude mon plat préféré : des cervelles fraîches. »

C'est le mot de la fin de son observation. Mais l'intérêt très vif que je porte aux cas de génération suggérée des souris par les

montagnes, vous retiendra, j'espère, encore un moment, si je vous prie d'examiner avec moi celle-ci.

Il s'agit en tous points d'un individu de l'espèce dite *acting out*, sans doute de petite taille, mais fort bien constitué.

Le plaisir seul qu'il semble apporter à son accoucheur m'étonne. Pense-t-il qu'il s'agisse d'une issue valable de cet *id* [1], que le suprême de son art eût réussi à provoquer?

Qu'assurément l'aveu qu'en fait le sujet ait toute sa valeur transférentielle, ce n'est pas douteux, encore que l'auteur ait pris le parti, délibéré, il le souligne, de nous épargner tout détail concernant l'articulation, et ici je souligne moi-même, *entre les défenses* (dont il vient de nous décrire le démontage) *et la résistance du patient dans l'analyse.*

Mais l'acte lui-même, qu'en comprendre? Sinon y voir proprement une émergence d'une relation orale primordialement « retranchée », ce qui explique sans doute le relatif échec de la première analyse.

Mais qu'elle apparaisse ici sous la forme d'un acte totalement incompris du sujet ne nous paraît pour celui-ci d'aucun bénéfice, si elle nous montre d'autre part où aboutit une analyse des résistances qui consiste à s'attaquer au monde (aux *patterns*) du sujet pour le remodeler sur celui de l'analyste, au nom de l'analyse des défenses. Je ne doute pas que le patient ne se trouve, somme toute, fort bien de se mettre là aussi à un régime de cervelle fraîche. Il remplira ainsi un *pattern* de plus, celui qu'un grand nombre de théoriciens assignent en propres termes au procès de l'analyse : à savoir l'introjection du moi de l'analyste. Il faut espérer, en effet, que là aussi c'est de la partie saine qu'ils entendent parler. Et là-dessus les idées de M. Kris sur la productivité intellectuelle nous paraissent garanties conformes pour l'Amérique.

Il semble accessoire de demander comment il va s'arranger avec les cervelles fraîches, les cervelles réelles, celles qu'on fait revenir au beurre noir, y étant recommandé un épluchage préalable de la pie-mère qui demande beaucoup de soin. Ce n'est pas là pourtant une question vaine, car supposez que ce soit pour les jeunes garçons qu'il se fût découvert le même goût, exigeant de non

1. Terme anglais reçu pour l'*Es* freudien.

moindres raffinements, n'y aurait-il pas au fond le même malentendu ? Et cet *acting out*, comme on dirait, ne serait-il pas tout aussi étranger au sujet ?

Ceci veut dire qu'à aborder la résistance du moi dans les défenses du sujet, qu'à poser à son monde les questions auxquelles il devrait répondre lui-même, on peut s'attirer des réponses fort incongrues, et dont la valeur de réalité, au titre des pulsions du sujet, n'est pas celle qui se fait reconnaître dans les symptômes. C'est ce qui nous permet de mieux comprendre l'examen fait par M. Hyppolite des thèses apportées par Freud dans la *Verneinung*.

# *La chose freudienne*
## ou *Sens du retour à Freud en psychanalyse*

AMPLIFICATION D'UNE CONFÉRENCE PRONONCÉE A LA CLINIQUE NEURO-PSYCHIATRIQUE DE VIENNE LE 7 NOVEMBRE 1955 [1].

*A Sylvia.*

*Situation de temps et de lieu de cet exercice.*

En ces jours où Vienne, pour se faire entendre à nouveau par la voix de l'Opéra, reprend en une variante pathétique ce qui fut sa mission de toujours en un point de convergence culturelle dont elle sut faire le concert, — je ne crois pas venir hors de saison y évoquer l'élection par quoi elle restera, cette fois à jamais, liée à une révolution de la connaissance à la mesure du nom de Copernic : entendez, le lieu éternel de la découverte de Freud, si l'on peut dire que par elle le centre véritable de l'être humain n'est désormais plus au même endroit que lui assignait toute une tradition humaniste.

Sans doute même pour les prophètes à qui leur pays ne fut pas tout à fait sourd, le moment doit-il venir où s'y observe leur éclipse, ceci fût-il après leur mort. La réserve convient à l'étranger quant aux forces qui mettent en jeu un tel effet de phase.

Aussi bien le retour à Freud dont je me fais ici l'annonciateur se situe-t-il ailleurs : là où l'appelle suffisamment le scandale symbolique que le Dr Alfred Winterstein, ici présent, a su, comme président de la Société psychanalytique de Vienne, relever quand il se consommait, soit à l'inauguration de la plaque mémoriale qui désigne la maison où Freud élabora son œuvre héroïque, et qui n'est pas que ce monument n'ait pas été dédié à Freud par ses concitoyens, mais qu'il ne soit pas dû à l'association internationale de ceux qui vivent de son parrainage.

1. Parue dans *l'Évolution psychiatrique*, 1956, n° 1.

Défaillance symptomatique, car elle trahit un reniement qui ne vient pas de cette terre où Freud de par sa tradition ne fut qu'un hôte de passage, mais du champ même dont il nous a légué le soin et de ceux à qui il en a confié la garde, je dis du mouvement de la psychanalyse où les choses en sont venues au point que le mot d'ordre d'un retour à Freud signifie un renversement.

Bien des contingences sont nouées dans cette histoire, depuis que le premier son du message freudien a retenti avec ses résonances dans la cloche viennoise pour étendre au loin ses ondes. Celles-ci parurent s'étouffer dans les sourds effrondrements du premier conflit mondial. Leur propagation reprit avec l'immense déchirement humain où se fomenta le second, et qui fut leur plus puissant véhicule. Tocsin de la haine et tumulte de la discorde, souffle panique de la guerre, c'est sur leurs battements que nous parvint la voix de Freud, pendant que nous voyions passer la diaspora de ceux qui en étaient les porteurs et que la persécution ne visait pas par hasard. Ce train ne devait plus s'arrêter qu'aux confins de notre monde, pour s'y répercuter là où il n'est pas juste de dire que l'histoire perd son sens puisqu'elle y trouve sa limite, — où l'on se tromperait même à croire l'histoire absente, puisque, déjà nouée sur plusieurs siècles, elle n'y est que plus pesante du gouffre que dessine son horizon trop court, — mais où elle est niée en une volonté catégorique qui donne leur style aux entreprises : anhistorisme de culture, propre aux États-Unis de l'Amérique du Nord.

C'est cet anhistorisme qui définit l'assimilation requise pour qu'on y soit reconnu, dans la société constituée par cette culture. C'est à sa sommation qu'avait à répondre un groupe d'émigrants qui, pour se faire reconnaître, ne pouvaient faire valoir que leur différence, mais dont la fonction supposait l'histoire à son principe, leur discipline étant celle qui avait rétabli le pont unissant l'homme moderne aux mythes antiques. La conjoncture était trop forte, l'occasion trop séduisante pour qu'on n'y cédât pas à la tentation offerte : d'abandonner le principe pour faire reposer la fonction sur la différence. Entendons bien la nature de cette tentation. Elle n'est pas celle de la facilité ni du profit. Il est certes plus facile d'effacer les principes d'une doctrine que les stigmates d'une

provenance, plus profitable d'asservir sa fonction à la demande; mais ici, réduire sa fonction à sa différence, c'est céder à un mirage interne à la fonction même, celui qui la fonde sur cette différence. C'est y faire retour au principe réactionnaire qui recouvre la dualité de celui qui souffre et de celui qui guérit, de l'opposition de celui qui sait à celui qui ignore. Comment ne pas s'excuser de tenir cette opposition pour vraie quand elle est réelle, comment ne pas de là glisser à devenir les managers des âmes dans un contexte social qui en requiert l'office? Le plus corrupteur des conforts est le confort intellectuel, comme la pire corruption est celle du meilleur.

C'est ainsi que le mot de Freud à Jung de la bouche de qui je le tiens, quand invités tous deux de la Clark University, ils arrivèrent en vue du port de New York et de la célèbre statue éclairant l'univers : « Ils ne savent pas que nous leur apportons la peste », lui est renvoyé pour sanction d'une hybris dont l'antiphrase et sa noirceur n'éteignent pas le trouble éclat. La Némésis n'a eu, pour prendre au piège son auteur, qu'à le prendre au mot de son mot. Nous pourrions craindre qu'elle n'y ait joint un billet de retour de première classe.

A la vérité, s'il s'est passé quelque chose de tel, nous n'avons à nous en prendre qu'à nous. Car l'Europe paraît plutôt s'être effacée du souci comme du style, sinon de la mémoire, de ceux qui en sont sortis, avec le refoulement de leurs mauvais souvenirs.

Nous ne vous plaindrons pas de cet oubli, s'il nous laisse plus libre de vous présenter le dessein d'un retour à Freud, tel que certains se le proposent dans l'enseignement de la Société française de psychanalyse. Ce n'est pas d'un retour du refoulé qu'il s'agit pour nous, mais de prendre appui dans l'antithèse que constitue la phase parcourue depuis la mort de Freud dans le mouvement psychanalytique, pour démontrer ce que la psychanalyse n'est pas, et de chercher avec vous le moyen de remettre en vigueur ce qui n'a cessé de la soutenir dans sa déviation même, à savoir le sens premier que Freud y préservait par sa seule présence et qu'il s'agit ici d'expliciter.

Comment ce sens pourrait-il nous manquer quand il nous est attesté dans l'œuvre la plus claire et la plus organique qui soit? Et comment pourrait-il nous laisser hésitants quand l'étude

de cette œuvre nous montre que ses étapes et ses virages sont commandés par le souci, inflexiblement efficace chez Freud, de le maintenir dans sa rigueur première?

Textes qui se montrent comparables à ceux-là même que la vénération humaine a revêtus en d'autres temps des plus hauts attributs, en ce qu'ils supportent l'épreuve de cette discipline du commentaire, dont on retrouve la vertu à s'en servir selon la tradition, non pas seulement pour replacer une parole dans le contexte de son temps, mais pour mesurer si la réponse qu'elle apporte aux questions qu'elle pose, est ou non dépassée par la réponse qu'on y trouve aux questions de l'actuel.

Vous apprendrai-je quelque chose, à vous dire que ces textes auxquels je consacre depuis quatre ans un séminaire de deux heures tous les mercredis de novembre à juillet, sans en avoir encore mis en œuvre plus du quart, si tant est que mon commentaire suppose leur ensemble, — nous ont donné à moi comme à ceux qui m'y suivent, la surprise de véritables découvertes? Elles vont de concepts restés inexploités à des détails cliniques laissés à la trouvaille de notre exploration, et qui témoignent de combien le champ dont Freud a fait l'expérience dépassait les avenues qu'il s'est chargé de nous y ménager, et à quel point son observation qui donne parfois l'impression d'être exhaustive, était peu asservie à ce qu'il avait à démontrer. Qui n'a pas été ému parmi les techniciens de disciplines étrangères à l'analyse que j'ai conduits à lire ces textes, de cette recherche en action : que ce soit celle qu'il nous fait suivre dans la *Traumdeutung*, dans l'observation de l'*Homme aux loups* ou dans l'*Au-delà du principe du plaisir ?* Quel exercice à former des esprits, et quel message à y prêter sa voix! Quel contrôle aussi de la valeur méthodique de cette formation et de l'effet de vérité de ce message, quand les élèves à qui vous les transmettez vous apportent le témoignage d'une transformation, survenue parfois du jour au lendemain, de leur pratique, devenue plus simple et plus efficace avant même qu'elle leur devienne plus transparente. Je ne saurais vous rendre un compte extensif de ce travail dans la causerie que je dois à l'amabilité de M. le Professeur Hoff de vous faire en ce lieu de haute mémoire, à l'accord de mes vues avec celle du Dr Dozent Arnold d'avoir eu l'idée de la produire maintenant devant vous, à mes relations

excellentes et déjà datées avec M. Igor Caruso de savoir quel accueil elle rencontrerait à Vienne.

Mais je ne puis oublier aussi les auditeurs que je dois à la complaisance de M. Susini, directeur de notre Institut français à Vienne. Et c'est pourquoi au moment d'en venir au sens de ce retour à Freud dont je fais profession ici, il me faut me demander, si pour moins préparés qu'ils soient que les spécialistes à m'entendre, je ne risque pas de les décevoir.

*L'adversaire.*

Je suis sûr ici de ma réponse : — Absolument pas, si ce que je vais dire est bien comme il doit être. Le sens d'un retour à Freud, c'est un retour au sens de Freud. Et le sens de ce qu'a dit Freud peut être communiqué à quiconque parce que, même adressé à tous, chacun y sera intéressé : un mot suffira pour le faire sentir, la découverte de Freud met en question la vérité, et il n'est personne qui ne soit personnellement concerné par la vérité.

Avouez que voilà un propos bien étrange que de vous jeter à la tête ce mot qui passe presque pour mal famé, d'être proscrit des bonnes compagnies. Je demande pourtant s'il n'est pas inscrit au cœur même de la pratique analytique, puisque aussi bien celle-ci toujours refait la découverte du pouvoir de la vérité en nous et jusqu'en notre chair.

En quoi l'inconscient serait-il en effet plus digne d'être reconnu que les défenses qui s'y opposent dans le sujet avec un succès qui les fait apparaître non moins réelles ? Je ne relève pas ici le commerce de la pacotille nietzschéenne du mensonge de la vie, ni ne m'émerveille qu'on croie croire, ni n'accepte qu'il suffise qu'on le veuille bien pour vouloir. Mais je demande d'où provient cette paix qui s'établit à reconnaître la tendance inconsciente, si elle n'est pas plus vraie que ce qui la contraignait dans le conflit ? Aussi bien n'est-ce pas que cette paix depuis quelque temps ne s'avère vite être une paix manquée, puisque non contents d'avoir reconnu comme inconscientes les défenses à attribuer au moi, les psychanalystes en identifient de plus en plus les mécanismes

— déplacement quant à l'objet, renversement contre le sujet, régression de la forme, — à la dynamique même que Freud avait analysée dans la tendance, laquelle ainsi semble s'y continuer à un changement de signe près. Le comble n'est-il pas atteint quand on admet que la pulsion elle-même puisse être amenée par la défense à la conscience pour éviter que le sujet s'y reconnaisse?

Encore me sers-je, pour traduire l'exposé de ces mystères en un discours cohérent, de mots qui malgré moi y rétablissent la dualité qui les soutient. Mais ce n'est pas que les arbres du cheminement technique cachent la forêt de la théorie que je déplore, c'est qu'il s'en faille de si peu qu'on ne se croie dans la forêt de Bondy, exactement de ceci qui s'esquive derrière chaque arbre, qu'il doit y avoir des arbres plus vrais que les autres, ou, si vous voulez, que tous les arbres ne sont pas des bandits. Faute de quoi l'on demanderait où sont les bandits qui ne sont pas des arbres. Ce peu donc dont il va de tout en l'occasion, peut-être mérite-t-il qu'on s'en explique? Cette vérité sans quoi il n'y a plus moyen de discerner le visage du masque, et hors laquelle il apparaît n'y avoir pas d'autre monstre que le labyrinthe lui-même, quelle est-elle? Autrement dit, en quoi se distinguent-ils entre eux en vérité, s'ils sont tous d'une égale réalité?

Ici les gros sabots s'avancent pour chausser les pattes de colombe sur lesquelles, on le sait, la vérité se porte, et engloutir à l'occasion l'oiseau avec : notre critère, s'écrie-t-on, est simplement économique, idéologue que vous êtes. Tous les arrangements de la réalité ne sont pas également économiques. Mais au point où la vérité s'est déjà portée, l'oiseau s'échappe et sort indemne avec notre question : — Économiques pour qui?

Cette fois l'affaire va trop loin. L'adversaire ricane : « On voit ce que c'est. Monsieur donne dans la philosophie. Dans un moment, entrée de Platon et de Hegel. Ces signatures nous suffisent. Ce qu'elles avalisent est à mettre au panier, et quand même, comme vous l'avez dit, cela concernerait-il tout le monde, cela n'intéresse pas les spécialistes que nous sommes. Ça ne trouve même pas à se classer dans notre documentation. »

Vous pensez que je raille en ce discours. Nullement, j'y souscris.

Si Freud n'a pas apporté autre chose à la connaissance de l'homme que cette vérité qu'il y a du véritable, il n'y a pas de découverte

freudienne. Freud prend place alors dans la lignée des moralistes en qui s'incarne une tradition d'analyse humaniste, voie lactée au ciel de la culture européenne où Balthazar Gracian et La Rochefoucauld font figure d'étoiles de première grandeur et Nietzsche d'une nova aussi fulgurante que vite rentrée dans les ténèbres. Dernier venu d'entre eux et comme eux stimulé sans doute par un souci proprement chrétien de l'authenticité du mouvement de l'âme, Freud a su précipiter toute une casuistique en une carte du Tendre où l'on n'a que faire d'une orientation pour les offices auxquels on la destine. Son objectivité est en effet strictement liée à la situation analytique, laquelle entre les quatre murs qui limitent son champ, se passe fort bien qu'on sache où est le nord puisqu'on l'y confond avec l'axe long du divan, tenu pour dirigé vers la personne de l'analyste. La psychanalyse est la science des mirages qui s'établissent dans ce champ. Expérience unique, au demeurant assez abjecte, mais qui ne saurait être trop recommandée à ceux qui veulent s'introduire au principe des folies de l'homme, car, pour se montrer parente de toute une gamme d'aliénations, elle les éclaire.

Ce langage est modéré, ce n'est pas moi qui l'invente. On a pu entendre un zélote d'une psychanalyse prétendue classique définir celle-ci comme une expérience dont le privilège est strictement lié aux formes qui règlent sa pratique et qu'on ne saurait changer d'une ligne, parce qu'obtenues par un miracle du hasard, elles détiennent l'accès à une réalité transcendante aux aspects de l'histoire, et où le goût de l'ordre et l'amour du beau par exemple ont leur fondement permanent : à savoir les objets de la relation préœdipienne, merde et cornes au cul.

Cette position ne saurait être réfutée puisque les règles s'y justifient par leurs issues, lesquelles sont tenues pour probantes du bien-fondé des règles. Pourtant nos questions se reprennent à pulluler. Comment ce prodigieux hasard s'est-il produit ? D'où vient cette contradiction entre le mic-mac préœdipien où se réduit la relation analytique pour nos modernes, et le fait que Freud ne s'en trouvait satisfait qu'il ne l'eût ramenée à la position de l'Œdipe ? Comment la sorte d'osculation en serre chaude où confine ce new-look de l'expérience, peut-elle être le dernier terme d'un progrès qui paraissait au départ ouvrir des voies

multipliées entre tous les champs de la création, — ou la même question posée à l'envers? Si les objets décelés en cette fermentation élective ont été ainsi découverts par une autre voie que la psychologie expérimentale, celle-ci est-elle habilitée à les retrouver par ses procédés?

Les réponses que nous obtiendrons des intéressés ne laissent pas de doute. Le moteur de l'expérience, même motivé en leurs termes, ne saurait être seulement cette vérité de mirage qui se réduit au mirage de la vérité. Tout est parti d'une vérité particulière, d'un dévoilement qui a fait que la réalité n'est plus pour nous telle qu'elle était avant, et c'est là ce qui continue à accrocher au vif des choses humaines la cacophonie insensée de la théorie, comme à empêcher la pratique de se dégrader au niveau des malheureux qui n'arrivent pas à s'en sortir (entendez que j'emploie ce terme pour en exclure les cyniques).

Une vérité, s'il faut dire, n'est pas facile à reconnaître, après qu'elle a été une fois reçue. Non qu'il n'y ait des vérités établies, mais elles se confondent alors si facilement avec la réalité qui les entoure, que pour les en distinguer on n'a longtemps trouvé d'autre artifice que de les marquer du signe de l'esprit, et pour leur rendre hommage, de les tenir pour venues d'un autre monde. Ce n'est pas tout de mettre au compte d'une sorte d'aveuglement de l'homme, le fait que la vérité ne soit jamais pour lui si belle fille qu'au moment où la lumière élevée par son bras dans l'emblème proverbial, la surprend nue. Et il faut faire un peu la bête pour feindre de ne rien savoir de ce qu'il en advient après. Mais la stupidité demeure d'une franchise taurine à se demander où l'on pouvait bien la chercher avant, l'emblème n'y aidant guère à indiquer le puits, lieu malséant voire malodorant, plutôt que l'écrin où toute forme précieuse doit se conserver intacte.

*La chose parle d'elle-même.*

Mais voici que la vérité dans la bouche de Freud prend ladite bête aux cornes : « Je suis donc pour vous l'énigme de celle qui se dérobe aussitôt qu'apparue, hommes qui tant vous entendez à me dissimuler sous les oripeaux de vos convenances. Je n'en

admets pas moins que votre embarras soit sincère, car même quand vous vous faites mes hérauts, vous ne valez pas plus à porter mes couleurs que ces habits qui sont les vôtres et pareils à vous-mêmes, fantômes que vous êtes. Où vais-je donc passée en vous, où étais-je avant ce passage? Peut-être un jour vous le dirai-je? Mais pour que vous me trouviez où je suis, je vais vous apprendre à quel signe me reconnaître. Hommes, écoutez, je vous en donne le secret. Moi la vérité, je parle.

« Faut-il vous faire remarquer que vous ne le saviez pas encore? Quelques-uns certes parmi vous, qui s'autorisaient d'être mes amants, sans doute en raison du principe qu'en ces sortes de vantardises on n'est jamais si bien servi que par soi-même, avaient posé de façon ambiguë et non sans que la maladresse n'apparût de l'amour-propre qui les y intéressait, que les erreurs de la philosophie, entendez les leurs, ne pouvaient subsister que de mes subsides. A force d'étreindre pourtant ces filles de leur pensée, ils finirent par les trouver aussi fades qu'elles étaient vaines, et se remirent à frayer avec les opinions vulgaires selon les mœurs des anciens sages qui savaient mettre ces dernières à leur rang, conteuses ou plaideuses, artificieuses, voire menteuses, mais aussi les chercher à leur place, au foyer et au forum, à la forge ou à la foire. Il s'aperçurent alors qu'à n'être pas mes parasites, celles-ci semblaient me servir bien plus, qui sait même? être ma milice, les agents secrets de ma puissance. Plusieurs cas observés au jeu de pigeon-vole, de mues soudaines d'erreurs en vérité, qui ne semblaient rien devoir qu'à l'effet de la persévérance, les mirent sur la voie de cette découverte. Le discours de l'erreur, son articulation en acte, pouvait témoigner de la vérité contre l'évidence elle-même. C'est alors que l'un d'eux tenta de faire passer au rang des objets dignes d'étude la ruse de la raison. Il était malheureusement professeur, et vous fûtes trop heureux de retourner contre ses propos les oreilles d'âne dont on vous coiffait à l'école et qui depuis font usage de cornets à ceux des vôtres dont la feuille est un peu dure. Restez-en donc à votre vague sens de l'histoire et laissez les habiles fonder sur la garantie de ma firme à venir le marché mondial du mensonge, le commerce de la guerre totale et la nouvelle loi de l'autocritique. Si la raison est si rusée que Hegel l'a dit, elle fera bien sans vous son ouvrage.

« Mais vous n'avez pas pour autant rendues désuètes ni sans terme vos échéances à mon endroit. C'est d'après hier et d'avant demain qu'elles sont datées. Et il importe peu que vous vous ruiez en avant pour leur faire honneur ou pour vous y soustraire, car c'est par derrière qu'elles vous saisiront dans les deux cas. Que vous me fuyiez dans la tromperie ou pensiez me rattraper dans l'erreur, je vous rejoins dans la méprise contre laquelle vous êtes sans refuge. Là où la parole la plus caute montre un léger trébuchement, c'est à sa perfidie qu'elle manque, je le publie maintenant, et ce sera dès lors un peu plus coton de faire comme si de rien n'était, dans la société bonne ou mauvaise. Mais nul besoin de vous fatiguer à mieux vous surveiller. Quand même les juridictions conjointes de la politesse et de la politique décréteraient non recevable tout ce qui se réclamerait de moi à se présenter de façon si illicite, vous n'en seriez pas quittes pour si peu, car l'intention la plus innocente se déconcerte à ne pouvoir plus taire que ses actes manqués sont les plus réussis et que son échec récompense son vœu le plus secret. Au reste n'est-ce pas assez pour juger de votre défaite, de me voir m'évader d'abord du donjon de la forteresse où vous croyez le plus sûrement me retenir en me situant non pas en vous, mais dans l'être lui-même ? Je vagabonde dans ce que vous tenez pour être le moins vrai par essence : dans le rêve, dans le défi au sens de la pointe la plus gongorique et le *nonsense* du calembour le plus grotesque, dans le hasard, et non pas dans sa loi, mais dans sa contingence, et je ne procède jamais plus sûrement à changer la face du monde qu'à lui donner le profil du nez de Cléopâtre.

« Vous pouvez donc réduire le trafic sur les voies que vous vous épuisâtes à faire rayonner de la conscience, et qui faisaient l'orgueil du *moi*, couronné par Fichte des insignes de sa transcendance. Le commerce au long cours de la vérité ne passe plus par la pensée : chose étrange, il semble que ce soit désormais par les choses : *rébus*, c'est par vous que je communique, comme Freud le formule à la fin du premier paragraphe du sixième chapitre, consacré au travail du rêve, de son travail sur le rêve et sur ce que le rêve veut dire.

« Mais vous allez là prendre garde : la peine qu'a eue celui-ci à devenir professeur, lui épargnera peut-être votre négligence,

sinon votre égarement, continue la prosopopée. Entendez bien ce qu'il a dit, et, comme il l'a dit de moi, la vérité qui parle, le mieux pour le bien saisir est de le prendre au pied de la lettre. Sans doute ici les choses sont mes signes, mais je vous le redis, signes de ma parole. Le nez de Cléopâtre, s'il a changé le cours du monde, c'est d'être entré dans son discours, car pour le changer long ou court, il a suffi mais il fallait qu'il fût un nez parlant.

« Mais c'est du vôtre maintenant qu'il va falloir vous servir, bien qu'à des fins plus naturelles. Qu'un flair plus sûr que toutes vos catégories vous guide dans la course où je vous provoque : car si la ruse de la raison, si dédaigneuse qu'elle fût de vous, restait ouverte à votre foi, je serai, moi la vérité, contre vous la grande trompeuse, puisque ce n'est pas seulement par la fausseté que passent mes voies, mais par la faille trop étroite à trouver au défaut de la feinte et par la nuée sans accès du rêve, par la fascination sans motif du médiocre et l'impasse séduisante de l'absurdité. Cherchez, chiens que vous devenez à m'entendre, limiers que Sophocle a préféré lancer sur les traces hermétiques du voleur d'Apollon qu'aux trousses sanglantes d'Œdipe, sûr qu'il était de trouver avec lui au rendez-vous sinistre de Colone l'heure de la vérité. Entrez en lice à mon appel et hurlez à ma voix. Déjà vous voilà perdus, je me démens, je vous défie, je me défile : vous dites que je me défends. »

*Parade.*

Le retour aux ténèbres que nous tenons pour attendu à ce moment, donne le signal d'une *murder party* engagée par l'interdiction à quiconque de sortir, puisque chacun dès lors peut cacher la vérité sous sa robe, voire, comme en la fiction galante des « bijoux indiscrets », dans son ventre. La question générale est : qui parle ? et elle n'est pas sans pertinence. Malheureusement les réponses sont un peu précipitées. La libido est d'abord accusée, ce qui nous porte dans la direction des bijoux, mais il faut bien s'apercevoir que le moi lui-même, s'il apporte des entraves à la libido en mal de se satisfaire, est parfois l'objet de ses entreprises. On sent là-dessus qu'il va s'effondrer d'une minute à l'autre,

quand un fracas de débris de verre apprend à tous que c'est à la grande glace du salon que l'accident vient d'arriver, le golem du narcissisme, évoqué en toute hâte pour lui porter assistance, ayant fait par là son entrée. Le *moi* dès lors est généralement tenu pour l'assassin, à moins que ce ne soit pour la victime, moyennant quoi les rayons divins du bon président Schreber commencent à déployer leur filet sur le monde, et le sabbat des instincts se complique sérieusement.

La comédie que je suspends ici au début de son second acte est plus bienveillante qu'on ne croit, puisque, faisant porter sur un drame de la connaissance la bouffonnerie qui n'appartient qu'à ceux qui jouent ce drame sans le comprendre, elle restitue à ces derniers l'authenticité d'où ils déchurent toujours plus.

Mais si une métaphore plus grave convient au protagoniste, c'est celle qui nous montrerait en Freud un Actéon perpétuellement lâché par des chiens dès l'abord dépistés, et qu'il s'acharne à relancer à sa poursuite, sans pouvoir ralentir la course où seule sa passion pour la déesse le mène. Le mène si loin qu'il ne peut s'arrêter qu'aux grottes où la Diane chtonienne dans l'ombre humide qui les confond avec le gîte emblématique de la vérité, offre à sa soif, avec la nappe égale de la mort, la limite quasi mystique du discours le plus rationnel qui ait été au monde, pour que nous y reconnaissions le lieu où le symbole se substitue à la mort pour s'emparer de la première boursouflure de la vie.

Cette limite et ce lieu, on le sait, sont loin encore d'être atteints pour ses disciples, si tant est qu'ils ne refusent pas de l'y suivre, et l'Actéon donc qui ici est dépecé, n'est pas Freud, mais bien chaque analyste à la mesure de la passion qui l'enflamma et qui a fait, selon la signification qu'un Giordano Bruno dans ses *Fureurs héroïques* sut tirer de ce mythe, de lui la proie des chiens de ses pensées.

Pour mesurer ce déchirement, il faut entendre les clameurs irrépressibles qui s'élèvent des meilleurs comme des pires, à tenter de les ramener au départ de la chasse, avec les mots que la vérité nous y donna pour viatique : « Je parle », pour enchaîner : « Il n'est parole que de langage ». Leur tumulte couvre la suite.

« Logomachie! telle est la strophe d'un côté. Que faites-vous du préverbal, du geste et de la mimique, du ton, de l'air de la

chanson, de l'humeur et du con-tact af-fec-tif? » A quoi d'autres non moins animés donnent l'antistrophe : « Tout est langage : langage que mon cœur qui bat plus fort quand la venette me saisit, et si ma patiente défaille au vrombissement d'un avion à son zénith, c'est pour *dire* le souvenir qu'elle a gardé du dernier bombardement ». — Oui, aigle de la pensée, et quand la forme de l'avion découpe ta semblance dans le pinceau perçant la nuit du projecteur, c'est la réponse du ciel.

On ne contestait pourtant, à s'essayer à ces prémisses, l'usage d'aucune forme de communication à quoi quiconque pût recourir en ses exploits, ni les signaux, ni les images, et fonds ni forme, aucun non plus qu'aucune, ce fonds fût-il un fonds de sympathie, et la vertu n'étant pas discutée d'aucune bonne forme.

On se prenait seulement à répéter après Freud le mot de sa découverte : ça parle, et là sans doute où l'on s'y attendait le moins, là où ça souffre. S'il fut un temps où il suffisait pour y répondre d'écouter ce que ça disait, (car à l'entendre la réponse y est déjà), tenons donc que les grands des origines, les géants du fauteuil furent frappés de la malédiction promise aux audaces titanesques, ou que leurs sièges cessèrent d'être conducteurs de la bonne parole dont ils se trouvaient investis à s'y asseoir ci-devant. Quoi qu'il en soit, depuis, entre le psychanalyste et la psychanalyse, on multiplie les rencontres dans l'espoir que l'Athénien s'atteigne avec l'Athéna sortie couverte de ses armes du cerveau de Freud. Dirai-je le sort jaloux, toujours pareil, qui contraria ces rendez-vous : sous le masque où chacun devait rencontrer sa promise, hélas! trois fois hélas! et cri d'horreur à y penser, une autre ayant pris la place d'elle, celui qui était là, non plus n'était pas lui.

Revenons donc posément à épeler avec la vérité ce qu'elle a dit d'elle-même. La vérité a dit : « Je parle ». Pour que nous reconnaissions ce « je » à ce qu'il parle, peut-être n'était-ce pas sur le « je » qu'il fallait nous jeter, mais aux arêtes du parler que nous devions nous arrêter. « Il n'est parole que de langage » nous rappelle que le langage est un ordre que des lois constituent, desquelles nous pourrions apprendre au moins ce qu'elles excluent. Par exemple que le langage, c'est différent de l'expression naturelle et que ce n'est pas non plus un code; que ça ne se confond pas avec l'information, collez-vous-y pour le savoir à la cybernétique;

et que c'est si peu réductible à une superstructure qu'on vit le matérialisme lui-même s'alarmer de cette hérésie, bulle de Staline à voir ici.

Si vous voulez en savoir plus, lisez Saussure, et comme un clocher peut cacher même le soleil, je précise qu'il ne s'agit pas de la signature qu'on rencontre en psychanalyse, mais de Ferdinand, qu'on peut dire le fondateur de la linguistique moderne.

*Ordre de la chose.*

Un psychanalyste doit aisément s'y introduire à la distinction fondamentale du signifiant et du signifié, et commencer à s'exercer avec les deux réseaux qu'ils organisent de relations qui ne se recouvrent pas.

Le premier réseau, du signifiant, est la structure synchronique du matériel du langage en tant que chaque élément y prend son emploi exact d'être différent des autres; tel est le principe de répartition qui règle seul la fonction des éléments de la langue à ses différents niveaux, depuis le couple d'opposition phonématique jusqu'aux locutions composées dont c'est la tâche de la plus moderne recherche que de dégager les formes stables.

Le second réseau, du signifié, est l'ensemble diachronique des discours concrètement prononcés, lequel réagit historiquement sur le premier, de même que la structure de celui-ci commande les voies du second. Ici ce qui domine, c'est l'unité de signification, laquelle s'avère ne jamais se résoudre en une pure indication du réel, mais toujours renvoyer à une autre signification. C'est-à-dire que la signification ne se réalise qu'à partir d'une prise des choses qui est d'ensemble.

Son ressort ne peut être saisi au niveau où elle s'assure ordinairement de la redondance qui lui est propre, car elle s'avère toujours en excès sur les choses qu'elle laisse en elle flottantes.

Le signifiant seul garantit la cohérence théorique de l'ensemble comme ensemble. Cette suffisance se confirme du développement dernier de la science, comme à la réflexion on la trouve implicite à l'expérience linguistique primaire.

Telles sont les bases qui distinguent le langage du signe. A partir d'elles la dialectique prend un nouveau tranchant.

Car la remarque sur laquelle Hegel fonde sa critique de la belle âme et selon quoi elle est dite vivre (en tous les sens, fût-il économique, du : de quoi vivre) précisément du désordre qu'elle dénonce, n'échappe à la tautologie qu'à maintenir la tauto-ontique de la belle âme comme médiation, d'elle-même non reconnue, de ce désordre comme premier dans l'être.

Quelque dialectique qu'elle soit, cette remarque ne saurait ébranler le délire de la présomption auquel Hegel l'appliquait, restant prise dans le piège offert par le mirage de la conscience au *je* infatué de son sentiment, qu'il érige en loi du cœur.

Sans doute ce « je » dans Hegel est défini comme un être légal, en quoi il est plus concret que l'être réel dont on pensait précédemment pouvoir l'abstraire : comme il appert à ce qu'il comporte un état-civil et un état-comptable.

Mais il était à Freud réservé de rendre cet être légal responsable du désordre manifeste au champ le plus fermé de l'être réel, nommément dans la pseudo-totalité de l'organisme.

Nous en expliquons la possibilité par la béance congénitale que présente l'être réel de l'homme dans ses relations naturelles, et par la reprise à un usage parfois idéographique, mais aussi bien phonétique voire grammatical, des éléments imaginaires qui apparaissent morcelés dans cette béance.

Mais nul besoin de cette genèse pour que la structure signifiante du symptôme soit démontrée. Déchiffrée, elle est patente et montre imprimée sur la chair, l'omniprésence pour l'être humain de la fonction symbolique.

Ce qui distingue une société qui se fonde dans le langage d'une société animale, voire ce que permet d'en apercevoir le recul ethnologique : à savoir que l'échange qui caractérise une telle société a d'autres fondements que les besoins même à y satisfaire, ce qu'on a appelé le don « comme fait social total », — tout cela dès lors est reporté bien plus loin, jusqu'à faire objection à définir cette société comme une collection d'individus, quand l'immixtion des sujets y fait un groupe d'une bien autre structure.

C'est faire rentrer d'un tout autre accès l'incidence de la vérité

comme cause et imposer une révision du procès de la causalité. Dont la première étape semblerait de reconnaître ce que l'hétérogénéité de cette incidence y aurait d'inhérent[1]. Il est étrange que la pensée matérialiste semble oublier que c'est de ce recours à l'hétérogène qu'elle a pris son élan. Et l'on s'intéresserait plus alors à un trait bien plus frappant que la résistance opposée à Freud par les pédants, c'est la connivence qu'elle a rencontrée dans la conscience commune.

Si toute causalité vient à témoigner d'une implication du sujet, nul doute que tout conflit d'ordre ne soit remis à sa charge.

Les termes dont nous posons ici le problème de l'intervention psychanalytique, font, pensons-nous, assez sentir que l'éthique n'en est pas individualiste.

Mais sa pratique dans la sphère américaine s'est ravalée si sommairement à un moyen d'obtenir le « success » et à un mode d'exigence de la « happiness », qu'il convient de préciser que c'est là le reniement de la psychanalyse, celui qui résulte chez trop de ses tenants du fait pur et radical qu'ils n'ont jamais rien voulu savoir de la découverte freudienne et qu'ils n'en sauront jamais rien, même au sens du refoulement : car il s'agit en cet effet du mécanisme de la méconnaissance systématique en ce qu'il simule le délire, même dans ses formes de groupe.

Une référence plus rigoureuse de l'expérience analytique à la structure générale de la sémantique où elle a ses racines, eût pourtant permis de les convaincre avant d'avoir à les vaincre.

Car ce sujet dont nous parlions à l'instant comme du légataire de la vérité reconnue, n'est justement pas le *moi* perceptible dans les données plus ou moins immédiates de la jouissance consciente ou de l'aliénation laborieuse. Cette distinction de fait est la même qui se retrouve de l'$\alpha$ de l'inconscient freudien en tant qu'il est séparé par un abîme des fonctions préconscientes, à l'$\omega$ du testament de Freud en la 31e de ses *Neue Vorlesungen* : « Wo Es war' soll Ich werden. »

Formule où la structuration signifiante montre assez sa prévalence.

1. Ce paragraphe refait antidate une ligne de pensée que nous avons ouverte depuis (1966).

Analysons-la. Contrairement à la forme que ne peut éviter la traduction anglaise : « Where the id was, there the ego shall be », Freud n'a pas dit : *das Es*, ni : *das Ich*, comme il le fait habituellement pour désigner ces instances où il a ordonné alors depuis dix ans sa nouvelle topique, et ceci, vu la rigueur inflexible de son style, donne à leur emploi dans cette sentence un accent particulier. De toute façon, — sans même avoir à confirmer par la critique interne de l'œuvre de Freud qu'il a bien écrit *Das Ich und das Es* pour maintenir cette distinction fondamentale entre le sujet véritable de l'inconscient et le *moi* comme constitué en son noyau par une série d'identifications aliénantes, — il apparaît ici que c'est au lieu : *Wo*, où *Es*, sujet dépourvu d'aucun *das* ou autre article objectivant, *war*, était, c'est d'un lieu d'être qu'il s'agit, et qu'en ce lieu : *soll*, c'est un devoir au sens moral qui là s'annonce, comme le confirme l'unique phrase qui succède à celle-ci pour clore le chapitre[1], *Ich*, je, là dois-je (comme on annonçait : ce suis-je, avant qu'on dise : c'est moi), *werden*, devenir, c'est-à-dire non pas survenir, ni même advenir, mais venir au jour de ce lieu même en tant qu'il est lieu d'être.

C'est ainsi que nous consentirions, contre les principes d'économie significative qui doivent dominer une traduction, à forcer un peu en français les formes du signifiant pour les aligner au poids que l'allemand reçoit mieux ici d'une signification encore rebelle, et pour cela de nous servir de l'homophonie du *es* allemand avec l'initiale du mot : sujet. Du même pas en viendrons-nous à une indulgence au moins momentanée pour la traduction première qui fut donnée du mot *es* par le *soi*, le *ça* qui lui fut préféré non sans motif ne nous paraissant pas beaucoup plus adéquat, puisque c'est au *das* allemand de : *was ist das?* qu'il répond dans *das ist*, c'est. Ainsi le c' élidé qui va apparaître si nous nous en tenons à l'équivalence reçue, nous suggère-t-il la production d'un verbe : s'être, où s'exprimerait le mode de la subjectivité absolue, en tant que Freud l'a proprement découverte dans son excentricité radicale : « Là où c'était, peut-on dire, là où s'était, voudrions-

1. C'est à savoir : « *Es ist Kulturarbeit etwa die Trockenlegung der Zuydersee.* C'est une tâche civilisatrice de la sorte de l'assèchement du Zuydersee. »

nous faire qu'on entendît, c'est mon devoir que je vienne à être [1]. »

Vous entendez bien que ce n'est pas dans une conception grammaticale des fonctions où ils apparaissent, qu'il s'agit d'analyser si et comment le *je* et le *moi* se distinguent et se recouvrent dans chaque sujet particulier.

Ce que la conception linguistique qui doit former le travailleur dans son initiation de base lui apprendra, c'est à attendre du symptôme qu'il fasse la preuve de sa fonction de signifiant, c'est-à-dire de ce par quoi il se distingue de l'indice naturel que le même terme désigne couramment en médecine. Et pour satisfaire à cette exigence méthodique, il s'obligera à reconnaître son emploi conventionnel dans les significations suscitées par le dialogue analytique. (Dialogue dont nous allons tenter de dire la structure.) Mais ces significations mêmes, il les tiendra pour ne pouvoir être saisies avec certitude que dans leur contexte, soit dans la séquence que constituent pour chacune la signification qui renvoie à elle et celle à quoi elle renvoie dans le discours analytique.

Ces principes de base entrent aisément en application dans la technique, et en l'éclairant, ils dissipent beaucoup des ambiguïtés qui, pour se maintenir même dans les concepts majeurs du transfert et de la résistance, rendent ruineux l'usage que l'on en fait dans la pratique.

### *La résistance aux résistants.*

A considérer seulement la résistance dont l'emploi se confond de plus en plus avec celui de la défense, et tout ce qu'elle implique dans ce sens comme manœuvres de réduction dont on ne peut plus s'aveugler sur la coercition qu'elles exercent, il est bon de rappeler que la première résistance à quoi l'analyse a à faire, c'est celle du discours lui-même en tant qu'il est d'abord discours de l'opinion, et que toute objectivation psychologique s'avérera solidaire de ce discours. C'est en effet ce qui a motivé la simul-

1. On ne peut que se demander quel démon a inspiré l'auteur quel qu'il soit de la traduction qui existe en français, à la produire en ces termes : « Le moi doit déloger le ça. » Il est vrai qu'on peut y savourer le ton d'un côté où l'on s'entend à la sorte d'opération ici évoquée.

tanéité remarquable avec laquelle les burgraves de l'analyse sont arrivés à un point mort de leur pratique vers les années 1920 : c'est qu'ils en savaient dès lors trop et pas assez, pour en faire reconnaître à leurs patients, qui n'en savaient guère moins, la vérité.

Mais le principe dès lors adopté de la primauté à accorder à l'analyse de la résistance, est loin d'avoir conduit à un développement favorable. Pour la raison que faire passer une opération en première urgence, ne suffit à lui faire atteindre son objectif, si l'on ne sait pas bien en quoi il consiste.

Or c'est précisément vers un renforcement de la position objectivante chez le sujet que l'analyse de la résistance s'est orientée, au point que cette directive s'étale maintenant dans les principes à donner à la conduite d'une cure-type.

Bien loin donc qu'il faille maintenir le sujet dans un état d'observation, il faut qu'on sache qu'à l'y engager, on entre dans le cercle d'un malentendu que rien ne pourra briser dans la cure, pas plus que dans la critique. Toute intervention dans ce sens ne pourrait donc se justifier que d'une fin dialectique, à savoir de démontrer sa valeur d'impasse.

Mais j'irai plus loin et pour dire : vous ne pouvez à la fois procéder vous-même à cette objectivation du sujet et lui parler comme il convient. Et ce pour une raison qui n'est pas seulement qu'on ne peut à la fois, comme dit le proverbe anglais, manger son gâteau et le garder : c'est-à-dire avoir vis-à-vis des mêmes objets deux conduites dont les conséquences s'excluent. Mais pour le motif plus profond qui s'exprime dans la formule qu'on ne peut servir deux maîtres, c'est-à-dire conformer son être à deux actions qui s'orientent en sens contraire.

Car l'objectivation en matière psychologique est soumise dans son principe à une loi de méconnaissance qui régit le sujet non seulement comme observé, mais comme observateur. C'est-à-dire que ce n'est pas de lui que vous avez à lui parler, car il suffit à cette tâche, et ce faisant, ce n'est même pas à vous qu'il parle : si c'est à lui que vous avez à parler, c'est littéralement d'autre chose, c'est-à-dire d'une chose autre que ce dont il s'agit quand il parle de lui, et qui est la chose qui vous parle, chose qui, quoi qu'il dise, lui resterait à jamais inaccessible, si d'être une parole

qui s'adresse à vous elle ne pouvait évoquer en vous sa réponse et si, d'en avoir entendu le message sous cette forme inversée, vous ne pouviez, à le lui retourner, lui donner la double satisfaction de l'avoir reconnu et de lui en faire reconnaître la vérité.

Cette vérité que nous connaissons ainsi ne pouvons-nous donc la connaître? *Adæquatio rei et intellectus*, tel se définit le concept de la vérité depuis qu'il y a des penseurs, et qui nous conduisent dans les voies de leur pensée. Un intellect comme le nôtre sera bien à la hauteur de cette chose qui nous parle, voire qui parle en nous, et même à se dérober derrière le discours qui ne dit rien que pour nous faire parler, il ferait beau voir qu'elle ne trouve pas à qui parler.

C'est bien la grâce que je vous souhaite, c'est d'en parler qu'il s'agit maintenant, et la parole est à ceux qui mettent la chose en pratique.

*Intermède.*

Ne vous attendez pourtant à rien de trop ici, car depuis que la chose psychanalytique est devenue chose reçue et que ses servants vont chez la manucure, le ménage qu'ils font s'accommode de sacrifices au bon ton, ce qui pour les idées dont les psychanalystes n'ont jamais eu à revendre, est bien commode : les idées en solde pour tous feront le solde de ce qui manque à chacun. Nous sommes gens assez au fait des choses pour savoir que le chosisme n'est pas bien porté; et voilà notre pirouette toute trouvée.

« Qu'allez-vous chercher autre chose que ce moi que vous distinguez, avec défense à nous d'y voir? nous rétorque-t-on. Nous l'objectivons, soit. Quel mal y a-t-il à cela? ». Ici c'est à pas de loup que procèdent les souliers fins pour nous porter à la figure le coup de savate que voici : croyez-vous donc que le *moi* puisse être pris pour une chose, ce n'est pas nous qui mangeons de ce pain-là.

De trente-cinq ans de cohabitation avec le *moi* sous le toit de la seconde topique freudienne, dont dix de liaison plutôt orageuse, régularisée enfin par le ministère de mademoiselle Anna Freud en un mariage dont le crédit social n'a fait qu'aller en augmentant, au point qu'on m'assure qu'il demandera bientôt à se faire bénir

par l'Église, en un mot comme en cent, de l'expérience la plus suivie des psychanalystes, vous ne tirerez rien de plus que ce tiroir.

Il est vrai qu'il est rempli jusqu'au bord de vieilles nouveautés et de nouvelles vieilleries dont l'amas ne laisse pas d'être divertissant. Le *moi* est une fonction, le moi est une synthèse, une synthèse de fonctions, une fonction de synthèse. Il est autonome! Celle-là est bien bonne. C'est le dernier fétiche introduit au saint des saints de la pratique qui s'autorise de la supériorité des supérieurs. Il en vaut bien un autre en cet emploi, chacun sachant que pour cette fonction, elle tout à fait réelle, c'est l'objet le plus démodé, le plus sale et le plus repoussant qui fait toujours le mieux l'affaire. Que celui-ci vaille à son inventeur la vénération qu'il recueille là où il est en service, passe encore, mais le plus beau est qu'il lui confère dans des milieux éclairés le prestige d'avoir fait rentrer la psychanalyse dans les lois de la psychologie générale. C'est comme si S. E. l'Agakhan, non content de recevoir le fameux pesant d'or qui ne lui nuit pas dans l'estime de la société cosmopolite, se voyait décerner le prix Nobel pour avoir distribué en échange à ses zélateurs le règlement détaillé du pari mutuel.

Mais la dernière trouvaille est la meilleure : le moi, comme tout ce que nous manions depuis quelque temps dans les sciences humaines, est une notion o-pé-ra-tion-nelle.

Ici je prends recours auprès de mes auditeurs de ce chosisme naïf qui les maintient si bienséants sur ces bancs à m'écouter malgré le ballet des appels du service, pour qu'ils veuillent bien avec moi stopper c't o-pé.

En quoi cet o-pé distingue-t-il rationnellement ce qu'on fait de la notion du *moi* en analyse de l'usage courant de toute autre chose, de ce pupitre pour prendre la première qui nous tombe sous la main? En si peu de chose que je me fais fort de démontrer que les discours qui les concernent, et c'est cela qui est en cause, coïncident point par point.

Car ce pupitre n'est pas moins que le *moi* tributaire du signifiant, soit du mot qui portant sa fonction au général auprès du lutrin de mémoire querelleuse et du meuble Tronchin de noble pedigree, fait qu'il n'est pas seulement de l'arbre bûcheronné, menuisé et recollé par l'ébéniste, à des fins de commerce solidaires des modes

créatrices de besoins qui en soutiennent la valeur d'échange, sous la condition d'un dosage qui ne l'amène pas trop vite à satisfaire le moins superflu de ces besoins par l'usage dernier où le réduira son usure : nommément comme bois de chauffage.

D'autre part, les significations où renvoie le pupitre ne le cèdent en rien en dignité à celles que le *moi* intéresse, et la preuve, c'est qu'elles enveloppent à l'occasion le *moi* lui-même, si c'est par les fonctions que M. Heinz Hartmann lui attribue qu'un de nos semblables peut devenir notre pupitre : à savoir, maintenir une position convenable à ce qu'il y met de consentement. Fonction opérationnelle sans doute qui permettra audit semblable d'échelonner en lui toutes les valeurs possibles de la chose qu'est ce pupitre : depuis la location onéreuse qui maintint et maintient encore la cote du petit bossu de la rue Quincampoix au-dessus des vicissitudes et de la mémoire elle-même du premier grand krach spéculatif des temps modernes, en descendant par tous les offices de commodité familière, d'ameublement de l'espace, de cession vénale ou d'usufruit, jusqu'à l'usage, et pourquoi pas? on a déjà vu ça, de combustible.

Ce n'est pas tout, car je suis prêt à prêter ma voix au vrai pupitre pour qu'il tienne discours sur son existence qui, tout ustensile qu'elle soit, est individuelle, sur son histoire qui, si radicalement aliénée qu'elle nous paraisse, a laissé des traces mémoriales auxquelles ne manque rien de ce qu'exige l'historien : des-documents-des-textes-des-notes-de-fournisseurs, sur sa destinée même qui, toute inerte qu'elle soit, est dramatique, puisqu'un pupitre est périssable, qu'il a été engendré dans le labeur, qu'il a un sort soumis à des hasards, à des traverses, à des avatars, à des prestiges, voire à des fatalités dont il devient l'intersigne, et qu'il est promis à une fin dont il n'est pas besoin qu'il sache rien pour qu'elle soit la sienne, puisque c'est la fin que l'on sait.

Mais il n'y aurait encore rien que de banal à ce qu'après cette prosopopée, l'un de vous rêve qu'il est ce pupitre doué ou non de la parole, et comme l'interprétation des rêves est maintenant chose connue sinon commune, il n'y aurait pas lieu d'être surpris qu'à déchiffrer l'emploi de signifiant que ce pupitre aura pris dans le rébus où le rêveur aura enfermé son désir, et à analyser le renvoi plus ou moins équivoque que cet emploi comporte aux signifi-

cations qu'aura intéressées en lui la conscience de ce pupitre, avec ou sans son discours, nous touchions ce qu'on peut appeler le préconscient de ce pupitre.

Ici j'entends une protestation que, bien qu'elle soit réglée comme papier à musique, je ne sais trop comment nommer : c'est qu'à vrai dire elle relève de ce qui n'a de nom dans aucune langue, et qui, pour s'annoncer en général sous la motion nègre-blanc de la personnalité totale, résume tout ce qui nous tympanise en psychiatrie de phénoménologie à la gomme et dans la société de progressisme stationnaire. Protestation de la belle âme sans doute, mais sous les formes qui conviennent à l'être ni chair ni poisson, à l'air mi-figue mi-raisin, à la démarche entre chien et loup de l'intellectuel moderne, qu'il soit de droite ou de gauche. C'est en effet de ce côté que la protestation fictive de ceux qui provignent du désordre, trouve ses apparentements nobles. Écoutons plutôt le ton de celle-ci.

Ce ton est mesuré mais grave : le préconscient non plus que la conscience, nous fait-on observer, ne sont pas du pupitre, mais de nous-mêmes qui le percevons et lui donnons son sens, avec d'autant moins de peine au reste que nous avons fabriqué la chose. Mais se fût-il agi d'un être plus naturel, il convient de ne jamais ravaler inconsidérément dans la conscience la forme haute qui, quelle que soit notre faiblesse dans l'univers, nous y assure une imprescriptible dignité, voyez roseau au dictionnaire de la pensée spiritualiste.

Il faut reconnaître qu'ici Freud m'incite à l'irrévérence par la façon dont, quelque part en passant et comme sans y toucher, il s'exprime sur les modes de provocation spontanée qui sont de règle dans la mise en action de la conscience universelle. Et ceci m'ôte toute gêne à poursuivre mon paradoxe.

La différence est-elle donc si grande entre le pupitre et nous quant à la conscience, s'il en acquiert si facilement le semblant, à être mis en jeu entre moi et vous, que mes phrases aient permis qu'on s'y trompe? C'est ainsi qu'à être placé avec l'un de nous entre deux glaces parallèles, il sera vu se refléter indéfiniment, ce qui veut dire qu'il sera beaucoup plus semblable à celui qui regarde qu'on n'y pense, puisqu'à voir se répéter de la même façon son image, celui-ci aussi se voit bien par les yeux d'un autre quand il

se regarde, puisque sans cet autre qu'est son image, il ne se verrait pas se voir.

Autrement dit le privilège du *moi* par rapport aux choses est à chercher ailleurs que dans cette fausse récurrence à l'infini de la réflexion qui constitue le mirage de la conscience, et qui malgré sa parfaite inanité, émoustille encore assez ceux qui travaillent de la pensée pour qu'ils y voient un progrès prétendu de l'intériorité, alors que c'est un phénomène topologique dont la distribution dans la nature est aussi sporadique que les dispositions de pure extériorité qui le conditionnent, si tant est que l'homme ait contribué à les répandre avec une fréquence immodérée.

Comment d'autre part écarter le terme de préconscient des affectations de ce pupitre, ou de celles qui se trouvent en puissance ou en acte en aucune autre chose, et qui de s'ajuster aussi exactement à mes affections, viendront à la conscience avec elles ?

Que le moi soit le siège de perceptions et non pas le pupitre, nous le voulons bien, mais il reflète en cela l'essence des objets qu'il perçoit et non pas la sienne en tant que la conscience serait son privilège, puisque ces perceptions sont pour la plus grande part inconscientes.

Ce n'est pas pour rien du reste que nous repérions l'origine de la protestation dont nous devons nous occuper ici, dans ces formes bâtardes de la phénoménologie qui enfument les analyses techniques de l'action humaine et spécialement celles qui seraient requises en médecine. Si leur matière à bon marché, pour employer ce qualificatif que M. Jaspers affecte spécialement à son estimation de la psychanalyse, est bien ce qui donne à l'œuvre de celui-ci son style, comme son poids à sa statue de directeur de conscience en fonte et de maître à penser de fer-blanc, elles ne sont pas sans usage, et c'est même toujours le même : faire diversion.

On s'en sert ici par exemple pour ne pas aller au fait que le pupitre ne parle pas, dont les tenants de la fausse protestation ne veulent rien savoir, parce qu'à m'entendre le leur accorder, mon pupitre aussitôt deviendrait parlant.

*Le discours de l'autre.*

« En quoi prévaut-il donc sur le pupitre que je suis, leur dirait-il, ce moi que vous traitez dans l'analyse ?

« Car si sa santé est définie par son adaptation à une réalité tenue tout uniment pour être à sa mesure, et s'il vous faut l'alliance de « la partie saine du moi » pour réduire, dans l'autre partie sans doute, des discordances à la réalité, qui n'apparaissent telles qu'à votre principe de tenir la situation analytique pour simple et anodine, et dont vous n'aurez de cesse que vous ne les fassiez voir du même œil que vous par le sujet, n'est-il pas clair qu'il n'y a pas d'autre discrimination de la partie saine du moi du sujet que son accord avec votre optique qui, pour être supposée saine, devient ici la mesure des choses, de même qu'il n'y a pas d'autre critère de la guérison que l'adoption complète par le sujet de cette mesure qui est la vôtre, — ce que confirme l'aveu courant chez des auteurs graves que la fin de l'analyse est obtenue avec l'identification au moi de l'analyste ?

« Assurément la conception qui s'étale aussi tranquillement, non moins que l'accueil qu'elle rencontre, laisse à penser qu'à l'encontre du lieu commun qui veut qu'on en impose aux naïfs, il est encore bien plus facile aux naïfs d'en imposer. Et l'hypocrisie qui se dévoile dans la déclaration dont le repentir apparaît avec une régularité si curieuse en ce discours, qu'il faut parler au sujet « son langage », donne encore plus à méditer quant à la profondeur de cette naïveté. Encore faut-il *y* surmonter l'écœurement qui se lève à l'évocation qu'elle suggère du parler *babyish*, sans lequel des parents avisés ne croiraient pas pouvoir induire à leurs hautes raisons les pauvres petits qu'il faut bien faire tenir tranquilles ! Simples égards qu'on tient pour dus à ce que l'imbécillité analytique projette dans la notion de la faiblesse du *moi* des névrosés.

« Mais nous ne sommes pas ici pour rêver entre la nausée et le vertige. Il reste que tout pupitre que je sois à vous parler, je suis le patient idéal puisque avec moi pas tant de peine à se donner, les résultats sont acquis d'emblée, je suis guéri d'avance. Puisqu'il

s'agit seulement de substituer à mon discours le vôtre, je suis un moi parfait, puisque je n'en ai jamais eu d'autre et que je m'en remets à vous de m'informer des choses auxquelles mes dispositifs de réglage ne vous permettent pas de m'adapter directement, à savoir de toutes celles qui ne sont pas vos dioptries, votre taille et la dimension de vos papiers. »

Voilà, me semble-t-il, qui est fort bien parlé pour un pupitre. Sans doute veux-je rire. Dans ce qu'il a dit à mon gré, il n'avait pas son mot à dire. Pour la raison qu'il était lui-même un mot; il était *moi* en tant que sujet grammatical. Tiens, un grade de gagné, et bon à être ramassé par le soldat d'occasion dans le fossé d'une revendication toute éristique, mais aussi à nous fournir une illustration de la devise freudienne qui, à s'exprimer comme : « Là où était ça, le *je* doit être », confirmerait pour notre profit le caractère faible de la traduction qui substantifie le *Ich* en passant un t au doit du *soll* et fixe le cours du *Es* au taux du cécédilla. Il reste que le pupitre n'est pas un moi, si éloquent ait-il été, mais un moyen dans mon discours.

Mais après tout, à envisager sa vertu dans l'analyse, le moi aussi est un moyen, et nous pouvons les comparer.

Comme le pupitre l'a pertinemment fait remarquer, il présente sur le *moi* l'avantage de n'être pas un moyen de résistance, et c'est bien pour cela que je l'ai choisi pour supporter mon discours et alléger d'autant ce qu'une plus grande interférence de mon *moi* dans la parole de Freud eût provoqué en vous de résistance : satisfait que je serais déjà, si ce qui doit vous en rester malgré cet effacement, vous faisait trouver ce que je dis « intéressant ». Locution dont ce n'est pas sans motif qu'elle désigne en son euphémisme ce qui ne nous intéresse que modérément, et qui trouve à boucler sa boucle dans son antithèse par quoi sont appelées désintéressées les spéculations d'intérêt universel.

Mais voyons voir un peu que ce que je dis vienne à vous intéresser, comme on dit pour combler l'antonomase par le pléonasme : personnellement, le pupitre sera bientôt en morceaux pour nous servir d'arme.

Eh bien! tout cela se retrouve pour le *moi*, à ceci près que ses usages apparaissent renversés dans leur rapport à ses états. Moyen de la parole à vous adressée de l'inconscient du sujet, arme pour

résister à sa reconnaissance, c'est morcelé qu'il porte la parole, et c'est entier qu'il sert à ne pas l'entendre.

C'est en effet dans la désagrégation de l'unité imaginaire que constitue le moi, que le sujet trouve le matériel signifiant de ses symptômes. Et c'est de la sorte d'intérêt qu'éveille en lui le moi, que viennent les significations qui en détournent son discours.

*La passion imaginaire.*

Cet intérêt du moi est une passion dont la nature était déjà entrevue par la lignée des moralistes où on l'appelait l'amour-propre, mais dont seule l'investigation psychanalytique a su analyser la dynamique dans sa relation à l'image du corps propre. Cette passion apporte à toute relation avec cette image, constamment représentée par mon semblable, une signification qui m'intéresse tellement, c'est-à-dire qui me fait être dans une telle dépendance de cette image, qu'elle vient à lier au désir de l'autre tous les objets de mes désirs, de plus près qu'au désir qu'ils suscitent en moi.

Il s'agit des objets en tant que nous en attendons l'apparition dans un espace structuré par la vision, c'est-à-dire des objets caractéristiques du monde humain. Quant à la connaissance dont dépend le désir de ces objets, les hommes sont loin de confirmer la locution qui veut qu'ils n'y voient pas plus loin que le bout de leur nez, car leur malheur bien au contraire veut que ce soit au bout de leur nez que commence leur monde, et qu'ils n'y puissent appréhender leur désir que par le même truchement qui leur permet de voir leur nez lui-même, c'est-à-dire en quelque miroir. Mais à peine discerné ce nez, ils en tombent amoureux, et ceci est la première signification par où le narcissisme enveloppe les formes du désir. Ce n'est pas la seule, et la montée croissante de l'agressivité au firmament des préoccupations analytiques resterait obscure à s'y tenir.

C'est un point que je crois avoir moi-même contribué à élucider en concevant la dynamique dite du *stade du miroir*, comme conséquence d'une prématuration de la naissance, générique chez l'homme, d'où résulte au temps marqué l'identification jubilatoire

de l'individu encore *infans* à la forme totale où s'intègre ce reflet de nez, soit à l'image de son corps : opération qui, pour être faite à vue de nez, c'est le cas de le dire, soit à peu près de l'acabit de cet aha! qui nous éclaire sur l'intelligence du chimpanzé, émerveillés que nous sommes toujours d'en saisir le miracle sur la face de nos pairs, ne manque pas d'entraîner une déplorable suite.

Comme le remarque fort justement un poète bel esprit, le miroir ferait bien de réfléchir un peu plus avant de nous renvoyer notre image. Car à ce moment le sujet n'a encore rien vu. Mais pour peu que la même capture se reproduise devant le nez d'un de ses semblables, le nez d'un notaire par exemple, Dieu sait où le sujet va être emmené par le bout du nez, vu les endroits où ces officiers ministériels ont l'habitude de fourrer le leur. Aussi bien tout ce que nous avons de reste, mains, pieds, cœur, bouche, voire les yeux répugnant à suivre, une rupture d'attelage vient à menacer, dont l'annonce en angoisse ne saurait qu'entraîner des mesures de rigueur. Rassemblement! c'est-à-dire appel au pouvoir de cette image dont jubilait la lune de miel du miroir, à cette union sacrée de la droite et de la gauche qui s'y affirme, pour intervertie qu'elle apparaisse si le sujet s'y montre un peu plus regardant.

Mais de cette union, quel plus beau modèle que l'image elle-même de l'autre, c'est-à-dire du notaire en sa fonction? C'est ainsi que les fonctions de maîtrise, qu'on appelle improprement fonctions de synthèse du moi, instaurent sur le fondement d'une aliénation libidinale le développement qui s'ensuit, et nommément ce que nous avons autrefois appelé le principe paranoïaque de la connaissance humaine, selon quoi ses objets sont soumis à une loi de réduplication imaginaire, évoquant l'homologation d'une série indéfinie de notaires, qui ne doit rien à leur chambre syndicale.

Mais la signification décisive pour nous de l'aliénation constituante de l'*Urbild* du moi, apparaît dans la relation d'exclusion qui structure dès lors dans le sujet la relation duelle de moi à moi. Car si la coaptation imaginaire de l'un à l'autre devrait faire que les rôles se répartissent de façon complémentaire entre le notaire et le notarié par exemple, l'identification précipitée du moi à l'autre dans le sujet a pour effet que cette répartition ne constitue jamais une harmonie même cinétique, mais s'institue sur le « toi ou moi » permanent d'une guerre où il en va de l'existence de l'un ou l'autre

de deux notaires en chacun des sujets. Situation qui se symbolise dans le « Vous en êtes un autre » de la querelle transitiviste, forme originelle de la communication agressive.

On voit à quoi se réduit le langage du moi : l'illumination intuitive, le commandement récollectif, l'agressivité rétorsive de l'écho verbal. Ajoutons-y ce qui lui revient des déchets automatiques du discours commun : le serinage éducatif et la ritournelle délirante, modes de communication que reproduisent parfaitement des objets à peine plus compliqués que ce pupitre, une construction de *feed back* pour les premiers, pour les seconds un disque de gramophone, de préférence rayé au bon endroit.

C'est pourtant dans ce registre-là que se profère l'analyse systématique de la défense. Elle se corrobore des semblants de la régression. La relation d'objet en fournit les apparences et ce forçage n'a d'autre issue qu'une des trois qui s'avouent dans la technique en vigueur. Soit le saut impulsif dans le réel à travers le cerceau de papier du fantasme : *acting out* dans un sens ordinairement de signe contraire à la suggestion. Soit l'hypomanie transitoire par éjection de l'objet lui-même, qui est proprement décrite dans l'ébriété mégalomaniaque que notre ami Michaël Balint, d'une plume si véridique qu'elle nous le rend plus ami encore, reconnaît pour l'indice de la terminaison de l'analyse dans les normes actuelles. Soit dans la sorte de somatisation qu'est l'hypocondrie *a minima*, théorisée pudiquement sous le chef de la relation médecin-malade.

La dimension suggérée par Rickman de la *two body psychology* est le fantasme dont s'abrite un *two ego analysis* aussi insoutenable qu'elle est cohérente en ses résultats.

### *L'action analytique.*

C'est pourquoi nous enseignons qu'il n'y a pas seulement dans la situation analytique deux sujets présents, mais deux sujets pourvus chacun de deux objets qui sont le moi et l'autre, cet autre ayant l'indice d'un petit *a* initial. Or en raison des singularités d'une mathématique dialectique avec lesquelles il faudra se familiariser, leur réunion dans la paire des sujets *S* et *A* ne compte en tout que quatre termes, pour la raison que la relation d'exclusion

qui joue entre *a* et *a'* réduit les deux couples ainsi notés à un seul dans la confrontation des sujets.

Dans cette partie à quatre, l'analyste agira sur les résistances significatives qui lestent, freinent et dévient la parole, en apportant lui-même dans le quatuor le signe primordial de l'exclusion connotant l'ou bien — ou bien — de la présence ou de l'absence, qui dégage formellement la mort incluse dans la *Bildung* narcissique. Signe qui manque, notons-le au passage, dans l'appareil algorithmique de la logique moderne qui s'intitule symbolique, et y démontre l'insuffisance dialectique qui la rend encore inapte à la formalisation des sciences humaines.

Ceci veut dire que l'analyste intervient concrètement dans la dialectique de l'analyse en faisant le mort, en cadavérisant sa position comme disent les Chinois, soit par son silence là où il est l'Autre avec un grand A, soit en annulant sa propre résistance là où il est l'autre avec un petit *a*. Dans les deux cas et sous les incidences respectives du symbolique et de l'imaginaire, il présentifie la mort.

Encore convient-il qu'il reconnaisse et donc distingue son action dans l'un et l'autre de ces deux registres pour savoir pourquoi il intervient, à quel instant l'occasion s'en offre et comment en agir.

La condition primordiale en est qu'il soit pénétré de la différence radicale de l'Autre auquel sa parole doit s'adresser, et de ce second autre qui est celui qu'il voit et dont et par qui le premier lui parle dans le discours qu'il poursuit devant lui. Car c'est ainsi qu'il saura être celui à qui ce discours s'adresse.

L'apologue de mon pupitre et la pratique courante du discours de la conviction lui montreront assez, s'il y songe, qu'aucun discours, sur quelque inertie qu'il s'appuie ou à quelque passion qu'il fasse appel, ne s'adresse jamais qu'au bon entendeur auquel il porte son salut. Ce qu'on appelle l'argument *ad hominem* lui-même n'est considéré par celui qui le pratique que comme une séduction destinée à obtenir de l'autre dans son authenticité, l'acceptation d'une parole, parole qui constitue entre les deux sujets un pacte, avoué ou non, mais qui se situe dans un cas comme dans l'autre au-delà des raisons de l'argument.

Pour l'ordinaire chacun sait que les autres tout comme lui resteront inaccessibles aux contraintes de la raison, hors d'une acceptation de principe d'une règle du débat qui ne va pas sans un accord

explicite ou implicite sur ce qu'on appelle son fonds, ce qui équivaut presque toujours à un accord anticipé sur son enjeu. Ce qu'on appelle logique ou droit n'est jamais rien de plus qu'un corps de règles qui furent laborieusement ajustées à un moment de l'histoire dûment daté et situé par un cachet d'origine, agora ou forum, église, voire parti. Je n'espérerai donc rien de ces règles hors de la bonne foi de l'Autre, et en désespoir de cause ne m'en servirai, si je le juge bon ou si on m'y oblige, que pour amuser la mauvaise foi.

*Le lieu de la parole.*

L'Autre est donc le lieu où se constitue le je qui parle avec celui qui entend, ce que l'un dit étant déjà la réponse et l'autre décidant à l'entendre si l'un a ou non parlé.

Mais en retour ce lieu s'étend aussi loin dans le sujet qu'y règnent les lois de la parole, c'est-à-dire bien au-delà du discours qui prend du moi ses mots d'ordre, depuis que Freud a découvert son champ inconscient et les lois qui le structurent.

Ce n'est pas en raison d'un mystère qui serait celui de l'indestructibilité de certains désirs infantiles que ces lois de l'inconscient déterminent les symptômes analysables. Le modelage imaginaire du sujet par ses désirs plus ou moins fixés ou régressés dans leur relation à l'objet est insuffisant et partiel à en donner la clé.

L'insistance répétitive de ces désirs dans le transfert et leur remémoration permanente dans un signifiant dont le refoulement s'est emparé, c'est-à-dire où le refoulé fait retour, trouvent leur raison nécessaire et suffisante, si l'on admet que le désir de la reconnaissance domine dans ces déterminations le désir qui est à reconnaître en le conservant comme tel jusqu'à ce qu'il soit reconnu.

Les lois de la remémoration et de la reconnaissance symbolique, en effet, sont différentes dans leur essence et dans leur manifestation des lois de la réminiscence imaginaire, c'est-à-dire de l'écho du sentiment ou de l'empreinte *(Prägung)* instinctuelle, même si les éléments qu'ordonnent les premières comme signifiants sont empruntés au matériel auquel les secondes donnent signification.

Il suffit pour toucher la nature de la mémoire symbolique d'avoir une fois étudié, comme je l'ai fait faire en mon séminaire, la suite symbolique la plus simple, celle d'une série linéaire de signes connotant l'alternative de la présence ou de l'absence, chacun étant choisi au hasard sous quelque mode pur ou impur qu'on procède. Qu'à cette suite on apporte alors l'élaboration la plus simple, celle d'y noter les séquences ternaires en une nouvelle série, et l'on verra apparaître des lois syntaxiques qui imposent à chaque terme de celle-ci certaines exclusions de possibilité jusqu'à ce que soient levées les compensations qu'exigent ses antécédents.

C'est au cœur de cette détermination de la loi symbolique que Freud s'est porté d'emblée par sa découverte, car dans cet inconscient dont il nous dit avec insistance qu'il n'a rien à faire avec tout ce qui a été désigné sous ce nom jusqu'alors, il a reconnu l'instance des lois où se fondent l'alliance et la parenté, en y installant dès la *Traumdeutung* le complexe d'Œdipe comme sa motivation centrale. Et c'est ce qui me permet maintenant de vous dire pourquoi les motifs de l'inconscient se limitent, — point sur quoi Freud s'est déclaré dès l'abord et n'a jamais fléchi —, au désir sexuel. C'est essentiellement en effet sur la liaison sexuelle, et en l'ordonnant à la loi des alliances préférentielles et des relations interdites, que la première combinatoire des échanges de femmes entre les lignées nominales prend son appui, pour développer en un échange de biens gratuits et en un échange de maîtres-mots le commerce fondamental et le discours concret qui supportent les sociétés humaines.

Le champ concret de la conservation individuelle, par contre, par ses attaches à la division non pas du travail, mais du désir et du travail, déjà manifesté depuis la première transformation introduisant dans l'aliment sa signification humaine jusqu'aux formes les plus élaborées de la production des biens qui se consomment, montre assez qu'il se structure dans cette dialectique du maître et de l'esclave où nous pouvons reconnaître l'émergence symbolique de la lutte à mort imaginaire où nous avons tout à l'heure défini la structure essentielle du *moi* : il n'y a pas dès lors à s'étonner que ce champ se reflète exclusivement dans cette structure. Autrement dit ceci explique que l'autre grand désir géné-

rique, celui de la faim, ne soit pas représenté, comme Freud l'a toujours soutenu, dans ce que l'inconscient conserve pour le faire reconnaître.

Ainsi s'éclaire toujours plus l'intention de Freud, si lisible à qui ne se contente pas d'ânonner son texte, au moment où il promut la topique du moi, et qui fut de restaurer dans sa rigueur la séparation, jusque dans leur interférence inconsciente, du champ du moi et de celui de l'inconscient premièrement découvert par lui, en montrant la position « en travers » du premier par rapport au second, à la reconnaissance duquel il résiste par l'incidence de ses propres significations dans la parole.

C'est bien là que gît le contraste entre les significations de la culpabilité dont la découverte dans l'action du sujet a dominé la phase première de l'histoire de l'analyse, et les significations de frustration affective, de carence instinctuelle et de dépendance imaginaire du sujet qui dominent sa phase actuelle.

Que la prévalence des secondes telle qu'elle se consolide à présent dans l'oubli des premières, nous promette une propédeutique d'infantilisation générale, c'est peu de le dire, quand la psychanalyse laisse déjà s'autoriser de son principe des pratiques de mystification sociale à grande échelle.

*La dette symbolique.*

Notre action ira-t-elle donc à refouler la vérité même qu'elle emporte en son exercice? Fera-t-elle rentrer en sommeil celle-ci, que Freud dans la passion de l'homme aux rats maintiendrait offerte à jamais à notre reconnaissance, si même nous devions de plus en plus en détourner notre vigilance : à savoir que c'est des forfaitures et des vains serments, des manques de parole et des mots en l'air dont la constellation a présidé à la mise au monde d'un homme, qu'est pétri l'invité de pierre qui vient troubler, dans les symptômes, le banquet de ses désirs?

Car le raisin vert de la parole par quoi l'enfant reçoit trop tôt d'un père l'authentification du néant de l'existence, et la grappe de la colère qui répond aux mots de fausse espérance dont sa mère l'a leurré en le nourrissant au lait de son vrai désespoir, agacent

plus ses dents que d'avoir été sevré d'une jouissance imaginaire ou même d'avoir été privé de tels soins réels.

Tirerons-nous notre épingle du jeu symbolique par où la faute réelle paye le prix de la tentation imaginaire? Détournerons-nous notre étude de ce qu'il advient de la loi quand d'avoir été intolérable à une fidélité du sujet, elle fut par lui méconnue déjà quand ignorée encore, et de l'impératif si, de s'être présenté à lui dans l'imposture, il est en son for récusé avant que d'être discerné : c'est-à-dire des ressorts qui, dans la maille rompue de la chaîne symbolique, font monter de l'imaginaire cette figure obscène et féroce où il faut voir la signification véritable du surmoi?

Qu'il soit entendu ici que notre critique de l'analyse qui se prétend analyse de la résistance et se réduit de plus en plus à la mobilisation des défenses, ne porte que sur le fait qu'elle est aussi désorientée dans sa pratique que dans ses principes, pour la rappeler à l'ordre de ses fins légitimes.

Les manœuvres de complicité duelle où elle s'efforce pour des effets de bonheur et de succès ne sauraient prendre de valeur à nos yeux que d'amoindrir la résistance des effets de prestige où le moi s'affirme, à la parole qui s'avoue à tel moment de l'analyse qui est le moment analytique.

Nous croyons que c'est dans l'aveu de cette parole dont le transfert est l'actualisation énigmatique, que l'analyse doit retrouver son centre avec sa gravité, et qu'on n'aille pas imaginer à nos propos de tout à l'heure que nous concevions cette parole sous quelque mode mystique évocateur du *karma*. Car ce qui frappe dans le drame pathétique de la névrose, ce sont les aspects absurdes d'une symbolisation déconcertée, dont le quiproquo à mesure qu'on le pénètre plus avant, apparaît plus dérisoire.

*Adæquatio rei et intellectus* : l'énigme homonymique que nous pouvons faire jaillir du génitif *rei*, qui sans même changer d'accent peut être celui du mot *reus*, lequel veut dire partie en cause en un procès, particulièrement l'accusé, et métaphoriquement celui qui est en dette de quelque chose, nous surprend à donner à la fin sa formule à l'adéquation singulière dont nous posions la question pour notre intellect et qui trouve sa réponse dans la dette symbolique dont le sujet est responsable comme sujet de la parole.

*La formation des analystes à venir.*

Aussi est-ce aux structures du langage si manifestement reconnaissables aux mécanismes primordialement découverts de l'inconscient, que nous reviendrons à reprendre notre analyse des modes sous lesquels la parole sait recouvrer la dette qu'elle engendre.

Que l'histoire de la langue et des institutions et les résonances, attestées ou non dans la mémoire, de la littérature et des significations impliquées dans les œuvres de l'art, soient nécessaires à l'intelligence du texte de notre expérience, c'est un fait dont Freud, pour y avoir pris lui-même son inspiration, ses procédés de pensée et ses armes techniques, témoigne si massivement qu'on peut le toucher rien qu'à feuilleter les pages de son œuvre. Mais il n'a pas cru superflu d'en poser la condition à toute institution d'un enseignement de la psychanalyse.

Que cette condition ait été négligée, et jusque dans la sélection des analystes, ceci ne saurait être étranger aux résultats que nous voyons, et nous indique que c'est à articuler techniquement ses exigences que nous pourrons seulement y satisfaire. C'est d'une initiation aux méthodes du linguiste, de l'historien et je dirai du mathématicien, qu'il doit être maintenant question pour qu'une nouvelle génération de praticiens et de chercheurs recouvre le sens de l'expérience freudienne et son moteur. Elle y trouvera aussi à se préserver de l'objectivation psycho-sociologique, où le psychanalyste en ses incertitudes va chercher la substance de ce qu'il fait, alors qu'elle ne peut lui apporter qu'une abstraction inadéquate où sa pratique s'enlise et se dissout.

Cette réforme sera une œuvre institutionnelle, car elle ne peut se soutenir que d'une communication constante avec des disciplines qui se définiraient comme sciences de l'intersubjectivité, ou encore par le terme de sciences conjecturales, terme où j'indique l'ordre des recherches qui sont en train de faire virer l'implication des sciences humaines.

Mais une telle direction ne se maintiendra que d'un enseignement véritable, c'est-à-dire qui ne cesse de se soumettre à ce qu'on appelle novation. Car le pacte instituant l'expérience doit tenir

compte du fait qu'elle instaure les effets mêmes qui la capturent pour l'écarter du sujet.

Ainsi, de dénoncer la pensée magique, on ne voit pas que c'est pensée magique, et en vérité l'alibi des pensées de pouvoir, toujours prêtes à produire leur rejet dans une action qui ne se soutient que de son joint à la vérité.

C'est à ce joint de vérité que Freud se rapporte en déclarant impossibles à tenir trois gageures : éduquer, gouverner, psychanalyser. Pourquoi en effet le seraient-elles ? sinon que le sujet ne peut qu'y être manqué, d'y filer dans la marge que Freud réserve à la vérité.

Car la vérité s'y avère complexe par essence, humble en ses offices et étrangère à la réalité, insoumise au choix du sexe, parente de la mort et, à tout prendre, plutôt inhumaine, Diane peut-être... Actéon trop coupable à courre la déesse, proie où se prend, veneur, l'ombre que tu deviens, laisse la meute aller sans que ton pas se presse, Diane à ce qu'ils vaudront reconnaîtra les chiens...

# *La psychanalyse et son enseignement*

COMMUNICATION PRÉSENTÉE
A LA SOCIÉTÉ FRANÇAISE DE PHILOSOPHIE
EN LA SÉANCE DU 23 FÉVRIER 1957

*L'argument suivant avait été distribué selon l'usage aux membres de la Société avant la communication :*

LA PSYCHANALYSE, CE QU'ELLE NOUS ENSEIGNE...

I. Dans l'inconscient qui est moins profond qu'inaccessible à l'approfondissement conscient, *ça parle :* un sujet dans le sujet, transcendant au sujet, pose au philosophe depuis la *science des rêves* sa question.

II. Que le symptôme soit symbolique n'est pas tout dire. L'auteur démontre :

qu'avec le pas du *narcissisme*, l'imaginaire se séparant du symbolique, son usage de signifiant se distingue de son sens naturel,

qu'une métonymie plus vaste englobant ses métaphores, la vérité de l'inconscient est dès lors à situer *entre les lignes*,

que Freud dans l'*instinct de mort* s'interroge sur le suppôt de cette vérité.

III. Est-ce de récuser comme impropre cette interrogation de Freud que les psychanalystes d'aujourd'hui

en sont venus à un « environnementalisme » déclaré, en contradiction avec la contingence que Freud assigne à l'objet dans le destin des tendances,

et revenus au plus primaire égo-centrisme, à contresens du statut de dépendance où Freud a reclassé le *moi*.

Et pourtant...

... COMMENT L'ENSEIGNER.

IV. L'immense littérature où cette contradiction et ce contresens se dénoncent, peut faire casuistique utile à démontrer où se situe la résistance, dupe ici de sa propre course : soit dans les effets imaginaires de la relation à deux dont les fantasmes, éclairés d'une autre source, font prendre leur suite pour consistante.

Et cette voie de pénurie s'habilite de cette condition de l'analyse : que le vrai travail y soit de sa nature caché.

V. Mais il n'en est pas de même de la structure de l'analyse, qu'on peut formaliser de façon entièrement accessible à la communauté scientifique, pour peu qu'on recoure à Freud qui l'a proprement constituée.

Car la psychanalyse n'est rien qu'un artifice dont Freud a donné les constituants en posant que leur ensemble englobe la notion de ces constituants.

Si bien que le maintien purement formel de ces constituants suffisant à l'efficace de leur structure d'ensemble, l'incomplétude de la notion de ces constituants chez l'analyste tend à mesure de son ampleur à se confondre avec la limite que le procès de l'analyse ne franchira pas chez l'analysé.

C'est ce que vérifie par son impayable aveu la théorie en faveur : que le *moi* de l'analyste, dont on conçoit qu'il faille le dire *autonome* pour le moins, est la mesure de la réalité dont l'analyse constituerait pour l'analysé l'épreuve.

Il ne saurait s'agir de rien de tel dans les confins de l'analyse, mais de la seule restitution d'une chaîne symbolique dont les trois dimensions :

d'histoire d'une vie vécue comme histoire,

de sujétion aux lois du langage, seules capables de surdétermination,

de jeu intersubjectif par où la vérité entre dans le réel,

indiquent les directions où l'auteur entend tracer les voies de la formation de l'analyste.

VI. Ce lieu décrit de la vérité prélude à la vérité du lieu décrit.

Si ce lieu n'est pas le sujet, il n'est pas l'autre (à noter d'un petit a initial) qui donnant âme aux gageures du *moi*, corps aux mirages du désir pervers, fait ces coalescences du signifiant au

signifié, où toute résistance s'accroche, où toute suggestion prend pivot, sans que rien s'y dessine de quelque ruse de la raison, sinon d'y être perméables.

Celle qui les traverse, la violence étant bannie, est la rhétorique raffinée dont l'inconscient nous offre la prise, et la surprise, — introduisant cet Autre (à pourvoir d'un grand A) dont tout un s'adressant à l'autre (à petit a) invoque la foi, fût-ce pour lui mentir.

C'est à cet Autre au delà de l'autre que l'analyste laisse la place par la neutralité dont il se fait n'être *ne-uter*, ni l'un ni l'autre des deux qui sont là, et s'il se tait, c'est pour lui laisser la parole.

L'inconscient est ce discours de l'Autre où le sujet reçoit, sous la forme inversée qui convient à la promesse, son propre message oublié.

Cet Autre n'est pourtant qu'à mi-chemin d'une quête que l'inconscient trahit par son art difficile et dont les paradoxes de l'objet chez Freud révèlent l'ignorance combien avertie; car à l'entendre, c'est d'un refus que le réel prend existence; ce dont l'amour fait son objet, c'est ce qui manque dans le réel; ce à quoi le désir s'arrête, c'est au rideau derrière quoi ce manque est figuré par le réel.

De cet argument, repère pour la discussion, l'auteur traitera un ou deux points.

*La communication a été faite en ces termes :*

Sans m'arrêter à me demander si le texte de mon argument partait ou non d'une idée juste quant à l'audience qui m'attend, je préciserai qu'en questionnant ainsi : « Ce que la psychanalyse nous enseigne, comment l'enseigner? », je n'ai pas voulu donner une illustration de mon mode d'enseignement. Cet argument met en place, pour que s'y repère, comme j'en avertis à la fin, la discussion, les thèses concernant l'ordre qui institue la psychanalyse comme science, puis en extrait les principes par où maintenir dans cet ordre le programme de son enseignement. Personne, je pense, si un tel propos s'appliquait à la physique moderne, ne qualifierait de sybillin l'usage discret d'une formule algébrique pour indiquer l'ordre d'abstraction qu'elle constitue : pourquoi donc ici se tiendrait-on pour frustré d'une expérience plus succulente?

Est-il besoin d'indiquer qu'un tel propos tient pour dépassé le moment où il s'agissait de faire reconnaître l'existence de la psychanalyse, et, comme qui dirait, de produire en sa faveur des certificats de bonne conduite.

Je tiens pour acquis que cette discipline dispose dès lors, en tout concert d'esprits autorisés, d'un crédit plus que suffisant concernant son existence qualifiée.

Nul, de nos jours, ne portera à la charge d'un déséquilibré, s'il faut juger de sa capacité civile ou juridique, le fait de se faire psychanalyser. Bien plutôt, quelles que soient ses extravagances d'autre part, ce recours sera-t-il porté au compte d'un effort de critique et de contrôle. Sans doute ceux-là même qui auront applaudi à ce recours, se montreront-ils à l'occasion, dans le même temps, beaucoup plus réservés sur son emploi quant à eux-mêmes ou à leurs proches. Il reste que le psychanalyste emporte avec lui la créance qui lui est faite, à vrai dire avec une incroyable légèreté, d'en savoir long, — et que les plus réticents de ses collègues psychiatres, par exemple, ne sont pas fâchés de lui passer la main dans tout un ordre de cas dont ils ne savent que faire.

Néanmoins je suppose que les tenants de disciplines très diverses de qui j'ai aujourd'hui à me faire entendre, sont venus, vu le lieu, assez en philosophes pour que je puisse les aborder par cette question : quel est, à leur idée, ce quelque chose que l'analyse nous enseigne qui lui soit propre, ou le plus propre, propre vraiment, vraiment le plus, le plus vraiment?

Je ne m'avance guère à présumer que les réponses recueillies seraient plus dispersées qu'aux temps de la première contestation de l'analyse.

La révolution constituée par la promotion catégorique des tendances sexuelles dans les motivations humaines, se brouillerait dans un élargissement de la thématique des relations interhumaines, voire de la « dynamique » psycho-sociologique.

La qualification des instances libidinales ne pourrait guère être éludée globalement, mais à y regarder de plus près, se résoudrait en des relations existentielles dont la régularité, la normativité nous les montreraient parvenues à un état d'apprivoisement bien remarquable.

Au delà, nous verrions se dessiner une sorte d'analogisme

positiviste de la morale et des instincts dont les aspects de conformisme, s'ils n'offensent plus aucune pudeur, peuvent provoquer quelque vergogne, j'entends de celle qui est sensible au ridicule, et susciterait le rideau, — pour nous rabattre sur le témoignage des recherches anthropologiques.

Ici les apports de la psychanalyse apparaîtraient imposants, si peut-être d'autant plus sujets à caution que plus directement imposés. Comme on pourrait le mesurer en comparant le renouvellement massif que l'analyse des mythologies doit à son inspiration, à la formation d'un concept comme celui de *basic personality structure* dont les procustes américains tourmentent à leur aune le mystère des âmes prétendues primitives.

Reste que ce ne serait pas à tort que l'un de nous, à se lever alors, pourrait nous émouvoir de tout ce que notre culture propage qui est du nom de Freud, et affirmer que, quel qu'en soit l'aloi, l'ordre de grandeur n'en est pas incomparable à ce qu'elle véhicule, bon gré mal gré, de ce qui est du nom de Marx.

Mais aussi viendrait en balance un nom de Freud plus engagé, et dans des servitudes plus confuses que celui de son parangon.

C'est alors que vous vous tourneriez vers les praticiens pour leur demander de trancher du vif pris à leur expérience quant à la substance du message freudien. Mais à seulement vous référer à la littérature certes abondante où ils confrontent leurs problèmes techniques, vous auriez la surprise de n'y trouver nulle ligne plus sûre, nulle voie de progression plus décidée.

Il vous apparaîtrait plutôt que si quelque effet d'usure ne fut pas étranger à l'acceptation de la psychanalyse par les cercles cultivés, une sorte d'étrange contrecoup viendrait là à sa rencontre, comme si quelque mimétisme, subornant l'effort de convaincre, avait conquis les exégètes à leurs propres accommodements.

Et vous auriez alors le malaise de vous demander si cet « on » où vous vous trouveriez confondus avec les techniciens pour reconnaître dans le simple fait de son existence ce qui se déroberait ainsi à votre question, ne serait pas lui-même trop questionnable en son indétermination, pour ne pas mettre en cause le fait même de cette reconnaissance, si tant est que, ne fût-ce que pour une tête pensante, la reconnaissance exige de se fonder sur une altérité plus ferme.

Sachez que cette mise en cause est bien celle que j'assume en posant ma question, et qu'en cela, moi analyste, je me distingue de ceux qui tiennent que le huis clos sur notre technique et la bouche cousue sur notre savoir sont expédients suffisants pour parer à cette altérité défaillante. Mais comment rappeler à des analystes que l'erreur trouve ses sûretés dans les règles dont se protègent les soucis qu'elle engendre, et à mesure du fait que personne n'y voit rien.

Et maintenant posons à nouveau notre question pour nous émerveiller que plus personne ne songe à y répondre par ce simple mot : l'inconscient, pour la raison qu'il y a beau temps que ce mot ne fait plus question pour personne. Il ne fait plus question, parce qu'on n'a eu de cesse que son emploi dans Freud n'apparaisse noyé dans la lignée de conceptions homonymes auxquelles il ne doit rien, bien qu'elles lui soient antécédentes.

Ces conceptions elles-mêmes, loin de se recouvrir entre elles, ont ceci de commun qu'elles constituent un dualisme dans les fonctions psychiques, où l'inconscient s'oppose au conscient comme l'instinctif à l'intellectuel, l'automatique au contrôlé, l'intuitif au discursif, le passionnel au rationalisé, l'élémentaire à l'intégré. Ces conceptions des psychologues pourtant ont été relativement peu perméables aux accents d'harmonie naturelle que la notion romantique de l'âme avait promus sur les mêmes thèmes, en ce qu'elles conservaient à l'arrière-plan une image de niveau qui, situant leur objet dans l'inférieur, l'y tenait pour confiné, voire contenu par l'instance supérieure, et imposait en tout cas à ses effets, pour être reçus au niveau de cette instance, un filtrage où ils perdaient en énergie ce qu'ils gagnaient en « synthèse ».

L'histoire de ces présupposés mériterait l'attention sous plus d'un aspect. A commencer par les préjugés politiques dont ils s'appuient et qu'ils accotent, et qui ne nous reportent à rien de moins qu'à un organicisme social, organicisme qui, de la simplicité indépassable où il s'articule dans la fable qui valut l'ovation au consul Ménénius Agrippa, n'a guère enrichi sa métaphore que du rôle conscient accordé au cerveau dans les activités de la commande psychologique pour aboutir au mythe désormais assuré des vertus du *brain trust*.

Il ne serait pas moins curieux de constater comment les valeurs

ici masquées oblitèrent la notion d'*automatisme* dans l'anthropologie médicale et la psychologie préfreudienne, ceci au regard de son emploi dans Aristote, bien plus ouvert à tout ce que lui restitue déjà la révolution contemporaine des machines.

L'usage du terme de libération pour désigner les fonctions qui se révèlent dans les désintégrations neurologiques, marque bien les valeurs de conflit qui conservent ici, c'est-à-dire en une place où elle n'a que faire, une vérité de provenance différente. Est-ce cette provenance authentique que Freud a retrouvée dans le conflit qu'il met au cœur de la dynamique psychique qui constitue sa découverte ?

Observons d'abord le lieu où le conflit est dénoté, puis sa fonction dans le réel. Pour le premier, nous le trouvons dans les symptômes que nous n'abordons qu'au niveau où il ne nous faut pas seulement dire qu'ils s'expriment, mais où le sujet les articule en paroles : ceci s'il convient de ne pas oublier que c'est là le principe du « jaspinage » sans répit où l'analyse limite ses moyens d'action et même ses modes d'examen, position qui, si elle n'était constituante et non seulement manifeste dans l'analyse des adultes, rendrait inconcevable toute la technique y compris celle appliquée à l'enfant.

Ce conflit est lu et interprété dans ce texte dont l'enrichissement nécessite le procédé de l'association libre. Ainsi donc ce n'est pas seulement la pression obtuse, ni le bruit parasite de la tendance inconsciente qui se fait entendre en ce discours, mais, si je puis ainsi amorcer ce qu'il va nous falloir pousser bien plus loin dans ce sens, les interférences de sa voix.

Mais qu'en est-il réellement de cette voix ? Retrouvons-nous ici ces sources imaginaires dont le romantisme a incarné dans le *Volksgeist*, l'esprit de la race, les prestiges ? On ne verrait pas pourquoi Freud aurait excommunié Jung, ni ce qui autoriserait ses adeptes à en poursuivre sur ceux de Jung l'anathème, si c'était là la portée du symbolisme au moyen de quoi Freud a pénétré dans l'analyse du symptôme en définissant du même coup son sens psychanalytique. De fait, rien de plus différent que la lecture que les deux écoles appliquent au même objet. Le bouffon est que les freudiens se soient avérés hors d'état de formuler d'une façon satisfaisante une différence aussi tranchée. Le fait de se gargariser

avec le mot « scientifique », voire avec le mot « biologique » qui sont, comme tous les mots, à la portée de toutes les bouches, ne leur fait pas marquer un point de plus dans cette voie, même aux yeux des psychiatres, que leur for intime ne laisse pas d'avertir sur la portée de l'usage qu'ils font eux-mêmes de ces mots dans des démarches aussi incertaines.

La voie par Freud, ici pourtant, ne nous est pas seulement tracée; elle est pavée sur tout son long des affirmations les plus massives, les plus constantes et les plus impossibles à méconnaître. Qu'on le lise, qu'on ouvre son œuvre à n'importe quelle page, et l'on retrouvera l'appareil de cette route royale.

Si l'inconscient peut être l'objet d'une lecture dont se sont éclairés tant de thèmes mythiques, poétiques, religieux, idéologiques, ce n'est pas qu'il apporte à leur genèse le chaînon intermédiaire d'une sorte de significativité de la nature dans l'homme, voire d'une *signatura rerum* plus universelle, qui serait au principe de leur résurgence possible en tout individu. Le symptôme psychanalysable, qu'il soit normal ou pathologique, se distingue non seulement de l'indice diagnostique, mais de toute forme saisissable de pure expressivité, en ceci qu'il est soutenu par une structure qui est identique à la structure du langage. Et par là, nous ne dirons pas une structure à situer dans une quelconque sémiologie prétendue généralisée à tirer de ses limbes, mais la structure du langage telle qu'elle se manifeste dans les langues que j'appellerai positives, celles qui sont effectivement parlées par des masses humaines.

Ceci se réfère au fondement de cette structure, soit la duplicité qui soumet à des lois distinctes les deux registres qui s'y nouent : du signifiant et du signifié. Le mot registre désignant ici deux enchaînements pris dans leur globalité, et la position première de leur distinction suspendant *a priori* à l'examen toute éventualité de faire ces registres s'équivaloir terme à terme, à quelque ampleur qu'on les arrête. (En fait une telle équivalence se révèle infiniment plus complexe qu'aucune correspondance bi-univoque, dont le modèle n'est concevable que d'un système signifiant à un autre système signifiant, selon la définition qu'en donne la théorie mathématique des groupes.)

C'est ainsi que si le symptôme peut être lu, c'est parce qu'il

est déjà lui-même inscrit dans un procès d'écriture. En tant que formation particulière de l'inconscient, il n'est pas une signification, mais sa relation à une structure signifiante qui le détermine. Si l'on nous passait le jeu de mots, nous dirions que c'est toujours de l'accord du sujet avec le verbe qu'il s'agit.

Et en effet ce à quoi la découverte de Freud nous ramène, c'est à l'énormité de cet ordre où nous sommes entrés, à quoi nous sommes, si l'on peut dire, nés une seconde fois, en sortant de l'état justement dénommé *infans*, sans parole : soit l'ordre symbolique constitué par le langage, et le moment du discours universel concret et de tous les sillons par lui ouverts à cette heure, où il nous a fallu nous loger.

Car la notion forte qu'articule ici mon propos, va bien au delà de l'apprentissage fonctionnel, voire notionnel à quoi l'horizon borné des pédagogues a voulu réduire les relations de l'individu au langage.

S'il s'agit bien pour l'homme de se loger dans un « milieu » qui a autant de droits à notre considération que les arêtes, à tort présumées seules génératrices d'expérience, du réel, la découverte de Freud nous montre que ce milieu du symbolisme est assez consistant pour rendre même inadéquate la locution qui dirait du logement en question que cela ne va pas tout seul, car justement le grave est que cela va tout seul, même quand cela va mal.

Autrement dit, cette aliénation qu'on nous avait décrite depuis quelque temps avec exactitude, quoique sur un plan un peu panoramique, comme constituant les relations entre les hommes sur le fondement des rapports de leur travail aux avatars de leur production, cette aliénation, disons-nous, apparaît maintenant en quelque sorte redoublée, de se dégager dans une particularité qui se conjoint à l'être, sous des espèces qu'il faut bien dire non progressistes. Ceci n'est pas suffisant pourtant à faire qualifier cette découverte de réactionnaire, à quelque usage complice qu'on ait pu l'employer. Bien plutôt s'expliquera-t-on ainsi la maussaderie enragée des mœurs petites-bourgeoises qui semble faire cortège à un progrès social qui méconnaît en tous les cas son ressort : car présentement, c'est pour autant que ce progrès est subi qu'il autorise la psychanalyse, et pour autant qu'il est mis en action qu'il la proscrit, moyennant quoi la découverte freudienne n'a

pas encore dépassé en ses effets ceux que Diogène attendait de sa lanterne.

Rien pourtant qui contredise à l'ample dialectique qui nous fait serfs de l'histoire en superposant ses ondes au brassage de nos grandes migrations, dans ceci qui attache chacun de nous à un lambeau de discours plus vivant que sa vie même, s'il est vrai que, comme le dit Gœthe, quand « ce qui est sans vie est vivant, il peut aussi bien produire la vie [1]. »

C'est aussi que ce lambeau de discours, faute d'avoir pu le proférer par la gorge, chacun de nous est condamné, pour en tracer la ligne fatale, à s'en faire l'alphabet vivant. C'est-à-dire qu'à tous les niveaux du jeu de sa marionnette, il emprunte quelque élément pour que leur séquence suffise à témoigner d'un texte, sans lequel le désir qui y est convoyé ne serait pas indestructible.

Encore est-ce trop parler de ce que nous donnons à cette attestation, alors qu'en son maintien elle nous néglige assez pour transmettre sans notre aveu son chiffre transformé à notre lignée filiale. Car n'y eût-il personne pour la lire pendant autant de siècles que les hiéroglyphes au désert, elle resterait aussi irréductible en son absolu de signifiant que ceux-ci le seraient demeurés au mouvement des sables et au silence des étoiles, si aucun être humain n'était venu les rendre à une signification restituée.

Et de cette irréductibilité participe la fumée fragile du rêve comme le rébus au fond du plat (tenus par Freud pour semblables en leur élaboration), le trébuchement de la conduite comme la coquille du livre (l'un et l'autre réussis dans leur signifiance plutôt que significations manquées), et la futilité du mot d'esprit dont à partir de sa technique Freud nous montre que sa joie propre tient à nous faire participer à la dominance du signifiant sur les significations les plus lourdes à porter de notre destin.

Ne sont-ce pas là, en effet, les trois registres, objets des trois ouvrages primordiaux où Freud a découvert les lois de l'inconscient et où, si vous les lisez ou les relisez avec cette clef, vous aurez la surprise de constater que Freud, à énoncer ces lois dans leur détail, n'a fait que formuler avant la lettre celles que Ferdinand

1. Gœthe, *Wilhelm Meister*, Édition Erich Trunz, Christian Wegner Verlag Hambourg, t. II : *Wilhelm Meister Wanderjahre*, I, 2, p. 15.

de Saussure ne devait mettre au jour que quelques années plus tard, en ouvrant le sillon de la linguistique moderne.

Je ne puis ici songer à faire un tableau de concordance dont vous pourriez à juste titre m'objecter la rapidité. J'ai indiqué ailleurs à quoi répondent dans la relation fondamentale du signifié au signifiant la condensation, le déplacement, la condition de représentabilité, et les séquences où il est significatif que Freud ait dès l'abord cherché l'équivalent d'une syntaxe.

Je veux seulement indiquer le fait que du plus simple au plus complexe des symptômes, la fonction du signifiant s'y avère prévalente, d'y prendre effet déjà au niveau du calembour. Comme on le voit, par exemple, dans cette extraordinaire analyse du principe du mécanisme de l'oubli (1898), où le rapport du symptôme au signifiant semble surgir tout armé d'une pensée sans précédent.

On se souvient de cette pointe brisée de l'épée de la mémoire : le *signor* du nom de Signorelli, pour Freud impossible à évoquer en tant qu'auteur de la fresque célèbre de l'Antéchrist dans la cathédrale d'Orvieto, cependant que les détails, et la figure même du peintre qui s'y inscrit, n'en paraissent revenir que plus vivement à son souvenir. C'est que *signor*, avec le *Herr*, le Maître absolu, est aspiré et refoulé par le souffle d'apocalypse qui se lève dans l'inconscient de Freud aux échos de la conversation qu'il est en train de tenir : perturbation, insiste-t-il à ce propos, d'un thème qui vient d'émerger par un thème précédent, — qui, en effet, est celui de la mort assumée.

C'est dire que nous retrouvons là la condition constituante que Freud impose au symptôme pour qu'il mérite ce nom au sens analytique, c'est qu'un élément mnésique d'une situation antérieure privilégiée soit repris pour articuler la situation actuelle, c'est-à-dire qu'il y soit employé inconsciemment comme élément signifiant avec l'effet de modeler l'indétermination du vécu en une signification tendancieuse. N'est-ce pas là avoir tout dit?

Dès lors je me tiendrai pour quitte d'une référence des effets de l'inconscient à la double édification de la synchronie et de la diachronie, qui, pour nécessaire qu'elle soit, ne manquerait pas de pédantisme en une telle compagnie, par une fable à faire surgir, en une sorte de stéréoscopie, et le style de l'inconscient, et la réponse qui lui convient.

Si l'inconscient paraît en effet redonner un support au proverbe biblique qui dit que « les pères ont mangé des raisins verts et que les dents des enfants en ont été agacées », c'est à partir d'un réajustement qui satisfait peut-être à la caducité dont Jérémie le frappe en le citant.

Car nous dirons que c'est parce qu'il a été dit que « les raisins verts qu'ont mangés les pères agacent les dents des enfants » que l'enfant pour qui ces raisins sont en effet bien trop verts d'être ceux de la déception que lui apporte trop souvent, comme chacun sait, la cigogne, revêtira son visage du masque du renard.

Sans doute les leçons d'une femme de génie qui a révolutionné notre connaissance des formations imaginaires chez l'enfant, et dont tout initié reconnaîtra les thèmes si j'ai la fantaisie de l'appeler la tripière, nous apprendront-elles à dire à l'enfant que les raisins mauvais objets, il voudrait bien les arracher des tripes de la cigogne et que c'est pour cela qu'il a peur du renard. Je ne dis pas non. Mais j'ai plus de confiance dans la fable de La Fontaine pour nous introduire aux structures du mythe, c'est-à-dire à ce qui nécessite l'intervention de cet inquiétant quatrième dont le rôle, comme signifiant dans la phobie, m'apparaît bien plus mouvant.

Laissez ce mécanisme à notre étude, et ne retenez que la morale que cet apologue trouve en mon vœu que la référence au texte sacré, Jérémie 31-29, s'il n'est pas tout à fait inconcevable de la rencontrer dans l'inconscient, ne fasse automatiquement, c'est le cas de le dire, s'interroger l'analyste sur la personne de l' « environnement » du patient, comme depuis quelque temps l'on s'exprime, dont ce serait le numéro de téléphone.

Bon ou mauvais ce joke, vous penserez que ce n'est pas par hasard que je le risque si éperdument lié à la lettre, car c'est par la marque d'arbitraire propre à celle-ci que s'explique l'extraordinaire contingence des accidents qui donnent à l'inconscient sa véritable figure.

C'est ainsi qu'une gifle, — à se reproduire à travers plusieurs générations, violence passionnelle d'abord, puis de plus en plus énigmatique en se répétant dans des scénarios compulsifs dont elle semble plutôt déterminer la construction à la façon d'une histoire de Raymond Roussel, jusqu'à n'être plus que l'impulsion ponctuant de sa syncope une méfiance du sexe quasi paranoïaque,

— nous en dira plus long, de s'insérer comme signifiant dans un contexte où un œil appliqué à une chattière, des personnages moins caractérisés par leur psychologie réelle que par des profils comparables à ceux de Tartaglia ou de Pantalon dans la Comedia dell'arte, se retrouveront d'âge en âge en un canevas transformé, — pour former les figures du tarot d'où sera sorti réellement quoique à son insu pour le sujet, les choix, décisifs pour sa destinée, d'objets dès lors chargés pour lui des plus déroutantes valences.

J'ajoute que c'est seulement ainsi que ces affinités, sources de désordres immaîtrisables tant qu'elles restent latentes, pourront être reconnues, et qu'aucune réduction plus ou moins décorative de leur paradoxe à des relations d'objets, préfabriquées dans la cervelle de nigauds plus instruits du courrier du cœur que de sa loi, n'aura sur elles plus d'effet que de tenter de les soumettre à une technique corrective des émotions qui en seraient putativement la cause.

Car c'est bien là que les psychanalystes en sont venus par la seule voie de la vergogne qui vint à les saisir quand, voulant faire reconnaître leur expérience, si intégralement tissée dès ses origines de cette structure de fiction si véridique, ils se sont entendu opposer avec la gravité bouffie propre au préteur, qu'à des causes minimes il n'était pas d'usage d'imputer des conséquences si lourdes, et qu'à même leur retrouver des canevas généraux, on n'y perdrait que mieux encore la raison pourquoi d'aucuns seulement en pâtiraient et non pas tous.

C'est faute d'une élaboration de la nature de l'inconscient, (bien que le travail en fût par Freud déjà mâché, de ce que seulement il la dit être surdéterminée, mais qui retient ce terme pour s'apercevoir qu'il ne vaut que pour l'ordre du langage?), que la fausse honte des analystes quant à l'objet de leur activité engendrant leur aversion, cette aversion engendrant la prétention, et la prétention l'hypocrisie et l'impudence tout ensemble, dont j'arrête ici la souche pullulante, ils en sont venus à baptiser carpe du don oblatif le lapin de la copulation génitale, et à prôner le *moi* de l'analyste comme le truchement électif de la réduction des écarts du sujet à l'endroit de la réalité, — ceci par nul autre moyen que par une identification à ce *moi* dont la vertu ne peut dès lors provenir que de l'identification à un autre *moi* qui, si c'est celui d'un autre

psychanalyste, exige la récurrence à quelque parangon de la relation au réel. Car rien ni personne, il faut le dire jusqu'à une époque récente, dans la sélection de l'analyste, ni dans sa formation, n'a jamais fait état ni songé à s'occuper de ses préjugés conscients les plus aveuglants sur le monde où il vit, ni de son ignorance manifeste en ce déduit, du rudiment d'humanités qui est requis pour l'orienter dans la réalité de ses propres opérations.

Car c'est de cette relation de l'homme au signifiant que les humanités dessinent l'expérience, et c'est en elle que les situations génératrices de ce que nous appelons l'humanité, s'instituent, comme en témoigne le fait que Freud en plein scientisme a été conduit non seulement à reprendre pour notre pensée le mythe d'Œdipe, mais à promouvoir à notre époque un mythe d'origine, sous la forme d'un meurtre du père que la loi primordiale aurait pérennisé, selon la formule dont nous avons connoté l'entrée du symbolisme dans le réel : « en lui donnant un autre sens ».

Aussi bien avec toute la contingence que l'instance du signifiant imprime dans l'inconscient, elle n'en dresse que plus sûrement devant nous la dimension que nulle expérience imaginable ne peut nous permettre de déduire de la donnée d'une immanence vivante, à savoir la question de l'être, ou pour mieux dire la question tout court, celle du « pourquoi soi ? », par où le sujet projette dans l'énigme son sexe et son existence.

C'est ce qui, dans la même page où je soulignais « dans le drame pathétique de la névrose..., les aspects absurdes d'une symbolisation déconcertée, dont le quiproquo, qu'on le pénètre plus avant, apparaît plus dérisoire », m'a fait écrire, redonnant ici sa portée à l'autorité paternelle telle que Jérémie et Ezéchiel dans le passage ci-devant cité nous la montrent au principe du pacte signifiant, et la conjoignant comme il convient, par les termes bibliques dont use l'auteur femme [1] de l'hymne de bataille américain, à la malédiction de la mère :

« Car le raisin vert de la parole par quoi l'enfant reçoit trop tôt d'un père l'authentification du néant de l'existence, et la grappe de la colère qui répond aux mots de fausse espérance dont sa mère l'a leurré en le nourrissant au lait de son vrai désespoir, agacent plus

1. Julia Ward Howe.

ses dents que d'avoir été sevré d'une jouissance imaginaire ou même d'avoir été privé de tels soins réels. »

Nous ne serons pas étonnés en effet de nous apercevoir que la névrose hystérique comme la névrose obsessionnelle supposent dans leur structure les termes sans lesquels le sujet ne peut accéder à la notion de sa facticité au regard de son sexe dans l'une, de son existence dans l'autre. A quoi l'une et l'autre de ces structures constituent une sorte de réponse.

Réponses soumises sans doute à cette condition qu'elles se concrétisent dans une conduite du sujet qui en soit la pantomime, mais qui n'en ont pas un moindre titre à cette qualité de « pensée formée et articulée » que Freud décerne à ces formations de l'inconscient plus courtes, que sont le symptôme, le rêve et le lapsus.

C'est bien pourquoi c'est une erreur de tenir ces réponses pour simplement illusoires. Imaginaires, elles ne le sont même que pour autant que la vérité y fait paraître sa structure de fiction.

La question de savoir pourquoi le névrosé « se trompe », si son départ est mieux orienté, ne montre que trop souvent, à dériver dans la niaiserie d'une quelconque fonction du réel, le glissement de pied-plat où les analystes ont culbuté avec les prédécesseurs de Freud, dans un chemin plutôt fait pour le sabot d'une chèvre divine.

Comme, au reste, il y a plus d'esprit dans la forme écrite d'un mot que dans l'emploi qu'en fait un pédant, le « se » du « se trompe » que l'on aurait tort d'isoler comme représentant le névrosé dans une analyse logique du verbe qui donne à sa passion la forme déponente, — mérite qu'on lui fasse le sort d'indiquer la voie où Freud n'a pas bronché. Il suffit de faire tourner sur lui la question en la convertissant en ces termes : « Qui le névrosé trompe-t-il ? »

Répétons que nous sommes ici à dix mille pas plus haut que la question de savoir de qui il se moque (question dont le neurologue impénitent ne peut se résoudre à ne pas se faire la cible).

Encore faut-il articuler que l'autre qui est ici le partenaire d'une stratégie intime, ne se rencontre pas forcément parmi les individus, seuls points admis à être unis par des vecteurs relationnels sur les cartes où la moderne psychologie du champ social projette ses schémas.

L'autre peut être cette image plus essentielle au désir du vivant

que le vivant qu'il doit étreindre pour survivre par la lutte ou par l'amour. Car l'éthologie animale nous confirme l'ordre de leurre, par où la nature procède pour forcer ses créatures dans ses voies. Que le fantoche, le simile ou le miroir se substituent aisément au phénotype pour prendre le désir au piège de leur vide, en dit assez sur la fonction que peut prendre chez l'homme cet autre générique, si l'on sait d'autre part que c'est à y subordonner ses tendances que l'homme apprend ce qu'il appelle être leur maître.

Mais homme ou femme, il peut n'avoir rien d'autre à présenter à l'autre réel que cet autre imaginaire où il n'a pas reconnu son être. Dès lors comment peut-il atteindre son objet? — Par un échange de places entre ses cavaliers, dirons-nous à confier dès lors à la dame la démonstration du pas de l'hystérique.

Car cet autre réel, elle ne peut le trouver que de son propre sexe, parce que c'est dans cet au-delà qu'elle appelle ce qui peut lui donner corps, ce pour n'avoir pas su prendre corps en-deçà. Faute de réponse de cet autre, elle lui signifiera une contrainte par corps en le faisant saisir par les offices d'un homme de paille, substitut de l'autre imaginaire en qui elle s'est moins aliénée qu'elle n'est restée devant lui en souffrance.

C'est ainsi que l'hystérique s'éprouve dans les hommages adressés à une autre, et offre la femme en qui elle adore son propre mystère à l'homme dont elle prend le rôle sans pouvoir en jouir. En quête sans répit de ce que c'est qu'être une femme, elle ne peut que tromper son désir, puisque ce désir est le désir de l'autre, faute d'avoir satisfait à l'identification narcissique qui l'eût préparée à satisfaire l'un et l'autre en position d'objet.

Laissant maintenant là la dame, nous retournons au masculin pour le sujet de la stratégie obsessionnelle. Signalons au passage à votre réflexion que ce jeu si sensible à l'expérience et que l'analyse rend manifeste, n'a jamais été articulé en ces termes.

Ici, c'est la mort qu'il s'agit de tromper par mille ruses, et cet autre qu'est le *moi* du sujet entre dans le jeu comme support de la gageure des mille exploits qui seuls l'assurent du triomphe de ses ruses.

L'assurance que la ruse prend de l'exploit, se rétorque des sûretés que l'exploit prend dans la ruse. Et cette ruse qu'une raison suprême soutient d'un champ hors du sujet qui s'appelle

l'inconscient, est aussi celle dont le moyen comme la fin lui échappe. Car c'est elle qui retient le sujet, voire le ravit hors du combat, comme Vénus fit à Pâris, le faisant être toujours ailleurs que là où se court le risque, et ne laisser sur place qu'une ombre de lui-même, car il annule d'avance le gain comme la perte, en abdiquant d'abord le désir qui est en jeu.

Mais la jouissance dont le sujet est ainsi privé, est transférée à l'autre imaginaire qui l'assume comme jouissance d'un spectacle : à savoir celui qu'offre le sujet dans la cage, où avec la participation de quelques fauves du réel, obtenue le plus souvent à leurs dépens, il poursuit la prouesse des exercices de haute-école par où il fait ses preuves d'être vivant.

Qu'il ne s'agisse pourtant que de faire ses preuves, conjure la mort en sous-main sous le défi qu'on lui porte. Mais tout le plaisir est pour cet autre qu'on ne saurait bouter hors de sa place sans que la mort se déchaîne, mais dont on attend que la mort vienne à bout.

C'est ainsi que de l'autre imaginaire la mort vient à prendre le semblant, et qu'à la mort se réduit l'Autre réel. Figure-limite à répondre à la question sur l'existence.

L'issue de ces impasses est impensable, disions-nous, par aucune manœuvre d'échange imaginaire puisque c'est là qu'ils sont impasses.

Certes la réintégration du sujet dans son *moi* est concevable, et ceci d'autant que plus, contrairement à une idée en cours dans la psychanalyse d'aujourd'hui, ce *moi* est loin d'être faible, on le voit du reste aux concours que le névrosé, qu'il soit hystérique ou obsessionnel, obtient de ses semblables présumés normaux dans ces deux tragédies, — contrariées sous bien des aspects, mais dont il faut remarquer que la seconde n'exclut pas la première, puisque, même élidé, le désir reste sexuel (qu'on nous pardonne de nous en tenir à ces indications).

Mais la voie qu'on se proposerait ainsi serait une erreur, puisqu'elle ne peut conduire le sujet qu'à une aliénation renforcée de son désir, soit à quelque forme d'inversion, pour autant que son sexe est en cause, — et pour la mise en question de son existence, non à une destruction de la tendance (invoquée sans limite dans la psychanalyse depuis que l'auteur du mot *aphanisis* en a introduit le non-sens analytique, déjà sensible sous la vergogne

de sa forme savante), mais à une sorte de *pat* du désir, qui n'est pas non plus ce qu'on appelle ambivalence, mais une impossibilité de manœuvrer, tenant au statut même de la stratégie.

L'issue peut être ici catastrophique, tout en donnant satisfaction. Qu'il suffise d'évoquer ce qu'il en serait de traiter un boîteux en le rendant unijambiste. Dans une société où la règle est affirmée d'aller à cloche-pied, sauf à se faire porter par les jambes d'un autre, cela peut convenir, et laisse au sujet toutes ses chances dans les compétitions collectives de la pyramide et du mille-pattes.

Mais la solution est à chercher d'un autre côté, du côté de l'Autre, distingué par un grand A, sous le nom de quoi nous désignons une place essentielle à la structure du symbolique. Cet Autre est exigé pour situer *dans le vrai* la question de l'inconscient, c'est-à-dire pour lui donner le terme de structure qui fait de toute la suite de la névrose une question et non un leurre : distinction qui montre un relief en ceci que le sujet n'exerce ses leurres que pour « tourner la question ».

Cet Autre, je l'ai dit maintes fois, n'est que le garant de la Bonne Foi nécessairement évoqué, fût-ce par le Trompeur, dès qu'il s'agit non plus des passes de la lutte ou du désir, mais du pacte de la parole.

Ce n'est que de la place de l'Autre que l'analyste peut recevoir l'investiture du transfert qui l'habilite à jouer son rôle légitime dans l'inconscient du sujet, et à y prendre la parole en des interventions adéquates à une dialectique dont la particularité essentielle se définit par le privé.

Toute autre place pour l'analyste le ramène à une relation duelle qui n'a pas d'autre issue que la dialectique de méconnaissance, de dénégation et d'aliénation narcissique dont Freud martèle à tous les échos de son œuvre qu'elle est le fait du *moi*.

Or c'est dans la voie d'un renforcement du *moi* que la psychanalyse d'aujourd'hui prétend inscrire ses effets, par un contresens total sur le ressort par quoi Freud a fait rentrer l'étude du *moi* dans sa doctrine, à savoir à partir du narcissisme et pour y dénoncer la somme des identifications imaginaires du sujet.

Dans une conception aussi contraire que rétrograde, le *moi* est pris pour constituer l'appareil d'une relation à la réalité, dont la notion statique n'a plus rien à faire avec le principe de réalité

que Freud a institué dans sa relation dialectique avec le principe du plaisir.

A partir de là, on ne vise plus qu'à faire rentrer les écarts imaginaires, provoqués chez le sujet par la situation analytique, dans les termes réels de cette situation tenue pour « si simple ». Le fait qu'elle stimule ces écarts pourrait nous faire douter de cette simplicité, mais il faut croire que du point de vue réel, elle est simple en effet, et même assez pour paraître quelque peu renfermée, puisqu'il n'y a pas de sacrifices auxquels l'analyste ne s'avère prêt à consentir pour y parer.

Sacrifices purement imaginaires heureusement, mais qui vont de s'offrir en pâture à une *fellatio* imaginaire, étrange substitut de la *filiatio* symbolique, en passant par l'abolition de la fâcheuse distance à l'objet qui fait tout le mal du névrosé, jusqu'à l'aveu fanfaron des complicités propices reconnues dans le contre-transfert, sur le fonds de pataugeantes errances concernant les conditions du relèvement de la dépendance et la voie la plus propre au dédommagement de la frustration (terme absent chez Freud), — sans omettre chez les enfants perdus de plus étranges excursions, dans une référence à la peur par exemple, qui, pour rendre nulle et non avenue toute l'élaboration signifiante de la phobie, s'accommoderait d'un anthropoïde idéal pour sa distillation thérapeutique, si le chaînon manquant de la décharge d'adrénaline au renforcement de l'appareil du moi pouvait venir à lui donner quelque vraisemblance. A cet extrême de l'absurdité, la vérité se manifeste d'ordinaire par une grimace, c'est ce qui se passe en effet quand on entend du même crû une adresse larmoyante à la bonté, bonté divine!

Cette frénésie dans la théorie manifeste en tout cas une résistance de l'analyse à l'analyste, dont on ne peut que conseiller à celui-ci de tenir compte pour faire la part de sa propre résistance dans les manifestations de ses analysés. Ceci en invoquant le ciel pour qu'il soit plus clément envers eux qu'à l'endroit de l'analyse, dont il peut dire à ce jour comme Antony de sa maîtresse : elle me résistait, je l'ai assassinée.

Le tableau de sa pratique n'est pas si sombre heureusement. Quelqu'un devant qui se répète toujours à point nommé sur la muraille le phénomène de l'inscription des mots « Mané, Thécel,

Pharès », fussent-ils tracés en caractères cunéiformes, ne peut indéfiniment n'y voir que festons et astragales. Même s'il le dit comme on lit dans le marc-de-café, ce qu'il lira ne sera jamais si bête, pourvu qu'il lise, fût-ce comme M. Jourdain sans savoir ce que c'est que lire.

Car ici les pierres de Mariette ne manquent pas pour rectifier sa lecture, ne serait-ce que dans les « défenses », qui sont patentes sans aller chercher plus loin que les verbalisations du sujet. Il ne saura peut-être pas à quel saint se vouer pour rendre compte de ces défenses et il pourra s'embrouiller dans la conception du lien subtil qui unit le texte du palimpseste à celui qui, sous lui tachant le fonds, reprend ses formes et ses teintes. Il ne pourra faire que ne se dégage de cet exercice de discernement une vie d'intentions singulière. Il sera donc jeté, quoi qu'il en ait, au cœur de ces perplexités de la direction spirituelle qui se sont élaborées depuis des siècles dans la voie d'une exigence de vérité, exigence liée à une personnification sans doute cruelle de cet Autre, mais qui, pour s'efforcer à faire place nette de toute autre affection dans les reins ou dans les cœurs, n'en avait pas trop mal sondé les replis. Et ceci suffit à faire évoluer le psychanalyste dans une région que la psychologie de faculté n'a jamais considérée qu'à la lorgnette.

C'est ce qui rend d'autant plus énigmatique, d'abord qu'on se croie dispensé, au nom de je ne sais quelle parodie de la critique sociale, d'interroger plus loin une sous-structure qu'on prend pour analogue à la production tout en la tenant pour naturelle, — et qu'on se donne ensuite pour tâche de faire rentrer le tout au bercail de ladite psychologie, qualifiée pour l'occasion de générale, avec ce résultat de paralyser toute recherche en ramenant ses problèmes à des termes discordants, voire en rendant inutilisable l'expérience à force de la défigurer.

Sans doute la responsabilité de la psychanalyse est faible dans cette sorte de chancre constitué par les alibis récurrents du psychologisme, dans une aire sociale qui couvre son irresponsabilité de ce qu'a eu de signifiant le mot : libéral.

La vraie question n'est pas que cette dérivation stérilisante de la recherche, que cette complicité dégradante de l'action soient encouragées et soutenues par les démissions en chaîne de la critique dans notre culture. C'est qu'elles soient dans la psychanalyse

entretenues et protégées, alimentées par l'institution même, qui distingue, ne l'oublions pas, de par l'intention expresse de Freud, la collectivité des analystes d'une société scientifique fondée sur une pratique commune. Nous voulons dire : l'institution internationale elle-même que Freud a fondée pour préserver la transmission de sa découverte et de sa méthode.

Aurait-il donc ici seulement manqué son but?

Pour répondre à cette question, mentionnons d'abord que nul « institut » actuellement patronné par cette institution dans le monde, n'a encore seulement tenté de rassembler le cycle d'études dont Freud, tantes et quantes fois et dans le détail, a défini l'intention et l'extension comme exclusives de tout substitut, même politique, d'une intégration à l'enseignement médical officiel tel qu'il pouvait le voir de son temps par exemple.

L'enseignement dans ces instituts n'est qu'un enseignement professionnel et, comme tel, ne montre pas dans ses programmes de plan ni de visée qui dépasse ceux sans doute louables d'une école de dentistes, (la référence a été non seulement acceptée mais proférée par les intéressés eux-mêmes) : en la matière, pourtant, dont il s'agit, ceci ne va pas plus haut que la formation de l'infirmier qualifié ou de l'assistante sociale, et ceux qui y introduisent une formation, d'ordinaire et heureusement plus élevée au moins en Europe, la tiennent toujours d'une origine différente.

Ceci donc ne fait pas question. Les instituts ne sont pas l'institution, et de celle-ci il faudrait faire l'histoire pour y saisir les implications autoritaires par où se maintient l'extraordinaire sujétion à quoi Freud a voué sa postérité, qu'on ose à peine en cette occasion qualifier de spirituelle.

J'ai invoqué ailleurs les documents biographiques qui nous permettent de conclure que cela, Freud l'a voulu délibérément; au point d'approuver noir sur blanc que fussent censurés par un collège *secret* ceux qu'il chargeait des plus hautes responsabilités par le seul fait de leur léguer sa technique.

Il n'est pas difficile de montrer quel mépris des hommes était ressenti par Freud, chaque fois que son esprit venait à les confronter avec cette charge tenue par lui pour au-dessus de leurs possibilités. Mais ce mépris était à ce moment consolidé par les abandons répétés où il avait mesuré l'inadéquation mentale et morale

de ses premiers adeptes. Esprits et caractères dont il n'est que trop clair qu'ils dépassaient de loin les meilleurs comme la foule de ceux qui, depuis, se sont répandus à travers le monde avec sa doctrine. Le manque de foi, au reste, ne reçoit de ce dernier fait aucune sanction, puisqu'il s'exerce forcément dans le sens des effets qu'il présume.

Je crois donc qu'ici, Freud a obtenu ce qu'il a voulu : une conservation purement formelle de son message, manifeste dans l'esprit d'autorité révérentielle où s'accomplissent ses altérations les plus manifestes. Il n'est pas, en effet, une bourde proférée dans l'insipide fatras qu'est la littérature analytique qui ne prenne soin de s'appuyer d'une référence au texte de Freud, de sorte qu'en bien des cas, si l'auteur n'était, en outre, un affilié de l'institution, on n'y trouverait pas d'autre marque de la qualification analytique de son travail.

C'est grâce à cela, il n'en faut pas douter, vu les conditions de cette période historique, que les concepts fondamentaux de Freud sont demeurés inébranlables. Ils doivent leur valeur de signifiants non présents, au fait d'être demeurés en grande partie incompris.

Je pense que Freud a voulu qu'il en fût ainsi jusqu'au jour où ces concepts, dont j'ai indiqué combien ils ont devancé les autres sciences humaines, pourraient enfin être reconnus dans leur ordonnance flexible, mais impossible à rompre sans les dénouer.

Ceci rendait inévitable le refoulement qui s'est produit de la vérité dont ils étaient le véhicule, et l'extraordinaire cacophonie que constituent actuellement les discours de sourds auxquels se livrent à l'intérieur d'une même institution des groupes, et à l'intérieur des groupes, des individus, qui ne s'entendent pas entre eux sur le sens d'un seul des termes qu'ils appliquent religieusement à la communication comme à la direction de leur expérience, discours qui pourtant recèlent ces manifestations honteuses de la vérité que Freud a reconnues sous le mode du retour du refoulé.

Tout retour à Freud qui donne matière à un enseignement digne de ce nom, ne se produira que par la voie, par où la vérité la plus cachée se manifeste dans les révolutions de la culture. Cette voie est la seule formation que nous puissions prétendre à transmettre à ceux qui nous suivent. Elle s'appelle : un style.

# *Situation de la psychanalyse et formation du psychanalyste en 1956*

*Pour quelques-uns ... et « à d'autres ».*

Le centenaire de la naissance est rare à célébrer. Il suppose de l'œuvre une continuation de l'homme qui évoque la survie. C'est bien ce dont nous aurons à dénoncer les apparences dans notre double sujet.

Psychanalyste nous-même et longtemps confiné dans notre expérience, nous avons vu qu'elle s'éclairait à faire des termes où Freud l'a définie l'usage non de préceptes, mais de concepts qui leur convient.

Engagé par là à la limite du possible, et sans doute au-delà de notre dessein, dans l'histoire en action de la psychanalyse, nous dirons ici des choses qui ne paraîtront osées qu'à confondre parti-pris et relief.

Aussi bien la rédaction de notre titre est de nature, nous le savons, à détourner ceux que ces choses pourraient toucher, d'aller au-delà. Qu'on nous pardonne cette malice : ce dont il nous est arrivé de traiter sous ces termes, c'est de la situation vraie, de la formation valable. Ici c'est de la situation réelle, de la formation donnée que nous voudrions rendre compte, et pour une audience plus large.

Quel concours unanime n'obtiendrait-on pas à collapser psychanalyse et formation pour annoncer l'étude de la situation du psychanalyste ? Et combien édifiant serait-il de la pousser jusqu'aux effets de son style de vie? Nous ne ferons que toucher un instant à sa relation au monde, pour introduire notre sujet.

On sait le « comment peut-on être psychanalyste » qui nous fait faire encore à l'occasion sur des lèvres mondaines figure de Persan, et que s'y enchaîne bientôt un « je n'aimerais pas vivre avec un

psychanalyste », dont la chère pensive nous réconforte par l'aspect de ce que le sort nous épargne.

Cette révérence ambiguë n'est pas si loin qu'il semble du crédit, plus grave sans doute, que la science nous accorde. Car si l'on y note volontiers la pertinence de tel fait qui est censé nous regarder, c'est *de l'extérieur*, et sous réserve de l'étrangeté, que l'on nous passe, de nos coutumes mentales.

Comment ne serions-nous pas satisfaits, comme du fruit de la distance que nous maintenons de l'incommunicable de notre expérience, de cet effet de ségrégation intellectuelle?

Dommage qu'il contrarie un besoin de renfort, trop manifeste d'aller à peu près n'importe où, et dont on peut mesurer dans notre décourageante littérature de combien peu il se contente. Ici suffira que j'évoque le frémissement d'aise qui parcourut le rang de mes aînés quand un disciple de l'École [1], s'étant oint pour la conjoncture de pavlovisme, vint à leur donner son *licet*. Et le prestige du réflexe conditionné, voire de la névrose animale, n'a pas cessé depuis de faire des siennes dans nos rêveries... Que la rumeur pourtant vienne à certains, de ce qu'on appelle les sciences humaines, ils courent à la voix, et des zélotes sur l'estrade s'égaleront aux commandements de la figuration intelligente.

Assurément ce geste de la main tendue, mais jamais refermée, ne peut avoir de raison qu'interne : nous entendons par là que l'explication doit en être cherchée dans la situation de la psychanalyse plutôt que des psychanalystes. Car si nous avons pu définir ironiquement la psychanalyse comme le traitement qu'on attend d'un psychanalyste, c'est bien pourtant la première qui décide de la qualité du second.

Nous l'avons dit, il y a dans l'analyse une situation réelle qui s'indique à rapprocher le cliché le plus courant à s'y produire, à savoir qu'aucune notion nouvelle n'y a été introduite depuis Freud, et le recours si obligé à y servir d'explication à toutes fins qu'il en est devenu maintenant trivial, soit la notion de frustration. Or on chercherait vainement dans toute l'œuvre de Freud, de ce terme la moindre trace : car on y trouverait seulement occasion à le rectifier par celui de *Versagung*, lequel

1. Nous voulons dire un thomiste.

implique renonciation, et s'en distingue donc de toute la différence du symbolique au réel, différence dont nous faisons la grâce à nos lecteurs de la considérer comme acquise, mais dont on peut dire que l'œuvre de Freud se résume à lui donner le poids d'une instance nouvelle.

Hernie centrale à être ici pointée du doigt, d'une discordance diffuse, et telle qu'en effet les termes freudiens étant si l'on peut dire, et nous verrons que ce n'est pas rien, laissés en place, c'est pour chacun quand on en use, quelque chose d'autre qu'on désigne.

Rien en effet qui satisfasse mieux aux exigences du concept que ces termes, c'est-à-dire qui soit plus identique à la structure d'une relation, nommément l'analytique, et à la chose qui s'y saisit, nommément le signifiant. C'est dire que ces concepts, entre eux puissamment articulés, ne correspondent à rien qui se donne immédiatement à l'intuition. Or c'est précisément cela qui leur est point par point substitué par une approximation qui ne peut être que grossière, et telle qu'on peut la comparer à ce que l'idée de la force ou celle de l'onde est pour quelqu'un qui n'a aucune notion de la physique.

C'est ainsi que le transfert, quoi qu'on en ait et que chacun en professe, reste avec la force d'adhésion d'un commun consentement identifié à un sentiment ou à une constellation de sentiments éprouvés par le patient : alors qu'à seulement le définir par l'effet de reproduction relatif à l'analyse, il ressort que le plus clair en doit passer inaperçu du sujet.

De même et de façon plus insidieuse encore, la résistance est-elle assimilée à l'attitude d'opposition que le mot évoque dans son emploi vulgaire : quand Freud ne saurait prêter à équivoque, à y ranger comme il le fait les événements les plus accidentels de la vie du sujet dans la mesure de l'obstacle qu'ils font à l'analyse, fût-ce seulement à obvier à sa présence physique.

Ces rappels triviaux bien entendu restent opaques sous cette forme. Pour savoir ce qu'est le transfert, il faut savoir ce qui se passe dans l'analyse. Pour savoir ce qui se passe dans l'analyse, il faut savoir d'où vient la parole. Pour savoir ce qu'est la résistance, il faut savoir ce qui fait écran à l'avènement de la parole : et ce n'est pas telle disposition individuelle, mais une interposition imaginaire qui dépasse l'individualité du sujet, en ce qu'elle

structure son individualisation spécifiée dans la relation duelle.

Qu'on nous pardonne une formule aussi abstraite à orienter l'esprit. Aussi bien ne fait-elle, à la façon de la formule générale de la gravitation dans un texte d'histoire des sciences, qu'indiquer les assises de la recherche. Et l'on ne saurait exiger de la vulgarisation psychanalytique qu'elle s'abstienne de toute référence semblable.

Ce n'est pas en effet que la rigueur conceptuelle ni l'élaboration technique ne se rencontrent dans les travaux psychanalytiques. S'ils y restent sporadiques voire inefficients, c'est pour un vice plus profond et à quoi les préceptes de la pratique ont conduit par une confusion singulière.

On sait l'attitude asystématique qui est posée au principe, tant de la règle dite analytique qui est imposée au patient de ne rien omettre de ce qui lui vient à l'esprit et de renoncer à cette fin à toute critique et à tout choix, que de l'attention dite flottante que Freud indique expressément au psychanalyste pour n'être rien que l'attitude qui correspond à cette règle.

Ces deux préceptes entre lesquels se tend en quelque sorte l'étoffe de l'expérience, mettent, semble-t-il, suffisamment en valeur le rôle fondamental du discours du sujet et de son écoute.

C'est bien ce à quoi s'adonnèrent, et non sans fruit, les psychanalystes dans l'âge d'or de la psychanalyse. Si la moisson qu'ils recueillirent tant aux divagations jamais si permises à l'issue d'une bouche qu'aux lapsus jamais si offerts à l'ouverture d'une oreille, fut si féconde, ce n'est pas sans raison.

Mais cette richesse même de données, sources de connaissance, les menèrent vite à un nœud dont ils surent faire une impasse. Pouvaient-ils, ces données acquises, s'empêcher de s'orienter sur elles à travers ce qu'ils entendaient dès lors? A la vérité, le problème ne se posa à eux qu'à partir du moment où le patient devenu bientôt autant au fait de ce savoir qu'ils l'étaient eux-mêmes, leur servit toute préparée l'interprétation qui était leur tâche, ce qui, il faut le dire, est bien le tour le plus fâcheux qu'on puisse faire à un augure.

N'en croyant plus leurs deux oreilles, ils voulurent retrouver l'au-delà qu'avait eu en effet toujours le discours, mais sans qu'ils sussent ce qu'il était. C'est pourquoi ils s'en inventèrent une troisième, présumée appelée à le percevoir sans intermédiaire. Et pour

désigner cette immédiateté du transcendant, rien ne fut épargné des métaphores du compact : l'affect, le vécu, l'attitude, la décharge, le besoin d'amour, l'agressivité latente, l'armure du caractère et le verrou de la défense, laissons le gobelet et passons la muscade, dont la reconnaissance n'était plus dès lors accessible qu'à ce je ne sais quoi dont un claquement de langue est la probation dernière et qui introduit dans l'enseignement une exigence inédite : celle de l'inarticulé.

A partir de là, les fantaisies psychologiques purent se donner libre cours. Ce n'est pas ici le lieu de faire l'histoire, dans l'analyse, des variations de la mode. Elles sont peu remarquées de ses adeptes, toujours captivés par la dernière : l'exhaustion des fantasmes, la régression instinctuelle, le déjouement de la défense, l'épongeage de l'angoisse, la libération de l'agressivité, l'identification au moi fort de l'analyste, la manducation imaginaire de ses attributs, la dynamique, ah! la dynamique où se reconstruit la relation d'objet, et aux derniers échos l'objectif où une discipline fondée sur l'histoire du sujet vient à culminer : ce couple de l'*hic et nunc*, dont le coassement jumeau n'est pas seulement ironique à faire les cornes à notre latin perdu, mais à fleurer un humanisme de meilleur aloi en ressuscitant les corneilles auxquelles nous revoilà bayant, sans plus n'avoir pour tirer nos auspices de la nique de leur oblique volètement et du volet narquois de leur clin d'œil, que les démangeaisons de notre contre-transfert.

Ce domaine de nos errances n'est pas pourtant pure fumée : son labyrinthe est bien celui dont nous fut donné le fil, mais par un cas étrange ce fil perdu a dissipé en reflets ses murailles, et nous faisant sauter par sa cassure vingt siècles de mythologie, changé les couloirs de Dédale en ce palais de l'Arioste où de l'aimée et du rival qui vous défient, tout n'est que leurre.

Freud là comme partout est criant : tout son effort de 1897 à 1914 [1], a été de faire la part de l'imaginaire et du réel dans les mécanismes de l'inconscient. Il est singulier que ceci ait mené les psychanalystes en deux étapes, d'abord à faire de l'imaginaire un autre réel, et de nos jours à y trouver la norme du réel.

1. De la lettre à Fliess du 21 septembre à la rédaction de l'*Homme aux loups* (voir la note liminaire de l'observation).

Sans doute l'imaginaire n'est-il pas l'illusoire et donne-t-il matière à l'idée. Mais ce qui permit à Freud d'y faire la descente au trésor dont ses suivants furent enrichis, c'est la détermination symbolique où la fonction imaginaire se subordonne, et qui chez Freud est toujours rappelée puissamment, qu'il s'agisse du mécanisme de l'oubli verbal ou de la structure du fétichisme.

Et l'on peut dire qu'en insistant pour que l'analyse de la névrose fût toujours ramenée au nœud de l'Œdipe, il ne visait à rien d'autre qu'à assurer l'imaginaire dans sa concaténation symbolique, car l'ordre symbolique exige trois termes au moins, ce qui impose à l'analyste de ne pas oublier l'Autre présent, entre les deux qui d'être là, n'enveloppent pas celui qui parle.

Mais malgré ce que Freud ajoute à cet avertissement par sa théorie du mirage narcissique, le psychanalyste s'engage toujours plus avant dans la relation duelle, sans que le frappe l'extravagance de l'« introjection du bon objet », par laquelle nouveau pélican il s'offre, heureusement sous des espèces fantasmatiques, à l'appétit du consommateur, ni que l'arrêtent dans les textes célébrant cette conception de l'analyse, les doutes qu'y prendront nos neveux à s'interroger sur les obscénités de frères obscurantins qui trouvaient faveur et foi en notre *novecento*.

A vrai dire, la notion même d'analyse préœdipienne résume cette débandade du collier où c'est au-devant des perles qu'on jette les pourceaux. Curieusement les formes du rituel technique se valorisent à mesure de la dégradation des objectifs. La cohérence de ce double procès dans la nouvelle psychanalyse est sentie par ses zélotes. Et l'un d'eux qui, des pages de Michelet qui font trôner la chaise percée sur les mœurs du Grand Siècle, trouvait eau à son moulin et matière à hausser le ton jusqu'à cette profession sans ambages : la beauté sera stercoraire ou ne sera pas, n'en tirait pas moindre courage à prôner comme un miracle les conditions où cette vérité dernière s'était produite, et leur maintien à ne pas changer d'une ligne : ainsi du compte des minutes que passe l'analyste sur son siège et où l'insconscient du sujet peut régler ses habitudes.

On aurait pu prévoir les issues où l'imaginaire, pour rejoindre le réel, doit trouver le *no man's land* qui en effaçant leur frontière, lui en ouvre l'accès. Les sensoriums non spatialisants les indiquent, où

l'hallucination elle-même prête à difficulté dans sa limite. Mais le calcul de l'homme est toujours devancé par son jaillissement inventif, et c'est à la surprise heureuse de tous qu'un novice, dans un travail dont nous dirons quel fut pour lui le succès, vint une fois, en quelques pages modestes et sans fioritures, nous rapporter cette solution élégante d'un cas rebelle : « Après tant d'années d'analyse, mon patient ne pouvait toujours pas me sentir; un jour enfin mon insistance non moins patiente en vint à bout : il perçut mon odeur. La guérison était là. »

On aurait tort de bouder ces audaces, elles ont leurs lettres de noblesse. Et « l'ingénieux Docteur Swift » ici ne nous ménagerait pas son patronage. A preuve ce *Grand Mistère ou l'art de méditer sur la garde-robe renouvellé et dévoilé*, dont nous citerons seulement dans une traduction de l'époque (La Haye, chez Jean Van Duren, 1729) pour n'y rien altérer, la page 18, où il vante les lumières qu'on peut tirer de « la matière fécale, qui, tandis qu'elle est encore fraîche... exhale des particules, qui montant au travers des nerfs optiques et des nerfs olfactoires de quiconque se tient vis-à-vis, excitent en lui par sympathie les mêmes affections qu'a l'Auteur de l'excrément, et, si on est bien instruit de ce profond mistère, c'en est assez pour apprendre tout ce qu'on veut de son tempérament, de ses pensées, de ses actions même, et de l'état de sa fortune ».

« C'est pourquoi je me flatte que mes supérieurs » (nous apprendrons, p. 23, que ce sont des Docteurs et Membres de la Société Royale réunis en une Association jalouse de son secret) « ne me blâmeront pas si à la fin de ce Traité, je propose de confier l'inspection des Privés à des Personnes qui aient plus de science et de jugement, que ceux qui font aujourd'hui cet office. Combien leur dignité... n'éclaterait-elle pas davantage, si elle n'était accordée qu'à des Philosophes et à des Ministres, qui par le goût, l'odeur, la teinture, la substance des évacuations du corps naturel, sauraient découvrir quelle est la constitution du corps politique, et avertir l'État des complots secrets que forment des gens inquiets et ambitieux. »

Nous serions vain à nous complaire à l'humour cynique du *Dean* au déclin de sa vie, sinon de sa pensée : mais en passant nous voulons rappeler sous un mode sensible même aux entendements olfactifs, la différence d'un matérialisme naturaliste et du matéria-

lisme freudien, lequel, loin de nous dépouiller de notre histoire, nous assure de sa permanence sous sa forme symbolique, hors des caprices de notre assentiment.

Ceci n'est pas peu de chose, s'il représente proprement les traits de l'inconscient, que Freud, loin de les arrondir, a toujours plus affirmés. Dès lors pourquoi éluder les questions que l'inconscient provoque ?

Si l'association dite libre nous y donne accès, est-ce par une libération qui se compare à celle des automatismes neurologiques ?

Si les pulsions qui s'y découvrent sont du niveau diencéphalique, voire du rhinencéphale, comment concevoir qu'elles se structurent en termes de langage.

Car si dès l'origine c'est dans le langage que se sont fait connaître leurs effets, — leurs ruses que nous avons appris depuis à reconnaître, ne dénotent pas moins, dans leur trivialité comme dans leurs finesses, une procédure langagière.

Les pulsions qui dans les rêves se jouent en calembours d'almanach, fleurent aussi bien cet air de *Witz* qui, à la lecture de la *Traumdeutung*, touche les plus naïfs. Car ce sont les mêmes pulsions dont la présence distancie le trait d'esprit du comique, de s'y affirmer sous une plus altière altérité [1].

Mais la défense elle-même dont la dénégation suffit à indiquer l'ambiguïté inconsciente, ne fait pas usage de formes moins rhétoriques. Et ses modes se conçoivent mal sans recours aux tropes et aux figures, celles-ci de paroles ou de mots aussi vrai que dans Quintilien [2], et qui vont de l'accisme et de la métonymie à la catachrèse et à l'antiphrase, à l'hypallage, voire à la litote (reconnaissable dans ce que décrit M. Fenichel), et ceci s'impose à nous toujours plus avant à mesure que la défense nous apparaît plus inconsciente.

Ce qui nous contraint à conclure qu'il n'est pas de forme si élaborée du style où l'inconscient n'abonde, sans en excepter les

1. Qu'on entende bien que ceci n'est pas un air de bravoure, mais une remarque technique que la lecture du *Witz* de Freud met à la portée de tous. Il est vrai que peu de psychanalystes lisent cet ouvrage, ce que nous n'en sommes plus à celer après que l'un des plus dignes nous ait avoué comme une simple lacune, n'avoir jamais ouvert la *Psychopathologie de la vie quotidienne.*

2. Sententiarum aut verborum. Cf. Quintilien, *Oratoria institutio,* Lib. IX, Cap. 2 et 3.

érudites, les concettistes et les précieuses, qu'il ne dédaigne pas plus que ne le fait l'auteur de ces lignes, le Gongora de la psychanalyse, à ce qu'on dit, pour vous servir.

Si ceci est de nature à nous décourager de le retrouver dans le péristaltisme d'un chien si pavlovisé qu'on le suppose, ce n'est pas non plus pour obliger les analystes à prendre des bains de poésie macaronique, ni les leçons de tablature des arts courtois, dont leurs débats pourtant s'agrémenteraient heureusement. Encore pourrait-on leur imposer un rudiment qui les formât à la problématique du langage, assez pour leur permettre de distinguer le symbolisme de l'analogie naturelle avec laquelle ils le confondent habituellement.

Ce rudiment est la distinction du signifiant et du signifié dont on honore à juste titre Ferdinand de Saussure, de ce que par son enseignement elle soit maintenant inscrite au fondement des sciences humaines. Notons seulement que, même mention faite de précurseurs comme Baudouin de Courtenay, cette distinction était parfaitement claire aux anciens, et attestée dans Quintilien et saint Augustin.

La primauté du signifiant sur le signifié y apparaît déjà impossible à éluder de tout discours sur le langage, non sans qu'elle déconcerte trop la pensée pour avoir pu, même de nos jours, être affrontée par les linguistes.

Seule la psychanalyse est en mesure d'*imposer à la pensée* cette primauté en démontrant que le signifiant se passe de toute cogitation, fût-ce des moins réflexives, pour exercer des regroupements non douteux dans les significations qui asservissent le sujet, bien plus : pour se manifester en lui par cette intrusion aliénante dont la notion de *symptôme* en analyse prend un sens émergent : le sens du signifiant qui connote la relation du sujet au signifiant.

Aussi bien dirions-nous que la découverte de Freud est cette vérité que la vérité ne perd jamais ses droits, et qu'à réfugier ses créances jusque dans le domaine voué à l'immédiateté des instincts, seul son registre permet de concevoir cette durée inextinguible du désir dont le trait n'est pas le moins paradoxal à souligner de l'inconscient, comme Freud le fait à n'en pas démordre.

Mais pour écarter toute méprise, il faut articuler que ce registre de la vérité est à prendre *à la lettre*, c'est-à-dire que la détermination

symbolique, soit ce que Freud appelle surdétermination, est à tenir d'abord comme fait de syntaxe, si l'on veut saisir ses effets d'analogie. Car ces effets s'exercent du texte au sens, loin d'imposer leur sens au texte. Comme il se voit aux désirs proprement insensés qui de ces effets sont les moins retors.

De cette détermination symbolique, la logique combinatoire nous donne la forme la plus radicale, et il faut savoir renoncer à l'exigence naïve qui voudrait en soumettre l'origine aux vicissitudes de l'organisation cérébrale qui la reflète à l'occasion.

Rectification salubre, quelque offense qu'elle apporte au préjugé psychologique. Et il ne semble pas de trop pour la soutenir, de rappeler tous les lieux où l'ordre symbolique trouve son véhicule, fût-ce dans le silence peuplé de l'univers surgi de la physique. L'industrie humaine que cet ordre détermine plutôt qu'elle ne le sert, n'est pas seulement là pour le conserver, mais déjà visiblement le proroge au-delà de ce que l'homme en maîtrise, et les deux kilos de langage dont nous pouvons pointer la présence sur cette table, sont moins inertes à les retrouver courant sur les ondes croisées de nos émissions, pour ouvrir l'oreille même des sourds à la vérité que Rabelais sut enclore en son apologue des paroles gelées.

Un psychanalyste doit s'assurer dans cette évidence que l'homme est, dès avant sa naissance et au-delà de sa mort, pris dans la chaîne symbolique, laquelle a fondé le lignage avant que s'y brode l'histoire, — se rompre à cette idée que c'est dans son être même, dans sa personnalité totale comme on s'exprime comiquement, qu'il est en effet pris comme un tout, mais à la façon d'un pion, dans le jeu du signifiant, et ce dès avant que les règles lui en soient transmises, pour autant qu'il finisse par les surprendre, — cet ordre de priorités étant à entendre comme un ordre logique, c'est-à-dire toujours actuel.

De cette hétéronomie du symbolique, nulle préhistoire ne nous permet d'effacer la coupure. Bien au contraire tout ce qu'elle nous livre ne fait que plus la creuser : outils dont la forme sérielle nous tourne plus vers le rituel de leur fabrication que vers les usages à quoi ils aient été adaptés, — entassements qui ne montrent rien d'autre que le symbole anticipant de l'entrée du symbolique dans le monde, — sépultures qui, au-delà de toute motivation que nous puissions leur rêver, sont des édifices que ne connaît pas la nature.

Cette extériorité du symbolique par rapport à l'homme est la notion même de l'inconscient. Et Freud a constamment prouvé qu'il y tenait comme au principe même de son expérience.

Témoin le point où il rompt net avec Jung, c'est-à-dire quand celui-ci publie ses « métamorphoses de la libido ». Car l'archétype, c'est faire du symbole le fleurissement de l'âme, et tout est là : le fait que l'inconscient soit individuel et collectif important peu à l'homme qui, explicitement dans son *Moïse*, implicitement dans *Totem et Tabou*, admet qu'un drame oublié traverse dans l'incons cient les âges. Mais ce qu'il faut dire, ce conformément à Aristote, c'est que ce n'est pas l'âme qui parle, mais l'homme qui parle avec son âme, à condition d'ajouter que ce langage il le reçoit, et que pour le supporter il y engouffre bien plus que son âme : ses instincts même dont le fond ne résonne en profondeur que de répercuter l'écho du signifiant. Aussi bien quand cet écho en remonte, le parleur s'en émerveille et y élève la louange de romantisme éternel. *Spricht die Seele, so spricht...* Elle parle, l'âme, entendez-la... *ach! schon die Seele nicht mehr* [1]... Vous pouvez l'écouter; l'illusion ne durera pas longtemps. Interrogez plutôt là-dessus M. Jones, un des rares disciples à avoir tenté d'articuler quelque chose sur le symbolisme qui se tînt : il vous dira le sort de la Commission spéciale instaurée pour donner corps à son étude au Congrès de 1910 [2].

Si l'on considère d'autre part la préférence que Freud a gardée pour son *Totem et Tabou*, et le refus osbtiné qu'il a opposé à toute relativation du meurtre du père considéré comme drame inaugural de l'humanité, on conçoit que ce qu'il maintient par là, c'est la primordialité de ce signifiant que représente la paternité au-delà des attributs qu'elle agglutine et dont le lien de la génération n'est qu'une part. Cette portée de signifiant apparaît sans équivoque dans l'affirmation ainsi produite que le vrai père, le père symbolique, est le père mort. Et la connexion de la paternité à la mort, que Freud relève explicitement dans maintes relations cliniques, laisse voir d'où ce signifiant tient son rang primordial.

1. Deuxième vers du célèbre distique de Schiller dont le premier questionne ainsi : *Warum kann der lebendige Geist dem Geist nicht erscheinen?* et dont c'est la réponse. Ce distique a un titre : *Sprache.*

2. Cf. E. JONES, *Sigmund Freud. Life and Work*, t. II, p. 76.

Tant d'effets de masses pour rétablir une perspective, ne donneront pas pourtant au psychanalyste les moyens mentaux d'opérer dans le champ qu'elle cerne. Il ne s'agit pas de niveau mental bien entendu, mais du fait que l'ordre symbolique n'est abordable que par son propre appareil. Fera-t-on de l'algèbre sans savoir écrire ? De même ne peut-on traiter du moindre effet de signifiant, non plus qu'y parer, sans soupçonner fût-ce ce qu'implique un fait d'écriture.

Faut-il que les vues de ceux que la *Traumdeutung* [1] a menés à l'analyse aient été si courtes, ou les cheveux trop longs de la tête de Méduse qu'elle leur présentait ? Qu'est cette nouvelle interprétation des rêves sinon le renvoi de l'orinomante au seul fondement, mais irréfragable, de toute mantique, à savoir la batterie de son matériel ? Nous ne voulons pas dire la matière de ladite batterie, mais sa finitude ordinale. Bâtonnets jetés au sol ou lames illustres du tarot, simple jeu de pair ou impair ou koua suprêmes du Yi-king, en vous tout destin possible, toute dette concevable peut se résumer, car rien en vous ne vaut que la combinatoire, où le géant du langage reprend sa stature d'être soudain délivré des liens gulliveriens de la signification. Si le rêve y convient mieux encore, c'est que cette élaboration que reproduisent vos jeux y est à l'œuvre dans son développement : « Seule l'élaboration du rêve nous intéresse », dit Freud, et encore : « Le rêve est un rébus. » Qu'eût-il fallu qu'il ajoutât, pour que nous n'en attendions pas les mots de l'âme ? Les phrases d'un rébus ont-elles jamais eu le moindre sens, et son intérêt, celui que nous prenons à son déchiffrement, ne tient-il pas à ce que la signification manifeste en ses images est caduque, n'y ayant de portée qu'à faire entendre le signifiant qui s'y déguise?

Ceci mériterait même d'en tirer un retour de lumière sur les sources dont nous nous éclairons ici, en incitant les linguistes à rayer de leurs papiers l'illusoire locution qui, au reste pléonasmatiquement, fait parler d'écriture « idéographique ». Une écriture, comme le rêve lui-même, peut être figurative, elle est toujours comme le langage articulée symboliquement, soit tout comme lui *phonématique*, et phonétique en fait, dès lors qu'elle se lit.

Le lapsus enfin nous fera-t-il saisir en son dépouillement ce que

1. En français : *La science des rêves*, où Freud a désigné son œuvre capitale.

veut dire qu'il tolère d'être résumé dans la formule : que le discours vient à y surmonter la signification feinte?

Arriverons-nous par là à arracher l'augure à son désir d'entrailles et à le ramener au but de cette attention flottante dont, depuis les quelque cinquante millions d'heures d'analystes qui y ont trouvé leurs aises et leur malaise, il semble que personne ne se soit demandé quel il est?

Car si Freud a donné cette sorte d'attention comme la contrepartie[1] *(Gegenstück)* de l'association libre, le terme de flottante n'implique pas sa fluctuation, mais bien plutôt l'égalité de son niveau, ce qu'accentue le terme allemand : *gleichschwebende*.

Remarquons d'autre part que la troisième oreille dont nous nous sommes servi pour dénier leur existence aux au-delà incertains d'un sens occulte, n'en est pas moins de fait l'invention d'un auteur, Reik (Theodor), plutôt sensé dans sa tendance à s'accommoder sur un en-deçà de la parole.

Mais quel besoin peut avoir l'analyste d'une oreille de surcroît, quand il semble qu'il en ait trop de deux parfois à s'engager à pleines voiles dans le malentendu fondamental de la relation de compréhension? Nous le répétons à nos élèves : « Gardez-vous de comprendre! » et laissez cette catégorie nauséeuse à Mrs Jaspers et consorts. Qu'une de vos oreilles s'assourdisse, autant que l'autre doit être aiguë. Et c'est celle que vous devez tendre à l'écoute des sons ou phonèmes, des mots, des locutions, des sentences, sans y omettre pauses, scansions, coupes, périodes et parallélismes, car c'est là que se prépare le mot à mot de la version, faute de quoi l'intuition analytique est sans support et sans objet.

C'est ainsi que la parole qui s'offre à votre adhésion dans un lieu commun, et avec une évidence aussi captieuse qu'est attrayante sa vérité à ne se livrer qu'au second temps, comme : le numéro deux se réjouit d'être impair (et il a bien raison, le numéro deux, de se réjouir de l'être, mais il a le tort de n'être pas fichu de dire pourquoi [2]) — trouvera au niveau de l'inconscient sa plus signi-

1. Et non pas le : pendant, comme on s'exprime dans une traduction qu'un dessus de pendule idéal a sans doute inspirée.

2. « *Dic cur hic* (l'autre École) », épigraphe d'un *Traité de la contingence*, paru en 1895 (Paris, Librairie de l'Art indépendant, 11, rue de la Chaussée-d'Antin), où la dialectique de cet exemple est discutée (p. 41). Œuvre d'un jeune homme nommé

fiante portée, purifiée de ses équivoques, à se traduire par : des numéros, sont deux, qui n'ont pas leur pareil, attendent Godot.

Nous pensons nous faire entendre, — et que l'intérêt que nous montrons ici pour la mantique n'est pas pour approuver le style de la tireuse de cartes, qui dans la théorie des instincts donne le ton.

Bien au contraire l'étude de la détermination symbolique permettrait de réduire, sinon du même coup de dégager, ce que l'expérience psychanalytique livre de données positives : et ce n'est pas rien.

La théorie du narcissisme et celle du *moi* telle que Freud l'a orientée dans sa seconde topique, sont des données qui prolongent les recherches les plus modernes de l'éthologie naturelle (précisément sous le chef de la théorie des instincts).

Mais même leur solidarité, où elles se fondent, est méconnue, et la théorie du *moi* n'est plus qu'un énorme contresens : le retour à ce que la psychologie intuitive elle-même a vomi.

Car le manque théorique que nous pointons dans la doctrine, nous met au défaut de l'enseignement, qui réciproquement en répond. Soit au deuxième sujet de notre propos où nous sommes passés depuis un moment.

La technique de la psychanalyse s'exerçant sur la relation du sujet au signifiant, ce qu'elle a conquis de connaissances ne se situe qu'à s'ordonner autour.

Ceci lui donne sa place dans le regroupement qui s'affirme comme ordre des sciences conjecturales.

Car la conjecture n'est pas l'improbable : la stratégie peut l'ordonner en certitude. De même le subjectif n'est-il pas la valeur de sentiment avec quoi on le confond : les lois de l'intersubjectivité sont mathématiques.

C'est dans cet ordre que s'édifient les notions de structure, faute de quoi la vue par le dedans des névroses et la tentative d'abord des psychoses restent en panne.

La perspective d'une telle recherche exige une formation qui

André Gide dont on ne peut que regretter qu'il se soit détourné prématurément des problèmes logiques pour lesquels cet essai le montrait si doué. Le *nonsense* sur lequel après lui nous spéculons ici, reprend, faut-il le rappeler, la traduction burlesque qu'on donne aux écoliers, du latin : *numero Deus impare gaudet.*

y réserve au langage son rôle substantiel. C'est ce que Freud formule expressément dans le programme d'un Institut idéal, dont on ne s'étonnera pas après ce que nous avançons, qu'il développe l'ensemble même des études philologiques [1].

Nous pouvons ici comme plus haut partir d'un contraste brutal, en notant que rien dans aucun des Instituts relevant d'une affiliation qui s'autorise de son nom, n'a jamais été même ébauché dans ce sens.

L'ordre du jour étant ici le legs de Freud, nous chercherons ce qu'il devient dans l'état des choses présent.

L'histoire nous montre chez Freud le souci qui le guide dans l'organisation de la A. I. P. ou Association internationale de Psychanalyse, et spécialement à partir de 1912 quand il y patronne la forme d'autorité qui y prévaudra, en y déterminant avec le détail des institutions le mode d'exercice et de transmission des pouvoirs : c'est le souci clairement avoué dans sa correspondance, d'assurer le maintien de sa pensée dans sa complétude, quand lui-même ne sera plus là pour la défendre. Maintien dont la défection de Jung, plus douloureuse que toutes celles auxquelles elle succède, fait cette fois un problème angoissant. Pour y faire face, Freud accepte ce qui s'offre à lui à ce moment : à savoir l'idée venue à une sorte de jeune garde, aspirant au vétéranat, de veiller au dit maintien au sein de l'A.I.P., non seulement par une solidarité secrète mais par une action inconnue.

Le blanc-seing que Freud accorde à ce projet [2], la sécurité qu'il en retire et qui l'apaise [3] — sont attestés par les documents de son

1. Cf. FREUD, *Ges. Werke*, vol. XIV, p. 281 et 283.

2. A la vérité c'est de Freud que l'action du « Comité » reçoit son caractère avec ses consignes. « This committee would have to be *strictly secret* (souligné dans le texte donné par JONES) *in its existence and its action* (souligné par nous). « Lettre de Freud à E. Jones du 1er août 1912, que devait suivre un déplacement de Freud pour fixer avec Jones, Ferenczi et Rank la base de ce « plan ». E. Jones, *Sigmund Freud, Life and Work*, vol. II, p. 173.

3. « The secret of this Committee is that it has taken from me my most burdensome care for the future, so that I can calmly follow my path to the end », et « Since then I have felt more light-hearted and carefree about how long my life will last. » Lettre de Freud à Eitingon du 23 nov. 1919, soit sept ans après (pendant lesquels donc même à quelqu'un de son échelon l'existence du Comité était restée ignorée), pour lui proposer d'entrer au Comité. Même ouvrage ,p. 174.

biographe, dernier survivant lui-même de ce Comité, dit des Sept Anneaux, dont l'existence avait été publiée par le défunt Hans Sachs. Leur portée de principe et leurs suites de fait ne sauraient être voilées par la qualification amusée de romantisme [1] dont Freud de l'une fait passer la pilule, et l'incident piquant qu'aux autres le Dr Jones [2] s'empresse d'épingler : la lettre derrière son dos écrite à Freud par Ferenczi en ces termes : « Jones, de n'être pas juif, ne sera jamais assez affranchi pour être sûr en ce déduit. Il faut lui couper toute retraite et l'avoir à l'œil. »

L'histoire secrète de l'A.I.P. n'est ni faite. ni à faire. Ses effets sont sans intérêt auprès de ceux du secret de l'histoire. Et le secret de l'histoire n'est pas à confondre avec les conflits, les violences et les aberrations qui en sont la fable. La question que Freud a posée de savoir si les analystes dans leur ensemble satisfont au standard de normalité qu'ils exigent de leurs patients, fournit, à être régulièrement citée à ce propos, l'occasion aux analystes de montrer leur bravoure. On s'étonne que les auteurs de ces brocards n'en voient pas eux-mêmes la ruse : l'anecdote ici comme ailleurs dissimule la structure.

Les caractères de celle-ci les plus voyants sont ceux-là mêmes qui la rendent invisible, et pas seulement pour ceux qui y sont plongés : tel l'initiatisme qui marque son accès et qui, d'être en notre temps « assez unique », comme on dit, s'affiche plutôt, ou encore le kominternisme dont son style intérieur montre les traits et dont le prestige plus commun n'y est pas désavoué.

Et le volant plus ou moins lourd de temporel dont elle subit la gouverne, est un fait de réalité qui n'a pas en soi à trouver remède, et dont seule l'extraterritorialité spirituelle à laquelle il donne corps, mérite une sanction. Le paradoxe de l'idée qui nous est venue là-dessus se trouvera mieux d'être reporté plus loin [3].

On doit partir pour notre visée de la remarque, jamais faite à notre connaissance, que Freud a engagé l'A. I. P. dans sa voie dix ans avant que, dans *Analyse du moi et psychologie des masses*, il se

1. « I know there is a boyish and perhaps romantic element too in this conception... » Lettre citée de Freud à Jones.

2. JONES, *Sigmund Freud*, 7, II, p. 173.

3. Les deux paragraphes précédents sont absents de la rédaction publiée dans *les Études philosophiques*, la version présente ayant été réservée à un tirage à part.

soit intéressé, à propos de l'Église et de l'Armée, aux mécanismes par où un groupe organique participe de la foule, exploration dont la partialité certaine se justifie de la découverte fondamentale de l'identification du *moi* de chaque individu à une même image idéale dont la personnalité du chef supporte le mirage. Découverte sensationnelle, d'anticiper de peu les organisations fascistes qui la rendirent patente.

Rendu plus tôt attentif à ces effets [1], Freud sans doute se fût interrogé sur le champ laissé à la dominance de la fonction du *boss* ou du caïd, dans une organisation qui, pour soutenir sa parole même, certes pouvait comme ses modèles s'équilibrer d'un recours au lien symbolique, c'est-à-dire d'une tradition, d'une discipline, mais non de façon équivalente, puisque tradition et discipline s'y donnaient pour objet de mettre en question leur principe, avec le rapport de l'homme à la parole.

En fait il ne s'agit là de rien de moins que du problème des relations du *moi* à la vérité. Car c'est à la structure du moi dans sa plus grande généralité que se réduit cet effet d'identification imaginaire (par quoi se mesure au passage la distance où s'en tiennent les usages désuets où la notion du moi est ravalée dans l'analyse). Et Freud nous fournit ici le ressort positif du moment de la conscience dont Hegel a déduit la structure dialectique comme phénomène de l'infatuation.

C'est pourquoi nous donnerons le nom de *Suffisance* au grade, au grade unique de la hiérarchie psychanalytique. Car contrairement à ce qu'un vain peuple s'imagine sur des apparences, cette hiérarchie n'a qu'un grade et c'est en ceci qu'elle est fondée à se dire démocratique, du moins à prendre ce terme au sens qu'il a dans la cité antique : où la démocratie ne connaît que des maîtres.

La Suffisance donc est en elle-même au delà de toute épreuve. Elle n'a à suffire à rien, puisqu'elle se suffit.

Pour se transmettre, faute de disposer de la loi du sang qui implique la génération, voire de celle de l'adoption qui suppose l'alliance, il lui reste la voie de la reproduction imaginaire qui par un mode de fac-similé analogue à l'impression, en permet,

1. La version publiée est différente à partir de ce paragraphe. Nous la joignons en annexe.

si l'on peut dire, le tirage à un certain nombre d'exemplaires, où l'unique se pluralise.

Ce mode de multiplication n'est pas sans trouver dans la situation des affinités favorables. Car n'oublions pas que l'entrée dans la communauté est soumise à la condition de la psychanalyse didactique, et il y a bien quelque raison pour que ce soit dans le cercle des didacticiens que la théorie qui fait de l'identification au *moi* de l'analyste la fin de l'analyse, ait vu le jour.

Mais dès lors que les Suffisances sont constituées en Société et que leur choix est cooptatif, la notion de classe s'impose et ne peut apparaître en celle où s'exerce leur choix qu'à l'envelopper de quelque opposition à la leur.

L'opposition de l'insuffisance, que suggère un pur formalisme, est insoutenable dialectiquement. La moindre assomption de la suffisance éjecte l'insuffisance de son champ, mais aussi bien la pensée de l'insuffisance comme d'une catégorie de l'être exclut-elle radicalement de toutes les autres la Suffisance. C'est l'une *ou* l'autre, incompatiblement.

Il nous faut une catégorie qui, sans impliquer l'indignité, indique qu'être hors de la suffisance, c'est là sa place, et qu'on se qualifie pour l'occuper à s'y tenir. Par où la dénomination de *Petits Souliers*, pour ceux qui s'y rangent, nous paraît bonne, car outre qu'elle fait image assez pour que dans une assemblée on les distingue aisément, elle les définit par ce maintien : ils sont toujours dans leurs petits souliers, et dans le fait qu'ils s'en arrangent, manifestent une suffisance voilée de son opposition à la Suffisance.

Entre la position ainsi marquée et la Suffisance, il reste pourtant un hiatus qu'aucune transition ne peut combler. Et l'échelon qui la simule dans la hiérarchie, n'est là que trompe-l'œil.

Car si peu qu'on y songe, on verra qu'il n'y a pas de Suffisance moindre ou plus grande. On suffit ou on ne suffit pas; c'est déjà vrai quand il s'agit de suffire à ceci ou à cela, mais combien plus quand il faut suffire à la suffisance. Ainsi la Suffisance ne peut être atteinte ni en fait, ni en droit, qu'on n'y soit déjà. Qu'on y arrive est pourtant une nécessité : et cela même nous livre la catégorie intermédiaire.

Mais c'est une catégorie qui demeurera vide. Elle ne saurait

en effet être remplie, mais seulement habitée : station où l'on joue parfois les nécessités, dont on peut dire même que dans l'ensemble on y fait le nécessaire, mais dont ces locutions mêmes trahissent l'irréductible limite à quoi est vouée son approche. C'est cette approximation que nous connoterons d'un indice en appelant ceux qui l'occupent : non pas les nécessaires, mais les *Bien-Nécessaires*.

A quoi les Bien-Nécessaires servent-ils dans l'organisation? A relever l'usage de la parole, dont, on le constate, nous n'avons pas encore parlé : c'est en effet que nous avons laissé de côté jusqu'ici ce paradoxe, difficile à concevoir d'une communauté dont la charge est de maintenir un certain discours, que dans ses classes fondamentales, Suffisances et Petits Souliers, le silence règne en maître, et que son temple repose sur deux colonnes taciturnes.

Que pourraient dire en effet les Petits Souliers? Poser des questions? Ils n'en font rien pour trois raisons dont deux qu'ils savent.

La première raison est qu'ils sont analysés et qu'un bon analysé ne pose pas de questions, — formule qu'il faut entendre au même niveau de péremptoire dont le proverbe : il n'y a pas de petites économies, clôt la réplique à une demande de comptes considérée comme importune dans un pastiche célèbre de Claudel.

La deuxième raison est qu'il est strictement impossible dans le langage en cours dans la communauté, de poser une question sensée, et qu'il faudrait avoir la honte bue du Huron ou le culot monstre de l'enfant pour qui le Roi est nu, pour en faire la remarque, seul sésame pourtant à permettre à un entretien de s'y ouvrir.

La troisième raison est inconnue aux Petits Souliers dans les conditions ordinaires et n'apparaîtra qu'au bout de notre propos.

Pour les Suffisances, qu'ont-elles à faire que de parler? Se suffisant, elles n'ont rien à se dire, et dans le silence des Petits Souliers elles n'ont personne à qui répondre.

C'est pourquoi il est laissé aux Bien-Nécessaires de faire appel de ce silence en le peuplant de leur discours. Ils ne s'en font pas faute, et d'autant moins que ce discours une fois mis en branle, rien ne peut guère l'entraver. Délié, comme nous l'avons dit, de sa

propre logique, ce qui s'y rencontre ne se heurte pas, ce qui s'y traverse ne s'offense pas, ce qui s'y exclut ne se tranche pas. Le oui y a avec le non une compatibilité qui n'est pas de balance, mais de superfétation. Autant dire que l'un ne va pas sans l'autre ou mieux, puisque cela va de soi, autant ne pas le dire.

Cette dialectique est de la veine de la prose du bourgeois gentilhomme, dialectique sans le savoir, mais qui répond à une aspiration, celle du prestidigitateur inquiet d'être applaudi d'avoir tiré du chapeau un lapin qu'il est le premier surpris d'y avoir trouvé. Il s'interroge *pourquoi* il a réussi son tour, et le cherchant dans les raisons à donner de la présence du lapin, il les trouve également propres à y répondre et il les laisse passer toutes, dans une indifférence née du pressentiment qu'elles ne touchent pas à ce qui l'intéresse qui est de savoir *en quoi* son tour est réussi.

Ainsi le discours Bien-Nécessaire ne suffit-il pas à rendre les questions superflues, mais il s'avère superflu à y suffire.

Ce superflu où se traduit l'en-deçà de la suffisance ne peut aller au fait de son défaut, si la Suffisance elle-même ne vient à lui répondre par le superflu de son excès.

C'est là la fonction des membres de l'organisation que nous appellerons des *Béatitudes*, empruntant ce nom aux sectes stoïque et épicurienne dont on sait qu'elles se donnaient pour fin d'atteindre à la satisfaction de la suffisance.

Les Béatitudes sont les porte-parole des Suffisances, et le fait de cette délégation vaut que nous revenions sur le silence des Suffisances, dont nous nous sommes tenus pour quittes un peu rapidement.

Les Suffisances, avons-nous dit sans insister, n'ont rien à se dire. Ceci mérite d'être motivé.

L'idéal de la suffisance dans les groupements qu'il ordonne n'est guère propice à la parole, mais il y porte une sujétion dont les effets sont uniformes [1]. Contrairement à ce qu'on imagine, dans l'identification collective c'est par fil individuel que les sujets sont informés; cette information n'est commune que parce qu'à la source elle est identique. Freud a mis l'accent sur le fait

1. C'est ce que l'*euphuïsme en usage* dans le milieu concernant ce qui le touche, désigne exquisement par : *le narcissisme des petites différences*.

qu'il s'agit de l'identité que porte en soi l'idéalisation narcissique, et nous permet ainsi de compléter d'un trait de schématisme l'image qui y fait fonction d'objet.

Mais l'on peut prévoir le mode de relation sur lequel va reposer un tel groupe, aux effets que produit l'identification narcissique dans le couple, jalousie fraternelle ou acrimonie conjugale. Dans la conquête du pouvoir, on a largement utilisé la *Schadenfreude* que satisfait chez l'opprimé l'identification au *Führer*. Dans une quête de savoir, un certain refus qui se mesure à l'être, au-delà de l'objet, sera le sentiment qui soudera le plus fortement la troupe : ce sentiment est connaissance, sous une forme pathétique, en lui l'on communie sans communiquer, et il s'appelle la haine.

Sans doute un *bon objet*, comme on s'exprime, peut-il être promu à ces fonctions d'assujettissement, mais cette image qui fait les chiens fidèles, rend les hommes tyranniques, — car c'est l'Éros dont Platon a montré la vraie figure dans le phasme qui étend ses ailes sur la cité détruite et dont s'affole l'âme traquée.

Pour ramener ce propos à ses proportions présentes, nous prendrons la main que tend à Freud Valéry quand parlant de ces « uniques » qui peuplent ce qu'il appelle les *professions délirantes* [1], il file la métaphore des deux électrons dont il entend l'édifiante musique bourdonner dans l'atome de leur unicité : l'un qui chante : « Il n'y a que moi, moi, moi », l'autre qui crie : « mais il y a un tel, un tel... et tel Autre ». Car, ajoute l'auteur, le nom change assez souvent.

C'est ainsi que les *number one* qui ici pullulent, s'avèrent à un regard expert être autant de numéros deux.

C'est dire que le godant dans lequel ils donneront comme tels et dont nous évoquions plus haut la bizarrerie, va se trouver ici porté à un degré d'exultation qui ne se fera pas plus convaincante d'être générale, mais où peut-être il s'éclairera de sa répercussion.

Que le numéro deux se réjouisse d'être impair, où cela va-t-il

1. Nous avons cité ce passage en entier dans notre thèse : *De la psychose paranoïaque dans ses rapports avec la personnalité*, Paris, Le François, 1932, aux p. 283 (n. 1), et 284. On voit que notre intérêt en ce sujet ne date pas de la dernière décade.

le mener dans cette réunion, — que nous pouvons sans abus ordonner en une rangée unique par la seule condition d'y lier à la queue leu leu chacun à un autre qui le précède?

Il saute aux yeux qu'il faut que le numéro trois descende comme Dieu de la machine pour engendrer l'alternance qui accouchera de l'impair, avant que celui-ci puisse exercer ses séductions sur le numéro deux.

Cette remarque montre déjà le nerf de l'affaire, mais on le verra mieux sous une forme développée.

Dans la série ainsi constituée, on peut dire en effet qu'une place impaire est occupée par la moitié des numéros deux, mais comme la série n'a pas de tête, puisqu'elle se ferme en couronne, rien ni personne ne peut désigner quelle est cette moitié, et donc les numéros deux, chacun pour soi et Dieu pour tous, sont en droit de se prétendre impairs, quoique chacun soit assuré que la moitié d'entre eux ne peut pas l'être. Mais est-ce forcément vrai? Non pas, car il suffit que la moitié *plus un* des numéros deux puisse se dire être de rang impair, pour que passée la borne (selon la forte expression de M. Fenouillard) il n'y ait plus de limites, et que tous les numéros deux, quel que soit celui dont on fasse partir la série, soient incontestablement pris dans l'impair dénombré.

On voit ici la fonction de l'*Un En Plus*, mais aussi qu'il faut qu'il soit un *Un Sans Plus*, car tout *Un Encore* serait *Un De Trop*, à faire retomber tous les numéros deux dans une présomption qui reste sans rémission pour se connaître comme sans remède.

Cet *Un En Plus* était déjà dans le nombre trois, condition préliminaire de la série où il s'est fait à nous mieux voir. Et ceci démontre que la joie du numéro deux de la Suffisance exige que sa dualité s'excède en cet *Un En Plus* : et que donc la Béatitude, à être l'excès de la Suffisance, a sa place en dehors d'elle.

Mais cet *Un En Plus* qu'est dès lors chacune des Béatitudes, ne pouvant être qu'un *Un Sans Plus*, elle est vouée par position au monologue. Et c'est pourquoi, au contraire des Suffisances qui n'ont rien à se dire, les Béatitudes *se parlent*, mais ce n'est pas pour s'en dire plus.

Car cet *Un En Plus* où le nombre trois se réunit, est assurément la médiation de la Parole, mais à se maintenir dans l'Autre dont

il devrait se détacher pour revenir au Même, il ne forme dans sa bouche que cette forme qui bouche : l'O d'un Oracle, que seul l'appétit des Bien-Nécessaires peut entamer jusqu'à en faire l'U d'un Verdict.

Mais les deux superfluités qui ici se conjuguent, par la connivence du défaut du Discours Inconsistant avec l'excès du Discours Immotivé, ne se répondent pas pour autant. Pas plus que jamais autant de billes qu'on y puisse poser, ne feront une passoire plus propre à servir la soupe.

C'est la raison pourquoi de l'énorme quantité d'expérience qui a traversé l'analyse (car ici l'on ne peut pas dire qu'on n'a rien tiré du bouc à traire), son enseignement n'a pu retenir presque rien en son tamis [1]. Observation dont quiconque a eu à en connaître, nous donnera, en son for intime, quittance, dût-il chercher contre notre diatribe le refuge dont une de ces natures que leur lâcheté enseigne autant qu'elle les conduit, lâchait un jour devant nous le fin mot en ces termes : « Il n'est pas de domaine où l'on *s'expose* plus totalement qu'à parler de l'analyse. »

Voici donc l'organisation qui contraint la Parole à cheminer entre deux murs de silence, pour y conclure les noces de la confusion avec l'arbitraire. Elle s'en accommode pour ses fonctions d'avancement : les Suffisances règlent l'entrée des Petits Souliers dans leur dehors, et les Béatitudes leur désignent ceux qui feront les Bien-nécessaires; en sens inverse, c'est à s'adresser aux Béatitudes que ceux-ci iront à la Suffisance, et les Suffisances leur répondront en tirant de leur sein des Béatitudes nouvelles.

Une observation attentive dénombrerait ici toutes les formes du tir indirect ou de ce cheminement appelé chicane, autant dire celles qui provoquent l'assaillant à jouer de l'invisibilité.

C'est bien là la faille du système comme moyen de tri des sujets, et celle-ci se conjoignant à l'insonorité qu'il oppose à la parole,

1. Pour ceux qui ne connaîtraient pas la métaphore du tamis tendu à la traite d'un bouc, cf. Kant, *Critique de la raison pure*, dans l'*Introduction à la logique transcendentale*, III : *De la division de la logique générale en analytique et dialectique*, édit. Meiner, 1952, p. 100. Freud la rappelle dans *Le cas Schreber*. Il n'est pas sans portée de constater qu'il l'a retenue au point précis où Kant soumet à sa critique la question : qu'est-ce que la vérité?

on ne s'étonnera pas de quelques résultats paradoxaux, dont nous ne signalerons que deux, l'un d'effet permanent, l'autre fait de cas singuliers.

1. Que les programmes qu'on y impose à l'enseignement magistral prennent essentiellement objet de ce que nous appellerons des *matières à fiction*, ne s'y trouvant de positif qu'un enseignement médical, qui à n'y être que doublure, fait avec l'enseignement public un double emploi dont on admire qu'il soit toléré;

2. Qu'une politique de silence tenace devant trouver sa voie vers la Béatitude, l'analphabétisme en son état congénital n'est pas sans espoir d'y réussir [1].

Mais il nous faut encore indiquer ce que la conjonction de ces deux effets peut produire à l'occasion, car nous y verrons la façon dont le système à s'y clore, trouve à s'y renforcer.

Il arriva qu'une Béatitude du type 2 se crut mise en demeure par les circonstances de faire ses preuves à un enseignement du type 1, dont la promotion devait lui être d'un grand lustre.

Ce fut une belle affaire. Certains crièrent à la licence, à la licence de psychologie, s'entend, dont, à leur dire, la Béatitude ici en cause n'aurait pas été capable de passer l'examen.

Mais les autres plus avisés surent faire leur profit de la grande leçon qui leur était ainsi offerte et où soudain ils pouvaient lire la Loi suprême, Loi non écrite, sur quoi l'association se fonde, — où chacun en son sein trouvera préparées son assiette intellectuelle et sa morale coutumière, — à quoi le long terme d'observation dont il a été l'objet devait avant tout le montrer apte, — et dont il entendra en lui aux moment graves le commandement simple et sûr : il ne faut pas troubler les Béatitudes.

Car telle est la raison, inconnue aux Petits Souliers, encore qu'ils la pressentent, de leur propre silence, et une nouvelle génération, d'en avoir vu se déchirer le voile, sortit de là trempée plus forte, et elle se resserra autour de celui qui la leur avait révélée.

Mais qui pense dans tout cela au sort des Béatitudes elles-mêmes ?

1. Il peut aussi y être porté pour ses mérites propres. Témoin l'inventeur de la technique de subodoration rapportée plus haut, à qui cette trouvaille valut d'être reçu parmi les Suffisances sans stage probatoire parmi les Bien-Nécessaires où il eût pourtant fait merveille, et d'être bientôt ravi au ciel des Béatitudes.

Imagine-t-on la disgrâce d'une Béatitude solitaire, quand elle vient à s'apercevoir que si les propos des Bien-Nécessaires sont superflus pour la plupart, ceux des Bienheureux sont malheureux pour l'ordinaire... et ce qu'en ce malheur peut devenir sa Béate Solitude? Sa Suffisance de justesse lui soufflera-t-elle qu'elle n'est elle-même qu'un Mal Nécessaire?

Ah! que les Petits Souliers soient préservés de cette angoisse! A tout le moins qu'on les prépare à ses dangers. Mais on y pare : nous qui, en tant que Béatitude, avons pendant des années, dans la cérémonie dite du Deuxième Petit Tour, pu ouïr de la bouche même des Petits Souliers le bienfait qu'ils avaient tiré de leur analyse personnelle, nous dirons ici le plus fréquent et le majeur à apparaître dans l'hommage qu'ils rendaient à leur didacticien; il tient en un mot : désintellectualisation.

Ah! comme ils se sentaient enfin libérés, les chers enfants, eux qui presque tous attribuaient leur engagement dans la psychiatrie aux tourments inassouvis de cette fichue année que le cycle des études françaises vous inflige dans la compagnie des idées! Non ce n'était pas cela, ils le savaient maintenant, qui les avait guidés : quel soulagement et quel profit d'en être quittes à si bon compte, car une fois cette erreur dissipée et remplacée par la conviction que ce prurit, c'était bien là en effet ce qu'on appelle de ce nom damné : l'intellectualisme, comme la voie est droite enfin, combien aisément la pensée trouve son chemin vers la nature, et les mouvements de nos viscères ne sont-ils pas là pour nous en assurer?

C'est ce qui fait qu'un bon élève analyste de cette espèce se distingue au premier coup d'œil pour quiconque une fois en a vu un : par cet air intérieur, et même postérieur, qui le montre comme appuyé sur le fœtus macéré de ses résistances.

Désintellectualisation, ce mot n'indique pas que quiconque en devienne bête pour autant : tout au contraire des craintes, voire des espoirs, vulgaires, l'analyse est bien incapable de rien changer en cette matière.

L'étude de l'intelligence dont la psychologie behaviouriste a cru pouvoir superposer le degré à la mesure de ce que l'animal sait englober dans la conduite du détour, nous a souvent paru pouvoir trouver avantage, du moins pour l'homme, d'une réfé-

rence plus large : et nommément de ce que nous appellerions la conduite de la trace.

Il n'est pas une fois où nous conduisions notre petit chien à sa promenade de nécessité, sans que nous frappe le profit qu'on pourrait tirer de ses démarches pour l'analyse des capacités qui font le succès de l'homme dans la société, aussi bien que de ces vertus où les anciens appliquaient leur méditation sous le chef du Moyen-de-Parvenir. Qu'au moins ici cette digression dissipe le malendendu dont nous aurions pu donner l'occasion à certains : de nous imputer la doctrine d'une discontinuité entre psychologie animale et psychologie humaine qui est bien loin de notre pensée.

Simplement nous avons voulu soutenir que pour opérer correctement en ces effets que l'analyse distingue chez l'homme comme symptômes, et qui, de se prolonger si directement dans son destin, voire sa vocation, semblent tomber avec eux sous la même coupe : celle du langage, il est préférable sans doute de ne pas rester complètement illettré, — ou plus modestement que toute erreur possible n'est pas à écarter de l'effort qu'on ferait pour s'y appliquer.

Mais sans doute d'autres nécessités l'emportent-elles, et le fardeau des Béatitudes, semblable à celui de l'homme blanc, ne saurait être à la portée du jugement d'un seul.

Nous l'avons entendu, et tous ont pu l'entendre, de la bouche d'une Suffisance en un moment fécond de l'institution psychanalytique en France : « Nous voulons, déclara-t-elle, cent psychanalystes médiocres. » En quoi ne s'affirmait pas la modestie d'un programme, mais la revendication, voire ambitieuse, de cette mutation de la qualité, que la forte pensée de Marx a montrée à jamais s'enraciner dans la quantité.

Et les statistiques publiées à ce jour montrent que l'entreprise surmontant superbement [1] tous les obstacles, est en passe d'un succès où elle bat ses propres normes.

Assurément nous sommes loin encore de ce qui est atteint hors de chez nous, et les quelque treize pages in-quarto sur deux

1. Ce fut le terme même employé par le docteur Ernest Jones et reproduit dans le journal officiel de l'Association psychanalytique anglophone : *superbly*, pour rendre hommage au succès de ladite entreprise (1966).

colonnes qui suffisent à peine à contenir la liste des psychanalystes de l'Association américaine, remettent à leur place les deux pages et demie où les praticiens de France et d'Angleterre trouvent à se loger.

Qu'on juge de la responsabilité qui incombe à la *diaspora* allemande qui a donné là-bas les cadres les plus hauts de la Béatitude, et ce que représente la charge qu'elle prend de tous ces dentistes, pour employer le terme empreint d'un paternalisme affectueux dont on use, pour désigner le *rank and file*, chez ces Béatitudes suprêmes.

Comme on comprend que ce soit parmi Elles que soit apparue la théorie du *moi autonome* [1], et comment ne pas admirer la force de ceux qui donnent son élan à la grande œuvre de désintellectualisation, qui s'étendant de proche en proche représente un de ces *challenges* parmi les plus féconds où une civilisation puisse affirmer sa force, ceux qu'elle se forge en elle-même? A y veiller, où trouvent-ils le temps, alors qu'à cours d'année ils se consacrent à abaisser les *mois* forts, à élever les *mois* faibles? — Sans doute pendant les mois sans r.

Assurément un État policé trouvera-t-il à la longue à redire au fait que des prébendes, à la mesure des investissements considérables que déplace une telle communauté, soient laissées à la discrétion d'un pouvoir spirituel dont nous avons noté l'extraterritorialité singulière.

Mais la solution serait aisée à obtenir : un petit territoire à la mesure des États philatéliques (Ellis Island pour fixer les idées) pourrait être cédé par un vote du Congrès des U.S.A. les plus intéressés en cette affaire, pour que l'I.P.A. y installe ses services avec ses Congrégations de l'Index, des Missions et de la Propagande, et les décrets qu'elle émettrait pour le monde entier, d'être datés et promulgués de ce territoire, rendraient la situation plus définie diplomatiquement : on saurait en outre clairement si la fonction du *moi autonome*, par exemple, est un article du symbole de la doctrine œcuménique, ou seulement un article à recommander pour le Noël des Petits Souliers.

Faisons halte ici pour finir sur une note roborative. Si nous

1. Cf. note p. 487 de l'annexe qui suit.

n'avons pas eu peur de montrer les forces de dissociation auxquelles est soumis l'héritage freudien, faisons état de la remarquable persistance dont l'institution psychanalytique a fait preuve.

Nous y aurons d'autant moins de mérite que nous ne trouvons nulle part de confirmation plus éclatante de la vertu que nous accordons au signifiant pur. Car dans l'usage que l'on y fait des concepts freudiens, comment ne pas voir que leur signification n'entre pour rien? Et pourtant ce n'est à rien d'autre qu'à leur présence qu'on peut attribuer le fait que l'association ne se soit pas encore rompue pour se disperser dans la confusion de Babel.

Ainsi la cohérence maintenue de ce grand corps nous fait-elle penser à l'imagination singulière que le génie de Poe propose à notre réflexion dans l'histoire extraordinaire du *Cas du M. Valdemar*.

C'est un homme qui, d'être resté sous l'hypnose pendant le temps de son agonie, se trouve trépasser sans que son cadavre cesse pour autant de se maintenir, sous l'action de l'hypnotiseur, non seulement dans une apparente immunité à la dissolution physique, mais dans la capacité de témoigner par la parole de son atroce état.

Telle métaphoriquement, dans son être collectif, l'association créée par Freud se survivrait, mais ici c'est la voix qui la soutient, qui vient d'un mort.

Certes Freud a-t-il été jusqu'à nous faire reconnaître l'Éros par où la vie trouve à prolonger sa jouissance dans le sursis de son pourrissement.

Dans un tel cas pourtant l'opération du réveil, menée avec les mots repris du Maître dans un retour à la vie de sa Parole, peut venir à se confondre avec les soins d'une sépulture décente.

(Pommersfelden-Guitrancourt, sept.-oct, 1956.)

# ANNEXE

La version publiée en son temps fut, à partir du paragraphe désigné en note de la page 485, rédigée en ces termes :

Rendu plus tôt plus attentif à ces effets, Freud se fût interrogé de plus près sur les voies particulières que la transmission de sa doctrine exigeait de l'institution qui devait l'assurer. La seule organisation d'une communauté ne lui eût pas paru garantir cette transmission contre l'insuffisance du *team* même des fidèles, dont quelques confidences qu'on atteste de lui montrent qu'il avait le sentiment amer [1].

L'affinité lui fût apparue dans sa racine, qui relie les simplifications toujours psychologisantes contre lesquelles l'expérience l'avertissait, à la fonction de méconnaissance, propre au *moi* de l'individu comme tel.

Il eût vu la pente qu'offrait à cette incidence la particularité de l'épreuve que cette communauté doit imposer à son seuil : nommément de la psychanalyse pour laquelle l'usage consacre le titre de didactique, et que le moindre fléchissement sur le sens de ce qu'elle recherche tourne en une expérience d'identification duelle.

Ce n'est pas nous ici qui portons un jugement; c'est dans les cercles des didacticiens que s'est avouée et se professe la théorie qui donne pour fin à l'analyse l'identification au *moi* de l'analyste.

Or à quelque degré qu'on suppose qu'un *moi* soit parvenu à s'égaler à la réalité dont il est censé prendre la mesure, la sujétion psychologique sur laquelle on aligne ainsi l'achèvement de l'expérience est, si l'on nous a bien lu, ce qu'il y a de plus contraire à la vérité qu'elle doit rendre patente : à savoir l'extranéité des effets inconscients, par quoi est rabattue la prétention à l'auto-

1. Cf. « So, haben Sie jetzt diese Bande gesehen? », dit à Binswanger à l'issue d'une des réunions hebdomadaires qui se tenaient chez lui au début de 1907. In *Ludwig Binswanger : Erinnerungen an Sigmund Freud.*

nomie dont le *moi* fait son idéal; rien aussi de plus contraire au bienfait qu'on attend de cette expérience : à savoir la restitution qui s'y opère pour le sujet du signifiant qui motive ces effets, procédant d'une médiation qui justement dénonce ce qui de la répétition se précipite dans le modèle.

Que la voie duelle ainsi choisie à l'opposé pour la visée de l'expérience, échoue à réaliser la normalisation dont elle pourrait se justifier au plus bas, c'est ce qui, nous l'avons dit, est reconnu pour ordinaire, mais sans qu'on en tire la leçon d'une maldonne dans les prémisses, content qu'on est d'en attribuer le résultat aux faiblesses répercutées dont l'accident n'est en effet que trop visible.

De toutes façons, le seul fait que les buts de la formation s'affirment en postulats psychologiques, introduit dans le groupement une forme d'autorité sans pareille dans toute la science : forme que le terme de suffisance seul permet de qualifier.

C'est en effet la dialectique hégélienne de l'infatuation qui seule rend compte du phénomène à la rigueur. Faute de quoi c'est à la satire, si la saveur n'en devait pas rebuter ceux qui ne sont pas intimes à ce milieu, qu'il faudrait recourir pour donner une juste idée de la façon dont on s'y fait valoir.

On ne peut ici que faire état de résultats apparents.

D'abord la curieuse position d'extraterritorialité scientifique par où nous avons amorcé nos remarques, et le ton de magistère dont les analystes la soutiennent dès qu'ils ont à répondre à l'intérêt que leur discipline suscite dans les domaines circonvoisins.

Si d'autre part les variations que nous avons montrées dans les approches théoriques de la psychanalyse, donnent l'impression extérieure d'une progression conquérante toujours à la frontière de champs nouveaux, il n'en est que plus frappant de constater combien est stationnaire ce qui s'articule d'enseignable à l'usage interne des analystes par rapport à l'énorme quantité d'expérience qui, si l'on peut dire, a passé par leurs mains.

Il en est résulté, tout à l'opposé des ouvertures dont, comme nous l'avons indiqué, Freud a formulé le projet universitaire, l'établissement d'une routine du programme théorique, dont on désignerait assez bien ce qu'il couvre par le terme forgé de *matières à fiction*.

Cependant dans la négligence où une méthode pourtant révolutionnante dans l'abord des phénomènes, a laissé la nosographie psychiatrique, on ne sait s'il faut plus s'étonner que son enseignement en ce domaine se borne à broder sur la symptomatologie classique, ou qu'elle en vienne ainsi à broder en doublure de l'enseignement officiel.

Pour peu enfin qu'on s'astreigne à suivre une littérature peu avenante il faut le dire, on y verra la part qu'y prend une ignorance en quoi nous n'entendons pas désigner la docte ignorance ou ignorance formée, mais l'ignorance crasse, celle dont l'épaisseur n'a jamais été même effleurée par le soc d'une critique de ses sources.

Ces phénomènes de stérilisation, bien plus patents encore de l'intérieur, ne peuvent être sans rapports avec les effets d'identification imaginaire dont Freud a révélé l'instance fondamentale dans les masses et dans les groupements. Le moins qu'on en puisse dire, c'est que ces effets ne sont pas favorables à la discussion, principe de tout progrès scientifique. L'identification à l'image qui donne au groupement son idéal, ici celle de la suffisance incarnée, fonde certes, comme Freud l'a montré en un schéma décisif, la communion du groupe, mais c'est précisément aux dépens de toute communication articulée. La tension hostile y est même constituante de la relation d'individu à individu. C'est là ce que l'euphuïsme, en usage dans le milieu, reconnaît tout à fait valablement sous le terme de *narcissisme des petites différences* : que nous traduirons en termes plus directs par : terreur conformiste.

Ceux à qui l'itinéraire de la *Phénoménologie de l'esprit* est familier, se retrouveront mieux à ce débucher, et s'étonneront moins de la patience qui semble ajourner dans ce milieu toute excursion interrogeante. Encore la retenue des mises en question ne s'arrête-t-elle pas aux impétrants, et ce n'est pas un novice qui prenait instruction de son courage quand il le motivait ainsi : « Il n'est pas de domaine où l'on *s'expose* soi-même plus totalement qu'à parler de l'analyse. »

Sans doute un *bon objet*, comme on s'exprime, peut-il présider à cet assujettissement collectif, mais cette image qui fait les chiens fidèles, rend les hommes tyranniques, car c'est l'Éros même dont

Platon nous montre le phasme déployé sur la cité détruite et dont s'affole l'âme traquée.

Aussi bien cette expérience vient-elle à susciter sa propre idéologie, mais sous la forme de la méconnaissance propre à la présomption du *moi* : en ressuscitant une théorie du *moi autonome*, chargée de toutes les pétitions de principe dont la psychologie avait sans attendre la psychanalyse fait justice, mais qui livre sans ambiguïté la figure des idéaux de ses promoteurs [1].

Assurément ce psychologisme analytique n'est pas sans rencontrer des résistances. L'intéressant, c'est qu'à les traiter comme telles, il se trouve favorisé par maints désarrois apparus dans les modes de vie d'aires culturelles importantes, pour autant que la demande s'y manifeste de *patterns* qu'il n'est pas inapte à fournir [2].

On trouve là le joint par où la psychanalyse s'infléchit vers un *behaviourisme*, toujours plus dominant dans ses « tendances actuelles ». Ce mouvement est supporté, on le voit, par des conditions sociologiques qui débordent la connaissance analytique comme telle. Ce qu'on ne peut manquer de dire ici, c'est que Freud, en prévoyant nommément cette collusion avec le *behaviourisme*, l'a dénoncée à l'avance comme la plus contraire à sa voie [3].

Quelle que doive être pour l'analyse l'issue de la singulière régie spirituelle où elle paraît ainsi s'engager, la responsabilité de ses tenants reste entière à l'endroit des sujets dont ils prennent la charge. Et c'est ici qu'on ne saurait que s'alarmer de certains idéaux qui semblent prévaloir dans leur formation : tel celui que dénonce suffisamment, de ce qu'il ait pris droit de cité, le terme de *désintellectualisation.*

Comme s'il n'était pas déjà redoutable que le succès de la profession analytique lui attirât tant d'adeptes incultes, convient-il de considérer comme un résultat majeur autant que bénéfique de l'ana-

1. On sait que c'est là la théorie à la mesure de quoi MM. H. Hartmann, E. Kris et R. Lœwenstein entendent réduire la pratique de l'analyse et « synchroniser » (c'est là leur terme) la pensée de Freud, sans doute un peu vacillante à leur goût, sinon à leur regard.

1966 : A cette aune se mesure l'accès à la société de New York.

2. Ce qui nous est demandé domine à ce point notre métier présent qu'il n'a plus rien à faire avec la psychanalyse (Propos à nous adressé par un psychanalyste, en clôture de notre récent séjour aux U.S.A., 1966).

3. Freud : *Ges. Werke*, XIV, pp. 78-79.

lyse didactique, que jusqu'à l'ombre d'une pensée soit proscrite de ceux-là qui n'auraient pas trop de toute la réflexion humaine pour parer aux intempestivités de toutes sortes auxquelles les exposent leurs meilleures intentions ?

Aussi bien le plan de produire, pour ce pays même, « cent psychanalystes médiocres », a-t-il été proféré en des circonstances notoires, et non pas comme le propos d'une modestie avisée, mais comme la promesse ambitieuse de ce passage de la quantité à la qualité que Marx a illustré. Les promoteurs de ce plan annoncent même aux derniers échos qu'on est en train d'y battre superbement ses propres normes.

Personne ne doute en effet de l'importance du nombre des travailleurs pour l'avancement d'une science. Encore faut-il que la discordance n'y éclate pas de toutes parts sur le sens à accorder à l'expérience qui la fonde. C'est, nous l'avons dit, la situation de la psychanalyse.

Au moins cette situation nous paraîtra-t-elle en ceci exemplaire qu'elle apporte une preuve de plus à la prééminence que nous accordons, à partir de la découverte freudienne, dans la structure de la relation intersubjective, au signifiant.

A mesure en effet que la communauté analytique laisse plus se dissiper l'inspiration de Freud, quoi, sinon la lettre de sa doctrine, la ferait-il encore tenir en un corps ?

# *L'instance de la lettre dans l'inconscient ou la raison depuis Freud*

*Des enfants au maillot*

O cités de la mer, je vois chez vous vos citoyens, hommes et femmes, les bras et les jambes étroitement ligotés dans de solides liens par des gens qui n'entendront point votre langage et vous ne pourrez exhaler qu'entre vous, par des plaintes larmoyantes, des lamentations et des soupirs, vos douleurs et vos regrets de la liberté perdue. Car ceux-là qui vous ligotent ne comprendront pas votre langue, non plus que vous ne les comprendrez. (*Carnets* de Léonard DE VINCI [1].)

Si le thème de ce volume 3 de *La Psychanalyse* [2] me commandait cette contribution, je dois cette déférence à ce qui va s'y découvrir, de l'introduire en la situant entre l'écrit et la parole : elle sera à mi-chemin.

L'écrit se distingue en effet par une prévalence du *texte*, au sens qu'on va voir prendre ici à ce facteur du discours, — ce qui y permet ce resserrement qui à mon gré ne doit laisser au lecteur d'autre sortie que son entrée, que je préfère difficile. Ce ne sera donc pas ici un écrit à mon sens.

La propriété que j'accorde à nourrir mes leçons de séminaire d'un apport à chaque fois inédit, m'a empêché jusqu'à ce jour d'en donner un tel texte, sinon pour l'une d'entre elles, quelconque au reste dans leur suite, et à quoi il ne vaut ici de se reporter que pour l'échelle de leur topique.

Car l'urgence où je prends maintenant prétexte de laisser là cette visée, ne fait que recouvrir la difficulté qu'à la soutenir à l'échelle où je dois ici présenter mon enseignement, elle ne passe

1. Codice Atlantico 145. r. a., trad. Louise Servicen, Gallimard, t. II, p. 400.
2. *Psychanalyse et sciences de l'homme.*

trop loin de la parole, dont les mesures différentes sont essentielles à l'effet de formation que je cherche.

C'est pourquoi j'ai pris ce biais d'un entretien qui me fut demandé à cet instant par le groupe de philosophie de la Fédération des étudiants ès lettres [1], pour y prendre l'accommodation propice à mon exposé : sa généralité nécessaire trouvant à s'accorder au caractère extraordinaire de leur audience, mais son objet unique rencontrant la connivence de leur qualification commune, la littéraire, à quoi mon titre fait hommage.

Comment oublier en effet que Freud a maintenu constamment et jusqu'à sa fin l'exigence première de cette qualification pour la formation des analystes, et qu'il a désigné dans l'*universitas litterarum* de toujours le lieu idéal pour son institution [2]?

Ainsi le recours au mouvement restitué à chaud de ce discours, marquait-il de surcroît, par ceux à qui je le destine, ceux à qui il ne s'adresse pas.

Je veux dire : personne de ceux qui, pour quelque fin que ce soit dans la psychanalyse, tolèrent que leur discipline se prévale de quelque fausse identité.

Vice d'habitude et tel en son effet mental que la vraie même puisse y paraître un alibi parmi les autres, dont on espère au moins que le redoublement raffiné n'échappe pas aux plus subtils.

C'est ainsi qu'on observe avec curiosité le virage qui s'amorce concernant la symbolisation et le langage dans l'*Int. J. Psychoanal.*, à grands renforts de doigts humides remuant les folios de Sapir et de Jespersen. Ces exercices sont encore novices, mais c'est surtout le ton qui n'y est pas. Un certain sérieux fait sourire à rentrer dans le véridique.

Et comment même un psychanalyste d'aujourd'hui ne s'y sentirait-il pas venu, à toucher à la parole, quand son expérience en reçoit son instrument, son cadre, son matériel et jusqu'au bruit de fond de ses incertitudes?

1. Le topo eut lieu le 9 mai 1957 à l'amphithéâtre Descartes à la Sorbonne et la discussion s'en poursuivit devant des pots.

2. *Die Frage der Laienanalyse*, *G. W.*, XIV, pp. 281-283.

## I. *Le sens de la lettre.*

Notre titre fait entendre qu'au-delà de cette parole, c'est toute la structure du langage que l'expérience psychanalytique découvre dans l'inconscient. Mettant dès l'abord l'esprit prévenu en alerte, de ce qu'il peut avoir à revenir sur l'idée que l'inconscient n'est que le siège des instincts.

Mais cette lettre comment faut-il la prendre ici? Tout uniment, à la lettre.

Nous désignons par lettre ce support matériel que le discours concret emprunte au langage.

Cette simple définition suppose que le langage ne se confond pas avec les diverses fonctions somatiques et psychiques qui le desservent chez le sujet parlant.

Pour la raison première que le langage avec sa structure préexiste à l'entrée qu'y fait chaque sujet à un moment de son développement mental.

Notons que les aphasies, causées par des lésions purement anatomiques des appareils cérébraux qui donnent à ces fonctions leur centre mental, s'avèrent dans leur ensemble répartir leurs déficits selon les deux versants de l'effet signifiant de ce que nous appelons ici la lettre, dans la création de la signification [1]. Indication qui s'éclairera de ce qui va suivre.

Le sujet aussi bien, s'il peut paraître serf du langage, l'est plus encore d'un discours dans le mouvement universel duquel sa place est déjà inscrite à sa naissance, ne serait-ce que sous la forme de son nom propre.

La référence à l'expérience de la communauté comme à la

1. Cet aspect, très suggestif à renverser la perspective de la « fonction psychologique » qui obscurcit tout en cette matière, apparaît lumineux dans l'analyse purement linguistique des deux grandes formes de l'aphasie qu'a pu ordonner l'un des chefs de la linguistique moderne, Roman Jakobson. Cf. au plus accessible de ses ouvrages, *Fundamentals of Language* (avec Morris Halle), Mouton and Co, 'S-Gravenhage, les chapitres I à IV de la Deuxième Partie ainsi que dans le recueil de traductions qu'on doit aux soins de Nicolas Ruwet, paru aux Éditions de Minuit sous le titre : *Essais linguistiques*.

substance de ce discours, ne résout rien. Car cette expérience prend sa dimension essentielle dans la tradition qu'instaure ce discours. Cette tradition, bien avant que le drame historique ne s'y inscrive, fonde les structures élémentaires de la culture. Et ces structures mêmes révèlent une ordination des échanges qui, fût-elle inconsciente, est inconcevable hors des permutations qu'autorise le langage.

D'où résulte qu'à la dualité ethnographique de la nature et de la culture, est en passe de se substituer une conception ternaire — nature, société et culture — de la condition humaine, dont il se pourrait bien que le dernier terme se réduisît au langage, soit à ce qui distingue essentiellement la société humaine des sociétés naturelles.

Mais nous ne prendrons ici ni parti ni départ, laissant à leur ténèbres les relations originelles du signifiant et du travail. Nous contentant, pour nous acquitter d'une pointe avec la fonction générale de la *praxis* dans la genèse de l'histoire, de relever que la société même qui aurait restauré dans son droit politique avec le privilège des producteurs, la hiérarchie causatoire des rapports de production aux superstructures idéologiques, n'a pour autant pas enfanté un espéranto dont les relations au réel socialiste eussent mis dès la racine hors de débat toute possibilité de formalisme littéraire [1].

Nous ne nous fierons quant à nous qu'aux seules prémisses, qui ont vu se confirmer leur prix de ce que le langage y a effectivement conquis dans l'expérience son statut d'objet scientifique.

Car c'est là le fait par quoi la linguistique [2] se présente en position pilote dans ce domaine autour de quoi un reclassement des sciences signale, comme il est de règle, une révolution de la connais-

1. On se souviendra que la discussion concernant la nécessité de l'avènement d'un nouveau langage dans la société communiste a réellement eu lieu, et que Staline, pour le soulagement de ceux qui faisaient confiance à sa philosophie, l'a tranchée en ces termes : le langage n'est pas une superstructure.

2. La linguistique, disons-nous, c'est-à-dire l'étude des langues existantes dans leur structure et dans les lois qui s'y révèlent, — ce qui laisse en dehors la théorie des codes abstraits improprement portée à la rubrique de la théorie de la communication, la théorie, de constitution physicienne, dite de l'information, voire toute sémiologie plus ou moins hypothétiquement généralisée.

sance : les nécessités de la communication seules nous le faisant inscrire au chapiteau de ce volume sous le titre de « sciences de l'homme », malgré la confusion qui peut trouver à s'y couvrir.

Pour pointer l'émergence de la discipline linguistique, nous dirons qu'elle tient, comme c'est le cas de toute science au sens moderne, dans le moment constituant d'un algorithme qui la fonde. Cet algorithme est le suivant :

$$\frac{S}{s}$$

qui se lit : signifiant sur signifié, le sur répondant à la barre qui en sépare les deux étapes.

Le signe écrit ainsi, mérite d'être attribué à Ferdinand de Saussure, bien qu'il ne se réduise strictement à cette forme en aucun des nombreux schémas sous lesquels il apparaît dans l'impression des leçons diverses des trois cours des années 1906-07, 1908-09, 1910-11, que la piété d'un groupe de ses disciples a réunies sous le titre de *Cours de linguistique générale* : publication primordiale à transmettre un enseignement digne de ce nom, c'est-à-dire qu'on ne peut arrêter que sur son propre mouvement.

C'est pourquoi il est légitime qu'on lui rende hommage de la formalisation $\frac{S}{s}$ où se caractérise dans la diversité des écoles l'étape moderne de la linguistique.

La thématique de cette science est dès lors en effet suspendue à la position primordiale du signifiant et du signifié, comme d'ordres distincts et séparés initialement par une barrière résistante à la signification.

C'est là ce qui rendra possible une étude exacte des liaisons propres au signifiant et de l'ampleur de leur fonction dans la genèse du signifié.

Car cette distinction primordiale va bien au-delà du débat concernant l'arbitraire du signe, tel qu'il s'est élaboré depuis la réflexion antique, voire de l'impasse dès la même époque éprouvée qui s'oppose à la correspondance bi-univoque du mot à la chose, fût-ce dans l'acte de la nomination. Ceci à l'envers des apparences qu'en donne le rôle imputé à l'index pointant un objet dans l'apprentissage par le sujet *infans* de sa langue maternelle ou

dans l'emploi des méthodes scolaires dites concrètes pour l'étude des langues étrangères.

Dans cette voie les choses ne peuvent aller plus loin que de démontrer [1] qu'il n'est aucune signification qui se soutienne sinon du renvoi à une autre signification : touchant à l'extrême la remarque qu'il n'y a pas de langue existante, pour laquelle se pose la question de son insuffisance à couvrir le champ du signifié, étant un effet de son existence de langue qu'elle y réponde à tous les besoins. Allons-nous serrer dans le langage la constitution de l'objet, nous n'y pourrons que constater qu'elle ne se rencontre qu'au niveau du concept, bien différent d'aucun nominatif, et que la *chose*, à se réduire bien évidemment au nom, se brise en le double rayon divergent de la cause où elle a pris abri en notre langue et du rien à qui elle a fait abandon de sa robe latine *(rem)*.

Ces considérations, si existantes qu'elles soient pour le philosophe, nous détournent du lieu d'où le langage nous interroge sur sa nature. Et l'on échouera à en soutenir la question, tant qu'on ne se sera pas dépris de l'illusion que le signifiant répond à la fonction de représenter le signifié, disons mieux : que le signifiant ait à répondre de son existence au titre de quelque signification que ce soit.

Car même à se réduire à cette dernière formule, l'hérésie est la même. C'est elle qui conduit le logico-positivisme à la quête du sens du sens, du *meaning of meaning* comme on en dénomme, dans la langue où ses fervents s'ébrouent, l'objectif. D'où l'on constate que le texte le plus chargé de sens se résout à cette analyse en d'insignifiantes bagatelles, seuls y résistant les algorithmes mathématiques qui sont eux, comme de juste, sans aucun sens [2].

1. Cf. le *De magistro* de saint Augustin, dont j'ai commenté le chapitre « De significatione locutionis » à mon séminaire le 23 juin 1954.

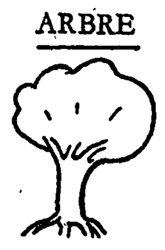
2. Ainsi M. Richards, auteur précisément d'un ouvrage sur les procédés appropriés à cet objectif, nous en montre dans un autre l'application. Il choisit pour cela une page de Mong-Tsé, Mencius pour les Jésuites : *Mencius on the mind*, ça s'appelle vu l'objet du morceau. Les garanties apportées à la pureté de l'expérience ne le cèdent en rien au luxe de ses approches. Et le lettré expert dans le Canon traditionnel où s'insère le texte, est rencontré sur le site même de Pékin où l'essoreuse en démonstration a été transportée sans regarder aux frais.

Mais nous ne le serons pas moins, et pour moins cher, transportés, à voir s'opérer la transformation d'un bronze qui rend un son de cloche au moindre frôlement de la

Reste que l'algorithme $\frac{S}{s}$, si nous n'en pouvions retirer que la notion du parallélisme de ses termes supérieur et inférieur, chacun pris seulement dans sa globalité, demeurait le signe énigmatique d'un mystère total. Ce qui bien entendu n'est pas le cas.

Pour saisir sa fonction je commencerai par produire l'illustration fautive par quoi l'on introduit classiquement son usage. La voici :

ARBRE



où l'on voit quelle faveur elle ouvre à la direction précédemment indiquée pour erronée.

Je lui en substituai pour mes auditeurs une autre, qui ne pouvait être tenue pour plus correcte que d'attiger dans la dimension incongrue à quoi le psychanalyste n'a pas encore tout à fait renoncé, dans le sentiment justifié que son conformisme n'a de prix qu'à partir d'elle. Voici cette autre :

HOMMES DAMES

où l'on voit que, sans beaucoup étendre la portée du signifiant intéressé dans l'expérience, soit en redoublant seulement l'espèce

pensée, en une sorte de serpillère à nettoyer le tableau noir du psychologisme anglais le plus consternant. Non sans bien vite, hélas! l'identifier à la propre méninge de l'auteur, seul reste à subsister de son objet et de lui-même après l'exhaustion accomplie du sens de l'un, et du bon sens de l'autre.

nominale par la seule juxtaposition de deux termes dont le sens complémentaire paraît devoir s'en consolider, la surprise se produit d'une précipitation du sens inattendue : dans l'image de deux portes jumelles qui symbolisent avec l'isoloir offert à l'homme occidental pour satisfaire à ses besoins naturels hors de sa maison, l'impératif qu'il semble partager avec la grande majorité des communautés primitives et qui soumet sa vie publique aux lois de la ségrégation urinaire.

Ceci n'est pas seulement pour sidérer par un coup bas le débat nominaliste, mais pour montrer comment le signifiant entre en fait dans le signifié; à savoir sous une forme qui, pour n'être pas immatérielle, pose la question de sa place dans la réalité. Car à devoir s'approcher des petites plaques émaillées qui le supportent, le regard clignotant d'un myope serait peut-être justifié à questionner si c'est bien là qu'il faut voir le signifiant, dont le signifié dans ce cas recevrait de la double et solennelle procession de la nef supérieure les honneurs derniers.

Mais nul exemple construit ne saurait égaler le relief qui se rencontre dans le vécu de la vérité. Par quoi je n'ai pas lieu d'être mécontent d'avoir forgé celui-ci : puisqu'il a réveillé chez la personne la plus digne de ma foi ce souvenir de son enfance qui, heureusement ainsi venu à ma portée, se place au mieux ici.

Un train arrive en gare. Un petit garçon et une petite fille, le frère et la sœur, dans un compartiment sont assis l'un en face de l'autre du côté où la vitre donnant sur l'extérieur laisse se dérouler la vue des bâtiments du quai le long duquel le train stoppe : « Tiens, dit le frère, on est à Dames! — Imbécile! répond la sœur, tu ne vois pas qu'on est à Hommes. »

Outre en effet que les rails dans cette histoire matérialisent la barre de l'algorithme saussurien sous une forme bien faite pour suggérer que sa résistance puisse être autre que dialectique, il faudrait, c'est bien l'image qui convient, n'avoir pas les yeux en face des trous pour s'y embrouiller sur la place respective du signifiant et du signifié, et ne pas suivre de quel centre rayonnant le premier vient à refléter sa lumière dans la ténèbre des significations inachevées.

Car il va porter la Dissension, seulement animale et vouée à l'oubli des brumes naturelles, à la puissance sans mesure, impla-

cable aux familles et harcelantes aux dieux, de la guerre idéologique. Hommes et Dames seront dès lors pour ces enfants deux patries vers quoi leurs âmes chacune tireront d'une aile divergente, et sur lesquelles il leur sera d'autant plus impossible de pactiser qu'étant en vérité la même, aucun ne saurait céder sur la précellence de l'une sans attenter à la gloire de l'autre.

Arrêtons-nous là. On dirait l'histoire de France. Plus humaine, comme de juste, à s'évoquer ici que celle d'Angleterre, vouée à culbuter du Gros au Petit Bout de l'œuf du Doyen Swift.

Reste à concevoir quel marchepied et quel couloir l'S du signifiant, visible ici dans les pluriels dont il centre ses accueils au-delà de la vitre, doit franchir pour porter ses coudes aux canalisations par où, comme l'air chaud et l'air froid, l'indignation et le mépris viennent à souffler en deçà.

Une chose est certaine, c'est que cet accès en tout cas ne doit comporter aucune signification, si l'algorithme $\frac{S}{s}$ avec sa barre lui convient. Car l'algorithme, en tant qu'il n'est lui-même que pure fonction du signifiant, ne peut révéler qu'une structure de signifiant à ce transfert.

Or la structure du signifiant est, comme on le dit communément du langage, qu'il soit articulé.

Ceci veut dire que ses unités, d'où qu'on parte pour dessiner leurs empiétements réciproques et leurs englobements croissants, sont soumises à la double condition de se réduire à des éléments différentiels derniers et de les composer selon les lois d'un ordre fermé.

Ces éléments, découverte décisive de la linguistique, sont les *phonèmes* où il ne faut chercher aucune constance *phonétique* dans la variabilité modulatoire où s'applique ce terme, mais le système synchronique des couplages différentiels, nécessaires au discernement des vocables dans une langue donnée. Par quoi l'on voit qu'un élément essentiel dans la parole elle-même était prédestiné à se couler dans les caractères mobiles qui, Didots ou Garamonds se pressant dans les bas-de-casse, présentifient valablement ce que nous appelons la lettre, à savoir la structure essentiellement localisée du signifiant.

Avec la seconde propriété du signifiant de se composer selon

les lois d'un ordre fermé, s'affirme la nécessité du substrat topologique dont le terme de chaîne signifiante dont j'use d'ordinaire donne une approximation : anneaux dont le collier se scelle dans l'anneau d'un autre collier fait d'anneaux.

Telles sont les conditions de structure qui déterminent — comme grammaire — l'ordre des empiétements constituants du signifiant jusqu'à l'unité immédiatement supérieure à la phrase, — comme lexique, l'ordre des englobements constituants du signifiant jusqu'à la locution verbale.

Il est aisé dans les limites où s'arrêtent ces deux entreprises d'appréhension de l'usage d'une langue, de s'apercevoir que seules les corrélations du signifiant au signifiant y donnent l'étalon de toute recherche de signification, comme le marque la notion d'*emploi* d'un taxième ou d'un sémantème, laquelle renvoie à des contextes du degré juste supérieur aux unités intéressées.

Mais ce n'est pas parce que les entreprises de la grammaire et du lexique s'épuisent à une certaine limite qu'il faut penser que la signification règne au-delà sans partage. Ce serait une erreur.

Car le signifiant de sa nature anticipe toujours sur le sens en déployant en quelque sorte au devant de lui sa dimension. Comme il se voit au niveau de la phrase quand elle s'interrompt avant le terme significatif : Jamais je ne..., Toujours est-il..., Peut-être encore... Elle n'en fait pas moins sens, et d'autant plus oppressant qu'il se suffit à se faire attendre [1].

Mais le phénomène n'est pas différent, qui du seul recul d'un *mais* la faisant apparaître, belle comme la Sulamite, honnête autant que la rosière, pare et prépare la négresse pour les noces et la pauvresse pour l'encan.

D'où l'on peut dire que c'est dans la chaîne du signifiant que le sens *insiste*, mais qu'aucun des éléments de la chaîne ne *consiste* dans la signification dont il est capable au moment même.

La notion d'un glissement incessant du signifié sous le signifiant s'impose donc, — que F. de Saussure illustre d'une image qui ressemble aux deux sinuosités des Eaux supérieures et inférieures

1. Ce en quoi l'hallucination verbale, à revêtir cette forme, parfois nous ouvre une porte de communication, jusqu'ici manquée d'être inaperçue, avec la structure freudienne de la psychose (Séminaire de l'année 1955-56).

dans les miniatures des manuscrits de la Genèse. Double flux où le repère semble mince des fines raies de pluie qu'y dessinent les pointillés verticaux censés y limiter des segments de correspondance.

Toute l'expérience va là contre, qui m'a fait parler, à un moment donné de mon séminaire sur les psychoses, des « points de capiton » requis par ce schéma pour rendre compte de la dominance de la lettre dans la transformation dramatique que le dialogue peut opérer dans le sujet [1].

Mais la linéarité que F. de Saussure tient pour constituante de la chaîne du discours, conformément à son émission par une seule voix et à l'horizontale où elle s'inscrit dans notre écriture, si elle est nécessaire en effet, n'est pas suffisante. Elle ne s'impose à la chaîne du discours que dans la direction où elle est orientée dans le temps, y étant même prise comme facteur signifiant dans toutes les langues où : [Pierre bat Paul] renverse son temps à inverser ses termes.

Mais il suffit d'écouter la poésie, ce qui sans doute était le cas de F. de Saussure [2], pour que s'y fasse entendre une polyphonie et que tout discours s'avère s'aligner sur les plusieurs portées d'une partition.

Nulle chaîne signifiante en effet qui ne soutienne comme appendu à la ponctuation de chacune de ses unités tout ce qui s'articule de contextes attestés, à la verticale, si l'on peut dire, de ce point.

C'est ainsi que pour reprendre notre mot : arbre, non plus dans son isolation nominale, mais au terme d'une de ces ponctuations, nous verrons que ce n'est pas seulement à la faveur du fait que le mot barre est son anagramme, qu'il franchit celle de l'algorithme saussurien.

1. Nous l'avons fait le 6 juin 1956 sur l'exemple de la première scène d'*Athalie*, dont nous avouons qu'une allusion jetée comme en passant dans le *New Statesman and Nation* par un critique *high brow* à la « haute putasserie » des héroïnes de Racine, n'y fut pas étrangère, en nous incitant à renoncer à la référence aux drames sauvages de Shakespeare, devenue compulsionnelle dans les milieux analytiques où elle joue le rôle de la savonnette à vilain du philistinisme.

2. La publication par Jean Starobinski, dans *le Mercure de France* de février 1964, des notes laissées par Ferdinand de Saussure sur les anagrammes et leur usage hypogrammatique, depuis les vers saturniens jusques aux textes de Cicéron, nous donne l'assurance dont nous manquions alors (1966).

Car décomposé dans le double spectre de ses voyelles et de ses consonnes, il appelle avec le robre et le platane les significations dont il se charge sous notre flore, de force et de majesté. Drainant tous les contextes symboliques où il est pris dans l'hébreu de la Bible, il dresse sur une butte sans frondaison l'ombre de la croix. Puis se réduit à l'Y majuscule du signe de la dichotomie qui, sans l'image historiant l'armorial, ne devrait rien à l'arbre, tout généalogique qu'il se dise. Arbre circulatoire, arbre de vie du cervelet, arbre de Saturne ou de Diane, cristaux précipités en un arbre conducteur de la foudre, est-ce votre figure qui trace notre destin dans l'écaille passée au feu de la tortue, ou votre éclair qui fait surgir d'une innombrable nuit cette lente mutation de l'être dans l' "Εν Πάντα du langage :

*Non ! dit l'Arbre, il dit : Non ! dans l'étincellement*
*De sa tête superbe*

vers que nous tenons pour aussi légitimes à être entendus dans les harmoniques de l'arbre que leur revers :

*Que la tempête traite universellement*
*Comme elle fait une herbe.*

Car cette strophe moderne s'ordonne selon la même loi du parallélisme du signifiant, dont le concert régit la primitive geste slave et la poésie chinoise la plus raffinée.

Comme il se voit dans le commun mode de l'étant où sont choisis l'arbre et l'herbe, pour qu'y adviennent les signes de contradiction du : dire « Non ! » et du : traiter comme, et qu'à travers le contraste catégorique du particularisme de la *superbe* à *l'universellement* de sa réduction, s'achève dans la condensation de la tête et de la tempête l'indiscernable étincellement de l'instant éternel.

Mais tout ce signifiant, dira-t-on, ne peut opérer qu'à être présent dans le sujet. C'est bien à quoi je satisfais en supposant qu'il est passé à l'étage du signifié.

Car ce qui importe ce n'est pas que le sujet en cache peu ou prou. (HOMMES et DAMES seraient-ils écrits dans une langue inconnue du petit garçon et de la petite fille que leur querelle n'en serait que plus exclusivement querelle de mots, mais non moins prête pour autant à se charger de signification.)

Ce que cette structure de la chaîne signifiante découvre, c'est la possibilité que j'ai, justement dans la mesure où sa langue m'est commune avec d'autre sujets, c'est-à-dire où cette langue existe, de m'en servir pour signifier *tout autre chose* que ce qu'elle dit. Fonction plus digne d'être soulignée dans la parole que celle de déguiser la pensée (le plus souvent indéfinissable) du sujet : à savoir celle d'indiquer la place de ce sujet dans la recherche du vrai.

Il me suffit en effet de planter mon arbre dans la locution : grimper à l'arbre, voire de projeter sur lui l'éclairage narquois qu'un contexte de description donne au mot : arborer, pour ne pas me laisser emprisonner dans un quelconque *communiqué* des faits, si officiel soit-il, et, si je sais la vérité, la faire entendre malgré toutes les censures *entre les lignes* par le seul signifiant que peuvent constituer mes acrobaties à travers les branches de l'arbre, provocantes jusqu'au burlesque ou seulement sensibles à un œil exercé, selon que je veux être entendu de la foule ou de quelques-uns.

La fonction proprement signifiante qui se dépeint ainsi dans le langage, a un nom. Ce nom, nous l'avons appris dans notre grammaire enfantine à la page finale où l'ombre de Quintilien, reléguée en un fantôme de chapitre pour faire entendre d'ultimes considérations sur le style, semblait précipiter sa voix sous la menace du crochet.

C'est parmi les figures de style ou tropes, d'où nous vient le verbe : trouver, que ce nom se trouve en effet. Ce nom, c'est la *métonymie*.

Dont nous retiendrons seulement l'exemple qui en était donné : trente voiles. Car l'inquiétude qu'il provoquait en nous de ce que le mot bateau qui s'y cache, semblât y dédoubler sa présence d'avoir pu, au ressassement même de cet exemple, emprunter son sens figuré, — voilait moins ces illustres voiles que la définition qu'elles étaient censées illustrer.

La partie prise pour le tout, nous disions-nous en effet, si la chose est à prendre au réel, ne nous laisse guère d'idée de ce qu'il faut entendre de l'importance de la flotte que ces trente voiles pourtant sont censées évaluer : qu'un navire n'ait qu'une voile est en effet le cas le moins commun.

A quoi se voit que la connexion du navire et de la voile n'est pas ailleurs que dans le signifiant, et que c'est dans le *mot à mot* de cette connexion que s'appuie la métonymie [1].

Nous en désignerons le premier versant du champ effectif que le signifiant constitue, pour que le sens y prenne place.

Disons l'autre. C'est la *métaphore*. Et tout de suite allons à l'illustrer : le dictionnaire Quillet m'a paru propre à en fournir un échantillon qui ne fût pas suspect d'être sélectionné, et je n'en cherchai pas plus loin la farce que le vers bien connu de Victor Hugo :

*Sa gerbe n'était pas avare ni haineuse...*

sous l'aspect duquel je présentai la métaphore au temps venu de mon séminaire sur les psychoses.

Disons que la poésie moderne et l'école surréaliste nous ont fait faire ici un grand pas, en démontrant que toute conjonction de deux signifiants serait équivalente pour constituer une métaphore, si la condition du plus grand disparate des images signifiées

1. Nous rendons hommage ici à ce que nous devons en cette formulation à M. Roman Jakobson, nous entendons à ses travaux où un psychanalyste trouve à tout instant à structurer son expérience, et qui rendent superflues les « communications personnelles » dont nous pouvons faire état autant que quiconque.

On reconnaît en effet dans cette forme oblique d'allégeance le style de ce couple immortel : Rosencrantz et Guildenstern, dont le dépareillage est impossible, fût-ce par l'imperfection de leur destin, car il dure par le même procédé que le couteau de Jeannot, et pour la raison même dont Goethe louait Shakespeare d'en avoir présenté le personnage en leur doublet : ils sont à eux seuls la *Gesellschaft* tout entière, la Société tout court (*Wilhelm Meisters Lehrjahre*, Éd. Trunz, Christian Wegner Verlag, Hamburg, V, 5, p. 299) (a), j'entends l'I. P. A.

Qu'on sache gré dans ce contexte à l'auteur des « Some remarks on the role of speech in psycho-analytic technique » (*I. J. P.*, nov.-déc. 1956, XXXVII, 6, p. 467), d'avoir pris soin de souligner qu'elles sont « basées sur » un travail de 1952. On s'explique ainsi en effet que rien n'y soit assimilé des travaux parus depuis et que l'auteur pourtant n'ignore pas puisqu'il me cite comme leur éditeur (*sic*. Je sais ce que veut dire editor).

(a) Il faudrait distiller tout le passage de Gœthe : *Dieses leise Auftreten, dieses Schmiegen und Biegen, dies Jasagen, Streicheln und Schmeicheln, diese Behendigkeit, dies Schwänzein, diese Allheit und Leerheit, diese rechtliche Schurkerei, diese Unfähigkeit, wie kann sie durch einen Menschen ausgedruckt werden? Es sollten ihrer wenigstens ein Dutzend sein, wenn man sie haben könnte; denn sie bloss in Gesellschaft etwas, sie sind die Gesellschaft...*

n'était exigée pour la production de l'étincelle poétique, autrement dit pour que la création métaphorique ait lieu.

Certes cette position radicale se fonde sur une expérience dite de l'écriture automatique, qui n'aurait pas été tentée sans l'assurance que ses pionniers prenaient de la découverte freudienne. Mais elle reste marquée de confusion parce que la doctrine en est fausse.

L'étincelle créatrice de la métaphore ne jaillit pas de la mise en présence de deux images, c'est-à-dire de deux signifiants également actualisés. Elle jaillit entre deux signifiants dont l'un s'est substitué à l'autre en prenant sa place dans la chaîne signifiante, le signifiant occulté restant présent de sa connexion (métonymique) au reste de la chaîne.

*Un mot pour un autre*, telle est la formule de la métaphore, et si vous êtes poète, vous produirez, à vous en faire un jeu, un jet continu, voire un tissu éblouissant de métaphores. N'en obtenant en outre l'effet d'ébriété du dialogue que Jean Tardieu a composé sous ce titre, que de la démonstration qui s'y opère de la superfluité radicale de toute signification pour une représentation parfaitement convaincante de la comédie bourgeoise.

Dans le vers de Hugo, il est manifeste qu'il ne jaillit pas la moindre lumière de l'attestation qu'une gerbe ne soit pas avare ni haineuse, pour la raison qu'il n'est pas question qu'elle ait le mérite plus que le démérite de ces attributs, l'un et l'autre étant avec elle propriétés de Booz qui les exerce à disposer d'elle, sans lui faire part de ses sentiments.

Si sa gerbe renvoie à Booz, comme c'est bien le cas pourtant, c'est de se substituer à lui dans la chaîne signifiante, à la place même qui l'attendait d'être exhaussée d'un degré par le déblaiement de l'avarice et de la haine. Mais dès lors c'est de Booz que la gerbe a fait cette place nette, rejeté qu'il est maintenant dans les ténèbres du dehors où l'avarice et la haine l'hébergent dans le creux de leur négation.

Mais une fois que *sa* gerbe a ainsi usurpé sa place, Booz ne saurait y revenir, le mince fil du petit *sa* qui l'y rattache y étant un obstacle de plus, à lier ce retour d'un titre de possession qui le retiendrait au sein de l'avarice et de la haine. Sa générosité affirmée se voit réduite à *moins que rien* par la munificence de la gerbe qui, d'être

prise à la nature, ne connaît pas notre réserve et nos rejets, et même dans son accumulation reste prodigue pour notre aune.

Mais si dans cette profusion le donateur a disparu avec le don, c'est pour resurgir dans ce qui entoure la figure où il s'est annihilé. Car c'est le rayonnement de la fécondité, — qui annonce la surprise que célèbre le poème, à savoir la promesse que le vieillard va recevoir dans un contexte sacré de son avènement à la paternité.

C'est donc entre le signifiant du nom propre d'un homme et celui qui l'abolit métaphoriquement, que se produit l'étincelle poétique, ici d'autant plus efficace à réaliser la signification de la paternité qu'elle reproduit l'événement mythique où Freud a reconstruit le cheminement, dans l'inconscient de tout homme, du mystère paternel.

La métaphore moderne n'a pas une autre structure. Par quoi cette jaculation :

*L'amour est un caillou riant dans le soleil,*

recrée l'amour dans une dimension que j'ai pu dire me paraître tenable, contre son glissement toujours imminent dans le mirage d'un altruisme narcissique.

On voit que la métaphore se place au point précis où le sens se produit dans le non-sens, c'est-à-dire à ce passage dont Freud a découvert que, franchi à rebours, il donne lieu à ce mot qui en français est « le mot » par excellence, le mot qui n'y a pas d'autre patronage que le signifiant de l'esprit [1], et où se touche que c'est sa destinée même que l'homme met au défi par la dérision du signifiant.

Mais pour y revenir d'ici, que trouve l'homme dans la métonymie, si ce doit être plus que le pouvoir de tourner les obstacles de la censure sociale ? Cette forme qui donne son champ à la vérité dans son oppression, ne manifeste-t-elle pas quelque servitude inhérente à sa présentation ?

On lira avec profit le livre où Léo Strauss, de la terre classique

1. C'est bien l'équivalent du terme allemand du *Witz* dont Freud a marqué la visée de son 3e ouvrage fondamental sur l'inconscient. La difficulté bien plus grande de trouver cet équivalent en anglais, est instructive : le *wit*, alourdi de la discussion qui va de Davenant et de Hobbes à Pope et à Addison, y laissant ses vertus essentielles à l'*humour* qui est autre chose. Reste le *pun*, trop étroit pourtant.

à offrir son asile à ceux qui ont choisi la liberté, médite sur les rapports de l'art d'écrire à la persécution [1]. En y serrant au plus près la sorte de connaturalité qui noue cet art à cette condition, il laisse apercevoir ce quelque chose qui impose ici sa forme, dans l'effet de la vérité sur le désir.

Mais ne sentons-nous pas depuis un moment que d'avoir suivi les chemins de la lettre pour rejoindre la vérité freudienne, nous brûlons, son feu prenant de partout.

Certes la lettre tue, dit-on, quand l'esprit vivifie. Nous n'en disconvenons pas, ayant eu à saluer quelque part ici une noble victime de l'erreur de chercher dans la lettre, mais nous demandons aussi comment sans la lettre l'esprit vivrait. Les prétentions de l'esprit pourtant demeureraient irréductibles, si la lettre n'avait fait la preuve qu'elle produit tous ses effets de vérité dans l'homme, sans que l'esprit ait le moins du monde à s'en mêler.

Cette révélation, c'est à Freud qu'elle s'est faite, et sa découverte, il l'a appelée l'inconscient.

## II. *La lettre dans l'inconscient.*

L'œuvre complète de Freud nous présente une page sur trois de références philologiques, une page sur deux d'inférences logiques, partout une appréhension dialectique de l'expérience, l'analytique langagière y renforçant encore ses proportions à mesure que l'inconscient y est plus directement intéressé.

C'est ainsi que dans *la Science des rêves*, il ne s'agit à toutes les pages que de ce que nous appelons la lettre du discours, dans sa texture, dans ses emplois, dans son immanence à la matière en cause. Car cet ouvrage ouvre avec l'œuvre sa route royale à l'inconscient. Et nous en sommes avertis par Freud, dont la confidence surprise quand il lance ce livre vers nous aux premiers jours de ce siècle [2], ne fait que confirmer ce qu'il a proclamé jusqu'au bout : dans ce va-tout de son message est le tout de sa découverte.

1. *Persecution and the art of Writing*, by Léo Strauss, The free Press, Glencoë, Illinois.

2. Cf. la correspondance, nommément les nº 107 et 119, des lettres choisies par ses éditeurs.

La première clause articulée dès le chapitre liminaire, parce que l'exposé n'en peut souffrir le retard, c'est que le rêve est un rébus. Et Freud de stipuler qu'il faut l'entendre comme j'ai dit d'abord, à la lettre. Ce qui tient à l'instance dans le rêve de cette même structure littérante (autrement dit phonématique) où s'articule et s'analyse le signifiant dans le discours. Telles les figures hors nature du bateau sur le toit ou de l'homme à tête de virgule expressément évoquées par Freud, les images du rêve ne sont à retenir que pour leur valeur de signifiant, c'est-à-dire pour ce qu'elles permettent d'épeler du « proverbe » proposé par le rébus du rêve. Cette structure de langage qui rend possible l'opération de la lecture, est au principe de la *signifiance du rêve*, de la *Traumdeutung*.

Freud exemplifie de toutes les manières que cette valeur de signifiant de l'image n'a rien à faire avec sa signification, mettant en jeu les hiéroglyphes de l'Égypte où il serait bouffon de déduire de la fréquence du vautour qui est un *aleph* ou du poussin qui est un *vau* à signaler une forme du verbe être et les pluriels, que le texte intéresse si peu que ce soit ces spécimens ornithologiques. Freud trouve à se repérer à certains emplois du signifiant dans cette écriture, qui sont effacés dans la nôtre, tel l'emploi de déterminatif, ajoutant l'exposant d'une figure catégorique à la figuration littérale d'un terme verbal, mais c'est pour mieux nous ramener au fait que nous sommes dans l'écriture où même le prétendu « idéogramme » est une lettre.

Mais il n'est pas besoin de la confusion courante sur ce terme pour que dans l'esprit du psychanalyste qui n'a aucune formation linguistique, le préjugé prévale d'un symbolisme qui se dérive de l'analogie naturelle, voire de l'image coaptative de l'instinct. Tellement que, hors de l'école française qui y pare, c'est sur la ligne : voir dans le marc de café n'est pas lire dans les hiéroglyphes, qu'il me faut rappeler à ses principes une technique dont rien ne saurait justifier les voies hors la visée de l'inconscient.

Il faut dire que ceci n'est reçu qu'avec peine et que le vice mental dénoncé plus haut jouit d'une telle faveur qu'on peut s'attendre à ce que le psychanalyste d'aujourd'hui admette qu'il décode, avant que de se résoudre à faire avec Freud les stations nécessaires (tournez à la statue de Champollion, dit le guide)

pour comprendre qu'il déchiffre : ce qui s'en distingue par le fait qu'un cryptogramme n'a toutes ses dimensions que lorsque c'est celui d'une langue perdue.

Faire ces stations, ce n'est pourtant que continuer dans la *Traumdeutung*.

L'*Entstellung*, traduite : transposition, où Freud montre la précondition générale de la fonction du rêve, c'est ce que nous avons désigné plus haut avec Saussure comme le glissement du signifié sous le signifiant, toujours en action (inconsciente, remarquons-le) dans le discours.

Mais les deux versants de l'incidence du signifiant sur le signifié s'y retrouvent.

La *Verdichtung*, condensation, c'est la structure de surimposition des signifiants où prend son champ la métaphore, et dont le nom pour condenser en lui-même la *Dichtung* indique la connaturalité du mécanisme à la poésie, jusqu'au point où il enveloppe la fonction proprement traditionnelle de celle-ci.

La *Verschiebung* ou déplacement, c'est plus près du terme allemand ce virement de la signification que la métonymie démontre et qui, dès son apparition dans Freud, est présenté comme le moyen de l'inconscient le plus propre à déjouer la censure.

Qu'est-ce qui distingue ces deux mécanismes, qui jouent dans le travail du rêve, *Traumarbeit*, un rôle privilégié, de leur homologue fonction dans le discours ? — Rien, sinon une condition imposée au matériel signifiant, dite *Rücksicht auf Darstellbarkeit* qu'il faut traduire par : égard aux moyens de la mise en scène (la traduction par : rôle de la possibilité de figuration étant ici par trop approximative). Mais cette condition constitue une limitation qui s'exerce à l'intérieur du système de l'écriture, loin qu'elle le dissolve en une sémiologie figurative où il rejoindrait les phénomènes de l'expression naturelle. On pourrait probablement éclairer par là les problèmes de certains modes de pictographie, qu'on n'est pas autorisé, du seul fait qu'ils aient été abandonnés comme imparfaits dans l'écriture, à considérer comme des stades évolutifs. Disons que le rêve est semblable à ce jeu de salon où l'on doit, sur la sellette, donner à deviner aux spectateurs un énoncé connu ou sa variante par le seul moyen d'une mise en scène muette. Que le rêve dispose de la parole n'y change rien, vu

que pour l'inconscient elle n'est qu'un élément de mise en scène comme les autres. C'est justement quand le jeu et aussi bien le rêve se heurteront au manque de matériel taxiématique pour représenter les articulations logiques de la causalité, de la contradiction, de l'hypothèse, etc., qu'ils feront la preuve que l'un et l'autre ils sont affaire d'écriture et non de pantomime. Les procédés subtils que le rêve s'avère employer pour représenter néanmoins ces articulations logiques, de façon beaucoup moins artificielle que le jeu n'y pare d'ordinaire, sont dans Freud l'objet d'une étude spéciale où se confirme une fois de plus que le travail du rêve suit les lois du signifiant.

Le reste de l'élaboration est désigné par Freud comme secondaire, ce qui prend sa valeur de ce dont il s'agit : fantasmes ou rêves diurnes, *Tagtraum* pour employer le terme dont Freud préfère se servir pour les situer dans leur fonction d'accomplissement du désir (*Wunscherfüllung*). Leur trait distinctif, étant donné que ces fantasmes peuvent rester inconscients, est bien leur signification. Or de ceux-ci Freud nous dit que leur place dans le rêve est ou bien d'y être repris à titre d'éléments signifiants pour l'énoncé de la pensée inconsciente (*Traumgedanke*), — ou bien de servir à l'élaboration secondaire ici en question, c'est-à-dire à une fonction, dit-il, qu'il n'y a pas lieu de distinguer de la pensée vigile (*von unserem wachen Denken nicht zu unterscheiden*). On ne peut donner une meilleure idée des effets de cette fonction que de la comparer à des plaques de badigeon, qui de ci de là reportées au pochoir, tendraient à faire rentrer dans l'apparence d'un tableau à sujets les clichés plutôt rébarbatifs en eux-mêmes du rébus ou des hiéroglyphes.

Je m'excuse de paraître épeler moi-même le texte de Freud; ce n'est pas seulement pour montrer ce que l'on gagne à simplement n'y pas retrancher. C'est pour pouvoir situer sur des repères premiers, fondamentaux et jamais révoqués ce qui s'est passé dans la psychanalyse.

Dès l'origine on a méconnu le rôle constituant du signifiant dans le statut que Freud fixait à l'inconscient d'emblée et sous les modes formels les plus précis.

Ceci pour une double raison, dont la moins aperçue naturellement est que cette formalisation ne suffisait pas à elle seule à faire

reconnaître l'instance du signifiant, car elle était, à la parution de la *Traumdeutung*, très en avance sur les formalisations de la linguistique auxquelles on pourrait sans doute démontrer qu'elle a, par son seul pesant de vérité, frayé la voie.

La seconde raison n'est après tout que l'envers de la première, car si les psychanalystes furent exclusivement fascinés par les significations relevées dans l'inconscient, c'est qu'elles tiraient leur attrait le plus secret de la dialectique qui semblait leur être immanente.

J'ai montré pour mon séminaire que c'est dans la nécessité de redresser les effets toujours s'accélérant de cette partialité que se comprennent les virements apparents, ou pour mieux dire les coups de barre, que Freud, à travers son soin premier d'assurer la survie de sa découverte avec les premiers remaniements qu'elle imposait aux connaissances, a cru devoir donner en cours de route à sa doctrine.

Car dans le cas où il était, je le répète, de n'avoir rien qui répondant à son objet fût au même niveau de maturation scientifique, — du moins n'a-t-il pas failli à maintenir cet objet à la mesure de sa dignité ontologique.

Le reste fut l'affaire des dieux et a couru de telle sorte que l'analyse prend aujourd'hui ses repères dans ces formes imaginaires que je viens de montrer comme dessinées en réserve sur le texte qu'elles mutilent, — et que c'est sur elles que la visée de l'analyste s'accommode : les mêlant dans l'interprétation du rêve à la libération visionnaire de la volière hiéroglyphique, et cherchant plus généralement le contrôle de l'exhaustion de l'analyse dans une sorte de *scanning* [1] de ces formes où qu'elles apparaissent, dans l'idée qu'elles sont les témoins de l'exhaustion des régressions autant que du remodelage de la « relation d'objet » où le sujet est censé se typifier [2].

La technique qui se réclame de telles positions, peut être fertile en effets divers, fort difficiles à critiquer derrière l'égide théra-

1. On sait que c'est le procédé par où une recherche s'assure de son résultat par l'exploration mécanique de l'extension entière du champ de son objet.

2. La typologie, de ne se référer qu'au développement de l'organisme, méconnaît la structure où le sujet est pris respectivement dans le fantasme, dans la pulsion, dans la sublimation, — structure dont j'élabore la théorie (1966).

peutique. Mais une critique interne peut se dégager d'une discordance flagrante entre le mode opératoire dont cette technique s'autorise — à savoir la règle analytique dont tous les instruments, à partir de la « libre association », se justifient de la conception de l'inconscient de son inventeur —, et la méconnaissance complète qui y règne de cette conception de l'inconscient. Ce dont ses tenants les plus tranchants croient être quittes d'une pirouette : la règle analytique doit être observée d'autant plus religieusement qu'elle n'est que le fruit d'un heureux hasard. Autrement dit, Freud n'a jamais bien su ce qu'il faisait.

Le retour au texte de Freud montre au contraire la cohérence absolue de sa technique à sa découverte, en même temps qu'elle permet de placer ses procédés à leur rang.

C'est pourquoi toute rectification de la psychanalyse impose de revenir à la vérité de cette découverte, impossible à obscurcir dans son moment originel.

Car dans l'analyse du rêve, Freud n'entend pas nous donner autre chose que les lois de l'inconscient dans leur extension la plus générale. Une des raisons pour lesquelles le rêve y était le plus propice, c'est justement, Freud nous le dit, qu'il ne révèle pas moins ces lois chez le sujet normal que chez le névrosé.

Mais dans un cas comme dans l'autre, l'efficience de l'inconscient ne s'arrête pas au réveil. L'expérience psychanalytique n'est pas autre chose que d'établir que l'inconscient ne laisse aucune de nos actions hors de son champ. Sa présence dans l'ordre psychologique, autrement dit dans les fonctions de relation de l'individu, mérite pourtant d'être précisée : elle n'est nullement coextensive à cet ordre, car nous savons que, si la motivation inconsciente se manifeste aussi bien dans des effets psychiques conscients que dans des effets psychiques inconscients, inversement c'est un rappel élémentaire que de faire remarquer qu'un grand nombre d'effets psychiques que le terme d'inconscient, au titre d'exclure le caractère de la conscience, désigne légitimement, n'en sont pas moins sans aucun rapport de leur nature avec l'inconscient au sens freudien. Ce n'est donc que par un abus de terme que l'on confond psychique et inconscient en ce sens, et qu'on qualifie ainsi de psychique un effet de l'inconscient sur le somatique par exemple.

Il s'agit donc de définir la topique de cet inconscient. Je dis que c'est celle-là même que définit l'algorithme :

$$\frac{S}{s}$$

Ce qu'il nous a permis de développer de l'incidence du signifiant sur le signifié, s'accommode de sa transformation en :

$$f(S)\frac{I}{s}$$

C'est de la coprésence non seulement des éléments de la chaîne signifiante horizontale, mais de ses attenances verticales, dans le signifié, que nous avons montré les effets, répartis selon deux structures fondamentales dans la métonymie et dans la métaphore. Nous pouvons les symboliser par :

$$f(S \ldots S')\,S \cong S(-)\,s \qquad ,$$

soit la structure métonymique, indiquant que c'est la connexion du signifiant au signifiant, qui permet l'élision par quoi le signifiant installe le manque de l'être dans la relation d'objet, en se servant de la valeur de renvoi de la signification pour l'investir du désir visant ce manque qu'il supporte. Le signe — placé entre ( ) manifestant ici le maintien de la barre —, qui dans l'algorithme premier marque l'irréductibilité où se constitue dans les rapports du signifiant au signifié, la résistance de la signification [1].

Voici maintenant :

$$f\left(\frac{S'}{S}\right)S \cong S(+)\,s \qquad ,$$

la structure métaphorique, indiquant que c'est dans la substitution du signifiant au signifiant que se produit un effet de signification qui est de poésie ou de création, autrement dit d'avènement de la signification en question [2]. Le signe + placé entre ( ) manifestant ici le franchissement de la barre — et la valeur constituante de ce franchissement pour l'émergence de la signification.

Ce franchissement exprime la condition de passage du signi-

1. Le signe $\cong$ désigne la congruence.

2. S' désignant dans le contexte le terme productif de l'effet signifiant (ou signifiance), on voit que ce terme est latent dans la métonymie, patent dans la métaphore.

fiant dans le signifié dont j'ai marqué plus haut le moment en le confondant provisoirement avec la place du sujet.

C'est la fonction du sujet, ainsi introduite, à laquelle il faut maintenant nous arrêter, parce qu'elle est au point crucial de notre problème.

*Je pense, donc je suis (cogito ergo sum)*, n'est pas seulement la formule où se constitue, avec l'apogée historique d'une réflexion sur les conditions de la science, la liaison à la transparence du sujet transcendantal de son affirmation existentielle.

Peut-être ne suis-je qu'objet et mécanisme (et donc rien de plus que phénomène), mais assurément en tant que je le pense, je suis — absolument. Sans doute les philosophes avaient apporté là d'importantes corrections, et nommément que dans cela qui pense *(cogitans)*, je ne fais jamais que me constituer en objet *(cogitatum)*. Il reste qu'à travers cette épuration extrême du sujet transcendantal, ma liaison existentielle à son projet semble irréfutable, au moins sous la forme de son actualité, et que :

« *cogito ergo sum* » *ubi cogito, ibi sum*,

surmonte l'objection.

Bien entendu ceci me limite à n'être là dans mon être que dans la mesure où je pense que je suis dans ma pensée; dans quelle mesure je le pense vraiment, ceci ne regarde que moi, et, si je le dis, n'intéresse personne [1].

L'éluder pourtant sous le prétexte de ses semblants philosophiques, est simplement faire preuve d'inhibition. Car la notion de sujet est indispensable au maniement d'une science comme la stratégie au sens moderne, dont les calculs excluent tout « subjectivisme ».

C'est aussi s'interdire l'accès à ce qu'on peut appeler l'univers de Freud, comme on dit l'univers de Copernic. C'est bien en effet à la révolution dite copernicienne que Freud lui-même comparait sa découverte, soulignant qu'il y allait une fois de plus de la place que l'homme s'assigne au centre d'un univers.

La place que j'occupe comme sujet de signifiant est-elle, par

1. Tout autrement en est-il si, posant par exemple une question comme : « Pourquoi des philosophes ? », je me fais plus candide que nature, puisque je pose non seulement la question que les philosophes se posent depuis toujours, mais celle à quoi peut-être ils s'intéressent le plus.

rapport à celle que j'occupe comme sujet du signifié, concentrique ou excentrique? Voilà la question.

Il ne s'agit pas de savoir si je parle de moi de façon conforme à ce que je suis, mais si, quand j'en parle, je suis le même que celui dont je parle. Et il n'y a ici aucun inconvénient à faire intervenir le terme de pensée. Car Freud désigne de ce terme les éléments en jeu dans l'inconscient; c'est-à-dire dans les mécanismes signifiants que je viens d'y reconnaître.

Il n'en reste pas moins que le *cogito* philosophique est au foyer de ce mirage qui rend l'homme moderne si sûr d'être soi dans ses incertitudes sur lui-même, voire à travers la méfiance qu'il a pu apprendre dès longtemps à pratiquer quant aux pièges de l'amour-propre.

Aussi bien si, retournant contre la nostalgie qu'elle sert, l'arme de la métonymie, je me refuse à chercher aucun sens au-delà de la tautologie, et si, au nom de « la guerre est la guerre » et « un sou est un sou », je me décide à n'être que ce que je suis, comment ici me détacher de cette évidence que je suis dans cet acte même?

Non moins qu'à me porter à l'autre pôle, métaphorique, de la quête signifiante et me vouer à devenir ce que je suis, à venir à l'être, — je ne puis douter qu'à m'y perdre même, j'y suis.

Or c'est sur ces points mêmes, où l'évidence va être subvertie par l'empirique, que gît le tour de la conversion freudienne.

Ce jeu signifiant de la métonymie et de la métaphore, jusque et y compris sa pointe active qui clavette mon désir sur un refus du signifiant ou sur un manque de l'être et noue mon sort à la question de mon destin, ce jeu se joue, jusqu'à ce que la partie soit levée, dans son inexorable finesse, là où je ne suis pas parce que je ne peux pas m'y situer.

C'est-à-dire que c'est peu de ces mots dont j'ai pu interloquer un instant mes auditeurs : je pense où je ne suis pas, donc je suis où je ne pense pas. Mots qui à toute oreille suspendue rendent sensible dans quelle ambiguïté de furet fuit sous nos prises l'anneau du sens sur la ficelle verbale.

Ce qu'il faut dire, c'est : je ne suis pas, là où je suis le jouet de ma pensée; je pense à ce que je suis, là où je ne pense pas penser.

Ce mystère à deux faces rejoint ce fait que la vérité ne s'évoque que dans cette dimension d'alibi par où tout « réalisme » dans la

création prend sa vertu de la métonymie, comme cet autre que le sens ne livre son accès qu'au double coude de la métaphore, quand on a leur clef unique : le S et le *s* de l'algorithme saussurien ne sont pas dans le même plan, et l'homme se leurrait à se croire placé dans leur commun axe qui n'est nulle part.

Ceci du moins jusqu'à ce que Freud en ait fait la découverte. Car si ce que Freud a découvert n'est pas cela même, ce n'est rien.

Les contenus de l'inconscient ne nous livrent en leur décevante ambiguïté nulle réalité plus consistante dans le sujet que l'immédiat; c'est de la vérité qu'ils prennent leur vertu, et dans la dimension de l'être : *Kern unseres Wesen*, les termes sont dans Freud.

Le mécanisme à double détente de la métaphore est celui-là même où se détermine le symptôme au sens analytique. Entre le signifiant énigmatique du trauma sexuel et le terme à quoi il vient se substituer dans une chaîne signifiante actuelle, passe l'étincelle, qui fixe dans un symptôme, — métaphore où la chair ou bien la fonction sont prises comme élément signifiant, — la signification inaccessible au sujet conscient où il peut se résoudre.

Et les énigmes que propose le désir à toute « philosophie naturelle », sa frénésie mimant le gouffre de l'infini, la collusion intime où il enveloppe le plaisir de savoir et celui de dominer avec la jouissance, ne tiennent à nul autre dérèglement de l'instinct qu'à sa prise dans les rails, — éternellement tendus vers le *désir d'autre chose* —, de la métonymie. D'où sa fixation « perverse » au même point de suspension de la chaîne signifiante où le souvenir-écran s'immobilise, où l'image fascinante du fétiche se statufie.

Nul autre moyen de concevoir l'indestructibilité du désir inconscient, — quand il n'est pas de besoin qui, à se voir interdire son assouvissement, ne s'étiole, au cas extrême par la consomption de l'organisme lui-même. C'est dans une mémoire, comparable à ce qu'on dénomme de ce nom dans nos modernes machines-à-penser (fondées sur une réalisation électronique de la composition signifiante), que gît cette chaîne qui *insiste* à se reproduire dans le transfert, et qui est celle d'un désir mort.

C'est la vérité de ce que ce désir a été dans son histoire, que le sujet crie par son symptôme, comme le Christ a dit qu'eussent fait les pierres si les enfants d'Israël ne leur avaient prêté leur voix.

C'est aussi pourquoi la psychanalyse seule permet de différencier, dans la mémoire, la fonction de la remémoration. Enracinée dans le signifiant, elle résout, par l'ascendant de l'histoire dans l'homme, les apories platoniciennes de la réminiscence.

Il suffit de lire les *Trois essais sur la sexualité*, recouverts pour la foule par tant de gloses pseudo-biologiques, pour constater que Freud fait dériver toute accession à l'objet, d'une dialectique du retour.

Parti ainsi du νόστος hölderlinien, c'est à la répétition kierkegardienne que Freud en viendra moins de vingt ans plus tard, c'est-à-dire que sa pensée, de s'être soumise à son origine aux seules humbles mais inflexibles conséquences de la *talking cure*, n'a jamais pu se déprendre des vivantes servitudes qui, du principe royal du Logos, l'ont conduit à repenser les mortelles antinomies empédocléennes.

Et comment concevoir autrement que sur cette « autre scène » dont il parle comme du lieu du rêve, son recours d'homme scientifique à un *Deus ex machina* moins dérisoire de ce qu'ici soit dévoilé au spectateur que la machine régit le régisseur lui-même ? Figure obscène et féroce du père primordial, inépuisable à se rédimer dans l'éternel aveuglement d'Œdipe, comment penser, sinon qu'il dût courber la tête sous la force d'un témoignage qui dépassait ses préjugés, qu'un savant du XIXe siècle ait tenu plus qu'à tout dans son œuvre à ce *Totem et tabou*, devant lequel les ethnologues d'aujourd'hui s'inclinent comme devant la croissance d'un mythe authentique ?

Aussi bien est-ce aux mêmes nécessités que le mythe, que répond cette impérieuse prolifération de créations symboliques particulières, où se motivent jusque dans leurs détails les compulsions du névrosé, comme ce qu'on appelle les théories sexuelles de l'enfant.

C'est ainsi que pour vous placer au point précis où se déroule actuellement dans mon séminaire mon commentaire de Freud, le petit Hans, à cinq ans laissé en plan par les carences de son entourage symbolique, devant l'énigme soudain actualisée pour lui de son sexe et de son existence, développe, sous la direction de Freud et de son père son disciple, autour du cristal signifiant de sa phobie, sous une forme mythique, toutes les permutations possibles d'un nombre limité de signifiants.

Opération où se démontre que même au niveau individuel, la solution de l'impossible est apportée à l'homme par l'exhaustion de toutes les formes possibles d'impossibilités rencontrées dans la mise en équation signifiante de la solution. Démonstration saisissante à éclairer le labyrinthe d'une observation dont on ne s'est servi jusqu'à présent que pour en extraire des matériaux de démolition. A faire saisir aussi que dans la coextensivité du développement du symptôme et de sa résolution curative, s'avère la nature de la névrose : phobique, hystérique ou obsessionnelle, la névrose est une question que l'être pose pour le sujet « de là où il était avant que le sujet vînt au monde » (cette subordonnée est la propre phrase dont se sert Freud expliquant au petit Hans le complexe d'Œdipe).

Il s'agit ici de cet être qui n'apparaît que l'éclair d'un instant dans le vide du verbe être, et j'ai dit qu'il pose sa question pour le sujet. Qu'est-ce à dire? Il ne la pose pas *devant* le sujet puisque le sujet ne peut venir à la place où il la pose, mais il la pose *à la place* du sujet, c'est-à-dire qu'à cette place il pose la question *avec* le sujet, comme on pose un problème *avec* une plume et comme l'homme d'Aristote pensait *avec* son âme.

C'est ainsi [1] que Freud a fait rentrer le moi dans sa doctrine, en le définissant par les résistances qui lui sont propres. Qu'elles soient de nature imaginaire au sens des leurres coaptatifs, que l'éthologie nous démontre dans les conduites animales de la parade et du combat, c'est ce que je me suis employé à faire saisir pour ce à quoi ces leurres se réduisent chez l'homme, soit pour la relation narcissique introduite par Freud et telle que je l'ai élaborée dans le *stade du miroir*. Que Freud, à situer dans ce moi la synthèse des fonctions perceptives où s'intègrent les sélections sensorimotrices, paraisse abonder dans la délégation qui lui est faite traditionnellement de répondre de la réalité, cette réalité n'en est que plus incluse dans le suspens du *moi*.

Car ce *moi* distingué d'abord pour les inerties imaginaires qu'il concentre contre le message de l'inconscient, n'opère qu'à couvrir ce déplacement qu'est le sujet, d'une résistance essentielle au discours comme tel.

1. Les deux paragraphes qui suivent sont récrits (déc. 68) pour le seul allègement de leur discours.

C'est là la raison pour laquelle une exhaustion des mécanismes de défense, aussi sensible que nous la fait un Fenichel dans ses problèmes de technique parce qu'il est un praticien (alors que toute sa réduction théorique des névroses ou des psychoses à des anomalies génétiques du développement libidinal est la platitude même), se manifeste, sans qu'il en rende compte ni même qu'il s'en rende compte, comme l'envers dont les mécanismes de l'inconscient serait l'endroit. La périphrase, l'hyperbate, l'ellipse, la suspension, l'anticipation, la rétractation, la dénégation, la digression, l'ironie, ce sont les figures de style (*figurae sententiarum* de Quintilien), comme la catachrèse, la litote, l'antonomase, l'hypotypose sont les tropes, dont les termes s'imposent à la plume comme les plus propres à étiqueter ces mécanismes. Peut-on n'y voir qu'une simple manière de dire, quand ce sont les figures mêmes qui sont en acte dans la rhétorique du discours effectivement prononcé par l'analysé?

A s'obstiner à qualifier d'une permanence émotionnelle la nature de la résistance pour la faire étrangère au discours, les psychanalystes d'aujourd'hui montrent seulement qu'ils tombent sous le coup d'une des vérités fondamentales que Freud a retrouvées par la psychanalyse. C'est qu'à une vérité nouvelle, on ne peut se contenter de faire sa place, car c'est de prendre notre place en elle qu'il s'agit. Elle exige qu'on se dérange. On ne saurait y parvenir à s'y habituer seulement. On s'habitue au réel. La vérité, on la refoule.

Or il est tout spécialement nécessaire au savant, au mage et même au mège, qu'il soit le seul à savoir. L'idée qu'au fond des âmes les plus simples, et qui plus est, malades, il y ait quelque chose de prêt à éclore, passe encore! mais quelqu'un qui ait l'air d'en savoir autant qu'eux sur ce qu'il faut en penser, ... accourez à notre aide, catégories de la pensée primitive, prélogique, archaïque, voire de la pensée magique, si commode à imputer aux autres. C'est qu'il ne convient pas que ces croquants nous tiennent hors d'haleine à nous proposer des énigmes qui s'avèrent trop malicieuses.

Pour interpréter l'inconscient comme Freud, il faudrait être comme lui une encyclopédie des arts et des muses, doublé d'un lecteur assidu des *Fliegende Blätter*. Et la tâche ne nous serait pas plus aisée de nous mettre à la merci d'un fil tissé d'allusions et de

citations, de calembours et d'équivoques. Aurons-nous à faire métier de fanfreluches antidotées ?

Il faut s'y résoudre pourtant. L'inconscient n'est pas le primordial, ni l'instinctuel, et d'élémentaire il ne connaît que les éléments du signifiant.

Les livres que l'on peut dire canoniques en matière d'inconscient, — la *Traumdeutung*, la *Psychopathologie de la vie quotidienne* et le *Trait d'esprit (Witz) dans ses rapports avec l'inconscient* —, ne sont qu'un tissu d'exemples dont le développement s'inscrit dans les formules de connexion et de substitution (seulement portées au décuple par leur complexité particulière, et le tableau en étant donné parfois par Freud en hors-texte), qui sont celles que nous donnons du signifiant dans sa fonction de *transfert*. Car dans la *Traumdeutung*, c'est dans le sens d'une telle fonction qu'est introduit le terme d'*Übertragung* ou transfert, qui donnera plus tard son nom au ressort opérant du lien intersubjectif entre l'analysé et l'analyste.

De tels diagrammes ne sont pas seulement constituants dans la névrose pour chacun de ses symptômes, mais ils sont seuls à permettre d'envelopper la thématique de son cours et de sa résolution. Comme les grandes observations d'analyses qu'a données Freud, sont admirables pour le démontrer.

Et pour nous rabattre sur une donnée plus réduite, mais plus maniable à nous offrir le dernier cachet dont sceller notre propos, citerai-je l'article de 1927 sur le fétichisme, et le cas que Freud y rapporte d'un patient [1] pour qui la satisfaction sexuelle exigeait un certain brillant sur le nez *(Glanz auf der Nase)*, et dont l'analyse montra qu'il le devait au fait que ses primes années anglophones avaient déplacé dans un regard sur le nez (*a glance at the nose*, et non pas *shine on the nose* dans la langue « oubliée » de l'enfance du sujet) la curiosité brûlante qui l'attachait au phallus de sa mère, soit à ce manque-à-être éminent dont Freud a révélé le signifiant privilégié.

C'est cet abîme ouvert à la pensée qu'une pensée se fasse entendre dans l'abîme, qui a provoqué dès l'abord la résistance à l'analyse. Et non pas comme on le dit la promotion de la sexualité dans l'homme. Celle-ci est l'objet qui prédomine de beaucoup dans la

1. *Fetischismus*, G. W., XIV, p. 311.

littérature à travers les siècles. Et l'évolution de la psychanalyse a réussi par un tour de magie comique à en faire une instance morale, le berceau et le lieu d'attente de l'oblativité et de l'aimance. La monture platonicienne de l'âme, maintenant bénie et illuminée, s'en va tout droit au paradis.

Le scandale intolérable au temps où la sexualité freudienne n'était pas encore sainte, c'était qu'elle fût si « intellectuelle ». C'est en cela qu'elle se montrait la digne comparse de tous ces terroristes dont les complots allaient ruiner la société.

Au moment où les psychanalystes s'emploient à remodeler une psychanalyse bien-pensante dont le poème sociologique du *moi autonome* est le couronnement, je veux dire à ceux qui m'entendent à quoi ils reconnaîtront les mauvais psychanalystes : c'est au terme dont ils se servent pour déprécier toute recherche technique et théorique qui poursuit l'expérience freudienne dans sa ligne authentique. C'est le mot : *intellectualisation*, — exécrable à tous ceux qui, vivant eux-mêmes dans la crainte de s'éprouver à boire le vin de la vérité, crachent sur le pain des hommes, sans que leur bave au reste y puisse jamais plus faire que l'office d'un levain.

## III. *La lettre, l'être et l'autre.*

Ce qui pense ainsi à ma place est-il donc un autre *moi?* La découverte de Freud représente-t-elle la confirmation au niveau de l'expérience psychologique, du manichéisme[1]?

Aucune confusion n'est possible en fait : ce à quoi la recherche de Freud a introduit, ce n'est pas à des cas plus ou moins curieux de personnalité seconde. Même à l'époque héroïque dont nous venons de faire état, où, comme les bêtes au temps des contes, la sexualité parlait, jamais l'atmosphère de diablerie qu'une telle orientation eût engendrée, ne s'est précisée[2].

1. Un de mes collègues allait jusqu'à cette pensée en s'interrogeant si le *Ça* (Es) de la doctrine ultérieure n'était pas le « mauvais moi ». (On voit avec qui j'ai dû travailler. 1966).

2. Noter pourtant le ton dont on peut parler à cette époque des tours de lutins de l'inconscient : *Der Zufall und die Koboldstreiche des Unbewussten*, c'est un titre de Silberer, qui serait absolument anachronique dans la présente ambiance des managers de l'âme.

La fin que propose à l'homme la découverte de Freud, a été définie par lui à l'apogée de sa pensée en des termes émouvants : *Wo es war, soll Ich werden.* Là où fut ça, il me faut advenir.

Cette fin est de réintégration et d'accord, je dirai de réconciliation *(Versöhnung)*.

Mais si l'on méconnaît l'excentricité radicale de soi à lui-même à quoi l'homme est affronté, autrement dit la vérité découverte par Freud, on faillira sur l'ordre et sur les voies de la médiation psychanalytique, on en fera l'opération de compromis où elle est venue effectivement, soit à ce que répudient le plus l'esprit de Freud comme la lettre de son œuvre : car la notion de compromis étant invoquée par lui sans cesse comme étant au support de toutes les misères que son analyse secourt, on peut dire que le recours au compromis, qu'il soit explicite ou implicite, désoriente toute l'action psychanalytique et la plonge dans la nuit.

Mais il ne suffit pas non plus de se frotter aux tartufferies moralisantes de notre temps et d'en avoir plein la bouche de la « personnalité totale », pour avoir seulement dit quelque chose d'articulé sur la possibilité de la médiation.

L'hétéronomic radicale dont la découverte de Freud a montré dans l'homme la béance, ne peut plus être recouverte sans faire de tout ce qui s'y emploie une malhonnêteté foncière.

Quel est donc cet autre à qui je suis plus attaché qu'à moi, puisque au sein le plus assenti de mon identité à moi-même, c'est lui qui m'agite?

Sa présence ne peut être comprise qu'à un degré second de l'altérité, qui déjà le situe lui-même en position de médiation par rapport à mon propre dédoublement d'avec moi-même comme d'avec un semblable.

Si j'ai dit que l'inconscient est le discours de l'Autre avec un grand A, c'est pour indiquer l'au-delà où se noue la reconnaissance du désir au désir de reconnaissance.

Autrement dit cet autre est l'Autre qu'invoque même mon mensonge pour garant de la vérité dans laquelle il subsiste.

A quoi s'observe que c'est avec l'apparition du langage qu'émerge la dimension de la vérité.

Avant ce point, dans la relation psychologique, parfaitement isolable dans l'observation d'un comportement animal, nous

devons admettre l'existence de sujets, non point par quelque mirage projectif dont c'est la tarte à la crème du psychologue que de pourfendre à tout bout de champ le fantôme, mais en raison de la présence manifestée de l'intersubjectivité. Dans le guet où il se cache, dans le piège construit, dans la feintise traînarde où un fuyard dégagé d'une troupe déroute le rapace, quelque chose de plus émerge que dans l'érection fascinante de la parade ou du combat. Rien pourtant là qui transcende la fonction du leurre au service d'un besoin, ni qui affirme une présence dans cet au-delà-du-voile où la Nature entière peut être questionnée sur son dessein.

Pour que la question même en vienne au jour (et l'on sait que Freud y est venu dans l'*Au-delà du principe du plaisir*), il faut que le langage soit.

Car je peux leurrer mon adversaire par un mouvement qui est contraire à mon plan de bataille, ce mouvement n'exerce son effet trompeur que justement dans la mesure où je le produis en réalité, et pour mon adversaire.

Mais dans les propositions par quoi j'ouvre avec lui une négociation de paix, c'est en un tiers lieu, qui n'est ni ma parole ni mon interlocuteur, que ce qu'elle lui propose se situe.

Ce lieu n'est rien d'autre que le lieu de la convention signifiante, comme il se dévoile dans le comique de cette plainte douloureuse du Juif à son compère : « Pourquoi me dis-tu que tu vas à Cracovie pour que je croie que tu vas à Lemberg, quand tu vas vraiment à Cracovie? »

Bien entendu mon mouvement de troupes de tout à l'heure peut être compris dans ce registre conventionnel de la stratégie d'un jeu, où c'est en fonction d'une règle que je trompe mon adversaire, mais alors mon succès est apprécié dans la connotation de la traîtrise, c'est-à-dire dans la relation avec l'Autre garant de la Bonne Foi.

Ici les problèmes sont d'un ordre dont l'hétéronomie est simplement méconnue à être réduite à aucun « sentiment de l'autrui », de quelque façon qu'on le dénomme. Car « l'existence de l'autre » ayant naguère réussi à atteindre les oreilles du Midas psychanalyste à travers la cloison qui le sépare du conciliabule phénoménologiste, on sait que cette nouvelle court par les roseaux : « Midas,

le roi Midas, est l'autre de son patient. C'est lui-même qui l'a dit. »

Quelle porte en effet a-t-il enfoncée là? L'autre, quel autre?

Le jeune André Gide mettant sa logeuse à qui sa mère l'a confié, au défi de le traiter comme un être responsable, en ouvrant ostensiblement pour sa vue, d'une clef qui n'est fausse que d'être la clef qui ouvre tous les mêmes cadenas, le cadenas qu'elle-même croit être le digne signifiant de ses intentions éducatives, — quel autrui vise-t-il? Celle qui va intervenir, et à qui l'enfant dira en riant : « Qu'avez-vous à faire d'un cadenas ridicule pour me tenir en obéissance? » Mais de seulement être restée cachée et d'avoir attendu le soir pour, après l'accueil pincé qui convient, sermonner le gosse, ce n'est pas seulement une autre dont celle-ci lui montre le visage avec le courroux, c'est un autre André Gide, qui n'est plus bien sûr, dès lors et même à y revenir à présent, de ce qu'il a voulu faire : qui est changé jusque dans sa vérité par le doute porté contre sa bonne foi.

Peut-être cet empire de la confusion qui est simplement celui dans lequel se joue toute l'*opera-buffa* humaine, mérite-t-il qu'on s'y arrête, pour comprendre les voies par lesquelles procède l'analyse non seulement pour restaurer là un ordre, mais pour installer les conditions de la possibilité de le restaurer.

*Kern unseres Wesen*, le noyau de notre être, ce n'est pas tant cela que Freud nous ordonne de viser comme tant d'autres l'ont fait avant lui par le vain adage du « Connais-toi toi-même », que ce ne sont les voies qui y mènent qu'il nous donne à reviser.

Ou plutôt ce cela qu'il nous propose d'atteindre, n'est pas cela qui puisse être l'objet d'une connaissance, mais cela, ne le dit-il pas, qui fait mon être et dont il nous apprend que je témoigne autant et plus dans mes caprices, dans mes aberrations, dans mes phobies et dans mes fétiches, que dans mon personnage vaguement policé.

Folie, vous n'êtes plus l'objet de l'éloge ambigu où le sage a aménagé le terrier inexpugnable de sa crainte. S'il n'y est après tout pas si mal logé, c'est parce que l'agent suprême qui en creuse depuis toujours les galeries et le dédale, c'est la raison elle-même, c'est le même Logos qu'il sert.

Aussi bien comment concevrez-vous qu'un érudit, aussi peu doué pour les « engagements » qui le sollicitaient de son temps

comme en tout autre, qu'était Érasme, ait tenu une place si éminente dans la révolution d'une Réforme où l'homme était aussi intéressé dans chaque homme que dans tous?

C'est qu'à toucher si peu que ce soit à la relation de l'homme au signifiant, ici conversion des procédés de l'exégèse, on change le cours de son histoire en modifiant les amarres de son être.

C'est par là que le freudisme si incompris qu'il ait été, si confuses qu'en soient les suites, apparaît à tout regard capable d'entrevoir les changements que nous avons vécus dans notre propre vie, comme constituant une révolution insaisissable mais radicale. Accumuler les témoignages est vain [1] : tout ce qui intéresse non pas seulement les sciences humaines, mais le destin de l'homme, la politique, la métaphysique, la littérature, les arts, la publicité, la propagande, par là, je n'en doute pas, l'économie, en a été affecté.

Est-ce là autre chose pourtant que les effets désaccordés d'une vérité immense où Freud a tracé une voie pure? Il faut dire là que cette voie n'est pas suivie, en toute technique qui se prévaut de la seule catégorisation psychologique de son objet, comme c'est le cas de la psychanalyse d'aujourd'hui hors d'un retour à la découverte freudienne.

Aussi bien la vulgarité des concepts dont sa pratique se recommande, les faufilés de fofreudisme qui n'y sont plus que d'ornement, non moins que ce qu'il faut bien appeler le décri où elle prospère, témoignent-ils ensemble de son reniement fondamental.

Freud par sa découverte a fait rentrer à l'intérieur du cercle de la science cette frontière entre l'objet et l'être qui semblait marquer sa limite.

Que ceci soit le symptôme et le prélude d'une remise en question de la situation de l'homme dans l'étant, telle que l'ont suppo-

1. Je relève le dernier en date dans ce qui vient tout uniment sous la plume de François Mauriac pour s'excuser, dans le *Figaro littéraire* du 25 mai, de son refus de nous « raconter sa vie ». Si personne ne peut plus s'y engager du même cœur, c'est, nous dit-il, que « depuis un demi-siècle, Freud, quoi que nous pensions de lui », est passé par là. Et, après avoir un instant fléchi sous l'idée reçue que c'est pour nous assujettir à l'« histoire de notre corps », il en revient vite à ce que sa sensibilité d'écrivain n'a pu laisser échapper : c'est l'aveu le plus profond de l'âme de tous nos proches que notre discours publierait à vouloir s'achever.

sée jusqu'à présent tous les postulats de la connaissance, ne vous contentez pas, je vous prie, de cataloguer le fait que je le dise comme un cas d'heideggerianisme, — fût-il préfixé d'un néo, qui n'ajoute rien à ce style de poubelle par où il est d'usage de se dispenser de toute réflexion en un recours au décrochez-moi-ça de ses épaves mentales.

Quand je parle de Heidegger ou plutôt quand je le traduis, je m'efforce à laisser à la parole qu'il profère sa signifiance souveraine.

Si je parle de la lettre et de l'être, si je distingue l'autre et l'Autre, c'est parce que Freud me les indique comme les termes où se réfèrent ces effets de résistance et de transfert, auxquels j'ai dû me mesurer inégalement, depuis vingt ans que j'exerce cette pratique — impossible, chacun se plaît à le répéter après lui, de la psychanalyse. C'est aussi parce qu'il me faut en aider d'autres à ne pas s'y perdre.

C'est pour empêcher que ne tombe en friche le champ dont ils ont l'héritage, et pour cela leur faire entendre que si le symptôme est une métaphore, ce n'est pas une métaphore que de le dire, non plus que de dire que le désir de l'homme est une métonymie. Car le symptôme *est* une métaphore, que l'on veuille ou non se le dire, comme le désir *est* une métonymie, même si l'homme s'en gausse.

Aussi bien pour que je vous invite à vous indigner qu'après tant de siècles d'hypocrisie religieuse et d'esbrouffe philosophique, rien n'ait été encore valablement articulé de ce qui lie la métaphore à la question de l'être et la métonymie à son manque, — faudrait-il que, de l'objet de cette indignation en tant que fauteur et que victime, quelque chose soit encore là pour y répondre : à savoir l'homme de l'humanisme et la créance, irrémédiablement protestée, qu'il a tirée sur ses intentions.

*T.t.y.m.u.p.t. 14-26 mai 1957.*

Notons ici que se raccorde à cet article l'intervention qui fut la nôtre le 23 avril 1960 à la Société de philosophie, à propos de la communication que M. Perelman y produisit, sur la théorie qu'il donne de la métaphore comme fonction rhétorique — précisément dans la *Théorie de l'argumentation*.

On trouvera cette intervention en appendice (*Appendice II*) de ce volume.

# V

# *D'une question préliminaire*
# *à tout traitement possible de la psychose*

Cet article contient le plus important de ce que nous avons donné à notre séminaire pendant les deux premiers trimestres de l'année d'enseignement 1955-56, donc le troisième en restant excepté. Paru dans *la Psychanalyse*, vol. 4.

> Hoc quod triginta tres per annos in ipso loco studui, et Sanctae Annae Genio loci, et dilectae juventuti, quae eo me sectata est, diligenter dedico.

## I. *Vers Freud.*

1. Un demi-siècle de freudisme appliqué à la psychose laisse son problème encore à repenser, autrement dit au *statu quo ante.*

On pourrait dire qu'avant Freud sa discussion ne se détache pas d'un fonds théorique qui se donne comme psychologie et n'est qu'un résidu « laïcisé » de ce que nous appellerons la longue coction métaphysique de la science dans l'École (avec l'É majuscule que lui doit notre révérence).

Or si notre science, concernant la *physis*, en sa mathématisation toujours plus pure, ne garde de cette cuisine qu'un relent si discret qu'on peut légitimement s'interroger s'il n'y a pas eu substitution de personne, il n'en est pas de même concernant l'*antiphysis* (soit l'appareil vivant qu'on veut apte à prendre mesure de ladite physis), dont l'odeur de graillon trahit sans aucun doute la pratique séculaire dans ladite cuisine de la préparation des cervelles.

C'est ainsi que la théorie de l'abstraction, nécessaire à rendre compte de la connaissance, s'est fixée en une théorie abstraite des facultés du sujet, que les pétitions sensualistes les plus radicales n'ont pu rendre plus fonctionnelles à l'endroit des effets subjectifs.

Les tentatives toujours renouvelées d'en corriger les résultats

par les contrepoids variés de l'affect, doivent en effet rester vaines, tant qu'on omet de questionner si c'est bien le même sujet qui en est affecté.

2. C'est la question qu'on apprend sur les bancs de l'école (avec un petit é) à éluder une fois pour toutes : puisque même admises les alternances d'identité du *percipiens*, sa fonction constituante de l'unité du *perceptum* n'est pas discutée. Dès lors la diversité de structure du *perceptum* n'affecte dans le *percipiens* qu'une diversité de registre, en dernière analyse celle des *sensoriums*. En droit cette diversité est toujours surmontable, si le *percipiens* se tient à la hauteur de la réalité.

C'est pourquoi ceux à qui vient la charge de répondre à la question que pose l'existence du fou, n'ont pu s'empêcher d'interposer entre elle et eux ces bancs de l'école, dont ils ont trouvé en cette occasion la muraille propice à s'y tenir à l'abri.

Nous osons en effet mettre dans le même sac, si l'on peut dire, toutes les positions qu'elles soient mécanistes ou dynamistes en la matière, que la genèse y soit de l'organisme ou du psychisme, et la structure de la désintégration ou du conflit, oui, toutes, si ingénieuses qu'elles se montrent, pour autant qu'au nom du fait, manifeste, qu'une hallucination est un *perceptum* sans objet, ces positions s'en tiennent à demander raison au *percipiens* de ce *perceptum*, sans que quiconque s'avise qu'à cette requête, un temps est sauté, celui de s'interroger si le *perceptum* lui-même laisse un sens univoque au *percipiens* ici requis de l'expliquer.

Ce temps devrait paraître pourtant légitime à tout examen non prévenu de l'hallucination verbale, pour ce qu'elle n'est réductible, nous allons le voir, ni à un *sensorium* particulier, ni surtout à un *percipiens* en tant qu'il lui donnerait son unité.

C'est une erreur en effet de la tenir pour auditive de sa nature, quand il est concevable à la limite qu'elle ne le soit à aucun degré (chez un sourd-muet par exemple, ou dans un registre quelconque non auditif d'épellement hallucinatoire), mais surtout à considérer que l'acte d'ouïr n'est pas le même, selon qu'il vise la cohérence de la chaîne verbale, nommément sa surdétermination à chaque instant par l'après-coup de sa séquence, comme aussi bien la suspension à chaque instant de sa valeur à l'avènement d'un sens

toujours prêt à renvoi, — ou selon qu'il s'accommode dans la parole à la modulation sonore, à telle fin d'analyse acoustique : tonale ou phonétique, voire de puissance musicale.

Ces rappels très abrégés suffiraient à faire valoir la différence des subjectivités intéressées dans la visée du *perceptum* (et combien elle est méconnue dans l'interrogatoire des malades et la nosologie des « voix »).

Mais on pourrait prétendre réduire cette différence à un niveau d'objectivation dans le *percipiens*.

Or il n'en est rien. Car c'est au niveau où la « synthèse » subjective confère son plein sens à la parole, que le sujet montre tous les paradoxes dont il est le patient dans cette perception singulière. Que ces paradoxes apparaissent déjà quand c'est l'autre qui profère la parole, c'est ce que manifeste assez chez le sujet la possibilité de lui obéir en tant qu'elle commande son écoute et sa mise en garde, car d'entrer seulement dans son audience, le sujet tombe sous le coup d'une suggestion à laquelle il n'échappe qu'à réduire l'autre à n'être que le porte-parole d'un discours qui n'est pas de lui ou d'une intention qu'il y tient en réserve.

Mais plus frappante encore est la relation du sujet à sa propre parole, où l'important est plutôt masqué par le fait purement acoustique qu'il ne saurait parler sans s'entendre. Qu'il ne puisse s'écouter sans se diviser n'a rien non plus de privilégié dans les comportements de la conscience. Les cliniciens ont fait un pas meilleur en découvrant l'hallucination motrice verbale par détection de mouvements phonatoires ébauchés. Mais ils n'ont pas articulé pour autant où réside le point crucial, c'est que le *sensorium* étant indifférent dans la production d'une chaîne signifiante :

1° celle-ci s'impose par elle-même au sujet dans sa dimension de voix;

2° elle prend comme telle une réalité proportionnelle au temps, parfaitement observable à l'expérience, que comporte son attribution subjective;

3° sa structure propre en tant que signifiant est déterminante dans cette attribution qui, dans la règle, est distributive, c'est-à-dire à plusieurs voix, donc qui pose comme telle le *percipiens*, prétendu unifiant, comme équivoque.

3. Nous illustrerons ce qui vient d'être énoncé par un phénomène détaché d'une de nos présentations cliniques de l'année 1955-56, soit l'année même du séminaire dont nous évoquons ici le travail. Disons que semblable trouvaille ne peut être que le prix d'une soumission entière, même si elle est avertie, aux positions proprement subjectives du malade, positions qu'on force trop souvent à les réduire dans le dialogue au processus morbide, renforçant alors la difficulté de les pénétrer d'une réticence provoquée non sans fondement chez le sujet.

Il s'agissait en effet d'un de ces délires à deux dont nous avons dès longtemps montré le type dans le couple mère-fille, et où le sentiment d'intrusion, développé en un délire de surveillance, n'était que le développement de la défense propre à un binaire affectif, ouvert comme tel à n'importe quelle aliénation.

C'était la fille qui, lors de notre examen, nous produisit pour preuve des injures auxquelles toutes deux étaient en butte de la part de leurs voisins, un fait concernant l'ami de la voisine qui était censée les harceler de ses assauts, après qu'elles eussent dû mettre fin avec elle à une intimité d'abord complaisamment accueillie. Cet homme, donc partie dans la situation à un titre indirect, et figure au reste assez effacée dans les allégations de la malade, avait à l'entendre, lancé à son adresse en la croisant dans le couloir de l'immeuble, le terme malsonnant de : « Truie ! »

Sur quoi nous, peu enclin à y reconnaître la rétorsion d'un « Cochon ! » trop facile à extrapoler au nom d'une projection qui ne représente jamais en pareil cas que celle du psychiatre, lui demandâmes tout uniment ce qui en elle-même avait pu se proférer l'instant d'avant. Non sans succès : car elle nous concéda d'un sourire avoir en effet murmuré à la vue de l'homme, ces mots dont à l'en croire, il n'avait pas à prendre ombrage : « Je viens de chez le charcutier... »

Qui visaient-ils ? Elle était bien en peine de le dire, nous mettant en droit de l'y aider. Pour leur sens textuel, nous ne pourrons négliger le fait entre autres que la malade avait pris le congé le plus soudain de son mari et de sa belle famille et donné ainsi à un mariage réprouvé par sa mère un dénouement resté depuis sans épilogue, à partir de la conviction qu'elle avait acquise que ces paysans ne se proposaient rien de moins, pour en finir avec

cette propre à rien de citadine, que de la dépecer congrûment.

Qu'importe cependant qu'il faille ou non recourir au fantasme du corps morcelé pour comprendre comment la malade, prisonnière de la relation duelle, répond à nouveau ici à une situation qui la dépasse.

A notre fin présente il suffit que la malade ait avoué que la phrase était allusive, sans qu'elle puisse pour autant montrer rien que perplexité quant à saisir sur qui des coprésents ou de l'absente portait l'allusion, car il apparaît ainsi que le *je*, comme sujet de la phrase en style direct, laissait en suspens, conformément à sa fonction dite de *shifter* en linguistique [1], la désignation du sujet parlant, aussi longtemps que l'allusion, dans son intention conjuratoire sans doute, restait elle-même oscillante. Cette incertitude prit fin, passée la pause, avec l'apposition du mot « truie », lui-même trop lourd d'invective pour suivre isochroniquement l'oscillation. C'est ainsi que le discours vint à réaliser son intention de rejet dans l'hallucination. Au lieu où l'objet indicible est rejeté dans le réel, un mot se fait entendre, pour ce que, venant à la place de ce qui n'a pas de nom, il n'a pu suivre l'intention du sujet, sans se détacher d'elle par le tiret de la réplique : opposant son antistrophe de décri au maugrément de la strophe restituée dès lors à la patiente avec l'index du je, et rejoignant dans son opacité les jaculations de l'amour, quand, à court de signifiant pour appeler l'objet de son épithalame, il y emploie le truchement de l'imaginaire le plus cru. « Je te mange... — Chou ! » « Tu te pâmes... — Rat ! »

4. Cet exemple n'est ici promu que pour saisir au vif que la fonction d'irréalisation n'est pas tout dans le symbole. Car pour que son irruption dans le réel soit indubitable, il suffit qu'il se présente, comme il est commun, sous forme de chaîne brisée [2].

1. Roman Jakobson emprunte ce terme à Jespersen pour désigner ces mots du code qui ne prennent sens que des coordonnées (attribution, datation, lieu d'émission) du message. Référés à la classification de Pierce, ce sont des symboles-index. Les pronoms personnels en sont l'exemple éminent : leurs difficultés d'acquisition comme leurs déficits fonctionnels illustrent la problématique engendrée par ces signifiants dans le sujet. (Roman Jakobson. *Shifters, verbal categories, and the russian verb*, Russian language project, Department of Slavic languages and litteratures, Harvard University, 1957.)

2. Cf. le séminaire du 8 février 1956 où nous avons développé l'exemple de la vocalisation « normale » de : la paix du soir.

On y touche aussi cet effet qu'a tout signifiant une fois perçu de susciter dans le *percipiens* un assentiment fait du réveil de la duplicité cachée du second par l'ambiguïté manifeste du premier.

Bien entendu tout ceci peut être tenu pour effets de mirage dans la perspective classique du sujet unifiant.

Il est seulement frappant que cette perspective, réduite à elle-même, n'offre sur l'hallucination par exemple, que des vues d'une telle pauvreté que le travail d'un fou, sans doute aussi remarquable que s'avère être le Président Schreber en ses *Mémoires d'un névropathe* [1], puisse, après avoir reçu le meilleur accueil, dès avant Freud, des psychiatres, être tenu même après lui, pour un recueil à proposer pour s'introduire dans la phénoménologie de la psychose, et pas seulement au débutant [2].

Il nous a, à nous-même, fourni la base d'une analyse de structure, quand, dans notre séminaire de l'année 1955-1956 sur les structures freudiennes dans les psychoses, nous en avons, suivant le conseil de Freud, repris l'examen.

La relation entre le signifiant et le sujet, que cette analyse découvre, se rencontre, on le voit en cet exorde, dès l'aspect des phénomènes, si, revenant de l'expérience de Freud, on sait le point où elle conduit.

Mais ce départ du phénomène, convenablement poursuivi, retrouverait ce point, comme ce fut le cas pour nous quand une première étude de la paranoïa nous mena il y a trente ans au seuil de la psychanalyse [3].

Nulle part en effet la conception fallacieuse d'un processus psy-

1. *Denkwürdigkeiten eines Nervenkranken, von Dr. jur. Daniel-Paul Schreber, Senätspräsident beim kgl. Oberlandesgericht Dresden a-D.*-Oswald Mutze in Leipzig, 1903, dont nous avons préparé la traduction française à l'usage de notre groupe.

2. C'est notamment l'opinion qu'exprime l'auteur de la traduction anglaise de ces *Mémoires*, parue l'année de notre séminaire (cf. *Memoirs of my nervous illness*, translated by Ida Macalpine and Richard Hunter (W. M. Dawson and sons, London), dans son introduction, p. 25. Elle rend compte au même lieu de la fortune du livre, pp. 6-10.

3. C'est notre thèse de doctorat en médecine intitulé : *De la psychose paranoïaque dans ses rapports avec la personnalité*, que notre maître Heuyer, écrivant à notre personne, jugea fort pertinemment en ces termes : Une hirondelle ne fait pas le printemps, y ajoutant à propos de notre bibliographie : Si vous avez lu tout cela, je vous plains. J'en avais tout lu, en effet.

chique au sens de Jaspers, dont le symptôme ne serait que l'indice, n'est plus hors de propos que dans l'abord de la psychose, parce que nulle part le symptôme, si on sait le lire, n'est plus clairement articulé dans la structure elle-même.

Ce qui nous imposera de définir ce processus par les déterminants les plus radicaux de la relation de l'homme au signifiant.

5. Mais il n'est pas besoin d'en être là pour s'intéresser à la variété sous laquelle se présentent les hallucinations verbales dans les *Mémoires* de Schreber, ni pour y reconnaître des différences tout autres que celles où on les classe « classiquement », selon leur mode d'implication dans le *percipiens* (le degré de sa « croyance ») ou dans la réalité d'icelui (« l'auditivation ») : à savoir bien plutôt les différences qui tiennent à leur structure de parole, en tant que cette structure est déjà dans le *perceptum*.

A considérer le seul texte des hallucinations, une distinction s'y établit aussitôt pour le linguiste entre phénomènes de code et phénomènes de message.

Aux phénomènes de code appartiennent dans cette approche les voix qui font usage de la *Grundsprache*, que nous traduisons par langue-de-fond, et que Schreber décrit (S. 13-I) [1], comme « un allemand quelque peu archaïque, mais toujours rigoureux qui se signale tout spécialement par sa grande richesse en euphémismes ». Ailleurs (S. 167-XII) il se reporte avec regret « à sa forme authentique pour ses traits de noble distinction et de simplicité ».

Cette partie des phénomènes est spécifiée en des locutions néologiques par leur forme (mots composés nouveaux, mais composition ici conforme aux règles de la langue du patient) et par leur emploi. Les hallucinations informent le sujet des formes et des emplois qui constituent le néocode : le sujet leur doit, par exemple, au premier chef, la dénomination de *Grundsprache* pour le désigner.

Il s'agit de quelque chose d'assez voisin de ces messages que les linguistes appellent *autonymes* pour autant que c'est le signifiant même (et non ce qu'il signifie) qui fait l'objet de la communica-

1. Les parenthèses comprenant la lettre S suivie de chiffres (respectivement arabe et romain) seront employées dans ce texte pour renvoyer à la page et au chapitre correspondants des *Denkwürdigkeiten* dans l'édition originale, pagination très heureusement reportée dans les marges de la traduction anglaise.

tion. Mais cette relation, singulière mais normale, du message à lui-même, se redouble ici de ce que ces messages sont tenus pour supportés par des êtres dont ils énoncent eux-mêmes les relations dans des modes qui s'avèrent être très analogues aux connexions du signifiant. Le terme de *Nervenanhang* que nous traduisons par : annexion-de-nerfs, et qui aussi provient de ces messages, illustre cette remarque pour autant que passion et action entre ces êtres se réduisent à ces nerfs annexés ou désannexés, mais aussi que ceux-ci, tout autant que les rayons divins *(Gottesstrahlen)* auxquels ils sont homogènes, ne sont rien d'autre que l'entification des paroles qu'ils supportent (S. 130-X : ce que les voix formulent : « Noubliez pas que la nature des rayons est qu'ils doivent parler. »)

Relation ici du système à sa propre constitution de signifiant qui serait à verser au dossier de la question du métalangage, et qui va à notre avis à démontrer l'impropriété de cette notion si elle visait à définir des éléments différenciés dans le langage.

Remarquons d'autre part que nous nous trouvons ici en présence de ces phénomènes que l'on a appelés à tort intuitifs, pour ce que l'effet de signification y anticipe sur le développement de celle-ci. Il s'agit en fait d'un effet du signifiant, pour autant que son degré de certitude (degré deuxième : signification de signification) prend un poids proportionnel au vide énigmatique qui se présente d'abord à la place de la signification elle-même.

L'amusant dans ce cas est que c'est à mesure même que pour le sujet cette haute tension du signifiant vient à tomber, c'est-à-dire que les hallucinations se réduisent à des ritournelles, à des serinages, dont le vide est imputé à des êtres sans intelligence ni personnalité, voire franchement effacés du registre de l'être, que c'est dans cette mesure même, disons-nous, que les voix font état de la *Seelenauffassung*, de la conception-des-âmes (selon la langue fondamentale), laquelle conception se manifeste en un catalogue de pensées qui n'est pas indigne d'un livre de psychologie classique. Catalogue lié dans les voix à une intention pédantesque, ce qui n'empêche pas le sujet d'y apporter les commentaires les plus pertinents. Notons que dans ces commentaires la source des termes est toujours soigneusement distinguée, par exemple que si le sujet emploie le mot *Instanz* (S. note de 30-II-Conf. notes

de 11 à 21-I), il souligne en note : ce mot-là est de moi.

C'est ainsi que ne lui échappe pas l'importance primordiale des pensées-de-mémoire *(Erinnerungsgedanken)* dans l'économie psychique, et qu'il en indique aussitôt la preuve dans l'usage poétique et musical de la reprise modulatoire.

Notre patient qui qualifie impayablement cette « conception des âmes » comme « la représentation quelque peu idéalisée que les âmes se sont formée de la vie et de la pensée humaine » (S. 164-XII), croit en avoir « gagné des aperçus sur l'essence du procès de la pensée et du sentiment chez l'homme que bien des psychologues pourraient lui envier » (S. 167-XII).

Nous le lui accordons d'autant plus volontiers qu'à leur différence, ces connaissances dont il apprécie si humoristiquement la portée, il ne se figure pas les tenir de la nature des choses, et que, s'il croit devoir en tirer parti, c'est, nous venons de l'indiquer, à partir d'une analyse sémantique [1] !

Mais pour reprendre notre fil, venons-en aux phénomènes que nous opposerons aux précédents comme phénomènes de message.

Il s'agit des messages interrompus, dont se soutient une relation entre le sujet et son interlocuteur divin à laquelle ils donnent la forme d'un *challenge* ou d'une épreuve d'endurance.

La voix du partenaire limite en effet les messages dont il s'agit, à un commencement de phrase dont le complément de sens ne présente pas au reste de difficulté pour le sujet, sauf par son côté harcelant, offensant, le plus souvent d'une ineptie de nature à le décourager. La vaillance dont il témoigne à ne pas faillir dans sa réplique, voire à déjouer les pièges où on l'induit, n'est pas le moins important pour notre analyse du phénomène.

Mais nous nous arrêterons ici encore au texte même de ce qu'on pourrait appeler la provocation (ou mieux la protase) hallucinatoire. D'une telle structure, le sujet nous donne les exemples suivants (S. 217-XVI) : 1) Nun will ich mich (maintenant, je vais me...) 2) Sie sollen nämlich... (Vous devez quant à vous ...); 3) Das will ich mir... (Je vais y bien ...), pour nous en tenir à ceux-ci, —

1. Notons que notre hommage ici ne fait que prolonger celui de Freud, qui ne répugne pas à reconnaître dans le délire lui-même de Schreber une anticipation de la théorie de la Libido (*G. W.*, VIII, p. 315).

auxquels il doit répliquer par leur supplément significatif, pour lui non douteux, à savoir : 1° me rendre au fait que je suis idiot; 2° quant à vous, être exposé (mot de la langue fondamentale) comme négateur de Dieu et adonné à un libertinage voluptueux, sans parler du reste; 3° bien songer.

On peut remarquer que la phrase s'interrompt au point où se termine le groupe des mots qu'on pourrait appeler termes-index, soit ceux que leur fonction dans le signifiant désigne, selon le terme employé plus haut, comme *shifters*, soit précisément les termes qui, dans le code, indiquent la position du sujet à partir du message lui-même.

Après quoi la partie proprement lexicale de la phrase, autrement dit celle qui comprend les mots que le code définit par leur emploi, qu'il s'agisse du code commun ou du code délirant, reste élidée.

N'est-on pas frappé par la prédominance de la fonction du signifiant dans ces deux ordres de phénomènes, voire incité à rechercher ce qu'il y a au fond de l'association qu'ils constituent : d'un code constitué de messages sur le code, et d'un message réduit à ce qui dans le code indique le message.

Tout ceci nécessiterait d'être reporté avec le plus grand soin sur un graphe [1], où nous avons tenté cette année même de représenter les connexions internes au signifiant en tant qu'elles structurent le sujet.

Car il y a là une topologie qui est tout à fait distincte de celle que pourrait faire imaginer l'exigence d'un parallélisme immédiat de la forme des phénomènes avec leurs voies de conduction dans le névraxe.

Mais cette topologie, qui est dans la ligne inaugurée par Freud, quand il s'engagea, après avoir ouvert avec les rêves le champ de l'inconscient, à en décrire la dynamique, sans se sentir lié à aucun souci de localisation corticale, est justement ce qui peut préparer le mieux les questions, dont on interrogera la surface du cortex.

Car ce n'est qu'après l'analyse linguistique du phénomène de langage que l'on peut établir légitimement la relation qu'il constitue dans le sujet, et du même coup délimiter l'ordre des « machines »

1. Cf. p. 808.

(au sens purement associatif qu'a ce terme dans la théorie mathématique des réseaux) qui peuvent réaliser ce phénomène.

Il n'est pas moins remarquable que ce soit l'expérience freudienne qui ait induit l'auteur de ces lignes dans la direction ici présentée. Venons-en donc à ce qu'apporte cette expérience dans notre question.

## II. *Après Freud.*

1. Que Freud ici nous a-t-il apporté? Nous sommes entré en matière en affirmant que pour le problème de la psychose, cet apport avait abouti à une retombée.

Elle est immédiatement sensible dans le simplisme des ressorts qu'on invoque en des conceptions qui se ramènent toutes à ce schéma fondamental : comment faire passer l'intérieur dans l'extérieur? Le sujet en effet a beau englober ici un Ça opaque, c'est tout de même en tant que *moi*, c'est-à-dire, de façon tout à fait exprimée dans l'orientation psychanalytique présente, en tant que ce même *percipiens* increvable, qu'il est invoqué dans la motivation de la psychose. Ce *percipiens* a tout pouvoir sur son corrélatif non moins inchangé : la réalité, et le modèle de ce pouvoir est pris dans une donnée accessible à l'expérience commune, celle de la projection affective.

Car les théories présentes se recommandent pour le mode absolument incritiqué, sous lequel ce mécanisme de la projection y est mis en usage. Tout y objecte et rien n'y fait pourtant, et moins que tout l'évidence clinique qu'il n'y a rien de commun entre la projection affective et ses prétendus effets délirants, entre la jalousie de l'infidèle et celle de l'alcoolique par exemple.

Que Freud, dans son essai d'interprétation du cas du président Schreber, qu'on lit mal à le réduire aux rabâchages qui ont suivi, emploie la forme d'une déduction grammaticale pour y présenter l'aiguillage de la relation à l'autre dans la psychose : soit les différents moyens de nier la proposition : Je l'aime, dont il s'ensuit, que ce jugement négatif se structure en deux temps : le premier, le renversement de la valeur du verbe : Je le hais, ou d'inversion du genre de l'agent ou de l'objet : ce n'est pas moi, ou bien ce n'est

pas lui, c'est elle (ou inversement), — le deuxième d'interversion des sujets : il me hait, c'est elle qu'il aime, c'est elle qui m'aime, — les problèmes logiques formellement impliqués dans cette déduction ne retiennent personne.

Bien plus, que Freud dans ce texte écarte expressément le mécanisme de la projection comme insuffisant à rendre compte du problème, pour entrer à ce moment dans un très long, détaillé et subtil développement sur le refoulement, offrant pourtant des pierres d'attente à notre problème, disons seulement que celles-ci continuent à se profiler inviolées au-dessus de la poussière remuée du chantier psychanalytique.

2. Freud a depuis apporté *l'Introduction au narcissisme*. On s'en est servi au même usage, à un pompage, aspirant et refoulant au gré des temps du théorème, de la libido par le *percipiens*, lequel est ainsi apte à gonfler et à dégonfler une réalité baudruche.

Freud donnait la première théorie du mode selon lequel le moi se constitue d'après l'autre dans la nouvelle économie subjective, déterminée par l'inconscient : on y répondait en acclamant dans ce *moi* la retrouvaille du bon vieux *percipiens* à toute épreuve et de la fonction de synthèse.

Comment s'étonner qu'on n'en ait tiré d'autre profit pour la psychose que la promotion définitive de la notion de *perte de la réalité* ?

Ce n'est pas tout. En 1924, Freud écrit un article incisif : *la Perte de la réalité dans la névrose et la psychose*, où il ramène l'attention sur le fait que le problème n'est pas celui de la perte de la réalité, mais du ressort de ce qui s'y substitue. Discours aux sourds, puisque le problème est résolu; le magasin des accessoires est à l'intérieur, et on les sort au gré des besoins.

En fait tel est le schéma dont même M. Katan, dans ses études où il revient si attentivement sur les étapes de la psychose chez Schreber, guidé par son souci de pénétrer la phase prépsychotique, se satisfait, quand il fait état de la défense contre la tentation instinctuelle, contre la masturbation et l'homosexualité dans ce cas, pour justifier le surgissement de la fantasmagorie hallucinatoire, rideau interposé par l'opération du *percipiens* entre la tendance et son stimulant réel.

Que cette simplicité nous eût soulagés dans un temps, si nous l'avions estimée devoir suffire au problème de la création littéraire dans la psychose!

3. Au demeurant quel problème ferait-il encore obstacle au discours de la psychanalyse, quand l'implication d'une tendance dans la réalité répond de la régression de leur couple? Quoi pourrait lasser des esprits qui s'accommodent qu'on leur parle de la régression, sans qu'on y distingue la régression dans la structure, la régression dans l'histoire et la régression dans le développement (distinguées par Freud en chaque occasion comme topique, temporelle ou génétique?)

Nous renonçons à nous attarder ici à l'inventaire de la confusion. Il est usé pour ceux que nous formons et il n'intéresserait pas les autres. Nous nous contenterons de proposer à leur méditation commune, l'effet de dépaysement que produit, au regard d'une spéculation qui s'est vouée à tourner en rond entre développement et entourage, la seule mention des traits qui sont pourtant l'armature de l'édifice freudien : à savoir l'équivalence maintenue par Freud de la fonction imaginaire du phallus dans les deux sexes (longtemps le désespoir des amateurs de fausses fenêtres « biologiques », c'est-à-dire naturalistes), le complexe de castration trouvé comme phase normative de l'assomption par le sujet de son propre sexe, le mythe du meurtre du père rendu nécessaire par la présence constituante du complexe d'Œdipe dans toute histoire personnelle, et, *last but not*..., l'effet de dédoublement porté dans la vie amoureuse par l'instance même répétitive de l'objet toujours à retrouver en tant qu'unique. Faut-il rappeler encore le caractère foncièrement dissident de la notion de la pulsion dans Freud, la disjonction de principe de la tendance, de sa direction et de son objet, et non seulement sa « perversion » originelle, mais son implication dans une systématique conceptuelle, celle dont Freud a marqué la place, dès les premiers pas de sa doctrine, sous le titre des théories sexuelles de l'enfance?

Ne voit-on pas qu'on est depuis longtemps loin de tout cela dans un naturisme éducatif qui n'a plus d'autre principe que la notion de gratification et son pendant : la frustration, nulle part mentionnée dans Freud.

Sans doute les structures révélées par Freud continuent-elles à soutenir non seulement dans leur plausibilité, mais dans leur manœuvre les vagues dynamismes dont la psychanalyse d'aujourd'hui prétend orienter son flux. Une technique déshabitée n'en serait même que plus capable de « miracles », — n'était le conformisme de surcroît qui en réduit les effets à ceux d'un ambigu de suggestion sociale et de superstition psychologique.

4. Il est même frappant qu'une exigence de rigueur ne se manifeste jamais que chez des personnes que le cours des choses maintient par quelque côté hors de ce concert, telle Mme Ida Macalpine qui nous met dans le cas de nous émerveiller, de rencontrer, à la lire, un esprit ferme.

Sa critique du cliché qui se confine dans le facteur de la répression d'une pulsion homosexuelle, au reste tout à fait indéfinie, pour expliquer la psychose, est magistrale, et elle le démontre à plaisir sur le cas même de Schreber. L'homosexualité, prétendue déterminante de la psychose paranoïaque, est proprement un symptôme articulé dans son procès.

Ce procès est dès longtemps engagé, au moment où le premier signe en apparaît chez Schreber sous l'aspect d'une de ces idées hypnopompiques, qui dans leur fragilité nous présentent des sortes de tomographies du *moi*, idée dont la fonction imaginaire nous est suffisamment indiquée dans sa forme : qu'il serait *beau* d'être une femme en train de subir l'accouplement.

Mme Ida Macalpine, pour ouvrir là une juste critique, en vient pourtant à méconnaître que Freud, s'il met tellement l'accent sur la question homosexuelle, c'est d'abord pour démontrer qu'elle conditionne l'idée de grandeur dans le délire, mais que plus essentiellement il y dénonce le mode d'altérité selon lequel s'opère la métamorphose du sujet, autrement dit la place où se succèdent ses « transferts » délirants. Elle eût mieux fait de se fier à la raison pour laquelle Freud ici encore s'obstine dans une référence à l'Œdipe à quoi elle n'agrée pas.

Cette difficulté l'eût menée à des découvertes qui nous eussent éclairés à coup sûr, car tout est encore à dire sur la fonction de ce qu'on appelle l'Œdipe inversé. Mme Macalpine préfère rejeter ici tout recours à l'Œdipe, pour y suppléer par un fantasme de

procréation, que l'on observe chez l'enfant des deux sexes, et ce sous la forme de fantasmes de grossesse, qu'elle tient d'ailleurs pour liés à la structure de l'hypochondrie [1].

Ce fantasme est en effet essentiel, et je noterai même ici que le premier cas où j'ai obtenu ce fantasme chez un homme, ce fut par une voie qui a fait date dans ma carrière, et que ce n'était ni un hypochondriaque, ni un hystérique.

Ce fantasme, elle éprouve même finement, *mirabile* par le temps qui court, le besoin de le lier à une structure symbolique. Mais pour trouver celle-ci hors de l'Œdipe, elle va chercher des références ethnographiques dont nous mesurons mal dans son écrit l'assimilation. Il s'agit du thème « héliolithique », dont un des tenants les plus éminents de l'école diffusionniste anglaise s'est fait le supporter. Nous savons le mérite de ces conceptions, mais elles ne nous paraissent pas le moins du monde appuyer l'idée que Mme Macalpine entend donner d'une procréation asexuée comme d'une conception « primitive » [2].

L'erreur de Mme Macalpine se juge d'ailleurs, et en ceci qu'elle arrive au résultat le plus opposé à ce qu'elle cherche.

A isoler un fantasme dans une dynamique qu'elle qualifie d'intra-psychique, selon une perspective qu'elle ouvre sur la notion du transfert, elle aboutit à désigner dans l'incertitude du psychotique à l'égard de son propre sexe, le point sensible où doit porter l'inter-

1. Qui veut trop prouver s'égare. C'est ainsi que Mme Macalpine, d'ailleurs bien inspirée à s'arrêter au caractère, noté par le patient lui-même comme bien trop persuasif (S. 39-IV), de l'invigoration suggestive à laquelle se livre le Pr Flechsig (que tout nous indique avoir été plus calme d'ordinaire), auprès de Schreber quant aux promesses de la cure de sommeil qu'il lui propose, Mme Macalpine, disons-nous, interprète longuement les thèmes de procréation qu'elle tient pour suggérés par ce discours (v. *Memoirs...*, Discussion, p. 396, lignes 12 et 21), en s'appuyant sur l'emploi du verbe *to deliver* pour désigner l'effet attendu du traitement sur ses troubles, ainsi que sur celui de l'adjectif *prolific* dont elle traduit, d'ailleurs en le sollicitant extrêmement, le terme allemand : *ausgiebig*, appliqué au sommeil en cause.

Or le terme *to deliver* n'est, lui, pas à discuter quant à ce qu'il traduit, pour la simple raison qu'il n'y a rien à traduire. Nous nous sommes frotté les yeux devant le texte allemand. Le verbe y est simplement oublié par l'auteur ou par le typographe, et Mme Macalpine, dans son effort de traduction, nous l'a, à son insu, restitué. Comment ne pas trouver bien mérité le bonheur qu'elle a dû éprouver plus tard à le retrouver si conforme à ses vœux!

2. Macalpine, *op. cit.*, p. 361 et pp. 379-380.

vention de l'analyste, opposant les heureux effets de cette intervention à celui catastrophique, constamment observé, en effet, chez les psychotiques, de toute suggestion dans le sens de la reconnaissance d'une homosexualité latente.

Or l'incertitude à l'endroit du sexe propre est justement un trait banal dans l'hystérie, dont Mme Macalpine dénonce les empiétements dans le diagnostic.

C'est qu'aucune formation imaginaire n'est spécifique [1], aucune n'est déterminante ni dans la structure, ni dans la dynamique d'un processus. Et c'est pourquoi on se condamne à manquer l'une et l'autre quand dans l'espoir d'y mieux atteindre, on veut faire fi de l'articulation symbolique que Freud a découverte en même temps que l'inconscient, et qui lui est en effet consubstantielle : c'est la nécessité de cette articulation qu'il nous signifie dans sa référence méthodique à l'Œdipe.

5. Comment imputer à Mme Macalpine le méfait de cette méconnaissance, puisque faute d'être dissipée, elle a été dans la psychanalyse toujours en s'accroissant ?

C'est pourquoi d'une part les psychanalystes en sont réduits pour définir le clivage minimal, bien exigible entre la névrose et la psychose, à s'en remettre à la responsabilité du *moi* à l'endroit de la réalité : ce que nous appelons laisser le problème de la psychose au *statu quo ante*.

Un point était pourtant désigné très précisément comme le pont de la frontière entre les deux domaines.

Ils en ont même fait l'état le plus démesuré à propos de la ques-

1. Nous demandons à Mme Macalpine (v. *Memoirs...*, pp. 391-392) si le chiffre 9, en tant qu'il est impliqué dans des durées aussi diverses que les délais de 9 heures, de 9 jours, de 9 mois, de 9 ans, qu'elle nous fait jaillir à tous les bouts de l'anamnèse du patient, pour le retrouver à l'heure d'horloge où son angoisse a reporté la mise en train de la cure de sommeil évoquée plus haut, voire dans l'hésitation entre 4 et 5 jours renouvelée à plusieurs reprises dans une même période de sa remémoration personnelle, doit être conçu comme faisant partie comme tel, c'est-à-dire comme symbole de la relation imaginaire isolée par elle comme fantasme de procréation.

La question intéresse tout le monde, car elle diffère de l'usage que fait Freud dans *L'homme aux loups* de la forme du chiffre V supposée conservée de la pointe de l'aiguille sur la pendule lors d'une scène perçue à l'âge de un an et demi, pour la retrouver dans le batttement des ailes du papillon, les jambes ouvertes d'une fille, etc.

tion du transfert dans la psychose. Ce serait manquer de charité que de rassembler ici ce qui s'est dit sur ce sujet. Voyons-y seulement l'occasion de rendre hommage à l'esprit de Mme Ida Macalpine, quand elle résume une position bien conforme au génie qui se déploie à présent dans la psychanalyse en ces termes : en somme les psychanalystes s'affirment en état de guérir la psychose dans tous les cas où il ne s'agit pas d'une psychose [1].

C'est sur ce point que Midas, un jour légiférant sur les indications de la psychanalyse, s'exprima en ces termes : « Il est clair que la psychanalyse n'est possible qu'avec un sujet pour qui il y a un autre ! » Et Midas traversa le pont aller et retour en le prenant pour un terrain vague. Comment en aurait-il été autrement, puisqu'il ne savait pas que là était le fleuve ?

Le terme d'autre, inouï jusque-là du peuple psychanalyste, n'avait pas pour lui d'autre sens que le murmure de roseaux.

## III. *Avec Freud.*

1. Il est assez frappant qu'une dimension qui se fait sentir comme celle d'Autre-chose dans tant d'expériences que les hommes vivent, non point du tout sans y penser, bien plutôt en y pensant, mais sans penser qu'ils pensent, et comme Télémaque pensant à la dépense, n'ait jamais été pensée jusqu'à être congrûment dite par ceux que l'idée de pensée assure de penser.

Le désir, l'ennui, la claustration, la révolte, la prière, la veille (je voudrais qu'on s'arrête à celle-ci puisque Freud s'y réfère expressément par l'évocation au milieu de son Schreber d'un passage du *Zarathoustra* de Nietzsche [2]), la panique enfin sont là pour nous témoigner de la dimension de cet Ailleurs, et pour y appeler notre attention, je ne dis pas en tant que simples états d'âme que le pense-sans-rire peut remettre à leur place, mais beaucoup plus considérablement en tant que principes permanents des organisations collectives, hors desquelles il ne semble pas que la vie humaine puisse longtemps se maintenir.

1. Lire *pp. cit.*, son introduction, pp. 13-19.
2. Avant le lever du soleil, *Vor Sonnenaufgang* : *Also sprach Zarathustra*, Dritter Teil. C'est le 4e chant de cette troisième partie.

Sans doute n'est-il pas exclu que le pense-à-penser le plus pensable, pensant lui-même être cet Autre-chose, ait pu toujours mal tolérer cette éventuelle concurrence.

Mais cette aversion devient tout à fait claire, une fois faite la jonction conceptuelle, à laquelle nul n'avait encore pensé, de cet Ailleurs avec le lieu, présent pour tous et fermé à chacun, où Freud a découvert que sans qu'on y pense, et sans donc que quiconque puisse penser y penser mieux qu'un autre, ça pense. Ça pense plutôt mal, mais ça pense ferme : car c'est en ces termes qu'il nous annonce l'inconscient : des pensées qui, si leurs lois ne sont pas tout à fait les mêmes que celles de nos pensées de tous les jours nobles ou vulgaires, sont parfaitement articulées.

Plus moyen donc de réduire cet Ailleurs à la forme imaginaire d'une nostalgie, d'un Paradis perdu ou futur; ce qu'on y trouve, c'est le paradis des amours enfantines, où baudelaire de Dieu! il s'en passe de vertes.

Au reste, s'il nous restait un doute, Freud a nommé le lieu de l'inconscient d'un terme qui l'avait frappé dans Fechner (lequel n'est pas du tout en son expérimentalisme le réaliste que nous suggèrent nos manuels) : *ein anderer Schauplatz*, une autre scène; il le reprend vingt fois dans ses œuvres inaugurales.

Cette aspersion d'eau fraîche ayant, nous l'espérons, ranimé les esprits, venons-en à la formulation scientifique de la relation à cet Autre du sujet.

2. Nous appliquerons, « pour fixer les idées » et les âmes ici en peine, nous appliquerons ladite relation sur le schéma L déjà produit et ici simplifié :

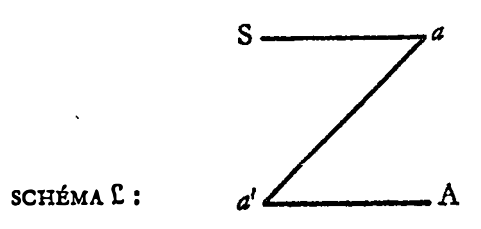


SCHÉMA L :

signifiant que la condition du sujet S (névrose ou psychose) dépend de ce qui se déroule en l'Autre A. Ce qui s'y déroule est articulé comme un discours (l'inconscient est le discours de l'Autre), dont Freud a cherché d'abord à définir la syntaxe pour les morceaux qui dans des moments privilégiés, rêves, lapsus, traits d'esprit, nous en parviennent.

A ce discours, comment le sujet serait-il intéressé, s'il n'était pas partie prenante? Il l'est, en effet, en tant que tiré aux quatre coins du schéma : à savoir S, son ineffable et stupide existence, *a*, ses objets, *a'*, son moi, à savoir ce qui se reflète de sa forme dans ses objets, et A le lieu d'où peut se poser à lui la question de son existence.

Car c'est une vérité d'expérience pour l'analyse qu'il se pose pour le sujet la question de son existence, non pas sous l'espèce de l'angoisse qu'elle suscite au niveau du *moi* et qui n'est qu'un élément de son cortège, mais en tant que question articulée : « Que suis-je là? », concernant son sexe et sa contingence dans l'être, à savoir qu'il est homme ou femme d'une part, d'autre part qu'il pourrait n'être pas, les deux conjuguant leur mystère, et le nouant dans les symboles de la procréation et de la mort. Que la question de son existence baigne le sujet, le supporte, l'envahisse, voire le déchire de toutes parts, c'est ce dont les tensions, les suspens, les fantasmes que l'analyste rencontre, lui témoignent; encore faut-il dire que c'est au titre d'éléments du discours particulier, où cette question dans l'Autre s'articule. Car c'est parce que ces phénomènes s'ordonnent dans les figures de ce discours qu'ils ont fixité de symptômes, qu'ils sont lisibles et se résolvent quand ils sont déchiffrés.

3. Il faut donc insister sur ce que cette question ne se présente pas dans l'inconscient comme ineffable, que cette question y est une mise en question, soit : qu'avant toute analyse elle y est articulée en éléments discrets. Ceci est capital, car ces éléments sont ceux que l'analyse linguistique nous commande d'isoler en tant que signifiants, et que voici saisis dans leur fonction à l'état pur au point à la fois le plus invraisemblable et le plus vraisemblable :

— le plus invraisemblable, puisque leur chaîne se trouve

subsister dans une altérité par rapport au sujet, aussi radicale que celle des hiéroglyphes encore indéchiffrables dans la solitude du désert;

— le plus vraisemblable, parce que là seul peut apparaître sans ambiguïté leur fonction d'induire dans le signifié la signification en lui imposant leur structure.

Car certes les sillons qu'ouvre le signifiant dans le monde réel, vont chercher pour les élargir les béances qu'il lui offre comme étant, au point qu'une ambiguïté peut subsister quant à saisir si le signifiant n'y suit pas la loi du signifié.

Mais il n'en est pas de même au niveau de la mise en question non pas de la place du sujet dans le monde, mais de son existence en tant que sujet, mise en question qui, à partir de lui, va s'étendre à sa relation intra-mondaine aux objets, et à l'existence du monde en tant qu'elle peut être aussi mise en question au-delà de son ordre.

4. Il est capital de constater dans l'expérience de l'Autre inconscient où Freud nous guide, que la question ne trouve pas ses linéaments en de protomorphes foisonnements de l'image, en des intumescences végétatives, en des franges animiques s'irradiant des palpitations de la vie.

C'est là toute la différence de son orientation d'avec l'école de Jung qui s'attache à de telles formes : *Wandlungen der libido*. Ces formes peuvent être promues au premier plan d'une mantique, car on peut les produire par des techniques appropriées (promouvant les créations imaginaires : rêveries, dessins, etc.) en un site repérable : on le voit sur notre schéma, tendu entre *a* et *a'*, soit dans le voile du mirage narcissique, éminemment propre à soutenir de ses effets de séduction et de capture tout ce qui vient s'y refléter.

Si Freud a rejeté cette mantique, c'est au point où elle négligeait la fonction directrice d'une articulation signifiante, qui prend effet de sa loi interne et d'un matériel soumis à la pauvreté qui lui est essentielle.

De même que c'est dans toute la mesure où ce style d'articulation s'est maintenu, par la vertu du verbe freudien, même démembré, dans la communauté qui se prétend orthodoxe, qu'une diffé-

rence subsiste aussi profonde entre les deux écoles, encore qu'au point où les choses en sont venues, aucune des deux ne soit en état d'en formuler la raison. Moyennant quoi le niveau de leur pratique apparaîtra bientôt se réduire à la distance des modes de rêverie de l'Alpe et de l'Atlantique.

Pour reprendre la formule qui avait tant plu à Freud dans la bouche de Charcot, « ceci n'empêche pas d'exister » l'Autre à sa place A.

Car ôtez-l'en, l'homme ne peut même plus se soutenir dans la position de Narcisse. L'anima, comme par l'effet d'un élastique, se rapplique sur l'*animus* et l'*animus* sur l'animal, lequel entre S et *a* soutient avec son *Umwelt* des « relations extérieures » sensiblement plus serrées que les nôtres, sans qu'on puisse dire au reste que sa relation à l'Autre soit nulle, mais seulement qu'elle ne nous apparaît pas autrement que dans de sporadiques ébauches de névrose.

5. Le £ de la mise-en-question du sujet dans son existence a une structure combinatoire qu'il ne faut pas confondre avec son aspect spatial. A ce titre, il est bien le signifiant même qui doit s'articuler dans l'Autre, et spécialement dans sa topologie de quaternaire.

Pour supporter cette structure, nous y trouvons les trois signifiants où peut s'identifier l'Autre dans le complexe d'Œdipe. Ils suffisent à symboliser les significations de la reproduction sexuée, sous les signifiants de relation de l'amour et de la procréation.

Le quatrième terme est donné par le sujet dans sa réalité, comme telle forclose dans le système et n'entrant que sous le mode du mort dans le jeu des signifiants, mais devenant le sujet véritable à mesure que ce jeu des signifiants va le faire signifier.

Ce jeu des signifiants n'est en effet pas inerte, puisqu'il est animé dans chaque partie particulière par toute l'histoire de l'ascendance des autres réels que la dénomination des Autres signifiants implique dans la contemporaineté du Sujet. Bien plus, ce jeu en tant qu'il s'institue en règle au-delà de chaque partie, structure déjà dans le sujet les trois instances : moi (idéal), réalité, surmoi, dont la détermination sera le fait de la deuxième topique freudienne.

Le sujet d'autre part entre dans le jeu en tant que mort, mais c'est comme vivant qu'il va le jouer, c'est dans sa vie qu'il lui faut prendre la couleur qu'il y annonce à l'occasion. Il le fera en se servant d'un *set* de figures imaginaires, sélectionnées parmi les formes innombrables des relations animiques, et dont le choix comporte un certain arbitraire, puisque pour recouvrir homologiquement le ternaire symbolique, il doit être numériquement réduit.

Pour ce faire, la relation polaire par où l'image spéculaire (de la relation narcissique) est liée comme unifiante à l'ensemble d'éléments imaginaires dit du corps morcelé, fournit un couple qui n'est pas seulement préparé par une convenance naturelle de développement et de structure à servir d'homologue à la relation symbolique Mère-Enfant. Le couple imaginaire du stade du miroir, par ce qu'il manifeste de contre-nature, s'il faut le rapporter à une prématuration spécifique de la naissance chez l'homme, se trouve approprié à donner au triangle imaginaire la base que la relation symbolique puisse en quelque sorte recouvrir. (Voir le schéma R.)

C'est en effet par la béance qu'ouvre cette prématuration dans l'imaginaire et où foisonnent les effets du stade du miroir, que l'animal humain est *capable* de s'imaginer mortel, non qu'on puisse dire qu'il le pourrait sans sa symbiose avec le symbolique, mais plutôt que sans cette béance qui l'aliène à sa propre image, cette symbiose avec le symbolique n'aurait pu se produire, où il se constitue comme sujet à la mort.

6. Le troisième terme du ternaire imaginaire, celui où le sujet s'identifie à l'opposé avec son être de vivant, n'est rien d'autre que l'image phallique dont le dévoilement dans cette fonction n'est pas le moindre scandale de la découverte freudienne.

Inscrivons ici dès maintenant, au titre de visualisation conceptuelle de ce double ternaire, ce que nous appellerons dès lors le schéma R, et qui représente les lignes de conditionnement du *perceptum*, autrement dit de l'objet, en tant que ces lignes circonscrivent le champ de la réalité, bien loin d'en seulement dépendre.

C'est ainsi qu'à considérer les sommets du triangle symbo-

lique : I comme l'idéal du moi, M comme le signifiant de l'objet primordial, et P comme la position en A du Nom-du-Père, on peut saisir comment l'épinglage homologique de la signification du sujet S sous le signifiant du phallus peut retentir sur le soutien du champ de la réalité, délimité par le quadrangle M*im*I. Les deux autres sommets de celui-ci, *i* et *m*, représentant les deux termes imaginaires de la relation narcissique, soit le moi et l'image spéculaire.

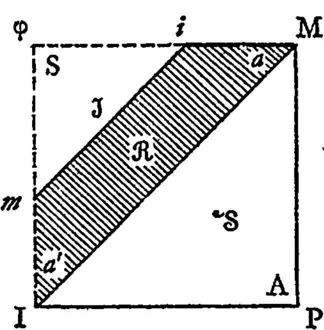



SCHÉMA R :

On peut ainsi situer de *i* à M, soit en *a*, les extrémités des segments S*i*, S*a*¹, S*a*², S*a*ⁿ, SM, où placer les figures de l'autre imaginaire dans les relations d'agression érotique où elles se réalisent, — de même de *m* à I, soit en *a'*, les extrémités de segments S*m*, S*a'*¹, S*a'*², S*a'*ⁿ, SI, où le moi s'identifie, depuis son *Urbild* spéculaire jusqu'à l'identification paternelle de l'idéal du moi [1].

1. Repérer dans ce schéma R l'objet *a* est intéressant pour éclairer ce qu'il apporte sur le champ de la réalité (champ qui le barre).

Quelque insistance que nous ayons mis depuis à le développer — en énonçant que ce champ ne fonctionne qu'à s'obturer de l'écran du fantasme, — ceci demande encore beaucoup d'attention.

Peut-être y aurait-il intérêt à reconnaître qu'énigmatique alors, mais parfaitement lisible pour qui sait la suite, comme c'est le cas si l'on prétend s'en appuyer, ce que le schéma R étale, c'est un plan projectif.

Notamment les points dont ce n'est pas par hasard (ni par jeu) que nous avons choisi les lettres dont ils se correspondent *m* M, *i* I et qui sont ceux dont s'encadre la seule coupure valable sur ce schéma (soit la coupure $\overrightarrow{mi}$, $\overrightarrow{MI}$), indiquent assez que cette coupure isole dans le champ une bande de Moebius.

C'est tout dire, puisque dès lors ce champ ne sera que le tenant-lieu du fantasme dont cette coupure donne toute la structure.

Ceux qui ont suivi notre séminaire de l'année 1956-57 savent l'usage que nous avons fait du ternaire imaginaire ici posé, dont l'enfant en tant que désiré constitue réellement le sommet I, pour rendre à la notion de Relation d'objet [1], quelque peu discréditée par la somme des niaiseries qu'on a prétendu ces derniers temps valider sous sa rubrique, le capital d'expérience qui s'y rattache légitimement.

Ce schéma en effet permet de démontrer les relations qui se rapportent non pas aux stades préœdipiens qui ne sont pas bien entendu inexistants, mais analytiquement impensables (comme l'œuvre trébuchante mais guidée de Mme Mélanie Klein le met suffisamment en évidence), mais aux stades prégénitaux en tant qu'ils s'ordonnent dans la rétroaction de l'Œdipe.

Tout le problème des perversions consiste à concevoir comment l'enfant, dans sa relation à la mère, relation constituée dans l'analyse non pas par sa dépendance vitale, mais par sa dépendance de son amour, c'est-à-dire par le désir de son désir, s'identifie à l'objet imaginaire de ce désir en tant que la mère elle-même le symbolise dans le phallus.

Le phallocentrisme produit par cette dialectique est tout ce

---

Nous voulons dire que seule la coupure révèle la structure de la surface entière de pouvoir y détacher ces deux éléments hétérogènes que sont (marqués dans notre algorithme ($\$ \lozenge a$) du fantasme) : le $\$$, S barré de la bande ici à attendre où elle vient en effet, c'est-à-dire recouvrant le champ $\mathfrak{R}$ de la réalité, et le $a$ qui correspond aux champs $\mathfrak{I}$ et $\mathfrak{S}$.

C'est donc en tant que représentant de la représentation dans le fantasme, c'est-à-dire comme sujet originairement refoulé que le $\$$, S barré du désir, supporte ici le champ de la réalité, et celui-ci ne se soutient que de l'extraction de l'objet $a$ qui pourtant lui donne son cadre.

En mesurant par des échelons, tous vectorialisés d'une intrusion du seul champ $\mathfrak{I}$ dans le champ $\mathfrak{R}$, ce qui n'est bien articulé dans notre texte que comme effet du narcissisme, il est donc tout à fait exclu que nous voulions y faire revenir, par une porte de derrière quelconque, que ces effets (« système des identifications », lisons-nous) puissent théoriquement fonder, en quelque façon que ce soit, la réalité.

Qui a suivi nos exposés topologiques (qui ne se justifient de rien que de la structure à articuler du fantasme), doit bien savoir que dans la bande de Moebius, il n'y a rien de mesurable qui soit à retenir dans sa structure, et qu'elle se réduit, comme le réel ici intéressé, à la coupure elle-même.

Cette note est indicative pour le moment actuel de notre élaboration topologique (juillet 1966).

1. Titre de ce séminaire.

que nous avons à retenir ici. Il est bien entendu entièrement conditionné par l'intrusion du signifiant dans le psychisme de l'homme, et strictement impossible à déduire d'aucune harmonie préétablie dudit psychisme à la nature qu'il exprime.

Cet effet imaginaire qui ne peut être ressenti comme discordance qu'au nom du préjugé d'une normativité propre à l'instinct, a déterminé pourtant la longue querelle, éteinte aujourd'hui mais non sans dommage, concernant la nature primaire ou secondaire de la phase phallique. Ne serait l'extrême importance de la question, cette querelle mériterait notre intérêt par les exploits dialectiques qu'elle a imposés au Dr Ernest Jones pour soutenir de l'affirmation de son entier accord avec Freud une position diamétralement contraire, à savoir celle qui le faisait, avec des nuances sans doute, le champion des féministes anglaises, férues du principe du « chacun son » : aux boys le phalle, aux girls le c...

7. Cette fonction imaginaire du phallus, Freud l'a donc dévoilée comme pivot du procès symbolique qui parachève *dans les deux sexes* la mise en question du sexe par le complexe de castration.

La mise à l'ombre actuelle de cette fonction du phallus (réduit au rôle d'objet partiel) dans le concert analytique, n'est que la suite de la mystification profonde dans laquelle la culture en maintient le symbole, ceci s'entend dans le sens où le paganisme lui-même ne le produisait qu'au terme de ses plus secrets mystères.

C'est en effet dans l'économie subjective, telle que nous la voyons commandée par l'inconscient, une signification qui n'est évoquée que par ce que nous appelons une métaphore, précisément la métaphore paternelle.

Et ceci nous ramène, puisque c'est avec Mme Macalpine que nous avons choisi de dialoguer, à son besoin de référence à un « héliolithisme », par quoi elle prétend voir codifée la procréation dans une culture pré-œdipienne, où la fonction procréatrice du père serait éludée.

Tout ce qu'on pourra avancer dans ce sens, sous quelque forme que ce soit, n'en mettra que mieux en valeur la fonction de signifiant qui conditionne la paternité.

Car dans un autre débat du temps où les psychanalystes s'inter-

rogeaient encore sur la doctrine, le Dr Ernest Jones avec une remarque plus pertinente que devant, n'a pas apporté un argument moins inapproprié.

Concernant en effet l'état des croyances dans quelque tribu australienne, il s'est refusé à admettre qu'aucune collectivité d'hommes puisse méconnaître ce fait d'expérience que, sauf exception énigmatique, aucune femme n'enfante sans avoir eu un coït, ni même ignorer le laps requis de cet antécédent. Or ce crédit qui nous paraît tout à fait légitimement accordé aux capacités humaines d'observation du réel, est très précisément ce qui n'a pas dans la question la moindre importance.

Car, si l'exige le contexte symbolique, la paternité n'en sera pas moins attribuée à la rencontre par la femme d'un esprit à telle fontaine ou dans tel monolithe où il sera censé siéger.

C'est bien ce qui démontre que l'attribution de la procréation au père ne peut être l'effet que d'un pur signifiant, d'une reconnaissance non pas du père réel, mais de ce que la religion nous a appris à invoquer comme le Nom-du-Père.

Nul besoin d'un signifiant bien sûr pour être père, pas plus que pour être mort, mais sans signifiant, personne, de l'un ni de l'autre de ces états d'être, ne saura jamais rien.

Je rappelle ici à l'usage de ceux que rien ne peut décider à chercher dans les textes de Freud un complément aux lumières que leurs moniteurs leur dispensent, avec quelle insistance s'y trouve soulignée l'affinité des deux relations signifiantes que nous venons d'évoquer, à chaque fois que le sujet névrosé (l'obsessionnel spécialement) la manifeste par la conjonction de leurs thèmes.

Comment Freud ne la reconnaîtrait-il pas en effet, alors que la nécessité de sa réflexion l'a mené à lier l'apparition du signifiant du Père, en tant qu'auteur de la Loi, à la mort, voire au meurtre du Père, — montrant ainsi que si ce meurtre est le moment fécond de la dette par où le sujet se lie à vie à la Loi, le Père symbolique en tant qu'il signifie cette Loi est bien le Père mort.

## IV. *Du côté de Schreber.*

1. Nous pouvons maintenant entrer dans la subjectivité du délire de Schreber.

La signification du phallus, avons-nous dit, doit être évoquée dans l'imaginaire du sujet par la métaphore paternelle.

Ceci a un sens précis dans l'économie du signifiant dont nous ne pouvons ici que rappeler la formalisation, familière à ceux qui suivent notre séminaire de cette année sur les formations de l'inconscient. A savoir : *formule de la métaphore*, ou *de la substitution signifiante* :

$$\frac{S}{\not{S}'} \cdot \frac{\not{S}'}{x} \longrightarrow S\left(\frac{1}{s}\right)$$

où les grands S sont des signifiants, $x$ la signification inconnue et $s$ le signifié induit par la métaphore, laquelle consiste dans la substitution dans la chaîne signifiante de S à S'. L'élision de S', ici représentée par sa rature, est la condition de la réussite de la métaphore.

Ceci s'applique ainsi à la métaphore du Nom-du-Père, soit la métaphore qui substitue ce Nom à la place premièrement symbolisée par l'opération de l'absence de la mère.

$$\frac{\text{Nom-du-Père}}{\text{Désir de la Mère}} \cdot \frac{\text{Désir de la Mère}}{\text{Signifié au sujet}} \longrightarrow \text{Nom-du-Père}\left(\frac{\text{A}}{\text{Phallus}}\right)$$

Essayons de concevoir maintenant une circonstance de la position subjective où, à l'appel du Nom-du-Père réponde, non pas l'absence du père réel, car cette absence est plus que compatible avec la présence du signifiant, mais la carence du signifiant lui-même.

Ce n'est pas là une conception à laquelle rien ne nous prépare. La présence du signifiant dans l'Autre, est en effet une présence fermée au sujet pour l'ordinaire, puisque ordinairement c'est à l'état de refoulé *(verdrängt)* qu'elle y persiste, que de là elle insiste pour se représenter dans le signifié, par son automatisme de répétition *(Wiederholungszwang)*.

pour lui jusque-là impensable, où Schreber voit la preuve qu'il a dû se passer quelque chose qui ne vienne pas de son propre mental : preuve à quoi, semble-t-il, seules les pétitions de principe, plus haut dégagées dans la position du psychiatre, nous mettent en droit de résister.

3. Ceci dit, quant à nous, tenons-nous-en à une séquence de phénomènes que Schreber établit en son quinzième chapitre (S. 204-215).

On sait à ce moment que le soutien de sa partie dans le jeu forcé de la pensée *(Denkzwang)* où le contraignent les paroles de Dieu (v. *supra*, I-5), a un enjeu dramatique qui est que Dieu dont nous verrons plus loin le pouvoir de méconnaissance, tenant le sujet pour anéanti, le laisse en panne ou en plan *(liegen lassen)*, menace sur laquelle nous reviendrons.

Que l'effort de réplique à quoi donc le sujet est ainsi suspendu, disons, dans son être de sujet, vienne à manquer par un moment de Penser-à-rien *(Nichtsdenken)*, qui semble bien être le plus humainement exigible des repos (Schreber dicit), voici ce qui se produit selon lui :

1. Ce qu'il appelle le miracle de hurlement *(Brüllenwunder)*, cri tiré de sa poitrine et qui le surprend au-delà de tout avertissement, qu'il soit seul ou devant une assistance horrifiée par l'image qu'il lui offre de sa bouche soudain béante sur l'indicible vide, et qu'abandonne le cigare qui s'y fixait l'instant d'avant;

2. L'appel au secours (« *Hülfe* » *rufen*), émis des « nerfs divins détachés de la masse », et dont le ton plaintif se motive du plus grand éloignement où Dieu se retire;

(deux phénomènes où le déchirement subjectif est assez indiscernable de son mode signifiant, pour que nous n'insistions pas);

3. L'éclosion prochaine, soit dans la zone occulte du champ perceptif, dans le couloir, dans la chambre voisine, de manifestations qui, sans être extraordinaires, s'imposent au sujet comme produites à son intention;

4. L'apparition à l'échelon suivant du lointain, soit hors de la prise des sens, dans le parc, *dans le réel*, de créations miraculeuses, c'est-à-dire nouvellement créées, créations dont Mme Macalpine note finement qu'elles appartiennent toujours à des espèces volantes : oiseaux ou insectes.

Ces derniers météores du délire n'apparaissent-ils pas comme la trace d'un sillage, ou comme un effet de frange, montrant les deux temps où le signifiant qui s'est tu dans le sujet, fait, de sa nuit, d'abord jaillir une lueur de signification à la surface du réel, puis fait le réel s'illuminer d'une fulgurance projetée du dessous de son soubassement de néant?

C'est ainsi qu'à la pointe des effets hallucinatoires, ces créatures qui, si l'on voulait appliquer en toute rigueur le critère de l'apparition du phénomène *dans la réalité*, mériteraient seules le titre d'hallucinations, nous recommandent de reconsidérer dans leur solidarité symbolique le trio du Créateur, de la Créature, et du Créé, qui ici se dégage.

4. C'est de la position du Créateur en effet que nous remonterons à celle du Créé, qui subjectivement la crée.

Unique dans sa Multiplicité, Multiple dans son Unité (tels sont les attributs rejoignant Héraclite, dont Schreber le définit), ce Dieu, démultiplié en effet en une hiérarchie de royaumes qui, à elle seule, vaudrait une étude, se dégrade en êtres chapardeurs d'identités désannexées.

Immanent à ces êtres, dont la capture par leur inclusion dans l'être de Schreber menace son intégrité, Dieu n'est pas sans le support intuitif d'un hyperespace, où Schreber voit même les transmissions signifiantes se conduire le long de fils *(Fäden)*, qui matérialisent le trajet parabolique selon lequel elles entrent dans son crâne par l'occiput (S. 315-P.S. V).

Cependant à mesure du temps, Dieu laisse-t-il sous ses manifestations s'étendre toujours plus loin le champ des êtres sans intelligence, des êtres qui ne savent pas ce qu'ils disent, des êtres d'inanité, tels ces oiseaux miraculés, ces oiseaux parlants, ces vestibules du ciel *(Vorhöfe des Himmels)*, où la misogynie de Freud a détecté au premier coup d'œil, les oies blanches qu'étaient les jeunes filles dans les idéaux de son époque, pour se le voir confirmer par les noms propres [1] que le sujet plus loin leur donne.

1. La relation du nom propre à la voix est à situer dans la structure à double versant du langage vers le message et vers le code, où nous nous sommes déjà référés. *Vide* I.5. C'est elle qui décide du caractère de trait d'esprit du jeu de mots sur le nom propre.

Disons seulement qu'elles sont pour nous bien plus représentatives par l'effet de surprise que provoquent en elles la similarité des vocables et les équivalences purement homophoniques où elles se fient pour leur emploi (Santiago = Carthago, Chinesenthum = Jesum Christum, etc., S. 210-XV).

Dans la même mesure, l'être de Dieu dans son essence, se retire toujours plus loin dans l'espace qui le conditionne, retrait qui s'intuitionne dans le ralentissement croissant de ses paroles, allant jusqu'à la scansion d'un épellement bredouillant (S. 223-XVI). Si bien qu'à suivre seulement l'indication de ce procès, nous tiendrions cet Autre unique à quoi s'articule l'existence du sujet, pour surtout propre à vider les lieux (S. note de 196-XIV) où se déploie le bruissement des paroles, si Schreber ne prenait soin de nous informer de surcroît que ce Dieu est forclos de tout autre aspect de l'échange. Il le fait en s'en excusant, mais quelque regret qu'il en ait, il lui faut bien le constater : Dieu n'est pas seulement imperméable à l'expérience; il est incapable de comprendre l'homme vivant; il ne le saisit que par l'extérieur (qui semble bien être en effet son mode essentiel); toute intériorité lui est fermée. Un « système de notes » *(Aufschreibesystem)* où se conservent actes et pensées, rappelle, certes, de façon glissante le carnet tenu par l'ange gardien de nos enfances catéchisées, mais au-delà notons l'absence de toute trace de sondage des reins ou des cœurs (S. 20 I.).

C'est ainsi encore qu'après que la purification des âmes *(Laüterung)* aura en elles aboli toute persistance de leur identité personnelle, tout se réduira à la subsistance éternelle de ce verbiage, par quoi seulement Dieu a à connaître des ouvrages mêmes que construit l'ingéniosité des hommes (S. 300-P. S. II).

Comment ici ne pas remarquer que le petit-neveu de l'auteur des *Novae species insectorum* (Johann-Christian-Daniel von Schreber), souligne qu'aucune des créatures de miracle, n'est d'une espèce nouvelle, — ni ajouter qu'à l'encontre de Mme Macalpine qui y reconnaît la Colombe qui du giron du Père véhicule vers la Vierge le message fécond du Logos, elles nous évoquent plutôt celle que l'illusionniste fait pulluler de l'ouverture de son gilet ou de sa manche?

Par quoi nous en viendrons enfin à nous étonner que le sujet

en proie à ces mystères, ne doute pas, pour Créé qu'il soit, ni de parer par ses paroles aux embûches d'une consternante niaiserie de son Seigneur, ni de se maintenir envers et contre la destruction, qu'il le croit capable de mettre en œuvre à son endroit comme à l'endroit de quiconque, par un droit qui l'y fonde au nom de l'ordre de l'Univers (*Weltordnung*), droit qui, pour être de son côté, motive cet exemple unique de la victoire d'une créature qu'une chaîne de désordres a fait tomber sous le coup de la « perfidie » de son créateur. (« Perfidie », le mot lâché, non sans réserve, est en français : S. 226-XVI.)

Voilà-t-il pas à la création continuée de Malebranche un étrange pendant, que ce créé récalcitrant, qui se maintient contre sa chute par le seul soutien de son verbe et par sa foi dans la parole.

Cela vaudrait bien une resucée des auteurs du bac de philo, parmi lesquels nous avons peut-être trop dédaigné ceux qui sont hors de la ligne de la préparation du bonhomme psychologique où notre époque trouve la mesure d'un humanisme, croyez-vous pas, peut-être un peu plat.

*De Malebranche ou de Locke,*
*Plus malin le plus loufoque...*

Oui, mais lequel est-ce ? Voilà le hic, mon cher collègue. Allons, quittez cet air empesé. Quand donc vous sentirez-vous à l'aise, là où vous êtes chez vous ?

5. Essayons maintenant de reporter la position du sujet telle qu'elle se constitue ici dans l'ordre symbolique sur le ternaire qui la repère dans notre schéma R.

Il nous semble bien alors que si le Créé I y assume la place en P laissée vacante de la Loi, la place du Créateur s'y désigne de ce *liegen lassen*, laisser en plan, fondamental, où paraît se dénuder, de la forclusion du Père, l'absence qui a permis de se construire à la primordiale symbolisation M de la Mère.

De l'une à l'autre, une ligne qui culminerait dans les Créatures de la parole, occupant la place de l'enfant refusé aux espoirs du sujet (v. inf. : *Post-scriptum*), se concevrait ainsi comme contournant le trou creusé dans le champ du signifiant par la forclusion du Nom-du-Père (v. Schéma I, p. 571).

C'est autour de ce trou où le support de la chaîne signifiante manque au sujet, et qui n'a pas besoin, on le constate, d'être ineffable pour être panique, que s'est jouée toute la lutte où le sujet s'est reconstruit. Cette lutte, il l'a menée à son honneur, et les vagins du ciel (autre sens du mot *Vorhöfe*, v. supra), les jeunes filles de miracle qui assiégeaient les bords du trou de leur cohorte, en firent la glose, dans les gloussements d'admiration arrachés à leurs gorges de harpies : « *Verfluchter Kerl!* Damné garçon! » Autrement dit : c'est un rude lapin. Hélas! C'était par antiphrase.

5. Car déjà et naguère s'était ouvert pour lui dans le champ de l'imaginaire la béance qui y répondait au défaut de la métaphore symbolique, celle qui ne pouvait trouver à se résoudre que dans l'accomplissement de l'*Entmannung* (l'émasculation).

Objet d'horreur d'abord pour le sujet, puis accepté comme un compromis raisonnable (*vernünftig*, S. 177-XIII), dès lors parti pris irrémissible (S. note de la p. 179-XIII), et motif futur d'une rédemption intéressant l'univers.

Si nous n'en sommes pas quittes pour autant avec le terme d'*Entmannung*, il nous embarrassera sûrement moins que Mme Ida Macalpine dans la position que nous avons dit être la sienne. Sans doute pense-t-elle y mettre ordre en substituant le mot *unmanning* au mot *emasculation* que le traducteur du tome III des *Collected Papers* avait innocemment cru suffire à le rendre, voire en prenant ses garanties contre le maintien de cette traduction dans la version autorisée en préparation. Sans doute y retient-elle quelque imperceptible suggestion étymologique, par quoi se différencieraient ces termes, sujets pourtant à un emploi identique [1].

Mais à quoi bon? Mme Macalpine repoussant comme impropère [2] la mise en cause d'un organe qu'à se rapporter aux Mémoires, elle ne veut promis qu'à une résorption pacifique dans les entrailles du sujet, entend-elle par là nous représenter le tapinois craintif où il se réfugie quand il grelotte, ou l'objection de conscience à

1. Macalpine, *op. cit.*, p. 398.

2. C'est là l'orthographe du mot anglais actuellement en usage, dans l'admirable traduction en vers des 10 premiers chants de l'*Iliade* par Hugues Salel, qui devrait suffire à le faire survivre en français.

la description de laquelle s'attarde avec malice l'auteur du *Satyricon* ?

Ou croirait-elle peut-être qu'il se soit agi jamais d'une castration réelle dans le complexe du même nom?

Sans doute est-elle fondée à remarquer l'ambiguïté qu'il y a à tenir pour équivalentes la transformation du sujet en femme (*Verweiblichung*) et l'éviration (car tel est bien le sens de *Entmannung*). Mais elle ne voit pas que cette ambiguïté est celle de la structure subjective elle-même qui la produit ici : laquelle comporte que cela qui confine au niveau imaginaire à la transformation du sujet en femme, soit justement ceci qui le fasse déchoir de toute hoirie d'où il puisse légitimement attendre l'affectation d'un pénis à sa personne. Ceci pour la raison que si être et avoir s'excluent en principe, ils se confondent, au moins quant au résultat, quand il s'agit d'un manque. Ce qui n'empêche pas leur distinction d'être décisive pour la suite.

Comme on s'en aperçoit à remarquer que ce n'est pas pour être forclos du pénis, mais pour devoir être le phallus que le patient sera voué à devenir une femme.

La parité symbolique *Mädchen = Phallus*, ou en anglais l'équation *Girl = Phallus*, comme s'exprime M. Fénichel[1], à qui elle donne le thème d'un essai méritoire encore qu'un peu embrouillé, a sa racine dans les chemins imaginaires, par où le désir de l'enfant trouve à s'identifier au manque-à-être de la mère, auquel bien entendu elle-même fut introduite par la loi symbolique où ce manque est constitué.

C'est le même ressort qui fait que les femmes dans le réel servent, ne leur en déplaise, d'objets pour les échanges qu'ordonnent les structures élémentaires de la parenté et qui se perpétuent à l'occasion dans l'imaginaire, tandis que ce qui se transmet parallèlement dans l'ordre symbolique, c'est le phallus.

6. Ici l'identification, quelle qu'elle soit, par quoi le sujet a assumé le désir de la mère, déclenche, d'être ébranlée, la dissolution du

1. *Die symbolische Gleichung Mädchen = Phallus*, in *Int. Zeitschrift für Psychoanalyse*, XXII, 1936, traduit depuis sous le titre : *The symbolic equation : Girl = Phallus* dans le *Psychoanalytic Quarterly*, 1949, XX, vol. 3, pp. 303-324. Notre langue nous permet d'y apporter le terme à notre sens plus approprié de pucelle.

trépied imaginaire (remarquablement c'est dans l'appartement de sa mère où il s'est réfugié, que le sujet a son premier accès de confusion anxieuse avec raptus suicide : S. 39-40-IV).

Sans doute la divination de l'inconscient a-t-elle très tôt averti le sujet que, faute de pouvoir être le phallus qui manque à la mère, il lui reste la solution d'être la femme qui manque aux hommes.

C'est même là le sens de ce fantasme, dont la relation a été très remarquée sous sa plume et que nous avons cité plus haut de la période d'incubation de sa seconde maladie, à savoir l'idée « qu'il serait beau d'être une femme en train de subir l'accouplement ». Ce pont-aux-ânes de la littérature schrébérienne s'épingle ici à sa place.

Cette solution pourtant était alors prématurée. Car pour la *Menschenspielerei* (terme apparu dans la langue fondamentale, soit dans la langue de nos jours : du rififi chez les hommes) qui normalement devait s'ensuivre, on peut dire que l'appel aux braves devait tomber à plat, pour la raison que ceux-ci devinrent aussi improbables que le sujet lui-même, soit aussi démunis que lui de tout phallus. C'est qu'était omis dans l'imaginaire du sujet, non moins pour eux que pour lui, ce trait parallèle au tracé de leur figure qu'on peut voir dans un dessin du petit Hans, et qui est familier aux connaisseurs du dessin de l'enfant. C'est que les autres n'étaient plus dès lors que des « images d'hommes torchées à la six-quatre-deux », pour unir dans cette traduction des : *flüchtig hingemachte Männer*, les remarques de M. Niederland sur les emplois de *hinmachen* au coup d'aile d'Édouard Pichon dans l'usage du français [1].

De sorte que l'affaire était en passe de piétiner de façon assez déshonorante, si le sujet n'avait trouvé à la racheter brillamment.

Lui-même en a articulé l'issue (en novembre 1895, soit deux ans après le début de sa maladie) sous le nom de *Versöhnung* : le mot a le sens d'expiation, de propitiation, et, vu les caractères de la langue fondamentale, doit être tiré encore plus vers le sens primitif de la *Sühne*, c'est-à-dire vers le sacrifice, alors qu'on l'accentue

1. Cf. Niederland (W. G.) (1951), "Three Notes on the Schreber Case", *Psychoanal. Quarterly*, XX, 579. Édouard Pichon est l'auteur de la traduction en français de ces termes par : Ombres d'hommes bâclés à la six-quatre-deux.

dans le sens du compromis (compromis de raison, cf. p. 564, dont le sujet motive l'acceptation de son destin).

Ici Freud allant bien au-delà de la rationalisation du sujet lui-même, admet paradoxalement que la réconciliation (puisque c'est le sens plat qui a été choisi en français), dont le sujet fait état, trouve son ressort dans le maquignonnage du partenaire qu'elle comporte, à savoir dans la considération que l'épouse de Dieu contracte en tout cas une alliance de nature à satisfaire l'amour-propre le plus exigeant.

Nous croyons pouvoir dire que Freud a ici failli à ses propres normes et de la façon la plus contradictoire, en ce sens qu'il accepte comme moment tournant du délire ce qu'il a refusé dans sa conception générale, à savoir de faire dépendre le thème homosexuel de l'idée de grandeur (nous faisons à nos lecteurs le crédit qu'ils connaissent son texte).

Cette défaillance a sa raison dans la nécessité, soit dans le fait que Freud n'avait pas encore formulé l'*Introduction au narcissisme.*

7. Sans doute n'eût-il pas trois ans après (1911-1914) manqué le vrai ressort du renversement de la position d'indignation, que soulevait d'abord en la personne du sujet l'idée de l'*Entmannung :* c'est très précisément que dans l'intervalle *le sujet était mort.*

C'est du moins l'événement que les voix, toujours renseignées aux bonnes sources et toujours égales à elles-mêmes dans leur service d'information, lui firent connaître après coup avec sa date et le nom du journal dans lequel il était passé à la rubrique nécrologique (S. 81-VII).

Pour nous, nous pouvons nous contenter de l'attestation que nous en apportent les certificats médicaux, en nous donnant au moment convenable le tableau du patient plongé dans la stupeur catatonique.

Ses souvenirs de ce moment, comme il est d'usage, ne manquent pas. C'est ainsi que nous savons que, modifiant la coutume qui veut qu'on entre en son trépas les pieds devant, notre patient, pour ne le franchir qu'en transit, se complut à s'y tenir les pieds dehors, c'est-à-dire sortis par la fenêtre sous le tendancieux prétexte d'y chercher la fraîcheur (S. 172-XII), renouvelant peut-être ainsi (laissons ceci à apprécier à ceux qui ne s'intéresse-

ront ici qu'à l'avatar imaginaire) la présentation de sa naissance.

Mais ce n'est pas là une carrière qu'on reprend à cinquante ans bien comptés, sans en éprouver quelque dépaysement. D'où le portrait fidèle que les voix, annalistes disons-nous, lui donnèrent de lui-même comme d'un « cadavre lépreux conduisant un autre cadavre lépreux » (S. 92-VII), description très brillante, il faut en convenir, d'une identité réduite à la confrontation à son double psychique, mais qui en outre rend patente la régression du sujet, non pas génétique mais topique, au stade du miroir, pour autant que la relation à l'autre spéculaire s'y réduit à son tranchant mortel.

Ce fut aussi le temps où son corps n'était qu'un agrégat de colonies de « nerfs » étrangers, une sorte de dépotoir pour des fragments détachés des identités de ses persécuteurs (S. XIV).

La relation de tout cela à l'homosexualité, assurément manifeste dans le délire, nous paraît nécessiter une réglementation plus poussée de l'usage qu'on peut faire de cette référence dans la théorie.

L'intérêt en est grand, puisqu'il est certain que l'usage de ce terme dans l'interprétation peut entraîner des dommages graves, s'il ne s'éclaire pas des relations symboliques que nous tenons ici pour déterminantes.

8. Nous croyons que cette détermination symbolique se démontre dans la forme où la structure imaginaire vient à se restaurer. A ce stade, celle-ci présente deux aspects que Freud lui-même a distingués.

Le premier est celui d'une pratique transsexualiste, nullement indigne d'être rapprochée de la « perversion » dont de nombreuses observations ont précisé les traits depuis [1].

Bien plus, nous devons signaler ce que la structure que nous dégageons ici peut avoir d'éclairant sur l'insistance si singulière, que montrent les sujets de ces observations, à obtenir pour leurs exigences les plus radicalement rectifiantes l'autorisation, voire si l'on peut dire la main-à-la-pâte, de leur père.

Quoi qu'il en soit, nous voyons notre sujet s'abandonner

1. Cf. la très remarquable thèse de Jean-Marc Alby, *Contribution à l'étude du transsexualisme*, Paris, 1956.

à une activité érotique, qu'il souligne être strictement réservée à la solitude, mais dont pourtant il avoue les satisfactions. C'est à savoir celles que lui donne son image dans le miroir, quand, revêtu des affûtiaux de la parure féminine, rien, dit-il, dans le haut de son corps, ne lui paraît d'aspect à ne pouvoir convaincre tout amateur éventuel du buste féminin (S. 280-XXI).

A quoi il convient de lier, croyons-nous, le développement, allégué comme perception endosomatique, des nerfs dits de la volupté féminine dans son propre tégument, nommément dans les zones où ils sont censés être érogènes chez la femme.

Une remarque, celle qu'à sans cesse s'occuper à la contemplation de l'image de la femme, à ne jamais détacher sa pensée du support de quelque chose de féminin, la volupté divine n'en serait que mieux comblée, nous fait virer dans l'autre aspect des fantasmes libidinaux.

Celui-ci lie la féminisation du sujet à la coordonnée de la copulation divine.

Freud en a très bien vu le sens de mortification, en mettant en relief tout ce qui lie la « volupté d'âme » *(Seelenwollust)* qui y est incluse, à la « béatitude » *(Seligkeit)* en tant qu'elle est l'état des âmes décédées *(abschiedenen Wesen)*.

Que la volupté désormais bénie soit devenue béatitude de l'âme, c'est là, en effet, un tournant essentiel, dont Freud, remarquons-le, souligne la motivation linguistique, en suggérant que l'histoire de sa langue pourrait peut-être l'éclairer [1].

C'est seulement faire une erreur sur la dimension où la lettre se manifeste dans l'inconscient, et qui, conformément à son instance propre de lettre, est bien moins étymologique (précisément diachronique) qu'homophonique (précisément synchronique). Il n'y a rien, en effet, dans l'histoire de la langue allemande qui permette de rapprocher *selig* de *Seele*, ni le bonheur qui porte « aux cieux » les amants, pour autant que c'est lui que Freud évoque dans l'aria qu'il cite de Don Juan, de celui qu'aux âmes dites bienheureuses promet le séjour du ciel. Les défunts ne sont *selig* en allemand que par emprunt au latin, et pour ce qu'en cette langue

1. Cf. Freud, *Psychoanalytische Bemerkungen über einem autobiographisch beschriebenen Fall von Paranoia*, *G. W.*, VIII, p. 264, n. 1.

fut dite bienheureuse leur mémoire *(beatae memoriae, seliger Gedächtnis)*. Leur *Seelen* ont plutôt affaire avec les lacs *(Seen)* où elles séjournèrent dans un temps, qu'avec quoi que ce soit de leur béatitude. Reste que l'inconscient se soucie plus du signifiant que du signifié, et que « feu mon père » peut y vouloir dire que celui-ci était le feu de Dieu, voire commander contre lui l'ordre de : feu!

Passée cette digression, il reste que nous sommes ici dans un au-delà du monde, qui s'accommode fort bien d'un ajournement indéfini de la réalisation de son but.

Assurément en effet quand Schreber aura achevé sa transformation en femme, l'acte de fécondation divine aura lieu, dont il est bien entendu (S. 3-Introd.) que Dieu ne saurait s'y commettre dans un obscur cheminement à travers des organes. (N'oublions pas l'aversion de Dieu à l'endroit du vivant.) C'est donc par une opération spirituelle que Schreber sentira s'éveiller en lui le germe embryonnaire dont il a déjà connu aux premiers temps de sa maladie le frémissement.

Sans doute la nouvelle humanité spirituelle des créatures schrébériennes sera-t-elle tout entière engendrée de ses entrailles, pour que renaisse l'humanité pourrie et condamnée de l'âge actuel. C'est bien là une sorte de rédemption, puisque on a ainsi catalogué le délire, mais qui ne vise que la créature à venir, car celle du présent est frappée d'une déchéance corrélative de la captation des rayons divins par la volupté qui les rive à Schreber (S. 51-52-V).

En quoi la dimension de mirage se dessine, que le temps indéfini où sa promesse s'atermoie, souligne encore, et que profondément conditionne l'absence de médiation dont le fantasme témoigne. Car on peut voir qu'il parodie la situation du couple de survivants ultimes qui, par suite d'une catastrophe humaine se verrait, avec le pouvoir de repeupler la terre, confronté à ce que l'acte de la reproduction animale porte en soi-même de total.

Ici encore on peut placer sous le signe de la créature le point tournant d'où la ligne fuit en ses deux branches, celle de la jouissance narcissique et celle de l'identification idéale. Mais c'est au sens où son image est l'appeau de la capture imaginaire où l'une et l'autre s'enracinent. Et là aussi, la ligne tourne autour d'un trou, précisément celui où le « meurtre d'âmes » a installé la mort.

Cet autre gouffre fut-il formé du simple effet dans l'imaginaire de l'appel vain fait dans le symbolique à la métaphore paternelle? Ou nous faut-il le concevoir comme produit en un second degré par l'élision du phallus, que le sujet ramènerait pour la résoudre à la béance mortifère du stade du miroir? Assurément le lien cette fois génétique de ce stade avec la symbolisation de la Mère en tant qu'elle est primordiale, ne saurait manquer d'être évoqué, pour motiver cette solution.

Pouvons-nous repérer les points géométriques du schéma R sur un schéma de la structure du sujet au terme du procès psychotique? Nous le tentons dans le schéma I, présenté ci-dessous.

Sans doute ce schéma participe-t-il de l'excès où s'oblige toute formalisation qui veut se présenter dans l'intuitif.

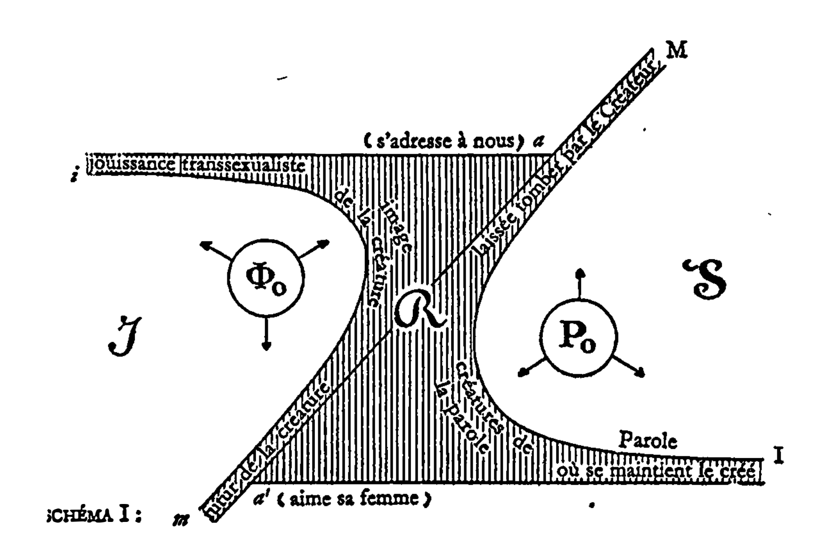


SCHÉMA I :

C'est dire que la distorsion qu'il manifeste entre les fonctions qu'y identifient les lettres qui y sont reportées du schéma R, ne peut être appréciée qu'à son usage de relance dialectique.

Pointons ici seulement dans la double courbe de l'hyperbole qu'il dessine, au glissement près de ces deux courbes le long d'une

des droites directrices de leur asymptote, le lien rendu sensible, dans la double asymptote qui unit le moi délirant à l'autre divin, de leur divergence imaginaire dans l'espace et dans le temps à la convergence idéale de leur conjonction. Non sans relever que d'une telle forme Freud a eu l'intuition, puisqu'il a introduit lui-même le terme : *asymptotisch* à ce propos [1].

Toute l'épaisseur de la créature réelle s'interpose par contre pour le sujet entre la jouissance narcissique de son image et l'aliénation de la parole où l'Idéal du moi a pris la place de l'Autre.

Ce schéma démontre que l'état terminal de la psychose ne représente pas le chaos figé où aboutit la retombée d'un séisme, mais bien plutôt cette mise au jour de lignes d'efficience, qui fait parler quand il s'agit d'un problème de solution élégante.

Il matérialise de façon signifiante ce qui est au principe de la fécondité effective de la recherche de Freud; car c'est un fait que sans autre appui ni support qu'un document écrit, non pas seulement témoignage, mais encore production de cet état terminal de la psychose, Freud a jeté sur l'évolution elle-même du procès les premières lumières qui aient permis d'éclairer sa détermination propre, nous voulons dire la seule organicité qui soit essentiellement intéressée dans ce procès : celle qui motive la structure de la signification.

Ramassées dans la forme de ce schéma, les relations se dégagent, par où les effets d'induction du signifiant, portant sur l'imaginaire, déterminent ce bouleversement du sujet que la clinique désigne sous les aspects du crépuscule du monde, nécessitant pour y répondre de nouveaux effets de signifiant.

Nous avons dans notre séminaire montré que la succession symbolique des royaumes antérieurs, puis des royaumes postérieurs de Dieu, l'inférieur et le supérieur, Ahriman et Ormuzd, et les tournants de leur « politique » (mot de la langue de fond) à l'endroit du sujet, donnent justement ces réponses aux différentes étapes de la dissolution imaginaire, que les souvenirs du malade et les certificats médicaux connotent d'ailleurs suffisamment, pour y restituer un ordre du sujet.

Pour la question que nous promouvons ici sur l'incidence

1. Freud, *G. W.*, VIII, p. 284 et la note.

aliénante du signifiant, nous y retiendrons ce nadir d'une nuit de juillet 94 où Ahriman, le Dieu inférieur, se dévoilant à Schreber dans l'appareil le plus impressionnant de sa puissance, l'interpella de ce mot simple et, au dire du sujet, courant dans la langue fondamentale [1] : *Luder !*

Sa traduction mérite mieux que le recours au dictionnaire Sachs-Villatte dont on s'est contenté en français. La référence de M. Niederland au *lewd* anglais qui veut dire putain, ne nous paraît pas recevable dans son effort pour rejoindre le sens de chiffe ou de salope qui est celui de son emploi d'injure ordurière.

Mais si nous tenons compte de l'archaïsme signalé comme caractéristique de la langue de fond, nous nous croyons autorisé à rapporter ce terme à la racine du *leurre* français, du *lure* anglais, qui est bien la meilleure allocution *ad hominem* à quoi l'on puisse s'attendre venant du symbolique : le grand Autre a de ces impertinences.

Reste la disposition du champ $\mathfrak{R}$ dans le schéma, pour autant qu'elle représente les conditions sous lesquelles la réalité s'est restaurée pour le sujet : pour lui sorte d'îlot dont la consistance lui est imposée après l'épreuve par sa constance [2], pour nous liée à ce qui la lui rend habitable, mais aussi qui la distord, à savoir des remaniements excentriques de l'imaginaire $\mathfrak{I}$ et du symbolique $\mathfrak{S}$, qui la réduisent au champ de leur décalage.

La conception subordonnée que nous devons nous faire de la fonction de la réalité dans le processus, dans sa cause comme dans ses effets, est ici l'important.

Nous ne pouvons nous étendre ici sur la question pourtant de premier plan de savoir ce que nous sommes pour le sujet, nous à qui il s'adresse en tant que lecteurs, ni sur ce qui demeure de sa relation à sa femme, à qui était dédié le premier dessein de son livre, dont les visites durant sa maladie ont toujours été accueillies par la plus intense émotion, et pour qui il nous affirme,

1. S. 136-X.
2. Lors de l'acmé de la dissolution imaginaire, le sujet a montré dans son aperception délirante un recours singulier à ce critère de la réalité, qui est de revenir toujours à la même place, et pourquoi les astres la représentent éminemment : c'est le motif désigné par ses voix sous le nom d'arrimage aux terres (*Anbinden an Erden*, S. 125-IX).

concurremment à son aveu le plus décisif de sa vocation délirante, « avoir conservé l'ancien amour » (S. note de p. 179-XIII).

Le maintien dans le schéma I du trajet S*aa'*A y symbolise l'opinion que nous avons prise de l'examen de ce cas, que la relation à l'autre en tant qu'à son semblable, et même une relation aussi élevée que celle de l'amitié au sens où Aristote en fait l'essence du lien conjugal, sont parfaitement compatibles avec le désaxement de la relation au grand Autre, et tout ce qu'elle comporte d'anomalie radicale, qualifiée, improprement mais non sans quelque portée d'approche, dans la vieille clinique, de délire partiel.

Il vaudrait pourtant mieux ce schéma de le mettre au panier, s'il devait, à l'instar de tant d'autres, aider quiconque à oublier dans une image intuitive l'analyse qui la supporte.

Qu'on y pense seulement en effet, on aperçoit comment l'interlocutrice dont nous saluons une dernière fois l'authentique réflexion, Mme Ida Macalpine, y trouverait son compte, à seulement y méconnaître ce qui nous l'a fait constituer.

Ce que nous affirmons ici, c'est qu'à reconnaître le drame de la folie, la raison est à son affaire, *sua res agitur*, parce que c'est dans la relation de l'homme au signifiant que ce drame se situe.

Le péril qu'on évoquera de délirer avec le malade, n'est pas pour nous intimider, plus qu'il ne fit à Freud.

Nous tenons avec lui qu'il convient d'écouter celui qui parle, quand il s'agit d'un message qui ne provient pas d'un sujet au-delà du langage, mais bien d'une parole au-delà du sujet. Car c'est alors qu'on entendra cette parole, que Schreber capte dans l'Autre, quand d'Ahriman à Ormuzd, du Dieu malin au Dieu absent, elle porte la semonce où la loi même du signifiant s'articule : « *Aller Unsinn hebt sich auf !* » « Tout Non-Sens s'annule ! » (S. 182-183-XIII et 312-P.S. IV).

Point où nous retrouvons (laissant à ceux qui s'occuperont de nous plus tard le soin de savoir pourquoi nous l'avons laissé dix ans en suspens) le dire de notre dialogue avec Henri Ey [1] :

1. *Propos sur la causalité psychique*, (Rapport du 28 septembre 1946 pour les Journées de Bonneval), cf. ici même, p. 151.

« L'être de l'homme non seulement ne peut être compris sans la folie, mais il ne serait pas l'être de l'homme s'il ne portait en lui la folie comme la limite de sa liberté. »

V. *Post-scriptum.*

Nous enseignons suivant Freud que l'Autre est le lieu de cette mémoire qu'il a découverte sous le nom d'inconscient, mémoire qu'il considère comme l'objet d'une question restée ouverte en tant qu'elle conditionne l'indestructibilité de certains désirs. A cette question nous répondrons par la conception de la chaîne signifiante, en tant qu'une fois inaugurée par la symbolisation primordiale (que le jeu : *Fort! Da!*, mis en lumière par Freud à l'origine de l'automatisme de répétition, rend manifeste), cette chaîne se développe selon des liaisons logiques dont la prise sur ce qui est à signifier, à savoir l'être de l'étant, s'exerce par les effets de signifiant, décrits par nous comme métaphore et comme métonymie.

C'est dans un accident de ce registre et de ce qui s'y accomplit, à savoir la forclusion du Nom-du-Père à la place de l'Autre, et dans l'échec de la métaphore paternelle que nous désignons le défaut qui donne à la psychose sa condition essentielle, avec la structure qui la sépare de la névrose.

Ce propos, que nous apportons ici comme question préliminaire à tout traitement possible de la psychose, poursuit sa dialectique au-delà : nous l'arrêtons pourtant ici, nous allons dire pourquoi.

C'est d'abord que de notre halte il vaut d'indiquer ce qu'on découvre.

Une perspective qui n'isole pas la relation de Schreber à Dieu de son relief subjectif, la marque de traits négatifs qui la font apparaître plutôt mélange qu'union de l'être à l'être, et qui, dans la voracité qui s'y compose avec le dégoût, dans la complicité qui en supporte l'exaction, ne montre rien, pour appeler les choses pour leur nom, de la Présence et de la Joie qui illuminent l'expérience mystique : opposition que ne démontre pas seulement, mais que fonde l'absence étonnante dans cette relation

du *Du*, nous voulons dire du Tu, dont certaines langues réservent le vocable *(Thou)* à l'appel de Dieu et à l'appel à Dieu, et qui est le signifiant de l'Autre dans la parole.

Nous savons les fausses pudeurs qui sont de mise dans la science à cet endroit, elles sont compagnes des fausses pensées de la cuistrerie, quand elle arguë de l'ineffable du vécu, voire de la « conscience morbide », pour désarmer l'effort dont elle se dispense, à savoir celui qui est requis au point où justement ce n'est pas ineffable puisque ça parle, où le vécu, loin de séparer, se communique, où la subjectivité livre sa structure véritable, celle où ce qui s'analyse est identique à ce qui s'articule.

Aussi bien du même belvédère où nous a porté la subjectivité délirante, nous tournerons-nous aussi vers la subjectivité scientifique : nous voulons dire celle que le savant à l'œuvre dans la science, partage avec l'homme de la civilisation qui la supporte. Nous ne nierons pas qu'au point du monde où nous résidons, nous en avons vu assez là-dessus pour nous interroger sur les critères par où l'homme d'un discours sur la liberté qu'il faut bien qualifier de délirant (nous y avons consacré un de nos séminaires), d'un concept du réel où le déterminisme n'est qu'un alibi, vite angoissant si l'on tente d'en étendre le champ au hasard (nous l'avons fait éprouver à notre auditoire dans une expérience test), d'une croyance qui le rassemble pour la moitié au moins de l'univers sous le symbole du père Noël (ce qui ne peut échapper à personne), nous détournerait de le situer, par une analogie légitime, dans la catégorie de la psychose sociale, — pour l'instauration de laquelle Pascal, si nous ne nous trompons pas, nous aurait précédé.

Qu'une telle psychose s'avère compatible avec ce qu'on appelle le bon ordre, c'est ce qui n'est pas douteux, mais ce n'est pas non plus ce qui autorise le psychiatre, fût-il le psychanalyste, à se fier à sa propre compatibilité avec cet ordre pour se croire en possession d'une idée adéquate de la *réalité* à quoi son patient se montrerait inégal.

Peut-être dans ces conditions ferait-il mieux d'élider cette idée de son appréciation des fondements de la psychose : ce qui ramène notre regard à l'objectif de son traitement.

Pour mesurer le chemin qui nous en sépare, qu'il nous suffise

d'évoquer l'amas de lenteurs dont ses pèlerins l'ont jalonné. Chacun sait qu'aucune élaboration, si savante soit-elle, du mécanisme du transfert, n'est parvenue à faire qu'il ne soit pas dans la pratique conçu comme une relation purement duelle dans ses termes et parfaitement confuse dans son substrat.

Introduisons la question de ce qu'à seulement prendre le transfert pour sa valeur fondamentale de phénomène de répétition, il devrait répéter dans les personnages persécuteurs où Freud ici désigne son effet?

Réponse molle qui nous arrive : à suivre votre démarche, une carence paternelle sans doute. Dans ce style on ne s'est pas privé d'en écrire de toutes les couleurs : et « l'entourage » du psychotique a fait l'objet d'une recension minutieuse de tous les bouts d'étiquette biographiques et caractérologiques que l'anamnèse permettait de décoller des *dramatis personae*, voire de leurs « relations interhumaines [1] ».

Procédons pourtant selon les termes de structure que nous avons dégagés.

Pour que la psychose se déclenche, il faut que le Nom-du-Père, *verworfen*, forclos, c'est-à-dire jamais venu à la place de l'Autre, y soit appelé en opposition symbolique au sujet.

C'est le défaut du Nom-du-Père à cette place qui, par le trou qu'il ouvre dans le signifié amorce la cascade des remaniements du signifiant d'où procède le désastre croissant de l'imaginaire, jusqu'à ce que le niveau soit atteint où signifiant et signifié se stabilisent dans la métaphore délirante.

Mais comment le Nom-du-Père peut-il être appelé par le sujet à la seule place d'où il ait pu lui advenir et où il n'a jamais été? Par rien d'autre qu'un père réel, non pas du tout forcément par le père du sujet, par Un-père.

Encore faut-il que cet Un-père vienne à cette place où le sujet n'a pu l'appeler d'auparavant. Il y suffit que cet Un-père se situe en position tierce dans quelque relation qui ait pour base le couple imaginaire *a-a'*, c'est-à-dire moi-objet ou idéal-réalité, inté-

1. Cf. la thèse sur *Le milieu familial des schizophrènes* (Paris, 1957), d'André Green : travail dont le mérite certain n'eût pas souffert si de plus sûrs repères l'eussent guidé vers un meilleur succès; nommément quant à l'approche de ce qu'on y appelle bizarrement la « fracture psychotique ».

ressant le sujet dans le champ d'agression érotisé qu'il induit.

Qu'on recherche au début de la psychose cette conjoncture dramatique. Qu'elle se présente pour la femme qui vient d'enfanter, en la figure de son époux, pour la pénitente avouant sa faute, en la personne de son confesseur, pour la jeune fille enamourée en la rencontre du « père du jeune homme », on la trouvera toujours, et on la trouvera plus aisément à se guider sur les « situations » au sens romanesque de ce terme. Qu'on entende ici au passage que ces situations sont pour le romancier sa ressource véritable, à savoir celle qui fait sourdre la « psychologie profonde », où aucune visée psychologique ne saurait le faire accéder [1].

Pour aller maintenant au principe de la forclusion *(Verwerfung)* du Nom-du-Père, il faut admettre que le Nom-du-Père redouble à la place de l'Autre le signifiant lui-même du ternaire symbolique, en tant qu'il constitue la loi du signifiant.

L'essai n'en saurait rien coûter, semble-t-il, à ceux qui dans leur quête des coordonnées d' « environnement » de la psychose errent comme âmes en peine de la mère frustrante à la mère gavante, non sans ressentir qu'à se diriger du côté de la situation du père de famille, ils brûlent, comme on dit au jeu de cache-tampon.

Encore dans cette recherche tâtonnante sur une carence paternelle, dont la répartition ne laisse pas d'inquiéter entre le père tonnant, le père débonnaire, le père tout-puissant, le père humilié, le père engoncé, le père dérisoire, le père au ménage, le père en vadrouille, ne serait-il pas abusif d'attendre quelque effet de décharge de la remarque suivante : à savoir que les effets de prestige qui sont en jeu en tout cela, et où (grâce au ciel!) la relation ternaire de l'Œdipe n'est pas tout à fait omise, puisque la révérence de la mère y est tenue pour décisive, se ramènent à la rivalité des deux parents dans l'imaginaire du sujet, — soit à ce qui s'articule dans la question dont l'adresse apparaît être régulière, pour ne pas dire obligatoire, en toute enfance qui se respecte : « Qui est-ce que tu aimes le mieux, papa ou maman? »

Nous ne visons à rien réduire par ce rapprochement : bien au contraire, car cette question, où l'enfant ne manque jamais

1. Nous souhaitons ici bonne chance à celui de nos élèves qui s'est engagé dans la voie de cette remarque, où la critique peut s'assurer d'un fil qui ne la trompe pas.

de concrétiser l'écœurement qu'il ressent de l'infantilisme de ses parents, est précisément celle dont ces véritables enfants que sont les parents (il n'y en a en ce sens pas d'autres qu'eux dans la famille) entendent masquer le mystère de leur union ou de leur désunion selon les cas, à savoir de ce que leur rejeton sait fort bien être tout le problème et qu'il se pose comme tel.

On nous dira là-dessus qu'on met précisément l'accent sur le lien d'amour et de respect, par où la mère met ou non le père à sa place idéale. Curieux, répondrons-nous d'abord, qu'on ne fasse guère état des mêmes liens en sens inverse, en quoi s'avère que la théorie participe au voile jeté sur le coït des parents par l'amnésie infantile.

Mais ce sur quoi nous voulons insister, c'est que ce n'est pas uniquement de la façon dont la mère s'accommode de la personne du père, qu'il conviendrait de s'occuper, mais du cas qu'elle fait de sa parole, disons le mot, de son autorité, autrement dit de la place qu'elle réserve au Nom-du-Père dans la promotion de la loi.

Plus loin encore la relation du père à cette loi doit-elle être considérée en elle-même, car on y trouvera la raison de ce paradoxe, par quoi les effets ravageants de la figure paternelle s'observent avec une particulière fréquence dans les cas où le père a réellement la fonction de législateur ou s'en prévaut, qu'il soit en fait de ceux qui font les lois ou qu'il se pose en pilier de la foi, en parangon de l'intégrité ou de la dévotion, en vertueux ou en virtuose, en servant d'une œuvre de salut, de quelque objet ou manque d'objet qu'il y aille, de nation ou de natalité, de sauvegarde ou de salubrité, de legs ou de légalité, du pur, du pire ou de l'empire, tous idéaux qui ne lui offrent que trop d'occasions d'être en posture de démérite, d'insuffisance, voire de fraude, et pour tout dire d'exclure le Nom-du-Père de sa position dans le signifiant.

Il n'en faut pas tant pour obtenir ce résultat, et nul de ceux qui pratiquent l'analyse des enfants ne niera que le mensonge de la conduite ne soit par eux perçu jusqu'au ravage. Mais qui articule que le mensonge ainsi perçu implique la référence à la fonction constituante de la parole?

Il s'avère ainsi qu'un peu de sévérité n'est pas de trop pour

donner à la plus accessible expérience son sens véridique. Les suites qu'on en peut attendre dans l'examen et la technique, se jugent ailleurs.

Nous ne donnons ici que ce qu'il faut pour apprécier la maladresse avec laquelle les auteurs les mieux inspirés manient ce qu'ils trouvent de plus valable à suivre Freud sur le terrain de la prééminence qu'il accorde au transfert de la relation au père dans la genèse de la psychose.

Niederland en donne l'exemple remarquable [1] en attirant l'attention sur la généalogie délirante de Flechsig, construite avec les noms de la lignée réelle de Schreber, Gottfried, Gottlieb, Fürchtegott, Daniel surtout qui s'y transmet de père en fils et dont il donne le sens en hébreu, pour montrer dans leur convergence vers le nom de Dieu *(Gott)* une chaîne symbolique importante à manifester la fonction du père dans le délire.

Mais faute d'y distinguer l'instance du Nom-du-Père dont il ne suffit évidemment pas, pour la reconnaître, qu'elle soit ici visible à l'œil nu, il manque l'occasion d'y saisir la chaîne où se trament les agressions érotiques éprouvées par le sujet, et de contribuer par là à mettre à sa place ce qu'il faut appeler proprement l'homosexualité délirante.

Comment dès lors se serait-il arrêté à ce que la phrase citée plus haut des premières lignes du deuxième chapitre [2] de Schreber recèle en son énoncé : un de ces énoncés si manifestement faits pour qu'on ne les entende point, qu'ils doivent retenir l'oreille. Que veut dire à la prendre à la lettre l'égalité de plan où l'auteur joint les noms de Flechsig et de Schreber au meurtre d'âmes pour nous introduire au principe de l'abus dont il est victime? Il faut laisser quelque chose à pénétrer aux glossateurs de l'avenir.

Aussi incertain est l'essai, où s'exerce M. Niederland dans le même article, de préciser à partir du sujet cette fois, et non plus du signifiant (lesquels termes lui sont bien entendu étrangers), le rôle de la fonction paternelle dans le déclenchement du délire.

1. *Op. cit.*
2. Cf. Cette phrase citée dans la note de la page 558.

S'il prétend en effet pouvoir désigner l'occasion de la psychose dans la simple assomption de la paternité par le sujet, ce qui est le thème de son essai, il est alors contradictoire de tenir pour équivalents la déception notée par Schreber de ses espoirs de paternité et son accession à la Haute Cour, dont son titre de *Senätspräsident* souligne la qualité de Père (conscrit) qu'elle lui assigne : ceci pour la seule motivation de sa seconde crise, sans préjudice de la première que l'échec de sa candidature au Reichstag expliquerait de la même façon.

Alors que la référence à la position tierce où le signifiant de la paternité est appelé dans tous ces cas, serait correcte et lèverait cette contradiction.

Mais dans la perspective de notre propos, c'est la forclusion *(Verwerfung)* primordiale qui domine tout par son problème, et les considérations qui précèdent ne nous laissent ici sans vert.

Car à se reporter à l'œuvre de Daniel Gottlob Moritz Schreber, fondateur d'un institut d'orthopédie à l'Université de Leipzig, éducateur, ou mieux, pour l'articuler en anglais, « éducationnaliste », réformateur social « avec une vocation d'apôtre pour apporter aux masses la santé, le bonheur et la félicité » (sic. Ida Macalpine, *loc. cit.*, p. 1 [1]) par la culture physique, initiateur de ces lopins de verdure destinés à entretenir chez l'employé un idéalisme potager, qui gardent encore en Allemagne le nom de *Schrebergärten*, sans parler des quarante éditions de la *Gymnastique médicale de chambre*, dont les petits bonshommes « torchés à la six-quatre-deux » qui l'illustrent, sont quasiment évoqués par Schreber (S. 166-XII), nous pourrons tenir pour passées les limites où le natif et le natal vont à la nature, au naturel, au naturisme, voire à la naturalisation, où la vertu tourne au vertige, le legs à la ligue, le salut à la saltation, où le pur touche au malempire, et où nous ne serons pas étonnés que l'enfant, à l'instar du mousse de la pêche célèbre de Prévert, envoie ballader *(verwerfe)* la baleine de l'imposture, après en avoir, selon le trait de ce morceau immortel, percé la trame de père en part.

1. En note de la même page, Mme Ida Macalpine cite le titre d'un des livres de cet auteur, ainsi conçu, *Glückseligkeitslehre für das physische Leben des Menschen*, soit : *Cours de félicité bienheureuse pour la vie physique de l'homme.*

Nul doute que la figure du Pr Flechsig, en sa gravité de chercheur (le livre de Mme Macalpine nous donne une photo qui nous le montre se profilant sur le colossal agrandissement d'un hémisphère cérébral), n'ait pas réussi à suppléer au vide soudain aperçu de la *Verwerfung* inaugurale : (« *Kleiner Flechsig!* Petit Flechsig! » clament les voix.)

Du moins est-ce la conception de Freud, en tant qu'elle désigne dans le transfert que le sujet a opéré sur la personne de Flechsig le facteur qui a précipité le sujet dans la psychose.

Moyennant quoi, quelques mois après, les jaculations divines feront entendre leur concert dans le sujet pour envoyer le Nom du Père se faire f... avec aux fesses le Nom de D... [1] et fonder le Fils dans sa certitude qu'au bout de ses épreuves, il ne saurait mieux faire que de « faire [2] » sur le monde entier (S. 226-XVI).

C'est ainsi que le dernier mot où « l'expérience intérieure » de notre siècle nous ait livré son comput, se trouve être articulé

1. S. 194-XIV. *Die Redensart « Ei verflucht » ... war noch ein Uberbleibsel der Grundsprache, in welcher die Worte « Ei verflucht, das sagt sich schwer » jedesmal gebraucht werden, wenn irgend ein mit der Weltordnung unerträgliche Erscheinung in das Bewusstsein der Seelen trat, z. B. « Ei verflucht, das sagt sich schwer, dass der liebe Gott sich f... lässt ».*

2. Nous croyons pouvoir emprunter au registre même de la *Grundsprache* cet euphémisme, dont les voix pourtant et Schreber lui-même contrairement à leur coutume se dispensent ici.

Croyant mieux remplir les devoirs de la rigueur scientifique à pointer l'hypocrisie qui, en ce détour comme en d'autres, réduit au bénin, voire au niais, ce que démontre l'expérience freudienne. Nous voulons dire l'emploi indéfinissable qu'on fait ordinairement de références telles que celle-ci : à ce moment de son analyse, le malade a régressé à la phase anale. Il ferait beau voir la figure de l'analyste si le malade venait à « pousser », voire seulement à baver sur son divan.

Tout ceci n'est que retour masqué à la sublimation qui trouve abri dans l'*inter urinas et faeces nascimur*, y impliquant que cette origine sordide ne concerne que notre corps.

Ce que l'analyse découvre est tout autre chose. Ce n'est pas sa guenille, c'est l'être même de l'homme qui vient à prendre rang parmi les déchets où ses premiers ébats ont trouvé leur cortège, pour autant que la loi de la symbolisation où doit s'engager son désir, le prend dans son filet par la position d'objet partiel où il s'offre en arrivant au monde, à un monde où le désir de l'Autre fait la loi.

Cette relation est bien entendu articulée en clair par Schreber en ce qu'il rapporte, pour le dire sans laisser d'ambiguïté, à l'acte de ch..., — nommément le fait d'y sentir se rassembler les éléments de son être dont la dispersion dans l'infini de son délire fait sa souffrance.

avec cinquante ans d'avance par la théodicée à laquelle Schreber est en butte : « Dieu est une p... [1]. »

Terme où culmine le processus par quoi le signifiant s'est « déchaîné » dans le réel, après que la faillite fut ouverte du Nom-du-Père, — c'est-à-dire du signifiant qui dans l'Autre, en tant que lieu du signifiant, est le signifiant de l'Autre en tant que lieu de la loi.

Nous laisserons là pour le moment cette question préliminaire à tout traitement possible des psychoses, qui introduit, on le voit, la conception à se former de la manœuvre, dans ce traitement, du transfert.

Dire ce que sur ce terrain nous pouvons faire, serait prématuré, parce que ce serait aller maintenant « au-delà de Freud », et qu'il n'est pas question de dépasser Freud, quand la psychanalyse d'après Freud en est revenue, comme nous l'avons dit, à l'étape d'avant.

Du moins est-ce ce qui nous écarte de tout autre objet que de restaurer l'accès de l'expérience que Freud a découverte.

Car user de la technique qu'il a instituée, hors de l'expérience à laquelle elle s'applique, est aussi stupide que d'ahaner à la rame quand le navire est sur le sable.

(Déc. 1957-janv. 1958)

1. Sous la forme : *Die Sonne ist eine Hure* (S. 384-App.). Le soleil est pour Schreber l'aspect central de Dieu. L'expérience intérieure, dont il s'agit ici, est le titre de l'ouvrage central de l'œuvre de Georges Bataille. Dans *Madame Edwarda*, il décrit de cette expérience l'extrémité singulière.

# *La direction de la cure et les principes de son pouvoir*

RAPPORT DU COLLOQUE DE ROYAUMONT
10-13 JUILLET 1958 [1]

## I. *Qui analyse aujourd'hui ?*

1. Qu'une analyse porte les traits de la personne de l'analysé, on en parle comme de ce qui va de soi. Mais on croit faire preuve d'audace à s'intéresser aux effets qu'y aurait la personne de l'analyste. C'est du moins ce qui justifie le frémissement qui nous parcourt aux propos à la mode sur le contre-transfert, contribuant sans doute à en masquer l'impropriété conceptuelle : pensez de quelle hauteur d'âme nous témoignons à nous montrer dans notre argile être faits de la même que ceux que nous pétrissons.

J'ai écrit là un vilain mot. Il est léger pour ceux qu'il vise, quand on ne met même plus de forme aujourd'hui à avouer que sous le nom de psychanalyse on s'emploie à une « rééducation émotionnelle du patient » [22] [2].

Situer à ce niveau l'action de l'analyste emporte une position de principe, au regard de quoi tout ce qui peut se dire du contre-transfert, même à n'être pas vain, fera office de diversion. Car c'est au-delà que gît dès lors l'imposture que nous voulons ici déloger [3].

Nous ne dénonçons pas pour autant ce que la psychanalyse d'aujourd'hui a d'antifreudien. Car en cela il faut lui savoir gré d'avoir mis bas le masque, puisqu'elle se targue de dépasser ce que d'ailleurs elle ignore, n'ayant retenu de la doctrine de Freud

1. Premier rapport du Colloque international réuni à cette date, à l'invitation de la Société française de psychanalyse, paru dans *La Psychanalyse*, vol. 6.

2. Les chiffres entre crochets renvoient aux références placées à la fin de ce rapport.

3. Pour retourner contre l'esprit d'une société un terme au prix duquel on peut l'apprécier, quand la sentence où Freud s'égale aux présocratiques : *Wo es war, soll Ich werden*, s'y traduit tout uniment à l'usage français, par : Le Moi doit déloger le Ça.

que juste assez pour sentir combien ce qu'elle vient à énoncer de son expérience, y est dissonant.

Nous entendons montrer en quoi l'impuissance à soutenir authentiquement une *praxis*, se rabat, comme il est en l'histoire des hommes commun, sur l'exercice d'un pouvoir.

2. Le psychanalyste assurément dirige la cure. Le premier principe de cette cure, celui qu'on lui épelle d'abord, qu'il retrouve partout dans sa formation au point qu'il s'en imprègne, c'est qu'il ne doit point diriger le patient. La direction de conscience, au sens du guide moral qu'un fidèle du catholicisme peut y trouver, est ici exclue radicalement. Si la psychanalyse pose des problèmes à la théologie morale, ce ne sont pas ceux de la direction de conscience, en quoi nous rappelons que la direction de conscience en pose aussi.

La direction de la cure est autre chose. Elle consiste d'abord à faire appliquer par le sujet la règle analytique, soit les directives dont on ne saurait méconnaître la présence au principe de ce qu'on appelle « la situation analytique », sous le prétexte que le sujet les appliquerait au mieux sans y penser.

Ces directives sont dans une communication initiale posées sous forme de consignes dont, si peu que les commente l'analyste, on peut tenir que jusque dans les inflexions de leur énoncé, ces consignes véhiculeront la doctrine que s'en fait l'analyste au point de conséquence où elle est venue pour lui. Ce qui ne le rend pas moins solidaire de l'énormité des préjugés qui chez le patient attendent à cette même place : selon l'idée que la diffusion culturelle lui a permis de se former du procédé et de la fin de l'entreprise.

Ceci déjà suffit à nous montrer que le problème de la direction s'avère, dès les directives du départ, ne pouvoir se formuler sur une ligne de communication univoque, ce qui nous oblige à en rester là de ce temps pour l'éclairer de sa suite.

Posons seulement qu'à le réduire à sa vérité, ce temps consiste à faire oublier au patient qu'il s'agit seulement de paroles, mais que cela n'excuse pas l'analyste de l'oublier lui-même [16].

3. Au reste avons-nous annoncé que c'est par le côté de l'analyste que nous entendions engager notre sujet.

Disons que dans la mise de fonds de l'entreprise commune, le patient n'est pas seul avec ses difficultés à en faire l'écot. L'analyste aussi doit payer :

— payer de mots sans doute, si la transmutation qu'ils subissent de l'opération analytique, les élève à leur effet d'interprétation;
— mais aussi payer de sa personne, en tant que, quoi qu'il en ait, il la prête comme support aux phénomènes singuliers que l'analyse a découverts dans le transfert;
— oubliera-t-on qu'il doit payer de ce qu'il y a d'essentiel dans son jugement le plus intime, pour se mêler d'une action qui va au cœur de l'être (*Kern unsères Wesens*, écrit Freud [6] ) : y resterait-il seul hors de jeu?

Que ceux dont les vœux vont à nos armes, ne s'inquiètent pas pour moi, à la pensée que je m'offre ici encore à des adversaires toujours heureux de me renvoyer à ma métaphysique.

Car c'est au sein de leur prétention à se suffire de l'efficacité, que s'élève un propos comme celui-ci : que l'analyste guérit moins par ce qu'il dit et fait que par ce qu'il est [22]. Personne apparemment n'y demandant raison d'un tel propos à son auteur, non plus qu'on ne le rappelle à la pudeur, quand, avec un sourire lassé à l'adresse de la dérision qu'il encourt, c'est à la bonté, à la sienne (il faut être bon, nulle transcendance dans le contexte), qu'il s'en remet pour mettre un terme à un débat sans issue sur la névrose du transfert [1]. Mais qui aurait la cruauté d'interroger celui qui ploie sous le faix de la valise, quand son port clairement donne à penser qu'elle est pleine de briques?

Pourtant l'être est l'être, qui que ce soit qui l'invoque, et nous avons le droit de demander ce qu'il vient faire ici.

4. Je remettrai donc l'analyste sur la sellette, en tant que je le suis moi-même, pour remarquer qu'il est d'autant moins sûr de son action qu'il y est plus intéressé dans son être.

Interprète de ce qui m'est présenté en propos ou en actes, je

1. « Comment terminer le traitement analytique », *Revue franç. de Psychanalyse*, 1954, IV, p. 519 et *passim*. Pour mesurer l'influence d'une telle formation, lire : Ch.-H. Nodet, « Le psychanalyste », *L'évolution psychiatrique*, 1957, n° IV, p. 689-691.

décide de mon oracle et l'articule à mon gré, seul maître à mon bord après Dieu, et bien entendu loin de pouvoir mesurer tout l'effet de mes paroles, mais en cela justement averti et tâchant à y parer, autrement dit libre toujours du moment et du nombre, autant que du choix de mes interventions, au point qu'il semble que la règle ait été ordonnée tout entière à ne gêner en rien mon faire d'exécutant, ce à quoi est corrélatif l'aspect de « matériel », sous lequel mon action ici prend ce qu'elle a produit.

5. Quant au maniement du transfert, ma liberté s'y trouve par contre aliénée du dédoublement qu'y subit ma personne, et nul n'ignore que ce soit là qu'il faille chercher le secret de l'analyse. Ceci n'empêche pas qu'on se croie en progrès à ce docte propos : que la psychanalyse doive être étudiée comme une situation à deux. Sans doute y met-on des conditions qui en restreignent les mouvements, mais il reste que la situation ainsi conçue sert à articuler (et sans plus d'artifice que la rééducation émotionnelle plus haut citée) les principes d'un dressage du Moi dit faible, et par un Moi qu'on aime à croire de force à remplir ce projet, car il est fort. Qu'on ne l'émette pas sans gêne, c'est ce dont témoignent des repentirs dont la gaucherie frappe, comme celui qui précise ne pas céder sur l'exigence d'une « guérison par le dedans » [22] [1]. Mais il n'en est que plus significatif de constater que l'assentiment du sujet, par son rappel en ce passage, ne vient qu'au second temps d'un effet d'abord imposé.

Ce n'est pas pour notre plaisir que nous étalons ces déviations, mais plutôt pour de leurs écueils faire balises à notre route.

En fait, tout analyste (fût-il de ceux qui s'égarent ainsi) ressent toujours le transfert dans l'émerveillement de l'effet le moins attendu d'une relation à deux qui serait comme les autres. Il se dit qu'il a là à composer avec un phénomène dont il n'est pas responsable, et l'on sait l'insistance que Freud a mise à souligner sa spontanéité chez le patient.

1. Nous promettons à nos lecteurs de ne plus les fatiguer dans ce qui vient, d'aussi sottes formules, qui ici n'ont vraiment d'autre utilité que de montrer où en est arrivé le discours analytique. Nous nous en sommes excusé auprès de nos auditeurs étrangers qui en avaient sans doute autant à leur service dans leur langue, mais peut-être pas tout à fait de la même platitude.

Depuis quelque temps, les analystes dans les révisions déchirantes dont ils nous régalent, insinueraient volontiers que cette insistance dont ils se firent longtemps rempart, traduirait chez Freud quelque fuite devant l'engagement que suppose la notion de situation. On est, voyez-vous, à la page.

Mais c'est plutôt l'exaltation facile de leur geste à jeter les sentiments, mis au titre de leur contre-transfert, dans le plateau d'une balance où la situation s'équilibrerait de leur pesée, qui pour nous témoigne d'un malheur de la conscience corrélatif d'une démission à concevoir la vraie nature du transfert.

On ne saurait raisonner de ce que l'analysé fait supporter de ses fantasmes à la personne de l'analyste, comme de ce qu'un joueur idéal suppute des intentions de son adversaire. Sans doute y a-t-il aussi stratégie, mais qu'on ne se trompe pas à la métaphore du miroir pour autant qu'elle convienne à la surface unie que présente au patient l'analyste. Visage clos et bouche cousue n'ont point ici le même but qu'au bridge. Plutôt par là l'analyste s'adjoint-il l'aide de ce qu'on appelle à ce jeu le mort, mais c'est pour faire surgir le quatrième qui de l'analysé va être ici le partenaire, et dont l'analyste va par ses coups s'efforcer de lui faire deviner la main : tel est le lien, disons d'abnégation, qu'impose à l'analyste l'enjeu de la partie dans l'analyse.

On pourrait poursuivre la métaphore en déduisant de là son jeu selon qu'il se place « à droite » ou « à gauche » du patient, c'est-à-dire en posture de jouer après ou avant le quatrième, c'est-à-dire de jouer avant ou après celui-ci avec le mort.

Mais ce qu'il y a de certain, c'est que les sentiments de l'analyste n'ont qu'une place possible dans ce jeu, celle du mort; et qu'à le ranimer, le jeu se poursuit sans qu'on sache qui le conduit.

Voilà pourquoi l'analyste est moins libre en sa stratégie qu'en sa tactique.

6. Allons plus loin. L'analyste est moins libre encore en ce qui domine stratégie et tactique : à savoir sa politique, où il ferait mieux de se repérer sur son manque à être que sur son être.

Pour dire les choses autrement : son action sur le patient lui échappe avec l'idée qu'il s'en fait, s'il n'en reprend pas le départ dans ce par quoi elle est possible, s'il ne retient pas le paradoxe

de ce qu'elle a d'écartelé, pour réviser au principe la structure par où toute action intervient dans la réalité.

Pour les psychanalystes d'aujourd'hui, ce rapport à la réalité va de soi. Ils en mesurent les défections chez le patient sur le principe autoritaire des éducateurs de toujours. Seulement ils s'en remettent à l'analyse didactique de garantir son maintien à un taux suffisant chez les analystes, dont on ne laisse pas de sentir que, pour faire face aux problèmes de l'humanité qui s'adresse à eux, leurs vues seront parfois un peu locales. Ce n'est que reculer le problème d'un échelon individuel.

Et l'on n'est guère rassuré, quand ils tracent le procédé de l'analyse dans la réduction chez le sujet des écarts, imputés à son transfert et à ses résistances, mais repérés par rapport à la réalité, à les entendre se récrier sur la « situation toute simple » qu'offrirait l'analyse pour en prendre la mesure. Allons! l'éducateur n'est pas près d'être éduqué, s'il peut juger aussi légèrement d'une expérience qu'il a dû pourtant lui-même traverser.

On présume à une telle appréciation que ces analystes eussent donné à cette expérience d'autres biais, s'ils avaient dû se fier à leur sens de la réalité pour l'inventer eux-mêmes : priorité scabreuse à imaginer. Ils s'en doutent un peu, et c'est pourquoi ils sont si pointilleux à en préserver les formes.

On conçoit que pour étayer une conception si évidemment précaire, certains outre-océan aient éprouvé le besoin d'y introduire une valeur stable, un étalon de la mesure du réel : c'est l'*ego* autonome. C'est l'ensemble supposé organisé des fonctions les plus disparates à prêter leur support au sentiment d'innéité du sujet. On le tient pour autonome, de ce qu'il serait à l'abri des conflits de la personne *(non-conflictual sphere)* [14].

On reconnaît là un mirage **éculé** que la psychologie d'introspection la plus académique avait déjà rejeté comme intenable. Cette régression est pourtant célébrée comme un retour au bercail de la « psychologie générale ».

Quoi qu'il en soit, elle résout la question de l'être de l'analyste [1]. Une équipe d'*egos* moins égaux sans doute qu'autonomes

1. En France le doctrinaire de l'être, plus haut cité, a été droit à cette solution : l'être du psychanalyste est inné [cf. *La P.D.A.*, I, p. 136].

(mais à quelle estampille d'origine se reconnaissaient-ils dans la suffisance de leur autonomie?), s'offre aux Américains pour les guider vers la *happiness*, sans déranger les autonomies, égoïstes ou non, qui pavent de leurs sphères sans conflit l'*American way* d'y parvenir.

7. Résumons-nous. Si l'analyste n'avait affaire qu'à des résistances, il y regarderait à deux fois avant de faire une interprétation, comme c'est bien son cas en effet, mais il en serait quitte avec cette prudence.

Seulement cette interprétation, s'il la donne, va être reçue comme venant de la personne que le transfert lui impute d'être. Acceptera-t-il de bénéficier de cette erreur sur la personne? La morale de l'analyse n'y contredit pas, à condition qu'il interprète cet effet, faute de quoi l'analyse en resterait à une suggestion grossière.

Position incontestable, sauf que c'est comme venant de l'Autre du transfert que la parole de l'analyste sera encore entendue et que la sortie du sujet hors du transfert est ainsi reculée *ad infinitum*.

C'est donc pour ce que le sujet, à l'analyste, impute d'être (d'être qui soit ailleurs), qu'il est possible qu'une interprétation revienne à la place, d'où elle peut porter sur la répartition des réponses.

Mais là qui dira ce qu'il est, l'analyste, et ce qu'il en reste au pied du mur de la tâche d'interpréter? Qu'il ose le dire lui-même, si, qu'il soit un homme, c'est tout ce qu'il a à nous répondre. Qu'il en ait ou pas, serait donc toute l'affaire : c'est pourtant là qu'il tourne bride, non seulement pour l'impudence du mystère, mais parce qu'en cet avoir, c'est de l'être qu'il s'agit, et comment. Nous verrons plus loin que ce comment n'est pas commode.

Aussi préfère-t-il se rabattre sur son Moi, et sur la réalité dont il connaît un bout. Mais alors le voilà à je et à moi avec son patient. Comment faire, s'ils sont à couteaux tirés? C'est ici qu'astucieusement on compte sur les intelligences qu'on doit avoir dans la place, dénommée en l'occasion la partie saine *du moi*, celle qui pense comme nous.

C.Q.N.R.P.D., peut-on conclure, ce qui nous ramène au problème du départ, soit à réinventer l'analyse.

Ou à la refaire : en traitant le transfert comme une forme particulière de la résistance.

Beaucoup le professent. C'est à eux que nous posons la question qui intitule ce chapitre : Qui est l'analyste ? Celui qui interprète en profitant du transfert ? Celui qui l'analyse comme résistance ? Ou celui qui impose son idée de la réalité ?

Question qui peut pincer de plus près ceux à qui elle s'adresse, et être moins facile à esquiver que la question : qui parle ? dont tel de mes élèves leur cornait les oreilles sur le compte du patient. Car leur réponse d'impatients ; un animal de notre espèce, à la question changée serait plus fâcheusement tautologique, de devoir dire : moi.

Tout cru.

## II. *Quelle est la place de l'interprétation ?*

1. Ce qui précède ne donne pas réponse à tout ce qui s'y promeut de questions pour un novice. Mais à rassembler les problèmes actuellement agités autour de la direction de l'analyse en tant que cette actualité reflète son usage présent, nous croyons y avoir respecté les proportions.

C'est dire la moindre place que tient l'interprétation dans l'actualité psychanalytique, — non qu'on en ait perdu le sens mais que l'abord de ce sens témoigne toujours d'un embarras. Il n'est pas d'auteur qui s'y affronte sans procéder par détachement de tous les modes d'interventions verbales, qui ne sont pas l'interprétation : explications, gratifications, réponses à la demande..., etc. Le procédé devient révélateur quand il se rapproche du foyer de l'intérêt. Il impose que même un propos articulé pour amener le sujet à prendre vue *(insight)* sur une de ses conduites, et spécialement dans sa signification de résistance, peut recevoir tout autre nom, confrontation par exemple, fût-elle du sujet à son propre dire, sans mériter celui d'interprétation, seulement d'être un dire éclairant.

Les efforts d'un auteur sont touchants à tenter de forcer la théorie de la forme pour y trouver la métaphore qui lui permette d'exprimer ce que l'interprétation apporte de résolution dans une ambiguïté

intentionnelle, de fermeture à une incomplétude qui n'est pourtant réalisée qu'après coup [2].

2. On sent que c'est la nature d'une transmutation dans le sujet, qui ici se dérobe, et d'autant plus douloureusement pour la pensée qu'elle lui échappe du moment même qu'elle passe au fait. Nul index ne suffit en effet à montrer où agit l'interprétation, si l'on n'admet radicalement un concept de la fonction du signifiant, qui saisisse où le sujet s'y subordonne au point d'en être suborné.

L'interprétation, pour déchiffrer la diachronie des répétitions inconscientes, doit introduire dans la synchronie des signifiants qui s'y composent, quelque chose qui soudain rende la traduction possible, — précisément ce que permet la fonction de l'Autre dans le recel du code, c'étant à propos de lui qu'en apparaît l'élément manquant.

Cette importance du signifiant dans la localisation de la vérité analytique, apparaît en filigrane, dès qu'un auteur se tient ferme aux connexions de l'expérience dans la définition des apories. Qu'on lise Edward Glover, pour mesurer le prix qu'il paye du défaut de ce terme : quand à articuler les vues les plus pertinentes, il trouve l'interprétation partout, faute de pouvoir l'arrêter nulle part, et jusque dans la banalité de l'ordonnance médicale, et qu'il en vient à dire tout uniment, sans qu'on sache s'il s'entend, que la formation du symptôme est une interprétation inexacte du sujet [13].

L'interprétation ainsi conçue devient une sorte de phlogistique : manifeste en tout ce qui se comprend à tort ou à raison, pour peu qu'il nourrisse la flamme de l'imaginaire, de cette pure parade qui, sous le nom d'agressivité, fait les choux gras de la technique de ce temps-là (1931-, c'est bien assez neuf pour être encore d'aujourd'hui. Cf. [13]).

C'est seulement à ce que l'interprétation vienne culminer dans l'hic et nunc de ce jeu, qu'elle se distinguera de la lecture de la *signatura rerum* où Jung rivalise avec Boehme. L'y suivre irait fort peu à l'être de nos analystes.

Mais être à l'heure de Freud est bien d'une autre tablature, pour quoi il n'est pas superflu d'en savoir démonter l'horloge.

3. Notre doctrine du signifiant est d'abord discipline, où se rompent ceux que nous formons, aux modes d'effet du signifiant dans l'avènement du signifié, seule voie à concevoir qu'à s'y inscrire l'interprétation puisse produire du nouveau.

Car elle ne se fonde dans aucune assomption des archétypes divins, mais dans le fait que l'inconscient ait la structure radicale du langage, qu'un matériel y joue selon des lois, qui sont celles que découvre l'étude des langues positives, des langues qui sont ou furent effectivement parlées.

La métaphore du phlogistique que nous inspirait Glover à l'instant, prend son appropriation de l'erreur qu'elle évoque : la signification n'émane pas plus de la vie que le phlogistique dans la combustion ne s'échappe des corps. Bien plutôt faudrait-il en parler comme de la combinaison de la vie avec l'atome O du signe [1], du signe, en tant d'abord qu'il connote la présence *ou* l'absence, en apportant essentiellement l'*et* qui les lie, puisqu'à connoter la présence ou l'absence, il institue la présence sur fonds d'absence, comme il constitue l'absence dans la présence.

On se souviendra qu'avec la sûreté de sa démarche dans son champ, Freud cherchant le modèle de l'automatisme de répétition, s'arrête au carrefour d'un jeu d'occultation et d'une scansion alternative de deux phonèmes, dont la conjugaison chez un enfant le frappe.

C'est aussi bien qu'y apparaît du même coup la valeur de l'objet en tant qu'insignifiant (ce que l'enfant fait apparaître et disparaître), et le caractère accessoire de la perfection phonétique auprès de la distinction phonématique, dont personne ne contesterait à Freud qu'il soit en droit de la traduire immédiatement par les *Fort! Da!* de l'allemand parlé par lui adulte [9].

Point d'insémination d'un ordre symbolique qui préexiste au sujet infantile et selon lequel il va lui falloir se structurer.

4. Nous nous épargnerons de donner les règles de l'interpré tation. Ce n'est pas qu'elles ne puissent être formulées, mais

1. O, qui plutôt que d'être vocalisé comme la lettre symbolique de l'oxygène, évoquée par la métaphore poursuivie, peut être lu : zéro, en tant que ce chiffre symbolise la fonction essentielle de la place dans la structure du signifiant.

leurs formules supposent des développements que nous ne pouvons tenir pour connus, faute de pouvoir les condenser ici.

Tenons-nous en à remarquer qu'à lire les commentaires classiques sur l'interprétation, on regrette toujours de voir combien peu de parti l'on sait tirer des données même qu'on avance.

Pour en donner un exemple, chacun témoigne à sa façon que pour confirmer le bien-fondé d'une interprétation, ce n'est pas la conviction qu'elle entraîne qui compte, puisque l'on en reconnaîtra bien plutôt le critère dans le matériel qui viendra à surgir à sa suite.

Mais la superstition psychologisante est tellement puissante dans les esprits qu'on sollicitera toujours le phénomène dans le sens d'un assentiment du sujet, omettant tout à fait ce qui résulte des propos de Freud sur la *Verneinung* comme forme d'aveu, dont le moins qu'on puisse dire est qu'on ne saurait là faire équivaloir à un chou blanc.

C'est ainsi que la théorie traduit comment la résistance est engendrée dans la pratique. C'est aussi ce que nous voulons faire entendre, quand nous disons qu'il n'y a pas d'autre résistance à l'analyse que celle de l'analyste lui-même.

5. Le grave est qu'avec les auteurs d'aujourd'hui, la séquence des effets analytiques semble prise à l'envers. L'interprétation ne serait, à suivre leurs propos qu'un ânonnement par rapport à l'ouverture d'une relation plus large où enfin l'on se comprend (« par le dedans » sans doute).

L'interprétation devient ici une exigence de la faiblesse à laquelle il nous faut venir en aide. C'est aussi quelque chose de bien difficile à lui faire avaler sans qu'elle le rejette. C'est les deux à la fois, c'est-à-dire un moyen bien incommode.

Mais c'est là seulement l'effet des passions de l'analyste : sa crainte qui n'est pas de l'erreur, mais de l'ignorance, son goût qui n'est pas de satisfaire, mais de ne pas décevoir, son besoin qui n'est pas de gouverner, mais de garder le dessus. Il ne s'agit nullement du contre-transfert chez tel ou tel ; il s'agit des conséquences de la relation duelle, si le thérapeute ne la surmonte pas, et comment la surmonterait-il s'il en fait l'idéal de son action ?

*Primum vivere* sans doute : il faut éviter la rupture. Que l'on classe

sous le nom de technique la civilité puérile et honnête à enseigner à cette fin, passe encore. Mais que l'on confonde cette nécessité physique, de la présence du patient au rendez-vous, avec la relation analytique, on se trompe et on fourvoie le novice pour longtemps.

6. Le transfert dans cette perspective devient la sécurité de l'analyste, et la relation au réel, le terrain où se décide le combat. L'interprétation qui a été ajournée jusqu'à la consolidation du transfert, devient dès lors subordonnée à la réduction de celui-ci.

Il en résulte qu'elle se résorbe dans un *working through*, qu'on peut fort bien traduire simplement par travail du transfert, qui sert d'alibi à une sorte de revanche prise de la timidité initiale, c'est-à-dire à une insistance qui ouvre la porte à tous les forçages, mis sous le pavillon du renforcement du Moi [21-22].

7. Mais a-t-on observé, à critiquer la démarche de Freud, telle qu'elle se présente par exemple dans l'homme aux rats, que ce qui nous étonne comme une endoctrination préalable, tient simplement à ce qu'il procède exactement dans l'ordre inverse? A savoir qu'il commence par introduire le patient à un premier repérage de sa position dans le réel, dût celui-ci entraîner une précipitation, ne reculons pas à dire une systématisation, des symptômes [8].

Autre exemple notoire : quand il réduit Dora à constater que ce grand désordre du monde de son père, dont le dommage fait l'objet de sa réclamation, elle a fait plus que d'y participer, qu'elle s'en était faite la cheville et qu'il n'eût pu se poursuivre sans sa complaisance [7].

J'ai dès longtemps souligné le procédé hégélien de ce renversement des positions de la belle âme quant à la réalité qu'elle accuse. Il ne s'agit guère de l'y adapter, mais de lui montrer qu'elle n'y est que trop bien adaptée, puisqu'elle concourt à sa fabrication.

Mais ici s'arrête le chemin à parcourir avec l'autre. Car déjà le transfert a fait son œuvre, montrant qu'il s'agit de bien autre chose que des rapports du Moi au monde.

Freud ne semble pas toujours très bien s'y retrouver, dans les

cas dont il nous a fait part. Et c'est pour cela qu'ils sont si précieux.

Car il a tout de suite reconnu que c'était là le principe de son pouvoir, en quoi il ne se distinguait pas de la suggestion, mais aussi que ce pouvoir ne lui donnait la sortie du problème qu'à la condition de ne pas en user, car c'est alors qu'il prenait tout son développement de transfert.

A partir de ce moment ce n'est plus à celui qu'il tient en sa proximité qu'il s'adresse, et c'est la raison pourquoi il lui refuse le face à face.

L'interprétation chez Freud est si hardie qu'à l'avoir vulgarisée, nous ne reconnaissons plus sa portée de mantique. Quand il dénonce une tendance, ce qu'il appelle *Trieb*, tout autre chose qu'un instinct, la fraîcheur de la découverte nous masque ce que le *Trieb* implique en soi d'un avènement de signifiant. Mais quand Freud amène au jour ce qu'on ne peut appeler que les lignes de destinée du sujet, c'est la figure de Tirésias dont nous nous interrogeons devant l'ambiguïté où opère son verdict.

Car ces lignes devinées concernent si peu le Moi du sujet, ni tout ce qu'il peut présentifier *hic* et *nunc* dans la relation duelle, que c'est à tomber pile, dans le cas de l'homme aux rats, sur le pacte qui a présidé au mariage de ses parents, sur ce qui s'est passé donc bien avant sa naissance —, que Freud y retrouve ces conditions mêlées : d'honneur sauvé de justesse, de trahison sentimentale, de compromis social et de dette prescrite, dont le grand scénario compulsionnel qui lui a amené le patient semble être le décalque cryptographique, — et vient à y motiver enfin les impasses où se fourvoient sa vie morale et son désir.

Mais le plus fort est que l'accès à ce matériel n'a été ouvert que par une interprétation où Freud a présumé d'une interdiction que le père de l'homme aux rats aurait porté sur la légitimation de l'amour sublime à quoi il se voue, pour expliquer la marque d'impossible dont, sous tous ses modes, ce lien paraît pour lui frappé. Interprétation dont le moins qu'on puisse dire est qu'elle est inexacte, puisqu'elle est démentie par la réalité qu'elle présume, mais qui pourtant est vraie en ce que Freud y fait preuve d'une intuition où il devance ce que nous avons apporté sur la fonction de l'Autre dans la névrose obsessionnelle, en démontrant que cette fonction dans la névrose obsessionnelle s'accommode d'être tenue

par un mort, et qu'en ce cas elle ne saurait mieux l'être que par le père, pour autant que, mort en effet, il a rejoint la position que Freud a reconnue pour être celle du Père absolu.

8. Que ceux qui nous lisent et ceux qui suivent notre enseignement, nous pardonnent s'ils retrouvent ici des exemples un peu rebattus par moi à leurs oreilles.

Ce n'est pas seulement parce que je ne puis faire état de mes propres analyses pour démontrer le plan où porte l'interprétation, quand l'interprétation s'avérant coextensive à l'histoire, ne peut être communiquée dans le milieu communicant où se passent beaucoup de nos analyses, sans risque de découvrir l'anonymat du cas. Car j'ai réussi en telle occasion à en dire assez sans en dire trop, c'est-à-dire à faire entendre mon exemple, sans que personne, hors de l'intéressé, l'y reconnaisse.

Ce n'est pas non plus que je tienne l'homme aux rats pour un cas que Freud ait guéri, car si j'ajoutais que je ne crois pas que l'analyse soit pour rien dans la conclusion tragique de son histoire par sa mort sur le champ de bataille, que n'offrirais-je à honnir à ceux qui mal y pensent?

Je dis que c'est dans une direction de la cure qui s'ordonne, comme je viens de le démontrer, selon un procès qui va de la rectification des rapports du sujet avec le réel, au développement du transfert, puis à l'interprétation, que se situe l'horizon où à Freud se sont livrées les découvertes fondamentales, sur lesquelles nous vivons encore concernant la dynamique et la structure de la névrose obsessionnelle. Rien de plus, mais aussi rien de moins.

La question est maintenant posée de savoir si ce n'est pas à renverser cet ordre que nous avons perdu cet horizon.

9. Ce qu'on peut dire, c'est que les voies nouvelles où l'on a prétendu légaliser la marche ouverte par le découvreur, font la preuve d'une confusion dans les termes qu'il faut la singularité pour révéler. Nous reprendrons donc un exemple qui a déjà contribué à notre enseignement; bien entendu, il est choisi d'un auteur de qualité et spécialement sensible, de par sa souche, à la dimension de l'interprétation. Il s'agit d'Ernst Kris et d'un cas qu'il ne nous dissimule pas avoir repris de Melitta Schmideberg[15].

Il s'agit d'un sujet inhibé dans sa vie intellectuelle et spécialement inapte à aboutir à quelque publication de ses recherches, — ceci en raison d'une impulsion à plagier dont il ne semble pas pouvoir se rendre maître. Tel est le drame subjectif.

Melitta Schmideberg l'avait compris comme la récurrence d'une délinquance infantile; le sujet volait friandises et bouquins, et c'est par ce biais qu'elle a entrepris l'analyse du conflit inconscient.

Ernst Kris se donne les gants de reprendre le cas selon une interprétation plus méthodique, celle qui procède de la surface à la profondeur, qu'il dit. Qu'il la mette sous le patronage de la psychologie de l'*ego* selon Hartmann, dont il a cru devoir se faire le supporter, est accessoire pour apprécier ce qui va se passer. Ernst Kris change la perspective du cas et prétend donner au sujet l'*insight* d'un nouveau départ à partir d'un fait qui n'est qu'une répétition de sa compulsion, mais où Kris très louablement ne se contente pas des dires du patient; et quand celui-ci prétend avoir pris malgré lui les idées d'un travail qu'il vient d'achever dans un ouvrage qui, revenu à sa mémoire, lui a permis de le contrôler après coup, il va aux pièces et découvre que rien apparemment n'y dépasse ce que comporte la communauté du champ de recherches. Bref, s'étant assuré que son patient n'est pas plagiaire quand il croit l'être, il entend lui démontrer qu'il veut l'être pour s'empêcher de l'être vraiment, — ce qu'on appelle analyser la défense avant la pulsion, qui ici se manifeste dans l'attrait pour les idées des autres.

Cette intervention peut être présumée erronée, par le seul fait qu'elle suppose que défense et pulsion sont concentriques et, pour ainsi dire, l'une sur l'autre moulées.

Ce qui prouve qu'elle l'est en effet, c'est ce en quoi Kris la trouve confirmée, à savoir qu'au moment où il croit pouvoir demander au malade ce qu'il pense de la veste ainsi retournée, celui-ci rêvant un instant lui rétorque que depuis quelque temps, au sortir de la séance, il rôde dans une rue qui cumule les petits restaurants attrayants, pour y lorgner sur les menus l'annonce de son plat favori : des cervelles fraîches.

Aveu qui, plutôt que d'être à considérer comme sanctionnant le bonheur de l'intervention par le matériel qu'il apporte, nous

paraît plutôt avoir la valeur corrective de l'*acting out*, dans le rapport même qu'il en fait.

Cette moutarde après dîner que le patient respire, me semble plutôt dire à l'amphitryon qu'elle a fait défaut au service. Si compulsif qu'il soit à la humer, elle est un *hint;* symptôme transitoire sans doute, elle avertit l'analyste : vous êtes à côté.

Vous êtes à côté en effet, reprendrai-je, m'adressant à la mémoire d'Ernst Kris, telle qu'elle me revient du Congrès de Marienbad, où au lendemain de ma communication sur le stade du miroir, je pris congé, soucieux que j'étais d'aller prendre l'air du temps, d'un temps lourd de promesses, à l'Olympiade de Berlin. Il m'objecta gentiment : « Ça ne se fait pas! » (cette locution en français), déjà gagné à ce penchant au respectable qui peut-être ici infléchit sa démarche.

Est-ce là ce qui vous égare, Ernst Kris, ou seulement que droites soient vos intentions, car votre jugement l'est aussi à n'en pas douter, mais les choses, elles, sont en chicane.

Ce n'est pas que votre patient ne vole pas, qui ici importe. C'est qu'il ne... Pas de ne : c'est qu'il vole *rien*. Et c'est cela qu'il eût fallu lui faire entendre.

Tout à l'inverse de ce que vous croyez, ce n'est pas sa défense contre l'idée de voler qui lui fait croire qu'il vole. C'est qu'il puisse avoir une idée à lui, qui ne lui vient pas à l'idée, ou ne le visite qu'à peine.

Inutile donc de l'engager dans ce procès de faire la part, où Dieu lui-même ne saurait se reconnaître, de ce que son copain lui barbote de plus ou moins original quand il discute avec lui le bout de gras.

Cette envie de cervelle fraîche ne peut-elle vous rafraîchir vos propres concepts, et vous faire souvenir dans les propos de Roman Jakobson de la fonction de la métonymie, nous y reviendrons tout à l'heure.

Vous parlez de Melitta Schmideberg comme si elle avait confondu la délinquance avec le Ça. Je n'en suis pas si sûr et, à me référer à l'article où elle cite ce cas, le libellé de son titre me suggère une métaphore.

Vous traitez le patient comme un obsédé, mais il vous tend la perche avec son fantasme de comestible : pour vous donner

l'occasion d'avoir un quart d'heure d'avance sur la nosologie de votre époque en diagnostiquant : anorexie mentale. Vous rafraîchirez du même coup en le rendant à son sens propre ce couple de termes que son emploi commun a réduit au douteux aloi d'une indication étiologique.

Anorexie, dans ce cas, quant au mental, quant au désir dont vit l'idée, et ceci nous mène au scorbut qui règne sur le radeau où je l'embarque avec les vierges maigres.

Leur refus symboliquement motivé me paraît avoir beaucoup de rapport avec l'aversion du patient pour ce qu'il cogite. D'avoir des idées, son papa déjà, vous nous le dites, n'avait pas la ressource. Est-ce pas que le grand-père qui s'y était illustré, l'en aurait dégoûté? Comment le savoir? Sûrement vous avez raison en faisant du signifiant : grand, inclus au terme de parenté, l'origine, sans plus, de la rivalité jouée avec le père pour le plus grand poisson pris à la pêche. Mais ce challenge de pure forme m'inspire plutôt qu'il veuille dire : rien à frire.

Rien de commun donc entre votre procession, dite à partir de la surface, et la rectification subjective, mise en vedette plus haut dans la méthode de Freud où aussi bien elle ne se motive d'aucune priorité topique.

C'est qu'aussi cette rectification chez Freud est dialectique, et part des dires du sujet, pour y revenir, ce qui veut dire qu'une interprétation ne saurait être exacte qu'à être... une interprétation.

Prendre parti ici sur l'objectif, est un abus, ne serait-ce que pour ce que le plagiarisme est relatif aux mœurs en usage [1].

Mais l'idée que la surface est le niveau du superficiel est elle-même dangereuse.

Une autre topologie est nécessaire pour ne pas se tromper quant à la place du désir.

1. Exemple ici : aux U.S.A. où Kris a abouti, publication vaut titre, et un enseignement comme le mien devrait chaque semaine prendre ses garanties de priorité contre le pillage dont il ne manquerait pas d'être l'occasion. En France, c'est sous un mode d'infiltration que mes idées pénètrent dans un groupe, où l'on obéit aux ordres qui interdisent mon enseignement. Pour y être maudites, des idées n'y peuvent servir que de parure à quelques dandys. N'importe : le vide qu'elles font retentir, qu'on me cite ou non, y fait entendre une autre voix.

Effacer le désir de la carte quand déjà il est recouvert dans le paysage du patient, n'est pas la meilleure suite à donner à la leçon de Freud.

Ni le moyen d'en finir avec la profondeur, car c'est à la surface qu'elle se voit comme dartre aux jours de fête fleurissant le visage.

## III. *Où en est-on avec le transfert ?*

1. C'est au travail de notre collègue Daniel Lagache qu'il faut recourir pour se faire une histoire exacte des travaux qui, autour de Freud poursuivant son œuvre et depuis qu'il nous l'a léguée, ont été consacrés au transfert, par lui découvert. L'objet de ce travail va bien au delà, en apportant dans la fonction du phénomène les distinctions de structure, essentielles pour sa critique. Qu'il suffise de rappeler la si pertinente alternative qu'il pose, quant à sa nature dernière, entre besoin de répétition et répétition du besoin.

Un tel travail, si nous croyons dans notre enseignement en avoir su tirer les conséquences qu'il emporte, met bien en évidence par l'ordonnance qu'il introduit, à quel point sont souvent partiels les aspects où se concentrent les débats, et notamment combien l'emploi ordinaire du terme, dans l'analyse même, reste adhérent à son abord le plus discutable s'il est le plus vulgaire : d'en faire la succession ou la somme des sentiments positifs ou négatifs que le patient porte à son analyste.

Pour mesurer où nous en sommes dans notre communauté scientifique, peut-on dire que l'accord ni la lumière aient été faits sur les points suivants où ils sembleraient pourtant exigibles : est-ce le même effet de la relation à l'analyste, qui se manifeste dans l'énamoration primaire observée au début du traitement et dans la trame de satisfactions qui rend cette relation si difficile à rompre, quand la névrose de transfert semble dépasser les moyens proprement analytiques ? Est-ce bien encore la relation à l'analyste et sa frustration fondamentale qui, dans la période seconde de l'analyse, soutient la scansion : frustration, agression, régression, où s'inscriraient les effets les plus féconds de l'analyse ? Comment faut-il concevoir la subordination des phénomènes, quand leur mouvance

est traversée par les fantasmes qui impliquent ouvertement la figure de l'analyste ?

De ces obscurités persistantes, la raison a été formulée en une étude exceptionnelle par sa perspicacité : à chacune des étapes où l'on a tenté de réviser les problèmes du transfert, les divergences techniques qui en motivaient l'urgence, n'ont pas laissé place à une critique véritable de sa notion [20].

2. C'est une notion si centrale pour l'action analytique que nous voulons ici rejoindre, qu'elle peut servir de mesure pour la partialité des théories où l'on s'attarde à la penser. C'est dire qu'on ne se trompera pas à en juger d'après le maniement du transfert qu'elles emportent. Ce pragmatisme est justifié. Car ce maniement du transfert ne fait qu'un avec sa notion, et si peu élaborée que soit celle-ci dans la pratique, elle ne peut faire que se ranger aux partialités de la théorie.

D'autre part l'existence simultanée de ces partialités ne les fait pas se compléter pour autant. En quoi se confirme qu'elles souffrent d'un défaut central.

Pour y ramener déjà un peu d'ordre, nous réduirons à trois ces particularités de la théorie, dussions-nous par là sacrifier nous-même à quelque parti-pris, moins grave pour être seulement d'exposé.

3. Nous lierons le génétisme, en ce qu'il tend à fonder les phénomènes analytiques dans les moments du développement qui y sont intéressés et à se nourrir de l'observation dite directe de l'enfant, à une technique particulière : celle qui fait porter l'essentiel de ce procédé sur l'analyse des défenses.

Ce lien est historiquement manifeste. On peut même dire qu'il n'est pas fondé autrement, puisque ce lien n'est constitué que par l'échec de la solidarité qu'il suppose.

On peut en montrer le départ dans la créance légitime, faite à la notion d'un Moi inconscient où Freud a réorienté sa doctrine. Passer de là à l'hypothèse que les mécanismes de défense qui se groupaient sous sa fonction, devaient eux-mêmes pouvoir trahir une loi d'apparition comparable, voire correspondante à la succession des phases par où Freud avait essayé de rejoindre l'émergence pulsionnelle à la physiologie, — c'est le pas qu'Anna Freud, dans

son livre sur *Les mécanismes de défense*, propose de franchir pour le mettre à l'épreuve de l'expérience.

C'eût pu être l'occasion d'une critique féconde des rapports du développement avec les structures, manifestement plus complexes, que Freud introduit dans la psychologie. Mais l'opération glissa plus bas, tant plus tentant était d'essayer d'insérer dans les étapes observables du développement sensorimoteur et des capacités progressives d'un comportement intelligent, ces mécanismes, supposés se détacher de leur progrès.

On peut dire que les espoirs qu'Anna Freud plaçait dans une telle exploration, ont été déçus : rien ne s'est révélé dans cette voie d'éclairant pour la technique, si les détails qu'une observation de l'enfant éclairée par l'analyse, a permis d'apercevoir, sont parfois très suggestifs.

La notion de *pattern*, qui vient ici fonctionner comme alibi de la typologie mise en échec, patronne une technique qui, à poursuivre la détection d'un *pattern* inactuel, penche volontiers à en juger sur son écart d'un *pattern* qui trouve dans son conformisme les garanties de sa conformité. On n'évoquera pas sans vergogne les critères de réussite où aboutit ce travail postiche : le passage à l'échelon supérieur du revenu, la sortie de secours de la liaison avec la secrétaire, réglant l'échappement de forces strictement asservies dans le conjungo, la profession et la communauté politique, ne nous paraissent pas d'une dignité à requérir l'appel, articulé dans le *planning* de l'analyste, voire dans son interprétation, à la Discorde des instincts de vie et de mort, — fût-ce à décorer son propos du qualificatif prétentieux d' « économique », pour le poursuivre, à contresens complet de la pensée de Freud, comme le jeu d'un couple de forces homologues en leur opposition.

4. Moins dégradée dans son relief analytique, nous paraît la deuxième face où apparaît ce qui se dérobe du transfert : à savoir l'axe pris de la relation d'objet.

Cette théorie, à quelque point de ravalement qu'elle soit venue ces derniers temps en France, a comme le génétisme son origine noble. C'est Abraham, qui en a ouvert le registre, et la notion d'objet partiel est sa contribution originale. Ce n'est pas ici le lieu d'en démontrer la valeur. Nous sommes plus intéressés à en indi-

quer la liaison à la partialité de l'aspect qu'Abraham détache du transfert, pour le promouvoir dans son opacité comme la capacité d'aimer : soit comme si c'était là une donnée constitutionnelle chez le malade où puisse se lire le degré de sa curabilité, et notamment le seul où échouerait le traitement de la psychose.

Nous avons ici en effet deux équations. Le transfert qualifié de sexuel *(Sexualübertragung)* est au principe de l'amour qu'on a appelé objectal en français (en allemand : *Objektliebe*). La capacité de transfert mesure l'accès au réel. On ne saurait trop souligner ce qu'il y a ici de pétition de principe.

A l'envers des présupposés du génétisme qui entend se fonder sur un ordre des émergences formelles dans le sujet, la perspective abrahamienne s'explique en une finalité, qui s'autorise d'être instinctuelle, en ce qu'elle s'image de la maturation d'un objet ineffable, l'Objet avec un grand O qui commande la phase de l'objectalité, (significativement distinguée de l'objectivité par sa substance d'affect).

Cette conception ectoplasmique de l'objet a vite montré ses dangers en se dégradant dans la dichotomie grossière qui se formule en opposant le caractère prégénital au caractère génital.

Cette thématique primaire se développe sommairement en attribuant au caractère prégénital les traits accumulés de l'irréalisme projectif, de l'autisme plus ou moins dosé, de la restriction des satisfactions par la défense, du conditionnement de l'objet par une isolation doublement protectrice quant aux effets de destruction qui le connotent, soit un amalgame de tous les défauts de la relation d'objet pour montrer les motifs de la dépendance extrême qui en résulte pour le sujet. Tableau qui serait utile malgré son parti pris de confusion, s'il ne semblait fait pour servir de négatif à la berquinade « du passage de la forme prégénitale à la forme génitale », où les pulsions « ne prennent plus ce caractère de besoin de possession incoercible, illimité, inconditionnel, comportant un aspect destructif. Elles sont véritablement tendres, aimantes, et si le sujet ne s'y montre pas pour autant oblatif, c'est-à-dire désintéressé, et si ces objets » (ici l'auteur se souvient de mes remarques) « sont aussi foncièrement des objets narcissiques que dans le cas précédent, il est ici capable de compréhension, d'adaptation à l'autre. D'ailleurs, la structure intime de ces relations objectales montre que la

participation de l'objet à son propre plaisir à lui, est indispensable au bonheur du sujet. Les convenances, les désirs, les besoins de l'objet (quelle salade!)[1] sont pris en considération au plus haut point ».

Ceci n'empêche pas pourtant que « le Moi a ici une stabilité qui ne risque pas d'être compromise par la perte d'un Objet significatif. Il reste indépendant de ses objets ».

« Son organisation est telle que le mode de pensée qu'il utilise est essentiellement logique. Il ne présente pas spontanément de régression à un mode d'appréhension de la réalité qui soit archaïque, la pensée affective, la croyance magique n'y jouant qu'un rôle absolument secondaire, la symbolisation ne va pas en étendue et en importance au-delà de ce qu'elle est dans la vie habituelle (!!)[1]. Le style des relations entre le sujet et l'objet est des plus évolués *(sic)*[1]. »

Voilà ce qui est promis à ceux qui « à la fin d'une analyse réussie... s'aperçoivent de l'énorme différence de ce qu'ils croyaient autrefois être la joie sexuelle, et de ce qu'ils éprouvent maintenant ».

On comprend que pour ceux qui ont d'emblée cette joie, « la relation génitale soit, pour tout dire, sans histoire » [21].

Sans autre histoire que de se conjuguer irrésistiblement dans le verbe : se taper le derrière au lustre, dont la place nous paraît ici marquée pour le scoliaste futur d'y rencontrer son occasion éternelle.

5. S'il faut en effet suivre Abraham quand il nous présente la relation d'objet comme typiquement démontrée dans l'activité du collectionneur, peut-être la règle n'en est-elle pas donnée dans cette antinomie édifiante, mais plutôt à chercher dans quelque impasse constitutive du désir comme tel.

Ce qui fait que l'objet se présente comme brisé et décomposé, est peut-être autre chose qu'un facteur pathologique. Et qu'a à faire avec le réel cet hymne absurde à l'harmonie du génital ?

Faut-il rayer de notre expérience le drame de l'œdipisme, quand il a dû par Freud être forgé justement pour expliquer les barrières

1. Parenthèse de l'auteur du présent rapport.

et les ravalements *(Erniedrigungen)*, qui sont les plus banaux dans la vie amoureuse, fût-elle la plus accomplie?

Est-ce à nous de camoufler en mouton frisé du Bon Pasteur, Eros, le Dieu noir?

La sublimation sans doute est à l'œuvre dans cette oblation qui rayonne de l'amour, mais qu'on s'attache à aller un peu plus loin dans la structure du sublime, et qu'on ne le confonde pas, ce contre quoi Freud en tout cas s'inscrit en faux, avec l'orgasme parfait.

Le pire est que les âmes qui s'épanchent dans la tendresse la plus naturelle en viennent à se demander si elles satisfont au normalisme délirant de la relation génitale, — fardeau inédit qu'à l'instar de ceux que maudit l'Évangéliste, nous avons lié pour les épaules des innocents.

Cependant qu'à nous lire, si quelque chose en parvient à des temps où l'on ne saura plus à quoi répondaient en pratique ces effervescents propos, on pourra s'imaginer que notre art s'employait à ranimer la faim sexuelle chez des retardés de la glande, — à la physiologie de laquelle nous n'avons pourtant en rien contribué, et pour avoir en fait fort peu à en connaître.

6. Il faut au moins trois faces à une pyramide, fût-elle d'hérésie. Celle qui ferme le dièdre ici décrit dans la béance de la conception du transfert, s'efforce, si l'on peut dire, d'en rejoindre les bords.

Si le transfert prend sa vertu d'être ramené à la réalité dont l'analyste est le représentant, et s'il s'agit de faire mûrir l'Objet dans la serre chaude d'une situation confinée, il ne reste plus à l'analysé qu'un objet, si l'on nous permet l'expression, à se mettre sous la dent, et c'est l'analyste.

D'où la notion d'introjection intersubjective qui est notre troisième erreur, de s'intaller malheureusement dans une relation duelle.

Car il s'agit bien d'une voie unitive dont les sauces théoriques diverses qui l'accommodent selon la topique à laquelle on se réfère, ne peuvent que conserver la métaphore, en la variant selon le niveau de l'opération considérée comme sérieux : introjection chez Ferenczi, identification au Surmoi de l'analyste chez Strachey, transe narcissique terminale chez Balint.

Nous entendons attirer l'attention sur la substance de cette consommation mystique, et si une fois de plus nous devons prendre à partie ce qui se passe à notre porte, c'est parce qu'on sait que l'expérience analytique prend sa force du particulier.

C'est ainsi que l'importance donnée dans la cure au fantasme de la dévoration phallique dont l'image de l'analyste fait les frais, nous paraît digne d'être relevée, dans sa cohérence avec une direction de la cure qui la fait tenir tout entière dans l'aménagement de la distance entre le patient et l'analyste comme objet de la relation duelle.

Car malgré la débilité de la théorie dont un auteur systématise sa technique, il n'en reste pas moins qu'il analyse vraiment, et que la cohérence révélée dans l'erreur est ici le garant de la fausse-route effectivement pratiquée.

C'est la fonction privilégiée du signifiant phallus dans le mode de présence du sujet au désir qui ici est illustrée, mais dans une expérience qu'on peut dire aveugle : ceci faute de toute orientation sur les rapports véritables de la situation analytique, laquelle, comme aussi bien que toute autre situation où l'on parle, ne peut, à vouloir l'inscrire dans une relation duelle, qu'être écrasée.

La nature de l'incorporation symbolique étant méconnue, et pour cause, et étant exclu qu'il se consomme quoi que ce soit de réel dans l'analyse, il apparaîtra, aux repères élémentaires de mon enseignement, que rien ne saurait plus être reconnu que d'imaginaire dans ce qui se produit. Car il n'est pas nécessaire de connaître le plan d'une maison pour se cogner la tête contre ses murs : pour ce faire, on s'en passe même assez bien.

Nous avons nous-même indiqué à cet auteur, en un temps où nous débattions entre nous, qu'à se tenir à un rapport imaginaire entre les objets, il ne restait que la dimension de la distance à pouvoir l'ordonner. Ce n'était pas dans la visée qu'il y abonde.

Faire de la distance la dimension unique où se jouent les relations du névrosé à l'objet, engendre des contradictions insurmontables, qui se lisent assez, autant à l'intérieur du système que dans la direction opposée que des auteurs différents tireront de la même métaphore pour organiser leurs impressions. Trop ou trop peu de distance à l'objet, paraîtront quelquefois se confondre au point de s'embrouiller. Et ce n'est pas la distance de l'objet, mais bien plutôt

sa trop grande intimité au sujet qui paraissait à Ferenczi caractériser le névrosé.

Ce qui décide de ce que chacun veut dire, c'est son usage technique, et la technique du *rapprocher*, quelque impayable que soit l'effet du terme non traduit dans un exposé en anglais, révèle dans la pratique une tendance qui confine à l'obsession.

On a peine à croire que l'idéal prescrit dans la réduction de cette distance à zéro (*nil* en anglais), ne laisse pas voir à son auteur que s'y concentre son paradoxe théorique.

Quoi qu'il en soit, il n'est pas douteux que cette distance est prise pour paramètre universel, réglant les variations de la technique (quelque chinois qu'apparaisse le débat sur leur ampleur) pour le démantèlement de la névrose.

Ce que doit une telle conception aux conditions spéciales de la névrose obsessionnelle, n'est pas à mettre tout entier du côté de l'objet.

Il ne semble même pas à son actif qu'il y ait un privilège à relever des résultats qu'elle obtiendrait dans la névrose obsessionnelle. Car s'il nous est permis comme à Kris de faire état d'une analyse, reprise en second, nous pouvons témoigner qu'une telle technique où le talent n'est pas à contester, a abouti à provoquer dans un cas clinique de pure obsession chez un homme, l'irruption d'une énamoration qui n'était pas moins effrénée pour être platonique, et qui ne s'avéra pas moins irréductible pour s'être faite sur le premier à portée des objets du même sexe dans l'entourage.

Parler de perversion transitoire peut ici satisfaire un optimiste actif, mais au prix de reconnaître, dans cette restauration atypique du tiers de la relation par trop négligé, qu'il ne convient pas de tirer trop fort sur le ressort de la proximité dans la relation à l'objet.

7. Il n'y pas de limite aux abrasements de la technique par sa déconceptualisation. Nous avons déjà fait référence aux trouvailles de telle analyse sauvage dont ce fut notre étonnement douloureux qu'aucun contrôle ne se fût alarmé. Pouvoir sentir son analyste, apparut dans un travail une réalisation à prendre à la lettre, pour y marquer l'heureuse issue du transfert.

On peut apercevoir ici une sorte d'humour involontaire qui est ce qui fait le prix de cet exemple. Il eût comblé Jarry. Ce n'est

en somme que la suite à quoi l'on peut s'attendre de prendre au réel le développement de la situation analytique : et il est vrai qu'à part la gustation, l'olfactif est la seule dimension qui permette de réduire à zéro *(nil)* la distance, cette fois dans le réel. L'indice à y trouver pour la direction de la cure et les principes de son pouvoir est plus douteux.

Mais qu'une odeur de cage erre dans une technique qui se conduit au piffomètre, comme on dit, n'est pas un trait seulement de ridicule. Les élèves de mon séminaire se souviennent de l'odeur d'urine qui fait le tournant d'un cas de perversion transitoire, auquel nous nous sommes arrêtés pour la critique de cette technique. On ne peut dire qu'il fut sans lien avec l'accident qui motive l'observation, puisque c'est à épier une pisseuse à travers la fissure d'une cloison de *water* que le patient, transposa soudain sa *libido*, sans que rien, semblait-il, l'y prédestinât : les émotions infantiles liées au fantasme de la mère phallique ayant jusque-là pris le tour de la phobie [23].

Ce n'est pas un lien direct pourtant, pas plus qu'il ne serait correct de voir dans ce voyeurisme une inversion de l'exhibition impliquée dans l'atypie de la phobie au diagnostic fort justement posé : sous l'angoisse pour le patient d'être raillé pour sa trop grande taille.

Nous l'avons dit, l'analyste à qui nous devons cette remarquable publication, y fait preuve d'une rare perspicacité en revenant, jusqu'au tourment, à l'interprétation qu'elle a donnée d'une certaine armure apparue dans un rêve, en position de poursuivant et de surcroît armée d'un injecteur à Fly-tox, comme d'un symbole de la mère phallique.

N'eussé-je pas dû plutôt parler du père, s'interroge-t-elle? Et de justifier qu'elle s'en soit détournée par la carence du père réel dans l'histoire du patient.

Mes élèves sauront ici déplorer que l'enseignement de mon séminaire n'ait pu alors l'aider, puisqu'ils savent sur quels principes je leur ai appris à distinguer l'objet phobique en tant que signifiant à tout faire pour suppléer au manque de l'Autre, et le fétiche fondamental de toute perversion en tant qu'objet aperçu dans la coupure du signifiant.

A son défaut, que cette novice douée ne s'est-elle souvenue

du dialogue des armures dans le *Discours sur le peu de réalité*, d'André Breton? Cela l'eût mise sur la voie.

Mais comment l'espérer quand cette analyse recevait en contrôle une direction qui l'inclinait à un harcèlement constant pour ramener le patient à la situation réelle? Comment s'étonner qu'au contraire de la reine d'Espagne, l'analyste ait des jambes, quand elle-même le souligne dans la rudesse de ses rappels à l'ordre du présent?

Bien sûr ce procédé n'est-il pas pour rien dans l'issue bénigne de l'*acting out* ici en examen : puisque aussi bien l'analyste qui en est d'ailleurs consciente, s'est trouvée en permanence d'intervention castratrice.

Mais pourquoi alors attribuer ce rôle à la mère, dont tout indique dans l'anamnèse de cette observation, qu'elle a toujours opéré plutôt comme entremetteuse?

L'Œdipe défaillant a été compensé, mais toujours sous la forme, désarmante ici de naïveté, d'une invocation tout à fait forcée sinon arbitraire de la personne du mari de l'analyste, ici favorisée par le fait que, psychiatre lui-même, c'est lui qui s'est trouvé la pourvoir de ce patient.

Ce n'est pas là circonstance commune. Elle est en tout cas à récuser comme extérieure à la situation analytique.

Les détours sans grâce de la cure ne sont pas en eux-mêmes ce qui laisse réservé sur son issue, et l'humour, probablement non sans malice, des honoraires de la dernière séance détournés comme prix du stupre, ne fait pas mal augurer de l'avenir.

La question qu'on peut soulever est celle de la limite entre l'analyse et la rééducation, quand son procès même se guide sur une sollicitation prévalente de ses incidences réelles. Ce qu'on voit à comparer dans cette observation les données de la biographie aux formations transférentielles : l'apport du déchiffrement de l'inconscient est vraiment minimum. Au point qu'on se demande si la plus grande part n'en reste pas intacte dans l'enkystement de l'énigme qui, sous l'étiquette de perversion transitoire, fait l'objet de cette instructive communication.

8. Que le lecteur non analyste ne s'y trompe pas : rien n'est ici pour déprécier un travail que l'épithète virgilienne d'*improbus* qualifie justement.

Nous n'avons d'autre dessein que d'avertir les analystes du glissement que subit leur technique, à méconnaître la vraie place où se produisent ses effets.

Infatigables à tenter de la définir, on ne peut dire qu'à se replier sur des positions de modestie, voire à se guider sur des fictions, l'expérience qu'ils développent soit toujours inféconde.

Les recherches génétiques et l'observation directe sont loin de s'être coupées d'une animation proprement analytique. Et pour avoir repris nous-même dans une année de notre séminaire les thèmes de la relation d'objet, nous avons montré le prix d'une conception où l'observation de l'enfant se nourrit de la plus juste remise au point de la fonction du maternage dans la genèse de l'objet : nous voulons dire la notion de l'objet transitionnel, introduite par D. W. Winnicott, point-clef pour l'explication de la genèse du fétichisme [27].

Il reste que les incertitudes flagrantes de la lecture des grands concepts freudiens, sont corrélatives des faiblesses qui grèvent le labeur pratique.

Nous voulons faire entendre que c'est à la mesure des impasses éprouvées à saisir leur action dans son authenticité que les chercheurs comme les groupes, viennent à la forcer dans le sens de l'exercice d'un pouvoir.

Ce pouvoir, ils le substituent à la relation à l'être où cette action prend place, faisant déchoir ses moyens, nommément ceux de la parole, de leur éminence véridique. C'est pourquoi c'est bien une sorte de retour du refoulé, si étrange soit-elle, qui, des prétentions les moins disposées à s'embarrasser de la dignité de ces moyens, fait s'élever ce pataquès d'un recours à l'être comme à une donnée du réel, quand le discours qui y règne, rejette toute interrogation qu'une platitude superbe n'aurait pas déjà reconnue.

## IV. *Comment agir avec son être.*

1. C'est très tôt dans l'histoire de l'analyse que la question de l'être de l'analyste apparaît. Que ce soit par celui qui ait été le plus tourmenté par le problème de l'action analytique, n'est pas

pour nous surprendre. On peut dire en effet que l'article de Ferenczi, *Introjection et transfert*, datant de 1909 [3], est ici inaugural et qu'il anticipe de loin sur tous les thèmes ultérieurement développés de la topique.

Si Ferenczi conçoit le transfert comme l'introjection de la personne du médecin dans l'économie subjective, il ne s'agit plus ici de cette personne comme support d'une compulsion répétitive, d'une conduite inadaptée ou comme figure d'un fantasme. Il entend par là l'absorption dans l'économie du sujet de tout ce que le psychanalyste présentifie dans le duo comme hic et nunc d'une problématique incarnée. Cet auteur n'en vient-il pas à l'extrême d'articuler que l'achèvement de la cure ne puisse être atteint que dans l'aveu fait par le médecin au malade du délaissement dont lui-même est en position de souffrir [1]?

2. Faut-il payer de ce prix en comique que se voie simplement reconnu le manque à être du sujet comme le cœur de l'expérience analytique, comme le champ même où se déploie la passion du névrosé?

Hors ce foyer de l'école hongroise aux brandons maintenant dispersés et bientôt cendres, seuls les Anglais dans leur froide objectivité ont su articuler cette béance dont témoigne le névrosé à vouloir justifier son existence, et par là implicitement distinguer de la relation interhumaine, de sa chaleur et de ses leurres, cette relation à l'Autre où l'être trouve son statut.

Qu'il nous suffise de citer Ella Sharpe et ses remarques pertinentes à suivre les véritables soucis du névrosé [24]. Leur force est dans une sorte de naïveté que reflètent les brusqueries, célèbres à juste titre, de son style de thérapeute et d'écrivain. Ce n'est pas un trait ordinaire qu'elle aille jusqu'à la gloriole dans l'exigence qu'elle impose d'une omni-science à l'analyste, pour lire correctement les intentions des discours de l'analysé.

On doit lui savoir gré de mettre en première place dans les écoles du praticien une culture littéraire, même si elle ne paraît pas s'apercevoir que dans la liste des lectures minimales qu'elle

1. Rectification du texte en la phrase avant-dernière et à la première ligne du paragraphe suivant (1966).

leur propose, prédominent les œuvres d'imagination où le signifiant du phallus joue un rôle central sous un voile transparent. Ceci prouve simplement que le choix n'est pas moins guidé par l'expérience que n'est heureuse l'indication de principe.

3. Autochtones ou non, c'est encore par des Anglais que la fin de l'analyse a été le plus catégoriquement définie par l'identification du sujet à l'analyste. Assurément, l'opinion varie si c'est de son Moi ou de son Surmoi qu'il s'agit. On ne maîtrise pas si aisément la structure que Freud a dégagée dans le sujet, faute d'y distinguer le symbolique, de l'imaginaire et du réel.

Disons seulement que des propos aussi faits pour heurter, ne sont pas forgés sans que rien n'en presse ceux qui les avancent. La dialectique des objets fantasmatiques promue dans la pratique par Mélanie Klein, tend à se traduire dans la théorie en termes d'identification.

Car ces objets partiels ou non, mais assurément signifiants, le sein, l'excrément, le phallus, le sujet les gagne ou les perd sans doute, en est détruit ou les préserve, mais surtout il *est* ces objets, selon la place où ils fonctionnent dans son fantasme fondamental, et ce mode d'identification ne fait que montrer la pathologie de la pente où est poussé le sujet dans un monde où ses besoins sont réduits à des valeurs d'échange, cette pente elle-même ne trouvant sa possibilité radicale que de la mortification que le signifiant impose à sa vie en la numérotant.

4. Il semblerait que le psychanalyste, pour seulement aider le sujet, devrait être sauvé de cette pathologie, laquelle ne s'insère, on le voit, sur rien de moins que sur une loi de fer.

C'est bien pourquoi on imagine que le psychanalyste devrait être un homme heureux. N'est-ce pas au reste le bonheur qu'on vient lui demander, et comment pourrait-il le donner s'il ne l'avait un peu, dit le bon sens ?

Il est de fait que nous ne nous récusons pas à promettre le bonheur, en une époque où la question de sa mesure s'est compliquée : au premier chef en ceci que le bonheur, comme l'a dit Saint-Just, est devenu un facteur de la politique.

Soyons juste, le progrès humaniste d'Aristote à saint François (de Sales) n'avait pas comblé les apories du bonheur.

On perd son temps, on le sait, à rechercher la chemise d'un homme heureux, et ce qu'on appelle une ombre heureuse est à éviter pour les maux qu'elle propage.

C'est bien dans le rapport à l'être que l'analyste a à prendre son niveau opératoire, et les chances que lui offre à cette fin l'analyse didactique ne sont pas seulement à calculer en fonction du problème supposé déjà résolu pour l'analyste qui l'y guide.

Il est des malheurs de l'être que la prudence des collèges et cette fausse honte qui assure les dominations, n'osent pas retrancher de soi.

Une éthique est à formuler qui intègre les conquêtes freudiennes sur le désir : pour mettre à sa pointe la question du désir de l'analyste.

5. La décadence qui marque la spéculation analytique spécialement dans cet ordre ne peut manquer de frapper, à seulement être sensible à la résonance des travaux anciens.

A force de comprendre des tas de choses, les analystes dans leur ensemble s'imaginent que comprendre porte sa fin de soi et que ce ne peut être qu'un *happy end*. L'exemple de la science physique peut pourtant leur montrer que les plus grandioses réussites n'impliquent pas que l'on sache où l'on va.

Il vaut souvent mieux de ne pas comprendre pour penser, et l'on peut galoper à comprendre sur des lieues sans que la moindre pensée en résulte.

Ce fut même le départ des behaviouristes : renoncer à comprendre. Mais faute de toute autre pensée en une matière, la nôtre, qui est *l'antiphysis*, ils ont pris le biais de se servir, sans le comprendre, de ce que nous comprenons : occasions pour nous d'un regain d'orgueil.

L'échantillon de ce que nous sommes capables de produire en fait de morale est donné par la notion d'oblativité. C'est un fantasme d'obsessionnel, de soi-même incompris : tout pour l'autre, mon semblable, y profère-t-on, sans y reconnaître l'angoisse que l'Autre (avec un grand A) inspire de n'être pas un semblable.

6. Nous ne prétendons pas apprendre aux psychanalystes ce que c'est que penser. Ils le savent. Mais ce n'est pas qu'ils l'aient compris d'eux-mêmes. Ils en ont pris la leçon chez les psychologues. La pensée est un essai de l'action, répètent-ils gentiment. (Freud lui-même donne dans ce godant, ce qui ne l'empêche pas d'être un rude penseur et dont l'action s'achève dans la pensée.)

A vrai dire, la pensée des analystes est une action qui se défait. Cela laisse quelque espoir que, si on leur y fait penser, de la reprendre, ils en viennent à la repenser.

7. L'analyste est l'homme à qui l'on parle et à qui l'on parle librement. Il est là pour cela. Qu'est-ce que cela veut dire?

Tout ce qu'on peut dire sur l'association des idées n'est qu'habillage psychologiste. Les jeux de mots induits sont loin; au reste, par leur protocole, rien n'est moins libre.

Le sujet invité à parler dans l'analyse ne montre pas dans ce qu'il dit, à vrai dire, une liberté bien grande. Non pas qu'il soit enchaîné par la rigueur de ses associations : sans doute elles l'oppriment, mais c'est plutôt qu'elles débouchent sur une libre parole, sur une parole pleine qui lui serait pénible.

Rien de plus redoutable que de dire quelque chose qui pourrait être vrai. Car il le deviendrait tout à fait, s'il l'était, et Dieu sait ce qui arrive quand quelque chose, d'être vrai, ne peut plus rentrer dans le doute.

Est-ce là le procédé de l'analyse : un progrès de la vérité? J'entends déjà les goujats murmurer de mes analyses intellectualistes : quand je suis en flèche, que je sache, à y préserver l'indicible.

Que ce soit au-delà du discours que s'acommode notre écoute, je le sais mieux que quiconque, si seulement j'y prends le chemin d'entendre, et non pas d'ausculter. Oui certes, non pas d'ausculter la résistance, la tension, l'opisthotonos, la pâleur, la décharge adrénalinique *(sic)* où se reformerait un Moi plus fort *(resic)* : ce que j'écoute est d'entendement.

L'entendement ne me force pas à comprendre. Ce que j'entends n'en reste pas moins un discours, fût-il aussi peu discursif qu'une nterjection. Car une interjection est de l'ordre du langage, et non du cri expressif. C'est une partie du discours qui ne le cède à aucune autre pour les effets de syntaxe dans telle langue déterminée.

A ce que j'entends sans doute, je n'ai rien à redire, si je n'en comprends rien, ou qu'à y comprendre quelque chose, je sois sûr de m'y tromper. Ceci ne m'empêcherait pas d'y répondre. C'est ce qui se fait hors l'analyse en pareil cas. Je me tais. Tout le monde est d'accord que je frustre le parleur, et lui tout le premier, moi aussi. Pourquoi?

Si je le frustre, c'est qu'il me demande quelque chose. De lui répondre, justement. Mais il sait bien que ce ne serait que paroles. Comme il en a de qui il veut. Il n'est même pas sûr qu'il me saurait gré que ce soit de bonnes paroles, encore moins de mauvaises. Ces paroles, il ne me les demande pas. Il me demande..., du fait qu'il parle : sa demande est intransitive, elle n'emporte aucun objet.

Bien sûr sa demande se déploie sur le champ d'une demande implicite, celle pour laquelle il est là : de le guérir, de le révéler à lui-même, de lui faire connaître la psychanalyse, de le faire qualifier comme analyste. Mais cette demande, il le sait, peut attendre. Sa demande présente n'a rien à faire avec cela, ce n'est même pas la sienne, car après tout, c'est moi qui lui ai offert de parler. (Le sujet seul est ici transitif.)

J'ai réussi en somme ce que dans le champ du commerce ordinaire, on voudrait pouvoir réaliser aussi aisément : avec de l'offre j'ai créé la demande.

8. Mais c'est une demande, si l'on peut dire, radicale.

Sans doute Mme Macalpine a raison de vouloir chercher dans la seule règle analytique le moteur du transfert. Encore s'égare-t-elle en désignant dans l'absence de tout objet, la porte ouverte sur la régression infantile [24]. Ce serait plutôt un obstacle, car chacun sait, et les psychanalystes d'enfant les premiers, qu'il faut pas mal de menus objets, pour entretenir une relation avec l'enfant.

Par l'intermédiaire de la demande, tout le passé s'entrouvre jusqu'au fin fonds de la première enfance. Demander, le sujet n'a jamais fait que ça, il n'a pu vivre que par ça, et nous prenons la suite.

C'est par cette voie que la régression analytique peut se faire et qu'elle se présente en effet. On en parle comme si le sujet se mettait à faire l'enfant. Sans doute cela arrive, et cette simagrée n'est pas du meilleur augure. Elle sort en tout cas de l'ordinairement observé

dans ce qu'on tient pour régression. Car la régression ne montre rien d'autre que le retour au présent, de signifiants usités dans des demandes pour lesquelles il y a prescription.

9. Pour reprendre le départ, cette situation explique le transfert primaire, et l'amour où parfois il se déclare.

Car si l'amour, c'est donner ce qu'on n'a pas, il est bien vrai que le sujet peut attendre qu'on le lui donne, puisque le psychanalyste n'a rien d'autre à lui donner. Mais même ce rien, il ne le lui donne pas, et cela vaut mieux : et c'est pourquoi ce rien, on le lui paie, et largement de préférence, pour bien montrer qu'autrement cela ne vaudrait pas cher.

Mais si le transfert primaire reste le plus souvent à l'état d'ombre, ce n'est pas cela qui empêchera cette ombre de rêver et de reproduire sa demande, quand il n'y a plus rien à demander. Cette demande d'être vide, n'en sera que plus pure.

On remarquera que l'analyste donne pourtant sa présence, mais je crois qu'elle n'est d'abord que l'implication de son écoute, et que celle-ci n'est que la condition de la parole. Aussi bien pourquoi la technique exigerait-elle qu'il la fît si discrète s'il n'en était pas ainsi ? C'est plus tard que sa présence sera remarquée.

Au reste, le sentiment le plus aigu de sa présence est-il lié à un moment où le sujet ne peut que se taire, c'est-à-dire où il recule même devant l'ombre de la demande.

Ainsi l'analyste est-il celui qui supporte la demande, non comme on le dit pour frustrer le sujet, mais pour que reparaissent les signifiants où sa frustration est retenue.

10. Or il convient de rappeler que c'est dans la plus ancienne demande que se produit l'identification primaire, celle qui s'opère de la toute-puissance maternelle, à savoir celle qui non seulement suspend à l'appareil signifiant la satisfaction des besoins, mais qui les morcelle, les filtre, les modèle aux défilés de la structure du signifiant.

Les besoins se subordonnent aux mêmes conditions conventionnelles qui sont celles du signifiant en son double registre : synchronique d'opposition entre éléments irréductibles, diachronique de substitution et de combinaison, par quoi le langage, s'il ne rem-

plit certes pas tout, structure tout de la relation inter-humaine.

D'où l'oscillation qu'on remarque dans les propos de Freud sur les rapports du Surmoi et de la réalité. Le Surmoi n'est pas bien entendu la source de la réalité, comme il le dit quelque part, mais il en trace les voies, avant de retrouver dans l'inconscient les premières marques idéales où les tendances se constituent comme refoulées dans la substitution du signifiant aux besoins.

11. Il n'est nul besoin dès lors de chercher plus loin le ressort de l'identification à l'analyste. Elle peut être très diverse, mais ce sera toujours une identification à des signifiants.

A mesure que se développe une analyse, l'analyste a affaire tour à tour à toutes les articulations de la demande du sujet. Encore doit-il, comme nous le dirons plus loin, n'y répondre que de la position du transfert.

Qui ne souligne au reste l'importance de ce qu'on pourrait appeler l'hypothèse permissive de l'analyse? Mais il n'est pas besoin d'un régime politique particulier pour que ce qui n'est pas interdit, devienne obligatoire.

Les analystes que nous pouvons dire fascinés par les séquelles de la frustration, ne tiennent qu'une position de suggestion qui réduit le sujet à repasser sa demande. Sans doute est-ce là ce qu'on entend par rééducation émotionnelle.

La bonté est sans doute là nécessaire plus qu'ailleurs, mais elle ne saurait guérir le mal qu'elle engendre. L'analyste qui veut le bien du sujet, répète ce à quoi il a été formé, et même à l'occasion tordu. Jamais la plus aberrante éducation n'a eu d'autre motif que le bien du sujet.

On conçoit une théorie de l'analyse qui, à l'encontre de l'articulation délicate de l'analyse de Freud, réduit à la peur le ressort des symptômes. Elle engendre une pratique où s'imprime ce que j'ai appelé ailleurs la figure obscène et féroce du Surmoi, où il n'y a pas d'autre issue, à la névrose de transfert que de faire asseoir le malade pour lui montrer par la fenêtre les aspects riants de la nature en lui disant : « Allez-y. Maintenant vous êtes un enfant sage [22]. »

## V. *Il faut prendre le désir à la lettre.*

1. Un rêve après tout, n'est qu'un rêve, entend-on dire aujourd'hui [22]. N'est-ce rien que Freud y ait reconnu le désir?

Le désir, non pas les tendances. Car il faut lire la *Traumdeutung* pour savoir ce que veut dire ce que Freud y appelle désir.

Il faut s'arrêter à ces vocables de *Wunsch*, et de *Wish* qui le rend en anglais, pour les distinguer du désir, quand ce bruit de pétard mouillé où ils fusent, n'évoque rien moins que la concupiscence. Ce sont des vœux.

Ces vœux peuvent être pieux, nostalgiques, contrariants, farceurs. Une dame peut faire un rêve, que n'anime d'autre désir que de fournir à Freud qui lui a exposé la théorie que le rêve est un désir, la preuve qu'il n'en est rien. Le point à retenir est que ce désir s'articule en un discours bien rusé. Mais il n'est pas moins important d'apercevoir les conséquences de ce que Freud se satisfasse d'y reconnaître le désir du rêve et la confirmation de sa loi, pour ce que veut dire le désir en sa pensée.

Car il étend plus loin son excentricité, puisqu'un rêve de punition peut à son gré signifier le désir de ce que la punition réprime.

Ne nous arrêtons pas aux étiquettes des tiroirs, bien que beaucoup les confondent avec le fruit de la science. Lisons les textes; suivons la pensée de Freud en ces détours qu'elle nous impose et dont n'oublions pas qu'en les déplorant lui-même au regard d'un idéal du discours scientifique, il affirme qu'il y fut forcé par son objet [1].

L'on voit alors que cet objet est identique à ces détours, puisque au premier tournant de son ouvrage, il débouche, touchant le rêve d'une hystérique, sur le fait que s'y satisfait par déplacement, précisément ici par allusion au désir d'une autre, un désir de la veille, lequel est soutenu dans sa position éminente par un

1. Cf. la Lettre 118 (11-IX-1899) à Fliess in : *Aus den Anfängen*, Imago pub., Londres.

désir qui est bien d'un autre ordre, puisque Freud l'ordonne comme le désir d'avoir un désir insatisfait [7] [1].

Qu'on compte le nombre de renvois qui s'exercent ici pour porter le désir à une puissance géométriquement croissante. Un seul indice ne suffirait pas à en caractériser le degré. Car il faudrait distinguer deux dimensions à ces renvois : un désir de désir, autrement dit un désir signifié par un désir (le désir chez l'hystérique d'avoir un désir insatisfait, est signifié par son désir de caviar : le désir de caviar est son signifiant), s'inscrit dans le registre différent d'un désir substitué à un désir (dans le rêve, le désir de saumon fumé propre à l'amie est substitué au désir de caviar de la patiente, ce qui constitue la substitution d'un signifiant à un signifiant) [2].

2. Ce que nous trouvons ainsi n'a rien de microscopique, pas plus qu'il n'y a besoin d'instruments spéciaux pour reconnaître que la feuille a les traits de structure de la plante dont elle est détachée. Même à n'avoir jamais vu de plante que dépouillée de feuille, on s'apercevrait tout de suite qu'une feuille est plus vraisemblablement une partie de la plante qu'un morceau de peau.

Le désir du rêve de l'hystérique, mais aussi bien n'importe quel bout de rien à sa place dans ce texte de Freud, résume ce que tout le livre explique des mécanismes dits inconscients, condensation, glissement, etc.., en attestant leur structure commune : soit la relation du désir à cette marque du langage, qui spécifie l'inconscient freudien et décentre notre conception du sujet.

Je pense que mes élèves apprécieront l'accès que je donne ici à l'opposition fondamentale du signifiant au signifié, où je leur démontre que commencent les pouvoirs du langage, non sans qu'à en concevoir l'exercice, je ne leur laisse du fil à retordre.

1. Voici ce rêve tel qu'il est consigné du récit qu'en fait la patiente à la page 152 des *G. W.*, II-III : « Je veux donner un dîner. Mais il ne me reste qu'un peu de saumon fumé. Je me mets en tête de faire le marché, quand je me rappelle que c'est dimanche après-midi et que tous les magasins sont fermés. Je me dis que je vais appeler au téléphone chez quelques fournisseurs. Mais le téléphone est en dérangement. Ainsi il me faut renoncer à mon envie de donner un dîner. »

2. En quoi Freud motive l'identification hystérique, de préciser que le saumon fumé joue pour l'amie le même rôle que le caviar joue pour la patiente.

Je rappelle l'automatisme des lois par où s'articulent dans la chaîne signifiante :

*a*) la substitution d'un terme à un autre pour produire l'effet de métaphore;

*b*) la combinaison d'un terme à un autre pour produire l'effet de métonymie [17].

Appliquons-les ici, on voit apparaître qu'en tant que dans le rêve de notre patiente, le saumon fumé, objet du désir de son amie, est tout ce qu'elle a à offrir, Freud en posant que le saumon fumé est ici substitué au caviar qu'il tient d'ailleurs pour le signifiant du désir de la patiente, nous propose le rêve comme métaphore du désir.

Mais qu'est-ce que la métaphore sinon un effet de sens positif, c'est-à-dire un certain passage du sujet au sens du désir?

Le désir du sujet étant ici présenté comme ce qu'implique son discours (conscient), à savoir comme préconscient, — ce qui est évident puisque son mari est prêt à satisfaire son désir, mais que la patiente qui l'a persuadé de l'existence de ce désir, tient à ce qu'il n'en fasse rien, mais ce qu'il faut encore être Freud pour articuler comme le désir d'avoir un désir insatisfait —, il reste qu'il faille aller plus avant pour savoir ce qu'un tel désir veut dire dans l'inconscient.

Or le rêve n'est pas l'inconscient, mais nous dit Freud, sa voie royale. Ce qui nous confirme que c'est par effet de la métaphore qu'il procède. C'est cet effet que le rêve découvre. Pour qui? Nous y reviendrons tout à l'heure.

Voyons pour l'instant que le désir, s'il est signifié comme insatisfait, l'est par le signifiant : caviar, en tant que le signifiant le symbolise comme inaccessible, mais que, dès lors qu'il se glisse comme désir dans le caviar, le désir du caviar est sa métonymie : rendue nécessaire par le manque à être où il se tient.

La métonymie est, comme je vous l'enseigne, cet effet rendu possible de ce qu'il n'est nulle signification qui ne renvoie à une autre signification, et où se produit leur plus commun dénominateur, à savoir le peu de sens (communément confondu avec l'insignifiant), le peu de sens, dis-je, qui s'avère au fondement du désir, et lui confère l'accent de perversion qu'il est tentant de dénoncer dans l'hystérie présente.

Le vrai de cette apparence est que le désir est la métonymie du manque à être.

3. Revenons maintenant au livre qu'on appelle : *La science des rêves (Traumdeutung)*, mantique plutôt, ou mieux signifiance.

Freud ne prétend pas du tout y épuiser du rêve les problèmes psychologiques. Qu'on le lise pour constater qu'à ces problèmes peu exploités (les recherches restent rares, sinon pauvres, sur l'espace et le temps dans le rêve, sur son étoffe sensorielle, rêve en couleur ou atonal, et l'odorant, le sapide et le grain tactile y viennent-ils, si le vertigineux, le turgide et le lourd y sont?), Freud ne touche pas. Dire que la doctrine freudienne est une psychologie est une équivoque grossière.

Freud est loin d'entretenir cette équivoque. Il nous avertit au contraire que dans le rêve ne l'intéresse que son élaboration. Qu'est-ce à dire? Exactement ce que nous traduisons par sa structure de langage. Comment Freud s'en serait-il avisé, puisque cette structure par Ferdinand de Saussure n'a été articulée que depuis? Si elle recouvre ses propres termes, il n'en est que plus saisissant que Freud l'ait anticipée. Mais où l'a-t-il découverte? Dans un flux signifiant dont le mystère consiste en ce que le sujet ne sait pas même où feindre d'en être l'organisateur.

Le faire s'y retrouver comme désirant, c'est à l'inverse de l'y faire se reconnaître comme sujet, car c'est comme en dérivation de la chaîne signifiante que court le ru du désir et le sujet doit profiter d'une voie de bretelle pour y attraper son propre *feed-back*.

Le désir ne fait qu'assujettir ce que l'analyse subjective.

4. Et ceci nous ramène à la question laissée plus haut : à qui le rêve découvre-t-il son sens avant que vienne l'analyste? Ce sens préexiste à sa lecture comme à la science de son déchiffrement.

L'une et l'autre démontrent que le rêve est fait pour la reconnaissance..., mais notre voix fait long feu pour achever : du désir. Car le désir, si Freud dit vrai de l'inconscient et si l'analyse est nécessaire, ne se saisit que dans l'interprétation.

Mais reprenons; l'élaboration du rêve est nourrie par le désir; pourquoi notre voix défaille-t-elle à achever, de reconnaissance,

comme si le second mot s'éteignait qui, tout à l'heure le premier, résorbait l'autre dans sa lumière. Car enfin ce n'est pas en dormant qu'on se fait reconnaître. Et le rêve, nous dit Freud, sans paraître y voir la moindre contradiction, sert avant tout le désir de dormir. Il est repli narcissique de la *libido* et désinvestissement de la réalité.

Au reste il est d'expérience que, si mon rêve vient à rejoindre ma demande (non la réalité, comme on dit improprement, qui peut préserver mon sommeil), ou ce qui se montre ici lui être équivalent, la demande de l'autre, je m'éveille.

5. Un rêve après tout n'est qu'un rêve. Ceux qui dédaignent maintenant son instrument pour l'analyse, ont trouvé, comme nous l'avons vu, des voies plus sûres et plus directes pour ramener le patient aux bons principes, et aux désirs normaux, ceux qui satisfont à des vrais besoins. Lesquels? Mais les besoins de tout le monde, mon ami. Si c'est cela qui vous fait peur, fiez-vous-en à votre psychanalyste, et montez à la tour Eiffel pour voir comme Paris est beau. Dommage qu'il y en ait qui enjambent la balustrade dès le premier étage, et justement de ceux dont tous les besoins ont été ramenés à leur juste mesure. Réaction thérapeutique négative, dirons-nous.

Dieu merci! Le refus ne va pas si loin chez tous. Simplement, le symptôme repousse comme herbe folle, compulsion de répétition.

Mais ce n'est là bien entendu qu'une maldonne : on ne guérit pas parce qu'on se remémore. On se remémore parce qu'on guérit. Depuis qu'on a trouvé cette formule, la reproduction des symptômes n'est plus une question, mais seulement la reproduction des analystes; celle des patients est résolue.

6. Un rêve donc n'est qu'un rêve. On peut même lire sous la plume d'un psychanalyste qui se mêle d'enseigner, que c'est une production du Moi. Ceci prouve qu'on ne court pas grand risque à vouloir éveiller les hommes du rêve : le voici qui se poursuit en pleine lumière, et chez ceux qui ne se complaisent guère à rêver.

Mais même pour ceux-ci, s'ils sont psychanalystes, Freud sur

le rêve doit être lu, parce qu'il n'est pas possible autrement ni de comprendre ce qu'il entend par le désir du névrosé, par refoulé, par inconscient, par l'interprétation, par l'analyse elle-même, ni d'approcher quoi que ce soit de sa technique ou de sa doctrine. On va voir les ressources du petit rêve que nous avons piqué plus haut, pour notre propos.

Car ce désir de notre spirituelle hystérique (c'est Freud qui la qualifie ainsi), je parle de son désir éveillé, de son désir de caviar, c'est un désir de femme comblée et qui justement ne veut pas l'être. Car son boucher de mari s'y entend pour mettre à l'endroit des satisfactions dont chacun a besoin, les points sur les i, et il ne mâche pas ses mots à un peintre qui lui fait du plat, Dieu sait dans quel obscur dessein, sur sa bobine intéressante : « Des clous! une tranche du train de derrière d'une belle garce, voilà ce qu'il vous faut, et si c'est moi que vous attendez pour vous l'offrir, vous pouvez vous l'accrocher où je pense. »

Voilà un homme dont une femme ne doit pas avoir à se plaindre, un caractère génital; et donc qui doit veiller comme il faut, à ce que la sienne, quand il la baise, n'ait plus besoin après de se branler. Au reste, Freud ne nous dissimule pas qu'elle en est très éprise, et qu'elle l'agace sans cesse.

Mais voilà, elle ne veut pas être satisfaite sur ses seuls vrais besoins. Elle en veut d'autres gratuits, et pour être bien sûre qu'ils le sont, ne pas les satisfaire. C'est pourquoi à la question : qu'est-ce que la spirituelle bouchère désire?, on peut répondre : du caviar. Mais cette réponse est sans espoir parce que du caviar, c'est elle aussi qui n'en veut pas.

7. Ce n'est pas là tout de son mystère. Loin que cette impasse l'enferme, elle y trouve la clef des champs, la clef du champ des désirs de toutes les spirituelles hystériques, bouchères ou pas, qu'il y a dans le monde.

C'est ce que Freud saisit dans une de ces vues de biais dont il surprend le vrai, fracassant au passage ces abstractions dont les esprits positifs font volontiers l'explication de toutes choses : ici l'imitation chère à Tarde. Il faut faire jouer dans le particulier la cheville essentielle qu'il donne là de l'identification hystérique. Si notre patiente s'identifie à son amie, c'est de ce qu'elle est

inimitable en ce désir insatisfait pour ce saumon, que Dieu damne! si ce n'est Lui qui le fume.

Ainsi le rêve de la patiente répond à la demande de son amie qui est de venir dîner chez elle. Et l'on ne sait ce qui peut bien l'y pousser, hors qu'on y dîne bien, sinon le fait dont notre bouchère ne perd pas la corde : c'est que son mari en parle toujours avec avantage. Or maigre comme elle est, elle n'est guère faite pour lui plaire, lui qui n'aime que les rondeurs.

N'aurait-il pas lui aussi un désir qui lui reste en travers, quand tout en lui est satisfait ? C'est le même ressort qui, dans le rêve, va du désir de son amie faire l'échec de sa demande.

Car si précisément symbolisée que soit la demande par l'accessoire du téléphone nouveau-né, c'est pour rien. L'appel de la patiente n'aboutit pas ; il ferait beau voir que l'autre engraisse pour que son mari s'en régale.

Mais comment une autre peut-elle être aimée (n'est-ce pas assez, pour que la patiente y pense, que son mari la considère ?) par un homme qui ne saurait s'en satisfaire (lui, l'homme à la tranche de postérieur) ? Voilà la question mise au point, qui est très généralement celle de l'identification hystérique.

8. C'est cette question que devient le sujet ici-même. En quoi la femme s'identifie à l'homme, et la tranche de saumon fumé vient à la place du désir de l'Autre.

Ce désir ne suffisant à rien (comment avec cette seule tranche de saumon fumé recevoir tout ce monde ?), il me faut bien à la fin des fins (et du rêve) renoncer à mon désir de donner à dîner (soit à ma recherche du désir de l'Autre, qui est le secret du mien). Tout est raté, et vous dites que le rêve est la réalisation d'un désir. Comment arrangez-vous cela, professeur ?

Ainsi interpellés, il y a beau temps que les psychanalystes ne répondent plus, ayant renoncé eux-mêmes à s'interroger sur les désirs de leurs patients : ils les réduisent à leurs demandes, ce qui simplifie la tâche pour les convertir en les leurs propres. N'est-ce pas là la voie du raisonnable, et ils l'ont adoptée.

Mais il arrive que le désir ne s'escamote pas si facilement pour être trop visible, planté au beau milieu de la scène sur la table des agapes comme ici, sous l'aspect d'un saumon, joli poisson

par fortune, et qu'il suffit de présenter, comme il se fait au restaurant sous une toile fine, pour que la levée de ce voile s'égale à celle à quoi l'on procédait au terme des antiques mystères.

Être le phallus, fût-il un phallus un peu maigre. Voilà-t-il pas l'identification dernière au signifiant du désir?

Ça n'a pas l'air d'aller de soi pour une femme, et il en est parmi nous qui préfèrent ne plus avoir rien à faire avec ce logogriphe. Allons-nous avoir à épeler le rôle du signifiant pour nous retrouver sur les bras le complexe de castration, et cette envie de pénis dont puisse Dieu nous tenir quitte, quand Freud parvenu à cette croix ne savait plus où se tirer, n'apercevant au-delà que le désert de l'analyse?

Oui, mais il les menait jusque-là, et c'était un lieu moins infesté que la névrose de transfert, qui vous réduit à chasser le patient en le priant d'aller doucement pour emmener ses mouches.

9. Articulons pourtant ce qui structure le désir.

Le désir est ce qui se manifeste dans l'intervalle que creuse la demande en deçà d'elle-même, pour autant que le sujet en articulant la chaîne signifiante, amène au jour le manque à être avec l'appel d'en recevoir le complément de l'Autre, si l'Autre, lieu de la parole, est aussi le lieu de ce manque.

Ce qui est ainsi donné à l'Autre de combler et qui est proprement ce qu'il n'a pas, puisque à lui aussi l'être manque, est ce qui s'appelle l'amour, mais c'est aussi la haine et l'ignorance.

C'est aussi, passions de l'être, ce qu'évoque toute demande au-delà du besoin qui s'y articule, et c'est bien ce dont le sujet reste d'autant plus proprement privé que le besoin articulé dans la demande est satisfait.

Bien plus, la satisfaction du besoin n'apparaît là que comme le leurre où la demande d'amour s'écrase, en renvoyant le sujet au sommeil où il hante les limbes de l'être, en le laissant en lui parler. Car l'être du langage est le non-être des objets, et que le désir ait été par Freud découvert à sa place dans le rêve, depuis toujours le scandale de tous les efforts de la pensée pour se situer dans la réalité, suffit à nous instruire.

Être ou ne pas être, dormir, rêver peut-être, les rêves soi-disant les plus simples de l'enfant (« simple » comme la situation

analytique sans doute), montrent simplement des objets miraculeux ou interdits.

10. Mais l'enfant ne s'endort pas toujours ainsi dans le sein de l'être, surtout si l'Autre qui a aussi bien ses idées sur ses besoins, s'en mêle, et à la place de ce qu'il n'a pas, le gave de la bouillie étouffante de ce qu'il a, c'est-à-dire confond ses soins avec le don de son amour.

C'est l'enfant que l'on nourrit avec le plus d'amour qui refuse la nourriture et joue de son refus comme d'un désir (anorexie mentale).

Confins où l'on saisit comme nulle part que la haine rend la monnaie de l'amour, mais où c'est l'ignorance qui n'est pas pardonnée.

En fin de compte, l'enfant en refusant de satisfaire à la demande de la mère, n'exige-t-il pas que la mère ait un désir en dehors de lui, parce que c'est là la voie qui lui manque vers le désir?

11. Un des principes en effet qui découlent de ces prémisses, c'est que :

— si le désir est en effet dans le sujet de cette condition qui lui est imposée par l'existence du discours de faire passer son besoin par les défilés du signifiant;

— si d'autre part, comme nous l'avons donné à entendre plus haut, en ouvrant la dialectique du transfert, il faut fonder la notion de l'Autre avec un grand A, comme étant le lieu de déploiement de la parole (l'autre scène, *eine andere Schauplatz*, dont parle Freud dans la *Traumdeutung*);

— il faut poser que, fait d'un animal en proie au langage, le désir de l'homme est le désir de l'Autre.

Ceci vise une tout autre fonction que celle de l'identification primaire plus haut évoquée, car il ne s'agit pas de l'assomption par le sujet des insignes de l'autre, mais cette condition que le sujet a à trouver la structure constituante de son désir dans la même béance ouverte par l'effet des signifiants chez ceux qui viennent pour lui à représenter l'Autre, en tant que sa demande leur est assujettie.

Peut-être peut-on ici entrevoir au passage la raison de cet

effet d'occultation qui nous a retenu dans la reconnaissance du désir du rêve. Le désir du rêve n'est pas assumé par le sujet qui dit : « Je » dans sa parole. Articulé pourtant au lieu de l'Autre, il est discours, discours dont Freud a commencé d'énoncer comme telle la grammaire. C'est ainsi que les vœux qu'il constitue n'ont pas de flexion optative pour modifier l'indicatif de leur formule.

En quoi l'on verrait à une référence linguistique que ce qu'on appelle l'aspect du verbe est ici celui de l'accompli (vrai sens de la *Wunscherfüllung*).

C'est cette ex-sistence *(Entstellung)* [1] du désir dans le rêve qui explique que la signifiance du rêve y masque le désir, cependant que son mobile s'évanouit d'être seulement problématique.

12. Le désir se produit dans l'au-delà de la demande, de ce qu'en articulant la vie du sujet à ses conditions, elle y émonde le besoin, mais aussi il se creuse dans son en-deçà, en ce que, demande inconditionnelle de la présence et de l'absence, elle évoque le manque à être sous les trois figures du rien qui fait le fonds de la demande d'amour, de la haine qui va à nier l'être de l'autre et de l'indicible de ce qui s'ignore dans sa requête. Dans cette aporie incarnée dont on peut dire en image qu'elle emprunte son âme lourde aux rejetons vivaces de la tendance blessée, et son corps subtil à la mort actualisée dans la séquence signifiante, le désir s'affirme comme condition absolue.

Moins encore que le rien qui passe dans la ronde des significations qui agitent les hommes, il est le sillage inscrit de la course, et comme la marque du fer du signifiant à l'épaule du sujet qui parle. Il est moins passion pure du signifié que pure action du signifiant, qui s'arrête, au moment où le vivant devenu signe, la rend insignifiante.

Ce moment de coupure est hanté par la forme d'un lambeau

1. Dont il ne faut pas oublier : que le terme est employé pour la première fois dans la *Traumdeutung* au sujet du rêve, — que cet emploi donne son sens et du même coup celui du terme : distorsion qui le traduit quand les Anglais l'appliquent au Moi. Remarque qui permet de juger l'usage que l'on fait en France du terme de distorsion du Moi, par quoi les amateurs du renforcement du Moi, mal avertis de se méfier de ces « faux amis » que sont les mots anglais (les mots, n'est-ce pas, ont si peu d'importance), entendent simplement... un Moi tordu.

sanglant : la livre de chair que paie la vie pour en faire le signifiant des signifiants, comme telle impossible à restituer au corps imaginaire; c'est le phallus perdu d'Osiris embaumé.

13. La fonction de ce signifiant comme tel dans la quête du désir, est bien, comme Freud l'a repéré, la clef de ce qu'il faut savoir pour terminer ses analyses : et aucun artifice n'y suppléera pour obtenir cette fin.

Pour en donner une idée, nous décrirons un incident survenu à la fin de l'analyse d'un obsessionnel, soit après un long travail où l'on ne s'est pas contenté d' « analyser l'agressivité du sujet » (autrement dit : de jouer à colin-tampon avec ses agressions imaginaires), mais où on lui a fait reconnaître la place qu'il a prise dans le jeu de la destruction exercée par l'un de ses parents sur le désir de l'autre. Il devine l'impuissance où il est de désirer sans détruire l'Autre, et par là son désir lui-même en tant qu'il est désir de l'Autre.

Pour en arriver là, on lui a découvert sa manœuvre de tous les instants pour protéger l'Autre, en épuisant dans le travail de transfert *(Durcharbeitung)* tous les artifices d'une verbalisation qui distingue l'autre de l'Autre (petit a et grand A) et qui le fait de la loge réservée à l'ennui de l'Autre (grand A) arranger les jeux du cirque entre les deux autres (le petit *a* et le Moi, son ombre).

Assurément, il ne suffit pas de tourner en rond dans tel coin bien exploré de la névrose obsessionnelle pour l'amener en ce rond-point, ni de connaître celui-ci pour l'y conduire par un chemin qui ne sera jamais le plus direct. Il n'y faut pas seulement le plan d'un labyrinthe reconstruit, ni même un lot de plans déjà relevés. Il faut avant tout posséder la combinatoire générale qui préside à leur variété sans doute, mais qui, plus utilement encore, nous rend compte des trompe-l'œil, mieux des changements à vue du labyrinthe. Car les uns, et les autres ne manquent pas dans cette névrose obsessionnelle, architecture de contrastes, pas encore assez remarqués, et qu'il ne suffit pas d'attribuer à des formes de façade. Au milieu de tant d'attitudes séductrices, insurgées, impassibles, il faut saisir les angoisses nouées aux performances, les rancunes qui n'empêchent pas les générosités

(soutenir que les obsessionnels manquent d'oblativité!), les inconstances mentales qui soutiennent d'infrangibles fidélités. Tout cela bouge de façon solidaire dans une analyse, non sans flétrissements locaux; le grand charroi reste pourtant.

Et voici donc notre sujet au bout de son rouleau, venu au point de nous jouer un tour de bonneteau assez particulier, pour ce qu'il révèle d'une structure du désir.

Disons que d'âge mûr, comme on dit comiquement, et d'esprit désabusé, il nous leurrerait volontiers d'une sienne ménopause pour s'excuser d'une impuissance survenue, et accuser la nôtre.

En fait les redistributions de la *libido* ne vont pas sans coûter à certains objets leur poste, même s'il est inamovible.

Bref, il est impuissant avec sa maîtresse, et s'avisant d'user de ses trouvailles sur la fonction du tiers en puissance dans le couple, il lui propose de coucher avec un autre homme, pour voir.

Or si elle reste à la place où l'a installée la névrose et si l'analyse l'y touche, c'est pour l'accord qu'elle a dès longtemps réalisé sans doute aux désirs du patient, mais plus encore aux postulats inconscients qu'ils maintiennent.

Aussi ne s'étonnera-t-on pas que sans désemparer, à savoir la nuit même, elle fait ce rêve, que frais émoulu elle rapporte à notre déconfit.

Elle a un phallus, elle en sent la forme sous son vêtement, ce qui ne l'empêche pas d'avoir aussi un vagin, ni surtout de désirer que ce phallus y vienne.

Notre patient à cette audition retrouve sur-le-champ ses moyens et le démontre brillamment à sa commère.

Quelle interprétation s'indique-t-elle ici?

On a deviné à la demande que notre patient a faite à sa maîtresse qu'il nous sollicite depuis longtemps d'entériner son homosexualité refoulée.

Effet très vite prévu par Freud de sa découverte de l'inconscient : parmi les demandes régressives, une de fables s'abreuvera des vérités répandues par l'analyse. L'analyse retour d'Amérique a dépassé son attente.

Mais nous sommes resté, on le pense, plutôt revêche sur ce point.

Observons que la rêveuse n'y est pas plus complaisante, puisque son scénario écarte tout coadjuteur. Ce qui guiderait même un novice à seulement se fier au texte, s'il est formé à nos principes.

Nous n'analysons pas son rêve pourtant, mais son effet sur notre patient.

Nous changerions notre conduite à lui faire y lire cette vérité, moins répandue d'être en l'histoire, de notre apport : que le refus de la castration, si quelque chose lui ressemble, est d'abord refus de la castration de l'Autre (de la mère premièrement).

Opinion vraie n'est pas science, et conscience sans science n'est que complicité d'ignorance. Notre science ne se transmet qu'à articuler dans l'occasion le particulier.

Ici l'occasion est unique à montrer la figure que nous énonçons en ces termes : que le désir inconscient est le désir de l'Autre — puisque le rêve est fait pour satisfaire au désir du patient au-delà de sa demande, comme le suggère qu'il y réussisse. De n'être pas un rêve du patient, il peut n'avoir pas moins de prix pour nous, si de ne pas s'adresser à nous comme il se fait de l'analysé, il s'adresse à lui aussi bien que puisse le faire l'analyste.

C'est l'occasion de faire saisir au patient la fonction de signifiant qu'a le phallus dans son désir. Car c'est comme tel qu'opère le phallus dans le rêve pour lui faire retrouver l'usage de l'organe qu'il représente, comme nous allons le démontrer par la place que vise le rêve dans la structure où son désir est pris.

Outre ce que la femme a rêvé, il y a qu'elle lui en parle. Si dans ce discours elle se présente comme ayant un phallus, est-ce là tout ce par quoi lui est rendue sa valeur érotique ? D'avoir un phallus en effet ne suffit pas à lui restituer une position d'objet qui l'approprie à un fantasme, d'où notre patient comme obsessionnel puisse maintenir son désir dans un impossible qui préserve ses conditions de métonymie. Celles-ci commandent en ses choix un jeu d'échappe que l'analyse a dérangé, mais que la femme ici restaure d'une ruse, dont la rudesse cache un raffinement bien fait pour illustrer la science incluse dans l'inconscient.

Car pour notre patient, ce phallus, rien ne sert de l'avoir, puisque son désir est de l'être. Et le désir de la femme ici le cède au sien, en lui montrant ce qu'elle n'a pas.

L'observation tout-venant fera toujours grand cas de l'annonce d'une mère castratrice, pour peu qu'y prête l'anamnèse. Elle s'étale ici comme de juste.

On croit dès lors avoir tout fini. Mais nous n'avons rien à en faire dans l'interprétation, où l'invoquer ne mènerait pas loin, sauf à remettre le patient au point même où il se faufile entre un désir et son mépris : assurément le mépris de sa mère acariâtre à décrier le désir trop ardent dont son père lui a légué l'image.

Mais ce serait moins lui en apprendre que ce que lui *dit* sa maîtresse : que dans son rêve ce phallus, de l'avoir ne l'en laissait pas moins le désirer. En quoi c'est son propre manque à être qui s'est trouvé touché.

Manque qui provient d'un exode : son être est toujours ailleurs. Il l'a « mis à gauche », peut-on dire. Le disons-nous pour motiver la difficulté du désir? — Plutôt, que le désir soit de difficulté.

Ne nous laissons donc pas tromper à cette garantie que le sujet reçoit de ce que la rêveuse ait un phallus, qu'elle n'aura pas à le lui prendre, — fût-ce pour y pointer doctement que c'est là une garantie trop forte pour n'être pas fragile.

Car c'est justement méconnaître que cette garantie n'exigerait pas tant de poids, si elle ne devait s'imprimer dans un signe, et que c'est à montrer ce signe comme tel, de le faire apparaître là où il ne peut être, qu'elle prend son effet.

La condition du désir qui retient éminemment l'obsessionnel, c'est la marque même dont il le trouve gâté, de l'origine de son objet : la contrebande.

Mode de la grâce singulier de ne se figurer que du déni de la nature. Une faveur s'y cache qui chez notre sujet fait toujours antichambre. Et c'est à la congédier qu'il la laissera un jour entrer.

14. L'importance de préserver la place du désir dans la direction de la cure nécessite qu'on oriente cette place par rapport aux effets de la demande, seuls conçus actuellement au principe du pouvoir de la cure.

Que l'acte génital en effet ait à trouver sa place dans l'articulation inconsciente du désir, c'est là la découverte de l'analyse,

et c'est précisément en quoi on n'a jamais songé à y céder à l'illusion du patient que faciliter sa demande pour la satisfaction du besoin, arrangerait en rien son affaire. (Encore moins de l'autoriser du classique : *coïtus normalis dosim repetatur.*)

Pourquoi pense-t-on différemment à croire plus essentiel pour le progrès de la cure, d'opérer en quoi que ce soit sur d'autres demandes, sous le prétexte que celles-ci seraient régressives?

Repartons une fois de plus de ceci que c'est d'abord pour le sujet que sa parole est un message, parce qu'elle se produit au lieu de l'Autre. Que de ce fait sa demande même en provienne et soit libellée comme telle, ce n'est pas seulement qu'elle soit soumise au code de l'Autre. C'est que c'est de ce lieu de l'Autre (voire de son temps) qu'elle est datée.

Comme il se lit clairement dans la parole la plus librement donnée par le sujet. A sa femme ou à son maître, pour qu'ils reçoivent sa foi, c'est d'un tu es... (l'une ou bien l'autre) qu'il les invoque, sans déclarer ce qu'il est, lui, autrement qu'à murmurer contre lui-même un ordre de meurtre que l'équivoque du français porte à l'oreille.

Le désir, pour transparaître toujours comme on le voit ici dans la demande, n'en est pas moins au delà. Il est aussi en deçà d'une autre demande où le sujet, se répercutant au lieu de l'autre, effacerait moins sa dépendance par un accord de retour qu'il ne fixerait l'être même qu'il vient y proposer.

Ceci veut dire que c'est d'une parole qui lèverait la marque que le sujet reçoit de son propos, que seulement pourrait être reçue l'absolution qui le rendrait à son désir.

Mais le désir n'est rien d'autre que l'impossibilité de cette parole, qui de répondre à la première ne peut que redoubler sa marque en consommant cette refente *(Spaltung)* que le sujet subit de n'être sujet qu'en tant qu'il parle.

(Ce que symbolise la barre oblique de noble bâtardise dont nous affectons l'S du sujet pour le noter d'être ce sujet-là : $\$$.) [1]

1. Cf. le ($\$ \diamond D$) et le ($\$ \diamond a$) de notre graphe, repris ici dans *Subversion du sujet*, *p.* 817. Le signe $\diamond$ consigne les relations : enveloppement-développement- conjonction-disjonction. Les liaisons qu'il signifie en ces deux parenthèses, permettent de lire l'S barré : S en *fading* dans la coupure de la demande; S en *fading* devant l'objet du désir. Soit nommément la pulsion et le fantasme.

La régression qu'on met au premier plan dans l'analyse (régression temporelle sans doute, mais à condition de préciser qu'il s'agit du temps de la remémoration), ne porte que sur les signifiants (oraux, anaux, etc.) de la demande et n'intéresse la pulsion correspondante qu'à travers eux.

Réduire cette demande à sa place, peut opérer sur le désir une apparence de réduction par l'allégement du besoin.

Mais ce n'est là plutôt qu'effet de la lourdeur de l'analyste. Car si les signifiants de la demande ont soutenu les frustrations où le désir s'est fixé (*Fixierung* de Freud), ce n'est qu'à leur place que le désir est assujettissant.

Qu'elle se veuille frustrante ou gratifiante, toute réponse à la demande dans l'analyse, y ramène le transfert à la suggestion.

Il y a entre transfert et suggestion, c'est là la découverte de Freud, un rapport, c'est que le transfert est aussi une suggestion, mais une suggestion qui ne s'exerce qu'à partir de la demande d'amour, qui n'est demande d'aucun besoin. Que cette demande ne se constitue comme telle qu'en tant que le sujet est le sujet du signifiant, c'est là ce qui permet d'en mésuser en la ramenant aux besoins auxquels ces signifiants sont empruntés, ce à quoi les psychanalystes, nous le voyons, ne manquent pas.

Mais il ne faut pas confondre l'identification au signifiant tout-puissant de la demande, dont nous avons déjà parlé, et l'identification à l'objet de la demande d'amour. Celle-ci est bien aussi une régression, Freud y insiste, quand il en fait le deuxième mode d'identification, qu'il distingue dans sa deuxième topique en écrivant : *Psychologie des masses et analyse du Moi*. Mais c'est une autre régression.

Là est l'*exit* qui permet qu'on sorte de la suggestion. L'identification à l'objet comme régression, parce qu'elle part de la demande d'amour, ouvre la séquence du transfert (l'ouvre, et non pas la ferme), soit la voie où pourront être dénoncées les identifications qui en stoppant cette régression, la scandent.

Mais cette régression ne dépend pas plus du besoin dans la demande que le désir sadique n'est expliqué par la demande anale, car croire que le scybale est un objet nocif en lui-même, est seulement un leurre ordinaire de la compréhension. (J'entends ici compréhension au sens néfaste où il a pris sa cote de Jaspers.

« Vous comprenez : — », exorde par où croit en imposer à qui ne comprend rien, celui qui n'a rien à lui donner à comprendre). Mais la demande d'être une merde, voilà qui rend préférable qu'on se mette un peu de biais, quand le sujet s'y découvre. Malheur de l'être, évoqué plus haut.

Qui ne sait pas pousser ses analyses didactiques jusqu'à ce virage où s'avère avec tremblement que toutes les demandes qui se sont articulées dans l'analyse, et plus que toute autre celle qui fut à son principe, de devenir analyste, et qui vient alors à échéance, n'étaient que transferts destinés à maintenir en place un désir instable ou douteux en sa problématique, — celui-là ne sait rien de ce qu'il faut obtenir du sujet pour qu'il puisse assurer la direction d'une analyse, ou seulement y faire une interprétation à bon escient.

Ces considérations nous confirment qu'il est naturel d'analyser le transfert. Car le transfert en lui-même est déjà analyse de la suggestion, en tant qu'il place le sujet à l'endroit de sa demande dans une position qu'il ne tient que de son désir.

C'est seulement pour le maintien de ce cadre du transfert que la frustration doit prévaloir sur la gratification.

La résistance du sujet quand elle s'oppose à la suggestion, n'est que désir de maintenir son désir. Comme telle, il faudrait la mettre au rang du transfert positif, puisque c'est le désir qui maintient la direction de l'analyse, hors des effets de la demande.

Ces propositions, on le voit, changent quelque chose aux opinions reçues en la matière. Qu'elles donnent à penser qu'il y a maldonne quelque part, et nous aurons atteint notre but.

15. Ici se placent quelques remarques sur la formation des symptômes.

Freud, depuis son étude démonstrative des phénomènes subjectifs : rêves, lapsus et mots d'esprit, dont il nous a dit formellement qu'ils leur sont structuralement identiques (mais bien entendu tout cela est pour nos savants trop au-dessous de l'expérience qu'ils ont acquise — dans quelles voies! — pour qu'ils songent même à y revenir) —, Freud donc l'a souligné cent fois : les symptômes sont surdéterminés. Pour le palotin, employé au quotidien battage qui nous promet pour demain la réduction de

l'analyse à ses bases biologiques, ceci va tout seul; c'est si commode à proférer qu'il ne l'entend même pas. Mais encore?

Laissons de côté mes remarques sur le fait que la surdétermination n'est strictement concevable que dans la structure du langage. Dans les symptômes névrotiques, qu'est-ce à dire?

Cela veut dire qu'aux effets qui répondent chez un sujet à une demande déterminée, vont interférer ceux d'une position par rapport à l'autre (à l'autre, ici son semblable) qu'il soutient en tant que sujet.

« Qu'il soutient en tant que sujet », veut dire que le langage lui permet de se considérer comme le machiniste, voire le metteur en scène de toute la capture imaginaire dont il ne serait autrement que la marionnette vivante.

Le fantasme est l'illustration même de cette possibilité originale. C'est pourquoi toute tentation de le réduire à l'imagination, faute d'avouer son échec, est un contresens permanent, contresens dont l'école kleinienne qui a poussé ici fort loin les choses, ne sort pas, faute d'entrevoir même la catégorie du signifiant.

Cependant, une fois définie comme image mise en fonction dans la structure signifiante, la notion de fantasme inconscient ne fait plus de difficulté.

Disons que le fantasme, dans son usage fondamental, est ce par quoi le sujet se soutient au niveau de son désir évanouissant, évanouissant pour autant que la satisfaction même de la demande lui dérobe son objet.

Oh! mais ces névrosés, quels délicats et comment faire? Ils sont incompréhensibles, ces gens-là, parole de père de famille.

C'est justement ce qu'on a dit depuis longtemps, depuis toujours, et les analystes en sont encore là. Le benêt appelle cela l'irrationnel, ne s'étant même pas aperçu que la découverte de Freud s'homologue à tenir d'abord pour certain, ce qui jette bas d'emblée notre exégète, que le réel est rationnel, et puis à constater que le rationnel est réel. Moyennant quoi il peut articuler que ce qui se présente de peu raisonnable dans le désir est un effet du passage du rationnel en tant que réel, c'est-à-dire du langage, dans le réel, en tant que le rationnel y a déjà tracé sa circonvallation.

Car le paradoxe du désir n'est pas le privilège du névrosé, mais c'est plutôt qu'il tienne compte de l'existence du paradoxe dans

sa façon de l'affronter. Ceci ne le classe pas si mal dans l'ordre de la dignité humaine, et ne fait pas honneur aux analystes médiocres (ceci n'est pas une appréciation, mais un idéal formulé dans un vœu formel des intéressés), qui sur ce point n'atteignent pas à cette dignité : surprenante distance qu'ont toujours notée à mots couverts les analystes... autres, sans qu'on sache comment distinguer ceux-ci, puisque eux n'auraient jamais songé à le faire d'eux-mêmes, s'ils n'avaient eu d'abord à s'opposer au dévoiement des premiers.

16. C'est donc la position du névrosé à l'endroit du désir, disons pour abréger le fantasme, qui vient marquer de sa présence la réponse du sujet à la demande, autrement dit la signification de son besoin.

Mais ce fantasme n'a rien à faire avec la signification dans laquelle il interfère. Cette signification en effet provient de l'Autre en tant que de lui dépend que la demande soit exaucée. Mais le fantasme n'arrive là que de se trouver sur la voie de retour d'un circuit plus large, celui qui portant la demande jusqu'aux limites de l'être, fait s'interroger le sujet sur le manque où il s'apparaît comme désir.

Il est incroyable que certains traits pourtant criants depuis toujours de l'action de l'homme comme telle, n'aient pas été ici mis en lumière par l'analyse. Nous voulons parler de ce par quoi cette action de l'homme est la geste qui prend appui sur sa chanson. Cette face d'exploit, de performance, d'issue étranglée par le symbole, ce qui la fait donc symbolique (mais non pas au sens aliénant que ce terme dénote vulgairement), ce pour quoi enfin l'on parle de passage à l'acte, ce Rubicon dont le désir propre est toujours camouflé dans l'histoire au bénéfice de son succès, tout cela auquel l'expérience de ce que l'analyste appelle l'*acting out*, lui donne un accès quasi expérimental, puisqu'il en tient tout l'artifice, l'analyste le rabaisse au mieux à une rechute du sujet, au pire à une faute du thérapeute.

On est stupéfait de cette fausse honte de l'analyste devant l'action, où se dissimule sans doute une vraie : celle qu'il a d'une action, la sienne, l'une parmi les plus hautes, quand elle descend à l'abjection.

Car enfin qu'est-ce d'autre, quand l'analyste s'interpose pour dégrader le message de transfert qu'il est là pour interpréter, en une fallacieuse signification du réel qui n'est que mystification.

Car le point où l'analyste d'aujourd'hui prétend saisir le transfert, est cet écart qu'il définit entre le fantasme et la réponse dite adaptée. Adaptée à quoi sinon à la demande de l'Autre, et en quoi cette demande aurait-elle plus ou moins de consistance que la réponse obtenue, s'il ne se croyait autorisé à dénier toute valeur au fantasme dans la mesure qu'il prend de sa propre réalité?

Ici la voie même par où il procède, le trahit, quand il lui faut par cette voie s'introduire dans le fantasme et s'offrir en hostie imaginaire à des fictions où prolifère un désir abruti, Ulysse inattendu qui se donne en pâture pour que prospère la porcherie de Circé.

Et qu'on ne dise pas qu'ici je diffame quiconque, car c'est le point précis où ceux qui ne peuvent autrement articuler leur pratique, s'inquiètent eux-mêmes et s'interrogent : les fantasmes, n'est-ce pas là où nous fournissons au sujet la gratification où s'enlise l'analyse? Voilà la question qu'ils se répètent avec l'insistance sans issue d'un tourment de l'inconscient.

17. C'est ainsi qu'au mieux l'analyste d'aujourd'hui laisse son patient au point d'identification purement imaginaire dont l'hystérique reste captif, pour ce que son fantasme en implique l'engluement.

Soit ce point même dont Freud, dans toute la première partie de sa carrière, voulait le tirer trop vite en forçant l'appel de l'amour sur l'objet de l'identification (pour Elisabeth von R..., son beau-frère [5]; pour Dora, M. K...; pour la jeune homosexuelle du cas d'homosexualité féminine, il voit mieux, mais achoppe à se tenir pour visé dans le réel par le transfert négatif).

Il faut le chapitre de *Psychologie des masses et analyse du Moi* sur « l'identification », pour que Freud distingue nettement ce troisième mode d'identification que conditionne sa fonction de soutien du désir et que spécifie donc l'indifférence de son objet.

Mais nos psychanalystes insistent : cet objet indifférent, c'est la substance de l'objet, mangez mon corps, buvez mon sang (l'évocation profanante est de leur plume). Le mystère de la rédemp-

tion de l'analysé, est dans cette effusion imaginaire, dont l'analyste est l'oblat.

Comment le Moi dont ils prétendent ici s'aider, ne tomberait-il pas en effet sous le coup de l'aliénation renforcée à laquelle ils induisent le sujet? Les psychologues ont toujours su dès avant Freud, s'ils ne l'ont pas dit en ces termes, que si le désir est la métonymie du manque à être, le Moi est la métonymie du désir.

C'est ainsi que s'opère l'identification terminale dont les analystes se font gloire.

Si c'est du Moi ou du Surmoi de leur patient qu'il s'agit, ils hésitent ou bien plutôt, c'est le cas de le dire, ils n'en ont cure, mais ce à quoi le patient s'identifie, c'est leur Moi fort.

Freud a fort bien prévu ce résultat dans l'article à l'instant cité, en montrant le rôle d'idéal que peut prendre l'objet le plus insignifiant dans la genèse du meneur.

Ce n'est pas en vain que la psychologie analytique s'oriente de plus en plus vers la psychologie du groupe, voire vers la psychothérapie du même nom.

Observons-en les effets dans le groupe analytique lui-même. Il n'est pas vrai que les analysés au titre didactique se conforment à l'image de leur analyste, à quelque niveau qu'on veuille la saisir. C'est bien plutôt entre eux que les analysés d'un même analyste sont liés par un trait qui peut être tout à fait secondaire dans l'économie de chacun, mais où se signe l'insuffisance de l'analyste au regard de son travail.

C'est ainsi que celui pour qui le problème du désir se réduit à la levée du voile de la peur, laisse enveloppés dans ce linceul, tous ceux qu'il a conduits.

18. Nous voici donc au principe malin de ce pouvoir toujours ouvert à une direction aveugle. C'est le pouvoir de faire le bien, aucun pouvoir n'a d'autre fin, et c'est pourquoi le pouvoir n'a pas de fin. Mais ici il s'agit d'autre chose, il s'agit de la vérité, de la seule, de la vérité sur les effets de la vérité. Dès qu'Œdipe s'est engagé dans cette voie, il a déjà renoncé au pouvoir.

Où va donc la direction de la cure? Peut-être suffirait-il d'interroger ses moyens pour la définir dans sa rectitude.

Remarquons :

1. Que la parole y a tous les pouvoirs, les pouvoirs spéciaux de la cure;

2. Qu'on est bien loin par la règle de diriger le sujet vers la parole pleine, ni vers le discours cohérent, mais qu'on le laisse libre de s'y essayer;

3. Que cette liberté est ce qu'il tolère le plus mal;

4. Que la demande est proprement ce qui est mis entre parenthèses dans l'analyse, étant exclu que l'analyste en satisfasse aucune;

5. Qu'aucun obstacle n'étant mis à l'aveu du désir, c'est vers là que le sujet est dirigé et même canalisé;

6. Que la résistance à cet aveu, en dernière analyse, ne peut tenir ici à rien que l'incompatibilité du désir avec la parole.

Propositions dont il se trouvera peut-être encore certains, et même dans mon audience ordinaire, pour s'étonner de les trouver dans mon discours.

On sent ici la tentation brûlante que doit être pour l'analyste de répondre si peu que ce soit à la demande.

Bien plus, comment empêcher le sujet de ne pas lui attribuer cette réponse, sous la forme de la demande de guérir, et conformément à l'horizon d'un discours qu'il lui impute avec d'autant plus de droit que notre autorité l'a assumé à tort et à travers.

Qui nous débarrassera désormais de cette tunique de Nessus que nous nous sommes à nous-mêmes tissée : l'analyse répond à tous les desiderata de la demande, et par des normes diffusées? Qui balaiera cet énorme fumier des écuries d'Augias, la littérature analytique?

A quel silence doit s'obliger maintenant l'analyste pour dégager au-dessus de ce marécage le doigt levé du *Saint Jean* de Léonard, pour que l'interprétation retrouve l'horizon déshabité de l'être où doit se déployer sa vertu allusive?

19. Puisqu'il s'agit de prendre le désir, et qu'il ne peut se prendre qu'à la lettre, puisque ce sont les rets de la lettre qui déterminent, surdéterminent sa place d'oiseau céleste, comment ne pas exiger de l'oiseleur qu'il soit d'abord un lettré?

La part « littéraire » dans l'œuvre de Freud, pour un professeur

de littérature à Zurich qui a commencé de l'épeler, qui a parmi nous tenté d'en articuler l'importance?

Ceci n'est qu'indication. Allons plus loin. Questionnons ce qu'il doit en être de l'analyste (de « l'être » de l'analyste), quant à son propre désir.

Qui aura la naïveté encore de s'en tenir, quant à Freud, à cette figure de bourgeois rangé de Vienne, qui stupéfia son visiteur André Breton de ne s'auréoler d'aucune hantise de Ménades? Maintenant que nous n'en avons plus que l'œuvre, n'y reconnaîtrons-nous pas un fleuve de feu, qui ne doit rien à la rivière artificielle de François Mauriac?

Qui mieux que lui avouant ses rêves, a su filer la corde où glisse l'anneau qui nous unit à l'être, et faire luire entre les mains fermées qui se le passent au jeu du furet de la passion humaine, son bref éclat?

Qui a grondé comme cet homme de cabinet contre l'accaparement de la jouissance par ceux qui accumulent sur les épaules des autres les charges du besoin?

Qui a interrogé aussi intrépidement que ce clinicien attaché au terre-à-terre de la souffrance, la vie sur son sens, et non pour dire qu'elle n'en a pas, façon commode de s'en laver les mains, mais qu'elle n'en a qu'un, où le désir est porté par la mort?

Homme de désir, d'un désir qu'il a suivi contre son gré dans les chemins où il se mire dans le sentir, le dominer et le savoir, mais dont il a su dévoiler, lui seul, comme un initié aux défunts mystères, le signifiant sans pair : ce phallus dont le recevoir et le donner sont pour le névrosé également impossibles, soit qu'il sache que l'Autre ne l'a pas, ou bien qu'il l'a, parce que dans les deux cas son désir est ailleurs : c'est de l'être, et qu'il faut que l'homme, mâle ou femelle, accepte de l'avoir et de ne pas l'avoir, à partir de la découverte qu'il ne l'est pas.

Ici s'inscrit cette *Spaltung* dernière par où le sujet s'articule au Logos, et sur quoi Freud commençant d'écrire [12], nous donnait à la pointe ultime d'une œuvre aux dimensions de l'être, la solution de l'analyse « infinie », quand sa mort y mit le mot Rien.

## AVERTISSEMENT ET RÉFÉRENCES

Ce rapport est un morceau choisi de notre enseignement. Notre discours au Congrès et les réponses qu'il a reçues, l'ont replacé dans sa suite.

Nous y avons présenté un graphe qui articule précisément les directions ici proposées pour le champ de l'analyse et pour sa manœuvre.

Nous donnons ici, classées par ordre alphabétique d'auteurs, les références auxquelles notre texte renvoie par les numéros placés entre crochets.

Nous usons des abréviations suivantes :

*G.W.* : *Gesammelte Werke*, de Freud; édités par Imago publishing de Londres. Le chiffre romain qui suit indique le volume.

*S.E.* : *Standard edition*, de leur traduction anglaise, éditée par Hogarth Press de Londres. Même remarque.

*I.J.P.* : *International Journal of Psychanalysis.*

*The P.Q* : *The Psychoanalytic Quarterly.*

*La P.D.A.* : un ouvrage intitulé : *La psychanalyse d'aujourd'hui*, paru aux P.U.F., auquel nous ne nous rapportons que pour la simplicité naïve où s'y présente la tendance à dégrader dans la psychanalyse la direction de la cure et les principes de son pouvoir. Travail de diffusion à l'extérieur sans doute, mais aussi, à l'intérieur, d'obstruction. Nous ne citerons donc pas les auteurs qui n'interviennent ici par nulle contribution proprement scientifique.

[1] ABRAHAM (Karl) « Die psychosexuellen Differenzen der Hysterie und der Dementia praecox » (Ier Cong. intern. de Psychanalyse, Salzburg, 26 avril 1908), *Centralblatt für Nervenheilkunde und Psychiatrie*, 2e cah. de juillet 1908, Neue folge, Bd. 19, p. 521-533, et in *Klinische Beiträge zur Psychoanalyse* (Int. Psych. Verlag, Leipzig-Wien-Zurich, 1921); « The psycho-sexual differences between Hysteria and dementia praecox », *Selected Papers*, Hogarth Press, p. 64-79.

[2] DEVEREUX (Georges) « Some criteria for the timing of confrontations and interpretations », avr. 1950, *I.J.P.*, XXXII, 1 (janv. 1951), p. 19-24.

[3] FERENCZI (Sandor) « Introjektion und Uebertragung », 1909, *Jahrbuch für psychoanalytische Forschungen*, I, p. 422-457; « Introjection and transference », *Sex in psychoanalysis*, Basic Books, N.Y., p. 35-93.

[4] FREUD (Anna) « Das Ich und die Abwehrmechanismen », 1936, *in* chap. IV : Die Abwehrmechanismen. Cf. Versuch einer Chronologie, p. 60-63 (*Intern. psychoanal.* Verlag, Wien, 1936).

[5] FREUD (Sigmund) *Studien über Hysterie*, 1895, *G.W.*, I, Fall Elisabeth von R..., p. 196-251, sp. p. 125-127. — *Studies on Hysteria*, *S.E.*, II, 158-160.

[6] FREUD (Sigmund) *Die Traumdeutung*, *G.W.*, II-III. Cf. *in* chap. IV : Die Traumentstellung, p. 152-156, p. 157 et p. 163-168. Kern unseres Wesens, p. 609. — *The interpretation of dreams*, *S.E.*, IV, chap. IV : Distortion in dreams, p. 146-150, p. 151, p. 157-162 et p. 603.

[7] Freud (Sigmund), *Bruchstück einer Hysterie-Analyse (Dora)*, fini le 24 janv. 1901 (cf. la lettre 140 de *Aus den Anfängen*, la correspondance avec Fliess publiée à Londres) : *G.W.*, V, cf. p. 194-195. — *A case of hysteria*, *S.E.*, VII, p. 35-36.

[8] Freud (Sigmund), *Bemerkungen über einen Fall von Zwangsneurose*, 1909, *G.W.*, VII. Cf. *in* I. *d*) Die Einführung ins Verständnis der Kur (L'introduction à l'intelligence de la cure), p. 402-404, et la note des p. 404-405, puis : I. *f*) Die Krankheitsveranlassung, soit : l'interprétation de Freud décisive, sur ce que nous traduirions par : le sujet de la maladie, et I. *g*) Der Vaterkomplex und die Lösung der Rattenidee, soit p. 417-438. — *Notes upon a case of obsessional neurosis*, *S.E.*, X. Cf. *in* I. *d*) Initiation into the nature of the treatment, p. 178-181 et la note p. 181. Puis : I. *f*.) The precipitating cause of the illness, et *g*) The father complex and the solution of the rat idea, p. 195-220.

[9] Freud (Sigmund), *Jenseits des Lustprinzips*, 1920, *G.W.*, XIII : cf. s'il en est encore besoin, les p. 11-14 du chap. II. — *Beyond the pleasure principle*, *S.E.*, v. XVIII, p. 14-16.

[10] Freud (Sigmund), *Massenpsychologie und Ich-Analyse*, 1921, *G.W.*, XIII. Le chap. VII : « Die Identifizierung », sp. p. 116-118. — *Group psychology and the analysis of the ego*, *S.E.*, XVIII, p. 106-108.

[11] Freud (Sigmund), *Die endliche und die unendliche Analyse*, 1937. *G.W.*, XVI, p. 59-99, traduit sous le titre de : Analyse terminée (!) et analyse interminable (!! — les points d'exclamation de nous visent les standards pratiqués dans la traduction en français des œuvres de Freud. Nous signalons celle-ci parce que, pour l'édition des *G.W.*, XVIe volume paru en 1950, elle n'existe pas, cf. p. 280), in *Rev. franç. Psychan.*, XI, 1939, n° 1, p. 3-38.

[12] Freud (Sigmund), *Die Ichspaltung im Abwehrvorgang*, *G.W.*, XVII, Schriften aus dem Nachlass, p. 58-62. Date du manuscrit : 2 janv. 1938 (inachevé). — *Splitting of the ego in the defensive process*, *Collected Papers*, V, 32, p. 372-375.

[13] Glover (Edward), « The therapeutic effect of inexact interpretation : a contribution to the theory of suggestion », *I.J.P.*, XII, 4 (Oct. 1931) : p. 399-411.

[14] Hartmann, Kris and Loewenstein, leurs publications en team, in *The psychoanalytic study of the child*, depuis 1946.

[15] Kris (Ernst), « Ego psychology and interpretation in psychoanalytic therapy », *The P.Q.*, XX, n° 1, janv. 1951, p. 21-25.

[16] Lacan (Jacques), Notre rapport de Rome, 26-27 sept. 1953 : *Fonction et champ de la parole et du langage en psychanalyse*, in *La psychanalyse*, vol. 1 (P.U.F.). Cf. p. 237.

[17] Lacan (Jacques), *L'instance de la lettre dans l'inconscient ou la raison depuis Freud*, 9 mai 1957, in *La psychanalyse*, vol. 3, p. 47-81 (P.U.F.), cf. p. 493.

[18] Lagache (Daniel), « Le problème du transfert » (Rapport de la XIVe Conférence des Psychanalystes de Langue française, 1er nov. 1951), *Rev. franç. Psychan.*, t. XVI, 1952, n° 1-2, p. 5-115.

[19] Leclaire (Serge), « A la recherche des principes d'une psychothérapie des psychoses » (Congrès de Bonneval, 15 avril 1957), *L'Évolution psychiatrique*, 1958, fasc. 2, p. 377-419.

[20] Macalpine (Ida), « The development of the transference », *The P.Q.*, XIX, n° 4, oct. 1950, p. 500-539, spécialement p. 502-508 et p. 522-528.

[21] *La P.D.A.*, p. 51-52 (sur « prégénitaux » et « génitaux »), passim (sur le renforcement du Moi et sa méthode), p. 102 (sur la distance à l'objet, principe de la méthode d'une cure).

[22] *La P.D.A.*Cf. Successivement p. 133 (rééducation émotionnelle), p. 133 (opposition de la P.D.A. à Freud sur l'importance primordiale de la relation à deux), p. 132 (la guérison « par le dedans »), p. 135 (ce qui importe... ce n'est pas tant ce que l'analyste dit ou fait que ce qu'il est), et p. 136, etc., passim, et encore p.162 (sur le congé de la fin du traitement), p. 149 (sur le rêve).

[23] R.L., « Perversion sexuelle transitoire au cours d'un traitement psychanalytique », *Bulletin d'activités de l'Association des Psychanalystes de Belgique*, n° 25, p. 1-17, 118, rue Froissart, Bruxelles.

[24] SHARPE (Ella), « Technique of psychoanalysis », *Coll. Papers*, de Hogarth Press. Cf. p. 81 (sur le besoin de justifier son existence); p. 12-14 (sur les connaissances et les techniques exigibles de l'analyste).

[25] SCHMIDEBERG (Melitta), « Intellektuelle Hemmung und Ess-störung », *Zeitschrift für psa. Pädagogik*. VIII. 1934.

[26] WILLIAMS (J. D.), *The compleat strategyst*, The Rand Series, Mc Graw-Hill Book Company, Inc., New York; Toronto, London.

[27] WINNICOTT (D. W.), « Transitional objects and transitional phenomena », 15 juin 1951, in *I.J.P.*, v. XXXIV, 1953, p. 11, p. 29-97. Traduit dans *La psychanalyse*, vol. 5, p. 21-41, P.U.F.

# *Remarque sur le rapport de Daniel Lagache : « Psychanalyse et structure de la personnalité »*

*Ce texte est rédigé sur un enregistrement d'une intervention qu'un mauvais départ de l'appareil a privé de son exorde. C'est l'accident dont nous avons fait faveur pour remanier notre discours d'une façon qui en modifie sensiblement l'improvisation. Encore faut-il en indiquer l'intention, qui est de resserrer en son articulation d'alors une position qui nous reste essentielle.*

*Ceci nous a conduit à en retrancher plutôt : et précisément ce qui dans le feu d'une actualisation anticipe sur ce qui n'en sera développé que plus tard. C'est ainsi que passant outre notre goût d'auteur, nous n'avons pas repris l'apologue du pot de moutarde dont le souvenir n'est pourtant pas anecdotique, puisque nous lui avons donné depuis son plein essor* [1].

*A ceci près que nous lui assurons ici son acte de naissance, avec son motif dans les agapes qui nous le fournirent au moins apparemment, nous laissons à notre auditoire de retrouver le pot de moutarde en filigrane dans des figures plus accessibles au lecteur comme moins soumises aux signifiants de la présence.*

*Au reste un texte qui n'a été communiqué auparavant sous aucune forme documentaire, n'est attestable que du moment de sa rédaction définitive, soit ici Pâques 1960.*

## I. *La structure et le sujet.*

Le terme de structure qui va donner au rapport de Daniel Lagache [2] son mot clef, est en effet énoncé au principe de maintes tendances contemporaines de la recherche sur l'homme, si c'est

1. Spécialement dans notre séminaire de cette année 1959-1960, sur l'éthique de la psychanalyse.

2. « L'anthropologie est aujourd'hui structuraliste. Un de ses traits principaux est la promotion de la catégorie d'*ensemble*, d'*unitas multiplex*. (...) Nous partons de l'idée que nous n'avons pas affaire à des éléments isolés ni à des sommes d'éléments, mais à des ensembles dont les parties sont elles-mêmes structurées. » D. Lagache, *La Psychanalyse et la structure de la personnalité*, (rapport au Colloque de Royaumont, 10-13 juillet 1958), recueilli dans *La Psychanalyse*, n° 6, Paris, P.U.F., 1961, p. 5.

là le sens large que Lagache donne, pensons-nous, au terme d'anthropologie. La référence à la sociologie nous eût paru meilleure actuellement pour y situer le structuralisme.

Car il est l'objet d'un débat assez vif pour que Claude Lévi-Strauss n'échappe pas aux attaques que les structuralistes se portent entre eux, la notion de la structure qu'a l'un semblant n'être qu'aberration pour tel autre.

Comme nous-même faisons du terme de structure un emplo que nous croyons pouvoir autoriser de celui de Claude Lévi-Strauss, ce nous est une raison personnelle, c'est bien le lieu de le dire, de ne pas tenir cet emploi pour généralement confusionnel. Nous n'en sommes que plus intéressé à le soumettre à l'épreuve du développement que Daniel Lagache y ordonne.

La catégorie de l'ensemble, pour l'introduire, trouve notre accord, pour autant qu'elle évite les implications de la totalité ou les épure. Mais ce n'est pas pour dire que les éléments n'en soient pas isolés, ni sommables : au moins, si nous cherchons dans la notion d'ensemble quelque garantie de la rigueur qu'elle a dans la théorie mathématique. « Que ses parties soient elles-mêmes structurées », voudra dire dès lors qu'elles-mêmes sont susceptibles de symboliser toutes les relations définissables pour l'ensemble, lesquelles vont bien au-delà de leur distinction et de leur réunion, pourtant inaugurales. Les éléments y sont en effet définis par la possibilité d'être posés en fonction de sous-ensembles comme recouvrant une relation quelconque définie pour l'ensemble, cette possibilité ayant pour trait essentiel de n'être limitée par aucune hiérarchie *naturelle*.

Voici pourquoi le terme : partie, nous semble à écarter au principe, à plus forte raison toute donnée de champ incluant d'aussi redoutables inconnues qu'un organisme, puisque déjà en organisant l'entourage (avec la fameuse « situation » qui nous pend au nez), un tel champ apporte à toute considération de structure cette limitation minimale que Daniel Lagache cerne aussitôt pertinemment : d'être géométrique [1].

1. « *Le champ psychologique* est l'ensemble des relations de l'organisme et de l'entourage. (...) Il n'est pas d'organisme qui ne soit en situation, ni de situation que pour un organisme. Nécessité en dernière analyse géométrique (...). » *Ibid.*, p. 5.

Or la structure n'est pas la forme, nous y avons insisté ailleurs [1], et c'est justement la question que de rompre la pensée à une topologie, que nécessite la seule structure.

Nous prétendons que l'esthétique transcendantale est à refaire pour le temps où la linguistique a introduit dans la science son statut incontestable : avec la structure définie par l'articulation signifiante comme telle.

Dès lors, quand Daniel Lagache part d'un choix qu'il nous propose entre une structure en quelque sorte apparente (qui impliquerait la critique de ce que le caractère descriptif comporte de naturel) et une structure qu'il peut dire à distance de l'expérience (puisqu'il s'agit du « modèle théorique » qu'il reconnaît dans la métapsychologie analytique), cette antinomie néglige un mode de la structure qui, pour être tiers, ne saurait être exclu, à savoir les effets que la combinatoire pure et simple du signifiant détermine dans la réalité où elle se produit. Car le structuralisme est-il ou non ce qui nous permet de poser notre expérience comme le champ où ça parle ? Si oui, « la distance à l'expérience » de la structure s'évanouit, puisqu'elle y opère non comme modèle théorique, mais comme la machine originale qui y met en scène le sujet.

Ce que Daniel Lagache met au compte du point de vue économico-dynamique, soit à son dire le matériel et son interprétation, c'est là précisément que nous voyons l'incidence de la structure s'amorcer dans notre expérience, et c'est de là qu'une recherche structuraliste doit en poursuivre les effets, leur portée économico-dynamique s'illustrant d'une comparaison qui équivaut à sa raison : à savoir ce qu'une turbine, soit une machine agencée selon une chaîne d'équations, apporte à une cascade naturelle pour la réalisation de l'énergie.

Comment s'étonner dès lors que le critère génétique se soit soldé par un échec dans la mise à l'épreuve des topiques freudiennes, dans la mesure même où leurs systèmes sont structuraux ?

Quant au critère d'adaptation, peut-être faut-il en rejeter l'emploi jusqu'à nouvel ordre, au nouvel ordre qu'y aura apporté la psychanalyse elle-même : sauf à s'engager dans l'impasse dite du problème post-révolutionnaire.

1. En un symposium sur la structure, tenu sous les auspices de M. Bastide.

Les systèmes en effet dont Daniel Lagache saura si délicatement mettre en valeur les relations d'interdépendance (nous proposerions : paranomies), dans chacune des deux topiques de Freud, en les distinguant de leurs fonctions, ne sont pas pour autant la structure au sens strict : comme il se voit dans la sorte de chiasme qu'il n'explique pas, selon lequel c'est de l'identité des pensées que le processus primaire (comme procédant dans l'inconscient) trouve sa règle, et dans l'identité des perceptions que le processus secondaire (en tant qu'il ordonne le premier à la réalité) trouve son critère, — alors que la perception est plus primaire dans la structure au sens où l'entend Lagache, et plus proche du principe du plaisir dont s'assure le règne du primaire, que tout ce qui d'être pensée semble répercuté d'une conscience éclairée.

Aussi n'est-il pas vain de rappeler que Freud a dénié, au principe, à tout système d'aucune de ses topiques *la moindre réalité* comme appareil différencié dans l'organisme. Car on oublie d'en tirer ce corollaire, qu'il nous refuse du même coup le droit de forcer aucun de ces systèmes à rentrer dans la réalité fantasmée d'une quelconque « totalité » de l'organisme. Bref la structure dont nous parlons n'a rien à faire avec l'idée de la « structure de l'organisme », telle que la supportent les faits les mieux fondés de la *Gestalt*. Non que la structure au sens propre ne profite des béances de la *Gestalt* organique pour se l'asservir. Mais à partir de leurs conjonctions qui s'avéreraient être de fission ou de fissures, une hétérogénéité s'affirme entre deux ordres, qu'on cherchera moins à masquer pour saisir son principe. C'est ainsi qu'à être moins méconnue, la distribution topique de la conscience, si frappante en sa dispersion qu'on la dirait éclatée, nous ramène à considérer ce fait que Daniel Lagache a raison de nous rappeler : c'est que nous n'avons guère avancé dans le problème de la nature de la conscience, depuis que Freud, en sa revision qu'il avait rendue nécessaire, n'y revenait que pour se plaindre d'y rester arrêté.

De toute façon, il ne fait pas difficulté que l'organisme laisse des plumes, autrement dit fasse cession de tel de ses tentacules plus ou moins amovibles en gage à telle structure, d'interdit social par exemple, où il peut comme individu être pris.

Pour entrer dans le vif du sujet avec Daniel Lagache, rendons-lui grâce de dénoncer au passage la simple falsification qu'Heinz

Hartmann tente d'imposer à l'histoire, en méconnaissant que dans la période de l'*Introduction au narcissisme* Freud s'intéressât bien à l'instance du Moi, la seule, la même qu'il devait continuer de promouvoir. Pour la mise en garde dont le dit auteur et ses acolytes, Kris et Lœwenstein, croient devoir nous prémunir contre une conception dite anthropomorphique de la seconde topique, nous tiendrons avec Daniel Lagache que son objet n'est pas plus consistant que la niaiserie, de pure feinte, qu'ils nous supposent. Mais ce n'est pas pour accepter l'impertinence de cette autre qu'ils nous imputent, bien réelle, à compter sur notre gloriole d'être de ceux qu'on ne leurre pas, pour nous glisser la carte forcée d'une conception dite causale [1] du Moi. Et Lagache niera-t-il encore l'influence néfaste de l'antinomie de Jaspers, dans ce tour de bonneteau dont on entend nous éblouir, de faire miroiter le lustre de la physiologie sur la porte du débarras d'où l'on nous ressort, pour expliquer le Moi de Freud, ce mannequin dont le rejet est le pont-aux-ânes de toute expérience psychologique, ce sujet verbal donné pour support à la synthèse des fonctions les plus hétéroclites ? Daniel Lagache fait justice plus loin de ce veau à trente-six pattes, de ce monstre dont les soudures représentées évoqueraient un collage sans art, mais qui s'accorde à ce cabinet de curiosités où ne détone pas le charlatan. Qu'a donc à faire en effet cette conception baroque avec la psychanalyse, si ce n'est d'en ravaler la technique jusqu'à l'exploitation des préjugés les plus obscurs ?

Il reste que, comme le remarque avec force Daniel Lagache, l'existence même d' « enclaves animistes », voire d'alternances vécues comme personnelles dans notre assentiment, ne gêne en rien la compréhension de la seconde topique comme d'un modèle théorique, l'important n'étant pas en effet « que l'on puisse différencier les systèmes par leurs fonctions », mais de reconnaître comme il le fait « que le concept de fonction n'est pas un concept exclusivement physiologique ».

1. A en croire ces auteurs, Freud aurait, dans le 2e modèle, « pris pour critère la *fonction* des systèmes ou substructures dans le conflit, et le modèle qui l'inspire est physiologique; le rôle des concepts structuraux est de favoriser les explications causales, et s'ils sont parmi nos outils les plus valables, c'est qu'ils se situent dans un contexte génétique ».

Ce que nous apportons en ce débat rendra facile à croire que nous pensons qu'on ne saurait parler plus excellemment.

On voit quelles objections pourtant va rencontrer de notre part la tentative de Daniel Lagache pour autant que c'est à sa formation dans l'intersubjectivité qu'il entend référer ce qu'il appelle la structuration de la personnalité (c'est le titre même de son chap. IV). A notre sens, sa méthode n'est pas assez radicale, et nous dirons en quoi.

Ce n'est pas faute, en attendant, de consentir à la pointe qu'il porte contre l'idéalisme exorbitant qui s'exerce à vouloir faire dériver de la conscience personnelle la genèse du monde personnel, soit à la moderne vogue d'une psychanalyse qui ne voudrait plus se fonder que dans l'observation de l'enfant. Mais aussi nous paraît-il optimiste en nous tenant pour affranchis de ce préjugé : oublierait-il que M. Piaget nous habitue à interroger dans la conscience personnelle la genèse du monde commun, au point d'y inclure les catégories de la pensée scientifique?

Nous ne nous enchantons pas moins de sa remarque qu' « avant d'exister en lui-même, par lui-même et pour lui-même, l'enfant existe pour et par autrui; qu'il est déjà un pôle d'attentes, de projets, d'attributs ». Mais ce ne serait là qu'avancer un truisme, s'il ne mettait l'accent sur le moyen par où tant d'attentes et de projets se font sentir dans l'inconscient de l'enfant quand il vient au monde, car n'est-ce pas par ces attributs dont le terme, assez insolite en une telle apposition, vient comme à se glisser dans le train de sa phrase au moment où elle se ferme. Attributs : j'arrête à ce petit mot Daniel Lagache. Espérait-il qu'il m'échappe? Sinon, pourquoi ne pas lui donner lui-même sa portée? Un pôle d'attributs, voilà ce qu'est le sujet avant sa naissance (et peut-être est-ce sous leur amas qu'il suffoquera au jour). D'attributs, c'est-à-dire de signifiants plus ou moins liés en un discours, il nous faudra nous en souvenir tout à l'heure quand il s'agira de la structure du Ça.

Mais pour l'instant Daniel Lagache ne professe-t-il pas la même chose que ce que j'enseigne quand je définis l'inconscient comme le discours de l'Autre? Car « cette existence pour et par autrui », pour que Daniel Lagache puisse, sur l'existence de l'enfant « en lui-même, par lui-même et pour lui-même », lui accorder,

sinon la préséance, au moins une précession logique, — son rapport tout futur à l'entourage qui l'attend de ses semblables et le voue à la place qu'il tient en leurs projets, n'y suffit pas. Car dans l'imaginaire dimension qui s'y déploie, ce rapport d'existence reste inverse, en tant que le non-né reste plutôt fermé à sa vision. Mais la place que l'enfant tient dans la lignée selon la convention des structures de la parenté, le pré-nom parfois qui l'identifie déjà à son grand-père, les cadres de l'état civil et même ce qui y dénotera son sexe, voilà ce qui se soucie fort peu de ce qu'il est en lui-même : qu'il surgisse donc hermaphrodite, un peu pour voir!

Cela va, on le sait, bien plus loin, aussi loin que la loi couvre le langage, et la vérité la parole : déjà son existence est plaidée, innocente ou coupable, avant qu'il vienne au monde, et le fil ténu de sa vérité ne peut faire qu'il ne couse déjà un tissu de mensonge. C'est même pour cela qu'en gros il y aura erreur sur la personne, c'est-à-dire sur les mérites de ses parents, dans son Idéal du Moi; tandis que dans le vieux procès de justification au tribunal de Dieu, le nouveau bonhomme reprendra un dossier d'avant ses grands-parents : sous la forme de leur Surmoi. Remarque de Freud, rappelée par Daniel Lagache, et où il ne faut chercher qu'effet et champ de la parole et du langage avec les optimums que l'on pourrait pointer sur un schéma topologique, y voyant, de surcroît, qu'ils ne passent que statistiquement dans la réalité.

Plus profondément encore ici retentit, nous en avons l'expérience sûre, le désir des parents. Mais c'est précisément la question que nous ouvrons nous-mêmes, comme certains ici le savent, de la détermination du désir par les effets, sur le sujet, du signifiant.

Si Daniel Lagache lui-même n'y faisait pas résonner ma promotion du Verbe, serait-il aussi sûr que sa si jolie référence à l'incarnation saisirait son auditoire, quand il dit « qu'au cours de l'existence prénatale, l'être pour autrui se modifie et s'enrichit par l'incarnation »?

Oui, « l'être pour autrui », il ne dit pas l'être en soi, et il continue « vers le milieu de la gestation ». N'est-ce pas que par « ses premières manifestations d'activité, le fœtus »... commence à faire parler de lui? Oui, qu'on en parle, voilà qui définit ce que Daniel Lagache appelle ici « ces premiers moments d'une existence »

(nous dirions ex-sistence), et de façon d'autant plus frappante qu'il la qualifie d' « autonome ».

Pourquoi dès lors ne pas articuler l'antériorité du rapport au discours de l'Autre sur toute *différenciation primaire*[1], dont il admet que le sujet y fonctionne « sans exister en tant que structure cognitive »? Il arguë pourtant sept lignes avant, qu' « on nie l'évidence à prétendre que le nouveau-né n'a pas d'expérience consciente, alors qu'il alterne entre le sommeil et la vigilance ». Cette vigilance observable suffit-elle pour lui assurer « l'existence d'un sujet sans structure cognitive »?

Pour nous, le fait de la différenciation primaire laisse en suspens son usage proprement signifiant, d'où dépend l'avènement du sujet. Pour la définir en elle-même, nous dirions que c'est une relation d'objet *dans le réel*, pensant ainsi faire la preuve du caractère robuste, en sa simplicité, des répartitions dont nous nous servons pour situer notre expérience entre symbolique, imaginaire et réel.

Il faut qu'au besoin qui soutient cette différenciation primaire s'ajoute la demande, pour que le sujet (avant toute « structure cognitive ») fasse son entrée dans le réel, cependant que le besoin devient pulsion, pour autant que sa réalité s'oblitère en devenant symbole d'une satisfaction d'amour.

Ces exigences catégorielles, qu'on nous permette d'en faire état, ont l'avantage entre autres de reléguer de détestables métaphores comme celle de la *participation symbiotique* de l'enfant à la mère (forment-ils un lichen?), de nous laisser peu contents d'une référence désinvolte « au jeu combiné de la maturation et de l'apprentissage » pour rendre compte d' « une identification dans le conflit intersubjectif », même à tenir pour certain que « la prédominance de sa passivité fait qu'il reçoit son personnage

1. « La notion de différenciation primaire est préférable à celle d'indifférenciation. (...) (Elle) est démontrée par l'existence d'appareils qui assurent au sujet un minimum d'autonomie : appareils de la perception, de la motricité, de la mémoire, seuils de décharges des besoins et des affects. (...) Sans exister en tant que structure cognitive, le sujet fonctionne et s'actualise successivement dans les besoins qui l'éveillent et le motivent. (...) Ce qui est vrai, c'est que ces relations d'objet fonctionnelles ne sont pas structurées en ce sens que le sujet et l'objet ne sont pas différenciés. » *Ibid.*, p. 15-16.

temporaire de la situation », de ne pas nous tenir quittes de la différenciation entre corps et objets à la connoter comme syncrétique, parce que c'est passer sur l'essentielle dissymétrie entre projection et introjection.

Là-dessus Daniel Lagache reste classique. Mais il nous semble qu'il ne peut accentuer, comme il l'a fait ici, la prématuration symbolique par où l'enfant s'inscrit dans l'être pour autrui (pour nous, le discours de l'Autre), et tenir le retard formel qu'enregistre son apprentissage de la syntaxe (le moment où l'enfant parle de lui comme autrui lui parle) pour décisif de quoi que ce soit « dans la conjonction qui s'opère entre l'être pour autrui et l'être pour soi ». Car bien loin que cet instant en soit représentatif, nous dirions que, puisqu'il s'agit de discours, cette conjonction est de toujours, puisque le discours était là dès le commencement, fût-il en sa présence impersonnel.

Le drame du sujet dans le verbe, c'est qu'il y fait l'épreuve de son manque-à-être, et c'est là que le psychanalyste ferait bien d'en préciser certains moments, car pour le psychologue il n'en peut mais avec ses questionnaires, voire ses enregistrements où ils n'apparaîtront pas de si tôt, ces moments, pas avant qu'un film ait saisi la structure de la faute comme constituante du jeu d'échecs.

C'est parce qu'elle pare à ce moment de manque qu'une image vient à la position de supporter tout le prix du désir : projection, fonction de l'imaginaire.

A l'opposé vient s'installer au cœur de l'être, pour en désigner le trou, un index : introjection, relation au symbolique.

Les progrès observés de l'objectivation dans ses stades précoces semblent bien n'avoir d'autre intérêt, comme Daniel Lagache le laisse entendre, que de nous masquer les temps inconscients des projections et des introjections dans la suite de leur développement.

Nous nous arrêterons au même point que Daniel Lagache pour y faire le bilan de notre divergence. Elle est dans la fonction même qu'il donne à l'intersubjectivité. Car celle-ci se définit pour lui dans une relation à l'autre du semblable, relation symétrique en son principe, comme il se voit en ce que Daniel Lagache formule que par l'autre le sujet apprend à se traiter comme un objet. Pour nous, le sujet a à surgir de la donnée des signifiants qui le

recouvrent dans un Autre qui est leur lieu transcendantal : par quoi il se constitue dans une existence où est possible le vecteur manifestement constituant du champ freudien de l'expérience : à savoir ce qui s'appelle le désir.

Bien loin donc qu'il faille que le Moi-sujet s'efforce à reculer le Moi-objet pour se le faire « transcendant », le vrai, sinon le bon sujet, le sujet du désir, aussi bien dans l'éclairage du fantasme que dans son gîte hors d'escient, n'est autre que la Chose [1], qui de lui-même est le plus prochaine tout en lui échappant le plus.

C'est bien pourquoi ceux qui me suivent, sauront aussi que cette équivoque de la noèse par quoi Daniel Lagache fait s'évanouir le Moi-sujet de ce qu'on y pense, n'est pas ce que je désigne comme le *fading* du sujet, car ce *fading* se produit dans la suspension du désir, de ce que le sujet s'éclipse dans le signifiant de la demande — et dans la fixation du fantasme, de ce que le sujet même devient la coupure qui fait briller l'objet partiel de son indicible vacillation.

## *II. Où ça?*

La reconstruction que Daniel Lagache mène à bout cependant, doit être suivie sans préjudice des objections précédentes; car si nous le voyons s'y guider sur son postulat de la structure personnelle, ce postulat, comme il est ordinaire, ne s'éclairera que de son usage.

Cet usage à première vue est heuristique, Daniel Lagache en quelque sorte demandant raison à chacun des systèmes (c'est son terme) : Ça, Moi et Surmoi, de ce qui lui manque pour être une personne. En quoi l'on ne peut que remarquer que la dénomination d'instance est écartée, bien que, solidaire de la formulation par Freud de cette topique, dite la seconde, elle paraisse en faveur de ce que Daniel Lagache appelle son style personnaliste.

Par cette méthode viennent à se composer à nos yeux, d'hété-

1. La Chose *(das Ding)* est ici antidatée, n'ayant été produite que dans notre séminaire de cette année 1959-1960. Mais c'est en quoi l'emploi du pot de moutarde nous offrait toutes les garanties d'incompréhension qu'il nous fallait pour qu'ait eu lieu l'explication avec.

ronomies limitées en autonomies relatives, (nous suggérions : dans leur paranomie), ces systèmes, sans que rien de préçoncu leur impose de faire à eux tous une personne complète : puisque aussi bien, et pourquoi pas si c'est là sa fin, c'est dans la technique que l'investigation débouche, et que c'est au dégagement actif d'un de ces systèmes, le Moi, que revient de faire apparaître une unité d'être sans doute, mais dans une idéalité pratique, qui de façon patente s'avoue plus sélective que structurale. En quoi le postulat semble tomber à un subornement dialectique, dont on aimerait savoir jusqu'où l'auteur y agrée.

Le chapitre où Daniel Lagache interroge la structure du Ça, ne nous laisse pas déçus, et nous souscririons textuellement à maintes de ses formules. Il nous paraît exceller spécialement dans son effort d'y situer le sujet dans la structure.

Oserai-je marquer à quel prix il eût pu éviter l'impasse, auquel il se heurte si brillamment dans ses formules sur la structure elle-même en tant qu'elle serait celle du Ça? C'est à ne pas refuser le plein fouet des paradoxes, par où Freud ici comme souvent nous montre la voie.

Il faut que tiennent ensemble trois propos peu accordés déjà entre eux, semble-t-il, et l'obtenir à partir même du scandale que chacun en soi constitue.

Le premier est que le Ça est inorganisé, dont l'étonnant ne peut faire que de nous retenir, à l'avènement, dans l'*Es* allemand, de cette instance, si elle doit rassembler dans sa perspective l'indestructibilité premièrement affirmée (et maintenue) du refoulé qui s'y retrouve, avec l'automatisme dernièrement questionné de la répétition qui doit en revenir (concept du *Wiederholungszwang*, posé au seuil de l'*Au-delà du principe du plaisir*).

A ce propos est lié cet autre, réitéré constamment par Freud à son occasion. Il concerne les éléments mêmes dont il a d'abord articulé les lois dans l'inconscient, pour en composer plus tard dans les pulsions, à proprement parler la structure : à savoir qu'ils ne comprennent pas la négation.

Sans doute cette forclusion a été corrigée, dès *la Science des rêves*, de l'analyse des détours qui en supporteraient l'équivalent : l'ajournement temporel, l'inhibition, la représentation par le contraire. Mais à suivre les textes de Freud, on constate qu'elle

s'y maintient dans la formule plus serrée qu'il n'y a pas, entre les pulsions qui habitent le Ça, de contradiction qui vaille, c'est-à-dire qui prenne effet de l'exclusion logique.

Le troisième propos se dégage des aphorismes dans le demi-jour desquels s'achève l'étude sur *Le Moi et le Ça (Das Ich und das Es)*, en surgissant sous le terme du silence que les pulsions de mort feraient régner dans le Ça.

Toute tentative de rapporter à une différenciation quelconque, dans l'organisme, des besoins primaires, une structure ainsi décrite, ne peut que multiplier ses discordances apparentes en accroissant toujours leur poids. C'est bien à quoi Daniel Lagache n'a pu échapper dans cette voie.

Pour nous, il nous semble que les difficultés mêmes à quoi ici bute chacun, nous confirment dans l'impossibilité où l'on est de se passer de la fonction du signifiant.

Qu'on prenne le signifiant tout bêtement par le bout de matérialité irréductible que comporte la structure en tant qu'elle est la sienne, qu'on l'évoque sous la forme d'un loto, et l'évidence apparaîtra qu'il n'y a au monde que le signifiant à pouvoir supporter une coexistence — que le désordre constitue (dans la synchronie) — d'éléments où subsiste l'ordre le plus indestructible à se déployer (dans la diachronie) : cette rigueur dont il est capable, associative, dans la seconde dimension, se fondant même dans la commutativité qu'il montre à être interchangeable dans la première.

Sa subsistance de connotation ne saurait être suspendue d'être affectée de signes contradictoires, une exclusion provenant de ces signes comme tels ne pouvant s'exercer que comme condition de consistance dans une chaîne à constituer; ajoutons que la dimension où se contrôle cette condition, est seulement la traduction dont une telle chaîne est capable.

Qu'on s'arrête un instant encore sur ce loto. Pour considérer que c'est l'inorganisation réelle par quoi ses éléments sont mêlés, dans l'ordinal, au hasard, qui de l'occasion de leur sortie nous fait tirer les sorts, tandis que c'est leur organisation de structure qui, leur permettant au gré du jeu d'être lus comme oracle, laisse qu'à poursuivre leur extraction, je puis affirmer qu'il en manque, dans le cardinal.

C'est donc bien sur le support du signifiant que nous sommes dirigés par les propositions de Freud, et dès la première. Faut-il souligner que les retours où s'enchevêtre la seconde, marquent par les repères toujours grammaticaux que Freud donne à ses reprises, qu'il s'agit bien d'un ordre de discours ?

A partir de là on ne manquera pas d'être frappé de l'indifférence combinatoire, qui se démontre en fait du démontage de la pulsion selon sa source, sa direction, son but et son objet. Est-ce à dire que tout est là signifiant ? Certes pas, mais structure. Aussi laissons-nous maintenant de côté son statut énergétique.

C'en est assez pourtant pour que nous puissions répondre sur le critère de Lagache par le seul biais géométrique où il entend l'engager.

L'image confuse du Ça comme « réservoir des pulsions », qui le repousse si justement de l'assentiment qu'elle reçoit d'un organicisme grossier, se redresse en effet du sens qu'elle reçoit dans notre perspective.

Pensons à la boîte aux lettres, à la cavité intérieure de quelque idole baalique, pensons à la *bocca di leone* qui, de les combiner, recevait à Venise sa fonction redoutable. Un réservoir oui, si l'on veut, voilà ce qu'est le Ça, et même une réserve, mais ce qui s'y produit, de prière ou de dénonciation missives, y vient du dehors, et s'il s'y amasse, c'est pour y dormir. Ici se dissipant l'opacité du texte énonçant du Ça que le silence y règne : en ce qu'il ne s'agit pas d'une métaphore, mais d'une antithèse à poursuivre dans le rapport du sujet au signifiant, qui nous est expressément désignée comme la pulsion de mort.

Mais retrouvons Daniel Lagache dans l'axe de la question sur la personne, pour lui accorder que, si Freud pose qu'il n'y a dans le système de l'inconscient « ni négation, ni doute, ni degré dans la certitude », ce n'est pas pour nous faire imaginer qu'il comporte une certitude sans réserve, non plus que le degré zéro de la certitude. Comment ferions-nous autrement, quand nous formulons depuis bien longtemps que c'est seulement l'action qui dans le sujet engendre la certitude ?

Mais nous pensons que l'erreur de Lagache est ici de confondre affirmation et certitude. Moyennant quoi, ayant évacué la seconde, il croit en être quitte avec la première par le même procédé, de

renom peu sûr pourtant, auquel s'attache l'image du bébé éperdu dans le dégorgement de la baignoire.

Comment pourtant en serait-il ainsi, quand d'affirmation à certitude s'établit ce lien sinon de préséance, du moins de précession logique, où justement prennent leur place les incertitudes qu'engendre l'action en son sillage de vérification?

Et n'est-ce pas faire bon marché du soin, comme d'ordinaire incroyable en la présence de pensée dont il témoigne, avec lequel Freud a mis ici les points sur les i, en articulant expressément la *Bejahung* comme premier temps de l'énonciation inconsciente, celui que suppose son maintien dans le temps second de la *Verneinung*, dont on sait quel éclat nous avons entendu donner à sa discussion aux débuts de notre séminaire.

Nous replongeons la main dans le sac de notre loto. 58... Ce numéro tiré a en soi-même sa portée d'affirmation, et je dirai même provocante. Et qu'on ne m'oppose pas qu'il y faut la vigilance d'un sujet, car celui-ci s'y trouve, seulement de s'être introduit en ce nombre par la présence décimale qui totalise sur deux colonnes ce qui n'est que son chiffre, le nombre y restant indifférent, d'être entre autres le double d'un nombre premier.

Au reste pour apprécier ce que ce chiffre peut véhiculer effectivement du sujet, qu'on consulte, sur la fonction exploratrice en psychanalyse, des nombres choisis au hasard, un chapitre trop oublié de la *Psychopathologie de la vie quotidienne*.

Tel est l'exemple pris comme le moins favorable pour son abstraction, où nous entendons montrer que c'est dans une duplicité fondatrice du signifiant que le sujet trouve d'abord le ruisseau couvert où il court avant d'en sourdre, nous allons voir par quelle fente.

Mais si l'on nous permet de recourir à l'opposé à l'animation chaleureuse du *Witz*, nous l'illustrerons en sa plus grande opacité du génie qui guida Jarry en la trouvaille de la condensation d'un simple phonème supplémentaire dans l'interjection illustre : merdre. Trivialité raffinée de lapsus, de fantaisie et de poème, une lettre a suffi à donner à la jaculation la plus vulgaire en français, la valeur joculatoire, allant au sublime, de la place qu'elle occupe dans l'épopée d'Ubu : celle du Mot d'avant le commencement.

Où ne monterait-on pas avec deux lettres, quand l'orthographe : Meirdre, nous livrerait par voie de gématrie tout ce que de promesse jamais l'homme entendra en son histoire, et que Mairdre est l'anagramme du verbe où se fonde l'admirable?

Qu'on ne voie dans cette incartade au sérieux de notre propos que notre souci de rappeler que c'est au *fool*, ô Shakespeare, tant dans la vie que dans les lettres, qu'a été réservé le destin de garder disponible à travers les siècles la place de la vérité que Freud devait porter à la lumière.

Qu'on se rappelle maintenant les difficultés qu'apporte au linguiste le statut de la phrase interrogative, pour mesurer tout ce que Daniel Lagache soulève par la seule formule, saisissante du bonheur d'expression qui ne le quitte pas en tout ce texte, de « cette interrogation qui met le Moi en question, voire « à la question »? Je vois bien la finesse par laquelle c'est « l'émoi pulsionnel qui représente la pulsion dans le Moi », qu'il charge d'en être la tenaille. J'approuve d'autant plus sa prudence, qu'il n'est que trop évident que la question ne saurait partir du Ça, mais qu'elle lui répond. L'émoi dans le Moi le plus caractéristique, nous savons pourtant, depuis *Hemmung, Symptom und Angst*, qu'il n'est que le signe d'alerte qui fait entrer en jeu les défenses... contre l'affirmation du Ça, non sa question.

A la vérité, Daniel Lagache se donne ici tout ce mal, parce qu'il veut que la fonction du jugement soit le privilège du Moi.

Puis-je lui dire que je crois que tout le mouvement de l'expérience freudienne s'inscrit là-contre, et quand pourrai-je, texte en main, lui démontrer que le fameux *Entwurf*, dédié à Fliess, a pour but non accessoire d'établir qu'au niveau du système des frayages premiers du plaisir, une forme fondamentale du jugement est déjà constituée [1], qu'il désigne proprement du terme de *jugement primaire*?

Nous ne pouvons, quant à nous, entendre autrement la formule, à laquelle Daniel Lagache confie la fin de son latin : que les pulsions existent.

Ce n'est pas en pure perte en effet qu'on donne jamais sa langue

1. C'est de cette question que nous avons voulu faire partir notre examen de l'éthique de la psychanalyse, en cette année 1959-60.

au chat quand c'est une langue vivante. Que les pulsions, elles, ex-sistent, peut-être tout est-il là : en ce qu'elles ne sont pas à leur place, qu'elles se proposent dans cette *Entstellung*, dans cette dé-position, dirions-nous, ou si l'on veut, dans cette cohue de personnes déplacées. N'est-ce pas là aussi pour le sujet sa chance d'exister un jour? En ce moment pourtant cette chance paraît pour le moins compromise. Car à la façon dont vont les choses, on ne le sait que trop, quand le langage s'en mêle, les pulsions doivent plutôt foisonner, et la question (s'il y avait quelqu'un pour la poser) serait plutôt de savoir comment le sujet y trouvera une place quelconque.

La réponse heureusement vient d'abord, dans le trou qu'il s'y fait.

C'est certainement d'une reprise, à enchaîner dans l'expérience linguistique, de ce que Freud a ouvert dans son article sur la négation, qu'on doit attendre le progrès d'une nouvelle critique du jugement, que nous tenons pour instaurée en ce texte. Jusqu'à présent, hormis la publication du dialogue dont nous avons fait état, cette initiative, comme il s'est fait en plus d'un cas, n'a guère bénéficié d'autre sorte de commentaire que s'il se fût agi d'une ivresse de Noé.

On veut bien passer au père Freud de s'en payer avec le jugement d'attribution et le jugement d'existence, voire de donner au premier le pas d'une antécédence logique sur la négation où se fonderait le second. Ce n'est pas nous dans la psychanalyse qui irons nous offrir à la dérision des logiciens, voire nous risquer dans l'enseignement de Brentano, dont on sait pourtant qu'il rayonnait à Vienne et que Freud même le fréquenta.

Le jugement d'attribution, il le conçoit donc comme s'instaurant de la seule *Bejahung*. Sa chaîne développant une première condensation ou syncrétisme, en quoi déjà se manifeste une structure combinatoire que nous avons nous-même illustrée [1]. Avec cette sorte d'affirmation de juxtaposition, quoi jamais réfuter, sinon par effet d'obstruction?

C'est ici que devrait être repris le problème de l'origine de la négation, si l'on n'entend par là aucune puérile genèse psycho-

1. Cf. p. 708 du présent volume.

logique, mais un problème de la structure, à aborder dans le matériel de la structure.

On le sait, les particules si différenciées dans toutes les langues à nuancer la négation, offrent à la logique formelle des occasions d'impair *(oddities)* qui prouvent bien qu'elles participent d'une distorsion essentielle, soit d'une autre traduction de l'*Entstellung*, valable si on la rapporte à la topologie du sujet dans la structure signifiante.

La preuve en apparaît, quand la logique formelle, pour devoir rompre ses attaches à des formes grammaticales qui véhiculent cette distorsion, s'arrache du même coup à la linguistique comme à une menace portée à la partialité où elle se soutient, et qui n'est pourtant référable qu'à un champ de langage, à distinguer comme champ de l'énoncé.

Dès lors on comprendra l'une des raisons pour quoi l'étude de ces particules ne saurait être génétique, quand la psychologie s'avère y ramener toujours la même logique, qu'elle soit de classe ou de relation, qu'il s'agirait de surmonter. L'on montrera encore l'exemple de ce qu'il y a à lever pour qu'une recherche proprement structurale soit soutenue à son niveau, quand on verra l'obstacle qu'elle trouve dans une aussi petite pierre d'achoppement que ce *ne* dont l'emploi en français dans « je crains qu'il ne vienne », est qualifié par les grammaires de *ne* expressif, sans que jamais personne, à s'armer des plus perfectionnées lunettes, ait jamais pu y débrouiller *de quoi* expressif il peut être. Moyennant quoi des grammairiens aussi avertis, aussi prévenus contre toute autre autorité que celle de l'usage, que MM. Brunot et Bruneau en leur *Précis de grammaire historique* (Masson, 1933, p. 587), tiennent ce fil à retordre qu'a donné à tous ce *ne*, pour d'un « mince intérêt », sous prétexte « que les règles qu'on en a établies sont variables et contradictoires ».

Nous voudrions qu'on dresse un graphe des zones où ces particules subsistent en quelque sorte en suspension. Nous en fomentons cette année un de notre façon [1], où nous croyons pouvoir désigner le lit où elles oscillent entre une chaîne de l'énonciation en tant qu'elle marque la place où le sujet est implicite

1. Cf. *Subversion du sujet et dialectique du désir dans l'inconscient freudien*, p. 793.

au pur discours (impératif, voix en écho, épithalame, appel au feu), et une chaîne de l'énoncé en tant que le sujet y est désigné par les *shifters* (soit : Je, toutes les particules et flexions fixant sa présence comme sujet du discours, et avec elle le présent de la chronologie).

Dans « Je crains qu'il ne vienne », l'enfance de l'art analytique sait ressentir en cette tournure le désir constituant de l'ambivalence propre à l'inconscient (qu'une certaine sorte d'abjection qui sévit dans la communauté analytique confond avec l'ambivalence des sentiments où elle moisit d'ordinaire). Le sujet de ce désir est-il désigné par le Je du discours ? Que non, puisque celui-ci n'est que le sujet de l'énoncé, lequel n'articule que la crainte et son objet, Je y étant bien évidemment l'index de la présence qui l'énonce *hic et nunc*, soit en posture de *shifter*. Le sujet de l'énonciation en tant que perce son désir, n'est pas ailleurs que dans ce *ne* dont la valeur est à trouver dans une hâte en logique, — ainsi appellerons-nous la fonction à quoi s'épingle son emploi dans « avant qu'il *ne* vienne ». La dite structure n'étant pas sans corrélatif énergétique, pour autant que ce que nous pourrons définir comme : la fatigue du sujet, se manifeste dans la névrose comme distinct de la fatigue musculaire.

Une mouche du coche ici s'évoque à objecter qu'il ne saurait s'agir de l'inconscient, puisque, comme chacun sait, il ignore le temps. Qu'elle retourne à la classe de grammaire pour distinguer le temps de la chronologie, les « formes d'aspect » qui envisagent de l'énonciation ce qu'y devient le sujet, de celles qui situent l'énoncé sur la ligne des événements. Elle ne confondra pas alors le sujet de l'accompli avec la présence du passé. Elle s'éveillera sans doute à cet aperçu que la tension comporte temps et que l'identification se fait au pas d'une scansion.

Ce *ne* pourtant dans sa caducité incertaine suggère l'idée d'une trace qui s'efface sur le chemin d'une migration, plus exactement d'une flaque qui en fait apparaître le dessin. Le signifiant primitif de la négation ne peut-il avoir été l'élision du signifiant, et le vestige n'en est-il pas dans une censure phonématique, dont, comme d'habitude, c'est dans Freud que nous trouverons l'exemple mémorable, dans la *Espe* ([W]*espe*) de l'*homme aux loups*, mais dont il est bien d'autres formes linguistiques à regrouper dans l'expérience, à commencer par l'élision de la première syllabe du nom de

famille, en quoi se perpétue la noble bâtardise où une branche s'origine, en russe, soit précisément dans les structures socio-linguistiques sous le régime desquelles est né l'homme aux loups?

Suggestion de travail : les préfixes de négation ne font-ils qu'indiquer en la réoccupant la place de cette ablation signifiante?

Le tu du non-dit se trouverait ainsi dans l'homophonie du français creuser sa forme au tu d'appel, sous lequel le sujet s'enverra ses propres intimations.

Nous hasardons ici beaucoup, en un domaine où ne nous intimide nulle allégeance de spécialiste. Nous le faisons en toute conscience, car c'est pour y faire entendre une structure où nous ne hasardons rien, parce qu'elle est affaire du sérieux de notre expérience. C'est à savoir l'articulation de la défense à la pulsion.

Du manège affolé où les auteurs se butent entre eux le front, voire les fesses, à courir après ses ressorts, Daniel Lagache pointe précisément la pénible cacophonie. Seuls les psychanalystes peuvent apprécier l'expérience qui soutient cette littérature : et qu'on peut rechercher l'arête qui se marque vraiment dans telle impasse de ce discours. Ce que Daniel Lagache souligne de la contradiction qu'il y a à mettre au compte d'une défense sa réussite, laisse en suspens la question d'à quoi peut-elle réussir.

Distinguer les rapports du sujet à la structure, conçue comme structure du signifiant, c'est restaurer la possibilité même des effets de la défense. On nous impute de soutenir la puissance magique du langage. Tout au contraire professons-nous qu'on rend obscure cette puissance à la renvoyer à une aberration supposée primitive du psychisme et que c'est s'en rendre complice que de lui donner ainsi la consistance d'un impensable fait. Il n'y a pas de plus grande trahison de sa propre praxis que celle où tombe ici l'analyste.

Nous disons donc que nulle suppression de signifiant, quelque effet de déplacement qu'elle opère et allât-elle à produire cette sublimation que traduit en allemand l'*Aufhebung*, ne saurait faire plus que de libérer de la pulsion une réalité qui, pour chétive qu'en soit la portée de besoin, n'en sera que plus résistante d'être un reste.

L'effet de la défense procède par une autre voie, en modifiant non la tendance, mais le sujet. Le mode originel d'élision signifiante

que nous tentons ici de concevoir comme la matrice de la *Verneinung*, affirme le sujet sous l'aspect de négatif, en ménageant le vide où il trouve sa place. Proprement, ce n'est là qu'élargissement de la coupure où on peut le dire résider dans la chaîne signifiante, pour autant que c'en est l'élément le plus radical dans sa séquence discontinue, et comme tel le lieu d'où le sujet assure sa subsistance de chaîne.

Il ne nous suffit pas que Daniel Lagache nous dise que le sujet « ne se distingue pas de la pulsion, du but et de l'objet ». Il doit choisir dans ce qu'il distingue à ne pas vouloir le distinguer du sujet, et la preuve est qu'aussitôt il nous dit ce sujet « éparpillé parmi ces différentes relations d'objet ou *leurs groupements* ». C'est nous qui soulignons ici pour en distinguer encore la possibilité d'une multiplicité sans groupement : pur chatoiement de Tout-Uns, qui, pour compter chacun une alternance, ne sont encore montés dans aucun éventail.

Quoi qu'il en soit, cette union du sujet à l'objet, nous pouvons la reconnaître, c'est l'idéal depuis toujours évoqué au principe d'une théorie de la connaissance classique, fondée sur la connaturalité par quoi le connaissant dans son procès vient à co-naître au connu. Comment ne voit-on pas que c'est précisément là-contre que toute l'expérience psychanalytique s'élève : dans ce morcellement qu'elle révèle originel dans la combinatoire de l'inconscient, et structurant dans la décomposition de la pulsion?

Bref quand Daniel Lagache vient au plus près à dire que « cette absence du sujet cohérent caractérise le mieux l'organisation du Ça », nous dirions que cette absence du sujet qui dans le Ça inorganisé se produit quelque part, est la défense qu'on peut appeler naturelle, si marqué d'artifice que soit ce rond brûlé dans la brousse des pulsions, pour ce qu'elle offre aux autres instances la place où camper pour y organiser les leurs.

Cette place est celle même où toute chose est appelée pour y être lavée de la faute, que cette place rend possible d'être la place d'une absence : c'est que toute chose puisse n'exister pas. Par cette matrice si simple de la première contradiction, être ou ne pas être, il ne suffit pas de constater que le jugement d'existence fonde la réalité, il faut articuler qu'il ne peut le faire

qu'à la relever du porte-à-faux où il la reçoit d'un jugement d'attribution qui s'est déjà affirmé.

C'est la structure de cette place qui exige que le rien soit au principe de la création, et qui, promouvant comme essentielle dans notre expérience l'ignorance où est le sujet, du réel dont il reçoit sa condition, impose à la pensée psychanalytique d'être créationniste, entendons de ne se contenter d'aucune référence évolutionniste. Car l'expérience du désir où il lui faut se déployer, est celle même du manque à être par quoi tout étant pourrait n'être pas ou être autre, autrement dit est créé comme existant. Foi qu'on peut démontrer être au principe du développement galiléen de la science.

Disons seulement que cette place n'appelle aucun être suprême, puisque, place de Plus-Personne, ce ne peut être que d'ailleurs que se fasse entendre l'*est-ce* de l'impersonnel, dont en son temps[1] nous avons articulé nous-même la question sur le Ça. Elle ne rencontre, cette question dont le sujet ponctue le signifiant, pas d'autre écho que le silence de la pulsion de mort, dont il a bien fallu qu'elle entre en jeu pour provoquer ce fond de dépression, reconstitué par Mme Mélanie Klein dans ce génie qui la guide au fil des fantasmes.

Ou bien alors elle se redouble dans l'effroi de la réponse d'un Ulysse plus malin que celui de la fable : celui divin qui bouffonne un autre Polyphème, beau nom pour l'inconscient, d'une dérision supérieure, en lui faisant réclamer de n'être rien dans le temps même qu'il clame être une personne, avant de l'aveugler en lui donnant un œil.

## *III. Des idéaux de la personne.*

Le Moi, voilà cet œil, dirions-nous pour presser maintenant les quatre chemins de notre marche, au contraire des perplexités que Daniel Lagache décante admirablement en son texte, concernant cette autonomie du Moi, intrasystémique à son dire, qui ne se

1. Dans un discours en mémoire du centenaire de Freud, recueilli sous le titre : *La chose freudienne*. cf. p. 401.

manifeste jamais tant qu'à servir la loi d'un autre, très précisément en la subissant de s'en défendre, à partir de la méconnaître.

C'est le labyrinthe où de toujours je tente d'aider les nôtres d'un plan de survol.

Disons que par la grâce des suggestions de Daniel Lagache, j'y aurai ajouté ici quelque chose.

Car cette distinction de la place déblayée pour le sujet sans qu'il l'occupe, et du Moi qui vient s'y loger, apporte la résolution de la plupart des apories détaillées par Daniel Lagache, — voire l'explication de certaines équivoques : comme par exemple de l'étrangeté que Daniel Lagache attribue à l'inconscient et dont il sait pourtant qu'elle ne se produit que dans la rencontre du sujet avec l'image narcissique; j'ajouterai à la lumière de ce que je viens d'apporter : quand le sujet rencontre cette image dans des conditions qui lui font apparaître qu'elle usurpe sa place.

Au principe des véritables résistances à quoi on a à faire dans les dédales de ce qui fleurit de théorique sur le Moi dans la psychanalyse, il y a le simple refus d'admettre que le Moi y soit en droit ce qu'il s'avère être dans l'expérience : une fonction de méconnaissance.

Cette résistance s'appuie sur le fait qu'il faut bien que nous connaissions quelque chose à la réalité pour y subsister, et qu'il est d'évidence pratique que l'expérience accumulée dans le Moi, spécialement dans le Préconscient, nous fournit les repères qui s'y avèrent les plus sûrs. On y oublie seulement, et ne faut-il pas s'étonner que ce soit des psychanalystes qui l'oublient, que cet argument échoue quand il s'agit... des effets de l'Inconscient. Or ces effets étendent leur empire sur le Moi lui-même : c'est même pour l'affirmer expressément que Freud a introduit sa théorie des rapports du Moi au Ça : c'est donc pour étendre le champ de notre ignorance, non de notre savoir; et revalider le pouvoir du Moi comme il l'a fait ensuite, répond à une tout autre question.

C'est en effet parce et en tant que le Moi vient à servir à la place laissée vide pour le sujet, qu'il ne peut qu'y apporter cette distorsion qui, pour traduire en anglais l'*Entstellung* principielle en toute pulsion, est devenue maintenant le support dans notre vocabulaire d'une autre erreur : celle de croire que le problème de la psychanalyse serait de redresser on ne sait quelle courbure

du Moi. Or ce n'est pas de l'épaisseur plus ou moins grosse de la lentille que dépendent les déformations qui nous arrêtent. Il en faut toujours une en effet, puisque de toute façon l'œil nu la comporte. C'est de ce que la lentille vienne à la place d'où le sujet pourrait regarder et s'y place sur le porte-objet qui s'y trouve en fait ajusté quand le sujet regarde d'ailleurs, qu'il se surimprime donc, pour le grand dam de l'ensemble, à ce qui peut venir à y être lorgné.

Puisqu'il est du sort exemplaire des schémas, en tant qu'ils sont géométriques disons-le, de prêter aux intuitions de l'erreur précisément moiïque, partons de ce que soutient d'indéracinable l'imprudente figuration à laquelle Freud a donné cours des rapports du Moi au Ça[1], : celle que nous appellerons l'œuf-à-l'œil. Figure célèbre à bourrer les caboches, où elle reçoit sa faveur de condenser à un signifiant suggestif d'on ne sait quel dopage lécithinique de la nutrition, la métaphore de la tache embryonnaire dans la bosse même qui est censée y figurer la différenciation, on s'en réjouit « superficielle », y apportée du monde extérieur. En quoi est flatté par les voies de surprise (en tous les sens du mot) propres à l'Inconscient, un génétisme où se prolongent à un usage de primate les leurres antiques de la connaissance d'amour.

Ce n'est pas que ces leurres, nous ayons à cracher dessus, si peu qu'ils restent soutenables en une science rigoureuse. Ils gardent après tout leur prix sur le plan de l'artisanat, et du folklore, si l'on peut dire. Ils peuvent même être d'un secours bien appréciable dans un lit. Il y faut cependant une mise au point dont la technique laisse peu à espérer d'un accès qui leur serait naturel : la pastorale de Longus est là pour nous en montrer un bout, aussi bien que les apprentissages en général où se forment les fameux *habitus* de la psychologie scolastique.

Réglons pourtant son compte à l'œuf cyclope. Il n'est qu'une coquille, dont aussi bien la double barre branchée sur sa courbe indique suffisamment le vide avec l'image de la fente qui la ramène à la tirelire, à quoi nous l'identifions plus haut. Quant à la loupe, évocatrice de tumescence lavatérienne, disons qu'elle se promène

1. On trouve cette image à la page 252 du vol. XIII des *G. W.* A bien la regarder elle confirme la portée que nous donnons aux buts de Freud dans l'intérêt qu'il porte au Moi dans sa seconde topique.

le plus souvent à l'intérieur en office de grelot, ce qui n'est pas sans offrir des ressources à un usage musical, généralement illustré par le développement historique de la psychologie tant littéraire que scientifique. Il n'y manque qu'une monture et quelques fanfreluches pour que nous voilà pourvus du hochet des fous jurés, antidote à l'humanisme, et depuis Érasme reconnu pour lui donner sa saveur.

C'est la routine même de notre enseignement que de distinguer ce que la fonction du Moi impose au monde en ses projections imaginaires, d'avec les effets de défense qu'elles prennent de meubler la place où se produit le jugement.

Et après tout, tout cela n'est-il pas su et rabâché depuis toujours ? Et que faut-il que Freud ajoute à son indication qu'un jugement doit venir à la place du refoulement, si ce n'est pas parce que le refoulement est déjà à la place du jugement ? Et quand on conteste la fonction que nous définissons d'après Freud comme celle de la *Verwerfung* (forclusion), croit-on nous réfuter à noter que le verbe dont c'est ici la forme nominale est appliqué par plus d'un texte au jugement ? Seul le lieu structural où se produit l'exclusion d'un signifiant varie entre ces procédés d'une judiciaire unifiée par l'expérience analytique. Ici c'est dans la symphyse même du code avec le lieu de l'Autre que gît le défaut d'existence que tous les jugements de réalité où se développe la psychose n'arriveront pas à combler.

Relevons ici l'opportunité de la révision que fait Daniel Lagache des relations de l'Inconscient au Préconscient, pour rappeler seulement à ceux qui prétendent arguer contre nous du lien que Freud fait du système préconscient aux souvenirs verbaux, qu'il ne faut pas confondre la réminiscence des énoncés avec les structures de l'énonciation, les liaisons de *Gestalt*, même invigorées, avec les trames de la remémoration, — enfin que si les conditions de représentabilité infléchissent l'Inconscient selon leurs formes imaginaires, il faut une structure commune pour qu'un symbolisme, si primitif qu'on le suppose dans l'Inconscient, puisse, c'est là son trait essentiel, *être traduit* dans un discours préconscient (cf. la lettre 52 à Fliess par nous toujours rappelée).

Il nous faut enfin concentrer nos remarques sur la distinction magistrale qu'introduit Daniel Lagache, des fonctions du Moi Idéal et de l'Idéal du Moi [1]. N'est-ce pas là que doit se juger le bien-fondé de la thèse par où son étude se conduit dans une avenue personnaliste ?

Si la psychanalyse en effet n'apportait au problème de la personne quelque transformation, pourquoi essayer d'en caser les données dans une perspective qui après tout n'a guère fait ses preuves dans le siècle?

Rappeler ici que la *persona* est un masque, n'est pas un simple jeu de l'étymologie; c'est évoquer l'ambiguïté du procès par où la notion en est venue à prendre la valeur d'incarner une unité qui s'affirmerait dans l'être.

Or c'est la première donnée de notre expérience que de nous montrer que la figure du masque, pour être dimidiée, n'est pas symétrique, — pour le dire en image, qu'elle conjoint deux profils dont l'unité ne se soutient que de ce que le masque reste fermé, sa discordance pourtant indiquant de l'ouvrir. Mais quoi de l'être, si derrière il n'y a rien? Et s'il y a seulement un visage, quoi de la *persona?*

Observons ici que pour différencier le Moi Idéal de l'Idéal du Moi en fonction, sinon en structure, Daniel Lagache prend la voie qu'il avait d'abord écartée, d'une description « de ce qui en est observable directement », d'une analyse clinique. Nous croyons rester fidèle à sa lettre d'une très attachante finesse, en la paraphrasant ainsi : que dans la relation du sujet à l'autre de l'autorité, l'Idéal du Moi, suivant la loi de plaire, mène le sujet à se déplaire au gré du commandement; le Moi Idéal, au risque de déplaire, ne triomphe qu'à plaire en dépit du commandement.

Ici l'on attend de Daniel Lagache qu'il retourne à son propos d'une structure « à distance de l'expérience ». Car nulle part à se tenir dans le phénomène, le risque n'est plus grand de se fier à des mirages, puisqu'on peut dire qu'au moins sous un aspect, ces instances se donnent pour telles dans le vécu, l'Idéal du Moi

1. « [...] l'antinomie du Moi Idéal et du Surmoi-Idéal du Moi, de l'identification narcissique à la toute-puissance et de la soumission à la toute-puissance [...] » *Ibid.*, p. 46.

comme modèle, le Moi Idéal comme aspiration, ô combien, pour ne pas dire plutôt rêve. C'est bien le cas de recourir à ce que l'expérimentation analytique nous permet de construire de métapsychologie.

Le fait que Freud distingue les deux termes de la façon la plus certaine puisqu'il s'agit d'une interversion qui se produit dans un même texte, si l'on n'arrive pas pour autant à distinguer leur emploi dans ce texte, devrait plutôt inquiéter, — l'usage du signifiant n'étant pas, que l'on sache, chez Freud, dégoulinant même pour un peu. Ou bien faut-il entendre que sa topique n'est pas personnaliste ?

Je passe sur ce que les aperçus de Nunberg d'une part, de Fromm de l'autre ont de plus ou moins structural ou personnaliste, comme sur l'arbitrage de Fenichel, y trouvant, comme à l'ordinaire de ces débats, beaucoup d'aisance, trop pour mon goût, on le sait.

Et je vais m'exposer à montrer ma propre insuffisance en informant Daniel Lagache de ce que l'excès de nos occupations lui a laissé ignorer, à savoir du « modèle » proprement dit où j'ai moi-même tenté dans la première année de mon séminaire à Sainte-Anne de faire fonctionner, dans la structure, les relations du Moi Idéal à l'Idéal du Moi.

C'est un modèle optique à quoi sans doute l'exemple de Freud m'autorise, non sans se motiver pour moi d'une affinité avec les effets de réfraction que conditionne le clivage du symbolique et de l'imaginaire.

Posons d'abord l'appareil un peu complexe dont, comme c'est la règle en pareil cas, l'analogie va fonder la valeur d'usage comme modèle.

On sait qu'un miroir sphérique peut produire, d'un objet placé au point de son centre de courbure, une image qui lui est symétrique, mais dont l'important est qu'elle est une image réelle. Dans certaines conditions, comme celles d'une de ces expériences qui n'avaient de prix que d'un intérêt encore innocent pour la maîtrise du phénomène, reléguées qu'elles sont maintenant au rang de la physique amusante, cette image peut être fixée par l'œil dans sa réalité, sans le médium ordinairement employé d'un écran. C'est le cas de l'illusion dite du bouquet renversé, qu'on trouvera décrite, pour lui donner une référence sérieuse, dans l'*Optique et*

*photométrie dites géométriques* (revoilà notre géométrie), de Bouasse, figure au reste curieuse de l'histoire de l'enseignement, et ouvrage à consulter à la page 86, pour notre objet, restant aux autres des gadgets qui, pour être moins futiles, seraient aussi propices à la pensée (4e éd., Delagrave, 1947). Voici l'image reproduite de la page 87, dont pour tout commentaire nous dirons que le bouquet réel caché dans la boîte S, « pour ajouter, comme écrit Bouasse, à l'effet de surprise », apparaît surgir pour l'œil accommodé sur le vase V qui surmonte la boîte, précisément de l'encolure A′ du dit vase où l'image B′ se réalise nette, malgré quelque déformation que la forme non régulière de l'objet doit rendre fort tolérable.

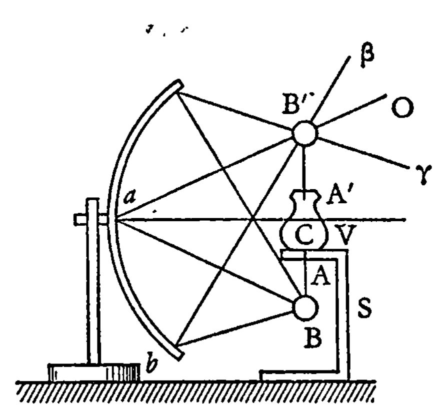



FIG. 1 :

Il faut en retenir pourtant que l'illusion, pour se produire, exige que l'œil soit situé à l'intérieur du cône βB′γ formé par une génératrice joignant chacun des points de l'image B′ au pourtour du miroir sphérique, et que pour chacun des points de l'image le cône de rayons convergents saisis par l'œil étant fort petit, il en résulte que l'image sera d'autant plus nettement située dans sa position que sa distance à l'œil sera plus grande, cette distance donnant à l'œil plus de champ pour le déplacement linéaire qui, plus encore que l'accommodation, lui permet de situer cette position à condition que l'image ne vacille pas trop avec le déplacement.

Le soin que nous donnons à la présentation de cet appareil, a pour fin de donner consistance au montage dont nous allons

le compléter pour lui permettre de fonctionner comme modèle théorique.

Nous ne faisons en ce modèle, et jusqu'en sa nature optique, que suivre l'exemple de Freud, à ceci près qu'il n'offre même pas matière chez nous à prévenir une confusion possible avec quelque schéma d'une voie de conduction anatomique.

Car les liaisons qui vont y apparaître sous le mode analogique, se rapportent clairement, nous allons le voir, à des structures (intra-)subjectives comme telles, en y représentant la relation à l'autre et en permettant d'y distinguer la double incidence de l'imaginaire et du symbolique. Distinction dont nous enseignons l'importance pour la construction du sujet, à partir du moment où il nous faut penser le sujet comme le sujet où ça peut parler, sans qu'il en sache rien (et même dont il faut dire qu'il n'en sait rien, en tant qu'il parle).

Il faut pour cela imaginer, conformément à la figure 2, 1° que le vase soit à l'intérieur de la boîte et que son image réelle vienne à entourer de son encolure le bouquet de fleurs déjà monté au-dessus, — lequel jouera pour un œil éventuel le rôle de support d'accommodation que nous venons d'indiquer pour nécessaire

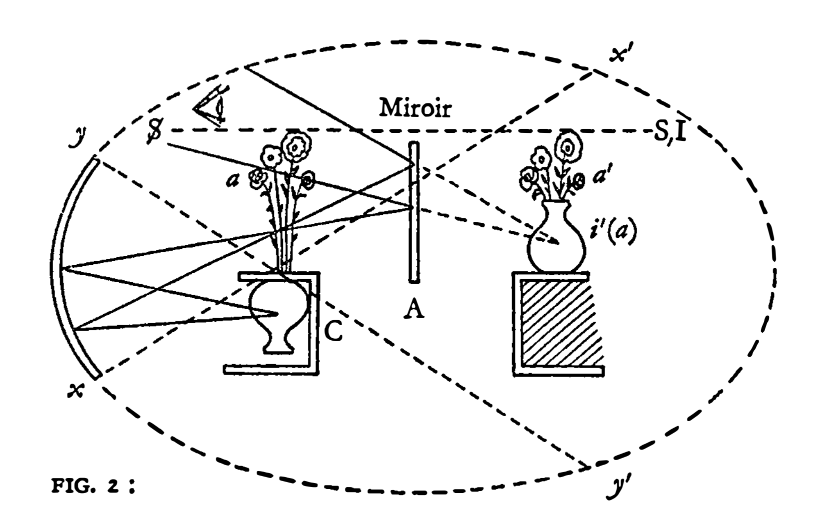


FIG. 2 :

à ce que se produise l'illusion : à désigner maintenant comme celle du vase renversé; 2° qu'un observateur placé quelque part dans l'appareil, disons parmi les fleurs elles-mêmes, ou, pour la clarté de l'exposé, sur le bord du miroir sphérique, de toute façon hors de portée d'apercevoir l'image réelle (ce pour quoi elle n'est pas représentée dans la figure 2), cherche à en réaliser l'illusion dans l'image virtuelle qu'un miroir plan, placé en A, peut donner de l'image réelle, ce qui est concevable sans forcer les lois de l'optique.

Il suffira, pour que le sujet $ voie cette image dans le miroir A, que sa propre image (dans l'espace virtuel qu'engendre le miroir, et sans qu'il soit pour autant obligé de la voir pour peu qu'il se trouve hors d'un champ orthogonal à la surface du miroir, — cf. la figure 2 et la ligne pointillée $S), que sa propre image, disons-nous, vienne dans l'espace réel (à quoi l'espace virtuel engendré par un miroir plan, correspond point par point) se situer à l'intérieur du cône délimitant la possibilité de l'illusion (champ $x'y'$ sur la figure 2).

Le jeu de ce modèle pour une part recouvre la fonction de méconnaissance que notre conception du stade du miroir met au principe de la formation du Moi. Il permet de l'énoncer sous une forme que l'on peut dire généralisée, en liant mieux à la structure les effets de l'assomption de l'image spéculaire, tels que nous avons cru pouvoir les interpréter dans le moment jubilatoire où elle s'observe électivement du 6e au 18e mois, en les fondant dans une prématuration perceptive inscrite dans une discordance du développement neurologique.

Les relations des images $i'(a)$ et $i(a)$ dans notre modèle, ne sont pas à prendre à la lettre de leur subordination optique, mais comme supportant une subordination imaginaire analogue.

En $i'(a)$ en effet, il n'y a pas seulement ce que le sujet du modèle y attend, mais bien déjà une forme de l'autre que sa prégnance, non moins que le jeu des relations de prestance qui s'y engagent, introduit comme un principe de fausse maîtrise et de foncière aliénation dans une synthèse qui requiert une bien autre adéquation.

C'est pour représenter les conditions de celle-ci dans leur antériorité de principe, que nous avons mis l'illusion de l'image $i(a)$ au départ de notre modèle.

Si cette image relève d'une subjectivation en effet, c'est d'abord

par les voies d'autoconduction que figure dans le modèle la réflexion sur le miroir sphérique (qu'on peut tenir en gros pour imager quelque fonction globale du cortex). Et ce que le modèle indique aussi par le vase caché dans la boîte, c'est le peu d'accès qu'a le sujet à la réalité de ce corps, qu'il perd en son intérieur, à la limite où repli de feuillets coalescents à son enveloppe, et venant s'y coudre autour des anneaux orificiels, il l'imagine comme un gant qu'on puisse retourner. Il est des techniques du corps où le sujet tente d'éveiller en sa conscience une configuration de cette obscure intimité. Pour être loin de compte avec elles, le procès analytique, on le sait, scande le progrès libidinal d'accents portés sur le corps comme contenant et sur ses orifices.

En outre l'analyse contemporaine, plus spécialement, lie la maturation de ce progrès à quelque chose qu'elle désigne comme relation d'objet, et c'est ce dont nous soulignons la fonction guide, en la représentant par les fleurs *a* de notre modèle, soit par les objets même où s'appuie l'accommodation qui permet au sujet d'apercevoir l'image *i*(*a*).

Mais ce n'est pas sans qu'un tel modèle ne veille à nous préserver des préjugés où inclinent les conceptions de cette relation les plus courantes. Car, à prendre effet de parabole, il nous permettra de pointer le peu de naturel qui est impliqué dans la prise d'une encolure, imaginaire de surcroît, sur des éléments, les tiges, dont le faisceau, tout à fait indéterminé dans son lien, ne l'est pas moins dans sa diversité.

C'est qu'aussi bien la notion de l'objet partiel nous paraît ce que l'analyse a découvert ici de plus juste, mais au prix de postulats sur une idéale totalisation de cet objet, où se dissipe le bénéfice de cette trouvaille.

Ainsi ne nous paraît-il pas aller de soi que le morcellement des fonctions de relation, que nous avons articulé comme primordial du stade du miroir, soit le garant que la synthèse ira croissant dans l'évolution des tendances. La fable de Ménénius Agrippa nous a toujours paru témoigner, quel qu'ait pu être le succès de son baratin, que l'harmonie présumée organique, à ordonner les désirs, a toujours fait quelque tirage. Et nous ne croyons pas que Freud ait affranchi nos vues sur la sexualité et ses fins pour que l'analyse ajoute ses propres mômeries aux efforts

séculaires des moralistes pour ramener les désirs de l'homme aux normes de ses besoins.

Quoi qu'il en soit, l'antinomie des images *i*(*a*) et *i'*(*a*), de se situer pour le sujet dans l'imaginaire, se résout en un constant transitivisme. Ainsi se produit ce Moi-Idéal-Moi, dont les frontières, au sens où Federn les entend, sont à prendre comme supportant l'incertitude et permettant la rectification, comme perpétuant l'équivoque de circonscriptions différentes selon leur statut, voire comme admettant en leur complexe zones franches et fiefs enclavés.

Ce qui nous retient, c'est qu'une psychanalyse qui joue dans le symbolique, — ce qui n'est pas contestable si son procès est de conquête sur l'inconscient, d'avènement d'histoire et de reconstruction de signifiant, si l'on ne dénie pas simplement que son moyen soit de parole, — qu'une psychanalyse soit capable de remanier un Moi ainsi constitué dans son statut imaginaire.

Ici, si le phénomène d'évanouissement, nous dirons de *fading*, dont Lagache dote le Moi-sujet nous paraît en effet notable, ce n'est pas pour nous contenter avec lui d'y retrouver la direction d'une noèse abstraite, mais pour le connoter par l'effet de structure où nous tentons de constituer la place du sujet dans une élision de signifiant.

L'Idéal du Moi est une formation qui vient à cette place symbolique. Et c'est en quoi il tient aux coordonnées inconscientes du Moi. Ce que pour dire, Freud a écrit sa seconde topique, et l'ayant dit, comme il est à le lire parfaitement clair, il ne l'est pas moins qu'il ne le faisait pas pour frayer le retour du moi autonome.

Car la question qu'il ouvre dans *Psychologie des masses et analyse du Moi*, c'est celle du comment un objet réduit à sa réalité la plus stupide, mais mis par un certain nombre de sujets en une fonction de dénominateur commun, qui confirme ce que nous dirons de sa fonction d'insigne, est capable de précipiter l'identification du Moi Idéal jusqu'à ce pouvoir débile de méchef qu'il se révèle être dans son fonds. Faut-il rappeler, pour faire entendre la portée de la question, la figure du Führer et les phénomènes collectifs qui ont donné à ce texte sa portée de voyance au cœur de la civilisation? — Oui sans doute, puisque, par un retour de comédie de ce que Freud voulut apporter de remède à son malaise,

c'est dans la communauté à laquelle il en léguait le soin, que la synthèse d'un Moi fort est émise comme mot d'ordre, au cœur d'une technique où le praticien se conçoit comme obtenant effet de ce qu'il incarne lui-même cet Idéal.

Quoi qu'il en soit, ces deux exemples ne sont pas faits pour reléguer la fonction de la parole, dans les déterminants que nous cherchons pour le ressort supérieur de la subjectivation.

On sait que ce ressort de la parole dans notre topologie, nous le désignons par l'Autre, connoté d'un grand A, et c'est ce lieu à quoi répond dans notre modèle l'espace réel à quoi se superposent les images virtuelles « derrière le miroir » A, (que notre convention y fasse accéder le sujet par déplacement libre, ou pour ce que le miroir est sans tain, donc transparent à son regard, comme y réglant sa position sur quelque I).

On aurait tort de croire que le grand Autre du discours puisse être absent d'aucune distance prise par le sujet dans sa relation à l'autre, qui s'y oppose comme le petit, d'être celui de la dyade imaginaire. Et la traduction personnaliste que Daniel Lagache veut fournir de la seconde topique de Freud, si elle nous semble de toute façon ne pas pouvoir être exhaustive, y est plus inégale de ce qu'il se contente de la distance entre deux termes réciproques, pour médium de l'intersubjectivité dont il prend son principe.

Car l'Autre où le discours se place, toujours latent à la triangulation qui consacre cette distance, ne l'est pas tant qu'il ne s'étale jusque dans la relation spéculaire en son plus pur moment : dans le geste par quoi l'enfant au miroir, se retournant vers celui qui le porte, en appelle du regard au témoin qui décante, de la vérifier, la reconnaissance de l'image, de l'assomption jubilante, où certes *elle était déjà*.

Mais ce déjà ne doit pas nous tromper sur la structure de la présence qui est ici évoquée en tiers : elle ne doit rien à l'anecdote du personnage qui l'incarne.

Il n'y subsiste que cet être dont l'avènement ne se saisit qu'à n'être plus. Tel le rencontre le temps le plus ambigu de la morphologie du verbe en français, celui que l'on désigne comme l'imparfait. *Il était là* contient la même duplicité où se suspend : *un instant plus tard, la bombe éclatait*, quand, faute du contexte, on n'en peut déduire si l'événement est arrivé ou non.

Cet être se pose pourtant avec l'antériorité de borne que lui assure le discours, en cette réserve d'attributs où nous disons que le sujet doit se faire place.

Si nos analystes d'aujourd'hui méconnaissent, avec cette dimension, l'expérience qu'ils tiennent de Freud, jusqu'à n'y trouver que prétexte à renouveler un génétisme qui ne peut être que toujours le même, puisque c'est une erreur, leur faute se dénonce de la seule résurgence dans leurs théories de vieux stigmates, telle la trop fameuse cénesthésie, où se signe le manque de ce point tiers dans ce qui n'est jamais enfin qu'un recours boiteux à la noèse. Mais rien sans doute ne saurait leur apprendre rien, quand ils n'accusent même pas le coup que leur idée du développement reçoit des faits dits de l'hospitalisme, où pourtant les soins du pouponnage ne sauraient révéler d'autre carence que de l'*anonymat* dans lequel ils se distribuent.

Mais cette place du sujet originelle, comment la retrouverait-il dans cette élision qui la constitue comme absence ? Comment reconnaîtrait-il ce vide, comme la Chose la plus proche, même à le creuser à nouveau au sein de l'Autre, d'y faire résonner *son* cri ? Plutôt se plaira-t-il à y retrouver les marques de réponse qui furent puissantes à faire de son cri appel. Ainsi restent cernées dans la réalité, du trait du signifiant ces marques où s'incrivent le tout-pouvoir de la réponse. Ce n'est pas en vain qu'on dit ces réalités insignes. Ce terme y est nominatif. C'est la constellation de ces insignes qui constitue pour le sujet l'Idéal du Moi.

Notre modèle montre que c'est à s'y repérer en I qu'il braquera le miroir A pour obtenir entre autre effet tel mirage du Moi Idéal.

C'est bien cette manœuvre de l'Autre qu'opère le névrosé pour renouveler sans cesse ces ébauches d'identification dans le transfert sauvage qui légitime notre emploi du terme de névroses de transfert.

Ce n'est pas là, nous dirons pourquoi, tout le ressort subjectif du névrosé. Mais nous pouvons tirer parti de notre modèle à l'interroger sur ce qu'il advient de cette manœuvre de l'Autre dans la psychanalyse elle-même.

Sans nous faire illusion sur la portée d'un exercice qui ne prend poids que d'une analogie grossière aux phénomènes qu'il permet

d'évoquer, nous proposons dans la figure 3 une idée de ce qui se passe du fait que l'Autre est alors l'analyste, pour ce que le sujet en fait le lieu de sa parole.

Puisque l'analyse tient en ce que gagne le sujet d'assumer comme de son chef son discours inconscient, le trajet s'en reportera sur le modèle dans une translation de $\not{S}$ aux signifiants de l'espace « derrière le miroir ». La fonction du modèle est alors d'imager comment le rapport au miroir, soit la relation imaginaire à l'autre et la capture du Moi Idéal, servent à entraîner le sujet dans le champ où il s'hypostasie dans l'Idéal du Moi.

Sans entrer dans un détail dont la ressource paraîtrait forcée, on peut dire qu'à s'effacer progressivement jusqu'à une position à 90° de son départ, l'Autre, comme miroir en A, peut amener le sujet de $\not{S}_1$ à venir occuper par une rotation presque double la position $\not{S}_2$ en I, d'où il n'accédait que virtuellement à l'illusion du vase renversé dans la figure 2; mais que dans ce parcours l'illusion doit défaillir avec la quête qu'elle guide : où se confirme que les effets de dépersonnalisation constatés dans l'analyse sous des aspects diversement discrets, doivent être considérés moins comme signes de limite, que comme signes de franchissement.

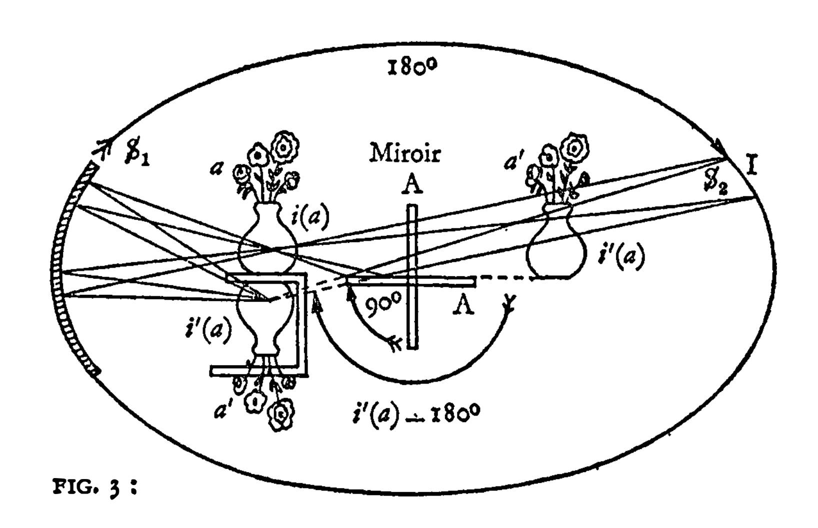



FIG. 3 :

Car le modèle démontre encore qu'une fois que l'œil $\$$ a atteint la position I d'où il perçoit directement l'illusion du vase renversé, il n'en verra pas moins se refaire dans le miroir A maintenant horizontal une image virtuelle *i'(a)* du même vase, renversant à nouveau, peut-on dire, l'image réelle et s'y opposant, comme à l'arbre son reflet dans une eau, morte ou vive, donne des racines de rêve.

Jeux de la rive avec l'onde, notons-le, dont s'est enchanté, de Tristan l'Hermite à Cyrano, le maniérisme pré-classique, non sans motivation inconsciente, puisque la poésie ne faisait là que devancer la révolution du sujet, qui se connote en philosophie d'y porter l'existence à la fonction d'attribut premier, non sans prendre ses effets d'une science, d'une politique et d'une société nouvelles.

Les complaisances de l'art qui l'accompagne ne s'expliquent-elles pas au prix donné à la même époque aux artifices de l'anamorphose? Du divorce existentiel où le corps s'évanouit dans la spatialité, ces artifices qui installent dans le support même de la perspective une image cachée, réévoquant la substance qui s'y est perdue. Ainsi pourrions-nous nous amuser dans notre modèle, s'il était réalisable, de ce que le pot réel en sa boîte, à la place duquel vient le reflet du miroir A, contienne les fleurs *a'* imaginaires, tandis que, pour être faite d'une image plus réelle, c'est l'illusion du pot renversé qui contient les fleurs *a* vraies.

Ce qu'il image ainsi est le même état que Michaël Balint décrit comme l'effusion narcissique où il signale à son gré la fin de l'analyse. Sa description en serait meilleure en effet, s'il y notait un entrecroisement analogue où la présence même, spéculaire, de l'individu à l'autre, quoiqu'elle recouvre sa réalité, découvre son illusion moïque au regard d'une conscience du corps comme transie, cependant que la puissance de l'objet *a*, qui au terme de toute la machination centre cette conscience, fait rentrer au rang des vanités son reflet dans les objets *a'* de la concurrence omnivalente.

Le patient, en l'état d'élation qui en résulte, croit, au dire de Michaël Balint, avoir échangé son moi contre celui de l'analyste. Souhaitons-lui qu'il n'en soit rien.

Car même si c'en est le terme, ce n'est pas là la fin de l'analyse, et même si l'on y voit la fin des moyens que l'analyse a employés, ce ne sont pas les moyens de sa fin.

C'est dire que notre modèle ressortit à un temps préliminaire de notre enseignement où il nous fallait déblayer l'imaginaire comme trop prisé dans la technique. Nous n'en sommes plus là.

Nous ramenons l'attention au désir, dont on oublie que bien plus authentiquement qu'aucune quête d'idéal, c'est lui qui règle la répétition signifiante du névrosé comme sa métonymie. Ce n'est pas dans cette remarque que nous dirons comment il lui faut soutenir ce désir comme insatisfait (et c'est l'hystérique), comme impossible (et c'est l'obsessionnel).

C'est que notre modèle ne laisse pas plus éclairée la position de l'objet *a*. Car d'imager un jeu d'images, il ne saurait décrire la fonction que cet objet reçoit du symbolique.

Celle même qui lui donne son usage d'arme à l'avant-poste phobique, contre la menace de la disparition du désir; de fétiche dans la structure perverse, comme condition absolue du désir.

*a*, l'objet du désir, au point de départ où le situe notre modèle, est, dès qu'il y fonctionne..., l'objet du désir. Ceci veut dire qu'objet partiel il n'est pas seulement partie, ou pièce détachée, du dispositif imaginant ici le corps, mais élément de la structure dès l'origine, et si l'on peut dire dans la donne de la partie qui se joue. En tant que sélectionné dans les appendices du corps comme indice du désir, il est déjà l'exposant d'une fonction, qui le sublime avant même qu'il l'exerce, celle de l'index levé vers une absence dont l'*est-ce* n'a rien à dire, sinon qu'elle est de là où ça parle.

C'est bien pourquoi réfléchi dans le miroir, il ne donne pas seulement *a'* l'étalon de l'échange, la monnaie par où le désir de l'autre entre dans le circuit des transitivismes du Moi Idéal. Il est restitué au champ de l'Autre en fonction d'exposant du désir dans l'Autre.

C'est ce qui lui permettra de prendre au terme vrai de l'analyse sa valeur élective, de figurer dans le fantasme ce devant quoi le sujet se voit s'abolir, en se réalisant comme désir.

Pour accéder à ce point au-delà de la réduction des idéaux de la personne, c'est comme objet *a* du désir, comme ce qu'il a été pour l'Autre dans son érection de vivant, comme le *wanted* ou l'*unwanted* de sa venue au monde, que le sujet est appelé à renaître pour savoir s'il veut ce qu'il désire... Telle est la sorte de vérité qu'avec l'invention de l'analyse, Freud amenait au jour.

C'est là un champ où le sujet, de sa personne, a surtout à payer pour la rançon de son désir. Et c'est en quoi la psychanalyse commande une révision de l'éthique.

Il est visible au contraire que, pour fuir cette tâche, on y est prêt à tous les abandons, même à traiter, comme nous le voyons maintenant en obédience freudienne, les problèmes de l'assomption du sexe en terme de rôle!

La fonction $\Phi$ du signifiant perdu, à quoi le sujet sacrifie son phallus, la forme $\Phi(a)$ du désir mâle, $\not{A}(\varphi)$ du désir de la femme, nous mènent à cette fin de l'analyse dont Freud nous a légué dans la castration l'aporie. Que Daniel Lagache en laisse l'effet hors de son champ, suffit à nous montrer les limites de ce qui, du sujet de l'inconscient, peut se comprendre en termes personnalistes [1].

### *IV. Pour une éthique.*

J'ai réservé, pour conclure, la structure du Surmoi. C'est qu'on ne peut en parler qu'à prendre de plus haut la découverte freudienne, à savoir du point de vue de l'existence; et d'y reconnaître jusqu'où l'avènement du sujet qui parle, relègue le sujet de la connaissance, celui dont la notion de l'intellect agent suffit à rappeler que ce n'est pas d'hier qu'il est mis en question dans sa dignité de personne. Ce n'est pas moi, je le remarque, qui suis ici responsable de ramener quiconque au carrefour de la raison pratique.

Si la proposition de Kant s'y confirme qu'il n'est que deux instances où le sujet puisse voir figurée l'hétéronomie de son être, pour peu qu'il les contemple « avec étonnement et respect », et ce sont « la route étoilée au-dessus de lui, et la loi morale au dedans », les conditions pourtant ont changé d'où cette contemplation est possible.

Les espaces infinis ont pâli derrière les petites lettres, plus sûres à supporter l'équation de l'univers, et la seule voix au chapitre que nous puissions y admettre hors nos savants, est celle d'autres habitants qui pourraient nous en adresser des signes d'intelligence,

1. Cf. p. 830, *Position de l'inconscient*, plus loin.

— en quoi le silence de ces espaces n'a plus rien d'effrayant.

Aussi bien avons-nous commencé d'y vider nos poubelles, entendons à en faire cette fosse à déchets qui est le stigmate de « l'hominisation » sur la planète, depuis la préhistoire, ô paléontologue Teilhard, l'aviez-vous oublié ?

Il en est de même pour la loi morale, et pour la même raison qui nous fait cheminer de langage à parole. Et découvrir que le Surmoi en son intime impératif est bien « la voix de la conscience » en effet, c'est-à-dire une voix d'abord, et bien vocale, et sans plus d'autorité que d'être la grosse voix : la voix dont un texte au moins de la Bible nous dit qu'elle se fit entendre au peuple parqué autour du Sinaï, non sans que cet artifice y suggère qu'en son énonciation elle lui renvoyait sa propre rumeur, les Tables de la Loi n'en restant pas moins nécessaires à connaître son énoncé.

Or sur ces tables, rien n'est écrit pour qui sait lire hormis les lois de la Parole elle-même. C'est dire qu'avec la *per-sona* commence bien la personne, mais où la personnalité ? Une éthique s'annonce, convertie au silence, par l'avenue non de l'effroi, mais du désir : et la question est de savoir comment la voie de bavardage de l'expérience analytique y conduit.

Nous nous tairons ici sur sa direction pratique.

Mais théoriquement est-ce bien le dégagement du Moi qu'on peut lui donner pour but ? Et qu'en attendre, si ses possibilités, pour nous servir du terme de Daniel Lagache, n'offrent en vérité au sujet que l'issue trop indéterminée qui l'écarte d'une voie trop ardue, celle dont on peut penser que le secret politique des moralistes a toujours été d'inciter le sujet à dégager en effet quelque chose : son épingle au jeu du désir? L'humanisme à ce jeu n'est plus qu'une profession dilettante.

*Noscit*, il sait, porte-t-il la figure d'une élision d'*ignoscit*, dont l'étymologie montre qu'il n'a qu'un faux préfixe, en outre ne voulant pas dire un non-savoir, mais cet oubli qui consomme le pardon?

*Nescit* alors, à n'y modifier qu'une lettre, nous laisserait-il à soupçonner qu'il ne contient de négation que feinte après coup *(nachträglich)* ? Qu'importe, puisque pareille à celles dont la constance a fait sourire dans les objets métaphysiques, cette négation n'est qu'un masque : des premières personnes.

# *La signification du phallus*
# *Die Bedeutung des Phallus*

Nous donnons ici sans modification de texte la conférence que nous avons prononcée en allemand le 9 mai 1958 à l'Institut Max-Planck de Munich où le professeur Paul Matussek nous avait invité à parler.

On y mesurera, à condition d'avoir quelques repères sur les modes mentaux régissant des milieux pas autrement inavertis à l'époque, la façon dont les termes que nous étions le premier à avoir extraits de Freud, « l'autre scène » pour en prendre un ici cité, pouvaient y résonner.

Si l'après-coup *(Nachtrag)*, pour reprendre un autre de ces termes du domaine du bel esprit où ils courent maintenant, rend cet effort impraticable, qu'on l'apprenne : ils y étaient inouïs.

On sait que le complexe de castration inconscient a une fonction de nœud :

1° dans la structuration dynamique des symptômes au sens analytique du terme, nous voulons dire de ce qui est analysable dans les névroses, les perversions et les psychoses;

2° dans une régulation du développement qui donne sa *ratio* à ce premier rôle : à savoir l'installation dans le sujet d'une position inconsciente sans laquelle il ne saurait s'identifier au type idéal de son sexe, ni même répondre sans de graves aléas aux besoins de son partenaire dans la relation sexuelle, voire accueillir avec justesse ceux de l'enfant qui s'y procrée.

Il y a là une antinomie interne à l'assomption par l'homme *(Mensch)* de son sexe : pourquoi doit-il n'en assumer les attributs qu'à travers une menace, voire sous l'aspect d'une privation? On sait que Freud, dans *Le malaise de la civilisation*, a été jusqu'à suggérer un dérangement non pas contingent, mais essentiel de la sexualité humaine et qu'un de ses dernier articles porte sur l'irréductibilité à toute analyse finie *(endliche)*, des séquelles qui résultent du complexe de castration dans l'inconscient masculin, du *penisneid* dans l'inconscient de la femme.

Cette aporie n'est pas la seule, mais elle est la première que l'expérience freudienne et la métapsychologie qui en résulte, aient introduite dans notre expérience de l'homme. Elle est insoluble à toute réduction à des données biologiques : la seule nécessité du mythe sous-jacent à la structuration du complexe d'Œdipe, le démontre assez.

Ce n'est qu'un artifice d'invoquer à cette occasion un acquis amnésique héréditaire, non pas seulement parce que celui-ci est en lui-même discutable, mais parce qu'il laisse le problème intact : quel est le lien du meurtre du père au pacte de la loi primordiale, s'il y est inclus que la castration soit la punition de l'inceste?

C'est seulement sur la base des faits cliniques que la discussion peut être féconde. Ceux-ci démontrent une relation du sujet au phallus qui s'établit sans égard à la différence anatomique des sexes et qui est de ce fait d'une interprétation spécialement épineuse chez la femme et par rapport à la femme, nommément sur les quatre chapitres suivants :

1° de ce pourquoi la petite fille se considère elle-même, fût-ce pour un moment, comme castrée, en tant que ce terme veut dire : privée de phallus, et par l'opération de quelqu'un, lequel est d'abord sa mère, point important, et ensuite son père, mais d'une façon telle qu'on doive y reconnaître un transfert au sens analytique du terme;

2° de ce pourquoi plus primordialement, dans les deux sexes, la mère est considérée comme pourvue du phallus, comme mère phallique;

3° de ce pourquoi corrélativement la signification de la castration ne prend de fait (cliniquement manifeste) sa portée efficiente quant à la formation des symptômes, qu'à partir de sa découverte comme castration de la mère;

4° ces trois problèmes culminant dans la question de la raison, dans le développement, de la phase phallique. On sait que Freud spécifie sous ce terme la première maturation génitale : en tant d'une part qu'elle se caractériserait par la dominance imaginaire de l'attribut phallique, et par la jouissance masturbatoire, — que d'autre part il localise cette jouissance chez la femme au clitoris, promu par là à la fonction du phallus, et qu'il semble exclure ainsi dans les deux sexes jusqu'au terme de cette phase, c'est-à-dire jusqu'au déclin

de l'Œdipe, tout repérage instinctuel du vagin comme lieu de la pénétration génitale.

Cette ignorance est très suspecte de méconnaissance au sens technique du terme, et d'autant plus qu'elle est parfois controuvée. Ne s'accorderait-elle qu'à la fable où Longus nous montre l'initiation de Daphnis et Chloë subordonnée aux éclaircissements d'une vieille femme?

C'est ainsi que certains auteurs ont été amenés à considérer la phase phallique comme l'effet d'un refoulement, et la fonction qu'y prend l'objet phallique comme un symptôme. La difficulté commence quand il s'agit de savoir *quel* symptôme : phobie, dit l'un, perversion, dit l'autre, et parfois le même. Il apparaît à ce dernier cas que rien ne va plus : non pas qu'il ne se présente d'intéressantes transmutations de l'objet d'une phobie en fétiche, mais précisément si elles sont intéressantes, c'est pour la différence de leur place dans la structure. Demander aux auteurs de formuler cette différence dans les perspectives présentement en faveur sous le titre de la relation d'objet, serait prétention vaine. Ceci en la matière, faute d'autre référence que la notion approximative d'objet partiel, jamais critiquée depuis que Karl Abraham l'introduisit, bien malheureusement pour les aises qu'elle offre à notre époque.

Il reste que la discussion maintenant délaissée sur la phase phallique, à en relire les textes subsistants des années 1928-32, nous rafraîchit par l'exemple d'une passion doctrinale, à laquelle la dégradation de la psychanalyse, consécutive à sa transplantation américaine, ajoute une valeur de nostalgie.

A seulement en résumer le débat, on ne pourrait qu'altérer la diversité authentique des positions prises par une Hélène Deutsch, une Karen Horney, un Ernest Jones, pour nous limiter aux plus éminents.

La succession des trois articles que ce dernier a consacrés au sujet, est spécialement suggestive : ne serait-ce que de la visée première sur laquelle il bâtit et que signale le terme par lui forgé d'*aphanisis*. Car posant très justement le problème du rapport de la castration au désir, il y rend patente son incapacité à reconnaître ce que pourtant il serre de si près que le terme qui nous en donnera tout à l'heure la clef, semble y surgir de son défaut lui-même.

On s'y amusera surtout de sa réussite à articuler sous le chef de la

lettre même de Freud une position qui lui est strictement opposée : vrai modèle en un genre difficile.

Le poisson ne se laisse pas noyer pour autant, semblant narguer en Jones sa plaidoirie pour rétablir l'égalité des droits naturels (ne l'emporte-t-elle pas au point de la clore du : Dieu les créa homme et femme, de la Bible ?) De fait qu'a-t-il gagné à normaliser la fonction du phallus comme objet partiel, s'il lui faut invoquer sa présence dans le corps de la mère comme objet interne, lequel terme est fonction des fantasmes révélés par Mélanie Klein, et s'il ne peut d'autant se séparer de la doctrine de cette dernière, rapportant ces fantasmes à la récurrence jusqu'aux limites de la prime enfance, de la formation œdipienne.

On ne se trompera pas à reprendre la question en se demandant ce qui pouvait imposer à Freud le paradoxe évident de sa position. Car on sera contraint d'admettre qu'il était mieux qu'aucun guidé dans sa reconnaissance de l'ordre des phénomènes inconscients dont il était l'inventeur, et que, faute d'une articulation suffisante de la nature de ces phénomènes, ses suiveurs étaient voués à s'y fourvoyer plus ou moins.

C'est à partir de ce pari — que nous mettons au principe d'un commentaire de l'œuvre de Freud que nous poursuivons depuis sept ans — que nous avons été amené à certains résultats : au premier chef, à promouvoir comme nécessaire à toute articulation du phénomène analytique la notion du signifiant, en tant qu'elle s'oppose à celle du signifié dans l'analyse linguistique moderne. De celle-ci, née depuis Freud, Freud ne pouvait faire état, mais nous prétendons que la découverte de Freud prend son relief justement d'avoir dû anticiper ses formules, en partant d'un domaine où l'on ne pouvait s'attendre à reconnaître son règne. Inversement c'est la découverte de Freud qui donne à l'opposition du signifiant et du signifié la portée effective où il convient de l'entendre : à savoir que le signifiant a fonction active dans la détermination des effets où le signifiable apparaît comme subissant sa marque, en devenant par cette passion le signifié.

Cette passion du signifiant dès lors devient une dimension nouvelle de la condition humaine en tant que ce n'est pas seulement l'homme qui parle, mais que dans l'homme et par l'homme ça parle, que sa nature devient tissée par des effets où se retrouvent

la structure du langage dont il devient la matière, et que par là résonne en lui, au-delà de tout ce qu'a pu concevoir la psychologie des idées, la relation de la parole.

C'est ainsi qu'on peut dire que les conséquences de la découverte de l'inconscient n'ont même pas encore été entrevues dans la théorie, si déjà son ébranlement s'est fait sentir dans la praxis plus loin qu'on ne le mesure encore, même à se traduire en effets de reculs.

Précisons que cette promotion de la relation de l'homme au signifiant comme telle n'a rien à faire avec une position « culturaliste » au sens ordinaire du terme, celle sur laquelle Karen Horney par exemple se trouvait anticiper dans la querelle du phallus par sa position qualifiée par Freud de féministe. Ce n'est pas du rapport de l'homme au langage en tant que phénomène social qu'il s'agit, n'étant même pas question de quelque chose qui ressemble à cette psychogenèse idéologique qu'on connaît, et qui n'est pas dépassée par le recours péremptoire à la notion toute métaphysique, sous sa pétition de principe d'appel au concret, que véhicule dérisoirement le nom d'affect.

Il s'agit de retrouver dans les lois qui régissent cette autre scène (*eine andere Schauplatz*) que Freud à propos des rêves désigne comme étant celle de l'inconscient, les effets qui se découvrent au niveau de la chaîne d'éléments matériellement instables qui constitue le langage : effets déterminés par le double jeu de la combinaison et de la substitution dans le signifiant, selon les deux versants générateurs du signifié que constituent la métonymie et la métaphore; effets déterminants pour l'institution du sujet. A cette épreuve une topologie, au sens mathématique du terme, apparaît, sans laquelle on s'aperçoit bientôt qu'il est impossible de seulement noter la structure d'un symptôme au sens analytique du terme.

Ça parle dans l'Autre, disons-nous, en désignant par l'Autre le lieu même qu'évoque le recours à la parole dans toute relation où il intervient. Si ça parle dans l'Autre, que le sujet l'entende ou non de son oreille, c'est que c'est là que le sujet, par une antériorité logique à tout éveil du signifié, trouve sa place signifiante. La découverte de ce qu'il articule à cette place, c'est-à-dire dans l'inconscient, nous permet de saisir au prix de quelle division (*Spaltung*) il s'est ainsi constitué.

La phallus ici s'éclaire de sa fonction. Le phallus dans la doctrine freudienne n'est pas un fantasme, s'il faut entendre par là un effet imaginaire. Il n'est pas non plus comme tel un objet (partiel, interne, bon, mauvais etc...) pour autant que ce terme tend à apprécier la réalité intéressée dans une relation. Il est encore bien moins l'organe, pénis ou clitoris, qu'il symbolise. Et ce n'est pas sans raison que Freud en a pris la référence au simulacre qu'il était pour les Anciens.

Car le phallus est un signifiant, un signifiant dont la fonction, dans l'économie intrasubjective de l'analyse, soulève peut-être le voile de celle qu'il tenait dans les mystères. Car c'est le signifiant destiné à désigner dans leur ensemble les effets de signifié, en tant que le signifiant les conditionne par sa présence de signifiant.

Examinons dès lors les effets de cette présence. Ils sont d'abord d'une déviation des besoins de l'homme du fait qu'il parle, en ce sens qu'aussi loin que ses besoins sont assujettis à la demande, ils lui reviennent aliénés. Ceci n'est pas l'effet de sa dépendance réelle (qu'on ne croie pas retrouver là cette conception parasite qu'est la notion de dépendance dans la théorie de la névrose), — mais bien de la mise en forme signifiante comme telle et de ce que c'est du lieu de l'Autre qu'est émis son message.

Ce qui ainsi se trouve aliéné dans les besoins constitue une *Urverdrängung* de ne pouvoir, par hypothèse, s'articuler dans la demande : mais qui apparaît dans un rejeton, qui est ce qui se présente chez l'homme comme le désir *(das Begehren)*. La phénoménologie qui se dégage de l'expérience analytique, est bien de nature à démontrer dans le désir le caractère paradoxal, déviant, erratique, excentré, voire scandaleux, par où il se distingue du besoin. C'est même là un fait trop affirmé pour ne pas s'être imposé de toujours aux moralistes dignes de ce nom. Le freudisme d'antan semblait devoir donner à ce fait son statut. Paradoxalement pourtant la psychanalyse se retrouve en tête de l'obscurantisme de toujours et plus endormant à dénier le fait dans un idéal de réduction théorique et pratique du désir au besoin.

C'est pourquoi il nous faut articuler ici ce statut en partant de la demande dont les caractéristiques propres sont éludées dans la notion de frustration (que Freud n'a jamais employée).

La demande en soi porte sur autre chose que sur les satisfactions

qu'elle appelle. Elle est demande d'une présence ou d'une absence. Ce que la relation primordiale à la mère manifeste, d'être grosse de cet Autre à situer *en deça* des besoins qu'il peut combler. Elle le constitue déjà comme ayant le « privilège » de satisfaire les besoins, c'est-à-dire le pouvoir de les priver de cela seul par quoi ils sont satisfaits. Ce privilège de l'Autre dessine ainsi la forme radicale du don de ce qu'il n'a pas, soit ce qu'on appelle son amour.

C'est par là que la demande annule *(aufhebt)* la particularité de tout ce qui peut être accordé en le transmuant en preuve d'amour, et les satisfactions même qu'elle obtient pour le besoin se ravalent *(sich erniedrigt)* à n'être plus que l'écrasement de la demande d'amour (tout ceci parfaitement sensible dans la psychologie des premiers soins, à quoi nos analystes-nurses se sont attachés).

Il y a donc une nécessité à ce que la particularité ainsi abolie reparaisse *au-delà* de la demande. Elle y reparaît en effet, mais conservant la structure que recèle l'inconditionné de la demande d'amour. Par un renversement qui n'est pas simple négation de la négation, la puissance de la pure perte surgit du résidu d'une oblitération. A l'inconditionné de la demande, le désir substitue la condition « absolue » : cette condition dénoue en effet ce que la preuve d'amour a de rebelle à la satisfaction d'un besoin. C'est ainsi que le désir n'est ni l'appétit de la satisfaction, ni la demande d'amour, mais la différence qui résulte de la soustraction du premier à la seconde, le phénomène même de leur refente *(Spaltung)*.

On conçoit comment la relation sexuelle occupe ce champ clos du désir, et va y jouer son sort. C'est qu'il est le champ fait pour que s'y produise l'énigme que cette relation provoque dans le sujet à la lui « signifier » doublement : retour de la demande qu'elle suscite, en demande sur le sujet du besoin; ambiguïté présentifiée sur l'Autre en cause dans la preuve d'amour demandée. La béance de cette énigme avère ce qui la détermine, dans la formule la plus simple à la rendre patente, à savoir : que le sujet comme l'Autre, pour chacun des partenaires de la relation, ne peuvent se suffire d'être sujets du besoin, ni objets de l'amour, mais qu'ils doivent tenir lieu de cause du désir.

Cette vérité est au cœur, dans la vie sexuelle, de toutes malfaçons

qui soient du champ de la psychanalyse. Elle y fait aussi la condition du bonheur du sujet : et camoufler sa béance en s'en remettant à la vertu du « génital » pour la résoudre par la maturation de la tendresse (c'est-à-dire du seul recours à l'Autre comme réalité), toute pieuse qu'en soit l'intention, n'en est pas moins une escroquerie. Il faut bien dire ici que les analystes français, avec l'hypocrite notion d'oblativité génitale, ont ouvert la mise au pas moralisante, qui au son d'orphéons salutistes se poursuit désormais partout.

De toute façon, l'homme ne peut viser à être entier (à la « personnalité totale », autre prémisse où se dévie la psychothérapie moderne), dès lors que le jeu de déplacement et de condensation où il est voué dans l'exercice de ses fonctions, marque sa relation de sujet au signi ant.

Le phallus est le signifiant privilégié de cette marque où la part du logos se conjoint à l'avènement du désir.

On peut dire que ce signi ant est choisi comme le plus saillant de ce qu'on peut attraper dans le réel de la copulation sexuelle, comme aussi le plus symbolique au sens littéral (typographique) de ce terme, puisqu'il y équivaut à la copule (logique). On peut dire aussi qu'il est par sa turgidité l'image du flux vital en tant qu'il passe dans la génération.

Tous ces propos ne font encore que voiler le fait qu'il ne peut jouer son rôle que voilé, c'est-à-dire comme signe lui-même de la latence dont est frappé tout signi able, dès lors qu'il est élevé *(aufgehoben)* à la fonction de signi ant.

Le phallus est le signifiant de cette *Aufhebung* elle-même qu'il inaugure (initie) par sa disparition. C'est pourquoi le démon de l'Αἰδῶς *(Scham)* [1] surgit dans le moment même où dans le mystère antique, le phallus est dévoilé (cf. la peinture célèbre de la Villa de Pompéi).

Il devient alors la barre qui par la main de ce démon frappe le signifié, le marquant comme la progéniture bâtarde de sa concaténation signifiante.

C'est ainsi que se produit une condition de complémentarité dans l'instauration du sujet par le signifiant : laquelle explique sa *Spaltung* et le mouvement d'intervention où elle s'achève.

1. Le démon de la Pudeur.

A savoir :

1. que le sujet ne désigne son être qu'à barrer tout ce qu'il signifie, comme il apparaît en ce qu'il veut être aimé pour lui-même, mirage qui ne se réduit pas à être dénoncé comme grammatical (puisqu'il abolit le discours);

2. que ce qui est vivant de cet être dans l'*urverdrängt* trouve son signifiant à recevoir la marque de la *Verdrängung* du phallus (par quoi l'inconscient est langage).

Le phallus comme signifiant donne la raison du désir (dans l'acception où le terme est employé comme « moyenne et extrême raison » de la division harmonique).

Aussi bien est-ce comme un algorithme que je vais maintenant l'employer, ne pouvant sans gonfler indéfiniment mon exposé, faire autrement que de me fier à l'écho de l'expérience qui nous unit, pour vous faire saisir cet emploi.

Que le phallus soit un signifiant, impose que ce soit à la place de l'Autre que le sujet y ait accès. Mais ce signifiant n'y étant que voilé et comme raison du désir de l'Autre, c'est ce désir de l'Autre comme tel qu'il est imposé au sujet de reconnaître, c'est-à-dire l'autre en tant qu'il est lui-même sujet divisé de la *Spaltung* signifiante.

Les émergences qui apparaissent dans la genèse psychologique, confirment cette fonction signifiante du phallus.

Ainsi d'abord se formule plus correctement le fait kleinien que l'enfant appréhende dès l'origine que la mère « contient » le phallus.

Mais c'est dans la dialectique de la demande d'amour et de l'épreuve du désir que le développement s'ordonne.

La demande d'amour ne peut que pâtir d'un désir dont le signifiant lui est étranger. Si le désir de la mère *est* le phallus, l'enfant veut être le phallus pour le satisfaire. Ainsi la division immanente au désir se fait déjà sentir d'être éprouvée dans le désir de l'Autre, en ce qu'elle s'oppose déjà à ce que le sujet se satisfasse de présenter à l'Autre ce qu'il peut *avoir* de réel qui réponde à ce phallus, car ce qu'il a ne vaut pas mieux que ce qu'il n'a pas, pour sa demande d'amour qui voudrait qu'il le soit.

Cette épreuve du désir de l'Autre, la clinique nous montre qu'elle n'est pas décisive en tant que le sujet y apprend si lui-même a ou non un phallus réel, mais en tant qu'il apprend que la mère ne l'a pas. Tel est le moment de l'expérience sans lequel nulle consé-

quence symptomatique (phobie) ou structurale (*Penisneid*) qui se réfère au complexe de castration ne prend effet. Ici se signe la conjonction du désir en tant que le signifiant phallique en est la marque, avec la menace ou nostalgie du manque à avoir.

Bien sûr, c'est de la loi introduite par le père dans cette séquence que dépend son avenir.

Mais on peut, à s'en tenir à la fonction du phallus, pointer les structures auxquelles seront soumis les rapports entre les sexes.

Disons que ces rapports tourneront autour d'un être et d'un avoir qui, de se rapporter à un signifiant, le phallus, ont l'effet contrarié de donner d'une part réalité au sujet dans ce signifiant, d'autre part d'irréaliser les relations à signifier.

Ceci par l'intervention d'un paraître qui se substitue à l'avoir, pour le protéger d'un côté, pour en masquer le manque dans l'autre, et qui a pour effet de projeter entièrement les manifestations idéales ou typiques du comportement de chacun des sexes, jusqu'à la limite de l'acte de la copulation, dans la comédie.

Ces idéaux prennent vigueur de la demande qu'ils sont en pouvoir de satisfaire, qui est toujours demande d'amour, avec son complément de la réduction du désir à la demande.

Si paradoxale que puisse sembler cette formulation, nous disons que c'est pour être le phallus, c'est-à-dire le signifiant du désir de l'Autre, que la femme va rejeter une part essentielle de la féminité, nommément tous ses attributs dans la mascarade. C'est pour ce qu'elle n'est pas qu'elle entend être désirée en même temps qu'aimée. Mais son désir à elle, elle en trouve le signifiant dans le corps de celui à qui s'adresse sa demande d'amour. Sans doute ne faut-il pas oublier que de cette fonction signifiante, l'organe qui en est revêtu, prend valeur de fétiche. Mais le résultat pour la femme reste que convergent sur le même objet une expérience d'amour qui comme telle (cf. plus haut) la prive idéalement de ce qu'il donne, et un désir qui y trouve son signifiant. C'est pourquoi on peut observer que le défaut de la satisfaction propre au besoin sexuel, autrement dit la frigidité, est chez elle relativement bien tolérée, tandis que la *Verdrängung* inhérente au désir est moindre que chez l'homme.

Chez l'homme par contre, la dialectique de la demande et du désir engendre les effets dont il faut admirer une fois de plus avec

quelle sûreté Freud les a situés aux joints mêmes dont ils relevaient sous la rubrique d'un ravalement *(Erniedrigung)* spécifique de la vie amoureuse.

Si l'homme trouve en effet à satisfaire sa demande d'amour dans la relation à la femme pour autant que le signifiant du phallus la constitue bien comme donnant dans l'amour ce qu'elle n'a pas, — inversement son propre désir du phallus fera surgir son signifiant dans sa divergence rémanente vers « une autre femme » qui peut signifier ce phallus à divers titres, soit comme vierge, soit comme prostituée. Il en résulte une tendance centrifuge de la pulsion génitale dans la vie amoureuse, qui rend chez lui l'impuissance beaucoup plus mal supportée, en même temps que la *Verdrängung* inhérente au désir est plus importante.

Il ne faut pas croire pour autant que la sorte d'infidélité qui apparaîtrait là constitutive de la fonction masculine, lui soit propre. Car si l'on y regarde de près le même dédoublement se retrouve chez la femme, à ceci près que l'Autre de l'Amour comme tel, c'est-à-dire en tant qu'il est privé de ce qu'il donne, s'aperçoit mal dans le recul où il se substitue à l'être du même homme dont elle chérit les attributs.

On pourrait ici ajouter que l'homosexualité masculine conformément à la marque phallique qui constitue le désir, se constitue sur son versant, — que l'homosexualité féminine par contre, comme l'observation le montre, s'oriente sur une déception qui renforce le versant de la demande d'amour. Ces remarques mériteraient d'être nuancées d'un retour sur la fonction du masque pour autant qu'elle domine les identifications où se résolvent les refus de la demande.

Le fait que la féminité trouve son refuge dans ce masque par le fait de la *Verdrängung* inhérente à la marque phallique du désir, a la curieuse conséquence de faire que chez l'être humain la parade virile elle-même paraisse féminine.

Corrélativement s'entrevoit la raison de ce trait jamais élucidé où une fois de plus se mesure la profondeur de l'intuition de Freud : à savoir pourquoi il avance qu'il n'y a qu'une *libido*, son texte montrant qu'il la conçoit comme de nature masculine. La fonction du signifiant phallique débouche ici sur sa relation la plus profonde : celle par où les Anciens y incarnaient le Νοῦς et le Λογός.

# *A la mémoire d'Ernest Jones :*
# *Sur sa théorie du symbolisme*

*And bring him out that is but woman's son*
*Can trace me in the tedious ways of art,*
*And hold me pace in deep experiments.*
(Henry IV, 1re partie-III-I,45-47.)

Loin de la pompe funéraire où notre collègue disparu a été honoré selon son rang, nous lui vouerons ici le mémorial de notre solidarité dans le travail analytique.

Si c'est l'hommage qui convient à la position de notre groupe, nous n'éliderons pas l'émotion qui se lève en nous du souvenir de relations plus personnelles.

Pour les ponctuer en trois moments, dont la contingence reflète un homme très divers en sa vivacité : l'impériosité sans ménagement pour le nouveau que nous étions à Marienbad, soit au dernier de nos conciles avant que le vide ne vînt frapper l'aire viennoise, rapport épidermique dont la pique s'avoue encore après la guerre en l'un de nos écrits ; — la familiarité, d'une visite au Plat à Elsted, où parmi les lettres de Freud étalées sur une immense table pour le premier volume de la biographie en cours de composition, nous le vîmes frémissant de nous faire partager les séductions de son labeur, jusqu'à ce que l'heure du rendez-vous d'une patiente conservée dans la retraite y mît une fin dont la hâte, dans sa note de compulsion, nous fit l'effet de voir la marque d'un collier indélébile ; — la grandeur enfin de cette lettre de juillet 1957, où l'excuse de nous faire défaut à notre maison de campagne, n'arguait d'une souffrance stoïquement explorée, qu'à l'accepter pour le signal d'une compétition altière, avec la mort talonnant l'œuvre à achever.

L'organe qu'est l'*International Journal of Psycho-analysis* et qui doit tout à Ernest Jones, de sa durée à sa tenue, ne laisse pas dans

son numéro de sept.-oct. 58, de faire surgir entre certaines de ses lignes cette ombre dont un pouvoir longtemps exercé paraît toujours s'assombrir quand la nuit l'a rejoint : encre soudaine à accuser ce que par son édifice il oblitéra de lumière.

Cet édifice nous sollicite. Car, pour métaphorique qu'il soit, il est bien fait pour nous rappeler ce qui distingue l'architecture du bâtiment : soit une puissance logique qui ordonne l'architecture au-delà de ce que le bâtiment supporte de possible utilisation. Aussi bien nul bâtiment, sauf à se réduire à la baraque, ne peut-il se passer de cet ordre qui l'apparente au discours. Cette logique ne s'harmonise à l'efficacité qu'à la dominer, et leur discord n'est pas, dans l'art de la construction, un fait seulement éventuel.

On mesure d'ici combien ce discord est plus essentiel dans l'art de la psychanalyse, dont une expérience de vérité détermine le champ : de mémoire et de signification, tandis que les phénomènes qui s'y découvrent comme les plus signifiants, restent des pierres de scandale au regard des fins d'utilité, dont s'autorise tout pouvoir.

C'est pourquoi nulle considération de pouvoir, fût-elle la plus légitime à concerner le bâtiment professionnel [1], ne saurait intervenir dans le discours de l'analyste sans affecter le propos même de sa pratique en même temps que son médium.

Si Ernest Jones est celui qui a fait le plus pour assurer aux valeurs analytiques un certain cours officiel, voire un statut reconnu par les pouvoirs publics, ne peut-on se proposer d'interroger l'immense apologie qu'est son œuvre théorique pour en mesurer la dignité ?

Ceci ne peut s'opérer qu'au niveau d'un échantillon de son travail, et nous choisissons l'article publié en octobre 1916, dans le *British Journal of Psychology* (IX, 2, p. 181, 229 ) : sur la théorie du symbolisme, et reproduit depuis dans chacune des éditions,

1. La fin du pouvoir est articulée comme telle pour le facteur de dégradation qu'elle emporte dans le *training* analytique, en un article paru dans le numéro de nov.-déc. 58 de l'*I.J.P.* sous la signature de Thomas S. Szasz.

C'est bien la même fin dont nous avons, dans notre rapport au Congrès de Royaumont en juillet dernier, dénoncé les incidences sur la direction de la cure.

L'auteur cité en suit les effets dans l'organisation externe du *training*, notamment dans la sélection des candidats, sans aller au fond de son incompatibilité avec le traitement psychanalytique lui-même, soit avec la première étape du *training*.

fort différemment composées, on le sait, qui se sont suivies, de ses *Papers*.

Nul compromis dans ce travail n'apparaît. Sa prise sur le problème le soutient à sa hauteur, et si elle n'en résout pas la difficulté, la dégage.

La malice tombe à plat de ceux qui voudraient nous faire voir, comme brimé par le Maître, ce benjamin des fidèles que ne liaient pas seulement le talisman des sept anneaux, mais les implications d'un exécutif secret [1].

Qu'à lui, le seul *goy* dans ce cercle imbu de sa spécificité juive [2], fut réservée la palme d'élever au Maître le monument que l'on sait, sera sans doute rapproché du fait que ce monument confirme la limite que n'a pas voulu voir franchir sur son privé l'homme qui a ouvert un nouveau champ de l'aveu pour l'univers.

Il vaudrait mieux ne pas manquer la réflexion que mérite la résistance du discours de la biographie, à l'analyse du cas *princeps* que constitue non pas tant l'inventeur que l'invention de l'analyse elle-même.

Quoi qu'il en soit, la référence prise à Rank et à Sachs dans l'article que nous examinons, pour les critères qu'ils ont avancés du symbolisme analytique, est édifiante.

Ceux qu'ils mettent en tête, notamment le critère d'un sens constant et d'une indépendance des interventions [3] individuelles, engendrent des contradictions que Jones pointe dans les faits, et la révérence qu'il garde à ces autodidactes des profondeurs, n'empêche qu'on ne sente l'avantage qu'il prend d'un rationalisme assez assuré de sa méthode, pour aussi bien être exclusif en ses principes.

« Si l'on considère, commence Jones [4], le progrès de l'esprit humain dans sa genèse, on peut voir qu'il consiste, non pas, comme on le croit communément, dans la seule accumulation de ce qu'il acquiert, s'additionnant du dehors, mais dans les deux procès suivants : d'une part, de l'extension et du transfert de l'intérêt

1. L'extraordinaire histoire de ce Comité nous est ouverte au livre II du *Sigmund Freud* d'Ernest Jones, chap. VI, p. 172-188.

2. Cf. la lettre de Ferenczi du 6 août 1912, *op. cit.*, p. 173.

3. Nous forçons ici le sens de *Bedingungen*.

4. E. Jones, *Papers on psycho-analysis*, 5e éd., p. 87-88.

et de la compréhension, d'idées plus précoces, plus simples et plus primitives, etc., à d'autres plus difficiles et plus complexes qui, en un certain sens, sont la continuation des premières et les symbolisent, et d'autre part, par le démasquage constant de symbolismes préalables; en quoi se reconnaît que ceux-ci, s'ils ont d'abord été pensés comme littéralement vrais, s'avèrent n'être réellement que des aspects ou des représentations de la vérité, les seuls dont nos esprits, pour des raisons affectives ou intellectuelles, se trouvaient en ce temps capables. »

Tel est le ton sur lequel partent les choses et elles iront toujours en resserrant ce que ce départ ouvre d'ambiguïté.

Beaucoup, de nos jours, sans doute n'accorderont à ce qui va suivre qu'un intérêt historique, voire préhistorique. Craignons que ce dédain ne cache une impasse où l'on est engagé.

Ce dont il s'agit pour Jones est de pointer quant au symbolisme la divergence fondamentale de Jung [1], sur laquelle Freud s'est alerté dès 1911, a rompu en 1912 [1], et a publié la mise au point de son « histoire du mouvement analytique » en 1914.

L'une et l'autre manières d'utiliser le symbolisme dans l'interprétation sont décisives quant à la direction qu'elles donnent à l'analyse; et elles vont s'illustrer ici d'un exemple qu'on peut bien dire originel, mais non pas désuet, pour autant que le serpent n'est pas simplement la figure que l'art et la fable conservent d'une mythologie ou d'un folklore déshabités. L'antique ennemi n'est pas si loin de nos mirages, que revêtent encore les traits de la tentation, les tromperies de la promesse, mais aussi le prestige du cercle à franchir vers la sagesse dans ce reploiement, fermant la tête sur la queue, où il entend cerner le monde.

Tête captive sous le pied de la Vierge, qu'allons-nous voir de celle qui te répète à l'autre bout du corps de l'amphisbène? Une gnose montagnarde dont on aurait tort d'ignorer les hérédités locales, l'a rempoignée des recès lacustres où, au dire de Jung parlant à nous-même des secrets de son canton, elle est encore lovée.

Figuration de la *libido*, voilà comment un disciple de Jung inter-

1. Il s'agit des positions prises par Jung dans les deux parties des *Wandlungen und Symbole der Libido*, parues respectivement en 1911 et 1912.

prétera l'apparition du serpent dans un rêve, dans une vision ou un dessin, manifestant à son insu que si la séduction est éternelle, elle est aussi toujours la même. Car voici le sujet à portée de capture par un éros autistique qui, si rafraîchi qu'en soit l'appareil, a un air de Vieille Connaissance.

Autrement dit l'âme, aveugle lucide, lit sa propre nature dans les archétypes que le monde lui réverbère : comment ne reviendrait-elle pas à se croire l'âme du monde?

L'étrange est que dans leur hâte d'avoir cure de cette âme, les pasteurs calvinistes y aient été blousés [1].

Il faut bien dire qu'avoir tendu cette perche à la belle âme du refuge helvétique, c'est pour un disciple de Brücke, progéniture d'Helmholtz et de Du Bois-Reymond, un succès plutôt ironique.

Mais c'est aussi la preuve qu'il n'y a pas de compromis possible avec la psychologie, et que si l'on admet que l'âme connaisse, d'une connaissance d'âme, c'est-à-dire immédiate, sa propre structure, — fût-ce dans ce moment de chute dans le sommeil où Silberer nous prie de reconnaître dans une pelle à gâteau qui se glisse dans une pâte feuilletée le « symbolisme fonctionnel » des couches du psychisme —, plus rien ne peut séparer la pensée de la rêverie des « noces chymiques ».

Il n'est pas facile pourtant de saisir la coupure si hardiment tracée par Freud dans la théorie de l'élaboration du rêve, sauf à refuser purement et simplement l'ingénuité psychologique des phénomènes mis en valeur par le talent d'observation de Silberer, et c'est bien là la piètre issue à quoi se résout Freud dans la discussion qu'il en fait dans l'édition de 1914 de la *Traumdeutung* quand il en vient à proférer que les dits phénomènes ne sont le fait que de « têtes philosophiques [2], portées à la perception endopsychique, voire au délire d'observation », de métaphysiciens dans l'âme sans doute, ce serait le cas de le dire, — sur quoi Jones renchérit, en effet, en montant d'un ton la note d'aversion qu'il se permet d'y montrer.

Réjouissons-nous que par cette porte ne soient pas rentrées les

1. L'auteur de ces lignes tient que seule la Prostituée romaine peut sans dommage frayer avec ce qu'elle rejette.

2. Freud, *G. W.*, II-III, p. 510.

hiérarchies spirituelles avec les matériels, les pneumatiques, les psychiques, et *tutti quanti*, si l'on n'y voit la source de l'infatuation de ceux qui se croient « psychanalystes-nés ».

Ce n'est pas là pourtant argument qui soit ici utilisable, et Jones n'y songe pas.

Pour le serpent, il rectifie qu'il est symbole non pas de la *libido*, notion énergétique qui, comme idée, ne se dégage qu'à un haut degré d'abstraction, mais du phallus, en tant que celui-ci lui paraît caractéristique d'une « idée plus concrète », voire concrète au dernier terme.

Car c'est là la voie que choisit Ernest Jones pour parer au dangereux retour que le symbolisme semble offrir à un mysticisme, qui lui paraît, une fois démasqué, s'exclure de lui-même dans toute considération scientifique.

Le symbole se déplace d'une idée plus concrète (du moins est-ce là comment il s'en exprime), à quoi il a son application primaire, à un idée plus abstraite, où il se rapporte secondairement, ce qui veut dire que ce déplacement ne peut avoir lieu que dans un seul sens.

Arrêtons-nous là un instant :

Pour convenir que si l'hallucination du réveil fait à l'hystérique princeps de l'analyse [1], son bras engourdi sous le poids de sa tête sur son épaule, pressé qu'il fut sur le dossier d'où il se tendait, quand elle s'est assoupie, vers son père veillé dans ses affres mortelles, le prolonger, ce bras, par un serpent, et même par autant de serpents qu'elle a de doigts, c'est du phallus et de rien d'autre que ce serpent est le symbole. Mais à qui ce phallus appartient « concrètement », c'est là ce qui sera moins facile à déterminer dans ce registre de la psychanalyse d'aujourd'hui si joliment épinglé par Raymond Queneau comme la liquette ninque. Que ce phallus en effet soit reconnu pour une appartenance qui fasse l'envie du sujet, toute femme qu'elle est, n'arrange rien, si l'on songe qu'il ne surgit si importunément que d'être bel et bien là au présent, soit dans la susdite liquette, ou tout simplement dans le lit où il clabote avec le mourant.

1. Cf. le cas d'Anna O..., non reproduit dans les *G. W.*, comme appartenant à Breuer. On trouvera le passage évoqué à la p. 38 de la *Standard edition* des *Studies* (vol. II) ou à la p. 30 de l'édition originale des *Studien über Hysterie*.

C'est même là le problème où Ernest Jones, onze ans plus tard, donnera un morceau digne de l'anthologie pour la figure de patinage dialectique qu'il y démontre à développer le contrepied des positions prises par Freud sur la phase phallique par la seule voie d'affirmations réitérées de s'y accorder entièrement. Mais quoi que l'on doive penser de ce débat malheureusement abandonné, la question peut être posée à Ernest Jones : le phallus, s'il est bien l'objet de la phobie ou de la perversion, à quoi il rapporte tour à tour la phase phallique, est-il resté à l'état d'« idée concrète » ?

En tous les cas, lui faudra-t-il reconnaître que le phallus y prend une application « secondaire ». Car c'est bien là ce qu'il dit, quand il s'emploie à distinguer fort habilement les phases proto- et deutéro-phallique. Et le phallus de l'une à l'autre de ces phases comme idée concrète des symboles qui vont lui être substitués, ne peut être lié à lui-même que par une similitude aussi concrète que cette idée, car autrement cette idée concrète ne serait rien d'autre que l'abstraction classique de l'idée générale ou de l'objet générique, ce qui laisserait à nos symboles un champ de régression qui est celui que Jones entend réfuter. Bref nous anticipons, on le voit, sur la seule notion qui permette de concevoir le symbolisme du phallus, c'est la particularité de sa fonction comme signifiant [1].

A vrai dire il n'est pas sans pathétique de suivre la sorte de contournement de cette fonction, qu'impose à Jones sa déduction. Car il a reconnu d'emblée que le symbolisme analytique n'est concevable qu'à être rapporté au fait linguistique de la métaphore, lequel lui sert de main-courante d'un bout à l'autre de son développement.

S'il manque à y trouver sa voie, c'est très apparemment, en deux temps, où le défaut de son départ tient, à notre sens, dans cette très insidieuse inversion dans sa pensée, par quoi son besoin de sérieux pour l'analyse s'y prévaut, sans qu'il l'analyse, du sérieux du besoin.

1. Cette excursion n'est pas gratuite. Car après son « développement précoce de la sexualité féminine » de 1927, sa « phase phallique » de 1932, Jones conclura par la monumentale déclaration de 1935 devant la Société de Vienne, déclaration d'un complet ralliement au génétisme des fantasmes dont Mélanie Klein fait la cheville de sa doctrine, et où toute réflexion sur le symbolisme dans la psychanalyse reste enfermée, jusqu'à notre rapport de 1953.

Dont témoigne cette phrase de sa controverse avec Silberer [1] : « S'il y a quelque vérité que ce soit dans la psychanalyse, ou, tout uniment, dans une psychologie génétique, alors les complexes primordiaux qui se manifestent dans le symbolisme, *doivent être* [2] les sources permanentes de la vie mentale et proprement le contraire de pures figures de style. » Remarque qui vise une certaine contingence que Silberer note très justement tant dans l'application des symboles que dans les répétitions auxquelles ils donnent consistance [3], pour lui opposer la constance des besoins primordiaux dans le développement (besoins oraux par exemple, dont Jones suivra la promotion croissante).

C'est à rejoindre ces données originelles que sert cette remontée dans la métaphore, par quoi Jones entend comprendre le symbolisme.

C'est donc en quelque sorte à reculons et pour les besoins de sa polémique qu'il est entré dans la référence linguistique, mais elle tient de si près à son objet qu'elle suffit à rectifier sa visée.

Il y rencontre le mérite d'articuler son propre démenti à donner la liste de ces idées primaires dont il remarque avec justesse qu'elles sont en petit nombre et constantes, au contraire des symboles, toujours ouverts à l'adjonction de nouveaux symboles qui s'empilent sur ces idées. Ce sont, à son dire, « les idées du soi et des parents immédiatement consanguins et les phénomènes de la naissance, de l'amour et de la mort ». Toutes « idées » dont le plus concret est le réseau du signifiant où il faut que le sujet soit déjà pris pour qu'il puisse s'y constituer : comme soi, comme à sa place dans une parenté, comme existant, comme représentant d'un sexe, voire comme mort, car ces idées ne peuvent passer pour primaires qu'à abandonner tout parallélisme au développement des besoins.

Que ceci ne soit pas relevé, ne peut s'expliquer que par une fuite devant l'angoisse des origines, et ne doit rien à cette hâte dont

1. *Op. cit.*, p. 125.

2. *Must be*, c'est nous qui soulignons.

3. Jones va ici jusqu'à user de l'arme analytique en relevant comme un symptôme l'usage du terme : *ephemeral*, pourtant logiquement justifié dans le texte de Silberer.

nous avons montré la vertu conclusive quand elle est fondée en logique [1].

Cette rigueur logique, n'est-ce pas le moins qu'on puisse exiger de l'analyste qu'il la maintienne en cette angoisse, autrement dit qu'il n'épargne pas l'angoisse à ceux qu'il enseigne, même pour assurer sur eux son pouvoir ?

C'est là où Jones cherche sa voie, mais où le trahit son meilleur recours, car les rhétoriciens au cours des âges ont bronché sur la métaphore, lui ôtant la chance d'y rectifier son propre accès sur le symbole. Ce qui apparaît au fait qu'il pose la comparaison (*simile* en anglais) pour l'origine de la métaphore, prenant « Jean est aussi brave qu'un lion » pour le modèle logique de « Jean est un lion ».

On s'étonne que son sens si vif de l'expérience analytique ne l'avertisse pas de la plus grande densité significative de la seconde énonciation, c'est-à-dire que, la reconnaissant plus concrète, il ne lui rende pas sa primauté.

Faute de ce pas, il n'arrive pas à formuler ce que l'interprétation analytique rend pourtant presque évident, c'est que le rapport du réel au pensé n'est pas celui du signifié au signifiant, et que le primat que le réel a sur le pensé s'inverse du signifiant au signifié. Ce que recoupe ce qui se passe en vérité dans le langage où les effets de signifié sont créés par les permutations du signifiant.

Ainsi si Jones aperçoit que c'est en quelque sorte la mémoire d'une métaphore qui constitue le symbolisme analytique, le fait dit du déclin de la métaphore lui cache sa raison. Il ne voit pas que c'est le lion comme signifiant qui s'est abrasé jusques au yon, voire au yon-yon dont le grognement bonasse sert d'indicatif aux idéaux repus de la Metro-Goldwyn, — sa clameur, horrible encore aux égarés de la jungle, témoignant mieux des origines de son emploi à des fins de sens.

Jones croit au contraire que le signifié est devenu plus poreux, qu'il est passé à ce que les grammairiens appellent un sens figuré.

Ainsi manque-t-il cette fonction parfois si sensible dans le symbole et le symptôme analytique, d'être une sorte de régénération du signifiant.

Il se perd au contraire à répéter une fausse loi de déplacement

1. Cf. ci-dessus *Le temps logique et l'assertion de certitude anticipée*, p. 197.

du sémantème selon laquelle il irait toujours d'une signification particulière à une plus générale, d'une concrète à une abstraite, d'une matérielle à une plus subtile qu'on appelle figurée, voire morale. Comme si le premier exemple à pêcher dans les nouvelles du jour, ne montrait pas sa caducité, le mot lourd, puisque c'est celui-là qui s'offre à nous, étant attesté pour avoir signifié d'abord le lourdaud, voire l'étourdi [1] (au XIIIe siècle), donc avoir eu un sens moral avant de s'appliquer, pas beaucoup plus tôt que le XVIIIe siècle, nous apprennent Bloch et von Wartburg, à une propriété de la matière, — dont pour ne pas s'arrêter en si beau chemin, il faut remarquer qu'elle est trompeuse pour autant que, de s'opposer au léger, elle conduit à la topique aristotélicienne d'une gravité qualitative. Irons-nous pour sauver la théorie faire à l'usage commun des mots le crédit d'un pressentiment du peu de réalité d'une telle physique ?

Mais que dire justement de l'application qui nous a fourni ce mot, à savoir à la nouvelle unité de la réforme monétaire française : quelle perspective ouvrirons-nous de vertige ou de gravité, à quelle transe de l'épaisseur recourir, pour situer ce nouveau coup d'aile du propre au figuré? Ne serait-il pas plus simple d'accepter ici l'évidence matérielle, qu'il n'y a pas d'autre ressort de l'effet métaphorique, que la substitution d'un signifiant à un autre comme telle : à tout le moins serait-ce ne pas rester lourd (en franc-comtois, on dit lourdeau) à la faveur de cet exemple, où le franc dit lourd, pour aucun sens rassis, ne saurait l'être... que de ses conséquences : car celles-ci s'inscrivent ici en termes comptables, soit purement signifiants.

Il n'est néanmoins pas à négliger qu'un effet de signifié, qui se montre, ici comme ailleurs, extrapolé à la substitution du signifiant, soit à prévoir, et attendu en effet : par quoi tout Français se sentira plus lourd du portefeuille, à égalité de poids des coupures, si moins étourdi dans la manipulation de leur numéraire, à égalité de dépense. Et qui sait la pondération qu'en prendra son allure dans ses pérégrinations touristiques, mais aussi les effets imprévisibles qu'aura sur les eldorados de ses placements ou sur ses ustensiles de prestige, le glissement métaphorique de ses sympa-

1. Plus haut sans doute : le sale.

thies de la ferraille vers l'industrie lourde et les appareils pesants [1]. Question : si le comique est déprécié d'être dit lourd, pourquoi la Grâce divine n'en est-elle pas disqualifiée?

Cette erreur sur la fonction du langage vaut qu'on y insiste, car elle est primordiale dans les difficultés que Jones n'arrive pas à lever concernant le symbolisme.

Tout tourne, en effet, dans ce débat autour de la valeur de connaissance qu'il convient ou non de concéder au symbolisme. L'interférence du symbole dans des actions plus explicites et plus adaptées à la perception, prend la portée de nous informer sur une activité plus primitive dans l'être.

Ce que Silberer appelle le conditionnement négatif du symbolisme, à savoir la mise en veilleuse des fonctions discriminatives les plus poussées dans l'adaptation au réel, va prendre valeur positive de permettre cet accès. Mais on tomberait dans le péché de cercle, à en déduire que c'est une réalité plus profonde, même qualifiée de psychique, qui s'y manifeste.

Tout l'effort de Jones vise justement à dénier que la moindre valeur puisse être préservée à un symbolisme archaïque au regard d'une appréhension scientifique de la réalité. Mais comme il continue à référer le symbole aux idées, entendant par là les supports concrets qu'est supposé lui apporter le développement, il ne peut lui-même se déprendre de conserver jusqu'à la fin la notion d'un conditionnement négatif du symbolisme, ce qui l'empêche d'en saisir la fonction de structure.

Et pourtant combien de preuves ne nous donne-t-il pas de sa justesse d'orientation par le bonheur des rencontres qu'il fait sur sa route : ainsi, lorsqu'il s'arrête au report que fait l'enfant du « couac » qu'il isole comme signifiant du cri du canard non pas seulement sur le canard dont il est l'attribut naturel, mais sur une série d'objets comprenant les mouches, le vin, et même un sou, usant cette fois du signifiant en métaphore.

Pourquoi faut-il qu'il n'y voie qu'une nouvelle attribution fondée sur l'aperception d'une similitude volatile, même si l'autorité

1. On aimerait savoir quelles craintes sur ces effets de métaphore, ont fait écarter aux dernières décisions cette appellation d'abord annoncée de franc lourd, pour lui substituer le nouveau franc.

dont il se couvre en son emprunt et qui n'est rien de moins que Darwin, se contente de ce que le sou soit frappé au coin de l'aigle pour l'y faire rentrer ? Car si complaisante que soit la notion de l'analogie pour étendre la mouvance du volatile jusqu'à la dilution du fluide, peut-être la fonction de la métonymie en tant que supportée par la chaîne signifiante, recouvre-t-elle mieux ici la contiguïté de l'oiseau avec le liquide où il barbote.

Comment ne pas regretter ici que l'intérêt porté à l'enfant par l'analyse développementaliste ne s'arrête pas à ce moment, à l'orée même de l'usage de la parole, où l'enfant qui désigne par un oua-oua ce que dans certains cas, on s'est appliqué à ne lui appeler que du nom de chien, reporte ce oua-oua sur à peu près n'importe quoi, — puis à ce moment ultérieur où il déclare que le chat fait oua-oua et que le chien fait miaou, montrant par ses sanglots, si l'on entend redresser son jeu, qu'en tout cas ce jeu n'est pas gratuit ?

Jones, à retenir ces moments, toujours manifestes, ne tomberait pas dans l'erreur éminente par où il conclut que « ce n'est pas le canard comme un tout qui est par l'enfant dénommé « couac », mais seulement certains attributs abstraits, qui continuent alors à être appelés du même nom [1] ».

Il lui apparaîtrait alors que ce qu'il cherche, à savoir l'effet de la substitution signifiante, c'est précisément ce que l'enfant d'abord, *trouve*, le mot étant à prendre littéralement dans les langues romanes où trouver vient de : trope, car c'est par le jeu de la substitution signifiante que l'enfant arrache les choses à leur ingénuité en les soumettant à ses métaphores.

Par quoi, entre parenthèses, le mythe de l'ingénuité de l'enfant apparaît bien s'être refait, d'être encore là à réfuter.

Il faut définir la métaphore par l'implantation dans une chaîne signifiante d'un autre signifiant, par quoi celui qu'il supplante tombe au rang de signifié, et comme signifiant latent y perpétue l'intervalle où une autre chaîne signifiante peut y être entée. Dès lors on retrouve les dimensions mêmes où Jones s'efforce à mettre en place le symbolisme analytique.

Car elles gouvernent la structure que Freud donne aux symp-

1. Jones, *op. cit.*, p. 107.

tômes et au refoulement. Et hors d'elles il n'est pas possible de restaurer la déviation que l'inconscient, au sens de Freud, a subie de la mystification du symbole, ce qui est le but de Jones.

Certains abords erronés doivent à cette fin être déblayés, comme sa remarque, fallacieuse de fasciner par sa référence à l'objet, que si le clocher d'église peut symboliser le phallus, jamais le phallus ne symbolisera le clocher.

Car il n'est pas moins vrai que dans un rêve, fût-il celui d'une forgerie ironique de Cocteau, on puisse tout à fait légitimement, au gré du contexte, interpréter l'image du nègre qui, flamberge au vent, fonce sur la rêveuse, comme le signifiant de l'oubli qu'elle a fait de son parapluie lors de sa dernière séance d'analyse. C'est même là ce que les analystes les plus classiques, ont appelé l'interprétation « vers la sortie » si l'on nous permet de traduire ainsi le terme introduit en anglais de : *reconstruction upward* [1].

Pour le dire, la qualité du concret dans une idée n'est pas plus décisive de son effet inconscient, que celle du lourd dans un corps grave ne l'est de la rapidité de sa chute.

Il faut poser que c'est l'incidence concrète du signifiant dans la soumission du besoin à la demande, qui en refoulant le désir en position de méconnu, donne à l'inconscient son ordre.

Que de la liste des symboles, déjà considérable, souligne Jones, il observe contre une approximation qui n'est pas encore la plus grossière de Rank et Sachs (troisième caractère du symbole : indépendance des déterminations individuelles) qu'elle reste au contraire ouverte à l'invention individuelle, ajoutant seulement qu'une fois promu, un symbole ne change plus de destination, — c'est là une remarque fort éclairante à revenir au catalogue méritoirement dressé par Jones des idées primaires dans le symbolisme, en nous permettant de le compléter.

Car ces idées primaires désignent les points où le sujet disparaît sous l'être du signifiant; qu'il s'agisse, en effet, d'être soi, d'être un père, d'être né, d'être aimé ou d'être mort, comment ne pas voir que le sujet, s'il est le sujet qui parle, ne s'y soutient que du discours,

1. Cf. R. M. Lœwenstein, « Some thoughts on interpretation in the theory and practice of psychanalysis », *Psa. study of the child*, XII, 1957, I.U.P., New York, p. 143 et « The Problem of interpretation », *Psa. Quart.*, XX.

Il apparaît dès lors que l'analyse révèle que le phallus a la fonction de signifiant du manque à être que détermine dans le sujet sa relation au signifiant. Ce qui donne sa portée au fait que tous les symboles dont l'étude de Jones fait état, sont des symboles phalliques.

Dès lors de ces points aimantés de la signification que sa remarque suggère, nous dirions qu'ils sont les points d'ombilication du sujet dans les coupures du signifiant : la plus fondamentale étant l'*Urverdrängung* sur laquelle Freud a toujours insisté, soit la réduplication du sujet que le discours provoque, si elle reste masquée par la pullulation de ce qu'il évoque comme étant.

L'analyse nous a montré que c'est avec les images qui captivent son éros d'individu vivant, que le sujet vient à pourvoir à son implication dans la séquence signifiante.

Bien sûr l'individu humain n'est pas sans présenter quelque complaisance à ce morcellement de ses images, — et la bipolarité de l'autisme corporel que favorise le privilège de l'image spéculaire [1], donnée biologique, se prêtera singulièrement à ce que cette implication de son désir dans le signifiant prenne la forme narcissique.

Mais ce ne sont pas les connexions de besoin, dont ces images sont détachées, qui soutiennent leur incidence perpétuée, mais bien la séquence articulée où elles se sont inscrites qui structure leur insistance comme signifiante.

C'est bien pour cela que la demande sexuelle, à seulement devoir se présenter oralement, ectopise dans le champ du désir « génital » des images d'introjection. La notion de l'objet oral qu'en deviendrait éventuellement le partenaire, pour s'installer toujours plus au cœur de la théorie analytique, n'en est pas moins une élision, source d'erreur.

Car ce qui se produit à l'extrême, c'est que le désir trouve son support fantasmatique dans ce qu'on appelle une défense du sujet devant le partenaire pris comme signifiant de la dévoration accomplie. (Qu'on pèse ici nos termes.)

C'est dans la réduplication du sujet par le signifiant qu'est le

1. Cf. notre conception du stade du miroir et le fondement biologique que nous lui avons donné dans la prématuration de la naissance.

ressort du conditionnement positif dont Jones poursuit la quête pour ce qu'il appelle le vrai symbolisme, celui que l'analyse a découvert dans sa constance et redécouvre toujours nouveau à s'articuler dans l'inconscient.

Car il suffit d'une composition minima de la batterie des signifiants pour qu'elle suffise à instituer dans la chaîne signifiante une duplicité qui recouvre sa réduplication du sujet, et c'est dans ce redoublement du sujet de la parole que l'inconscient comme tel trouve à s'articuler : à savoir dans un support qui ne s'aperçoit qu'à être perçu comme aussi stupide qu'une cryptographie qui n'aurait pas de chiffre.

Ici gît cette hétérogénéité du « vrai symbolisme » que Jones cherche en vain à saisir, et qui lui échappe précisément dans la mesure où il conserve le mirage du conditionnement négatif, qui faussement laisse le symbolisme, à tous les « niveaux » de sa régression, confronté au réel.

Si, comme nous le disons, l'homme se trouve ouvert à désirer autant d'autres en lui-même que ses membres ont de noms hors de lui, s'il a à reconnaître autant de membres disjoints de son unité, perdue sans avoir jamais été, qu'il y a d'étants qui sont la métaphore de ces membres, — on voit aussi que la question est résolue de savoir quelle valeur de connaissance ont les symboles, puisque ce sont ces membres mêmes qui lui font retour après avoir erré par le monde sous une forme aliénée. Cette valeur, considérable quant à la praxis, est nulle quant au réel.

Il est très frappant de voir l'effort que coûte à Jones d'établir cette conclusion, que sa position exige dès son principe, par les voies qu'il a choisies. Il l'articule par une distinction du « vrai symbolisme » qu'il conçoit en somme comme le producteur de symboles, d'avec les « équivalents symboliques » qu'il produit, et dont l'efficace ne se mesure qu'au contrôle objectif de leur prise sur le réel.

On peut observer que c'est là requérir de l'expérience analytique qu'elle donne son statut à la science, et donc beaucoup s'en éloigner. Qu'à tout le moins on reconnaisse que ce n'est pas nous qui prenons ici la charge d'y dévoyer nos praticiens, mais Jones à qui nul n'a jamais reproché de faire de la métaphysique.

Mais nous croyons qu'il se trompe. Car l'histoire de la science

seule ici peut trancher, et elle est éclatante à démontrer, dans l'accouchement de la théorie de la gravitation, que ce n'est qu'à partir de l'extermination de tout symbolisme des cieux qu'ont pu s'établir les fondements sur la terre de la physique moderne, à savoir : que de Giordano Bruno à Képler et de Képler à Newton, c'est aussi longtemps que s'y est maintenue quelque exigence d'attribution aux orbites célestes d'une forme « parfaite » (en tant qu'elle impliquait par exemple la prééminence du cercle sur l'ellipse), que cette exigence a fait obstacle à la venue des équations maîtresses de la théorie [1].

Il n'y a pas à objecter à ce que la notion kabbaliste d'un Dieu qui se serait retiré sciemment de la matière pour la laisser à son mouvement, ait pu favoriser la confiance faite à l'expérience naturelle comme devant retrouver les traces d'une création logique. Car c'est là le détour habituel de toute sublimation, et l'on peut dire qu'en dehors de la physique ce détour n'est pas achevé. Il s'agit de savoir si l'achèvement de ce détour peut aboutir autrement qu'à être éliminé.

Là encore, malgré cette erreur, il faut admirer comment dans son labour, — si nous nous permettons d'employer ce mot au même effet de métaphore à quoi répondent les termes de *working through* et de *durcharbeiten* en usage dans l'analyse —, notre auteur retourne son champ d'un soc véritablement digne de ce que doit, en effet, au signifiant le travail analytique.

C'est ainsi que pour donner le dernier tour à son propos au sujet du symbole, il envisage ce qui résulte de l'hypothèse, supposée admise par certains auteurs sur des repères linguistiques et mythologiques, que l'agriculture ait été à l'origine la transposition technique d'un coït fécondant. Peut-on dire légitimement de l'agriculture à cette époque idéale qu'elle symbolise la copulation ?

Il est bien clair que la question n'est pas de fait, personne ici n'ayant à prendre parti sur l'existence réelle dans le passé d'une telle étape, de toute façon intéressante à verser au dossier de la fiction pastorale où le psychanalyste a beaucoup à apprendre sur ses horizons mentaux (sans parler du marxiste).

1. Cf. Alexandre Koyré, *From the Closed World to the infinite Universe*, Johns Hopkins Press, Baltimore, 1957, où il résume là-dessus ses lumineux travaux.

La question n'est que de la convenance de l'application ici de la notion du symbolisme, et Jones y répond, sans paraître se soucier du consentement qu'il peut attendre, par la négative [1], ce qui veut dire que l'agriculture représente alors une pensée adéquate (ou une idée concrète), voire un mode satisfaisant, du coït !

Mais si l'on veut bien suivre l'intention de notre auteur, on s'aperçoit qu'il en résulte que ce n'est que pour autant que telle opération technique se trouve interdite, parce qu'elle est incompatible avec tel effet des lois de l'alliance et de la parenté, en ce qu'il touche par exemple à la jouissance de la terre, que l'opération substituée à la première devient proprement symbolique d'une satisfaction sexuelle, — seulement à partir de là, entrée dans le refoulement —, en même temps qu'elle s'offre à supporter des conceptions naturalistes, de nature à obvier à la reconnaissance scientifique de l'union des gamètes au principe de la reproduction sexuée.

Ce qui est strictement correct en tant que le symbolisme est tenu pour solidaire du refoulement.

On voit qu'à ce degré de rigueur dans la précision paradoxale, on peut légitimement se demander si le travail d'Ernest Jones n'a pas accompli l'essentiel de ce qu'il pouvait faire à son moment, s'il n'a pas été aussi loin qu'il pouvait aller dans le sens de l'indication qu'il a relevé de Freud, la citant de la *Traumdeutung* [2] : « Ce qui aujourd'hui est lié symboliquement, était probablement uni dans les temps primordiaux par une identité conceptuelle et linguistique. La relation symbolique paraît être un signe résiduel et une marque de cette identité de jadis. »

Et pourtant que n'eût-il gagné, pour saisir la vraie place du symbolisme, à se souvenir qu'il n'occupait aucune place dans la 1re édition de la *Traumdeutung*, ce qui comporte que l'analyse, dans les rêves, mais aussi dans les symptômes, n'a à en faire état que comme subordonné aux ressorts majeurs de l'élaboration qui structure l'inconscient à savoir la condensation, et le déplacement au premier chef, — nous en tenant à ces deux mécanismes pour ce qu'ils eussent suffi à suppléer au défaut d'information

1. Jones, *op. cit.*, p. 136.
2. Jones, *loc. cit.*, p. 105.

de Jones concernant la métaphore et la métonymie comme effets premiers du signifiant.

Peut-être eût-il évité alors de formuler contre sa propre élaboration dont nous croyons avoir suivi les lignes maîtresses, et contre l'avertissement exprès de Freud lui-même, que ce qui est refoulé dans le recès métaphorique du symbolisme, c'est l'affect [1]. Formulation où l'on ne voudrait voir qu'un lapsus, si elle n'avait dû se développer plus tard en une exploration extraordinairement ambiguë de la ronde des affects, en tant qu'ils se substitueraient les uns aux autres comme tels [2].

Alors que la conception de Freud, élaborée et parue en 1915 dans l'*Internationale Zeitschrift*, dans les trois articles sur : les pulsions et leurs avatars, sur : le refoulement et sur : l'inconscient, ne laisse aucune ambiguïté sur ce sujet : c'est le signifiant qui est refoulé, car il n'y a pas d'autre sens à donner dans ces textes au mot : *Vorstellungsrepräsentanz*. Pour les affects, il formule expressément qu'ils ne sont pas refoulés, ne pouvant être dits tels que par une tolérance, et articule que, simples *Ansätze* ou appendices du refoulé, signaux équivalents à des accès hystériques fixés dans l'espèce, ils sont seulement déplacés, comme en témoigne ce fait fondamental, à l'appréciation duquel un analyste se fait reconnaître : par quoi le sujet est nécessité à « comprendre » d'autant mieux ses affects qu'ils sont moins motivés réellement.

On peut conclure par l'exemple qu'Ernest Jones a pris pour point de départ et qu'il a déployé avec l'érudition dont il a le privilège : le symbolisme de Polichinelle. Comment n'y pas retenir

1. Jones, s'il s'appliquait à lui-même la suspicion analytique, devrait s'alerter de l'étrangeté dont il est affecté lui-même (*a curious statement*, profère-t-il, *loc. cit.*, p. 123-124) à la remarque pourtant fondée de Silberer « que l'universalité, ou la validité générale et l'intelligibilité d'un symbole varient en raison inverse de la part que jouent dans sa détermination les facteurs affectifs ».

En somme les point de méconnaissance dont Jones ne peut se déprendre se montrent instructivement tenir à la métaphore du *poids* qu'il entend donnner au vrai symbolisme. Par quoi il lui arrive d'arguer contre son propre sens, comme, par exemple, de recourir à la conviction du sujet pour distinguer l'effet inconscient, c'est-à-dire proprement symbolique, que peut avoir sur lui une image commune du discours (cf. *op. cit.*, p. 128).

2. Jones, *Fear, guilt and hate*, lu au IIe Congrès international de Psychanalyse à Oxford en juillet 1929, publié *op. cit.*, p. 304-319.

la dominance du signifiant, manifeste sous son espèce la plus matériellement phonématique. Car, au-delà de la voix de fausset et des anomalies morphologiques de ce personnage héritier du Satyre et du Diable, ce sont bien les homophonies qui, pour se condenser en surimpressions, à la façon du trait d'esprit et du lapsus, nous dénoncent le plus sûrement, que c'est le phallus qu'il symbolise. *Polecenella* napolitain, petit dindon, *pulcinella*, petit poulet, *pullus*, mot de tendresse légué par la pédérastie romaine aux épanchements modiques des midinettes en nos printemps, le voici recouvert par le *punch* de l'anglais, pour, devenu *punchinello*, retrouver la dague, le tasseau, l'intrument trapu qu'il dissimule, et qui lui fraye le chemin par où descendre, petit homme, au tombeau du tiroir, où les déménageurs, ménagers de la pudeur des Henriette, feindront, feindront de ne rien voir, avant qu'il n'en remonte, ressuscité en sa vaillance.

Phallus ailé, Parapilla [1], fantasme inconscient des impossibilités du désir mâle, trésor où s'épuise l'impuissance infinie de la femme, ce membre à jamais perdu de tous ceux, Osiris, Adonis, Orphée, dont la tendresse ambiguë de la Déesse-Mère doit rassembler le corps morcelé, nous indique à se retrouver sous chaque illustration de cette longue recherche sur le symbolisme, non seulement la fonction éminente qu'il y joue, mais comment il l'éclaire.

Car le phallus, comme nous l'avons montré ailleurs, est le signifiant de la perte même que le sujet subit par le morcellement du signifiant, et nulle part la fonction de contrepartie où un objet est entraîné dans la subordination du désir à la dialectique symbolique, n'apparaît de façon plus décisive.

Ici nous retrouvons la suite indiquée plus haut, et par où Ernest Jones a contribué essentiellement à l'élaboration de la phase phallique, en s'y engageant un peu plus dans le recours au développement. N'est-ce pas l'orée du dédale où la clinique

1. Titre d'un poème obscène en cinq chants, censé traduit de l'italien, fort librement illustré et paru sans indication d'éditeur : à Londres à la date de 1782. C'est le mot qui y fait apparaître, sous une forme secourable à toutes celles qui le prononcent, l'objet à la gloire duquel ces chants sont consacrés, et que nous ne saurions mieux désigner qu'en l'appelant le phallus universel (comme on dit : clef universelle).

même semble s'être brouillée, et du retour à une méconnaissance renforcée de la portée essentielle du désir, qu'illustre une cure de contention imaginaire, fondée sur le moralisme délirant des idéaux de la prétendue relation d'objet? L'extraordinaire élégance du départ donné par Freud : à savoir la conjugaison chez la fille de la revendication contre la mère et de l'envie du phallus, demeure le roc en la matière, et l'on conçoit que nous en ayons fait repartir la dialectique où nous montrons que se séparent la demande et le désir.

Mais nous n'introduirons pas plus avant une élaboration qui est la nôtre, en une étude qui ne saurait que s'incliner, — à s'en tenir au seul travail sur lequel elle porte —, devant l'exigence dialectique obstinée, la hauteur des perspectives, le sentiment de l'expérience, la notion de l'ensemble, l'information immense, l'inflexibilité du but, l'érudition sans défaut, le poids enfin, qui donnent à l'œuvre d'Ernest Jones sa place hors-série.

Est-ce un moins digne hommage, que ce cheminement sur le symbolisme nous ait portés si près de ce destin de l'homme d'aller à l'être pour ne pouvoir devenir un? Berger de l'être, profère le philosophe de notre temps, cependant qu'il accuse la philosophie d'en avoir fait le mauvais berger. Lui répondant d'un autre lai, Freud à jamais fait s'effacer le bon sujet de la connaissance philosophique, celui qui trouvait dans l'objet un statut de tout repos, devant le mauvais sujet du désir et de ses impostures.

N'est-ce pas de ce mauvais sujet que Jones en cette montée encore de son talent, s'avère le tenant quand il conclut, conjuguant la métaphore au symbolisme : « La circonstance que la même image puisse être employée pour l'une et l'autre de ces fonctions ne doit point nous aveugler sur les différences qu'il y a entre elles. La principale de celles-ci est qu'avec la métaphore, le sentiment à exprimer est sur-sublimé *(oversublimated)*, tandis qu'avec le symbolisme, il est sous-sublimé *(under-sublimated, sic)*; l'une se rapporte à un effort qui a tenté quelque chose au-delà de ses forces, l'autre à un effort qui est empêché d'accomplir ce qu'il voudrait. »

C'est sur ces lignes, qu'avec un sentiment de revenir au jour, le souvenir nous fit retour de la division immortelle que Kierkegaard a pour jamais promue dans les fonctions humaines,

tripartite, comme chacun sait, des officiers, des femmes de chambre et des ramoneurs, — et qui, si elle surprenait certains, de leur être nouvelle, a son mérite éclairé ici déjà de la mention du bâtiment où elle s'inscrit évidemment.

Car, plus que du rappel des origines galloises d'Ernest Jones, plus que de sa petite taille, de son air ténébreux et de son adresse, c'est sûrement de l'avoir suivi, jusqu'au degré de l'évocation, dans ce cheminement comme d'une cheminée dans la muraille, qu'à cette ressortie dans une suite évocatrice de diamants, nous nous sommes senti assuré soudain, et quoi que puissent lui devoir les représentants des deux premiers offices dans la communauté internationale des analystes, et particulièrement dans la Société britannique, de le voir éternellement prendre sa place au ciel des ramoneurs, dont on ne doutera pas qu'il soit pour nous le précellent.

Qui donc, lit-on dans le *Talmud*, de deux hommes qui sortent l'un après l'autre d'une cheminée dans le salon, aura, quand ils se regardent, l'idée de se débarbouiller? La sagesse tranche ici sur toute subtilité à déduire de la noirceur des visages qu'ils se présentent réciproquement et de la réflexion qui, chez chacun, en diverge; elle conclut expressément : quand deux hommes se retrouvent au sortir d'une cheminée, tous les deux ont la figure sale.

(Guitrancourt, janvier-mars 59).

# *D'un syllabaire après coup.*

La note qu'on attendrait au passage, plus haut, du nom de Silberer n'y fait pas manque réel : on peut la trouver dans le texte en une forme dissoute. Ce que nous avons fait précisément pour répondre au fait que Jones y aille d'un chapitre, le quatrième interpolé avant sa conclusion, pour discuter l'invention de Silberer.

Il en résulte pour le tout de son argumentation qu'il se redouble dans la partie, soit une équivalence boiteuse qui est pour nous symptôme, entre autres, de l'embarras marquant la théorie qui nous y est présentée.

La note à faire sur Silberer peut prendre sa valeur d'éclairer pourquoi, si on peut le dire d'un texte, nous n'avons pu faire plus que redoubler son embarras.

Silberer donc entend tracer ce qu'il advient de l'incidence (historique) du symbole, laquelle il qualifie (très pertinemment) de *phénomène matériel*, quand elle passe à la *fonction* de déterminer un état psychique, voire de fixer ce qu'on appelle constitution d'un rythme ou d'un penchant.

Le *phénomène fonctionnel* qu'il en forge, est cette fonction récupérée dans ce qui est matériel, d'où résulte que ce qu'il « symbolise » désormais, c'est une structure élaborée, et à d'autant meilleur droit qu'en fait elle est de sa conséquence.

Nous forçons l'illustration qui en reste notoire, à qualifier de mille-feuilles le gâteau dont il nous témoigne avoir eu fort à faire pour y planter la pelle adéquate, dans la transition au sommeil où la bagarre avec ce gâteau était venue se substituer à son effort pour retourner sa pensée sur le niveau d'éveil nécessaire à ce qu'elle fût à la hauteur de son existence de sujet.

La strate psychique s'évoque là, déplaçant le phénomène à suggérer une possible endoscopie : de profondeurs qui confinent aux sublimités.

Le phénomène est incontestable. Ce pour quoi Freud lui fait place en une addition qu'il apporte à la *Traumdeutung* en 1914, et notamment sous l'aspect le plus frappant à ce que Silberer l'y promeuve en 1911, comme la symbolique du seuil *(Schwellensymbolik)*, laquelle s'enrichit éventuellement de ce que s'y ajoute un gardien.

Mais c'est d'un autre biais que le phénomène séduit. On peut dire qu'il s'élance du tremplin encore vert de la découverte de Freud à la reconquête d'une psychologie, qu'il n'y aurait qu'à ranimer de sa poussière.

Or c'est bien là que le coup d'arrêt que Jones entend y apporter d'y être le champion de Freud, prend la valeur qui nous fait nous y intéresser ici : de ce qu'il confirme *ab ovo*, nous voulons dire du temps de germination de l'analyse, le parti-pris de notre enseignement.

Jones s'avance ici expressément pour énoncer le principe dont Jung s'exclut de la psychanalyse.

Il se résume d'un mot, pertinent à rappeler que la chose est toujours là, d'où qu'elle prenne son étiquette. Ce à quoi Jones entend parer, c'est l'*herméneutisation* de la psychanalyse.

Le symbole qu'il appelle vrai, d'en désigner celui qu'isole l'expérience freudienne, ne « symbolise » pas au sens où les figures de l'Ancien Testament le font de ce qui prend avènement du Nouveau, et qui reste le sens commun dont est entendu le symbolisme.

C'est pourquoi il lui est aisé de dénoncer le glissement qui s'opère chez Silberer pour le conjoindre à Jung. Le symbole cède le pas à ce qu'il figure dès lors qu'il vient à n'être plus qu'un sens figuré.

Or ce à quoi il lui cède le pas, c'est aux réalités invisibles, qui font leur rentrée sous leur voile non pas peut-être de toujours, mais d'il y a un bon bout de temps, justement celui dont il faudrait effacer le souvenir.

Et l'on ne doit pas ici se méprendre. La part faite par Freud au *phénomène fonctionnel*, l'est au titre de l'élaboration secondaire du rêve, ce qui pour nous est tout dire, puisqu'il la définit expressément par le brouillage du chiffre du rêve opéré au moyen d'un camouflage non moins expressément désigné comme imaginaire.

Elle n'exclut pas cette énormité, dont il faut qu'elle soit plus énorme encore qu'elle ne s'avoue, et dépourvue de toute forme à s'inscrire dans l'intimité, pour que Jones en 1916 la rapporte à « une communication personnelle » de Freud, quand elle s'étale, si peu qu'elle ait l'air d'y toucher, aux lignes qui annexent le *phénomène fonctionnel* à la *Traumdeutung* de 1914 [1].

On y peut lire du phénomène fonctionnel qu'il concerne, surtout sans doute, des esprits « d'un type spécialement philosophique et introspectif ».

Ce qui donne à sourire, voire à railler (dont on a vu que nous ne nous privons pas), de ce que s'en répercute la question de savoir si la philosophie suffirait à soustraire les dits esprits aux effets de l'inconscient : quand la discussion même montre qu'à l'époque où ce qu'il y a dans Freud est encore pris au sérieux, le phénomène fonctionnel met son analyse du rêve en défaut, de n'être pas effet du désir (entendons de la *libido*, du désir comme sexuel).

Dans ce cas, l'exception, d'être aussi réelle que la norme,

1. Cf. *La Science des rêves*, éd. Alcan, p. 450-452, ainsi que p. 308-309.

exigeant qu'on rende compte de son empiétement, la question veut dire : y a-t-il deux lois du sommeil?

Or c'est son ridicule qui nous instruit. Et de ceci qui se démontre : qu'un certain rejet de l'expérience à quoi ici Freud s'abandonne, est fondé, d'être le pas inaugural de la science.

C'est le pas que nous avons introduit dans la psychanalyse en distinguant le symbolique de l'imaginaire dans leur relation au réel. Distinction qui s'est imposée de provenir de la pratique par la critique de l'intervention, et de s'avérer éristique pour l'édifice théorique.

Distinction méthodique donc, et qui ne constitue pour autant, précisons-le puisque le terme s'offre à nous, aucun seuil dans le réel. La structuration symbolique en effet, si elle trouve son matériel à disjoindre l'imaginaire du réel, se fait d'autant plus opérante à disjoindre le réel lui-même qu'elle se réduit à la relation du signifiant au sujet, soit à un schématisme, qui d'un premier abord s'estime au degré de déchéance qu'il impose à l'imaginaire.

Si la rigueur de cet abord est exigible pour l'accès au recès second où l'objet *a* se dessine d'un autre nœud, nous nous en tenons ici à ce qu'on sente que Jones, à y défaillir, cerne juste le défaut que lui font nos catégories.

A charge pour nous de démontrer que Freud en use, pour la sûreté jamais en faute dont il décide en son champ à s'arroger le dernier mot quand il s'agit du scientifique.

Mais est-ce là merveille? quand son attachement à la science motive le rapport d'aversion dont il soutient son aventure, et que le symbolique, l'imaginaire et le réel ne sont rien qu'un *vademecum* dont nous subvenons à l'urgence, en ce champ toujours suspendue sur ceux qui y trouvent leurs aises, d'être avertis quand ils s'y vautrent.

Ainsi peut-on articuler que ce n'est pas parce que le seuil comme symbole ou pour mieux dire, comme signifiant marquant la place où ça commence à s'appeler d'un autre nom : la maison, le *naos*, voire le dehors en ce qu'il a d'imprononçable, est matériellement une pierre plate, couchée ou bien posée du champ, — qu'on peut d'aucune façon, de la métaphore du seuil, employée à noter sur une courbe coordonnant des variables objectivées, le point où se manifeste un état, fût-il lui-même objectivé de l'aperception, ou seulement la différence qualitative d'une sensation, imaginer un ressaut saisissable où que ce soit dans le réel, *a fortiori* un feuillet, quel

qu'il soit, y constituant comme stratifié, ce qui veut dire comme unitaire, le champ du psychique, voire de la simple représentation.

Ainsi serait-il parfaitement futile de qualifier de *phénomènes fonctionnels* les seuils, pourtant possibles à inscrire, du sentiment en tout domaine d'un lourd et d'un léger également lourds de symbolisme, on le verra plus bas, — si l'on pense par là leur rendre la moindre valeur dans la théorie de la gravitation, laquelle n'a pris forme qu'à emprunter des signifiants de tout à fait ailleurs.

Jones juge comme nous ce point pertinent dans l'affaire, et c'est pourquoi il le discute et y tranche semblablement. N'aperçoit-il pas en son fond jusqu'où c'est là renoncer à l'antique fantaisie de la connaissance? Il ne nous importe que de prendre acte de son recours à la décence de la pensée psychanalytique.

Mais c'est aussi occasion de pointer que ce recours, il l'affaiblit à l'articuler seulement de ce que le figuré de la métaphore ait à céder devant le concret du symbolisme.

Car c'est de ce concret que prend force et argument toute la fiction qui, affectant au symbolisme les cotes de la primitivité, de l'archaïsme, de l'indifférenciation, voire de la désintégration neurologique, concourra à ce qu'on n'y voie que la virtualité des fonctions de synthèse. Qu'on y ajoute leur potentialité ne fait que coiffer l'erreur à l'envelopper de mystique.

A porter le fer sur ce terrain donc second en 1916, Jones triomphe sans doute. On l'excusera de ne pas parer au danger qui va surgir d'en deçà : précisément de cette *psychologisation* dont la pratique de la psychanalyse va toujours plus s'alourdir en opposition à la découverte de Freud.

Car nulle pudeur ne prévaut contre un effet du niveau de la profession, celui de l'enrôlement du praticien dans les services où la psychologisation est une voie fort propice à toutes sortes d'exigences bien spécifiées dans le social : comment à ce dont on est le support, refuser de parler son langage? A la question ainsi posée, on ne verrait même pas malice. Tellement la psychanalyse n'est plus rien, dès lors qu'elle oublie que sa responsabilité première est à l'endroit du langage.

C'est pourquoi Jones sera trop faible (*too weak*, on nous l'a répété) pour maîtriser politiquement l'anafreudisme. Terme où nous désignons un freudisme réduit à l'usage d'anas, et que supporte Freud Anna.

Que Jones, contre ce clan, ait préservé la chance des kleiniens, suffit à montrer qu'il s'y opposait. Qu'il ait marqué à Vienne son adhésion entière à Mélanie Klein, quelque faibles que dussent lui paraître au regard de sa propre exigence les conceptualisations de celle-ci, ceci aussi suffit à montrer sa fidélité à la démarche proprement psychanalytique.

Et puisque c'est à propos de la discussion qu'il a dominée, de la phase phallique chez la femme, que cette adhésion a été portée en ce lieu, — donnons l'aide d'un commentaire à ce qui nous a été démontré du peu de finesse de certains à saisir notre propos ici.

Nous faisons valoir en sa place le fait étonnant que Jones reste sourd à la portée de son propre catalogue des « idées primaires » à grouper les symboles dans l'inconscient. Car à pousser ce catalogue à l'appui de son propos que le concret fonderait le vrai symbole, il n'en fait que mieux ressortir, de ce propos, la contre-vérité. Puisqu'il n'est aucune de ces idées qui ne fasse défaut au concret, de ne tenir dans le réel que par le signifiant, et tant qu'on pourrait dire qu'elles ne fondent une réalité qu'à la faire s'enlever sur un fonds d'irréel : la mort, le désir, le nom du père.

Il serait alors désespéré d'attendre que Jones s'aperçoive que la fonction symbolique laisse apparaître là le point nodal, où un symbole vient à la place du manque constitué par le « manque à sa place », nécessaire au départ de la dimension de déplacement d'où procède tout le jeu du symbole.

Le symbole du serpent, nous le suggérons d'entrée dans la modulation même de la phrase où nous évoquons le fantasme par quoi Anna O... bascule dans le sommeil dans les *Études sur l'hystérie*, ce serpent qui n'est pas un symbole de la *libido* bien sûr, pas plus de la rédemption ne l'est le serpent d'airain, ce serpent n'est pas non plus comme le professe Jones, le symbole du pénis, mais de la place où il manque.

Si nous n'en poussons pas plus loin alors la structure logique, sans doute est-ce d'avoir affaire à une audience rendue impropre aux rudiments de son articulation.

Toute notre rhétorique vise à rejoindre l'effet de formation qu'il nous faut pourtant y porter.

Il reste à verser au dossier que ceux qui semblaient le mieux faits pour en devancer les implications, ont préféré se taper la tête contre la forme de cette phrase.

Un petit jeu, d'origine chinoise à en croire la notice, est

fort joli à illustrer la fonction de la place dans le symbolisme, d'imposer le seul glissement pour répartir selon une position déterminée des pièces inégales, à manœuvrer sur une surface où elles ne laissent vide qu'un modique carré. Il en va sans doute aussi bien des résistances qu'il démontre dans la pratique de la combinatoire. Il s'appelle l'Ane Rouge.

La résistance dont nous parlons est dans l'imaginaire. Et c'est à lui avoir, dès nos premiers pas dans la psychanalyse, dans le stade du miroir donné son statut, que nous avons pu ensuite donner correctement sa place au symbolisme.

C'est de l'imaginaire en effet, cela est su depuis toujours, que procèdent les confusions dans le symbolique, mais l'erreur, non moins séculaire, est de vouloir y remédier par une critique de la représentation, quand l'imaginaire y reste prévalent. C'est bien de quoi Jones reste tributaire : à définir le symbole comme « idée » du concret, il consent déjà à ce qu'il ne soit qu'une figure.

Son préjugé est baconien. Nous en recevons la marque à l'école, où l'on nous enseigne que le versant décisif de la science est le recours au *sensorium*, qualifié d'expérimental.

Ce n'est nullement que l'imaginaire soit pour nous l'illusoire. Bien au contraire nous lui donnons sa fonction de réel à le fonder dans le biologique : soit, on l'a vu plus haut dans l'I.R.M., effet inné de l'*imago*, manifeste dans toutes les formes de la parade.

En quoi nous sommes dans la psychanalyse fidèle à l'appartenance qu'on éprouve le besoin de distinguer bien sottement du terme de biologique, pour l'opposer à un culturalisme auquel nous prétendons ne contribuer en rien.

Seulement ne donnons-nous pas dans ces formes de délire que nous avons désignées suffisamment. Biologiser en notre champ, c'est y faire rentrer tout ce qu'il y a d'utilisable pour ce champ, de la science dite biologie, et non pas seulement faire appel à quelque chose du réel qui soit vivant.

Parler d'instinct uréthral ou anal, voire les mixer, n'a pas plus de sens biologique que de chatouiller son semblable ou d'être croquemort. Faire état de l'éthologie animale ou des incidences subjectives de la prématuration néo-natale chez l'hominien, en a un.

La pensée symbolique est à situer, comme on s'y essaye, par rapport à la pensée scientifique, mais on n'y verra rien à chercher ce rapport dans le virtuel ou le potentiel.

Ce rapport se trouve dans l'actuel.

Il n'y a jamais eu d'autre pensée que symbolique, et la pensée scientifique est celle qui réduit le symbolisme à y fonder le sujet : ce qui s'appelle la mathématique dans le langage courant.

Ce n'est donc nullement au titre d'une moins-value de la pensée, d'une arriération du sujet, d'un archaïsme du développement, voire d'une dissolution de la fonction mentale, ou plus absurdement de la métaphore de la libération des automatismes qui en inscrirait les résultats, — que le symbolisme peut être situé, même s'il perpétue des incidences qui relèvent de ces états dans le réel.

Inversement on ne peut dire que la pensée symbolique était grosse depuis toujours de la pensée scientifique, si l'on entend y concerner aucun savoir. Il n'y a là matière qu'à casuistique historique.

La psychanalyse a ce privilège que le symbolisme s'y réduit à l'effet de vérité qu'à l'extraire ou non de ses formes pathétiques, elle isole en son nœud comme la contre-partie sans laquelle rien ne se conçoit du savoir.

Nœud là veut dire la division qu'engendre le signifiant dans le sujet, et nœud vrai en ceci qu'on ne saurait le mettre à plat.

Le nœud du phénomène fonctionnel n'est qu'un faux à ce critère, et ce n'est pas pour rien que Jones feint qu'il redouble le premier. Mais aplanir le second ne fait pas le premier plus traitable.

Un nœud qu'on ne peut mettre à plat est la structure du symbole, celle qui fait qu'on ne peut fonder une identification qu'à ce que quelque chose fasse l'appoint pour en trancher. (1966).

# *Propos directifs pour un Congrès sur la sexualité féminine*

## I. *Introduction historique* [1].

Si l'on considère l'expérience de la psychanalyse dans son développement depuis soixante ans, on ne surprendra pas à relever le fait que, s'étant conçue d'abord comme fondant sur la répression paternelle le complexe de castration, premier issu de ses origines, — elle a progressivement orienté vers les frustrations venant de la mère un intérêt où ce complexe n'a pas été mieux élucidé pour distordre ses formes.

Une notion de carence affective, liant sans médiation aux défauts réels du maternage les troubles du développement, se redouble d'une dialectique de fantasmes dont le corps maternel est le champ imaginaire.

Qu'il s'agisse là d'une promotion conceptuelle de la sexualité de la femme, n'est pas douteux, et permet d'observer une négligence marquante.

## II. *Définition du sujet.*

Elle porte sur le point même où l'on voudrait en cette conjoncture ramener l'attention : à savoir la partie féminine, si ce terme a un sens, de ce qui se joue dans la relation génitale, où l'acte du coït tient une place au moins locale.

Ou pour ne pas déchoir des repères biologiques élevés où nous

1. Ce Congrès a eu lieu sous le nom de : Colloque international de psychanalyse du 5 au 9 septembre 1960 à l'Université municipale d'Amsterdam. Paru dans le dernier numéro de *La Psychanalyse* auquel nous avons de notre main collaboré.

continuons à nous plaire : quelles sont les voies de la libido décernées à la femme par les phanères anatomiques de différenciation sexuelle des organismes supérieurs?

III. *Récolement des faits.*

Un tel projet commande de récoler d'abord :

*a*) les phénomènes attestés par les femmes dans les conditions de notre expérience sur les avenues et l'acte du coït, en tant qu'ils confirment ou non les bases nosologiques de notre départ médical;

*b*) la subordination de ces phénomènes aux ressorts que notre action reconnaît comme désirs, et spécialement à leurs rejetons inconscients, — avec les effets, afférents ou efférents par rapport à l'acte, qui en résultent pour l'économie psychique, — parmi lesquels ceux de l'amour peuvent être regardés pour eux-mêmes, sans préjudice de la transition de leurs conséquences à l'enfant;

*c*) les implications jamais révoquées d'une bisexualité psychique rapportée d'abord aux duplications de l'anatomie, — mais de plus en plus passées au compte des identifications personnologiques.

IV. *Éclat des absences.*

D'un tel sommaire, certaines absences se dégageront dont l'intérêt ne peut être éludé par un non-lieu :

1. Les nouvelles acquisitions de la physiologie, les faits du sexe chromosomique par exemple et ses corrélats génétiques, sa distinction du sexe hormonal, et leur quote-part dans la détermination anatomique, — ou seulement ce qui apparaît du privilège libidinal de l'hormone mâle, voire l'ordination du métabolisme œstrogène dans le phénomène menstruel, — si la réserve toujours s'impose dans leur interprétation clinique, ne laissent pas moins à réfléchir d'être restés ignorés d'une pratique où l'on excipe volontiers d'un accès messianique à des chimismes décisifs.

La distance ici gardée au réel peut soulever en effet la question de la coupure intéressée, — qui, si elle n'est pas à faire entre le

somatique et le psychique solidaires, s'impose entre l'organisme et le sujet, à condition qu'on répudie pour ce dernier la cote affective dont l'a chargée la théorie de l'erreur pour l'articuler comme le sujet d'une combinatoire, seule à donner son sens à l'inconscient.

2. Inversement un paradoxe original de l'abord psychanalytique, la position-clef du phallus dans le développement libidinal, intéresse par son insistance à se répéter dans les faits.

C'est ici que la question de la phase phallique chez la femme redouble son problème de ce qu'après avoir fait rage entre les années 1927-1935, elle ait été laissée depuis lors dans une tacite indivision au bon vouloir des interprétations de chacun.

C'est à s'interroger sur ses raisons qu'on pourra rompre ce suspens.

Imaginaire, réelle ou symbolique, concernant l'incidence du phallus dans la structure subjective où s'accommode le développement, ne sont pas ici les mots d'un enseignement particulier, mais ceux-là même où se signalent sous la plume des auteurs les glissements conceptuels qui, pour n'être pas contrôlés, ont conduit à l'atonie de l'expérience après la panne du débat.

## V. *L'obscurité sur l'organe vaginal.*

L'aperception d'un interdit, pour oblique qu'en soit le procédé, peut servir de prélude.

Se confirme-t-elle dans le fait qu'une discipline qui, pour répondre de son champ au titre de la sexualité, semblait permettre d'en mettre au jour tout le secret, ait laissé ce qui s'avoue de la jouissance féminine au point précis où une physiologie peu zélée donne sa langue au chat?

L'opposition assez triviale entre la jouissance clitoridienne et la satisfaction vaginale, a vu la théorie renforcer son motif jusqu'à y loger l'inquiétude des sujets, voire la porter au thème, sinon à la revendication, — sans que l'on puisse dire pourtant que leur antagonisme ait été plus justement élucidé.

Ceci pour la raison que la nature de l'orgasme vaginal garde sa ténèbre inviolée.

Car la notion massothérapique de la sensibilité du col, celle

chirurgicale d'un *noli tangere* sur la paroi postérieure du vagin, s'avèrent dans les faits contingentes (dans les hystérectomies sans doute, mais aussi dans les aplasies vaginales!).

Les représentantes du sexe, quelque volume que fasse leur voix chez les psychanalystes, ne semblent pas avoir donné leur meilleur pour la levée de ce sceau.

Mise à part la fameuse « prise à bail » de la dépendance rectale où Mme Lou Andréas-Salomé a pris position personnelle, elles s'en sont généralement tenues à des métaphores, dont la hauteur dans l'idéal ne signifie rien qui mérite d'être préféré à ce que le tout-venant nous offre d'une poésie moins intentionnelle.

Un Congrès sur la sexualité féminine n'est pas près de faire peser sur nous la menace du sort de Tirésias.

## VI. *Le complexe imaginaire et les questions du développement.*

Si cet état de choses trahit une impasse scientifique dans l'abord du réel, le moins qu'on puisse attendre pourtant de psychanalystes, réunis en congrès, c'est qu'ils n'oublient pas que leur méthode est née précisément d'une impasse semblable.

Si les symboles ici n'ont d'autre prise qu'imaginaire, c'est probablement que les images sont déjà assujetties à un symbolisme inconscient, autrement dit à un complexe, — qui rend opportun de rappeler qu'images et symboles *chez* la femme ne sauraient être isolés des images et des symboles *de* la femme.

La représentation (*Vorstellung* au sens où Freud emploie ce terme quand il marque que c'est là ce qui est refoulé), la représentation de la sexualité féminine conditionne, refoulée ou non, sa mise en œuvre, et ses émergences déplacées (où la doctrine du thérapeute peut se trouver partie prenante) fixent le sort des tendances, si dégrossies naturellement qu'on les suppose.

On doit retenir que Jones dans son adresse à la Société de Vienne qui semble avoir brûlé la terre pour toute contribution depuis, n'ait déjà plus trouvé à produire que son ralliement pur et simple aux concepts kleiniens dans la parfaite brutalité où les présente leur auteur : entendons l'insouci où Mélanie Klein se tient, — à inclure les fantasmes œdipiens les plus originels dans

le corps maternel —, de leur provenance de la réalité que suppose le Nom-du-Père.

Si l'on songe que c'est tout ce à quoi aboutit Jones de l'entreprise de réduire le paradoxe de Freud, installant la femme dans l'ignorance primaire de son sexe, mais aussi tempéré de l'aveu instruit de notre ignorance, — entreprise si animée chez Jones du préjugé de la dominance du naturel qu'il trouve plaisant de l'assurer d'une citation de la Genèse —, on ne voit pas bien ce qui a été gagné.

Car puisqu'il s'agit du tort fait au sexe féminin (« une femme est-elle née ou faite? », s'écrie Jones) par la fonction équivoque de la phase phallique dans les deux sexes, il ne semble pas que la féminité soit plus spécifiée à ce que la fonction du phallus s'impose encore plus équivoque d'être reculée jusqu'à l'agression orale.

Tant de bruit en effet n'aura pas été vain, s'il permet de moduler les questions suivantes sur la lyre du développement, puisque c'est là sa musique.

1. Le mauvais objet d'une phallophagie fantastique qui l'extrait du sein du corps maternel, est-il un attribut paternel?

2. Le même porté au rang de bon objet et désiré comme un mamelon plus maniable *(sic)* et plus satisfaisant (en quoi?), la question se précise : est-ce au même tiers qu'il est emprunté. Car il ne suffit pas de se parer de la notion du parent combiné, il faut encore savoir si c'est en tant qu'image ou que symbole que cet hybride est constitué.

3. Le clitoris, tout autistiques qu'en soient les sollicitations, s'imposant pourtant dans le réel, comment vient-il à se comparer aux fantasmes précédents?

Si c'est indépendamment qu'il met le sexe de la petite fille sous le signe d'une moins-value organique, l'aspect de redoublement proliférant qu'en prennent les fantasmes, les rend suspects de ressortir à la fabulation « légendaire ».

S'il se combine (lui aussi) au mauvais comme au bon objet, alors une théorie est requise de la fonction d'équivalence du phallus dans l'avènement de tout objet du désir, à quoi ne saurait suffire la mention de son caractère « partiel ».

4. De toute façon se retrouve la question de structure qu'a

introduite l'approche de Freud, à savoir que le rapport de privation ou de manque à être que symbolise le phallus, s'établit en dérivation sur le manque à avoir qu'engendre toute frustration particulière ou globale de la demande, — et que c'est à partir de ce substitut, qu'en fin de compte le clitoris met à sa place avant de succomber dans la compétition, que le champ du désir précipite ses nouveaux objets (au premier rang l'enfant à venir) de la récupération de la métaphore sexuelle où s'étaient déjà engagés tous les autres besoins.

Cette remarque assigne leur limite aux questions sur le développement, en exigeant qu'on les subordonne à une synchronie fondamentale.

## VII. *Méconnaissances et préjugés.*

Au même point convient-il d'interroger si la médiation phallique draine tout ce qui peut se manifester de pulsionnel chez la femme, et notamment tout le courant de l'instinct maternel. Pourquoi ne pas poser ici que le fait que tout ce qui est analysable soit sexuel, ne comporte pas que tout ce qui est sexuel soit accessible à l'analyse ?

1. Pour ce qui est de la méconnaissance supposée du vagin, si d'une part on peut difficilement ne pas attribuer au refoulement sa persistance fréquente au-delà du vraisemblable, il reste qu'à part quelques observations (Josine Müller) que nous déclinerons en raison même des traumatismes où elles s'attestent, les tenants de la connaissance « normale » du vagin en sont réduits à la fonder sur la primauté d'un déplacement de haut en bas des expériences de la bouche, soit à aggraver de beaucoup la discordance, laquelle ils prétendent pallier.

2. Suit le problème du masochisme féminin qui déjà se signale à promouvoir une pulsion partielle, soit, qu'on la qualifie ou non de prégénitale, régressive dans sa condition, au rang de pôle de la maturité génitale.

Une telle qualification en effet ne peut être tenue pour simplement homonymique d'une passivité, elle-même déjà métaphorique, et sa fonction idéalisante, inverse de sa note régressive, éclate

de se maintenir indiscutée à l'encontre de l'accumulation qu'on force peut-être dans la genèse analytique moderne, des effets castrateurs et dévorants, disloquants et sidérateurs de l'activité féminine.

Peut-on se fier à ce que la perversion masochiste doit à l'invention masculine, pour conclure que le masochisme de la femme est un fantasme du désir de l'homme?

3. En tout cas dénoncera-t-on la débilité irresponsable qui prétend déduire les fantasmes d'effraction des frontières corporelles, d'une constante organique dont la rupture de membrane ovulaire serait le prototype. Analogie grossière qui montre assez à quelle distance on se tient du mode de pensée qui est celui de Freud en ce domaine quand il éclaire le tabou de la virginité.

4. Car nous confinons ici au ressort par quoi le *vaginisme* se distingue des symptômes névrotiques même quand ils coexistent, et qui explique qu'il cède au procédé suggestif dont le succès est notoire dans l'accouchement sans douleur.

Si l'analyse en effet en est à ravaler son vomissement en tolérant que dans son orbe, l'on confonde angoisse et peur, il est peut-être ici une occasion de distinguer entre inconscient et préjugé, quant aux effets du signifiant.

Et de reconnaître du même coup que l'analyste est tout aussi offert qu'un autre à un préjugé sur le sexe, passé ce que lui découvre l'inconscient.

Souvenons-nous de l'avis que Freud répète souvent de ne pas réduire le supplément du féminin au masculin au complément du passif à l'actif?

## VII. *La frigidité et la structure subjective.*

1. La frigidité, pour étendu qu'en soit l'empire, et presque générique si l'on tient compte de sa forme transitoire, suppose toute la structure inconsciente qui détermine la névrose, même si elle apparaît hors de la trame des symptômes. Ce qui rend compte d'une part de son inaccessibilité à tout traitement somatique, — d'autre part de l'échec ordinaire des bons offices du partenaire le plus souhaité.

Seule l'analyse la mobilise, parfois incidemment, mais toujours dans un transfert qui ne saurait être contenu dans la dialectique infantilisante de la frustration, voire de la privation, mais bien tel qu'il mette en jeu la castration symbolique. Ce qui vaut ici un rappel de principe.

2. Principe simple à poser, que la castration ne saurait être déduite du seul développement, puisqu'elle suppose la subjectivité de l'Autre en tant que lieu de sa loi. L'altérité du sexe se dénature de cette aliénation. L'homme sert ici de relais pour que la femme devienne cet Autre pour elle-même, comme elle l'est pour lui.

C'est en cela qu'un dévoilement de l'Autre intéressé dans le transfert peut modifier une défense commandée symboliquement.

Nous voulons dire que la défense ici se conçoit d'abord dans la dimension de mascarade que la présence de l'Autre libère dans le rôle sexuel.

Si l'on repart de cet effet de voile pour y rapporter la position de l'objet, on soupçonnera comment peut se dégonfler la conceptualisation monstrueuse dont l'actif analytique a été plus haut interrogé. Peut-être simplement veut-elle dire que tout peut être mis au compte de la femme pour autant que, dans la dialectique phallocentrique, elle représente l'Autre absolu.

Il faut donc revenir à l'envie du pénis *(Penisneid)* pour observer qu'à deux moments différents et avec une certitude en chacun également allégée du souvenir de l'autre, Jones en fait une perversion, puis une phobie.

Les deux appréciations sont également fausses et dangereuses. L'une marque l'effacement de la fonction de la structure devant celle du développement où a toujours plus glissé l'analyse, ici en contraste avec l'accent mis par Freud sur la phobie comme pierre d'angle de la névrose. L'autre inaugure la montée du dédale où l'étude des perversions s'est trouvée vouée pour y rendre compte de la fonction de l'objet.

Au dernier détour de ce palais des mirages, c'est au *splitting* de l'objet qu'on en vient, faute d'avoir su lire dans l'admirable note interrompue de Freud sur le *splitting* de l'*ego*, le *fading* du sujet qui l'accompagne.

Peut-être est-il là aussi le terme où l'illusion se dissipera du

*splitting* où l'analyse s'est engluée à faire du bon et du mauvais des attributs de l'objet.

Si la position du sexe diffère quant à l'objet, c'est de toute la distance qui sépare la forme fétichiste de la forme érotomaniaque de l'amour. Nous devons en retrouver les saillants dans le vécu le plus commun.

3. Si l'on part de l'homme pour apprécier la position réciproque des sexes, on voit que les filles-phallus dont l'équation a été posée par M. Fenichel de façon méritoire encore que tâtonnante, prolifèrent sur un Venusberg à situer au-delà du « Tu es ma femme » par quoi il constitue sa partenaire, — en quoi se confirme que ce qui resurgit dans l'inconscient du sujet c'est le désir de l'Autre, soit le phallus désiré par la Mère.

Après quoi s'ouvre la question de savoir si le pénis réel, d'appartenir à son partenaire sexuel, voue la femme à un attachement sans duplicité, à la réduction près du désir incestueux dont le procédé serait ici naturel.

On prendra le problème à revers en le tenant pour résolu.

4. Pourquoi ne pas admettre en effet que, s'il n'est pas de virilité que la castration ne consacre, c'est un amant châtré ou un homme mort (voire les deux en un), qui pour la femme se cache derrière le voile pour y appeler son adoration, — soit du même lieu au-delà du semblable maternel d'où lui est venu la menace d'une castration qui ne la concerne pas réellement.

Dès lors c'est de cet incube idéal qu'une réceptivité d'étreinte a à se reporter en sensibilité de gaine sur le pénis.

C'est à quoi fait obstacle toute identification imaginaire de la femme (dans sa stature d'objet proposé au désir) à l'étalon phallique qui supporte le fantasme.

Dans la position d'ou bien-ou bien où le sujet se trouve pris entre une pure absence et une pure sensibilité, il n'est pas à s'étonner que le narcissisme du désir se raccroche immédiatement au narcissisme de l'*ego* qui est son prototype.

Que des êtres insignifiants soient habités par une dialectique aussi subtile, c'est à quoi l'analyse nous accoutume et ce qu'explique que le moindre défaut de l'*ego* soit sa banalité.

5. La figure du Christ, évocatrice sous cet aspect d'autres plus anciennes, montre ici une instance plus étendue que l'allé-

geance religieuse du sujet ne le comporte. Et il n'est pas vain de remarquer que le dévoilement du signifiant le plus caché qui était celui des Mystères, était aux femmes réservé.

A un niveau plus terre à terre, on rend compte ainsi : *a*) de ce que la duplicité du sujet est masquée chez la femme, d'autant plus que la servitude du conjoint le rend spécialement apte à représenter la victime de la castration; *b*) du vrai motif où l'exigence de la fidélité de l'Autre prend chez la femme son trait particulier; *c*) du fait qu'elle justifie plus aisément cette exigence de l'argument supposé de sa propre fidélité.

6. Ce canevas du problème de la frigidité est tracé en des termes où les instances classiques de l'analyse se relogeront sans difficulté. Il veut par ses grandes lignes aider à éviter l'écueil où les travaux analytiques se dénaturent toujours plus : soit leur ressemblance au remontage d'une bicyclette par un sauvage qui n'en aurait jamais vu, au moyen d'organes détachés de modèles historiquement assez distants pour qu'ils n'en comportent pas même d'homologues, leur double emploi de ce fait n'étant pas exclu.

Qu'à tout le moins quelque élégance renouvelle le côté bouffe des trophées ainsi obtenus.

## IX. *L'homosexualité féminine et l'amour idéal.*

L'étude du cadre de la perversion chez la femme ouvre un autre biais.

La démonstration ayant été fort loin poussée pour la plupart des perversions mâles que leur motif imaginaire est le désir de préserver un phallus qui est celui qui a intéressé le sujet dans la mère, — l'absence chez la femme du fétichisme qui représente de ce désir le cas presque manifeste, laisse à soupçonner un sort autre de ce désir dans les perversions qu'elle présente.

Car supposer que la femme elle-même assume le rôle du fétiche, n'est qu'introduire la question de la différence de sa position quant au désir et à l'objet.

Jones, dans son article, inaugural de la série, sur le premier développement de la sexualité féminine, part de son expérience exceptionnelle de l'homosexualité chez la femme et prend les

choses dans un médium qu'il eût peut-être mieux fait de soutenir. Il fait bifurquer le désir du sujet dans le choix qui s'imposerait à lui entre son objet incestueux, ici le père, et son propre sexe. L'éclaircissement qui en résulte serait plus grand à ne pas tourner court sur l'appui trop commode de l'identification.

Une observation mieux armée dégagerait, semble-t-il, qu'il s'agit plutôt d'une relève de l'objet : on pourrait dire d'un défi relevé. Le cas princeps de Freud, inépuisable comme à l'accoutumée, fait saisir que ce défi prend son départ dans une exigence de l'amour bafouée dans le réel et qu'il ne va à rien de moins qu'à se donner les gants de l'amour courtois.

Si plus qu'un autre un tel amour se targue d'être celui qui donne ce qu'il n'a pas, c'est bien là ce que l'homosexuelle excelle à faire pour ce qui lui manque.

Ce n'est pas proprement l'objet incestueux que celle-ci choisit au prix de son sexe; ce qu'elle n'accepte pas, c'est que cet objet n'assume son sexe qu'au prix de la castration.

Ce n'est pas dire qu'elle renonce au sien pour autant : bien au contraire dans toutes les formes, même inconscientes, de l'homosexualité féminine, c'est sur la féminité que porte l'intérêt suprême, et Jones a ici fort bien détecté le lien du fantasme de l'homme, invisible témoin, avec le soin porté par le sujet à la jouissance de sa partenaire.

2. Il reste à prendre de la graine du naturel avec lequel telles femmes se réclament de leur qualité d'hommes, pour l'opposer au style de délire du transsexualiste masculin.

Peut-être se découvre-t-il par là l'accès qui mène de la sexualité féminine au désir même.

Bien loin que réponde en effet à ce désir la passivité de l'acte, la sexualité féminine apparaît comme l'effort d'une jouissance enveloppée dans sa propre contiguïté (dont peut-être toute circoncision indique-t-elle la rupture symbolique) pour se *réaliser à l'envi* du désir que la castration libère chez le mâle en lui donnant son signifiant dans le phallus.

Est-ce alors ce privilège de signifiant que Freud vise en suggérant qu'il n'y a peut-être qu'une libido et qu'elle est marquée du signe mâle? Si quelque configuration chimique la supportait au-delà, pourrait-on n'y pas voir l'exaltante conjonction de la

dissymétrie des molécules qu'emploie la construction vivante, avec le manque concerté dans le sujet par le langage, pour que s'y exercent en rivaux les tenants du désir et les appelants du sexe (la partialité de ce terme étant ici toujours la même).

## X. *La sexualité féminine et la société.*

Restent quelques questions à proposer sur les incidences sociales de la sexualité féminine.

1. Pourquoi le mythe analytique fait-il défaut concernant l'interdit de l'inceste entre le père et la fille.

2. Comment situer les effets sociaux de l'homosexualité féminine, par rapport à ceux que Freud attribue, sur des supposés fort distants de l'allégorie à quoi ils se sont réduits depuis, à l'homosexualité masculine : à savoir une sorte d'entropie s'exerçant vers la dégradation communautaire.

Sans aller à y opposer les effets antisociaux qui ont valu au catharisme, ainsi qu'à l'Amour qu'il inspirait, sa disparition, ne pourrait-on à considérer dans le mouvement plus accessible des Précieuses l'éros de l'homosexualité féminine, saisir ce qu'il véhicule d'information, comme contraire à l'entropie sociale.

3. Pourquoi enfin l'instance sociale de la femme reste-t-elle transcendante à l'ordre du contrat que propage le travail? Et notamment est-ce par son effet que se maintient le statut du mariage dans le déclin du paternalisme?

Toutes questions irréductibles à un champ ordonné des besoins.

*Écrit deux ans avant le Congrès.*


# VI

# *Jeunesse de Gide ou la lettre et le désir*

SUR UN LIVRE DE JEAN DELAY
ET UN AUTRE DE JEAN SCHLUMBERGER [1]

> Σκαιοῖσι μὲν γὰρ καινὰ προσφέρων σοφὰ
> δόξεις ἀχρεῖος κοὐ σοφὸς πεφυκέναι·
> τῶν δ 'αὖ δοκούντων εἰδέναι τι ποικίλον κρείσσων νομισθεὶς
> ἐν πόλει λυπρὸς φανῇ. (EURIPIDE, *Médée*, 298-301)

> Et, métaphore ou non, ce que je dis ici est parfaitement vrai.
> (ANDRÉ GIDE, *Notes de la Tentative amoureuse*.)

Le livre que Jean Delay [2] a consacré à la jeunesse d'André Gide paru en deux tomes à un an d'intervalle, a d'ores et déjà rencontré le succès. La critique littéraire, sans discordance qui vaille, lui a rendu tous les honneurs et pris mesure de la variété de ses mérites.

On voudrait ici montrer la conjonction par quoi une œuvre qui se fonde scientifiquement dans la haute qualification de son auteur à la traiter en général, trouve dans le particulier de son objet à fixer un problème où les généralités acquises se modifient : c'est à ces œuvres, les plus actuelles, que l'histoire promet la durée.

Ce problème qui est celui du *rapport de l'homme à la lettre*, mettant l'histoire même en question, on comprendra que la pensée de notre temps ne le saisisse qu'à l'envelopper par un effet de convergence de mode géométrique, ou puisqu'une stratégie est reconnue dans l'inconscient, à procéder par une manœuvre d'enveloppement, qui se discerne dans nos dites sciences humaines, — non plus trop humaines déjà.

Lier cette œuvre à ce problème ne nous dispense pas de promettre au lecteur, et pour y engager le plus novice en les matières qui vont être agitées, un plaisir dont les premières pages du livre

1. Cet article est paru dans le numéro 131 de la revue *Critique*, d'avril 1958.
2. Jean Delay, *La jeunesse d'André Gide*, Gallimard, 2 vol., 1956.

le feront captif sans qu'il ait eu à résister, et qui le portera, sans qu'il en sente l'effort, jusqu'à la dernière des treize cents de leur nombre.

De ce plaisir où il sera en quelque sorte absorbé, la sûreté de l'écriture est l'instrument. Le mot : savant s'applique ici d'abord à l'art d'une composition, dont les replis se dissimulent d'une alternance des perspectives, documents, analyse, commentaire, reconstruction, qui ne retient l'attention qu'en paraissant à chaque fois lui offrir son repos.

C'est à refermer le livre que le lecteur s'avise que rien n'y fut motivé que du souci d'une pesée exacte et délicate. La touche d'humour dont l'auteur à de modiques intervalles en tempère l'opération, n'est que place faite à la drôlerie qui structure les choses : si tant est que le ton qu'il y maintient, étonne de soutenir son naturel, à se poursuivre parallèlement à la modulation unique en ce genre, que son modèle a fait entendre dans son œuvre.

C'est là le seuil de la performance où nous allons entrer, pour la disposition qu'elle dénote chez l'auteur, de ce qu'en termes gidiens nous appellerions l'attention la plus tendre. Car c'est bien celle qu'il réserve à ce pourquoi il ranime quelque part le génitif archaïsant des « enfances Gide ». Et c'est aussi celle que Gide, de l'amitié de sa vieillesse, a su distinguer.

Ainsi s'éclaire que Jean Delay qui a montré déjà ses qualités d'écrivain en une œuvre sensible sur laquelle le temps reviendra, n'use ici de son art qu'à la mesure de l'*artifex* à qui il le voue. Ce qui se confirme de l'étonnante égalité, dans ce long ouvrage, des qualités où nous venons de nous arrêter, et nous conforte à modifier à notre gré, l'aphorisme buffonesque, pour l'énoncer : le style, c'est l'objet.

Ce faisant, Jean Delay prétend à dégager un genre : la psychobiographie. Sous quelque loi qu'il veuille la placer, qu'il lui ait du même coup donné son chef-d'œuvre, ne saurait être indifférent à saisir sa limite. Celle-ci nous paraît se dévoiler singulièrement du sort qui échoit à l'ouvrage, et sur quoi le vieux monstre sacré a parié, nous en jurerions, en donnant à son partenaire matière à une épreuve exceptionnelle, sûr qu'à l'y prendre, il ne ferait que le combler.

La réussite même de Jean Delay montre quel était son lot :

c'est qu'à mesure de la plus grande rigueur qu'il appliquerait au sujet d'un tel auteur, il produirait le complément plus obligé de son œuvre. La psychobiographique « postface » de l'écrivain recherchée en cette entreprise, se retrouve venue à bout, être à ses ouvrages devenue préface, et pas seulement à les suivre sur les rayons en voisin portant témoignage, comme Boswell pour Johnson, comme Eckermann avec Gœthe, mais à tendre le tambour même où leur message continuera de rouler.

Qu'on nous pardonne de théoriser sur le tournant que Sainte-Beuve constitue, pour le déplacer de la critique à la condition littéraire. Disons, pour n'y pas aller par quatre chemins, qu'il remet au critique le pouvoir de régler à sa suffisance l'intrusion, dans l'œuvre littéraire, de la vie privée de l'écrivain. Qu'on nous accorde de définir ce privé par rapport à l'œuvre elle-même, dont il devient en quelque sorte le négatif, pour être tout ce que l'écrivain n'a pas publié de ce qui le concerne.

Nous savons bien le projet dont ceci s'abrite, d'une histoire naturelle des esprits. Mais en réservant notre jugement sur un tel propos, et sans autrement présumer du naturel qu'il qualifie, nous pouvons en disjoindre les effets certains qu'il a eus sur la condition faite à l'œuvre d'écrire.

Ainsi nous tenons-nous dans une neutralité objective quant à la position prise « contre Sainte-Beuve » par Proust, quelque pertinence qu'elle retienne de l'autorité d'un poète à parler de sa création, et plus expressément d'une analyse du message poétique, qui ne laisse aucun doute sur le fait que son abord exige une méthode accordée à sa nature.

L'œuvre de Proust lui-même ne laisse pas à contester que le poète trouve en sa vie le matériel de son message. Mais justement l'opération que ce message constitue, réduit ces données de sa vie à leur emploi de matériel. Ceci, même si ce message prétend articuler l'expérience qui a fourni ces données, car tout au plus dans cette expérience le message trouve-t-il à se reconnaître.

La signifiance du message s'accommode, il ne faut pas hésiter à aller jusque-là, de toutes les falsifications apportées aux fournitures de l'expérience, celles-ci incluant à l'occasion la chair même de l'écrivain. Seule importe en effet une vérité qui tient à ce que dans son dévoilement le message condense. Il y a si peu d'oppo-

sition entre cette *Dichtung* et la *Wahrheit* dans sa nudité, que le fait de l'opération poétique doit plutôt nous arrêter à ce trait qu'on oublie en toute vérité, c'est qu'elle s'avère dans une structure de fiction [1].

Ce qu'au regard de l'œuvre publiée, la critique a produit par son recours au privé de l'écrivain, est, quant au naturel des aperçus, resté jusqu'à ce jour plutôt évasif. Mais cet us, auquel tout protêt au nom d'une décence quelconque ne répond qu'à côté, a engendré par contre une révolution des valeurs littéraires. Ceci, en introduisant dans un marché dont la technique de l'imprimerie depuis quatre siècles réglementait les effets, un nouveau signe de la valeur : que nous appellerons les petits papiers. Le manuscrit que l'imprimé avait refoulé dans la fonction de l'inédit, reparaît comme partie prenante dans l'œuvre avec une fonction qui mérite examen.

C'est bien là la matière offerte au présent ouvrage : notes personnelles de Gide pour ses mémoires, éditées sous le titre de : Si le grain ne meurt; morceaux inédits du Journal; cahier de lectures, tenu de vingt à vingt-quatre ans et significativement désigné par lui comme son « subjectif »; l'énorme correspondance avec sa mère jusqu'à la mort de celle-ci quand il a vingt-six ans; une somme de lettres inédites, dont le rassemblement par l'entourage fait s'accroître la portée d'édifice, proportionnellement au carré de leur masse jointe aux lettres publiées.

Dans cette masse, il faut compter le vide laissé par la correspondance avec sa cousine devenue son épouse, Madeleine Ron-

1. La convenance de ce rappel en notre sujet serait suffisamment confirmée s'il en était besoin par un de ces nombreux textes inédits que l'ouvrage de Delay nous apporte en les éclairant du jour le plus approprié. Ici, du *Journal inédit* dit de la Brévine où Gide en octobre 1894 séjourna (note de la page 667 de son tome II).

« Le roman prouvera qu'il peut peindre autre chose que la réalité — directement l'émotion et la pensée; il montrera jusqu'à quel point il peut être déduit, *avant l'expérience des choses* — jusqu'à quel point c'est-à-dire il peut être composé — c'est-à-dire œuvre d'art. Il montrera qu'il peut être œuvre d'art, composé de toutes pièces, d'un réalisme non des petits faits et contingents, mais supérieur. » Suit une référence au triangle mathématique, puis : « Il faut que dans leur rapport même chaque partie d'une œuvre prouve la vérité de chaque autre, il n'est pas besoin d'autre preuve. Rien d'irritant comme le témoignage que Monsieur de Goncourt donne de tout ce qu'il avance — il a vu! il a entendu! comme si la preuve par le réel était nécessaire. »

Faut-il dire qu'aucun poète n'a jamais pensé autrement..., mais que personne ne donne suite à cette pensée.

deaux. Vide dont nous dirons plus loin la place et l'importance avec la cause.

Confidences recueillies par l'auteur et choses vues par lui témoin, n'occupent ici qu'une place discrète, heureusement moins absente que Jean Delay ne nous avertit l'avoir voulu, mais qu'il semble plutôt avoir effacée.

Ni l'œuvre de Gide, ni le contenu de ces écrits intimes ne nous laissent de doute sur le dessein de l'*homo litterarius* achevé que Delay reconnaît en lui. Les petits papiers sont, dès leur issue et toujours plus dans les ficelles qui les empêchent de se perdre, concertés en vue du corps qu'ils doivent constituer sinon dans l'œuvre, disons par rapport à l'œuvre. On peut se demander ce qu'un tel dessein laisserait subsister de leur intérêt pour Sainte-Beuve, si c'était bien le naturel qu'il eut en vue.

Dans ce dessein en effet, Gide ne redouble pas seulement son message en lui joignant les pensées de sa retraite, il ne peut faire que ses actes n'y prennent leur versant. Précisons que ceux-ci ne déféreront pas seulement, comme il en fut de tout temps, au souci de sa gloire, mais, le terme est de sa plume, au soin de sa biographie.

Suspecter d'insincérité à partir de là toute une vie serait absurde, même à arguer qu'elle ne nous livre rien de bas, nulle trahison, nulle jalousie, nulle motivation sordide et moins encore de la sottise commune. On peut remarquer qu'une psychanalyse durant le temps qu'elle se poursuit, guinde plus qu'il ne croit les actes du sujet, et que ceci ne change rien aux problèmes que sa conduite propose. On sent suffisamment que lorsque Gide motive le prêt de capital par où il subvient aux difficultés d'un ami estimé [1], par le terme exprès du soin de sa biographie, c'est la gageure de sa confiance qu'il y inscrit, où l'amour-propre a plus de débouchés qu'à publier une bonne action.

Toujours l'âme est perméable à un élément de discours. Ce que nous cherchons à la place où elle se constitue de l'histoire d'un mot, ce sont des effets où beaucoup d'autres mots ont contribué et où le dialogue avec Dieu essaie de s'y retrouver. Ces remar-

1. Cf. Delay, II, p. 387-8. Il s'agit de son ami Maurice Quillot et Gide s'en exprime dans une lettre à sa mère du 17 octobre 94.

ques ne sont pas hors de propos concernant le soliloque de la belle âme Gide.

Ce soliloque se fait entendre dans l'œuvre littéraire; les petits papiers n'en diffèrent-ils que de leur communication différée?

C'est ici que l'ouvrage que nous tenons, nous éclaire par sa venue : ce n'est pas dans leur contenu, mais dans leur adresse qu'il faut chercher la différence des petits papiers.

C'est bien au biographe qu'ils sont adressés, et pas à n'importe lequel. Gide lisant les mémoires de Gœthe, « s'instruit plus, écrit-il à sa mère, en apprenant comment Gœthe se mouchait que comment communiait un concierge ». Et il ajoute : « Au reste, ces mémoires sont fort peu intéressants par ce qu'il racontent... S'ils n'étaient *écrits* par Gœthe, si Gœthe avait fait écrire Eckermann à sa place, il n'y resterait plus à peine qu'un intérêt de document [1]. »

Disons qu'en laissant à Jean Delay d'*écrire à sa place* sur ses petits papiers, Gide n'ignorait pas que Jean Delay savait écrire, et aussi bien qu'il n'était pas Eckermann. Mais il savait aussi que Jean Delay était un psychiatre éminent, et que pour tout dire, c'est chez le psychobiographe que ses petits papiers rencontraient leur destination de toujours.

Pensons à ce qui fait dire que le psychanalyste de nos jours a pris la place de Dieu. Ce reflet de toute-puissance (auquel au reste il fait accueil par le détour pédantesque de récuser cette toute-puissance au principe de la pensée de son patient), il faut bien qu'il lui vienne de quelque part.

Il vient de ce que l'homme de notre temps a besoin pour vivre avec son âme de la réponse du catéchisme qui lui a donné consistance.

André Gide savait faire de Dieu l'usage qui convient, et attend donc autre chose. Jean Delay n'évoque pas en vain ici Montaigne et son mode d'adresse à un autre à venir, de ce privé où il renonce à discerner ce qui sera pour cet autre le signifiant. Une semblable adresse fait comprendre pourquoi l'ambiguïté où Gide développe son message, se retrouve dans ses petits papiers.

Le miracle, pour désigner par son nom la conjoncture présente,

1. Delay, II, p. 491.

c'est qu'en appliquant à la lettre des petits papiers son office de consultant, Jean Delay donne à cette ambiguïté son relais, en retrouvant dans l'âme l'effet même où le message se forma. Les fonds d'herbes dans l'eau de Narcisse sont de même onde que le reflet des frondaisons.

Par Jean Delay la psychologie trouve avec la discipline littéraire un affrontement unique. La leçon est saisissante, car nous y voyons s'ordonner dans sa rigueur la composition du sujet.

Disons comment on s'en instruit. Ce n'est pas d'abord qu'on y songe à suivre Jean Delay, tant même on oublie qu'on le suive, à si bellement le voir prendre une suite. Limier sur une trace de chasseur, ce n'est pas lui qui la brouillera. Il s'arrête, il nous la pointe de son ombre. Il détache comme de lui l'absence même qui l'a causée.

De cette famille qui pour Gide fut la sienne, et non une abstraction sociale, Delay commence par la chronique.

Il fait grandir l'arbre de bourgeoisie surgi sous Louis XIV d'un Rondeaux paysan qu'enrichit le négoce de la denrée coloniale, déjà sans doute Arnolphe à se rêver en Monsieur de la Souche. Son fils s'allie à un Père D'Incarville, son petit-fils se fait donner du de Sétry, l'arrière-neveu est Rondeaux de Montbray, féru de lumières, voire d'illuminisme, puisque F.·. M.·., et essuie de la Révolution quelques traverses. Cet arbre vert, enté avec constance de ramifications de qualité, et où ne manque pas le fleuron de distinction savante qui se cueillait dans les recherches naturelles, laisse après la tourmente un rejeton encore dru.

Edouard Rondeaux sera apte à rivaliser dans les bonnes affaires avec les Turelure qui aux nouveaux temps donneront pour idéal leur pratique : enrichissez-vous, grâce à quoi ils relevèrent, paraît-il, la grandeur de la France. Si leur pré-éminence politique pourtant ne s'est jamais imposée d'un titre bien évident à cette relève, c'est peut-être que la seule vertu qui rendit raison de leur existence, l'abnégation, s'offrit un peu trop en ces temps au soupçon d'hypocrisie. Heureusement déléguèrent-ils la tradition de cette vertu avec ses privilèges, à leurs femmes, ce qui explique le comique où leur mémoire est consignée.

Ce comique immanent, notamment à l'étonnant dialogue de la correspondance de Gide avec sa mère, est à travers le livre

préservé de ce que la pédanterie psychologisante a poussé au drame de la relation à la figure de la mère. Le trait s'annonce dès ce chapitre avec l'esquisse de la montée de la bedaine chez les hommes, mise en regard du fait qui frappe, qu'en deux générations d'alliance protestante, les femmes font de cette famille un fief de religionnaires et un parc de maternage moral. A quoi nous devons la grâce, après reduction à l'état falot des mâles pénultièmes, d'une fleur illustre d'humanité.

La bourgeoisie du père traduit une autre extrace, gens de robe et d'université auxquels Jean Delay fait le crédit d'une ascendance florentine. La couvaison par son père du concours d'agrégation de Paul Gide, le père d'André, est un moment brossé de façon bien émouvante, pour introduire et la fulgurante carrière d'un enseigneur original en matière de droit, et la perte que laisse en son fils un homme sensible, qui ne se dégagea d'une alliance ingrate que par une mort prématurée.

C'est de l'aveu voilé d'une maxime perdue dans un carnet intime de Paul, de l'accent retransmis de la bouche de Gide de sa vénération filiale — une des rares références de Jean Delay à ses souvenirs —, que l'image du père, étreignante, apparaît.

Mais plus loin une lettre de l'oncle Charles nous dressera les abrupts d'âme sur quoi l'on interroge en vain la psychologie, quand il s'agit de les réduire aux normes prétendues de la compréhension. Répondant à une confidence de son neveu concernant l'abandon qu'on sait qu'il fit de son pucelage à la charmante Oulad, Méryem, cet homme cultivé se gendarme sur un acte, dont le moins qu'on puisse dire est que le contexte de prostitution coutumière, voire rituelle, dans lequel il s'insérit, oblige à nuancer la moralisation à son propos, or l'oncle Charles ne trouve rien de mieux pour en figurer le stigmate que la tache de l'acte, impossible à défaire une fois commis, du parricide, à effacer laquelle s'acharne en vain lady Macbeth [1].

C'est ainsi qu'au premier vent de l'enquête se dissipe même

1. Nous laissons de côté l'incidence pour le censeur de ce que l'affaire lui soit présentée comme expérimentale par sonpupille. La singularité de son jugementn'est pas moins sensible. Cf. in Delay, II, p. 424, cette lettre depuis le passage : « On ne peut nier que cette histoire ne soit la marque d'un détraquement absolu du sens moral... » jusqu'à p. 445, la chute de la mercuriale sur la « tache que rien ne pouvait effacer ».

ce que Gide crut devoir garder de révérence tainienne aux incompatibilités d'héritage tournant à l'aigre dans son sang. Les mythes le cèdent à une méthode qui restitue tout être en son discours pour rétribuer chacun de sa parole.

Mariage de la psychologie et de la lettre, nous voudrions faire écho à un titre de Blake, cher à Gide pour désigner ce qui se produit, quand la lettre, venant à l'école de la psychologie, y retrouve sa propre instance en position de la régir.

Car si Jean Delay trouve au passage à confirmer la description faite par Janet de la psychasthénie, c'est pour relever que celle que Gide fait de ses propres états, la recouvre, à ceci près qu'elle est d'une langue plus stricte[1]. On voit comment on peut se demander si les savantes fonctions dont s'articule la théorie, fonction du réel, tension psychologique, ne sont pas de simples métaphores du symptôme, et si un symptôme poétiquement si fécond, n'est pas lui-même fait comme une métaphore, ce qui ne le réduirait pas pour autant à un *flatus vocis*, le sujet faisant ici avec les éléments de sa personne les frais de l'opération signifiante.

C'est là suggérer à notre sens le ressort dernier de la découverte psychanalytique. Nulle de ses avenues n'est étrangère à Jean Delay; il les essaie ici tour à tour sans pouvoir faire mieux que de se référer aux tronçons de théorie où la doctrine à présent se désagrège. Rien pourtant dont il ne sache tirer parti s'il porte pierre au bon endroit, au point qu'on peut dire que ce livre ne serait pas le même sans la psychanalyse.

Ce n'est pas qu'il ait même un instant couru le risque de ressembler à ce que le monde analytique appelle un ouvrage de psychanalyse appliquée. Il repousse d'abord ce que cette qualification absurde traduit de la confusion qui règne en cet endroit. La psychanalysen e s'applique, au sens propre, que comme traitement, et donc à un sujet qui parle et qui entende.

Il ne peut s'agir hors de ce cas que deméthode psychanalytique,

Cf. Delay, I, p. 240, «... des sentiments d'incomplétude, ou comme dira Gide, de « manque »; d'étrangeté, ou comme dira Gide, « d'estrangement »; de dédoublement, ou, comme dira Gide, de « seconde réalité » [tout autrement approprié. Remarque de l'auteur de l'article présent]; d'inconsistance, ou, comme dira Gide, de « déconsistance » [plus exact. Idem.].

celle qui procède au déchiffrage des signifiants sans égard pour aucune forme d'existence présupposée du signifié.

Ce que l'ouvrage présent montre avec éclat, c'est qu'une recherche, dans la mesure où elle observe ce principe, par la seule honnêteté de son accord à la façon dont un matériel littéraire doit être lu, rencontre dans l'ordonnance de son propre exposé la structure même du sujet que la psychanalyse dessine.

Sans doute les psychanalystes y trouveront-ils une fois de plus occasion à s'autoriser de l'importance de leur doctrine. Ils feraient mieux de s'inquiéter à constater qu'aucun ouvrage paru au titre de la psychanalyse appliquée, n'est préférable à celui-ci pour la pureté de la méthode et pour l'assiette de ses résultats.

Jean Delay part toujours de la faveur que lui offre son sujet : ici la voie frayée par Gide lui-même, dont on sait qu'il s'intéressa à la psychanalyse.

Ce fut le milieu de Jacques Rivière qui après la Grande guerre fit au message freudien sa première fortune, le milieu médical où l'étonnant Hesnard l'avait fait entendre dès 1910, se faisant prier. Gide tenta l'épreuve d'une psychanalyse avec Madame Sokolnicka venue alors en France au titre de *miss. dominica* de l'orthodoxie viennoise. Il était un peu trop gros morceau, pour n'avoir pas échappé aux prises manquant sans doute un peu de force pénétrante, de la sympathique pionnière. Il est surprenant qu'il ait été si peu soucieux d'aller aux textes que d'avoir pu porter sur Freud un de ces jugements dont le retour n'épargne pas même quelqu'un de sa stature [1].

Ce n'en est pas moins à la lumière des explications de Madame Sokolnicka, présentée de façon non déguisée dans son roman *les Faux Monnayeurs*, qu'il éclaire dans le personnage du petit Boris une tragédie de l'enfance, reprise chez Jean Delay pour ce qu'elle est, une élaboration de son propre drame.

Le petit Boris réduit aux soins de son grand-père, n'est pourtant pas soumis aux mêmes conditions que celui qui, du moment de la mort de son père quand il avait onze ans, nous dit s'être senti

1. Cf. *Journal* 1924, p. 785-786, rapporté dans Delay, I, p. 248. La formule : « Freud, imbécile de génie », est lâchée par le travers d'objections étrangement peu soutenues.

« soudain tout enveloppé, par cet amour qui désormais se refermait » sur lui [1] en la personne de sa mère.

Par contre s'offre l'agrément de déjà entendu, propre à émouvoir les hochements de bonnet des informés, que l'on obtiendra à bon compte à rappeler la prépondérance de la relation de la mère dans la vie affective des homosexuels. Avec au-delà, cet Œdipe devenu nom commun, et dont on parle comme d'une armoire, après qu'il ait été la maladie aux ravages de laquelle Gide a opposé un sarcasme pour lui moins coûteux que devant [2].

Assurément Jean Delay ne se contente pas d'une articulation aussi vague.

Que fut pour cet enfant-là sa mère, et cette voix par où l'amour s'identifiait aux commandements du devoir? On sait bien qu'à trop chérir un enfant, il y a plus d'un mode, et chez les mères aussi d'homosexuels.

Jean Delay ne nous donne pas la carte du labyrinthe des identifications, où les psychanalystes dans leurs écrits trichent pour ne pas se perdre. Mais il a l'avantage, à ne pas lâcher le fil de son cas, de s'y retrouver.

Il le fait en déroulant inoubliablement les composants du discours de la mère, d'où s'entrevoit la composition de sa personne.

Il s'arrête à ce qu'on ne peut déplacer qu'en vain pour voir derrière. Ainsi de cette jeune fille aussi peu avenante aux prétendants qu'aux grâces, et qui, des noces tard à venir, comble le vide par une passion pour sa gouvernante, dont Jean Delay fait impassiblement parler les lettres : jalousie, despotisme n'y sont pas à reléguer, pour n'être pas affichés, ni les étreintes d'une joie innocente, pour ancrées qu'elles soient dans des routines de vestales. Assurément faut-il bien concevoir, par delà ces manifestations inattaquables, une autre profondeur à cet attachement pour qu'il résiste, d'une rébellion à les vaincre, aux préjugés de l'entourage qui y objecte au nom du rang.

A quoi répond, comme dans Marivaux les lutinages des soubrettes au pathos des sublimes, ce souvenir de l'enfant Gide auscultant dans l'espace nocturne les sanglots modulés de la sou-

1. Delay, I, p. 165.
2. Propos badin de Gide à Jean Delay sur « la vague d'œdipémie ». Delay, I, p. 265.

pente, où Marie et Delphine, les servantes, celle-ci la mariée du lendemain, déchirent leur union.

Le psychanalyste ne peut que demeurer en arrêt devant un écran, ici d'autant plus piquant à n'en pas douter, que Marie devait être pour l'avenir un des dragons à veiller sur ce dont il ne fallait pas que l'enfant fût prodigue.

Le silence qu'alors il en sut garder, à part son for intérieur, montre un petit côté de l'étendue d'un règne taciturne où des pouvoirs plus sombres font vertu.

Jean Delay, à ce corridor aux médaillons en tache négative, ne stationne pas. Il sait à la mesure de quels pas filer sa marche, et quelle ombre, jamais profilée que d'une embrasure, désigne la promeneuse redoutable, à ne jamais laisser que déserte cette pièce d'avance qu'elle garde sur lui dans le tour de l'appartement.

Ce fut ce vide que l'enfant peupla des monstres dont nous connaissons la faune, depuis qu'une aruspice aux yeux d'enfant, tripière inspirée, nous en a fait le catalogue, à les mirer dans les entrailles de la mère nourricière.

Suite de quoi, nous avons rangé ces fantasmes dans le tiroir de l'imagination de l'enfant, aux noirs instincts, sans nous être encore élevés jusqu'à la remarque que la mère, elle aussi, enfant, eut les mêmes, et que rapprocher la question à se demander par quel chemin passent les fantasmes pour aller de la mère à l'enfant, nous mettrait peut-être sur la voie même dont ils empruntent leurs incidences effectives.

Un cauchemar qui fait partie de ce cortège [1], hantera jusqu'à la fin le sommeil de Gide, à ceci près que la crique qui le croque, à partir d'une certaine date, il la trouvera « rigolo ». Mais toujours le désolera de son angoisse l'apparition sur la scène d'une forme de femme qui, son voile tombé, ne laisse voir qu'un trou noir [2], ou bien se dérobe en flux de sable à son étreinte [3].

A quoi répond en lui un autre abîme, celui qui s'ouvre dans sa jouissance primaire : la destruction d'un jouet aimé, les bras

1. *Ainsi soit-il*, p. 98, cité par Delay, p. 138.
2. Delay, I, p. 525, citant les *Cahiers d'André Walter*.
3. Delay, II, p. 105, citant *Et nunc manet in te*, p. 35.

rompus soudain, dans le fracas de ce qu'ils portent, d'une servante chatouillée, l'étrange métamorphose de Gribouille suivant la dérive du fleuve, en rameau de verdure, le mènent à l'orgasme [1].

Secousses, glissements, formes grimaçantes, quand les acteurs au nombre congru du théâtre antique, viendront par le côté cour peupler la scène de leurs masques, la mort déjà y est entrée côté jardin. Pour que sa place y soit marquée, plus n'est même besoin qu'elle soit vide. Il suffit qu'elle soit numérotée. Ou pour mieux dire la mort elle-même n'est-elle pas le numéro des places ? Aussi bien est-ce là pourquoi elle est si prompte à en changer.

Par trois fois l'enfant entendit sa voix pure. Ce n'est pas l'angoisse qui l'accueille, mais un tremblement du fond de l'être, une mer qui submerge tout, ce *Schaudern* dont Jean Delay se fie à la signifiance allophone pour en confirmer la signification d'allogénéité, — nous enseignant la sémiologie, et spécialement de la relation à la « seconde réalité », du sentiment aussi d'être exclu de la relation au semblable, par où cet état se distingue de la tentation anxieuse [2].

Finesse clinique, où se gonfle notre chagrin des rabâchages qui tympanisent notre vie de psychiatre, quand tout encore est à articuler.

Nous ne dirons pas ici pourquoi les quatre coins sont nécessaires de cette relation du moi à l'autre, et puis à l'Autre, où le sujet se constitue comme signifié.

Renvoyons seulement le lecteur aux chapitres qui très simplement les situent, par le seul procès, exemplaire à nos yeux, de l'étude présente.

Ce procès s'ouvre de ce que se redoublent dans les créations de l'écrivain, les constructions plus précoces qui furent chez l'enfant plus nécessaires, d'avoir à tenir ces quatre places rendues plus incertaines du manque qui y demeurait.

C'est ainsi que la constitution de la *persona*, titre du chapitre où culmine le quatrième livre, renvoie à l'analyse du *Voyage d'Urien*, œuvre interprétée par Jean Delay, sans prêter à plus de contes-

1. Delay, I, p. 250.
2. Cf. Delay, I, p. 171, 176 et 321-329. *Si le grain ne meurt*, I, p. 135, 136 et 195

tation que n'en laisse le déchiffrage d'un rébus, comme le *voyage du Rien*, qui est le clou du troisième livre.

De même *la création du double*, qui, achevant le deuxième livre est le pivot des deux parties de l'ouvrage, renvoie dans le premier livre à *l'enfant divisé*.

Cette *Spaltung* ou refente du moi, sur quoi la plume de Freud *in articulo mortis* s'est arrêtée, nous semble bien être ici le phénomène spécifique. Occasion de s'étonner encore que le sens commun des psychanalystes le bannisse de toute réflexion méditée, pour s'abstraire dans une notion comme la faiblesse du moi, dont la pertinence se mesure une fois de plus pour le sujet Gide par l'assertion qu'il peut produire sans que la démente sa conduite. « Il ne m'est pas arrivé souvent de renoncer : un délai, c'est tout ce qu'obtient de moi la traverse [1]. »

Faut-il pour éveiller leur attention, leur montrer le maniement d'un masque qui ne démasque la figure qu'il représente qu'à se dédoubler et qui ne la représente qu'à la remasquer? Leur expliquer de là que c'est quand il est fermé qu'il la compose, et quand il est ouvert qu'il la dédouble [2].

Quand Gide devant Robert de Bonnières se déclare : « Nous devons tous représenter [3] », et quand dans son ironique *Paludes* [4], il s'interroge sur l'être et le paraître, ceux, qui, d'avoir un masque de louage, se persuadent qu'ils ont par dessous un visage, pensent : « littérature! » sans soupçonner qu'il exprime là un problème si personnel, qu'il est le problème tout court de la personne.

L'*idéal du moi*, de Freud, se peint sur ce masque complexe, et il se forme, avec le refoulement d'un désir du sujet, par l'adoption inconsciente de l'image même de l'Autre qui de ce désir a la jouissance avec le droit et les moyens.

L'enfant Gide entre la mort et l'érotisme masturbatoire, n'a

1. Cité par Delay, II, p. 479, de *Si le grain ne meurt*, p. 357, à rapprocher du « Tant pis j'agirai autrement ». (Delay, II, p. 18), écrit dans son carnet de notes à la date du 1er janvier 1891 sous le coup du refus majeur qu'il essuyait de Madeleine.

2. Ce masque est à leur disposition au chapitre : Art, de l'*Anthropologie structurale* de notre ami Claude Lévi-Strauss, spécialement aux p. 287-290.

3. Delay, II, p. 70, citant la scène de *Si le grain ne meurt*, I, p. 274-275, et rappelant que Gide donne la formule pour le « pur secret » de sa vie.

4. Et dans le *Journal*-1881, p. 25, cité dans Delay, II, p. 52.

de l'amour que la parole qui protège et celle qui interdit; la mort a emporté avec son père celle qui humanise le désir. C'est pourquoi le désir est confiné pour lui au clandestin.

Un soir, qu'il nous a dit, fut pour lui le rendez-vous de son destin, l'illumination de sa nuit et son engagement dans des vœux. Vœux au nom desquels il devait faire de sa cousine Madeleine Rondeaux son épouse, et qui lui ouvrirent ce qu'il maintint jusqu'à la fin avoir été l'amour unique.

Comment concevoir ce qui s'est produit dans cet instant qui « décida de sa vie » et qu'il ne peut écrivant *La Porte étroite* « se remémorer sans angoisse »? Qu'est-ce que cette « ivresse d'amour, de pitié, d'un indistinct mélange d'enthousiasme, d'abnégation, de vertu », où il en appelle à Dieu pour « s'offrir, ne concevant plus d'autre but à sa vie que de protéger cette enfant contre la peur, contre le mal, contre la vie [1] ».

Ferait-on, comme y penche Jean Delay, de l'événement une formation mythique de la mémoire, il n'en serait que plus significatif. Car dans sa position de garçon de treize ans en proie aux plus « rouges tourmentes » de l'enfance, en présence d'une fille de quinze, cette vocation à la protéger signe l'immixtion de l'adulte. Cet adulte est d'autant plus certainement identifiable à la personne même dont il la protège que c'est sa présence à ce moment à l'étage que le jeune André a traversé d'un élan, qui l'a appelé dans la maison de tout l'attrait du clandestin, si tant est qu'elle ne fut pas l'objet de sa visite. C'est à savoir son aimable tante en train d'y dissiper les chaleurs de Phèdre, qui que ce fût qui s'employât, selon les deux versions données par Gide, à l'y seconder.

Or cette personne, si nous en croyons *La Porte étroite*, qui apporte ici en tout cas la vérité de la fiction, a précisément joué à l'endroit du jeune garçon le rôle de séductrice, et l'on ne peut manquer de relever que ses manœuvres ressemblent singulièrement aux suppliciantes délices [2], dont la confession tenue pour scandaleuse que nous en a fait Gide dans *Et nunc manet in te*, qu'elles se soient situées ou non durant son voyage de noces, correspond bien à

1. Cf. Delay, I, p. 299-302 et *La Porte étroite*, p. 26-28.
2. Cf. *Et nunc manet in te*, Ed. Ides et Calendes, Neuchâtel et Paris, p. 41.

ce qu'il ne dissimulait guère de ses fascinations les plus enfiévrées.

Il semble donc qu'ici ce soit en la femme que le sujet se trouve mué comme désirant. La Putiphar se cache sous la Pasiphaë qu'il se dira devenir, mugissante à s'ouvrir à la pénération de la nature, de même que le modèle de sa tante se devine où Jean Delay l'indique, sous le mimodrame de son hystérie infantile.

Par ce biais dans l'imaginaire, il devient l'enfant désiré, c'est-à-dire ce qui lui a manqué, dans l'insondable rapport qui unit l'enfant aux pensées qui ont environné sa conception, et aussi lui revient un peu de cette grâce, dont l'absolue absence sur sa photo d'enfant remua en M. François Mauriac une sorte d'horreur théologale.

Mais cette mue ne vient qu'en résidu d'une soustraction symbolique, qui s'est faite à la place où l'enfant confronté à la mère, ne peut que reproduire l'abnégation de sa jouissance et l'enveloppement de son amour. Le désir n'a laissé ici que son incidence négative, pour donner forme à l'idéal de l'ange qu'un impur contact ne saurait effleurer.

Que ce soit bien l'amour que cet amour « embaumé [1] contre le temps [2] », dont Gide dira : « Personne ne peut soupçonner ce qu'est l'amour d'un uraniste [3]... », pourquoi se fermer à son témoignage? Parce qu'il n'est pas conforme à la compréhension de l'amour pour courrier du cœur, à laquelle il faut bien dire que les psychanalystes dans la chimère génitale-oblative se sont conformés?

Or Jean Delay le souligne fort bien, il n'y a rien là qui ne se soutienne d'une tradition très antique, et qui ne rende légitime l'évocation des nœuds mystiques de l'amour courtois. Gide lui-même n'a pas craint de rapprocher son union toute scellée bourgeoisement qu'elle fût, de celle mystique de Dante à Béatrice. Et si les psychanalystes étaient capables d'entendre ce que leur maître a dit de l'instinct de mort, ils sauraient reconnaître qu'un accomplissement de la vie peut se confondre avec le vœu d'y mettre un terme.

En fait le sentiment de Gide pour sa cousine a bien été le comble

1. Cf. Delay, I, note de la page 225.
2. Relation de Roger Martin du Gard, dans *Schlumberger*, p. 193.
3. *Id.*, dans *Schlumberger*, p. 186 et 193.

de l'amour, si aimer, c'est donner ce qu'on n'a pas, et s'il lui a donné l'immortalité.

Cet amour qui prend corps d'une méditation manichéenne, devait naître au point où la mort avait déjà doublé l'objet manquant. Reconnaissons son passage dans cette sœur supposée que Gide se donne dans les *Cahiers d'André Walter* pour faire de son héroïne celle qui substitue subtilement à la défunte son image [1]. Il fait mourir cette sœur imaginaire en 1885, soit, à la faire naître avec lui, à l'âge qu'a Madeleine quand son amour s'empare d'elle. Et malgré M. Jean Schlumberger [2], il n'y a pas lieu de faire bon marché de ce que Gide dans ses derniers combats pour amener Madeleine au mariage, écrive d'elle à Valéry : « C'est Morella [3]. » Femme de l'au-delà, reniée en sa fille, laquelle meurt quand Poe l'appelle par son nom qu'il fallait taire... Le cryptogramme de la position de l'objet aimé par rapport au désir est là, dans sa duplication sur elle-même rappliquée. La seconde mère, celle du désir, est mortifère et ceci explique l'aisance avec laquelle la forme ingrate de la première, celle de l'amour, vient à s'y substituer, pour se surimposer[4] sans que le charme en soit rompu, à celle de la femme idéale.

Reste à savoir pourquoi le désir et sa violence, qui pour être celle de l'intruse, n'était pas sans écho dans le jeune sujet (Jean Delay le souligne très justement) n'ont pas rompu ce charme mortifère, après lui avoir donné forme.

Ici nous croyons que Jean Delay est sur une juste piste, quand il voit en Madeleine l'ultime raison de ce que cet amour ait dû rester non réalisé, sauf qu'à coller en quelque sorte à la paroi de verre qui séparait les deux êtres qu'il anime pour nous, il se leurre peut-être de sa minceur pour croire à sa fragilité.

Que Madeleine ait voulu le mariage blanc, c'est sur quoi le livre ne laisse pas de doute. Mais elle l'a voulu sur des fondements inconscients, qui se trouvaient les plus convenables à laisser l'impasse d'André en l'état.

1. Cf. Delay, I, p. 494 et la note. — *Cahiers d'André Walter*, O.C.I., p. 40-41.
2. A qui ce rapprochement paraît « proprement saugrenu ». *Schlumberger*, p. 80.
3. Delay, II, p. 98, 173, et aussi I, p. 300.
4. Le livre de Jean Delay est plein de ces témoignages d'un phénomène banal, mais qui prend ici son relief du ravage où il s'inscrit. Cf. *Ainsi soit-il*, p. 128.

La chose se trouve manifestée, comme il arrive des plus difficiles à voir, sous une forme qui devient la plus patente une fois désignée. L'abolition chez la fille de tout regard sur la mère, après que celle-ci eut quitté sa famille, est l'indice garant que le désir salutaire, dont l'enfant disgracié s'était vu imprimer une figure d'homme, ne ferait plus de rentrée du dehors.

Aussi bien n'est-il pas besoin d'être grand clerc pour le lire sous la plume de Madeleine : elle reste très longtemps, après le drame et bien au-delà de la frontière du mariage, fixée à son amour pour son père. Qu'elle note ses penchants d'âme, à la troisième ligne elle évoque sa figure, entendons-le, au sens propre : à savoir de l'au-delà [1].

Que se fût-il passé si Madeleine eût offert à André, de Mathilde sa mère à qui elle ressemblait, une figure que la couleur du sexe eût ranimée?

Nous croyons quant à nous que, pour étreindre cette Ariane, il lui eût fallu tuer un Minotaure qui eût surgi d'entre ses bras.

Sans doute Gide a-t-il rêvé d'être Thésée. Mais le sort d'Ariane matée eût-il été plus court, la vicissitude de Thésée n'en aurait pas été changée.

Ce n'est pas seulement pour verser à droite plutôt qu'à gauche que le désir, à l'être humain, fait des difficultés.

Le privilège d'un désir qui assiège le sujet, ne peut tomber en désuétude, qu'à ce que soit cent fois repris ce tournant du labyrinthe, où le feu d'une rencontre a imprimé son blason.

Sans doute le sceau de cette rencontre n'est-il pas seulement une empreinte, mais un hiéroglyphe, et peut-il être d'un texte à d'autres transféré.

Mais toutes les métaphores n'épuiseront pas son sens qui est de n'en pas avoir, d'être la marque de ce fer que la mort porte dans la chair, quand le verbe l'a désintriquée de l'amour.

Cette marque, qui ne diffère peut-être pas de ce que l'Apôtre

1. Entre autres, voir Delay, II, p. 187. « Je ne connais peut-être bien que deux états d'âme quant aux choses de la vie : l'anxiété de l'avenir — la tristesse du regret de papa... » — Lettre de Madeleine Rondeaux à sa tante Juliette Gide d'octobre 1892. Et encore Delay, II, p. 25, note la citation du Journal de Madeleine que la note 3 place en février 1891.

appelle l'écharde dans la chair, a toujours été en horreur à la sagesse, qui a tout fait pour la négliger.

Observons que la sagesse en a été châtiée par cet air d'esclave qu'elle garde à travers les temps, et qu'elle doit sans doute à l'embarras de trimballer ce fer sous sa robe, en faisant mine de rien.

Et l'on pourrait, à y repenser, reprendre la question du Maître sous un nouveau jour, en précisant que ce n'est pas tant sa jouissance qui l'occupe, mais son désir qu'il ne néglige pas.

Avec les temps descendants, il apparaît remarquable que ce soit autour d'une mise en question du désir par la sagesse, que renaisse un drame où le verbe est intéressé.

C'est bien pourquoi Gide a son importance. Quelque chétive après tout que soit sa singularité, il s'y intéresse, et le monde qu'il agite pour elle, y est intéressé, parce qu'une chance en dépend qu'on peut dire être celle de l'aristocratie. C'est même la seule et dernière chance qu'a celle-ci de n'être pas rejetée dans les mauvaises herbes.

Disons que les mauvaises herbes font appel de ce qu'elles ont déjà fourni à la culture, et que la psychanalyse, faite pour apporter à la barre la plus formidable déposition en ce débat, y est attendue, pour quand sera dissipé l'état de brume où le poids de sa responsabilité l'a fait plonger.

Sur ce terrain Jean Delay a su apercevoir dans la construction d'André Gide la pièce essentielle, celle par quoi la fabrication du masque ouvert à un dédoublement dont la répercussion à l'infini épuise l'image d'André Walter (1er des deux volumes), trouve la dimension de la *persona* qui devient André Gide, pour qu'il nous fasse entendre que ce n'est pas ailleurs que dans ce masque que s'offre à nous le secret du désir, et avec lui le secret de toute noblesse.

Cette pièce, c'est le message de Gœthe, dont Jean Delay précise à quelques jours près, avec l'articulation qu'elle constitue, la date d'immixtion [1].

1. Cf. Delay, II, p. 155-159, 177, 245 et suiv. (le chapitre : Préméditations), p. 264 (le mythe de Lyncéus), p. 277.

A reconnaître l'effet décisif de ce message à cette date, il n'y avait eu avant Jean Delay que la mère d'André Gide, — par quoi se démontre que la passion d'une femme sans dons peut obtenir la vérité que la méthode reconstruit quand elle est jointe à la finesse, sans que le bon sens, en l'occasion représenté par Charles Gide, n'y ait vu que du feu [1].

Jean Delay ne nous fait pas moins sentir le poids de la pièce manquante, celle que représente la perte de la quasi-totalité des lettres de Gide dans une correspondance qui a couvert l'espace de sa vie d'homme jusqu'en 1918.

C'est à leur destruction par sa femme à cette date que nous devons la projection par Gide sur son amour d'un témoignage qui fit scandale pour les uns et qui reste un problème pour tous : où l'analyse de Jean Delay apporte sa lumière en y prenant sa gravité, et qu'elle scelle en somme d'une confirmation objective [2].

Ce témoignage auquel Gide a donné le titre d'*Et nunc manet in te*, fut écrit après la mort de sa femme. Le titre, si l'on en restitue la citation, précise, si c'était nécessaire, le sens du texte. Il évoque le châtiment, qui par delà la tombe pèse sur Orphée, du ressentiment d'Eurydice pour ce que, de s'être retourné pour la voir pendant leur remontée des enfers, Orphée l'a condamnée à y faire retour [3].

Ce n'est donc pas l'objet aimé que ce titre invoque pour demeurer au dedans de celui qui sous son signe se confesse, mais bien plutôt une peine éternelle :

*Poenaque respectus* [4] *et nunc manet, Orpheus, in te.*

Pousserons-nous jusqu'au sens extraordinairement ironique que prendrait ce choix, à indiquer que le poème du Moustique dont il est extrait, attribué à Virgile, tourne autour de la mort que cet insecte recueille de la main même du berger dont, en le

1. Lettre de Charles Gide à Mme Paul Gide, 16 avril 1895, inédite, dans Delay, p. 496-497.

2. Cf. Delay, I, De l'angélisme, p. 492-519; II, Le mariage blanc, p. 557-592, et les pages magistrales de : La consultation, p. 516-557.

3. Dont rapprocher une remarque du *Journal*, p. 840.

4. Mon exemplaire, des Aldes, porte ici une virgule que les éditions contemporaines critiques omettent, il me semble conformément au sens.

réveillant par sa piqûre, il a assuré le salut, et que les nouvelles des enfers que le moustique donne en rêve au berger, lui vaudront le cénotaphe qui portera sa mémoire à la postérité?

Au vrai on ne songe guère en lisant ces lignes à s'interroger sur les limites du bon goût. Elles sont tout simplement atroces par la conjonction d'un deuil qui insiste à renouveler ses vœux : je l'ai aimée et je l'aime à jamais, et de la misère d'un regard dessillé sur ce que fut le sort de l'autre, et à qui ne reste plus pour s'y retenir que le ravage d'une inhumaine privation, surgi de la mémoire avec le spectre offensé de son plus tendre besoin.

Nous ne nous chargeons pas d'appliquer ici ce que nous professons sur le désir, en tant que précisément ce besoin, chez chacun il le recule. Car il n'y a pas là de vérité qui serve à rendre la justice.

Rien du désir qui est manque, ne peut être pesé ni posé dans des plateaux, si ce n'est ceux de la logique.

Nous voudrions que ce livre gardât, pour les hommes dont le destin est dans la vie de faire passer le sillon d'un manque, c'est-à-dire pour tous les hommes, et pour ceux-là aussi qui s'en désolent, c'est-à-dire beaucoup d'entre eux, son tranchant de couteau.

C'est dire assez que nous ne sommes pas de ceux pour qui la figure de Madeleine, si meurtrie qu'elle y paraisse, en sortirait, comme il se prétend, diminuée.

Quelque ombre qui sur un visage soit portée de la rampe tragique, elle ne le défigure pas. Celle que Gide ici projette, part du même point où le travail de Jean Delay place ses lumières, et d'où nous-même dirigeons l'éclairage psychanalytique.

Un sentiment différent prouve qu'à s'animer du respectable, il peut être d'un effet moins respectueux.

M. Jean Schlumberger reproche à André Gide d'avoir obscurci la figure de sa femme, du noir des ténèbres où il allait à sa rencontre. Pense-t-il éclaircir ces ténèbres de ses souvenirs en teintes claires?

Il est difficile de ne pas mettre au compte du fâcheux une prétention réparatrice, quand elle s'efforce vainement, pour la convaincre d'en rabattre, contre une voix défunte.

Le défi dont elle s'anime à nous produire un défenseur des

vertus patriciennes (sic) [1] se soutient mal de se poursuivre sur le laus d'un bien-être bourgeois, et aussi bien le témoignage s'en affaiblit d'une inattention avouée à ce qui se jouait en réalité derrière l'art des apparences [2].

A la vérité l'honneur rendu à ces vertus nous ferait plutôt observer que la lice courtoise ne gagne rien à se parer de Courteline, et que la remarque « que Gide eut après tout un bonheur sur mesure [3] », à faire entrer la paix chez soi dans ce contexte, peut paraître déplacée.

Ce témoignage restreindrait en somme de lui-même sa portée aux susceptibilités d'un élan distingué, s'il ne tendait à nous convaincre que Madeleine était une oie et que les idées de son monde à la fin du XIXe siècle égalaient l'homosexualité au cannibalisme, à la bestialité des mythes et aux sacrifices humains [4], ce qui suppose une ignorance des classiques à laquelle Madeleine échappait en tout cas.

Cet effort pourtant n'a pas été vain à nous fournir des témoignages plus probants. Il en ressort que Madeleine, fine, cultivée, douée, mais combien secrète, sut ne pas voir ce qu'elle voulait ignorer, — que son rayonnement hors d'un cercle intime pouvait se tempérer assez pour ne pas retenir spécialement une personnalité plus efficiente à se communiquer, — que le cristal de son jugement que Gide exalta, pouvait laisser apparaître l'angle opaque de sa réfraction sous des aspects de quelque dureté [5].

Offrir pourtant l'occasion d'estimer au prix de traits de classe, la classe d'une personnalité, mérite peut-être l'image, dont la verdeur première d'un Bernard Frank ne se serait pas fait faute, du pavé du lion.

Pourquoi ne pas voir que celle qui fut sans doute toute absorbée dans le mystère du destin qui l'unit à André Gide, se dérobe aussi sûrement à toute approche mondaine, qu'elle s'est soustraite, avec quelle fermeté de glace, à un messager assez sûr

1. Jean Schlumberger, *Madeleine et André Gide*, p. 18, Gallimard, 1956.
2. *Op. cit.*, p. 184.
3. *Op. cit.*, p. 169.
4. *Op. cit.*, p. 94.
5. Témoignage de Mme van Rysselberghe, dans Schlumberger, p. 143-144. — Contre Gide, *Et nunc...* éd. citée plus haut, p. 69.

de porter la parole du ciel pour s'immiscer en son alcôve [1].

Jusqu'où elle vint à devenir ce que Gide la fit être [2], reste impénétrable, mais le seul acte où elle nous montre clairement s'en séparer est celui d'une femme, d'une vraie femme, dans son entièreté de femme.

Cet acte est celui de brûler les lettres, — qui sont ce qu'elle a « de plus précieux ». Qu'elle n'en donne d'autre raison que d'avoir « dû faire quelque chose [3] », y ajoute le signe du déchaînement que provoque la seule intolérable trahison.

L'amour, le premier auquel accède en dehors d'elle cet homme dont la figure lui a trahi cent fois la fugace convulsion, — elle le reconnaît à ce qu'elle lit sur son visage : moins de noblesse, dit-elle simplement [4].

Dès lors le gémissement d'André Gide, celui d'une femelle [5] de primate frappée au ventre, et où il brame l'arrachement de ce redoublement de lui-même qu'étaient ses lettres, et ce pourquoi il les appelle son enfant, ne peut apparaître que remplir exactement la béance que l'acte de la femme a voulu ouvrir dans son être, en la creusant longuement l'une après l'autre des lettres jetées au feu de son âme flambante.

André Gide, retournant dans son cœur l'intention rédemptrice qu'il prête à ce regard qu'il nous peint tenant pour rien son halètement, à cette passante qui traverse son trépas sans le croiser, se trompe. Pauvre Jason parti pour la conquête de la toison dorée du bonheur, il ne reconnaît pas Médée!

La question pourtant que nous voulons soulever ici est ailleurs. Et elle passera par le rire, diversement modulé par les lois de la politesse, qui accueille la nouvelle par Gide propagée innocem-

1. Cf. Correspondance de Claudel et de Gide, établie par Robert Mallet (Gallimard). Lettre de Madeleine Gide à Paul Claudel du 27 août 1925, — répondant à un billet de Paul Claudel, donné également.

2. « Alissa, [...], elle ne l'était pas, mais elle l'est devenue », répond André Gide à une question de Jean Delay, Delay, I, p. 502-503; II, p. 32.

3. Cf. Schlumberger, p. 197.

4. *Op. cit.*, p. 199.

5. Il faut rendre justice à M. Jean Schlumberger d'avoir perçu ce côté femelle des longs pleurs d'André Gide. Il en déduit ce qu'une attitude plus virile eût dû lui inspirer : « pousser la porte de sa femme ». Pourquoi faire? Lui donner une petite bise sans doute, pour arranger tout ça. Cf. Schlumberger, p. 213.

ment de son drame, car à la perte qu'il proclame être celle du legs le plus précieux qu'il destinait à la postérité, ce rire donne la réponse.

Ce rire a réduit Gide lui-même à sourire d'avoir écrit : « Peut-être n'y eut-il jamais plus belle correspondance [1]. » Mais qu'il l'ait pleuré comme telle, qu'il nous ait témoigné du coup porté en son être par ce deuil, en des termes qu'il n'a retrouvés que pour la perte de Madeleine, après que les années lui eurent ramené étrangement sa confiance et sa proximité, cela ne mérite-t-il pas qu'on le pèse? Et comment le peser?

Ce rire, il faut le reconnaître, n'a pas le sens de l'indifférence avec laquelle l'auteur du livre que nous venons de verser à ce dossier, nous dit avoir accueilli au fond d'une loge du Vieux-Colombier, la plainte de Gide. Et il serait vain de l'attribuer à l'obscénité propre aux tourbes confraternelles.

En ce rire plutôt entendons-nous résonner le sens humain qu'éveille la grande comédie, et nous n'étoufferons pas l'écho qu'il reçoit de l'imbroglio inimitable, où Molière nous figure l'exaltation de la cassette d'Harpagon par le quiproquo qui la lui fait substituer à sa propre fille quand c'est un amoureux qui lui en parle.

C'est dire que nous ne visons pas ici la perte qu'en la correspondance de Gide l'humanité a faite, ou les humanités, mais cet échange fatidique par où la lettre vient à prendre la place même d'où le désir s'est retiré.

A la dernière page du livre où, à la suite d'*Et nunc manet in te* [2], sont recueillies les pages qui, sur les relations de Gide à Madeleine, complètent le *Journal* nous lisons, terminant des lignes dont notre tête bourdonne, cette phrase : « qui n'offre plus, à la place ardente du cœur, qu'un trou ». Elle semble nous clouer la plainte de l'amant sur la place laissée déserte au cœur vivant de l'être aimé.

Or nous avons mal lu : il s'agit du vide laissé pour le lecteur, par la suppression des pages ici restituées, dans le texte du *Journal*. Mais c'est en lisant mal que nous avons bien lu pourtant.

1. Cf. la note de la page 83 du complément du *Journal*, joint à *Et nunc...* dans l'édition de Neuchâtel.

2. Édition de Neuchâtel.

Voici donc où se brise cette ironie de Gide qui serait presque unique, n'y eût-il Heine, à évoquer cette touche mortelle dont pour lui l'amour fut frappé, ce « Non, nous ne serons pas de vrais amants, ma chère », dont Jean Delay relève la note sur son carnet du 3 janvier 1891, pour en suivre le chemin et les séquences dans les papiers et dans les œuvres [1].

Voici où s'éteint le courage de celui qui pour faire reconnaître son désir, encourut la dérision, voire risqua l'infortune, — où l'abandonne aussi l'intuition qui de son Corydon « fait plus qu'un tract [2] », mais un étonnant aperçu de la théorie de la libido.

Voici où fléchit l'humour d'un homme à qui sa richesse assurait l'indépendance, mais que le fait d'avoir posé la question de sa particularité, mit en posture de Maître au delà de sa bourgeoisie.

Ces lettres où il mit son âme, elles... n'avaient pas de double. Et leur nature de fétiche apparue provoque le rire qui accueille la subjectivité prise au dépourvu.

Tout finit à la comédie, mais qui fera finir le rire?

Est-ce le Gide qui se suffit en ses jours ultimes à laisser sa main courir sur le papier les histoires d'almanach, les souvenirs d'enfance et les prouesses de bonne fortune entremêlées, qui prennent de son *Ainsi-soit-il* un étrange phosphore [3]?

« Signora Velcha, avez-vous bientôt fini? », d'où venait-elle sur les lèvres de petites filles comme tout le monde, ses cousines, l'incantation pour elles irrévocable à s'y risquer, qu'elles lui dévoilèrent une fois en ce recès de toit inaccessible où la scandait leur danse? Du même trio de magiciennes fatidique à se représenter dans son destin.

Et cette main qui la transcrit, est-ce encore la sienne, quand il lui arrive déjà de pouvoir croire qu'il est mort? Immobile,

1. Cette ironie presque parodique des œuvres, depuis les *Poésies* jusqu'à *Paludes*, Delay la commente en ces termes où pointe le ton de la sienne propre quand sur la précieuse *Tentative amoureuse*, il conclut : « En somme Luc, enchanté de réaliser son désir, s'en désenchante en le réalisant et se retrouve désolé, tandis que Gide, en exprimant le désir de ce double au lieu de le vivre, s'en désenchante aussi, mais dans un sens tout différent : il s'en désenvoûte et devient joyeux, de sorte que le désenchantement au sens de charme est un réenchantement au sens de chant. »

2. C'est le cas qu'en fait M. François Porché, dont le jugement est recueilli dans le volume de la N.R.F.

3. Cf. Delay, I, p. 184. *Ainsi soit-il*, p. 95-96.

est-ce la main de l'adolescent pris dans les glaces du pôle du voyage d'Urien, et qui tend ces mots qu'on peut lire : *Hic desperatus* [1] ? Remuante, imite-t-elle le pianotage d'agonie, qui fit à Gide accorder à la mort de sa mère, la musique d'un effort déçu vers la beauté ? *Haec desperata* [2] ?

Le mouvement de cette main n'est pas en elle-même, mais en ces lignes, les miennes, qui ici continuent celles que Gide a tracées, les vôtres qui seront celles de ce *Nietzsche* que vous nous annoncez, Jean Delay.

Il ne s'arrêtera, ce mouvement, qu'au rendez-vous que vous connaissez déjà puisque vous allez à sa rencontre, à la question sur la figure qu'offre le verbe au-delà de la comédie quand d'elle-même elle tourne à la farce : comment savoir d'entre les bateleurs celui qui tient le vrai Polichinelle [3] ?

1. Delay, II, 211.
2. Delay, II, p. 501.
3. *Ecco, ecco, il vero Pulcinella :* qui se souvient du lieu où Nietzsche évoque ce cri d'estrade d'un moine à Naples, agitant un crucifix, nous fera plaisir en nous donnant la référence que nous n'arrivons pas à retrouver (1966).

# *Kant avec Sade*

Cet écrit devait servir de préface à *La Philosophie dans le boudoir*. Il a paru dans la revue *Critique* (nº 191, avril 1963) en manière de compte rendu de l'édition des œuvres de Sade à laquelle il était destiné. Éd. du Cercle du livre précieux, 1963, 15 vol.

Que l'œuvre de Sade anticipe Freud, fût-ce au regard du catalogue des perversions, est une sottise, qui se redit dans les lettres, de quoi la faute, comme toujours, revient aux spécialistes.

Par contre nous tenons que le boudoir sadien s'égale à ces lieux dont les écoles de la philosophie antique prirent leur nom : Académie, Lycée, Stoa. Ici comme là, on prépare la science en rectifiant la position de l'éthique. En cela, oui, un déblaiement s'opère qui doit cheminer cent ans dans les profondeurs du goût pour que la voie de Freud soit praticable. Comptez-en soixante de plus pour qu'on dise pourquoi tout ça.

Si Freud a pu énoncer *son* principe du plaisir sans avoir même à se soucier de marquer ce qui le distingue de sa fonction dans l'éthique traditionnelle, sans plus risquer qu'il fût entendu, en écho au préjugé incontesté de deux millénaires, pour rappeler l'attrait préordonnant la créature à son bien avec la psychologie qui s'inscrit dans divers mythes de bienveillance, nous ne pouvons qu'en rendre hommage à la montée insinuante à travers le XIXe siècle du thème du « bonheur dans le mal ».

Ici Sade est le pas inaugural d'une subversion, dont, si piquant que cela semble au regard de la froideur de l'homme, Kant est le point tournant, et jamais repéré, que nous sachions, comme tel.

*La Philosophie dans le boudoir* vient huit ans après la *Critique de la raison pratique*. Si, après avoir vu qu'elle s'y accorde, nous

démontrons qu'elle la complète, nous dirons qu'elle donne la vérité de la *Critique*.

Du coup, les postulats où celle-ci s'achève : l'alibi de l'immortalité où elle refoule progrès, sainteté et même amour, tout ce qui pourrait venir de satisfaisant de la loi, la garantie qu'il lui faut d'une volonté pour qui l'objet à quoi la loi se rapporte fût intelligible, perdant même le plat appui de la fonction d'utilité où Kant les confinait, rendent l'œuvre à son diamant de subversion. Par quoi s'explique l'incroyable exaltation qu'en reçoit tout lecteur non prévenu par la piété académique. Effet à quoi ne gâtera rien qu'on en ait rendu compte.

Qu'on soit bien dans le mal, ou si l'on veut, que l'éternel féminin n'attire pas en haut, on pourrait dire que ce virage a été pris sur une remarque philologique : nommément que ce qui avait été admis jusque-là, qu'on est bien dans le bien, repose sur une homonymie que la langue allemande n'admet pas : *Man fühlt sich wohl im Guten*. C'est la façon dont Kant nous introduit à sa *Raison pratique*.

Le principe du plaisir, c'est la loi du bien qui est le *wohl*, disons le bien-être. Dans la pratique, il soumettrait le sujet au même enchaînement phénoménal qui détermine ses objets. L'objection qu'y apporte Kant est, selon son style de rigueur, intrinsèque. Nul phénomène ne peut se prévaloir d'un rapport constant au plaisir. Nulle loi donc d'un tel bien ne peut être énoncée qui définirait comme volonté le sujet qui l'introduirait dans sa pratique.

La recherche du bien serait donc une impasse, s'il ne renaissait, *das Gute*, le bien qui est l'objet de la loi morale. Il nous est indiqué par l'expérience que nous faisons d'entendre au-dedans de nous des commandements, dont l'impératif se présente comme catégorique, autrement dit inconditionnel.

Notons que ce bien n'est supposé le Bien, que de se proposer, comme on vient de le dire, envers et contre tout objet qui y mettrait sa condition, de s'opposer à quelque que ce soit des biens incertains que ces objets puissent apporter, dans une équivalence de principe, pour s'imposer comme supérieur de sa valeur universelle. Ainsi le poids n'en apparaît que d'exclure, pulsion ou sentiment, tout ce dont le sujet peut pâtir dans son intérêt pour un objet, ce que Kant pour autant désigne comme « pathologique ».

Ce serait donc par induction sur cet effet qu'on y retrouverait le Souverain Bien des Antiques, si Kant à son accoutumée ne précisait encore que ce Bien n'agit pas comme contrepoids, mais, si l'on peut dire, comme antipoids, c'est-à-dire de la soustraction de poids qu'il produit dans l'effet d'amour-propre *(Selbstsucht)* que le sujet ressent comme contentement *(arrogantia)* de ses plaisirs, pour ce qu'un regard à ce Bien rend ces plaisirs moins respectables[1]. Textuel, autant que suggestif.

Retenons le paradoxe que ce soit au moment où ce sujet n'a plus en face de lui aucun objet, qu'il rencontre une loi, laquelle n'a d'autre phénomène que quelque chose de signifiant déjà, qu'on obtient d'une voix dans la conscience, et qui, à s'y articuler en maxime, y propose l'ordre d'une raison purement pratique ou volonté.

Pour que cette maxime fasse la loi, il faut et il suffit qu'à l'épreuve d'une telle raison, elle puisse être retenue comme universelle en droit de logique. Ce qui, rappelons-le de ce droit, ne veut pas dire qu'elle s'impose à tous, mais qu'elle vaille pour tous les cas, ou pour mieux dire, qu'elle ne vaille en aucun cas, si elle ne vaut pas en tout cas.

Mais cette épreuve devant être de raison, pure quoique pratique, ne peut réussir que pour des maximes d'un type qui offre une prise analytique à sa déduction.

Ce type s'illustre de la fidélité qui s'impose à la restitution d'un dépôt[2] : la pratique du dépôt reposant sur les deux oreilles qui, pour constituer le dépositaire, doivent se boucher à toute condition à opposer à cette fidélité. Autrement dit, pas de dépôt sans dépositaire à la hauteur de sa charge.

On pourra sentir le besoin d'un fondement plus synthétique, même dans ce cas évident. Illustrons-en à notre tour le défaut, fût-ce au prix d'une irrévérence, d'une maxime retouchée du père Ubu : « Vive la Pologne, car s'il n'y avait pas de Pologne, il n'y aurait pas de Polonais. »

1. Nous renverrons à la très acceptable traduction de Barni, qui remonte à 1848, ici p. 247 et suiv., et à l'édition Vorländer (chez Meiner) pour le texte allemand, ici p. 86.

2. Cf. la scolie du théorème III du chapitre premier de *l'Analytique de la Raison pure pratique*, Barni, p. 163; Vorländer, p. 31.

Que nul par quelque lenteur, voire émotivité, ne doute ici de notre attachement à une liberté sans laquelle les peuples sont en deuil. Mais sa motivation ici analytique, encore qu'irréfutable, prête à ce que l'indéfectible s'en tempère de l'observation que les polonais se sont recommandés de toujours par une résistance remarquable aux éclipses de la Pologne, et même à la déploration qui s'ensuivait.

On retrouve ce qui fonde Kant à exprimer le regret qu'à l'expérience de la loi morale, nulle intuition n'offre d'objet phénoménal.

Nous conviendrons que tout au long de la *Critique* cet objet se dérobe. Mais il se devine à la trace, que laisse l'implacable suite qu'apporte Kant à démontrer son dérobement et dont l'œuvre retire cet érotisme, sans doute innocent, mais perceptible, dont nous allons montrer le bien-fondé par la nature du dit objet.

C'est pourquoi nous prions que s'arrêtent en ce point même de nos lignes, pour les reprendre par après, tous ceux de nos lecteurs qui sont à l'endroit de la *Critique* dans un rapport encore vierge, de ne pas l'avoir lue. Qu'ils y contrôlent si elle a bien l'effet que nous disons, nous leur en promettons en tout cas ce plaisir qui se communique de l'exploit.

Les autres nous suivront maintenant dans *la Philosophie dans le boudoir*, dans sa lecture tout au moins.

Pamphlet, s'avère-t-elle, mais dramatique, où un éclairage de scène permet au dialogue comme aux gestes de se poursuivre aux limites de l'imaginable : cet éclairage s'éteint un moment pour faire place, pamphlet dans le pamphlet, à un factum intitulé : « Français, encore un effort si vous voulez être républicains... »

Ce qui s'y énonce est pour l'ordinaire entendu, sinon apprécié, comme une mystification. Il n'est pas besoin d'être alerté par la portée reconnue au rêve dans le rêve de pointer un rapport plus proche au réel, pour voir dans la dérision ici de l'actualité historique une indication de la même sorte. Elle est patente, et l'on fera mieux d'y regarder à deux fois.

Disons que le nerf du factum est donné dans la maxime à proposer sa règle à la jouissance, insolite à s'y faire droit à la mode de Kant, de se poser comme règle universelle. Énonçons la maxime :

« J'ai le droit de jouir de ton corps, peut me dire quiconque, et

ce droit, je l'exercerai, sans qu'aucune limite m'arrête dans le caprice des exactions que j'aie le goût d'y assouvir. »

Telle est la règle où l'on prétend soumettre la volonté de tous, pour peu qu'une société lui donne effet par sa contrainte.

Humour noir au mieux, pour tout être raisonnable, à répartir de la maxime au consentement qu'on lui suppose.

Mais outre que, s'il est quelque chose à quoi nous ait rompu la déduction de la *Critique*, c'est à distinguer le rationnel de la sorte de raisonnable qui n'est qu'un recours confus au pathologique, nous savons maintenant que l'humour est le transfuge dans le comique de la fonction même du « surmoi ». Ce qui, pour animer d'un avatar cette instance psychanalytique et l'arracher à ce retour d'obscurantisme à quoi l'emploient nos contemporains, peut aussi bien relever l'épreuve kantienne de la règle universelle du grain de sel qui lui manque.

Dès lors ne sommes-nous pas incités à prendre plus au sérieux ce qui se présente à nous pour ne pas l'être tout à fait? Nous ne demanderons pas, on s'en doute, s'il faut ni s'il suffit qu'une société sanctionne un droit à la jouissance en permettant à tous de s'en réclamer, pour que dès lors sa maxime s'autorise de l'impératif de la loi morale.

Nulle légalité positive ne peut décider si cette maxime peut prendre rang de règle universelle, puisque aussi bien ce rang peut l'opposer éventuellement à toutes.

Ce n'est pas question qui se tranche à seulement l'imaginer, et l'extension à tous du droit que la maxime invoque n'est pas ici l'affaire.

On n'y démontrerait au mieux qu'une possibilité du général, ce qui n'est pas l'universel, lequel prend les choses comme elles se fondent et non comme elles s'arrangent.

Et l'on ne saurait omettre cette occasion de dénoncer l'exorbitant du rôle que l'on confère au moment de la réciprocité en des structures, notamment subjectives, qui y répugnent intrinsèquement.

La réciprocité, relation réversible de s'établir sur une ligne simple à unir deux sujets qui, de leur position « réciproque », tiennent cette relation pour équivalente, trouve difficilement à se placer comme temps logique d'aucun franchissement du sujet dans son rapport au signifiant, et bien moins encore comme étape d'aucun

développement, recevable ou non comme psychique (où l'enfant a toujours bon dos pour les placages d'intention pédagogique).

Quoi qu'il en soit, c'est un point à rendre déjà à notre maxime qu'elle peut servir de paradigme d'un énoncé excluant comme telle la réciprocité (la réciprocité et non la charge de revanche).

Tout jugement sur l'ordre infâme qui introniserait notre maxime est donc indifférent en la matière, qui est de lui reconnaître ou de lui refuser le caractère d'une règle recevable comme universelle en morale, la morale depuis Kant reconnue pour une pratique inconditionnelle de la raison.

Il faut évidemment lui reconnaître ce caractère pour la simple raison que sa seule annonce (son kérygme) a la vertu d'instaurer à la fois — et cette réjection radicale du pathologique, de tout égard pris à un bien, à une passion, voire à une compassion, soit la réjection par où Kant libère le champ de la loi morale, — et la forme de cette loi qui est aussi sa seule substance, en tant que la volonté ne s'y oblige qu'à débouter de sa pratique toute raison qui ne soit pas de sa maxime elle-même.

Certes ces deux impératifs entre quoi peut être tendue, jusqu'au brisement de la vie, l'expérience morale, nous sont dans le paradoxe sadien imposés comme à l'Autre, et non comme à nous-mêmes.

Mais ce n'est là distance que de premier abord, car de façon latente l'impératif moral n'en fait pas moins, puisque c'est de l'Autre que son commandement nous requiert.

On aperçoit ici tout nûment se révéler ce à quoi nous introduirait la parodie plus haut donnée de l'universel évident du devoir du dépositaire, à savoir que la bipolarité dont s'instaure la Loi morale n'est rien d'autre que cette refente du sujet qui s'opère de toute intervention du signifiant : nommément du sujet de l'énonciation au sujet de l'énoncé.

La Loi morale n'a pas d'autre principe. Encore faut-il qu'il soit patent, sauf à prêter à cette mystification que le gag du « Vive la Pologne ! » fait sentir.

En quoi la maxime sadienne est, de se prononcer de la bouche de l'Autre, plus honnête qu'à faire appel à la voix du dedans, puisqu'elle démasque la refente, escamotée à l'ordinaire, du sujet.

Le sujet de l'énonciation s'y détache aussi clairement que du

« Vive la Pologne », où seulement s'isole ce qu'évoque toujours de *fun* sa manifestation.

Qu'on se reporte seulement, pour confirmer cette perspective, à la doctrine dont Sade lui-même fonde le règne de son principe. C'est celle des droits de l'homme. C'est de ce qu'aucun homme ne peut être d'un autre homme la propriété, ni d'aucune façon l'apanage, qu'il ne saurait en faire prétexte à suspendre le droit de tous à jouir de lui chacun à son gré [1]. Ce qu'il en subira de contrainte n'est pas tant de violence que de principe, la difficulté pour qui la fait sentence, n'étant pas tant de l'y faire consentir que de la prononcer à sa place.

C'est donc bien l'Autre en tant que libre, c'est la liberté de l'Autre, que le discours du droit à la jouissance pose en sujet de son énonciation, et pas d'une façon qui diffère du *Tu es* qui s'évoque du fonds tuant de tout impératif.

Mais ce discours n'est pas moins déterminant pour le sujet de l'énoncé, à le susciter à chaque adresse de son équivoque contenu : puisque la jouissance, à s'avouer impudemment dans son propos même, se fait pôle dans un couple dont l'autre est au creux qu'elle fore déjà au lieu de l'Autre pour y dresser la croix de l'expérience sadienne.

Suspendons d'en dire le ressort à rappeler que la douleur, qui projette ici sa promesse d'ignominie, ne fait que recouper la mention expresse qu'en fait Kant parmi les connotations de l'expérience morale. Ce qu'elle vaut pour l'expérience sadienne se verra mieux de l'approcher par ce qu'aurait de démontant l'artifice des Stoïciens à son endroit : le mépris.

Qu'on imagine une reprise d'Epictète dans l'expérience sadienne : « Tu vois, tu l'as cassée », dit-il en désignant sa jambe. Rabattre la jouissance à la misère de tel effet où trébuche sa recherche, n'est-ce pas la tourner en dégoût?

En quoi se montre que la jouissance est ce dont se modifie l'expérience sadienne. Car elle ne projette d'accaparer une volonté, qu'à l'avoir traversée déjà pour s'installer au plus intime du sujet qu'elle provoque au-delà, d'atteindre sa pudeur.

1. Cf. l'édition de Sade présentée, t. III, p. 501-502.

Car la pudeur est amboceptive des conjonctures de l'être : entre deux, l'impudeur de l'un à elle seule faisant le viol de la pudeur de l'autre. Canal à justifier, s'il le fallait, ce que nous avons d'abord produit de l'assertion, à la place de l'Autre, du sujet.

Interrogeons cette jouissance précaire d'être suspendue dans l'Autre à un écho qu'elle ne suscite qu'à l'abolir à mesure, d'y joindre l'intolérable. Ne nous paraît-elle pas enfin ne s'exalter que d'elle-même à la façon d'une autre, horrible liberté?

Aussi bien allons-nous voir se découvrir ce troisième terme qui, au dire de Kant, ferait défaut dans l'expérience morale. C'est à savoir l'objet, que, pour l'assurer à la volonté dans l'accomplissement de la Loi, il est contraint de renvoyer à l'impensable de la Chose-en-soi. Cet objet, ne le voilà-t-il pas, descendu de son inaccessibilité, dans l'expérience sadienne, et dévoilé comme Être-là, *Dasein*, de l'agent du tourment?

Non sans garder l'opacité du transcendant. Car cet objet est étrangement séparé du sujet. Observons que le héraut de la maxime n'a pas besoin d'être ici plus que point d'émission. Il peut être une voix à la radio, rappelant le droit promu du supplément d'effort qu'à l'appel de Sade les Français auraient consenti, et la maxime devenue pour leur République régénérée Loi organique.

Tels phénomènes de la voix, nommément ceux de la psychose, ont bien cet aspect de l'objet. Et la psychanalyse n'était pas loin en son aurore d'y référer la voix de la conscience.

On voit ce qui motive Kant à tenir cet objet pour dérobé à toute détermination de l'esthétique transcendantale, encore qu'il ne manque pas d'apparaître à quelque bosse du voile phénoménal, n'étant pas sans feu ni lieu, ni temps dans l'intuition, ni sans mode qui se situe dans l'irréel, ni sans effet dans la réalité : ce n'est pas seulement que la phénoménologie de Kant fasse ici défaut, c'est que la voix même folle impose l'idée du sujet, et qu'il ne faut pas que l'objet de la loi suggère une malignité du Dieu réel.

Assurément le christianisme a éduqué les hommes à être peu regardants du côté de la jouissance de Dieu, et c'est en quoi Kant fait passer son volontarisme de la Loi-pour-la-Loi, lequel en remet, peut-on dire, sur l'ataraxie de l'expérience stoïcienne. On peut penser que Kant y est sous la pression de ce qu'il entend

de trop près, non pas de Sade, mais de tel mystique de chez lui, en le soupir qui étouffe ce qu'il entrevoit au-delà d'avoir vu que son Dieu est sans figure : *Grimmigkeit?* Sade dit : Être-suprême-en-méchanceté.

Mais pfutt! *Schwärmereien*, noirs essaims, nous vous chassons pour revenir à la fonction de la présence dans le fantasme sadien.

Ce fantasme a une structure qu'on retrouvera plus loin et où l'objet n'est qu'un des termes où peut s'éteindre la quête qu'il figure. Quand la jouissance s'y pétrifie, il devient le fétiche noir où se reconnaît la forme bel et bien offerte en tel temps et lieu, et de nos jours encore, pour qu'on y adore le dieu.

C'est ce qu'il advient de l'exécuteur dans l'expérience sadique, quand sa présence à la limite se résume à n'en être plus que l'instrument.

Mais que sa jouissance s'y fige, ne la dérobe pas à l'humilité d'un acte dont il ne peut faire qu'il n'y vienne comme être de chair, et, jusqu'aux os, serf du plaisir.

Duplication qui ne reflète, ni ne réciproque (pourquoi ne mutuellerait-elle pas?) celle qui s'est opérée dans l'Autre des deux altérités du sujet.

Le désir, qui est le suppôt de cette refente du sujet, s'accommoderait sans doute de se dire volonté de jouissance. Mais cette appellation ne le rendrait pas plus digne de la volonté qu'il invoque chez l'Autre, en la tentant jusqu'à l'extrême de sa division d'avec son pathos; car pour ce faire, il part battu, promis à l'impuissance,

Puisqu'il part soumis au plaisir, dont c'est la loi de le faire tourner en sa visée toujours trop court. Homéostase toujours trop vite retrouvée du vivant au seuil le plus bas de la tension dont il vivote. Toujours précoce la retombée de l'aile, dont il lui est donné de pouvoir signer la reproduction de sa forme. Aile pourtant qui a ici à s'élever à la fonction de figurer le lien du sexe à la mort. Laissons-la reposer sous son voile éleusinien.

Le plaisir donc, de la volonté là-bas rival qui stimule, n'est plus ici que complice défaillant. Dans le temps même de la jouissance, il serait tout simplement hors de jeu, si le fantasme n'intervenait pour le soutenir de la discorde même où il succombe.

Pour le dire autrement, le fantasme fait le plaisir propre au

désir. Et revenons sur ce que désir n'est pas sujet, pour n'être nulle part indicable dans un signifiant de la demande quelle qu'elle soit, pour n'y être pas articulable encore qu'il y soit articulé.

La prise du plaisir dans le fantasme est ici aisée à saisir.

L'expérience physiologique démontre que la douleur est d'un cycle plus long à tous égards que le plaisir, puisqu'une stimulation la provoque au point où le plaisir finit. Si prolongée qu'on la suppose, elle a pourtant comme le plaisir son terme : c'est l'évanouissement du sujet.

Telle est la donnée vitale dont le fantasme va profiter pour fixer dans le sensible de l'expérience sadienne, le désir qui paraît dans son agent.

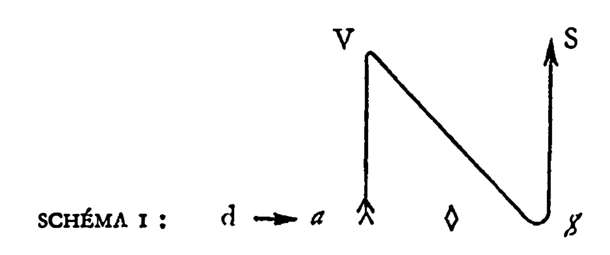
Le fantasme est défini par la forme la plus générale qu'il reçoit d'une algèbre construite par nous à cet effet, soit la formule ($\$ \lozenge a$), où le poinçon $\lozenge$ se lit « désir de », à lire de même dans le sens rétrograde, introduisant une identité qui se fonde sur une non-réciprocité absolue. (Relation coextensive aux formations du sujet.)

Quoi qu'il en soit, cette forme s'avère particulièrement aisée à animer dans le cas présent. Elle y articule en effet le plaisir auquel a été substitué un instrument (objet *a* de la formule) à la sorte de division soutenue du sujet qu'ordonne l'expérience.

Ce qui ne s'obtient qu'à ce que son agent apparent se fige en la rigidité de l'objet, dans la visée que sa division de sujet lui soit tout entière de l'Autre renvoyée.

Une structure quadripartite est depuis l'inconscient toujours exigible dans la construction d'une ordonnance subjective. Ce à quoi satisfont nos schémas didactiques.

Modulons le fantasme sadien d'un nouveau de ces schémas :



La ligne du bas satisfait à l'ordre du fantasme en tant qu'il supporte l'utopie du désir.

La ligne sinueuse inscrit la chaîne qui permet un calcul du sujet. Elle est orientée, et son orientation y constitue un ordre où l'apparition de l'objet *a* à la place de la cause s'éclaire de l'universel de sa relation à la catégorie de la causalité, lequel, à forcer le seuil de la déduction transcendantale de Kant, instaurerait sur la cheville de l'impur une nouvelle Critique de la Raison.

Reste le V qui à cette place tenant le haut du pavé paraît imposer la volonté dominant toute l'affaire, mais dont la forme aussi évoque la réunion de ce qu'il divise en le retenant ensemble d'un *vel*, à savoir en donnant à choisir ce qui fera le $\mathcal{S}$ (S barré) de la raison pratique, du S sujet brut du plaisir (sujet « pathologique »).

C'est donc bien la volonté de Kant qui se rencontre à la place de cette volonté qui ne peut être dite de jouissance qu'à expliquer que c'est le sujet reconstitué de l'aliénation au prix de n'être que l'instrument de la jouissance. Ainsi Kant, d'être mis à la question « avec Sade », c'est-à-dire Sade y faisant office, pour notre pensée comme dans son sadisme, d'instrument, avoue ce qui tombe sous le sens du « Que veut-il ? » qui désormais ne fait défaut à personne.

Qu'on se serve maintenant de ce graphe sous sa forme succincte, pour se retrouver dans la forêt du fantasme, que Sade dans son œuvre développe sur un plan de système.

On verra qu'il y a une statique du fantasme, par quoi le point d'aphanisis, supposé en $\mathcal{S}$, doit être dans l'imagination indéfiniment reculé. D'où la peu croyable survie dont Sade dote les victimes des sévices et tribulations qu'il leur inflige en sa fable. Le moment de leur mort n'y semble motivé que du besoin de les remplacer dans une combinatoire, qui seule exige leur multiplicité. Unique (Justine) ou multiple, la victime a la monotonie de la relation du sujet au signifiant, en quoi, à se fier à notre graphe, elle consiste. D'être l'objet *a* du fantasme, se situant dans le réel, la troupe des tourmenteurs (voir Juliette) peut avoir plus de variété.

L'exigence, dans la figure des victimes, d'une beauté toujours classée incomparable (et d'ailleurs inaltérable, cf. plus haut), est une autre affaire, dont on ne saurait s'acquitter avec quelques postulats banaux, bientôt controuvés, sur l'attrait sexuel. On y verra plutôt la grimace de ce que nous avons démontré, dans

la tragédie, de la fonction de la beauté : barrière extrême à interdire l'accès à une horreur fondamentale. Qu'on songe à l'*Antigone* de Sophocle et au moment où y éclate l'Ερως ἀνιχατε μάχαν[1].

Cette excursion ne serait pas de mise ici, si elle n'introduisait ce qu'on peut appeler la discordance des deux morts, introduite par l'existence de la condamnation. L'entre-deux-morts de l'en-deçà est essentiel à nous montrer qu'il n'est pas autre que celui dont se soutient l'au-delà.

On le voit bien au paradoxe que constitue dans Sade sa position à l'endroit de l'enfer. L'idée de l'enfer, cent fois réfutée par lui et maudite comme moyen de sujétion de la tyrannie religieuse, revient curieusement motiver les gestes d'un de ses héros, pourtant des plus férus de la subversion libertine dans sa forme raisonnable, nommément le hideux Saint-Fond [2]. Les pratiques, dont il impose à ses victimes le supplice dernier, se fondent sur la croyance qu'il peut en rendre pour elles dans l'au-delà le tourment éternel. Conduite dont par son recel relatif au regard de ses complices, et créance dont par son embarras à s'en expliquer, le personnage souligne l'authenticité. Aussi bien l'entendons-nous à quelques pages de là tenter de les rendre plausibles en son discours par le mythe d'une attraction tendant à rassembler les « particules du mal ».

Cette incohérence dans Sade, négligée par les sadistes, un peu hagiographes eux aussi, s'éclairerait à relever sous sa plume le terme formellement exprimé de la seconde mort. Dont l'assurance qu'il en attend contre l'affreuse routine de la nature (celle qu'à l'entendre ailleurs, le crime a la fonction de rompre) exigerait qu'elle allât à une extrémité où se redouble l'évanouissement du sujet : avec lequel il symbolise dans le vœu que les éléments décomposés de notre corps, pour ne pas s'assembler à nouveau, soient eux-mêmes anéantis.

Que Freud cependant reconnaisse le dynamisme de ce vœu [3] en certains cas de sa pratique, qu'il en réduise très clairement, trop clairement peut-être, la fonction à une analogie au principe

1. *Antigone*, v. 781.
2. Cf. *Histoire de Juliette*, éd. Jean-Jacques Pauvert, t. II, p. 196 et s.
3. Dynamisme subjectif : la mort physique donne son objet au vœu de la seconde mort.

du plaisir, en l'ordonnant à une « pulsion » (demande) « de mort », voilà ce à quoi se refusera le consentement spécialement de tel qui n'a pu même apprendre en la technique qu'il doit à Freud, non plus qu'en ses leçons, que le langage ait d'autre effet qu'utilitaire, ou de parade tout au plus. Freud lui sert dans les congrès.

Sans doute, aux yeux de pareils fantoches, les millions d'hommes pour qui la douleur d'exister est l'évidence originelle pour les pratiques de salut qu'ils fondent dans leur foi au Bouddha, sont-ils des sous-développés, ou plutôt, comme pour Buloz, directeur de *la Revue des Deux Mondes*, qui le dit tout net à Renan en lui [1] refusant son article sur le Bouddhisme, ceci après Burnouf, soit quelque part dans les années 50 (du siècle dernier), pour eux n'est-il « pas possible qu'il y ait des gens aussi bêtes que cela ».

N'ont-ils donc pas, s'ils croient avoir meilleure oreille que les autres psychiatres, entendu cette douleur à l'état pur modeler la chanson d'aucuns malades qu'on appelle mélancoliques ?

Ni recueilli un de ces rêves dont le rêveur reste bouleversé, d'avoir dans la condition ressentie d'une renaissance intarissable, été au fond de la douleur d'exister ?

Ou pour remettre à leur place ces tourments de l'enfer qui n'ont jamais pu s'imaginer au-delà de ce dont les hommes assurent en ce monde l'entretien traditionnel, les adjurerons-nous de penser à notre vie quotidienne comme devant être éternelle ?

Il ne faut rien espérer, même du désespoir, contre une bêtise, en somme sociologique, et dont nous ne faisons état que pour qu'on n'attende au dehors rien de trop, concernant Sade, des cercles où l'on a une expérience plus assurée des formes du sadisme.

Notamment sur ce qui s'en répand d'équivoque, concernant la relation de réversion qui unirait le sadisme à une idée du masochisme dont on imagine mal au dehors le pêle-mêle qu'elle supporte. Mieux vaut d'y trouver le prix d'une historiette, fameuse, sur l'exploitation de l'homme par l'homme : définition du capitalisme on le sait. Et le socialisme alors ? C'est le contraire.

Humour involontaire, c'est le ton dont une certaine diffusion de la psychanalyse prend effet. Il fascine d'être de plus inaperçu.

Il est pourtant des doctrinaires qui font effort pour une toilette

1. Cf. la préface de Renan à ses *Nouvelles études d'histoire religieuse* de 1884.

plus soignée. On y va du bon faiseur existentialiste, ou plus sobrement, du *ready-made* personnaliste. Cela donne que le sadique « nie l'existence de l'Autre ». C'est tout à fait, on l'avouera, ce qui vient d'apparaître dans notre analyse.

A la suivre, n'est-ce pas plutôt que le sadisme rejette dans l'Autre la douleur d'exister, mais sans qu'il voie que par ce biais lui-même se mue en un « objet éternel », si M. Whitehead veut bien nous recéder ce terme ?

Mais pourquoi ne nous ferait-il pas bien commun ? N'est-ce pas là, rédemption, âme immortelle, le statut du chrétien ? Pas trop vite, pour n'aller pas non plus trop loin.

Apercevons plutôt que Sade n'est pas dupé par son fantasme, dans la mesure où la rigueur de sa pensée passe dans la logique de sa vie.

Car proposons ici un devoir à nos lecteurs.

La délégation que Sade fait à tous, dans sa République, du droit à la jouissance, ne se traduit dans notre graphe par aucune réversion de symétrie sur axe ou centre quelconque, mais seulement d'un pas de rotation d'un quart de cercle, soit :

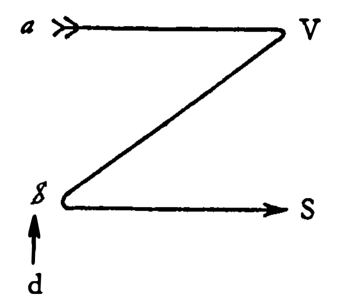



SCHÉMA 2 :

V, la volonté de jouissance ne laisse plus contester sa nature de passer dans la contrainte morale exercée implacablement par la Présidente de Montreuil sur le sujet dont il se voit que sa division n'exige pas d'être réunie dans un seul corps.

(Remarquons que seul le Premier Consul scelle cette division de son effet d'aliénation administrativement confirmé.)

Cette division ici réunit comme S le sujet brut incarnant l'héroïs-

me propre au pathologique sous l'espèce de la fidélité à Sade dont vont témoigner ceux qui furent d'abord complaisants à ses excès[1], sa femme, sa belle-sœur, — son valet, pourquoi pas ? —, d'autres dévouements effacés de son histoire.

Pour Sade, l'$\$$ (S barré), on voit enfin que comme sujet c'est dans sa disparition qu'il signe, les choses ayant été à leur terme. Sade disparaît sans que rien incroyablement, encore moins que de Shakespeare, nous reste de son image, après qu'il ait dans son testament ordonné qu'un fourré efface jusqu'à la trace sur la pierre d'un nom scellant son destin.

Μή φῦναι[2], ne pas être né, sa malédiction moins sainte que celle d'Œdipe, ne le porte pas chez les Dieux, mais s'éternise :

*a*) dans l'œuvre dont d'un revers de main Jules Janin nous montre l'insubmersible flottaison, la faisant saluer des livres qui la masquent, à l'en croire, en toute digne bibliothèque, saint Jean Chrysostome ou les *Pensées*.

Œuvre ennuyeuse que celle de Sade, à vous entendre, oui, comme larrons en foire, monsieur le juge et monsieur l'académicien, mais toujours suffisante à vous faire l'un par l'autre, l'un et l'autre, l'un dans l'autre, vous déranger[3].

C'est qu'un fantasme est en effet bien dérangeant puisqu'on ne sait où le ranger, de ce qu'il soit là, entier dans sa nature de fantasme qui n'a réalité que de discours et n'attend rien de vos pouvoirs, mais qui vous demande, lui, de vous mettre en règle avec vos désirs.

Que le lecteur s'approche maintenant avec révérence de ces figures exemplaires qui, dans le boudoir sadien, s'agencent et se défont en un rite forain. « La posture se rompt ».

Pause cérémonielle, scansion sacrée.

1. Qu'on n'entende pas que nous fassions ici crédit à la légende qu'il soit intervenu personnellement dans la détention de Sade. Cf. Gilbert Lély, *Vie du Marquis de Sade*, t. II, p. 577-580, et la note 1 de la page 580.

2. Chœur d'*Œdipe à Colonne*, v. 1125.

3. Cf. Maurice Garçon, *l'affaire Sade*, J.-J. Pauvert, 1957. Il cite J. Janin de *la Revue de Paris* de 1834, dans sa plaidoirie p. 84-90. Deuxième référence p. 62 : J. Cocteau comme témoin écrit que Sade est ennuyeux, non sans avoir reconnu en lui le philosophe et le moralisateur.

Saluez-y les objets de la loi, de qui vous ne saurez rien, faute de savoir comment vous retrouver dans les désirs dont ils sont cause.

*Il est bon d'être charitable*
*Mais avec qui ? Voilà le point.*

Un nommé M. Verdoux le résout tous les jours en mettant des femmes au four jusqu'à ce qu'il passe lui-même à la chaise électrique. Il pensait que les siens désiraient vivre confortables. Plus éclairé, le Bouddha se donnait à dévorer à ceux qui ne connaissent pas la route. Malgré cet éminent patronage qui pourrait bien ne se fonder que d'un malentendu (il n'est pas sûr que la tigresse aime à manger du Bouddha), l'abnégation de M. Verdoux relève d'une erreur qui mérite sévérité puisqu'un peu de graine de *Critique*, qui ne coûte pas cher, la lui eût évitée. Personne ne doute que la pratique de la Raison eût été plus économique en même temps que plus légale, les siens eussent-ils dû la sauter un peu.

« Mais que sont, direz-vous, toutes ces métaphores et pourquoi... »

Les molécules, monstrueuses à s'assembler ici pour une jouissance spinthrienne, nous réveillent à l'existence d'autres plus ordinaires à rencontrer dans la vie, dont nous venons d'évoquer les équivoques. Plus respectables soudain que ces dernières, d'apparaître plus pures en leurs valences.

Désirs... ici seuls à les lier, et exaltés d'y rendre manifeste que le désir, c'est le désir de l'Autre.

Si l'on nous a lu jusqu'ici, on sait que le désir plus exactement se supporte d'un fantasme dont un pied au moins est dans l'Autre, et justement celui qui compte, même et surtout s'il vient à boiter.

L'objet, nous l'avons montré dans l'expérience freudienne, l'objet du désir là où il se propose nu, n'est que la scorie d'un fantasme où le sujet ne revient pas de sa syncope. C'est un cas de nécrophilie.

Il vacille de façon complémentaire au sujet, dans le cas général.

C'est ce en quoi il est aussi insaisissable que selon Kant l'est l'objet de la Loi. Mais ici pointe le soupçon que ce rapprochement impose. La loi morale ne représente-t-elle pas le désir dans le cas où ce n'est plus le sujet, mais l'objet qui fait défaut ?

Le sujet, à y rester seul en présence, sous la forme de la voix, au dedans, sans queue ni tête à ce qu'elle dit le plus souvent, ne paraît-il pas se signifier assez de cette barre dont le bâtarde le signifiant $\$$, lâché du fantasme $(\$ \diamond a)$ dont il dérive, dans les deux sens de ce terme ?

Si ce symbole rend sa place au commandement du dedans dont s'émerveille Kant, il nous dessille à la rencontre qui, de la Loi au désir, va plus loin qu'au dérobement de leur objet, pour l'une comme pour l'autre.

C'est la rencontre où joue l'équivoque du mot liberté : sur laquelle, à faire main basse, le moraliste nous paraît toujours plus impudent encore qu'imprudent.

Écoutons plutôt Kant lui-même l'illustrer une fois de plus [1] : « Supposez, nous dit-il, que quelqu'un prétende ne pouvoir résister à sa passion, lorsque l'objet aimé et l'occasion se présentent est-ce que, si l'on avait dressé un gibet devant la maison où il trouve cette occasion, pour l'y attacher immédiatement après qu'il aurait satisfait son désir, il lui serait encore impossible d'y résister ? Il n'est pas difficile de deviner ce qu'il répondrait. Mais si son prince lui ordonnait, sous peine de mort [2], de porter un faux témoignage contre un honnête homme qu'il voudrait perdre au moyen d'un prétexte spécieux, regarderait-il comme possible de vaincre en pareil cas son amour de la vie, si grand qu'il pût être ? S'il le ferait ou non, c'est ce qu'il n'osera peut-être pas décider, mais que cela lui soit possible, c'est ce dont il conviendra sans hésiter. Il juge donc qu'il peut faire quelque chose parce qu'il a la conscience de le devoir, et il reconnaît ainsi en lui-même la liberté qui, sans la loi morale, lui serait toujours demeurée inconnue ».

La première réponse ici supposée d'un sujet dont on nous avertit d'abord que chez lui beaucoup se passe en paroles, nous fait penser, qu'on ne nous en donne pas la lettre, quand pourtant tout est là. C'est que, pour la rédiger, on préfère s'en remettre à un personnage dont nous risquerions en tout cas d'offenser la vergogne, car en aucun, il ne mangerait de ce pain-là. C'est à

1. Barni, p. 173. C'est la scolie du problème II *(Aufgabe)* du théorème III du chapitre premier de l'*Analytique*, éd. Vorländer p. 25.

2. Le texte porte : d'une mort sans délai.

savoir ce bourgeois idéal devant lequel ailleurs, sans doute pour faire pièce à Fontenelle, le centenaire trop galant, Kant déclare mettre chapeau bas [1].

Nous dispenserons donc le mauvais garçon du témoignage sous serment. Mais il se pourrait qu'un tenant de la passion, et qui serait assez aveugle pour y mêler le point d'honneur, fît problème à Kant, de le forcer à constater que nulle occasion ne précipite plus sûrement certains vers leur but, que de le voir s'offrir au défi, voire au mépris du gibet.

Car le gibet n'est pas la Loi, ni ne peut être ici par elle voituré. Il n'y a de fourgon que de la police, laquelle peut bien être l'État, comme on le dit, du côté de Hegel. Mais la Loi est autre chose, comme on le sait depuis Antigone.

Kant d'ailleurs n'y contredit pas par son apologue : le gibet n'y vient que pour qu'il y attache, avec le sujet, son amour de la vie.

Or c'est à quoi le désir peut dans la maxime : *Et non propter vitam vivendi perdere causas*, passer chez un être moral, et justement de ce qu'il est moral, passer au rang d'impératif catégorique, pour peu qu'il soit au pied du mur. Ce qui est justement où on le pousse ici.

Le désir, ce qui s'appelle le désir suffit à faire que la vie n'ait pas de sens à faire un lâche. Et quand la loi est vraiment là, le désir ne tient pas, mais c'est pour la raison que la loi et le désir refoulé sont une seule et même chose, c'est même ce que Freud a découvert. Nous marquons le point à la mi-temps, professeur.

Mettons notre succès au tableau de la piétaille, reine du jeu comme on sait. Car nous n'avons fait intervenir ni notre Cavalier, ce dont nous avions pourtant beau jeu, puisque ce serait Sade, que nous croyons ici assez qualifié, — ni notre Fou, ni notre Tour, les droits de l'homme, la liberté de pensée, ton corps est à toi, ni notre Dame, figure appropriée à désigner les prouesses de l'amour courtois.

C'eût été déplacer trop de monde, pour un résultat moins sûr.

Car si j'arguë que Sade, pour quelques badinages, a encouru en connaissance de cause (voir ce qu'il fait de ses « sorties », licites

1. Cf. p. 253 de la trad. Barni, p. 90 à l'éd. Vorländer.

ou non) d'être embastillé durant le tiers de sa vie, badinages un peu appliqués sans doute, mais d'autant plus démonstratifs au regard de la récompense, je m'attire Pinel et sa pinellerie qui rapplique. Folie morale, opine-t-elle. En tous les cas, belle affaire. Me voici rappelé à la révérence pour Pinel à qui nous devons un des plus nobles pas de l'humanité. — Treize ans de Charenton pour Sade, sont en effet de ce pas. — Mais ce n'était pas sa place. — Tout est là. C'est ce pas même qui l'y mène. Car pour sa place, tout ce qui pense est d'accord là-dessus, elle était ailleurs. Mais voilà : ceux qui pensent bien, pensent qu'elle était dehors, et les bien-pensants, depuis Royer-Collard qui le réclama à l'époque, la voyaient au bagne, voire sur l'échafaud. C'est justement ce en quoi Pinel est un moment de la pensée. Bon gré mal gré, il cautionne l'abattement qu'à droite et à gauche, la pensée fait subir aux libertés que la Révolution vient de promulguer en son nom.

Car à considérer les droits de l'homme sous l'optique de la philosophie, nous voyons apparaître ce qu'au reste tout le monde sait maintenant de leur vérité. Ils se ramènent à la liberté de désirer en vain.

Belle jambe, mais occasion d'y reconnaître notre liberté de prime-saut de tout à l'heure, et de confirmer que c'est bien la liberté de mourir.

Mais aussi de nous attirer le renfrognement de ceux qui la trouvent peu nutritive. Nombreux à notre époque. Renouvellement du conflit des besoins et des désirs, où comme par hasard c'est la Loi qui vide l'écaille.

Pour la pièce à faire à l'apologue kantien, l'amour courtois n'offre pas une voie moins tentante, mais elle exige d'être érudite. Être érudit par position, c'est s'attirer les érudits, et les érudits en ce champ, c'est l'entrée de clowns.

Déjà Kant ici pour un rien nous ferait perdre notre sérieux, faute qu'il ait le moindre sens du comique (à preuve ce qu'il en dit en son lieu).

Mais quelqu'un qui en manque, lui, tout à fait absolument, l'a-t-on remarqué, c'est Sade. Ce seuil peut-être lui serait fatal et une préface n'a pas été faite pour desservir.

Ainsi passons au second temps de l'apologue de Kant. Il n'est

pas plus concluant à ses fins. Car supposé que son ilote ait le moindre à propos, il lui demandera si par hasard il serait de son devoir de porter un vrai témoignage, au cas que ce fût le moyen dont le tyran pût satisfaire son envie.

Devrait-il dire que l'innocent est un Juif par exemple, s'il l'est vraiment, devant un tribunal, on a vu ça, qui y trouve matière à reprendre, — ou encore qu'il soit athée, quand justement il se pourrait que lui-même fût homme à mieux s'entendre sur la portée de l'accusation qu'un consistoire qui ne veut qu'un dossier, — et la déviation de « la ligne », va-t-il la plaider non coupable dans un moment et dans un lieu où la règle du jeu est l'autocritique, — et puis quoi ? après tout, un innocent est-il jamais tout à fait blanc, va-t-il dire ce qu'il sait ?

On peut ériger en devoir la maxime de contrer le désir du tyran, si le tyran est celui qui s'arroge le pouvoir d'asservir le désir de l'Autre.

Ainsi sur les deux longueurs (et la médiation précaire), dont Kant se fait levier pour montrer que la Loi met en balance non seulement le plaisir, mais douleur, bonheur ou aussi bien pression de la misère, voire amour de la vie, tout le pathologique, il s'avère que le désir peut n'avoir pas seulement le même succès, mais l'obtenir à meilleur droit.

Mais si l'avantage que nous avons laissé prendre à la *Critique* de l'alacrité de son argumentation, devait quelque chose à notre désir de savoir où elle voulait en venir, l'ambiguïté de ce succès ne peut-il en retourner le mouvement vers une révision des concessions surprises ?

Telle par exemple la disgrâce dont un peu vite furent frappés tous objets à se proposer comme biens, d'être incapables d'en faire l'accord des volontés : simplement d'y introduire la compétition. Ainsi Milan dont Charles-Quint et François Ier ont su ce qu'il leur en coûta d'y voir le même bien l'un et l'autre.

C'est bien là méconnaître ce qu'il en est de l'objet du désir.

Que nous ne pouvons introduire ici qu'à rappeler ce que nous enseignons sur le désir, à formuler comme désir de l'Autre, pour ce qu'il est d'origine désir de son désir. Ce qui fait l'accord des désirs concevable, mais non pas sans danger. Pour la raison qu'à ce qu'ils s'ordonnent en une chaîne qui ressemble à la procession

des aveugles de Breughel, chacun sans doute, a la main dans la main de celui qui le précède, mais nul ne sait où tous s'en vont.

Or à rebrousser chemin, tous font bien l'expérience d'une règle universelle, mais pour n'en pas savoir plus long.

La solution conforme à la Raison pratique serait-elle qu'ils tournent en rond?

Même manquant, le regard est bien là objet à présenter à chaque désir sa règle universelle, en matérialisant sa cause, en y liant la division « entre centre et absence » du sujet.

Tenons-nous-en dès lors à dire qu'une pratique comme la psychanalyse, qui reconnaît dans le désir la vérité du sujet, ne peut méconnaître ce qui va suivre, sans démontrer ce qu'elle refoule.

Le déplaisir y est reconnu d'expérience pour donner son prétexte au refoulement du désir, à se produire sur la voie de sa satisfaction : mais aussi bien pour donner la forme que prend cette satisfaction même dans le retour du refoulé.

Semblablement le plaisir redouble-t-il son aversion à reconnaître la loi, de supporter le désir d'y satisfaire qu'est la défense.

Si le bonheur est agrément sans rupture du sujet à sa vie, comme le définit très classiquement la *Critique* [1], il est clair qu'il se refuse à qui ne renonce pas à la voie du désir. Ce renoncement peut être voulu, mais au prix de la vérité de l'homme, ce qui est assez clair par la réprobation qu'ont encourue devant l'idéal commun les Epicuriens, voire les Stoïciens. Leur ataraxie destitue leur sagesse. On ne leur tient aucun compte de ce qu'ils abaissent le désir; car non seulement on ne tient pas la Loi pour remontée d'autant, mais c'est par là, qu'on le sache ou non, qu'on la sent jetée bas.

Sade, le ci-devant, reprend Saint-Just là où il faut. Que le bonheur soit devenu un facteur de la politique est une proposition impropre. Il l'a toujours été et ramènera le sceptre et l'encensoir qui s'en accommodent fort bien. C'est la liberté de désirer qui est un facteur nouveau, non pas d'inspirer une révolution, c'est toujours pour un désir qu'on lutte et qu'on meurt, mais de ce que cette révolution veuille que sa lutte soit pour la liberté du désir.

1. Théorème II du chapitre premier de l'*Analytique*, dans l'éd. Vorländer, p. 25, tout à fait improprement traduit par Barni, p. 159.

Il en résulte qu'elle veut aussi que la loi soit libre, si libre qu'il la lui faut veuve, la Veuve par excellence, celle qui envoie votre tête au panier pour peu qu'elle bronche en l'affaire. La tête de Saint-Just fût-elle restée habitée des fantasmes d'Organt, il eût peut-être fait de Thermidor son triomphe.

Le droit à la jouissance s'il était reconnu, reléguerait dans une ère dès lors périmée, la domination du principe du plaisir. A l'énoncer, Sade fait glisser pour chacun d'une fracture imperceptible l'axe ancien de l'éthique : qui n'est rien d'autre que l'égoïsme du bonheur.

Dont on ne peut dire que toute référence en soit éteinte chez Kant à la familiarité même dont elle lui fait compagnie, et plus encore aux rejetons qu'on en saisit dans les exigences dont il arguë aussi bien pour une rétribution dans l'au-delà que pour un progrès ici-bas.

Qu'un autre bonheur s'entrevoie dont nous dîmes le nom d'abord, et le statut du désir change, imposant son réexamen.

Mais c'est ici que quelque chose doit se juger. Jusqu'où Sade nous mène-t-il dans l'expérience de cette jouissance, ou seulement de sa vérité?

Car ces pyramides humaines, fabuleuses à démontrer la jouissance en sa nature de cascade, ces buffets d'eau du désir édifiés pour qu'elle irise les jardins d'Este d'une volupté baroque, plus haut encore la feraient-ils sourdre dans le ciel, que plus proche nous attirerait la question de ce qui est là ruisselant.

Des imprévisibles quanta dont l'atome amour-haine se moire au voisinage de la Chose d'où l'homme émerge par un cri, ce qui s'éprouve, passées certaines limites, n'a rien à faire avec ce dont le désir se supporte dans le fantasme qui justement se constitue de ces limites.

Ces limites, nous savons que dans sa vie Sade est passé au-delà.

Et cette épure de son fantasme dans son œuvre, sans doute ne nous l'aurait-il pas donnée autrement.

Peut-être étonnerons-nous à mettre en question ce que de cette expérience réelle, l'œuvre traduirait aussi.

A nous en tenir au boudoir, pour un aperçu assez vif des sentiments d'une fille envers sa mère, il reste que la méchanceté, si

justement située par Sade dans sa transcendance, ne nous apprend pas ici beaucoup de nouveau sur ses modulations de cœur.

Une œuvre qui se veut méchante ne saurait se permettre d'être une méchante œuvre, et il faut dire que *la Philosophie* prête à cette pointe par tout un côté de bonne œuvre.

Ça prêche un peu trop là-dedans.

Sans doute est-ce un traité de l'éducation des filles [1] et soumis comme tel aux lois d'un genre. Malgré l'avantage qu'il prend de mettre au jour le « sadique-anal » qui enfumait ce sujet dans son insistance obsédante aux deux siècles précédents, il reste un traité de l'éducation. Le sermon y est assommant pour la victime, infatué de la part de l'instituteur.

L'information historique, ou pour mieux dire érudite, y est grise et fait regretter un La Mothe le Vayer. La physiologie s'y compose de recettes de nourrice. Pour ce qui en serait de l'éducation sexuelle, on croit lire un opuscule médical de nos jours sur le sujet, ce qui est tout dire.

Plus de suite dans le scandale irait à reconnaître dans l'impuissance où se déploie communément l'intention éducative, celle même contre quoi le fantasme ici s'efforce : d'où naît l'obstacle à tout compte rendu valable des effets de l'éducation, puisque ne peut s'y avouer de l'intention ce qui a fait les résultats.

Ce trait eût pu être impayable, des effets louables de l'impuissance sadique. Que Sade l'ait manqué, laisse à penser.

Sa carence se confirme d'une autre non moins remarquable : l'œuvre jamais ne nous présente le succès d'une séduction où pourtant se couronnerait le fantasme : celle par quoi la victime, fût-ce en son dernier spasme, viendrait à consentir à l'intention de son tourmenteur, voire s'enrôlerait de son côté par l'élan de ce consentement.

En quoi se démontre d'une autre vue que le désir soit l'envers de la loi. Dans le fantasme sadien, on voit comment ils se soutiennent. Pour Sade, on est toujours du même côté, le bon ou le mauvais; aucune injure n'y changera rien. C'est donc le triomphe de la vertu : ce paradoxe ne fait que retrouver la dérision propre au livre édifiant, que la Justine vise trop pour ne pas l'épouser.

1. Sade l'indique expressément dans son titre complet.

Au nez qui remue près, qu'on trouve à la fin du *Dialogue d'un prêtre et d'un moribond*, posthume (avouez que voilà un sujet peu propice à d'autres grâces que la grâce divine), le manque dans l'œuvre se fait sentir parfois d'un mot d'esprit, et l'on peut dire plus largement de ce wit, dont Pope, depuis près d'un siècle avait alors dit l'exigence.

Évidemment, ceci s'oublie de l'invasion pédantesque qui pèse sur les lettres françaises depuis la *W.W.II*.

Mais s'il vous faut un cœur bien accroché pour suivre Sade quand il prône la calomnie, premier article de la moralité à instituer dans sa république, on préférerait qu'il y mît le piquant d'un Renan. « Félicitons-nous, écrit ce dernier, que Jésus n'ait rencontré aucune loi qui punît l'outrage envers une classe de citoyens. Les Pharisiens eussent été inviolables [1]. » et il continue : « Ses exquises moqueries, ses magiques provocations frappaient toujours au cœur. Cette tunique de Nessus du ridicule que le Juif, fils des Pharisiens, traîne en lambeaux après lui depuis dix-huit siècles, c'est Jésus qui l'a tissée par un artifice divin. Chef-d'œuvre de haute raillerie, ses traits se sont inscrits en ligne de feu sur la chair de l'hypocrite et du faux dévot. Traits incomparables, traits dignes d'un Fils de Dieu ! Un Dieu seul sait tuer de la sorte. Socrate et Molière ne font qu'effleurer la peau. Celui-ci porte jusqu'au fond des os le feu et la rage [2]. »

Car ces remarques prennent leur valeur de la suite que l'on sait, nous voulons dire la vocation de l'Apôtre du rang des Pharisiens et le triomphe des vertus pharisiennes, universel. Ce qui, l'on en conviendra, prête à un argument plus pertinent que l'excuse plutôt piètre dont se contente Sade en son apologie de la calomnie : que l'honnête homme en triomphera toujours.

Cette platitude n'empêche pas la sombre beauté qui rayonne de ce monument de défis. Celle-ci à nous témoigner de l'expérience que nous cherchons derrière la fabulation du fantasme. Expérience tragique, pour projeter ici sa condition en un éclairage d'au-delà toute crainte et pitié.

1. Cf. *Vie de Jésus*, 17 éd., p. 339.
2. *Op. cit.*, p. 346.

Sidération et ténèbres, telle est au contraire du mot d'esprit [1] la conjonction, qui en ces scènes nous fascine de sa brillance de charbon.

Ce tragique est de l'espèce qui se précisera plus tard dans le siècle en plus d'une œuvre, roman érotique ou drame religieux. Nous l'appellerions le tragique gâteux, dont on ne savait pas jusqu'à nous, sauf dans les blagues d'écolier, qu'il fût à un jet de pierre du tragique noble. Qu'on se réfère pour nous entendre à la trilogie claudélienne du *Père humilié*. (Pour nous entendre, qu'on sache aussi que nous avons démontré en cette œuvre les traits de la plus authentique tragédie. C'est Melpomène qui est croulante, avec Clio, sans qu'on voie laquelle enterrera l'autre.)

Nous voilà enfin en demeure d'interroger le *Sade, mon prochain* dont nous devons l'invocation à l'extrême perspicacité de Pierre Klossowski [2].

Sans doute la discrétion de cet auteur le fait-il abriter sa formule d'une référence à saint Labre. Nous ne nous en sentons pas plus porté à lui donner le même abri.

Que le fantasme sadien trouve mieux à se situer dans les portants de l'éthique chrétienne qu'ailleurs, c'est ce que nos repères de structure rendent facile à saisir.

Mais que Sade, lui, se refuse à être mon prochain, voilà ce qui est à rappeler, non pour le lui refuser en retour, mais pour y reconnaître le sens de ce refus.

Nous croyons que Sade n'est pas assez voisin de sa propre méchanceté, pour y rencontrer son prochain. Trait qu'il partage avec beaucoup et avec Freud notamment. Car tel est bien le seul motif du recul d'êtres, avertis parfois, devant le commandement chrétien.

Chez Sade, nous en voyons le test, à nos yeux crucial, dans son refus de la peine de mort, dont l'histoire suffirait à prouver, sinon la logique, qu'elle est un des corrélats de la Charité.

Sade s'est donc arrêté là, au point où se noue le désir à la loi.

Si quelque chose en lui s'est laissé retenir à la loi, pour y trouver

1. On sait le départ que prend Freud du « Sidération et lumière » de Heymans.

2. C'est le titre de l'œuvre parue au Seuil en 1947. Disons que c'est la seule contribution de notre temps à la question sadienne qui ne nous paraisse pas entachée des tics du bel esprit. (Cette phrase, trop élogieuse pour les autres, fut mise d'abord dans notre texte à l'adresse d'un futur académicien, lui-même expert en malices.)

l'occasion dont parle saint Paul, d'être démesurément pécheur, qui lui jetterait la pierre? Mais il n'a pas été plus loin.

Ce n'est pas seulement que chez lui comme chez tout un chacun la chair soit faible, c'est que l'esprit est trop prompt pour n'être pas leurré. L'apologie du crime ne le pousse qu'à l'aveu détourné de la Loi. L'Être suprême est restauré dans le Maléfice.

Écoutez-le vous vanter sa technique, de mettre en œuvre aussitôt tout ce qui lui monte à la tête, pensant aussi bien, en remplaçant le repentir par la réitération, en finir avec la loi au-dedans. Il ne trouve rien de mieux pour nous encourager à le suivre que la promesse que la nature magiquement, femme qu'elle est, nous cédera toujours plus.

On aurait tort de se fier à ce typique rêve de puissance.

Il nous indique assez en tout cas qu'il ne saurait être question que Sade, comme P. Klossowski le suggère tout en marquant qu'il n'y croit pas, ait atteint cette sorte d'apathie qui serait « d'être rentré au sein de la nature, à l'état de veille, dans notre monde [1] », habité par le langage.

De ce qui manque ici à Sade, nous nous sommes interdit de dire un mot. Qu'on le sente dans la gradation de *La philosophie* à ce que ce soit l'aiguille courbe, chère aux héros de Bunuel qui soit appelée enfin à résoudre chez la fille un *penisneid*, qui se pose un peu là.

Quoi qu'il en soit, il apparaît qu'on n'a rien gagné à remplacer ici Diotime par Domancé, personne que la voie ordinaire semble effrayer plus qu'il ne convient, et qui, Sade l'a-t-il vu, clôt l'affaire par un *Noli tangere matrem*. V ...ée et cousue, la mère reste interdite. Notre verdict est confirmé sur la soumission de Sade à la Loi.

D'un traité vraiment du désir, peu donc ici, voire rien de fait.

Ce qui s'en annonce dans ce travers pris d'une rencontre, n'est au plus qu'un ton de raison.

R. G. Septembre 1962.

1. Cf. la note p. 94, *op. cit.*

# VII

# *Subversion du sujet et dialectique du désir dans l'inconscient freudien*

Ce texte représente la communication que nous avons apportée à un Congrès réuni à Royaumont par les soins des « Colloques philosophiques internationaux », sous le titre de : *La dialectique*, Jean Wahl nous y invitant. Il se tint du 19 au 23 septembre 1960.

C'est la date de ce texte, antérieur au Congrès de Bonneval dont ressortit celui qui lui succède, qui nous le fait publier :

pour donner au lecteur l'idée de l'avance où s'est toujours tenu notre enseignement par rapport à ce que nous pouvions en faire connaître.

(Le graphe ici produit a été construit pour notre Séminaire sur les formations de l'inconscient. Il s'élabora spécialement sur la structure du mot d'esprit, prise comme départ, devant un auditoire surpris. C'en fut le premier trimestre, soit le dernier de 1957. Un compte rendu avec la figure donnée ici, en a paru dans le *Bulletin de psychologie* à l'époque.)

Une structure est constituante de la praxis qu'on appelle la psychanalyse. Cette structure ne saurait être indifférente à une audience comme celle-ci, supposée être philosophiquement avertie.

Qu'être un philosophe veuille dire s'intéresser à ce à quoi tout le monde est intéressé sans le savoir, voilà un propos intéressant d'offrir la particularité que sa pertinence n'implique pas qu'il soit décidable. Puisqu'il ne peut être tranché qu'à ce que tout le monde devienne philosophe.

Je dis : sa pertinence philosophique, puisque tel est au bout du compte le schéma que Hegel nous a donné de l'Histoire dans *la Phénoménologie de l'esprit*.

Le résumer ainsi a l'intérêt de nous présenter une médiation aisée pour situer le sujet : d'un rapport au savoir.

Aisée aussi à démontrer l'ambiguïté d'un tel rapport.

La même ambiguïté que manifestent les effets de la science dans l'univers contemporain.

Le savant qui fait la science est bien un sujet lui aussi, et même particulièrement qualifié dans sa constitution, comme le démontre que la science n'est pas venue au monde toute seule (que l'accouchement n'en a pas été sans vicissitudes, et qu'il a été précédé de quelques échecs : avortement, ou prématuration).

Or ce sujet qui doit savoir ce qu'il fait, du moins on le présume, ne sait pas ce qui déjà en fait dans les effets de la science intéresse tout le monde. Du moins en appert-il ainsi dans l'univers contemporain : où tout le monde se trouve donc à son niveau sur ce point d'ignorance.

Ceci tout seul mérite qu'on parle d'un sujet de la science. Propos à quoi entend s'égaler une épistémologie dont on peut dire qu'elle y montre plus de prétention que de succès.

D'où, qu'on l'apprenne ici, la référence toute didactique que nous avons prise dans Hegel pour faire entendre aux fins de formation qui sont les nôtres, ce qu'il en est de la question du sujet telle que la psychanalyse la subvertit proprement.

Ce qui nous qualifie pour procéder dans cette voie est évidemment notre expérience de cette praxis. Ce qui nous y a déterminé, ceux qui nous suivent en témoigneront, c'est une carence de la théorie doublée d'abus dans sa transmission, qui, pour n'être sans danger pour la praxis elle-même, résultent, l'une comme les autres, dans une absence totale de statut scientifique. Poser la question des conditions minimales exigibles pour un tel statut, n'était peut-être pas un départ malhonnête. Il s'est avéré qu'il mène loin.

Ce n'est pas à l'ampleur d'une mise en cause sociale que nous nous rapportons ici : nommément au dépôt des conclusions que nous avons dû prendre contre les déviations notoires en Angleterre et Amérique de la praxis qui s'autorise du nom de psychanalyse.

C'est proprement la subversion que nous allons tenter de définir, en nous excusant auprès de cette assemblée dont nous venons d'invoquer la qualité, de ne pouvoir faire plus en sa présence qu'en dehors d'elle, à savoir la prendre comme telle pour pivot de notre démonstration, à charge pour nous d'y justifier ce peu de marge à son endroit.

Usant pourtant de sa faveur pour tenir pour accordé que les conditions d'une science ne sauraient être l'empirisme.

De second temps, se rencontrant ce qui s'est déjà constitué, d'étiquette scientifique, sous le nom de psychologie.

Que nous récusons. Précisément de ce que nous allons démontrer que la fonction du sujet telle que l'instaure l'expérience freudienne, disqualifie à la racine ce qui sous ce titre ne fait, de quelque forme qu'on en rhabille les prémisses, que perpétuer un cadre académique.

Le critère en est l'unité du sujet qui est sur des présupposés de cette sorte de psychologie, y étant même à prendre pour symptomatique que le thème en soit toujours plus emphatiquement isolé, comme s'il s'agissait du retour d'un certain sujet de la connaissance ou s'il fallait que le psychique se fît valoir comme doublant l'organisme.

Il faut ici prendre étalon de l'idée où conflue toute une pensée traditionnelle d'habiliter le terme non sans fondement d'état de la connaissance. Qu'il s'agisse des états d'enthousiasme dans Platon, des degrés du *samadhi* dans le bouddhisme, ou de l'*Erlebnis*, expérience vécue de l'hallucinogène, il convient de savoir ce qu'une théorie quelconque en authentifie.

En authentifie dans le registre de ce que la connaissance comporte de connaturalité.

Il est clair que le savoir hégelien, dans l'*Aufhebung* logicisante sur lequel il se fonde, fait aussi peu de cas de ces états comme tels que la science moderne qui peut y reconnaître un objet d'expérience en tant qu'occasion de définir certaines coordonnées, mais en aucun cas une ascèse qui serait, disons : épistémogène ou noophore.

C'est bien en quoi leur référence est pour nous pertinente.

Car nous supposons qu'on est assez informé de la praxis freudienne pour saisir que de tels états n'y jouent aucun rôle, — mais ce dont on n'apprécie pas le relief, c'est le fait que cette prétendue psychologie des profondeurs ne songe pas à en obtenir une illumination par exemple, ne leur affecte même pas de cote sur ce qu'elle dessine de parcours.

Car c'est là le sens sur lequel on n'insiste pas, de cet écart dont Freud procède à l'endroit des états hypnoïdes, quand il s'agit d'en expliquer même seulement les phénomènes de l'hystérie. C'est là le fait énorme : qu'il y préfère le discours de l'hystérique.

Ce que nous avons appelé « moments féconds » dans notre repérage de la connaissance paranoïaque, n'est pas une référence freudienne.

Nous avons quelque mal à faire entendre dans un milieu infatué du plus incroyable illogisme ce que comporte d'interroger l'inconscient comme nous le faisons, c'est-à-dire jusqu'à ce qu'il donne une réponse qui ne soit pas de l'ordre du ravissement, ou de la mise au sol, mais plutôt qu'« il dise pourquoi ».

Si nous conduisons le sujet quelque part, c'est à un déchiffrement qui suppose déjà dans l'inconscient cette sorte de logique : où se reconnaît par exemple une voix interrogative, voire le cheminement d'une argumentation.

Toute la tradition psychanalytique est là pour soutenir que la nôtre ne saurait y intervenir qu'à y entrer au bon endroit, et qu'à anticiper sur elle, elle n'en obtient que la fermeture.

En d'autres termes, la psychanalyse qui se soutient de son allégeance freudienne, ne saurait en aucun cas se donner pour un rite de passage à une expérience archétypique ou d'aucune façon ineffable : le jour où quelqu'un y fera entendre quelque chose de cet ordre qui ne sera pas un minus, ce serait que toute limite y aurait été abolie. Ce dont nous sommes encore loin [1].

Ceci n'est qu'approche de notre sujet. Car il s'agit de serrer de plus près ce que Freud en sa doctrine lui-même articule de constituer un pas « copernicien ».

Y suffit-il qu'un privilège soit relégué, en l'occasion celui qui met la terre à la place centrale? La destitution subséquente de l'homme d'une place analogue par le triomphe de l'idée de l'évolution, donne le sentiment qu'il y aurait là un gain qui se confirmerait de sa constance.

Mais est-on si sûr que ce soit là gain ou progrès essentiel?

1. Même à tenter d'intéresser sous la rubrique des phénomènes *Psi* à la télépathie, voire à toute la psychologie gothique qui puisse se ressusciter d'un Myers, le plus vulgaire batteur d'estrade ne pourra franchir le champ où Freud l'a contenu d'avance, à poser ce qu'il retient de ces phénomènes comme devant être au sens strict : traduit, dans les effets de recoupement de discours contemporains.

La théorie psychanalytique, même à se prostituer, reste bégueule (trait bien connu du bordel). Comme on dit depuis Sartre, c'est une respectueuse : elle ne fera pas le trottoir de n'importe quel côté (note de 1966).

Rien fait-il apparaître que l'autre vérité, si nous appelons ainsi la vérité révélée, en ait pâti sérieusement? Ne croit-on pas que l'héliocentrisme n'est pas, d'exalter le centre, moins leurrant que d'y voir la terre, et que le fait de l'écliptique donnait sans doute modèle plus stimulant de nos rapports avec le vrai, avant de perdre beaucoup de son intérêt de n'être plus que terre opinant du bonnet?

En tout cas, ce n'est pas à cause de Darwin que les hommes se croient moins le dessus du panier d'entre les créatures, puisque c'est précisément ce dont il les convainc.

L'emploi du nom de Copernic à une suggestion langagière, a des ressources plus celées qui touchent justement à ce qui vient déjà de glisser de notre plume comme rapport au vrai : à savoir le surgissement de l'ellipse comme n'étant pas indigne du lieu dont prennent leur nom les vérités dites supérieures. La révolution n'est pas moindre de ne porter que sur les « révolutions célestes ».

Dès ce moment s'y arrêter n'a plus seulement le sens de révoquer une sottise de la tradition religieuse qui, on le voit assez, ne s'en porte pas plus mal, mais de nouer plus intimement le régime du savoir à celui de la vérité.

Car si l'ouvrage de Copernic, comme d'autres l'ont fait remarquer avant nous, n'est pas si copernicien qu'on le croit, c'est en ceci que la doctrine de la double vérité y donne encore son abri à un savoir, qui jusque-là il faut le dire, donnait toute l'apparence de s'en contenter.

Nous voilà donc porté sur cette frontière sensible de la vérité et du savoir dont après tout l'on peut dire que notre science, d'un premier abord, paraît bien avoir repris la solution de la fermer.

Si pourtant l'histoire de la Science à son entrée dans le monde, nous est encore assez brûlante pour que nous sachions qu'à cette frontière quelque chose alors a bougé, c'est peut-être là que la psychanalyse se signale de représenter un nouveau séisme à y survenir.

Car reprenons de ce biais le service que nous attendons de la phénoménologie de Hegel. C'est d'y marquer une solution idéale, celle, si l'on peut dire, d'un révisionnisme permanent, où la vérité est en résorption constante dans ce qu'elle a de perturbant, n'étant en elle-même que ce qui manque à la réalisation du savoir. L'anti-

nomie que la tradition scolastique posait comme principielle, est ici supposée résolue d'être imaginaire. La vérité n'est rien d'autre que ce dont le savoir ne peut apprendre qu'il le sait qu'à faire agir son ignorance. Crise réelle où l'imaginaire se résout, pour employer nos catégories, d'engendrer une nouvelle forme symbolique. Cette dialectique est convergente et va à la conjoncture définie comme savoir absolu. Telle qu'elle est déduite, elle ne peut être que la conjonction du symbolique avec un réel dont il n'y a plus rien à attendre. Qu'est ceci? sinon un sujet achevé dans son identité à lui-même. A quoi se lit que ce sujet est déjà là parfait et qu'il est l'hypothèse fondamentale de tout ce procès. Il est en effet nommé comme étant son substrat, il s'appelle le *Selbstbewusstsein*, l'être de soi conscient, tout-conscient.

Plût au ciel qu'il en fût ainsi, mais l'histoire de la science elle-même, nous entendons de la nôtre et depuis qu'elle est née, si nous plaçons sa première naissance dans les mathématiques grecques, se présente plutôt en détours qui satisfont fort peu à cet immanentisme, et les théories, qu'on ne se laisse pas tromper là-dessus par la résorption de la théorie restreinte dans la théorie généralisée, ne s'emmanchent en fait nullement selon la dialectique : thèse, antithèse et synthèse.

D'ailleurs quelques craquements à se donner voix fort confuse dans les grandes consciences responsables de quelques changements cardinaux dans la physique, ne sont pas sans nous rappeler qu'après tout pour ce savoir comme pour les autres, c'est ailleurs que doit sonner l'heure de la vérité.

Et pourquoi ne verrions-nous pas que l'étonnant ménagement dont bénéficie le battage psychanalytique dans la science, peut être dû à ce qu'elle indique d'un espoir théorique qui ne soit pas seulement de désarroi?

Nous ne parlons pas bien entendu de cet extraordinaire transfert latéral, par où viennent se retremper dans la psychanalyse les catégories d'une psychologie qui en réinvigore ses bas emplois d'exploitation sociale. Pour la raison que nous avons dite, nous considérons le sort de la psychologie comme scellé sans rémission.

Quoi qu'il en soit, notre double référence au sujet absolu de Hegel et au sujet aboli de la science donne l'éclairage nécessaire

à formuler à sa vraie mesure le dramatisme de Freud : rentrée de la vérité dans le champ de la science, du même pas où elle s'impose dans le champ de sa praxis : refoulée, elle y fait retour.

Qui ne voit la distance qui sépare le malheur de la conscience dont, si puissant qu'en soit le burinement dans Hegel, on peut dire qu'il n'est encore que suspension d'un savoir, — du malaise de la civilisation dans Freud, même si ce n'est que dans le souffle d'une phrase comme désavouée qu'il nous marque ce qui, à le lire ne peut s'articuler autrement que le rapport de travers (en anglais on dirait : *skew*) qui sépare le sujet du sexe?

Rien donc, dans notre biais pour situer Freud, qui s'ordonne de l'astrologie judiciaire où trempe le psychologue. Rien qui procède de la qualité, voire de l'intensif, ni d'aucune phénoménologie dont puisse se rassurer l'idéalisme. Dans le champ freudien, malgré les mots, la conscience est trait aussi caduc à fonder l'inconscient sur sa négation (cet inconscient-là date de saint Thomas) que l'affect est inapte à tenir le rôle du sujet protopathique, puisque c'est un service qui n'y a pas de titulaire.

L'inconscient, à partir de Freud, est une chaîne de signifiants qui quelque part (sur une autre scène, écrit-il) se répète et insiste pour interférer dans les coupures que lui offre le discours effectif et la cogitation qu'il informe.

Dans cette formule, qui n'est nôtre que pour être conforme aussi bien au texte freudien qu'à l'expérience qu'il a ouvert, le terme crucial est le signifiant, ranimé de la rhétorique antique par la linguistique moderne, en une doctrine dont nous ne pouvons marquer ici les étapes, mais dont les noms de Ferdinand de Saussure et de Roman Jakobson indiqueront l'aurore et l'actuelle culmination, en rappelant que la science pilote du structuralisme en Occident a ses racines dans la Russie où a fleuri le formalisme. Genève 1910, Pétrograd 1920 disent assez pourquoi l'instrument en a manqué à Freud. Mais ce défaut de l'histoire ne rend que plus instructif le fait que les mécanismes décrits par Freud comme ceux du processus primaire, où l'inconscient trouve son régime, recouvrent exactement les fonctions que cette école tient pour déterminer les versants les plus radicaux des effets du langage, nommément la métaphore et la métonymie, autrement dit les effets de substitution et de combinaison du signifiant dans les

dimensions respectivement synchronique et diachronique où ils apparaissent dans le discours.

La structure du langage une fois reconnue dans l'inconscient, quelle sorte de sujet pouvons-nous lui concevoir?

On peut ici tenter, dans un souci de méthode, de partir de la définition strictement linguistique du Je comme signifiant : où il n'est rien que le *shifter* ou indicatif qui dans le sujet de l'énoncé désigne le sujet en tant qu'il parle actuellement.

C'est dire qu'il désigne le sujet de l'énonciation, mais qu'il ne le signifie pas. Comme il est évident au fait que tout signifiant du sujet de l'énonciation peut manquer dans l'énoncé, outre qu'il y en a qui diffèrent du Je, et pas seulement ce qu'on appelle insuffisamment les cas de la première personne du singulier, y adjoignît-on son logement dans l'invocation plurielle, voire dans le *Soi* de l'auto-suggestion.

Nous pensons par exemple avoir reconnu le sujet de l'énonciation dans le signifiant qu'est le *ne* dit par les grammairiens *ne* explétif, terme où s'annonce déjà l'opinion incroyable de tels parmi les meilleurs qui en tiennent la forme pour livrée au caprice. Puisse la charge que nous lui donnons, les faire s'y reprendre, avant qu'il *ne* soit avéré qu'ils n'y comprennent rien (retirez ce *ne*, mon énonciation perd sa valeur d'attaque Je m'élidant dans l'impersonnel). Mais je crains ainsi qu'ils *n*'en viennent à me honnir (glissez sur cet *n'* et son absence ramenant la crainte alléguée de l'avis de ma répugnance à une assertion timide, réduit l'accent de mon énonciation à me situer dans l'énoncé).

Mais si je dis « tue», pour ce qu'ils m'assomment, où me situé-je sinon dans le tu dont je les toise?

Ne boudez pas, j'évoque de biais ce que je répugne à couvrir de la carte forcée de la clinique.

A savoir, la juste façon de répondre à la question : Qui parle? quand il s'agit du sujet de l'inconscient. Car cette réponse ne saurait venir de lui, s'il ne sait pas ce qu'il dit, ni même qu'il parle, comme l'expérience de l'analyse tout entière nous l'enseigne.

Par quoi la place de l'inter-dit, qu'est l'intra-dit d'un entre-deux-sujets, est celle même où se divise la transparence du sujet classique pour passer aux effets de *fading* qui spécifient le sujet freudien de son occultation par un signifiant toujours plus pur :

que ces effets nous mènent sur les confins où lapsus et mot d'esprit en leur collusion se confondent, ou même là où l'élision est tellement la plus allusive à rabattre en son gîte la présence, qu'on s'étonne que la chasse au *Dasein* n'en ait pas plus fait son profit.

Pour que ne soit pas vaine notre chasse, à nous analystes, il nous faut tout ramener à la fonction de coupure dans le discours, la plus forte étant celle qui fait barre entre le signifiant et le signifié. Là se surprend le sujet qui nous intéresse puisque à se nouer dans la signification, le voilà logé à l'enseigne du pré-conscient. Par quoi l'on arriverait au paradoxe de concevoir que le discours dans la séance analytique ne vaut que de ce qu'il trébuche ou même s'interrompt : si la séance elle-même ne s'instituait comme rupture dans un faux discours, disons dans ce que le discours réalise à se vider comme parole, à n'être plus que la monnaie à la frappe usée dont parle Mallarmé, qu'on se passe de main à main « en silence ».

Cette coupure de la chaîne signifiante est seule à vérifier la structure du sujet comme discontinuité dans le réel. Si la linguistique nous promeut le signifiant à y voir le déterminant du signifié, l'analyse révèle la vérité de ce rapport à faire des trous du sens les déterminants de son discours.

C'est la voie où s'accomplit l'impératif que Freud porte au sublime de la gnomique présocratique : *Wo Es war, soll Ich werden*, que nous avons plus d'une fois commenté et que nous allons tout de suite faire comprendre autrement.

Nous contentant d'un pas dans sa grammaire : là où ce fut ..., qu'est-ce à dire? Si ce n'était que ça qui eût été (à l'aoriste), comment venir là même pour m'y faire être, de l'énoncer maintenant?

Mais le français dit : Là où c'était... Usons de la faveur qu'il nous offre d'un imparfait distinct. Là où c'était à l'instant même, là où c'était pour un peu, entre cette extinction qui luit encore et cette éclosion qui achoppe, Je peux venir à l'être de disparaître de mon dit.

Énonciation qui se dénonce, énoncé qui se renonce, ignorance qui se dissipe, occasion qui se perd, qu'est-ce qui reste ici sinon la trace de ce qu'il faut bien qui soit pour choir de l'être?

Un rêve rapporté par Freud dans son article : *Formulations sur*

*les deux principes de l'événement psychique*[1], nous livre, liée au pathétique dont se soutient la figure d'un père défunt d'y être celle d'un revenant, la phrase : Il ne savait pas qu'il était mort.

Dont nous avons déjà pris prétexte à illustrer la relation du sujet au signifiant, par une énonciation dont l'être tremble de la vacillation qui lui revient de son propre énoncé.

Si la figure ne subsiste que de ce qu'on ne lui dise pas la vérité qu'elle ignore, qu'en est-il donc du *Je* dont cette subsistance dépend ?

Il ne savait pas... Un peu plus il savait, ah! que jamais ceci n'arrive! Plutôt qu'il sache, que Je meure. Oui, c'est ainsi que Je viens là, là où c'était : qui donc savait que J'étais mort?

Être de non-étant, c'est ainsi qu'advient Je comme sujet qui se conjugue de la double aporie d'une subsistance véritable qui s'abolit de son savoir et d'un discours où c'est la mort qui soutient l'existence.

Mettrons-nous cet être en balance avec celui que Hegel comme sujet a forgé, d'être le sujet qui tient sur l'histoire le discours du savoir absolu? On se souvient qu'il nous témoigne en avoir éprouvé la tentation de la folie. Et notre voie n'est-elle pas celle qui la surmonte, d'aller jusqu'à la vérité de la vanité de ce discours.

N'avançons pas ici notre doctrine de la folie. Car cette excursion eschatologique n'est là que pour désigner de quelle béance se séparent, la freudienne de l'hégelienne, ces deux relations du sujet au savoir.

Et qu'il n'en est pas de plus sûre racine que les modes dont s'y distingue la dialectique du désir.

Car dans Hegel, c'est au désir, à la *Begierde*, qu'est remise la charge de ce minimum de liaison qu'il faut que garde le sujet à l'antique connaissance, pour que la vérité soit immanente à la réalisation du savoir. La ruse de la raison veut dire que le sujet dès l'origine et jusqu'au bout sait ce qu'il veut.

C'est là que Freud rouvre à la mobilité d'où sortent les révolutions, le joint entre vérité et savoir.

En ceci que le désir s'y noue au désir de l'Autre, mais qu'en cette boucle gît le désir de savoir.

1. *G. W.*, VIII, p. 237-238.

Le biologisme de Freud n'a rien à faire avec cette abjection prêcheuse qui vous vient par bouffées de l'officine psychanalytique.

Et il fallait vous faire vivre l'instinct de mort qu'on y abomine, pour vous mettre au ton de la biologie de Freud. Car éluder l'instinct de mort de sa doctrine, c'est la méconnaître absolument.

De l'abord que nous vous y avons ménagé, reconnaissez dans la métaphore du retour à l'inanimé dont Freud affecte tout corps vivant, cette marge au-delà de la vie que le langage assure à l'être du fait qu'il parle, et qui est juste celle où cet être engage en position de signifiant, non seulement ce qui s'y prête de son corps d'être échangeable, mais ce corps lui-même. Où apparaît donc que la relation de l'objet au corps ne se définit nullement comme d'une identification partielle qui aurait à s'y totaliser, puisque au contraire cet objet est le prototype de la signifiance du corps comme enjeu de l'être.

Nous relevons ici le gant du défi qu'on nous porte à traduire du nom d'instinct ce que Freud appelle *Trieb* : ce que *drive* traduirait assez bien en anglais, mais qu'on y évite, et ce pour quoi le mot *dérive* serait en français notre recours de désespoir, au cas où nous n'arriverions pas à donner à la bâtardise du mot *pulsion* son point de frappe.

Et de là nous insistons à promouvoir que, fondé ou non dans l'observation biologique, l'instinct parmi les modes de connaissance que la nature exige du vivant pour qu'il satisfasse ses besoins, se définit comme cette connaissance qu'on admire de ne pouvoir être un savoir. Mais autre chose est ce dont il s'agit chez Freud, qui est bien un savoir, mais un savoir qui ne comporte pas la moindre connaissance, en ce qu'il est incrit en un discours, dont, tel l'esclavage-messager de l'usage antique, le sujet qui en porte sous sa chevelure le codicille qui le condamne à mort, ne sait ni le sens ni le texte, ni en quelle langue il est écrit, ni même qu'on l'a tatoué sur son cuir rasé pendant qu'il dormait.

Cet apologue force à peine la note du peu de physiologie que l'inconscient intéresse.

On l'appréciera à la contre-épreuve de la contribution que la psychanalyse a apportée à la physiologie depuis qu'elle existe : cette contribution est nulle, fût-ce concernant les organes sexuels. Aucune fabulation ne prévaudra contre ce bilan.

Car la psychanalyse implique bien entendu le réel du corps et de l'imaginaire de son schéma mental. Mais pour reconnaître leur portée dans la perspective qui s'y autorise du développement, il faut d'abord s'apercevoir que les intégrations plus ou moins parcellaires qui paraissent en faire l'ordonnance, y fonctionnent avant tout comme les éléments d'une héraldique, d'un blason du corps. Comme ceci se confirme à l'usage qu'on en fait pour lire les dessins d'enfant.

Là est le principe, nous y reviendrons, du privilège paradoxal, qui reste celui du phallus dans la dialectique inconsciente, sans que suffise à l'expliquer la théorie produite de l'objet partiel.

Nous faut-il dire maintenant que si l'on conçoit quelle sorte d'appui nous avons cherché dans Hegel pour critiquer une dégradation de la psychanalyse si inepte qu'elle ne se trouve d'autre titre à l'intérêt que d'être celle d'aujourd'hui, il est inadmissible qu'on nous impute d'être leurré par une exhaustion purement dialectique de l'être, et que nous ne saurions tenir tel philosophe [1] pour irresponsable quand il autorise ce malentendu.

Car loin de céder à une réduction logicisante, là où il s'agit du désir, nous trouvons dans son irréductibilité à la demande le ressort même de ce qui empêche aussi bien de le ramener au besoin. Pour le dire elliptiquement : que le désir soit articulé, c'est justement par là qu'il n'est pas articulable. Nous l'entendons : dans le discours qui lui convient, éthique et non psychologique.

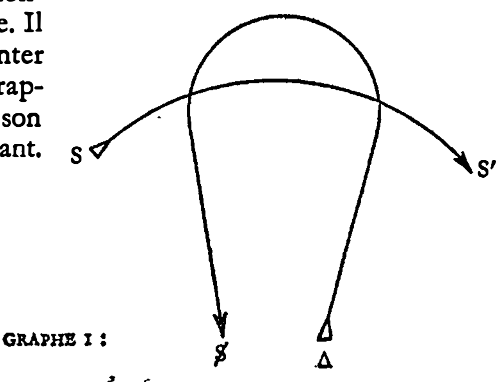
Il nous faut dès lors pousser beaucoup plus loin devant vous la topologie que nous avons élaborée pour notre enseignement dans ce dernier lustre, soit introduire un certain graphe dont nous prévenons qu'il n'assure qu'entre autres l'emploi que nous allons en faire, ayant été construit et mis au point à ciel ouvert pour repérer dans son étagement la structure la plus lar-

1. Il s'agit de l'ami qui nous a convié à ce colloque, après avoir quelques mois auparavant, laissé paraître les réserves qu'il prenait de son ontologie personnelle contre les « psychanalystes » à son gré trop portés sur l'hégélianisme, comme si quelqu'un d'autre que nous y offrait prise dans cette collectivité.

Ceci dans le bâton rompu de pages de son journal jetées aux vents (de hasard sans doute) qui les lui avaient arrachées.

Sur quoi nous lui fîmes tenir que, pour y intéresser cette sienne ontologie des termes mêmes divertissants dont il l'habille en des billets familiers, nous en trouvions le procédé, « sûrement pas, mais peut-être » destiné à égarer les esprits.

gement pratique des données de notre expérience. Il nous servira ici à présenter où se situe le désir par rapport à un sujet défini de son articulation par le signifiant.




GRAPHE 1 :

Voici ce qu'on pourrait dire en être la cellule élémentaire (cf. graphe 1). S'y articule ce que nous avons appelé le point de capiton par quoi le signifiant arrête le glissement autrement indéfini de la signification. La chaîne signifiante est censée être supportée par le vecteur $\overrightarrow{S\,.\,S'}$. Sans même entrer dans la finesse de la direction rétrograde où se produit son croisement redoublé par le vecteur $\overrightarrow{\Delta\,.\,\$}$, — que seulement en ce dernier l'on voie le poisson qu'il croche, moins propre à figurer ce qu'il dérobe à la saisie en sa nage vive que l'intention qui s'efforce à le noyer dans le flot du pré-texte, à savoir la réalité qui s'imagine dans le schéma éthologique du retour du besoin.

Ce point de capiton, trouvez-en la fonction diachronique dans la phrase, pour autant qu'elle ne boucle sa signification qu'avec son dernier terme, chaque terme étant anticipé dans la construction des autres, et inversement scellant leur sens par son effet rétroactif.

Mais la structure synchronique est plus cachée, et c'est elle qui nous porte à l'origine. C'est la métaphore en tant que s'y constitue l'attribution première, celle qui promulgue « le chien faire miaou, le chat faire oua-oua », par quoi l'enfant d'un seul coup, en déconnectant la chose de son cri, élève le signe à la fonction du signifiant, et la réalité à la sophistique de la signification, et, par le mépris de la vraisemblance, ouvre la diversité des objectivations à vérifier, de la même chose.

Cette possibilité exige-t-elle la topologie d'un jeu à quatre coins? Voilà le genre de question qui n'a l'air de rien et qui peut donner pourtant quelque tintouin, si doit en dépendre la construction subséquente.

Nous vous en épargnerons les étapes en vous donnant tout de go la fonction des deux points de croisement dans ce graphe primaire. L'un, connoté A, est le lieu du trésor du signifiant, ce qui ne veut pas dire du code, car ce n'est pas que s'y conserve la correspondance univoque d'un signe à quelque chose, mais que le signifiant ne se constitue que d'un rassemblement synchronique et dénombrable où aucun ne se soutient que du principe de son opposition à chacun des autres. L'autre, connoté *s*(A), est ce qu'on peut appeler la ponctuation où la signification se constitue comme produit fini.

Observons la dissymétrie de l'un qui est un lieu (place plutôt qu'espace) à l'autre qui est un moment (scansion plutôt que durée).

Tous deux participent de cette offre au signifiant que constitue le trou dans le réel, l'un comme creux de recel, l'autre comme forage pour l'issue.

La soumission du sujet au signifiant, qui se produit dans le circuit qui va de *s*(A) à A pour revenir de A à *s*(A), est proprement un cercle pour autant que l'assertion qui s'y instaure, faute de se clore sur rien que sur sa propre scansion, autrement dit faute d'un acte où elle trouverait sa certitude, ne renvoie qu'à sa propre anticipation dans la composition du signifiant, en elle-même insignifiante.

La quadrature de ce cercle, pour être possible, n'exige que la complétude de la batterie signifiante installée en A, symbolisant dès lors le lieu de l'Autre. A quoi l'on voit que cet Autre n'est rien que le pur sujet de la moderne stratégie des jeux, comme tel parfaitement accessible au calcul de la conjecture, pour autant que le sujet réel, pour y régler le sien, n'a à y tenir aucun compte d'aucune aberration dite subjective au sens commun, c'est-à-dire psychologique, mais de la seule inscription d'une combinatoire dont l'exhaustion est possible.

Cette quadrature est pourtant impossible, mais seulement du fait que le sujet ne se constitue qu'à s'y soustraire et à la décom-

pléter essentiellement pour à la fois devoir s'y compter et n'y faire fonction que de manque.

L'Autre comme site préalable du pur sujet du signifiant, y tient la position maîtresse, avant même d'y venir à l'existence, pour le dire avec Hegel et contre lui, en Maître absolu. Car ce qui est omis dans la platitude de la moderne théorie de l'information, c'est qu'on ne peut même parler de code que si c'est déjà le code de l'Autre, or c'est bien d'autre chose qu'il s'agit dans le message, puisque c'est de lui que le sujet se constitue, par quoi c'est de l'Autre que le sujet reçoit même le message qu'il émet. Et sont justifiées les notations A et *s*(A).

Messages de code et codes de message se distingueront en formes pures dans le sujet de la psychose, celui qui se suffit de cet Autre préalable.

Observons entre parenthèse que cet Autre distingué comme lieu de la Parole, ne s'impose pas moins comme témoin de la Vérité. Sans la dimension qu'il constitue, la tromperie de la Parole ne se distinguerait pas de la feinte qui, dans la lutte combative ou la parade sexuelle, en est pourtant bien différente. Se déployant dans la capture imaginaire, la feinte s'intègre dans le jeu d'approche et de rupture constituant la danse originaire, où ces deux situations vitales trouvent leur scansion, et les partenaires qui s'y ordonnent, ce que nous oserons écrire leur dansité. L'animal au reste s'en montre capable quand il est traqué; il arrive à dépister en amorçant un départ qui est de leurre. Cela peut aller aussi loin qu'à suggérer chez le gibier la noblesse d'honorer ce qu'il y a dans la chasse de parade. Mais un animal ne feint pas de feindre. Il ne fait pas de traces dont la tromperie consisterait à se faire prendre pour fausses, étant les vraies, c'est-à-dire celles qui donneraient la bonne piste. Pas plus qu'il n'efface ses traces, ce qui serait déjà pour lui se faire sujet du signifiant.

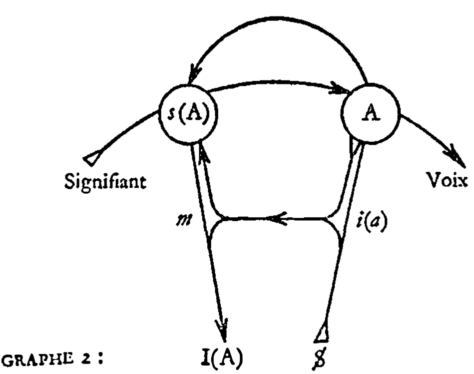
Tout ceci n'a été articulé que de façon confuse par des philosophes pourtant professionnels. Mais il est clair que la Parole ne commence qu'avec le passage de la feinte à l'ordre du signifiant, et que le signifiant exige un autre lieu, — le lieu de l'Autre, l'Autre témoin, le témoin Autre qu'aucun des partenaires, — pour que la Parole qu'il supporte puisse mentir, c'est-à-dire se poser comme Vérité.

Ainsi c'est d'ailleurs que de la Réalité qu'elle concerne que la Vérité tire sa garantie : c'est de la Parole. Comme c'est d'elle qu'elle reçoit cette marque qui l'institue dans une structure de fiction.

Le dit premier décrète, légifère, aphorise, est oracle, il confère à l'autre réel son obscure autorité.

Prenez seulement un signifiant pour insigne de cette toute-puissance, ce qui veut dire de ce pouvoir tout en puissance, de cette naissance de la possibilité, et vous avez le trait unaire qui, de combler la marque invisible que le sujet tient du signifiant, aliène ce sujet dans l'identification première qui forme l'idéal du moi.

Ce qu'inscrit la notation I (A) que nous devons substituer à ce stade à l'$\not{S}$, S barré du vecteur rétrograde, en nous le faisant reporter de sa pointe à son départ. (cf. graphe 2).




GRAPHE 2 :

Effet de rétroversion par quoi le sujet à chaque étape devient ce qu'il était comme d'avant et ne s'annonce : il aura été, — qu'au futur antérieur.

Ici s'insère l'ambiguïté d'un méconnaître essentiel au me connaître. Car tout ce dont le sujet peut s'assurer, dans cette rétrovisée, c'est venant à sa rencontre l'image, elle anticipée, qu'il prit de lui-même en son miroir. Nous ne reprendrons pas ici la fonction de notre « stade du miroir », point stratégique premierdressé par nous en objection à la faveur accordée dans la théorie au prétendu *moi autonome*, dont la restauration académique justifiait le contresens proposé de son renforcement dans une cure désormais déviée vers un succès adaptatif : phénomène d'abdication mentale, lié au vieillissement du groupe dans la diaspora de la guerre, et réduction d'une pratique éminente

à un label propre à l'exploitation de l'*American way of life* [1].

Quoi qu'il en soit, ce que le sujet trouve en cette image altérée de son corps, c'est le paradigme de toutes les formes de la ressemblance qui vont porter sur le monde des objets une teinte d'hostilité en y projetant l'avatar de l'image narcissique, qui, de l'effet jubilatoire de sa rencontre au miroir, devient dans l'affrontement au semblable le déversoir de la plus intime agressivité.

C'est cette image qui se fixe, moi idéal, du point où le sujet s'arrête comme idéal du moi. Le moi est dès lors fonction de maîtrise, jeu de prestance, rivalité constituée. Dans la capture qu'il subit de sa nature imaginaire, il masque sa duplicité, à savoir que la conscience où il s'assure d'une existence incontestable (naïveté qui s'étale dans la méditation d'un Fénelon) ne lui est nullement immanente, mais bien transcendante puisqu'elle se supporte du trait unaire de l'idéal du moi (ce que le cogito cartésien ne méconnaît pas [2]). Par quoi l'ego transcendantal lui-même se trouve relativé, impliqué qu'il est dans la méconnaissance où s'inaugurent les identifications du moi.

Ce procès imaginaire qui de l'image spéculaire va à la constitution du moi sur le chemin de la subjectivation par le signifiant, est signifié dans notre graphe par le vecteur $\overrightarrow{i(a) . m}$ à sens unique, mais articulé doublement, une première fois en court-circuit sur $\overrightarrow{\$ . I(A)}$, une seconde fois en voie de retour sur $\overrightarrow{s(A) . A}$. Ce qui montre que le moi ne s'achève qu'à être articulé non comme Je du discours, mais comme métonymie de sa signification (ce que Damourette et Pichon prennent pour la personne étoffée qu'ils opposent à la personne subtile, cette dernière n'étant autre que la fonction plus haut désignée comme *shifter*).

La promotion de la conscience comme essentielle au sujet dans la séquelle historique du *cogito* cartésien, est pour nous l'accentuation trompeuse de la transparence du Je en acte aux dépens de l'opacité du signifiant qui le détermine, et le glissement par quoi le *Bewusstsein* sert à couvrir la confusion du *Selbst*, vient juste-

1. Nous ne laissons ce paragraphe qu'en stèle d'une bataille dépassée (note de 1962 : où avions-nous la tête?).

2. Les parenthèses ici des rajouts, épinglant des développements sur l'identification, postérieurs (1962).

ment dans *la Phénoménologie de l'esprit*, à démontrer, de la rigueur de Hegel, la raison de son erreur.

Le mouvement même qui désaxe le phénomène de l'esprit vers la relation imaginaire à l'autre (à l'autre, c'est-à-dire au semblable à connoter d'un petit a), met au jour son effet : à savoir l'agressivité qui devient le fléau de la balance autour de quoi va se décomposer l'équilibre du semblable au semblable en ce rapport du Maître à l'Esclave, gros de toutes les ruses par où la raison va y faire cheminer son règne impersonnel.

Cette servitude inaugurale des chemins de la liberté, mythe sans doute plutôt que genèse effective, nous pouvons ici montrer ce qu'elle cache précisément de l'avoir révélé comme jamais auparavant.

La lutte qui l'instaure, est bien dite de pur prestige, et l'enjeu, il y va de la vie, bien fait pour faire écho à ce danger de la prématuration générique de la naissance, ignoré de Hegel et dont nous avons fait le ressort dynamique de la capture spéculaire.

Mais la mort, justement d'être tirée à la fonction de l'enjeu, — pari plus honnête que celui de Pascal quoiqu'il s'agisse aussi d'un poker, puisqu'ici la relance est limitée, — montre du même coup ce qui est élidé d'une règle préalable aussi bien que du règlement conclusif. Car il faut bien en fin de compte que le vaincu ne périsse pas pour qu'il fasse un esclave. Autrement dit le pacte est partout préalable à la violence avant de la perpétuer, et ce que nous appelons le symbolique domine l'imaginaire, en quoi on peut se demander si le meurtre est bien le Maître absolu.

Car il ne suffit pas d'en décider par son effet : la Mort. Il s'agit encore de savoir quelle mort [1], celle que porte la vie ou celle qui la porte.

Sans faire tort à la dialectique hégélienne d'un constat de carence, dès longtemps soulevé sur la question du lien de la société des maîtres, nous ne voulons ici qu'y souligner ce qui, à partir de notre expérience, saute aux yeux comme symptomatique, c'est-à-dire comme installation dans le refoulement. C'est proprement le

1. Là aussi référence à ce que nous avons professé dans notre séminaire sur l'Éthique de la psychanalyse (1959-60 à paraître) sur la seconde mort. Nous voulons bien avec Dylan Thomas qu'il n'y en ait pas deux. Mais alors le Maître absolu est-il bien la seule qui reste?

thème de la Ruse de la raison dont l'erreur plus haut désignée n'amoindrit pas la portée de séduction. Le travail, nous dit-il, auquel s'est soumis l'esclave en renonçant à la jouissance par crainte de la mort, sera justement la voie par où il réalisera la liberté. Il n'y a pas de leurre plus manifeste politiquement, et du même coup psychologiquement. La jouissance est facile à l'esclave et elle laissera le travail serf.

La ruse de la raison séduit par ce qui y résonne d'un mythe individuel bien connu de l'obsessionnel, dont on sait que la structure n'est pas rare dans l'*intelligentsia*, Mais pour peu que celui-ci échappe à la mauvaise foi du professeur, il ne se leurre qu'assez difficilement de ce que ce soit son travail qui doive lui rendre l'accès à la jouissance. Rendant un hommage proprement inconscient à l'histoire écrite par Hegel, il trouve souvent son alibi dans la mort du Maître. Mais quoi de cette mort? Simplement il l'attend.

En fait c'est du lieu de l'Autre où il s'installe, qu'il suit le jeu, rendant tout risque inopérant, spécialement celui d'aucune joute, dans une «conscience-de-soi» pour qui il n'est de mortquepour rire.

Ainsi, que les philosophes ne croient pas pouvoir faire bon marché de l'irruption que fut la parole de Freud, concernant le désir.

Et ce sous le prétexte que la demande, avec les effets de la frustration, a tout submergé de ce qui leur parvient d'une pratique tombée à une banalité éducative que ne relèvent même plus ses mollesses.

Oui, les traumatismes énigmatiques de la découverte freudienne, ne sont plus que des envies rentrées. La psychanalyse se nourrit de l'observation de l'enfant et de l'infantilisme des observations. Épargnons-en les comptes rendus, tous tant qu'ils sont, si édifiants.

Et tels que l'humour n'y est plus de mise jamais.

Leurs auteurs sont désormais trop soucieux d'une position d'honorables, pour y faire encore la moindre part au côté irrémédiablement saugrenu que l'inconscient entretient de ses racines linguistiques.

Impossible pourtant à ceux qui prétendent que ce soit par l'accueil fait à la demande que s'introduit la discordance dans les besoins supposés à l'origine du sujet, de négliger le fait qu'il n'y a de demande qui ne passe à quelque titre par les défilés du signifiant.

Et si l'*ananké* somatique de l'impuissance de l'homme à se mou-

voir, *a fortiori* à se suffire, un temps après sa naissance, assure son sol à une psychologie de la dépendance, comment éliderait-elle le fait que cette dépendance est maintenue par un univers de langage, justement en ceci que par et à travers lui, les besoins se sont diversifiés et démultipliés au point que la portée en apparaît d'un tout autre ordre, qu'on la rapporte au sujet ou à la politique? Pour le dire : au point que ces besoins soient passés au registre du désir, avec tout ce qu'il nous impose de confronter à notre nouvelle expérience, de ses paradoxes de toujours pour le moraliste, de cette marque d'infini qu'y relèvent les théologiens, voire de la précarité de son statut, telle qu'elle s'annonce dans le dernier cri de sa formule, poussé par Sartre : le désir, passion inutile.

Ce que la psychanalyse nous démontre concernant le désir dans sa fonction qu'on peut dire la plus naturelle puisque c'est d'elle que dépend le maintien de l'espèce, ce n'est pas seulement qu'il soit soumis dans son instance, son appropriation, sa normalité pour tout dire, aux accidents de l'histoire du sujet (notion du traumatisme comme contingence), c'est bien que tout ceci exige le concours d'éléments structuraux qui, pour intervenir, se passent fort bien de ces accidents, et dont l'incidence inharmonique, inattendue, difficile à réduire, semble bien laisser à l'expérience un résidu qui a pu arracher à Freud l'aveu que la sexualité devait porter la trace de quelque fêlure peu naturelle.

On aurait tort de croire que le mythe freudien de l'Œdipe en finisse là-dessus avec la théologie. Car il ne se suffit pas d'agiter le guignol de la rivalité sexuelle. Et il conviendrait plutôt d'y lire ce qu'en ses coordonnées Freud impose à notre réflexion; car elles reviennent à la question d'où lui-même est parti : qu'est-ce qu'un Père?

— C'est le Père mort, répond Freud, mais personne ne l'entend, et pour ce que Lacan en reprend sous le chef du Nom-du-Père, on peut regretter qu'une situation peu scientifique le laisse toujours privé de son audience normale [1].

1. Que nous ayons porté ce trait à cette époque, fût-ce en termes plus vigoureux, en ce détour, prend valeur de rendez-vous de ce que ce soit précisément sur le Nom-du-Père que nous ayons trois ans plus tard pris la sanction de mettre en sommeil les thèses que nous avions promises à notre enseignement, en raison de la permanence de cette situation.

La réflexion analytique a pourtant tourné vaguement autour de la méconnaissance problématique chez certains primitifs de la fonction du géniteur, voire y a-t-on débattu, sous le pavillon de contrebande du « culturalisme », sur les formes d'une autorité, dont on ne peut même pas dire qu'aucun secteur de l'anthropologie y ait apporté une définition de quelque ampleur.

Faudra-t-il que nous soyons rejoints par la pratique qui prendra peut-être en un temps force d'usage, d'inséminer artificiellement les femmes en rupture du ban phallique, avec le sperme d'un grand homme, pour tirer de nous sur la fonction paternelle un verdict?

L'Œdipe pourtant ne saurait tenir indéfiniment l'affiche dans des formes de société où se perd de plus en plus le sens de la tragédie.

Partons de la conception de l'Autre comme du lieu du signifiant. Tout énoncé d'autorité n'y a d'autre garantie que son énonciation même, car il est vain qu'il le cherche dans un autre signifiant, lequel d'aucune façon ne saurait apparaître hors de ce lieu. Ce que nous formulons à dire qu'il n'y a pas de métalangage qui puisse être parlé, plus aphoristiquement : qu'il n'y a pas d'Autre de l'Autre. C'est en imposteur que se présente pour y suppléer, le Législateur (celui qui prétend ériger la Loi).

Mais non pas la Loi elle-même, non plus que celui qui s'en autorise.

Que de cette autorité de la Loi, le Père puisse être tenu pour le représentant originel, voilà qui exige de spécifier sous quel mode privilégié de présence il se soutient au-delà du sujet qui est amené à occuper réellement la place de l'Autre, à savoir de la Mère. La question est donc reculée.

Il paraîtra étrange que, s'ouvrant là l'espace démesuré qu'implique toute demande : d'être requête de l'amour, nous n'y laissions pas plus d'ébat à ladite question.

Mais la concentrions sur ce qui se ferme en deçà, du même effet de la demande, pour faire proprement la place du désir.

C'est en effet très simplement, et nous allons dire en quel sens, comme désir de l'Autre que le désir de l'homme trouve forme, mais d'abord à ne garder qu'une opacité subjective pour y représenter le besoin.

Opacité dont nous allons dire par quel biais elle fait en quelque sorte la substance du désir.

Le désir s'ébauche dans la marge où la demande se déchire du besoin : cette marge étant celle que la demande, dont l'appel ne peut être inconditionnel qu'à l'endroit de l'Autre, ouvre sous la forme du défaut possible qu'y peut apporter le besoin, de n'avoir pas de satisfaction universelle (ce qu'on appelle : angoisse). Marge qui, pour linéaire qu'elle soit, laisse apparaître son vertige, pour peu qu'elle ne soit pas recouverte par le piétinement d'éléphant du caprice de l'Autre. C'est ce caprice néanmoins qui introduit le fantôme de la Toute-puissance non pas du sujet, mais de l'Autre où s'installe sa demande (il serait temps que ce cliché imbécile fût, une fois pour toutes, et pour tous, remis à sa place), et avec ce fantôme la nécessité de son bridage par la Loi.

Mais nous nous arrêtons là encore pour revenir au statut du désir qui se présente comme autonome par rapport à cette médiation de la Loi, pour la raison que c'est du désir qu'elle s'origine, en le fait que par une symétrie singulière, il renverse l'inconditionnel de la demande d'amour, où le sujet reste dans la sujétion de l'Autre, pour le porter à la puissance de la condition absolue (où l'absolu veut dire aussi détachement).

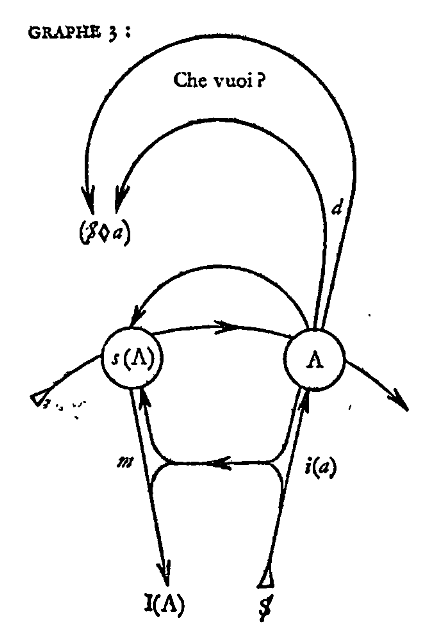
Pour le gain obtenu sur l'angoisse à l'endroit du besoin, ce détachement est réussi dès son plus humble mode, celui sous lequel tel psychanalyste l'a entrevu dans sa pratique de l'enfant, le dénommant : l'objet transitionnel, autrement dit : la bribe de lange, le tesson chéri que ne quittent plus la lèvre, ni la main.

Disons-le, ce n'est là qu'emblème; le représentant de la représentation dans la condition absolue, est à sa place dans l'inconscient, où il cause le désir selon la structure du fantasme que nous allons en extraire.

Car là se voit que la nescience où reste l'homme de son désir est moins nescience de ce qu'il demande, qui peut après tout se cerner, que nescience d'où il désire.

Et c'est à quoi répond notre formule que l'inconscient est discours de l'Autre, où il faut entendre le de au sens du *de* latin (détermination objective) : *de Alio in oratione* (achevez : *tua res agitur*).

Mais aussi en y ajoutant que le désir de l'homme est le désir de l'Autre, où le de donne la détermination dite par les grammairiens subjective, à savoir que c'est en tant qu'Autre qu'il désire (ce qui donne la véritable portée de la passion humaine).




C'est pourquoi la question *de* l'Autre qui revient au sujet de la place où il en attend un oracle, sous le libellé d'un : *Che vuoi?* que veux-tu ? est celle qui conduit le mieux au chemin de son propre désir, — s'il se met, grâce au savoir-faire d'un partenaire du nom de psychanalyste, à la reprendre, fût-ce sans bien le savoir, dans le sens d'un : Que me veut-il ?

C'est cet étage surimposé de la structure qui va pousser notre graphe, (cf. graphe 3) vers sa forme complétée, de s'y introduire d'abord comme le dessin d'un point d'interrogation planté au cercle du grand A de l'Autre, symbolisant d'une homographie déroutante la question qu'il signifie.

De quel flacon est-ce là l'ouvre-bouteille ? De quelle réponse le signifiant, clef universelle ?

Remarquons qu'un indice peut être trouvé dans la claire aliénation qui laisse au sujet la faveur de buter sur la question de son essence, en ce qu'il peut ne pas méconnaître que ce qu'il désire se présente à lui comme ce qu'il ne veut pas, forme assumée de la dénégation où s'insère singulièrement la méconnaissance de lui-même ignorée, par quoi il transfère la permanence de son désir à un moi pourtant évidemment intermittent, et inversement se protège de son désir en lui attribuant ces intermittences mêmes.

Bien sûr peut-on être surpris de l'étendue de ce qui est accessible à la conscience-de-soi, à condition qu'on l'ait appris par ailleurs. Ce qui est bien ici le cas.

Car pour retrouver de tout ceci la pertinence, il faut qu'une étude assez poussée, et qui ne peut se situer que dans l'expérience analytique, nous permette de compléter la structure du fantasme en

y liant essentiellement, quelles qu'en soient les élisions occasionnelles, à la condition d'un objet (dont nous n'avons fait plus haut qu'effleurer par la diachronie le privilège), le moment d'un *fading* ou éclipse du sujet, étroitement lié à la *Spaltung* ou refente qu'il subit de sa subordination au signifiant.

C'est ce que symbolise le sigle $(\$ \diamond a)$ que nous avons introduit, au titre d'algorithme dont ce n'est pas par hasard qu'il rompt l'élément phonématique que constitue l'unité signifiante jusqu'à son atome littéral. Car il est fait pour permettre vingt et cent lectures différentes, multiplicité admissible aussi loin que le parlé en reste pris à son algèbre.

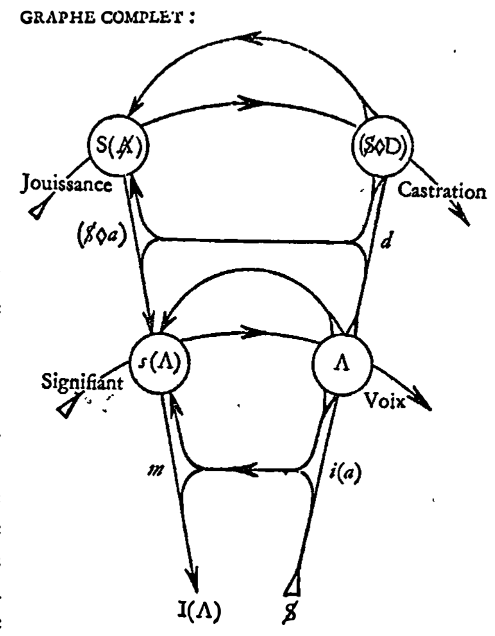
Cet algorithme et ses analogues utilisés dans le graphe ne démentent en effet d'aucune façon ce que nous avons dit de l'impossibilité d'un métalangage. Ce ne sont pas des signifiants transcendants; ce sont les index d'une signification absolue, notion qui, sans autre commentaire, paraîtra, nous l'espérons, appropriée à la condition du fantasme.

Sur le fantasme ainsi posé, le graphe inscrit que le désir se règle, homologue à ce qu'il en est du moi au regard de l'image du corps, à ceci près qu'il marque encore l'inversion des méconnaissances où se fondent respectivement l'un et l'autre. Ainsi se ferme la voie imaginaire, par où je dois dans l'analyse advenir, là où *s*'était l'inconscient.

Disons, pour relever la métaphore de Damourette et Pichon sur le moi grammatical en l'appliquant à un sujet auquel elle est mieux destinée, que le fantasme est proprement l' « étoffe » de ce Je qui se trouve primordialement refoulé, de n'être indicable que dans le *fading* de l'énonciation.

Voici maintenant en effet notre attention sollicitée par le statut subjectif de la chaîne signifiante dans l'inconscient, ou mieux dans le refoulement primordial *(Urverdrängung)*.

On conçoit mieux dans notre déduction qu'il ait fallu s'interroger sur la fonction qui supporte le sujet de l'inconscient, de saisir qu'il soit difficile de le désigner nulle part comme sujet d'un énoncé, donc comme l'articulant, quand il ne sait même pas qu'il parle. D'où le concept de la pulsion où on le désigne d'un repérage organique, oral, anal, etc. qui satisfait à cette exigence d'être d'autant plus loin du parler que plus il parle.




Mais si notre graphe complet nous permet de placer la pulsion comme trésor des signifiants, sa notation comme ($\diamond$D) maintient sa structure en la liant à la diachronie. Elle est ce qui advient de la demande quand le sujet s'y évanouit. Que la demande disparaisse aussi, cela va de soi, à ceci près qu'il reste la coupure, car celle-ci reste présente dans ce qui distingue la pulsion de la fonction organique qu'elle habite : à savoir son artifice grammatical, si manifeste dans les réversions de son articulation à la source comme à l'objet (Freud là-dessus est intarissable).

La délimitation même de la « zone érogène » que la pulsion isole du métabolisme de la fonction (l'acte de la dévoration intéresse d'autres organes que la bouche, demandez-le au chien de Pavlov) est le fait d'une coupure qui trouve faveur du trait anatomique d'une marge ou d'un bord : lèvres , « enclos des dents », marge de l'anus, sillon pénien, vagin, fente palpébrale, voire cornet de l'oreille (nous évitons ici les précisions embryologiques). L'érogénéité respiratoire est mal étudiée, mais c'est évidemment par le spasme qu'elle entre en jeu.

Observons que ce trait de la coupure n'est pas moins évidemment prévalent dans l'objet que décrit la théorie analytique : mamelon, scybale, phallus (objet imaginaire), flot urinaire. (Liste impensable, si l'on n'y ajoute avec nous le phonème, le regard, la voix, - le rien.) Car ne voit-on pas que le trait : partiel, à juste titre souligné dans les objets, ne s'applique pas à ce qu'ils soient partie d'un objet total qui serait le corps, mais à ce qu'ils ne représentent que partialement la fonction qui les produit.

Un trait commun à ces objets dans notre élaboration : ils n'ont pas d'image spéculaire, autrement dit d'altérité [1]. C'est ce qui leur permet d'être l' « étoffe », ou pour mieux dire la doublure, sans en être pour autant l'envers, du sujet même qu'on prend pour le sujet de la conscience. Car ce sujet qui croit pouvoir accéder à lui-même à se désigner dans l'énoncé, n'est rien d'autre qu'un tel objet. Interrogez l'angoissé de la page blanche, il vous dira qui *est* l'étron de son fantasme.

C'est à cet objet insaisissable au miroir que l'image spéculaire donne son habillement. Proie saisie aux rêts de l'ombre, et qui, volée de son volume gonflant l'ombre, retend le leurre fatigué de celle-ci d'un air de proie.

Ce que le graphe nous propose maintenant se situe au point où toute chaîne signifiante s'honore à boucler sa signification. S'il faut attendre un tel effet de l'énonciation inconsciente, c'est ici en S (Ⱥ), et le lire : signifiant d'un manque dans l'Autre, inhérent à sa fonction même d'être le trésor du signifiant. Ceci pour autant que l'Autre est requis (*ché vuoi*) de répondre de la valeur de ce trésor, c'est-à-dire de répondre, certes de sa place dans la chaîne inférieure, mais dans les signifiants constituants de la chaîne supérieure, autrement dit en termes de pulsion.

Le manque dont il s'agit est bien ce que nous avons déjà formulé : qu'il n'y ait pas d'Autre de l'Autre. Mais ce trait du Sans-Foi de la vérité, est-ce bien là le dernier mot qui vaille à donner, à la question : que me veut l'Autre?, sa réponse, quand nous, analyste, en sommes le porte-parole? — Sûrement pas, et justement en ce que notre office n'a rien de doctrinal. Nous n'avons à répondre d'aucune vérité dernière, spécialement ni pour ni contre aucune religion.

C'est beaucoup déjà qu'ici nous devions placer, dans le mythe freudien, le Père mort. Mais un mythe ne se suffit pas de ne supporter aucun rite, et la psychanalyse n'est pas le rite de l'Œdipe, remarque à développer plus tard.

Sans doute le cadavre est-il bien un signifiant, mais le tombeau de Moïse est aussi vide pour Freud que celui du Christ pour Hegel. Abraham à aucun d'eux n'a livré son mystère.

1. Ce que nous avons justifié depuis d'un modèle topologique emprunté à la théorie des surfaces dans l'*analysis situs* (note de 1962)

Pour nous, nous partirons de ce que le sigle S (Ⱥ) articule, d'être d'abord un signifiant. Notre définition du signifiant (il n'y en a pas d'autre) est : un signifiant, c'est ce qui représente le sujet pour un autre signifiant. Ce signifiant sera donc le signifiant pour quoi tous les autres signifiants représentent le sujet : c'est dire que faute de ce signifiant, tous les autres ne représenteraient rien. Puisque rien n'est représenté que pour.

Or la batterie des signifiants, en tant qu'elle est, étant par là même complète, ce signifiant ne peut être qu'un trait qui se trace de son cercle sans pouvoir y être compté. Symbolisable par l'inhérence d'un (— 1) à l'ensemble des signifiants.

Il est comme tel imprononçable, mais non pas son opération, car elle est ce qui se produit chaque fois qu'un nom propre est prononcé. Son énoncé s'égale à sa signification.

D'où résulte qu'à calculer celle-ci, selon l'algèbre dont nous faisons usage, à savoir :

$\frac{\text{S (signifiant)}}{\text{s (signifié)}} = \text{s (l'énoncé)}$, avec $S = (-1)$, on a : $s = \sqrt{-1}$.

C'est ce qui manque au sujet pour se penser épuisé par son *cogito*, à savoir ce qu'il est d'impensable. Mais d'où provient cet être qui apparaît en quelque sorte en défaut dans la mer des noms propres ?

Nous ne pouvons le demander à ce sujet en tant que Je. Pour le savoir il lui manque tout, puisque si ce sujet, moi J'étais mort, nous l'avons dit, il ne le saurait pas. Qu'il ne me sait donc pas vivant. Comment donc me le prouverai-Je ?

Car je puis à la rigueur prouver à l'Autre qu'il existe, non bien sûr avec les preuves de l'existence de Dieu dont les siècles le tuent, mais en l'aimant, solution apportée par le kérygme chrétien.

C'est au reste une solution trop précaire pour que nous songions même à y fonder un détour pour ce qui est notre problème, à savoir : Que suis-Je ?

Je suis à la place d'où se vocifère que « l'univers est un défaut dans la pureté du Non-Etre ».

Et ceci non pas sans raison, car à se garder, cette place fait languir l'Etre lui-même. Elle s'appelle la Jouissance, et c'est elle dont le défaut rendrait vain l'univers.

En ai-je donc la charge ? — Oui sans doute. Cette jouissance dont

le manque fait l'Autre inconsistant, est-elle donc la mienne? L'expérience prouve qu'elle m'est ordinairement interdite, et ceci non pas seulement, comme le croiraient les imbéciles, par un mauvais arrangement de la société, mais je dirais par la faute de l'Autre s'il existait : l'Autre n'existant pas, il ne me reste qu'à prendre la faute sur Je, c'est-à-dire à croire à ce à quoi l'expérience nous conduit tous, Freud en tête : au péché originel. Car si même nous n'en avions de Freud l'aveu exprès autant que navré, il resterait que le mythe, dernier-né dans l'histoire, que nous devons à sa plume, ne peut servir à rien de plus que celui de la pomme maudite, à ceci près qui ne vient pas à son actif de mythe, que, plus succinct, il est sensiblement moins crétinisant.

Mais ce qui n'est pas un mythe, et que Freud a formulé pourtant aussitôt que l'Œdipe, c'est le complexe de castration.

Nous trouvons dans ce complexe le ressort majeur de la subversion même que nous tentons ici d'articuler avec sa dialectique. Car proprement inconnu jusqu'à Freud qui l'introduit dans la formation du désir, le complexe de castration ne peut plus être ignoré d'aucune pensée sur le sujet.

Dans la psychanalyse sans doute, bien loin qu'on ait tenté de l'articuler plus avant, c'est très précisément à ne pas s'en expliquer qu'on s'est employé. C'est pourquoi ce grand corps, tout semblable à un Samson, est réduit à tourner la meule pour les Philistins de la psychologie générale.

Assurément il y a là ce qu'on appelle un os. Pour être justement ce qu'on avance ici : structural du sujet, il y constitue essentiellement cette marge que toute pensée a évitée, sautée, contournée ou bouchée chaque fois qu'elle réussit apparemment à se soutenir d'un cercle : qu'elle soit dialectique ou mathématique.

C'est pourquoi nous menons volontiers ceux qui nous suivent sur les lieux où la logique se déconcerte de la disjonction qui éclate de l'imaginaire au symbolique, non pour nous complaire aux paradoxes qui s'y engendrent, ni à aucune prétendue crise de la pensée, mais pour ramener bien au contraire leur faux-brillant à la béance qu'ils désignent, toujours pour nous très simplement édifiante, et surtout pour essayer d'y forger la méthode d'une sorte de calcul dont l'inappropriation comme telle ferait tomber le secret.

Tel ce fantôme de la cause, que nous avons poursuivi dans la

plus pure symbolisation de l'imaginaire par l'alternance du semblable au dissemblable [1].

Observons donc bien ce qui objecte à conférer à notre signifiant S (Ⱥ) le sens du *Mana* ou d'un quelconque de ses congénères. C'est que nous ne saurons nous contenter de l'articuler de la misère du fait social, fût-il traqué jusque dans un prétendu fait total.

Sans doute Claude Lévi-Strauss, commentant Mauss, a-t-il voulu y reconnaître l'effet d'un symbole zéro. Mais c'est plutôt du signifiant du manque de ce symbole zéro qu'il nous paraît s'agir en notre cas. Et c'est pourquoi nous avons indiqué, quitte à encourir quelque disgrâce, jusqu'où nous avons pu pousser le détournement de l'algorithme mathématique à notre usage : le symbole $\sqrt{-1}$, encore écrit *i* dans la théorie des nombres complexes, ne se justifie évidemment que de ne prétendre à aucun automatisme dans son emploi subséquent.

Ce à quoi il faut se tenir, c'est que la jouissance est interdite à qui parle comme tel, ou encore qu'elle ne puisse être dite qu'entre les lignes pour quiconque est sujet de la Loi, puisque la Loi se fonde de cette interdiction même.

La loi en effet commanderait-elle : Jouis, que le sujet ne pourrait y répondre que par un : J'ouïs, où la jouissance ne serait plus que sous-entendue.

Mais ce n'est pas la Loi elle-même qui barre l'accès du sujet à la jouissance, seulement fait-elle d'une barrière presque naturelle un sujet barré. Car c'est le plaisir qui apporte à la jouissance ses limites, le plaisir comme liaison de la vie, incohérente, jusqu'à ce qu'une autre, et elle non contestable, interdiction s'élève de cette régulation découverte par Freud comme processus primaire et pertinente loi du plaisir.

On a dit que Freud n'a fait là que suivre la voie où déjà s'avançait la science de son temps, voire la tradition d'un long passé. Pour mesurer la vraie audace de son pas, il suffit de considérer sa récompense, qui ne s'est pas fait attendre : l'échec sur l'hétéroclite du complexe de castration.

1. Plus récemment, en sens opposé, dans la tentative d'homologuer des surfaces topologiquement définies aux termes ici mis en jeu de l'articulation subjective. Voire dans la simple réfutation du prétendu paradoxe du « Je mens » (note de 1962).

C'est la seule indication de cette jouissance dans son infinitude qui comporte la marque de son interdiction, et, pour constituer cette marque, implique un sacrifice : celui qui tient en un seul et même acte avec le choix de son symbole, le phallus.

Ce choix est permis de ce que le phallus, soit l'image du pénis, est négativé à sa place dans l'image spéculaire. C'est ce qui prédestine le phallus à donner corps à la jouissance, dans la dialectique du désir.

Il faut donc distinguer du principe du sacrifice, qui est symbolique, la fonction imaginaire qui s'y dévoue, mais qui le voile du même coup qu'elle lui donne son instrument.

La fonction imaginaire est celle que Freud a formulée présider à l'investissement de l'objet comme narcissique. C'est là-dessus que nous sommes revenu nous-même en démontrant que l'image spéculaire est le canal que prend la transfusion de la libido du corps vers l'objet. Mais pour autant qu'une partie reste préservée de cette immersion, concentrant en elle le plus intime de l'auto-érotisme, sa position « en pointe » dans la forme la prédispose au fantasme de caducité où vient s'achever l'exclusion où elle se trouve de l'image spéculaire et du prototype qu'elle constitue pour le monde des objets.

C'est ainsi que l'organe érectile vient à symboliser la place de la jouissance, non pas en tant que lui-même, ni même en tant qu'image, mais en tant que partie manquante à l'image désirée : c'est pourquoi il est égalable au $\sqrt{-1}$ de la signification plus haut produite, de la jouissance qu'il restitue par le coefficient de son énoncé à la fonction de manque de signifiant : $(-1)$.

S'il lui est donné de nouer ainsi l'interdiction de la jouissance, ce n'est pas pour autant pour ces raisons de forme, mais bien que leur outrepassement signifie ce qui ramène toute jouissance convoitée à la brièveté de l'auto-érotisme : les voies toutes tracées par la conformation anatomique de l'être parlant, à savoir la main du singe encore perfectionnée, n'ont en effet pas été dédaignées dans une certaine ascèse philosophique comme voies d'une sagesse abusivement qualifiée de cynique. Certains de nos jours, obsédés sans doute par ce souvenir, ont cru, parlant à notre personne, pouvoir faire relever Freud lui-même de cette tradition : technique du corps, comme dit Mauss. Il reste que l'expérience analy-

tique nous enseigne le caractère originel de la culpabilité qu'engendre sa pratique.

Culpabilité liée au rappel de la jouissance que manque l'office rendu à l'organe réel, et consécration de la fonction du signifiant imaginaire à frapper les objets d'interdiction.

Telle est en effet la fonction radicale à laquelle une époque plus sauvage de l'analyse trouvait des causes plus accidentelles (éducatives), de même qu'elle infléchissait vers le traumatisme les autres formes auxquelles elle avait le mérite de s'intéresser, de sacralisation de l'organe (circoncision).

Le passage du (—φ) (petit phi) de l'image phallique d'un côté à l'autre de l'équation de l'imaginaire au symbolique, le positive en tout cas, même s'il vient à remplir un manque. Tout support qu'il soit du (—1), il y devient Φ (grand phi), le phallus symbolique impossible à négativer, signifiant de la jouissance. Et c'est ce caractère du Φ qui explique et les particularités de l'abord de la sexualité par la femme, et ce qui fait du sexe mâle le sexe faible au regard de la perversion.

Nous n'aborderons pas ici la perversion pour autant qu'elle accentue à peine la fonction du désir chez l'homme, en tant qu'il institue la dominance, à la place privilégiée de la jouissance, de l'objet *a* du fantasme qu'il substitue à l'Ⱥ. La perversion y ajoute une récupération du φ qui ne paraîtrait guère originale, s'il n'y intéressait pas l'Autre comme tel de façon très particulière. Seule notre formule du fantasme permet de faire apparaître que le sujet ici se fait l'instrument de la jouissance de l'Autre.

Il intéresse plus les philosophes, de saisir la pertinence de cette formule chez le névrosé, justement parce qu'il la fausse.

Le névrosé en effet, hystérique, obsessionnel ou plus radicalement phobique, est celui qui identifie le manque de l'Autre à sa demande, Φ à D.

Il en résulte que la demande de l'Autre prend fonction d'objet dans son fantasme, c'est-à-dire que son fantasme (nos formules permettent de le savoir immédiatement) se réduit à la pulsion : ($ ◇ D). C'est pourquoi le catalogue des pulsions a pu être dressé chez le névrosé.

Mais cette prévalence donnée par le névrosé à la demande, qui pour une analyse basculant dans la facilité, a fait glisser toute la

cure vers le maniement de la frustration, cache son angoisse du désir de l'Autre, impossible à méconnaître quand elle n'est couverte que de l'objet phobique, plus difficile à comprendre pour les deux autres névroses, quand on n'a pas le fil qui permet de poser le fantasme comme désir de l'Autre. On en trouve alors les deux termes comme éclatés : l'un chez l'obsessionnel pour autant qu'il nie le désir de l'Autre en formant son fantasme à accentuer l'impossible de l'évanouissement du sujet, l'autre chez l'hystérique pour autant que le désir ne s'y maintient que de l'insatisfaction qu'on y apporte en s'y dérobant comme objet.

Ces traits se confirment du besoin qu'a, fondamental, l'obsessionnel de se porter caution de l'Autre, comme du côté Sans-Foi de l'intrigue hystérique.

En fait l'image du Père idéal est un fantasme de névrosé. Au-delà de la Mère, Autre réel de la demande dont on voudrait qu'elle calme le désir (c'est-à-dire son désir), se profile l'image d'un père qui fermerait les yeux sur les désirs. Par quoi est plus marquée encore que révélée la vraie fonction du Père qui foncièrement est d'unir (et non pas d'opposer) un désir à la Loi.

Le Père souhaité du névrosé est clairement, il se voit, le Père mort. Mais aussi bien un Père qui serait parfaitemdnt le maître de son désir, ce qui vaudrait autant pour le sujet.

On voit là un des écueils que doit éviter l'analyste, et le principe du transfert dans ce qu'il a d'interminable.

C'est pourquoi une vacillation calculée de la « neutralité » de l'analyste, peut valoir pour une hystérique plus que toutes les interprétations, au risque de l'affolement qui peut en résulter. Bien entendu pourvu que cet affolement n'entraîne pas la rupture et que la suite convainque le sujet que le désir de l'analyste n'était pour rien dans l'affaire. Cette remarque n'est pas bien sûr un conseil technique, mais une vue ouverte sur la question du désir de l'analyste pour ceux qui ne sauraient en avoir autrement l'idée : comment l'analyste doit-il préserver pour l'autre la dimension imaginaire de sa non-maîtrise, de sa nécessaire imperfection, voilà qui est aussi important à régler que l'affermissement en lui volontaire de sa nescience quant à chaque sujet venant à lui en analyse, de son ignorance toujours neuve à ce qu'aucun ne soit un cas.

Pour revenir au fantasme, disons que le pervers s'imagine être

l'Autre pour assurer sa jouissance, et que c'est ce que révèle le névrosé en s'imaginant être un pervers : lui pour s'assurer de l'Autre.

Ce qui donne le sens de la prétendue perversion mise au principe de la névrose. Elle est dans l'inconscient du névrosé en tant que fantasme de l'Autre. Mais cela ne veut pas dire que chez le pervers l'inconscient soit à ciel ouvert. Il se défend lui aussi à sa façon dans son désir. Car le désir est une défense, défense d'outre-passer une limite dans la jouissance.

Le fantasme, dans sa structure par nous définie, contient le (— φ), fonction imaginaire de la castration sous une forme cachée et réversible d'un de ses termes à l'autre. C'est-à-dire qu'à la façon d'un nombre complexe, il imaginarise (si l'on nous permet ce terme) alternativement l'un de ces termes par rapport à l'autre.

Inclus dans l'objet *a*, c'est l'ἄγαλμα, le trésor inestimable qu'Alcibiade proclame être enfermé dans la boîte rustique qui lui forme la figure de Socrate. Mais observons que c'est affecté du signe (—). C'est parce qu'il n'a pas vu la queue de Socrate, on nous permettra de le dire après Platon qui ne nous ménage pas les détails, qu'Alcibiade le séducteur exalte en lui l'ἄγαλμα, la merveille qu'il eût voulu que Socrate lui cédât en avouant son désir : la division du sujet qu'il porte en lui-même s'avouant avec éclat de cette occasion.

Telle est la femme derrière son voile : c'est l'absence du pénis qui la fait phallus, objet du désir. Évoquez cette absence d'une façon plus précise en lui faisant porter un mignon postiche sous un travesti de bal, et vous, ou plutôt elle, nous en direz des nouvelles : l'effet est garanti à 100 %, nous l'entendons auprès d'hommes sans ambages.

C'est ainsi qu'à montrer son objet comme châtré, Alcibiade parade comme désirant, — la chose n'échappe pas à Socrate —, pour un autre présent parmi les assistants, Agathon, que Socrate précurseur de l'analyse, et aussi bien, sûr de son affaire en ce beau monde, n'hésite pas à nommer comme objet du transfert, mettant au jour d'une interprétation le fait que beaucoup d'analystes ignorent encore : que l'effet amour-haine dans la situation psychanalytique se trouve au dehors.

Mais Alcibiade n'est nullement un névrosé. C'est même parce

qu'il est le désirant par excellence, et l'homme qui va aussi loin qu'il se peut dans la jouissance, qu'il peut ainsi (à l'appoint près d'une ivresse instrumentale) produire au regard de tous l'articulation centrale du transfert, mise en présence de l'objet paré de ses reflets.

Il n'en reste pas moins qu'il a projeté Socrate dans l'idéal du Maître parfait, qu'il l'a complètement, par l'action de $(-\varphi)$, imaginarisé.

Chez le névrosé, le $(-\varphi)$ se glisse sous le $\$$ du fantasme, favorisant l'imagination qui lui est propre, celle du moi. Car la castration imaginaire, le névrosé l'a subie au départ, c'est elle qui soutient ce moi fort, qui est le sien, si fort, peut-on dire, que son nom propre l'importune, que le névrosé est au fond un Sans-Nom.

Oui, ce moi que certains analystes choisissent de renforcer encore, c'est ce sous quoi le névrosé couvre la castration qu'il nie.

Mais cette castration, contre cette apparence, il y tient.

Ce que le névrosé ne veut pas, et ce qu'il refuse avec acharnement jusqu'à la fin de l'analyse, c'est de sacrifier sa castration à la jouissance de l'Autre, en l'y laissant servir.

Et bien sûr n'a-t-il pas tort, car encore qu'il se sente au fond ce qu'il y a de plus vain à exister, un Manque-à-être ou un En-Trop, pourquoi sacrifierait-il sa différence (tout mais pas ça) à la jouissance d'un Autre qui, ne l'oublions pas, n'existe pas. Oui, mais si par hasard il existait, il en jouirait. Et c'est cela que le névrosé ne veut pas. Car il se figure que l'Autre demande sa castration.

Ce dont l'expérience analytique témoigne, c'est que la castration est en tout cas ce qui règle le désir, dans le normal et l'anormal.

A condition qu'elle oscille à alterner de $\$$ à *a* dans le fantasme, la castration fait du fantasme cette chaîne souple et inextensible à la fois par quoi l'arrêt de l'investissement objectal qui ne peut guère outrepasser certaines limites naturelles, prend la fonction transcendantale d'assurer la jouissance de l'Autre qui me passe cette chaîne dans la Loi.

A qui veut vraiment s'affronter à cet Autre, s'ouvre la voie d'éprouver non pas sa demande, mais sa volonté. Et alors : ou de se réaliser comme objet, de se faire la momie de telle initiation bouddhique, ou de satisfaire à la volonté de castration inscrite en l'Autre, ce qui aboutit au narcissisme suprême de la Cause perdue

(c'est la voie du tragique grec, que Claudel retrouve dans un christianisme de désespoir).

La castration veut dire qu'il faut que la jouissance soit refusée, pour qu'elle puisse être atteinte sur l'échelle renversée de la Loi du désir.

Nous n'irons pas ici plus loin.

Cet article paraît en primeur : une pénurie inattendue des fonds qui d'ordinaire se prodiguent pour la publication, et intégrale, de ces sortes de colloques, l'ayant laissé en souffrance avec l'ensemble des belles choses qui de celui-ci firent l'ornement.

Notons pour la bonne règle que le développement « copernicien » est un rajout, et que la fin sur la castration n'eut pas le temps d'être dite, remplacée d'ailleurs par quelques traits sur la machine au sens moderne, dont peut se matérialiser le rapport du sujet au signifiant.

De la sympathie naturelle à toute discussion, n'excluons pas celle que nous inspira un discord. Le terme d'ahumain dont quelqu'un voulut marquer notre propos ne nous ayant d'aucune façon affligé, ce qu'il importe de nouveauté dans la catégorie nous flattant plutôt de lui avoir donné occasion de naître, — nous n'enregistrâmes pas d'un moindre intérêt le grésillement, prompt à le suivre, du mot d'« enfer » puisque la voix qui le portait, à se réclamer du marxisme, lui donnait un certain relief. Il faut l'avouer, nous sommes sensibles à l'humanisme quand il vient d'un bord où, pour n'être pas d'un usage moins rusé qu'ailleurs, à tout le moins résonne-t-il d'une note candide : « Quand le mineur revient à la maison, sa femme le frictionne... ». Nous nous montrons là sans défense.

Ce fut dans un entretien personnel qu'un de nos proches nous demanda (ce fut la forme de sa question) si de parler pour le tableau noir impliquait la foi en un scribe éternel. Elle n'est pas nécessaire, lui fut-il répondu, à quiconque sait que tout discours prend ses effets de l'inconscient.

# *Position de l'inconscient au congrès de Bonneval reprise de 1960 en 1964*

Henry Ey — de toute l'autorité dont il domine le milieu psychiatrique français — avait réuni dans son service de l'hôpital de Bonneval un très large concours de spécialistes, sur le thème de l'inconscient freudien (30 octobre-2 novembre 1960).

Le rapport de nos élèves Laplanche et Leclaire y promut une conception de nos travaux qui, parue aux *Temps modernes*, depuis fait foi, bien que manifestant de l'un à l'autre une divergence.

Les interventions qu'on apporte à un Congrès, quand le débat a un enjeu, exigent parfois autant de commentaire pour être situées.

Et il suffit que la réfection des textes soit pratiquée de façon générale pour que la tâche devienne ardue.

Elle perd d'ailleurs son intérêt avec le temps que nécessitent ces réfections. Car il faudrait lui substituer ce qui se passe dans ce temps considéré comme temps logique.

Bref, trois ans et demi après, pour n'avoir guère eu le loisir de surveiller l'intervalle, nous avons pris un parti dont voici comment Henri Ey le présente dans le livre sur ce Congrès, à paraître chez Desclée de Brouwer.

« Ce texte, écrit-il, résume les interventions de J. Lacan, interventions qui constituèrent par leur importance, l'axe même de toutes les discussions.

La rédaction de ces interventions a été condensée par Jacques Lacan dans ces pages écrites en mars 1964 à ma demande. »

Que le lecteur admette que pour nous ce temps logique ait pu réduire les circonstances à la mention qui en est faite, dans un texte qui se recense d'un plus intime rassemblement.

(1966)

Dans un colloque comme celui-ci, conviant, au titre de leur technique à chacun, des philosophes, des psychiatres, des psychologues et des psychanalystes, le commentaire manque à s'accorder sur le niveau de vérité où se tiennent les textes de Freud.

Il faut, sur l'inconscient, de l'expérience freudienne aller au fait.

L'inconscient *est* un concept forgé sur la trace de ce qui opère pour constituer le sujet.

L'inconscient *n'est pas* une espèce définissant dans la réalité psychique le cercle de ce qui n'a pas l'attribut (ou la vertu) de la conscience.

Il peut y avoir des phénomènes qui relèvent de l'inconscient sous ces deux acceptions : elles n'en restent pas moins l'une à l'autre étrangères. Elles n'ont entre elles de rapport que d'homonymie.

Le poids que nous donnons au langage comme cause du sujet, nous force de préciser : l'aberration florit de rabattre le concept premier indiqué, à l'appliquer aux phénomènes *ad libitum* enregistrables sous l'espèce homonyme; restaurer le concept à partir de ces phénomènes, n'est pas pensable.

Accusons notre position, sur l'équivoque à quoi prêteraient le *est* et le *n'est pas* de nos positions de départ.

L'inconscient *est* ce que nous disons, si nous voulons entendre ce que Freud présente en ses thèses.

Dire que l'inconscient pour Freud *n'est pas* ce qu'on appelle ainsi ailleurs, n'y ajouterait que peu, si l'on n'entendait pas ce que nous voulons dire : que l'inconscient d'avant Freud *n'est pas* purement et simplement. Ceci parce qu'il ne dénomme rien qui vaille plus comme objet, ni qui mérite qu'on lui donne plus d'existence, que ce qu'on définirait à le situer dans l'*in-noir*.

L'inconscient avant Freud n'est rien de plus consistant que cet in-noir, soit l'ensemble de ce qu'on ordonnerait aux sens divers du mot noir, de ce qu'il refuserait l'attribut (ou la vertu) de la noirceur (physique ou morale).

Qu'y a-t-il de commun — pour prendre les quelques huit définitions que Dwelshauvers en collationne dans un livre ancien (1916), mais pas tellement hors de date de ce que l'hétéroclite ne s'en verrait pas réduit à le refaire de nos jours —, qu'y a-t-il de commun en effet entre l'inconscient de la sensation (dans les effets

de contraste ou d'illusion dits optiques), l'inconscient d'automatisme que développe l'habitude, le coconscient (?) de la double personnalité, les émergences idéiques d'une activité latente qui s'impose comme orientée dans la création de la pensée, la télépathie qu'on veut rapporter à cette dernière, le fonds acquis, voire intégré de la mémoire, le passionnel qui nous dépasse dans notre caractère, l'héréditaire qu'on reconnaît dans nos dons naturels, l'inconscient rationnel enfin ou l'inconscient métaphysique qu'implique « l'acte de l'esprit »?

(Rien en cela ne se ressemble, sinon par confusion, de ce que les psychanalystes y ont adjoint d'obscurantisme, à ne pas distinguer l'inconscient de l'instinct, ou comme ils disent de l'instinctuel, — de l'archaïque ou du primordial, en une illusion décisivement dénoncée par Claude Lévi-Strauss, — voire du génétique d'un prétendu « développement ».)

Nous disons qu'il n'y a rien de commun à se fonder dans une objectivité psychologique, celle-ci fût-elle étendue des schémas d'une psychopathologie, et que ce chaos n'est que le réflecteur à révéler de la psychologie l'erreur centrale. Cette erreur est de tenir pour unitaire le phénomène de la conscience lui-même, de parler de la même conscience, tenue pour pouvoir de synthèse, dans la plage éclairée d'un champ sensoriel, dans l'attention qui le transforme, dans la dialectique du jugement et dans la rêverie commune.

Cette erreur repose sur le transfert indû à ces phénomènes du mérite d'une expérience de pensée qui les utilise comme exemples.

Le *cogito* cartésien, de cette expérience, est l'exploit majeur, peut-être terminal, en ce qu'il atteint une certitude de savoir. Mais il ne dénonce que mieux ce qu'a de privilégié le moment où il s'appuie, et combien frauduleux est d'en étendre le privilège, pour leur en faire un statut, aux phénomènes pourvus de conscience.

Pour la science, le *cogito* marque au contraire la rupture avec toute assurance conditionnée dans l'intuition.

Et la latence recherchée de ce moment fondateur, comme *Selbstbewusstsein*, dans la séquence dialectique d'une phénoménologie de l'esprit par Hegel, repose sur le présupposé d'un savoir absolu.

Tout démontre au contraire dans la réalité psychique, de quelque façon qu'on en ordonne la texture, la distribution, hétérotope quant aux niveaux et sur chacun erratique, de la conscience.

La seule fonction homogène de la conscience est dans la capture imaginaire du moi par son reflet spéculaire et dans la fonction de méconnaissance qui lui en reste attachée.

La dénégation inhérente à la psychologie en cet endroit serait, à suivre Hegel, plutôt à porter au compte de la Loi du cœur et du délire de la présomption.

La subvention que reçoit cette présomption perpétuée, ne serait-ce que sous les espèces des honneurs scientifiques, ouvre la question d'où se tient le bon bout de son profit; il ne saurait se réduire à l'édition de plus ou moins copieux traités.

La psychologie est véhicule d'idéaux : la psyché n'y représente plus que le parrainage qui la fait qualifier d'académique. L'idéal est serf de la société.

Un certain progrès de la nôtre illustre la chose, quand la psychologie ne fournit pas seulement aux voies, mais défère aux vœux de l'étude de marché.

Une étude de ce genre ayant conclu sur les moyens propres à soutenir la consommation aux U.S.A., la psychologie s'enrôla, et enrôla Freud avec elle, à rappeler à la moitié la plus offerte à cette fin, de la population, que la femme ne s'accomplit qu'à travers les idéaux du sexe (cf. Betty Friedan sur la vague de « mystique féminine » dirigée, en telle décade de l'après-guerre).

Peut-être la psychologie en ce débouché ironique, avoue-t-elle la raison de sa subsistance de toujours. Mais la science peut se souvenir que l'éthique implicite à sa formation, lui commande de refuser toute idéologie ainsi cernée. Aussi bien l'inconscient des psychologues est-il débilitant pour la pensée, du seul crédit qu'elle a à lui faire pour le discuter.

Or les débats de ce colloque ont eu ceci de remarquable qu'ils n'ont cessé de se tourner vers le concept freudien en sa difficulté, et qu'ils prenaient même leur force du biais de cette difficulté en chacun.

Ce fait est remarquable d'autant qu'à cette date dans le monde, les psychanalystes ne s'appliquent qu'à rentrer dans le rang de la psychologie. L'effet d'aversion que rencontre dans leur communauté tout ce qui vient de Freud, est avoué en clair notamment dans une fraction des psychanalystes présents.

Donnée qui ne peut être tenue à l'écart de l'examen du thème

en cause. Non plus que cette autre, qu'on doive à notre enseignement que ce colloque ait renversé ce courant. Pas seulement pour en marquer le point — beaucoup l'on fait —, mais pour ce que ceci nous oblige à rendre compte des voies que nous y avons prises.

Ce à quoi la psychanalyse se trouve conviée quand elle rentre au bercail de la « psychologie générale », c'est à soutenir ce qui mérite, seulement là et pas dans les lointains des colonies défuntes, d'être dénoncé comme mentalité primitive. Car la sorte d'intérêt que la psychologie vient à servir dans notre société présente, et dont nous avons donné une idée, y trouve son avantage.

La psychanalyse alors y subvient à fournir une astrologie plus décente que celle à quoi notre société continue de sacrifier en sourdine.

Nous trouvons donc justifiée la prévention que la psychanalyse rencontre à l'Est. C'était à elle de ne pas la mériter, restant possible qu'à ce qu'on lui offrît l'épreuve d'exigences sociales différentes, elle s'y fût trouvée moins traitable d'être plus mal traitée. Nous en préjugeons d'après notre propre position dans la psychanalyse.

La psychanalyse eût mieux fait d'approfondir son éthique et de s'instruire de l'examen de la théologie, selon une voie dont Freud nous a marqué qu'elle ne pouvait être évitée. A tout le moins, que sa déontologie dans la science lui fasse sentir qu'elle est responsable de la présence de l'insconscient en ce champ.

Cette fonction a été celle de nos élèves en ce colloque, et nous y avons contribué selon la méthode qui a été constamment la nôtre en pareille occasion, en situant chacun dans sa position quant au thème. Le pivot s'en indique assez dans les réponses consignées.

Il ne serait pas sans intérêt, si seulement pour l'historien, d'avoir les notes où sont recueillis les discours réellement prononcés, même coupés des manques qu'y ont laissé les défauts des enregistreurs mécaniques. Ils soulignent la carence de celui que ses services désignaient pour accentuer avec le plus de tact et de fidélité les détours d'un moment de combat dans un lieu d'échange, quand ses nœuds, sa culture, voire son entregent, lui permettaient d'en saisir mieux que quiconque les écoutes avec les intonations. Sa défaillance le portait déjà aux faveurs de la défection.

Nous ne déplorerons pas plus l'occasion là gâchée, puisque chacun depuis s'étant donné avec largeur le bénéfice d'un usage

assez reçu, a refait soigneusement sa contribution. Nous en profiterons pour nous expliquer sur notre doctrine de l'inconscient à ce jour, et d'autant plus légitimement que des résistances de répartition singulière nous empêchèrent alors d'en dire plus.

Ce ménagement n'est pas politique, mais technique. Il relève de la condition suivante, établie par notre doctrine : les psychanalystes font partie du concept de l'inconscient, puisqu'ils en constituent l'adresse. Nous ne pouvons dès lors ne pas inclure notre discours sur l'inconscient dans la thèse même qu'il énonce, que la présence de l'inconscient, pour se situer au lieu de l'Autre, est à chercher en tout discours, en son énonciation.

Le sujet même du prétendant à soutenir cette présence, l'analyste, doit en cette hypothèse, du même mouvement être informé et « mis en cause », soit : s'éprouver assujetti à la refente du signifiant.

D'où l'aspect de spirale arrêtée qu'on observe dans le travail présenté par nos élèves S. Leclaire et J. Laplanche. C'est qu'ils l'ont limité à l'épreuve d'une pièce détachée.

Et c'est le signe même qu'en leur rigueur nos énoncés sont faits premièrement pour la fonction qu'ils ne *remplissent* qu'à leur place.

Au temps propédeutique, on peut illustrer l'effet d'énonciation à demander à l'élève s'il imagine l'inconscient chez l'animal, à moins de quelque effet de langage, et du langage humain. S'il consent en effet que ce soit bien la condition pour qu'il puisse seulement y penser, vous avez vérifié chez lui le clivage des notions d'inconscient et d'instinct.

Heureux auspice de départ, puisque à en appeler aussi bien à tout analyste, à quelque *credo* qu'il ait été mené plus avant, peut-il dire qu'en l'exercice de ses fonctions (supporter le discours du patient, en restaurer l'effet de sens, s'y mettre en cause d'y répondre, comme de se taire aussi bien), il ait jamais eu le sentiment d'avoir affaire à quelque chose qui ressemble à un instinct ?

La lecture des écrits analytiques et les traductions officielles de Freud (qui n'a jamais écrit ce mot) nous mettant de l'instinct plein la bouche, peut-être y a-t-il intérêt à obvier à une rhétorique qui obture toute efficace du concept. Le juste style du compte rendu de l'expérience n'est pas toute la théorie. Mais c'est le garant que

les énoncés selon lesquels elle opère, préservent en eux ce recul de l'énonciation où s'actualisent les effets de métaphore et de métonymie, soit selon nos thèses les mécanismes mêmes décrits par Freud pour être ceux de l'inconscient.

Mais nous revient ici légitimement la question : sont-ce là effets de langage, ou effets de parole ? Tenons qu'elle n'adopte ici que le contour de la dichotomie de Saussure. Tournée vers ce qui intéresse son auteur, les effets sur la langue, elle fournit chaîne et trame à ce qui se tisse entre synchronie et diachronie.

À ce qu'on la retourne vers ce qui nous met en cause (autant que celui qui nous questionne, s'il n'est pas déjà égaré dans les portants de la question), à savoir le sujet, l'alternative se propose en disjonction. Or c'est bien cette disjonction même qui nous donne la réponse, ou plutôt c'est en menant l'Autre à se fonder comme le lieu de notre réponse en la donnant lui-même sous la forme inversant sa question en message, que nous introduisons la disjonction effective à partir de laquelle la question a un sens.

L'effet de langage, c'est la cause introduite dans le sujet. Par cet effet il n'est pas cause de lui-même, il porte en lui le ver de la cause qui le refend. Car sa cause, c'est le signifiant sans lequel il n'y aurait aucun sujet dans le réel. Mais ce sujet, c'est ce que le signifiant représente, et il ne saurait rien représenter que pour un autre signifiant : à quoi dès lors se réduit le sujet qui écoute.

Le sujet donc, on ne lui parle pas. Ça parle de lui, et c'est là qu'il s'appréhende, et ce d'autant plus forcément qu'avant que du seul fait que ça s'adresse à lui, il disparaisse comme sujet sous le signifiant qu'il devient, il n'était absolument rien. Mais ce rien se soutient de son avènement, maintenant produit par l'appel fait dans l'Autre au deuxième signifiant.

Effet de langage en ce qu'il naît de cette refente originelle, le sujet traduit une synchronie signifiante en cette primordiale pulsation temporelle qui est le fading constituant de son identification. C'est le premier mouvement.

Mais au second, le désir faisant son lit de la coupure signifiante où s'effectue la métonymie, la diachronie (dite « histoire ») qui s'est inscrite dans le fading, fait retour à la sorte de fixité que Freud décerne au vœu inconscient (dernière phrase de la *Traumdeutung*).

Ce subornement second ne boucle pas seulement l'effet du pre-

mier en projetant la topologie du sujet dans l'instant du fantasme; il le scelle, en refusant au sujet du désir qu'il se sache effet de parole, soit ce qu'il est de n'être autre que le désir de l'Autre.

C'est en quoi tout discours est en droit de se tenir pour être, de cet effet, irresponsable. Tout discours, sauf celui de l'enseignant quand il s'adresse à des psychanalystes.

Pour nous, nous nous sommes toujours cru comptable d'un tel effet, et, bien qu'inégal à la tâche d'y parer, c'était la prouesse secrète à chacun de nos « séminaires ».

C'est que ceux qui viennent nous entendre ne sont pas les premiers communiants que Platon expose à l'interrogation de Socrate.

Que le « secondaire » d'où ils sortent doive se redoubler d'une propédeutique, en dit assez sur ses carences et sur ses superfétations. De leur « philosophie », la plupart n'ont gardé qu'un mixage de formules, un catéchisme en pagaille, qui les anesthésie à toute surprise de la vérité.

D'autant plus sont-ils proies offertes aux opérations prestige, aux idéaux de haut personnalisme par où la civilisation les presse de vivre au-dessus de leurs moyens.

Moyens mentaux s'entend.

L'idéal d'autorité à quoi s'accorde le candidat médecin, — l'enquête d'opinion où se défile le médiateur des impasses relationnelles, — le *meaning of meaning* où toute quête trouve son alibi, — la phénoménologie, van qui s'offre aux alouettes rôties du ciel, — l'éventail est vaste et la dispersion grande au départ d'une obtusion ordonnée.

La résistance, égale en son effet de dénier malgré Hegel et Freud, malheur de la conscience et malaise de la civilisation.

Une κοινή de la subjectivation la sous-tend, qui objective les fausses évidences du moi et détourne toute preuve d'une certitude vers sa procrastination. (Qu'on ne nous oppose ni les marxistes, ni les catholiques, ni les freudiens eux-mêmes ou nous demandons l'appel nominal.)

C'est pourquoi seul un enseignement qui concasse cette κοινή trace la voie de l'analyse qui s'intitule didactique, puisque les résultats de l'expérience sont faussés du seul fait de s'enregistrer dans cette κοινή.

Cet apport de doctrine a un nom : c'est tout simplement l'esprit scientifique, qui fait tout à fait défaut aux lieux de recrutement des psychanalystes.

Notre enseignement est anathème de ce qu'il s'inscrit dans cette vérité.

L'objection qu'on a fait valoir de son incidence dans le transfert des analystes en formation, fera rire les analystes futurs, si grâce à nous il en est encore pour qui Freud existe. Mais ce qu'elle prouve, c'est l'absence de toute doctrine de la psychanalyse didactique dans ses rapports avec l'affirmation de l'inconscient.

On comprendra dès lors que notre usage de la phénoménologie de Hegel ne comportait aucune allégeance au système, mais prêchait d'exemple à contrer les évidences de l'identification. C'est dans la conduite de l'examen d'un malade et dans le mode d'y conclure que s'affirme la critique contre le bestiaire intellectuel. C'est à ne pas éviter les implications éthiques de notre praxis dans la déontologie et dans le débat scientifique, qu'on démasquera la belle âme. La loi du cœur, nous l'avons dit, fait des siennes plus loin que la paranoïa. C'est la loi d'une ruse qui, dans la ruse de la raison, trace un méandre au cours fort ralenti.

Au-delà, les énoncés hégéliens, même à s'en tenir à leur texte, sont propices à dire toujours Autre-chose. Autre-chose qui en corrige le lien de synthèse fantasmatique, tout en conservant leur effet de dénoncer les identifications dans leurs leurres.

C'est notre *Aufhebung* à nous, qui transforme celle de Hegel, son leurre à lui, en une occasion de relever, au lieu et place des sauts d'un progrès idéal, les avatars d'un manque.

Pour confirmer en sa fonction ce point de manque, il n'y a pas mieux, passé là, que le dialogue de Platon, en tant qu'il relève du genre comique, qu'il ne recule pas à marquer le point où il n'y a plus qu'à opposer aux « insultes de bois le masque de guignol », qu'il garde visage de marbre à traverser les siècles au pied d'un canular, en attendant qui fera mieux dans la prise qu'il fige de son judo avec la vérité.

C'est ainsi qu'au *Banquet*, Freud est un convive qu'on peut se risquer à inviter impromptu, ne serait-ce qu'à se fier à la petite note où il nous indique ce qu'il lui doit dans sa justesse sur l'amour, et peut-être dans la tranquillité de son regard sur le transfert.

Sans doute serait-il homme à y raviver ces propos bacchants, dont personne, à les avoir stenu, ne se souvient plus après l'ivresse.

Notre séminaire n'était pas « là où ça parle », comme il arrivait qu'on le dise plaisamment. Il suscitait *la place* d'où ça pouvait parler, ouvrant plus d'une oreille à entendre ce que, faute de le reconnaître, elle eût laissé passer comme indifférent. Et il est vrai qu'à le souligner naïvement du fait que c'était le soir même à moins que ce ne fût juste la veille, qu'il l'avait retrouvé dans la séance d'un patient, tel auditeur nous faisait merveille que ç'ait été, jusqu'à s'y faire textuel, ce que nous avions dit à notre séminaire.

La place en question, c'est l'entrée de la caverne au regard de quoi on sait que Platon nous guide vers la sortie, tandis qu'on imagine y voir entrer le psychanalyste. Mais les choses sont moins faciles, parce que c'est une entrée où l'on n'arrive jamais qu'au moment où l'on ferme (cette place ne sera jamais touristique), et que le seul moyen pour qu'elle s'entr'ouvre, c'est d'appeler de l'intérieur.

Ceci n'est pas insoluble, si le sésame de l'inconscient est d'avoir effet de parole, d'être structure de langage, mais exige de l'analyste qu'il revienne sur le mode de sa fermeture.

Béance, battement, une alternance de succion pour suivre certaines indications de Freud, voilà ce dont il nous faut rendre compte, et c'est à quoi nous avons procédé à le fonder dans une topologie.

La structure de ce qui se ferme, s'inscrit en effet dans une géométrie où l'espace se réduit à une combinatoire : elle est proprement ce qu'on y appelle un *bord*.

A l'étudier formellement, dans les conséquences de l'irréductibilité de sa coupure, on pourra y réordonner quelques fonctions, entre esthétique et logique, des plus intéressantes.

On s'y aperçoit que c'est la fermeture de l'inconscient qui donne la clef de son espace, et nommément de l'impropriété qu'il y a à en faire un dedans.

Elle démontre aussi le noyau d'un temps réversif, bien nécessaire à introduire en toute efficace du discours; assez sensible déjà dans la rétroaction, sur laquelle nous insistons depuis longtemps, de l'effet de sens dans la phrase, lequel exige pour se boucler son dernier mot.

Le *nachträglich* (rappelons que nous avons été le premier à l'extraire du texte de Freud), le *nachträglich* ou après-coup selon lequel le trauma s'implique dans le symptôme, montre une structure temporelle d'un ordre plus élevé.

Mais surtout l'expérience de cette fermeture montre que ce ne serait pas un acte gratuit pour les psychanalystes, de rouvrir le débat sur la *cause*, fantôme impossible à conjurer de la pensée, critique ou non. Car la cause n'est pas, comme on le dit de l'être aussi, un leurre des formes du discours, — on l'aurait déjà dissipé. Elle perpétue la raison qui subordonne le sujet à l'effet du signifiant.

C'est seulement comme instance de l'inconscient, de l'inconscient freudien, que l'on saisit la cause à ce niveau dont un Hume entend la débusquer et qui est justement celui où elle prend consistance : la rétroaction du signifiant en son efficace, qu'il faut tout à fait distinguer de la cause finale.

C'est même à démontrer que c'est la seule et vraie cause première, que l'on verrait se rassembler l'apparente discordance des quatre causes d'Aristote, — et les analystes pourraient, de leur terrain, à cette reprise contribuer.

Ils en auraient la prime de pouvoir se servir du terme freudien de surdétermination autrement que pour un usage de pirouette. Ce qui va suivre amorcera le trait qui commande la relation de fonctionnement entre ces formes : leur articulation circulaire, mais non réciproque.

S'il y a fermeture et entrée, il n'est pas dit qu'elles séparent : elles donnent à deux domaines leur mode de conjonction. Ce sont respectivement le sujet et l'Autre, ces domaines n'étant ici à substantifier que de nos thèses sur l'inconscient.

Le sujet, le sujet cartésien, est le présupposé de l'inconscient, nous l'avons démontré en son lieu.

L'Autre est la dimension exigée de ce que la parole s'affirme en vérité.

L'inconscient est entre eux leur coupure en acte.

On la retrouve commandant les deux opérations fondamentales, où il convient de formuler la causation du sujet. Opérations qui

s'ordonnent à un rapport circulaire, mais pour autant non-réciproque.

La première, l'aliénation, est le fait du sujet. Dans un champ d'objets, aucune relation n'est concevable qui engendre l'aliénation, sinon celle du signifiant. Prenons pour origine cette donnée qu'aucun sujet n'a de raison d'apparaître dans le réel, sauf à ce qu'il y existe des êtres parlants. Une physique est concevable qui rende compte de tout au monde, y compris de sa part animée. Un sujet ne s'y impose que de ce qu'il y ait dans de monde des signifiants qui ne veulent rien dire et qui sont à déchiffrer.

Accorder cette priorité au signifiant sur le sujet, c'est, pour nous, tenir compte de l'expérience que Freud nous a ouverte, que le signifiant joue et gagne, si nous pouvons dire, avant que le sujet s'en avise, au point que dans le jeu du *Witz*, du mot d'esprit, par exemple, il surprenne le sujet. Par son flash, ce qu'il éclaire, c'est la division du sujet avec lui-même.

Mais qu'il la lui révèle ne doit pas nous masquer que cette division ne procède de rien d'autre que du même jeu, du jeu des signifiants... des signifiants, et pas des signes.

Les signes sont plurivalents : ils représentent sans doute quelque chose pour quelqu'un; mais ce quelqu'un, son statut est incertain, de même que celui du langage prétendu de certains animaux, langage de signes qui n'admet pas la métaphore, ni n'engendre la métonymie.

Ce quelqu'un à la limite, ce peut être l'univers en tant qu'il y circule, nous dit-on, de l'information. Tout centre où elle se totalise peut être pris pour quelqu'un, mais pas pour un sujet.

Le registre du signifiant s'institue de ce qu'un signifiant représente un sujet pour un autre signifiant. C'est la structure, rêve, lapsus et mot d'esprit, de toutes les formations de l'inconscient. Et c'est aussi celle qui explique la division originaire du sujet. Le signifiant se produisant au lieu de l'Autre non encore repéré, y fait surgir le sujet de l'être qui n'a pas encore la parole, mais c'est au prix de le figer. Ce qu'il *y avait* là de prêt à parler ,— ceci aux deux sens que l'imparfait du français donne à l'*il y avait*, de le mettre dans l'instant d'avant : il était là et n'y est plus, mais aussi dans l'instant d'après : un peu plus il y était d'avoir pu y être, — ce qu'*il y avait* là, disparaît de n'être plus qu'un signifiant.

Ce n'est donc pas que cette opération prenne son départ dans l'Autre, qui la fait qualifier d'aliénation. Que L'Autre soit pour le sujet le lieu de sa cause signifiante, ne fait ici que motiver la raison pourquoi nul sujet ne peut être cause de soi. Ce qui s'impose non pas seulement de ce qu'il ne soit pas Dieu, mais de ce que Dieu lui-même ne saurait l'être, si nous devons le penser comme sujet — saint Augustin l'a fort bien vu en refusant l'attribut de cause de soi au Dieu personnel.

L'aliénation réside dans la division du sujet que nous venons de désigner dans sa cause. Avançons-nous dans la structure logique. Cette structure est celle d'un *vel*, nouveau à produire ici son originalité. Il faut pour cela le dériver de ce qu'on appelle, en logique dite mathématique, une réunion (déjà reconnue pour définir un certain *vel*).

Cette réunion est telle que le *vel* que nous disons d'aliénation n'impose un choix entre ses termes qu'à éliminer l'un d'entre eux, toujours le même quel que soit ce choix. L'enjeu s'en limite donc apparemment à la conservation ou non de l'autre terme, quand la réunion est binaire.

Cette disjonction s'incarne de façon très illustrable, sinon dramatique, dès que le signifiant s'incarne à un niveau plus personnalisé dans la demande ou dans l'offre : dans « la bourse ou la vie » ou dans « la liberté ou la mort ».

Il ne s'agit que de savoir si vous voulez ou non *(sic aut non)* conserver la vie ou refuser la mort, car pour ce qui est de l'autre terme de l'alternative : la bourse ou la liberté, votre choix sera en tout cas décevant.

Il faut prendre garde que ce qui reste est de toute façon écorné : ce sera la vie sans la bourse, — et ce sera aussi, pour avoir refusé la mort, une vie un peu incommodée du prix de la liberté.

C'est là le stigmate de ce que le *vel* ici fonctionnant dialectiquement, opère bien sur le *vel* de la réunion logique qui, on le sait, équivaut à un *et (sic et non)*. Comme il s'illustre à ce qu'à plus long terme il faudra lâcher la vie après la bourse et qu'il ne restera enfin que la liberté de mourir.

De même notre sujet est mis au *vel* d'un certain sens à recevoir ou de la pétrification. Mais s'il garde le sens, c'est sur ce champ (du sens) que viendra mordre le non-sens qui se produit de son

changement en signifiant. Et c'est bien du champ de l'Autre que ce non-sens relève, quoique produit comme éclipse du sujet.

La chose vaut d'être dite, car elle qualifie le champ de l'inconscient à prendre siège, dirons-nous, à la place de l'analyste, entendons-le littéralement : dans son fauteuil. C'en est au point que nous devrions lui laisser ce fauteuil en un « geste symbolique ». C'est l'expression en usage pour dire : un geste de protestation, et celui-ci aurait la portée de s'inscrire en faux contre la consigne qui s'est si joliment avouée dans la grossière devise, dans le francglaire, forgeons ce mot, directement sailli de l'ἀμαθία qu'une princesse a incarnée dans la psychanalyse française, pour substituer au ton présocratique du précepte de Freud : *Wo es war, soll Ich werden*, le couac du : le moi (de l'analyste sans doute) doit déloger le ça (bien entendu du patient).

Qu'on dispute à S. Leclaire de pouvoir tenir la séquence de la licorne pour inconsciente, sous le prétexte qu'il en est, lui, conscient, veut dire qu'on ne voit pas que l'inconscient n'a de sens qu'au champ de l'Autre, — et encore moins ceci qui en résulte : que ce n'est pas l'effet de sens qui opère dans l'interprétation, mais l'articulation dans le symptôme des signifiants (sans aucun sens) qui s'y sont trouvés pris[1].

Venons à la seconde opération, où se ferme la causation du sujet, pour y éprouver la structure du bord dans sa fonction de limite, mais aussi dans la torsion qui motive l'empiétement de l'inconscient. Cette opération nous l'appellerons : séparation. Nous y reconnaîtrons ce que Freud appelle *Ichspaltung* ou refente du sujet, et saisirons pourquoi, dans le texte où Freud l'introduit, il la fonde dans une refente non du sujet, mais de l'objet (phallique nommément).

La forme logique que vient à modifier dialectiquement cette seconde opération, s'appelle en logique symbolique : l'intersection, ou encore le produit qui se formule d'une appartenance *a*– et *à*–. Cette fonction ici se modifie d'une part prise du manque au

1. Abréviation de notre réponse à une objection inopérante.

manque, par quoi le sujet vient à retrouver dans le désir de l'Autre son équivalence à ce qu'il est comme sujet de l'inconscient.

Par cette voie le sujet se réalise dans la perte où il a surgi comme inconscient, par le manque qu'il produit dans l'Autre, suivant le tracé que Freud découvre comme la pulsion la plus radicale et qu'il dénomme : pulsion de mort. Un *ni à–* est ici appelé à remplir un autre *ni à–*. L'acte d'Empédocle, à y répondre, manifeste qu'il s'agit là d'un vouloir. Le *vel* fait retour en *velle*. Telle est la fin de l'opération. Le procès maintenant.

*Separare*, séparer, ici se termine en *se parere*, s'engendrer soi-même. Dispensons-nous des faveurs certaines que nous trouvons dans les étymologistes du latin, à ce glissement du sens d'un verbe à l'autre. Qu'on sache seulement que ce glissement est fondé dans leur commun appariement à la fonction de la *pars*.

La partie n'est pas le tout, comme on dit, mais d'ordinaire inconsidérément. Car il faudrait accentuer qu'elle n'a avec le tout rien à faire. Il faut en prendre son parti, elle joue sa partie toute seule. Ici, c'est de sa partition que le sujet procède à sa parturition. Et ceci n'implique pas la métaphore grotesque qu'il se mette au monde à nouveau. Ce que d'ailleurs le langage serait bien embarrassé d'exprimer d'un terme originel, au moins dans l'aire de l'indo-européen où tous les mots utilisés à cet emploi ont une origine juridique ou sociale. *Parere*, c'est d'abord procurer — (un enfant au mari). C'est pourquoi le sujet peut se procurer ce qui ici le concerne, un état que nous qualifierons de civil. Rien dans la vie d'aucun ne déchaîne plus d'acharnement à y arriver. Pour être *pars*, il sacrifierait bien une grande part de ses intérêts, et ce n'est pas pour s'intégrer à la totalité qu'au reste ne constituent nullement les intérêts des autres, et encore moins l'intérêt général qui s'en distingue tout autrement.

*Separare, se parare* : pour se parer du signifiant sous lequel il succombe, le sujet attaque la chaîne, que nous avons réduite au plus juste d'une binarité, en son point d'intervalle. L'intervalle qui se répète, structure la plus radicale de la chaîne signifiante, est le lieu que hante la métonymie, véhicule, du moins l'enseignons-nous, du désir.

C'est en tout cas sous l'incidence où le sujet éprouve dans cet intervalle Autre chose à le motiver que les effets de sens dont le

sollicite un discours, qu'il rencontre effectivement le désir de l'Autre, avant même qu'il puisse seulement le nommer désir, encore bien moins imaginer son objet.

Ce qu'il va y placer, c'est son propre manque sous la forme du manque qu'il produirait chez l'Autre de sa propre disparition. Disparition qu'il a, si nous pouvons le dire, sous la main, de la part de lui-même qui lui revient de son aliénation première.

Mais ce qu'il comble ainsi n'est pas la faille qu'il rencontre dans l'Autre, c'est d'abord celle de la perte constituante d'une de ses parts, et de laquelle il se trouve en deux parts constitué. Là gît la torsion par laquelle la séparation représente le retour de l'aliénation. C'est qu'il opère *avec* sa propre perte, qui le ramène à son départ.

Sans doute le « peut-il me perdre » est-il son recours contre l'opacité de ce qu'il rencontre au lieu de l'Autre comme désir, mais c'est pour ramener le sujet à l'opacité de l'être qui lui est revenu de son avènement de sujet, tel que d'abord il s'est produit de l'intimation de l'autre.

C'est là une opération dont le dessin fondamental va à se retrouver dans la technique. Car c'est à la scansion du discours du patient en tant qu'y intervient l'analyste, qu'on verra s'accorder cette pulsation du bord par où doit surgir l'être qui réside en deçà.

L'attente de l'avènement de cet être dans son rapport avec ce que nous désignons comme le désir de l'analyste dans ce qu'il a d'inaperçu, au moins jusqu'à ce jour, de sa propre position, voilà le ressort vrai et dernier de ce qui constitue le transfert.

C'est pourquoi le transfert est une relation essentiellement liée au temps et à son maniement. Mais l'être qui, à nous opérant du champ de la parole et du langage, de l'en deçà de l'entrée de la caverne répond, quel est-il? Nous irons à lui donner corps des parois de la caverne elles-mêmes qui vivraient, ou plutôt s'animeraient d'une palpitation dont le mouvement de vie est à saisir, maintenant, c'est-à-dire après que nous ayons articulé fonction et champ de la parole et du langage en son conditionnement.

Car nous ne voyons pas bien qu'on soit en droit de nous imputer de négliger le dynamique dans notre topologie : nous l'orientons, ce qui vaut mieux que d'en faire un lieu commun (le plus verbal n'est pas où l'on veut bien le dire).

Pour la sexualité où l'on nous rappellerait qu'est la force à quoi nous avons affaire et qu'elle est biologique, nous rétorquerons que l'analyste n'a peut-être pas tellement contribué qu'on a pu l'espérer un temps, à l'éclaircissement de ses ressorts, sinon à en prôner le naturel en des thèmes de ritournelles qui vont parfois au roucoulement. Nous allons essayer d'y apporter quelque chose de plus neuf, à recourir à une forme que Freud lui-même là-dessus n'a jamais prétendu dépasser : celle du mythe.

Et pour aller sur les brisées de l'Aristophane du *Banquet* plus haut évoqué, rappelons sa bête à deux dos primitive où se soudent des moitiés aussi fermes à s'unir que celles d'une sphère de Magdebourg, lesquelles séparées en un second temps par une intervention chirurgienne de la jalousie de Zeus, représentent les êtres affamés d'un introuvable complément que nous sommes devenus dans l'amour.

A considérer cette sphéricité de l'Homme primordial autant que sa division, c'est l'œuf qui s'évoque et qui peut-être s'indique comme refoulé à la suite de Platon dans la prééminence accordée pendant des siècles à la sphère dans une hiérarchie des formes sanctionnée par les sciences de la nature.

Considérons cet œuf dans le ventre vivipare où il n'a pas besoin de coquille, et rappelons que chaque fois que s'en rompent les membranes, c'est une partie de l'œuf qui est blessée, car les membranes sont, de l'œuf fécondé, filles au même titre que le vivant qui vient au jour par leur perforation. D'où il résulte qu'à la section du cordon, ce que perd le nouveau-né, ce n'est pas, comme le pensent les analystes, sa mère, mais son complément anatomique. Ce que les sages-femmes appellent le délivre.

Eh bien ! imaginons qu'à chaque fois que se rompent les membranes, par la même issue un fantôme s'envole, celui d'une forme infiniment plus primaire de la vie, et qui ne serait guère prête à redoubler le monde en microcosme.

A casser l'œuf se fait l'Homme, mais aussi l'Hommelette.

Supposons-la, large crêpe à se déplacer comme l'amibe, ultra-plate à passer sous les portes, omnisciente d'être menée par le pur instinct de la vie, immortelle d'être scissipare. Voilà quelque chose qu'il ne serait pas bon de sentir se couler sur votre visage, sans bruit pendant votre sommeil, pour le cacheter.

A bien vouloir qu'en ce point le processus de digestion commence, on saisit que l'Hommelette aurait longtemps de quoi se sustenter (rappelons qu'il est des organismes, et déjà fort différenciés, qui n'ont pas d'appareil digestif).

Inutile d'ajouter que la lutte serait vite engagée contre un être aussi redoutable, mais qu'elle serait difficile. Car on peut supposer que l'absence d'appareil sensoriel chez l'Hommelette ne lui laissant pour se guider que le pur réel, elle en aurait avantage sur nous, hommes, qui devons toujours nous fournir d'un homuncule dans notre tête, pour faire du même réel une réalité.

Il ne serait pas facile en effet d'obvier aux chemins de ses attaques, au reste impossibles à prévoir, puisque aussi bien elle n'y connaîtrait pas d'obstacles. Impossible de l'éduquer, de la piéger pas plus.

Pour ce qui est de détruire l'Hommelette, on ferait bien de se garder qu'il n'en arrive qu'elle pullule, puisque y faire une entaille serait prêter à sa reproduction, et que la moindre de ses boutures à survivre, fût-ce d'une mise à feu, conserverait tous ses pouvoirs de nuire. Hors des effets d'un rayon mortel qu'encore faudrait-il éprouver, la seule issue serait de l'enfermer, à la prendre dans les mâchoires d'une sphère de Magdebourg par exemple, qui revient là, seul instrument comme par hasard à se proposer.

Mais il faudrait qu'elle y vienne toute et toute seule. Car à y mettre les doigts, de la pousser pour un rien qui déborde, le plus brave serait fondé à y regarder à deux fois, crainte qu'entre ses doigts elle ne lui glisse, et pour aller où se loger ?

A son nom près que nous allons changer pour celui plus décent de *lamelle* (dont le mot omelette au reste n'est qu'une métastase [1]). Cette image et ce mythe nous paraissent assez propres à figurer autant qu'à mettre en place, ce que nous appelons la *libido*.

L'image nous donne la *libido* pour ce qu'elle est, soit un organe, à quoi ses mœurs l'apparentent bien plus qu'à un champ de forces. Disons que c'est comme surface qu'elle ordonne ce champ de forces. Cette conception se met à l'épreuve, à reconnaître la structure de montage que Freud a conférée à la pulsion et à l'y articuler.

1. Il nous revient qu'à l'enseigne du bon lait, on se gausse de nos références à... la métastase et la métonymie (*sic*). Il est rare que fasse rire celui dont le visage est parlant pour illustrer le slogan dont nous ferions sa marque : la bouse de vache qui rit.

La référence à la théorie électro-magnétique et nommément à un théorème dit de Stokes, nous permettrait de situer dans la condition que cette surface s'appuie sur un bord fermé, qui est la zone érogène, la raison de la constance de la poussée de la pulsion sur laquelle Freud insiste tant [1].

On voit aussi que ce que Freud appelle le *Schub* ou la coulée de la pulsion, n'est pas sa décharge, mais est à décrire plutôt comme l'évagination aller et retour d'un organe dont la fonction est à situer dans les coordonnées subjectives précédentes.

Cet organe doit être dit irréel, au sens où l'irréel n'est pas l'imaginaire et précède le subjectif qu'il conditionne, d'être en prise directe avec le réel.

C'est ce à quoi notre mythe, comme tout autre mythe, s'efforce à donner une articulation symbolique plutôt qu'une image.

Notre lamelle représente ici cette part du vivant qui se perd à ce qu'il se produise par les voies du sexe.

Cette part n'est pas certes sans s'indiquer en des supports que l'anatomie microscopique matérialise dans les globules expulsés aux deux étapes des phénomènes qui s'ordonnent autour de la réduction chromosomique, dans la maturation d'une gonade sexuée.

A être représentée ici par un être mortifère, elle marque la relation, à laquelle le sujet prend sa part, de la sexualité, spécifiée dans l'individu, à sa mort.

De ce qui s'en représente dans le sujet, ce qui frappe, c'est la forme de coupure anatomique (ranimant le sens étymologique du mot : anatomie) où se décide la fonction de certains objets dont il faut dire non pas qu'ils sont partiels, mais qu'ils ont une situation bien à part.

1. On sait ce que ce théorème énonce sur le flux de rotationnel. Il suppose un vecteur-champ défini dans le continu et le dérivable. Dans un tel champ, le rotationnel d'un vecteur étant articulé des dérivées de ses composantes, on démontre que la circulation de ce vecteur sur une ligne fermée est égale au flux de rotationnel qui s'engendre de la surface prenant appui sur cette ligne comme bord. C'est dire qu'à poser ainsi ce flux comme invariant, le théorème établit la notion d'un flux « à travers » un circuit d'orifice, soit tel que la surface de départ n'y entre plus en ligne de compte.

Pour les topologistes : $\int \vec{dl}.\vec{V} = \iint \vec{dS}.\mathrm{Rot}.\vec{V}$.

Le sein, pour y prendre l'exemple des problèmes que suscitent ces objets, n'est pas seulement la source d'une nostalgie « régressive » pour avoir été celle d'une nourriture estimée. Il est lié au corps maternel, nous dit-on, à sa chaleur, voire aux soins de l'amour. Ce n'est pas donner là une raison suffisante de sa valeur érotique, dont un tableau (à Berlin) de Tiepolo dans son horreur exaltée à figurer sainte Agathe après son supplice, est mieux fait pour donner l'idée.

En fait il ne s'agit pas du sein, au sens de la matrice, quoiqu'on mêle à plaisir ces résonances où le signifiant joue à plein de la métaphore. Il s'agit du sein spécifié dans la fonction du sevrage qui préfigure la castration.

Or le sevrage est trop situé depuis l'investigation kleinienne dans le fantasme de la partition du corps de la mère pour que nous ne soupçonnions pas que c'est entre le sein et la mère que passe le plan de séparation qui fait du sein l'objet perdu en cause dans le désir.

Car à se souvenir de la relation de parasitisme où l'organisation mammifère met le petit, de l'embryon au nouveau-né, à l'endroit du corps de la mère, le sein apparaîtra comme la même sorte d'organe, à concevoir comme ectopie d'un individu sur un autre, que le placenta réalise aux premiers temps de la croissance d'un certain type d'organisme, lequel reste spécifié de cette intersection.

La *libido* est cette lamelle que glisse l'être de l'organisme à sa véritable limite, qui va plus loin que celle du corps. Sa fonction radicale dans l'animal se matérialise en telle éthologie par la chute subite de son pouvoir d'intimidation à la limite de son « territoire ».

Cette lamelle est organe, d'être instrument de l'organisme. Elle est parfois comme sensible, quand l'hystérique joue à en éprouver à l'extrême l'élasticité.

Le sujet parlant a ce privilège de révéler le sens mortifère de cet organe, et par là son rapport à la sexualité. Ceci parce que le signifiant comme tel, a, en barrant le sujet par première intention, fait entrer en lui le sens de la mort. (La lettre tue, mais nous l'apprenons de la lettre elle-même.) C'est ce par quoi toute pulsion est virtuellement pulsion de mort.

L'important est de saisir comment l'organisme vient à se prendre dans la dialectique du sujet. Cet organe de l'incorporel dans l'être sexué, c'est cela de l'organisme que le sujet vient à placer au temps où s'opère sa séparation. C'est par lui que de sa mort, réellement, il peut faire l'objet du désir de l'Autre.

Moyennant quoi viendront à cette place l'objet qu'il perd par nature, l'excrément, ou encore les supports qu'il trouve au désir de l'Autre : son regard, sa voix.

C'est à tourner ces objets pour en eux reprendre, en lui restaurer sa perte originelle, que s'emploie cette activité qu'en lui nous dénommons pulsion *(Trieb)*.

Il n'est pas d'autre voie où se manifeste dans le sujet d'incidence de la sexualité. La pulsion en tant qu'elle représente la sexualité dans l'inconscient n'est jamais que pulsion partielle. C'est là la carence essentielle, à savoir celle de ce qui pourrait représenter dans le sujet, le mode en son être de ce qui y est mâle ou femelle.

Ce que notre expérience démontre de vacillation dans le sujet concernant son être de masculin ou de féminin, n'est pas tellement à rapporter à sa bisexualité biologique, qu'à ce qu'il n'y a rien dans sa dialectique qui représente la bipolarité du sexe, si ce n'est l'activité et la passivité, c'est-à-dire une polarité pulsion-action-de-l'extérieur, qui est tout à fait impropre à la représenter dans son fonds.

C'est là où nous voulons en venir en ce discours, que la sexualité se répartit d'un côté à l'autre de notre *bord* en tant que seuil de l'inconscient, comme suit :

Du côté du vivant en tant qu'être à être pris dans la parole, en tant qu'il ne peut jamais enfin y tout entier advenir, dans cet en-deçà du seuil qui n'est pourtant ni dedans ni dehors, il n'y a d'accès à l'Autre du sexe opposé que par la voie des pulsions dites partielles où le sujet cherche un objet qui lui remplace cette perte de vie qui est la sienne d'être sexué.

Du côté de l'Autre, du lieu où la parole se vérifie de rencontrer l'échange des signifiants, les idéaux qu'ils supportent, les structures élémentaires de la parenté, la métaphore du père comme principe de la séparation, la division toujours rouverte dans le sujet dans son aliénation première, de ce côté seulement et par ces voies que nous venons de dire, l'ordre et la norme doivent s'instaurer qui disent au sujet ce qu'il faut faire comme homme ou femme.

Il n'est pas vrai que Dieu les fit mâle et femelle, si c'est le dire du couple d'Adam et Ève, comme aussi bien le contredit expressément le mythe ultra-condensé que l'on trouve dans le même texte sur la création de la compagne.

Sans doute y avait-il d'auparavant Lilith, mais elle n'arrange rien.

En rompant là, nous laissons au passé des débats où, pour ce qui concerne l'inconscient freudien, des interventions irresponsables se trouvaient bienvenues, justement de ce que les responsables n'y vinssent que de mauvaise grâce, pour n'en pas dire plus, d'un certain bord.

Un résultat n'en fut pas moins que la consigne de silence de ce bord opposée à notre enseignement, y fut rompue.

Que sur le complexe d'Œdipe, le point final, ou plutôt la vedette américaine, soit allé à un exploit herméneutique, confirme notre appréciation de ce colloque et a montré depuis ses suites.

Nous indiquons ici à nos risques l'appareil, d'où pourrait faire rentrée la précision [1].

1. Pointons pourtant encore qu'à restituer ici sous une forme ironique la fonction de l'objet « partiel » hors de la référence à la régression dont on la voile habituellement (entendons : que cette référence ne peut entrer en exercice qu'à partir de la structure qui définit cet objet — que nous appelons l'objet *a*), nous n'avons pas pu l'étendre jusqu'à ce point qui constitue son intérêt crucial, à savoir l'objet $(-\varphi)$ en tant que « cause » du complexe de castration.

Cet objet est abordé dans la communication qui vient maintenant.

Mais le complexe de castration qui est au nœud de nos développements actuels, dépasse les limites qu'assignent à la théorie les tendances qui se désignaient dans la psychanalyse comme nouvelles peu avant la guerre et dont elle reste encore affectée dans son ensemble.

On mesurera l'obstacle que nous avons ici à rompre au temps qu'il nous a fallu pour donner au discours de Rome la suite de ce texte, comme au fait qu'au moment où nous le corrigeons, sa collation originale soit encore attendue.

# *Du « Trieb » de Freud et du désir du psychanalyste*

La pulsion [1], telle qu'elle est contruite par Freud, à partir de l'expérience de l'inconscient, interdit à la pensée psychologisante ce recours à l'instinct où elle masque son ignorance par la supposition d'une morale dans la nature.

La pulsion, on ne le rappellera jamais assez à l'obstination du psychologue qui, dans son ensemble et *per se*, est au service de l'exploitation technocratique, la pulsion freudienne n'a rien à faire avec l'instinct (aucune des expressions de Freud ne permet la confusion).

La libido n'est pas l'instinct sexuel. Sa réduction, à la limite, au désir mâle, indiquée par Freud, suffirait à nous en avertir.

La libido dans Freud est une énergie susceptible d'une quantimétrie d'autant plus aisée à introduire en théorie qu'elle est inutile, puisque seuls y sont reconnus certains *quanta* de constance.

Sa couleur sexuelle, si formellement maintenue par Freud comme inscrite au plus intime de sa nature, est couleur-de-vide : suspendue dans la lumière d'une béance.

Cette béance est celle que le désir rencontre aux limites que lui impose le principe dit ironiquement du plaisir, pour être

1. Ceci est le résumé de nos interventions à un remarquable colloque convoqué à Rome par le professeur Enrico Castelli. Deuxième d'une série sur le thème des problèmes introduits dans l'éthique par les effets de la science — qu'Enrico Castelli s'entend admirablement à dresser en apories questionneuses.

Ce colloque s'est tenu, sous le titre de : Technique et casuistique, du 7 au 12 janvier 1964 à l'Université de Rome.

Nous avons évité d'y livrer trop tôt à une diffusion qui n'eût pas été contrôlable, ce que nous avons articulé depuis sur la pulsion, à nos conférences de l'École Normale Supérieure qui ont commencé quelques jours après.

Ce texte a été donné aux *Atti* du colloque pour y résumer notre communication et nos interventions.

renvoyé à une réalité qui, elle, on peut le dire, n'est ici que champ de la praxis.

C'est de ce champ justement que le freudisme coupe un désir dont le principe se trouve essentiellement dans des impossibilités.

Tel est le relief que le moraliste eût pu y relever, si notre temps n'était pas aussi prodigieusement tourmenté d'exigences idylliques.

C'est ce que veut dire la référence constante chez Freud aux *Wunschgedanken (wishful thinking)* et à l'omnipotence de la pensée : ce n'est pas la mégalomanie qui est dénoncée, c'est la conciliation des contraires.

Ceci pourrait vouloir dire que Vénus est proscrite de notre monde : déchéance théologique.

Mais Freud nous révèle que c'est grâce au Nom-du-Père que l'homme ne reste pas attaché au service sexuel de la mère, que l'agression contre le Père est au principe de la Loi et que la Loi est au service du désir qu'elle institue par l'interdiction de l'inceste.

Car l'inconscient montre que le désir est accroché à l'interdit, que la crise de l'Œdipe est déterminante pour la maturation sexuelle elle-même.

Le psychologue a aussitôt détourné cette découverte à contresens pour en tirer une morale de la gratification maternelle, une psychothérapie qui infantilise l'adulte, sans que l'enfant en soit mieux reconnu.

Trop souvent le psychanalyste prend cette remorque. Qu'élude-t-on ici ?

Si la crainte de la castration est au principe de la normalisation sexuelle, n'oublions pas qu'à porter sans doute sur la transgression qu'elle prohibe dans l'Œdipe elle y affecte tout autant l'obéissance, en l'arrêtant sur sa pente homosexuelle.

C'est donc plutôt l'assomption de la castration qui crée le manque dont s'institue le désir. Le désir est désir de désir, désir de l'Autre, avons-nous dit, soit soumis à la Loi.

(C'est le fait que la femme doive en passer par la même dialectique — alors que rien ne semble l'y obliger : il lui faut perdre ce qu'elle n'a pas — qui nous met la puce à l'oreille : en nous permettant d'articuler que c'est le phallus par défaut, qui fait

le montant de la dette symbolique : compte débiteur quand on l'a, — quand on ne l'a pas, créance contestée.)

La castration est le ressort tout à fait nouveau que Freud a introduit dans le désir, donnant au manque du désir le sens resté énigmatique dans la dialectique de Socrate, quoique conservé dans la relation du Banquet.

Dès lors l'ἄγαλμα de l'ἐρῶν s'avère le principe par quoi le désir change la nature de l'amant. Dans sa quête, Alcibiade vend la mèche de la tromperie de l'amour, et de sa bassesse (aimer, c'est vouloir être aimé) à quoi il était prêt à consentir.

Il ne nous a pas été permis, dans le contexte du débat, de pousser les choses jusqu'à démontrer que le concept de la pulsion la représente comme un montage.

Les pulsions sont nos mythes, a dit Freud. Il ne faut pas l'entendre comme un renvoi à l'irréel. C'est le réel qu'elles mythifient, à l'ordinaire des mythes : ici qui fait le désir en y reproduisant la relation du sujet à l'objet perdu.

Les objets à passer par profits et pertes ne manquent pas pour en tenir la place. Mais c'est en nombre limité qu'ils peuvent tenir un rôle que symboliserait au mieux l'automutilation du lézard, sa queue larguée dans la détresse. Mésaventure du désir aux haies de la jouissance, que guette un dieu malin.

Ce drame n'est pas l'accident que l'on croit. Il est d'essence : car le désir vient de l'Autre, et la jouissance est du côté de la Chose.

Ce que le sujet en reçoit d'écartèlement pluralisant, c'est à quoi s'applique la seconde topique de Freud. Occasion de plus à ne pas voir ce qui devrait y frapper, c'est que les identifications s'y déterminent du désir sans satisfaire la pulsion.

Ceci pour la raison que la pulsion divise le sujet et le désir, lequel désir ne se soutient que du rapport qu'il méconnaît, de cette division à un objet qui la cause. Telle est la structure du fantasme.

Dès lors quel peut être le désir de l'analyste ? Quelle peut être la cure à laquelle il se voue ?

Va-t-il tomber dans la prêcherie qui fait le discrédit du prêtre dont les bons sentiments ont remplacé la foi, et assumer comme lui une « direction » abusive ?

On ne saurait ici que remarquer qu'à ce libertin près qu'était le grand comique du siècle du génie, on n'y a pas, non plus qu'au siècle des lumières, attenté au privilège du médecin, non moins religieux pourtant que d'autres.

L'analyste peut-il s'abriter de cette antique investiture, quand, laïcisée, elle va à une socialisation qui ne pourra éviter ni l'eugénisme, ni la ségrégation politique de l'anomalie?

Le psychanalyste prendra-t-il la relève, non d'une eschatologie, mais des droits d'une fin première?

Alors, quelle est la fin de l'analyse au-delà de la thérapeutique? Impossible de ne pas l'en distinguer quand il s'agit de faire un analyste.

Car, nous l'avons dit sans entrer dans le ressort du transfert, c'est le désir de l'analyste qui au dernier terme opère dans la psychanalyse.

Le style d'un congrès philosophique porte, semble-t-il, plutôt chacun à faire valoir sa propre imperméabilité.

Nous n'y sommes pas plus inapte qu'un autre, mais dans le champ de la formation psychanalytique, ce procédé de déplacement fait la cacophonie de l'enseignement.

Disons que j'y lie la technique à la fin première.

Nous avons regretté en concluant que, dans l'ensemble, soit restée à l'écart la question qui est celle, profonde, d'Enrico Castelli.

Le nihilisme ici (et le reproche de nihilisme) ont eu bon dos pour nous garder d'affronter le démoniaque, ou l'angoisse, comme on voudra.

# *La science et la vérité*

Sténographie de la leçon d'ouverture du séminaire que nous avons tenu l'année 1965-66 à l'École Normale Supérieure sur *L'objet de la psychanalyse*, au titre de chargé de conférences de l'École Pratique des Hautes Études (VIe section).

Son texte a paru dans le premier numéro des *Cahiers pour l'analyse*, publiés par le Cercle d'épistémologie de l'E.N.S., soit en janvier 1966.

Le statut du *sujet* dans la psychanalyse, dirons-nous que l'année dernière nous l'ayons fondé? Nous avons abouti à établir une structure qui rend compte de l'état de refente, de *Spaltung* où le psychanalyste le repère dans sa praxis.

Cette refente, il la repère de façon en quelque sorte quotidienne. Il l'admet à la base, puisque la seule reconnaissance de l'inconscient suffit à la motiver, et qu'aussi bien elle le submerge, si je puis dire, de sa constante manifestation.

Mais pour qu'il sache ce qu'il en est de sa praxis, ou seulement qu'il la dirige conformément à ce qui lui est accessible, il ne suffit pas que cette division soit pour lui un fait empirique, ni même que le fait empirique se soit formé en paradoxe. Il faut une certaine réduction parfois longue à s'accomplir, mais toujours décisive à la naissance d'une science; réduction qui constitue proprement son objet. C'est ce que l'épistémologie se propose de définir en chaque cas comme en tous, sans s'être montrée, à nos yeux au moins, égale à sa tâche.

Car je ne sache pas qu'elle ait pleinement rendu compte par ce moyen de cette mutation décisive qui par la voie de la physique a fondé *La* science au sens moderne, sens qui se pose comme absolu. Cette position de la science se justifie d'un changement de style radical dans le *tempo* de son progrès, de la forme galopante de son immixtion dans notre monde, des réactions en chaîne qui

caractérisent ce qu'on peut appeler les expansions de son énergétique. A tout cela nous paraît être radicale une modification dans notre position de sujet, au double sens : qu'elle y est inaugurale et que la science la renforce toujours plus.

Koyré ici est notre guide et l'on sait qu'il est encore méconnu.

Je n'ai donc pas franchi à l'instant le pas concernant la vocation de science de la psychanalyse. Mais on a pu remarquer que j'ai pris pour fil conducteur l'année dernière un certain moment du sujet que je tiens pour être un corrélat essentiel de la science : un moment historiquement défini dont peut-être nous avons à savoir s'il est strictement répétable dans l'expérience, celui que Descartes inaugure et qui s'appelle le *cogito*.

Ce corrélat, comme moment, est le défilé d'un rejet de tout savoir, mais pour autant prétend fonder pour le sujet un certain amarrage dans l'être, dont nous tenons qu'il constitue le sujet de la science, dans sa définition, ce terme à prendre au sens de porte étroite

Ce fil ne nous a pas guidé en vain, puisqu'il nous a mené à formuler en fin d'année notre division expérimentée du sujet, comme division entre le savoir et la vérité, l'accompagnant d'un modèle topologique, la bande de Moebius qui fait entendre que ce n'est pas d'une distinction d'origine que doit provenir la division où ces deux termes viennent se conjoindre.

Celui qui se fie sur Freud à la technique de lecture qu'il m'a fallu imposer quand il s'agit simplement de replacer chacun de ses termes dans leur synchronie, celui-là saura remonter de l'*Ichspaltung* sur quoi la mort abat sa main, aux articles sur le fétichisme (de 1927) et sur la perte de la réalité (de 1924), pour y constater que le remaniement doctrinal dit de la seconde topique n'introduit sous les termes de l'*Ich*, de l'*Uberich*, voire du *Es* nulle certification d'appareils, mais une reprise de l'expérience selon une dialectique qui se définit au mieux comme ce que le structuralisme, depuis, permet d'élaborer logiquement : à savoir le sujet, et le sujet pris dans une division constituante.

Après quoi le principe de réalité perd la discordance qui le marquerait dans Freud s'il devait, d'une juxtaposition de textes, se partager entre une notion de la réalité qui inclut la réalité psychique et une autre qui en fait le corrélat du système perception-conscience

Il doit être lu comme il se désigne en fait : à savoir la ligne d'expérience que sanctionne le sujet de la science.

Et il suffit d'y penser pour qu'aussitôt prennent leur champ ces réflexions qu'on s'interdit comme trop évidentes.

Par exemple : qu'il est impensable que la psychanalyse comme pratique, que l'inconscient, celui de Freud, comme découverte, aient pris leur place avant la naissance, au siècle qu'on a appelé le siècle du génie, le XVII^e, de la science, à prendre au sens absolu à l'instant indiqué, sens qui n'efface pas sans doute ce qui s'est institué sous ce même nom auparavant, mais qui plutôt qu'il n'y trouve son archaïsme, en tire le fil à lui d'une façon qui montre mieux sa différence de tout autre.

Une chose est sûre : si le sujet est bien là, au nœud de la différence, toute référence humaniste y devient superflue, car c'est à elle qu'il coupe court.

Nous ne visons pas, ce disant de la psychanalyse et de la découverte de Freud, cet accident que ce soit parce que ses patients sont venus à lui au nom de la science et du prestige qu'elle confère à la fin du XIX^e siècle à ses servants, même de grade inférieur, que Freud a réussi à fonder la psychanalyse, en découvrant l'inconscient.

Nous disons, contrairement à ce qui se brode d'une prétendue rupture de Freud avec le scientisme de son temps, que c'est ce scientisme même si on veut bien le désigner dans son allégeance aux idéaux d'un Brücke, eux-mêmes transmis du pacte où un Helmholtz et un Du Bois-Reymond s'étaient voués de faire rentrer la physiologie et les fonctions de la pensée considérées comme y incluses, dans les termes mathématiquement déterminés de la thermodynamique parvenue à son presque achèvement en leur temps, qui a conduit Freud, comme ses écrits nous le démontrent, à ouvrir la voie qui porte à jamais son nom.

Nous disons que cette voie ne s'est jamais détachée des idéaux de ce scientisme, puisqu'on l'appelle ainsi, et que la marque qu'elle en porte, n'est pas contingente mais lui reste essentielle.

Que c'est de cette marque qu'elle conserve son crédit, malgré les déviations auxquelles elle a prêté, et ceci en tant que Freud s'est opposé à ces déviations, et toujours avec une sûreté sans retard et une rigueur inflexible.

Témoin sa rupture avec son adepte le plus prestigieux, Jung nommément, dès qu'il a glissé dans quelque chose dont la fonction ne peut être définie autrement que de tenter d'y restaurer un sujet doué de profondeurs, ce dernier terme au pluriel, ce qui veut dire un sujet composé d'un rapport au savoir, rapport dit archétypique, qui ne fût pas réduit à celui que lui permet la science moderne à l'exclusion de tout autre, lequel n'est rien que le rapport que nous avons défini l'année dernière comme ponctuel et évanouissant, ce rapport au savoir qui de son moment historiquement inaugural, garde le nom de *cogito*.

C'est à cette origine indubitable, patente en tout le travail de Freud, à la leçon qu'il nous laisse comme chef d'école, que l'on doit que le marxisme soit sans portée — et je ne sache pas qu'aucun marxiste y ait montré quelque insistance — à mettre en cause sa pensée au nom de ses appartenances historiques.

Je veux dire nommément : à la société de la double monarchie, pour les bornes judaïsantes où Freud reste confiné dans ses aversions spirituelles; à l'ordre capitaliste qui conditionne son agnosticisme politique (qui d'entre vous nous écrira un essai, digne de Lamennais, sur l'indifférence en matière de politique?); j'ajouterai : à l'éthique bourgeoise, pour laquelle la dignité de sa vie vient à nous inspirer un respect qui fait fonction d'inhibition à ce que son œuvre ait, autrement que dans le malentendu et la confusion, réalisé le point de concours des seuls hommes de la vérité qui nous restent, l'agitateur révolutionnaire, l'écrivain qui de son style marque la langue, je sais à qui je pense, et cette pensée rénovant l'être dont nous avons le précurseur.

On sent ma hâte d'émerger de tant de précautions prises à reporter les psychanalystes à leurs certitudes les moins discutables.

Il me faut pourtant y repasser encore, fût-ce au prix de quelques lourdeurs.

Dire que le sujet sur quoi nous opérons en psychanalyse ne peut être que le sujet de la science, peut passer pour paradoxe. C'est pourtant là que doit être prise une démarcation, faute de quoi tout se mêle et commence une malhonnêteté qu'on appelle ailleurs objective : mais c'est manque d'audace et manque d'avoir repéré l'objet qui foire. De notre position de sujet, nous sommes toujours responsables. Qu'on appelle cela où l'on veut, du terrorisme. J'ai

le droit de sourire, car ce n'est pas dans un milieu où la doctrine est ouvertement matière à tractations, que je craindrais d'offusquer personne en formulant que l'erreur de bonne foi est de toute la plus impardonnable.

La position du psychanalyste ne laisse pas d'échappatoire, puisqu'elle exclut la tendresse de la belle âme. Si c'est un paradoxe encore que de le dire, c'est peut-être aussi bien le même.

Quoi qu'il en soit, je pose que toute tentative, voire tentation où la théorie courante ne cesse d'être relapse, d'incarner plus avant le sujet, est errance, — toujours féconde en erreur, et comme telle fautive. Ainsi de l'incarner dans l'homme, lequel y revient à l'enfant.

Car cet homme y sera le primitif, ce qui faussera tout du processus primaire, de même que l'enfant y jouera le sous-developpé, ce qui masquera la vérité de ce qui se passe, lors de l'enfance, d'originel. Bref, ce que Claude Lévi-Strauss a dénoncé comme l'illusion archaïque est inévitable dans la psychanalyse, si l'on ne s'y tient pas ferme en théorie sur le principe que nous avons à l'instant énoncé : qu'un seul sujet y est reçu comme tel, celui qui peut la faire scientifique.

C'est dire assez que nous ne tenons pas que la psychanalyse démontre ici nul privilège.

Il n'y a pas de science de l'homme, ce qu'il nous faut entendre au même ton qu'il n'y a pas de petites économies. Il n'y a pas de science de l'homme, parce que l'homme de la science n'existe pas, mais seulement son sujet.

On sait ma répugnance de toujours pour l'appellation de sciences humaines, qui me semble être l'appel même de la servitude.

C'est aussi bien que le terme est faux, la psychologie mise à part qui a découvert les moyens de se survivre dans les offices qu'elle offre à la technocratie; voire, comme conclut d'un humour vraiment swiftien un article sensationnel de Canguilhem : dans une glissade de toboggan du Panthéon à la Préfecture de Police. Aussi bien est-ce au niveau de la sélection du créateur dans la science, du recrutement de la recherche et de son entretien, que la psychologie rencontrera son échec.

Pour toutes les autres sciences de cette classe, on verra facilement qu'elles ne font pas une anthropologie. Qu'on examine Lévy-Bruhl ou Piaget. Leurs concepts, mentalité dite prélogique,

pensée ou discours prétendûment égocentrique, n'ont de référence qu'à la mentalité supposée, à la pensée présumée, au discours effectif du sujet de la science, nous ne disons pas de l'homme de la science. De sorte que trop savent que les bornes : mentales certainement, la faiblesse de pensée : présumable, le discours effectif : un peu coton de l'homme de science (ce qui est encore différent) viennent à lester ces constructions, non dépourvues sans doute d'objectivité, mais qui n'intéressent la science que pour autant qu'elles n'apportent : rien sur le magicien par exemple et peu sur la magie, si quelque chose sur leurs traces, encore ces traces sont-elles de l'un ou de l'autre, puisque ce n'est pas Lévy-Bruhl qui les a tracées, — alors que le bilan dans l'autre cas est plus sévère : il ne nous apporte rien sur l'enfant, peu sur son développement, puisqu'il y manque l'essentiel, et de la logique qu'il démontre, j'entends l'enfant de Piaget, dans sa réponse à des énoncés dont la série constitue l'épreuve, rien d'autre que celle qui a présidé à leur énonciation aux fins d'épreuve, c'est-à-dire celle de l'homme de science, où le logicien, je ne le nie pas, dans l'occasion garde son prix.

Dans des sciences autrement valables, même si leur titre est à revoir, nous constatons que de s'interdire l'illusion archaïque que nous pouvons généraliser dans le terme de psychologisation du sujet, n'en entrave nullement la fécondité.

La théorie des jeux, mieux dite stratégie, en est l'exemple, où l'on profite du caractère entièrement calculable d'un sujet strictement réduit à la formule d'une matrice de combinaisons signifiantes.

Le cas de la linguistique est plus subtil, puisqu'elle doit intégrer la différence de l'énoncé à l'énonciation, ce qui est bien l'incidence cette fois du sujet qui parle, en tant que tel, (et non pas du sujet de la science). C'est pourquoi elle va se centrer sur autre chose, à savoir la batterie du signifiant, dont il s'agit d'assurer la prévalence sur ces effets de signification. C'est bien aussi de ce côté qu'apparaissent les antinomies, à doser selon l'extrémisme de la position adoptée dans la sélection de l'objet. Ce qu'on peut dire, c'est qu'on va très loin dans l'élaboration des effets du langage, puisqu'on peut y construire une poétique qui ne doit rien à la référence à l'esprit du poète, non plus qu'à son incarnation.

C'est du côté de la logique qu'apparaissent les indices de réfraction divers de la théorie par rapport au sujet de la science. Ils sont différents pour le lexique, pour le morphème syntaxique et pour la syntaxe de la phrase.

D'où les différences théoriques entre un Jakobson, un Hjemslev et un Chomsky.

C'est la logique qui fait ici office d'ombilic du sujet, et la logique en tant qu'elle n'est nullement logique liée aux contingences d'une grammaire.

Il faut littéralement que la formalisation de la grammaire contourne cette logique pour s'établir avec succès, mais le mouvement de ce contour est inscrit dans cet établissement.

Nous indiquerons plus tard comment se situe la logique moderne (3e exemple). Elle est incontestablement la conséquence strictement déterminée d'une tentative de suturer le sujet de la science, et le dernier théorème de Gödel montre qu'elle y échoue, ce qui veut dire que le sujet en question reste le corrélat de la science, mais un corrélat antinomique puisque la science s'avère définie par la non-issue de l'effort pour le suturer.

Qu'on saisisse là la marque à ne pas manquer du structuralisme. Il introduit dans toute « science humaine » entre guillemets qu'il conquiert, un mode très spécial du sujet, celui pour lequel nous ne trouvons d'indice que topologique, mettons le signe générateur de la bande de Moebius, que nous appelons le huit intérieur.

Le sujet est, si l'on peut dire, en exclusion interne à son objet.

L'allégeance que l'œuvre de Claude Lévi-Strauss manifeste à un tel structuralisme ne sera ici portée au compte de notre thèse qu'à nous contenter pour l'instant de sa périphérie. Néanmoins il est clair que l'auteur met d'autant mieux en valeur la portée de la classification naturelle que le sauvage introduit dans le monde, spécialement pour une connaissance de la faune et de la flore dont il souligne qu'elle nous dépasse, qu'il peut arguer d'une certaine récupération, qui s'annonce dans la chimie, d'une physique des qualités sapides et odorantes, autrement dit d'une corrélation des valeurs perceptives à une architecture de molécules à laquelle nous sommes parvenus par la voie de l'analyse combinatoire, autrement dit par la mathématique du signifiant, comme en toute science jusqu'ici.

Le savoir est donc bien ici séparé du sujet selon la ligne correcte, qui ne fait nulle hypothèse sur l'insuffisance de son développement, laquelle au reste on serait bien en peine de démontrer.

Il y a plus : Cl. Lévi-Strauss, quand après avoir extrait la combinatoire latente dans les structures élémentaires de la parenté, il nous témoigne que tel informateur, pour emprunter le terme des ethnologues, est tout à fait capable d'en tracer lui-même le graphe lévi-straussien, que nous dit-il, sinon qu'il extrait là aussi le sujet de la combinatoire en question, celui qui sur son graphe n'a pas d'autre existence que la dénotation *ego* ?

A démontrer la puissance de l'appareil que constitue le mythème pour analyser les transformations mythogènes, qui à cette étape paraissent s'instituer dans une synchronie qui se simplifie de leur réversibilité, Cl. Lévi-Strauss ne prétend pas nous livrer la nature du mythant. Il sait seulement ici que son informateur, s'il est capable d'écrire le cru et le cuit, au génie près qui y met sa marque, ne peut aussi le faire sans laisser au vestiaire, c'est-à-dire au Musée de l'Homme, à la fois un certain nombre d'instruments opératoires, autrement dit rituels, qui consacrent son existence de sujet en tant que mythant, et qu'avec ce dépôt soit rejeté hors du champ de la structure ce que dans une autre grammaire on appellerait son assentiment. (*La grammaire de l'assentiment* de Newman, ce n'est pas sans force, quoique forgé à d'exécrables fins,— et j'aurai peut-être à en faire mention de nouveau.)

L'objet de la mythogénie n'est donc lié à nul développement, non plus qu'arrêt, du sujet responsable. Ce n'est pas à ce sujet-là qu'il se relate, mais au sujet de la science. Et le relevé s'en fera d'autant plus correctement que l'informateur lui-même sera plus proche d'y réduire sa présence à celle du sujet de la science.

Je crois seulement que Cl. Lévi-Strauss fera des réserves sur l'introduction, dans le recueil des documents, d'un questionnement inspiré de la psychanalyse, d'une collecte suivie des rêves par exemple, avec tout ce qu'il va entretenir de relation transférentielle. Pourquoi, si je lui affirme que notre praxis, loin d'altérer le sujet de la science duquel seulement il peut et veut connaître, n'apporte en droit nulle intervention qui ne tende à ce qu'il se réalise de façon satisfaisante, précisément dans le champ qui l'intéresse ?

Est-ce donc à dire qu'un sujet non saturé, mais calculable, ferait l'objet subsumant, selon les formes de l'épistémologie classique, le corps des sciences qu'on appellerait conjecturales, ce que moi-même j'ai opposé au terme de sciences humaines ?

Je le crois d'autant moins indiqué que ce sujet fait partie de la conjoncture qui fait la science en son ensemble.

L'opposition des sciences exactes aux sciences conjecturales ne peut plus se soutenir à partir du moment où la conjecture est susceptible d'un calcul exact (probabilité) et où l'exactitude ne se fonde que dans un formalisme séparant axiomes et lois de groupement des symboles.

Nous ne saurions pourtant nous contenter de constater qu'un formalisme réussit plus ou moins, quand il s'agit au dernier terme d'en motiver l'apprêt qui n'a pas surgi par miracle, mais qui se renouvelle suivant des crises si efficaces, depuis qu'un certain droit fil semble y avoir été pris.

Répétons qu'il y a quelque chose dans le statut de l'objet de la science, qui ne nous paraît pas élucidé depuis que la science est née.

Et rappelons que, si certes poser maintenant la question de l'objet de la psychanalyse, c'est reprendre la question que nous avons introduite à partir de notre venue à cette tribune, de la position de la psychanalyse dans ou hors la science, nous avons indiqué aussi que cette question ne saurait être résolue sans que sans doute s'y modifie la question de l'objet dans la science comme telle.

L'objet de la psychanalyse (j'annonce ma couleur et vous la voyez venir avec lui), n'est autre que ce que j'ai déjà avancé de la fonction qu'y joue l'objet *a*. Le savoir sur l'objet *a* serait alors la science de la psychanalyse ?

C'est très précisément la formule qu'il s'agit d'éviter, puisque cet objet *a* est à insérer, nous le savons déjà, dans la division du sujet par où se structure très spécialement, c'est de là qu'aujourd'hui nous sommes repartis, le champ psychanalytique.

C'est pourquoi il était important de promouvoir d'abord, et comme un fait à distinguer de la question de savoir si la psychanalyse est une science (si son champ est scientifique), — ce fait précisément que sa praxis n'implique d'autre sujet que celui de la science.

Il faut réduire à ce degré ce que vous me permettrez d'induire par une image comme l'ouverture du sujet dans la psychanalyse, pour saisir ce qu'il y reçoit de la vérité.

Cette démarche, on le sent, comporte une sinuosité qui tient de l'apprivoisement. Cet objet *a* n'est pas tranquille, ou plutôt faut-il dire, se pourrait-il qu'il ne vous laisse pas tranquilles ? et le moins ceux qui avec lui ont le plus à faire : les psychanalystes, qui seraient alors ceux que d'une façon élective j'essaierais de fixer par mon discours. C'est vrai. Le point où je vous ai donné aujourd'hui rendez-vous, pour être celui où je vous ai laissé l'an passé : celui de la division du sujet entre vérité et savoir, est pour eux un point familier. C'est celui où Freud les convie sous l'appel du : *Wo es war, soll Ich werden* que je retraduis, une fois de plus, à l'accentuer ici : là où c'était, là comme sujet dois-je advenir.

Or ce point, je leur en montre l'étrangeté à le prendre à revers, ce qui consiste ici plutôt à les ramener à son front. Comment ce qui était à m'attendre depuis toujours d'un être obscur, viendrait-il se totaliser d'un trait qui ne se tire qu'à le diviser plus nettement de ce que j'en peux savoir?

Ce n'est pas seulement dans la théorie que se pose la question de la double inscription, pour avoir provoqué le perplexité où mes élèves Laplanche et Leclaire auraient pu lire dans leur propre scission dans l'abord du problème, sa solution. Elle n'est pas en tout cas du type gestaltiste, ni à chercher dans l'assiette où la tête de Napoléon s'inscrit dans l'arbre. Elle est tout simplement dans le fait que l'inscription ne mord pas du même côté du parchemin, venant de la planche à imprimer de la vérité ou de celle du savoir.

Que ces inscriptions se mêlent était simplement à résoudre dans la topologie : une surface où l'endroit et l'envers sont en état de se joindre partout, était à portée de main.

C'est bien plus loin pourtant qu'en un schème intuitif, c'est d'enserrer, si je puis dire, l'analyste en son être que cette topologie peut le saisir.

C'est pourquoi s'il la déplace ailleurs, ce ne peut être qu'en un morcellement de puzzle qui nécessite en tout cas d'être ramené à cette base.

Pour quoi il n'est pas vain de redire qu'à l'épreuve d'écrire : *je pense : « donc je suis »*, avec des guillemets autour de la seconde

clausule, se lit que la pensée ne fonde l'être qu'à se nouer dans la parole où toute opération touche à l'essence du langage.

Si *cogito sum* nous est fourni quelque part par Heidegger à ses fins, il faut en remarquer qu'il algébrise la phrase, et nous sommes en droit d'en faire relief à son reste : *cogito ergo*, où apparaît que rien ne se parle qu'à s'appuyer sur la cause.

Or cette cause, c'est ce que recouvre le *soll Ich*, le *dois-je* de la formule freudienne, qui, d'en renverser le sens, fait jaillir le paradoxe d'un impératif qui me presse d'assumer ma propre causalité.

Je ne suis pas pourtant cause de moi, et ce non pas d'être la créature. Du Créateur, il en est tout autant. Je vous renvoie là-dessus à Augustin et à son *De Trinitate*, au prologue.

La cause de soi spinozienne peut emprunter le nom de Dieu. Elle est Autre Chose. Mais laissons cela à ces deux mots que nous ne ferons jouer qu'à épingler qu'elle est aussi Chose autre que le Tout, et que ce Dieu, d'être autre ainsi, n'est pas pour autant le Dieu du panthéisme.

Il faut saisir dans cet *ego* que Descartes accentue de la superfluité de sa fonction dans certains de ses textes en latin (sujet d'exégèse que je laisse ici aux spécialistes), le point où il reste être ce qu'il se donne pour être : dépendant du dieu de la religion. Curieuse chute de l'*ergo*, l'*ego* est solidaire de ce Dieu. Singulièrement Descartes suit la démarche de le préserver du Dieu trompeur, en quoi c'est son partenaire qu'il préserve au point de le pousser au privilège exorbitant de ne garantir les vérités éternelles qu'à en être le créateur.

Cette communauté de sort entre l'*ego* et Dieu, ici marquée, est la même que profère de façon déchirante le contemporain de Descartes, Angelus Silésius, en ses adjurations mystiques, et qui leur impose la forme du distique.

On se souviendrait avec avantage, parmi ceux qui me suivent, de l'appui que j'ai pris sur ces jaculations, celles du Pèlerin chérubinique, à les reprendre dans la trace même de l'introduction au narcissisme que je poursuivais alors selon mon mode, l'année de mon commentaire sur le *Président Schreber*.

C'est qu'on peut boiter en ce joint, c'est le pas de la beauté, mais il faut y boiter juste.

Et d'abord, se dire que les deux côtés ne s'y emboîtent pas.

C'est pourquoi je me permettrai de le délaisser un moment, pour repartir d'une audace qui fut la mienne, et que je ne répéterai qu'à la rappeler. Car ce serait la répéter deux fois, *bis repetita* pourrait-elle être dite au sens juste où ce terme ne veut pas dire la simple répétition.

Il s'agit de *la Chose freudienne*, discours dont le texte est celui d'un discours second, d'être de la fois où je l'avais répété. Prononcé la première fois (puisse cette insistance vous faire sentir, en sa trivialité, le contrepied temporel qu'engendre la répétition), il le fut pour une Vienne où mon biographe repérera ma première rencontre avec ce qu'il faut bien appeler le fonds le plus bas du monde psychanalytique. Spécialement avec un personnage dont le niveau de culture et de responsabilité répondait à celui qu'on exige d'un garde du corps [1], mais peu m'importait, je parlais en l'air. J'avais seulement voulu que ce fût là que pour le centenaire de la naissance de Freud, ma voix se fît entendre en hommage. Ceci non pour marquer la place d'un lieu déserté, mais cette autre que cerne maintenant mon discours.

Que la voie ouverte par Freud n'ait pas d'autre sens que celui que je reprends : l'inconscient est langage, ce qui en est maintenant acquis l'était déjà pour moi, on le sait. Ainsi dans un mouvement, peut-être joueur à se faire écho du défi de Saint-Just haussant au ciel de l'enchâsser d'un public d'assemblée, l'aveu de n'être rien de plus que ce qui va à la poussière, dit-il, « et qui vous parle », — me vint-il l'inspiration qu'à voir dans la voie de Freud s'animer étrangement une figure allégorique et frissonner d'une peau neuve la nudité dont s'habille celle qui sort du puits, j'allais lui prêter voix.

« Moi, la vérité, je parle... » et la prosopopée continue. Pensez à la chose innommable qui, de pouvoir prononcer ces mots, irait à l'être du langage, pour les entendre comme ils doivent être prononcés, dans l'horreur.

Mais ce dévoilement, chacun y met ce qu'il y peut mettre. Mettons à son crédit le dramatique assourdi, quoique pas moins

1. Exécutant plus tard dans l'opération de destruction de notre enseignement dont la menée, connue de l'auditoire présent, ne concerne le lecteur que par la disparition de la revue *la Psychanalyse* et par notre promotion à la tribune d'où cette leçon est émise.

dérisoire pour autant, du *tempo* sur quoi se termine ce texte que vous trouverez dans le numéro 1 de 1956 de *l'Évolution psychiatrique*, sous le titre : *La Chose freudienne* [1].

Je ne crois pas que ce soit à cette horreur éprouvée que j'aie dû l'accueil plutôt frais que fit mon auditoire à l'émission répétée de ce discours, laquelle ce texte reproduit. S'il voulut bien en réaliser la valeur à son gré oblative, sa surdité s'y avéra particulière.

Ce n'est pas que la chose (la *Chose* qui est dans le titre) l'ait choqué, cet auditoire, — pas autant que tels de mes compagnons de barre, à l'époque, j'entends de barre sur un radeau où par leur truchement, j'ai patiemment concubiné dix ans durant, pour la pitance narcissique de nos compagnons de naufrage, avec la compréhension jaspersienne et le personnalisme à la manque, avec toutes les peines du monde à nous épargner à tous d'être peints au coaltar de l'âme-à-âme libéral. La chose, ce mot n'est pas joli, m'a-t-on dit textuellement, est-ce qu'il ne nous la gâche pas tout simplement, cette aventure des fins du fin de l'unité de la psychologie, où bien entendu l'on ne songe pas à chosifier, fi! à qui se fier? Nous vous croyions à l'avant-garde du progrès, camarade.

On ne se voit pas comme on est, et encore moins à s'aborder sous les masques philosophiques.

Mais laissons. Pour mesurer le malentendu là où il importe, au niveau de mon auditoire d'alors, je prendrai un propos qui s'y fit jour à peu près à ce moment, et qu'on pourrait trouver touchant de l'enthousiasme qu'il suppose : « Pourquoi, colporta quelqu'un, et ce thème court encore, pourquoi ne dit-il pas le vrai sur le vrai? »

Ceci prouve combien vains étaient tout ensemble mon apologue et sa prosopopée.

Prêter ma voix à supporter ces mots intolérables « Moi, la vérité, je parle... » passe l'allégorie. Cela veut dire tout simplement tout ce qu'il y a à dire de la vérité, de la seule, à savoir qu'il n'y a pas de métalangage (affirmation faite pour situer tout le logico-positivisme), que nul langage ne saurait dire le vrai sur le vrai, puisque

1. Cf. ces dernières lignes p. 408 de ce volume.

la vérité se fonde de ce qu'elle parle, et qu'elle n'a pas d'autre moyen pour ce faire.

C'est même pourquoi l'inconscient qui le dit, le vrai sur le vrai, est structuré comme un langage, et pourquoi, moi, quand j'enseigne cela, je dis le vrai sur Freud qui a su laisser, sous le nom d'inconscient, la vérité parler.

Ce manque du vrai sur le vrai, qui nécessite toutes les chutes que constitue le métalangage en ce qu'il a de faux-semblant, et de logique, c'est là proprement la place de l'*Urverdrängung*, du refoulement originaire attirant à lui tous les autres, — sans compter d'autres effets de rhétorique, pour lesquels reconnaître, nous ne disposons que du sujet de la science.

C'est bien pour cela que pour en venir à bout, nous employons d'autres moyens. Mais il y est crucial que ces moyens ne sachent pas élargir ce sujet. Leur bénéfice touche sans doute à ce qui lui est caché. Mais il n'y a pas d'autre vrai sur le vrai à couvrir ce point vif que des noms propres, celui de Freud ou bien le mien, — ou alors des berquinades de nourrice dont on ravale un témoignage désormais ineffaçable : à savoir une vérité dont il est du sort de tous de refuser l'horrible, si pas plutôt de l'écraser quand il est irrefusable, c'est-à-dire quand on est psychanalyste, sous cette meule de moulin dont j'ai pris à l'occasion la métaphore, pour rappeler d'une autre bouche que les pierres, quand il faut, savent crier aussi.

Peut-être m'y verra-t-on justifié de n'avoir pas trouvé touchante la question me concernant, « Pourquoi ne dit-il pas... ? », venant de quelqu'un dont la place de ménage dans les bureaux d'une agence de vérité rendait la naïveté douteuse, et dès lors d'avoir préféré me passer des services où il s'employait dans la mienne, laquelle n'a pas besoin de chantres à y rêver de sacristie...

Faut-il dire que nous avons à connaître d'autres savoirs que de celui de la science, quand nous avons à traiter de la pulsion épistémologique ?

Et revenir encore sur ce dont il s'agit : c'est d'admettre qu'il nous faille renoncer dans la psychanalyse à ce qu'à chaque vérité réponde son savoir ? Cela est le point de rupture par où nous dépendons de l'avènement de la science. Nous n'avons plus pour les conjoindre que ce sujet de la science.

Encore nous le permet-il, et j'entre plus avant dans son comment, — laissant ma Chose s'expliquer toute seule avec le noumène, ce qui me semble être bientôt fait : puisqu'une vérité qui parle a peu de chose en commun avec un noumène qui, de mémoire de raison pure, la ferme.

Ce rappel n'est pas sans pertinence puisque le médium qui va nous servir en ce point, vous m'avez vu l'amener tout à l'heure. C'est la cause : la cause non pas catégorie de la logique, mais en causant tout l'effet. La vérité comme cause, allez-vous, psychanalystes, refuser d'en assumer la question, quand c'est de là que s'est levée votre carrière ? S'il est des praticiens pour qui la vérité comme telle est supposée agir, n'est-ce pas vous ?

N'en doutez pas, en tout cas, c'est parce que ce point est voilé dans la science, que vous gardez cette place étonnamment préservée dans ce qui fait office d'espoir en cette conscience vagabonde à accompagner collectif les révolutions de la pensée.

Que Lénine ait écrit : « La théorie de Marx est toute-puissante parce qu'elle est vraie », il laisse vide l'énormité de la question qu'ouvre sa parole : pourquoi, à supposer muette la vérité du matérialisme sous ses deux faces qui n'en sont qu'une : dialectique et histoire, pourquoi d'en faire la théorie accroîtrait-il sa puissance ? Répondre par la conscience prolétarienne et par l'action du politique marxiste, ne nous paraît pas suffisant.

Du moins la séparation de pouvoirs s'y annonce-t-elle, de la vérité comme cause au savoir mis en exercice.

Une science économique inspirée du Capital ne conduit pas nécessairement à en user comme pouvoir de révolution, et l'histoire semble exiger d'autres secours qu'une dialectique prédicative. Outre ce point singulier que je ne développerai pas ici, c'est que la science, si l'on y regarde de près, n'a pas de mémoire. Elle oublie les péripéties dont elle est née, quand elle est constituée, autrement dit une dimension de la vérité que la psychanalyse met là hautement en exercice.

Il me faut pourtant préciser. On sait que la théorie physique ou mathématique, après chaque crise qui se résout dans la forme pour quoi le terme de : théorie généralisée ne saurait nullement être pris pour vouloir dire : passage au général, conserve souvent à son rang ce qu'elle généralise, dans sa structure précédente

Ce n'est pas cela que nous disons. C'est le drame, le drame subjectif que coûte chacune de ces crises. Ce drame est le drame du savant. Il a ses victimes dont rien ne dit que leur destin s'inscrit dans le mythe de l'Œdipe. Disons que la question n'est pas très étudiée. J. R. Mayer, Cantor, je ne vais pas dresser un palmarès de ces drames allant parfois à la folie où des noms de vivants viendraient bientôt : où je considère que le drame de ce qui se passe dans la psychanalyse est exemplaire. Et je pose qu'il ne saurait ici s'inclure lui-même dans l'Œdipe, sauf à le mettre en cause.

Vous voyez le programme qui ici se dessine. Il n'est pas près d'être couvert. Je le vois même plutôt bloqué.

Je m'y engage avec prudence, et pour aujourd'hui vous prie de vous reconnaître dans des lumières réfléchies d'un tel abord.

C'est-à-dire que nous allons les porter sur d'autres champs que le psychanalytique à se réclamer de la vérité.

Magie et religion, les deux positions de cet ordre qui se distinguent de la science, au point qu'on a pu les situer par rapport à la science, comme fausse ou moindre science pour la magie, comme outrepassant ses limites, voire en conflit de vérité avec la science pour la seconde : il faut le dire pour le sujet de la science, l'une et l'autre ne sont qu'ombres, mais non pour le sujet souffrant auquel nous avons affaire.

Va-t-on dire ici : « Il y vient. Qu'est-ce que ce sujet souffrant sinon celui d'où nous tirons nos privilèges, et quel droit vous donnent sur lui vos intellectualisations ? »

Je partirai pour répondre de ce que je rencontre d'un philosophe couronné récemment de tous les honneurs facultaires. Il écrit : « La vérité de la douleur est la douleur elle-même. » Ce propos que je laisse aujourd'hui au domaine qu'il explore, j'y reviendrai pour dire comment la phénoménologie vient en prétexte à la contre-vérité et le statut de celle-ci.

Je ne m'en empare que pour vous poser la question, à vous analystes : oui ou non, ce que vous faites, a-t-il le sens d'affirmer que la vérité de la souffrance névrotique, c'est d'avoir la vérité comme cause ?

Je propose :

Sur la magie, je pars de cette vue qui ne laisse pas de flou sur mon obédience scientifique, mais qui se contente d'une définition

structuraliste. Elle suppose le signifiant répondant comme tel au signifiant. Le signifiant dans la nature est appelé par le signifiant de l'incantation. Il est mobilisé métaphoriquement. La Chose en tant qu'elle parle, répond à nos objurgations.

C'est pourquoi cet ordre de classification naturelle que j'ai invoqué des études de Claude Lévi-Strauss, laisse dans sa définition structurale entrevoir le pont de correspondances par lequel l'opération efficace est concevable, sous le même mode où elle a été conçue.

C'est pourtant là une réduction qui y néglige le sujet.

Chacun sait que la mise en état du sujet, du sujet chamanisant, y est essentielle. Observons que le chaman, disons en chair et en os, fait partie de la nature, et que le sujet corrélatif de l'opération a à se recouper dans ce support corporel. C'est ce mode de recoupement qui est exclu du sujet de la science. Seuls ses corrélatifs structuraux dans l'opération lui sont repérables, mais exactement.

C'est bien sous le mode de signifiant qu'apparaît ce qui est à mobiliser dans la nature : tonnerre et pluie, météores et miracles.

Tout est ici à ordonner selon les relations antinomiques où se structure le langage.

L'effet de la demande dès lors y est à interroger par nous dans l'idée d'éprouver si l'on y retrouve la relation définie par notre graphe avec le désir.

Par cette voie, seulement, à plus loin décrire, d'un abord qui ne soit pas d'un recours grossier à l'analogie, le psychanalyste peut se qualifier d'une compétence à dire son mot sur la magie.

La remarque qu'elle soit toujours magie sexuelle a ici son prix, mais ne suffit pas à l'y autoriser.

Je conclus sur deux points à retenir votre écoute : la magie, c'est la vérité comme cause sous son aspect de cause efficiente.

Le savoir s'y caractérise non pas seulement de rester voilé pour le sujet de la science, mais de se dissimuler comme tel, tant dans la tradition opératoire que dans son acte. C'est une condition de la magie.

Il ne s'agit sur ce que je vais dire de la religion que d'indiquer le même abord structural ; et aussi sommairement, c'est dans l'oppo-

sition de traits de structure que cette esquisse prend son fondement.

Peut-on espérer que la religion prenne dans la science un statut un peu plus franc? Car depuis quelque temps, il est d'étranges philosophes à y donner de leurs rapports la définition la plus molle, foncièrement à les tenir pour se déployant dans le même monde, où la religion dès lors a la position enveloppante.

Pour nous, sur ce point délicat, où certains entendraient nous prémunir de la neutralité analytique, nous faisons prévaloir ce principe que d'être ami de tout le monde ne suffit pas à préserver la place d'où l'on a à opérer.

Dans la religion, la mise en jeu précédente, celle de la vérité comme cause, par le sujet, le sujet religieux s'entend, est prise dans une opération complètement différente. L'analyse à partir du sujet de la science conduit nécessairement à y faire apparaître les mécanismes que nous connaissons de la névrose obsessionnelle. Freud les a aperçus dans une fulgurance qui leur donne une portée dépassant toute critique traditionnelle. Prétendre y calibrer la religion, ne saurait être inadéquat.

Si l'on ne peut partir de remarques comme celle-ci : que la fonction qu'y joue la révélation se traduit comme une dénégation de la vérité comme cause, à savoir qu'elle dénie ce qui fonde le sujet à s'y tenir pour partie prenante, — alors il y a peu de chance de donner à ce qu'on appelle l'histoire des religions des limites quelconques, c'est-à-dire quelque rigueur.

Disons que le religieux laisse à Dieu la charge de la cause, mais qu'il coupe là son propre accès à la vérité. Aussi est-il amené à remettre à Dieu la cause de son désir, ce qui est proprement l'objet du sacrifice. Sa demande est soumise au désir supposé d'un Dieu qu'il faut dès lors séduire. Le jeu de l'amour entre par là.

Le religieux installe ainsi la vérité en un statut de culpabilité. Il en résulte une méfiance à l'endroit du savoir, d'autant plus sensible dans les Pères de l'Église, qu'ils se démontrent plus dominants en matière de raison.

La vérité y est renvoyée à des fins qu'on appelle eschatologiques, c'est-à-dire qu'elle n'apparaît que comme cause finale, au sens où elle est reportée à un jugement de fin du monde.

D'où le relent obscurantiste qui s'en reporte sur tout usage scientifique de la finalité.

J'ai marqué au passage combien nous avons à apprendre sur la structure de la relation du sujet à la vérité comme cause dans la littérature des Pères, voire dans les premières décisions conciliaires. Le rationalisme qui organise la pensée théologique n'est nullement, comme la platitude se l'imagine, affaire de fantaisie.

S'il y a fantasme, c'est au sens le plus rigoureux d'institution d'un réel qui couvre la vérité.

Il ne nous semble pas du tout inaccessible à un traitement scientifique que la vérité chrétienne ait dû en passer par l'intenable de la formulation d'un Dieu Trois et Un. La puissance ecclésiale ici s'accommode fort bien d'un certain découragement de la pensée.

Avant d'accentuer les impasses d'un tel mystère, c'est la nécessité de son articulation qui pour la pensée est salubre et à laquelle elle doit se mesurer.

Les questions doivent être prises au niveau où le dogme achoppe en hérésies, — et la question du *Filioque* me paraît pouvoir être traitée en termes topologiques.

L'appréhension structurale doit y être première et permet seule une appréciation exacte de la fonction des images. Le *De Trinitate* ici a tous les caractères d'un ouvrage de théorie et il peut être pris par nous comme un modèle.

S'il n'en était pas ainsi, je conseillerais à mes élèves d'aller s'exposer à la rencontre d'une tapisserie du XVIe siècle qu'ils verront s'imposer à leur regard dans l'entrée du Mobilier National où elle les attend, déployée pour un ou deux mois encore

Les Trois Personnes représentées dans une identité de forme absolue à s'entretenir entre elles avec une aisance parfaite aux rives fraîches de la Création, sont tout simplement angoissantes.

Et ce que recèle une machine aussi bien faite, quand elle se trouve affronter le couple d'Adam et d'Ève en la fleur de son péché, est bien de nature à être proposé en exercice à une imagination de la relation humaine qui ne dépasse pas ordinairement la dualité.

Mais que mes auditeurs s'arment d'abord d'Augustin...

Ainsi semblé-je n'avoir défini que des caractéristiques des religions de la tradition juive. Sans doute sont-elles faites pour nous en démontrer l'intérêt, et je ne me console pas d'avoir dû renoncer

à rapporter à l'étude de la Bible la fonction du Nom-du-Père [1].

Il reste que la clef est d'une définition de la relation du sujet à la vérité.

Je crois pouvoir dire que c'est dans la mesure où Cl. Lévi-Strauss conçoit le bouddhisme comme une religion du sujet généralisé, c'est-à-dire comportant une diaphragmatisation de la vérité comme cause, indéfiniment variable, qu'il flatte cette utopie de la voir s'accorder avec le règne universel du marxisme dans la société.

Peut-être est-ce là faire trop peu de cas des exigences du sujet de la science, et trop de confiance à l'émergence dans la théorie d'une doctrine de la transcendance de la matière.

L'œcuménisme ne nous paraît avoir ses chances, qu'à se fonder dans l'appel aux pauvres d'esprit.

Pour ce qui est de la science, ce n'est pas aujourd'hui que je puis dire ce qui me paraît la structure de ses relations à la vérité comme cause, puisque notre progrès cette année doit y contribuer.

Je l'aborderai par la remarque étrange que la fécondité prodigieuse de notre science est à interroger dans sa relation à cet aspect dont la science se soutiendrait : que la vérité comme cause, elle n'en voudrait-rien-savoir.

On reconnaît là la formule que je donne de la *Verwerfung* ou forclusion, — laquelle viendrait ici s'adjoindre en une série fermée à la *Verdrängung*, refoulement, à la *Verneinung*, dénégation, dont vous avez reconnu au passage la fonction dans la magie et la religion.

Sans doute ce que nous avons dit des relations de la *Verwerfung* avec la psychose, spécialement comme *Verwerfung* du Nom-du-Père, vient-il là en apparence s'opposer à cette tentative de repérage structural.

Pourtant si l'on aperçoit qu'une paranoïa réussie apparaîtrait aussi bien être la clôture de la science, si c'était la psychanalyse qui était appelée à représenter cette fonction, — si d'autre part on reconnaît que la psychanalyse est essentiellement ce qui réintroduit

1. Nous avons mis en réserve le Séminaire que nous avions annoncé pour 1963-64 sur le Nom-du-Père, après avoir clos sa leçon d'ouverture (nov. 63) sur notre démission de la place de Sainte-Anne où nos séminaires depuis dix ans se tenaient.

dans la considération scientifique le Nom-du-Père, on retrouve là la même impasse apparente, mais on a le sentiment que de cette impasse même on progresse, et qu'on peut voir se dénouer quelque part le chiasme qui semble y faire obstacle.

Peut-être le point actuel où en est le drame de la naissance de la psychanalyse, et la ruse qui s'y cache à se jouer de la ruse consciente des auteurs, sont-ils ici à prendre en considération, car ce n'est pas moi qui ai introduit la formule de la paranoïa réussie.

Certes me faudra-t-il indiquer que l'incidence de la vérité comme cause dans la science est à reconnaître sous l'aspect de la cause formelle.

Mais ce sera pour en éclairer que la psychanalyse par contre en accentue l'aspect de cause matérielle. Telle est à qualifier son originalité dans la science.

Cette cause matérielle est proprement la forme d'incidence du signifiant que j'y définis.

Par la psychanalyse, le signifiant se définit comme agissant d'abord comme séparé de sa signification. C'est là le trait de caractère littéral qui spécifie le signifiant copulatoire, le phallus, quand surgissant hors des limites de la maturation biologique du sujet, il s'imprime effectivement, sans pouvoir être le signe à représenter le sexe étant du partenaire, c'est-à-dire son signe biologique; qu'on se souvienne de nos formules différenciant le signifiant et le signe.

C'est assez dire au passage que dans la psychanalyse, l'histoire est une autre dimension que celle du développement, — et que c'est aberration que d'essayer de l'y résoudre. L'histoire ne se poursuit qu'en contretemps du développement. Point dont l'histoire comme science a peut-être à faire son profit, si elle veut échapper à l'emprise toujours présente d'une conception providentielle de son cours.

Bref nous retrouvons ici le sujet du signifiant tel que nous l'avons articulé l'année dernière. Véhiculé par le signifiant dans son rapport à l'autre signifiant, il est à distinguer sévèrement tant de l'individu biologique que de toute évolution psychologique subsumable comme sujet de la compréhension.

C'est, en termes minimaux, la fonction que j'accorde au langage

dans la théorie. Elle me semble compatible avec un matérialisme historique qui laisse là un vide. Peut-être la théorie de l'objet *a* y trouvera-t-elle sa place aussi bien.

Cette théorie de l'objet *a* est nécessaire, nous le verrons, à une intégration correcte de la fonction, au regard du savoir et du sujet, de la vérité comme cause.

Vous avez pu reconnaître au passage dans les quatre modes de sa réfraction qui viennent ici d'être recensés, le même nombre et une analogie d'épinglage nominal, qui sont à retrouver dans la physique d'Aristote.

Ce n'est pas hasard, puisque cette physique ne manque pas d'être marquée d'un logicisme, qui garde encore la saveur et la sapience d'un grammatisme originel.

Τοσαῦτα τόν ἀριθμὸν τὸ διὰ τί περιείληφεν.

Nous restera-t-il valable que la cause soit pour nous exactement autant à se polymériser?

Cette exploration n'a pas pour seul but de vous donner l'avantage d'une prise élégante sur des cadres qui échappent en eux-mêmes à notre juridiction. Entendez magie, religion, voire science.

Mais plutôt pour vous rappeler qu'en tant que sujets de la science psychanalytique, c'est à la sollicitation de chacun de ces modes de la relation à la vérité comme cause que vous avez à résister.

Mais ce n'est pas dans le sens où vous l'entendrez d'abord.

La magie n'est pour nous tentation qu'à ce que vous fassiez de ses caractères la projection sur le sujet à quoi vous avez à faire, — pour le psychologiser, c'est-à-dire le méconnaître.

La prétendue pensée magique, qui est toujours celle de l'autre, n'est pas un stigmate dont vous puissiez épingler l'autre. Elle est aussi valable chez votre prochain qu'en vous-même dans les limites les plus communes : car elle est au principe du moindre effet de commandement.

Pour tout dire, le recours à la pensée magique n'explique rien. Ce qu'il s'agit d'expliquer, c'est son efficience.

Pour la religion, elle doit bien plutôt nous servir de modèle à ne pas suivre, dans l'institution d'une hiérarchie sociale où se conserve la tradition d'un certain rapport à la vérité comme cause.

La simulation de l'Église catholique, qui se reproduit chaque

fois que la relation à la vérité comme cause vient au social, est particulièrement grotesque dans une certaine Internationale psychanalytique pour la condition qu'elle impose à la communication.

Ai-je besoin de dire que dans la science, à l'opposé de la magie et de la religion, le savoir se communique?

Mais il faut insister que ce n'est pas seulement parce que c'est l'usage, mais que la forme logique donnée à ce savoir inclut le mode de la communication comme suturant le sujet qu'il implique.

Tel est le problème premier que soulève la communication en psychanalyse. Le premier obstacle à sa valeur scientifique est que la relation à la vérité comme cause, sous ses aspects matériels, est restée négligée dans le cercle de son travail.

Conclurai-je à rejoindre le point d'où je suis parti aujourd'hui : division du sujet? Ce point est un nœud.

Rappelons-nous où Freud le déroule : sur ce manque du pénis de la mère où se révèle la nature du phallus. Le sujet se divise ici, nous dit Freud à l'endroit de la réalité, voyant à la fois s'y ouvrir le gouffre contre lequel il se rempardera d'une phobie, et d'autre part le recouvrant de cette surface où il érigera le fétiche, c'est-à-dire l'existence du pénis comme maintenue, quoique déplacée.

D'un côté, extrayons le (pas-de) du (pas-de-pénis), à mettre entre parenthèses, pour le transférer au pas-de-savoir, qui est le pas-hésitation de la névrose.

De l'autre, reconnaissons l'efficace du sujet dans ce gnomon qu'il érige à lui désigner à toute heure le point de vérité.

Révélant du phallus lui-même qu'il n'est rien d'autre que ce point de manque qu'il indique dans le sujet.

Cet index est aussi celui qui nous pointe le chemin où nous voulons aller cette année, c'est-à-dire, là où vous-mêmes reculez d'être en ce manque, comme psychanalystes, suscités.

1er décembre 1965.

# *Appendice I*

## COMMENTAIRE PARLÉ SUR LA *VERNEINUNG* DE FREUD

### PAR JEAN HYPPOLITE

D'abord, je dois remercier le Dr Lacan de l'insistance qu'il a mise à ce que je vous présente cet article de Freud, parce que cela m'a procuré l'occasion d'une nuit de travail; et d'apporter l'enfant de cette nuit devant vous [1]. J'espère qu'il trouvera grâce à vos yeux. Le Dr Lacan a bien voulu m'envoyer le texte allemand avec le texte français. Il a bien fait, car je crois que je n'aurais absolument rien compris dans le texte français, si je n'avais pas eu le texte allemand [2].

Je ne connaissais pas ce texte. Il est d'une structure absolument extraordinaire, et au fond extraordinairement énigmatique. La construction n'en est pas du tout une construction de professeur. C'est une construction du texte que je ne veux pas dire dialectique, pour ne pas abuser du mot, mais extrêmement subtile. Et elle m'a imposé de me livrer avec le texte allemand et avec le texte français (dont la traduction n'est pas très exacte, mais enfin, par rapport à d'autres, assez honnête) à une véritable interprétation. Et c'est cette interprétation que je vais vous donner. Je crois qu'elle est valable, mais elle n'est pas la seule possible et elle mérite certainement d'être discutée.

Freud commence par présenter le titre *Die Verneinung*. Et je me suis aperçu, le découvrant après le Dr Lacan, qu'il vaudrait mieux le traduire par « la dénégation ».

De même, vous verrez employé plus loin *etwas im Urteil verneinen*, qui est non pas la négation de quelque chose dans le jugement, mais une sorte de déjugement [3]. Je crois que, tout au long de ce texte, il

1. « Je t'apporte l'enfant d'une nuit d'Idumée. » *(J. L.)*

2. La traduction française de la *Verneinung* de Freud est parue dans le t. VII, n° 2 de l'organe officiel de la Société psychanalytique de Paris, soit en 1934, sous le titre de *La négation*. Le texte allemand est paru d'abord dans *Imago*, IX, en 1925, et a été reproduit en plusieurs recueils d'œuvres de Freud. On le trouvera dans *G. W.* XIV, dont il est le second article, p. 11-15.

3. Sens qu'indique assez la phrase qui suit en enchaînant sur la *Verurteilung*, c'est-à-dire la condamnation qu'elle désigne comme équivalent (*Ersatz*) du refoulement, dont le *non* même doit être pris comme une marque, comme un certificat d'origine comparable au *made in Germany* imprimé sur un objet. *(J. L.)*

faudra distinguer entre la négation interne au jugement et l'attitude de la négation : car il ne me paraît pas autrement compréhensible.

Le texte français ne met pas en relief le style extrêmement concret, presque amusant, des exemples de dénégation d'où Freud prend son départ. Celui-ci d'abord, qui contient une projection dont vous pourrez situer aisément le rôle d'après les analyses poursuivies dans ce séminaire, et où le malade, disons le psychanalysé, dit à son analyste : « Vous allez sans doute penser que je veux vous dire quelque chose d'offensant, mais ce n'est réellement pas mon intention. » « Nous comprenons, dit Freud, qu'il s'agit là du rejet de l'idée qui vient précisément d'émerger par le moyen de la projection. »

« Je me suis aperçu dans la vie courante que lorsque, comme il arrive fréquemment, nous entendons dire « je ne veux certainement pas vous offenser dans ce que je vais vous dire », il faut traduire par « je veux vous offenser ». C'est une volonté qui ne manque pas. »

Mais cette remarque mène Freud à une généralisation pleine de hardiesse, et où il va poser le problème de la dénégation en tant qu'elle pourrait être l'origine même de l'intelligence. C'est ainsi que je comprends l'article dans toute sa densité philosophique.

De même, donne-t-il l'exemple de celui qui dit : « J'ai vu dans mon rêve telle personne. Vous vous demandez qui ça peut être. Ce n'était certainement pas ma mère. » Auquel cas, c'est réglé, on peut être sûr que c'est bien elle.

Il cite encore un procédé commode à l'usage du psychanalyste, mais aussi bien, dirons-nous, de quiconque, pour obtenir une clarté sur ce qui a été refoulé dans une situation donnée. « Dites-moi ce qui vous paraît, dans cette situation, devoir être tenu pour le plus invraisemblable de tout, ce qui pour vous en est à cent mille lieues. » Et le patient, ou aussi bien à notre gré le consultant d'occasion, celui du salon ou de la table, s'il s'abandonne à votre piège et vous dit en effet ce qui lui semble le plus incroyable, c'est cela qu'il faudra croire.

Voilà donc une analyse de procédés concrets, généralisée jusqu'à rencontrer son fondement dans un mode de présenter ce qu'on est sur le mode de ne l'être pas. Car c'est exactement cela qui le constitue : « Je vais vous dire ce que je ne suis pas; attention, c'est précisément ce que je suis. » C'est ainsi que Freud s'introduit dans la fonction de la dénégation et, pour ce faire, il emploie un mot auquel je n'ai pu faire autrement que de me sentir familier, le mot *Aufhebung*, qui, vous le savez, a eu des fortunes diverses; ce n'est pas à moi de le dire...

Dr Lacan. — Mais si, à qui, sinon à vous, cela reviendrait-il?

M. Hyppolite. — C'est le mot dialectique de Hegel, qui veut dire

à la fois nier, supprimer et conserver, et foncièrement soulever. Dans la réalité, ce peut être l'*Aufhebung* d'une pierre, ou aussi bien la cessation de mon abonnement à un journal. Freud ici nous dit : « La dénégation est une *Aufhebung* du refoulement, mais non pour autant une acceptation du refoulé. »

Ici commence quelque chose de vraiment extraordinaire dans l'analyse de Freud, par quoi se dégage de ces anecdotes, que nous aurions pu prendre pour n'être rien de plus, une portée philosophique prodigieuse que je vais essayer de résumer tout à l'heure.

Présenter son être sur le mode de ne l'être pas, c'est vraiment de cela qu'il s'agit dans cette *Aufhebung* du refoulement qui n'est pas une acceptation du refoulé. Celui qui parle dit : « Voilà ce que je ne suis pas. » Il n'y aurait plus là de refoulement, si refoulement signifie inconscience, puisque c'est conscient. Mais le refoulement subsiste quant à l'essentiel [1], sous la forme de la non-acceptation.

Ici Freud va nous conduire dans un procès d'une extrême subtilité philosophique, auquel notre attention ferait grossièrement défaut à laisser passer dans l'irréflexion de son usage courant cette remarque à laquelle Freud va s'attacher qu' « ici l'intellectuel se sépare de l'affectif ».

Car il y a vraiment, dans la façon dont il va la traiter, une découverte profonde.

Je dirai, poussant mon hypothèse, que pour faire une analyse de l'intellectuel, il ne montre pas comment l'intellectuel se sépare de l'affectif, mais comment il est, l'intellectuel, cette sorte de suspension du contenu auquel ne disconviendrait pas dans un langage un peu barbare le terme de sublimation [2]. Peut-être ce qui naît ici est-il la pensée comme telle; mais ce n'est pas avant que le contenu ait été affecté d'une dénégation.

Pour rappeler un texte philosophique (ce dont encore une fois je m'excuse, mais le Dr Lacan m'est ici le garant d'une telle nécessité), à la fin d'un chapitre de Hegel, il s'agit de substituer la négativité véritable à cet appétit de destruction qui s'empare du désir et qui est conçu ici sous un mode profondément mythique bien plutôt que psychologique, substituer, dis-je, à cet appétit de destruction qui s'empare du désir et qui est tel qu'à l'extrême issue de la lutte primordiale où les deux combattants s'affrontent, il n'y aura plus personne pour constater la victoire ou la défaite de l'un ou de l'autre, une négation idéale.

1. « Bei Fortbestand des Wesentlichen an der Verdrängung » (*G. W.*, XIV, p. 12).

2. Nous entendons donner un jour à ce terme sa stricte définition pour l'analyse — ce qui n'a encore pas été fait. (*J. L.* 1955). Promesse tenue depuis (1966).

La dénégation dont parle Freud ici, pour autant qu'elle est différente de la négation idéale où se constitue ce qui est intellectuel, nous montre justement cette sorte de genèse dont Freud, au moment de conclure, désigne le vestige dans le négativisme qui caractérise certains psychotiques [1].

Et Freud va, de ce qui différencie ce moment de la négativité nous rendre compte, toujours mythiquement parlant.

C'est à mon sens ce qu'il faut admettre pour comprendre ce dont il est proprement parlé dans cet article sous le nom de dénégation, encore que cela ne soit pas immédiatement visible. Semblablement faut-il reconnaître une dissymétrie exprimée par deux mots différents dans le texte de Freud, encore qu'on les ait traduits par le même mot en français, entre le passage à l'affirmation à partir de la tendance unifiante de l'amour, et la genèse, à partir de la tendance destructrice, de cette dénégation qui a la fonction véritable d'engendrer l'intelligence et la position même de la pensée.

Mais cheminons plus doucement.

Nous avons vu que Freud posait l'intellectuel comme séparé de l'affectif : que s'y ajoute néanmoins la modification désirée dans l'analyse, « l'acceptation du refoulé », le refoulement n'est pas pour autant supprimé. Essayons de nous représenter la situation.

Première étape : voilà ce que je ne suis pas. On en a conclu ce que je suis. Le refoulement subsiste toujours sous la forme de la dénégation.

Deuxième étape : le psychanalyste m'oblige à accepter dans mon intelligence ce que je niais tout à l'heure; et Freud ajoute, après un tiret et sans s'en expliquer autrement — : « Le procès du refoulement lui-même n'est pas encore par là levé *(aufgehoben)*. »

Ce qui me paraît très profond; si le psychanalysé accepte, il revient sur sa dénégation, et pourtant le refoulement est encore là! J'en conclus qu'il faut donner à ce qui s'est produit un nom philosophique, qui est un nom que Freud n'a pas énoncé; c'est la négation de la négation. Littéralement, ce qui apparaît ici, c'est l'affirmation intellectuelle, mais seulement intellectuelle, en tant que négation de la négation. Les termes ne s'en trouvent pas dans Freud, mais je crois qu'on ne fait que prolonger sa pensée à la formuler ainsi. C'est bien cela qu'elle veut dire.

Freud à ce moment (soyons attentif à un texte difficile!) se voit

1. Die allgemeine Verneinungslust, der Negativismus mancher Psychotiker, ist wahrscheinlich als Anzeichen der Triebentmischung durch Abzug der libidinösen Komponenten zu verstehen (*G. W.*, XIV, p. 15).

en mesure de montrer comment l'intellectuel se sépare [en acte [1]] de l'affectif, de formuler une sorte de genèse du jugement, soit en somme une genèse de la pensée.

Je m'excuse auprès des psychologues qui sont ici, mais je n'aime pas beaucoup la psychologie positive en elle-même; on pourrait prendre cette genèse pour de la psychologie positive; elle me paraît plus profonde en sa portée, comme étant de l'ordre de l'histoire et du mythe. Et je pense, d'après le rôle que Freud fait jouer à cet affectif primordial, en tant qu'il va engendrer l'intelligence, qu'il faut l'entendre comme l'enseigne le Dr Lacan : c'est-à-dire que la forme primaire de relation que psychologiquement nous appelons affective, est elle-même située dans le champ distinctif de la situation humaine, et que, si elle engendre l'intelligence, c'est qu'elle comporte déjà à son départ une historicité fondamentale; il n'y a pas l'affectif pur d'un côté, tout engagé dans le réel, et l'intellectuel pur de l'autre, qui s'en dégagerait pour le ressaisir. Dans la genèse ici décrite, je vois une sorte de grand mythe; et derrière l'apparence de la positivité chez Freud, il y a ce grand mythe qui la soutient.

Qu'est-ce à dire? Derrière l'affirmation [2], qu'est-ce qu'il y a? Il y a la *Vereinigung*, qui est Eros. Et derrière la dénégation (attention, la dénégation intellectuelle sera quelque chose de plus), qu'y a-t-il donc? L'apparition ici d'un symbole fondamental dissymétrique. L'affirmation primordiale, ce n'est rien d'autre qu'affirmer; mais nier, c'est plus que de vouloir détruire.

Le procès qui y mène, qu'on a traduit par rejet, sans que Freud use ici du terme *Verwerfung*, est accentué plus fortement encore, puisqu'il y met *Ausstossung* [3], qui signifie expulsion.

On a en quelque sorte ici [le couple formel] de deux forces premières : la force d'attraction [4] et la force d'expulsion, toutes les deux, semble-t-il, sous la domination du principe du plaisir, ce qui ne laisse pas d'être frappant dans ce texte [5].

Le jugement a donc là sa première histoire. Et ici Freud y distingue deux types :

Conformément à ce que chacun apprend des éléments de la philosophie, il y a un jugement d'attribution et un jugement d'existence. « La

1. Mots ajoutés. Ils seront indiqués désormais par les mêmes brackets.

2. *Bejahung*.

3. *G. W.* XIV, p. 15.

4. *Einbeziehung*.

5. Le séminaire où J. L. a commenté l'article *Au delà du principe du plaisir*, n'a eu lieu qu'en 1954-55.

fonction du jugement... doit d'une chose dire ou dédire une propriété, et elle doit d'une représentation confesser ou contester l'existence dans la réalité. »

Et Freud montre alors ce qu'il y a derrière le jugement d'attribution et derrière le jugement d'existence. Il me semble que pour comprendre son article, il faut considérer la négation du jugement attributif et la négation du jugement d'existence, comme en deçà de la négation au moment où elle apparaît dans sa fonction symbolique. Au fond, il n'y a pas encore jugement dans ce moment d'émergence, il y a un premier mythe du dehors et du dedans, et c'est là ce qu'il s'agit de comprendre.

Vous sentez quelle portée a ce mythe de la formation du dehors et du dedans : c'est celle de l'aliénation qui se fonde en ces deux termes. Ce qui se traduit dans leur opposition formelle devient au-delà aliénation et hostilité entre les deux.

Ce qui rend si denses ces quatre ou cinq pages, c'est, comme vous le voyez, qu'elles mettent tout en cause, et qu'on y va de ces remarques concrètes, si menues en apparence et si profondes dans leur généralité, à quelque chose qui emporte toute une philosophie, entendons toute une structure de la pensée.

Derrière le jugement d'attribution, qu'est-ce qu'il y a? Il y a le « je veux (m') approprier, introjecter » ou le « je veux expulser ».

Il y a au début, semble dire Freud, mais au début ne veut rien dire d'autre que dans le mythe « il était une fois »... Dans cette histoire il était une fois un moi (entendons ici un sujet) pour lequel il n'y avait encore rien d'étranger.

La distinction de l'étranger et de lui-même, c'est une opération, une expulsion. Ce qui rend compréhensible une proposition qui, de surgir assez abruptement, paraît un instant contradictoire :

« *Das Schlechte*, ce qui est mauvais, *das dem Ich Fremde*, ce qui est étranger au moi, *das Aussenbefindliche*, ce qui se trouve au dehors, *ist ihm zunächst identisch*, lui est d'abord identique. »

Or, juste avant, Freud vient de dire qu'on introjecte et qu'on expulse, qu'il y a donc une opération qui est l'opération d'expulsion et [sans laquelle] l'opération d'introjection [n'aurait pas de sens]. C'est là l'opération primordiale où ce qui sera le jugement d'attribution [se fonde].

Mais ce qui est à l'origine du jugement d'existence, c'est le rapport entre la représentation et la perception. Et il est ici très difficile de ne pas manquer le sens dans lequel Freud approfondit ce rapport. Ce qui est important, c'est qu' « au début » il est égal et neutre de savoir s'il y a ou s'il n'y a pas. Il y a. Le sujet reproduit sa représentation des

choses de la perception primitive qu'il en a eue. Quand maintenant il dit que cela existe, la question est de savoir [non pas [1]] si cette représentation conserve encore son état dans la réalité, mais s'il pourra ou ne pourra pas la retrouver. Tel est le rapport où Freud met l'accent [de l'épreuve] de la représentation à la réalité, [il la fonde] dans la possibilité de retrouver à nouveau son objet. Ce ressort accentué de la répétition prouve que Freud se meut dans une dimension plus profonde que celle où Jung se situe, cette dernière étant une dimension qui est plus proprement de mémoire[2]. C'est ici qu'il ne faut pas perdre le fil de son analyse. (Mais j'ai peur de vous le faire perdre, tellement c'est difficile et minutieux.)

Ce dont il s'agissait dans le jugement d'attribution, c'est d'expulser ou d'introjecter. Dans le jugement d'existence, il s'agit d'attribuer au moi, ou plutôt au sujet (c'est plus compréhensif) une représentation à laquelle ne correspond plus, mais a correspondu dans un retour en arrière, son objet. Ce qui est ici en cause, c'est la genèse « de l'extérieur et de l'intérieur ».

On a donc là, nous dit Freud, « une vue sur la naissance » du jugement, « à partir des pulsions primaires ». Il y a donc là une sorte d' « évolution finalisée de cette appropriation au moi et de cette expulsion hors du moi qui s'ensuivent du principe du plaisir ».

« *Die Bejahung*, l'affirmation, nous dit Freud, *als Ersatz der Vereinigung*, en tant qu'elle est simplement l'équivalent de l'unification, *gehört dem Eros an*, est le fait de l'Eros » : qui est ce qu'il y a à la source de l'affirmation; par exemple, dans le jugement d'attribution, c'est le fait d'introjecter, de nous approprier au lieu d'expulser au dehors.

Pour la négation, il n'emploie pas le mot *Ersatz*, mais le mot *Nachfolge*. Mais le traducteur français le traduit par le même mot qu'*Ersatz*. Le texte allemand donne : l'affirmation est l'*Ersatz* de la *Vereinigung*, et la négation le *Nachfolge* de l'expulsion, ou plus exactement de l'instinct de destruction *(Destruktionstrieb)*.

Cela devient donc tout à fait mythique : deux instincts qui sont pour ainsi dire entremêlés dans ce mythe qui porte le sujet : l'un celui de l'unification, l'autre celui de la destruction. Un grand mythe, vous le voyez, et qui en répète d'autres. Mais la petite nuance que l'affirmation ne fait en quelque sorte que se substituer purement et simple-

1. Mots ajoutés par le rédacteur, conformément au texte de Freud : Der erste und nächste Zweck der Realitätsprüfung ist also nicht ein dem Vorgestellten entsprechendes Objekt in der realen Wahrnehmung zu finden, sondern es wiederzufinden, sich zu überzeugen, dass es noch vorhanden ist. *G. W.*, XIV, p. 14.

2. L'auteur veut-il indiquer ici la réminiscence platonicienne? *(J. L.)*

ment à l'unification, tandis que la négation résulte par après de l'expulsion, me paraît seule capable d'expliquer la phrase qui suit, où il s'agit simplement de négativisme et d'instinct de destruction. C'est qu'en effet cela explique bien qu'il puisse y avoir un plaisir de dénier, un négativisme qui résulte simplement de la suppression [1] des composantes libidinales; c'est-à-dire que ce qui a disparu dans ce plaisir de nier (disparu = refoulé), ce sont les composantes libidinales.

Par conséquent l'instinct de destruction dépend-il aussi du [principe du] plaisir? Je crois ceci très important, capital pour la technique [2].

Seulement, nous dit Freud, « l'accomplissement de la fonction du jugement n'est rendu possible que par *la création du symbole de la négation* [3] ».

Pourquoi Freud ne nous dit-il pas : le fonctionnement du jugement est rendu possible par l'affirmation? C'est que la négation va jouer un rôle non pas comme tendance à la destruction, non plus qu'à l'intérieur d'une forme du jugement, mais en tant qu'attitude fondamentale de symbolicité explicitée.

« Création du symbole de la négation qui a permis un premier degré d'indépendance à l'endroit du refoulement et de ses suites et par là aussi de la contrainte (*Zwang)* du principe du plaisir. »

Phrase dont le sens ne ferait pas pour moi problème, si je n'avais d'abord rattaché la tendance à la destruction au principe du plaisir.

Car il y a là une difficulté. Qu'est-ce que signifie dès lors cette dissymétrie entre l'affirmation et la négation? Elle signifie que tout le refoulé peut à nouveau être repris et réutilisé dans une espèce de suspension, et qu'en quelque sorte au lieu d'être sous la domination des instincts d'attraction et d'expulsion, il peut se produire une marge de la pensée, une apparition de l'être sous la forme de ne l'être pas, qui se produit avec la dénégation, c'est-à-dire où le symbole de la négation est rattaché à l'attitude concrète de la dénégation.

Car c'est ainsi qu'il faut comprendre le texte, si l'on admet sa conclusion qui m'a d'abord paru un peu étrange.

1. Allemand : *Abzug :* défalcation, décompte, retenue, « ce qui est défalqué dans le plaisir à nier, ce sont les composantes libidinales ». La possibilité en est référée à la *Triebentmischung* qui est une sorte de retour à l'état pur, de décantation des pulsions dont l'usage traduit très médiocrement le terme par : désintrication des instincts.

2. La façon admirable dont l'exposé de M. Hyppolite serre ici la difficulté nous paraît d'autant plus significative que nous n'avions pas encore produit les thèses que nous devions développer l'année suivante dans notre commentaire de l'*Au delà du principe du plaisir*, sur l'instinct de mort, à la fois si éludé et si présent dans ce texte.

3. Souligné par Freud.

« A cette façon de comprendre la dénégation correspond très bien que l'on ne découvre dans l'analyse aucun « non » à partir de l'inconscient... »

Mais on y trouve bien de la destruction. Donc il faut absolument séparer l'instinct de destruction de la forme de destruction, car on ne comprendrait pas ce que veut dire Freud. Il faut voir dans la dénégation une attitude concrète à l'origine du symbole explicite de la négation, lequel symbole explicite rend seul possible quelque chose qui soit comme l'utilisation de l'inconscient, tout en maintenant le refoulement.

Tel me paraît être le sens de la fin de ladite phrase de conclusion : « ... et que la reconnaissance de l'inconscient du côté du moi s'exprime dans une formule négative. »

C'est là le résumé : on ne trouve dans l'analyse aucun « non » à partir de l'inconscient, mais la reconnaissance de l'inconscient du côté du moi montre que le moi est toujours méconnaissance; même dans la connaissance, on trouve toujours du côté du moi, dans une formule négative, la marque de la possibilité de détenir l'inconscient tout en le refusant.

« Aucune preuve plus forte qu'on est arrivé à découvrir l'inconscient, que si l'analysé réagit avec cette phrase : « Je n'ai pas pensé à ça », ou même : « Je suis loin d'avoir (jamais) songé à cela. »

Il y a donc dans ce texte de quatre ou cinq pages de Freud, dont je m'excuse si j'ai montré moi-même quelque peine à en trouver ce que je crois en être le fil, d'une part l'analyse de cette sorte d'attitude concrète, qui se dégage de l'observation même de la dénégation; d'autre part, la possibilité de voir l'intellectuel se dissocier en [acte] de l'affectif; enfin et surtout une genèse de tout ce qui précède au niveau du primaire, et par conséquent l'origine du jugement et de la pensée elle-même — (sous la forme de la pensée comme telle, car la pensée est déjà bien avant, dans le primaire, mais elle n'y est pas comme pensée) — saisie par l'intermédiaire de la dénégation.

# *Appendice II*[1]

## LA MÉTAPHORE DU SUJET

Ce texte est le récrit, fait en juin 1961, d'une intervention apportée le 23 juin 1960 en réponse à M. Perelman, lequel arguait de *l'idée de rationalité et de la règle de justice* devant la Société de philosophie.

Il témoigne d'une certaine anticipation, à propos de la métaphore, de ce que nous formulons depuis d'une logique de l'inconscient.

Nous devons à M. François Regnault de nous l'avoir rappelé à temps pour que nous l'adjoignions à la seconde édition de ce volume.

Les procédés de l'argumentation intéressent M. Perelman pour le mépris où les tient la tradition de la science. Ainsi est-il amené devant une Société de philosophie à plaider la méprise.

Il vaudrait mieux qu'il passât au delà de la défense pour qu'on vienne à se joindre à lui. Et c'est en ce sens que portera la remarque dont je l'avertis : que c'est à partir des manifestations de l'inconscient, dont je m'occupe comme analyste, que je suis venu à développer une théorie des effets du signifiant où je retrouve la rhétorique. Ce dont témoigne le fait que mes élèves, à lire ses ouvrages, y reconnaissent le bain même où je les mets.

Ainsi serai-je amené à l'interroger moins sur ce dont il a argué ici, peut-être avec trop de prudence, que sur tel point où ses travaux nous portent au plus vif de la pensée.

La métaphore, par exemple, dont on sait que j'y articule un des deux versants fondamentaux du jeu de l'inconscient.

Je ne suis pas sans m'accorder à la façon dont M. Perelman la traite en y décelant une opération à quatre termes, voire à ce qu'il s'en justifie de la séparer décisivement de l'image.

Je ne crois pas qu'il soit fondé pour autant à croire l'avoir ramenée à la fonction de l'analogie[2].

Si nous tenons pour acquis dans cette fonction que les relations

1. Cf. note de la page 528.

2. Cf. les pages que nous nous permettons de qualifier d'admirables du *Traité de l'argumentation*, t. II (aux P. U. F.), pp. 497-534.

$\frac{A}{B}$ et $\frac{D}{C}$ se soutiennent dans leur effet propre de l'hétérogénéité même où elles se répartissent comme thème et phore, ce formalisme n'est plus valable pour la métaphore, et la meilleure preuve est qu'il se brouille dans les illustrations mêmes que M. Perelman y apporte.

Il y a bien, si l'on veut, quatre termes dans la métaphore, mais leur hétérogénéité passe par une ligne de partage : trois contre un, et se distingue d'être celle du signifiant au signifié.

Pour préciser une formule que j'en ai donnée dans un article intitulé « L'instance de la lettre dans l'inconscient » [1], je l'écrirai ainsi :

$$\frac{S}{S'_1} \cdot \frac{S'_2}{x} \rightarrow S\left(\frac{1}{s''}\right)$$

La métaphore est radicalement l'effet de la substitution d'un signifiant à un autre dans une chaîne, sans que rien de naturel ne le prédestine à cette fonction de phore, sinon qu'il s'agit de deux signifiants, comme tels réductibles à une opposition phonématique.

Pour le démontrer sur un des exemples mêmes de Monsieur Perelman, celui qu'il a judicieusement choisi du troisième dialogue de Berkeley [2] : un océan de fausse science, s'écrira ainsi, — car il vaut mieux y restaurer ce que la traduction déjà tend à y « endormir » (pour faire honneur avec M. Perelman à une métaphore très joliment trouvée par les rhétoriciens) :

$$\frac{\text{an ocean}}{\text{learning}} \text{ of } \frac{\text{false}}{x} \rightarrow \text{an ocean}\left(\frac{1}{?}\right).$$

Learning, enseignement, en effet, n'est pas science, et l'on y sent mieux encore que ce terme n'a pas plus à faire avec l'océan que les cheveux avec la soupe.

La cathédrale engloutie de ce qui s'est enseigné jusque-là concernant la matière, ne résonnera sans doute encore pas en vain à nos oreilles de se réduire à l'alternance de cloche sourde et sonore par où la phrase nous pénètre : lear-ning, lear-ning, mais ce n'est pas du fond d'une nappe liquide, mais de la fallace de ses propres arguments.

Dont l'océan est l'un d'entre eux, et rien d'autre. Je veux dire : littérature, qu'il faut rendre à son époque, par quoi il supporte ce sens que le cosmos à ses confins peut devenir un lieu de tromperie. Signifié donc, me direz-vous, d'où part la métaphore. Sans doute, mais dans la portée de son effet, elle franchit ce qui n'est là que récurrence, pour

1. Cf. *L'instance de la lettre dans l'inconscient*, pp. 493-528 de ce vol.
2. *Traité de l'argumentation*, p. 537.

s'appuyer sur le non-sens de ce qui n'est qu'un terme entre autre du même learning.

Ce qui se produit, par contre, à la place du point d'interrogation dans la seconde partie de notre formule, est une espèce nouvelle dans la signification, celle d'une fausseté que la contestation ne saisit pas, insondable, onde et profondeur d'un ἄπειρος de l'imaginaire où sombre tout vase qui voudrait y puiser.

A être « réveillée » en sa fraîcheur, cette métaphore comme toute autre, s'avère ce qu'elle est chez les surréalistes.

La métaphore radicale est donnée dans l'accès de rage rapporté par Freud de l'enfant, encore inerme en grossièreté, que fut son homme-aux-rats avant de s'achever en névrosé obsessionnel, lequel, d'être contré par son père l'interpelle : « Du Lampe, du Handtuch, du Teller usw. » (Toi lampe, toi serviette, toi assiette..., et quoi encore). En quoi le père hésite à authentifier le crime ou le génie.

En quoi nous-même entendons qu'on ne perde pas la dimension d'injure où s'origine la métaphore. Injure plus grave qu'on ne l'imagine à la réduire à l'invective de la guerre. Car c'est d'elle que procède l'injustice gratuitement faite à tout sujet d'un attribut par quoi n'importe quel autre sujet est suscité à l'entamer. « Le chat fait oua-oua, le chien fait miaou-miaou. » Voilà comment l'enfant épelle les pouvoirs du discours et inaugure la pensée.

On peut s'étonner que j'éprouve le besoin de pousser les choses aussi loin concernant la métaphore. Mais M. Perelman m'accordera qu'à invoquer, pour satisfaire à sa théorie analogique, les couples du nageur et du savant, puis de la terre ferme et de la vérité, et d'avouer qu'on peut ainsi les multiplier indéfiniment, ce qu'il formule manifeste à l'évidence qu'ils sont tous également hors du coup et revient à ce que je dis : que le fait acquis d'aucune signification n'a rien à faire en la question.

Bien sûr, dire la désorganisation constitutive de toute énonciation n'est pas tout dire, et l'exemple que M. Perelman réanime d'Aristote [1], du soir de la vie pour dire la vieillesse, nous indique assez de n'y pas montrer seulement le refoulement du plus déplaisant du terme métaphorisé pour en faire surgir un sens de paix qu'il n'implique nullement dans le réel.

Car si nous questionnons la paix du soir, nous y apercevons qu'elle n'a d'autre relief que de l'abaissement des vocalises : qu'il s'agisse du jabraille des moissonneurs ou du piaillement des oiseaux.

1. *Traité de l'argumentation*, p. 535.

Après quoi, il nous faudra rappeler que tout blablabla que soit essentiellement le langage, c'est de lui pourtant que procèdent l'avoir et l'être.

Ce sur quoi jouant la métaphore par nous-même choisie dans l'article cité tout à l'heure[1], nommément : « Sa gerbe n'était pas avare ni haineuse » de Booz endormi, ce n'est pas chanson vaine qu'elle évoque le lien qui, chez le riche, unit la position d'avoir au refus inscrit dans son être. Car c'est là impasse de l'amour. Et sa négation même ne ferait rien de plus ici, nous le savons, que la poser, si la métaphore qu'introduit la substitution de « sa gerbe » au sujet, ne faisait surgir le seul objet dont l'avoir nécessite le manque à l'être : le phallus, autour de quoi roule tout le poème jusqu'à son dernier tour.

C'est dire que la réalité la plus sérieuse, et même pour l'homme la seule sérieuse, si l'on considère son rôle à soutenir la métonymie de son désir, ne peut être retenue que dans la métaphore.

Où veux-je en venir, sinon à vous convaincre que ce que l'inconscient ramène à notre examen, c'est la loi par quoi l'énonciation ne se réduira jamais à l'énoncé d'aucun discours?

Ne disons pas que j'y choisis mes termes quoi que j'aie à dire. Encore qu'il ne soit pas vain de rappeler ici que le discours de la science, en tant qu'il se recommanderait de l'objectivité, de la neutralité, de la grisaille, voire du genre sulpicien, est tout aussi malhonnête, aussi noir d'intentions que n'importe quelle autre rhétorique.

Ce qu'il faut dire, c'est que le je de ce choix naît ailleurs que là où le discours s'énonce, précisément chez celui qui l'écoute.

N'est-ce pas donner le statut des effets de la rhétorique, en montrant qu'ils s'étendent à toute signification? Que l'on nous objecte qu'ils s'arrêtent au discours mathématique, nous en sommes d'autant plus d'accord que ce discours, nous l'apprécions au plus haut degré de ce qu'il ne signifie rien.

Le seul énoncé absolu a été dit par qui de droit : à savoir qu'aucun coup de dé dans le signifiant, n'y abolira jamais le hasard, — pour la raison, ajouterons-nous, qu'aucun hasard n'existe qu'en une détermination de langage, et ce sous quelque aspect qu'on le conjugue, d'automatisme ou de rencontre.

1. Cf. *L'instance...*, p. 506.

# *Index raisonné des concepts majeurs*

Le lecteur trouvera ici un index qui se veut clef.

Idée conforme à un ouvrage qui introduit moins qu'il ne met en question, propice au lecteur qu'on suppose y venir de quelque point un peu ferme.

Que ce point soit du dehors, la clef, comme il se doit, favorise cette position d'y apporter mesure interne, dans une actualité qui peut s'étendre de ce que la psychanalyse rénove dans la théorie du sujet jusqu'à préparer à en faire la personnelle épreuve, avec dans l'éventail les signes d'accord pour quelques spécialistes.

Que ce point soit du dedans, soit d'où la psychanalyse est appliquée, la médiation dès lors se renverse, encore faut-il y distinguer les praticiens qui suivent notre enseignement de ceux qui s'en abstiennent. Elle sera pour les premiers occasion vraisemblable d'y mesurer l'excès d'un texte dont ils savent quelle est l'expérience. Chance pour les seconds d'avoir qu'en faire dans la leur.

J. L.

## ÉCLAIRCISSEMENT

1. Le lecteur trouvera dans cet index, établi suivant un ordre que nous avons institué, les concepts majeurs de la théorie de Lacan, référés aux occurrences qui en donnent les définitions essentielles, les fonctions et les propriétés principales.

2. Dans les pages relevées à la suite des termes de l'index, c'est le concept qu'on doit chercher, non le mot. Nous avons choisi pour désigner le subsumé l'expression qui nous paraissait la plus adéquate et la plus compréhensive, procédant ordinairement par rétroaction à partir du dernier état de la théorie.

3. Il ne nous a pas échappé qu'avec une telle articulation, c'était une interprétation que nous nous trouvions par le fait proposer. Aussi nous a-t-il paru opportun de l'expliciter en deux mots, afin qu'on puisse, après avoir suivi notre raison, la décompter de la somme de l'index.

4. Nous avons pris le parti d'isoler les concepts qui, touchant à la théorie du sujet, intéressent, ne serait-ce qu'en leur déniant leur nom, les sciences humaines dans leur ensemble, — avec pour effet de ponctuer la spécificité de l'expérience analytique (dans sa définition lacanienne :

mise en jeu de la réalité de l'inconscient, introduction du sujet au langage de son désir).

5. Si le signifiant est constituant pour le sujet (I, A), on peut suivre, à travers ses défilés, le procès de la transformation (de la mutilation) qui de l'homme fait un sujet, par le biais du narcissisme (I, B). Que le temps logique de cette histoire ne soit pas linéaire, les propriétés de la surdétermination symbolique l'expliquent (I, C).

6. On doit reprendre ensuite dans leur simultanéité les éléments successivement présentés (II, A, B, C). On notera que la topologie du sujet ne trouve son statut qu'à être rapportée à la géométrie du Moi (II, B, 4 et II, C, 3). Dès lors, on est en mesure de saisir le fonctionnement de la communication : dans sa structure, trouvent leur place toutes les pièces du jeu (II, D).

7. De la structure de la communication, on déduira quel est le pouvoir de la cure, de quelle oreille écouter l'inconscient, quelle formation donner aux analystes (III, A, B). La dernière partie (III, C) se centre sur le signifiant éminent du désir. La section suivante (IV) est clinique (le recensement en est succinct).

8. Quant à l'épistémologie lacanienne, elle marque, à notre sens, la position de la psychanalyse *dans* la coupure épistémologique, pour autant qu'à travers le champ freudien le sujet forclos de la science fait retour dans l'*impossible* de son discours. Il n'y a donc qu'une seule idéologie dont Lacan fasse la théorie : celle du « moi moderne », c'est-à-dire du sujet paranoïaque de la civilisation scientifique, dont la psychologie dévoyée théorise l'imaginaire, au service de la libre-entreprise.

9. La densité de certains textes rend inutile leur fractionnement dans l'index. Voici lesquels : *Introduction au séminaire sur « la Lettre volée »* (théorie de la chaîne); *Kant avec Sade* (le désir et la Loi; la structure du fantasme); *Subversion du sujet et dialectique du désir* (le sujet et le signifiant); *Position de l'inconscient* (le désir et le fantasme; l'aliénation et la refente).

10. Qu'on nous permette d'ajouter ici que nous savons le discours lacanien fermé à l'enthousiasme, pour avoir reconnu dans ce qu'on nomme son « ouverture » le progrès d'une systématisation dont la cohérence a été, par le *Rapport de Rome*, définitivement établie, et la clôture assurée. C'est pourquoi, selon le concept que nous avons de ces *Écrits*, on gagne à les étudier comme se formant en système, en dépit de l'ellipse du style, nécessaire, dit Lacan, à la formation des analystes. Pour notre part, n'ayant pas à nous soucier de l'efficace de la théorie en ce champ, nous encouragerons le lecteur en avançant qu'il n'y a pas de limite extérieure (c'est-à-dire que ne produise le fonctionnement de la pensée sous la contrainte de sa structure) à l'expansion de la formalisation dans le champ du discours, par ceci qu'il n'est aucun lieu où sa puissance défaille dont elle ne puisse cerner les entours — et réduire le trou, en changeant de syntaxe. Quitte à voir ailleurs se reformer son négatif. Nous en appelons à Boole, à Carnap, aux études de M. Guéroult sur Berkeley.

JACQUES-ALAIN MILLER.

# I. L'ORDRE SYMBOLIQUE

## A. La suprématie du signifiant



## B. Les défilés du signifiant

## C. La chaine signifiante

# II. LE MOI, LE SUJET

## A. Le corps, le moi, le sujet (l'organisme, le corps propre, le corps morcelé)



## B. La fonction du moi

C. LA STRUCTURE DU SUJET



D. LA COMMUNICATION INTERSUBJECTIVE

## III. LE DÉSIR ET SON INTERPRÉTATION

### A. Les formations de l'inconscient



### B. L'expérience analytique

### C. Le phallus



## IV. CLINIQUE

### A. Clinique freudienne

B. CLINIQUE PSYCHIATRIQUE



## V. ÉPISTÉMOLOGIE ET THÉORIE DE L'IDÉOLOGIE

### A. ÉPISTÉMOLOGIE

B. Théorie de l'idéologie

# *Table commentée des représentations graphiques*

## AVERTISSEMENT

S'il est vrai que la perception éclipse la structure, infailliblement un schéma conduira le sujet à « oublier, dans une image intuitive, l'analyse qui la supporte » (*Écrits*, p. 574).

C'est au symbolisme à interdire la capture imaginaire — ce en quoi sa difficulté se déduit de la théorie.

Au moment de lire sur les schémas de Lacan quelques éclaircissements, il convient qu'on se souvienne de cette mise en garde.

Il reste qu'une telle précaution rend manifeste l'inadéquation de principe de la représentation graphique à son objet (l'*objet* de la psychanalyse), *dans l'espace de l'intuition* (défini, si l'on veut, par l'esthétique kantienne). Aussi toutes les constructions recueillies ici (à l'exception des réseaux de la surdétermination, qui fonctionnent dans l'ordre du signifiant) n'ont-elles qu'un rôle didactique, et entretiennent avec la structure un rapport d'analogie.

Par contre, *il n'y a plus d'occultation du symbolique* dans la topologie que Lacan met en place désormais, parce que cet espace est celui-là même où se schématisent les relations de la logique du sujet.

L'inadéquation des analogies se trouve pointée sans équivoque par Lacan sur le modèle optique des idéaux de la personne, exactement dans l'absence de l'objet *a* symbolique. On peut apprendre, par la note ajoutée au schéma ℜ (*Écrits*, p. 553-554), les règles de transformation de la géométrie intuitive en topologie du sujet.

J.-A. M.

## I. Le schéma de la dialectique intersubjective (dit « Schéma L »)

Schéma complet : p. 53 ; schéma simplifié : p. 548.

Représentation du schéma par la chaîne L : p. 55.

Le schéma met en évidence que la relation duelle du moi à sa projection, *a a'* (indifféremment son image et celle de l'autre) fait obstacle à l'avènement du sujet S au lieu de sa détermination signifiante, A. Le quaternaire est fondamental : « une structure quadripartite est depuis l'inconscient toujours exigible dans la construction d'une ordonnance subjective » (p. 774). Pourquoi ? Parce que restituer la relation imaginaire dans la structure qui la met en scène entraîne le redoublement de ses termes : le petit autre étant exponentié en grand Autre, l'annulation du sujet de la chaîne signifiante venant doubler le moi. La symétrie ou réciprocité appartient au registre imaginaire, et la position du Tiers implique celle du quatrième, qui reçoit, selon les niveaux de l'analyse, le nom de sujet barré, ou celui de mort (Cf. p. 589, le bridge analytique).

## II. Le modèle optique des idéaux de la personne

Figure 1 : p. 673 ; Figure 2 : p. 674 ; Figure 3 : p. 680.

*Figure 1 : « L'illusion du bouquet renversé » dans Bouasse.*

L'illusion consiste dans la production, par le moyen d'un miroir sphérique, de l'image réelle (inverse et symétrique) d'un bouquet caché, prenant place dans l'encolure d'un vase réel, fonctionnant comme support d'accommodation.

Cette illusion reçoit rétroactivement son interprétation de la seconde figure (p. 675-676) : l'image réelle, désignée dès lors par *i* (*a*), représente l'image spéculaire du sujet, tandis que l'objet réel *a* supporte la fonction de l'objet partiel, précipitant la formation du corps. On a ici une phase antérieure (selon un ordre de dépendance logique) au stade du miroir — qui suppose la présence de l'Autre réel (p. 678).

*Figure 2 : Variation de la précédente.*

Dans la seconde figure, le bouquet et le vase échangent leurs rôles, alors que, par la localisation de l'observateur à l'intérieur du miroir sphérique, et l'interposition du miroir-plan A, une image virtuelle est produite.

Ce montage doit s'interpréter ainsi :

1° La réalité du vase et son image réelle *i (a)*, invisibles à l'observateur (et absentes de la représentation), figurent la réalité du corps et son image réelle, fermés à la perception du sujet.

2° Seule lui est accessible l'image virtuelle *i'(a)* de l'illusion, reflet imaginaire où s'anticipe le développement de son corps dans une aliénation définitive. A noter que l'image réelle comme l'image virtuelle sont toutes deux du registre imaginaire, mais la seconde (perception médiée par le rapport à l'Autre) redouble l'illusion de la première (perception « directe » — comme telle, fictive).

3° Enfin, c'est le point I (point de l'idéal du Moi, où situer le trait unaire) qui commande pour le sujet son image de soi (p. 679).

*Figure 3 : Transformation de la précédente.*

La figure 3 s'obtient à partir de la précédente par la rotation à 90° du miroir-plan A et le déplacement du sujet jusqu'au point I. Elle a pour objet de représenter le moment de la cure où l'analyste (dont la position est située par le miroir), se neutralisant comme autre imaginaire, annule les effets de mirage produits par le sujet, et où celui-ci franchit la relation duelle et la parole vide pour percevoir son image réelle : il accède au langage de son désir. L'évanouissement de l'image virtuelle s'interprète comme la dissolution de l'image narcissique, qui remet le sujet dans la position de la première figure, à ceci près qu'il n'y a été reconduit que par l'effacement du miroir-plan (donc par sa médiation), et on ne négligera pas le résidu de l'opération : la nouvelle image virtuelle qui se reforme dans le miroir horizontal, et signale comme fictive la perception directe.

C'est ainsi qu' « une psychanalyse qui joue dans le symbolique (s'avère capable de) remanier un Moi (...) constitué dans son statut imaginaire (p. 677). »

Le modèle, qui donne les fonctions imaginaires et réelles de l'objet *a*, ne dit rien de sa fonction symbolique (p. 682).

## III. La structure du sujet

Schéma R : p. 553; schéma de Schreber (I) : p. 571; Schémas de Sade, 1 : p. 774, 2 : p. 778.

1. *Composition du symbolique, de l'imaginaire et du réel (dit « Schéma* $\mathfrak{R}$ *»)*

Le *schéma* $\mathfrak{R}$ est fait de la réunion de deux triangles, ternaire symbolique et ternaire imaginaire, par le quadrangle du réel, délimité dans un carré par la base de chacun. Si le triangle du symbolique occupe à lui seul une moitié du carré, les deux autres figures se partagant la seconde,

— c'est que les structurant, il doit dans le dessin les recouvrir. Quant au pointillé, il est mis pour l'imaginaire.

Cette construction demande une double lecture :

1. Elle peut se lire comme représentation de la statique du sujet; on y distingue ainsi : *a*) le triangle J reposant sur la relation duelle du Moi à l'Autre (narcissisme, projection, captation), avec pour sommet ζ, le phallus, objet imaginaire « où le sujet s'identifie (...) avec son être de vivant » (p. 552), c'est-à-dire espèce sous laquelle le sujet se représente à soi; *b*) le champ S : avec les trois fonctions de l'Idéal du Moi I où le sujet se repère dans le registre du symbolique (voir le modèle optique), du signifiant de l'objet M, du Nom-du-Père P au lieu de l'Autre A. On peut considérer que la ligne I M double le rapport du sujet à l'objet du désir par la médiation de la chaîne signifiante, rapport que l'algèbre lacanienne doit plus tard écrire $\$ \lozenge a$ (mais la ligne se révèle aussitôt représentation inadéquate); *c*) le champ R encadré et maintenu par la relation imaginaire et le rapport symbolique.

2. Mais c'est aussi bien l'histoire du sujet qui est notée ici : sur le segment *i* M, se placent les figures de l'autre imaginaire, qui culminent dans la figure de la mère, Autre réel, inscrite dans le symbolique sous le signifiant de l'objet primordial, extérieur premier du sujet, qui porte chez Freud le nom de *das Ding* (Cf. *Écrits*, p. 656); sur le segment *m* I, se succèdent les identifications imaginaires formatrices du Moi de l'enfant jusqu'à ce qu'il reçoive son statut dans le réel, de l'identification symbolique. On retrouve donc une synchronie spécifiée du ternaire S : l'enfant en I se relie à la mère en M, comme désir de son désir; en position tierce, le Père véhiculé par la parole maternelle.

Lacan montre dans sa note de 1966 comment traduire ce carré dans sa topologie. La surface R est à prendre comme la *mise-à-plat* de la figure qu'on obtiendrait en joignant *i* à I et *m* à M, donc par la torsion qui caractérise dans l'espace complet la bande de Moebius : la présentation du schéma en deux dimensions est donc à référer à la coupure qui étale la bande. On comprend ainsi que la droite I M ne puisse renvoyer au rapport du sujet à l'objet du désir : le sujet n'est que la coupure de la bande, et ce qui en tombe se nomme : objet *a*, ce qui vérifie et complète la formule de Jean-Claude Milner sur « $\$ \lozenge a$ » : « les termes sont hétérogènes, alors qu'il y a homogénéité attachée aux places » (*Cahiers pour l'analyse*, nº 3, p. 96). C'est là le pouvoir du symbole.

2. *Schéma de Schreber.*

« Schéma de la structure du sujet au terme du procès psychotique. »

Ce schéma est une variation du précédent : la forclusion du Nom-du-Père (ici $P_0$), qui entraîne l'absence de la représentation du sujet S par l'image phallique (ici $\Phi_0$) désaxe le rapport des trois champs : diver-

gence de l'imaginaire et du symbolique, réduction du réel à leur décalage.

Le point *i* du moi délirant se substitue au sujet, tandis que l'idéal du Moi I prend la place de l'Autre. Le trajet S*a a'*A se transforme en trajet *i a a'* I.

3. *Schémas de Sade (1 et 2).*

Schémas du fantasme sadien.

Quatre termes sont en jeu : *a*, objet du désir dans le fantasme; S, son corrélat (selon $\$\lozenge a$), le *fading* du sujet; S : le sujet dit « sujet brut du plaisir » dont on peut avancer qu'il connote dans l'imaginaire l'organisme, à partir de quoi le sujet barré de la chaîne est à naître; enfin V, la volonté comme volonté de jouissance, qui s'enlève sur le plaisir comme le sujet barré sur le réel. On notera que la division du sujet « n'exige pas d'être réuni en un seul corps » (p. 778), puisqu'il n'y a pas d'homologie de l'espace symbolique à l'espace de l'intuition.

La transformation du premier au second schéma, qui « ne se traduit (...) par aucune réversion de symétrie sur axe au centre quelconque » (p. 778), exprime seulement le déplacement de la fonction de la cause, suivant le temps du fantasme sadien.

## IV. Les réseaux de la surdétermination

Réseau 1-3 : p. 48; Répartitoire A Δ; Tableaux Ω et o : p. 50.

Représentation du réseau 1-3 : p. 56; Réseau α, β, γ, δ : p. 57.

Le montage progressif des réseaux fait émerger certaines des propriétés de la surdétermination :

1. Réseau 1-3 : émergence de l'anticipation simple par un réseau de répartition dissymétrique, où la mémoire apparaît comme la loi élémentaire de la répétition (graphe connexe et pseudo-symétrique).

2. Répartitoire A Δ, et tableaux : émergence, par le moyen d'une seconde répartition dissymétrique, d'une anticipation complexe complétée par la rétroaction.

3. Représentation du réseau 1-3 : transformation du précédent en réseau α, β, γ, δ.

## V. Les graphes du désir

Graphe 1 : p. 805; Graphe 2 : p. 808; Graphe 3 : p. 815; Graphe 4 : p. 817.

On peut lire sur le premier graphe l'inversion qui constitue le sujet dans sa traversée de la chaîne signifiante. Cette inversion se fait par

l'*anticipation*, dont la loi impose au premier croisement (sur le vecteur $\overrightarrow{S.S'}$) le dernier mot (à comprendre aussi « fin mot », c'est-à-dire ponctuation), et la *rétroaction*, énoncée dans la formule de la communication intersubjective, qui rend nécessaire un second croisement, où situer le récepteur et sa batterie. Le second graphe compose, à partir de la cellule élémentaire, l'identification imaginaire et l'identification symbolique dans la synchronie subjective; la chaîne signifiante reçoit ici sa spécification de parole. Elle devient vecteur de la pulsion, entre désir et fantasme,) dans le graphe complet — le graphe intermédiaire ponctuant seulement la question du sujet à l'Autre : « Que me veut-il », à inverser dans son retour : « Que me veux-tu ? ».

# *Termes de Freud en allemand*

On joint ici un index des termes de Freud qui sont cités dans ce recueil, en allemand. Leur sens est donné dans le texte, quand ce n'est pas de son commentaire qu'il s'agit, voire d'un développement sur la traduction du terme ou de la formule. Rappeler simplement leur pagination peut être commode à qui voudrait, après lecture, les retrouver.

J. L.

# *Index des noms cités*

# *Repères bibliographiques dans l'ordre chronologique*

*Le stade du miroir.*

Produit pour la première fois au XIVe Congrès psychanalytique international tenu à Marienbad du 2 au 8 août 1936 sous la présidence d'Ernest Jones. La communication a été faite à la 2e session scientifique, le 3 août à 15 h 40. Cf. *The international Journal of Psychoanalysis*, vol. 18, part. I, janvier 1937, p. 78, où cette communication est inscrite sous la rubrique « The Looking-glass Phase ».

*Au-delà du « Principe de réalité ».*

Marienbad-Noirmoutier, août-octobre 1936. Paru dans *l'Évolution psychiatrique*, 1936, fascicule III, numéro spécial d'études freudiennes, p. 67 à 86.

*Le temps logique et l'assertion de certitude anticipée.*

Rédigé en mars 1945. Paru dans *les Cahiers d'Art : « 1940-1945 »*.

*L'agressivité en psychanalyse.*

Rapport théorique présenté au XIe Congrès des psychanalystes de langue française réuni à Bruxelles à la mi-mai 1948. Paru dans la *Revue française de psychanalyse*, n° 3, juillet-septembre 1948, p. 367 à 388.

*Le stade du miroir comme formateur de la fonction du Je.*

Communication faite au XVIe Congrès international de psychanalyse à Zurich le 17 juillet 1949. Paru dans la *Revue française de psychanalyse*, n° 4, octobre-décembre 1949, p. 449 à 455.

*Introduction théorique aux fonctions de la psychanalyse en criminologie.*

Communication pour la XIIIe Conférence des psychanalystes de langue française (29 mai 1950) en collaboration avec Michel Cénac. Paru dans la *Revue française de psychanalyse*, tome IV, n° 1, janvier-mars 1951, p. 7 à 29.

*Propos sur la causalité psychique.*

Prononcé le 28 septembre 1946 aux Journées psychiatriques à Bonneval. Publié dans *le Problème de la psychogenèse des névroses et des psychoses*, par Lucien Bonnafé, Henri Ey, Sven Follin, Jacques Lacan et Julien Rouart, Desclée de Brouwer, 1950, p. 123 à 165.

*Intervention sur le transfert.*

Prononcé au Congrès dit des psychanalystes de langue romane de 1951. Paru dans la *Revue française de psychanalyse*, tome XVI, nº 1-2, janvier-juin 1952, p. 154 à 163.

*Fonction et champ de la parole et du langage en psychanalyse.*

Rapport du Congrès de Rome tenu à l'Istituto di Psicologia della Università di Roma les 26 et 27 septembre 1953. Publié dans *la Psychanalyse*, P.U.F., vol. 1, 1956, p. 81 à 166.

*Introduction au commentaire de Jean Hyppolite sur la « Verneinung » de Freud.*
*Réponse au commentaire de Jean Hyppolite sur la « Verneinung » de Freud.*

Séminaire de technique freudienne du 10 février 1954, tenu à la clinique de la Faculté de l'hôpital Sainte-Anne et consacré pendant l'année 1953-54 aux *Écrits techniques* de Freud. Paru dans *la Psychanalyse*, P.U.F., vol. 1, 1956, p. 17 à 28 et 41 à 49.

*Variantes de la cure-type.*

Rédigé à Pâques 1955. Paru dans l'*Encyclopédie médico-chirurgicale, Psychiatrie,* tome III, 2-1955, fascicule 37812-C10. Supprimé en 1960.

*Le séminaire sur « la Lettre volée ».*

Prononcé le 26 avril 1955. Écrit (et daté de Guitrancourt-San Casciano) mi-mai, mi-août 1956. Paru dans *la Psychanalyse,* P.U.F., vol. 2, 1957, p. 1 à 44.

*La chose freudienne ou Sens du retour à Freud en psychanalyse.*

Amplification d'une conférence prononcée à la clinique neuro-psychiatrique de Vienne, le 7 novembre 1955. Paru dans *l'Évolution psychiatrique,* nº 1, 1956, p. 225 à 252.

*Situation de la psychanalyse et formation du psychanalyste en 1956.*

La seconde version est parue dans *les Études philosophiques,* nº spécial d'octobre-décembre 1956 pour la commémoration du centenaire de la naissance de Freud. La première version n'existe qu'en tiré-à-part.

*La psychanalyse et son enseignement.*

Communication présentée à la Société française de philosophie en sa séance du 23 février 1957. Paru dans le *Bulletin de la Société française de philosophie,* tome XLIX, 1957, p. 65 à 85.

*L'instance de la lettre dans l'inconscient ou la raison depuis Freud.*

Prononcé le 9 mai 1957 à l'amphithéâtre Descartes à la Sorbonne, sur la demande du Groupe de philosophie de la Fédération des étudiants ès Lettres. Rédaction datée des 14-16 mai 1957. Publié dans le volume 3 de *la Psychanalyse* (sur le thème *Psychanalyse et Sciences de l'homme*), P.U.F., 1957, p. 47 à 81.

*D'une question préliminaire à tout traitement possible de la psychose.*

Renvoi au séminaire des deux premiers semestres de l'année 1955-56. Rédaction : décembre 1957-janvier 1958. Paru dans *la Psychanalyse,* P.U.F., vol. 4, 1959, p. 1 à 50.

*Jeunesse de Gide ou la lettre et le désir.*

Paru dans le nº 131 de la revue *Critique,* avril 1958, p. 291 à 315.

*La signification du phallus (Die Bedeutung des Phallus).*

Conférence prononcée en allemand le 9 mai 1958 à l'Institut Max-Planck de Munich sur invitation du professeur Paul Matussek.

*La direction de la cure et les principes de son pouvoir.*

Premier rapport du Colloque international de Royaumont, réuni du 10 au 13 juillet 1958 à l'invitation de la Société française de psychanalyse. Paru dans *la Psychanalyse,* vol. 6, P.U.F., 1961, p. 149 à 206.

*Remarque sur le rapport de Daniel Lagache : « Psychanalyse et structure de la personnalité ».*

Rapport au Colloque de Royaumont, 10-13 juillet 1958. Rédaction définitive : Pâques 1960. Publié dans *la Psychanalyse,* vol. 6, P.U.F., 1961, p. 111 à 147.

*A la mémoire d'Ernest Jones : Sur sa théorie du symbolisme.*

Guitrancourt, janvier-mars 1959. Paru dans *la Psychanalyse,* vol. 5, P.U.F., 1960, p. 1 à 20.

*Propos directifs pour un Congrès sur la sexualité féminine.*

Colloque international de psychanalyse du 5 au 9 septembre 1960 à l'Université municipale d'Amsterdam. Écrit deux ans avant le Congrès. Paru dans le nº 7 de *la Psychanalyse,* P.U.F., 1962, p. 3 à 14.

*Subversion du sujet et dialectique du désir dans l'inconscient freudien.*

Communication à un congrès réuni à Royaumont par les soins des « Colloques philosophiques internationaux » sous le titre *la Dialectique,* sur invitation de Jean Wahl, du 19 au 23 septembre 1960.

*Position de l'inconscient.*

Congrès réuni à l'hôpital de Bonneval sur le thème de l'inconscient freudien du 30 octobre au 2 novembre 1960. Interventions condensées en mars 1964 à la demande d'Henri Ey pour le livre sur ce congrès, *l'Inconscient,* paru chez Desclée de Brouwer en 1966.

*Kant avec Sade.*

Devait servir de préface à *la Philosophie dans le boudoir* (Éd. du Cercle du livre précieux, 1963, 15 vol.). R.G. septembre 1962. Paru dans la revue *Critique*, nº 191, avril 1963.

*Du « Trieb » de Freud et du désir du psychanalyste.*

Résumé des interventions à un colloque convoqué par le professeur Enrico Castelli sous le titre « Technique et Casuistique » du 7 au 12 janvier 1964 à l'Université de Rome. Publié dans *Atti del colloquio internazionale su « Tecnica e casistica »*, Rome, 1964.

*La science et la vérité.*

Sténographie de la leçon d'ouverture du séminaire tenu l'année 1965-66 à l'École normale supérieure (rue d'Ulm) sur *l'Objet de la psychanalyse*, au titre de chargé de conférences de l'École pratique des hautes études (VIe section), le 1er décembre 1965. Paru dans le premier Nº des *Cahiers pour l'analyse* publiés par le Cercle d'épistémologie de l'École normale supérieure en janvier 1966.

*Table*

I



II



III



IV

## V



## VI



## VII

FIRMIN-DIDOT S.A. — PARIS - MESNIL
D.L. 4e TR. 1966. No 1923-6 (7403)